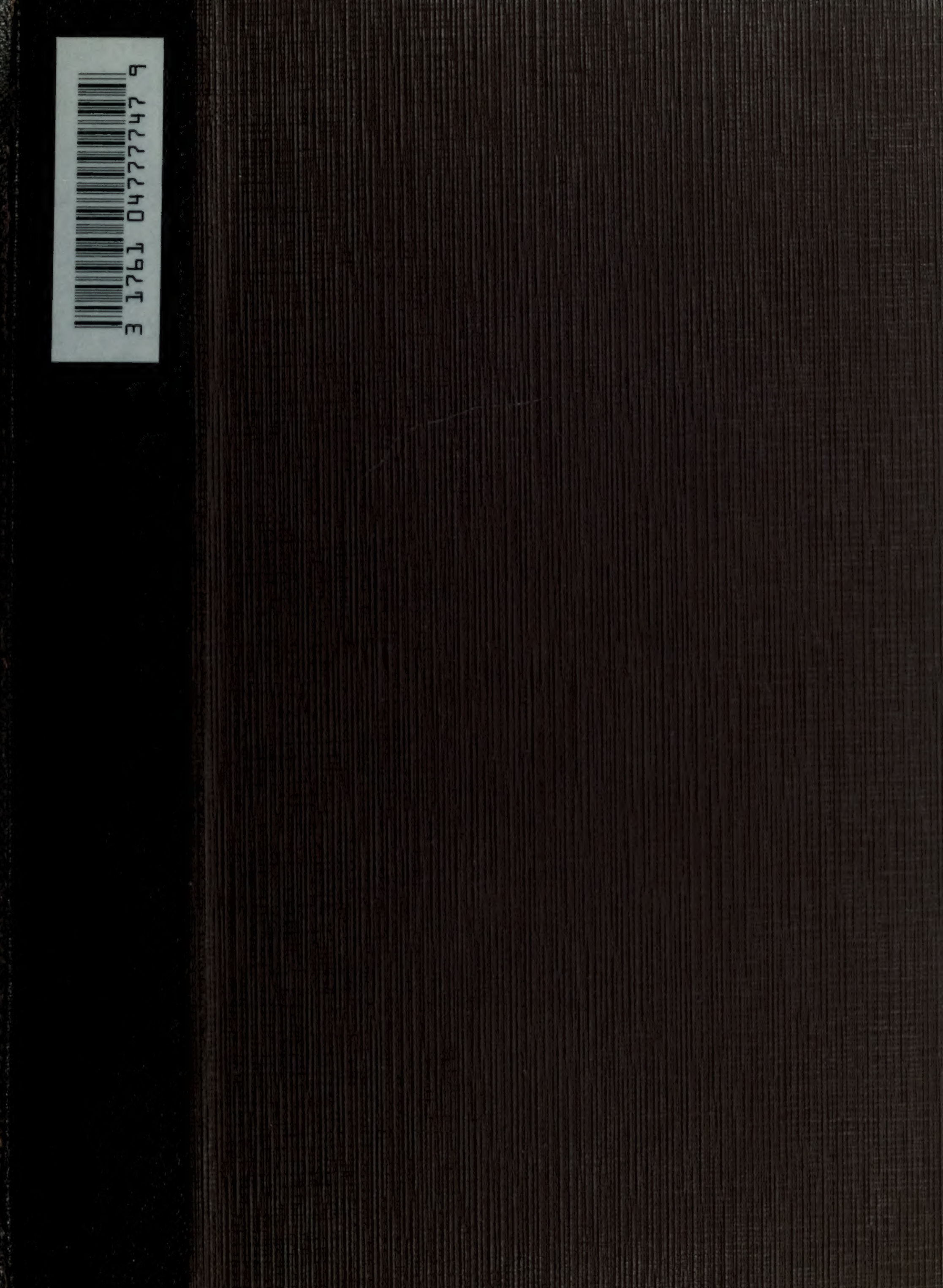


I

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

HONORÉ DE BALZAC

ŒUVRES DIVERSES

TOME II

(1830-1835)

LA PRÉSENTE ÉDITION
DES
ŒUVRES COMPLÈTES DE HONORÉ DE BALZAC
A ÉTÉ TIRÉE
PAR L'IMPRIMERIE NATIONALE
EN VERTU
D'UNE AUTORISATION DE M. LE GARDE DES SCEAUX
EN DATE DU 10 MAI 1910

Il a été tiré de cette édition :

50 exemplaires, numérotés 1 à 50, sur papier ancien du Japon, contenant une suite des bois tirée sur papier de Chine.

50 exemplaires, numérotés 51 à 100, sur papier ancien du Japon.

Il a été tiré en outre quelques suites isolées des bois sur papier de Chine.

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
HONORÉ DE BALZAC

ŒUVRES DIVERSES

TEXTE REVISÉ ET ANNOTÉ
PAR MARCEL BOUTERON ET HENRI LONGNON

ILLUSTRATIONS
DE CHARLES HUARD
GRAVÉES SUR BOIS PAR PIERRE GUSMAN

II

(1830-1835)



PARIS
LOUIS CONARD, LIBRAIRE ÉDITEUR
6, PLACE DE LA MADELEINE, 6

MDCCCCXXXVIII

ŒUVRES DIVERSES*.

VISITES*.

I

AU PENSIONNAT DE JEUNES DEMOISELLES.



On m'annonça.

— Que vous êtes aimable! s'écria madame *** en me voyant entrer; je ne connais que vous de ponctuel. J'ai demandé mes chevaux à midi. Asseyez-vous. Fait-il froid? fait-il chaud? mettrais-je un schall ou ma fourrure?... Votre main!... Allons, donnez-moi la main. Mon pauvre ami, pourquoi suis-je si long-temps sans vous voir?

Je n'étais pas plus instruit qu'avant mon arrivée. Il fallait que madame *** fût bien préoccupée pour me faire un mérite de ma ponctualité; j'avais devancé l'heure indiquée dans son billet, et, pour une femme d'un esprit malin, mais sincèrement attachée à son mari, cette petite circonstance prouvait plus de curiosité que d'exactitude. Je fus assez maître de moi pour ne pas lui adresser la moindre question : il faut toujours s'établir une bonne réputation, quelque insignifiante qu'elle soit.

— Vous allez la voir, continua-t-elle, en me faisant un signe de tête, elle est là.

J'éprouvai un sentiment pénible.

— Qui, la? pensais-je.

Et la douleur répondit mentalement à ce mot terrible : *Morte!* «Oui, morte! Elle est morte!»

Madame *** sonna sa femme de chambre.

— Je me suis trouvée un peu embarrassée, poursuivit-elle; mais ma tante, qui est fort au courant de ces choses-là, m'a indiqué une excellente maison : c'est là que nous allons..., rue... Ah! mon Dieu! qu'ai-je fait de l'adresse?

La femme de chambre entra.

— Louise, avez-vous trouvé l'adresse d'une maîtresse de pension?

— Oui, madame.

— Donnez, donnez donc!...

J'étais toujours aussi intrigué, mais, à l'activité de madame ***, au peu d'ordre qui régnait dans ses idées, je vis qu'il y avait du dévouement au fond de cela. L'intrigue peut, à la rigueur, laisser une femme calme, jamais une bonne action.

Madame *** me remit un papier où je lus ces mots : *Institution de Mad. Morin, rue de Monceau, n° 21.*

— Ma tante, reprit madame ***, vous savez que c'est une femme rigide...

Puis, se tournant vers sa femme de chambre :

— Comme il fait beau, donnez-moi un chapeau moins lourd, mademoiselle.

— Madame a tort, le vent est froid.

— Mon Dieu, je ne sais pourquoi vous voulez absolument que j'use ce chapeau de velours... Vous m'avez donné une robe de laine, il fait un soleil admirable...

Et, s'adressant à moi :

— Ces dames de charité voient tout, et ma tante est d'une curiosité...

— Madame mettra-t-elle une autre robe?

— Non, il est trop tard. Amenez-moi ma fille.

— Votre fille? m'écriai-je.

— Oui; vous voyez que je veux me montrer digne de la confiance qu'on m'accorde... Cette pauvre enfant deviendra la mienne.

Une petite fille entra, et courut se jeter dans les bras de madame ***. Je n'avais plus rien à demander; sa présence me disait tout! de grosses larmes gonflaient mes paupières, j'y voyais à peine, et pourtant ces beaux cheveux blonds, relevés sans art au-dessus d'un front... un front d'ange! ces yeux si brillants, tous ces traits me rappelaient celle qui n'était plus. La robe noire de la pauvre enfant ranima mon courage. Madame *** l'envoya près de moi. Mon regard ne put soutenir son regard enfantin : je baisai ses cheveux.

Touchée de mon émotion, madame *** sembla se souvenir qu'elle m'avait écrit pour me prier de l'accompagner dans une course, sans me prévenir le moins du monde de ses projets.

— Que je suis étourdie! s'écria-t-elle; je songe seulement à présent que vous ignorez qu'elle m'a chargée d'élever sa fille... Vous me négligez tellement!... Oui, avant de mourir, elle a pensé à ses amis de Paris... Elle m'a recommandé de m'adjoindre, pour veiller sur son enfant, quelqu'un qui pût s'intéresser à elle... Oh! quelle lettre, quelle lettre!... C'est vous que j'ai choisi; n'ai-je pas bien fait?... Vous devez penser combien c'est une chose importante que l'éducation d'une fille : cette petite aura soixante mille francs de rente un jour.

Madame *** parlait; l'enfant me regardait comme pour se rappeler si elle m'avait déjà vu... Ah! qu'on vint annoncer à temps que les chevaux attendaient!... L'enfant fut remise entre les mains de sa bonne, et nous partîmes.

Le trajet que nous avions à faire me parut long, bien que madame *** ne me parlât que de souvenirs intéressants, mais devenus pénibles, et ils me trouvaient sans force... J'étais tourmenté du désir de voir la lettre qui contenait les dernières volontés d'une femme dont la mort devenait une perte cruelle pour ceux qui l'avaient connue. Je ne sais quel espoir secret agitait mon cœur; j'osai compter un moment sur la frivolité de madame ***.... Je lui fis ma demande en balbutiant, mais son refus devait faire cesser toute espèce d'importunité à cet égard. Je pensais alors que les femmes, quand elles n'ont pas d'intérêt personnel

à manquer aux lois de l'amitié, les suivent plus rigoureusement que nous autres, et je me résignai.

La voiture s'arrêta devant une maison fort élégante dont on apercevait, par-dessus la grille aux thyrses dorés, le péristyle à colonnes : c'était là l'institution de madame Morin, quoique rien ne l'indiquât extérieurement.

Après avoir traversé une jolie petite cour, où le vent du nord ne chassait pas la douce chaleur du soleil de mars, on nous conduisit dans un des parloirs.

Il y a dans la tenue de cette maison quelque chose de l'élégance française et du *comfortable* anglais. On se sent tout de suite prévenu favorablement.

Madame *** se recommanda du nom de sa tante, parla de sa pupille et demanda des renseignements. Durant cette conversation, j'examinai quelques portraits au crayon dessinés par les élèves. Je ne dirai rien du talent des jeunes artistes; mais le sentiment qui avait donné lieu à ces travaux disposait mon âme à la réflexion; n'est-ce pas dans ces maisons où se passe le premier quart de la vie d'une femme, que commence cette amitié dont madame *** donnait en ce moment même une si grande preuve? n'est-ce pas là que le cœur s'accorde avec l'existence, qu'il se prépare à ce qui les attend dans l'avenir?...

Et quel avenir que celui des femmes! Jeunes, elles sont des ornements animés de salon, des esclaves couronnées de fleurs et façonnées pour leurs maîtres; peu importe quelle main leur donnera des chaînes, pourvu que ces chaînes soient dorées. Mais leur jeunesse se dissipe bientôt en brillantes bagatelles, l'âge arrive, le monde les fuit; forcées de se replier sur elles-mêmes, elles cherchent en vain un seul cœur qui leur réponde; mères sans enfants, épouses sans maris, elles arrivent tremblantes vers la tombe, redoutant également une éternelle destruction et le Dieu qui seul pourrait les en garantir.

Quelqu'un entra dans le parloir, et les longs éclats de rire de la joie enfantine parvinrent alors jusqu'à nous : c'était l'heure de la récréation. Ce qu'il y a de pur dans la joie de l'enfance formait un contraste frappant avec les idées qui m'occupaient; l'heureuse insouciance du jeune âge me rendit une liberté d'esprit dont j'avais besoin pour visiter l'intérieur de la maison : l'occasion était trop favorable pour la laisser échapper; j'éprouvai autant de joie qu'un Européen qui pénètre dans un harem, mais mon cœur battait pour des sentiments différents.

La maison de madame Morin a été construite pour elle, sous la surveillance de son mari, dont les établissements de jeunes gens jouissent d'une réputation méritée. Le résultat d'une longue expérience a présidé à l'ensemble et se découvre dans les moindres détails : la situation de la maison entourée de jardins, son exposition au midi et au nord, l'air pur qu'on y respire, la disposition des salles d'étude, des dortoirs; l'ordre, la propreté, l'élégance me charmaient; je n'avais pas la moindre idée de tout cela. Là, c'est un gymnase dont une épaisse couche de sable fin ôte l'idée de toute chute dangereuse; ici, une chapelle décorée avec goût; plus loin, l'infirmerie au-dessus de l'étable à vaches, dont l'atmosphère douce pénètre par une ouverture. Depuis la formation de l'établissement, nulle malade n'est entrée dans ce lieu de souffrance. Je remarquai partout un crucifix de bronze comme le seul ornement de ces vastes chambres destinées à quatre-vingts élèves; mais, dans l'atelier de dessin, cette remarque me frappa davantage. Le Christ dominait là tous les fragiles fragments de plâtre empreints du génie de l'antiquité : ce mélange, qu'on trouve à Rome en présence de la

chaire de saint Pierre, me parla plus vivement que jamais de l'impuissance des beaux-arts pour exprimer aujourd'hui le sentiment religieux sous le vent d'un scepticisme accablant.

— Si la religion chrétienne ne suffit plus à nos intelligences, pensai-je; si elle ne peut remplir nos cœurs, n'oublions pas du moins qu'elle nous a conduits où nous sommes, que c'est elle qui détruisit l'esclavage des femmes, esclavage dont il faudrait tâcher d'oublier jusqu'au souvenir. Où l'image du Christ doit-elle être mieux placée qu'au milieu de ce troupeau de filles destinées à devenir des mères?

Je fus interrompu dans ma rêverie par les sons d'un piano; une élève jouait la prière de *la Muette**, et cette sensation fut délicieuse; elle répondait si bien à mes idées, que je crus entendre une voix d'avenir, une expression religieuse que les autres spécialités des beaux-arts ne pouvaient plus rendre...

— Vous me voyez enchantée, me dit alors madame ***; je parlerai de cet établissement.

— Vous le prenez sous votre protection? répondis-je.

— Vous croyez rire?... Toutes les mères me croiront sur parole quand je leur dirai: «Mettez là vos filles.» D'ailleurs, c'est une chose arrangée, cette maison me plaît, notre petite orpheline y sera merveilleusement; j'aime beaucoup la promenade, le parc de Monceaux est à deux pas, j'y viendrai souvent dans l'espoir de l'y rencontrer; car vous saurez que madame la duchesse d'Orléans a confié une de ses filleules à madame Morin, et que, grâce à cette circonstance, l'entrée du parc* est accordée à toutes ses petites camarades.

Madame *** achevait ces mots lorsque nous vîmes entrer toutes les joyeuses pensionnaires; le bonheur brillait sur leur visage. Quelques-unes parlaient anglais entre elles, d'autres italien, et je me mêlai à leurs conversations dans ces deux langues.

Heureux âge, où les distinctions de la richesse et de la naissance sont encore inconnues, où la plus laborieuse, la plus savante se trouve la première, où l'intelligence n'est pas humiliée par la morgue insolente, où les peines et les récompenses sont la conséquence des actions!

— Vous allez me suivre chez ma lingère, me dit madame ***, je veux commander le trousseau de notre chère petite amie; avez-vous remarqué qu'elles ont toutes des tabliers noirs? pas de différence dans les vêtements. C'est bien, ah! c'est très-bien! L'éducation doit avoir une base égale pour nous autres femmes; nous avons toutes les mêmes devoirs à remplir. A propos, avez-vous vu mon portrait?... Nous irons le voir, puis chez une marchande de modes... D'abord, il faut que cela vous arrange. Vous nous resterez à dîner, c'est aujourd'hui ma loge aux Italiens; et puis cette pauvre petite avec laquelle vous n'avez pas encore fait connaissance... Elle ressemble à sa mère, n'est-ce pas?

Le Comte Alex... de...

[*La Mode*, 2 avril 1830.]

II

L'ATELIER D'UN PEINTRE.

— Un portrait doit être ressemblant...

C'est madame *** qui parlait ainsi. On lui donna en mariage six cent mille francs, une corbeille admirable et un mari de son choix; mais sa beauté faisait oublier la dot et calomnier le bon jeune homme qui n'avait eu d'autre mérite que de lui plaire. N'était-ce donc pas assez? Allons, nous avons été injustes contre le pauvre Alfred; nous étions tous jaloux de son bonheur, envieux de ses avantages et tout gonflés d'amour-propre : c'est l'ordinaire. Il y a huit ans de cela, huit ans! Puis-je rien oublier de cette journée où je vis pour la première fois celle...? La pauvre enfant me l'a rappelée avec son regard brillant et vague, regard qu'on ne peut plus supporter quand la douleur apprend ce qu'il présage... Et si je me souviens de cette autre fête lugubre où j'eus le courage de tout voir, de ce mariage de mort qui m'isolait pour toujours, combien ce souvenir contraste avec la joie qui rendait madame *** si belle, encore plus que sa riche toilette! L'une est toujours heureuse au sein du monde; on l'aime, on l'admire, on l'envie; l'autre... l'autre est tranquille à présent, déliée de ses serments; elle est à moi sous un long voile blanc sans fleurs, sans espoir, mais à moi seul et pour l'éternité.

— Pourquoi me regardez-vous comme cela? continua madame ***. Oui, un portrait doit être ressemblant; sans quoi ce n'est plus qu'une peinture.

— Un portrait doit être joli, répondis-je; sans quoi, il n'est jamais ressemblant.

— Vous devenez tellement hérissé de paradoxes, qu'on ne sait plus de quel côté vous aborder. Comment soutiendriez-vous votre système, si je vous nommais..., par exemple..., madame de P...? Faites donc un joli portrait avec ce modèle!...

— Madame de P... a de grands traits, elle est maigre, sèche, et ses cheveux sont roux : rien ne sera plus aisé que de l'embellir. Les portraits difficiles sont ceux des personnes qui vous ressemblent.

— Mon pauvre ami, vous pensez-donc qu'on se tire d'un mauvais pas avec un mot poli? il ne vous manquait plus que de devenir flatteur, pour fermer le cercle de vos bonnes qualités.

— La peinture est une illusion; pourquoi ne pas la rendre complète? Le joli est toujours une chose relative; c'est un diminutif...

— Je comprends, vous ne voulez que des portraits en miniature.

— Je veux qu'un peintre ait, même en faisant des portraits, assez d'imagination pour rêver un moment sur le visage qu'il analyse un sentiment en rapport avec les traits; je veux qu'il y place une physionomie : il n'y a pas de laideur qui n'ait son beau moment. Les personnes d'esprit sont-elles jamais laides! Et

les bonnes personnes surtout! Le talent du peintre fait parler les traits, mais son âme doit en trahir le langage.

— Vous m'effrayez! et s'il plaisait à ce monsieur de me faire dire des choses...?

— Rassurez-vous, les arts n'ont de puissance que par la poësie, et la poësie cesse où la malignité commence.

— Mais enfin, mon portrait..., si vous le faisiez, quel langage me prêteriez-vous?

— Si je faisais votre portrait! il faudrait l'interroger et non pas moi...

— Ce n'est pas là répondre.

— Vous allez me comprendre. Je ne connais pas de chanteur plus habile que moi...

— Il faut convenir que vous êtes modeste; vous cachez vos talents avec un soin tout particulier. Et quand nous procurerez-vous le plaisir de vous entendre?

— Par malheur, j'ai la voix fausse, et je ne connais pas trois notes de musique; je chante en dedans, mais avec tant d'âme, avec un sentiment si profond, que je me surprends quelquefois à pleurer: les vers sont de moi, la musique est de moi, et je trace alors une figure un peu pâle, mais suave, au regard langoureux, vif par instants... des cheveux en désordre... Oh! si vous pouviez la voir! si vous pouviez m'entendre!... Personne, non, personne ne réaliserait le rêve de mon âme... Lamartine, Rossini, Pasta, Malibran, Girodet?... Peut-être..., oui! Quand je les lis, quand je les écoute, quand je les vois, je retrouve ma pensée; c'est moi, par d'autres: je sens, ils expriment; je conçois, ils exécutent; ils me traduisent, ils me devinent, ils m'entraînent où je veux aller...

Je ne saurais dire si je continuai à parler, ou si je restai plongé dans la rêverie; mais la voix de madame *** ne parvint plus à mon oreille, et le bruit seul de la portière de la voiture en s'ouvrant me rendit au mouvement de la vie ordinaire. Je sortis de la voiture, je présentai ma main avec la grâce d'un dandy; j'eus une contenance, un visage, une voix, des paroles pour tout le monde; les trois coups du marche-pied et l'aspect d'un valet venaient de me rappeler le but de notre course: je tombais du ciel dans la rue de la Ville-l'Évêque, devant une maison de peu d'apparence, et, après un petit détour dans une cour obstruée de planches, je lisais à la porte de l'atelier le nom de *Georges Hayter,* gravé sur une carte huilée: déjà le peintre se révélait par quelque chose du technique de son art.

Nous n'arrivions pas fort à propos: M. Hayter donnait une séance; il ne pouvait nous recevoir; cela parut contrarier madame ***. Elle murmura quelques paroles parmi lesquelles je distinguai celles-ci: «*Ces gens à la mode!...*» M. Hayter est, en effet, le peintre par excellence pour les gens du monde, et la Mode est une reine qui a une antichambre chez tous ses favoris. Cependant, au nom de madame ***, une voix sèche, une voix aigre se fit entendre du fond de l'atelier.

— Entrez, entrez donc, ma chère!

— Bon Dieu, où tombons-nous! dit en pâlissant ma conductrice; c'est madame de Saint-Quirin, et nous sommes pressés!

Puis, en entrant, elle arrangea une petite grimace qu'on pouvait prendre à la rigueur pour un sourire.

— Bonjour! dit-elle; que vous êtes bonne de nous laisser entrer...

— Bonjour, M. Hayter! je viens *me voir*...

Elle fit un signe de tête à quelques personnes, se tourna vers le chevalet, ferma les yeux à moitié, plaça son binocle et s'écria :

— Charmant! adorable! ravissant!

Madame de Saint-Quirin s'était approchée d'elle.

— Que je suis heureuse de vous rencontrer! poursuivit-elle en faisant quelques-unes de ces mines qui sont la monnaie courante des gens comme il faut; j'allais chez vous en sortant d'ici... — C'est très-ressemblant, cela vient à merveille... — Enfin, la chose est tout-à-fait décidée, nous la marions à Pâques... — Monsieur Hayter, voilà un de mes amis (elle me nomma), un juge sévère, je vous en avertis : il a le sentiment inné des arts.

M. Hayter s'inclina comme un homme poli, et se releva comme un artiste, le front radieux et fier. Ce qui s'offrait à mes yeux formait un tableau groupé, comme si le peintre avait dû le reproduire sur la toile. Personne, si je ne m'en excepte, n'était seul, sans un maintien d'apparat, dans cette salle dont les murailles colorées d'un ton de brique foncée, étaient couvertes de tableaux des écoles anciennes et d'ébauches à peine indiquées, les uns avec leur cadre en dorures ternies, les autres avec leur frange de fils; où, d'un côté, un Cyclope vous menace d'un quartier de roche lancé d'une main de géant, tandis que, d'un autre côté, le regard brillant d'une tête de femme, qui semble avoir percé un nuage de touches vagues, vous cherche et vous fuit à droite, à gauche, comme une proie; où, dans un coin obscur, un personnage vous apparaît chamarré d'or, bordé de cordons; où les siècles et les religions, avec leurs vertus et leurs vices, se trouvent confondus pêle-mêle; où la noble figure d'un Christ est exposée entre les portraits de deux diplomates... Là, au milieu de ces contrastes de croyances et de vêtements, en face d'un Corrège où Marsyas est écorché tout vif, une jeune fille était assise, l'œil fixe, la bouche contractée, les traits abattus, l'attitude fatiguée, le front orné de fleurs, les cheveux merveilleusement échafaudés..., immobile surtout..., immobile, et depuis deux heures! Le portrait ressemble au modèle, mais la vie est dans l'œuvre du peintre, et l'on serait tenté de demander si le modèle ressemble quelquefois au portrait. Madame de Saint-Quirin a si souvent dit à sa fille ces mots : « *Mais souriez donc!* » et le jeune homme qui se tenait auprès d'elle debout, dans sa cravate, lui a répété si souvent aussi les mêmes choses, accompagnées d'un rire si monotone! On le voit, on le sent, Ernest voudrait avoir l'air tendre, Pauline voudrait avoir un air, elle ne sait lequel... Cependant, ils sont jeunes, ils sont beaux; mais leur bonheur est une chose arrêtée, les bans sont publiés, c'est un mariage d'inclination; ils ont tous deux une belle dot et un grand nom.

— Vous voilà bien préoccupé, me dit madame *** à voix basse; à quoi pensez-vous? C'est le comte de M...., un jeune homme fort distingué. Madame de Saint-Quirin vient de me raconter comment les deux jeunes gens sont devenus amoureux l'un de l'autre au dernier bal de madame d'Apponi*; c'est une histoire merveilleuse : je n'en crois pas un mot.

Madame de Saint-Quirin était assise sur un de ces meubles du temps de Crébillon fils, qu'on appelait alors un sopha, et qu'on nomme aujourd'hui un canapé; madame *** m'y entraîna en attendant que la séance fût finie. Je me crus dans l'obligation de complimenter la mère sur le mariage de sa fille, de la lui vanter et de parler de la ressemblance du portrait.

— Pauline est mieux, répondit-elle, beaucoup mieux, plus animée. Pourquoi

M. Hayter ne veut-il pas absolument lui donner de la physionomie, comme au portrait de lady E... V... là-bas, près de la porte? Voilà de l'expression!

— Il me semble, madame, répondis-je, que le caractère du visage de mademoiselle de Saint-Quirin est préférable; elle a l'air si doux! il y a tant de candeur dans ses traits!

— Sans doute; mais, quand nous sommes entrés ici pour la première fois, Ernest s'est extasié devant le portrait de lady E... V..., et je pense qu'il serait charmé que celui de ma fille fût ainsi.

Tandis que la mère parlait, je crus voir... je vis le regard de la fille qui se portait furtivement sur une peinture, et dans ce regard j'aperçus briller une flamme... Elle s'éteignit aussitôt dans une expression vague et langoureuse; il me sembla qu'un soupir brûlant passait sur ses lèvres entr'ouvertes : cette peinture était fort belle et représentait un jeune homme élégant et beau. Mon cœur se serra, je contemplai la fiancée avec un sentiment de pitié et de terreur.

— Que se passe-t-il dans ton âme, pensais-je, pauvre fille? jusqu'ici enfant gâtée, réfléchis-tu sur la vie qui s'ouvre pour toi? Sais-tu quels périls t'attendent dans ce monde, pour lequel on t'a élevée, sans que ton éducation te le fît connaître; pour lequel on t'a parée, sans que ton goût présidât à ta toilette; pour lequel on te marie, sans que ton cœur ait parlé?... Non, non, tu n'aimes pas celui qu'on attache à ton existence; la force instinctive de la vie de luxe et de plaisirs te berce, t'endort; mais il viendra, ce jour terrible où, dans une fête, tu t'éveilleras esclave et brûlante de la fièvre d'amour; alors, une image te poursuivra jusque dans les bras de ton maître. Écoute une prédiction fatale : cet être inévitable qu'on rencontre une fois dans le cours d'une vie, il aura de blonds cheveux, les traits réguliers et calmes, le regard doux, les contours gracieux, la fraîcheur, trésor de la jeunesse, tout ce qui te plaît dans cette peinture... Malheureuse! tu la regardes encore! c'en est fait, parle, tombe aux genoux de ta mère; prolonge ta liberté, ne fais pas de serments si tu crains le parjure...

La jeune fille se leva, la séance était terminée : la causerie devint générale. Il ne fut plus question que d'ameublements, de voitures, de bals, de chiffons. Je vis renaître la pauvre enfant; l'éclat de toutes ces richesses dont on parlait, brillait dans ses yeux; elle eut pour son futur mari un de ces sourires enfantins qui s'adressent aux joujoux...

— Allons, me dis-je, il y a des grâces d'état.

M. Hayter nous fit voir alors le portrait de madame ***; j'en fus très-satisfait; la manière de ce peintre est celle de sir Thomas Lawrence, mais sans la vigueur. Ses têtes sont finies à la loupe comme les peintures de Carlo Dolce; il en résulte qu'elles perdent de leur effet à quelque distance; on pourrait croire que M. Hayter a pris à tâche de faire de grandes miniatures à l'huile; nous l'engageons à peindre avec plus de franchise et de force. Les portraits de plusieurs femmes dont les noms se présentent les premiers aussitôt que l'on veut citer la grâce ou la beauté unie à la distinction du rang et à l'élévation la plus recherchée, et les portraits de quelques-uns des hommes élégants les plus à la mode, justifient la vogue et la réputation que le peintre a obtenues dans l'aristocratie française. Les portraits de quelques-uns des hommes d'État dont la gravité s'est laissée aller à un caprice de la mode, lui feront honneur auprès des artistes. Au mérite de rendre la ressemblance, M. Hayter joint le talent que les Anglais possèdent au suprême degré, celui de donner du mouvement à leur peinture. Les poses de

leurs personnages sont naturelles et animées, mais il faut leur reprocher trop de minutie dans les détails et des effets trop recherchés. C'est, du reste, un des défauts de l'école vénitienne, que M. Hayter a la prétention justifiée de chercher à reproduire.

— Eh! bien, si vous aviez le talent d'exécution qui manque à votre sentiment, me dit madame *** en sortant, feriez-vous mieux que cela?

— M. Hayter connaît les ressources de son art, répondis-je, et sans doute je me laisserais aller comme lui à rendre avec exactitude de beaux traits; mais je voudrais peindre dans une personne sa vie tout entière, exprimer sa pensée dominante, individuelle, caractéristique.

— La chose est-elle bien facile?

— Il suffit qu'elle soit possible. Le sentiment de la peinture est dans la physionomie. Les beaux tableaux de l'école catholique du moyen âge nous retracent la vie des martyrs par la seule expression du visage. Mais, sans remonter si haut, regardez le portrait de Pie VII par Lawrence.

Le Comte Alex... de...

[*La Mode*, 16 avril 1830.]

VOYAGE POUR L'ÉTERNITÉ*.

SERVICE GÉNÉRAL DES OMNIBUS ACCÉLÉRÉS, DÉPART À TOUTE HEURE ET POUR TOUS LES POINTS DU GLOBE.

ALBUM FUNÉRAIRE, PAR GRANDVILLE*.

6 caricatures. Prix : 5 fr. Paris, Aubert, passage Véro-Dodat.

Où croyez-vous aller en suivant cette prestigieuse et céleste créature, aux pieds légers, au châle onduleux, dont les plis bombés accusent des formes ravissantes? Elle étincelle de fraîcheur, elle sourit, elle voltige, elle ressemble à une flamme, elle passe rapide, brillante... Eh! bien, elle vous entraîne à la MORT.

Que croyez-vous voir dans la personne de ce gros garçon, joufflu, prosaïque, au nez rond, aux cheveux plats, au pied large, largement chaussé d'une large botte, qui divise des paquets d'*assa fétida*, et qui, drogue lui-même, vit au milieu des drogues? — C'est un garçon apothicaire, un élève en pharmacie? — Non, c'est une erreur, une personnification de l'erreur; c'est la MORT dans une ordonnance médicale, comme une faillite se trouve dans une addition mal faite.

Le champagne mousse, les convives crient, le ministre se fait une Chambre complaisante, le député se fait ministre, l'électeur député, le prolétaire électeur. La vie apparaît magnifique, en ce moment de délire gastronomique. En effet, le dessert est un des plus fermes bâtons de l'échelle au moyen de laquelle Jacob voulait monter au ciel. Alors, il n'y a pas de spéculation qui ne réussisse, d'amour qui résiste, d'amitié qui ne soit douce. Les femmes, les vins, les mets, tout est fondant, liquoreux, amoureux; toutes les puissances vitales gran-

dissent. Eh ! bien, la MORT est là, un bonnet de coton sur l'oreille qu'elle n'a pas, et apportant des champignons.

«Clic clac! pif! kit kit! ohé! hup! xi! baoûnd!» a dit Nodier dans *le Roi de Bohême**. Admirable onomatopée postillonesque dont l'oreille est frappée au moment où l'on aperçoit le clocher de Vendreville (ou tout autre clocher), lieu chéri, où vous avez joué sous un poirier, où vous avez élevé des châteaux de boue, et arrosé des branches d'arbres qui ne poussaient pas!... Vous êtes en proie à une de ces douces rêveries dans lesquelles vous plonge le mouvement voluptueusement oscillatoire d'une rapide voiture. Ce sont les plus frais tableaux de votre existence qui vous apparaissent; ils fuient comme les ravissants aspects d'un mirage, au moment où vous atteignez le but de votre voyage. Si vous viviez dans le passé, ou peut-être dans l'avenir, toute cette fantasmagorie disparaît devant le bonheur présent, vous arrivez... Mais il y a là une pierre, un fossé, le postillon vous a mené au cercueil.

Mais vous êtes-vous jamais trouvé, après un dîner corsé, pesant comme un serpent boa, couché sur un doux canapé, devant un feu qui chatouille et lubrifie toutes les fibres? L'esprit a succombé sous la matière, sous cette riche et vigoureuse matière qui triomphe de toutes les idéalités allemandes. Nargue de l'intelligence!... Vous êtes pour cette vie en dehors, avec ses cent mille livres de rente, ses chevaux, ses voitures brillantes, ses suaves musiques, ses triomphes d'amour-propre qui écrasent les jouissances de l'âme. C'est la terre qui insulte au ciel. La conscience et les sentiments purs sont sacrifiés à des crachats, à des rubans rouges. Vous digérez, tout va bien! Vous vous moquez de tout. Vous êtes le symbole de toute philosophie; car toute la question entre Spinosa et Mallebranche est posée, quand on met un ventre truffé devant un bon feu, et un livre sur l'immortalité de l'âme à terre. Eh! bien, vous êtes là pensant à la richesse de votre organisation palpitante... Tout-à-coup la MORT arrive sous forme d'indigestion.

Que diable chantent donc les fabricants d'odes, de méditations, de sermons, en nous prétendant que la mort est chose triste? Où donc a-t-on vu qu'on doive la représenter comme un squelette, comme un épouvantail, avec des larmes, des cierges, des prêtres, des urnes? La mort est, la plupart du temps, chose gaie, rieuse, douce. Il y a deux morts : celle des jeunes gens, couronnée de roses, tenant un verre de champagne, assise sur un canapé, se laissant longtemps courtiser, agaçante comme une courtisane. Puis la mort des vieillards, noire comme don Gomez dans *Hernani*, hideuse comme la décrépitude, sale comme un égout; la MORT sous la figure d'une vieille garde qui vous ôte une chemise et vous refroidit quand vous avez besoin d'une chaleur céleste. Un homme naît avec une jolie figure ou laid comme un osage*, et l'on meurt bien ou mal, voilà toute la question. Mourir jeune, c'est se trouver en bonne fortune.

Telle est l'analyse du délicieux album de M. Grandville. Nous en avons faiblement traduit la spirituelle moralité, les tableaux comiques.

De la profondeur philosophique et de la caricature, voilà ce qu'on ne fait qu'en France et qu'à Paris. M. Grandville avait donné de la bêtise aux hommes, de l'esprit aux animaux, il vient de donner de la gaicté à la mort.

[*La Silhouette*, 15 avril 1830.]

L'ÉPICIER*.

Être sublime, être incompréhensible, source de douceur et de vie, de lumière et de plaisir, modèle de résignation! ô épicier, tu es tout cela, et, ce qui est le comble de tes perfections, tu es tout cela sans t'en douter! Tu es épicier par instinct, par vocation, par intérêt et, néanmoins, tu es un chef-d'œuvre de



bonne grâce et de bonté, plus juste que tes balances, plus vigilant que le jour, plus constant au comptoir qu'un lycéen en amour. O épicier, tu serais le roi des hommes, si tu n'étais pas sujet à faire faillite!

Je n'ai jamais passé devant la sacro-sainte boutique d'un épicier, tel chétif, tel rebutant, tel crasseux, tel mal *casquetté* qu'il pût être, sans élancer vers lui, mentalement, cette prière sociale d'un cœur plein de reconnaissance. Je laisse aller un mort, un évêque, un roi, sans leur ôter mon chapeau; mais je salue toujours avec respect un épicier; et je lui parle avec déférence, à l'imitation du *Constitutionnel**.

Cette religion épicéenne vient d'une conviction profonde, et peut-être sera-t-elle partagée par ceux qui voudront lire l'analyse physiologique à laquelle nous allons soumettre la personne et la figure de l'épicier.

Il y a des gens qui, du haut des banquettes bleues de la Chambre héréditaire, ont dit : «*Épicier!...*» comme on dit : «Raca!» Il y a un homme en horreur à la nation française qui, à la tribune, a essayé de déconsidérer l'épicier... Enfin, il y a des artistes qui disent : «Vous êtes des épiciers!» comme pour exprimer le dernier degré du mépris.

Voyons, finissons-en avec tous les détracteurs de l'épicerie! — Est-ce parce que l'épicier a toujours un pantalon brun rouge, des bas bleus, de larges souliers, une casquette de fausse loutre garnie d'un galon d'argent noirci, et porte un tablier dont la pointe triangulaire arrive sur son plexus solaire, que vous maudissez un épicier? mais, alors, il faudrait repousser l'artiste en blouse, et tous les hommes de travail. Est-ce parce qu'un épicier est censé ne jamais penser? Aujourd'hui, un épicier lit Voltaire, et met dans son salon les gravures du *Soldat laboureur* et de l'*Attaque de la barrière de Clichy,* prouvant ainsi que la poësie et les beaux-arts ne lui sont point inconnus. Il admire Paul de Kock et Victor Ducange, pleure au mélodrame, va souvent aux Français et comprend *Hernani.* Trouvez-moi beaucoup de citoyens français qui soient à cette hauteur! Enfin, comme beaucoup de bibliographes, il connaît le nom d'une foule d'ouvrages qui ont défilé devant lui, feuille à feuille.

Serait-ce donc parce que l'épicier travaille qu'il serait dédaigné? Malheureux!... Devenons sauvages, Mohicans, Espagnols, fainéants, si cela est; car toute civilisation repose sur LE TRAVAIL.

Mais, que ces considérations sont mesquines devant le tableau synoptique des propriétés de l'épicier!...

Grand seigneur, vous fondez un village; spéculateur, vous bâtissez un quartier. Vous avez construit des maisons, vous avez élevé une église, vous trouvez des habitants, vous ramassez un pédagogue, vous fabriquez enfin une civilisation, comme on fait une tourte : il y a des champignons, une patte de poulet, des boulettes et une écrevisse; un presbytère, des adjoints, un maire et des administrés... Eh ! bien, votre microcosme n'a pas figure de nation tant qu'il n'y aura pas là le plus puissant de tous les liens sociaux, le plus fort de tous les nœuds... — Un épicier! si vous tardiez à planter un épicier au milieu de la rue principale, comme vous avez planté une croix au sein de la cité, tout déserterait. Le pain, la viande, les meubles, les tailleurs, les prêtres et les gouvernements vont et viennent; mais il faut que l'épicier soit là, reste là, jour et nuit, à toute heure. De cette boutique procède une admirable *triplicité phénoménale,* dirait M. V. Cousin, ou une trilogie céleste, s'il faut parler le langage de la nouvelle école; et cette trilogie, cette triplicité, ce triangle, ce delta, c'est le thé, le café, le chocolat, triple essence des déjeuners modernes, source de toutes les jouissances antédînatoires.

De là procèdent l'huile à brûler, la bougie et la chandelle, autre triplicité phénoménale, source de lumière.

De là procèdent le sel, le poivre et le piment, autre trilogie.

Le sucre, la réglisse et le miel, autre triplicité.

Ce serait chose fastidieuse que de vous démontrer que, véritable unité à trois angles, tout se déduit, en épicerie, par une triple production, en réponse à un besoin; ainsi, littérairement parlant, l'épicier est une trilogie; religieusement parlant, c'est une image de la Trinité; philosophiquement, c'est une triplicité phénoménale perpétuelle; politiquement, il représente les trois pouvoirs, et, devant tous, c'est l'unité.

L'épicier est le lien commun de tous nos besoins et se rattache nécessairement à tous les détails d'une vie humaine, de même que la mémoire est l'essence de tous les arts.

— Une plume et de l'encre?... dit un poëte.

— Monsieur, il y a un épicier au coin de la rue.

— J'ai perdu! je veux me brûler la cervelle! — De la poudre et des balles?

— Monsieur, l'épicier en vend.

— Bah! je vais tout regagner. Des cartes! des cartes! mon palais pour des cartes!...

— Monsieur, l'épicier...

— Oh! fumer!... oh! voir un cigare de la Havane se consumer lentement à deux doigts de mes lèvres, en me versant de douces rêveries, se résolvant en fumée, image de l'amour...

— L'épicier.

— Je voudrais donner à Clara un déjeuner fin : beurre de Bretagne, thé Pekao, terrine de Nérac truffée...

— L'épicier.

— O pauvre Clara, voilà ta robe comme une feuille d'automne sur laquelle un paysan a marché!...

L'épicier apparaît avec son savon de Marseille, son empois bleu, et voire un fer!

— Oh! une longue veille, une insomnie! qui peut la dissiper, si ce n'est toi, célèbre et miraculeux Fumade*! toi dont les rouleaux rouges feront arriver ton nom jusqu'à Bornéo!

— L'épicier.

Enfant, l'épicier te vend des billes d'agate, aussi jolies que tes yeux brillants, des soleils aussi infatigables à tourner que tu l'es à courir, de la ficelle pour tes cerfs-volants et le cerf-volant lui-même. — Vieil invalide, il te vendra le tabac éternel que tu fais passer de ton mouchoir dans ta tabatière, et de ta tabatière à ton mouchoir; car le tabac, le nez et le mouchoir d'un invalide sont une image de l'infini, aussi bien qu'un serpent qui se mord la queue; et, mieux que cela, l'épicier te vendra la roquille* d'eau-de-vie qui t'aide à endormir tes douleurs. — L'épicier vend l'hostie et les cierges au prêtre, l'abécédaire et les plumes au maître d'école, les dragées au parrain, du savon à la mariée, de la liqueur à l'époux, du papier à l'électeur, des fusées au député, je ne sais pas ce qu'il ne vend pas... Il vend des drogues qui donnent la mort et des spécifiques qui rendent la santé. Il s'est vendu lui-même au public comme une âme à Satan. Il est l'alpha et l'oméga de toute société humaine. Vous ne pouvez pas faire une lieue, un crime, une bonne action, un repas, une œuvre d'art, une orgie, une maîtresse, sans avoir recours à la toute-puissance de l'épicier. C'est la civilisation en boutique, la société en cornet, la nécessité armée de pied en cap. C'est l'Encyclopédie en action, c'est la vie elle-même distribuée en tiroirs, en bouteilles, en sachets, en bocaux. Je préfère la protection d'un épicier à celle d'un roi. Soyez abandonné de tout, même de Dieu, s'il vous reste un épicier pour ami, vous vivrez chez lui comme le rat dans son fromage. Aussi, «Nous tenons tout!...» vous disent-ils avec un juste orgueil. Alors, quand vous lirez en lettres d'or : *Un tel, épicier du roi*, demandez-vous, avec terreur, qui est le plus souverain, ou du roi de l'épicier, ou de l'épicier du roi.

Et c'est ce rouage indispensable de notre machine sociale, c'est cet homme — pivot, c'est cette tranquille créature, c'est ce philosophe — pratique, cette triplicité industrielle, que l'on ose prendre comme le type de la bêtise!... O hommes!

pairs de France, députés, artistes, écrivains, jusques à quand mépriserons-nous ce qui est utile, et honorerons-nous ce qui est oisif, pourri, inutile!

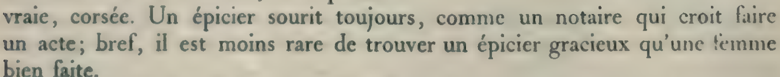
Mais, sous le rapport de l'urbanité, de la bonté, de la charité, autre triplicité morale, qui oserait ici-bas se comparer à l'épicier et surtout à l'épicier parisien, modèle éternel des épiciers européens, américains, asiatiques et africains?

Demandez-lui votre chemin : quand même il pleuvrait, il vous l'indique, fait quelques pas hors de son auvent, se mouille, vous pilote et vous suit de l'œil comme Dédale faisait pour son fils Icare, et il semble vous dire :

— Va, fantassin! (*I, care*!*)

Qu'une femme se trouve mal au coin de la borne, il ne refusera jamais un verre de vin, un morceau de sucre.

Quant à sa politesse..., elle est fabuleuse; non cette politesse de salon, pleine de formules, vide d'intention, riche en dehors, pauvre en dedans; mais une politesse basée sur l'intérêt, une politesse vraie, corsée. Un épicier sourit toujours, comme un notaire qui croit faire un acte; bref, il est moins rare de trouver un épicier gracieux qu'une femme bien faite.



Si cet homme-là n'habillait pas son fils en lancier; s'il n'allait pas à une campagne dont le jardin a deux perches, et dans une carriole d'osier; s'il n'avait pas dans son salon une pendule sous verre qui représente un Amour sortant d'une coque d'œuf; si ses meubles n'étaient pas couverts en velours d'Utrecht et les rideaux de son lit en calicot jaune, ce serait le prototype du *bien*, du *beau*, de l'*utile;* ce serait le citoyen par excellence!

Mais qu'y a-t-il de parfait dans cette vallée de misère?

[*La Silhouette*, 22 avril 1830.]

L'ÉPICIER*.

D'autres, des ingrats, passent insouciamment devant la sacro-sainte boutique d'un épicier. Dieu vous en garde!

Quelque rebutant, crasseux, mal en casquette, que soit le garçon, quelque frais et réjoui que soit le maître, je les regarde avec sollicitude, et leur parle avec la déférence qu'a pour eux *le Constitutionnel.* Je laisse aller un mort, un évêque, un roi, sans y faire attention; mais je ne vois jamais avec indifférence un épicier. A mes yeux, l'épicier, dont l'omnipotence ne date que d'un siècle, est une des plus belles expressions de

la société moderne. N'est-il donc pas un être aussi sublime de résignation que remarquable par son utilité, une source constante de douceur, de lumière, de denrées bienfaisantes? Enfin, n'est-il plus le ministre de l'Afrique, le chargé d'affaires des Indes et de l'Amérique? Certes, l'épicier est tout cela; mais, ce qui met le comble à ses perfections, il est tout cela sans s'en douter. L'obélisque sait-il qu'il est un monument?

Ricaneurs infâmes, chez quel épicier êtes-vous entrés qui ne vous ait gracieusement souri, sa casquette à la main, tandis que vous gardiez votre chapeau sur la tête? Le boucher est rude, le boulanger est pâle et grognon; mais l'épicier, toujours prêt à obliger, montre dans tous les quartiers de Paris un visage aimable. Aussi, à quelque classe qu'appartienne le piéton dans l'embarras, ne s'adresse-t-il ni à la science rébarbative de l'horloger, ni au comptoir bastionné de viandes saignantes où trône la fraîche bouchère, ni à la grille défiante du boulanger; entre toutes les boutiques ouvertes, il attend, il choisit celle de l'épicier pour changer une pièce de cent sous ou pour demander son chemin; il est sûr que cet homme, le plus chrétien de tous les commerçants, est à tous, bien que le plus occupé; car le temps qu'il donne aux passants, il se le vole à lui-même. Mais, quoique vous entriez pour le déranger, pour le mettre à contribution, il est certain qu'il vous saluera; il vous marquera même de l'intérêt si l'entretien dépasse une simple interrogation et tourne à la confidence. Vous trouveriez plus facilement une femme mal faite qu'un épicier sans politesse. Retenez cet axiôme, répétez-le pour contre-balancer d'étranges calomnies.

Du haut de leur fausse grandeur, de leur implacable intelligence, ou de leurs barbes artistement taillées, quelques gens ont osé dire : *Raca!* à l'épicier. Ils ont fait de son nom un mot, une opinion, une chose, un système, une figure européenne et encyclopédique, comme sa boutique. On crie : « Vous êtes des épiciers! » pour dire une infinité d'injures. Il est temps d'en finir avec ces Dioclétiens de l'épicerie. Que blâme-t-on chez l'épicier? est-ce son pantalon plus ou moins brun, rouge, verdâtre ou chocolat? ses bas bleus dans des chaussons, sa casquette de fausse loutre garnie d'un galon d'argent verdi ou d'or noirci, son tablier à pointe triangulaire arrivant au diaphragme? Mais pouvez-vous punir en lui, vile société sans aristocratie et qui travaillez comme des fourmis, l'estimable symbole du travail? Serait-ce qu'un épicier est censé ne pas penser le moins du monde, ignorer les arts, la littérature et la politique? Et qui donc a engouffré les éditions de Voltaire et de Rousseau? Qui donc achète *Souvenirs* et *Regrets* de Dubufe? qui a usé la planche du *Soldat laboureur,* du *Convoi du pauvre,* celle de l'*Attaque de la barrière de Clichy?* qui pleure aux mélodrames? qui prend au sérieux la Légion-d'Honneur? qui devient actionnaire des entreprises impossibles? qui voyez-vous aux premières galeries de l'Opéra-Comique, quand on joue *Adolphe et Clara* ou *les Rendez-vous bourgeois?* qui hésite à se moucher au Théâtre-Français quand on chante *Chatterton?* qui lit Paul de Kock? qui court voir et admirer le Musée de Versailles? qui a fait le succès du *Postillon de Longjumeau*?* qui achète les pendules à mameluks pleurant leur coursier? qui nomme les plus dangereux députés de l'opposition, et qui appuie les mesures énergiques du pouvoir contre les perturbateurs? L'épicier, l'épicier, toujours l'épicier! Vous le trouvez, l'arme au bras, sur le seuil de toutes les nécessités, même les plus contraires, comme il est sur le pas de sa porte, ne comprenant pas toujours ce qui se passe, mais appuyant tout par son silence, par son travail, par

son immobilité, par son argent! Si nous ne sommes pas devenus sauvages, Espagnols ou saint-simoniens, rendez-en grâce à la grande armée des épiciers. Elle a tout maintenu. Peut-être maintiendra-t-elle l'un comme l'autre, la République comme l'Empire, la légitimité comme la nouvelle dynastie; mais, certes, elle maintiendra. Maintenir est sa devise. Si elle ne maintenait pas un ordre social quelconque, à qui vendrait-elle? L'épicier est la chose jugée qui s'avance ou se retire, parle ou se tait, aux jours de grandes crises. Ne l'admirez-vous pas dans sa foi pour les niaiseries consacrées? Empêchez-le de se porter en foule au tableau de *Jane Grey**, de doter les enfants du général Foy, de souscrire pour le Champ-d'Asile, de se ruer sur l'asphalte, de demander la translation des cendres de Napoléon, d'habiller son enfant en lancier polonais ou en artilleur de la garde nationale, selon la circonstance. Tu l'essayerais en vain, fanfaron Journalisme, toi qui, le premier, inclines plume et presse à son aspect, lui souris, et lui tends incessamment la chatière de ton abonnement!

Mais a-t-on bien examiné l'importance de ce viscère indispensable à la vie sociale, et que les anciens eussent déifié peut-être? Spéculateur, vous bâtissez un quartier, ou même un village; vous avez construit plus ou moins de maisons, vous avez été assez osé pour élever une église; vous trouvez des espèces d'habitants, vous ramassez un pédagogue, vous espérez des enfants; vous avez fabriqué quelque chose qui a l'air d'une civilisation, comme on fait une tourte: il y a des champignons, des pattes de poulet, des écrevisses et des boulettes; un presbytère, des adjoints, un garde-champêtre et des administrés. Rien ne tiendra, tout va se dissoudre, tant que vous n'aurez pas lié ce microcosme par le plus fort des liens sociaux, par un épicier. Si vous tardiez à planter au coin de la rue principale un épicier, comme vous avez planté une croix au-dessus du clocher, tout déserterait. Le pain, la viande, les tailleurs, les prêtres, les souliers, le gouvernement, la solive, tout vient par la poste, par le roulage ou par le coche; mais l'épicier doit être là, rester là, se lever le premier, se coucher le dernier, ouvrir sa boutique à toute heure aux chalands, aux cancans, aux marchands. Sans lui, aucun de ces excès qui distinguent la société moderne des sociétés anciennes auxquelles l'eau-de-vie, le tabac, le thé, le sucre, étaient inconnus. De sa boutique procède une triple production pour chaque besoin : thé, café, chocolat, la conclusion de tous les dangers réels; la chandelle, l'huile et la bougie, source de toute lumière; le sel, le poivre et la muscade, qui composent la rhétorique de la cuisine; le riz, le haricot et le macaroni, nécessaires à toute alimentation raisonnée; le sucre, les sirops et la confiture, sans quoi la vie serait bien amère; les fromages, les pruneaux et les mendiants, qui, selon Brillat-Savarin, donnent au dessert sa physionomie. Mais ne serait-ce pas dépeindre tous nos besoins que détailler les unités à trois angles qu'embrasse l'épicerie? L'épicier lui-même embrasse une trilogie : il est électeur, garde national et juré. Je ne sais si les moqueurs ont une pierre sous la mamelle gauche, mais il m'est impossible de railler cet homme quand, à l'aspect des billes d'agate contenues dans ses jattes de bois, je me rappelle le rôle qu'il jouait dans mon enfance. Ah! quelle place il occupe dans le cœur des marmots auxquels il vend le papier des cocottes, la corde des cerfs-volants, les soleils et les dragées! Cet homme, qui tient dans sa montre des cierges pour notre enterrement et dans son œil une larme pour notre mémoire, côtoie incessamment notre existence : il vend la plume et l'encre au poëte, les couleurs au peintre, la colle à tous. Un joueur a

tout perdu, veut se tuer : l'épicier lui vendra des balles, la poudre ou l'arsenic; le vicieux personnage espère tout regagner : l'épicier lui vendra des cartes. Votre maîtresse vient : vous ne lui offrirez pas à déjeuner sans l'intervention de l'épicier; elle ne fera pas une tache à sa robe qu'il ne reparaisse avec l'empois, le savon, la potasse. Si, dans une nuit douloureuse, vous appelez la lumière à grands cris, l'épicier vous tend le rouleau rouge du miraculeux, de l'illustre Fumade, que ne détrônent ni les briquets allemands, ni les luxueuses machines à soupape. Vous n'allez point au bal sans son vernis. Enfin, il vend l'hostie au prêtre, le *cent-sept-ans** au soldat, le masque au carnaval, l'eau de Cologne à la plus belle moitié du genre humain. Invalide, il te vendra le tabac éternel que tu fais passer de ta tabatière à ton nez, de ton nez à ton mouchoir, de ton mouchoir à ta tabatière : le nez, le tabac et le mouchoir d'un invalide ne sont-ils pas une image de l'infini aussi bien que le serpent qui se mord la queue? Il vend des drogues qui donnent la mort, et des substances qui donnent la vie; il s'est vendu lui-même au public comme une âme à Satan. Il est l'alpha et l'oméga de notre état social. Vous ne pouvez faire un pas ou une lieue, un crime ou une bonne action, une œuvre d'art ou de débauche, une maîtresse ou un ami, sans recourir à la toute-puissance de l'épicier. Cet homme est la civilisation en boutique, la société en cornet, la nécessité armée de pied en cap, l'encyclopédie en action, la vie distribuée en tiroirs, en bouteilles, en sachets. Nous avons entendu préférer la protection d'un épicier à celle d'un roi : celle du roi vous tue, celle de l'épicier fait vivre. Soyez abandonné de tout, même du diable ou de votre mère, s'il vous reste un épicier pour ami, vous vivrez chez lui comme le rat dans son fromage.

— Nous tenons tout, vous disent les épiciers avec un juste orgueil.

Ajoutez : «Nous tenons à tout.»

Par quelle fatalité ce pivot social, cette tranquille créature, ce philosophe pratique, cette industrie incessamment occupée, a-t-elle donc été prise pour type de la bêtise? Quelles vertus lui manquent? Aucune. La nature éminemment généreuse de l'épicier entre pour beaucoup dans la physionomie de Paris. D'un jour à l'autre, ému par quelque catastrophe ou par une fête, ne reparaît-il pas dans le luxe de son uniforme, après avoir fait de l'opposition en biset*? Ses mouvantes lignes bleues à bonnets ondoyants accompagnent en pompe les illustres morts ou les vivants qui triomphent, et se mettent galamment en espaliers fleuris à l'entrée d'une royale mariée. Quant à sa constance, elle est fabuleuse. Lui seul a le courage de se guillotiner lui-même tous les jours avec un col de chemise empesé. Quelle intarissable fécondité dans le retour de ses plaisanteries avec ses pratiques! avec quelles paternelles consolations il ramasse les deux sous du pauvre, de la veuve et de l'orphelin! avec quel sentiment de modestie il pénètre chez ses clients d'un rang élevé! Direz-vous que l'épicier ne peut rien créer? QUINQUET était un épicier; après son invention, il est devenu un mot de la langue, il a engendré l'industrie du lampiste.

Ah! si l'épicerie ne voulait fournir ni pairs de France ni députés, si elle refusait des lampions à nos réjouissances, si elle cessait de piloter les piétons égarés, de donner de la monnaie aux passants, et un verre de vin à la femme qui se trouve mal au coin de la borne, sans vérifier son état; si le quinquet de l'épicier ne protestait plus contre le gaz son ennemi, qui s'éteint à onze heures; s'il se désabonnait au *Constitutionnel*, s'il devenait progressif, s'il déblatérait contre

le prix Montyon, s'il refusait d'être capitaine de sa compagnie, s'il dédaignait la croix de la Légion-d'Honneur, s'il s'avisait de lire les livres qu'il vend en feuilles dépareillées, s'il allait entendre les symphonies de Berlioz au Conservatoire, s'il admirait Géricault en temps utile, s'il feuilletait Cousin, s'il comprenait Ballanche, ce serait un dépravé qui mériterait d'être la poupée éternellement abattue, éternellement relevée, éternellement ajustée par la saillie de l'artiste affamé, de l'ingrat écrivain, du saint-simonien au désespoir. Mais examinez-le, ô mes concitoyens! Que voyez-vous en lui? Un homme généralement court, joufflu, à ventre bombé, bon père, bon époux, bon maître. A ce mot, arrêtons-nous.

Qui s'est figuré le Bonheur autrement que sous la forme d'un petit garçon épicier, rougeaud, à tablier bleu, le pied sur la marche d'un magasin, regardant les femmes d'un air égrillard, admirant sa bourgeoise, n'ayant rien, rieur avec les chalands, content d'un billet de spectacle, considérant le patron comme un homme fort, enviant le jour où il se fera, comme lui, la barbe dans un miroir rond, pendant que sa femme lui apprêtera sa chemise, sa cravate et son pantalon? Voilà la véritable Arcadie! Être berger comme le veut Poussin n'est plus dans nos mœurs. Être épicier, quand votre femme ne s'amourache pas d'un Grec, qui vous empoisonne avec votre propre arsenic, est une des plus heureuses conditions humaines.

Artistes et feuilletonistes, cruels moqueurs qui insultez au génie aussi bien qu'à l'épicier, admettons que ce petit ventre rondelet doive inspirer la malice de vos crayons; oui, malheureusement, quelques épiciers, en présentant arme, présentent une panse rabelaisienne qui dérange l'alignement inespéré des rangs de la garde nationale à une revue, et nous avons entendu des colonels poussifs s'en plaindre amèrement. Mais qui peut concevoir un épicier maigre et pâle? il serait déshonoré, il irait sur les brisées des gens passionnés. Voilà qui est dit, il a du ventre. Napoléon et Louis XVIII ont eu le leur, et la Chambre n'irait pas sans le sien. Deux illustres exemples! Mais, si vous songez qu'il est plus confiant avec ses avances que nos amis avec leur bourse, vous admirerez cet homme, et lui pardonnerez bien des choses. S'il n'était pas sujet à faire faillite, il serait le prototype du bien, du beau, de l'utile. Il n'a d'autres vices, aux yeux des gens délicats, que d'avoir en amour, à quatre lieues de Paris, une campagne dont le jardin a trente perches; de draper son lit et sa chambre en rideaux de calicot jaune imprimé de rosaces rouges; de s'y asseoir sur le velours d'Utrecht à brosses fleuries; il est l'éternel complice de ces infâmes étoffes. On se moque généralement du diamant qu'il porte à sa chemise et de l'anneau de mariage qui orne sa main; mais l'un signifie l'homme établi, comme l'autre annonce le mariage, et personne n'imaginerait un épicier sans femme. La femme de l'épicier en a partagé le sort jusque dans l'enfer de la moquerie française. Et pourquoi l'a-t-on immolée en la rendant ainsi doublement victime? Elle a voulu, dit-on, aller à la cour. Quelle femme assise dans un comptoir n'éprouve le besoin d'en sortir, et où la vertu ira-t-elle, si ce n'est aux environs du trône? car elle est vertueuse : rarement l'infidélité plane sur la tête de l'épicier; non que sa femme manque aux grâces de son sexe, mais elle manque d'occasions. La femme d'un épicier, l'exemple l'a prouvé, ne peut dénouer sa passion que par le crime, tant elle est bien gardée. L'exiguité du local, l'envahissement de la marchandise, qui monte de marche en marche, et pose

ses chandelles, ses pains de sucre, jusque sur le seuil de la chambre conjugale, sont les gardiens de sa vertu, toujours exposée aux regards publics. Aussi, forcée d'être vertueuse, s'attache-t-elle tant à son mari, que la plupart des femmes d'épicier en maigrissent. Prenez un cabriolet à l'heure, parcourez Paris, regardez les femmes d'épicier : toutes sont maigres, pâles, jaunes, étirées. L'hygiène, interrogée, a parlé de miasmes exhalés par les denrées coloniales; la pathologie, consultée, a dit quelque chose sur l'assiduité sédentaire au comptoir, sur le mouvement continuel des bras, de la voix, sur l'attention sans cesse éveillée, sur le froid qui entrait par une porte toujours ouverte et rougissait le nez. Peut-être, en jetant ces raisons au nez des curieux, la science n'a-t-elle pas osé dire que la fidélité avait quelque chose de fatal pour les épicières; peut-être a-t-elle craint d'affliger les épiciers en leur démontrant les inconvénients de la vertu? Quoi qu'il en soit, dans ces ménages que vous voyez mangeant et buvant enfermés sous la verrière de ce grand bocal, autrement nommé par eux *arrière-boutique*, revivent et fleurissent les coutumes sacramentelles qui mettent l'hymen en honneur. Jamais un épicier, en quelque quartier que vous en fassiez l'épreuve, ne dira ce mot leste : *ma femme;* il dira : *mon épouse.* « Ma femme » emporte des idées saugrenues, étranges, subalternes, et change une divine créature en une chose. Les Sauvages ont des femmes; les êtres civilisés ont des épouses : jeunes filles venues entre onze heures et midi à la mairie, accompagnées d'une infinité de parents et de connaissances, parées d'une couronne de fleur d'oranger toujours déposée sous la pendule, en sorte que le mameluk ne pleure pas exclusivement sur le cheval.

Aussi, toujours fier de sa victoire, l'épicier conduisant sa femme par la ville a-t-il je ne sais quoi de fastueux qui le signale au caricaturiste. Il sent si bien le bonheur de quitter sa boutique, son épouse fait si rarement des toilettes, ses robes sont si bouffantes, qu'un épicier orné de son épouse tient plus de place sur la voie publique que tout autre couple. Débarrassé de sa casquette de loutre et de son gilet rond, il ressemblerait assez à tout autre citoyen, n'étaient ces mots : *ma bonne amie,* qu'il emploie fréquemment en expliquant les changements de Paris à son épouse, qui, confinée dans son comptoir, ignore les nouveautés. Si parfois, le dimanche, il se hasarde à faire une promenade champêtre, il s'assied à l'endroit le plus poudreux des bois de Romainville, de Vincennes ou d'Auteuil, et s'extasie sur la pureté de l'air. Là, comme partout, vous le reconnaîtrez, sous tous ses déguisements, à sa phraséologie, à ses opinions.

Vous allez par une voiture publique à Meaux, Melun, Orléans; vous trouvez en face de vous un homme bien couvert qui jette sur vous un regard défiant : vous vous épuisez en conjectures sur ce particulier d'abord taciturne. Est-ce un avoué? est-ce un nouveau pair de France? est-ce un bureaucrate? Une femme souffrante dit qu'elle n'est pas encore remise du choléra*. La conversation s'engage. L'inconnu prend la parole.

— *Môsieu...*

Tout est dit, l'épicier se déclare. Un épicier ne prononce ni *monsieur,* ce qui est affecté, ni *m'sieu,* ce qui semble infiniment méprisant; il a trouvé son triomphant *môsieu,* qui est entre le respect et la protection, exprime sa considération et donne à sa personne une saveur merveilleuse.

— *Môsieu,* vous dira-t-il, pendant le choléra*, les trois plus grands médecins,

Dupuytren, Broussais et *mósieu* Magendie, ont traité leurs malades par des remèdes différents; tous sont morts ou à peu près. Ils n'ont pas su ce qu'est le choléra; mais le choléra, c'est une maladie dont on meurt. *Ceux* que j'ai vus se portaient déjà mal. Ce moment-là, *mósieu*, a fait bien du mal au commerce!

Vous le sondez alors sur la politique, Sa politique se réduit à ceci :

— *Mósieu*, il paraît que les ministres ne savent ce qu'ils font! On a beau les changer, c'est toujours la même chose. Il n'y avait que sous l'empereur où ils allaient bien. Mais aussi, quel homme! En le perdant, la France a bien perdu. Et dire qu'on ne l'a pas soutenu!

Vous découvrez alors chez l'épicier des opinions religieuses extrêmement répréhensibles. Les chansons de Béranger sont son Évangile. Oui, ces détestables refrains frelatés de politique ont fait un mal dont l'épicerie se ressentira long-temps. Il se passera peut-être une centaine d'années avant qu'un épicier de Paris — ceux de la province sont un peu moins atteints de la chanson — entre dans le Paradis. Peut-être son envie d'être Français l'entraîne-t-elle trop loin. Dieu le jugera.

Si le voyage était court, si l'épicier ne parlait pas, cas rare, vous le reconnaîtriez à sa manière de se moucher. Il met un coin de son mouchoir entre ses lèvres, le relève au centre par un mouvement de balançoire, s'empoigne magistralement le nez, et sonne une fanfare à rendre jaloux un cornet à piston.

Quelques-uns de ces gens qui ont la manie de tout creuser signalent un grand inconvénient à l'épicier : «Il se retire, disent-ils. Une fois retiré, personne ne lui voit aucune utilité. Que fait-il? que devient-il? Il est sans intérêt, sans physionomie.» Les défenseurs de cette classe de citoyens estimables ont répondu que, généralement, le fils de l'épicier devient notaire ou avoué, jamais ni peintre ni journaliste, ce qui l'autorise à dire avec orgueil :

— J'ai payé ma dette au pays.

Quand un épicier n'a pas de fils, il a un successeur auquel il s'intéresse; il l'encourage, il vient voir le montant des ventes journalières, et les compare avec celles de son temps; il lui prête de l'argent : il tient encore à l'épicerie par le fil de l'escompte. Qui ne connaît la touchante anecdote sur la nostalgie du comptoir à laquelle il est sujet?

Un épicier de la vieille roche, lequel, trente ans durant, avait respiré les mille odeurs de son plancher, descendu le fleuve de la vie en compagnie de myriades de harengs, voyagé côte à côte avec une infinité de morues, balayé la boue périodique de cent pratiques matinales, et manié de bons gros sous bien gras, il vend son fonds cet homme, riche au delà de ses désirs, ayant enterré son épouse dans un bon petit terrain à perpétuité, tout bien en règle, quittance de la Ville au carton des papiers de famille; il se promène les premiers jours dans Paris en bourgeois; il regarde jouer aux dominos, il va même au spectacle. Mais il avait, dit-il, des inquiétudes. Il s'arrêtait devant les boutiques d'épicerie, il les flairait, il écoutait le bruit du pilon dans le mortier. Malgré lui cette pensée : «Tu as été pourtant tout cela!» lui résonnait dans l'oreille, à l'aspect d'un épicier amené sur le pas de sa porte par l'état du ciel. Soumis au magnétisme des épices, il venait visiter son successeur. L'épicerie allait. Notre homme revenait le cœur gros. Il était *tout chose*, dit-il à Broussais en le consultant sur sa maladie. Broussais ordonna les voyages, sans indiquer

positivement la Suisse ou l'Italie. Après quelques excursions lointaines tentées sans succès à Saint-Germain, Montmorency, Vincennes, le pauvre épicier, dépérissant toujours, n'y tint plus; il rentra dans sa boutique comme le pigeon de La Fontaine à son nid, en disant son grand proverbe : *Je suis comme le lièvre**, *je meurs où je m'attache!* Il obtint de son successeur la grâce de faire des cornets dans un coin, la faveur de le remplacer au comptoir. Son œil, déjà devenu semblable à celui d'un poisson cuit, s'alluma des lueurs du plaisir. Le soir, au café du coin, il blâme la tendance de l'épicerie au charlatanisme de l'Annonce, et demande à quoi sert d'exposer les brillantes machines qui broient le cacao.

Plusieurs épiciers, des têtes fortes, deviennent maires de quelque commune, et jettent sur les campagnes un reflet de la civilisation parisienne. Ceux-là commencent alors à ouvrir le Voltaire ou le Rousseau qu'ils ont acheté; mais ils meurent à la page 17 de la notice. Toujours utiles à leurs pays, ils ont fait réparer un abreuvoir, ils ont, en réduisant les appointements du curé, contenu les envahissements du clergé. Quelques-uns s'élèvent jusqu'à écrire leurs vues au *Constitutionnel*, dont ils attendent vainement la réponse; d'autres provoquent des pétitions contre l'esclavage des nègres et contre la peine de mort.

Je ne fais qu'un reproche à l'épicier : il se trouve en trop grande quantité. Certes, il en conviendra lui-même, il est commun. Quelques moralistes, qui l'ont observé sous la latitude de Paris, prétendent que les qualités qui le distinguent se tournent en vices dès qu'il devient propriétaire. Il contracte alors, dit-on, une légère teinte de férocité, cultive le commandement, l'assignation, la mise en demeure, et perd de son agrément. Je ne contredirai pas ces accusations fondées peut-être sur le temps critique de l'épicier. Mais consultez les diverses espèces d'hommes, étudiez leurs bizarreries, et demandez-vous ce qu'il y a de complet dans cette vallée de misères. Soyons indulgents envers les épiciers! D'ailleurs, où en serions-nous s'ils étaient parfaits? il faudrait les adorer, leur confier les rênes de l'État, au char duquel ils se sont courageusement attelés. De grâce, ricaneurs auxquels ce mémoire est adressé, laissez-les-y, ne tourmentez pas trop ces intéressants bipèdes : n'avez-vous pas assez du gouvernement, des livres nouveaux et des vaudevilles?

De Balzac.

[*Les Français peints par eux-mêmes.* 1840.]

PORTRAIT DE P. L. JACOB*,

BIBLIOPHILE, ÉDITEUR DES «DEUX FOUS*».

M. P. L. Jacob est un de ces vieillards, à moitié bénédictins, qui passent leur vie à s'instruire et sont en état de faire quelque chose quand ils meurent. Il a pâli sur les parchemins, il est affamé de chroniques, palimpsestes, papyrus, quipos, hiéroglyphes, médailles, chartes, cartulaires, etc. Il oublie son dîner en feuilletant un porte-feuille, il s'endort sur des monceaux de livres. Si, par hasard, vous vous faites le cornac d'une famille anglaise, et que vous la conduisiez à l'Arsenal, à Sainte-Geneviève ou à la Bibliothèque du Roi, n'oubliez

pas de lui montrer le vieux P. L. Jacob, comme une des curiosités parisiennes les plus remarquables; dites à la jeune miss, en mauvais anglais :

— Vous avez vu bien des livres dont quelques-uns se sont fait hommes presque? eh! bien, tenez, *pretty* miss Guilfort, voici un homme qui s'est fait livre!

Puis indiquez-lui mon vieil ami P. L. Jacob, que vous trouverez toujours seul à la plus éloignée de toutes les tables. C'est un grand monsieur pâle, sec, très-ridé, moitié parchemin, moitié basane. Il a sur la tête un chapeau à larges bords, qui lui donne un faux air de William Penn. Il est vêtu de noir, mais ses habillements n'ont pas de forme bien déterminée, car ils sont si capricieusement plissés, si usés, si retroussés, si chiffonnés, qu'ils ressemblent à ces papiers que tourmente long-temps un homme d'étude et de savoir. Seulement, ses culottes sont si vastes, que vous jureriez voir d'anciennes brayes; ses souliers sont éculés et si pointus, qu'on les prendrait pour une chaussure à la poulaine. Tout est négligé chez lui. Sa cravate est mal nouée; les oreilles de ses culottes ne s'accouplent pas toujours très-fidèlement avec les boucles d'acier noirci qui ballottent et le piquent sans qu'il s'en aperçoive. Ses coudes, ses manches, ses parements, tout est empreint de la poussière des livres qu'il feuillette. Il a de l'encre aux doigts, et à la bouche une plume ébouriffée. Quoiqu'il ait la mine refrognée d'un vieux juge fatigué d'une audience, il est doux, affable, un peu bavard et simple comme La Fontaine. Si vous ne le questionnez pas et que vous passiez devant lui, il ne s'offensera pas de vos rires, et vous regardera en marmottant ou marmottera en vous regardant, comme il écrit en feuilletant et feuillette en écrivant. C'est toujours à lui que le garçon de salle vient dire :

— Monsieur, il est trois heures, on va fermer.

Ce bonhomme rassemble alors ses papiers, garde la plume, et s'en va par les rues, étonnant les flâneurs, qui le prennent pour l'ombre d'un prieur de Sorbonne. Il a l'air d'un vieux portrait qui sort de son cadre et marche, ou plutôt il ressemble à une note, à un bourdon d'imprimerie, mis au milieu d'une page : il vit en marge du temps présent.

Eh! bien, cet homme-là est, en quelque sorte, la conscience de l'histoire, l'histoire même ou quelque chose de plus que l'histoire, un tiers de Dieu, car il voit le passé comme s'il était devant lui. A son aspect, tous les romanciers pâlissent, car il doit leur dire : «Monsieur, vous avez parlé d'une tuile octogone, sous Louis XIV? à cette époque, elles n'étaient que pentagones, et se fabriquaient à la Ville-l'Évêque, où l'on avait transporté les Tuileries.»

Il connaît tous les siècles, avec leurs meubles, leurs costumes, leurs mœurs, leurs langages, leurs gestes, leur architecture. Il vous dira, en voyant sur le boulevard des gaufres roulées, que, sous Charles VI, cette pâtisserie avait une forme bien plus déshonnête. Il sait quand un mot est né, pourquoi il est né, de quoi il est né et quand il est mort. Il ne connaît pas la rue aux Ours, mais bien une rue *aux Oües* où l'on vend des oies, et qui mène de la rue Saint-Denis à la rue Saint-Martin. Souvent il demande des *macreuses* à sa ménagère, et se plaint qu'on ne lui serve pas des *foulques* et des *paons*, et du *beurre rôti*, comme en savait faire *Taillevant**.

Il déplore l'abaissement des cuisiniers, en songeant que jadis ils étaient le nœud qui rassemblait tous les beaux-arts, et que composer un repas, c'était savoir inventer des drames, des représentations de tournois, et que, aujour-

d'hui, les entremets sont des plats sucrés, et que la Comédie-Française a remplacé le véritable entremets.

Il a en horreur les Bradel et autres bimbelotiers, qui ont ôté aux reliures leur solidité, et il est pris d'un saint respect à la vue de ces livres à fermoirs, dont le carton est de bois, dont le maroquin est *chagriné,* dont les dessins arabesques ressemblent à la rose d'une cathédrale, et qui ont coûté trente *angelotz,* à la vente de M. le vidame de Chartres.

Il ne s'est jamais permis d'écrire une seule ligne sur un siècle, sans que cette ligne sentît le style, la couleur, le parfum du jour, de la minute à laquelle cette ligne est censée vous reporter... Aussi le spectacle le plus curieux de notre époque est celui de sa colère, quand on lui apprend que des marmots de dix-neuf ans, fessés la veille, et sortis le matin du collége d'Harcourt ou de Sainte-Barbe, ont la prétention d'inventer, en quelques jours, toute une époque. Il n'existe aujourd'hui qu'un seul homme qui, depuis la mort de dom Brial, soit un littérateur pour lui : c'est M. Duponchel*, le bénédictin, le Vatel du costume.

C'est à P. L. Jacob, bibliophile, c'est à ce digne et excellent homme, c'est à cette espèce de mouleur en cire, qui passe sa vie à guetter une syllabe, un fait, qui prend les empreintes de toutes les faces héroïques des vieux siècles; c'est à ce modèle des antiquaires, qui voudrait mettre sous verre toute une époque, comme on y met des capitales, qui se plaint de la petitesse des médailles, et souhaite vingt fois par jour un *Carporama** de faits historiques; c'est à ce consciencieux et modeste auteur, l'ami de tous ceux qui le connaissent; c'est à ce Vaucanson littéraire que nous devons *les Deux Fous* !...* Que nous reste-t-il à dire, après la peinture de l'homme? que *les Deux Fous* sont un drame, un portrait très-exact de la cour de François Ier ?... Tarare! à quoi cela servirait-il ? Comment rendre compte d'un livre où les personnages du temps parlent, marchent, agissent, soupent, se couchent, dorment, comme ils ont parlé, marché, agi, soupé, dormi, etc.? Lire ce livre, c'est vivre dans le XVIe siècle, et nous le comparerions volontiers au cabinet de Curtius*, dont, par un coup de baguette, les figures auraient reçu, pour un jour, la vie et le mouvement. En effet, cette composition tient de la peinture, de la sculpture, du drame et de la magie. C'est un *siéclorama.* On regrette bien vivement que le temps prodigieux réclamé par ces sortes de compositions les rende si rares. Enfin, *m'est advis* que Sa Majesté Charles X devrait donner quelques fonds à notre ami P. L. Jacob, pour élever, fonder, administrer, diriger, entretenir une manufacture royale de mosaïque historico-littéraire.

LE VOLEUR.

[*Le Voleur,* 5 mai 1830.]

LE CHARLATAN*.

J'entrai dans une cabane dont les murs laissaient apercevoir des pièces de bois, frêles, unies par une espèce de torchis composé de paille et de terre rougeâtre. La porte était décorée d'une grosse couronne de chêne, suspendue

à un bâton noueux par un cordon de cuir. Cette couronne de branches naturelles et fraîchement coupées servait d'enseigne. A dix lieues à la ronde, nous n'aurions pas, Félix et moi, trouvé d'auberge aussi bien fournie que l'était celle-là.

Une grande et vaste salle s'offrit à nos regards. Elle occupait tout le rez-de-chaussée. On montait dans le grenier par un escalier de bois assez grossièrement fait. Ce grenier contenait deux lits. Après les avoir vus, nous prîmes la résolution de dormir dans notre voiture ou de nous promener pendant la nuit. L'aubergiste et sa femme couchaient sur un grabat couvert en serge verte et placé dans un coin de la grande salle. On y buvait, on y mangeait devant de longues tables garnies de bancs; et l'on y faisait la cuisine. Que n'y faisait-on pas?...



Quoiqu'il fît encore un peu de jour, la fumée des pipes empêchait de voir les objets, et jamais romancier n'inventa de spectacle plus fantastique.

A travers un brouillard bleuâtre, trois chandelles de résine, aussi minces que le petit doigt, éclairaient faiblement un gros homme à triple menton, coiffé d'un bonnet de coton, la pipe à la bouche, assis sur une escabelle, immobile, noir et sale. C'était l'hôte.

Devant le foyer, une petite femme, jaune comme un cierge, ronde comme une tonne, battait des œufs dans une poêle et criait à tue-tête après sa fille qui tardait à lui apporter du beurre :

— Ah çà! viens-tu, Cataud?... Cataud! ces messieurs ont faim!

A l'une des tables étaient trois hommes qui jouaient aux cartes. De ma vie je n'oublierai cette scène. Quant aux cartes, je me contenterai de dire qu'il fallait de l'instinct pour en deviner les couleurs sous l'enduit hydrofuge qui les couvrait. Mais les trois hommes!... Le premier était d'une haute stature, sec et nerveux. Il avait une forêt de cheveux noirs, assez sales, et retombant en grosses boucles sur ses épaules, où ils avaient circulairement tracé une couche de graisse luisante. Son front était cuivré, mais on voyait qu'il avait été

blanc. Son crâne large et protubérant annonçait la puissance. Sous deux sourcils très-fournis, ses yeux noirs et petits ressemblaient à deux pointes de feu. Il avait une barbe fort épaisse, et un teint bronzé. Ses mains étaient assez bien faites; mais on aurait juré que c'était un homme de couleur. Il avait une vivacité de gestes qui semblait véritablement surnaturelle. Il portait un habit rouge tout usé et qui avait sans doute appartenu à un mousquetaire de la maison du Roi, car c'était un uniforme.

— A toi, Titi ! s'écria-t-il d'une voie enrouée et sans faire attention à nous.

Titi hésitait à jouer. Titi était une petite femme dont la figure plombée conservait des lignes si harmonieuses, qu'on devinait facilement qu'elle avait dû être belle. Ses cheveux noirs étaient assez bien arrangés; mais il y avait dans sa coiffure des roses artificielles et des ornements en cannetille dédorée, qui lui donnaient l'air d'une poupée. Ses joues étaient couvertes de taches de rousseur si nombreuses, que sa figure avait une vague ressemblance avec un abricot piqueté. Elle portait une robe de mousseline blanche brodée en chenille, dont le corsage permettait d'apercevoir une gorge trop souvent exposée au soleil pour qu'elle fût attrayante. Enfin, ses bras nus ressemblaient à ceux d'un homme.

Elle jeta une carte.

— A toi, Louloup ! s'écria de nouveau l'homme rouge.

Louloup était un petit homme, carré de base comme de hauteur; véritable cube de chair humaine. Il portait des vêtements qui n'avaient plus aucune couleur. Sa figure était celle d'un Cosaque, mais d'un Cosaque puant et hideux. Ses cheveux, lustrés et crépus, auraient pu servir de brosse, Louloup gagna; et alors, avec la précipitation d'une bête féroce qui saute sur sa proie, il jeta sa large main couverte de poils sur trois gros sous.

Ce groupe original nous intéressa. Quand nous nous fûmes habitués à l'atmosphère odieuse qui nous entourait, nous découvrîmes, entre le mur et le banc où le grand homme rouge était assis à côté de Titi, une grosse caisse, une clarinette et des cymbales qui ne nous laissèrent plus de doute sur la profession de ces trois personnages.

— Vous devez faire bien peu d'argent au milieu de la Sologne ?... dis-je à Titi.

— Il y a des imbéciles partout ! me répondit le chef en me toisant d'un air goguenard.

— Diable ! il faut que vous soyez bien savant pour rire vous-même de votre métier !... repris-je.

— Je ne connais personne qui soit plus fort que moi ! dit-il en battant les cartes avec une prétention à la grâce, digne de ces farauds d'estaminet si bien rendus par Bellangé dans ses caricatures.

— A quel jeu ? demandai-je.

— A tous !...

Et il mouilla son pouce pour distribuer les cartes.

— Vous devez être célèbre ? repris-je.

— Un peu, mon *fi* !... Allez demander, depuis la mer jusqu'en haut de la Loire, des nouvelles de Lahyène !... Oh ! le moindre paysan ôtera son bonnet comme quand on dit à l'église : *Notre-Seigneur !*

— Mon Dieu ! que je souffre ! s'écria Félix.

— Monsieur est malade ?... demanda Lahyène en me lançant un regard plein de malice.

— Il s'est foulé le pied en voulant sauter hors de la calèche, au moment où la roue s'est cassée.

— Allons, Titi ! allons, Louloup ! s'écria le charlatan, à l'ouvrage, mes bijoux !

Puis, se tournant vers Félix :

— Monsieur veut-il permettre que nous le guérissions ? ajouta-t-il.

— Quelle charge !... dit Félix.

— Allons ! laisse-toi faire ! m'écriai-je.

— Monsieur, reprit froidement Lahyène, sur mon honneur, vous allez être guéri...



Titi et Louloup saisirent mon compagnon de voyage et le placèrent dans un fauteuil de dentiste qui faisait partie de leur équipage; ils mirent sa jambe sur une escabelle et allèrent chercher les lumières.

L'hôte se leva. Sa femme et sa fille accoururent, ainsi que deux ou trois paysans qui buvaient et fumaient. Ce groupe attentif, dont toutes les têtes stupides étaient rangées en demi-cercle, avait quelque chose de biblique. Ces créatures presque sauvages ressemblaient aux bergers hébreux agenouillés devant la crèche. Tous les yeux étaient ouverts et fixés sur Félix, qui souriait, et toutes les bouches béantes. Il régnait un silence imposant. A travers le brouillard, les trois oribus* dessinaient une auréole au-dessus de la tête de Lahyène, dont l'habit rouge et les dorures tranchaient vivement sur cette masse.

Le charlatan regardait fixement Félix, dont, au bout de quelques minutes, le rire cessa tout-à-coup. Titi déboucha une fiole oblongue et versa sur le cou-de-pied de mon ami une partie du liquide qu'elle contenait; puis elle en présenta le reste au patient, comme pour le lui faire boire. Il hésita.

— Ah çà ! dis-je à l'opérateur, il peut avaler ta drogue en toute sûreté ?

Lahyène se mit à sourire d'un air profondément sardonique.

Félix but.

Alors le charlatan regarda le pied malade, y porta les mains, en fit jouer les muscles et les tendons, et le secoua en disant à mon compagnon :

— Vous êtes guéri !... levez-vous.

Félix se leva, marcha, et me dit, tout étonné :

— Je ne souffre plus !... Voilà qui est drôle !...

— Drôle ? reprit Lahyène d'un ton railleur ! Vous êtes reconnaissant comme un duc et pair !...

Les paysans, l'hôte, l'hôtesse et sa fille firent entendre un murmure d'admiration. Quant à l'opérateur, il se remit à sa place, en disant à Titi et à Louloup :

— Achevons la partie.

Les paysans touchaient alternativement le fauteuil, l'escabelle, la fiole vide, et regardaient d'un air crédule l'opérateur, qui ne semblait pas faire attention à leur étonnement.

Bientôt les buveurs sortirent et allèrent sans doute semer la nouvelle de ce miracle dans toutes les veillées du pays. Quant à l'hôtesse, elle laissa brûler notre omelette. Sa fille resta immobile. Le père se remit à fumer tranquillement. A le voir, on devinait que c'était un homme convaincu du pouvoir de Lahyène.

Félix tira sa bourse en demandant au charlatan ce qu'il lui devait.

— Dame ! le prix de la bouteille d'*eau souveraine*.

— Quinze sous, s'écria Titi.

— Monsieur est un bourgeois !... dit sentencieusement Lahyène. Laisse-le payer comme il l'entendra.

Félix jeta un napoléon sur la table.

— Ah ! ah ! je vais m'acheter une robe ! s'écria Titi.

— Non, je veux avoir une pipe ! reprit le charlatan en se saisissant de la pièce.

— Il faut faire repeindre notre tableau, dit Louloup, qui sauta sur la main de l'opérateur.

— Ah çà ! voulez-vous me *constituer* la paix ! s'écria Lahyène.

— Lâche la pièce ! s'écrièrent à la fois Louloup et Titi.

— Vous voulez rire, mes bijoux ?...

Ce débat amena une lutte entre Titi, Louloup et Lahyène. Malgré la force prodigieuse de l'athlétique Louloup et de Titi qui mordait Lahyène, ce dernier étendit à ses pieds ses deux associés, qui crièrent comme des chiens sur la patte desquels on a marché.

— Ça fait de la peine, de voir des gens pareils se battre comme nous autres !... dit l'aubergiste en soupirant.

— A quoi bon vous disputer ? dit Félix, qui riait de tout son cœur : voilà un autre napoléon, belle Titi !... — Et toi, noble Louloup, voilà dix francs. Quant à ton tableau, mon maître, ajouta-t-il en désignant une vieille toile sur laquelle étaient grossièrement peints Adam et Ève dans le paradis terrestre, je vous le restaurerai moi-même.

— Oh ! si monsieur voulait me faire à la place de ces farceurs-là un gros serpent à sonnettes contre lequel un Nègre se défendrait, il me rendrait bien service.

— Volontiers !

— Ah ! ah ! Titi ! Louloup !... s'écria-t-il en leur donnant des coups de poing à tuer un rhinocéros, notre fortune est faite !... — Du vin, père Laflèche ! du vin ! nous allons joliment rire et boire !

Et ces trois créatures bizarres qui venaient de jouer un jeu à s'enfoncer les côtes, se serrèrent cordialement la main et trinquèrent à leur fortune future.

(*La suite au prochain numéro.*)

[*La Silhouette*, 6 mai 1830.]

L'OISIF ET LE TRAVAILLEUR*.



Quand j'ai griffonné pendant de longues heures consécutives, si je suis content de moi, ce qui m'arrive toujours à la suite d'un accès de fièvre d'enfantement, j'ouvre ma fenêtre ; j'éprouve une douce volupté à sentir l'air qui caresse mon front brûlant, mes joues enflammées et mes cheveux ! Je vois le ciel, j'entends le bruit d'une ville civilisée, je respire ; la pensée d'être utile à cette foule qui s'agite entretient encore les pulsations rapides de mon sang ; je m'illusionne si facilement avec mes bonnes intentions, que je jouis *in petto* du bonheur de contribuer à l'amélioration morale de l'espèce humaine ; puis je me livre volontiers aux distractions que m'offre la nature extérieure ; je sors de moi pour me laisser reposer plus à l'aise, pour me retrouver incessamment plus apte à de nouvelles méditations.

Alors, mon regard plonge à droite et à gauche chez mes voisins. J'observe, mais sans malignité ; le temps est beau, les fenêtres sont ouvertes comme une confidence : je serai discret.

Ici est une belle jeune femme dont le temps est consacré aux arts ; un chevalet chargé d'une ébauche, une palette aux vives couleurs, une harpe d'or, des partitions amoncelées, des journaux, des brochures, une bibliothèque richement garnie d'in-octavo, et, dans le fond d'une bergère de perse, la *Revue de Paris**. Je vois tout cela de ma croisée. — Là est un jeune homme, véritable type de l'élégance parisienne. Ses chevaux piétinent le pavé sonore de la cour ; ses grooms sifflent un air anglais, le *Rule Britannia, Auld Robin*, ou quelque gigue, qu'importe ! Les roues de son léger tilbury tournent sous l'eau qui en ravive le vernis luisant et la sombre nuance ; d'un côté, le soleil fait étinceler les dorures des harnais ; d'un autre, il se joue en reflets blancs sur les crins lisses des trois nobles bêtes, aussi patientes à recevoir les soins des valets que ceux-ci à les leur rendre. Rien n'est calme dans cette cour, et, le jour et la nuit, on lave, on frotte, on attelle, on dételle, on chante, on jure. J'entends tout cela de ma chambre.

De part et d'autre, on paraît s'observer quelquefois; mais la charmante voisine est presque constamment à ses études; les visites qu'elle reçoit sont fréquentes : ce sont des gens graves, des grands-parents, des ecclésiastiques; elle sort peu, et son mari est souvent là. Quant à l'aimable voisin, on l'aperçoit dans sa robe de chambre chinoise, tantôt à ses fenêtres, tantôt parlant à ses gens dans la cour, en babouches, examinant avec l'attention scrupuleuse d'un homme qui sent l'importance de chaque chose, ou les sceaux peints et ornés de son chiffre surmonté d'une couronne, ou les pieds des chevaux à la corne blanchâtre, ou le fouet dont il essaie la souplesse, ou la plus légère atteinte aux endroits les moins en vue de son cabriolet bleu de roi, ou quelque harnais, ou quelqu'autre partie de ses équipages : il n'y a rien que d'élégant dans ses soins.

Je ne pouvais raisonnablement mal penser de la voisine et du voisin; mais, dans l'opinion que je m'étais faite, les apparences favorables à l'une ne l'étaient pas autant à l'autre. J'ai découvert, hier seulement, combien je m'étais trompé, et ce que tous deux pensaient de moi-même.

Le hasard m'a fait trouver avec le valet de chambre du voisin dans un tricycle* revenant du boulevard du Mont-Parnasse, où j'avais été consulter un savant, comme un écolier consulte son *Gradus ad Parnassum*; et, seul un moment, mon acolyte, auquel il ne manque, pour ressembler aux valets du vieux répertoire de nos théâtres, que de l'esprit et de l'aisance, mon acolyte me salua familièrement, tant il est vrai que la morgue insolente impose seule aux hommes habitués à en servir d'autres. Il me parla, je répondis, la conversation s'engagea, et je ne sais comment il m'échappa de lui dire que sa position devait être douce au service de nos aimables oisifs.

— Oisif ! s'écria-t-il, oisif ! C'est vous, monsieur, qui passez des journées entières sans qu'on vous voie remuer la tête, le nez baissé sur un livre ou les yeux levés au ciel. Oisif ? monsieur..., c'est l'homme le plus occupé de France !

— Vous m'étonnez, répondis-je; votre maître s'occupe ?...

— D'abord, monsieur est très-matinal : il sonne à neuf heures, demande ses journaux et les lit.

— Ah ! je comprends à merveille : vous parlez de distractions; moi, je parlais de travaux.

— Mais monsieur travaille du matin au soir : il travaille avec son bottier, avec son coiffeur, avec son sellier, et les matinées ne suffisent pas toujours aux discussions importantes sur le choix d'une couleur, sur la forme d'un collet, sur le rond, le carré ou le pointu d'une chaussure.

— Mais, entre nous, il doit se fatiguer peu lorsque, appuyé sur le coussin de sa fenêtre, il reste là immobile des heures entières.

— Erreur ! monsieur, en ces moments-là, est occupé de ses travaux les plus importants : il travaille dans l'intérêt de son amour.

— Comment ! cette jeune femme toujours à ses pinceaux ?...

— Oui, dès que vous paraissez à votre fenêtre; mais, le reste du temps, le livre qu'elle tient à la main, et dont elle ne tourne jamais un seul feuillet, protège l'intelligence...

— L'intelligence !... Quoi c'est une intrigue ?

— Pas encore; mais monsieur pense que, si vous étiez seulement trois jours sans paraître à votre croisée, ce serait une chose finie.

— Il le pense? Mais cette femme encore si jeune, dont l'éducation,... les principes...

— Tenez, monsieur, monsieur est bel homme, il a des chevaux, il est à la mode, on ne résiste guère à cela; et puis il a ramassé dernièrement un papier qu'elle a long-temps roulé entre ses doigts devant lui et sur lequel ces mots étaient écrits d'une main tremblante : « *Que les gens désœuvrés sont insupportables!* »

— Eh! bien?

— Eh! bien, les *gens désœuvrés,* c'est vous, qui venez interrompre la correspondance des yeux.

— Ah! ah! mais votre maître sort souvent?...

— Pour aller travailler au succès d'une actrice, à l'arrangement d'une partie de plaisir ou aux affaires de la *réunion* dont il est commissaire. Et puis il est d'une obligeance! Il essaie des chevaux pour ses amis, il négocie des traités de commerce entre Stutz et Staub*; il fait venir de Londres des grooms, des cochers, des livrées.

— C'est un homme fort utile à l'Angleterre.

— Et si, par hasard, il lui reste un moment de liberté dans la journée, il travaille à nous quereller tous tant que nous sommes : il nous appelle paresseux, il nous fait recommencer vingt fois le même ouvrage... Ah! monsieur, plût au ciel que monsieur fût oisif! mais nous ne sommes pas assez heureux pour cela.

Nous arrivions au terme de notre voyage. J'entrai chez mon libraire; après quoi, je rentrai pour me remettre à *mon oisiveté,* c'est-à-dire au livre que, depuis deux ans, je fais, défais et refais, car il a pour but d'amener le monde à juger chacun selon ses œuvres, et les hommes sur leur degré d'utilité envers leurs semblables.

Le Comte Alex.... de ....

[*La Mode,* 8 mai 1830.]

MADAME TOUTENDIEU*.



Madame Doctrovée-Balbine Toutendieu est une petite femme de cinquante-huit ans, toute ronde, au teint fleuri et reposé, à la mine béate, à l'air empressé mais digne, au bavardage mystique : dans sa bouche, le *cancan* a quelque chose de catholique, apostolique et romain. C'est un type qui doit prendre sa place entre la portière et la dévote pure. Madame Toutendieu est loueuse de chaises à l'église des Missions-Étrangères. Il faut la voir le dimanche, à l'heure de la grand'messe, remplir avec une dignité tempérée par la grâce ses fonctions semi-sacerdotales! Elle est partout, elle voit tout. César ne savait que le nom de ses soldats; madame Toutendieu connaît le rang et les principes de tous ses paroissiens; elle sait, à un pouce d'inclinaison près, le degré de considération qui est dû à chacun d'eux. Exa-

minez avec quel tact exquis elle présente la chaise à la duchesse en se baissant jusqu'à terre, à la marquise en s'inclinant, à la vicomtesse avec un léger mouvement de tête, et comme elle passe fière devant la femme de ce député libéral qui a voté l'adresse, et que M. le curé a signalé dernièrement en chaire à l'animadversion des fidèles, comme étant évidemment la bête de l'Apocalypse. Personne ne tend la main avec plus d'aisance dans un siècle où ce talent court les rues, pas même M. l'abbé Desmazures quand il quête pour les Lazaristes; personne ne paie la rétribution obligée d'un plus gracieux salut, pas même M. le curé de Saint-Étienne, quand on lui donne des pièces blanches. Et ne croyez pas que la considération qui s'attache à madame Toutendieu ait pour limites la durée de la messe ou le portail de l'église. Comme l'odeur de l'encens, un parfum de sainteté la suit dans la vie civile. « Cette maison sent comme un baume dans toute l'Europe, » disait Brillat-Savarin de je ne sais quel établissement gastronomique. On peut dire que madame Toutendieu sent comme un baume dans tout le faubourg Saint-Germain. A l'instar des grandes dames du quartier, elle a des conférences composées de ce qu'il y a de mieux en femmes de chambre religieuses et monarchiques. Elle aurait même eu, l'hiver dernier, son sermon de société, si son neveu, le petit séminariste de Saint-Sulpice, qui s'était pourtant préparé de longue main à cette mémorable soirée, à grand renfort de Massillon et de saint Augustin, ne fût resté court au troisième mot, comme Dominus Sampson la première fois qu'il monta en chaire. Là, on lit *la Quotidienne*, la *Vie de Saint Ignace*, le *La Bruyère des Domestiques**, par madame de Genlis; enfin, on se mortifie l'esprit de toutes les manières. Là, on s'occupe un peu de Dieu et beaucoup du prochain; on y passe en revue toutes les notabilités du quartier : heureux qui peut sortir pur de cet examen! Mais, depuis quelque temps, ces pieuses assemblées ont cessé, et, de la rue de Varenne à la rue Taranne, des Missions à la barrière d'Enfer, ressort du tribunal de ces dames, on s'est étonné de ne plus savoir la chronique édifiante du quartier. Le dimanche, on a pu remarquer que madame Toutendieu avait perdu cet air de béatitude qui la suivait dans l'exercice de ses fonctions : plus de sourire, plus de gracieuses avances, plus d'onction, mais un air sombre, un bonnet mal plissé, une préoccupation telle, qu'une fois, assure-t-on, elle a passé devant l'autel sans faire la révérence obligée. D'où vient ce changement? *Musa, mihi causas memora**...



Hélas! faut-il s'étonner de ses distractions? Vous ne voyez que la moitié d'elle-même à l'église des Missions; l'autre est enchaînée au boulevard du Mont-Parnasse et pousse des aboiements plaintifs. Pauvre Tobie, l'honneur de ton espèce, qui partages avec Dieu, les serins, les chats et la médisance, le privilége de consoler les vieilles filles! intéressant épagneul! tu languis loin de

ta maîtresse, que dis-je ? de ta seconde mère ! tu réclames en vain ta toilette quotidienne et les genoux accoutumés. Soumis à un régime sévère, tu soupires en pensant à la soupe délicate, à la pâtée savoureuse, aux gimblettes friandes, pauvre Tobie ! ... Mais, peut-être, aigri par tes ennuis, accuses-tu celle qui a pu se séparer de toi ? Ingrat ! tu ne sais pas ce qu'il lui en a coûté pour consommer ce douloureux sacrifice, pour t'abandonner aux mains de M. André*, chargé de rétablir ta santé, altérée par les austérités du carême. Mais sa sollicitude te suit dans ce lieu d'épreuves. Avant de te quitter, sa prévoyance a pourvu au salut de ton corps, je dirai presque de ton âme. Les derniers mots à l'Esculape aux soins duquel elle te confiait n'ont-ils pas été :

— *Surtout, monsieur, pas de viande le vendredi!*

[*La Silhouette*, 13 mai 1830.]

MŒURS AQUATIQUES*.

Que croyez-vous que Grandville ait voulu faire ? demandais-je à un membre de la Chambre des députés.

— Ça, dit-il en regardant, c'est l'ordonnance sur la dissolution. Cela représente la France et le ministère.

— Qui est la France ?

— Parbleu ! c'est la grenouille, répondit-il.

— Qu'en pensez-vous, monsieur le comte ? dis-je à un pair de France.

— Mais M. le député se trompe : c'est le départ de notre flotte pour Alger. La France cherche à retenir sa marine.



— Eh ! bien, vous êtes dans l'erreur, reprit un ancien bénédictin; c'est un jésuite et la France au XIX[e] siècle.

— Bah ! dit un publiciste, c'est le refus de l'impôt; car, en tout temps, la grenouille a été l'emblème de notre bourse, et le rat est un percepteur.

— Non, dit un journaliste, c'est *l'Universel* et sa seule abonnée.

— Messieurs, dit un homme grave, c'est un bon citoyen empêchant un suicide.

— Ne serait ce pas plutôt un médecin qui cherche à retenir la pituite ? ... dit une dame âgée.

— Madame, je crois que cela représente la contrainte par corps, reprit un négociant.

— Dieu! pouvez-vous vous abuser à ce point! vous n'avez que vos idées en tête!... s'écria M. Viennet. C'est la scène du canapé entre Christine et Monaldeschi!...

— Non, dit un acteur, c'est mademoiselle Mars se retirant du théâtre, et retenue par un amateur.

— Hé! vous ne voyez pas que c'est un député désirant la pairie, reprit un ancien secrétaire général.

M. J... le classique* s'avance, sourit et dit :

— C'est Apollon et Daphné.

Un peintre qui veut faire école se mit à rire en répliquant :

— Ce sont des académies!

— Un magistrat, qui contemplait la caricature depuis un instant, impose silence en disant :

— C'est une allusion à l'ordonnance de M. Mangin* sur ces demoiselles. Le rat est un gendarme.

— Ça, dit M. G... Saint-Hil*..., c'est un rat bicéphale.

M. B...y*, moraliste de l'enfance, s'écrie :

— Eh! messieurs, c'est un père retenant sa fille unique, qui joue imprudemment au fond d'une onde claire...

— Ça, dit un professeur de philosophie, c'est *l'appétition de l'unité dans l'infini! un dualisme, la réalité de l'identité!*

— Ah bah! s'écria M. B. C.*, vous êtes singuliers! c'est Corinne improvisant au bord de la mer.

— Ou peut-être la liberté de la presse et le pouvoir, lui fit observer un avocat.

— Peut-être la régence de dona Maria dans l'île de Terceire* et lord Wellington, s'écria un diplomate.

— Ne serait-ce pas un vieux rentier qui veut épouser une veuve? demanda une dame.

— Maman, dit une jeune fille, l'estampe est peut-être faite pour dire qu'il faut des époux assortis.

— Pardonnez-moi, mademoiselle, répondit un professeur, ceci est la *Méthode Jacotot*;* la caricature prouve que *tout est dans tout.*

[*La Silhouette*, 20 mai 1830.]

DES MOTS À LA MODE*.

La mode a ses préjugés comme toutes les autres parties de la science humaine. Ainsi, beaucoup de gens croient être à la mode parce qu'ils sont habillés suivant les prescriptions de ces journaux vulgaires que nous combattons de tout notre pouvoir. Cette croyance est une erreur. De là procèdent tous les désappointements qui mortifient l'amour-propre de quelques personnes assez indifférentes pour ne pas songer à toutes les obligations imposées par le

bon goût et le savoir-vivre. Il ne suffit pas d'avoir la véritable étoffe nouvelle, de s'habiller chez Blain*, de faire faire ses robes par Victorine*, ses voitures chez Thomas-Baptiste*, ses *tigres** en Angleterre, ses gants chez Bodier; pour être à la mode, il faut encore saluer, parler, chanter, s'asseoir, discuter, manger, boire, marcher, danser, comme le veut et l'ordonne la mode. Or, jusqu'à présent, ces détails importants, ces transitions brusques, ces mutations atmosphériques, ont été dédaignés; mais, disons-le franchement, ce dédain était ignorance chez nos devanciers, comme c'est une impuissance chez nos rivaux.

Aujourd'hui, ces nuances ont acquis une véritable importance; car, maintenant que nos mœurs tendent à tout niveler, maintenant que le commis à douze cents francs peut l'emporter sur un marquis par la grâce des manières, par l'élégance du costume, et peut quelquefois l'écraser par la puissance de la parole, les nuances seules permettent aux gens comme il faut de se reconnaître au milieu de la foule.

Cet article sera spécialement destiné aux mots à la mode, car le langage est ce qui trahit le plus promptement l'ignorance. Si le singe* n'avait pas dit un mot, le dauphin l'aurait mis à terre.

Les mots nouveaux créés par les évènements ou ceux que le caprice met à la mode prêtent d'abord à la conversation de ceux qui s'en servent je ne sais quoi d'amphigourique et d'obscur qui leur donne une supériorité soudaine. Ils paraissent profonds à ceux qui ne les comprennent pas. En France, nous sommes presque tous dépourvus de cette espèce de courage qui consiste à dire : «Monsieur, je ne connais pas l'expression que vous venez d'employer.»

Ainsi un homme au courant de *la mode des mots* se trouve armé d'un immense pouvoir.

Il a le droit de toiser assez impertinemment le niais qui lui demande la signification d'un mot;

Ou de lui rire au nez;

De s'écrier : «Quoi! vous ne savez pas ce mot-là?»

De le lui expliquer avec une condescendance cruelle;

De lui faire subir une dissertation;

De prouver à tout le monde que ce monsieur est en arrière;

De parler grec, arabe, sanscrit ou latin, etc., etc.

Mais, en général, en France, nous feignons toujours de comprendre l'énigme, et nous prenons une haute idée de celui qui la propose.

Poursuivons.

L'homme qui possède le secret du langage à la mode, ne parlant pas comme un autre, a le bonheur d'entendre dire de lui : «Monsieur un tel a une certaine manière de s'exprimer.. Je ne sais, mais sa conversation a quelque chose de *distingué*...»

Examinons certains mots nouveaux, et prouvons, par des exemples, l'immense parti qu'un homme à la mode peut en tirer. Vous arrivez dans un château, et, le soir, on lit un article de journal, un livre, un roman, ou tout ce que vous voudrez enfin... La lecture finie, chacun porte un jugement. Votre tour arrive; vous trouvez, avec la maîtresse de la maison, que le livre est mal écrit; avec le mari, qu'il est bien pensé; avec telle personne, qu'il y a des tableaux; avec telle autre, qu'il y a des caractères.

— Mais, ajoutez-vous ce n'est pas cela!... Aujourd'hui...

Tout le monde vous regarde.

— Aujourd'hui, il faut que les livres, comme toutes les choses au surplus, aient de l'*actualité*...

Puis vous prenez les pincettes et vous tisonnez sans jeter un coup d'œil sur le cercle. Le lendemain, presque tout le monde se servira du mot *actualité*, mais à tort et à travers; et vous distinguerez alors facilement une personne d'esprit, d'un sot, un homme ou une femme véritablement à la mode.

Un important du voisinage vient faire une visite : c'est un parvenu de l'Empire qui tranche, qui contredit. On vous demande votre opinion.

— C'est un homme *cassant*.

Cherche !...

Quelques jours après, une dame se sert de cette expression à contre-sens; alors, vous la proclamez une femme *remarquablement* amusante.

Vous parlez politique, chez un grand propriétaire, où vous voyez autour de la table M. le préfet, monseigneur l'évêque, des ministériels, des absolutistes et une dizaine de libéraux. Au dessert, la discussion s'échauffe. Vous vous apercevez que la partie est égale, qu'on se jette à la tête des raisonnements sans consistance, que les mots *révolution, anarchie, libéralisme, absolutisme* servent d'étendard aux passions.

— Hé! messieurs, dites-vous, où avez-vous la tête!... Que parlez-vous de libéralisme? mais le libéralisme est mort, il a fait son temps.

Tout le monde se tait.

— Il y a quelque chose de plus fort et de plus complet en avant. Absolutisme, libéralisme, ce sont de vieilles idées.

Personne ne veut être vieux.

— Le siècle marche sous la conduite d'une pensée *providentielle*.

Ce mot est comme *Abracadabra**. Chacun vous courtisera pour savoir ce que vous avez voulu dire.

Vous arrivez dans un de ces salons parisiens où l'on fait et l'on défait les réputations, où se discute tout ce qu'il y a de plus sérieux en matière de mode et de frivolité; on nous parle de madame Devrient*, et la maîtresse de la maison vous demande ce que vous en pensez, vous, homme du Marais*; et alors, vous dites :

— Madame, elle a été sublime hier...

Deux ou trois élégants qui avaient quelque respect pour la façon de votre habit, pour le bon goût de votre canne, pour l'*agencement* de votre cravate, vous tournent le dos, et vous devinez qu'il vous est échappé une sottise.

— Oh ! elle a été *étourdissante !*... vous répond la maîtresse de maison.

Comprenez-vous?... Le mot *étourdissant* était le chaînon qui devait lier toutes les parties de votre être et de votre toilette. Vous êtes un homme incomplet, *une belle qui n'a qu'un œil,* aurait dit Savarin.

Aujourd'hui, toutes les admirations, toutes les impressions, tout se résume, tout se résoud par *étourdissant !*...

Divin, adorable, merveilleux... Bah! vieux style. Un homme n'a rien exprimé s'il ne dit pas : «J'ai lu *la Confession**, la préface est étourdissante!»

Un homme qui ne se sert pas de ce mot, qu'est-ce ?... rien, ce n'est pas un être, il ressemble à ceux qui lisent *le Constitutionnel* en prenant un petit verre, et qui portent un chapeau d'osier.

Étourdissant est le point *culminant* du langage; mais à l'autre extrémité du système se trouve le mot *turpide*. Quelques douairières du faubourg Saint-Germain disent plus élégamment : «C'est *outrageusement* mauvais.»

Il y a une expression qui commence à prendre, et qui lutte avec le terrible ÉTOURDISSANT; c'est : *Elle n'a été que ravissante*. Nous ne jurerions pas que, par suite de la finesse de cette gracieuse flatterie, étourdissant ne fut renversé.

Le fameux *Vieillard stupide**! a déconsidéré le *stupide* qui régnait depuis long-temps.

Mais occupons-nous de ces mots qui répondent à tout, résument tout, vous sauvent d'une discussion et sont comme une monnaie avec laquelle on paie argent comptant.

Aujourd'hui que la poësie est morte et qu'elle n'est plus dans les livres, la mode veut qu'on voie de la poësie partout. *Il y a de la poësie*... est une phrase devenue comme neutre. Elle s'applique à tout. Vous parlez de Taglioni : «Il y a de la poësie dans sa danse.»

Cependant, il existe un mot beaucoup plus puissant : *Il y a du drame!* Avec ce mot-là, vous égorgez sans pitié une dispute critique. Vous jetez là tout un siècle et sa pensée à la tête de vos auditeurs. — Ainsi : «Bonaparte, quel drame! — Quel drame que ce livre!» Que voulez-vous qu'on dise après vous?

Si vous êtes au bord d'une pièce d'eau tranquille, bien claire, par une soirée bien calme, auprès d'une jeune fille, dites-lui : «Il y a du drame là!...»

Vous voyez passer un corbillard, dites à votre voisin : «Il y a du drame!» La cour d'assises, Frilay, Bouquet* : «Il y a du drame!» La cour, drame! — Le bagne, drame! — Il est partout, excepté au théâtre.

«Il y a de la poësie! — Il y a du drame!» Avec ses deux phrases, vous avez tout le secret des gens qui pâlissent à se faire une réputation; vous êtes à leur hauteur; vous les comprenez et votre langage est homogène avec votre toilette; enfin, *vous êtes de votre époque*.

A propos de tous les grands enfants précoces qui s'agitent dans le monde littéraire, ce serait manquer de goût que de ne pas dire d'eux, fût-ce même un quinquagénaire : «*C'est un homme qui a surgi*, un homme d'une haute espérance.»

Enfin, qu'il s'agisse de peinture, de vers, de prose, de l'Orient, de l'Espagne, de la Grèce, du peuple, du roi, du XVe siècle, du faubourg Saint-Antoine, des *Scènes de la Vie privée**, des *Scènes populaires*, des *Mauvais Garçons*, de *la Confession*, des *Deux Fous*, nous avons l'honneur de vous prévenir que vous paraîtriez arriver du Monomotapa, si vous ne disiez pas : *C'est nature!*

Oh! *c'est nature!*... est l'expression d'une statue absorbée qui, assise, les bras pendants, écrasée par la sensation, la bouche entr'ouverte, les yeux agrandis, admire... Le sentiment est censé pétrifier le fashionable.

Quand vous direz : «*C'est nature!*» il faut prendre un air hébété qui contraste avec le *galbe* spirituel de votre physionomie habituelle; car *galbe* est encore un mot à la mode, un de ces mots qui vous font regarder comme un membre de la société des antiquaires ou de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

L'homme de talent qui crée ces mots ou les met à la mode, ce qui est tout un, les jette dédaigneusement dans la circulation; il s'en sert sans y attacher d'importance. Alors, le mot vole de bouche en bouche; il fait fortune; il sert de cachet à l'esprit, à la toilette; c'est le vernis qui donne au tableau toute sa beauté. Le monde élégant l'adopte; mais aussi le monde élégant sent admira-

blement l'heure, le jour, la minute à laquelle le mot est mort ou devient ridicule; et il faut un tact immense pour deviner ce qu'un mot a de vie. Là est l'écueil. Il y a autant de danger à se servir d'un mot usé qu'à ne pas le prononcer comme il faut, et quand il faut. Un jeune homme arriéré, qui croirait faire de l'effet avec *pyramidal*, est aussi ridicule qu'un dandy qui porterait un bolivar, ou qu'un rentier apportant à sa fille un kaléïdoscope comme quelque chose de surprenant. Aussi nous croyons devoir prévenir les députés futurs, qui viendront bientôt siéger à Paris, qu'il y a une phrase législative bien vieillie et dont on a prodigieusement abusé : «Messieurs, *nous soumettons à vos investigations...*»

Homme positif, femme positive, commencent à vieillir. — *Jeunes hommes* est devenu bouffon. *Hommes graves* se dit encore.

Hommes à fronts hauts, à larges poitrines, n'a pas pu prendre.

Cela est vulgaire, devient commun; mais *vulgarité* se soutient.

«Ma vie est sans couleur, — Il a désenchanté sa vie, — Demander à la vie ce qu'elle n'a pas...» sont des expressions qui n'ont plus cours. Mais *gâter son existence* est encore à la mode.

En ce moment, il existe une certaine manière d'employer les mots qui vous donne des effets pittoresques dans le discours; vous accablez le *non-conformiste* par une éloquence *barbarismique* dont il est stupéfait.

— Victor Hugo?... Eh! oui! il a voulu faire DU *drame*. — Le ministère a essayé de *faire* DU *gouvernement absolu*. — Le journaliste *se fait pouvoir*.

Ou bien vous saupoudrez votre diction d'une *phraséologie technologique* :

— Il y a dans cet ouvrage une *psychologie* particulière. — Mais, si ce roman avait une *fabulation* mieux ménagée... — Oh! monsieur, l'admirable *trilogie* de Beaumarchais!...

Parle-t-on de philosophie? Oh! qui que vous soyez, songez que, si vous ne suivez pas attentivement la mode, vous pouvez être perdu à jamais, en vous servant de mots qui se terminent en *té*, comme *objectivité, subjectivité, identité, variété, simultanéité, spontanéité, fugitivité*, quand le maître a parlé par *isme*, en employant les mots *sensualisme, idéalisme, dogmatisme, criticisme, bouddhisme*, etc.; ou, si vous prenez les *isme* quand il met à la bouche les *ion*, comme *affection, sensation, inspiration, argumentation*, vous pouvez passer pour un sot.

Par exemple, pendant les équinoxes, il vous est permis d'envelopper votre pensée dans des phrases comme celle-ci :

— *La puissance de reproduction de la réflexion ne s'étend pas jusqu'à certains phénomènes, parce que, si la réflexion est une totalité, c'est une totalité confuse.*

Mais, les jours de pleine lune, vous devez prendre un langage plus clair et dire :

— *Le sensualisme s'enfonce par la sensation dans le monde sensible.*

Toutes les fois que vous discutez et que votre adversaire paraît l'emporter sur vous, prenez la parole en disant :

— Monsieur, vous n'êtes pas *logique*, et, si vous voulez revenir à une *marche plus rationnelle*...

C'est une manière décente de lui dire qu'il déraisonne.

Si l'on parle de Lamartine, oh! comme tout le monde vous écoutera si vous dites froidement :

— Il est de l'école des *lakistes**...

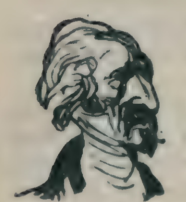
Comme nous croyons avoir suffisamment prouvé par ce préambule... mais voilà que nous nous prenons à parler naturellement!... par ce *prodrome,* voulons-nous dire, qu'il est de la plus haute importance, pour toutes les personnes qui se piquent de ne pas se faire comprendre, d'être mises au courant des innovations de la mode en ce genre, nous essayerons de terminer cette branche importante de l'éducation fashionable, en passant en revue les idiomes de quelques salons de Paris. Nous croyons, sans néanmoins l'affirmer, que ces élégants dialectes dans lesquels le français entre pour beaucoup, ont reçu le nom de *parlotte.* Nous aurons soin de distinguer les sectes, les doctrines et les quartiers.

H. DE B.

[*La Mode,* 22 mai 1830.]

DE LA MODE EN LITTÉRATURE*.

À MADAME LA COMTESSE D'O.....T*.



J'ose à peine vous avouer, madame, que je suis épouvanté de la confiance dont vous avez la bonté de m'honorer. Vous voulez faire un ouvrage, le faire à Tours et jouir d'un succès à Paris. Vous croyez qu'il est aussi facile de vous envoyer, par la poste, les patrons sur lesquels nous taillons un livre, que de vous transmettre ceux d'une robe ou d'un fichu, grâce aux élégants dessins de Gavarni.

Erreur, madame!... Et cette idée accuse déjà l'innocence du ravissant pays que vous habitez. Hélas! la MODE est la *fixité* même en comparaison des vertiges dont notre littérature est saisie. Le vieux Parnasse s'est changé en vallée; que dis-je! en un désert sablonneux dont les monticules sont aussi mouvants que ces îles dorées qui flottent sur les eaux de votre belle Loire et dont les dunes fantasques se brisent, s'élèvent, s'arrondissent, s'abîment, reparaissent; inconcevables gouffres qui, souvent, emportent un imprudent nageur, comme ici quelque faux système, quelque coterie, quelque amour insensé de soi-même, engloutissent un homme de talent. Aussi, j'aurais mille fois mieux aimé avoir été chargé, moi ignorant, de vous choisir un bonnet chez Herbault*, une étoffe chez Delisle*, plutôt que d'avoir, tout critique que je puis être, à vous dicter les oracles du goût présent, à vous initier aux mystères de nos succès. D'abord, y a-t-il un goût? avons-nous des succès? Vous ne savez donc pas, madame, qu'aujourd'hui, un homme n'a qu'un jour et que tous les jours n'ont pas un homme? Et qu'est ce qu'un homme?... Nous dévorons des pays entiers. Hier, c'était l'Orient; le mois passé, ce fut l'Espagne; demain, ce sera l'Italie.

Je pourrais vous dire d'étudier la couleur locale de la Laponie, et vous nous

construiriez un admirable Spitzberg avec des glaces bien naturelles, une aurore boréale que vous n'auriez pas vue, et les rennes, les arêtes de poisson, l'huile de baleine, l'horizon de neige, les ours blancs et les lichens... Bah! ce ne serait plus cela!... Quand vous nous apporteriez votre microcosme tout imprimé, la girouette littéraire aurait tourné vers les forêts vierges du Brésil. Le public raffolerait de caïmans couchés au fond d'un puits, de jaguars dorés et tachetés, des caramurus, des jakaréouassous, etc. Vous parleriez français-lapon à des gens qui n'entendraient plus que le jargon des sauvages.

Enfin, madame, pendant que vous chercheriez des idées, le public voudrait *de la couleur;* vous feriez de la couleur, il vous demanderait du trait; courez après le trait, ce Shahabaham* désirera des tableaux de mœurs; forgez-lui des mœurs exactes, il sera fou d'histoire; brodez-lui une époque, en manière de tapisserie, plaquez un livre de pièces de rapport, il vous tournera le dos pour admirer un homme qui s'est amusé à publier une variation littéraire dont le thème est un mot. Tantôt c'est un enfant qui ramasse tous ses jouets et les brise, les laissant pour aller voir la lune dans un seau; tantôt c'est un homme grave qui écoute M. Cousin et se fait un casse-tête chinois de ses leçons. Il dédaigne un homme de talent et s'amourache d'un sot.

Et vous voudriez plaire à ce Paris, tour-à-tour sublime et ridicule, souverainement intelligent et souverainement bête, qui ne semble vivre que par les yeux?... Ah! vous ne savez pas ce que vous entreprenez. Un forçat connaît son travail, un auteur n'est jamais au fait de ce que le caprice de Paris va lui demander. Il faut aujourd'hui à ce public fantasque des feux d'artifice en littérature, comme un monde élégant et toujours paré, comme des boutiques brillantes et des bazars magiques; il veut *les Mille et une Nuits* partout. Aussi, chaque semaine, la presse lui fournit cinquante volumes prétendus nouveaux; le théâtre lui donne trois pièces nouvelles. Chaque matin, les journaux lui servent un homme bardé de ridicule, embroché par un bon mot; princes ou savants, rois ou professeurs, qu'importe! l'essentiel est qu'il y ait un plan quotidien. Aujourd'hui le financier aurait raison de se plaindre que son dessert n'a pas d'épigrammes Enfin, Paris a son Colysée comme l'ancienne Rome; mais ses gladiateurs sont des écrivains; ses hyènes, ses tigres, sont des journalistes. Les Césars versaient le sang, offraient des hommes; nous, nous consommons des intelligences. La jeune fille lit dans un livre ce que la vestale voyait. La police et ses égouts, Vidocq et ses limiers, Sanson* et sa terrible machine, et tous les crimes possibles, les goules, les vampires, les apparitions, tout a été dévoré. Nous avons pris de la manière la plus élégante les choses les plus sales. On a paré la grève comme Crébillon fils paraît le vice. La guillotine a été notre *sopha.*

Que pourriez-vous donc faire?... Au nom du ciel, ne vous exposez pas à voir un grand homme de dix-neuf ans, sorti du collége hier, et qui ne parle à une femme que si elle a voiture, prendre votre livre, le tordre et s'écrier : « Pas une idée!... »

Mais, en dévoilant tous les dangers qui vous attendent dans cette carrière, vous prendrez de vous-même le parti le plus sage, et vous comprendrez que votre flambeau, tout pur, tout brillant qu'il puisse être à Tours, ferait peu de sensation au milieu des intelligences qui scintillent et s'allument ici à toute heure comme nos becs de gaz. Il n'y a plus de place que pour un soleil. Si

j'étais de l'école de Demoustier*, je vous comparerais à l'astre des nuits; mais notre style précieux est, ma foi, bien autre chose! . . .

Si j'ai le courage d'entreprendre une tâche aussi lourde, c'est, je vous l'avouerai, que j'ai trouvé le moyen de vous transporter toute la responsabilité de cette analyse. Je me contenterai de dresser l'inventaire de nos richesses et de nos pauvretés intellectuelles, avec le calme d'un notaire qui ne pense qu'à ses vacations; et vous jugerez vous-même de la valeur des choses. Ce sera comme une vente après décès, où, par le plus ou moins d'usage que faisait le défunt de ses hardes, de ses meubles, de ses livres, un observateur en découvre les goûts. Ici le mort est le public; car je crois, Dieu me pardonne, qu'il n'existe plus. Cela devait arriver. En France tout le monde a voulu être un grand homme en littérature, comme naguère chacun voulait être colonel. Le parterre a tout-à-coup sauté sur le théâtre. Il ne s'est trouvé que des coupables et plus de juges. Il est cependant bien plus commode de dire des niaiseries en jugeant, que d'en écrire en composant. Mais, que voulez-vous! cette manie a une cause. Aujourd'hui, un homme qui ne fait pas un livre est un impuissant. Aussi chacun s'est empressé de prouver qu'il a, comme dit Sainte-Beuve, *des esprits au complet.* Vous voyez le duc de Guiche écrire sur les chevaux, *sermone pedestri,* le pair de France le plus encroûté a publié sa brochure, et, vous-même, vous avez médité, sans doute, quelque *Ourika** de province, qui m'a valu la lettre à laquelle je réponds en ce moment.

Alors, madame, il n'est plus resté qu'un vieux public blasé, les gens de l'orchestre : vieillards blancs, militaires impériaux, carrés dans leur redingote, ayant des boucles d'oreilles d'or, des queues noires, des moustaches grises; gens difficiles à toucher, gens connaissant l'Asie, l'Afrique, la Russie, l'Espagne, l'Italie, et ne s'abusant pas sur un pays de fabrique; puis encore quelques émigrés réveillés d'hier, des femmes légères, des douairières pesantes, des femmes de chambre devenues comtesses, des madame Angot qui prennent Robinson pour un jacobin. Tout-à-coup, cette société a été mise, comme l'empereur Claude, sur le tribunal souverain. Elle est devenue un public tout neuf et tout usé; mais ce public s'est trouvé puissant parce qu'il était immobile et compact. Aussi a-t-il été insensible à toutes les cajoleries des écrivains qui foisonnaient autour de lui, parce qu'il a la manie d'acheter les bons livres. C'est lui qui a eu la simplicité de prendre soixante mille exemplaires de Lamartine et quarante mille exemplaires de Béranger. C'était une puissance à flatter : aussi, tout en l'insultant, chacun a essayé d'en obtenir un regard.

D'abord, quelques auteurs ont imaginé de le piquer pour le réveiller; les auteurs l'ont pris par les sentiments en se disant morts de la veille; puis plusieurs l'ont chatouillé. Il est demeuré comme un vieux sultan, perdu de débauche, étalé sur son divan, pas plus ému de voir tomber des têtes que de contempler des monstres sans sexe. Alors, chaque auteur a eu l'idée de se construire un petit public à son usage, de se préparer sa gloire, de se tresser sa couronne en famille. De là est venu l'institution de l'*encensement mutuel* ou la camaraderie. Un Prométhée a surgi, qui a eu l'idée d'improviser un nouveau public à côté du vieux, espérant que ce dernier se fâcherait et s'occuperait d'une si audacieuse spéculation. Néant! Le public a regardé son sosie applaudissant un drame pendant vingt soirées, sans daigner seulement saluer cet

homme qui se produit comme un 89 littéraire, et s'imagine commander à un mouvement plus fort que lui.

Vous viendriez donc au milieu d'une crise sans exemple, et au moment où le public manque aux auteurs, où la littérature est mesquine devant la politique, où la poësie succombe sous les évènements; vous arriveriez au milieu de charlatans qui ont tous un paillasse, une grosse caisse, une clarinette, et vous seriez seule avec quelqu'ouvrage naturel, parmi des gens qui font des tours de force et montrent des pancartes signées par tous les souverains de l'Europe. Je ne sais quel roi donne à cet auteur glacial la croix du Sud; cet autre, petit et chétif, a la décoration du Lion; le pape accorde l'Éperon d'or à un homme qui, depuis dix ans, n'a pas su faire avancer la science; l'Étoile polaire arrive à un chaud patriote, et l'ordre du Mérite à un libelliste qu'on ne salue plus. Enfin, le moindre cacographe est membre d'une société savante, et ceux qui ne savent rien ou ne peuvent pas écrire comptent les fontaines de Paris, examinent la couleur des numéros que le préfet impose aux maisons, et se prétendent occupés de statistique; car la statistique est devenue à la mode, et c'est une position que de statistiquer.

Probablement, une oisiveté de quinze années nous pèse, et nous avons une impatience d'avenir qui nous fait tous piaffer, caracoler, tout essayer, tout laisser. C'est toujours cette même France, constante dans son inconstance, difficile à captiver. Sa littérature n'a pas de but : voilà le grand mot. Elle n'a rien à démolir, rien à construire. Nous avons mis la poësie dans la prose, et nous sommes tout étonnés de ne plus avoir de poësie; nous avons fatigué toutes les situations, et nous voulons du drame; nous ne croyons plus à rien, et nous voulons des croyances. Bref, un homme de génie est presque impossible au milieu d'une foule aussi puissamment intelligente. Napoléon commandait à des soldats silencieux, tandis qu'en littérature chacun s'adresse à des gens qui raisonnent. Or, quand chacun en sait assez pour se faire une opinion, il n'y a plus d'unité possible dans les doctrines, chaque homme est une opinion; nous voulons tous notre piédestal. Vous voyez, madame, qu'il me sera bien difficile de vous satisfaire.

Il est cependant un principe d'une haute importance que je puis vous inculquer. Cette théorie sera le premier chapitre des Instructions que vous avez eu la bonté de me demander.

En littérature, nous avons aujourd'hui, madame, une sorte d'étiquette à laquelle doivent se soumettre la personne et le livre d'un auteur. En un mot, il y a un costume à la mode, et ceci, je crois, est ce qui vous paraîtra le plus important. Il ne s'agit encore ni du style, ni des idées, ni du plan, ni du titre de votre livre, mais de la forme sous laquelle vous devez vous produire. Dieu me garde de percer le mystère dont vous enveloppez votre acte de naissance ! Mais cependant, apprenez que l'âge d'un auteur est, en ce moment, une question d'un haut intérêt. Nous aimons les fruits verts. Un jeune homme à peine débarrassé des langes universitaires, une jeune fille qui n'a pas encore fait sa première communion sont presque certains de captiver l'attention du public. La littérature a ses Litz, ses Jules Regondi, ses Léontine Fay*, qui sont censés quitter polichinelle pour faire des chefs-d'œuvre. Cette manie de jeunesse est peut-être un signe de décrépitude; ou plutôt, le siècle n'étant pas encore majeur, il lui faut sans doute ses menins. Quoi qu'il en puisse être, nous avons

la *jeune France,* de *jeunes hommes,* et nous voulons de jeunes idées, de jeunes livres, de jeunes auteurs. Aussi tout-à-coup les jeunes bambins se sont faits vieux, et nous avons été assaillis de grands enfants précoces : M. Victor Hugo, par exemple, était encore un *enfant sublime* le jour de son mariage. Vous rencontrez un homme en faux toupet que les journaux signalent comme un talent d'une haute espérance. M. Cousin est toujours *ce jeune professeur qui,* etc. Vous avez vu dans le salon de M. D*... un gros garçon, espèce d'Hercule Farnèse à face de Silène, sans vous douter que c'était l'auteur d'un recueil de poësies, annoncé comme les premiers essais d'une jeune muse. Un de nos bons amis m'a dit avoir assisté à la délibération sérieusement bouffonne, où les conseils de mademoiselle E... M*... ont décidé qu'elle aurait seize ans dans sa préface et vingt-cinq ans chez elle. Cet innocent charlatanisme a ses procédés, ses ressorts et sa boîte à fard. Vous m'avez demandé si M. Sainte-Beuve, ce critique si remarquable, n'était pas un vieux Rollin, un père Lebeau, en même temps que vous vous épreniez de belle passion pour l'infortuné Joseph Delorme*... Voilà le secret d'être jeune ! A qui persuaderiez-vous que ces deux hommes sont le même auteur ? Joseph Delorme !... ce nom n'éveille-t-il pas des idées de jeunesse ? La castration des noms est donc une ruse à laquelle nous sommes tous pris. Est-ce que Jules de Rességuier vous fait l'effet d'un homme qui a femme et enfants, et qui juge des procès assis dans son fauteuil au Conseil d'État ? Vous avez beau vous nommer madame la comtesse d'O.....t, si vous voulez être à la mode, vous signerez Jenny... Eussiez-vous quarante ans, nous accueillerons votre livre comme l'essai d'une jeune femme en qui le talent est inné.

Si vous vous nommiez *monsieur* ou *madame,* vous auriez l'air vieux ; présentez-vous avec votre nom de baptême, vous semblez jeune. La lithographie est complice de cette innocente tromperie. Les auteurs se font pourtraire, le col nu, les cheveux bouclés ; vous les prendriez pour des jeunes filles et vous les rencontrez à chaque étalage, les uns jouant sur des canapés, les autres perdus dans les nuages. Ils antidatent leurs figures et postdatent leurs livres. Ce sont des embryons qui font des œuvres posthumes.

Dans ma prochaine lettre, je vous expliquerai ce que c'est qu'un livre, un ouvrage ou une œuvre d'art. Je vous mettrai au fait, non pas de la mode qui règne aujourd'hui, mais de celle qui viendra l'année prochaine. Je vous apprendrai une poëtique toute nouvelle. Vous choisirez entre la *phrase* sans idées, ou les *idées* sans la phrase, entre la *couleur* ou le drame, le *fantastique* ou le réel, entre un livre d'homme ou une pochade, entre l'intérêt de curiosité ou la beauté des détails. Mais, avant de vous écrire cette espèce de *Cuisinière bourgeoise* de la littérature moderne, je serai forcé de vous tracer un tableau qui comprendra toutes les productions remarquables de notre époque. Pour vous décrire la maladie à laquelle nous sommes en proie, il est nécessaire de vous peindre les phases que notre goût a subies, les gens qui l'ont corrompu, et ceux qui veulent le restaurer. Nous jetterons un coup d'œil sur l'Empire, et, après avoir vu ces ruines de Palmyre, je vous introduirai dans le sanctuaire de chacun de nos petits grands hommes...

Daignez agréer, madame, les hommages d'une vieille amitié.

H.

[*La Mode,* 29 mai 1830.]

NOUVELLE THÉORIE DU DÉJEUNER*.

Depuis quelques années, tout se renouvelle : doctrines, littérature, politique, et, si vous écoutez les *saints-simoniaques*, ils vous diront : «La religion aussi !» L'état social, ce grand serpent dont la tête est si perfide et la queue si débile, semble vouloir faire *peau neuve*, mais malheureusement, ce *renouveau*, pour parler la langue de Ronsard, n'agit pas encore sur les individus : nous voyons beaucoup de gens qui se survivent à eux-mêmes et se trouvent au milieu de la nouvelle France comme des hommes fossiles, débris d'un vieux monde impossible à reconstruire.

Au nombre des institutions qui ont péri, nous mettrons le déjeuner, car les principes nouveaux d'après lesquels se rédigent les déjeuners fashionables équivalent à une destruction complète de l'ancien système. S'il nous est permis d'exprimer notre opinion personnelle sur cette mode culinaire, nous n'hésiterons pas à regarder le dédain que le siècle affecte envers le déjeuner comme un grand malheur. Les habitudes parlementaires, les mœurs nouvelles, un caprice général, la nécessité peut-être, ont insensiblement fait reporter sur le dîner toute la responsabilité de la nutrition. Fatal système, qui ne tend à rien de moins qu'à multiplier les victimes de l'apoplexie, décimer plus promptement les oncles, les grands parents, et à rendre la société moins spirituelle.

En effet, un homme, quelque pudibond que vous le supposiez dans la police de sa bouche, ne saurait se défendre d'un excès quand l'appétit ne s'exerce complètement qu'une fois par jour... Aussi voyez-vous maintenant tous les quadragénaires vider les sucriers comme par magie, afin d'envoyer des forces auxiliaires à leur estomac récalcitrant; puis les jeunes gens alourdis devenir opaques, ternes, graves; enfin les sexagénaires rester gisant sur les canapés, comme des boas ruminant un bœuf, mornes, mono-syllabiques dans leurs réponses, entendant mal les requêtes des solliciteurs, ou plutôt n'écoutant que leur propre digestion. Pour peu qu'un drame passionné survienne, quel trouble dans ses organismes !... Les forces physiques, loin de se recruter insensiblement par quatre repas égaux, comme l'aurait été la Chambre par le système de la quinquennalité, sont révolutionnées brutalement et sans périodicité (l'heure du dîner est soumise à tant de chances !); alors de là naissent des générations poitrinaires, des bicéphales, des acéphales et bon nombre de gastrites...

Pour qui veut réfléchir, n'est-il pas prouvé que la supériorité de conversation dont a joui le XVIIIe siècle provenait de son admirable gastrologie ? Aussi nous sommes peut-être plus près des petits soupers qu'on ne le pense. La mesquinerie des déjeuners actuels nous amènera bientôt à une réforme générale. Le jour où une femme entreprenante aura créé chez elle un souper intime, la révolution sera faite et notre gaieté se restaurera. A la lueur des bougies, au feu des regards pétillera tout-à-coup cet esprit moqueur, léger, profond, qui

donnait à une épigramme l'air d'une confidence, qui désarmait un mot de tout pédantisme, résumait un évènement, mettait l'avenir dans une plaisanterie, et faisait rire deux ennemis... Nous ne nous aimerons pas davantage et ne nous haïrons pas moins, mais nous éviterons de passer les uns devant les autres comme des traîtres de mélodrame, nous souriant d'un œil et nous calomniant de l'autre. Tous les jours, à minuit, il y aura un armistice entre nos amitiés, et la médisance sera forcée d'être spirituelle en présence de tous, au lieu d'être froide et plate d'oreille à oreille. Qui s'opposerait à cette réaction ?... Mais nous nous sommes écarté de notre sujet.

En ce moment, le déjeuner n'est plus qu'un préjugé. Qui déjeune ?... quelques clercs de notaire, d'avoué, ou des entrepreneurs : vieilles mœurs !... Aujourd'hui, *déjeuner* est un mot; mais ce n'est pas une chose, et un homme qui s'occuperait de cela comme d'un repas serait un homme jugé.

Cependant, le matin, presque tout le monde mange encore. Il y a donc un problème à résoudre. En voici la solution.

D'abord, sous peine de passer pour un marguillier, vous devez servir un déjeuner sans nappe. Soyez sûr que ceux qui garnissent leur table de linge en sont encore à lire le *Cours de littérature* de La Harpe, à se procurer *Zaïre* pour un franc cinquante centimes, afin de pouvoir suivre le débit de M. Lafon* quand ils vont aux Français, ou à nous dire l'inscription du pont de Beaune*, comme une chose curieuse.

La plus grande faute que l'on puisse commettre, après celle de mettre une nappe sur la table, est d'y laisser paraître une bouteille. La mode exige impérieusement qu'on ne boive que de l'eau le matin. Demander du vin, c'est avoir l'air d'un maçon, d'un ancien soldat du train, d'un vieux professeur émérite, d'un fiacre... Admirez le caprice des mœurs ! Vous pouvez presque réclamer un cigare, vous causerez moins d'étonnement... Il y a même une sorte de luxe à fumer dans un appartement élégant et à souiller un riche tapis... Mais du vin !... fi donc ! — N'alléguez pas votre santé, l'habitude; ne mettez pas votre estomac en avant !... Ce serait avouer que vous êtes classique, perruquiniste; enfin vous ne seriez pas un homme à la mode, vous feriez l'effet d'être un propriétaire éligible. Alors, votre amphitryon vous ferait servir du vin rouge; amère plaisanterie ! car vous n'ignorez pas que le dernier sacrifice permis par la mode en faveur d'un *malade*, c'est un vin blanc, encore faut-il que ce soit de l'Ermitage ou du Limoux : le Champagne, et surtout le Champagne frappé de glace, est proscrit comme de mauvais ton jusqu'à sept heures du soir, moment où il reprend ses droits. Un homme qui boit du Champagne le matin est classé parmi ceux qui vont en habit par les rues avant cinq heures.

Quant au cigare?... Nous sommes forcés d'avouer que beaucoup de modimanes fument... La pipe est devenue comme un délire : il est impossible de faire trois pas à Paris sans aspirer le nuage empesté de quelque insolent tabacolâtre. Ces horribles fumeurs vous imposent leur haleine empestée; et tous prennent à plaisir le vent sur les femmes et les tabacophobes. M. Mangin, à qui la rue appartient, puisque les Chambres ne se sont pas révoltées contre cette absurde prétention, M. Mangin devrait s'occuper, lui qui a déjà enlevé ces demoiselles comme des corps saints, de parquer les fumeurs. L'estaminet est une institution; la tabagie est l'endroit où l'on fume; et un homme fumant dans la rue abuse de la liberté individuelle. Avouons que, si quelques jeunes

gens élégants prostituent ainsi leur bouche, au moins c'est à un cigare de la Havane. Il y a entre un cigare espagnol et l'infernal *brûle-gueule* chargé du tabac de la régie la différence qui existe entre la Taglioni et les danseuses des Funambules. Le cigare a quelque chose de doux, de moelleux, de parfumé; la pipe est horrible à sentir. Fumer un cigare, c'est une débauche; mais fumer d'habitude, c'est avouer une dégradation intellectuelle. L'homme qui a le pouvoir de penser, de s'aventurer dans les heureuses et suaves campagnes de la rêverie, cet homme ne fume pas. La pipe est la méditation matérielle d'un sot : s'il fume, c'est qu'il n'ose pas jouer avec ses pouces.

Mais revenons à la mode gastronomique des déjeuners modernes.

Nous avons déjà deux principes invariables : pas de nappe, pas de vin. Seulement, si vous êtes entre jeunes gens, le cigare se tolère...



Poursuivons.

Ne vous avisez pas de proposer des huîtres !... cela sent le peuple et les cabarets. Quand les gens comme il faut ont la passion des huîtres, ils vont en Normandie.

Donner un pâté de foies gras, des rognons au vin de Champagne, des pieds truffés..., autant vaudrait porter des *socques articulés.* Il n'y a plus que les employés à douze cents francs, les choristes, les bedeaux, les gens qui vont au parterre, enfin tous ceux qui n'ont pas de quoi vivre, capables de combiner un déjeuner pareil...

Les personnes qui entendent la vie élégante proscrivent également la viande et le poisson, le matin.

Offrir du café au lait, ce n'est pas une faute, c'est un ridicule. Il n'y a plus que les portières qui prennent cette mixtion populacière. Quand même l'expérience ne prouverait pas que cette boisson attriste la fibre, charge l'estomac de saburres pernicieuses et débilite le système nerveux, il y a quelque chose qui parle plus haut que l'hygiène et que la mode, c'est la vanité. Le commun est

impardonnable. Quand le sucre vaudra six francs la livre, peut-être le café au lait sera-t-il présentable. Pour le moment, le café?... Cela sent le Marais, le faubourg, la vieille femme, c'est un souvenir de sénateur.

Le thé n'est pas plus cher, et, par une inexplicable bizarrerie, le thé est de très-bon goût. Est-ce parce que son parfum possède une exquise délicatesse? est-ce parce qu'il développe la sensibilité?... Ne sondons pas les mystères de la mode. Ce sont des dogmes pour lesquels il faut la foi.

Mais plus nous cherchons une solution au problème que présente le déjeuner actuel, plus elle doit paraître impossible à trouver. Avouons donc ici que jamais difficulté ne fut plus ardue.

Mais croirait-on que la vie élégante soit une chose naturelle? Pour ceux qui n'en ont pas le sentiment et qui roulent leur existence dans les halliers de quelques provinces, ou pour ceux qui se sont accroupis pendant vingt ans dans un commerce et qui veulent devenir *quelque chose,* la vie élégante est une science, et une science d'autant plus immense qu'elle embrasse toutes les autres sciences, qu'elle est de toutes les minutes.

Au surplus, avant peu, nous offrirons un traité complet sur cette matière importante*. Ce sera une charte qu'on pourra violer à son aise tout comme l'autre.

Le déjeuner se trouve donc aujourd'hui l'écueil des disciples de la FASHION. Un maître, un modimane reconnaît le degré d'élégance auquel est parvenu son amphitryon, en jetant un coup-d'œil sur la table. Le déjeuner est un *criterium,* c'est le *prodrome* de votre perfection personnelle, dirait M. Cousin.

Puisqu'il existe dans la vie fashionable une sorte d'horreur pour le bol alimentaire, horreur qui, du reste, cesse à six heures du soir, il faut donc amuser l'estomac d'une manière ingénieuse, éviter une digestion, et livrer l'intelligence tout entière aux affaires, sans l'obscurcir... Pour atteindre à ce but, le génie trouve d'immenses ressources dans les légumes, les œufs, les herbes, les fruits, le riz, les *mufflings**.

Menu élégant. Des œufs frais, — une salade, — un pilau, — beurre de Bretagne, — des fraises, — thé, — lait ou crème, — *soda water,* — *mufflings.*

Mais tout cela doit être servi sans symétrie, confusément, dans un désordre gracieux. Peut-être n'admirerez-vous pas ce menu comme il le mérite? Lavater a bien vu que la physionomie se divisait en trois sections; qu'un homme ressemble plus ou moins à un poisson, à un quadrupède, à un oiseau; mais il n'a pas remarqué que l'homme-oiseau a la passion des graines : le pain, le riz, les lentilles, le maïs, le café, etc.; que l'homme-quadrupède aime le fourrage : les salades, les épinards, les chicorées, etc.; enfin que l'homme-poisson a le goût des sauces et boit beaucoup. Eh! bien, examinez le menu proposé... Vous verrez que chaque nature d'homme y trouve sa substance, légère, appropriée à la circonstance; un fashionable aura mangé, mais il n'aura pas le droit de dire : «J'ai déjeuné.» Seulement, il aura *pris quelque chose,* un rien; c'est le mot de tout le monde, c'est-à-dire de la *jeune France.*

Depuis un an, la gastrolâtrie a perdu beaucoup de son importance. Il s'est fait une révolution gastronomique assez honorable pour notre époque. On commence à mépriser la table. La supériorité de l'intelligence étant de jour en jour plus sentie et plus désirée, chacun a compris tout ce que l'âme perdait de ressort dans ces luttes journalières, soutenues par l'organisme, à propos d'un

repas. L'ambition mange peu, le savant est sobre, et l'homme à sentiment a l'obésité en horreur. Or, où est le fashionable qui n'appartient à aucune de ces trois classes ? Ce dédain des jouissances gastronomiques fera nécessairement faire un pas gigantesque à la cuisine française : il s'agira pour elle de mettre le plus de substance possible sous la plus petite forme, de déguiser l'aliment, de donner d'autres formules à nos repas, de fluidifier les filets de bœuf, de concentrer le principe nutritif dans une cuillerée de soupe, et de remplacer l'intérêt d'un *suprême* par des intérêts plus puissants... C'est un progrès. Attendons l'avenir.

B.

[*La Mode*, 29 mai 1830.]

PHYSIOLOGIE DE LA TOILETTE*.

DE LA CRAVATE, CONSIDÉRÉE EN ELLE-MÊME ET DANS SES RAPPORTS AVEC LA SOCIÉTÉ ET LES INDIVIDUS.

> Une cravate bien mise répand comme un parfum exquis dans toute la toilette; elle est à la toilette ce que la truffe est à un dîner.



La Révolution fut pour la toilette, comme pour l'ordre civil et politique, un temps de crise et d'anarchie; elle amena pour la cravate en particulier un de ces changements organiques qui viennent, à des siècles d'intervalles, renouveler la face des choses. Sous l'ancien régime, chaque classe de la société avait son costume; on reconnaissait à l'habit le seigneur, le bourgeois, l'artisan. Alors, la cravate (si l'on peut donner ce nom au col de mousseline et au morceau de dentelle dont nos pères enveloppaient leurs cous) n'était rien qu'un vêtement nécessaire, d'étoffe plus ou moins riche, mais sans considération, comme sans importance personnelle. Enfin les Français devinrent tous égaux dans leurs droits, et aussi dans leur toilette, et la différence dans l'étoffe ou la coupe des habits ne distingua plus les conditions. Comment alors se reconnaître au milieu de cette uniformité? Par quel signe extérieur distinguer le rang de chaque individu? Dès lors était réservée à la cravate une destinée nouvelle : de ce jour, elle est née à la vie publique, elle a acquis une importance sociale; car elle fut appelée à rétablir les nuances entièrement effacées dans la toilette, elle devint le critérium auquel on reconnaîtrait l'homme comme il faut et l'homme sans éducation.

En effet, de toutes les parties de la toilette, la cravate est la seule qui appartienne à l'homme, la seule où se trouve l'individualité. De votre chapeau, de

votre habit, de vos bottes, tout le mérite revient au chapelier, au tailleur, au bottier, qui vous les ont livrés dans tout leur éclat; vous n'y avez rien mis du vôtre. Mais, pour la cravate, vous n'avez ni aide ni appui; vous êtes abandonné à vous-même; c'est en vous qu'il faut trouver toutes vos ressources. La blanchisseuse vous livre un morceau de baptiste empesé; selon ce que vous savez faire, vous en tirerez parti : c'est le bloc de marbre entre les mains de Phidias ou d'un tailleur de pierres. Tant vaut l'homme, tant vaut la cravate. Et, à vrai dire, la cravate, c'est l'homme; c'est par elle que l'homme se révèle et se manifeste.

Aussi est-ce une chose reconnue aujourd'hui de tous les esprits qui réfléchissent, que par la cravate on peut juger celui qui la porte, et que, pour connaître un homme, il suffit de jeter un coup-d'œil sur cette partie de lui-même qui unit la tête à la poitrine.

Ainsi, cette cravate empesée, raide, droite, sans un pli, au nœud plat, carré, symétrique, comme si le compas du géomètre y avait passé, vous annonce un homme exact, sec, égoïste.

Cette cravate en mousseline claire, sans empois, onduleuse, avec une rosette bouffante et prétentieuse..., c'est un parleur élégant, diffus, fade; un noticier.

Cette cravate en batiste, ni trop élevée, ni trop basse, assez lâche pour laisser au cou et à la tête toute la liberté de leurs mouvements, avec un nœud gracieux, mais naïf et simple..., c'est un poëte élégiaque.

Je m'arrête, pour ne pas déflorer en quelques lignes un sujet digne d'inspirer des volumes, tant il a d'intérêt, d'étendue et d'importance.

Considérés sous le rapport de la cravate, les hommes se divisent naturellement en trois grandes catégories.

D'abord, pour commencer par celle qui mérite le moins notre attention, se présente cette classe nombreuse d'hommes qui portent la cravate sans la sentir, ni la comprendre, qui chaque matin tournent un morceau d'étoffe autour de leur cou, comme on fait d'une corde; puis, tout le jour, se promènent, mangent, vaquent à leurs affaires, et, le soir, se couchent et s'endorment, sans scrupule, sans remords, parfaitement satisfaits d'eux-mêmes, comme si leur cravate eût été mise le mieux du monde. Gens sans actualité, continuant le XVIIIe siècle au milieu du XIXe; anachronismes vivants, trop nombreux, hélas! à la honte du siècle de lumière, et que nous ne mentionnons ici que pour mémoire; car, relativement à la cravate, ce sont des êtres négatifs.

Au-dessus d'eux immédiatement viennent ceux qui entrevoient ce qu'il y a de bien dans la cravate et ce qu'on en peut faire, mais qui, n'en pouvant tirer aucun parti par eux-mêmes, sont réduits à copier autrui. Esprits étroits, stériles, sans imagination, sans une seule idée à eux, ils étudient chaque jour le nœud qu'ils reproduiront le lendemain. Quelle estime faire de ce *servum pecus* de la cravate? Je les comparerai à ces hommes frivoles qui cherchent chaque matin, dans les gazettes, les idées qu'ils auront toute la journée, ou aux mendiants qui vivent des charités d'autrui.

Au premier rang, enfin, se placent ces hommes forts et solides par eux-mêmes, qui sentent et comprennent la cravate, qui la comprennent dans ce qu'elle a d'essentiel et d'intime, avec cette énergie d'intelligence, cette puissance de génie, départies à ces mortels privilégiés *quos æquus amavit Jupiter* *. Ceux-là n'ont ni maîtres ni modèles, ils trouvent en eux de grandes, de nobles ressources; ils n'écoutent qu'eux-mêmes, ils sont véritablement créateurs.

Car la cravate ne vit que d'originalité et de naïveté; l'imitation, l'assujettissement aux règles la décolorent, la glacent, la tuent. Ce n'est ni par étude ni par travail qu'on arrive à bien; c'est spontanément, c'est d'instinct, d'inspiration que se met la cravate. Une cravate bien mise, c'est un de ces traits de génie qui se sentent, s'admirent, mais ne s'analysent ni ne s'enseignent. Aussi, j'ose le dire avec toute la force de la conviction, la cravate est romantique dans son essence; du jour où elle subira des règles générales, des principes fixes, elle aura cessé d'exister.

Et cependant, il s'est trouvé de par le monde un baron de l'Empesé* qui a publié *l'Art de mettre sa cravate! Art* et *cravate*, voilà de ces mots qui hurlent de se voir accouplés. Quelle confusion d'idées, et comme on juge un homme par un pareil trait! Aussi faut-il le voir, ce baron de l'Empesé, avec son col en pointe, sa cravate droite comme un carton, son nœud sec et plat, les bouts ramassés en avant et attachés avec une épingle; enfin tout ce qui se peut imaginer de plus *rococo*. Et son livre! c'est à faire naître un ris inextinguible. Des divisions, des séparations de genres, des classifications, des prohibitions, toute une législation aristotélique, un véritable Code à la Boileau... Voilà comme on prépare des entraves au génie; comme on l'emmaillote des langes de la routine; comme on fournit des arguments et des textes à la médiocrité; comme on pervertirait le goût public, s'il ne se trouvait des esprits fermes pour braver de ridicules obstacles, pour marcher en avant d'un pas assuré, et maintenir la cravate dans sa liberté native et dans son éclat.

Parmi eux, nous citerons un seul exemple, qui est des plus illustres, et qu'il sera toujours honorable de suivre. M. le prince de R*..., aujourd'hui archevêque et cardinal, fut long-temps la gloire de la cravate. Vous ne l'eussiez pas vu défaire, essayer, recommencer à plusieurs reprises le nœud d'une même cravate. Il mettait dans cette partie de la toilette une ampleur, un grandiose qu'un petit esprit ne saurait comprendre. Vingt cravates étaient préparées devant lui; il en prenait une, la mettait à son cou et la nouait d'une main sûre qui ne connaissait pas l'hésitation. Le nœud lui déplaisait-il? il jetait la première cravate, en prenait une autre. Quelquefois, il en essayait jusqu'à dix, quinze, avant d'être satisfait de son œuvre; car la cravate, expression de la pensée comme le style, est souvent rebelle comme lui. Mais, quand il était parvenu à reproduire dans sa cravate ce type sans pareil qu'il avait dans l'esprit, on admirait, on s'extasiait. Son âme était passée dans le tissu léger, et s'y manifestait tout entière. On y voyait cette aisance, cette liberté d'esprit, sans laquelle il n'est pas d'originalité, et surtout cette chaleur d'âme, ce feu brûlant qui se développa plus tard en zèle religieux, et devint une vocation au cardinalat.

E. B.

II

DES HABITS REMBOURRÉS.

Les meilleurs esprits de nos jours réclament une réforme dans la toilette, mais je ne sache pas que, jusqu'ici, personne ait indiqué l'abus d'où naissent tous les autres, le vice fondamental qu'il faut corriger avant d'espérer aucune

amélioration; je veux dire l'ignorance complète où est le tailleur de l'importance de sa profession. Bien peu, sous ce rapport, s'élèvent au-dessus de l'artisan; tous, ou peu s'en faut, font un habit, comme d'autres font des chaises et des tables. Et cependant, depuis que l'homme est sorti de l'état sauvage pour vivre en société, de quelle grave fonction se trouve chargé le tailleur? Qu'on se figure aujourd'hui un homme nu, ses semblables le fuient, la société le repousse, il est condamné à vivre isolé, à retourner à l'état sauvage. Car qui dit *homme,* dans la civilisation, dit *homme habillé;* l'homme sorti nu des mains de la nature est inachevé, pour l'ordre de choses où nous vivons; c'est le tailleur qui est appelé à le compléter. Nous ne pouvons entrer dans le monde, y accomplir notre destinée qu'à la condition de passer par ses mains; aussi, à peine sommes-nous jetés dans la vie, qu'il nous saisit, nous suit toujours, nous retient et nous enserre par tous les côtés; nous ne lui échappons que pour entrer dans notre lit de mort. Et quel tailleur a jamais réfléchi à l'importance de pareilles fonctions? Quel a jamais songé combien le sort d'un homme était étroitement lié à son habillement?

Voyez-les dans les rues, se rendant chez leurs pratiques, auraient-ils si peu de noblesse et de dignité, s'ils comprenaient que, dans leur foulard, sous leur bras, ils portent un des éléments les plus essentiels d'une destinée d'homme? Or, s'ils ne sentent point l'importance de leur profession, quelles études, quels soins, quels progrès pouvons-nous espérer d'eux? quelle perfection attendre jamais de leurs travaux?

Ainsi donc, pour quiconque désire sincèrement la régénération de la toilette, la première chose, c'est de faire sentir aux tailleurs toute la gravité de leurs fonctions; qu'ils comprennent que, forcés d'avoir sans cesse recours à leur art, nous avons de grands devoirs à exiger d'eux; qu'appelés par la société à revêtir le corps humain, tous leurs travaux, tous leurs efforts doivent tendre à en faire ressortir la grâce et la beauté. Alors seulement, ils s'élèveront jusqu'aux grands principes qui dominent leur art, ils en étudieront avec ardeur toutes les ressources, ils se feront hommes de conscience; et bientôt nous verrons disparaître ces vêtements sans goût qui rendent l'homme difforme ou ridicule, et la toilette marchera d'un pas rapide vers la réforme où elle aspire.

Peut-être quelque jour traiterons-nous *ex-professo* de cette réforme; aujourd'hui, nous n'en toucherons qu'une partie, nous n'attaquerons qu'un seul abus, mais grossier, et dont la persistance est toujours pour nous un grave sujet d'étonnement. Ces habits à collets et à revers rembourrés, drap au dehors, carton en dedans, ne sont-ils pas le produit de la plus étrange aberration d'esprit? Quel tailleur eût jamais imaginé d'affubler un homme d'un attirail si lourd, si disgracieux, s'il eût eu quelque sentiment du beau? Que quelqu'un vous conseille de renoncer à tout ce que vous pouvez avoir de grâce et d'aisance, pour prendre un air de raideur et de gêne, vous croirez qu'il a perdu le sens; car, sans l'aisance et la grâce, que reste-t-il à la beauté? Eh! bien, ce que cet homme vous conseillerait, vous le faites de vous-même, vous qui mettez un habit bourré de grosse toile et de laine. Ayez en effet autour du cou un collet aussi épais, aussi compact, aussi dur que le collier d'un cheval; au devant de la poitrine, deux sortes d'ouvrages avancés, bombés en hémisphères, fermes, solides, et qui ne sauraient fléchir à moins d'un coup de poing; puis,

avec cela, essayez de donner quelque souplesse à vos bras, quelque grâce à votre corps : vous aurez toujours l'air raide, guindé et lourd comme l'habit qui vous couvre.

Pour moi, je suis encore à concevoir comment deux hommes ainsi vêtus peuvent se regarder sans rire. Un habit souple et flexible, au contraire, gracieux par lui-même, ne peut que donner une nouvelle grâce au corps; il en suit tous les mouvements; il prend toutes les formes qu'on lui veut donner. Je ne veux point agiter ici l'importante et difficile question de savoir si l'habit doit se porter ouvert ou fermé sur la poitrine, ni décider entre le style épanoui et le style boutonné; quoi qu'il en soit du mérite de ces deux genres, il est incontestable que l'habit sans bourre n'a d'engagement exclusif avec aucun des deux, et qu'il convient, sous tous les points, à l'un et à l'autre. Aimez-vous à avoir la poitrine à découvert? vous rejetez sur vos épaules vos revers sans bourrures, ils s'y tiendront renversés. Voulez-vous que la chemise et le gilet soient entièrement cachés? votre habit souple et flexible se boutonne avec aisance, et vous n'aurez point la poitrine flanquée d'une cuirasse piquée et rembourrée comme le plastron d'un maître d'armes.

Si le système que je soutiens avait besoin de l'appui de quelque autorité, je pourrais citer l'exemple d'une nation entière, de l'Angleterre, cette terre classique des habits souples et sans bourrures. Peut-être quelques esprits étroits vont-ils m'accuser ici de manquer de nationalité, parce que je vais chercher mes modèles hors de mon pays. Mais je repousse les sots préjugés de haines nationales qui ne nous permettraient pas d'imiter ce qui est bien en quelque lieu qu'il soit. Tous les peuples sont frères, la philosophie l'a proclamé, et, s'ils sont encore séparés par des barrières factices, peut-être la toilette est-elle appelée à renverser ces barrières; peut-être est-ce par des rapprochements dans le costume que commencera la fusion; peut-être les peuples se traiteront-ils en frères, quand l'habillement ne les distinguera plus. Le sultan Mahmoud, par un instinct de génie, semble avoir senti cette vérité, lui qui, voulant incorporer son peuple à l'Europe, a commencé par le revêtir du frac européen.

Au reste, il ne faudrait pas remonter bien haut dans notre histoire pour y trouver l'habit sans bourrures dans son éclat. Qui ne connaît la souplesse de ce vêtement sous le Directoire et le Consulat? Alors, les habits étaient aussi éloignés de toute roideur que les mœurs. Comment donc de ce qui était bien avons-nous rétrogradé vers ce qui était mal? Comment l'habit bourré est-il venu à prévaloir? J'ai consulté sur ce point un homme érudit en cette matière; s'il faut l'en croire, cette mode daterait de 1815 : c'est aux poitrines rembourrées des officiers russes de l'armée alliée que nous aurions emprunté nos bourrures; selon lui, ce serait un des plus funestes effets de l'invasion. Le manque d'originalité, qui fait la honte du caractère français, notre défaut de goût et d'habileté dans l'imitation, rendent cette origine assez peu probable. Toutefois, sans en contester la réalité, je ne veux voir là qu'une cause seconde et accidentelle, et je pense qu'il faut se placer dans un point de vue plus élevé pour découvrir la véritable cause, la raison philosophique.

En effet, dans l'état actuel des choses, la bourrure des habits n'est point un fait isolé, sans analogie; elle me semble avoir sa cause dans un fait général du même genre, dans une certaine roideur qu'on remarque de toute part

autour de nous, dans les mœurs, dans les lettres, dans les arts. Cette grosse toile gommée qui sert à rendre si ferme nos revers d'habits, s'appelle en langue technique, du *bougran;* c'est le *bougran* qui donne aux choses simples et aisées en elles-mêmes une roideur artificielle. Eh! bien, de tous côtés, sous mille noms, sous mille formes différentes, nous retrouvons le bougran.

Ce respect des convenances, cette hypocrisie puritaine qui pare les dehors sans améliorer les mœurs, c'est du bougran moral.

Cette empreinte politique qui s'applique à tout ce qui nous entoure, qui répand partout un froid ennui..., bougran constitutionnel.

Ces esprits consciencieux, solides, judicieux, mais ayant un vocabulaire à eux, parlant un langage scientifique, souvent obscur, prononçant avec morgue et d'un ton tranchant..., bougran philosophique.

La tragédie classique avec ses héros tout d'une pièce et ses tirades à effets..., bougran dramatique.

Ces écrivains corrects et purs, mais lourds et empesés..., bougran académique.

Ces tableaux à personnages si bien taillés, si bien fendus, si bien posés..., bougran de la peinture.

La danse noble avec ses poses lourdes, ses mouvements apprêtés, ses ritournelles de pirouettes..., bougran chorégraphique. Mettez un peu de bougran dans les membres de mademoiselle Taglioni, c'en est fait de son divin talent.

Je serais entraîné trop loin si je voulais poursuivre cette énumération. J'en ai dit assez pour montrer que les bourrures des habits tiennent à un fait général et périront avec lui. Déjà une guerre lui est universellement déclarée; de tous côtés le bougran est battu en brèche. En littérature, en peinture, une nouvelle école combat avec ardeur pour la réforme. La régénération de la toilette a aussi de fervents apôtres. Tous les bons esprits ont rejeté les habits rembourrés; je ne sais si je puis me féliciter d'avoir converti quelques retardataires. Dans tout ce qui tient au sentiment du beau, comment convaincre? Beaucoup peut-être s'écrieront, après m'avoir lu : « *Qu'est-ce que cela prouve?* » A cela je n'ai rien à répondre. Par quels arguments établir que telle chose est pleine de grâce, que telle autre est lourde et pesante? Je n'ai pu que dire : ouvrez les yeux et regardez. Celui qui n'a point vu, c'est qu'il manque du sixième sens. Je le plains, mais je n'y puis que faire.

Heureusement, c'est une loi de l'ordre moral, que les esprits intelligents et éclairés marchent en avant et indiquent la route; la masse les suit bon gré mal gré, plus ou moins vite; elle adopte ce qui est bien, et le pratique souvent à son insu, sans le comprendre. Fions-nous donc au temps et à la marche nécessaire des choses pour établir et achever l'édifice des idées nouvelles en toilette. Déjà des mains habiles préparent et assemblent les matériaux; heureux si je puis dire aussi, moi chétif, que j'ai apporté une pierre toute taillée au seuil du temple!

B.

[*La Silhouette,* 3 juin, 8 et 15 juillet 1830.]

LE BOIS DE BOULOGNE
ET LE LUXEMBOURG*.



Il y a des gens qui font à tout propos le portrait de la jeunesse française, et qui peignent une génération entière avec autant d'assurance et de précision que s'il s'agissait d'un seul homme. Les caractères, les mœurs, les esprits les plus divers, ils expriment tout sous une formule générale; et on dirait, à les entendre, que tous ceux qui n'ont point atteint l'âge électoral pensent, agissent et vivent comme au son du tambour. Mais cette formule varie avec les auteurs. De là les définitions les plus bizarres et les plus contradictoires : la jeunesse est grave, la jeunesse est légère; elle est laborieuse, elle est oisive; elle est docte, elle est ignorante; elle est sans grâce, elle est le modèle des grandes manières et sans rivale en matière de bon ton et de goût; elle agit sans penser, elle pense sans agir. Enfin, toutes les variétés de définitions qu'on trouverait dans les naturalistes, les philosophes, les publicistes, ne suffisent point pour représenter cet être multiple qu'on appelle la jeunesse.

Si la peinture pouvait venir au secours de la parole, je proposerais d'imiter ces bonnes gens qui, voulant définir la France, jettent sur la toile une grande femme, la couronne en tête, sans oublier l'inévitable robe bleue et les fleurs de lys. Qui ne dit rien dit tout, et, avec dix ans de moins et un changement de sexe, cette grande femme figurerait fort convenablement la jeunesse française. Mais où trouver des mots qui vaillent la robe bleue, et quel écrivain rencontrera cette latitude d'idée, cet heureux vague d'expression qui donnent au tableau du peintre toutes les grâces d'une formule algébrique? Si l'algèbre ne prend pas pitié de la littérature, il faut désespérer d'accorder ensemble tant d'arrêts contradictoires, et la jeunesse française, forcée d'accepter par définition la lettre de madame de Sévigné* sur le mariage de Mademoiselle, ira comparaître au tribunal de la postérité, qui jettera sa langue aux chiens comme madame de Grignan.

Il y avait naguère un homme qui prétendait reconnaître, à l'expression de la figure, de quel quartier venaient les passants qu'il rencontrait. Ce collatéral du docteur Gall et de Lavater savait distinguer, aux nuances de la physionomie, l'ennui lourd et agreste du Jardin des Plantes de l'ennui plus élégant et plus civilisé des Tuileries, le bâillement apprêté du boulevart de Gand du bâillement méthodique de la Petite-Provence. Suivant lui, il y avait dans chaque quartier une atmosphère à l'influence de laquelle il était impossible d'échapper, et un homme qui venait de la rue Mouffetard ou de la place Maubert, ne pouvait s'empêcher d'avoir, dans ses gestes, dans sa tournure, dans sa mise, dans le son de sa voix, quelque chose de commun et de trivial qui trahissait son pèlerinage au pays Latin.

— Les vêtements mêmes, disait-il, prennent un mauvais pli dans ces pays

perdus, et un habit de Staub ne résisterait pas à deux excursions dans le faubourg Saint-Jacques.

Je ne voudrais pas répondre sur ma tête de la justesse de cette dernière observation, mais, si l'observateur vit encore, il doit quelque peu sourire en lisant les auteurs qui prétendent représenter dans une seule et unique définition les variétés infinies que son œil exercé savait découvrir dans la même ville, les magnificences un peu brutales de la Bourse et la gothique simplicité du Marais, avec la dignité élégante du faubourg Saint-Germain et les trivialités du faubourg Saint-Jacques. Autant vaudrait sans doute imiter ce peintre qui, confondant tous les temps et tous les peuples, poussait l'intrépidité de l'anachronisme jusqu'à faire assister des gardes suisses à une descente de croix.

Puisqu'on fait l'histoire de tous les empires, on devrait faire l'histoire de tous les quartiers : la postérité y gagnerait beaucoup, j'en suis sûr; car, dans nos sublimes annales, où l'on peint les généraux, les batailles, les rois et les ministres avec toutes les grâces de la chronologie et toute la chaleur du style du *Moniteur,* il y a toujours quelqu'un d'oublié; ce quelqu'un, c'est le John



Bull des Anglais, le Jacques Bonhomme des Français; en un mot, ce quelqu'un, c'est tout le monde. Mais quelle variété de couleurs ne faudrait-il pas au peintre pour donner la vie à tant de tableaux divers qui se dérouleraient devant lui! Le quartier d'Antin et le faubourg Saint-Antoine; la civilisation et la barbarie; Véry*, que les Anglais nous ont gâté, et l'humble Flicoteaux*, qui n'a pas besoin de l'être; Véry, qui eut l'honneur de donner des indigestions à toutes les gloires de l'Empire, à toutes les célébrités de la Restauration; le séculaire Flicoteaux, qui ne donna jamais d'indigestions à personne, mais qui, de père en fils, eut le privilége d'empoisonner les enfants d'Hippocrate et de Cujas; en un mot, l'abondance et la disette, l'opulence et la pauvreté, l'élégance d'Alcibiade et le cynisme de Diogène, toutes les extrémités de mœurs séparées par quelques toises d'eau, un quartier, une rue; voilà ce qu'il faudrait peindre si l'on voulait définir la société actuelle en général, et en particulier la jeunesse française.

Vous qui avez vu le bois de Boulogne dans ses jours de splendeur, avec ses allées peuplées de brillants cavaliers et de somptueux équipages qui semblent glisser sous des dômes de verdure; vous qui avez suivi ces héros de la mode à la mise élégante sans être recherchée, au maintien noble, aisé, gracieux, retracez-nous avec de vives couleurs cette jeunesse livrée tout entière au luxe et au plaisir, qui paraît partout où la vanité peut étaler ses pompes, partout où l'oisiveté peut promener ses ennuis. Courage! votre tableau est fidèle, on con-

naît les originaux de ces portraits, et Grammont*, en les voyant, s'applaudirait d'avoir de pareils successeurs.

Des grâces, de la folie, de l'esprit et des dettes, voilà donc quel est encore l'apanage des jeunes Français de nos jours! Le XIXᵉ siècle n'a point à rougir devant ses aînés; c'est toujours cette aimable frivolité de caractère, cette facilité de mœurs, cet amour de luxe et de parure dont on accusait nos devanciers. Je reconnais les dignes fils de ces hommes qui, selon le mot d'un grand roi*, «portaient sur eux leurs métairies et leurs bois de haute futaie».

Le tableau est achevé à votre avis, il ne faut rien y reprendre. Attendez encore. Oserez-vous porter vos pas dans les profondeurs du faubourg ultra-pontain? L'aspect du vétéran triste et morne semblable au Temps qui veille à la porte du tombeau, ne nous arrêtera-t-il pas aux portes du Luxembourg? Les enfants crient, les bonnes grondent, passez vite; plus loin, quelques vieux rentiers promènent leur goutte, leurs rhumatismes, leur phtisie, leur paralysie, passez vite encore. Le Luxembourg est le rendez-vous de la vieillesse ennuyeuse et cacochyme et de l'enfance importune et criarde; on n'y marche qu'entre des cannes et des bourrelets; c'est l'Élysée des goutteux, la patrie des nourrices; autant vaudrait passer sa vie dans le coche d'Auxerre que d'être déporté au Luxembourg!

Au milieu de cette atmosphère lourde et glaciale, cherchez cette jeunesse française que vous peigniez tout à l'heure avec des couleurs si brillantes. Où est cette grâce, cette élégance, ce luxe qui charmait vos regards; où sont ces manières nobles et aisées? Sous ces amples vêtements qui tombent lourdement, et dont les plis faux et malencontreux semblent accuser le ciseau inexpérimenté d'un Staub de soupente, reconnaissez-vous ces modèles d'élégances dont les caprices ont force de loi dans l'empire de la Mode? Écoutez-les parler : est-ce là ce langage brillant, cet art de racheter la stérilité du fond par la grâce de la forme, ce bavardage élégant qui effleure tous les sujets sans les épuiser, qui mêle au besoin l'Opéra et la morale, Rossini et la guerre d'Alger, les élections et les chanteurs allemands? Prenez garde! vous pourriez entendre quelque point de droit savamment discuté, quelque système médical expliqué et dûment commenté, un panégyrique de Broussais, une apologie d'Hippocrate, sans parler de la politique courante et d'un recueil d'anecdotes égrillardes sur les lingères, les passementières, les couturières, les modistes; que sais-je! l'histoire universelle des amours du quartier. Prenez garde! les Lovelaces du faubourg Saint-Jacques sont de terribles historiens! Que serait-ce si vous les suiviez chez ce Procope qui fut jadis témoin des saillies de Piron et des reparties de Voltaire; si vous entendiez le domino monotone retomber sur la table de marbre, et l'esprit et la gaîté étouffés entre un double as et un sonnet; si vous contempliez les joueurs, le front soucieux, l'air triste, suivant d'un œil mélancolique le dé de leur adversaire et prenant en patience leur plaisir!

Que vous semble maintenant de la jeunesse française? Est-elle si vive, si gaie, si aimable, si pétulante, si brillante, si étincelante, si étourdissante? A la place des bouteilles qui sont sur cette table, mettez des pots d'étain, et vous êtes en Allemagne, à Leipzig, à Iéna, au milieu de ces étudiants qui, partageant leur amour entre la science et la taverne, mettent autant de zèle à expliquer un passage de Platon ou de Pindare qu'à jeter des pots à la tête du garde de nuit.

N'allez pas cependant prendre en haine tout un quartier de Paris et retrancher la moitié de la ville de votre communion. Ces jeunes gens sont moins gracieux, moins élégants sans doute que leurs voisins de l'autre côté de l'eau, et ce n'est point dans le parterre de l'Odéon que le goût et la mode iront chercher leurs favoris; mais c'est parmi eux que se recrutent toutes les célébrités de l'époque; la justice, le barreau, les sciences, les arts leur appartiennent; leurs jours, quelquefois leurs nuits, sont consacrés au travail, et c'est ainsi que se préparent dans le silence des publicistes, des poëtes, des orateurs. Faut-il les condamner parce qu'ils ont préféré le fond à la forme, le travail à l'oisiveté, la science au plaisir? Il ne faut condamner personne, il faut seulement répéter aux auteurs qu'il y a deux jeunesses en France : l'une jouit de la vie et l'autre l'emploie; l'une attend son avenir et l'autre l'escompte. La première est la plus sage sans doute, mais elle salue bien mal!

[*La Mode,* 12 juin 1830.]

ÉTUDES DE PHILOSOPHIE MORALE

SUR LES HABITANTS DU JARDIN DES PLANTES*.

J'étais allé à Sainte-Pélagie visiter un de ces écrivains qui y subissent les arrêts; je l'avais trouvé plus calme, plus à lui-même, plus naturel que je ne l'avais vu dans le monde, et, dans notre conversation d'une heure, j'avais observé certaines parties de son caractère qui jusque-là m'avaient échappé. Je compris sur-le-champ quels avantages offre Sainte-Pélagie pour l'étude des caractères. Dans le monde, l'homme, sans cesse exposé à des impressions extérieures, est distrait, agité, modifié par tout ce qui l'entoure; en prison, au contraire, séparé de tout ce qui lui est étranger, il est plus complètement, plus constamment lui-même. Son âme n'est plus émue, troublée par mille évènements journaliers; elle est au repos, elle se livre à qui l'étudie. L'homme à Sainte-Pélagie, c'est le papillon fixé dans un cadre par une épingle, dont le naturaliste observe à loisir et sans obstacles la forme et les couleurs.



En sortant de Sainte-Pélagie, je traversai le Jardin des Plantes; là, il est

aussi des êtres que le bon plaisir, à défaut de lois et d'arrêts, retient sous les barreaux; je songeai à profiter de la position de ces autres prisonniers pour étudier leurs caractères, et y découvrir quelques parties inconnues aux naturalistes. Mes observations n'ont pas été tout-à-fait sans fruit.

Ainsi, les naturalistes vous diront que l'ours aime la solitude, qu'il ne craint pas le danger, qu'il est très-susceptible de colère; moi, j'ajouterai que c'est un animal opiniâtre, à tête dure, à idée fixe. Avec tant soit peu d'intelligence, l'ours du Jardin des Plantes aurait lu sur la porte de sa loge l'inscription de l'enfer du Dante : *Voi che intrate, lasciate ogni speranza;* car on ne sort de là que pour aller au Muséum, en passant par les mains de l'empailleur. Eh! bien, notre ours ne songe qu'à la liberté, et s'imagine sans cesse qu'il va la recouvrer. Sa vie est une promenade circulaire continuelle; il passe sa tête entre tous les barreaux, flaire chaque ouverture, comme si la moindre fente allait lui ouvrir les champs. Il ne comprend nullement sa position. L'ours, dans sa prison, est comme nos vieux émigrés au milieu du gouvernement représentatif : il n'a rien oublié ni rien appris.

M. de Buffon a évidemment calomnié le tigre, quand il a dit qu'il n'avait d'autre caractère que celui d'une basse méchanceté et d'une insatiable cruauté; qu'il n'avait pour tout instinct qu'une rage constante, une fureur aveugle. Voilà de nos jugements téméraires et précipités! M. de Buffon n'avait pas observé le tigre en prison. J'ai vu celui que nous possédons, couché sur le ventre, la poitrine et la tête relevées; il est calme et tranquille; le bruit qui se fait près de lui, le pain qu'on lui jette ne peuvent l'émouvoir; il semble mépriser les hommes qui le tiennent prisonnier, et ceux qui l'admirent. Certes, cette résignation forte et dédaigneuse suppose quelque chose de plus que l'instinct de la cruauté; cette attitude digne, noble, un peu hautaine, qui ferait honneur à bien des hommes, montre dans le tigre une grande solidité d'esprit, un grand fonds de philosophie.

L'éléphant fait avec le tigre un frappant contraste. Dans son gros corps, son énorme masse, l'éléphant n'a qu'un petit esprit, des sentiments bas et mesquins. Il reçoit avec reconnaissance tout ce qu'on lui donne; il le mange avec avidité; herbe, feuilles, pain, gâteaux, tout lui est bon. Il avance sa trompe pour demander; il demande toujours, et avec un air de soumission et d'humilité qui appelle le mépris; il donnerait des leçons à nos solliciteurs les plus intrépides, à nos cumulards les plus éhontés.

A côté de l'éléphant est la girafe. La girafe est, dans sa position actuelle, une grande idée morale, un éloquent enseignement philosophique. Chacun sait* qu'envoyée en présent à notre roi, des académiciens allèrent à sa rencontre et lui servirent de garde d'honneur; pendant des mois entiers, elle occupa tous les esprits, fut visitée par tout Paris; deux esclaves noirs la promenaient dans ses audiences publiques; la littérature, le théâtre, la lithographie, la mode exploitèrent sa célébrité. Quel nom enfin eut plus de retentissement? quel animal eut jamais plus de popularité? — Mais que dit Salomon? «Vanité des vanités, tout n'est que vanité!» Que dit l'antiquité? «La gloire n'est que fumée.» Or, tout ce que le sage roi, tout ce que les philosophes ont dit de plus fort sur le néant de la renommée, la girafe en est un éloquent résumé, une preuve vivante; car, aujourd'hui, on la dédaigne, on l'oublie, elle n'est plus visitée que par le provincial arriéré, la bonne d'enfant désœuvrée et le

jean-jean simple et naïf. A cette leçon frappante, bien des hommes devraient s'instruire et prévoir le sort qui les attend. Ainsi, tel est aujourd'hui président du conseil des ministres; lui aussi, depuis plusieurs mois, occupe tous les esprits; la girafe n'avait pas fourni plus de sujets de conversation, de déclamations éloquentes, de spirituelles épigrammes; encore quelques jours, et lui aussi sera oublié comme la girafe !

Jetons un coup-d'œil sur la fosse qu'occupait autrefois le célèbre Martin. C'est là que se trouve tout ce que le Jardin des Plantes a de pathétique et de sentimental. Là habite une intéressante famille, une mère et ses deux petits. Dans cette triste et étroite demeure, trois cœurs d'ours s'épanchent avec effusion et sans contrainte. On voit les deux jeunes frères se livrer gaiement aux amusements de leur âge, se poursuivre, sauter à l'envi, lutter ensemble; leur mère contemple avec joie leurs jeux enfantins, y prend part elle-même; puis elle se couche, attire ses petits à elle, les serre dans ses pattes et leur fait mille caresses. Craint-elle qu'ils ne fassent quelques dangereux efforts, elle s'y oppose avec sollicitude. Essaient-ils leurs jeunes forces en grimpant à l'arbre, elle vient s'étendre au pied, afin que, s'ils tombent, son corps les garantisse des dangers de la chute. Figurez-vous, enfin, tout ce que la tendresse d'une mère, tout ce que l'affection fraternelle ont de plus touchant. Aussi de nombreux spectateurs s'empressent à ces charmantes scènes; les environs de la fosse sont encombrés; on fait queue, on attend son tour pour voir (*historique*). Peut-être nos lecteurs du quartier de la Banque et du noble faubourg s'étonneront d'un pareil empressement, et ne comprendront pas ce qu'un tel spectacle a d'intéressant. Je m'en afflige pour eux, je les plains de cette sécheresse de cœur qui repousse toute émotion naturelle. Mais dans le voisinage du Jardin des Plantes est ce quartier respectable dont la place Royale est le centre, où s'est réfugiée la sensibilité bourgeoise. Là se trouvent des cœurs simples et naïfs, pour qui l'intérêt et les préjugés d'orgueil n'ont pas détruit les liens du sang et les affections de famille. Ceux-là iront toujours voir l'ourse et ses petits, parce qu'ils sympathisent avec tous les sentiments honnêtes et naturels, parce que, pour eux, la vue d'une famille unie, le spectacle du bonheur domestique est toujours rempli de charme.

Je m'arrête, pour ne point fatiguer mes lecteurs. J'ai toujours pensé que c'était à petites doses qu'il fallait offrir la philosophie à l'esprit humain.

B.

[*La Silhouette*, 17 juin 1830.]

DE LA VIE DE CHÂTEAU*.

Aujourd'hui, la moindre question prend un caractère de gravité qui effraye. Nous avons été sollicité de toutes parts de nous expliquer sur la vie de château, et nous avons jusqu'à présent différé de nous prononcer, parce que notre opinion devait être décourageante. Nous hasarderons quelques observations, cédant ainsi à quelques instances qu'il serait maladroit à nous de méconnaître.

En France, la vie de château est une véritable chimère, car elle y est impossible.

Des esprits gais comme des squelettes ont, depuis vingt ans environ, périodiquement plaisanté sur les propriétaires. M. E. Jouy*, Zéphir en bottes fortes, a représenté Paris transporté au fond d'une province; il est résulté, de cette conception aussi neuve que ravissante, un comique lourd comme un temps d'orage. Les satellites de cet astre de la littérature impériale ont exploité l'ennui des parties de pêche et de chasse, l'innocente joie de l'homme qui vous montre ses chemins vicinaux, ses espaliers, ses mérinos et ses chambres, et qui vous entretient de ses améliorations. Bref, ils ont tant tourné autour de cette admirable figure du propriétaire, qu'ils en ont avili le type. Il faudrait tout le génie de Goldsmith* pour en faire ressortir les traits originaux.

Ces littérateurs ont tellement fatigué le dandy de l'arrondissement, que tous les ressorts de ce charmant polichinelle sont brisés. Il est par terre avec ses demi-connaissances, son air rogue, ses modes mal portées, son faux dédain du patriotisme départemental et ses vers en portefeuille.

M. le maire, les paysans sournois, le sous-préfet, les voisins, le faubourg Saint-Germain du canton et les libéraux campagnards, tous ces pantins sont morts, littéralement parlant.

Mais, en conscience, où est la vie de château?... Qu'est-ce que tout cela?... Des puérilités. Aujourd'hui, nous n'avons plus que des maisons de campagne en France, et il n'y a plus de châteaux.

Pour obtenir la vie de château, il faut une aristocratie puissante, forte et riche. Quand on pense que la Chambre des Pairs ne compte pas six fortunes de douze cent mille livres de rente et qu'on nous demande un traité sur la vie de château, il y a de quoi sourire de pitié...

Mais il y a de quoi se réjouir aussi; car nous ne sommes pas assez aveuglé par le fanatisme de la MODE pour ne pas applaudir à cette large dispersion du bonheur attaché à la propriété.

Voici les deux termes de la proposition :

En Angleterre, les caves d'un château contiennent pour cent mille écus de vins. Le mobilier du château vaut un ou deux millions. Vous n'auriez pas le parc, la terre et le château pour dix millions; et, l'eussiez-vous, votre argent ne vous rapporterait pas un demi-franc de rente pour cent francs. Les écuries du château peuvent nourrir deux cents chevaux. Il y a telle serre, tel jardin qui coûte au lord mille guinées de gages seulement donnés aux hommes qui ont soin de ses fleurs, de ses raisins, de ses melons. Cent domestiques sont là pour servir. C'est parce que le sol est rare en Angleterre que l'aristocratie y désire le sol. Le duc de Bucclengh fait huit lieues sans sortir de ses possessions. Chaque pair du royaume met à honneur de tenir une cour. Sa chasse est une chasse royale. A Londres, un grand seigneur anglais étouffe, mais il a jeté sur son château et dans son parc les richesses de Tippoo Saëb vaincu, tout l'or de Bombay, le sang d'un peuple, le bonheur de deux mille mendiants dont il

achète le silence au prix d'une lourde taxe. Sa galerie est gorgée de tableaux. Il a transporté sous le ciel brumeux de son île une façade vénitienne. Une métope grecque a traversé les mers pour orner sa vacherie. Si l'or, si le cuivre de Cornouailles vendu à l'univers pouvait lui donner le ciel de l'Italie, ou même le ciel de la Provence, demain il se coucherait sous un pavillon bleu. Les trois quarts de la population irlandaise croupissent dans des tanières infectes : ses chevaux ont des travées d'acajou. Si, pour divertir ses hôtes, il faut la Catalani, Perlet, Pasta, Pasta, Perlet, Catalani* viendront. S'il est au bord de la mer, il a son yacht. Sa pêcherie, c'est l'Océan. Cette orange arrive de son royaume de Portugal; ce citron, de sa propriété à la Jamaïque; ce sucre est fabriqué chez lui. Il est homme à prendre un bassin de son parc pour un bol, afin de n'être pas vulgaire en vous donnant un punch.



Pour avoir cette vie de château en France, il faut laisser dévorer le sol par l'aristocratie, par les pairs et les princes; alors, nous aurons tout cela sous un beau ciel, avec un esprit plus généreux, plus de grâces, une architecture merveilleuse, des statues faites par nos artistes, des fresques peintes par un tas de Raphaëls, auxquels il ne manque que des papes gorgés d'or. Nous aurons, de plus, des vins exquis, une licence de mœurs tempérée par les jésuites, déguisée par des saillies. Nous pouvons payer un grandiose digne des *Mille et une Nuits*, en sacrifiant trente millions d'hommes à cinq cents familles. C'est l'affaire de trois ans de lâcheté.

Laissons la vie de château à cette triste et sombre aristocratie anglaise, qui joue de son reste. Un roi suffit à la France; ce serait trop pour nous et pour le trône qu'il y eût trois souverains par département.

Autrefois, lorsque des archevêques avaient cinq cent mille livres de rente, que Louvois disait en être à son quatorzième million en bâtissant Meudon, que Maurice* habitait Chambord, que Choiseul construisait Chanteloup, que

M. Dupin vivait à Chenonceaux*, la vie de château existait en France dans toute sa pureté. M. de Chalais tuait impunément des paysans, et Louis XV, effrayé de ce développement de la vie de château, disait, en signant pour la cinquième fois des lettres de grâce : « J'en accorderai à son meurtrier. » Il faut nous souvenir que ces saturnales de l'oligarchie amènent des révolutions, que l'extrême luxe produit l'extrême misère.

En ce moment, cinquante mille familles ont une campagne, un petit parc, un tableau lithochromique, un port d'armes, un ou deux chiens. Si nous continuons, dans dix ans, cent mille familles seront heureuses de ce petit bonheur qui commence au goujon pris après quatre heures d'incertitude, et finit au partage de la souveraineté communale. Si nous perdons alors la gloriole que donnent à un peuple des monuments, des fresques et une aristocratie imposante, nous favoriserons les tableaux de genre, et nous penserons avec orgueil que tous les jours *la cité dolente* décroît en France, et ce sera une belle journée que celle où pas un homme ne tendra la main. C'était le vœu de Henri IV dans un temps de féodalité.

Si la vie campagnarde devient trop vulgaire et si les propriétaires vous tendent des piéges, les Chambres porteront des peines contre ceux qui, méchamment et à dessein, auront attiré chez eux un élégant, un citoyen fashionable, pour :

1° Le loger dans les combles, sous prétexte qu'il est encore garçon ;

2° Ne lui donner qu'une vieille commode sans serrure ;

3° Le forcer à se faire la barbe dans un miroir fêlé ; à coucher sur un lit peu solide ou mal organisé ;

4° Lui parler plus de trois fois de la commune ou du pays ;

5° Lui faire boire le vin du crû, quand le crû n'est pas célèbre ;

6° Aller le réveiller de grand matin ;

7° Le conduire en char-à-bancs, pour voir un site, etc., etc. ;

8° Lui faire manger trop souvent des pigeons ;

9° L'empêcher de prendre du fruit en plaçant des ruches près des espaliers.

Enfin, la loi pourrait prévoir toutes les mystifications dont un propriétaire abuse sous couleur d'amitié.

Quant à la vie de transition qu'on mène aujourd'hui dans quelques châteaux de France, dont les maîtres ont tout au plus cent mille livres de rentes, on peut la comparer à ces naufrages qui jettent une douzaine de personnes dans une île. On est bien forcé de s'amuser, et l'on prend son bonheur en patience. Il y a cependant des exceptions ; mais il est bien rare de trouver dix personnes qui l'entendent.

[*La Mode*, 26 juin 1830.]

PHYSIOLOGIE GASTRONOMIQUE*.

I



Lavater, Gall et autres physiologistes, ont trouvé le secret de deviner les affections morales, physiques et intellectuelles des hommes, par l'inspection méditée de leurs physionomies, de leur démarche, de leurs crânes. Cette science, si profonde, si utile, si agréable, quoique parvenue à un haut degré de perfection, n'est pourtant pas encore arrivée au niveau des besoins actuels et des nécessités de notre civilisation française; elle ne s'adresse aujourd'hui qu'à certaines classes privilégiées, qu'à certains individus en bonnet de docteur. La crânologie, la physiognomonie, n'ont été appliqués qu'aux illustres assassins, qu'aux célèbres imbéciles, qu'aux furieux érotiques. Les bosses de la tête, le feu des yeux, les battements du cœur ont été analysés; mais on a négligé la délicatesse du palais, la capacité et les mouvements de l'estomac. Tous les hommes ne sont pas assassins, imbéciles ou érotiques, mais tous les hommes ont une bouche, un estomac et un ventre. Cette vérité, si évidente, aurait dû déterminer MM. Lavater, Gall et Cie à abandonner les spécialités pour généraliser l'application de leur science. La bosse frontale, la physionomie, la démarche de l'homme qui mange et de celui qui sait manger, sont assurément des signes généraux que tout homme possède; il suffit de les étudier pour en découvrir les différences phénoménales.

Depuis quarante ans, j'observe à table; c'est donc le résultat de longues et de pénibles études (pénibles! douloureuses! puisqu'il m'a fallu étudier à table!) que je vais exposer avec la bonne foi qui caractérise un bon vivant.

Principes généraux. Tous les hommes mangent; mais très-peu savent manger. Tous les hommes boivent; mais un plus petit nombre encore sait boire. Il faut distinguer les hommes qui mangent et boivent pour vivre, d'avec ceux qui vivent pour manger et boire. Il y a une infinité de nuances délicates, profondes, admirables entre ces deux extrêmes. Heureux, heureux mille fois celui que la nature a destiné à former le dernier anneau de cette grande chaîne! lui seul est immortel!

Deux numéros de *la Silhouette* ne suffiraient pas à mes développements, si je voulais analyser toutes mes observations; je dirais à quel signe extérieur on

reconnaît l'homme qui préfère le Beaune au Tavel, le Volney au Côte-rotie, le filet de chevreuil mariné aux rognons de coq sautés à la bierre. Mais je vais restreindre mes démonstrations aux points suivants, qui ne sont encore que les grandes divisions de la science : *le glouton*, — *le mangeur*, — *le gourmand*, — *le friand*, — *le gastronome*, — *l'ivrogne*, — *le buveur*, — *le sommelier*, — *le dégustateur*, — *le gourmet*. Boire et manger exigent des qualités différentes, quelquefois opposées; c'est le motif pour lequel j'établis deux catégories distinctes. L'homme est trop imparfait pour cumuler des penchants aussi nobles. Le mathématicien et le poëte ont une physionomie différente. Il en est de même des hommes qui brillent dans tous les arts, dans toutes les sciences. La nature a diversement et avec sagesse réparti ses dons. L'homme qui réunirait la qualité de *gastronome* au même degré que celle de *gourmet*, serait un phénomène, un monstre dans la nature. Nous ne nous occuperons donc pas de cet être idéal. Les applications au prochain numéro.

[*La Silhouette*, 15 août 1830.]

II

LE MANGEUR ET LE GLOUTON.

Les dispositions gastronomiques sont subordonnées aux qualités physiques et morales des hommes : toujours aussi, l'influence combinée de ces deux principes qui, selon les cas, se modifient mutuellement ou s'impriment une plus grande activité, détermine la catégorie dans laquelle on doit placer le sujet. S'il y a quelques êtres mixtes, espèces d'eunuques ou d'hermaphrodites en gastronomie, qui appartiennent à toutes les catégories sans appartenir à aucune; c'est la médiocrité du genre. Nous ne nous occuperons pas de cet être si commun, mais si méprisable. Le plus bel apanage de l'homme est d'être lui, d'avoir un caractère distinctif.

Le sujet sans contredit le moins estimable de la gastronomie, c'est le glouton il mange . . . , il mange encore . . . , il mange toujours . . . , mais sans méthode, sans intelligence, sans esprit; il mange, parce qu'il a faim, toujours parce qu'il a faim. C'est une disposition physique, indépendante de son intelligence; c'est un appétit vorace; c'est un besoin impérieux des sens.

Le glouton ignore le principe élémentaire de la gastronomie, l'art sublime de broyer! il avale les morceaux entiers; ils passent dans sa bouche sans chatouiller son palais, sans éveiller la plus petite idée; ils vont droit se perdre dans un estomac d'une capacité effrayante.

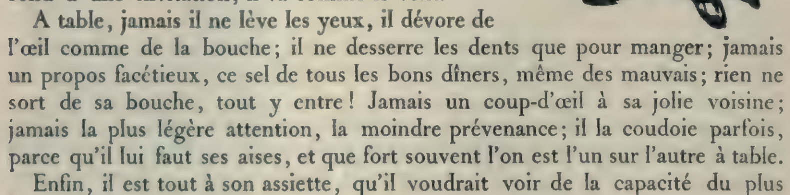
Le glouton est beaucoup plus qu'un animal; il est beaucoup moins qu'un homme.

Amphitryons dont la table est toujours bien servie, défiez-vous de ce destructeur; il dévorera votre repas sans vous en savoir gré, sans le trouver ni bon ni mauvais : injure sanglante!

C'est donc rendre un véritable service à la société que de donner le signalement détaillé d'un être si dangereux.

Le GLOUTON est généralement de la taille aujourd'hui exigée pour un grena-

dier de la garde nationale de Paris : cinq pieds quatre pouces; ses épaules sont larges, arrondies et bombées; son gros ventre avance en pointe; le poids de son corps a fait dévier en dedans ses jambes courtes et épaisses; ses pieds sont aplatis. Il a les mains larges et courtes, les doigts inégaux et défigurés par d'énormes *nodus,* les ongles épais, rudes et jaunes, la tête immense, les cheveux épais, le front bas, les oreilles rouges comme l'écarlate, le nez gros, les narines ouvertes, les yeux petits, ternes, gonflés et remplis d'eau; la bouche fendue jusqu'aux oreilles — c'est le signe caractéristique —; les lèvres épaisses et bleuâtres, les dents larges, courtes, noires et jaunes, le menton rond et triple, les joues rubicondes.



Sa démarche est lente, très-lente, après un copieux dîner : avant cette précieuse opération, elle est assez vive; mais, lorsque le glouton se rend à une invitation, il va comme le vent.

A table, jamais il ne lève les yeux, il dévore de l'œil comme de la bouche; il ne desserre les dents que pour manger; jamais un propos facétieux, ce sel de tous les bons dîners, même des mauvais; rien ne sort de sa bouche, tout y entre! Jamais un coup-d'œil à sa jolie voisine; jamais la plus légère attention, la moindre prévenance; il la coudoie parfois, parce qu'il lui faut ses aises, et que fort souvent l'on est l'un sur l'autre à table.

Enfin, il est tout à son assiette, qu'il voudrait voir de la capacité du plus énorme plat.

Parlerai-je de l'intelligence, de l'esprit d'un pareil sujet? Néant! il dort, il ronfle, il geint après dîner.

Néanmoins, j'aimerais mille fois mieux être le plus glouton des gloutons que de n'avoir en gastronomie aucun caractère distinctif; rien n'est poignant comme d'être ce qu'est tout le monde. Un écrivain absurde, mais copieusement absurde, a plus de mérite à mes yeux qu'un écrivain médiocre, qu'un auteur comme tout le monde peut l'être. L'absurdité est le génie de la bêtise. En gastronomie, il en est de même de la gloutonnerie.

Le MANGEUR, quoique placé dans un rang gastronomique très-inférieur, occupe pourtant une place plus honorable que le glouton; il a moins de défauts, mais il est doué de bien faibles qualités.

Il ne mange pas pour vivre, mais il ne vit pas non plus pour manger : chez lui, ces deux influences se combinent; ces deux affections le travaillent tour-à-tour, et quelquefois en même temps.

Le mangeur cède à l'appétit des sens, il cède aussi à l'appétit de l'imagination. Un morceau, en passant dans sa bouche, y imprime une sensation, bien légère, il est vrai, mais enfin elle éveille une idée; c'est un éclair qui peut produire la lumière; c'est un germe qui, habilement fécondé par l'art, peut faire du sujet un gourmand de mince mérite. La nature est plus souvent avare que prodigue.

Le mangeur est difficile à reconnaître à la seule inspection de sa physionomie; pour porter un jugement infaillible, il faudrait le voir opérer. Cepen-

dant, il est quelques signes caractéristiques qui peuvent mettre le novice observateur sur la voie.

Souvent il est maigre et grand; il mange vite, beaucoup; rarement il est difficile : cependant il n'admet point tous les mets. Il préfère généralement les morceaux solides, fait peu de cas des entremets, du dessert. Un gigot braisé, une côte de bœuf, un fricandeau, le rôti sont assez de son goût, mais il refuse parfois d'y toucher, dans la crainte de montrer quelque analogie avec le glouton.

Le signe distinctif du mangeur, c'est d'opérer lentement, et, après avoir passablement broyé, il parle assez souvent; quelquefois même il est enjoué, mais cette précieuse qualité ne se révèle chez lui qu'à la fin du second service.

Jamais le mangeur ne fait usage de pain tendre.

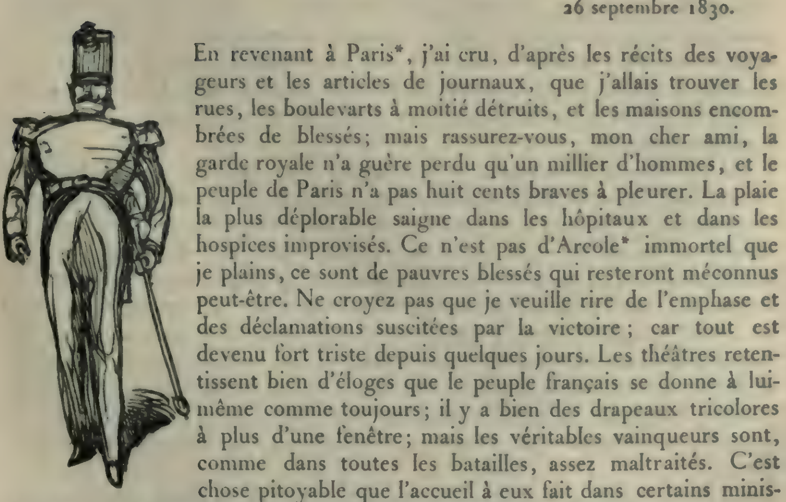
[*La Silhouette*, 15 août, 17 octobre 1830.]

LETTRES SUR PARIS*.

I

À M. F...., À TOURS*.

26 septembre 1830.



En revenant à Paris*, j'ai cru, d'après les récits des voyageurs et les articles de journaux, que j'allais trouver les rues, les boulevarts à moitié détruits, et les maisons encombrées de blessés; mais rassurez-vous, mon cher ami, la garde royale n'a guère perdu qu'un millier d'hommes, et le peuple de Paris n'a pas huit cents braves à pleurer. La plaie la plus déplorable saigne dans les hôpitaux et dans les hospices improvisés. Ce n'est pas d'Arcole* immortel que je plains, ce sont de pauvres blessés qui resteront méconnus peut-être. Ne croyez pas que je veuille rire de l'emphase et des déclamations suscitées par la victoire; car tout est devenu fort triste depuis quelques jours. Les théâtres retentissent bien d'éloges que le peuple français se donne à lui-même comme toujours; il y a bien des drapeaux tricolores à plus d'une fenêtre; mais les véritables vainqueurs sont, comme dans toutes les batailles, assez maltraités. C'est chose pitoyable que l'accueil à eux fait dans certains ministères : encore un peu, les bureaucrates les appelleraient factieux.

Les rues ont repris leur aspect accoutumé : les cabriolets élégants, les voitures, les fashionables roulent ou courent comme ci-devant; et, sauf quelques arbres de moins, les boulevarts sont toujours semblables à eux-mêmes. Les sommes destinées aux blessés s'encaissent, les blessures se guérissent, et tout s'oublie. Le gouvernement flotte entre le *progrès* et le *statu quo* de la Restauration-restaurée. Hier, M. Guizot a parlé des améliorations politiques comme un duelliste des anciens temps aurait parlé du fer chaud que le jugement de Dieu le condamnait à saisir... Savez-vous d'où vient cette pusillanimité du pouvoir? De la gérontocratie que Louis XVIII nous a imposée. Dans les premiers jours, la révolution s'était placée dans toutes les âmes; elle avait échauffé même les consciences les plus courtisanes de l'époque; mais insensiblement elle est tombée dans tous les ventres, dans les pieds, ou remontée dans toutes les têtes. Toutes les ambitions quadragénaires ont retrouvé les infatigables souliers de M. Dupin, ont eu faim comme M. Piet, ont préjugé de leurs moyens comme M. Cottu. Nos députés ont fait curée du pouvoir pour eux ou pour leurs amis. Nous aurons des *trois cents Spartiates* libéraux qui dîneront peut-être chez eux, mais qui demanderont, au nom de la patrie, les lois les plus sévères. Hier, il se sont courroucés comme une prude, quand M. Mauguin a, trop brusquement peut-être, voulu mettre le doigt dans la plaie. Le précédent gouvernement était une femme de mauvaise vie, corrompue et corruptrice, mais avec laquelle on pouvait encore rire; celui-ci prend toute la tournure d'une femme vertueuse, qui fera payer cher son honneur.

Il s'élève en ce moment une puissance que, du reste, chaque pouvoir caresse et flatte, c'est la *garde nationale**. Véritable utopie! A entendre certaines gens, la garde nationale est toute à tout, une force agissante, une force inerte, un levier, un calmant; elle ira sur les frontières; elle restera dans ses foyers; c'est tout l'État, le fond de la langue politique. N'est-il pas déplorable de voir le gouvernement laisser un capitaine de cette garde citoyenne aller fermer, de sa propre autorité, *le club des Amis du peuple!* Un seul homme, sans mandat et sans qualité, pour un acte aussi important!... Ce petit Bonaparte a fait, dans la soirée d'hier, un petit 18 brumaire pour lequel un commissaire de police ou deux pompes à incendie eussent suffi. Mais vous saurez aussi que le club a voulu donner des gages de sa modération, et *qu'il s'est ajourné indéfiniment!...*

Ma foi, vive la France pour de semblables bouffonneries! Ne trouvez-vous pas quelque chose de plaisant dans cette surabondance d'orateurs, de ministres et d'hommes d'État, qui, en présence des Chambres, des commissions, des trois pouvoirs, de la presse libre, va s'occuper des lois, des principes, des administrations, et nous doter d'un troisième gouvernement? En effet, les anciens ministres prétendent que le *gouvernement occulte* vit encore; nous avons un gouvernement engourdi comme une marmotte, tiré d'un côté par des hommes qui veulent suivre le mouvement, et de l'autre par des écrevisses libérales, qui veulent se dorloter dans leurs chaises curules. Puis, enfin, nous sommes à la veille de voir le gouvernement des clubs s'établir. Aussi rien n'est-il plus amusant que d'écouter, par les rues, les apôtres de ces trois partis.

— Nous sommes dans l'anarchie, et vous allez voir la garde nationale tirer sur les mutins!... vous dit à l'oreille et d'un air de triomphe l'homme monar-

chique. — Il faut consolider!... donner de la force au pouvoir!... La consolidation des intérêts, etc.

Ces phrases annoncent un Guizotin.

— Comment voulez-vous marcher ainsi!... s'écrie le clubiste, le mécontent, celui qui court, parce qu'il n'est pas placé. — Il faut *fonder*, il faut asseoir solidement et sur de larges bases les intérêts nouveaux, — briser la pairie; — le cens du député est un non-sens dans le système actuel, — tout est provisoire!... etc.

Vous voyez, mon cher ami, que le système du *Globe** a triomphé, et que notre gouvernement prend la tournure de devenir une trilogie.

Je vous avoue franchement que le défaut de vues et d'unité qui marque le cabinet actuel d'un sceau de niaiserie fait le plus grand tort à nos affaires particulières. Les uns veulent que le gouvernement donne soixante millions au commerce, et les autres prétendent que c'est discréditer l'industrie que de la créditer. Peut-être est-elle dans cet état d'atonie auquel nous arrivons souvent à la fin d'une maladie. Un bon dîner tue les gens en convalescence.

Les uns voient cent mille Prussiens sur la frontière, les autres n'en aperçoivent que vingt-cinq mille. *Le National** y envoyait, comme à un poste d'honneur, un régiment qui était à monter la garde au Palais-Royal. Les hommes d'État, qui naguère prophétisaient le passé, prétendent lire dans l'avenir, et proclament hardiment un mouvement prochain contre la Chambre, si elle n'est pas dissoute ou prorogée. Mais il y a un petit nombre de bons esprits qui vont plus loin.

— Si, disent-ils, l'on continue à maintenir aux affaires des hommes élevés dans les doctrines de la République, de l'Empire ou de la Restauration, il faut désespérer de notre destinée; car nous retomberons dans l'ornière dont nous sortons.

En effet, M. de Broglie rafistole l'Université de Napoléon, et raccommode le conseil d'État; M. Louis promet cinq à six millions d'économies; les sinécures restent. Bref, aucun de ces petits hommes ne veut toucher à l'arche sainte de notre vieille gouvernementabilité.

N'est-il pas ridicule, mon cher ami, de voir que, dans quelques jours, ces gérontocrates mettront Louis-Philippe entre le dilemme au milieu duquel Charles X passait sa vie : ses amis lui faisaient peur du libéralisme, et les libéraux lui conseillaient de se défier de ses amis. Peut-être, aujourd'hui, nos vieux pantins montrent-ils au roi quelque croquemitaine dans la grande, dans la puissante et noble jeunesse qui, silencieuse, attend le pouvoir; tandis que les hommes généreux qui la voudraient aux affaires se taisent encore sur le danger dans lequel les vieillards, les doctrinaires, les trembleurs vont jeter la France.

Au milieu de cette lutte mesquine d'intérêts bourgeois, les regards s'arrêtent avec complaisance et bonheur sur la famille royale; elle a prouvé que les espérances de Paul-Louis Courier n'étaient point vaines. La simplicité noble, l'intérieur touchant, l'accès facile de cette cour modeste ont tout-à-coup contrasté avec les manières orientales de Charles X. Ce sera bientôt comme en Suède : vous frapperez à une porte, un homme vous ouvrira; vous traverserez une galerie, et vous serez introduit, après avoir décliné votre nom, auprès de Louis-Philippe, comme devant Charles-Jean. La vraie puissance est



toute simple. Notre roi populaire est, de tous les descendants de Henri IV, celui qui lui ressemble le plus. Louis-Philippe aime à bâtir, il vit en famille, il est économe, il sort volontiers déguisé, il a fait la guerre, et plus d'une fois ses habits, peut-être, ont été troués au coude comme ceux du Béarnais. Mais, comme nous sommes dans la voie du progrès, il n'a point de maîtresses, et n'est pas joueur. Hélas ! quand lui viendra-t-il un Sully ?... Tout notre espoir n'est-il que dans le rare bon sens de ce souverain pour qui l'exil a été la plus instructive de toutes les écoles ?

Devant les sourdes agitations qui grondent, le rapport de M. Bérenger sur l'acte d'accusation* a fait peu de bruit. Ce député, auquel on donne déjà le siége de M. de Coussergues à la Cour de cassation, n'a rien dit qu'on ne sût déjà. Ce discours est comme les trois coups de marteau frappés sur le théâtre avant le lever du rideau. Le drame sera dans la Chambre des pairs.

Je ne vous parlerai pas des promenades que les maréchaux-ferrants ont faites dans Paris sans consulter leurs chevaux; ce sont de petites alertes qui prouvent l'utilité de la garde nationale; et, si Paris n'était pas crotté, je croirais que les ouvriers et les gardes nationaux s'entendent comme M. Guizot et M. Benjamin Morel.

Quant aux théâtres, à la littérature, à la poësie, tout cela est mort. La tragédie, le talent et les grandes pensées ont trop couru par les rues pour qu'ils soient aux spectacles, ou dans les livres. La comédie commence à lever la tête. Vous rencontrez des fashionables qui ont reçu des balles dans la veste de leurs domestiques, des gens qui ont suivi M. Dupin partout, beaucoup d'hommes d'État qui ont organisé la révolution, et six cents héros qui sont entrés *le premier* dans le Louvre. C'est comme la plume avec laquelle Napoléon abdiqua, et dont on trouve je ne sais combien de paquets en Angleterre. Aussi, je vous assure que je me considère comme un homme très-courageux d'avouer que je voyageais sur les bords de l'Indre pendant nos glorieuses journées.

Voulez-vous ouïr un drame que j'ai rencontré hier sans souliers et sans habits ? Écoutez : un pauvre employé des Andelys arrive à Paris le 27. Il se bat comme un homme qui n'avait rien à perdre; il fait des barricades, défait des Suisses, porte des blessés et n'emporte rien; mais, aussitôt la victoire proclamée, il pense à ses Andelys, y vole, et marche jour et nuit. Il arrive dans sa patrie et tente d'y arborer le drapeau tricolore. Mais il était venu deux heures trop tôt. Son chef le destitue, il est conspué, menacé, écrasé. Il tient bon, renverse le drapeau blanc et se voit traîner en prison ! Un courrier passe. Alors, il est porté en triomphe, lui, destitué. Son chef, comprenant tout l'avantage que son subordonné vient de prendre, lui garde rancune et le punit d'avoir triomphé !... C'est dans l'ordre. Mon homme retourne à Paris. Il y est depuis cette aventure, sans place, sans argent, sans secours. Les fondateurs du *Garde national* lui donnent quelque argent et lui promettent de l'emploi.

— Mais, lui disent-ils, pourquoi ne demandez-vous pas la place de votre persécuteur ?...

— Messieurs, répond-il, je ne suis pas capable de la remplir !... Dans l'Enregistrement, il faut avoir exercé plus long-temps que moi, pour connaître le métier...

Voilà, mon bon ami, un type admirable; car songez que mon homme n'avait pas dîné, et se trouve dans un effroyable dénuement. N'est-il pas vrai que plus haut nous montons dans l'ordre social, plus nous nous sentons abaissés? Ne vous étonnez donc pas que les hommes qui se sentent du talent s'éloignent des affaires, quand ce sont des gens sans portée et sans plans qui les conduisent. Vous devez comprendre alors les refus de plusieurs de nos camarades.

Si j'avais à peindre Paris, mon cher compatriote, je le représenterais sous les traits d'une belle femme qui ne sait pas si elle doit s'asseoir ou rester debout prête à se défendre, et Paris ressemble à la France.

Quant aux Belges!... les opinions sont partagées. Nous avons été presque tous dégoûtés en apprenant que la bourgeoisie trahissait le peuple, et nous sommes, relativement à ce pays, comme un négociant qui attend que son voisin fasse faillite pour avoir ses marchandises à bon compte. L'Europe comprend instinctivement que la Belgique n'est pas assez forte pour se passer d'un protecteur. Or, cette riche et remuante contrée sera tôt ou tard le sujet d'une dispute. Cependant, notre attitude est vraiment assez modeste : elle ressemble à celle d'un officier qui, ayant déjà connu son hôtesse, se fie sur la puissance des souvenirs.

J'espère que j'aurai, dans ma prochaine lettre, à vous annoncer l'émancipation de notre gouvernement, qui aura quitté ses vieux tuteurs, quoique, jusqu'à ce soir, il soit très-certain que le changement de ministère est une fable. Nous prendrons sans doute une allure plus jeune, plus franche et moins triste, parce que la prépondérance des jeunes gens est une des nécessités de l'époque, et que nous devons rejeter les restes de l'Empire et de la Restauration, comme nous avons chassé la branche aînée. Adieu.

LE VOLEUR.

[*Le Voleur*, 30 septembre 1830.]

II

À M. M........, À TOURS.

9 octobre 1830.

Comment, mon cher compatriote, vous avez cru que je voulais me moquer de la garde nationale et soutenir les sociétés populaires!... Renversez cette proposition, et vous serez dans le vrai. Si j'ai trouvé extraordinaire que la garde nationale vînt dissoudre une assemblée illégale, c'est, entre mille raisons, à cause des dangers d'un semblable précédent. Si cette garde devient un pouvoir, et si chaque citoyen se transforme en un petit janissaire constitutionnel, qui donc pourrait, un jour, empêcher cette masse intelligente aujourd'hui, factieuse plus tard, d'aller briser une Chambre?... Il faut que chaque institution ne soit que ce qu'elle doit être : en politique, un rouage ne saurait avoir deux fins sans de graves inconvénients.

Vous me dites que tous nos propriétaires désirent ardemment la consolidation des choses actuelles, quelque défectueuses qu'elles puissent être... Hé! bien, cette opinion a triomphé. Elle est celle de tous les bons esprits à Paris, comme dans les départements. Nous sommes convenus de nous laisser guider

par des boîteux, plutôt que de risquer à tomber avec des hommes de talent. Au lieu de couler en bronze le monument de notre organisation sociale, nous le ferons pièce à pièce, comme le Louvre, comme tous nos bâtiments.

En ce moment, Paris ne s'occupe que d'une seule question, à laquelle se rattachent tous les intérêts, toutes les fortunes, même celle de notre nouvelle dynastie : *Aurons-nous la guerre?...* Comme le don de seconde vue a toujours été funeste, vous me permettrez de ne pas vous donner mon opinion. Seulement je vais tâcher de vous faire une espèce de rapport à la Martignac en vous traduisant les conjectures des deux partis.

Hier, je suis allé passer la soirée dans une maison où tout est à la guerre, même la femme avec son mari. Figurez-vous que, là, vous n'êtes pas à la hauteur des circonstances si vous ne faites pas marcher vingt-cinq mille Prussiens ou quinze mille Belges dans toutes vos phrases. Un homme est suspect s'il ne sait pas saupoudrer ses discours des mots patriotiques créés par les circonstances, comme : *glorieuses journées, roi-citoyen, émancipation générale, bien-être des peuples, la force imposante des gardes nationales, etc.* Vous êtes regardé en pitié, si vous ne jugez pas, en deux phrases, la portée des évènements qui vont presser l'Europe.

Or, vers minuit, un grand monsieur, sec, vêtu de drap barbeau, et qui me représentait assez bien *feu Roberjot,* ministre plénipotentiaire assassiné à Rastadt, se leva pour dire d'un air grave et en regardant autour de lui avec mystère :

— La guerre est inévitable!...

C'était bien la millième fois que cette phrase sacramentelle avait été prononcée; mais tout le monde contempla le vieillard et l'écouta comme aux Italiens les dilettanti écoutaient madame Pasta, quand elle apparaissait sur la scène.

— L'Europe, reprit l'ombre de Roberjot après avoir humé une prise de tabac, est conduite par une vieille diplomatie qui fait mouvoir tous les cabinets. Les hommes qui composent ce conseil secret sont, en général, des gens de talent. Ils ont renversé une révolution défendue par Napoléon; et, après quinze ans de lutte, ils sont entrés deux fois en France... Or, ils s'imagineront pouvoir y revenir encore pour y étouffer des principes qu'ils nomment révolutionnaires, et dont, d'après leur système, ils ont raison de craindre la propagation. En ce moment, la question est nettement posée dans tous les esprits. Il s'agit de substituer, dans toute l'Europe, le gouvernement démocratique à la monarchie. Si ce grand changement avait lieu, l'Angleterre perdrait toute son influence sur le continent. Son intérêt exige impérieusement que la lutte entre les deux principes subsiste long-temps en Europe; car supposez les grandes familles continentales dirigées par des assemblées délibérantes, ces nations ne se feront plus la guerre, tendront à se créer un commerce extérieur; et, du nord au midi de l'Europe, il s'élèvera un cri unanime pour rétablir ce blocus continental, la pensée la plus immense de Napoléon. Chaque pays, tendant à se suffire à lui-même, secouera le joug des Anglais. Voilà la grande révolution que le puissant génie de Canning prévoyait, et au-devant de laquelle il courait afin de la diriger au profit de son pays, sous une apparence de générosité. Ainsi, du moment que l'Angleterre a un intérêt aussi capital à entraîner l'Europe dans une conflagration générale, un homme de sens ne doit pas douter un moment de la guerre. Mais y a-t-il un seul politique auquel la répugnance

des rois de l'Europe pour le système constitutionnel soit inconnue? Des journalistes parlent de l'excellent moral des peuples... C'est une grande erreur de croire à la possibilité des révolutions européennes. Les prolétaires ne sont nulle part instruits, et tous les intérêts matériels de la propriété reposent, en Prusse, en Allemagne, en Russie et même en Italie, sur le maintien du principe monarchique. Les diplomates étrangers savent que la haute propriété, en France, partage leurs opinions. Alors, nous devons nous attendre à quelque débat sanglant, dont la Belgique sera, sans doute, le prétexte. En effet, notre ministère ferme les yeux sur les secours que la Prusse donne à la Hollande, parce que nous ne sommes pas encore prêts pour la lutte; mais, que la Belgique triomphe ou succombe, nous interviendrons nécessairement : dans le dernier cas, pour protéger le principe de notre révolution; et, dans le second, pour régler les



rapports commerciaux qui devront exister entre deux États parlant le même langage, ayant les mêmes mœurs, et dont le plus petit ne saurait, sans de graves inconvénients, léser les intérêts du plus grand. D'ailleurs, la Belgique sans protectorat est impossible, et la France en sera toujours la tutrice naturelle. Maintenant, examinons les chances de la France dans cette guerre. Quant à moi, je crois que nous n'avons pas lieu de nous en épouvanter. Ce sera le dernier combat entre les deux principes : il faudra nécessairement que l'un d'eux succombe. L'argent manquera aux puissances alliées; elles se défieront de leurs populations. L'Italie, l'Espagne et le Portugal sont en dehors de la question; car aucun de ces pays ne saurait fournir d'argent ou d'hommes à la coalition. La Russie, la Prusse et l'Autriche seraient donc les seules ressources de la politique anglaise! Eh! bien, la France peut leur opposer des forces égales aux leurs, et elle trouvera de puissants auxiliaires dans les libéraux d'Italie et de Belgique. Aujourd'hui, la guerre sera une guerre de conviction, faite par des masses. Eclairés par les traits de perfidie dont Napoléon fut quinze ans la victime, nos généraux ne quitteront pas un pays sans en avoir détrôné le souverain en lui imposant une assemblée délibérante; et nous aurons, en peu de jours, la

paix, parce que nous sèmerons partout la guerre entre les intérêts... Quant à l'Angleterre, la lutte sur mer sera décisive entre nous... Qu'elle y songe à deux fois!... Nous avons, en France, fait assez de progrès pour trouver un moyen de destruction nouveau qui terminerait rapidement son pouvoir maritime, et qui rendrait la liberté commerciale aux deux mondes. Grâce au sinistre génie de la Balistique, nous saurions hasarder à ce terrible jeu des chaloupes contre ses vaisseaux, des armes nouvelles contre de vieilles armes. Notre Napoléon de la mer est, peut-être en ce moment, occupé à méditer dans un profond silence la ruine de cette puissance machiavélique. En abattant l'empereur, elle a donné un fatal exemple dont l'Europe profitera tôt ou tard. Permis à ses journalistes de compter les canons de Woolvick *, et d'en effrayer le continent : il y a quelque chose de bouffon à lire les calculs par lesquels ils supputent leurs vaisseaux et tous ceux de l'Europe. Ils oublient que nous pouvons avoir la victoire sans tirer un coup de canon. Est-ce pour leur faible population qu'ils iront chercher les denrées du nouveau monde, quand les nations européennes sauront s'en passer pendant quelques jours comme jadis le fit l'UNION*?...

Le vieux républicain se tut, et, moi, je quittai le salon de la guerre pour aller au salon de la paix.

Les gens que je trouvai dans la maison pacifique étaient d'honorables propriétaires dont les biens sont situés sur les frontières où la guerre aurait lieu, en cas de guerre; aussi tous avaient-ils des dispositions merveilleusement amicales...

— Nous resterons en paix, disaient-ils, parce que personne n'a intérêt à commencer une lutte qui serait sans prétexte. Tous les fonds de l'Europe tomberaient à l'instant et ruineraient des populations entières... Mais l'Europe a été surprise par une révolution faite en trois jours, et nulle puissance n'est préparée à une aussi violente agression. Le principe de la royauté ayant été maintenu en France, il serait difficile de trouver des prétextes à une coalition. Une dynastie chassée trois fois d'un pays n'y saurait jamais rentrer, même par la puissance des baïonnettes. Aucun souverain ne voudra tenter une expédition au retour de laquelle il trouverait une charte et une assemblée chez lui. Tranquille, l'Angleterre a du crédit; belligérante, elle serait ruinée. Les Russes ne quitteront pas leur pays, en laissant Bernadotte derrière eux; Bernadotte, qui pourrait, par une alliance avec les Turcs, et par un soulèvement en Pologne, mordre ce corps que son immense étendue rend facile à détruire... Non, les questions de diplomatie soulevées par la guerre sont trop nombreuses. Il y aura sans doute un congrès, et la bataille se livrera autour d'un tapis vert entre tous les vieux arbitres de l'Europe.

Telles sont les plus savantes conjectures que j'aie entendu faire; car, pour des lieux communs de politique, vous sentez, mon cher ami, qu'ils abondent. Si j'ai mentionné les espérances du vieux républicain relativement au succès d'une lutte maritime, c'est que ses espérances ne sont pas tout-à-fait vaines...

Mais laissons ces hautes questions; car j'ai encore une petite pièce et un drame à vous jouer comme dans ma dernière lettre. Vous ne sauriez imaginer un spectacle plus curieux que celui des assemblées saints-simoniennes. Les craintes de Voltaire ne sont plus fondées, et nous avons, depuis quelques jours, une petite religion dont nous pouvons rire. La secte des saints-simonistes a déjà un temple où quelques-uns de leurs prêtres prêchent un comique Évangile : il y a sans doute des gens de talent au sein de cette école; car ce n'est pas une

idée ordinaire que de vouloir remplacer le fanatisme des mystères par le fanatisme des pensées; de dire, comme Oven et les méthodistes, que le premier venu peut s'instituer prêtre et cathéchiser; enfin, d'essayer à introduire une religion dans la politique; mais, malheureusement, mes saints-simonistes attaquent les petits écus que vous autres, gens de province, entassez avec tant de joie dans vos escarcelles... Ils veulent mettre tout le matériel social en régie, et nous empêcher de succéder à nos pères décédés. Jusqu'à présent, le fisc ne leur a pas cherché querelle; mais, en ce moment, les administrations ont tant de procédés!... Je suis, en vérité, bien fâché qu'ils soient trop ridicules, parce que le plaisir qu'ils nous donnent ne durera pas long-temps. Nous allons, en ce moment, aux saints-simonistes comme autrefois nous allions aux Variétés. Jamais Potier n'a dit ses phrases incompréhensibles avec autant de sang-froid que ces messieurs en mettent à débiter leurs oraisons funèbres sur les droits successifs. Ils ont une dignité et un sang-froid qui donnent un caractère d'originalité à leurs représentations. Le directeur de la troupe est presque aussi habile que M. Poirson; car il paie des gens pour écouter, d'autres pour comprendre. Il a su trouver des femmes qui ont des extases. Leur pape est intronisé; et je crois qu'il doit annoncer, dimanche, que Saint-Simon a été nommé membre de la Sainte-Trinité, en remplacement du Saint-Esprit, admis à faire valoir ses droits à la retraite.

Quant au drame, pour cette fois, mon cher ami, il est moins gai que le dernier.

S'il faut en croire des voyageurs arrivés de Toulon, les préposés du gouvernement auraient ouvert le cercueil du fils de M. de Bourmont*, pour y chercher de l'or... Il est tombé dans la cervelle d'un employé que le père avait pu farcir le cadavre de son fils de pierreries ou d'or... On parlait d'un million..., d'un million qui doit peser huit à neuf cent livres... Comment! ces gens-là n'ont pas essayé de savoir ce que pesait le cercueil d'un enfant de la France, jeune homme devant la tombe duquel il ne doit plus y avoir de ressentiment, et auquel nous n'avons plus que des pleurs à donner?... J'ai senti un frisson en écoutant cette horrible histoire. J'avais bien entendu parler de pirates qui, considérant les hommes comme des cassettes, éventraient leurs prisonniers; c'était un crime de forban; mais fouiller les morts!... c'est quelque chose de pis et d'inouï : c'est la violation de toutes les lois divines et humaines. Un employé aller en avant des vers! J'aurais mieux aimé que la France eût perdu un million que d'avoir à déplorer une si horrible profanation. Ce fanatisme de persécution est d'autant plus ignoble, que je puis vous assurer, d'après des documents positifs, que l'armée d'Afrique sortira pure de toute accusation du tribunal érigé par le général Clausel. Mais vous annoncer une telle nouvelle, c'est froisser bien des opinions reçues!...

Vous savez que je ne sais quel courtisan écrivait à un solliciteur, sous Louis XV : « Quand le roi aura du crédit, je vous en préviendrai... » Eh! bien, mon cher ami, Louis-Philippe prend faveur. J'ai entendu des gens pleins de capacité affirmer que notre roi est plus fort que son gouvernement. Il a de hautes pensées d'ordre, il étudie sa position tout autrement que ses devanciers ne le faisaient. Nous espérons avoir en lui un Louis XVIII constitutionnel, plus franc que son prédécesseur, et dont la profonde sagesse saura conduire le pays dans une voie de calme et de tranquillité.

Quatre partis bien distincts entourent ce trône élevé d'hier : ce sont les nationaux, les légitimistes, les radicaux et les carlistes, nommés les *carlins* par quelques journaux. Le parti national est représenté par les *Débats, le Constitutionnel, le Courrier, le National;* mais il se scinde en deux fractions : la secte des *progressifs* représentée par *le Temps* et *le Courrier,* qui veulent renverser la gérontocratie et amener au pouvoir les capacités réclamées par l'état du pays; et les *acculards,* qui essayent de s'accrocher à toutes les vieilles friperies de notre gouvernement. Ceux-là défendent notre habit d'arlequin, et se réunissent pour ajourner toutes les questions. Tous s'accordent néanmoins à soutenir Louis-Philippe, et son élection est un principe qui leur est cher.

Le second parti, celui des *légitimistes,* moins nombreux en hommes, mais plus influent, peut-être, à cause de ses possessions territoriales, dénie la légalité des actes de notre gouvernement. Il regarde Henri V comme le véritable roi de France. Nous sommes dans un état transitoire. Henri V est un gage de sécurité pour le pays. Enfin, à entendre les plus habiles, Henri V ne saurait revenir sans garantir toutes les concessions faites par Louis-Philippe.

A la tête de ce parti est M. le vicomte de Chateaubriand, et la *Gazette* serait l'organe de la masse d'intérêts que les *légitimistes* représentent. Vous pouvez hardiment compter toute la grande propriété dans les rangs de ces hommes consciencieux. Recruté de tous les mécontents, ayant rassemblé tous les intérêts matériels froissés par la révolution de Juillet, ce parti me semble le plus dangereux. Il est gros d'une bataille de Culloden *. Il est redoutable à la dynastie actuelle, parce que, dirigé par des gens habiles et fins, il a senti qu'il faut largement reconnaître les principes consacrés par le sang des Parisiens, et qu'il offre, de plus, des garanties séduisantes de paix avec le reste de l'Europe. Les mauvaises mesures prises par le gouvernement actuel, relativement à la diplomatie et au maintien des magistrats, ont laissé à ce parti de nombreux auxiliaires dans l'administration. Là est le nuage qui troublera l'atmosphère.

Je ne vous parle pas des *impérialistes,* qui rêvent leur Napoléon II, ils sont en petit nombre; mais ils représentent des ambitions froissées que l'on n'a pas encore assez ménagées.

Quant aux *radicaux,* ils sont dans la plus grande défaveur, et j'ose vous prédire que les doctrines de *la Révolution,* du *Patriote,* etc., n'auront jamais cours dans un pays aussi éminemment classifié que l'est la France. Il faut savoir reconnaître, en dépit des penseurs qui se laissent croître les cheveux, et qui veulent donner un morceau de pain à tout le monde, que les industriels ne songent à renverser les hautes sommités sociales que pour partager le pouvoir avec elles. La liberté des États-Unis nous ferait horreur au bout de deux ans, et nous la trouverions froide, sans gaieté, sans physionomie. La grande pensée que doivent faire triompher les institutions modernes est celle de contenir la classe pauvre, tout en donnant les moyens, aux capacités qui s'y trouvent, de se produire; mais aussi d'assurer la tranquillité des hautes classes; or, en ce moment, je vois préparer contre elles de très-mauvaises lois.

Quant aux *carlistes,* représentés par *la Quotidienne,* à laquelle l'opposition a rendu quelque nerf et donné une certaine verdeur, ils sont *rari nantes in gurgite vasto.* Ce sont des niais-martyrs de leurs opinions. Ils se rattachent nécessairement aux légitimistes.

Vous pouvez comprendre, par ce rapide aperçu, les difficultés que Louis-

Philippe rencontrera dans les premières années de son règne. En résumé, son gouvernement doit ouvrir de grands ateliers de travaux sur les lignes où la misère se fait le plus sentir, amener au jour les capitaux cachés, en autorisant les canaux, et leur donnant des concessions très-avantageuses. Louis-Philippe demeurera, non parce qu'il a su démêler que la question de son existence serait décidée par tous les gens âgés de vingt-cinq à trente ans, qui sont enthousiastes de son gouvernement, mais par un fait qui lui donne une plus grande raison de sécurité. En ce moment, tous les intérêts sont froissés, et, dans cette tourmente, les partis éprouvent la nécessité de se rattacher à lui, pour le moment; s'il est habile, ce moment doit devenir une habitude et faire, d'un an, l'avenir.

Le Voleur.

[*Le Voleur,* 10 octobre 1830.]

III

À M. L..., À ARGENTAN.

18 octobre 1830.

J'ai été voir Virginie Déjazet représentant Napoléon. Excellente plaisanterie! Pendant que M. Victor Hugo fait des odes à la Colonne, il y a d'autres hommes qui la dépècent, la taillent, se la partagent, et la mettent en pièces



de six liards, afin de donner à tout le monde un grand homme en petite monnaie. Napoléon en vaudeville, prostitué par des comédiens de l'Ambigu-Comique, des Variétés, où M. Cazot s'est chargé de nous en offrir les traits, du Vaudeville, du Cirque-Olympique, etc., est tout-à-fait digne de Napoléon

en sucre d'orge, en liqueur, en savon. Cette immense figure est encore trop près de nous pour que, même un homme de génie, le mette à distance, à plus forte raison un vaudevilliste. Mais ces représentations napoléonisées, qui attirent peu de monde, ont prouvé la vérité d'une grande maxime politique. Nous apprenons enfin qu'il faut laisser s'user d'eux-mêmes les hommes et les choses. Le méticuleux système de la Restauration, relativement aux idées dont elle se faisait des croque-mitaines, a été jugé en peu de jours. Une extrême liberté de pensée ôte tout danger à la pensée. En huit jours, nous en avons fini avec Napoléon, et, dans huit jours encore, même la révolution de juillet aura passé dans les paravents, dans les estampes, et vous vous moucherez avec la prise de l'Hôtel-de-Ville. Il n'y a rien comme un triomphe pour tuer un homme ou une idée : la persécution est la vie des choses religieuses et politiques. Aussi, que le gouvernement actuel émancipe les théâtres et les auteurs, ils tomberont dans le marasme. La liberté rend tout impossible en littérature. La Révolution n'a pas donné un seul chef-d'œuvre, parce qu'on pouvait tout faire et tout dire, et que les littérateurs ne brillent que par l'attaque ou la résistance. Voltaire et Diderot, Rousseau, Courier livraient des batailles morales.

Ainsi l'époque actuelle, mon cher ami, n'est le temps ni des hommes ni des choses : c'est le siècle aux événements. Les faits ne laissent de place ni à une renommée ni à une idée. La royauté elle-même s'efface au milieu de l'action de tous ces peuples en mouvement.

La royauté est traînée avec une patrouille par *la Silhouette; le Gastronome* l'envoie dîner au cabaret; les journaux l'enrégimentent dans une batterie de la garde nationale, ils la mettent à tout. Elle est sans façon, sans cour, et, chose qui m'effraie, sans barrière. Elle est là toujours en présence du peuple, et voudrait se faire peuple. Elle ne saurait être à la fois en haut et en bas, et alors elle est devenue une haute question de politique. Sera-t-elle ainsi plus grande, plus forte, plus respectée en France que par le passé? J'ai peur que le *Qui t'a fait roi?*... ne soit un mot moderne; et que, dans quelques années, le trône ne soit obligé de recommencer avec les bourgeois la lutte que les premiers rois ont soutenue contre la féodalité, qui les avait mis sur le pavois soldatesque. Le gouvernement d'une nation ne serait alors qu'une roue qui tourne, et à laquelle chaque époque donne la couche de peinture qui lui plaît, — *è semprè benè.*

Ainsi a fait M. Scribe pour *le Dieu et la Bayadère*, opéra-ballet ou, à l'aide de quelques guenilles, de deux airs, d'un beau décor, il nous a remis devant les yeux la vieille idée de *la Courtisane amoureuse*. Un dieu vient sur terre pour y chercher une femme dont il soit aimé véritablement, et, après bien des vaines tentatives, il ne la rencontre que parmi les prostituées. A la fin de l'Opéra, la bayadère, cette fille des rues dans l'Orient, obtient la canonisation dramatique. C'est toujours La Fontaine, *Manon Lescaut, les Amours des Anges*, etc. J'ai été enchanté qu'un homme d'esprit comme M. Scribe se soit amusé à nous dire, en langage d'opéra, que nous sommes de grands enfants auxquels les marchands de jouets politiques ou littéraires livrent toujours les mêmes poupées....

Hier, mon cher ami, j'ai trouvé, vers minuit, le Palais-Royal entouré de groupes nombreux criant : *Mort aux anciens ministres!*... Le drame que je vous avais annoncé commence dans les rues. N'est-ce pas effrayant d'entendre des voix

vengeresses demandant des têtes aux murs du Palais-Royal! J'ai pensé au lion de M. Martin*, tranquille tant qu'il ne goûtera pas au sang!

La garde nationale passait et repassait, armée, essayant de diviser des attroupements qui se reformaient plus menaçants après son passage. Elle a traversé Paris dans tous les sens. Pourquoi?... Pour savoir si le peuple entier veut la mort des ministres, ou si ce cri n'est poussé que par un petit nombre de patriotes. Alors que faire?... Si le gouvernement protège les anciens ministres, il est perdu. La force qui l'a élevé le détruira. Si le gouvernement les abandonne à la fureur d'une vengeance populaire, où sera la justice, la dignité? En peu de jours, cette question a pris d'immenses développements. Elle est en ce moment tout le gouvernement; mais aussi elle est un résultat des fautes commises par le ministère.

La vieille Chambre est au-dessous d'une révolution faite sans elle. Je tiens de bonne source qu'aujourd'hui les ministres regrettent amèrement de ne pas avoir dissous ce *parliament-rump**, et de s'être privés des immenses ressources légales et politiques qu'une assemblée nouvelle, armée de pouvoirs nouveaux, leur eût données.

La Cour des pairs est dans une extrême angoisse. Elle est peu nombreuse, et elle sent bien que ses votes seront comptés; mais elle est en présence d'une capitale irritée. Condamnera-t-elle à mort des hommes condamnés par toute la nation?... Voilà la question que chacun se fait. Plus long-temps ce grand procès restera pendant, plus les esprits s'aigriront. Pour ceux qui sont habitués à juger les hommes et les choses, ces événements disent à haute voix que les ministres doivent être sacrifiés hardiment. Il n'existe pas de terre, en France, qui ne leur soit meurtrière, et ils n'ont pas d'autre asile que l'échafaud. Si les pairs votent bien et vite, ils participeront au gouvernement et sauveront leur *hérédité* d'une prochaine destruction.

Mais à quoi peuvent se décider quatre-vingt-seize ou cent vingt pairs qui voient toutes les sommités sociales désertant Paris, leurs collègues, en plus grand nombre qu'eux, se sauvant d'eux, comme de lépreux, car tous les jours quelque calèche emmène une famille du faubourg Saint-Germain? Il est certain que l'aristocratie émigre dans ses terres. Elle met Paris en pénitence. Elle va bouder les Italiens, l'Opéra. Elle espère dépouiller la capitale de sa physionomie. C'est un dépit qui tiendra même contre les agaceries de la cour nouvelle, si la cour en fait, parce que l'aristocratie a résisté à une plus forte puissance, et, quand elle l'a embrassée, ce fut pour lui donner le baiser de Judas.



— Plus de fêtes, si ce n'est les raouts d'or et d'argent de vos stupides banquiers, de vos ministres bourgeois, qui ne savent ni concevoir une fête, ni créer des salons où l'on s'amuse, parce que, fidèle à leur patrone, *la Fortune*, ils vendent ce qu'ils donnent!...

Ainsi a dit le noble faubourg. Et, après avoir jugé qu'il y avait, entre lui et la capitale, incompatibilité d'humeurs, il a divorcé. Je ne comprends pas trop

quels plaisirs ces vieilles familles trouveront au fond des provinces. Est-ce une Ligue, est-ce une Fronde?... Peut-être est-ce les deux; car nous avons laissé le clergé tout armé! Pourvu que ce soit quelque chose d'amusant, car nous sommes singulièrement tristes depuis que nous sommes si singulièrement libres.

M. de Talleyrand annonce, dit-on, que l'Angleterre envoie des armes à nos nobles, à nos preux... Si ces gens-là les prennent..., cette fois, ils se suicideront!...

L'Angleterre vend des fusils à la Vendée, elle nous vendra des officiers, des espions, de la poudre, des manifestes, une contre-révolution toute vissée, polie, fabriquée et allant sur des roulettes, si elle le peut. Comme je vous le disais dans ma dernière lettre, ainsi le veut *son intérêt*. C'est le grand mot de la politique anglaise.

Il y a, au fond de toutes nos affaires, une espèce de maladresse qui perce. Je crois que l'aristocratie ne demandait pas mieux que de s'associer à notre révolution, et qu'il y avait moyen de la compromettre avec le nouvel état de choses; mais, que voulez-vous! nous avons fait une grande révolution, et elle est allée tomber entre les mains de quelques petits hommes. Voilà le secret de toutes nos infortunes.

Les lois présentées sont toutes incomplètes ou appartiennent à des conceptions vicieuses; elles ne se rattachent à aucun plan fixe; elles attaquent plus ou moins des droits acquis. Il semble que le système du ministère soit de n'en point avoir. Tout ce qu'il fait sent le *provisoire*, parce qu'il ne croit peut-être pas en lui-même.

Ainsi, la loi sur les gardes nationales mobiles a consterné les familles. Cette loi est un premier pas vers un système destructeur de toute tranquillité. D'après la Charte, un homme est resté vingt ans sous le coup d'une institution qui pouvait lui demander six années de sa vie. A cette idée se subordonnaient ses plans de fortune, sa profession, son avenir. Après sa libération du service militaire, il pouvait se forger un thème d'existence. Aujourd'hui, la PATRIE peu scrupuleuse va l'envoyer sur la frontière et lui faire risquer sa vie... Ce n'est rien! mais sa fortune et ses plaisirs : aujourd'hui, c'est trop demander.

Il semble, en vérité, que, depuis le mois de juillet, le gouvernement s'amuse à écrire des variations sur l'air de Boïeldieu : *Ah! quel plaisir d'être soldat!...*

Mais, si vous ne respectez pas les droits de liberté individuelle, acquis aux citoyens, vous ne respecterez pas plus le *trois pour cent*, intérêt financier, et vous marcherez dans la voie des *réquisitions*, du *maximum*, toujours au nom de cette prestigieuse et terrible patrie; et «Tu es un mauvais citoyen!...» remplacera «Vous êtes l'ennemi du roi!...»

Peut-être est-ce cette loi et celle sur la pénalité de la garde nationale qui ont fait fuir le faubourg Saint-Germain en province?

N'est-il pas ridicule de penser qu'en ce moment, nos ministres font une loi aussi sévère que l'est celle de la *pénalité*, inutilement? En effet, les dispositions de cette législation inquisitoriale, petite, mesquine, semblable à celle des Droits-réunis, seront-elles jamais appliquées dans les départements?... Est-ce dans nos villes, où tous les hommes sont sans cesse en présence et en contact, qu'un boutiquier condamnera sa pratique à la dégradation civique?... Alors, la loi serait dans l'intérêt de cent mille gardes nationaux de Paris,

et contre un millier de réfractaires!... Oh! quelle bouffonnerie qu'un gouvernement!...

Mon cher ami, nous jouons de malheur. Le parti des idées nobles triomphe! nous appelons au pouvoir les hommes libéraux que nous croyons les plus forts! élevés sur le théâtre, ce sont des nains!... Est-ce qu'il y aurait quelque chose de plus grand que le libéralisme en avant?...

Il y a toujours un fait constaté : c'est que le libéral de 1819 est aujourd'hui aussi vieux, aussi imbécille, aussi niais, aussi incapable que l'émigré rentrant en 1814. Il en est encore aux idées d'opposition du centre gauche, et il fait des allusions au moment où le *Journal des Ouvriers,* affiché dans les rues, dit les choses et juge les hommes dans le style de Danton.

Un célèbre spéculateur a déjà gagné plusieurs millions à la Bourse. Cette fortune, composée de toutes les infortunes, est un objet d'envie pour bien des gens. L'humanité ne change pas. Un ferblantier vend bien des inscriptions de *Morts pour la patrie* (3 livres 10 sous), pourquoi M. O*... ne convertirait-il pas notre misère en billets de banque?...



Au milieu des désastres du commerce, de l'imminence des événements politique, tout pâlit. Je ne comprend pas comment quelques hommes de bon sens risquent leur amour-propre en faisant des pièces ou des livres. Je ne vois en ce moment qu'une seule chose de vivante dans Paris, c'est la garde nationale! Partout des uniformes bleus, rouges, des pompons, des aigrettes, des schakos, des éperons, des sabres... Partout est écrit le triomphe du général La Fayette.

Je suis, comme vous le savez, son admirateur sincère. Sa vie est une belle vie, c'est plus qu'une vie d'homme, c'est l'histoire de deux pays! Son nom seul raconte quatre révolutions immenses : l'Amérique, 1789, 1815 et 1830. Comme caractère politique, il ne s'est jamais démenti, c'est un homme de simplicité antique. Je l'aime, parce que j'aime mon pays et qu'il en représente les vœux. Je l'aime, parce qu'il est grand et noble, et aussi parce que Washington lui a confié son épée. Mais je n'ai point oublié que j'ai souvent rompu jadis des lances pour mon idole. Il était placé par l'aristocratie sous le poids d'une accusation grave. Les gens de bonne compagnie le représentaient comme atteint d'une *idée fixe* relativement à la garde nationale. Je pense comme lui : cette admirable institution est la sécurité même du sol; c'est mieux, elle est le sol tout entier armé pour maintenir l'ordre. Mais cette grande idée, son rêve de quarante ans, n'était-il pas alors l'écueil de sa vie?

La Fayette, conseillé par des amis sincères, n'aurait-il pas dû ne prêter que l'appui de son nom à nos glorieuses journées, organiser sa garde citoyenne, et n'en passer qu'une revue pour saluer une dernière fois le triomphe de son idée; puis, patriarche de la Révolution, s'enveloppant de sa gloire, il devait peut-être aller s'ensevelir à la Chambre des pairs, laissant à son fils le soin de continuer ce grand nom à la tribune? N'était-ce pas être immortel dix ans plus tôt?

Maintenant, je tremble qu'un jour, semblable à Necker, ses soldats ne

passent devant lui avec indifférence, ne saluant même plus un débris. Il faut savoir, à l'exemple de quelques hommes héroïques, monter à propos dans les cieux. Il n'est pas donné à tous les grands génies d'aller mourir à Sainte-Hélène!...

Mon cher ami, nous sommes dans la plus détestable des situations : nous attendons des événements, nous attendons de bonnes lois, nous attendons une vengeance, nous attendons des plaisirs, nous attendons une Chambre, une cour, un gouvernement, une littérature, une législation, un crédit et des grands hommes... Par Dieu! le Panthéon est ouvert et nous sommes tous embarrassés de notre reconnaissance!

Si les départements ne nous envoient pas un petit Pitt, un cardinal de Richelieu de la liberté, ou un quart de Napoléon, je ne sais pas ce que deviendra le ministère en présence d'une masse aussi effroyablement intelligente que l'est la nôtre, hardie à critiquer, inhabile au frein, volontaire, capricieuse et pauvre d'argent.

En politique comme en littérature, nous rencontrons, par les rues, une foule d'homme qui représentent la somme des progrès sociaux. Nous sommes encombrés des hommes à talent de l'autre siècle; mais où est celui qui saura porter cette somme au-delà de la mesure actuelle?

Une seule chose est bien comprise : cet homme ne sera jamais un homme de quarante ans. Il a vingt-cinq, vingt-deux ans peut-être; il est petit, et ce n'est ni un bavard, ni un globiste, ni un bureaucrate. — Adieu.

LE VOLEUR.

[*Le Voleur,* 20 octobre 1830.]

IV

À M. LOUIS M..., À CHATELLERAULT.

28 octobre 1830.

Je me trouve heureux, mon cher ami, de pouvoir correspondre avec vous, par la voie d'un journal qui s'adressant à toutes les opinions du pays, n'a besoin d'en flatter aucune pour réussir. Cette feuille est, en quelque sorte, une place publique où l'on peut dire la vérité sans craindre de blesser les auditeurs, parce qu'ils sont habitués à y voir les curiosités littéraires de chaque école, à y entendre la grosse caisse de M. Hugo, en même temps que les castagnettes de Musset.

Nulle autre feuille n'oserait risquer de telles hardiesses. Si j'ai des imitateurs, ils accomplissent, en satellites fidèles, leurs révolutions autour de leur abonné, sans quitter la sphère de ses idées habituelles. Chose étrange! Si quelque vérité politique scintille à l'horizon, elle se transforme en autant de vérités différentes que nous avons de journaux. L'abonné n'est-il pas un prince? il veut être flatté. Il s'agit bien de lui dire ce qui est; il faut deviner sa pensée. Fausse ou vraie, un rédacteur la lui traduit, afin que ce monarque plébéien ait, tous les matins, le plaisir de se croire un homme de génie, en se rencontrant avec l'opinion publique, travestie par les gens d'esprit du *Constitutionnel* ou des *Débats;* et ces derniers attendent avec respect que leurs stupides pachas

se plaignent d'étouffer pour leur dire : — «Mais, oui..., le temps est un peu lourd!»

Aucun de nos journaux ne voudrait compromettre les intérêts particuliers qu'il représente, en abordant avec franchise certaines difficultés de notre position actuelle; mais un inconnu qui n'a rien à perdre ou à gagner, peut parler sans crainte. Ainsi ferai-je!

Vous avez sans doute lu dans toutes nos feuilles les deux mots à la mode : *le mouvement* * — *la résistance* * ?... L'argot politique roule sur ces deux expressions, qui aident merveilleusement les sots à se tirer d'affaire dans une discussion. — «Je suis pour la résistance!...» dit trois fois avec un hochement de tête, donne à un homme l'apparence d'un profond politique. C'est l'*Abracadabra* de notre *politiquomancie*. — «Nous ne pouvons nous sauver que par le *mouvement!*» est une phrase admirable dans la bouche des jeunes gens. Elle est à la portée de toutes les intelligences; et les femmes, dont l'imagination mobile aime à trotter, ne haïssent pas ce système. Je voudrais connaître le faux monnayeur qui a battu ces deux pièces avec lesquelles nous nous payons en ce moment toutes *les différences* dans nos discussions politiques... Il doit bien rire sous cape.

Que de réflexions naissent avec les événements! Quel phénomème politique produisent les élections? *l'indifférence!* Personne en France ne s'intéresse à leur résultat. Un pressentiment secret nous avertit que ces nouveaux députés quadragénaires vont rendre la Chambre plus lourde, et en accélérer la chute. Une réaction aura lieu nécessairement contre cette assemblée morte avant de naître; condamnée, sans être entendue; jugée sur échantillon. Elle tombera comme un fruit trop mûr.

Mais dans quelle voie entrerons-nous?

Les hommes de haute prévision reconnaissent aujourd'hui les symptômes d'une lutte prochaine entre les départements et Paris. Qui l'emportera?

Ici, les orateurs de salon, les journalistes et tous les ministres en herbe (car il n'y a pas de coterie qui ne soit grosse du grand homme que je vous demandais dans ma dernière lettre), tous, stipulent un gouvernement, tracent une marche, élaborent des plans, comme si Paris était la France. Ils ignorent l'ignorance de nos provinces, qui ne se soucient pas plus de *résister* que de se *mouvoir*, et qui vont tuer le gouvernement avec de *bons choix*, comme un particulier se ruine par de *bons marchés*.

Faire un bon choix, selon vous autres, c'est élire un homme âgé, entêté comme une mule, habitant depuis long-temps sa ville, et décidé à sacrifier les intérêts des quatre-vingt-cinq départements aux exigences du sien; un homme qui a étudié la politique dans *le Constitutionnel*, et le gouvernement, dans sa famille; par-dessus tout, *homme de probité*. Nous continuerons à prendre le ministère dans la Chambre, et nous aurons, au rebours de don Juan de Belvidéro, héros du conte de *l'Élixir* * publié par la *Revue de Paris*, un corps vivant surmonté d'une tête de mort. Voilà la France! La voilà telle que vous la ferez! Mais vous savez mieux que nous pourquoi la province n'est rien : n'est-ce pas faute d'institutions municipales? Et elle n'en aura pas, tant que vous nous enverrez le *caput mortuum* de la population. Le gouvernement peut tourner long-temps encore dans ce cercle vicieux; y rester, c'est périr.

Quoi! un peuple tout entier a soif de gouvernement; il demande à sentir

la verge du pouvoir, et personne ne veut ou ne peut le gouverner. Il est là, disant : « Prenez ma liberté, je ne vous la vends pas, je vous la donne, à condition de me rendre heureux et tranquille ! » Eh ! bien, ce cahier d'enchère semble trop onéreux à nos hommes d'État.

Depuis dix jours, la France et sa destinée est renvoyée comme un volant, entre des raquettes, de chez M. Laffitte chez M. Casimir Périer; de chez M. Casimir Périer chez M. Guizot. La patrie est comme une courtisane dont on redoute les étreintes. L'un, trop malade pour présider la Chambre des députés, se trouve en bonne santé pour le ministère. L'autre craint de perdre sa popularité. Tous ces gens à haute vue, ces vieillards jeunes et ces jeunes vieillards craignent d'être entraînés ou débordés par le courant des évènements. Si l'on ne se hâte pas de proposer à la jeunesse le pouvoir sur soumissions cachetées, un jour, un homme le trouvera sur une borne.

Il semble, à les entendre, que, sans les avocats ou sans les banquiers, l'État serait perdu. Le bavardage des uns et l'agiotage des autres ont passé dans les affaires publiques. Chaque soir, il y a, dans Paris, des hommes en hausse ou en baisse, et d'interminables discussions. La mesquinerie des habitudes bourgeoises de ces grands citoyens sortis d'un comptoir ou d'une étude stigmatise notre gouvernement, et lui imprime un ridicule inouï dans l'histoire. Ils contrefont le Directoire comme ils ont aidé à contrefaire une usurpation. Élever un trône, sans lui donner de grands pouvoirs, est le contre-sens politique le plus niais. Pépin-le-Bref, Hugues-Capet, Napoléon, n'étaient pas des médiocrités. En 1830, les conditions d'une élection royale exigent peut-être encore plus de puissance qu'aux époques de ces trois règnes magnifiques... Eh ! bien, je ne veux pas d'autres preuves de l'incapacité du ministère que la manière dont il se laisse rouler dans les escaliers en transigeant de marche en marche, au lieu de sauter bravement par la fenêtre.

Un jugement solennel condamna les *Amis du peuple*. Le roi veut, dit-on, leur faire grâce, pour être conséquent avec le principe en vertu duquel il a signé la délivrance de tous les condamnés politiques. Les ministres accourent; ils représentent au roi le danger d'une telle mansuétude, et je ne sais quel journal est grondé d'avoir annoncé prématurément la clémence royale. Quelques jours après, le premier magistrat de Paris assemble à l'Hôtel-de-Ville, ou parlemente avec une société populaire dont il est membre, ainsi que son secrétaire-général. Il se met en hostilité ouverte avec le gouvernement, et dit fièrement aux ministres : « Destituez-moi, ou donnez vos démissions !... » La justice, qui s'effaroucherait des assemblées du manège Pellier, prend sans doute la Société de *Aide-toi, le ciel t'aidera,* pour une commission : il y a deux esprits dans le gouvernement. *Le Temps* défend le ministère, et *le Courrier,* organe du *mouvement,* justifie M. Odilon-Barrot, en accusant son rival d'être vendu à M. Guizot !... Quelle pitié que de voir un journal comme *le Courrier,* criant il y a six mois contre les diffamations de la *Gazette,* et injuriant aujourd'hui le plus honorable de ses confrères.

Je vous en prie, mon cher ami, cherchez vous-même l'épithète qu'il convient de donner à ce gouvernement. Voilà cependant les gens qui prétendent soutenir un trône et gouverner la France ! Ils m'ont fait comprendre deux hommes : Louis XVIII et Fouché !... Fouché, qui n'aurait pas laissé au parti des légitimistes plus de deux mois d'existence; Louis XVIII, qui a su mourir

sur le trône entre deux haines, en disant à sa nièce : «Prenez garde de retourner à Mittau !»

Le Palais-Royal n'est séparé d'Holy-Rood* que par un bras de mer. Ce détroit est plein du sang de juillet. Une dynastie, je ne sais laquelle, doit s'y rajeunir ou s'y noyer. Louis XVIII et Fouché auraient compris les dernières phrases du discours de M. de Chateaubriand, qui a peut-être lu dans l'avenir : les hommes immortels en sont si voisins !...

Mais qu'attendre de ministres qui mettent tout en question au lieu de tout décider; qui laissent la vieille diplomatie éteindre le feu mis aux quatre coins de l'Europe, et lui aident à venir, un matin, nous imposer quelque sainte alliance; qui n'ont ni plans de finances ni plans de gouvernement; qui ne



savent ni faire la guerre, ni rester en paix; et qui continuent les tiraillements politiques intérieurs que nous reprochions à la Restauration, débats intestins dont l'Europe a si bien profité ? Ils ne dépensent pas notre force et notre argent en couvents, mais en atermoiements avec les hommes et les choses. Un de leurs *faiseurs* a élaboré, séance tenante, trois projets de loi sur les boissons pour arriver au chef-d'œuvre que vous connaissez.

M. Guizot travaille, dit-on, jour et nuit; mais, d'après la nature de ses travaux, je le compare à un négociant qui s'occuperait à balayer ses magasins, au lieu de rester au lit à combiner, comme Ouvrard, des spéculations fructueuses et profondes. Je connais un homme qui court toute la journée à pied pour gagner dix francs; c'est un homme actif; mais son voisin va en voiture, dort long-temps, et en gagne deux cents. Enfin, tous les livres d'histoire ne nous disent-ils pas qu'Agrippa menait l'empire en restant sur son lit, fainéant en apparence ?

Un homme de bon sens peut juger le gouvernement actuel sur un seul fait : son incapacité s'y est peinte d'un seul trait.

En ce moment, il prête trente millions au commerce, de manière à encou-

rager la production au lieu de créer des consommateurs. Aux uns, il prend des marchandises; aux autres, des valeurs. Un jour, il sera forcé d'envoyer des livres à ceux qui ne savent pas lire; du café à ceux qui n'ont pas de pain; des traites à ceux qui n'ont pas d'argent!... La patrie fait d'excellentes affaires!... Elle spécule. Comment! il ne s'est pas rencontré un homme à la cour, assez ami de son pays, pour conseiller au roi de meubler les Tuileries, d'y donner des fêtes somptueuses, d'imprimer au luxe un grand mouvement, et de trouver les moyens de faire dépenser trente millions au Luxe, à la Nécessité, à la Charité, comme on en a dépensé trente en garde nationale? Nous avons su danser pour ceux qui mouraient de froid l'hiver dernier! Nous aurions bien pu danser pour célébrer la convalescence des blessés de juillet: danser pour le départ de l'ancienne dynastie; danser pour l'avénement de la nouvelle; danser à l'Hôtel-de-Ville; danser à l'Opéra. Ne trouvez-vous pas, mon cher ami, que nous nous sommes manqués à nous-mêmes? Cependant, il faut tenir compte à M. Guizot d'un généreux effort: pour soutenir la typographie, il a fait réimprimer *Mézerai!*... C'est une haute pensée; mais elle serait plus complète s'il y avait joint le *Cours de littérature* de Laharpe.

Les journaux ont fait des romans sur Lulworth*. La nymphe rencontrant M. de Talleyrand dans les escaliers du château ne peut être que *la Contemporaine,* à laquelle on a reconnu la faculté d'être dans plusieurs boudoirs en même temps. Il est certain que beaucoup de solliciteurs repoussés à Paris ont afflué à Lulworth. M. de Sèze y était, demandant le mortier de M. Séguier, et M. d'Ambray s'y est fait, dit-on, promettre la place de son père. La plupart des solliciteurs ont été renvoyés sans avoir pu présenter à Charles X leurs lettres de change tirés sur son règne futur. L'ex-roi ne souffre pas de conversation, il s'emporte au moindre mot. Cette extrême susceptibilité venait peut-être de l'état de ses affaires. Ce n'est pas sans peine que l'*attorner* et le chancelier l'ont préservé des poursuites de ses créanciers anglais. Quant au dauphin, il est très-heureux des trente mille livres qui lui ont été allouées sur les deux cent trente mille dont se compose le revenu de la famille exilée. La dauphine est admirable de résignation. La secousse a imprimé une rare élévation à son caractère. La duchesse de Berry est devenue *mère;* c'est-à-dire qu'elle croît à la royauté de son fils, et ne veut souscrire à aucune transaction qui puisse en amoindrir les droits. Du reste, il est certain que Charles X ne s'est résigné à jurer la Charte que sur les exhortations du cardinal de Latil. Quelques personnes prétendent que Charles X cause avec trop de supériorité sur les affaires de France pour ne pas le croire soutenu par des hommes de talent. Si je vous donne ces détails, c'est afin de vous prouver toute mon impartialité. Je n'ai, certes, pas été à Lulworth; mais j'ai vu quelques-uns des solliciteurs désappointés qui se trouvent aujourd'hui assis à terre entre deux monarchies, et ils m'ont permis de publier leurs récits. Si, comme ils le disent, les Bourbons sont plongés dans la misère, je crois qu'il est digne de la France de les secourir. Napoléon ne leur devait rien; mais, quand leur famille est assise sur trois trônes, il est de l'honneur de leurs parents de ne pas laisser ces princes tendre la main. Si l'on veut comparer la somme des dettes des Bourbons déchus à la somme des bienfaits qu'ils ont répandus et des pensions servies par leurs listes civiles, un homme de cœur, mettant à part la question politique, ne serait pas contraire à cette aumône nationale, que je regarderais, moi, comme une

grande vengeance. Il y a telle partie de ma lettre qui doit me mettre à l'abri d'encourir les reproches faits à M. de Martignac sur ses lamentations monarchiques.

Quelques personnes prétendent* que la *Gazette de France* s'est vendue au gouvernement actuel... Si cela est, il y aurait des hommes au-dessous de sir Hudson Lowe!...

Un médecin de haute espérance, le docteur Menière, vient de publier le livre* le plus curieux de tous ceux inspirés par la révolution de juillet. Cet ouvrage est un tableau fidèle de l'Hôtel-Dieu du 26 août au 30 septembre. Tous les blessés sont des hommes du peuple. Cette œuvre offre, en quelque sorte, le calcul exact de ce que coûte, en souffrances physiques et morales, une révolution populaire. Elle est là, tout entière, avec des années de souffrances, et ne tiendra, peut-être, qu'une page dans l'histoire. La douleur est classée en tableaux, elle se résout par des chiffres. Ce grand mouvement finit par des brancards, des potions et bientôt par l'indifférence. Ce livre de talent est la bataille de Paris vue de l'Hôtel-Dieu, ou, mieux que cela, le coup de fusil et ses horribles plaies mis à la portée des gens du monde. Les faits physiologiques les plus bizarres y abondent. N'est-ce pas un grave sujet de méditation que de voir un propriétaire demandant son terme à un ouvrier au moment où Dupuytren l'ampute; plus loin, une jeune fille, oubliant son amant blessé, le trahit et le laisse mourir de douleur? Enfin, j'ai frémi en apprenant que les sensations de bonheur, causées par des visites d'apparat royales ou patriotiques, ont pu donner la mort...

Ce livre est une terrible pièce au procès des ministres..., ce procès dont les difficultés vont croissant et dont un seul des détenus, M. de Peyronnet, comprend toute l'importance.

Adieu; j'espère n'avoir rien oublié, si ce n'est David, le chanteur italien; mais il ressemble tant au ministère, que ce serait double emploi... Vieux avant le temps, sa voix est usée, et il est venu perdre à Paris une grande réputation. Il serait un bon professeur; mais il est ridicule à la scène; il gesticule beaucoup et ne bouge pas.

Encore adieu!

Le Voleur.

[*Le Voleur*, 31 octobre 1830.]

V

À M. D..., À TOURS.

8 novembre 1830.

Il serait très-injuste à nous, monsieur, d'accuser en ce moment le nouveau ministère : il n'a encore rien fait. Nous l'avons accepté sans peine et sans plaisir, absolument comme une femme se donne, par lassitude, à un amant importun. Si l'homme de génie arrive, eh! bien, la France ne sera que mieux disposée à en subir le joug. Ce ne sera pas la première fois qu'en politique, des hommes auront préparé les circonstances pour un seul homme : ne fut-ce pas ainsi que la République expira sous l'étreinte audacieuse de Napoléon, au 18 brumaire?

Aujourd'hui, la jeunesse française a, dans le ministère, un représentant; mais, par malheur, il a été pris sur les banquettes du Luxembourg... Je m'arrête, et retiens l'opinion que nous nous sommes faite sur M. de Montalivet; car médire de lui, ce serait tirer sur nos troupes : il faudra qu'il commette bien des fautes pour que nous l'abandonnions aux railleries du parterre. Jamais jeune homme n'a eu de plus belles chances de paraître avoir du talent. Si le génie entre pour un dixième dans la composition de sa cervelle, nous triplerons la dose.

En somme, les départements n'ont guère adopté les idées de Paris, car M. de Montalivet ne trouvera pas dans la Chambre élective plus de cinq à six députés jeunes, et rencontrera parmi eux plus de rivalité que de secourable assistance.

Pour compenser l'avarice avec laquelle les départements nous ont mesuré la jeunesse, un homme d'une grande popularité, M. Laffitte, devenu premier ministre, a fait tout-à-coup d'un jeune écrivain un demi-ministre.

M. Thiers, ancien rédacteur du *Constitutionnel* et du *National*, va sans doute régir les finances. Ce jeune homme d'État a été couvé, a éclos, a grandi, a écrit sous l'influence des salons de M. de Talleyrand; mais nous connaissons d'honnêtes personnes qui ont gardé leur vertu, tout en fréquentant des femmes galantes... Je suis, d'ailleurs, convaincu que M. Thiers est encore trop jeune pour faire du ministère une spéculation. Nous avons, dans les premières lignes de son *Histoire de la Révolution*, des phrases éloquentes sur le désintéressement des *conventionnels*, qui maniaient des millions et dînaient à trente sous par jour; et ces lignes, jadis citées dans le *Constitutionnel*, deviennent aujourd'hui une profession de foi. Si M. Thiers a du talent, nous lui permettrons de rire sous cape, de nous, comme M. de Talleyrand; mais il lui faut du talent; à tout prix sans quoi, il perdra plus qu'un autre : il s'est trop fait *annoncer*, pour ne pas sombrer avec son avenir; et j'ose avouer que j'ai confiance en lui : c'est, d'après les ouï-dire, un homme de grande capacité.

Vous ne sauriez croire, monsieur, avec quelle adresse les *légitimistes* jettent des défiances, sèment des calomnies, et introduisent la désunion parmi les gobe-mouches du parti national. Aussi, n'est-ce pas sans intention que je parle ici de M. Thiers. N'ai-je pas entendu des libéraux, *qui ne veulent pas être dupes*, prétendre que notre conduite envers les constitutionnels espagnols avait un secret motif?

— Savez-vous, me disait-on, que certains banquiers de Paris seraient fort embarrassés si les *Cortès* triomphaient?

— Pourquoi?

— Eh! bien, ne faudrait-il pas rendre compte de l'emprunt?...

Nous avons beaucoup de gens, en politique, dont l'esprit s'occupe à forger des ressorts cachés qui n'existent pas, à trouver les causes fictives des événements. Ils dépassent le but, comme ceux qui étendent les bras trop loin pour saisir le bonheur et qui le laissent près d'eux. Ils se croient supérieurs à la masse pour avoir couru en avant des autres et s'en être séparés. Un homme de talent ne va pas ainsi : loin de marcher vite et de s'empresser, il monte sur une élévation pour juger les choses et les siècles.

En ce moment, nous devrions tous songer à déposer nos ambitions, nos idées, nos préventions, nos haines et même nos amitiés, pour aider au gou-

vernement, pour le corroborer, pour même lui laisser tranquillement prendre une allure, n'importe laquelle. Depuis trois mois, nous nous sommes tous dit à l'oreille: «Les ministres ne sont pas forts, ils ne marchent pas; nous sommes dans une crise, le commerce est ruiné, etc.»

Ces phrases ont eu d'autant plus de succès, que nous sommes naturellement portés à croire au mal, et qu'il y avait, en France, beaucoup de gens intéressés à propager les idées funestes à notre repos. C'est donc faire acte de citoyen que de soutenir la Chambre, toute vieille qu'elle soit, d'admirer les députés parlant toujours du char de l'État, du vaisseau battu par la tempête, du danger d'innover, et même d'absoudre le vieux M. de Lameth, de prendre le rôle de M. de Peyronnet, quand ce dernier déclamait contre la presse. Si votre grand'mère déraisonnait, ne cacheriez-vous pas, par pitié filiale, les malheurs de sa vieillesse?

M. Laffitte fût-il le plus niais des hommes d'État, fut-il banquier au conseil, et ministre au comptoir, je suis décidé à le proclamer le bienfaiteur du pays. — Non, dirais-je à nos détracteurs, il ne s'est pas usé à faire un roi, une révolution, des barricades et des discours; c'est un homme rassasié de fortune, de gloire, d'ambition, et qui s'est laissé prier long-temps avant de se résoudre à rendre sa patrie heureuse... Si ce n'est pas là de la modestie et du patriotisme, je ne m'y connais pas!

Espérons donc! M. Thiers aura du génie pour M. Laffitte; M. Laffitte aura de la popularité pour M. Thiers; M. de Montalivet prêtera sans intérêts à MM. Laffitte et Thiers toute l'activité de sa jeunesse : M. Mérilhou appuiera, de toute la lourdeur de son éloquence, MM. Thiers, Montalivet et Laffitte. Si nous n'avons pas l'homme de génie en un seul volume, nous l'aurons en trois petits in-32, flanqués d'un in-folio : espèce de réimpression de Necker, moins madame de Staël.

Voilà ce que nos adversaires disent de plus mordant sur les nouveaux venus au pouvoir... Eh! bien, des plaisanteries de Figaro peuvent-elles empêcher des hommes vraiment forts de gouverner? En s'appuyant sur les intérêts généraux, un ministre est si puissant!... Jamais il ne fut plus facile d'établir une machine à gouvernement que de nos jours.

Tous les matins, à son réveil, un ministre reçoit, dans vingt journaux différents, les avis de toutes les opinions. La presse intelligente a remplacé la *gueule de bronze* où le sénat de Venise puisait la sagesse. Jadis, un homme d'État ne se permettait pas d'agir sans avoir soumis ses projets à la discussion sérieuse de ses commis; aujourd'hui, les commis sont les journaux; et les journaux représentent, sous peine de perdre leurs abonnés, les opinions des masses exprimées par des hommes du premier mérite... Quelle est donc la condition difficile à remplir par l'homme qui devient pouvoir? c'est de lire tous les matins un immense rapport et de deviner le meilleur avis. Encore, remarquerez-vous que, possédant les secrets de l'État, le ministre a, sur le journalisme, un immense avantage : il sait quand les journaux se trompent, et les journaux ignorent souvent quand ils ont raison. Il ne faut donc que du bon sens et consulter l'intérêt de son pays pour gouverner. L'homme le plus ordinaire peut devenir, à bon compte, un grand ministre : il suffit d'appliquer *Barême* à la politique... Ainsi, vous voyez, mon cher monsieur, que nous avons de grandes chances pour être très-bien gouvernés d'ici à peu de jours.

Eh! pourquoi tremblerions-nous, et de quoi nous effrayons-nous?... M. de Metternich se débat avec la mort et l'Italie: l'Italie est jeune et il est vieux; la Hollande se débat avec la Belgique, qui s'apprête à venger l'incendie par l'inondation. Ce sont deux nations armées du feu et de l'eau. L'Angleterre est pressée entre une population de mendiants et de fermiers ruinés, entre son aristocratie qui dort et l'Irlande qui se réveille. La Russie est en proie au *choléra-morbus,* et préoccupée par l'occupation de l'Orient. L'Espagne n'a pas assez de soldats pour elle, et l'on voulait hier qu'elle jetât quatre-vingt mille soldats au revers des Pyrénées!... Ce serait s'inoculer la liberté.

Les vieilles monarchies européennes ne demandent peut-être pas mieux que de se coaliser contre nous; mais ce serait une si grande folie, qu'il nous est permis d'en rire. Quinze cent mille gardes nationaux préservent le sol, et il nous serait facile d'envoyer cinq cent mille hommes sur nos frontières. Une invasion en France est impossible : nos villes sont toutes pavées!... et nos campagnes seraient sans vivres, pleines de piéges et de guérillas; car une invasion soulèverait les courages les plus endormis, réchaufferait tous les cœurs. Les uns y verraient du mouvement; les autres, de la poësie; la plupart, de la gloire; ce serait une immense action à laquelle tout le monde voudrait prendre part. Dans l'ardeur du premier moment, nous pourrions dévorer l'Europe. Et après!...

Comme Pyrrhus, nous reviendrions voir danser la Taglioni à l'Opéra, et nous laisser chanter au nez : *Grands guerriers!* rimant avec *lauriers.*

Ainsi, la tâche du maréchal Maison est facile. La paix doit être le vœu de l'Europe, et nous ne voulons rompre notre bonne harmonie avec aucune puissance. Nous avons laissé bombarder Anvers, nous avons laissé battre Mina*. Le procureur du roi d'une bicoque cite notre ami J. Janin à la cour d'assises pour avoir répété les paroles du roi, en demandant des fusils à Saint-Étienne. Nous ne reculerons devant aucun sacrifice pour prouver à l'Europe notre bonhomie : nous lui jetterons à la tête, et nos écrivains, et nos artistes, et nos manufacturiers, pour avoir le droit de rester heureux et tranquilles. Nous avons même fait des efforts pour éviter de perdre un des meilleurs députés de l'Angleterre; mais, que voulez-vous! M. Villemain a succombé, lui et son instruction parlementaire. Il y aura de grandes lacunes dans les discussions de la Chambre, mais quand on y traitera de la France, nous ne nous en aperçevrons peut-être pas.

Que faut-il donc maintenant pour être heureux?... Rien, que de croire en nous. Nos ennemis, c'est vous, c'est moi, peut-être; ce sont tous ceux qui veulent mettre en question de vieux principes que personne n'attaque; ce sont les avocats qui veulent de la renommée et du pouvoir. Est-ce que chacun peut être illustre et ministre? Le jour où nous nous résignerons tous à n'être que des grands hommes méconnus et des hommes ordinaires très-remarquables, la France sera sauvée. Encore quelques mois, et le commerce aura pansé toutes ses plaies. Chaque maison, ayant assemblé ses créanciers, parlementé avec des capitalistes, se sera restaurée. Ce qu'on appelle la crise actuelle, n'aura été qu'un impôt indirect levé par celui qui n'a rien sur celui qui possédait. Les affaires d'argent s'arrangent toujours bien vite.

Mais, si le nouveau ministère ne se contente pas de diminuer de moitié le cens de l'éligibilité et change les conditions actuelles de l'électorat..., s'il ne se

hâte pas de donner une bonne loi sur les boissons, et de présenter un budget sagement réduit, afin de congédier la Chambre et d'attendre l'effet d'une longue vacance pendant laquelle il exercera le pouvoir..., oh! alors, nous pouvons entrer dans l'agonie, et enterrer deux ou trois ministères, une monarchie, notre crédit et nos plaisirs.

Je ne vous dirai rien des horreurs de la Belgique, parce que nous en faisons des caricatures, et que nous en parlons entre deux parties d'écarté, comme une scène de mélodrame.

M. Girod (de l'Ain), notre député, s'est démis de la préfecture de police. — Il y a dans son fait un désintéressement rare : il sera, dit-on, président de la Chambre.

La Cour royale s'est déclarée incompétente dans l'affaire de M. de Kergorlay*. C'est un incident bien grave; mais nous ne vivons que de monstruosités politiques. M. Odilon-Barrot a détruit un ministère, ses principes en ont composé un autre, et il n'en fait pas partie. Le roi d'Angleterre prononce des discours hostiles pour donner à son ministère le plaisir de les démentir : de sorte qu'à tout événement l'Angleterre se sera loyalement prononcée, soit par la bouche de son roi, soit par celle du Parlement. Nous allons reconnaître don Miguel, et les rentes baissent. La Saint-Charles s'est célébrée à huis-clos, s'est pétardée sans bruit, et les gens qui avaient défendu la monarchie au mois de juillet ont été conséquents avec eux-mêmes au 4 novembre. Encore quelques jours, nous serons si blasés sur les événements, que nous nous résignerons à reprendre notre tranquillité, à vivre en famille, à être égaux, à nous passer de l'aristocratie du boulevart Saint-Germain, parce que nous en avons une tout aussi ridicule, plus amusante peut-être; et, comme elle a le pouvoir, elle se fâchera sans doute; nous rirons bien. Adieu, monsieur.

Le Voleur.

[*Le Voleur*, 10 novembre 1830.]

VI

À M...., AUTEUR DES *LETTRES SUR PARIS*.

Chinon, 25 novembre 1830.

Monsieur, j'ai lu fort attentivement les cinq lettres que vous vous êtes donné la peine de nous écrire, à nous autres, gens de province qui nous soucions peu de politique.

Il paraîtrait, a vous entendre, qu'en ce moment il y a, dans la capitale, des messieurs nommés Mauguin, Mérilhou, Laffitte, Odilon-Barrot, Thiers, Guizot et autres, qui sont pour quelque chose dans le gouvernement; mais vous avez oublié que ces messieurs et tout ce dont vous nous entretenez ne nous importent guère.

Quant aux gens..., nous ne les connaissons pas plus que M. Girod (de l'Ain), notre député, qui aurait bien pu se faire élire dans l'Ain, puisqu'il est de l'Ain. J'avoue, cependant, que nous avons beaucoup entendu parler de M. Laffitte, dont le nom est écrit sur toutes les diligences, ainsi que celui de M. Caillard, et nous avons compris qu'il pouvait rendre des services au gou-

vernement, puisqu'il est utile aux particuliers; mais, en général, je suis bien aise de vous apprendre, tant en mon nom qu'en celui de plusieurs habitants de Chinon, que nous sommes tout-à-fait étrangers aux choses dont vous traitez.

Nous sommes obligés de surveiller nos labours, nos semailles, nos plantations, et, quand il n'y aurait pas de sous-préfet à Chinon; quand ce serait M. de Roberspierre qui serait ministre à la place de M. de La Fayette, nous nous occuperions, sans nous casser la tête des noms de ceux qui nous gouvernent, à semer, à planter, à récolter, à labourer.

Ainsi, vous voyez, monsieur, que tous les gens qui travaillent à la terre n'ont pas le temps de politiquer. Ils préfèrent une histoire amusante à tous les raisonnements possibles, tant beaux soient-ils. Nous avons à Tours deux ou trois avocats qui nous évitent la peine de faire les élections, et qui s'occupent pour nous des affaires du gouvernement. S'il échappe une erreur à M. le préfet, ils déblatèrent contre, et nous sommes contents.

J'imagine que tous les arrondissements de France sont comme celui de Chinon; et alors, je ne vois pas pourquoi vous vous effarouchez tant de la France.

Quand nous avons vu sur notre clocher un drapeau tricolore à la place du drapeau blanc, nous nous sommes dit : — «Ça va bien aller à cette heure!...» Mais nous nous étions trompés; car le sous-préfet et les nouveaux employés du gouvernement nous ont invités à payer les impôts dans la même proportion que ci-devant.

Or, pour nous, monsieur le rédacteur, les impôts sont, si je puis me permettre cette expression, le thermomètre de notre bien-être. Du moment où nos enfants seront toujours pris pour le service militaire, et nos écus pour le Trésor; que le dimanche appartient toujours à Dieu, nous ne voyons rien de changé au gouvernement. Ceux qui sont aux champs ne se sont jamais aperçus des révolutions que par les avis du percepteur, et l'enseigne du débitant de tabac... C'est tantôt Pierre ou Paul qui nous demande l'argent, ou qui nous vend le tabac; mais on nous le vend même de plus en plus cher... Que Charles X ou Louis-Philippe règnent, on nous glisse toujours trois ou quatre cigarres défectueux sur la douzaine.

Qu'est-ce que cela nous fait, à nous autres, monsieur, que vous ne dansiez pas à Paris, que vous n'ayez point de livres nouveaux, que vous ne consommiez rien, comme vous dites? Il faudra bien continuer à manger, à boire, à se vêtir et se coucher. Or, nos moutons, nos bœufs et nos cochons continueront d'aller à Paris.

Vous vous plaignez de ce que les seigneurs n'habitent plus le faubourg Saint-Germain et n'aillent plus aux spectacles... Mais, monsieur, nous les aimons bien mieux voir dans leurs terres, parce qu'au moins ils feront travailler, peu ou prou, aux chemins, à leurs fermes, répareront leurs moulins ou leurs châteaux. Ils se promèneront dans la campagne, et, si chiches qu'ils puissent être, nos paysans attraperont toujours d'eux quelques vêtements pour l'hiver... Ajoutez à cela qu'ils consomment, puisque consommer il y a, de la viande, du pain, des denrées et bien des choses...

Enfin, ils s'ennuieront peut-être, monsieur, et ils feront venir de Paris des coiffes pour leurs dames, des fanfreluches, des habits, un tas d'affaires,

ce qui nécessitera beaucoup d'allées et de venues, par conséquence, de salaires.

Vous parlez beaucoup du commerce qu'est ruiné... C'est juste. Mais j'ai l'honneur de vous affirmer, mon cher monsieur, que voici, vienne la Saint-Sylvestre, près de quarante ans que j'entends dire à ces gens-là : — «Le commerce ne va pas!... nous ne faisons rien!...» Et j'ai pris l'habitude de ne point les croire.

A nos foires, il y a dix ans, j'achetais pour quarante-cinq sous les trois rouleaux d'eau de Cologne que ma femme consomme de la foire d'août à celle de mai; et, maintenant, les spéculateurs nous les apportent eux-mêmes, et je ne paye plus les trois rouleaux que trente sous; encore donne-t-on un passe-lacet, des épingles et un almanach, par-dessus le marché. La même diminution a eu lieu dans les calicots, dans les dentelles, dans l'épicerie, enfin sur toutes choses... Alors, je ne saurais plaindre le commerce. Il faut le laisser aller son train. C'est l'agriculture, monsieur, qu'il s'agirait d'encourager... L'industrie, elle, peut se rendre en Amérique, dans les Indes, au Pérou, à Calcutta; mais nous autres, nous restons là... Nous produisons toujours les mêmes denrées, et il n'y a pas à dire, nous ne pouvons pas appliquer à la culture d'autres machines que celles en usage...

La seule chose qui nous ait fait plaisir, ç'a été d'apprendre que l'on ne guillotinerait plus, parce que notre arrondissement a été souvent la victime de cet abus.

J'ai l'honneur, etc.

F..... M., *agriculteur.*

AU MÊME.

Vitré, 11 novembre 1830.

Monsieur, je vous écris au nom de la Société littéraire, d'horticulture, des sciences et arts, créée dans notre ville, et autorisée par un arrêté de M. le préfet, en date du 11 août 1809. Vos lettres nous auraient fait beaucoup plus de plaisir, monsieur, si nous savions exactement à quelle opinion vous appartenez. Nous n'aimons pas les métis en politique. Si vous êtes libéral, pourquoi toutes vos lettres contiennent-elles des attaques contre les choses nouvelles ? Vous avez parlé de la lourdeur de M. Mérilhou... Est-ce que vous auriez oublié les services rendus par ce grand citoyen, aussi estimable avocat qu'honorable ministre, dans les causes qu'il a plaidées devant les tribunaux ?... Et n'est-il pas naturel de voir arriver à la tête du gouvernement des gens doués du bel art de la parole ? Connu à l'étranger par son talent, et cher à tous les libéraux de France, M. Mérilhou, ami de M. Dupont (de l'Eure), est convenablement placé au poste qu'il occupe. Il plaidera à la tribune comme il a plaidé à la Cour royale pour tous les principes généreux, et il y aura de l'écho dans tous les cœurs pour son éloquente voix..., pour sa voix courageuse. Vous seriez justement rangé parmi les éternels ennemis de la cause nationale, monsieur, si vous ne trouviez pas la France heureuse d'être gouvernée par MM. Laffitte, Mérilhou et Thiers, etc. Le journalisme ternirait sa gloire le jour où il attaquerait les élus

du peuple. Les vils suppôts de l'ancien gouvernement-parjure avaient tort de persécuter la presse libérale; mais nous approuverions tous le gouvernement actuel s'il sévissait contre les journaux qui l'attaquent. Pour que le gouvernement soit fort, il faut qu'il se fasse respecter.

Agréez, etc.

E. S.

AU MÊME.

Nîmes, 5 novembre 1830.

Monsieur, nous applaudissons aux vues impartiales qui distinguent vos lettres; mais nous désirerions y trouver des intentions plus prononcées contre les bourgeois assez audacieux pour vouloir diriger la France, quand MM. de Peyronnet, de Villèle et autres hommes d'État ont échoué dans leurs projets pour son bonheur. Faites sentir aux gens obscurs et sans talent l'aiguillon de la presse! Ils ont si bien tourmenté les précédentes administrations!... Croient-ils donc qu'il soit si facile de gouverner?... Selon eux, le régime constitutionnel consacre une lutte perpétuelle entre les opinions... Eh! bien, qu'ils essayent de dominer cette bourrasque perpétuelle!.. Nous serons enchantés de les voir un jour maîtres du gouvernail.

S'il faut vous croire, monsieur, Paris ressemble à une caserne. Il est triste, sans plaisirs, sans littérature, sans argent, sans nouveautés, sans spectacles. Vos ministres n'ont su amener ni une girafe, ni des Osages?... Pauvres gens!... Ils n'entendent pas le gouvernement. Vous n'avez plus à crier contre la congrégation, contre l'imbécillité de monsieur de Polignac, contre les trois cents, contre les truffes, contre la noblesse. Encore quelques jours..., et vous vous ennuirez à périr, ou, comme dans la Révolution, vous vous attaquerez les uns les autres... Vous avez à créer un système de domination qui ne fasse sentir le pouvoir à personne et qui rende la France grande et heureuse... Essayez!... Nous vous avons laissé le champ libre... Dans quinze ans, il y aura une conclusion.

Le Marquis C...

AU MÊME.

Orléans, 17 novembre 1830.

Il est facile de voir, monsieur, que vous appartenez au parti du mouvement, mais que vous désirez voir à la tête des affaires un homme capable de diriger la révolution de 1830. C'est un vœu national, monsieur. Nous souhaitons, comme vous, un grand ministre, un génie qui sache favoriser l'essor du commerce, et imprimer une sorte de vivacité à la consommation. Nous avons lu avec plaisir l'éloge que vous avez fait de M. Thiers, et nous espérons en lui. La loi sur le nouveau mode d'assiette des contributions est évidemment son ouvrage, et c'est une des meilleures idées que l'on ait eues en finance...

(Nous n'acceptons ni les éloges ni les critiques contenues dans ces diverses lettres. Nous les avons publiées pour donner une preuve de notre impartialité, nous bornant toutefois, par convenance, à ne donner que l'initiale des noms.)

À MADAME C...., À TOURS.

Paris, 19 novembre 1830.

Soyez bien tranquille, madame, le 28 juillet 1830 ne sera pas le lendemain de 1789. Aujourd'hui, l'effervescence de toutes les ambitions commence à se calmer, et la situation des deux partis créés au sein du libéralisme s'est nettement dessinée. La question politique est devenue une question d'hommes.

Le système du mouvement est représenté par MM. Odilon-Barrot, Mauguin, Dupont (de l'Eure), Mérilhou et La Fayette, que les antécédents de sa vie politique condamnent à suivre cette ligne. Le système que je nommerais volontiers le système de *stabilité* a pour organe M. Laffitte et les hommes les plus éclairés de la Chambre.

Malgré la dissidence que ces deux opinions ont fait naître dans le cabinet, le triomphe des stationnaires me paraît assuré. Les idées transactionnelles de ces derniers plaisent à quatre-vingt-cinq départements; or, tout vif que soit le désir des gens supérieurs de lancer la France dans une voie de progrès en politique, il est évident que, jusqu'au moment où un homme pourra imposer sa doctrine au pays, les errements ordinaires de la science politique ordonnent d'obéir à la pensée du plus grand nombre.

Un changement vient d'avoir lieu dans le cabinet, mais il ne décide rien. Le maintien du maréchal Maison à Vienne est au moins une faute. M. Maison ne plaira pas au cabinet autrichien; et, chose plus importante, il n'est ni assez habile, ni assez instruit pour lutter avec M. de Metternich. Quand Napoléon avait sous les armes huit cent mille hommes, et qu'il était victorieux, le choix d'un ambassadeur pouvait être facile. Il ne fallait pas grande science pour dicter des conditions. Aujourd'hui, ou la France est en état d'imiter Napoléon, ou elle reconnaît la nécessité de parlementer avec la vieille diplomatie européenne, et alors, elle doit obéir aux habitudes des cabinets. Autrement, elle risquerait de se trouver en dehors des intrigues, dont, en tout cas, un gouvernement ne saurait se dispenser de connaître les ressorts. La nomination de M. de Talleyrand, sous ce rapport, était excellente.

On prétend qu'en arrivant à Londres, notre ambassadeur a dit un bon mot, selon son habitude. Faux ou vrai, le voici :

La personne qui se trouvait près de lui, lui fit observer que le peuple de Londres vantait en ce moment son air franc, cordial et ouvert.

— C'est probablement, répondit-il, *le mal de mer* qui m'a donné cet air-là.

La nomination du maréchal Soult au ministère de la guerre ne sera pas, dit-on, bien accueillie par l'armée. Je pense que le maréchal, n'ayant plus de pairie à désirer, aura peut-être l'envie d'illustrer la fin de sa carrière par une administration patriotique. Je ne lui vois pas ici de couronne, comme en Portugal, qui puisse le tenter.

M. d'Argout succède à M. Sébastiani, à la marine. Louis XV prétendait qu'il commençait par faire mariner tous ses ministres afin de les empêcher de se corrompre, il paraît que, dans le régime constitutionnel, nous pensons comme Louis XV. — M. d'Argout n'a pas d'antécédents, c'est un bonheur dont nous le félicitons.

Si M. Laffitte a le courage de se séparer de MM. Mérilhou et Dupont (de l'Eure), et qu'il fasse de bons choix, qu'il prenne ses successeurs parmi des hommes aussi inconnus que M. d'Argout et qui aient du talent, nous aurons peut-être un gouvernement.

Je ne vois rien de plus intempestif et de plus mal digéré que la proposition de ce député qui veut réduire les traitements, c'est-à-dire la consommation et créer des malheurs, là où il n'y a encore que de la gêne. — Voyez-vous les magistrats, les ponts et chaussées, les pauvres employés du Trésor, tous si faiblement rétribués et soumis à des retenues, accablés par cette désastreuse motion qui n'aurait dû porter que sur les gros traitements?... Oh! Chambre maladroite!...

A Paris, nous n'avons en ce moment ni réunions, ni nouveautés, ni spectacles, tout est mort, ou, mieux que cela, tout est pauvre comme les discussions de la Chambre, où l'on s'occupe à délibérer sur M. Lameth, sur les commissaires de la Cour des pairs, etc., au lieu de proposer et d'adopter un budget, afin de laisser au gouvernement un champ libre!

Agréez, etc.

Le Voleur.

[*Le Voleur*, 20 novembre 1830.]

VII

À MAD...

A Orléans, 29 novembre 1830.

Le premier peut-être, mon cher ami, j'ai parlé de guerre dans ma deuxième lettre, et, aujourd'hui, mes prévisions se réalisent; car, aujourd'hui, nous ne disons plus : «Aurons-nous la guerre?» mais, — «Nous avons la guerre!» La Belgique, menacée par l'Empereur de Russie et par M. de Metternich, a fièrement passé à l'ordre du jour sur la requête diplomatique présentée par M. Van-Veyer et a exclu les Nassau. Nécessairement, cette contrée se jettera dans les bras de la France, en réclamant son secours, et se donnera sans doute pour prix de la longue lutte qui va commencer.

Maintenant, j'avoue que les circonstances dans lesquelles la France est placée sont de la plus haute gravité.

Il est heureux pour nous que Soult soit ministre de la guerre, car il faut bien reconnaître que, de tous les survivants de la grande guerre de vingt-cinq ans, c'est l'organisation la plus forte, la tête la plus puissante. Il y a je ne sais quelle jeune audace à proclamer, à l'exemple de Napoléon, que, si la France doit avoir la guerre, elle aura l'avantage en attaquant ses ennemis.

Il existe deux manières de parler de l'avenir. Quelques prophètes essayent de rencontrer juste en parlant beaucoup : les journaux sont de ce nombre.

D'autres, comme M. de Chateaubriand, écrivent cinq ans avant l'événement : «*Nous nous mettrons aux fenêtres pour voir passer la monarchie comme nous avons vu passer l'empire...*» Ceux-là sont simplement des hommes habitués à voir quelles sont les véritables conséquences d'un principe, à les développer par avance, à en chercher les résultats et à les dire avec franchise. — Ils savent qu'un principe, une fois jeté dans le monde moral et politique, est comme un être qui croît, grandit et arrive à sa puberté, à sa virilité, à sa décrépitude.

Or, dans les circonstances où nous sommes, je crois que c'est faire œuvre de citoyen que d'exposer sans détour, non pas les chances favorables qui se présenteront, mais nos moyens d'action.

Cette guerre est-elle nationale?

Notre pays est malheureusement partagé entre deux opinions bien distinctes, dont l'une n'est pas disposée à regarder l'intervention de la Russie comme un événement déplorable.

Cette guerre est donc une question de vie et de mort entre deux principes, même chez nous.

Ce fait, bien connu, n'obligera-t-il pas le gouvernement à prendre des mesures vigoureuses pour maintenir la paix dans le pays?...

N'aurons-nous pas des emprunts à faire pour subvenir aux dépenses?... — A quel taux l'emprunt aura-t-il lieu? Et, s'il ne peut avoir lieu qu'à des conditions ruineuses, par quelles taxes remplacera-t-on les ressources?

Quelle sera la force morale qui conduira la jeunesse française aux frontières?...

Où est le moteur de cette grande entreprise, qui demande et des mesures énergiques et d'immenses organisations, comme, en 1793, est un enthousiasme?...

Je vois deux hommes : Soult et Laffitte. L'un représente la capacité militaire, et l'autre la capacité financière. Nous croyons tous en ces deux hommes, et nous nous y rattacherons tous avec force; mais où sont, dans le ministère, les noms qui nous promettent sécurité pour la conduite de ces affaires? où sont les hommes d'État? M. Dupont (de l'Eure) est un bon citoyen, un ministre probe; M. Mérilhou est un avocat qui ne plaidait pas mal; M. de Montalivet est un jeune homme que nous nous empressions d'adopter comme un drapeau, mais nous ne savions pas qu'il ferait aussi mal en aussi peu de temps; M. Sébastiani n'inspire pas grande confiance au pays, ni aux puissances qui pourraient nous être amies. D'un autre côté, la Chambre, pleine de capacités individuelles, n'a point de caractère comme ensemble; les trois journées ont vieilli de cent ans la vieille opposition de 1829...

Permettez-moi de vous dire, en passant, qu'il y a eu singulièrement de courage, — de courage civil — chez M. Dupin, pour crier à la Chambre, qui avait rejeté par assis et levé tous les articles d'une loi par elle adoptée en détail: « Vous n'éviterez la déconsidération dont on vous menace qu'en persévérant avec fermeté dans ce que vous avez *une fois* consciencieusement résolu!... »

Ainsi, nous commencerons la guerre, ayant une assemblée un peu au-dessous des événements, et avec un ministère que je ne crains pas de qualifier — deux hommes et M. Thiers, sous-secrétaire, exceptés, — le plus faible de tous ceux qui nous ont été imposés depuis quinze ans. Aucune de ces puissances n'a su voir que le gouvernement devait se consolider par les mêmes moyens qui l'avaient créé : le journalisme, la jeunesse et le complet triomphe des idées libérales. Si l'organisme actuel marche, c'est par une merveilleuse puissance : *la bonne volonté* de quelques citoyens; car les gardes nationales se sont instituées dans le pouvoir, c'est un gage de sécurité pour l'avenir.

Mais il y a loin de là à Carnot, à l'énergie de la Convention et à l'élan patriotique de 1792...

Nous avons une jeunesse ardente, qui ne demande pas mieux que de mordre l'Europe; mais croit-on que nous soyons les seuls qui ayons un excès de popu-

lation? et les souverains ont-ils moins d'intelligence que la nation française? L'Autriche a déja garni le Piémont de soldats et de canons, de manière à rejeter le théâtre de la guerre en France, et à nous interdire l'invasion de l'Italie... La Prusse a hérissé ses places fortes de canons et de fortifications redoutables. Il faut un bien large torrent pour renverser de telles digues, et un patriotisme bien incandescent.

Tranchons le mot!... Il s'agit en ce moment d'une immense entreprise; nous marcherons à la conquête de l'Europe, où ses rois nous enchaîneront à jamais. Pour la seconde fois, la France, missionnaire de gloire et de liberté, se chargera d'émanciper les peuples. N'est-ce pas le rôle le plus sublime, le plus poëtique qu'une nation puisse jouer?... n'est-ce pas redevenir la première nation du monde?... Devenu consul, Bonaparte a fait mentir la Révolution à elle-même: l'homme qui, en 1798, l'avait si bien comprise en créant la république Cisalpine, en 1800, y voyait un royaume; aussi devait-il tomber le jour où, ne représentant plus tout un peuple et ses doctrines, il n'était plus qu'*un* grand homme!

Mais, aujourd'hui, toutes les bayonnettes françaises reluiront d'intelligence et de civilisation. Elle n'iront plus de capitale en capitale pour y planter des rois, mais des drapeaux... Une seconde fois, le monde et la postérité nous verra les apôtres du nouvel Évangile politique qui doit changer les destinées du monde, les prédicateurs armés de ce christianisme auquel nous devons déjà la prospérité de l'Amérique et le bien-être d'un plus grand nombre d'hommes. La science et les arts se réfugieront encore un moment dans leur sanctuaire, mais pour reparaître plus brillantes à travers les joies et les concerts du triomphe.

Il s'agit en deux mots du partage de la Russie, ou de celui de la France. Napoléon avait bien compris la question, et 1831 sera le commentaire de 1813. Il faut éclairer le Nord pour ne pas lui laisser conquérir le Midi à la plus profonde obscurité. La grande figure de la Barbarie, Ropstochine*, ce *Caliban* de Moscou! a fait jadis reculer la civilisation par un épouvantable incendie. Mais l'invasion de la France nous a permis de préparer les succès de la lutte actuelle... Ivre de vin de Champagne, la Russie a chanté quelques refrains constitutionnels... Alors, s'ils ont des amis en France, les souverains ont des ennemis chez eux...

Grâce aux incertitudes du ministère Guizot et aux oscillations de septembre, nous aurons sacrifié assez long-temps à la paix de l'Europe pour que nous ne soyons pas taxés d'ambition, de fougue ou de prosélytisme. Cependant, j'espère, pour l'honneur de la France, que pas un des hommes qui pensent à ses destinées n'a douté de la portée des événements de juillet. Les pavés de Paris devaient être lancés jusqu'au Rhin.

En ce moment, il n'y a plus d'hommes, de questions, de coteries, à Paris: tout y pâlit devant un fait, devant une seule pensée. Elle a envahi jusqu'à des esprits de femme.

Il y a des mères qui demandent avec une inquiète sollicitude si tout est bien prépare pour cette grande lutte. Chaque salon fait un plan de campagne, récapitule nos affûts et compte nos canons. Le procureur du Roi continuera-t-il à poursuivre les gens qui ont parlé de fabriquer des fusils, aujourd'hui que chacun frémit de savoir qu'il n'y en a pas assez?...

Est-ce bien le moment de discuter des lois sur l'affichage? Est-ce prudent à

nous de laisser une nation entière derrière soi, en ne stipulant que pour quatre-vingt mille électeurs? Doit-on accabler les journaux, à l'heure où leur puissante voix aura une magique influence sur les courages, à l'heure du danger? à l'heure où ils peuvent nous sauver des dangers d'une Convention, en suppléant à la voix et à la terreur de Danton par une voix plus douce, et en s'adressant aux convictions, aux intelligences, aux consciences?... La presse ne devrait-elle pas être protégée comme une force publique, comme le plus grand moyen d'action que la France possède aujourd'hui?...

Était-ce bien aussi le moment de donner la parole à M. de Kergorlay?... de lui laisser prononcer un manifeste?... un manifeste éloquent, disons-le, et dans lequel il y a un mot qui pourrait retentir sur tous les trônes! un mot qui est un crime!... Était-ce prudent à Monsieur Persil de crier à la Cour des pairs : *Guerre à mort!...* quand rien dans le gouvernement ne justifie ce cri?... N'y a-t-il pas de la pusillanimité à ne pas savoir sortir promptement du procès des ministres?... Si la Chambre des pairs ne jette pas leurs têtes aux pieds des souverains, la paix sera-t-elle conservée?... Et, pour tout dire sur ce point, les bruits de guerre n'ont-ils pas exaspéré une grande partie de la population contre ces malheureux accusés que personne ne saurait juger impartialement?... Alors, continuerait-on à risquer le gouvernement et la pairie, pour deux hommes ? à risquer un conflit dangereux entre la garde nationale et le peuple?...

Espérons qu'en présence de circonstances aussi graves, nous ne serons plus les mêmes hommes!... Voilà trois mois que tout est ridicule en France.

Je terminerai cette lettre en vous annonçant que M. Montalivet s'est permis un acte de courage dont nous devons le féliciter, quoiqu'il froisse nos amitiés. M. Émile de Girardin, l'un des propriétaires du *Voleur,* a été destitué par lui, de sa place d'inspecteur des beaux-arts...

Le ministre a sans doute pensé, comme nous, que les arts étaient inspectés en France par tant de monde, qu'un fonctionnaire de ce genre imprimait quelque ridicule à une administration qui n'a pas le dessein de s'occuper beaucoup des arts dans les circonstances où nous sommes; car je n'imagine pas que S. E. ait poursuivi un nom dans ce jeune homme: ce serait justifier la plus insolente attaque de M. de Kergorlay.

J'avoue que cette destitution m'a d'autant plus étonné que nous sommes presque les seuls qui ayons applaudi à la nomination de M. Montalivet et qui nous en soyons félicités. — Nous aimions à voir en lui le député de la jeunesse, nous en faisions le symbole de nos jeunes idées. — Ce ministre n'était plus un homme, c'était un espoir... Mais il faut savoir se sacrifier à son pays : il y a sans doute là-dessous quelque combinaison de politique spéculative. — A l'instar de Sixte-Quint, il s'est grimé pour s'emparer de quelque thiare constitutionnelle; et, faux jeune homme ou jeune vieillard, il a voulu ressembler à la masse des députés pour garder le pouvoir. Au surplus, la presse n'est pas habituée à éprouver la reconnaissance ministérielle. Puis le ministre aura voulu faire des économies ou paraître en vouloir faire; mais sait-il que cette place n'a jamais été rétribuée?... Après cela, ne croyez pas que cette petite faveur nous empêche de trouver le gouvernement la plus belle chose possible. — Le jour des sacrifices est arrivé : il faut que nous immolions tous nos petites vanités, ministres comme jeunes hommes. — Voici venir une époque

à laquelle nous nous réconcilierons comme des chrétiens entrant dans le cirque; les ennemis seront trop dangereux pour qu'on tienne à en avoir. — Adieu !

LE VOLEUR.

[*Le Voleur*, 30 novembre 1830.]

VIII

À M. B...., À MONTARGIS.

9 décembre 1830.

Nous vivons dans un temps où les choses les plus graves n'obtiennent pas deux heures d'attention. Goëthe et le Pape sont à toute extrémité! l'auteur de *Faust* et le vicaire de Jésus-Christ!... Il y aurait eu jadis de quoi mettre en émoi le paradis et l'enfer de la civilisation: les incrédules et les dévots. Le chef de l'école satanique auquel nous devons lord Byron, ainsi que toutes les compositions où le crime en gants blancs produit de vigoureux contrastes et jette de fortes émotions dans nos âmes blasées par tant de révolutions, Goëthe s'en ira probablement de ce monde avec le pape, chef suprême des croyants, des âmes pieuses; avec Pie VIII, roi des jubilés, trésorier d'espérance..., et ils se trouveront tous deux, où?... L'un divinisé par les hommes, et l'autre, mal reçu peut-être par les saints...

Mais pourrions-nous donc penser à ces deux types de poësie, quand la Poësie elle-même est en danger chez nous?... Oui, l'Olympe entier, un magasin de dieux, de héros, de nations; des mondes, des marines, des couleurs locales, des pyramides, des temples, des édifices, des forêts, des religions, des régiments sont tous en attente et ne savent sur quel pied danser... — L'Opéra, car il faut bien le nommer par son nom, — l'Opéra ne sait plus quel est son maître. Avant juillet, il obéissait à la femme la plus capricieuse dans sa morale, et la plus morale dans ses caprices qu'il y eût au monde: il appartenait à la LISTE CIVILE, qui entretenait cette *Muse* moyennant un demi-million, et voilà qu'elle ne sait plus en quels bras tomber... La Liste civile n'est plus! Il s'agit d'un ministre constitutionnel..., d'économies... Et même on menace cette aristocratie chantante, dansante, exécutante et ravissante d'être livrée à la ville de Paris! Dans cette incertitude, M. Lubbert, menacé lui-même d'être remplacé par le directeur d'un de nos journaux littéraires, n'ose retenir ni la Taglioni ni Rossini... Voilà des révolutions!

Ensuite, courent par les rues les chanteurs de la chapelle, les musiciens de l'ex-roi, qui ne savent dans quel ton pleurer. M. Thiers, qui s'occupait jadis des arts dans *le Constitutionnel*, tient toutes les espérances des artistes cachées sous le carré de papier de son projet de Liste civile.

En d'autres temps, nous aurions bien ri d'un souverain d'Allemagne, du duc de Brunswick allant redemander son trône à son frère, et faisant une coalition composée de M. Binenthal et de lui... Mais nous n'avons seulement pas écouté la petite pièce que M. de Nugent a donnée à la cour d'assises, où il a répété avant-hier la grande scène jouée par M. de Kergorlay à la Cour des

pairs. Nous dédaignons tout, même le théâtre. Le gouvernement et la politique font un tort incroyable à toutes les comédies. Les billets de la Cour des pairs sont bien plus recherchés que ceux des théâtres. Il n'y a pas de livre dont la lecture soit possible après celle des journaux; pas de jeu qui vaille la Bourse; pas de société qui puisse lutter avec les deux ou trois salons où l'on discute encore à minuit, après avoir discuté pendant toute la journée. Je commence à prendre un sentiment de respect pour les gens qui se taisent et rient sous cape.

Enfin, il y a dans l'atmosphère je ne sais quelle lueur qui fait pâlir les incendies du Maine et de la Normandie. Quelques journaux ont essayé de présenter mystérieusement un incendiaire amené en poste à Paris... Bah! cela n'a intéressé personne. Vous annonceriez le *choléra-morbus* dans un salon; bien plus, il entrerait..., à peine obtiendrait-il la faveur insigne d'être lorgné pendant deux minutes... L'emportement de M. Petou; les phrases dans lesquelles M. Jars prie la jeunesse d'aller se faire tuer pour laisser les vieillards au pouvoir; *la prise* en considération du *fonds commun;* l'exportation de nos vieux maréchaux dans les cours de l'Europe; la captivité de Charles X, qui s'écroue lui-même dans une Sainte-Pélagie royale; la vente des parures de l'insouciante duchesse de Berry, qui danse à Londres, et y vend *la Henriade* donnée à son fils par la ville de Paris..., tous ces événements fournissent à peine la matière d'un bon mot, d'une épigramme, ou d'un conte.

Rien n'amuse, pas même un trône qui tombe, pas même un trône qui s'élève...

La Belgique demande un prince. L'Angleterre veut, dit-on, fournir la reine, si la France consent à fournir le roi... Eh! bien, vous croyez... Mais que vais-je faire?... M. de Richemont a, dans un très-remarquable discours, tracé une voie et mis des jalons à travers la politique que nous suivrons nécessairement. Ce discours me dispense de vous parler politique : il répond aux pensées secrètes du plus grand nombre. Si M. Sébastiani a contredit l'honorable général, c'est que, dans les circonstances actuelles, il ne pouvait guère agir autrement.

C'est à la faveur de la préoccupation dans laquelle chacun est sur ses intérêts privés, que passera peut-être le procès des ministres, comme a passé la nouvelle des mouvements insurrectionnels de la Vendée. Un événement de plus, dans la masse, ne fait pas aujourd'hui la moindre sensation, et nous dirions : «Ah!... bien!...» à l'annonce de la fin du monde pour le 31 courant.

L'empereur Napoléon et toute sa garde-robe historique, a été dévoré en deux mois; *la Parisienne** est déjà vieille; l'héroïsme de juillet baisse; nous faisons, en ce moment, de l'héroïsme futur, il est bien plus séduisant. Nous sommes occupés à manger l'Europe en sept ou huit batailles; à moins, cependant, que les bruits de guerre ne deviennent si vulgaires que personne ne veuille plus y croire. Néanmoins, les voyageurs disent que la cavalerie autrichienne débouche par le Haut-Valais sur le bassin du Léman, et que la Savoie se hérisse de canons; ainsi nous sommes cernés partout comme un *choléra-morbus;* mais, nous courons, comme lui, les airs pour déployer nos drapeaux et saisir les peuples, grâces à M. Leberrier, qui, dit-on, a résolu le problème des ballons et qui les dirige à son gré!...

Si nous n'étions pas ainsi, semblables à des enfants éblouis par la multitude de nos jouets, nous nous occuperions nationalement de la grande crise dans laquelle se trouve l'Angleterre, et nous chercherions ce qu'il y a de sincérité

dans ce cabinet machiavélique. Entre nous et notre vieille ennemie, ou notre jeune amie, si vous voulez, la question est à Anvers, comme, entre les nations du Nord et les ar:s du Midi, la question est à Cracovie.

J'ignore quelle est la fatale influence, quel espoir de vertige plane sur notre gouvernement. Est-ce la froideur *vieillarde?* est-ce la poësie du mouvement, ou la bêtise de l'incapacité?... Partout, il y a faiblesse... La liberté a été donnée aux théâtres, et les auteurs n'ont pas obtenu un seul succès; le libéralisme est



au pouvoir, et les bons des Cortès valent treize francs; les théoriciens du *Globe*, les écrivains du *Temps*, du *Constitutionnel* et des *Débats* sont en place, et nous n'avons vu éclore ni un budget-modèle ni un large système politique, ni proposer la *co-ordonnation* de nos lois!... Ceux qui criaient contre les persécutions que Charles X faisait éprouver à des écrivains paisibles ont destitué des écrivains paisibles. Nous avons réclamé Galotti, et nous avons laissé fusiller des Français en Espagne. M. Beyle*, nommé consul à Trieste, est rejeté par M. de Metternich. L'Espagne nous tire des coups de canon, et nous maltraitons Mina, Placentia et autres. Nous ne sommes pas changés!... Comme à Fontenoy, nous disons à nos ennemis : «Messieurs, tirez les premiers...»

Ce sont des faits que je constate et non des accusations. Ces rapprochements sont des questions patriotiques que je vous adresse, parce que je ne conçois rien à de telles contradictions. Ou les journaux mentent, ou le gouvernement ressemble à l'huissier du *Tartuffe* : «Frappez, je suis père de famille...»

La guerre est plus avantageuse à la France que les incertitudes de la paix. L'indécision dans laquelle nous plongent des négociations qui durent depuis plusieurs mois se reflète dans toutes les positions sociales, depuis celle du plus riche propriétaire, jusqu'à celle du dernier prolétaire. Voilà, je crois, la raison du malaise actuel!... Un congrès ou une bataille!... Il faut à tous les intérêts la sécurité à tout prix. Le commerce maritime et le commerce intérieur ont soif de cette tranquillité que rien ne saurait définir; car personne ne tremble pour un gouvernement et un trône que tout le monde adopte, que tous les bras défendront; mais chacun voudrait ne pas voir les moindres affaires soumises à un *si*. Or, ce *si* embrasse les vins, la danse, la littérature, le journalisme, la librairie, les théâtres, la peinture, le chant, la mousseline et les fleurs artificielles..., tout ce que Paris a de plus frivole et de plus sérieux, Paris lui-même, ce pauvre Paris que l'on parle de fortifier... comme si Anvers n'était pas une leçon!... Les fortifications de Paris sont nos frontières, et nos frontières, c'est nous.

Je vous ai donné, monsieur, le bulletin de la situation de Paris. De l'enthousiasme au mot de guerre, de la sympathie pour toutes les révolutions généreuses, pour celle de Suisse qui change en ce moment les plans de campagne du général Diebistch, un désir général de mouvement, peu de fêtes, la salle de l'Opéra italien noire d'hommes, Lablache, Malibran, David oubliés pour *le Messager des Chambres*, des cercles où l'on ne parle que politique, un commencement d'indifférence pour le sort des anciens ministres, beaucoup de morale, mais beaucoup de faillites; de l'esprit et des souscriptions sans souscripteurs partout : tel est le résumé de cette décade.

Adieu...

LE VOLEUR.

[*Le Voleur*, 10 décembre 1830.]

IX

À M. G...., À NANGIS.

18 décembre 1830.

Depuis ma dernière lettre, les événements de la politique extérieure se sont accomplis de manière à justifier le large et national système proposé par le général de Richemont à la tribune. Avant qu'il y parlât, je vous avais dit comme lui : «*La question entre l'Angleterre et nous est à Anvers; entre nous et la Russie, elle est à Varsovie.*» Eh! bien, Varsovie est à nous! En quelques journées, une immense révolution politique s'y est accomplie; simple, peut-être, eu égard à la Pologne, mais d'une incalculable portée relativement aux destinées européennes.

Ce fait aurait été, dans les mains d'un grand homme d'État, la cause déter-

minante d'une prompte et vive agression. La Pologne devenant une nation au lieu d'être une province, reconquérant sur la Russie son ancien territoire, ayant pour alliée naturelle, la Porte Ottomane, la Suède et le Danemarck, tous les Etats intéressés à solder de vieux comptes avec les Moscovites, formeraient de puissantes barrières à cette dévorante autocratie dont il faut rejeter la tempestueuse volonté vers les contrées du Caucase...

La Russie a des déserts à peupler, à cultiver, et sans cesse elle veut s'occuper de nos villes, les convoiter, les régir... Que lui importent Paris, nos frontières du Rhin et nos frontières d'Italie! elle a toute une partie du monde à faire parcourir à ses soldats. Elle est Asiatique et non pas Européenne. Si Nicolas tient à rester autocrate, qu'il aille fonder une capitale au revers de l'Oural et qu'elle regarde la Chine. Quant à la Russie, le jour où cette grande boule de neige doit se fendre en quatre, est, je crois, arrivé. Ainsi, grosse d'une révolution à Pétersbourg et à Moscou, qui peut-être n'appartiennent plus aujourd'hui qu'à des insurgés, cette puissance ne saurait plus intervenir dans la question soulevée par la Belgique.

Enfin, la Prusse, à la fois menacée de perdre ses provinces polonaises et ses provinces rhénanes, loin de pouvoir nous faire la guerre, se voit attaquée dans son existence; et l'Autriche, inquiète en Italie, inquiète en Gallicie, doit penser à rentrer dans le fourreau l'épée qu'elle tirait déjà contre nous. Faites planer sur toutes ces révolutions le *choléra-morbus* dont les populations s'effraient, et joignez un besoin général de constitutions, vous aurez une image complète de la situation continentale. Quant à l'Angleterre, elle est en ce moment hors d'état de faire la guerre à la France. S'il ne s'agit, entre elle et nous, que d'une question de territoire sur le Rhin, le parlement anglais restera neutre : il faut en profiter.

Un ministre habile pourrait donc, en quinze jours, délivrer l'Italie, nous donner nos frontières naturelles, les Alpes et le Rhin, et provoquer un nouveau congrès, dans lequel il ne s'agirait plus des intérêts de quelques hommes, mais de l'indépendance des peuples. Le congrès de Paris serait un beau pendant au congrès de Vienne. L'un a créé des Rois, l'autre créerait des peuples; l'un a jeté dans l'avenir un levain de guerre, l'autre stipulerait une paix générale, car les peuples de l'Europe *constitutionalisée* réaliseraient l'utopie de l'abbé de Saint-Pierre.

Après avoir ainsi réglé le sort du monde, comme *gens de la petite Provence**, il faut vous dépeindre les misères de notre politique parisienne, vous dire ce que font nos ministres, au lieu de se tracer un plan de gouvernement, et d'apparaître aux yeux de l'Europe armés d'une volonté forte. Eh! bien, mon cher monsieur, nous nous réunissons au Palais-Royal, et nous brochons une grande petite loi sur la Liste civile, sans nous apercevoir que nous n'avons pas le droit de la présenter. Nous nous demandons: «Si les ministres ne sont pas condamnés, le peuple les égorgera-t-il, ou ne les égorgera-t-il pas?... S'il y a une insurrection, la garde nationale la dissipera-t-elle ou ne la dissipera-t-elle pas?... Si elle ne la dissipe pas, où s'arrêtera l'insurrection?...»

Il y a des journaux qui s'efforcent de crier tous les matins au peuple, *qui ne les lit pas* : «Vous vous montrerez dignes de vous-mêmes, héros de juillet!...» comme si l'on parlementait avec une foule à laquelle des meneurs impriment une direction!...

Paris est, en ce moment, dans une tranquillité qui a quelque chose de sombre. Le soir, vous rencontrez peu de monde dans les rues; à peine si, de loin en loin, roulent une voiture ou deux. Il y a des petites-maîtresses qui ne sortent qu'entre midi et une heure. Tous les gardes nationaux sont en uniforme, c'est un camp, c'est une revue perpétuelle. Le général La Fayette a prié ses camarades d'être sous les armes, à toute heure, espérant peut-être qu'il n'en verra pas un dans la foule à l'heure du jugement, et que toute la garde citoyenne maintiendra la loi, l'arrêt, l'avenir; car ne pas respecter M. de Polignac absous, c'est toucher à la tête de tout le monde!... Je voudrais bien faire comprendre ce raisonnement au peuple; mais rien n'est plus difficile, et le gouvernement est toujours à la merci du procès de quatre hommes...

Au reste, rien n'est moins imposant que cette Cour des pairs. Elle n'est quelque chose que par le journalisme. Accusés, accusateurs, défenseurs et juges prennent la parole comme dans une conversation de bonne compagnie. C'est une discussion politique sur les événements de juillet. Le débat roule sur la manière plus ou moins polie avec laquelle M. de Polignac aurait reçu les députés de l'insurrection, ou sur un ordre qu'il a donné, ou sur une visite faite par M. Mangin. Cette cause est vide de faits personnels aux ministres, pleine de sang et grosse d'une révolution.

Les accusés, les défenseurs et les témoins interpellent souvent avec succès l'accusation. M. Persil a succombé sous une moquerie de M. Billot. Il faut avouer aussi que le procès de gens du monde n'est pas comme celui d'un homme sans instruction, sans moyens, et qui s'endort sur le banc d'une cour d'assises pendant le réquisitoire du procureur général. Ce procès occupe tout Paris. Les ex-ministres doivent être contents, car ils ont eu, cette fois, raison de Benjamin Constant. Ils l'ont enterré. Aujourd'hui, des cent mille hommes qui accompagnèrent cet homme d'esprit au Père-Lachaise, pas un ne pense à lui; si ce n'est quelques souscripteurs, qui, voulant fronder l'insouciance du public pour les souscriptions, portent à la caisse du *Temps*, des écus reconnaissants, et des pièces de cent sous pleines d'admiration. Il valait mieux honorer Benjamin Constant pendant sa vie.

Tout me prouve que le gouvernement a eu tort de risquer les solennelles audiences de ce procès, où, derechef, des gens d'un haut talent et de parti discuteront, avec une mauvaise foi toujours dangereuse pour les masses, Charles X et Louis-Philippe. Plus nous allons et plus nous nous apercevons de la faiblesse du principe *gouvernement*.

Comment se fait-il que MM. Thiers, Laffitte et de Montalivet ne sachent pas l'article 19 de la Charte?... Comment se fait-il qu'entre la voix du général La Fayette, homme classique en fait de garde nationale, et la voix de Dupin, la Chambre écoute l'opinion d'un avocat qui parle de cloche quand il s'agit de tambour, et disloque la garde nationale rurale?... Il y a là-dessous une arrière-pensée. Nous avons conquis la liberté, précisément pour nous entendre dire la vérité. La Chambre, qui pensait comme M. de Lezardière, a blâmé M. de Lezardière... J'avoue que ces deux braves huissiers qui causent de leurs petites affaires, paisiblement au pied de la tribune, pendant que M. Ch. Dupin y discute des arguties, me paraissent représenter une partie de la nation.

J'ai, depuis ma dernière lettre, cherché à définir la force d'inertie qui nous

arrête. Est-ce crainte? mais les intérêts particuliers ne peuvent pas être compromis plus qu'ils ne le sont... Est-ce nullité des gens qui nous gouvernent? nous avons déjà changé de directeurs; or, je ne vois pas pourquoi, si M. de Montalivet, M. Laffitte, M. Dupont (de l'Eure) sont incapables de prendre une résolution et se contredisent dans leurs votes à la Chambre, pourquoi nous ne les changerions pas encore.

Quoi!... de toutes les capitales, Vienne et Milan sont les seules qui soient tranquilles... Et la France, pour qui la guerre est, en ce moment, une planche de salut, attend que les efforts de la Pologne soient étouffés pour rendre à la Pologne le sang qu'elle nous a jadis prêté. Les peuples ont leur honneur et leur probité comme les particuliers...

Si la Belgique se donne à nous... L'accepterons-nous?... M. le maréchal Soult n'est pas timide, mais il fait partie d'un ministère pusillanime, et je voudrais voir siéger à ses côtés un collègue digne de lui... Si la tête consulaire de M. Baude, sous-secrétaire d'État, si la tête aristocratique de M. Thiers, offrent une capacité politique plus forte que celles de leurs chefs, ils doivent être ministres; sinon, chefs et sous-chefs disparaîtront nécessairement sous peu de jours, eux et la Chambre peut-être!...

Si vous me demandez pourquoi, l'événement vous répondra : Nul n'était à la hauteur des circonstances. Ils ne comprennent ni la France ni l'Europe, et sont petits devant des faits immenses...

Depuis trois mois, la *discussion* tue l'*action*, comme, sous l'Empire, l'*action* tuait la *discussion*. La liberté ne consiste pas à discourir : elle doit agir et délibérer tout ensemble; elle est le mouvement raisonné d'un peuple marchant dans son intérêt et dans sa force.

Dupin l'avocat est un emblème du Directoire, Soult est l'emblème de l'Empire; il nous faut mieux que cela : il faut un homme jeune et vigoureux qui ne soit ni le Directoire ni l'Empire, mais bien 1830 avec sa profonde instruction, ses lumières, ses sciences morales et politiques, son patriotisme éclairé; un homme qui ne fasse pas du sentiment dans la politique, et de la politique au lieu de sentiment; un génie qui sache agir pour la liberté, comme certains hommes ont agi pour le despotisme. L'empereur est au Cirque-Olympique, Louis XVIII va paraître à l'Odéon; je voudrais les voir réunis dans un seul homme à la Chambre, car il nous faut un peu de force et un peu de machiavélisme. Mais j'ai quelque espérance. Des hommes remarquables par leur ambition et par la finesse de la pensée, comme le maréchal Soult et M. Sébastiani, encore frappés des gloires de l'Empire, et qui, après tout, ne peuvent être que Français, doivent désirer de marquer leur passage aux affaires par la conquête des frontières que la nature a données à la France : ils y pensent nécessairement, ils cherchent les meilleurs moyens de conquête, et j'ai confiance en notre crédit, en notre prospérité, parce que l'Europe est en feu, l'Angleterre, impuissante, et l'armée française, en marche.

Adieu.

LE VOLEUR.

[*Le Voleur*, 20 décembre 1830.]

X

À M. D...., À ROUEN.

30 décembre 1830.

A la fin d'une année aussi féconde en événements que le fut celle-ci, ne sentez-vous pas, comme moi, la nécessité de résumer les faits accomplis et leurs causes, afin de nous créer, pour ainsi dire, un avenir, afin d'entrevoir ce qui sera, par l'aspect de ce qui fut? Laissons donc aujourd'hui Paris et la France; jetons un coup d'œil rétrospectif sur l'Europe, et, quittant nos sympathies actuelles, nos haines d'hier, essayons de nous placer un moment bien loin de la *contemporanéité;* de nous asseoir, centenaires, au foyer de nos descendants et d'y converser.

Cette lettre sera consacrée à des vues générales; et la prochaine vous présentera le croquis de la France littéraire, politique et morale en 1830.

Au commencement de cette année, l'Europe était sous le joug de trois hommes, de deux mots et d'un système; trois hommes : M. de Polignac, M. de Metternich et Wellington; deux idées : *prêtre* et *légitimité;* un système : la Sainte-Alliance. Des trois hommes, deux sont tombés, le troisième règne encore; les deux mots n'expriment plus rien; et la Sainte-Alliance est brisée.

Telle est, en deux phrases, l'histoire métaphysique de cette grande année.

Maintenant, cherchons le mot de cette énigme sociale, et voyons si la famille européenne a fait un progrès.

Individuellement, trois hommes ne sont rien; mais ils prennent des proportions gigantesques, aussitôt qu'ils représentent des intérêts, des idées, des systèmes, des peuples ou des forces. Ainsi, Roberspierre et Danton sont immenses, parce qu'ils transfigurent, aux yeux de l'historien, la vengeance des Gaulois opprimés pendant neuf siècles; Sylla est l'aristocratie romaine; Marius, le peuple; Richelieu est la formule de la royauté; Montmorency, celle des institutions féodales; Catherine de Médicis est une grande image du christianisme et des rois; Coligny, de la république et du déisme!... Examinons donc ce que ces trois hommes européens stipulaient de forces et d'intérêts. Pour bien les apprécier, il faut analyser, en quelques mots, les événements qui les ont produits sur la scène du monde.

En 1789, à la voix puissante de Mirabeau, la lutte qui existe dans toute société entre ceux qui possèdent et ceux qui n'ont rien, entre les privilégiés et les prolétaires, s'est réveillée avec une fureur sans exemple. Ce fut un ouragan qui déborda sur le monde entier. Mais, quand le torrent fut loin de sa source, un homme se leva et s'empara de l'orage pour essayer de rétablir l'ordre et de reconstituer une société. La destinée d'un homme fort est le despotisme. Il est impossible à celui dont la main peut gouverner des nations de quitter sa sphère céleste pour redevenir un moine comme Charles-Quint : âme petite!

Napoléon, ayant donc déplacé le combat, ou plutôt ayant stipulé, peut-être, pour un avenir qu'il voyait tout seul, fut abandonné du peuple auquel il voulait léguer l'empire du monde commercial et le monopole de la civilisation.

Les souverains qui s'étaient faits les organes de la révolution française, pour renverser l'homme qui représentait le despotisme, avaient l'arrière-pensée de se porter les héritiers de leur victime. Il y eut une curée d'hommes, de peuples, de royaumes. Les souverains jalousaient la fabrique de trônes créée par Napoléon. Alors, le congrès de Vienne s'ouvre; l'aristocratie européenne y arrive, et convie à ces saturnales de la force toutes les mitres, toutes les couronnes!... Après vingt années de combat, l'oligarchie continentale triomphe. Habile à comprendre la nécessité où elle est d'assurer la victoire des deux principes sur lesquels elle s'appuie : le catholicisme et la royauté absolue, *una fides, unus dominus**, elle crée un système : LA SAINTE-ALLIANCE!... Pensée de M. Metternich.

Avouons-le : ce système est gigantesque, autant peut-être que le système continental! C'est la solidarité des rois contre les peuples, comme l'autre était la solidarité des nations contre la tyrannie maritime de l'Angleterre, une vaste coalition contre un danger!... L'idée de Napoléon avait besoin d'être entendue par vingt peuples opprimés, l'idée de M. de Metternich préexistait dans l'entendement de tous les princes; elle était le vœu de l'Angleterre, jalouse de mystifier l'industrie continentale et de semer des discordes; enfin, elle était la dernière planche de salut pour l'aristocratie européenne.

Au congrès de Vienne, la question était la même, entre les peuples et les rois, qu'entre Marius et Sylla, entre Catherine et Coligny. M. de Metternich, espèce de hibou aux yeux d'aigle, ne voyait que deux cocardes: celle des riches et celle des pauvres; que deux systèmes : la hiérarchie et la force ou la discussion et l'anarchie; que deux gouvernements : le despotisme en droit et l'indépendance en fait, ou la liberté en principe et la servitude en réalité; un roi et le repos, ou une patrie et la turbulence; un peuple pour produire et des grands pour dépenser. La famille européenne avait, selon lui, besoin de luxe, de jouissance, et il se rendait l'interprète de tous ceux qui possèdent, et sentent que de l'asservissement des pauvres dépend la tranquillité des riches. Organe de l'aristocratie, il voulait une hiérarchie aveugle, un contrat puissant; il pensait comme J.-J. Rousseau, Hobbes et Locke, qui, consultés sur une forme de gouvernement, indiquaient la monarchie comme la meilleure.

La *légitimité* des trônes sanctionnée par la religion, garantie par tous les cabinets; les guerres rendues impossibles parce que les différends devaient être soumis à un aréopage; et de là une paix longue et productive : telles furent les idées dont M. de Metternich s'institua le représentant. Pour en faire recueillir les fruits aux nations de la vieille Europe, il fallait y proclamer en principe l'abolition des discussions législatives et le silence de la parole écrite. De là le système de la Sainte-Alliance, les deux mots : légitimité, catholicisme; et de là trois hommes : Metternich, Wellington, Polignac.

Ces noms étaient, dans chaque pays, prédestinés à y représenter le système, les idées et les intérêts de l'aristocratie; mais, comme en France il avait été nécessaire d'introduire les Bourbons sous une étiquette nationale, et qu'ils n'étaient possibles qu'avec une charte, les diplomates européens nommèrent les plus adroits d'entre eux pour développer en France une série d'hommes et d'actes qui arrivassent insensiblement à la dernière expression de leur système, à un nom qui représentât l'oligarchie.

Que M. de Polignac soit individuellement un homme de génie ou un sot,

il était, de fait, la Sainte-Alliance incarnée, une immense formule d'aristocratie, un système entier. De là aussi sa conviction, son entêtement et celui de Charles X. Nous leur donnons des épithètes odieuses parce qu'ils sont les apôtres, les martyrs d'une religion opposée à la nôtre, imitant ainsi l'emportement des sectaires de Calvin contre les catholiques et des catholiques contre ceux de la religion. Sans aller si loin, les montagnards réfugiés à Bruxelles disaient qu'il fallait se défier des girondins leurs compagnons d'exil, et les accusaient d'être de *vieux coquins.*

Rarement nous sommes d'assez bonne foi, dans les grandes oscillations politiques, pour examiner théoriquement les hommes et les choses... Aussi risqué-je peut-être de m'entendre taxer d'aristocratie, de carlisme, de bordelisme, d'absolutisme, en vous grandissant ainsi la question jugée, pendant la semaine dernière, par la Cour des pairs, sous la raison sociale, Polignac, Charles X et compagnie. Mais ma profession de foi peut détruire toute accusation fausse. Or, pendant la Révolution, je serais mort avec les Girondins : désirant comme eux une constitution pour donner des garanties au peuple; et un roi, pour donner de l'unité, de la force au gouvernement.

Alors, pour peu que vous vouliez juger de l'avenir par le passé... les hommes d'aujourd'hui ne sont-ils pas les hommes d'hier, sauf le costume, le langage et les mœurs? la masse n'est-elle pas à peu près la même que du temps de Périclès, d'Auguste, ou de Louis XIV? ne voyons-nous pas les mêmes vices, les mêmes vertus, les mêmes erreurs, les mêmes idées sous des mots différents? Si donc vous superposez l'histoire ancienne sur l'histoire moderne, vous concevrez qu'un système qui, peu inquiet de la durée des combats, a triomphé par Auguste, Constantin, Charlemagne, Catherine, Louis XIV et Napoléon , malgré les grandes révoltes conduites par Brutus, Jésus-Christ, Jean Sans-Peur, Luther, Cromwell, Descartes, Mirabeau, Danton et La Fayette, — qui tous servirent, à différentes époques, de drapeaux aux réformateurs, — vous admettrez, dis-je, que ce système ne se laissera pas facilement étourdir par la petite commotion de nos trois journées de juillet?

Quels hommes se sont levés pour soutenir cette révolution, déjà menacée en France par deux partis fort considérables : le bordelisme et le bonapartisme?... Où sont les géants populaires qui, champions de la démocratie, s'apprêtent à lutter contre les machiavéliques sénateurs de Saint-Pétersbourg, contre M. de Metternich et le *torysme** anglais, aussi puissants par l'intrigue, la diplomatie et la corruption, que Napoléon l'était par ses canons et son génie? Quelle est la jeune tête assez hardie pour accepter l'héritage de la Convention, pour prêcher l'Évangile politique dont la loi agraire est aujourd'hui la première sentence?

Ou pas un monarque absolu, ou pas une assemblée délibérante!... Telle est la maxime des deux principes qui se disputent les sociétés modernes : principes impérissables! car l'aristocratie ne meurt pas plus que le républicanisme : il faudrait ou tuer des millions de possesseurs ou abrutir des millions de prolétaires, pour assurer le triomphe de l'un ou de l'autre; or, ces deux entreprises diverses sont des fardeaux sous le poids desquels ont fléchi nos demi-dieux humains, ces êtres puissants qui s'asseyent sur les frontières du ciel et de la terre.

Le combat moral de ces deux principes est éternel comme dans la nature,

et nous sommes sans doute destinés à ne jamais savoir où est le mal, où est le bien? L'univers, cependant, nous apparaît tous les jours... Un philosophe nous dirait, en comparant la Nature à la Société, que le meilleur gouvernement serait celui qui, opposant ces deux systèmes l'un à l'autre, les laisserait dans l'inertie relativement aux résultats, en les excitant à une production perpétuelle au profit de la masse...

Mais quittons une théorie dédaignée par tous les partis, parce qu'elle ne sourit à aucune passion; et revenons à la situation européenne.

Tandis que la France s'amuse à considérer les manœuvres de quelques vieux arlequins arrachés aux planchers des *museum* de l'Empire et de la Restauration, espèces de squelettes historiques dont les dernières génuflexions s'accomplissent; tandis que des hommes adroits nous font jouer à la garde nationale, ou parader dans les rues pour dissiper des dangers imaginaires; pendant qu'on nous occupe sur tous les points où nous ne devons pas être, afin que nous ne soyons pas sur ceux où notre drapeau ferait triompher la révolution de juillet, la Sainte-Alliance se consulte; et, peu inquiète des soulèvements nationaux, des congrès privés d'argent, de chefs, de troupes, elle s'occupe des ferments de discorde à jeter au sein de ces populations sans unité, sans fixité, sans vouloir précis, qui pourront bien encore passer comme un torrent sur l'Europe, mais qui se perdront sur des écueils, à l'exemple des Croisades, de la Jacquerie, de la Praguerie, etc., etc. Le système aristocratique a sous tous les clochers, dans tous les hôtels, des espions, des agents, des soldats, hommes et femmes qui soulèvent les haines, les désirs, les amours-propres, les intérêts à son profit; et, peu scrupuleux dans ses alliances, il sera tantôt pour le *mouvement*, tantôt pour la *résistance*. Bref, Charles X, le duc de Bordeaux, la république, le duc de Reichstadt, ne sont que des marionnettes dont il se joue.

Un système est un être immense presque semblable à Dieu. Il a sa providence, ses vues, ses pensées intimes, sa destinée à laquelle il obéit sans cesse. Les hommes entrent dans son monde moral pour y accomplir des révolutions partielles : ce sont des outils qui se brisent ou des pierres qui restent; pour eux, il y a une espèce de loterie, mais ce n'est que bien tard que le philosophe aperçoit la *fatalité* des existences individuelles, entraînée par le courant du système.

L'*Et reges intelligite!*... de Bossuet m'a toujours paru singulièrement niais. Ce sublime orateur, accablé par sa mitre, ne voyait que l'homme et Dieu. Il n'osait peut-être pas parler, devant Louis XIV, des vastes idées qui créent un monde intermédiaire entre ces deux termes de nos comparaisons, de ce monde moral, de cette philosophie de Bayle et de Descartes, dont les tempêtes et les convictions font plier les peuples et les trônes comme des joncs flexibles... Aujourd'hui, le persécuteur de Fénelon soutiendrait sans doute le catholicisme, tandis que M. de Lamennais, homme peut-être supérieur à son devancier, voit quelque chose de plus fort en avant, et devine qu'à des sociétés nouvelles il faut des sacerdoces nouveaux.

MM. Odilon-Barrot, Comte, La Fayette, Dupont (de l'Eure) ont beau se retirer du gouvernement, obéir au vœu d'une majorité constitutionnelle, et nos écrivains répéter en vain que la révolution de juillet n'a pour but que d'asseoir une pacifique dynastie, que nous voulons l'ordre et la tranquilité, — le *Système aristocratique* représenté en Europe par M. de Metternich, soutenu

par les armées du Nord, animé par l'immense quantité de princes, de seigneurs, de courtisans qui sont, sur le continent, comme les anneaux d'une chaîne, ne peut pas nous être moins hostile qu'au moment où Charles X régnait: il conspirait contre un parti vaincu, et il ne combattrait pas vainqueur?... Ah! ne nous flattons pas d'avoir la paix! Nous pouvons tromper un homme; mais les intérêts généraux ne s'abusent jamais, ils marchent à leur but et triomphent ou se laissent emprisonner. Ainsi, Juillet 1830 a donné le signal d'un combat : les barrières de l'arène ont été ouvertes, et les champions y entreront nécessairement. Vous sentez que je laisse de côté les dates, les accessoires, les hommes, les lois, les disputes, les faits qui retarderont ou accélèreront le mouvement. Il suffit de reconnaître, en ce moment, l'incompatibilité qui existe entre la monarchie autrichienne, l'empire russe et l'allure nouvelle des peuples.

Ceux-ci disposent d'une force terrible, mais aveugle; et les autres possèdent, par leur astuce et par leur parfaite entente d'une même doctrine, une puissance compacte, invisible, sans cesse agissante, intelligente, dont rien ne divise les efforts, parce qu'ils tendent au même but; puis, experts en machiavélisme (l'auteur des *Scènes féodales,* Mérimée, les a supérieurement peints dans *la Jacquerie**), ils savent adroitement désunir les masses. Si, de nos jours, le bon sens a fait des progrès, les ressources du parti contraire ont grandi. La civilisation profite aux deux systèmes. Au lieu de réagir par les hommes sur les hommes, on emploie les idées, les passions.

Si vous voulez me permettre de vous soulever un peu le rideau du théâtre, je vous jouerai une petite scène du drame que nos ennemis répètent : elle terminera cette longue lettre...

Vous vous souvenez de l'étrange prédilection de M. Berryer pour Napoléon II? Eh! bien, s'il faut en croire quelques personnes, la légitimité du *Fils de l'Homme* était une doctrine consentie par la cour d'Holy-Rood. Les journaux anglais avaient même annoncé que la régence de Henri V allait être proposée à M. de Metternich pour le duc de Reichstadt; mais d'autres journaux ont démenti cette nouvelle. Avant-hier, *la Tribune,* interprétant le silence du *Moniteur*, en inférait que les *partisans qui avaient proclamé en Corse Napoléon II,* obtenaient des succès... Ces bruits coïncident singulièrement avec une aventure diplomatique dont le maréchal Maison pourra s'informer à Vienne, et que je n'ose garantir.

Un ambassadeur de Charles X aurait eu de longues conférences avec M. de Metternich; l'aurait, dit-on, décidé à jeter en France Napoléon II comme un brandon de discorde, et à lancer le petit-fils de son maître entre la révolution de juillet et l'Autriche; comme jadis il avait mis dans le lit du père une archiduchesse, rançon de l'Empire!..

Vous savez que le duc de Reichstadt a reçu l'éducation la plus ascétique possible, et que, sous la direction du Méphistophélès politique qui dirige les cours européennes, l'enfant du grand capitaine est resté, je ne dirai pas stupide, mais dans un état négatif : espèce de Joas, destiné à la pourpre romaine, à quelque castration morale...

Voyez-vous d'ici le vieux diplomate, sortant de son cabinet; et, l'âme, toute froide qu'elle soit, échauffée par une conception satanique, entrant chez sa victime?... Il éprouve un saisissement indéfinissable en contemplant l'insouciance de cette faible créature... Voilà son ouvrage. Le fils du plus grand homme des

temps modernes est un Augustule, jouant aux dés, sans savoir qu'il est empereur!... Le diplomate se fait enfant pour jouer avec cet enfant, et pour pouvoir en sonder l'âme; mais cette âme est molle... Le prince est effrayé du succès de l'éducation par laquelle il a tout éteint chez ce jeune homme, en qui sa ruse voit des armées, des guerres civiles... Le père a fait la gloire de la France, le fils peut en déterminer l'abaissement et la ruine!

Alors, le vieux ministre n'hésite plus! Il révèle à cet enfant, sans force apparente, toute une destinée!... En un moment, il lui jette le plus vaste héritage de gloire que jamais un père ait pu léguer à son enfant. Il lui parle du faisceau de lauriers sur lequel il fut bercé. Il raconte Lodi, Jaffa, Marengo, Wagram même!... Il le foudroie par un mot : — Napoléon!... Il trouve des expressions pour peindre l'empire français, qu'il a renversé!... Enfin, il salue un empereur! Il l'assied sur l'aigle la plus terrible qui ait plané sur l'univers... Il lui déroule les plaines de la France. Il lui donne, à cet orphelin, des millions d'amis, de soldats dévoués; il lui ouvre les Tuileries, et lui dit comment, sans armes, une baguette à la main, proscrit, en vingt jours, son père Napoléon le Grand a reconquis son empire en se nommant, en se montrant... Et cette aigle impériale volera encore de clocher en clocher. Sous tous les chaumes, il y a, dans cet empire, de vieux, de jeunes soldats, des laboureurs qui disent : «Napoléon!...» comme on dit : — «Ô mon Dieu!»

A l'aspect de tant de gloire, en s'entendant proclamer empereur, en écoutant frissonner des armées, en devinant le champ de bataille, un instinct perce dans ce cœur napoléonien! Le père a parlé; l'empire français est apparu comme un éclair; l'aigle a étendu ses ailes; et l'enfant, ébloui, mais trop faible pour ce fardeau, jette un cri d'enthousiasme : — «France!...» et il tombe évanoui.

En présence de ce vieux génie qui a envoyé le gendre de son empereur mourir à Sainte-Hélène sous le sceptre ignoble d'Hudson-Lowe, et qui gouverne l'Europe, dispose des hordes du Nord, qui saura déchaîner le carlisme et le bonapartisme; enfin, devant ce colosse de petitesse et d'intrigues, mettez notre gouvernement vacillant, qui patrouille depuis deux mois dans Paris, et jugez de nos dangers! Il nous aurait fallu un jeune Talleyrand pour renverser Metternich à Vienne, comme notre vieux Don Juan a précipité Wellington à Londres.

Telle est la question posée par les événements politiques de l'Europe au 31 décembre 1830. Il est peut-être nécessaire d'en faire comprendre les exigences au peuple et au gouvernement. Le principe de non-intervention est une erreur de la faiblesse. Si nos idées d'indépendance nationale succombent en Pologne et en Belgique, nous ne résisterons pas, comme en 1793, pendant vingt ans à l'Europe, et il ne faut pas s'imaginer que nous rencontrerons des amis partout, parce que, là où nous voyons des hommes faciles à remuer, l'aristocratie à créé des intérêts matériels qui ne s'enthousiasment pas facilement.

P. S. 30, au soir. — La scène que je vous ai contée a été prise au vol par deux auteurs; et, sous le titre du *Fils de l'Homme,* ella a obtenu un immense succès aux Nouveautés; mais ils ont habilement tourné au profit de Louis-Philippe le danger de ce drame, qui a tiré des larmes, même aux acteurs.

Adieu.

Le Voleur.

[*Le Voleur,* 31 décembre 1830.]

XI

À M...., À TOURS.

9 janvier 1831.

En essayant de préciser le problème philosophique dont les peuples cherchent la solution, je vous promettais, dans ma dernière lettre, de vous tracer aujourd'hui quelque petite esquisse qui vous représentât les mœurs, les arts et la littérature en France pendant l'année 1830; mais, hélas! une année est bien peu de chose pour les progrès de la raison humaine! Ici, ce n'est plus comme en politique, où le moindre événement change la face du monde et transforme tout-à-coup une époque insignifiante en un siècle original : dans les vastes champs de l'intelligence, un fait est une idée; et, par un inexplicable phénomène, il a toujours été plus facile aux hommes de se remuer, de se tuer, de s'assembler en bataillons, de mettre un roi au-dessus ou au-dessous d'un trône, que de produire une conception intellectuelle : les révolutions aiment le bruit, le mouvement; mais la pensée veut le silence et la paix...

L'expansibilité de l'eau, qui dote le monde d'une richesse incalculable et d'une merveilleuse puissance, mérite, mieux que toutes les querelles d'hommes, le nom de *révolution*. Elle a remué, renversé tout, détruit les combinaisons anciennes, créé des choses nouvelles; tandis que jeter une monarchie à bas est l'affaire d'une émeute de trois jours. Pour la découverte, il a fallu des siècles; à la démolition du trône, il a suffi de quelques années de soupçons; l'une enrichit, l'autre appauvrit; la première offre aux malheureux des vêtements, des aliments, l'aisance; la seconde..., ils sont encore à en comprendre le bienfait.

Une découverte!... En avons-nous seulement fait une?... Oui, car le *Bulletin des Lois* a consacré près de cinq à six cents brevets d'invention! statistique heureuse qui accuse deux hommes de génie par jour; mais ce sont de petites inventions dignes de nos petits drames, de nos petits tableaux, de nos petits appartements et de nos petites mœurs.

Un ingénieur nous a prouvé mathématiquement que le fer se dilate; un sellier nous a imaginé le moyen d'attacher un cheval partout où se trouve un pieu; nous avons recueilli le principe constitutif de l'asperge; nous savons que l'on peut broyer la tête d'un enfant dans le ventre de sa mère, avec un horrible instrument; un Italien a inventé un vêtement propre à se garantir des flammes; un Français nous a, pour la centième fois, promis l'empire de l'air; un autre a construit un scaphandre qui nous permet d'aller sur l'eau; un marchand nous a fait des coussins de gomme élastique au moyen desquels on s'improvise tout un ameublement avec un soufflet de forge : admirables développements de l'industrie!... Mais rien de tout cela n'apporte un espoir d'amélioration pour la masse souffrante. Les tablettes de bouillon pour Alger méritent une mention honorable; seulement, si M. Darcet pouvait persuader aux communes d'élever des machines à vapeur pour faire du bouillon avec des os *, sa gélatine serait une assez bonne découverte; mais il faudrait encore la perfectionner en trouvant un moyen de donner même des os aux communes pauvres qui ne vivent que de châtaignes ou de sarrasin...

En fait de nouveautés scientifiques et de progrès, nous avons supprimé le *Journal des Savants,* et nous avons inscrit trois ou quatre cent millions de plus sur notre carnet passif. Quelques publicistes prétendent que la dette des peuples accuse leurs richesses; alors, nous devenons opulents comme les fossés deviennent grands, à mesure qu'on les creuse.

Si l'on vous demandait de vous souvenir des livres qui ont paru l'année dernière, avouez que vous seriez embarrassé... A travers le kaléidoscope de 1830, il est difficile de distinguer les objets. Eh! bien, nous sommes injustes envers nos contemporains, comme jadis nos pères l'étaient envers les œuvres de l'époque qui, dans le dernier siècle, correspond à la nôtre.

Croyez-vous qu'en 1730, M. de Voltaire fît une grande sensation? que l'on s'occupât de Lesage, de Crébillon, de Piron, de La Mothe, de J.-J. Rousseau, de Fontenelle?... Non. Sept ans n'avaient pas encore pu calmer les désastres du système de Law, et le cardinal de Fleury essayait de protéger par sa pacifique administration les efforts de tous ceux qui refaisaient leurs fortunes attaquées.

Si vous compariez les deux années, vous auriez peut-être un peu plus de respect pour nos écrivains. Où trouveriez-vous, même dans toute l'Europe de 1730, un livre qui pût ressembler à nos journaux?... Les *Débats, le National, le Globe, la Gazette,* la *Revue de Paris,* le *Journal des connaissances usuelles, le Figaro,* tous nos journaux enfin sont un livre immense où les pensées, les œuvres, le style, sont livrés, avec une étonnante profusion de talent, à l'insouciance de nos intérêts journaliers... Il y a tel article politique digne de Bossuet, où de magnifiques paroles ont été dispersées en pure perte; tel fragment possède la grâce d'un conte oriental; telle plaisanterie est digne de Molière. La presse périodique est un gouffre qui dévore tout et ne rend rien; c'est un monstre qui n'engendre pas. Nous nous plaignons de ne pas voir surgir au milieu de nous un grand homme; mais ce génie désiré, c'est vous, c'est un homme qui passe dans la rue. Notre chef-d'œuvre, à nous, est cette raison publique qui étonne, est cette large et féconde dispersion de lumière qui a cubé la somme d'intelligence de la masse!... Notre gloire est dans le progrès social, dans la sagesse de nos séditions, dans la multitude de nos artistes, dans le luxe de nos œuvres.

Sans vouloir nous allumer ici de complaisantes cassolettes, avouons que M. de Lamartine est bien au-dessus de Jean-Baptiste Rousseau. Delphine Gay ne vaut-t-elle pas un peu mieux que madame du Bocage? *Anatole, Adolphe* et *Corinne* ne sont-ils pas des romans meilleurs que les *Mémoires d'un Homme de qualité?* L'*Histoire d'une belle Grecque* est-elle seulement comparable à *l'Ane mort* de J. Janin? Enfin, mettrez-vous le *Théâtre de Fontenelle* auprès de celui de *Clara Gazul? L'Indifférence en matière de religion, le Génie du christianisme* luttent, comme style, avec toutes les œuvres ecclésiastiques de ce temps-là, et l'emportent de beaucoup, par la pensée, sur le *Petit Carême* de Massillon. Les travaux historiques de 1730 ont je ne sais quoi de bouffon, si vous en exceptez les œuvres consciencieuses des Bénédictins. Aujourd'hui, nous contemplons l'histoire avec une hauteur de vue, une indépendance de pensée qui ne pouvaient pas exister alors. Béranger, chantre gracieux et philosophe, n'a point de modèle dans ces jours de cagotisme où la chanson visait au cynisme. Les odes de Victor Hugo sont, je pense, un peu meilleures que celle de Lamotte.

Notre peinture est riche de talents dont le moindre vaut tous ceux de cette période vide et sèche. Où trouverez-vous, en 1730; un rival à Courier, à Boïeldieu, à Rossini?... Nous sommes dans une profonde erreur si nous ne pensons pas vivre dans un siècle de gloire et de liberté. Claude Gelée, Lesueur, étaient morts depuis long-temps, en 1730, tandis que Gudin, Devéria, Steuben, Horace Vernet, Delacroix, sont jeunes en 1830. Ceux qui, pour décourager les hommes d'étude occupés à nous enrichir, prennent à tâche d'accabler les vivants sous les morts, et de vanter les littératures étrangères au détriment de la nôtre, ont grand tort : ils aident à un horrible suicide national.

Si cette année n'a pas été féconde en résultats, il faut en accuser les événements.

L'art dramatique fut maltraité; car nous savons aujourd'hui dans quel sens *Hernani* lui a fait faire un pas; mais, si M. Victor Hugo fut puni de sa tentative par une chute triomphale, il y a chez lui l'étoffe de quelque chef-d'œuvre qui la fera oublier. Nous sommes bien supérieurs à nos devanciers malgré cet échec; car le quatrième acte de *Christine* est une conception plus haute qu'*Idoménée*...

Au commencement de cette année, quand on reproduisait les anciens temps par des quadrilles à l'Élysée, et que nos pairs de France essayaient d'être les ombres de ceux d'autrefois, M. Eugène Sue a donné dans *la Mode* la ravissante marine de *Kernock*, et, plus tard, *le Gitano*, révélant avec modestie un talent frais et gracieux qui grandira, car il est jeune, très-jeune.

M. de Musset a donné de grandes espérances et s'est placé d'un seul bond au milieu des vieilles réputations impériales, qu'il n'a pas seulement daigné saluer. Vous avez lu, sans doute, la *Confession?* Ce livre, dont la pensée première est hardie, manque d'audace dans l'exécution. Charles Nodier a publié son *Histoire du roi de Bohême*, délicieuse plaisanterie littéraire, pleine de dédain, moqueuse : c'est la satyre d'un vieillard blasé, qui s'aperçoit, à la fin de ses jours, du vide affreux caché sous les sciences, sous les littératures. Ce livre appartient à l'*École du désenchantement*. C'est une déduction plaisante de l'*Ane mort*, singulière coïncidence d'ouvrages! Cette année, commencée par la *Physiologie du mariage*[1], dont vous me permettrez de ne pas vous parler beaucoup, a fini par *le Rouge et le Noir*, conception d'une sinistre et froide philosophie : ce sont de ces tableaux que tout le monde accuse de fausseté, par pudeur, par intérêt peut-être. Il y a dans ces quatre conceptions littéraires le génie de l'époque, la senteur cadavéreuse d'une société qui s'éteint.

L'auteur anonyme de la *Physiologie* prend plaisir à nous ôter les illusions de bonheur conjugal, premier bien des sociétés. La *Confession* achève le livre de M. de Lamennais, et proclame que la religion et l'athéisme sont également morts, tués l'un par l'autre; qu'il n'y a pas de consolation pour l'honnête homme qui commet un crime. Nodier arrive, jette un regard sur notre ville, sur nos lois, sur nos sciences; et, par l'organe de *don Pic de Fanferluchio* et de *Breloque*, il nous dit, en poussant un rire éclatant : «Science?... Niaiserie! A quoi bon? qu'est-ce que cela me fait?» Il envoie les Bourbons mourir à l'écurie sous forme de vieille jument aristocratique; et Tony Johannot dessinait, par avance, Holy-Rood dans la vignette de *Patricia*. Puis, en décembre, M. de Sthendal nous arrache le dernier lambeau d'humanité et de croyance qui

nous restait; il essaye de nous prouver que la *reconnaissance* est un mot comme *Amour, Dieu, Monarque.* La *Physiologie du Mariage*, la *Confession*, *le Roi de Bohême*, *le Rouge et le Noir*... sont les traductions de la pensée intime d'un vieux peuple qui attend une jeune organisation; ce sont de poignantes moqueries; et la dernière est un rire de démon, heureux de découvrir entre chaque homme un abyme de personnalité où vont se perdre tous les bienfaits.

Un homme viendra peut-être, qui, dans un seul ouvrage, résumera ces quatre idées, et alors le XIXe siècle aura quelque terrible Rabelais, qui pressera la liberté comme Sthendal vient de froisser le cœur humain.

Les *Harmonies* de M. de Lamartine ayant été jetées cette année à l'époque orageuse de nos mouvements populaires, cette voix riche et suave s'est perdue dans la tempête, comme les accords d'un rossignol, au milieu d'une bourrasque nocturne. Si le livre de M. de Lamartine n'a pas eu le succès qui l'attendait, c'est qu'il choquait peut-être la disposition des esprits, peu curieux d'une poësie mélodieuse au milieu des calculs contemporains. Aussi les râles de la muse poussive et poitrinaire de Joseph Delorme ont-ils peu intéressé. Mais ce qui juge à mort tous les rimailleurs impuissants dont les inspirations vont en convoi chez M. Jérôme, croque-mort de la littérature dont vous avez, sans doute, aperçu la froide figure sous l'auvent de la machine du pont Notre-Dame, c'est cette victoire remportée sur l'indifférence en matière de poësie par M. Barbier, homme de verve qui a plus fait pour sa gloire, en deux idées, que M. Ancelot en sept tragédies.

Un homme a manqué... Aurait-il désespéré du public en gardant trop long-temps le juste ressentiment de l'assassinat littéraire qui tua sa *Christine?* Frédéric Soulié doit savoir que les contemporains ne pardonnent pas plus à ceux qui les sauvent de l'oubli, que le héros de *Rouge et Noir* ne fait grâce à son bienfaiteur?... Mérimée a été bien avare; et, sauf quelques articles de la *Revue de Paris* et *la Prise de la redoute*, il nous a gardé quelque rancune du froid accueil fait à ses *Scènes féodales* et à sa *Chronique de Charles IX.* Le bibliophile P.-L. Jacob et deux inconnus ont publié deux petites pochades (*les Mauvais Garçons* et *les Deux Fous*) dans lesquelles il y avait quelques dessins gracieux et des idées qui eussent fait la fortune de onze littérateurs de l'Empire.

Du reste, ne nous abusons pas! Les hommes qui ont paru sur la scène avant les événements de juillet sont tous vieillis de dix ans. Ils doivent aller chercher quelque nouveau baptême sous quelque nouveau tropique; car l'Orient, l'Espagne, l'Italie, la mer, les Bourbons, tout est fourbu.

A qui M. Victor Hugo peut-il vouer son génie? Il est décoré par Charles X pour avoir chanté le sacre. Aussi s'est-il accroché à la Colonne, pour rester sur un terrain neutre, où il y eût encore une religion, un monarque, une gloire, qui ne jurassent pas trop avec la gloire, la religion et les monarques qu'il a célébrés. Que peut faire M. Scribe, dont l'esprit avait besoin de toute la ténuité d'une opposition servile pour stéréotyper le même drame au moyen de quelques réticences? Inquiet de l'avenir, M. de Vigny se retient d'une publication nouvelle. V. Hugo montre et garde toujours sa *Notre-Dame de Paris.* L'auteur auquel nous devons les ravissantes pages de *Fragoletta** médite une composition où sa poësie se condensera sous une image plus naturelle que celle de la statue de Polyclès... M. Eugène Sue prépare un *Naufrage* qui lui assurera une place auprès de Cooper. Frédéric Soulié médite un drame immense. Enfin, lorsque

l'horizon politique s'éclaircira, notre littérature est prête à jeter son frai sur l'année 1831. Ainsi, tout n'est pas perdu : la littérature attend un public.

La musique n'a pas été heureuse : *Fra-Diavolo* est un long *pont-neuf;* et, sauf *la Parisienne,* qui suivant le mot de Rossini, est *la plus grande cavatine* de l'époque, tout a menti aux promesses du passé.

Les arts ne pouvaient pas prendre de physionomie entre un trône qui s'écroulait et la jeune dynastie qui s'élève. Leur avenir est triste; car ils exècrent les marchands, et ne veulent pas qu'on les pèse entre une boutique et un garde national.

Les mœurs deviennent d'une atonie désespérante. Nous nous aplatissons tous sous la schlague de la liberté et sous la pression du billet de garde. Notre gaîté, c'est *le Corsaire, le Figaro, le Globe,* les brochures de M. le général Richemont; nous l'achetons toute faite. Nous avons passé d'un roi qui ne prenait la main de personne à un roi qui a su graver sa popularité dans tous les cœurs : entre ces deux termes du problème monarchique, nos cœurs ont péri.

L'époque a sa musique dans *En avant, marchons,* et son système dans la *faillite.* La branche aînée a manqué au trône, les Chambres manquent à leur mission, les hommes manquent au pouvoir, les acheteurs aux marchands, les propriétaires manquent d'argent, le commerce manque. C'est une grande faillite. Nous connaissons, et le bilan d'un trône vendu rue de Cléry, et le bilan d'un rédacteur du *National,* qui, sous-ministre, ne donne pas cinq pour cent du capital qu'il accusait dans sa feuille; enfin, bientôt peut-être, vous verrez six nations à l'encan. Rien n'est amusant. Au théâtre, mademoiselle Mars est aussi vieille que la Chambre, la Chambre est aussi décrépite que *le Légataire universel.* La Légion-d'Honneur ne représente plus rien. Tout est pâle sous un ministère-enfant qui s'amuse à écouter les dialogues des morts, improvisés par des momies. Les avocats qui n'avaient pas de laquais hier, prennent aujourd'hui des heiduques; les femmes de banquiers qui assiégent le Palais-Royal pleurent les manteaux de cour. La révolution de juillet a été enterrée sous le repavage des rues. Le grand drame fini, je ne doute pas que nous n'ayons la petite pièce en 1831; comme sous le Directoire, Frascati, Barras et ses costumes viennent après la Convention.

LE VOLEUR.

[*Le Voleur,* 10 janvier 1831.]

XII

À M. BERNARD, À NANTES.

18 janvier 1831.

Quand, en défendant même des intérêts ou des opinions qui lui sont chers, un homme est blessé, la douleur lui arrache des cris; puis des gens charitables le portent sur un lit; la Faculté vient, l'enveloppe de cataplasmes plus ou moins utiles; le chirurgien expérimente la plaie, la sonde, opère ou n'opère pas; la garde-malade endort, par sa seule présence, les douleurs, dit au patient qu'il se lèvera bientôt; et, après quelques nuits plaintives, quelques jours d'impré-

cations, le malade s'établit dans son grabat, capitule avec ses souffrances, se dresse par moments, prend des bouillons et voit en espérance le jour où, convalescent, il ira par vaux et par chemins... Voilà, monsieur, notre situation actuelle. Toutes les faillites à faire sont faites, le commerce a *porté à nouveau* ses profits et ses pertes; chaque maison, chaque famille s'est arrangée dans son malheur, l'a chiffré, l'a calculé, l'a pansé; puis les gens d'argent, se voyant seuls avec leurs capitaux, s'aperçoivent que l'air est nécessaire à leurs écus, et alors, insensiblement, les affaires ont repris : bref, nous sommes en convalescence de la révolution de juillet.

Cet état *phénoménal,* dirait M. Cousin, est encore à peu près celui dans la haute sphère des intérêts politiques. Les ambitions se sont calmées. Sauf quelques gens de talent, qui, sous tous les régimes, seraient arrivés au pouvoir, les espérances budgétaires sont en baisse. Les bureaux de tabac et de loterie vivent tranquilles sans avoir à craindre les insurrections des solliciteurs. L'héroïsme de juillet a perdu *cinquante pour cent* chez les pétitionnaires. Aussi les commis, gent essentiellement tremblante et façonnée à toutes les inquiétudes, continuent d'accomplir leurs tours de manège quotidiens pour le roi Louis-Philippe, comme jadis ils les faisaient *pour la patrie* sous Charles X.

Sauf quelques rimes plaisantes sur *Jemmapes* et *Valmy**, et dont notre *roi citoyen* a eu le bon esprit de rire en profitant de la leçon qu'un carliste lui donnait, les poëtes ont presque tous déversé leur talent sur les trois journées, sur La Fayette, etc. M. Bouilly, lui-même, ce héros de la littérature hydraulique, s'apercevant qu'il y avait du Roi dans le peuple, et du peuple dans le Roi, a publié des *Contes populaires,* comme s'il n'avait pas, l'année dernière, ébauché, présenté des contes à *Dieu-Donné.*

Chacun s'est si bien *casé,* assis et tourné sur quelque pivot, que, même à la Chambre, les ambitions se sont numérotées. M. Mauguin, M. Odilon-Barrot, rentré dans la *vie privée* de sa préfecture, y ont leurs adhérents. Le centre s'agglomère chez Lointier*. Chaque fraction d'opinion s'est dessinée. Si, d'abord, dans la tempête, les glaçons étaient rudes et anguleux, depuis le moment où ils ont été forcés de flotter, ils se sont tous arrondis.

Quelques politiques prétendent que M. de Cazes est déjà l'âme des intrigues ministérielles. Il serait bien malheureux aussi que, par un temps où la *civilisation* est si fort en honneur, une révolution ne se civilisât pas? Le clergé lui-même commence à chanter *regem Philippum,* depuis qu'il s'est aperçu de notre profonde *indifférence en matière de religion;* et, curieux de son traitement, séduit, ou séducteur, l'archevêque de Paris est revenu dans son diocèse. Enfin, quelques familles du faubourg Saint-Germain, lasses de bouder, et rassurées sur le maintien de la Pairie, ont quitté les tristes sphères de leurs châteaux; elles reparaissent aux Bouffons, voire même au Palais-Royal, dont un bon nombre de courtisans essayent d'explorer les petits escaliers..., au moment où les hommes de quelque valeur et de quelque talent les quittent.

L'imbécillité constatée du Dauphin, la vieillesse superstitieuse de Charles X, l'état maladif dans lequel se trouve la duchesse d'Angoulême, ont peut-être porté des coups mortels aux plus sincères partisans de la branche aînée. Les Carlistes, fidèles à leur doctrine, ou confiants dans l'avenir, ont sans doute jugé qu'il fallait toujours venir s'amuser à Paris avec la nouvelle dynastie en attendant les effets de la providence divine. Or, comme la révolution de juillet

n'a pas jeté beaucoup de capitaux hors de France, que la même masse d'argent y est toujours, du moment où de nouvelles combinaisons d'affaires auront créé un nouveau crédit, le même luxe, la même prospérité refleuriront. Il n'y a rien de si difficile à briser qu'un ordre social, même quand il est détestable.

Aussi, n'attribuez qu'à mon inexpérience le conseil juvénile que je donnais naguères de faire danser toutes les conspirations, toutes les écoles, tous les bambins jeunes ou vieux, toutes les ambitions, et de ranimer le commerce par des fêtes... Hélas! il ne fallait qu'attendre un moment et laisser aux gens essoufflés le temps de reprendre haleine, car les journaux quotidiens vous entretiennent tous du bal donné par la garde nationale à l'Opéra. La cour a risqué un concert qui a eu un grand succès, on y a vu jusqu'à trois transfuges du noble faubourg. Et voyez comme nous sommes toujours frondeurs maladroits : en mettant un chasseur derrière sa voiture, M. Mérilhou faisait œuvre de grand politique; c'était une coquetterie pour le faubourg Saint-Germain.

— Ah! les ministres prennent de la morgue et des heiduques, ne désespérons de rien!... a dit l'Aristocratie.

Et elle est revenue.

Malgré cette reconstitution probable de notre organisme intérieur, ne croyez pas à la paix, et ne croyez pas, surtout, qu'il soit au pouvoir d'un ministère ou d'une Chambre d'empêcher la réunion de la Belgique à la France. En ce moment, les esprits prophétiques de la haute société de Paris, à force de discuter les actes de notre gouvernement, de le démonter pièce à pièce, et de le remonter, comme les enfants qui jouent avec une carte géographique découpée, ont reconnu je ne sais quelle habileté dans la conduite et dans la pensée secrète de notre cabinet. Beaucoup de diplomates en herbe, parleurs de salon, ou ministres de boudoir, attribuent la finesse de cette spéculation aux conseils du maréchal Gérard.

Il serait donc évident, aux yeux de ces hommes d'État qui *font du gouvernement* entre une jolie femme et un sorbet, que la cour, les ministres et notre diplomatie, *vocifèrent la paix* dans l'intention de préparer les triomphes d'une guerre dont les résultats sourient tant à la nation. Ces refus de donner un roi à la Belgique et nos démonstrations pacifiques tendent, dit-on, à nous ménager le moment de conquérir, sans trop verser de sang, cette puissante ceinture de places restaurées par la Sainte-Alliance, et sans lesquelles nous ne saurions être tranquillement chez nous. Enfin, nous couvons la guerre avec une bonhomie toute particulière. En effet, parler de paix en faisant fabriquer sept ou huit millions de cartouches à Valenciennes, en ordonnant de former plusieurs camps de cent mille hommes, n'est-ce pas dire aux puissances dont les troupes n'ont été arrêtées dans leur marche hostile que par les révolutions de Belgique, de Suisse et de Pologne : — «Je vous pardonne, mais vous me le payerez!...»

Que les hommes les plus perspicaces, que le général Lamarque, que Mauguin, que *le National*, que le général Richemont aient été dupes de la sournoiserie de notre cabinet, n'est-ce pas une preuve de l'habileté de nos ministres?... Il y a même des gens trop fins qui, pour n'être pas complices des roueries gouvernementales, prétendent que la dernière attaque du général Lamarque était convenue.

Quant à moi, philosophe, et résigné que je suis à tous les gouvernements,

même à celui du diable, rien ne m'étonne. Tous les pouvoirs ne sont-ils pas condamnés à employer les mêmes gobelets, à escamoter les mêmes muscades, à exécuter les mêmes lazzis sur les mêmes planches, qu'ils soient républicains ou monarchiques? Est-ce que juillet 1830 n'était pas le 2 septembre de Danton, sous d'autres formes?... Est-ce que MM. Thiers, Mignet, Barthe, Mérilhou, Dupin et autres, ne se serviront pas des mêmes moyens de gouvernement employés par tous les ministres, sans excepter M. de Peyronnet? Vienne la guerre ou quelque danger, et vous verrez si, au nom de la patrie, nous ne bâillonnerons pas les écrivains.

Et, au fait, le gouvernement ne pourra jamais entreprendre de confier ses secrets à une multitude. Il ne doit pas plus révéler ses projets à des Chambres qu'à des journaux, ou qu'à des citoyens. Il est, comme un homme de génie, soumis à toutes les interprétations justes, fausses ou ridicules, jusqu'à ce qu'il ait produit son œuvre; et, plus souvent encore, comme celle des gens à prévisions longues, son œuvre est mal jugée par ceux-là même auxquels elle profite. Vouloir qu'un gouvernement ne jouisse pas, dans ses hautes spéculations d'intérêt général, des mêmes priviléges, et n'use pas de la même tactique employée par un négociant probe, est une exigence, je ne dirai pas inconstitutionnelle, mais stupide. Quand nous voulons arrondir notre propriété par un terrain à notre convenance, allons-nous dire les secrets de notre ambition au vendeur?...

Conserver Alger, conquérir les Alpes et le Rhin, Anvers, s'il est possible, telle est la pensée intime de tous les ministères qui se succéderont en France, parce que ces occupations territoriales sont des nécessités géographiques. Ce ne sont pas des conquêtes, ce n'est pas une ambition; c'est une assurance de paix générale donnée à l'Europe; car la France satisfaite et grande devient l'arbitre influent de tous les débats sur le continent. Alger lui-même n'est-il pas un gage certain de la liberté maritime dans la Méditerranée? Laissez-le prendre par l'Angleterre, où en serait l'Europe?... Cette politique a été le vœu de plus d'un ministre généreux, même pendant la Restauration. Pouvons-nous, plus forts, avoir des espérances moindres?... Non. Mais les moyens d'arriver à ce résultat doivent changer suivant les circonstances, et vous avouerez que les circonstances changent tous les jours. Avec notre impétuosité française, nous désirions que les mois devinssent des années, et cette espèce de trépignement national, semblable à l'impatience d'un enfant qui veut son jouet, nous a empêchés de rendre justice au ministère du maréchal Gérard. Il préparait en silence le succès de Soult, qui, trouvant les éléments d'une armée, nous a tous flattés, en la faisant immédiatement mouvoir. Encore un peu, nous aurions demandé à notre roi populaire, comme les Limousins à leur pape, deux récoltes par an : Louis-Philippe, comme Urbain, fera droit à nos pétitions, pour peu qu'on lui accorde du temps.

La Pologne sera libre peut-être, parce que la *main de fer* de Chlopiçki imprime un mouvement unanime à la volonté nationale, tandis que la Belgique, à l'encan depuis deux mois, est dans l'anarchie et la misère, faute d'un homme!... Ce sont là de ces leçons que les peuples doivent méditer. Tout insuffisante qu'elle soit à nos destinées, notre Chambre a une majorité; or, beaucoup de journalistes pensent que de nouvelles élections reproduiraient le même esprit; c'est un esprit d'ordre et de stabilité; nous devons y applaudir,

car notre code politique consacre le règne de la majorité, fût-elle niaise. Les esprits supérieurs n'ont-ils pas, dans la presse, la tribune et le journalisme, d'assez larges concessions? Ce sont trois armes que la Charte accorde aux novateurs, aux Napoléon, aux Colbert, aux Richelieu des écoles : s'ils ne réussissent pas, ils doivent s'accuser d'impuissance. Diderot, Voltaire, Rousseau, Mirabeau ont triomphé sans être si bien armés. Les gens ambitieux de mener le pays dans une voie de lumière ne doivent en vouloir qu'à eux-mêmes de leurs échecs, et prendre *la postérité* comme une fiche de consolation.

Le Voleur.

[*Le Voleur*, 20 janvier 1831.]

XIII

À M. V....., À BESANÇON.

29 janvier 1831.

Hélas! mon cher monsieur, nous sommes assassinés par la diplomatie... La diplomatie est tantôt un calmant, tantôt un topique. Notre gouvernement est, tout à la fois, semblable au Crispin du *Légataire universel* et au comte du *Barbier de Séville;* tantôt il répond : — «C'est la diplomatie,» comme Crispin répondait : — «C'est votre léthargie.» Ou : — «Vous avez la fièvre, restez tranquille, allez vous coucher!...» comme tous les acteurs à Basile. Quand nous étions menacés d'être envahis, le peuple français était une masse de guerriers, le sentiment de la patrie brûlait tous les cœurs.

Le peuple polonais se lève, et l'on nous fait rasseoir. Nous avons, dit-on, besoin des arts, de la paix. Les Polonais sont nos remplaçants... Ils mourront pour nous, et nous vivrons pour eux..., afin de les immortaliser... La diplomatie se renforce de toutes les révolutions qui devraient l'affaiblir. Nous quittons le maniement des armes pour répandre des flots d'encre; et, à chaque terreur royale, un courrier part, et vole à Londres. Notre cabinet semble pressentir que, pour n'être pas joué par les cabinets étrangers, il doit se mettre sous l'aile du vieux Talleyrand. Ainsi la moindre ruse inventée par M. de Metternich, qui fait mouvoir les puissances à son profit, est en définitive un pion avancé dans une partie d'échecs jouée par ces deux vieillards sur l'immense échiquier de l'Europe.

Et ces deux grands débris se débattent entre eux!

Voyez-vous ces deux petits Atlas décharnés qui supportent le monde politique, et, qui courbés sous le poids des années, de leurs fardeaux, se disputent des couronnes et se moquent des rois, se moquent des peuples. L'un, fidèle époux de l'aristocratie, vit dans la joie d'une immense fortune, les intérêts des nations sont ses hochets de vieillesse mêlés à de ravissantes femmes. L'autre épouse tout. Il a divorcé avec l'Église, il a répudié la République, commis un adultère avec le Directoire, affiché, vendu l'Empire, mis son pied dans le lit de Louis XVIII, chaussé le sacre de Charles X, et, en ce moment, il dément peut-être sa vie en restant fidèle à quelqu'un, je ne sais qui...

Ces deux vétérans de la ruse, le premier, fort d'une vie logique et dominé par une seule pensée; le second, multiple et varié comme un démon, se battent avec des fantômes; et, trop certains de leur perspicacité mutuelle, ils se font des ténèbres politiques...

Doutez-vous que le personnage du petit duc de Leuchtenberg, jeté comme un roitelet dans l'orage des discussions du congrès belge, ne soit une autre invention du dictateur autrichien? N'est-ce pas une suite du système qu'il a pris de se servir de tous les membres de la famille Bonaparte pour nous en menacer?... Croyez bien que les puissances ennemies de la France ont leurs représentants au sein de la Belgique. Et les tiraillements de ce long enfantement royal viennent sans doute d'intrigues dont les fils ne sont pas encore connus, mais qui donneront lieu à des mémoires historiques. Jusqu'à présent donc, les événements se passent dans une sphère inaccessible aux regards de nous autres, pauvres dupes... Nous avons de vieilles nourrices aristocratiques qui nous bercent et nous endorment avec une supériorité très-remarquable, et, pour un dernier venu, M. Sébastiani ne s'acquitte pas mal de son ministère. Pourquoi ne nous dit-on pas franchement qu'il y a un congrès à Londres chargé de résumer Pilnitz, Tilsitt, Presbourg, Châtillon, Vienne, Laybach et Vérone, une assemblée qui a droit de *veto* sur nos armements, sur les révolutions?... Ce serait plus franc, et nos députés ne seraient plus aussi embarrassés.

La motion faite par M. Mauguin à la Chambre élective a donné lieu à la plus insignifiante de toutes les conversations. Les journaux avaient ressassé depuis long-temps les causeries de ces messieurs, qui ont innocemment délayé des articles connus. Ces sortes de discussions sont d'agréables promenades qui ne mènent à rien; car aucune manifestation ne nous a révélé la pensée des Chambres sur l'union de la Belgique à la France. M. Sébastiani a fort imprudemment compromis à la tribune le nom du roi. Le maréchal Soult a fait une pacifique homélie qu'il avait sans doute promise à ses collègues. M. Dupin l'aîné a, pour la centième fois, donné des preuves de ce mauvais goût et de cette trivialité qui ravalent la tribune française, dont il n'est certes pas l'ornement. Ses parades législatives rehaussent de tout le lustre dont il se prive l'éloquence de M. Mauguin, dont la parole devient plus puissante de jour en jour.

Au surplus, aujourd'hui, les députés sont tous, plus ou moins, préoccupés des élections futures; car, en ce moment, la dissolution de la Chambre est une de ces nécessités auxquelles le ministère obéira dans l'intérêt même de sa conservation. Le pouvoir parlementaire est chose si douce, qu'instinctivement nos pères conscrits veulent le garder le plus long-temps possible; et cet égoïsme, assez convenable, a été la cause du retard que la Chambre apporte au vote de la loi d'élection.

Après tout, la Chambre nouvelle doit être, dit-on, exactement semblable à celle-ci; et, comme cette sinistre opinion s'est accréditée, il en est résulté, je ne sais quel découragement parmi les esprits progressifs, qui fait beaucoup d'honneur aux députés.

Ce soir, la nouvelle officielle de l'élection de M. le duc de Nemours* est parvenue au Palais-Royal. Ce n'est plus un événement. Le duc de Nemours peut-il jamais être roi d'un pays qui, séparé de la France, a des intérêts contraires aux nôtres? Il y a une réaction à laquelle notre ministère ne pense

pas, celle d'un duc et d'une régente, qui serait terrible, parce que l'Europe appuierait ces prétendants, et ce serait la ruine de notre belle et populaire dynastie.

Je ne vous dirai rien des deux bals donnés à l'Opéra et au Palais, car un journal a très-spirituellement formulé mon opinion par un mot. A l'Opéra, l'on voyait des épiciers en aiguillettes d'or et d'argent; à la cour, les pairs de France et les gens de bon goût portaient des épaulettes de laine. C'étaient peut-être deux épigrammes. Moi qui ai modestement conseillé cette sarabande nationale comme une haute mesure politique, j'ai été effrayé d'avoir été si bien compris, et j'espère que, puisqu'on délibère des bals en conseil des ministres, plus tard l'administration y mettra de la mesure et nous empêchera de nous étouffer; car la foule au bal de l'Opéra était si grande, que nombre de parures ont été cruellement déchirées, et bien des femmes n'ont pas eu beaucoup de peine à se déshabiller.

Mais nous n'avons pas tenu à une contrainte de deux mois; et, dans toutes les maisons, il y a des fêtes comme par dépit. Il y a des bals à tous les premiers étages; Lablache et David chantent au second; il y a un thé au troisième; le raout est monté cette année au quatrième, et les soirées d'artistes sont restées au-dessus. — L'hiver, commencé si tristement, paraît devoir être plus brillant que le dernier.

Quelques salons reprennent une splendeur nouvelle, grâce à la charité publique. Madame la comtesse de Férussac donne des bals au profit des pauvres, où chacun vient en payant son billet.

Les supériorités sociales et intellectuelles se sont fait une société à part. Ils ont leurs salons de prédilection. L'Abbaye-au-Bois a entendu cette semaine retentir la voix poëtique de mademoiselle Delphine Gay*. — En présence de M. de Chateaubriand, qui, pour cette solennité, s'est empressé de quitter la correction des dernières feuilles de son *Histoire de France,* devant nos hommes politiques les plus influents, au milieu des femmes les plus gracieuses et les plus élégantes, un nouveau chant du poëme de *Madeleine* a été lu. Cette poësie a imposé silence, un moment, aux passions politiques.

Du reste, en fait de littérature, notre décade, monsieur, a été bien pâle. Nous n'avons rien eu de bien neuf, si ce n'est un petit livre ayant pour titre *le Caprice,* contre-épreuve du Gymnase, bagatelle agréable, dit-on; mais, vienne le printemps, nous serons inondés de fleurs : *Notre-Dame de Paris*, de M. Victor Hugo, est réellement sous presse; *le Roi des Ribauds,* de P.-L. Jacob, est à peu près imprimé; l'auteur de *l'Ane mort* et de *la Confession* élabore aussi deux volumes qui ne tarderont pas à éclore; Charles Nodier complète en ce moment ses *Souvenirs sur l'Empire et la Révolution;* l'auteur de la *Physiologie du mariage* va publier un nouveau livre intitulé *la Peau de chagrin**; M. Eugène Sue travaille au *Naufrage*, marine destinée à lutter de poësie avec la poësie de Cooper et de Smollett; un nouveau roman de Walter-Scott est sur le point de paraître; madame la duchesse d'Abrantès écrit ses Mémoires, et Ladvocat en promet prochainement une livraison; Chateaubriand va donner son *Histoire de France,* et M. de Sainte-Beuve, talent consciencieux, un roman; Casimir Delavigne écrit un ouvrage sur les Polonais; enfin, un second recueil de poésies, par M. Musset, frissonne sous le ploir de la brocheuse.

Ainsi, vous voyez que la littérature a su, dans le silence, se mettre sur

l'offensive avec son ingrat public, et s'empresse de ravitailler la librairie, comme le maréchal Soult a fait de nos armées et de nos places fortes.

Quant au théâtre, il est dans un état de marasme incroyable; mais il faut attribuer ce calme désespérant à des causes secrètes qu'il ne serait pas encore convenable de vous dévoiler. Au Théâtre-Français, M. A. Dumas s'oppose à la représentation d'*Antony*. M. Casimir Delavigne retient *Louis XI* en portefeuille, M. Victor Hugo sa *Marion Delorme*, MM. Empis et Mazères leur *Changement de ministère*. M. de Montalivet va former une commission. Ce mot de commission est l'*Il bondo cani** des ministères, il semble que, quand une commission est nommée, tout est réparé; oui, comme les chemises des pages étaient prêtes quand ce bon seigneur du vieux temps faisait planter du chanvre pour en fabriquer.

Si un ministre n'est pas puissant de pensée et de volonté, pour décider les affaires de son ministère, pourquoi accuse-t-il l'omnipotence ministérielle? Sous Napoléon, les plus grandes choses se décidaient sur-le-champ, après une discussion consciencieuse. Une commission nous fera-t-elle jouer *Robert-le-Diable* de Meyer-Beer? une commission vous donnera-t-elle des valeurs qui vous manquent?

LE VOLEUR.

[*Le Voleur*, 31 janvier 1831.]

XIV

À M. DE N., À CHATILLON.

8 février 1831.

Il faut avouer, monsieur, que nous vivons dans un temps fertile en bouffonneries! N'est-ce pas chose merveilleuse que cette grande, petite, sublime et déplorable comédie de Belgique? Qu'est-ce que ce vieux peuple, ce jeune royaume, étourdi comme un fils de famille, grave comme le portrait d'un vénérable bourgmestre, voulant tour-à-tour se donner à la France et presque commander à l'Europe? Les Belges semblent nous considérer comme une proie. Ils ne tiennent compte d'aucune difficulté. Que doit-on faire? Rire comme Triboulet, ou s'attrister comme Jérémie, en voyant le duc de Nemours devenir roi par le fait d'une voix, devant sa couronne à l'heureuse digestion de quelque *Van* — je ne sais quoi!... Et la France prodiguerait son sang, ses trésors, ses vaisseaux, pour soutenir un Français qui aurait déchu à se faire roi de quatre millions d'hommes, pour un jeune prince qui trahirait sa nouvelle patrie, s'il n'était Belge de cœur, c'est-à-dire ennemi de la France, de son commerce, de ses manufactures; ou qui trahirait son ancienne patrie, s'il devenait Belge?... Croit-on que Louis-Philippe veuille, comme Napoléon, recevoir le terrible coup de poignard que donna Bernadotte dans le cœur de la grande armée?... C'était une mauvaise action chez le Suédois, ce serait un parricide chez le Belge...

Eh! oui! nous voulons bien tendre la main fraternellement à nos anciens frères; mais, si nous devons entrer dans une lutte européenne pour eux, qu'au

moins nous ayons tous les bénéfices de cette entreprise, si nous en acceptons toutes les charges...

La Belgique sans conditions, une réunion pure et simple soumise à la délibération des assemblées législatives des deux pays, est un traité politique d'une franchise désirable. Nous ne mettons pas en doute qu'une Chambre due à la réélection d'après la nouvelle loi n'apportât à Paris le consentement unanime de la France à une augmentation du territoire indiqué par la configuration des deux pays.

En Angleterre, les hommes d'État disent : — «Il est certain que la Belgique sera réunie à la France.» A Paris, nous nous disons : — «Comment cette réunion peut-elle s'opérer?...»

Or, qu'elle s'effectue immédiatement, ou par le fait d'une conflagration générale en Europe, comme nous devons avoir tôt ou tard la guerre, ne vaut-il pas mieux organiser dès aujourd'hui la Belgique, afin de profiter de toutes ses ressources au moment de la lutte?...

Ce fait domine la question et devrait dicter les actes de notre politique.

Jamais notre diplomatie n'a été si volontairement aveugle, notre gouvernement si faible, que depuis le jour où les clairvoyants de l'opposition et les hommes forts du libéralisme sont arrivés au pouvoir. Cela est triste, mais cela est vrai.

Il arrive à la masse de nos gloires parlementaires le même malheur qu'au général Chłopicki... Au nom de ce dictateur, l'Europe a retenti d'éloges, c'était une main de fer, un grand homme impromptu, un de ces génies qui surgissent pour sauver les peuples... Aujourd'hui, Chłopicki est chu de toute la hauteur de cette gloire improvisée, et c'est tout au plus s'il est un homme.

Si dans les provinces, vous demandez un compte sévère de la session à vos respectables commettants, que pourront-ils vous répondre de satisfaisant? Sur sept lois dont on fait grand bruit, deux sont dignes des temps déplorables de 1823 : celle sur les journaux et celle sur l'impôt des boissons.

La première a consacré les priviléges des journaux existants, créant ainsi vingt ennemis perpétuels à l'État, vingt influences, vingt pouvoirs si énormes, que les gens habiles préfèrent cent fois être à la tête d'un journal plutôt que d'avoir un portefeuille ministériel. Elle a sanctionné les odieuses entraves mises à la pensée humaine dans un pays où, sur trente millions d'âmes, il en est à peine quinze cent mille qui participent à l'instruction primaire.

La seconde a fait supporter d'immenses pertes au trésor sans calmer aucune plaie.

Sur les cinq autres lois, celle relative à la garde nationale est un chef-d'œuvre de ridicule!... Une loi où la législation se bat corps à corps avec l'administration, une loi minutieuse comme un garçon de bureau!... Les lois transitoires ne doivent pas être comptées pour grand'chose!... Maintenant, cherchez les principes unitaires qui sont partis de la tribune pour imprimer à notre gouvernement une marche progressive? Où est le puissant génie, l'orateur qui, Mirabeau de 1830, a guidé nos destinées?... *Risum teneatis!...* Nous avons M. Dupin, homme fécond en plaisanteries vulgaires; puis un petit ministre, un Pitt en herbe, qui porte des chapeaux larges, des souliers de vieillard, qui laisse croître ses cheveux et sa barbe, revêt des habits très-amples, afin de trouver grâce devant une vieille Chambre en se donnant l'apparence d'un *Senior.*

Il paraît que la manie des moustaches a gagné toutes les classes. La semaine dernière, une lettre, en forme d'invitation de bal, est arrivée à tous les centaures de la garde nationale. M. le colonel de la treizième légion veut que ses cavaliers se laissent pousser des moustaches... L'état-major demande des moustaches comme on demande du vin de Champagne à la fin d'un repas. La légion aura bon air... Cela fera mieux. Vous, homme paisible, vous, homme grave, il va falloir vous enquérir d'une recette philocomique... Qu'une moustache aille ou n'aille pas à l'air de votre figure, déplaise à votre maîtresse ou même à votre femme, n'importe, M. le colonel le veut!... — Il manquait une ligne à la circulaire, elle aurait dû exiger les moustaches dans une quinzaine. On y trouve cependant ces jolis mots : «*Laisseront croître et porteront la moustache.*» Messieurs de l'état-major nous apprendront sans doute comment, après avoir laissé croître une moustache, on peut se dispenser de la porter.

Nous avons eu encore quelque autre raillerie administrative. Un homme d'un grand talent, l'auteur du *Théâtre de Clara Gazul,* a été nommé chef de bureau au secrétariat du ministère de la marine... Les conceptions franches et vives de M. Mérimée ont excité trop fortement mon admiration, et certainement la vôtre, pour que nous ne déplorions pas une telle destinée!... Un homme élevé par son esprit doit-il jamais entrer dans la sphère étroite des bureaux!... La plume qui a tracé *Matteo Falcone,* accusant réception d'une dépêche! N'est-ce pas une scène pour M. Théodore Leclercq? N'y avait-il donc pas, dans le ministère de M. de Montalivet, place pour une imagination dont l'influence dégagée de partialité peut servir puisamment à la prospérité des théâtres ou des beaux-arts?... *La Quotidienne* n'a-t-elle pas eu plaisamment raison d'indiquer au ministre de l'intérieur un vieux marin pour je ne sais quelle chaire d'humanité?... Que notre gouvernement ait fait des vaudevillistes sous-préfets, des romanciers conseillers-d'État, des journalistes préfets, des historiens ministres, cela prouve que nous avions besoin d'introduire de la gaîté dans les rouages du gouvernement, de renforcer la partie comique du ministère, ou de bons mots dans les circulaires préfectorales, de fables dans les lois, de romans dans le positif... Jusqu'à présent, il laissait le talent paisible possesseur de son domaine; mais venir prendre aujourd'hui un homme distingué par ses œuvres, pour le commettre avec des commis, c'est manquer de sens... N'y a-t-il donc pas assez de médiocrités!...

Au surplus, M. Mérimée a peut-être désiré d'entrer dans la bureaucratie... Alors, tout serait dit sur la loi électorale qui condamne une jeune ambition à commencer ainsi!... Mais je me suis consolé en pensant que les occupations de cette place ne nous raviraient aucune jouissance littéraire.

Depuis quelques jours, le Panorama de Navarin est ouvert : le Roi, suivi de l'amiral Codrington et de l'amiral de Rigny, est allé voir cette œuvre d'art, par laquelle M. Langlois a essayé de résoudre quelques problèmes de peinture. Il s'agissait d'unir un tableau circulaire à des objets réels de manière à augmenter l'illusion du tableau par la vue des constructions sur lesquelles se place le spectateur. En ce moment, le prestige attaché aux marines, le plaisir que trouve le Parisien à faire le *voyage à Dieppe,* une course de fiacre, donnent la vogue à cet exhibition. Les gens d'art et d'étude ne se sont pas encore prononcés sur le mérite de cet ouvrage, dans lequel il y a beaucoup de charlatanisme mécanique. Mon esprit frondeur y a trouvé matière à critique.

Vraiment, monsieur, notre modestie nationale est excessive. Vous savez quelle part M. l'amiral de Rigny a prise à cette affaire de Navarin, que je ne veux pas juger comme politique, mais dans laquelle nous avons étonné les Anglais par la précision de nos manœuvres et le progrès incroyable de notre marine; eh! bien, pour qu'il fût question de notre brave amiral dans le Panorama, il a fallu qu'il y allât. Pas un mot de lui n'a été mis dans le programme, et les journaux eux-mêmes, complices de ce mutisme, ont oublié le commandant, même en parlant de son vaisseau...

— Ah! c'est que le Panorama doit être transporté en Angleterre!... m'a répondu un employé auquel je demandais compte de cet oubli.

Ne trouvez-vous pas cette naïveté digne d'être consignée dans les *ana* du prochain Mathieu-Laensberg.

Nous continuons de protester individuellement, par des représentations au bénéfice des Polonais, contre l'abandon dans lequel nous les laissons politiquement. Vingt mille francs, au plus, seront offerts par la France à la Pologne, c'est avoir acheté jadis leur sang à bon marché.

La cour poursuit aussi son œuvre charitable, et les bals du Palais-Royal sont très-brillants; j'espère que les envoyés belges assisteront à la prochaine soirée et que Bruxelles galopera après le duc de Nemours. Du reste, l'aristocratie se rapproche tous les jours de la nouvelle dynastie, et moins que jamais son opposition est à craindre. Le maintien de la pairie est une question décidée par avance en faveur de la Chambre héréditaire, et cette garantie n'a pas peu contribué à la sécurité du crédit public, dont les oscillations ne sont pas jusqu'à présent fort inquiétantes. Somme toute, notre situation est intérieurement calme, et, s'il y a de l'activité ministérielle, c'est dans le département du maréchal Soult, qui, tout en laissant proclamer la paix par ses collègues, fait fabriquer douze à quinze mille bombes.

J'aurai probablement des événements, des intrigues, des changements à vous annoncer dans ma prochaine lettre; celle-ci a toute l'insignifiance du moment présent.

Adieu.

Le Voleur.

[*Le Voleur,* 10 février 1831.]

XV

À M. P..., À SAINT-QUENTIN.

Paris, 18 février 1831.

Rien n'est plus facile, monsieur, que d'être prophète par le temps présent. Aujourd'hui, comme avant le mois de juillet, le bon sens trotte à pied dans les rues, désertant les hôtels, les palais et les ministères. Il serait inutile de vous peindre ici l'aspect de Paris pendant les lundi et mardi gras. Les journaux vous auront dit la magie politique de cette nouvelle *fête des fous;* la garde nationale laissant tranquillement le peuple mettre les églises en harmonie avec le concordat de 1806, arracher les croix fleurdelysées extérieures, passer comme un incendie sur la demeure du curé de Saint-Germain l'Auxerrois, sans

que la fougue populaire dégradât dans la même maison, sur le même palier, l'appartement du vicaire dont la main avait béni les restes des victimes de juillet!... Moi, j'ai vu des gamins revenant de l'archevêché, processionnellement, avec des fragments de croix, des goupillons, des missels, des débris d'aube, de chappe, et mettant tout à l'envers, chantant de singulières hymnes, précédés d'un flot de rieurs, accompagnés par des gardes nationaux; puis toute la troupe défilant au milieu des masques tranquilles... Trente mille âmes sur un quai, applaudissant à la chute de la croix archiépiscopale; et, sur les boulevarts, des femmes parées, des promenades de curieux, des masques railleurs. Sur le quai des Morfondus, un ouvrier, déguisé en vieille femme centenaire, piteuse, criblée de haillons, en lambeaux, présentait, de ses mains tremblantes, un chétif rameau de buis aux rires des passants... Tel était le catholicisme de 1831...

Mais ce que les journaux ne disent pas, et ce qui caractérise le peuple en France, est ceci :

Quatre jours avant l'émeute, j'ai de mes yeux vu la plus plaisante des caricatures, due au mordant crayon de Grandville, représentant une espèce de carnaval politique : au milieu des personnages se trouve l'archevêque de Paris tenant d'une main un verre de champagne, la tête entourée de l'auréole des martyrs, ayant sous le bras la palme catholique des saints confesseurs; et, le pouce appuyé sur le bout de son nez, il accomplit ce geste familier aux enfants qui veulent se moquer de ceux auquels ils ont joué quelque bon tour, et qui consiste à remuer les doigts d'une façon goguenarde... Le prélat *fait la nique* aux héros de juillet, qui sont debout devant lui, honteux et portant de grands nez*!...

Avant-hier, une autre caricature a paru qui n'est pas moins significative que la précédente. Un gros monsieur, peut-être est-ce le ministère, j'aime à le croire, s'amuse à souffler des bulles avec un chalumeau de paille. Il en prend la matière première dans une jatte sur laquelle est écrit : *Mousse de juillet.* Puis voltigent des bulles... L'une intitulée : *La Charte sera désormais une vérité;* l'autre : *Liberté de la presse;* ici : *Plus de liste civile;* là : *Bon système électoral;* enfin, toutes les bévues politiques dues à l'incapacité, à l'indécision de nos ministres, courent dans l'air, prêtes à se heurter, et à faire éclater la *meilleure des républiques*...

L'empressement de la foule à demander cette caricature est une leçon. Il n'y a vraiment qu'à se promener tranquillement par les rues pour connaître la vérité, les vœux des citoyens et la ligne à suivre. Si deux hommes se rencontrent, ils ont bientôt noué le dialogue suivant :

— Ah! ah! si M. de Montalivet s'imagine que, toutes les fois qu'il aura peur, je quitterai mes affaires pour prendre la giberne, le fusil et me promener!...

— Encore un drôle de corps, répond l'autre, qui fait des proclamations pour demander qu'on respecte les monuments et qui a l'air de ne pas songer aux personnes!...

— Et cette conspiration de la Glacière!...

Et de rire!... car le ministre avait envoyé la troupe citoyenne guetter la sortie de je ne sais quel Croque-mitaine carliste qui devait se montrer à onze heures trente-cinq minutes, et qui a fait faux bond. Il prévoit également les

conspirations qui éclatent et celles qui n'éclatent pas; mais il cerne celles-ci, tandis qu'il laisse les autres incendier Paris, arrêter les affaires, jeter l'épouvante... Aussi, sur soixante gardes nationaux qui se sont portés au Palais-Royal, mandés par leur commandant, et qui sont partis en patrouille, il n'en est pas resté plus de dix au retour... J'espère que, si les ministres n'ont pas d'oreilles pour entendre, ils auront des yeux pour voir.

— N'est-il pas honteux! dit un autre, d'avoir refusé à un million d'hommes éclairés, à la voix des journaux et de la presse, la disparition des fleurs de lys, et de la céder à un flot populaire du mardi gras!... N'est-ce pas livrer au parti contraire un dangereux secret, et lui donner les moyens de troubler l'État à tout instant sans qu'il ait besoin de risquer autre chose qu'un prêtre et un buste de quinze sous!.. Les carlistes voient la marche nationale que devrait prendre le gouvernement mieux que personne. Ils épient le moment où le refus d'une concession doit produire une émeute; et alors, ils la provoquent par quelque démonstration insensée...

Indécision et faiblesse, parce que la faiblesse est la suite naturelle de l'indécision, telle est, en un mot, la situation de notre gouvernement. Il nous a fait arriver à ce point de ne nous pas étonner des événements. Je ne serai pas surpris, un matin, de voir la garde nationale manquer au pouvoir. Et tous ces maux viennent de la velléité que tous les ministres ont eue, depuis juillet, de louvoyer, de se tenir entre deux écueils, de voyager entre deux gouffres... Ils ont fait intervenir le roi, à chaque danger, avec encore moins de ménagement que les ministres de Ham n'usaient de Charles X... Il y a déjà autour du roi populaire une camarilla d'épaulettiers, de vieux députés, de courtisans déguisés, à travers lesquels la vérité n'arrive plus que filtrée... Un grand mot est ressorti, pour les rois, de la révolution de juillet : ils doivent désormais *régner* et non plus *gouverner*... Cet axiôme politique une fois méconnu, le roi le plus puissant est en danger.

Une loi électorale franche, loyale, conforme aux vœux de la France et une ordonnance de dissolution peuvent encore sauver le pays, à la veille d'être déchiré de nouveau. Puisse cette simple et populaire vérité se crier dans les journaux, sur les places publiques, jusqu'à ce qu'elle ait pénétré là où il y a encore, je crois, un amour vrai de la patrie! Autrement, d'autres flots populaires, que rien ne contiendra parce que les digues sont fatiguées, passeront comme un incendie, comme une inondation, tout à la fois, et pourront emporter dans leur cours les débris de nos institutions faussées, de nos lois sans caractère, comme la Seine a emporté les meubles de l'archevêché...

Charles X voyait toujours d'un côté les Stuarts à Saint-Germain; et, de l'autre, Louis XVI sur la place de la Révolution. Il est possible qu'aujourd'hui la question politique soit la même sous une autre forme : Charles X à Cherbourg et les chefs populaires de la révolution sur l'échafaud. Y aurait-il déjà des hommes assez machiavélistes pour épouvanter les consciences à l'aide de ce dilemme? Serait-il vrai que des hommes faibles voulussent se donner l'apparence de la force en demandant, comme un écrivain célèbre, ou la république ou l'absolutisme?... Le génie de notre époque n'est point là. Cette triste maxime sert d'étendart aux impuissants politiques. Le vœu de la France est une monarchie constitutionnelle, qui réalise l'égalité devant la loi; qui crée une heureuse hiérarchie de délégations et de mandataires par lesquels, depuis

la première et la plus simple agglomération, *la commune*, jusqu'à la plus puissante, *le département*, soient constamment représentées; et que, par le jeu de ces nouveaux rouages, les capacités intellectuelles et financières soient sans cesse, suivant leurs mérites, portées vers le sommet de l'État.

Toutes les lois qui tendront à ce but voulu par le progrès de notre civilisation, seront approuvées, bien reçues, toutes les autres nous rejetteront dans l'ornière du passé. L'assiette de l'impôt se faisant par des députés élus selon des lois pareilles, la liberté des cultes maintenue et le clergé sagement remis dans sa voie conciliatrice, dénué d'influence, où seraient alors les prétextes de plainte?...

Mais rien. Ces idées si simples n'ont pas été comprises, et nous avons un gouvernement bâtard, appuyé sur de fausses bases, sur deux cent vingt-et-une béquilles*, en présence d'une minorité qui triomphera nécessairement... Naguères nous avons cru à Paris que les départements nous renverraient les mêmes députés; aujourd'hui, les événements doivent avoir changé les dispositions de bien des électeurs, et, d'ailleurs, une nouvelle matière électorale est appelée à agir... et, devant elle, ministres, députés, pairs, propriétaires, tout tremble... Voilà le secret des lenteurs de la Chambre.

Et, monsieur, pendant que nous flottons entre l'anarchie, la république, l'empire, le carlisme et le vrai gouvernement constitutionnel, l'Europe, que nous avons si noblement éveillée, se secoue de partout. L'Italie a fait entendre ce cri prestigieux : *Italiam! Italiam!* D'un bout à l'autre de cette belle contrée, il y a des cœurs froissés, des esclaves qui ont usé leurs fers et qui sont prêts pour la liberté... Si nous laissons encore trois cent mille Autrichiens écraser soixante mille braves, nous dirons encore que les Italiens sont des lâches!... Mais, malgré les discours de M. Cunin-Gridaine, les plaisanteries de M. Dupin, les lazzis diplomatiques de M. Sébastiani, force sera bien à la France de descendre dans l'arène... Si ce n'est ni la Belgique ni la Pologne, ce sera la Suisse, ce sera l'Italie, ce sera quelque incident inconnu qui nous demandera du sang et des épées...

Je ne sais si les armements de nos ports, si les provisions de la marine sont en rapport avec la gravité des circonstances, mais je vois nos plus célèbres amiraux à Paris... Celui qui, même sous la Restauration, a maintenu l'honneur de notre pavillon dans le Levant, dans la Méditerranée, n'a point de commandement. J'espère qu'il aide le nouveau ministre à préparer les éléments d'une lutte qui serait terrible si elle avait lieu. Nous avons de nombreux auxiliaires sur le continent; mais, sur l'Océan?... Quels sont nos amis? Là est une immense question de civilisation, de commerce, d'industrie... L'Angleterre, en vingt jours, peut armer des flottes et désarmer son ministère pacifique, Brougham et compagnie, pour reprendre Wellington. Avons-nous la parole des Etats-Unis de nous soutenir?...

Je vous promettais des événements, en finissant ma dernière lettre, l'avenir a tenu parole. Dans la prochaine, j'aurai à vous entretenir, sans doute, de déterminations graves. L'heure avance où le combat dont je vous ai parlé le 31 décembre 1830 va commencer, drame terrible, aussi inévitable que l'étaient jadis la réforme de Luther et la révolution de 89. Mais, cette fois, la France a fait les frais de l'éducation européenne, le congrès des peuples nous traitera-t-il mieux que le congrès des rois?... Voyez comme les enseignements natio-

naux coûtent cher!... Le résultat du mouvement social pendant quarante années a été d'appeler aux bénéfices de l'instruction un million d'hommes de plus en France, de créer un million de propriétaires nouveaux et de former trente mille industriels, tout au plus... Cette conquête du bien sur le mal nous a coûté la vie de deux millions d'hommes et deux milliards de dettes. Il ne faut pas nous étonner de cela. Une éducation d'homme coûte vingt mille francs; or, celle d'une nation est bien autrement compliquée! Les vrais amis du pays doivent propager les lumières. La pensée est la plus solide de toutes les barrières. Pour maintenir la paix de l'Europe, il ne faut que des pamphlets à deux sous, semblables au *Bon Sens du bonhomme Richard;* mais il faut que les peuples sachent les lire, et il ne faut pas que les députés de chaque pays mettent un timbre sur des écrits qui devraient se donner gratis. Aussi l'*Histoire de la Révolution,* publiée par Hocquart, en volumes à quinze sous, destinée aux *messes,* vendue à dix mille exemplaires, admirablement écrite pour l'instruction populaire, par M. Frédéric Fayot, est-elle plus utile que celle de M. Mignet, qui ne s'adresse qu'aux penseurs.

Adieu, monsieur; le 28 février, nous aurons, j'espère, à vous apprendre soit un mouvement de troupes autrichiennes, soit une victoire des Polonais, soit un changement de ministère à Londres, la réunion de la Belgique à la France, peut-être!

Le Voleur.

P.-S. — Le dessin dont je vous ai parlé au commencement de cette lettre a été publié par un journal nommé *la Caricature**, et dont les pages coloriées résument souvent par un coup de crayon, d'une manière originale et incisive, les ridicules politiques et l'histoire contemporaine.

La discussion a eu lieu à la Chambre; elle a été ramenée à des questions d'hommes. MM. de Montalivet, Baude, Odilon-Barrot ont parlé d'eux!... Jusqu'à présent, ils ont eu des accès d'amour-propre dignes de la comédie. M. de Montalivet, voulant ramener ses subalternes à je ne sais quel *bas en haut,* a été traité de *haut en bas* par le préfet de la Seine, qui, descendu de la tribune, a donné, dit-on, sa démission, en demandant raison au ministre. La séance du 19 sera grave. On parlait hier au soir de la prochaine dissolution de la Chambre.

[*Le Voleur,* 20 février 1831.]

XVI

À M. H. B...... D, À CAMBRAI*.

Paris, 26 février 1831.

«Puissent les hommes de Kalish mourir, pour que la patrie vive!» Voilà, monsieur, des paroles sublimes, qui, des rues de Varsovie, vont retentir dans le monde et sauveront les Polonais de l'oubli, si par hasard ils ne triomphaient pas; mais ils triompheront; mais, en ce moment, ils triomphent!...

Et, nous, leurs frères, nous, baptisés avec eux dans le sang de Lutzen et de

Bautzen, dans les neiges de la Russie, nous aurons fait pour eux des vœux stériles, restant les bras croisés, occupés à décider qui du ministère ou de la Chambre mérite mieux le prix de l'anarchie!

Y a-t-il exemple de ministres plus inhabiles en exceptant toutefois de cet anathème le maréchal Soult?... Impuissants à bien faire, ils déploient un génie tout particulier dès qu'il s'agit d'une désorganisation quelconque. M. Laffitte tient à perdre la seule chose, dit-on, qui lui reste aujourd'hui, sa réputation d'homme d'État. La Chambre n'était déjà pas trop puissante; et, tout-à-coup, le préfet de police, le préfet de la Seine, le président du conseil, toutes les supériorités administratives, viennent lui dire, *d'avance,* comme les personnages de Beaumarchais à Basile : « Allez vous coucher, vous êtes attaquée d'un *choléra-morbus* politique! »

La semaine dernière, le gouvernement, en proscrivant la fleur de lys, donne raison au peuple qui brisa l'Archevêché, Saint-Germain l'Auxerrois, et renversa les croix fleurdelysées; puis voilà que, hier, M. Laffite donne raison à toutes les oppositions qui le battent en brèche. Il vient dire lui-même à la Chambre :

— Messieurs, faites votre testament, et léguez-moi, de confiance, la moitié du budget.

Et ministres, députés, opposants, *centrus**, droitiers, gauchers, tous veulent la dissolution. Cependant, M. Odilon-Barrot et M. Baude sont destitués pour l'avoir proposée. M. de Montalivet a vu, dit-on, une république dans M. Barrot... Il se trompe, il y en a plusieurs. Et voici comment se termine la tourmente parlementaire :

Après avoir effacé les fleurs de lys, viennent des plaintes législatives sur la perte des lys; après avoir proclamé la dissolution, le ministère garde la Chambre, et les députés eux-mêmes parlent d'une douzaine de lois indispensables à voter avant la dissolution... Ministère, législature jouent à qui mieux se contredira, et jamais le coq-à-l'âne gouvernemental n'a été si plaisant. Je ne m'étonne pas que le budget soit augmenté de quelques millions; car le prix du spectacle doit être en raison de la grandeur des drames. Si nous payons cette comédie un peu cher, je ne sais pas, en vérité, si nous sommes tout-à-fait volés...

Les masses ont un bon sens qui ne les trompe pas; or, la France entière sent avec un rare instinct que le pouvoir n'est pas aux mains de gens capables. Une révolution ne se consolide que par le triomphe constant des principes qui l'ont faite; et aucun des grands principes nés de juillet n'a passé dans notre législation.

Il y a je ne sais quel système de modérantisme qui a partagé le parti libéral en deux divisions, qui seront plus dangereuses que les carlistes pour la chose publique. Il faut que la *résistance* ou le *mouvement* triomphe entièrement dans la Chambre et dans le conseil : sans cela, il n'y a pas de gouvernement possible. La lutte intestine de la Chambre explique celle des girondins et de Roberspierre. Mais, comme les deux partis tremblent au souvenir des excès de 1793, ils se font des concessions mutuelles, et c'est ainsi que s'amortit le mouvement. La séance d'hier offre un exemple de ce mépris constant des principes de la révolution de 1830.

La loi électorale se discute. La véritable loi, la seule, la loi logique et

rationnelle, la loi qui transformerait la Chambre des députés en une véritable image de la société française est sortie des bancs de la droite. M. Berryer seul a proposé de réaliser le grand mot de souveraineté du peuple. Était-ce un piége?...

La première agrégation sociale est la *famille;* la seconde, la *commune;* la troisième, le *canton;* puis viennent les départements et la Chambre. Donc, les communes ou tous les chefs de famille réunis doivent donner mandat à des électeurs chargés de nommer, dans chaque canton, le nombre de députés voulus par la population. L'électeur, étant le principe du député, doit seul offrir des garanties. Il payera un cens, il tiendra au sol, à la science ou à l'industrie. Le député, devenant une représentation de plusieurs communes et celle de plusieurs électeurs qui donnent au pays des gages immenses par leurs liens avec le sol, l'industrie ou la science, le député, dis-je, ne saurait être soumis à aucune exigence d'éligibilité. Il doit être citoyen français, avoir vingt-cinq ans, et n'être frappé d'aucune incapacité. Les incapacités sont faciles à prévoir; elles sont si naturellement indiquées par l'histoire de la Restauration, qu'un néophyte des Saint-Simoniens les dirait.

Voilà toute la loi, elle est conforme à la nature de notre organisation politique. Si les assemblées primaires effrayaient, il est facile de donner une durée de dix années à l'électorat, à ce témoignage civique accordé par les populations aux citoyens qui les servent, les protègent ou connaissent leurs besoins.

Cette proposition est conforme aux principes de juillet, c'était incarner le pays dans l'électorat, et conséquemment nationaliser les assemblées futures... Eh! bien, monsieur, à peine la Chambre a-t-elle écouté cette œuvre empreinte de génie. Qu'elle soit dictée par l'expérience, déduite de l'histoire, ou soufflée par la haine de M. Berryer, qu'importe!... une assemblée est-elle donc aveugle, qu'elle ne discute même pas cette proposition transactionnelle dont les combinaisons produisent une si exacte représentation nationale?

Enfin, nous aurons une bonne mauvaise loi, comme celle sur la garde nationale. Nous sommes passionnés pour le transitoire. La chute de cette administration est imminente. Elle est trop lourde de fautes, trop pesante d'incapacité pour rester. Si elle demeurait encore, je ne sais pas tout ce qu'elle n'entraînerait pas en tombant.

Un fait domine notre politique ministérielle. Au mois de juillet 1830, un homme d'État n'était pas impossible à trouver. Il y avait place pour le talent. Aujourd'hui, les portefeuilles ne sont pas *tenables*. Tant de mains sont venues gaspiller le terrain, que les difficultés ont centuplé. Or, personne ne veut user son talent à réchampir une barraque, à restaurer des ruines : les grands architectes aiment à bâtir des monuments entiers et complets.

Aussi, le maréchal Soult veut, dit-on, donner sa démission. Vous pouvez comprendre, par cette nouvelle, les souffrances que cet homme d'action et de mouvement éprouve, au milieu de gens qui discutent et parlent toujours, au lieu de marcher; qui, au lieu de constituer, hésitent et tâtonnent; espèces de *Fabius* à contre-sens.

Cette oscillation perpétuelle du pouvoir n'a jamais été si franchement accusée que par les événements de cette semaine, où les prémisses ont juré sans cesse avec les conclusions, où les conclusions étaient sans prémisses.

Le dégoût qui s'est emparé des gens de talent et de cœur s'est glissé jusque

dans les provinces, et je soupçonnais déjà tout ce que vous avez eu la bonté de m'écrire. Oui, nous le sentons ici, les départements, insouciants d'une chose publique aussi mollement conduite, imiteront Paris. Ils seront *centre gauche*, s'il faut être centre gauche; ministériels, si le ministère reste; *extrême gauche*, si l'extrême gauche s'empare du pouvoir.

Nous sommes arrivés à un état d'inertie, à une force négative si curieusement égoïste, que les événements de l'Italie excitent à peine l'attention chez nous. Les malheureux doctrinaires, les *protocolistes*, les *non-interventionnels* ont tué l'enthousiasme. Il y a trois mois, chacun, faisant le sacrifice de ses intérêts, aurait volé aux frontières, pour secourir la Belgique, la Pologne, délivrer l'Italie, briser les honteux traités de 1815, que l'Europe elle-même a méconnus, pour établir partout des monarchies représentatives, et pour éteindre tout germe de guerre, en *restaurant* les peuples; mais, aujourd'hui, ces masses sont rentrées dans les calculs étroits de la personnalité, parce que le gouvernement a repris les allures de la Restauration.

Chacun s'est attristé de voir un ministère procéder par la faiblesse; et la France, qui s'inquiétait peu de l'Europe, en renversant une dynastie établie par l'Europe, la France, toute spirituelle qu'elle soit, s'est laissé prendre à des mots... Vous ne tremblez pas devant les canons; mais qu'un avocat, un capitaliste viennent vous embarrasser dans la technologie diplomatique, vous restez béants. Le *protocole* de Londres, la *non-intervention*, sont la panacée de nos ministres, le *Sum medicus* de nos gens d'État. La légitimité a bien su dépenser nos trésors pour aller au secours de ses principes, sans s'inquiéter des lois et des droits; M. Laffitte a plus de respect humain, mais aussi le pouvoir tombé aux mains du vieux libéralisme de 1816 est-il moins fort que le pouvoir de la défunte monarchie. Or, cette monarchie est tombée. Concluez! ...

Le principe de non-intervention est un principe en vertu duquel une mère doit laisser ses enfants chez elle quand la maison voisine est en flammes... Le droit public ne lui permet de les emmener qu'au moment où le feu dévore ces lambris.

Le protocole est une déclaration que signeraient deux propriétaires de ne pas ensemencer un terrain contesté quand l'un en a déjà vendu la récolte, et que l'autre a dit à son fermier d'y aller faire des fagots... C'est, en un mot, un mensonge de femme, une transaction impossible; mais, comme elle doit faire une dupe, chacun espère que ce sera l'*autre*.

Or, nous vivons en ce moment sous l'empire de ces deux niaiseries, la *non-intervention* et le *protocole*.

Aussi, nous recueillons les fruits de ce système bâtard. La rente baisse, les faillites continuent, et tout s'arrête.

Enfin, s'il faut révéler toute notre faiblesse, un journal annonce qu'après une conférence avec lord Granville et M. d'Appony, l'illustre M. Sébastiani a déclaré que, si l'Autriche intervenait en Italie, la France n'en aurait ni cure ni souci.

J'applaudirais au gouvernement qui traduirait aux assises et y ferait condamner la république et le carlisme; mais il faudrait, pour agir ainsi, bâtir un plan, adopter un système, l'appuyer sur une Chambre nationale, marcher dans sa force et faire également taire le parti Odilon-Barrot et le parti carliste, les écraser sans ménagement et avec les foudres de la légalité. Où est l'homme assez puissant pour entreprendre cette œuvre? Aux élections prochaines, le

centre sera débordé par l'extrême gauche, tandis qu'avec un Villèle national, la Chambre future pourrait sauver le pays. Si nous abandonnons la Pologne, si nous ne prenons pas la Belgique, si nous laissons écraser l'Italie, nous devrions au moins être heureux pour prix de tant de sacrifices!... Or, nous n'avons ni les bénéfices de la paix ni ceux de la guerre. Et nous avons certainement tous les malheurs d'une situation fausse dont il n'y a pas d'exemple dans l'histoire des révolutions. Nous attendons une nouvelle Chambre! Le secret du ministère est là. Il vit sur l'espoir qu'il a donné de sa mort.

LE VOLEUR.

[*Le Voleur*, 28 février 1831.]

XVII

À M. V......, À CHARTRES.

Paris, 8 mars 1831.

A entendre les politiques de salon, et à lire les journaux, il semble, au premier abord, que la chose la plus certaine de notre époque soit l'incertitude; mais, monsieur, l'indécision qui pèse sur les intérêts et sur les personnes sert de voiles, je crois, à des combinaisons plus ou moins heureuses.

En effet, le gouvernement a, peut-être, eu pour but d'imiter l'honnête *girouette* de 1815 qui, conservant dans sa poche l'aigle et la fleur-de-lys, se faisait toujours remarquer par le parti triomphant. Notre nouvelle *camarilla* espère arriver à une paix profonde en caressant le carlisme, en épousant le bonapartisme, et en faisant de légères concessions aux républicains. Le gouvernement cherche à mettre ses pieds dans les pantoufles de tous les partis; il croit les endormir en dormant avec eux, et, par cette manœuvre, bonne du temps de Mazarin, mais qui exige un *esprit de suite*, il a réussi à n'avoir ni amis ni ennemis. Il tomberait demain, que nous nous mettrions à la fenêtre pour le voir passer avec un sentiment d'indifférence et de curiosité.

Il s'est rencontré sans doute un profond politique, un homme qui aura vu tous les gouvernements de France depuis 89, un amateur passionné du système de bascule inventé par Louis XVIII, et qui aura dit au moment où notre révolution s'est résolue par un trône sans éclat :

«Napoléon s'est servi des républicains pour arriver à l'empire, comme vous vous êtes servis des libéraux, des bonapartistes et des républicains pour triompher; mais Napoléon, devenu monarque, a senti que ses amis étaient les hommes monarchiques; ses ennemis les républicains; il a compris que, pour régner, il fallait non pas diviser, mais réunir, opérer des fusions et surtout étouffer la pensée. Or, imitez Napoléon. Vos amis naturels sont les carlistes et les bonapartistes; ceux-là aiment un trône, un trône largement doté, des distinctions héréditaires. Ils aiment la stabilité, parce qu'ils possèdent, soutiennent le principe *roi*, parce que de la santé, de la vie de ce fécond principe dépend leur vie et leur santé...

«Vous jetterez quelques croix, quelques récompenses aux gens qui ont eu la

peine de dépaver les rues de Paris, et tout sera dit. Enfin, vous conserverez, s'il le faut, des relations avec le torysme anglais, avec la haute aristocratie du continent, pour vous ménager les bonnes grâces des vainqueurs, si le peuple français succombait; et, assis fortement sur toutes les combinaisons possibles, vous arriverez à vous tirer du mauvais pas où vous vous êtes mis, ou à fonder un gouvernement durable... »

Il fallait ajouter : « Si l'on vous en laisse le temps... »

Napoléon n'a pas été au-devant des hommes monarchiques, il les a vus venir à lui. Son tort a été de les accepter; encore a-t-il trouvé des valets, là où nos ministres rencontrent des maîtres.

Aussi, qu'a produit le système excellent, mais impraticable, qui consiste à concilier des intérêts, des vues, des espérances inconciliables ?...

D'abord, les partis se sont nettement dessinés, et personne n'a plus voulu être la dupe des oscillations, en apparences contradictoires, que subit la marche du gouvernement.

Puis, tour-à-tour caressés et poliment persécutés, les intérêts, les partis ont pris une consistance qu'ils n'auraient jamais eue si l'autorité se fût appuyée sur l'énergie que doit avoir un jeune pouvoir.

Alors, il est arrivé que ce bonhomme de *statu quo* français, effrayé de la mission de force et peut-être de persécution dont un nouveau gouvernement est investi quand il se fonde, a été persécuté par tous ceux qu'il devait comprimer, a trouvé des ennemis là où il aurait eu des défenseurs, et, pour obéir à je ne sais quel vœu de bonté niaise, est en train de recueillir une triste moisson de mépris.

En effet, s'il y a dans le monde un être plus exigeant qu'une fille d'Opéra, c'est *l'aristocratie :* accueillie, elle envahit; repoussée, elle est perfidement hostile; mais ces deux situations sont franches; tandis que, si vous lui donnez une position telle, que, ni admise ni persécutée, elle ne vous tienne aucun compte d'une protection sourde et se croie obligée de nuire, vous avez les chances mauvaises des deux termes de cette proposition politique.

Aussi vaudrait-il mieux entrer hardiment dans une voie de force, avec un seul parti, que de les mécontenter tous.

Vous avez laissé peser sur la presse, votre libératrice, *et sans laquelle vous ne seriez pas,* toutes les chaînes dont la Restauration l'avait chargée.

Ainsi, l'armée entière a deviné le but d'une loi qui ordonne aux officiers de croupir pendant un temps donné dans un grade avant d'en obtenir un autre. N'est-ce pas favoriser les hommes habitués à conquérir les grades au feu d'une cheminée ? N'est-ce pas opposer des barrières tristement bureaucratiques à l'avancement rapide qui a lieu sur les champs de bataille pour les gens de mérite ? Cette loi est liée au système de compression adopté pour refouler toutes les capacités. Elle s'accorde avec les discours de ces députés qui avouent naïvement l'impossibilité où sont les ministres de gouverner avec la liberté de la presse; car elle a toujours tort d'avoir raison.

La révolution semble s'être faite au profit de la garde impériale, dont tous les débris ont été soigneusement exhumés, et dont les officiers ont reparu si miraculeusement, que, jamais au temps de Napoléon, elle n'a été si nombreuse.

Cette jurisprudence qui régit le personnel militaire n'a-t-elle pas pour but

d'imprimer aux troupes cet esprit de domination qui convient merveilleusement à un trône, tandis que l'administration, farcie de carlistes, sera dévouée à un gouvernement qui les persécute si niaisement et les protège avec tant d'habileté.

En effet, ayez puissamment contribué au mouvement de juillet, vous serez repoussé comme un dévastateur d'églises, comme un ennemi; mais, si vous êtes homme monarchique, échappé de *la Gazette*, ou de *la Quotidienne*, le gouvernement vous accueille, vous donne des places, et il en crée pour vous, s'il n'en a pas.

— Tâchez de faire oublier au ministère, disait hier un homme d'esprit à son député protecteur, que j'ai été banni en 1815, préfet dans les Cent-Jours, etc.; affirmez bien que j'ai été dans les verdets *... Encore mon concurrent, inamovible protégé de la cour de Charles X, l'emportera-t-il !...

Et, de fait, ce dernier l'emporta.

Aujourd'hui, le parti du mouvement et du progrès est condamné, le parti de la *résistance* triomphe. MM. Comte et Mérilhou se retirent. M. Guizot va, dans quelques jours, reprendre un portefeuille, ou peut-être s'asseoir dans le fauteuil de M. Laffitte. Le système adopté par la Restauration, pour opposer les libéraux au côté droit, va refleurir : il n'y aura de changé que les dénominations et les choses.

Eh! bien, monsieur, ne trouvez-vous pas à cette entreprise timide et peureuse un certain caractère de hardiesse? Si vous songez à tout ce que la Chambre future pourra vouloir, ne direz-vous pas, de ce gouvernement appuyé sur des béquilles, ce que je ne sais quel plaisant a dit d'un diplomate à jambes fluettes :

— Le bailli* est l'homme le plus intrépide de France, puisqu'il ose marcher sur ses jambes !...

Certes, quel est l'homme assez ignorant ou assez instruit pour répondre de l'esprit et des destinées d'une assemblée qui, suivant M. Odilon-Barrot, doit être la Convention et la Constituante tout ensemble; de cette assemblée, produite par des éléments entièrement nouveaux !... Cette Chambre se trouvera en présence d'un gouvernement *quarteron*, d'une administration barbouillée de carlisme, de bonapartisme, de républicanisme et d'orléanisme, dans laquelle tout est représenté, moins la France de juillet.

Si les départements sont las du rôle ignoble que nous jouons en présence de l'Europe, s'ils sont indignés des transactions hideuses qui se signent chaque jour entre les vanités, les haines, les amitiés ou les intérêts matériels de gens qui, de la nation, ne se soucient guère, vous penserez, comme moi, que nous sommes à la veille de quelque grand événement dont les incapables seront seuls surpris.

Le parti républicain et le parti bonapartiste peuvent s'entendre : l'un compte beaucoup de partisans dans la classe mitoyenne, l'autre dispose des masses populaires, encore sous la magie de l'aigle impériale, et, alors, les petites précautions oratoires des centres, les intrigues des carlistes sauraient-elles jamais résister, par le temps de malheur et de malaise où nous sommes, à la plus légère commotion qui serait imprimée dans l'intérêt de l'égalité politique, ou d'une guerre, devenue de jour en jour plus nécessaire?

Au surplus, la situation de l'Angleterre, de l'Italie et de la Pologne modifient si heureusement les questions soulevées par notre politique intérieure et

les événements ont si bien servi l'incapacité de nos ministres, qu'il devient impossible de prévoir même la nomination de M. Decazes au ministère de l'intérieur.

P.-S. — Aujourd'hui, les *Débats* annoncent que les Polonais sont refoulés dans Varsovie... S'il était vrai, notre politique changerait peut-être. Nous sommes soumis à l'influence du moindre mouvement de l'atmosphère politique, comme un moribond aux intempéries de l'air. — Si la guerre arrive, si le ministère anglais succombe, si.... Il y a tant de *si*, que le plus prudent est de finir par un *si*, comme Rabelais par un *peut-être*.

LE VOLEUR.

[*Le Voleur*, 10 mars 1831.]

XVIII

À M. V......, À BAYEUX.

Paris, 18 mars 1831.

L'indécision politique n'a pas cessé, malgré la refonte du ministère; et peut-être la continuation de ce singulier système est-elle due à ce que les noms d'hommes n'ont point changé les principes généraux du cabinet. J'avoue, monsieur, que rien n'est plus bizarre que de voir M. Laffitte quittant son portefeuille, et M. Sébastiani gardant le sien. M. Mérilhou démissionnaire et M. de Montalivet échoué sur le bureau de l'instruction publique. Faut-il prendre cette nomination pour une épigramme?

Pour peu que la rotation imprimée à nos hommes d'État soit entretenue activement au cœur de notre monarchie constitutionnelle tempérée par des émeutes, je ne désespère pas d'arriver un jour à une mosaïque ministérielle assez heureuse... Nous procédons par des aggrégations; nous étudions les affinités législatives et gouvernementales. C'est la chimie appliquée à la politique. M. Odilon-Barrot ne connaît déjà pas mal la théorie des réactifs; mais, à force de nous traiter, ainsi, j'ai peur que la France ne soit, quelque jour, victime de ces fatigantes expériences.

Quant à présent, nous n'avons pas lieu de nous plaindre des nouveaux éléments sortis de la dernière opération.

Au nom du maréchal Soult est venu se joindre le nom d'un homme dont je vous ai naguères entretenu. M. de Rigny devait être tôt ou tard mis à la tête de la marine. Il était nécessaire à nos escadres, comme le maréchal Soult à nos régiments. Le contre-amiral sera d'un utile secours dans le Conseil. C'est tout ensemble un homme de finesse et un homme spécial. Il connaît aussi bien l'échiquier du continent que les rescifs de la mer, et, s'il fût entré quelques mois plus tôt au ministère, notre diplomatie aurait été sans doute moins gauche.

Le maréchal et l'amiral sont les deux capacités du cabinet; deux gloires comprises par les masses populaires; l'un a servi la France malgré la Restauration, et, malheureusement, l'autre a servi la Restauration malgré la France.

Aujourd'hui, nous sommes cléments et nous pardonnons tout aux hommes de talent.

Si M. d'Argout avait été importé aux finances, j'aurais peut-être un grain d'encens à lui offrir; mais je le crois déplacé singulièrement dans sa moitié de ministère... Et, à propos de ce partage bizarre, de cette administration que je coupe en deux comme une pomme avec une si merveilleuse facilité, j'espère que nous n'aurons pas à la fois un ministère des travaux publics et une direction générale des ponts et chaussées, d'autant que les intérêts particuliers de M. Bérard sont un peu en opposition avec les devoirs du directeur. Quant aux autres ministres, sans en excepter le nouveau président du conseil, c'est presque un éloge que de ne pas vous parler d'eux. M. Casimir Périer s'usera peut-être encore plus promptement que M. Laffitte. Ses antécédents offrent bien des obscurités. Il était, sous Charles X, comme M. Sébastiani, son collègue, un de ces libéraux qui, semblables aux asymptotes en géométrie, tendaient toujours vers un portefeuille sans y toucher, espèces de *Tantales* politiques. Je ne crois pas que M. Casimir Périer soit bien chaudement appuyé par l'entourage dont je vous parlais dernièrement, et qui agit toujours un peu à la cour du Palais-Royal sur l'action du gouvernement.

Les intrigues qui ont privé la France de la Belgique regardent, dit-on, un peu M. Périer. Ce ministère est une transition à un ordre de choses inconnu.

Aussi, je crois pouvoir vous prophétiser de nouvelles combinaisons. MM. Soult, de Rigny et d'Argout seront probablement la base d'un nouveau cabinet.

M. le baron Louis ne ressemble-t-il pas à un personnage de conte fantastique? Il descend et remonte dans la piscine ministérielle, en vertu des lois inconnues qui régissent les pesanteurs spécifiques des corps ministériels... Je croyais ces Long-Champs, dignes de la Restauration, tout-à-fait déconsidérés; mais il paraît que ces ministres nomades ont quelque chose de particulier dans leur allure qui les rend précieux pour un gouvernement. Le coursier façonné à la vie et au régime de l'escadron n'a-t-il pas toujours son prix?... Les stigmates de la réforme ne prennent pas sur les têtes ministérielles... Aussi, je ne m'étonnerais point de voir M. Guizot reprendre le portefeuille de M. de Montalivet, et ce dernier récompensé de ses travaux gigantesques par quelque ambassade. Il a si bien représenté la jeunesse dans le gouvernement!...

Quand les émeutes nous manquent à Paris, il se fait aussitôt une révolution au dehors. Cadix a proclamé l'indépendance. Le drame européen prend de la grandeur et de l'intérêt à chaque instant, et jamais époque ne fut si complaisante pour les gens qui aiment la vie excentrique, le mouvement et le bruit. Voici la Russie aux prises avec la Pologne, et les Polonais triomphent. L'Autriche et l'Italie vont commencer une guerre à mort. L'Angleterre est dévorée par un cancer. La Belgique va mordre la Hollande. Notre égoïsme admirable et digne des plus beaux jours de la politique anglaise aura-t-il raison?... Oui, si la réforme parlementaire est adoptée; car le bill de lord Russell est l'arrêt du gouvernement britannique. La reconnaissance des catholiques, la réforme et le paupérisme est le *Mané, Tekel, Pharès* de la prospérité de ce peuple exclusif et personnel. Si quelque chose pouvait donner de la force et de l'unité à ce gouvernement singulier, c'était, certes, la facilité que le torysme avait de composer une Chambre des communes dévouée aux plans formés pour la prospérité du pays, par les capacités que cette monstrueuse oligarchie savait épouser

à propos. La corruption du Parlement était le contre-poids naturel de la presse anglaise, l'oreiller sur lequel dormaient les ministres. Il faut que le pouvoir soit long-temps entre les mêmes mains pour qu'une nation marche dans une voie de fortune, et, si l'histoire servait à quelque chose, les hommes y verraient que les oscillations fréquentes sont intimement liées aux malheurs nationaux. Le changement de ministres vient-il de la crise, ou la crise du changement? Voilà une question que tranchera sans doute quelque professeur d'histoire quand la mode viendra de s'occuper des problèmes historiques, au lieu de faire des romans en chaire...

Le miracle le plus extraordinaire qui me surprenne en ce moment à Paris, est celui que Paganini sait opérer. Ne croyez pas qu'il s'agisse de son archet, de son doigté, ou des sons fantastiques de son violon... Il y a sans doute quelque chose de mystérieux dans cet homme; mais, si je le bénis, si je l'admire, si je vais l'entendre à chaque concert, ce n'est pas seulement pour satisfaire mon égoïste passion, mon fanatisme d'artiste; ce n'est pas pour grimper sur ma cloche comme le sonneur de *Notre-Dame de Paris;* mais bien par patriotisme, et pour me convaincre, en voyant l'Opéra gorgé de monde et vingt mille francs chez le caissier, que le mot *misère* est une plaisanterie et qu'il y a de l'argent en abondance!... Certes, je ne pense pas que les oreilles tendues appartiennent à des ventres affamés... Alors, l'animal nommé *capitaliste* se trouve donc attaqué d'une maladie particulière, et dont les symptômes ne sont pas étudiés par nos hommes d'État. Comment se fait-il que cent mille francs de recette seraient assurés à mademoiselle Taglioni, si elle promettait de danser sur les mains, et que nous les refusons au commerce, à l'industrie, à l'État, à un canal même, quand ils offrent des intérêts énormes et toute sécurité?... Pourquoi cette bizarrerie?... Probablement parce que nos ministres ne savent pas faire des tours de force!... Aucun d'eux n'a su s'emparer du public. Paganini me semble le Napoléon du genre; mais nous n'avons pas de Paganini politique... Ce n'est cependant pas faute de violons, de notes, d'archets et d'orchestre!...

Aujourd'hui, le ministère a dû s'expliquer. Nous l'attendrons à ses actes, car les paroles ne signifient plus rien en politique, depuis le mot de M. de Talleyrand et les discours du dernier ministère. En ce moment, M. Casimir Périer a une belle chance : — l'*ennui*... Nous sommes si ennuyés des flux et reflux du pouvoir, que nous passons presque devant les ministères comme devant les hôpitaux. — N'y a-t-il pas là des médecins et des malades, des souffrances et des décès politiques,... des plaies à cicatriser? — Les chutes ne sont-elles pas fréquentes? Le ministère actuel paraît devoir garder la Chambre pendant quelque temps...

Adieu, monsieur. Ma prochaine lettre résumera notre situation pendant le trimestre, et peut-être la décade à venir est-elle grosse de quelque événement qui changera la face des affaires. Jamais époque ne fut plus favorable aux prophètes : les peuples se remuent, les papes meurent, les protocoles roulent, les ministères vont et viennent de manière à permettre de prédire les choses les plus fantasques.

Le Voleur.

[*Le Voleur*, 20 mars 1831.]

XIX

À M. L......, A CAMBRAY.

Paris, 29 mars 1831.

Dans une de mes premières lettres, je vous écrivais que le gouvernement de Louis-Philippe reproduirait, *au nom de la liberté*, les mêmes questions si énergiquement posées par le gouvernement de Charles X, *au nom du roi*.

Avouez, monsieur, que mes prédictions n'ont pas trop tardé à se réaliser.

Naguères, l'opposition libérale stigmatisait M. de Villèle, le conspuait, le vilipendait de ce qu'il ordonnait aux employés du gouvernement de *penser* comme le gouvernement; et cette opposition libérale, assise au pouvoir, en la personne de M. Casimir Périer, fait des circulaires pour ordonner aux employés de de penser comme elle. M. de Villèle ne voulait pas laisser attaquer son gouvernement, afin de ne pas copier servilement la Restauration; notre ministère ne veut pas qu'on le soutienne, et proscrit les associations. A qui doit-il l'existence? aux associations. Que persécute-t-il? les opinions de l'extrême gauche. Qu'y a-t-il au ministère? des anciens députés de l'extrême gauche. La république ne compte pas mille partisans en France. Le gouvernement voit la république partout. La branche aînée existe encore de fait, elle partage presque la France en deux partis... Les carlistes sont nombreux... Le gouvernement ne voit de carlistes nulle part. Si la branche aînée n'existait plus de fait, comme elle n'existe plus de droit... je concevrais les circulaires; mais, en ce moment, elles sont, tout à la fois, un signe d'impuissance et un contresens. Si vos employés s'affilient, où en prendrez-vous d'autres? et peut-on empêcher les associations?

Charles X a dit à ses soldats de tirer sur le peuple, parce qu'il croyait son gouvernement en danger de périr; nos ministres nous ont apporté une jolie petite loi contre les attroupements; et, récemment encore, il était question de dissiper les émeutes par la force, mais après les *sommations respectueuses* légalement faites. Il n'y aurait, entre les deux fusillades, d'autre différence qu'un commissaire de police pour préambule.

Les journalistes ont renversé le roi Charles X, parce qu'il voulait tuer la presse, et les journalistes ministériels nous font pressentir aujourd'hui qu'en cas de guerre, la liberté de la presse devra être suspendue dans l'intérêt général. Or, suspendre la liberté de la presse, n'est-ce pas suspendre la liberté individuelle?... Ainsi, dans quelques jours, peut-être, la partie aristocratique serait à la veille de reconquérir, en France, tous ses avantages; car l'abaissement du cens électoral et l'adjonction des fermiers forment un de nos grands problèmes politiques actuels...

Il n'y a pas long-temps qu'un ministre de l'instruction publique, ayant dans son conseil, près de lui, M. Dubois, a été se servir, contre les étudiants, de la loi que, devant M. Guernon de Ranville, M. Dubois, et le ministre lui-même, qualifiaient d'odieuse, de tyrannique, d'arbitraire et de morte.

Qu'eussions-nous dit du gouvernement absolutiste, s'il nous avait demandé trois cents millions pour faire la guerre, pour soutenir l'honneur de la France,

et s'il eût dépensé les trois cents millions sans faire la guerre, et si les fournitures, achats, etc., du ministère de la guerre eussent coûté *cinquante pour cent* plus cher qu'en temps ordinaire, à cause d'une urgence hypothétique?

Nous avons honorablement crié contre la guerre d'Espagne, et, de fait, nous avions raison. L'opposition, qui voulait la liberté des peuples, ne pouvait pas être très-satisfaite de voir dépenser trois cents millions pour soutenir le principe monarchique; mais le gouvernement royal était logique en allant défendre à Madrid le principe qu'il prétendait établir à Paris... L'opposition, devenue pouvoir sous forme de M. Casimir Périer, est couarde et se laisse écraser en Pologne, en Italie, elle et ses principes...

Un ancien ministre de Charles X fait une brochure pour nous apprendre que la pensée dominante du dernier gouvernement était de reprendre nos frontières naturelles, et le gouvernement actuel a refusé la Belgique, sous prétexte que les mines de charbon, les calicots de M..., les draps de M..., seraient dépréciés.

Les ministres de Charles X destituaient les libéraux; aujourd'hui, les libéraux accueillent les carlistes. Une conspiration libérale s'est-elle jamais promenée en France, sous les Bourbons chassés, comme se promènent, sous les ministres d'aujourd'hui, Diot et sa bande et *tutti quanti?...*

La Restauration nous a coûté trois milliards; la grande semaine nous coûte déjà près de cinq cents millions; et, au train dont va le ministère des finances et le discrédit, je ne sais pas si la *liberté* ne nous sera pas aussi chère, un jour, que la *légitimité.*

Maintenant, monsieur, n'est-il pas évident que l'écrivain assez naïf pour faire ainsi le *bilan* de nos banquiers inexpérimentés est un carliste ou un mauvais citoyen?... J'espère, à vos yeux du moins, n'être ni l'un ni l'autre; je désire passer pour un calculateur exact, un caissier soigneux, serviteur fidèle, qui vient avertir son maître ou son ami de l'état où se trouvent ses finances.

Or, ne résulte-t-il pas une grande leçon, pour la France, de son histoire pendant ces six derniers mois? Nous nous sommes agités pour déplacer le pouvoir, mais le pouvoir n'a pas changé. Ses doctrines sont les mêmes, il est pouvoir égoïste, ne pensant qu'à lui, et ayant encore un faux système de bascule, menant notre révolution vers l'abyme d'indifférence où s'est engloutie la Restauration. Que M. Casimir Périer ou M. de Villèle, ou M. de Polignac règnent, la partie solide de la nation, celle qui laboure, qui travaille, qui ne lit pas, qui entasse sou à sou l'indépendance de ses vieux jours, n'en traduit pas moins le gouvernement à la barre de son pécule. Le plus ou le moins d'impôts fait qu'elle aime où qu'elle hait un système; car, pour elle, les idées ne sont rien, elle est rudement logicienne quand il s'agit de son bien-être; elle conclut en faveur d'un gouvernement en pesant la somme d'argent qu'il lui laisse, ou au marché si tout y va bien.

Or, en ce moment, il ne faut pas être bien savant pour voir que nous payons les dettes de Charles X, les pensions de Charles X, les désastres de juillet, les émeutes de décembre; nous payons pour la guerre, nous payons pour la paix. Et, comme le pouvoir reste pouvoir, c'est-à-dire qu'il obéit à sa nature, qu'il tend à l'unité nécessaire à son existence, et que, pour être *un* ou fort, il faut briser tout ce qui nuit à la concentration de la puissance, il s'ensuit qu'au lendemain du jour où rois, ministres et peuple ont crié : *Liberté, économies,*

bonheur! il faut mentir à ces exclamations en demandant *beaucoup d'argent,* parce que rien n'est si cher qu'une insurrection; du *despotisme,* parce que plus l'ordre a été troublé plus il faut de pouvoir pour restituer la chose publique. C'est ainsi que Sylla sauva Rome de Marius.

Or, comment peut-on faire comprendre à tout un peuple qui raisonne un peu, la dissemblance des promesses et des réalités?... La conséquence d'une révolution quelconque est donc la dictature.

La grande faute de la révolution de juillet est donc de ne pas avoir donné trois mois de dictature au lieutenant-général du royaume pour asseoir fortement les droits du peuple et les droits du trône. De cette grande erreur viennent les tâtonnements qui font dire aujourd'hui, partout en France : — «Nous payons plus cher et nous sommes plus mal gouvernés...»

Malheureusement, monsieur, je prévois encore, d'ici à peu de mois, un changement de système dans le gouvernement.

En ce moment, M. Casimir Périer profite, comme les rois qui viennent après de longues guerres, du repos factice dans lequel nous sommes. Les émeutes étaient devenues aussi ennuyeuses pour les gardes nationaux que pour ceux qui les faisaient; puis elles étaient sans résultat. Elles ont donc cessé.

M. Casimir Périer gouverne sans émeutes. Voilà un ministre qui va passer pour habile. Il est à cheval sur un fait : *plus d'émeutes.*

Les capitalistes, ennuyés de garder leur argent au fond d'un coffre, ou un papier dans leur portefeuille, vont, à tout hasard, se risquer à quelques spéculations. Autre fait : — *la confiance renaît.*

Ainsi, les deux ministères brisés auront servi de marche-pied au trône que M. Périer s'est bâti dans l'antichambre de la royauté : leurs malheurs, leurs travaux, leurs fautes, leurs prévisions, tout lui est avantage.

Mais tout cela serait excellent, et j'y applaudirais si je voyais des garanties de stabilité dans l'administration actuelle; car je voudrais un homme qui restât cinq ans au pouvoir, fût-il imbécile. La France n'a jamais été si heureuse que sous le cardinal Fleury, le plus faible et le plus incapable de tous les ministres. Mais il laissait faire, et : *laisser faire* est le secret des bons gouvernements. A cet axiôme, l'Angleterre et les États-Unis doivent leur prospérité intérieure. Ici, nous avons des projets de canaux savamment étudiés, des fonds tout prêts; mais il y a un *directeur-général* des ponts et chaussées pour empêcher l'entreprise. Un ministre succède à un autre et repousse les projets et les vues de son prédécesseur.

Cette instabilité ministérielle menace une grande partie de l'administration actuelle; mais les trois hommes d'État dont je vous signalais les talents dans ma dernière lettre, résisteront sans doute au mouvement qui attend notre organisation politique.

En effet, la Chambre sera dissoute dans un mois; de nouvelles élections produites par des éléments nouveaux nous donneront une Chambre qui ne sera guère favorable à la *résistance.* L'incompatibilité de la plupart des fonctionnaires mettra, dans la Chambre future, une masse d'ambitions personnelles devant laquelle pliera un ministère composé d'hommes qui ne plaisent pas tous également à l'opinion publique, une nouvelle puissance arrivera pour diriger l'État; et les gens qui tiennent à être gouvernés seront bien malheureux.

Le problème offert par la révolution de juillet et que des hommes d'État

devaient résoudre, était de faire qu'on ne s'aperçût pas, en France, de la grande secousse imprimée à la machine; or, jusqu'ici, nos ministres sont venus demander beaucoup d'argent, n'ont empêché aucun trouble, ont mieux aimé ruiner la France que de se permettre la moindre sévérité contre les agitateurs. Or il me semble qu'un bachelier ès-lettres aurait fait tout aussi bien. Il a fallu peu de génie pour laisser aux choses leur cours naturel quand elles allaient mal, et vouloir les diriger et les embarrasser quand elles allaient bien.

Dans l'état actuel de notre politique, M. Casimir Périer a la majorité dans la Chambre... Or, s'il est fin, et il l'est beaucoup, s'il raisonne juste, il doit garder la Chambre. La Chambre est une bonne femme, bien sage, complaisante. Elle est assurément fort légitime; autrement, il faudrait regarder comme illégaux tous ses actes. Assurément, un premier ministre qui voudrait rétablir la paix et la confiance, fonder un système de gouvernement, faire des économies, rester en panne devant l'Europe, autoriser des compagnies à ouvrir des canaux, doit apporter le budget à la Chambre actuelle et rejeter les élections à un an.

Je ne vois pas que la législature manque d'énergie. En cas de guerre, elle serait très-belle à entendre. Il me semble qu'elle a déjà sauvé sept ou huit fois la patrie, et qu'elle vote assez druement les impôts.

Quant à la guerre, vous savez, monsieur, que je ne suis pas possédé d'un grand fanatisme pour les mots. Aussi, je ne partage pas les opinions quotidiennes des journaux sur la question de la paix ou de la guerre. La guerre faite pour des principes, pour une intervention ou pour une conquête est toujours un malheur. En ce moment, ce malheur est inévitable, non que nous ayons besoin de la guerre pour avoir la paix ou la Belgique, et pour établir en face de l'Europe le principe de notre révolution, mais parce qu'elle est une espèce de maladie endémique : nous ferons la guerre parce que, tôt ou tard, l'aristocratie européenne nous attaquera. J'ai trop longuement exposé, dans ma lettre du 30 décembre dernier, les raisons qui engendreront une guerre pour en redire même une seule.

La situation morale et physique de Paris n'a offert rien de saillant pendant ces dix jours. Cependant, M. de Chateaubriand a publié une brochure. Elle est pleine de mordant, de vigueur juvénile, il y a beaucoup de style; mais elle n'est pas exempte d'erreurs. Le fidèle défenseur de la légitimité ne voit pour la France aucun gouvernement possible entre la république et l'absolutisme, véritable opinion du poëte, par laquelle il résume son *Essai sur les révolutions* (première édition) et sa *Monarchie selon la Charte*. Il est malheureux pour un pays que ses hommes les plus illustres ne sachent ou ne puissent aujourd'hui briller que dans l'opposition.

LE VOLEUR.

[*Le Voleur*, 31 mars 1831.]

———

GAVARNI*.

Dans toutes les imaginations, dans chaque mémoire française, et sous le chaume comme dans la mansarde, il restait au fond des cœurs la prestigieuse image d'un géant de cinq pieds. Entouré du faste impérial ou d'aigles brisées, de poudre fumante ou des palmiers de Sainte-Hélène, Bonaparte, le consul, l'empereur, surgissait souvent, invoqué par un nom, un mot, ou par un souvenir. Autour de lui, c'étaient toujours des figures graves, silencieuses, des uniformes bleus et flétris par les batailles, des soldats estropiés, des Français, des Italiens, des Belges venus d'Égypte, de Moscou, de Cabréra, des pontons anglais. Cette foule recevait de cet homme, comme les arbres du soleil, une lumière qui les distinguait au milieu de tous; et, quoiqu'ils fussent devenus laboureurs, cochers, maréchaux, jamais la vulgarité n'atteignait ces gens vulgaires: ils étaient dans le peuple comme un peuple à part, avec leur religion et leurs mœurs, leur résignation de soldat et leur bravoure. Juillet 1830 les a revus... Un génie comprit, sous la Restauration, ce monde poëtique et populaire, grand et simple, et surtout n'oublia pas le contraste comique de l'armée des Bourbons caracolant au milieu de ces débris humains... Et tout-à-coup, peintre, poëte, historien, CHARLET* fut l'Homère de cette partie de la France. Auprès de ces créations, tour-à-tour burlesques et sublimes, ce rare talent a groupé *le monde des enfants.* Qui peut oublier ces scènes fraîches et gracieuses, ces naïvetés surprenantes qui séduisent même un célibataire récalcitrant. Charlet, par un privilége inouï, peut passer des tons les plus vigoureux du vieux grognard menaçant du seul poing qui lui reste les Tuileries dont il prévoit le siége, aux nuances fines et douces de l'enfant disant : «C'est-y vrai que vous avez une jambe de bois de naissance?» Cet homme a démêlé deux types qui l'immortalisent : le soldat, l'enfant. L'enfant, presque toujours soldat en France, et le soldat si souvent enfant, plein de franchise et de naïveté.

Un homme aussi étonnant peut-être, plus mordant, presqu'aussi spirituel, et dont vous ne connaissez pas le talent si vous n'avez pas vu l'immensité de ses ressources au sein de l'atelier où il prépare des tableaux, un homme, artiste s'il en fût, a dit en voyant les employés, les grisettes, les niais (M. Prudhomme) : «Cette nation est à moi! c'est mon bien, ma chevance!»

Henry Monnier* (ô flâneurs! qui ne le reconnaîtrait pas?) sut, comme par instinct, surprendre les mœurs, les attitudes, les galbes, les langages, les secrets de ces natures si diverses et si pittoresques. Il s'est fait un homme à part comme Charlet, comme Hogarth, comme Callot. Inimitable comme eux, il a créé, il a jeté dans la circulation intellectuelle des êtres vivants qui eussent été perdus sans lui, emportés dans le torrent des âges inconnus. Ces êtres sont à lui, ils lui appartiennent; car le moindre admirateur de ces deux génies se surprend à dire : «Une grisette d'Henry Monnier, un enfant de Charlet.»

Henry Monnier a sur Charlet l'avantage de l'originalité. Il fait penser ces trente hommes par capitale, qui malheureusement récompensent mal un artiste quand il s'adresse à eux : ils admirent et se souviennent, voilà tout. Mais,

quand le plus satirique, le plus spirituel de nos dessinateurs aura publié, soit *la Vie d'un jeune homme*, œuvre inconnue et déjà célèbre parmi les penseurs, soit les *illustrations* du *Melmoth*, nous sentirons, poëtes et peintres, que nous avons en France un génie égal au génie d'Hogarth.

Le talent de ces deux dessinateurs éminemment populaires a eu pour base l'observation la plus sagace des *classes*, depuis celle de ces bourgeois qui habillent leur enfant en lancier jusqu'à celle des niais dont M. Prudhomme est le type le plus complet. Ils ont compris toutes les ressources de la physionomie, des mœurs, des traits, des vêtements, de la démarche; mais, sans vouloir diminuer un mérite incontestable, nous oserons prétendre que leur tâche était facile : ils rencontraient tant d'angles et de méplats, tant de différences saillantes et presque grossières dans ces figures, qu'il leur suffisait de voir ces caractères d'originalité pour être eux-mêmes originaux.

Cette réflexion peut nous conduire à rendre justice à un autre artiste, moins célèbre et tout aussi savant que ces deux grands hommes du musée populaire. Il s'agit de Gavarni.

Gavarni est un dessinateur à qui LA MODE a de trop fortes obligations pour qu'elle s'en tienne à cette reconnaissance vulgaire dont nous faisons si fréquemment usage dans la civilisation.

— Diable! mon tailleur m'habille merveilleusement.

— Mon cher, prends-le, c'est un artiste.

— Vous avez un cuisinier digne de recevoir l'ordre du Saint-Esprit.

— Oui, c'est un artiste.

— Dieu! madame, comme vous êtes chaussée! Vous avez un pied ravissant.

— Mon cordonnier est assez bon.

Voilà, à la honte du siècle, comme nous récompensons les talents! Ô princesse, qui donnas une abbaye au flasque et débonnaire Auguste Lafontaine pour avoir peint la vie allemande, où es-tu?

Pour faire comprendre le mérite de Gavarni, nous avions besoin de peindre en quelque sorte la manière de Charlet et d'Henry Monnier, de rendre compte de leurs ressources. Avant tout, disons d'abord que, pendant la première année de sa vie, LA MODE a frappé à la porte de tous les ateliers. Nous ne nommerons pas les artistes qui ont échoué dans l'exécution des dessins particuliers réclamés par LA FASHION; mais c'est, en comparant tant de productions diverses que nous avons apprécié nous-mêmes les immenses difficultés de ce genre. En effet, LA MODE pouvait facilement créer une littérature chargée d'épier les variations de Paris; mais les physionomies parisiennes, les airs de tête, les poses des femmes, les attitudes des hommes élégants, les secrets du boudoir, attendaient une peinture. Or, en présence d'un public blasé, accoutumé à la médiocrité des figurines de nos rivaux, c'était la plus ingrate de toutes les tentatives. Il existe dans la mode des vêtements, dans la manière dont une femme, célèbre par son goût, se tient et marche, un style indescriptible que vingt pages n'expliqueraient pas, et qu'il est fort difficile au crayon de saisir. Ce style est le cachet des classes. Ce style a immortalisé Charlet et Henry Monnier; mais que devait-il revenir à Gavarni?... pendant long-temps, une froide indifférence. La haute société se rend aux *Variétés* pour sortir de ses salons, elle rit et s'amuse de voir le peuple. Là, elle est indulgente, tandis qu'elle est sévère pour ceux qui veulent la reproduire elle-même. Elle se critique sans pitié, et

l'artiste qui, dans les autres journaux de modes, dessine un mannequin et jette une robe dessus, est en apparence plus près du but que Gavarni, essayant de peindre les nuances les plus délicates, les linéaments les plus fugitifs de la physionomie des élégants.

Mais, en ce moment, tant d'efforts sont sur le point d'être récompensés. Si nous avions parlé trop tôt en faveur du dessinateur, nous n'eussions pas réussi, comme aujourd'hui, à réveiller l'attention en sa faveur, et notre éloge aurait été entaché de personnalité. En ce moment, notre reconnaissance est d'accord avec la voix de quelques artistes, avec celle des gens du monde, qui, tous, ont proclamé la haute supériorité de leur peintre.

Jusqu'ici, les dessins de mode n'avaient été considérés par les éditeurs que comme un objet de peu d'importance, et, à part quelques dessins d'Horace Vernet, ils n'avaient d'autre motif que celui de représenter un ruban, une robe, un canezou. M. de la Mésangère vivait ainsi. — Plus tard, le *Petit Courrier des Dames* sentit la nécessité d'exécuter les modes de manière à ce qu'au fond d'une province, une femme habile reconnût la coupe, les lés, les pointes, et décomposât, pour ainsi dire, l'œuvre de Paris pour la reproduire fidèlement.

Mais nous seuls avons compris qu'il appartenait à la France de mettre un luxe dans ce journal de luxe, et alors nous avons essayé de joindre, au patron d'habit accroché sur le mannequin immobile de M. de la Mésangère, les enseignements du *Petit Courrier des Dames,* et d'ajouter à ce perfectionnement une personne réelle, de la vie, un sentiment, évitant ainsi de toujours présenter à la province cette poupée uniforme qui, depuis vingt ans, a eu l'honneur exclusif de représenter les gens de Paris.

Il n'y avait qu'un artiste, et même un artiste supérieur, qui pût épouser nos idées et traduire cette physionomie parisienne si éminemment mobile, si curieuse, et rendre l'esprit d'un vêtement, la pensée d'une robe, la grâce d'un fichu, d'un fichu qui n'a de grâce que par la manière dont il est porté!... C'est par l'entente de nos idées, qu'un jour Decamps nous a fait connaître, pour la première fois, par ses croquis, la physionomie des Orientaux.

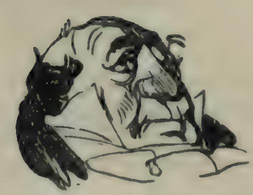
Mais, avant de rendre le caractère de la *classe élégante,* nous avouerons que nous avons tenté bien des crayons, et que, pendant sept à huit mois, nos efforts ont été malheureux. Les planches jointes aux premiers volumes ont été remarquablement défectueuses. — Ainsi, souvent le graveur enlevait tout le charme d'une composition de M. Fontallard, s'efforçant d'atteindre à la perfection que nous rêvions. — Jamais le public n'a reconnu MM. Tony Johannot et Ziégler dans les copies infidèles que nous donnions de leurs dessins gracieux. Enfin, pendant l'hiver de 1829-1830, nous admirâmes les planches qui indiquaient des travestissements pour les bals. C'était bien réellement des femmes et des hommes!... L'on devinait, et leur caractère, et leur danse, et leurs mœurs, sous la basquina de l'Andalouse, sous les gilets de l'Irlandaise; tout était merveilleusement dessiné, colorié!... Les vêtements étaient bien de la soie, de la gaze!... Un homme concevait les dessins de mode comme une spécialité. Notre idée était dans une tête d'artiste, et nous apprîmes bientôt que cet artiste se vouait à la tâche de copier, de saisir, de créer la haute société; comme Henry Monnier, Charlet avait tiré du néant les grisettes, les soldats, les enfants et les niais. Encouragé par nos éloges et par nos sacrifices,

Gavarni consentit à surveiller les travaux des graveurs, et bientôt, ses dessins, mieux traduits, ont surpris le public. — L'exposition de ses originaux au musée Colbert a mis le sceau à la réputation de notre spirituel collaborateur.

Maintenant donc, nous sommes certains que ces dessins offriront un jour l'histoire pittoresque de la bonne compagnie à notre époque, et qu'ils seront aussi recherchés par les amateurs que telle ou telle œuvre de peintre ou de graveur. Devenant ainsi une sorte de spécialité toute nouvelle, l'*Album de la Mode*, satisfait à la fois aux exigences de l'artiste, au goût de la haute société et se produisant comme une chose d'art et de mode, tout ensemble un besoin et un luxe, nous permettra de ne pas la restreindre à des esquisses légères et conventionnelles. — Nous donnerons à cette collection vraiment ravissante aujourd'hui tout le soin et l'importance qu'elle mérite puisque le public a senti la nécessité de récompenser des efforts aussi soutenus.

[*La Mode*, 2 octobre 1830.]

LE MINISTRE*.



C'était un petit homme, — autrement il n'aurait pas été nommé ministre. En entrant, je ne le vis pas, car il semblait enterré dans son fauteuil par les paperasses qui se trouvaient sur son bureau.

— Que de monde pense à cet homme! me dis-je, tandis qu'il ne pense à personne, qu'à lui!...

Et je voyais s'agiter un monde d'employés, — aux ponts-et-chaussées, — aux beaux-arts, — dans les communes, — dans l'imprimerie ,— dans les préfectures et les sous-préfectures..., partout.

— Quel homme ferme et puissant ne faut-il pas pour résister à cette avalanche d'intérêts et de solliciteurs, pour penser aux institutions de la France, pour répondre aux Chambres, etc!...

Ainsi pensais-je.

En ce moment, le ministre se leva, et un homme gros et fort, haut en couleur, vêtu de noir, à figure large, décoré de plusieurs ordres, lui dit :

— Mais songez donc, monsieur, que vous allez à l'anarchie..., qu'il s'agit de reconquérir quelque puissance, afin de rendre un peu plus respectable la prérogative royale! Vous avez assez fait pour la populace. La *Quotidienne* et la *Gazette* sont vos amies..., la grande propriété est effrayée. Elle est contre vous; vous allez périr!

Le ministre hocha la tête, comme s'il disait : — «Cela est vrai..., nous avons commis de grandes fautes.»

Un grand homme sec le fit tourner sur lui-même, et lui dit d'une voix brève et impérative :

— Ah çà! vous allez vous faire renverser par les sociétés populaires... Si vous

les heurtez, guerre civile!... Car elles sont affiliées à tous les départements et recrutent toutes les ambitions jeunes et vives... Il faut les autoriser, ces sociétés, et tâcher que tout le monde en soit! Donnez à la Révolution tous ses développements, satisfaites largement aux nécessités de l'époque, fondez un gouvernement à bon marché; sans quoi, vous périrez!...

Le ministre regarda d'un air embarrassé ce grand gaillard-là, qui avait une mine de solliciteur, le ventre creux et un habit râpé. — C'était un vainqueur de Juillet.

— Que diable écoutez-vous donc là, mon cher? ce sont des sornettes... Tout est résolu. La politique repose maintenant sur les déductions les plus sévères et les plus logiques!... s'écria un petit homme d'une voix claire, en ramenant sur son front quelques cheveux rares. — Il faut consolider, reprit-il. Frappez-moi sur les mutins, sur les ouvriers. La garde nationale vous secondera, et la Chambre aussi. Nous avons la liberté. Nous avons mis tous les gens de talent en place... Maintenant, il faut de l'ordre et de la conservation. Si vous ne tendez pas au maintien de ce qui est, il n'y aura pas de stabilité, et vous périrez par le mouvement!

Le ministre regarda fixement le *globiste** qui lui parlait, et dit :

— C'est assez rationnel.

— A quoi vous arrêtez-vous? s'écria un homme qui avait l'air d'un canonnier de la garde nationale; il faut vous débarrasser de tous les mécontents! En secourant la Belgique, vous aurez des places à prendre et à donner; c'est en entreprenant une bonne guerre que vous pourrez avoir la paix au-dedans, et vous marcherez... Sans quoi, vous allez périr!

— Oh!... dit le ministre.

Ces quatre gens-là prirent le pauvre petit homme tour-à-tour, et le secouèrent si fort, que le premier lui arracha un volume de ses Cours; le second, le portefeuille; le troisième, une manche d'habit; et le dernier, sa popularité : car il lui prit une lettre écrite à un député, lequel devait, à propos d'une pétition sur les sangsues, parler de l'état de la France.

— Gouvernez donc! s'écria le ministre décoiffé pendant la lutte.

— M. le ministre est servi... dit un laquais.

— Messieurs, passons à table...

— Vous avez dit là un grand mot!... m'écriai-je.

Alors, il m'aperçut.

— Monsieur vient peut-être pour une sous-préfecture ...

— Non, monsieur, mais pour vous sauver, comme ces quatre messieurs.

ALFRED COUDREUX.

[Prospectus de *La Caricature*, octobre 1830.]

UNE VUE DU GRAND MONDE*.

... Ma mémoire est assez ordinairement fidèle, et je crois que c'étaient les coupons de la rente d'Espagne qui servaient à solder la fête. — Le banquier de l'absolutisme voulait donner une preuve de sa puissance financière; et, pour honorer l'argentier d'un monarque-modèle, quelques personnes du faubourg Saint-Germain avaient eu la condescendance de venir à ce raout d'or et d'argent, soit dans l'intention d'écraser le monde de piastres, sous un — DE; soit pour faire pâlir les riches toilettes de la Chaussée-d'Antin devant la modestie affectée d'une robe de mousseline portée avec une grâce inimitable; soit encore pour récompenser les efforts de l'amphitryon par une épigramme, les déprécier par un compliment, ou pour dire à l'oreille d'une simple connaissance: «Comme ces gens-là sont insolents!...» O toi, bon abbé Tiberge*, qui pensas aux *Douleurs d'une Fille de joie,* et dont la jeune plume nous a dit, en deux volumes, que le mal est sans cesse dans le cœur du bien, as-tu jamais songé, philosophe-pratique, au curieux supplice que nous nommons — un bal?...

Pour contempler d'un air sardonique et d'un regard railleur cette grande attaque d'épilepsie, il faut, je le sais, avoir fait au moins trente pas dans la vie, et ne plus se laisser prendre, comme des enfants de famille, aux compliments d'une maîtresse de maison...

Ces beaux jeunes gens dont le visage resplendit, dont la voix est flatteuse, ont le désespoir dans l'âme: ce sont des notaires qui ont perdu la somme destinée à l'enregistrement d'un acte; des employés qui ont joué leurs appointements du mois; des militaires, leur parole d'honneur; des propriétaires, leurs réparations de moulins; des jeunes gens, le prix de leurs cachets de table d'hôte.

Et les gagnants sont des gens qui maudissent la fortune. — Elle vient trop tard: demain le bilan sera déposé! — Alors, ils jouissent de ce bal, tous, comme un criminel de son dernier repas. En balançant avec une danseuse aussi ravissante qu'une des *Heures* de Guerchin, ils balancent les avantages de la noyade, du pistolet ou de l'asphyxie par le charbon.

Et la danseuse a un corset neuf, dont un pli lui blesse les veines bleues, la peau délicate du sein, ou dont le busc lui entre dans le flanc. Elle sourit aussi gracieusement que cette Anglaise, reine de la mode, attaquée par un cancer au sein!

Cette autre jeune fille, si douce et si modeste, battrait volontiers, n'était la décence, une de ses amies vers laquelle se dirigent tous les regards. Ce triomphe la tue.

Cette belle femme vive, animée, dont le coloris vous inspire l'amour, doit cette magie à la fièvre. Elle souffre horriblement dans ses souliers, cette prison de satin que vous admirez! Demain, pâle et demi-morte, elle sera hideuse sur sa chaise longue.

Cette beauté mélancolique, assise dans un coin, et qui lève vers vous, à la dérobée, un œil timide et modeste, cette suave fille d'Ossian, à la coiffure aérienne, sent tourbillonner la haine et l'envie dans son cœur: hier, idole d'un

bal au Marais! Aujourd'hui délaissée!... Ame hautaine et orgueilleuse, elle voudrait, comme Néron, briser cette fête pour satisfaire sa colère. — Ne fera-t-elle pas une adorable épouse?...

Là, une femme de trente-sept ans, dont le corps délicieux, les formes élégantes séduisent, voit son dernier amant s'adressant à une coquette jeune et brillante. Elle va quitter le bal, car elle étouffe, elle meurt. Cet homme dira les secrets de ce corps délicieux, de ces formes élégantes, et... adieu Paris!... car sa rivale lui imprimera sur le front le fer chaud du ridicule...

La maîtresse de la maison est, sous le masque le plus agréable, en proie à toute une agonie. — La duchesse ne viendra pas, et elle l'avait annoncée... Elle aperçoit des visages qui greffent l'ennui sur ceux qui les regardent. Elle tremble de voir éclater une querelle entre deux jeunes gens. Ses domestiques sont gauches.

Enfin, il n'est personne qui ne soit intérieurement grimaud, fâché. — Celui-ci, vieillard usufruitier d'une jeune femme, voudrait l'emmener à minuit, au moment où elle s'amuse et danse avec un jeune officier. Il y a des pères de famille venus pour savoir leur sort, auxquels un ministre annonce que leur place est supprimée; puis des gens qui apprennent des faillites à Londres, à Calcutta, ou une baisse de métalliques, autant dire — la ruine.

Une joie artificielle comme les fleurs qui sont sur les têtes, des sourires faux comme ces parfums bâtards qu'exhalent toutes les chevelures, une danse qui ne satisfait à aucune passion, une musique sans mélodie et sans âme, un plaisir de convention donnent à cette assemblée une splendeur, un mouvement que rien ne peut caractériser. — J'aime mieux le sabbat des forçats quand on les a *ferrés* et qu'on les lâche dans leur préau. C'est horrible, mais c'est vrai! Voilà une joie sans arrière-pensée! — Chiffons pour chiffons, passions pour passions, je préfère la nature. — Des chiens savants couverts de broderies me font pitié, et j'ai toujours avec délices admiré les jeux charmants de deux jeunes lévriers. Ces animaux sauteront tous avec une égale ardeur sur les os d'un poulet, comme tous ces hommes sur une masse d'or. Toi seul, vieux Berthezène homme antique, sortiras de la Casauba*, sans un Schall, sans une moïdore!... toi, type incorruptible des soldats républicains de 1794!

En ces moments, je crois aux sermons des prédicateurs sur les pompes du monde et les œuvres de Satan!... Si je comprends le thème simple d'une vie monastique et le recueillement du cloître aux arceaux muets, — c'est au bal!... Oui, une existence qui devient une seule pensée vivante, féconde, immortelle, est une œuvre sublime, incompatible avec les splendeurs de la vie. — Il est vrai que le monastère est partout pour l'homme qui pense.

Le Comte Alex. de B***.

[Prospectus de *La Caricature*, octobre 1830.]

CROQUIS*.

Il avait attendu le bonhomme au coin de la rue Dauphine et de la rue Contrescarpe. Là, d'un coup de marteau lestement assené sur le front entre les deux yeux, il l'avait tué, à neuf heures du soir, au milieu du tumulte, en présence de tous les passants... Que de successions s'ouvrent ainsi, par le fer ou par le poison!...

Aussitôt le coup frappé, il glissa dans les rues comme une anguille; et, gagnant le passage du Commerce, alors obscur, sale et puant, il arriva sur la place de l'Odéon, y vint respirer l'air frais de la nuit; puis, présentant sa contre-marque au contrôleur, d'une main qui ne tremblait pas, il reparut à côté de son voisin, au parterre.

— Les entr'actes sont longs!... dit-il.



— Oh! — et ennuyeux!... répondit le voisin.

— Hé! pourquoi n'êtes-vous pas venu au foyer?... demanda-t-il.

Le spectacle achevé, il rentra chez lui, fit ses paquets et partit pour un voyage annoncé depuis long-temps.

Le lendemain, l'affaire causa quelque rumeur. Tous les journaux parlèrent de la mort de M. Joseph Cottin. C'était un assassinat si profondément médité, si curieusement exécuté, que les coteries, les salons, et même les gens en boutique, s'en occupèrent autant que de Castaing*, plus tard.

La justice, la police, la famille de M. Cottin et le grand monde furent bien plus convaincus de la culpabilité de Stanislas de B... que s'il eût été condamné par une cour d'assises... Il était joueur, fashionable et homme à bonnes fortunes. Son mandataire, armé d'une procuration, pleura pour lui au convoi et recueillit la succession. Il y a souvent quelque chose d'atroce dans un alibi...

Dix-neuf ans s'écoulèrent.

Figurez-vous un salon de Paris, un salon rempli de femmes élégantes et frivoles, d'hommes sérieux et voués à des travaux politiques, mais qui plaisantent, se permettent un calembourg, puis des jeunes gens, pleins d'ardeur, d'amour et

d'ambition, qui tous savent ce qu'un tilbury a de prestige, ce qu'une ravissante toilette a d'avantages... Un bon mot, une réflexion profonde s'entrecroisent.

— Y êtes-vous?

— Quel est ce monsieur dont le teint est olivâtre..., qui est si bien mis, jeune encore..., et qui a dit ce joli mot sur les blessés de juillet?...

— Quoi! vous ne le connaissez pas?... c'est Stanislas de B...

— Ah! oui, auquel il est arrivé cette aventure, en... en... Ma foi, il y a long-temps.

— Oui, rue Dauphine, en 1811...

— Mais est-ce bien vrai? On a dit cela; mais, que diable!... il paraît assez honnête homme.

— M. Stanislas?... reprit la maîtresse de la maison, je le crois certes bien! Un homme charmant, plein d'esprit, de grâce, et qui a un équipage ravissant. Il est peut-être un peu trop passionné; mais il est très-influent. Du reste, il possède soixante mille livres de rente.

— Où demeure-t-il?

— Eh! bien, dis-je en entendant cette singulière interrogation, est-ce que je ne vois pas tous les jours des banqueroutiers, des faussaires, des voleurs tout aussi honorés? Pourquoi la bonne société reculerait-elle devant un meurtrier?

Henri B.

[Prospectus de *La Caricature*, octobre 1830.]

TRAITÉ DE LA VIE ÉLÉGANTE*.

PREMIÈRE PARTIE.

GÉNÉRALITÉS.

Mens agitat molem.

Virgile.

L'esprit d'un homme se devine à la manière dont il porte sa canne.

Traduction fashionable.

CHAPITRE PREMIER.

PROLÉGOMÈNES.

La civilisation a échelonné les hommes sur trois grandes lignes... Il nous aurait été facile de colorier nos catégories à la manière de M. Ch. Dupin; mais, comme le charlatanisme serait un contresens dans un ouvrage de philo-

sophie chrétienne, nous nous dispenserons de mêler la peinture aux *x* de l'algèbre, et nous tâcherons, en professant les doctrines les plus secrètes de la vie élégante, d'être compris même de nos antagonistes, les gens à bottes à revers.

Or, les trois classes d'êtres créés par les mœurs modernes sont :

L'homme qui travaille;
L'homme qui pense;
L'homme qui ne fait rien.

De là, trois formules d'existence assez complètes pour exprimer tous les genres de vie, depuis le roman poëtique et vagabond du *Bohême* jusqu'à l'histoire monotone et somnifère des rois constitutionnels :

La vie occupée;
La vie d'artiste;
La vie élégante.

§ I. De la vie occupée.

Le thème de la *vie occupée* n'a pas de variantes. En faisant œuvre de ses dix doigts, l'homme abdique toute une destinée; il devient un moyen, et, malgré toute notre philanthropie, les résultats obtiennent seuls notre admiration. Partout l'homme va se pâmant devant quelques tas de pierres, et, s'il se souvient de ceux qui les ont amoncelés, c'est pour les accabler de sa pitié; si l'architecte leur apparaît encore comme une grande pensée, ses ouvriers ne sont plus que des espèces de treuils et restent confondus avec les brouettes, les pelles et les pioches.

Est-ce une injustice? non. Semblables aux machines à vapeur, les hommes enrégimentés par le travail se produisent tous sous la même forme et n'ont rien d'individuel. L'homme-instrument est une sorte de zéro social, dont le plus grand nombre possible ne composera jamais une somme, s'il n'est précédé par quelques chiffres.

Un laboureur, un maçon, un soldat, sont les fragments uniformes d'une même masse, les segments d'un même cercle, le même outil dont le manche est différent. Ils se couchent et se lèvent avec le soleil; aux uns, le chant du coq; à l'autre, la diane; à celui-ci, une culotte de peau, deux aunes de drap bleu et des bottes; à ceux-là, les premiers haillons trouvés; à tous, les plus grossiers aliments : battre du plâtre ou battre des hommes, récolter des haricots ou des coups de sabre, tel est, en chaque saison, le texte de leurs efforts. Le travail semble être pour eux une énigme dont ils cherchent le mot jusqu'à leur dernier jour. Assez souvent le triste *pensum* de leur existence est récompensé par l'acquisition d'un petit banc de bois où ils s'asseyent à la porte d'une chaumière, sous un sureau poudreux, sans crainte de s'entendre dire par un laquais :

— Allez-vous en, bonhomme! nous ne donnons aux pauvres que le lundi.

Pour tous ces malheureux, la vie est résolue par *du pain dans la huche,* et l'élégance, par un bahut où il y a des hardes.

Le petit détaillant, le sous-lieutenant, le commis rédacteur, sont des types moins dégradés de la vie occupée; mais leur existence est encore marquée au coin de la vulgarité. C'est toujours du travail et toujours le treuil : seulement, le mécanisme en est un peu plus compliqué, et l'intelligence s'y engrène avec parcimonie.

Loin d'être un artiste, le tailleur se dessine toujours, dans la pensée de ces gens-là, sous la forme d'une impitoyable facture : ils abusent de l'institution des faux-cols, se reprochent une fantaisie comme un vol fait à leurs créanciers, et, pour eux, une voiture est un fiacre dans les circonstances ordinaires, un remise les jours d'enterrement ou de mariage.

S'ils ne thésaurisent pas comme les manouvriers, afin d'assurer à leur vieillesse le vivre et le couvert, l'espérance de leur vie d'abeille ne va guère au-delà : car c'est la possession d'une chambre bien froide, au quatrième, rue Boucherat; puis une capote et des gants de perkale écrue pour la femme; un chapeau gris et une demi-tasse de café pour le mari; l'éducation de Saint-Denis ou une demi-bourse pour les enfants, du *bouilli* persillé deux fois la semaine pour tous. Ni tout-à-fait zéros ni tout-à-fait chiffres, ces créatures-là sont peut-être des décimales.

Dans cette cité *dolente*, la vie est résolue par une pension ou quelque rente sur le grand-livre, et l'élégance par des draperies à franges, un lit à bateau et des flambeaux sous verre.

Si nous montons encore quelques bâtons de l'échelle sociale, sur laquelle les gens occupés grimpent et se balancent comme les mousses dans les cordages d'un grand bâtiment, nous trouvons le médecin, le curé, l'avocat, le notaire, le petit magistrat, le gros négociant, le hobereau, le bureaucrate, l'officier supérieur, etc.

Ces personnages sont des appareils merveilleusement perfectionnés, dont les pompes, les chaînes, les balanciers, dont tous les rouages, enfin, soigneusement polis, ajustés, huilés, accomplissent leurs révolutions sous d'honorables caparaçons brodés. Mais cette vie est toujours une vie de mouvement où les pensées ne sont encore ni libres, ni largement fécondes. Ces messieurs ont à faire journellement un certain nombre de tours inscrits sur des *agenda*. Ces petits livres remplacent les *chiens de cour* qui les harcelaient naguère au collége, et leur remettent à toute heure en mémoire qu'ils sont les esclaves d'un être de raison mille fois plus capricieux, plus ingrat qu'un souverain.

Quand ils arrivent à l'âge du repos, le sentiment de la *fashion* s'est oblitéré, le temps de l'élégance a fui sans retour. Aussi la voiture qui les promène est-elle à marchepieds saillants à plusieurs fins, ou décrépite comme celle du célèbre Portal. Chez eux, le préjugé du cachemire vit encore; leurs femmes portent des rivières et des girandoles; leur luxe est toujours une épargne; dans leur maison, tout est *cossu*, et vous lisez au-dessus de la loge : — *« Parlez au suisse. »* Si dans la somme sociale ils comptent comme chiffres, ce sont des unités.

Pour les parvenus de cette classe, la vie est résolue par le titre de baron, et l'élégance par un grand chasseur bien emplumé ou par une loge à Feydeau.

Là cesse la vie occupée. Le haut fonctionnaire, le prélat, le général, le grand propriétaire, le ministre, le valet [1] et les princes sont dans la catégorie des oisifs et appartiennent à la vie élégante.

Après avoir achevé cette triste autopsie du corps social, un philosophe éprouve tant de dégoût pour les préjugés qui amènent les hommes à passer les uns près des autres en s'évitant comme des couleuvres, qu'il a besoin de se dire : — «Je ne construis pas à plaisir une nation, je l'accepte toute faite...»

[1] Le valet est une espèce de bagage essentiel à la vie élégante. [*Note de l'Auteur.*

Cet aperçu de la société, prise en masse, doit aider à concevoir nos premiers aphorismes, que nous formulons ainsi :

APHORISMES.

I

Le but de la vie civilisée ou sauvage est le repos.

II

Le repos absolu produit le *spleen*.

III

La vie élégante est, dans une large acception du terme, l'art d'animer le repos.

IV

L'homme habitué au travail ne peut comprendre la vie élégante.

V

COROLLAIRE. Pour être fashionable, il faut jouir du repos sans avoir passé par le travail : autrement, gagner un quaterne, être fils de millionnaire, prince, sinécuriste ou cumulard.

§ II. De la vie d'artiste.

L'artiste est une exception : son oisiveté est un travail, et son travail un repos; il est élégant et négligé tour-à-tour; il revêt, à son gré, la blouse du laboureur, et décide du frac porté par l'homme à la mode; il ne subit pas de lois : il les impose. Qu'il s'occupe à ne rien faire, ou médite un chef-d'œuvre, sans paraître occupé; qu'il conduise un cheval avec un mors de bois, ou mène à grandes guides les quatre chevaux d'un britschka; qu'il n'ait pas vingt-cinq centimes à lui, ou jette de l'or à pleines mains, il est toujours l'expression d'une grande pensée et domine la société.



Quand M. Peel* entra chez M. le vicomte de Chateaubriand, il se trouva dans un cabinet dont tous les meubles étaient en bois de chêne : le ministre trente fois millionnaire vit tout-à-coup les ameublements d'or ou d'argent massif qui encombrent l'Angleterre écrasés par cette simplicité.

L'artiste est toujours grand. Il a une élégance et une vie à lui, parce que, chez lui, tout reflète son intelligence et sa gloire. Autant d'artistes, autant de vies caractérisées par des idées neuves. Chez eux, la *fashion* doit être sans force : ces êtres indomptés façonnent tout à leur guise. S'ils s'emparent d'un magot, c'est pour le transfigurer.

De cette doctrine se déduit un aphorisme européen :

VI

Un artiste vit comme il veut, ou... comme il peut.

§ III. De la vie élégante.

Si nous omettions de définir ici la vie élégante, ce traité serait infirme. Un traité sans définition est comme un colonel amputé des deux jambes : il ne peut plus guère aller que cahin-caha. Définir, c'est abréger : abrégeons donc.

DÉFINITIONS.

La vie élégante est la perfection de la vie extérieure et matérielle ;

Ou bien :

L'art de dépenser ses revenus en homme d'esprit ;

Ou encore :

La science qui nous apprend à ne rien faire comme les autres, en paraissant faire tout comme eux ;

Mais mieux peut-être :

Le développement de la grâce et du goût dans tout ce qui nous est propre et nous entoure ;

Ou plus logiquement :

Savoir se faire honneur de sa fortune.

Selon notre honorable ami, E. de G...*, ce serait :

La noblesse transportée dans les choses.

D'après P.-T. Smith :

La vie élégante est le principe fécondant de l'industrie.

Suivant M. Jacotot, un traité sur la vie élégante est inutile, attendu qu'il se trouve tout entier dans *Télémaque.* (Voir la *Constitution de Salente.*)

A entendre M. Cousin, ce serait, dans un ordre de pensées plus élevé :

« L'exercice de la raison, nécessairement accompagné de celui des sens, de l'imagination et du cœur, qui, se mêlant aux institutions primitives, aux illuminations immédiates de l'animalisme, va teignant la vie de ses couleurs. »

(Voyez page 44 du *Cours de l'histoire de la Philosophie,* si le mot *vie élégante* n'est pas véritablement celui de ce rébus.)

Dans la doctrine de Saint-Simon :

La vie élégante serait la plus grande maladie dont une société puisse être affligée, en partant de ce principe : « Une grande fortune est un vol. »

Suivant Chodruc* :

Elle est un tissu de frivolités et de billevesées.

La vie élégante comporte bien toutes ces définitions subalternes, périphrases de notre aphorisme III ; mais elle renferme, selon nous, des questions plus importantes encore, et, pour rester fidèle à notre système d'abréviation, nous allons essayer de les développer.

Un peuple de riches est un rêve politique impossible à réaliser. Une nation se compose nécessairement de gens qui produisent et de gens qui consomment. Comment celui qui sème, plante, arrose et récolte, est-il précisément celui qui mange le moins? Ce résultat est un mystère assez facile à dévoiler, mais que bien des gens se plaisent à considérer comme une grande pensée providentielle. Nous en donnerons peut-être l'explication plus tard, en arrivant au terme de la voie suivie par l'humanité. Pour le moment, au risque d'être accusé d'aristocratie, nous dirons franchement qu'un homme placé au dernier rang de la société ne doit pas plus demander compte à Dieu de sa destinée qu'une huître de la sienne.

Cette remarque, tout à la fois philosophique et chrétienne, tranchera sans doute la question aux yeux des gens qui méditent quelque peu les chartes constitutionnelles, et, comme nous ne parlons pas à d'autres, nous poursuivrons.

Depuis que les sociétés existent, un gouvernement a donc toujours été nécessairement un contrat d'assurance conclu entre les riches contre les pauvres. La lutte intestine produite par ce prétendu partage *à la Montgomery* allume chez les hommes civilisés une passion générale pour la *fortune*, expression qui prototype toutes les ambitions particulières; car du désir de ne pas appartenir à la classe souffrante et vexée dérivent la noblesse, l'aristocratie, les distinctions, les courtisans, les courtisanes, etc.

Mais cette espèce de fièvre qui porte l'homme à voir partout des mâts de cocagne et à s'affliger de ne s'y être juché qu'au quart, au tiers ou à moitié, a forcément développé l'amour-propre outre mesure et engendré la vanité. Or, comme la vanité n'est que l'art de s'endimancher tous les jours, chaque homme a senti la nécessité d'avoir, comme un échantillon de sa puissance, un signe chargé d'instruire les passants de la place où il perche sur le grand mât de cocagne au sommet duquel les rois font leurs exercices. Et c'est ainsi que les armoiries, les livrées, les chaperons, les cheveux longs, les girouettes, les talons rouges, les mitres, les colombiers, le carreau à l'église et l'encens par le nez, les particules, les rubans, les diadèmes, les mouches, le rouge, les couronnes, les souliers à la poulaine, es mortiers, les simarres, le menu-vair, l'écarlate, les éperons, etc., etc., étaient successivement devenus des signes matériels du plus ou moins de repos qu'un homme pouvait prendre, du plus ou moins de fantaisies qu'il avait le droit de satisfaire, du plus ou moins d'hommes, d'argent, de pensées, de labeurs, qu'il lui était possible de gaspiller. Alors, un passant distinguait, rien qu'à le voir, un oisif d'un travailleur, un chiffre d'un zéro.

Tout-à-coup la Révolution, ayant pris d'une main puissante toute cette garde-robe inventée par quatorze siècles, et l'ayant réduite en papier-monnaie, amena follement un des plus grands malheurs qui puissent affliger une nation. Les gens occupés se lassèrent de travailler tout seuls; ils se mirent en tête de partager la peine et le profit par portions égales, avec de malheureux riches qui ne savaient rien faire, sinon se gaudir en leur oisiveté!...

Le monde entier, spectateur de cette lutte, a vu ceux-là mêmes qui s'étaient le plus affolés de ce système le proscrire, le déclarer subversif, dangereux, incommode et absurde, sitôt que, de travailleurs, ils se furent métamorphosés en oisifs.

Aussi, de ce moment, la société se reconstitua, se rebaronifia, se recomtifia, s'enrubanisa, et les plumes de coq furent chargées d'apprendre au pauvre peuple

ce que les perles héraldiques lui disaient jadis : *Vade retro, Satanas!*... Arrière de nous, PÉQUINS*!... La France, pays éminemment philosophique, ayant expérimenté, par cette dernière tentative, la bonté, l'utilité, la sécurité du vieux système d'après lequel se construisaient les nations, revint d'elle-même, grâce à quelques soldats, au principe en vertu duquel la Trinité a mis en ce bas monde des vallées et des montagnes, des chênes et des graminées.

Et en l'an de grâce 1804, comme en l'an MCXX, il a été reconnu qu'il est infiniment agréable, pour un homme ou une femme, de se dire en regardant ses concitoyens : «Je suis au-dessus d'eux; je les éclabousse, je les protège, je les gouverne, et chacun voit clairement que je les gouverne, les protège et les éclabousse; car un homme qui éclabousse, protège ou gouverne les autres, parle, mange, marche, boit, dort, tousse, s'habille, s'amuse autrement que les gens éclaboussés, protégés et gouvernés.»

Et la VIE ÉLÉGANTE a surgi!...

Et elle s'est élancée, toute brillante, toute neuve, toute vieille, toute jeune, toute fière, toute pimpante, toute approuvée, corrigée, augmentée et ressuscitée par ce monologue merveilleusement moral, religieux, monarchique, littéraire, constitutionnel, égoïste : «J'éclabousse, je protège, je...» etc.

Car les principes d'après lesquels se conduisent et vivent les gens qui ont du talent, du pouvoir ou de l'argent, ne ressembleront jamais à ceux de la vie vulgaire.

Et personne ne veut être vulgaire!...

La vie élégante est donc essentiellement la science des manières.

Maintenant la question nous semble suffisamment abrégée et aussi subtilement posée que si S. S. le comte Ravez* s'était chargé de la proposer à la première Chambre septennale.

Mais à quelle gent commence la vie élégante, et tous les oisifs sont-ils aptes à en suivre les principes?

Voici deux aphorismes qui doivent résoudre tous les doutes et servir de point de départ à nos observations fashionables :

VII

Pour la vie élégante, il n'y a d'être complet que le *centaure*, l'homme en tilbury.

VIII

Il ne suffit pas d'être devenu ou de naître riche pour mener une vie élégante : il faut en avoir le sentiment.

«Ne fais pas le prince, a dit avant nous Solon, si tu n'as pas appris à l'être.»

CHAPITRE II.

DU SENTIMENT DE LA VIE ÉLÉGANTE.

La complète entente du progrès social peut seule produire le sentiment de la *vie élégante*. Cette manière de vivre n'est-elle pas l'expression des rapports et des

besoins nouveaux créés par une jeune organisation déjà virile? Pour s'en expliquer le sentiment et le voir adopté par tout le monde, il est donc nécessaire d'examiner ici l'enchaînement des causes qui ont fait éclore la vie élégante du mouvement même de notre révolution; car autrefois elle n'existait pas.

En effet, jadis le noble vivait à sa guise et restait toujours un être à part. Seulement, les façons du courtisan remplaçaient, au sein de ce peuple à talons rouges, les recherches de notre vie fashionable. Encore le ton de la cour n'a-t-il daté que de Catherine de Médicis. Ce furent nos deux reines italiennes * qui importèrent en France les raffinements du luxe, la grâce des manières et les féeries de la toilette. L'œuvre que commença Catherine, en introduisant l'étiquette (Voir ses *Lettres à Charles IX*) en entourant le trône de supériorités intellectuelles, fut continuée par les reines espagnoles; influence puissante qui rendit la cour de France arbitre et dépositaire des délicatesses inventées, tour-à-tour, et par les Maures et par l'Italie.

Mais, jusqu'au règne de Louis XV, la différence qui distinguait le courtisan du noble ne se trahissait guère que par des pourpoints plus ou moins chers, par des bottines plus ou moins évasées, une fraise, une chevelure plus ou moins musquée, et par des mots plus ou moins neufs. Ce luxe, tout personnel, n'était jamais complété par un ensemble dans l'existence. Cent mille écus, profusément jetés dans un habillement, dans un équipage, suffisaient pour toute une vie. Puis un noble de province pouvait se mal vêtir et savoir élever un de ces édifices merveilleux, notre admiration d'aujourd'hui et le désespoir de nos fortunes modernes, tandis qu'un courtisan richement mis eût été fort embarrassé de recevoir deux femmes chez lui. Une salière de Benvenuto Cellini, achetée au prix de la rançon d'un roi, s'élevait souvent sur une table entourée de bancs.

Enfin, si nous passons de la vie matérielle à la vie morale, un noble pouvait faire des dettes, vivre dans les cabarets, ne pas savoir écrire ou parler, être ignorant, stupide, prostituer son caractère, dire des niaiseries, il demeurait noble. Le bourreau et la loi le distinguaient encore de tous les exemplaires de Jacques Bonhomme (l'admirable type des gens occupés), en lui tranchant la tête, au lieu de le pendre. On eût dit le *civis romanus* en France; car, véritables esclaves, les Gaulois [1] étaient devant lui comme s'ils n'existaient pas.

Cette doctrine fut si bien comprise, qu'une femme de qualité s'habillait devant ses gens, comme s'ils eussent été des bœufs, et ne se déshonorait pas en *chippant* l'argent des bourgeois (voir la conversation de la duchesse de Tallard dans le dernier ouvrage de M. Barrière); que la duchesse d'Egmont ne croyait pas commettre d'infidélité en aimant un vilain; que madame de Chaulnes affirmait qu'une duchesse n'avait pas d'âge pour un roturier, et que M. Joly de Fleury considérait logiquement les vingt millions de corvéables comme un accident dans l'État.

Aujourd'hui, les nobles de 1804 ou de l'an MCXX ne représentent plus rien. La Révolution n'était qu'une croisade contre les priviléges, et sa mission n'a pas été tout-à-fait vaine : car, si la Chambre des pairs, dernier lambeau des prérogatives héréditaires, devient une oligarchie territoriale, elle ne sera jamais une aristocratie hérissée de droits hostiles. Mais, malgré l'amélioration appa-

[1] Gentilhomme voulait dire : l'homme de la nation, *gentis homo*. (*Note de l'Auteur.*)

rente imprimée à l'ordre social par le mouvement de 1789, l'abus nécessaire que constitue l'inégalité des fortunes s'est régénéré sous de nouvelles formes. N'avons-nous pas, en échange d'une féodalité risible et déchue, la triple aristocratie de l'argent, du pouvoir et du talent, qui, toute légitime qu'elle est, n'en jette pas moins sur la masse un poids immense, en lui imposant le patriciat de la banque, le ministérialisme et la balistique des journaux ou de la tribune, marchepieds des gens de talent? Ainsi, tout en consacrant, par son retour à la monarchie constitutionnelle, une mensongère égalité politique, la France n'a jamais que généralisé le mal : car nous sommes une démocratie de riches. Avouons-le, la grande lutte du XVIIIe siècle était un combat singulier entre le tiers-état et les ordres. Le peuple n'y fut que l'auxiliaire des plus habiles. Aussi, en octobre 1830, il existe encore deux espèces d'hommes : les riches et les pauvres, les gens en voiture et les gens à pied, ceux qui ont payé le droit d'être oisifs et ceux qui tentent de l'acquérir. La société s'exprime en deux termes, mais la proposition reste la même. Les hommes doivent toujours les délices de la vie et le pouvoir au hasard, qui jadis, créait les nobles; car le talent est un bonheur d'organisation, comme la fortune patrimoniale en est un de naissance.

L'oisif gouvernera donc toujours ses semblables : après avoir interrogé, fatigué les choses, il éprouve l'envie de JOUER AUX HOMMES. D'ailleurs, celui-là dont l'existence est assurée pouvant seul étudier, observer, comparer, le riche déploie l'esprit d'envahissement inhérent à l'âme humaine au profit de son intelligence : et alors le triple pouvoir du temps, de l'argent et du talent lui garantit le monopole de l'empire; car l'homme armé de la pensée a remplacé le banneret bardé de fer. Le mal a perdu de sa force en s'étendant; l'intelligence est devenue le pivot de notre civilisation : tel est tout le progrès acheté par le sang de nos pères.

L'aristocratie et la bourgeoisie vont mettre en commun, l'une ses traditions d'élégance, de bon goût et de haute politique, l'autre ses conquêtes prodigieuses dans les arts et les sciences; puis toutes deux, à la tête du peuple, elles l'entraîneront dans une voie de civilisation et de lumière. Mais les princes de la pensée, du pouvoir et de l'industrie, qui forment cette caste agrandie, n'en éprouveront pas moins une invincible démangeaison de publier, comme les nobles d'autrefois, leur degré de puissance, et, aujourd'hui encore, l'homme social fatiguera son génie à trouver des distinctions. Ce sentiment est sans doute un besoin de l'âme, une espèce de soif; car le sauvage même a ses plumes, ses tatouages, ses arcs travaillés, ses cauris*, et se bat pour des verroteries. Alors, comme le XIXe siècle s'avance sous la conduite d'une pensée dont le but est de substituer l'exploitation de l'homme par l'intelligence à l'exploitation de l'homme par l'homme [1], la promulgation constante de notre supé-

[1] Cette expression métaphysique du dernier progrès fait par l'homme peut servir à expliquer la structure de la société, et à trouver les raisons des phénomènes offerts par les existences individuelles. Ainsi, la VIE OCCUPÉE n'étant jamais qu'*une exploitation de la matière par l'homme* ou *une exploitation de l'homme par l'homme,* tandis que la VIE D'ARTISTE et la VIE ÉLÉGANTE supposent toujours une *exploitation de l'homme par la pensée,* il est facile, en appliquant ces formules au plus ou moins d'intelligence développé dans les travaux humains, de s'expliquer la différence des fortunes. En effet, en politique, en finances comme en mécanique, le résultat est toujours en raison de la puissance des moyens, C. Q. E. A. D. (Voyez page 12*). Ce système doit-il nous rendre un jour tous

riorité devra subir l'influence de cette haute philosophie et participera bien moins de la matière que de l'âme.

Hier encore, les Francs sans armures, peuple débile et dégénéré, continuaient les rites d'une religion morte et levaient les étendards d'une puissance évanouie. Maintenant, chaque homme qui va se dresser s'appuiera sur sa propre force. Les oisifs ne seront plus des fétiches, mais de véritables dieux. Alors, l'expression de notre fortune résultera de son emploi, et la preuve de notre élévation individuelle se trouvera dans l'ensemble de notre vie; car princes et peuples comprennent que le signe le plus énergique ne suppléera plus le pouvoir. Ainsi, pour chercher à rendre un système par une image, il ne reste pas trois figures de Napoléon en habits impériaux, et nous le voyons partout vêtu de son petit uniforme vert, coiffé de son chapeau à trois cornes et les bras croisés. Il n'est poëtique et vrai que sans le charlatanisme impérial. En le précipitant du haut de sa colonne, ses ennemis l'ont grandi. Dépouillé des oripeaux de la royauté, Napoléon devient immense; il est le symbole de son siècle, une pensée de l'avenir. L'homme puissant est toujours simple et calme.

Du moment que deux livres de parchemin ne tiennent plus lieu de tout, où le fils naturel d'un baigneur millionnaire et un homme de talent ont les mêmes droits que le fils d'un comte, nous ne pouvons plus être distinctibles que par notre valeur intrinsèque. Alors, dans notre société, les différences ont disparu : il n'y a plus que des nuances. Aussi le savoir-vivre, l'élégance des manières, le *je ne sais quoi*, fruit d'une éducation complète, forment la seule barrière qui sépare l'oisif de l'homme occupé. S'il existe un privilége, il dérive de la supériorité morale. De là le haut prix attaché, par le plus grand nombre, à l'instruction, à la pureté du langage, à la grâce du maintien, à la manière plus ou moins aisée dont une toilette est portée, à la recherche des appartements, enfin à la perfection de tout ce qui procède de la personne. N'imprimons-nous pas nos mœurs, notre pensée, sur tout ce qui nous entoure et nous appartient? — «Parle, marche, mange ou habille-toi, et je te dirai qui tu es,» a remplacé l'ancien proverbe, expression de cour, adage de privilégié. Aujourd'hui, un maréchal de Richelieu est impossible. Un pair de France, un prince même, risquent de tomber au-dessous d'un électeur à cent écus, s'ils se déconsidèrent : car il n'est permis à personne d'être impertinent ou débauché. Plus les choses ont subi l'influence de la pensée, plus les détails de la vie se sont ennoblis épurés, agrandis.

Telle est la pente insensible par laquelle le christianisme de notre révolution a renversé le polythéisme de la féodalité, par quelle filiation un sentiment vrai a respiré jusque dans les signes matériels et changeants de notre puissance. Et

millionnaires?... Nous ne le pensons pas. Malgré le succès de M. Jacotot, c'est une erreur de croire les intelligences égales : elles ne peuvent l'être que par une similitude de force, d'exercice ou de perfection impossible à rencontrer dans les organes : car, chez les hommes civilisés surtout, il sera difficile de rassembler deux organisations homogènes. Ce fait immense prouve que Sterne* avait peut-être raison de mettre l'*art d'accoucher* en avant de toutes les sciences et des philosophies. Alors, les hommes resteront donc toujours les uns pauvres, les autres riches : seulement, les intelligences supérieures étant dans une voie de progrès, le bien-être de la masse augmentera, comme le démontre l'histoire de la civilisation depuis le XVI[e] siècle, moment où la pensée a triomphé, en Europe, par l'influence de Bacon, de Descartes et de Bayle. [*Note de l'Auteur.*]

voilà comment nous sommes revenus au point d'où nous sommes partis : — à l'adoration du veau d'or. Seulement, l'idole parle, marche, pense, en un mot, elle est un géant. Aussi le pauvre Jacques Bonhomme est-il bâté pour longtemps. Une révolution populaire est impossible aujourd'hui. Si quelques rois tombent encore, ce sera, comme en France, par le froid mépris de la classe intelligente.

Pour distinguer notre vie par de l'élégance, il ne suffit donc plus aujourd'hui d'être noble ou de gagner un quaterne à l'une des loteries humaines, il faut encore avoir été doué de cette indéfinissable faculté (l'esprit de nos sens peut-être!) qui nous porte toujours à choisir les choses vraiment belles ou bonnes, les choses dont l'ensemble concorde avec notre physionomie, avec notre destinée. C'est un tact exquis, dont le constant exercice peut seul faire découvrir soudain les rapports, prévoir les conséquences, deviner la place ou la portée des objets, des mots, des idées et des personnes; car, pour nous résumer, le principe de la vie élégante est une haute pensée d'ordre et d'harmonie, destinée à donner de la poësie aux choses. De là cet aphorisme :

IX

Un homme devient riche; il naît élégant.

Appuyé sur de telles bases, vu de cette hauteur, ce système d'existence n'est donc plus une plaisanterie éphémère, un mot vide dédaigné par les penseurs comme un journal lu. La *vie élégante* repose, au contraire, sur les déductions les plus sévères de la constitution sociale. N'est-elle pas l'habitude et les mœurs des gens supérieurs qui savent jouir de la fortune et obtenir du peuple le pardon de leur élévation, en faveur des bienfaits répandus par leurs lumières? N'est-elle pas l'expression des progrès faits par un pays, puisqu'elle en représente tous les genres de luxe? Enfin, si elle est l'indice d'une nature perfectionnée, tout homme ne doit-il pas désirer d'en étudier, d'en surprendre les secrets?

Alors, il n'est donc plus indifférent de mépriser ou d'adopter les fugitives prescriptions de la MODE, car *mens molem agitat :* l'esprit d'un homme se devine à la manière dont il tient sa canne. Les distinctions s'avilissent ou meurent en devenant communes; mais il existe une puissance chargée d'en stipuler de nouvelles, c'est l'opinion : or, la mode n'a jamais été que l'opinion en matière de costume. Le costume étant le plus énergique de tous les symboles, la Révolution fut aussi une question de mode, un débat entre la soie et le drap. Mais, aujourd'hui, la MODE n'est plus restreinte au luxe de la personne. Le matériel de la vie, ayant été l'objet du progrès général, a reçu d'immenses développements. Il n'est pas un seul de nos besoins

qui n'ait produit une encyclopédie, et notre vie animale se rattache à l'universalité des connaissances humaines. Aussi, en dictant les lois de l'élégance, la mode embrasse-t-elle tous les arts. Elle est le principe des œuvres comme des ouvrages. N'est-elle pas le cachet dont un consentement unanime scelle une découverte, ou marque les inventions qui enrichissent le bien-être de l'homme? Ne constitue-t-elle pas la récompense toujours lucrative, l'hommage décerné au génie? En accueillant, en signalant le progrès, elle se met à la tête de tout : elle fait les révolutions de la musique, des lettres, du dessin et de l'architecture. Or, un traité de la vie élégante, étant la réunion des principes incommutables qui doivent diriger la manifestation de notre pensée par la vie extérieure, est en quelque sorte la *métaphysique des choses*.

CHAPITRE III.

PLAN DE CE TRAITÉ.

— J'arrive de Pierrefonds, où je suis allé voir mon oncle : il est riche, il a des chevaux, il ne sait seulement pas ce que c'est qu'un *tigre*, un *groom*, un *britschka*, et va encore dans un cabriolet à pompe!...

— Hé! quoi! s'écria tout-à-coup notre honorable ami L.-M.* en déposant sa pipe entre les bras d'une *Vénus à la tortue* qui décore sa cheminée; hé! quoi! s'il s'agit de l'homme en masse, il y a le code du droit des gens; d'une nation, code politique; de nos intérêts, code civil; de nos différends, code de procédure; de notre liberté, code d'instruction; de nos égarements, code pénal; de l'industrie, code du commerce; de la campagne, code rural; des soldats, code militaire; des nègres, code noir; de nos bois, code forestier; de nos coquilles pavoisées, code maritime... Enfin nous avons tout formulé, depuis le deuil de cour, depuis la quantité de larmes que nous devons verser pour un roi, un oncle, un cousin, jusqu'à la vie et le pas d'un cheval d'escadron...

— Hé! bien, quoi? lui dit E. de G... en ne s'apercevant pas que notre honorable ami reprenait haleine.

— Hé! bien, répliqua-t-il, quand ces codes-là ont été faits, je ne sais quelle épizootie (il voulait dire épidémie) a saisi les cacographes, et nous avons été inondés de codes*... La politesse, la gourmandise, le théâtre, les honnêtes gens, les femmes, l'indemnité, les colons, l'administration, tout a eu son code. Puis la doctrine de Saint-Simon a dominé cet océan d'ouvrages, en prétendant que la *codification* (voyez *l'Organisateur*) était une science spéciale... Peut-être le typographe s'est-il trompé? et n'a-t-il pas bien lu *caudification*, de *cauda*, queue..., mais n'importe! — Je vous demande, ajouta-t-il en arrêtant un de ses auditeurs et le tirant par un bouton, n'est-ce pas un vrai miracle que la *Vie élégante* n'ait pas trouvé de législateurs parmi tout ce monde écrivant et pensant? Ces manuels, même ceux du garde-champêtre, du maire et du contribuable, ne sont-ils pas des fadaises auprès d'un traité sur la MODE? La publication des principes qui rendent la vie poëtique n'est-elle pas d'une immense utilité? Si, en province, la plupart de nos fermes, closeries, borderies, maisons, métairies, bordages, etc., sont de véritables chenils; si le bestial*, et surtout les chevaux,

obtiennent en France un traitement indigne d'un peuple chrétien; si la science du *confortable,* si le briquet de l'immortel *Fumade,* si la cafetière de Lemare, si les tapis à bon marché sont inconnus à soixante lieues de Paris, il est bien certain que ce manque général des plus vulgaires inventions dues à la science moderne vient de l'ignorance dans laquelle nous laissons croupir la petite propriété! L'élégance se rattache à tout. Elle tend à rendre une nation moins pauvre, en lui inspirant le goût du luxe, car un grand axiôme est certes celui-ci :

X

La fortune que l'on acquiert est en raison des besoins que l'on se crée.

Elle donne (toujours l'élégance) un aspect plus pittoresque à un pays, et perfectionne l'agriculture; car des soins apportés au vivre, au couvert des animaux, dépend la beauté des races et de leurs produits. Or, allez voir dans quels trous les Bretons logent leurs vaches, leurs chevaux, leurs moutons et leurs enfants, et vous avouerez que, de tous les livres à faire, un traité sur l'élégance est le plus philanthropique et le plus national. Si un ministre a laissé son mouchoir et sa tabatière sur la table de Louis XVIII, si les miroirs dans lesquels un jeune élégant se fait la barbe, chez un vieux campagnard, lui donnent l'air d'un homme près de tomber en apoplexie, et si enfin votre oncle va encore dans un cabriolet à pompe, c'est assurément faute d'un ouvrage classique sur la MODE!...

Notre honorable ami parla long-temps et très-bien avec cette facilité d'élocution que les envieux nomment *bavardage;* puis il conclut en disant :

— L'élégance dramatise la vie...

Oh! alors, ce mot éveilla un *bourra* général. Le sagace E. de G. prouva que le drame ne pouvait guère ressortir de l'uniformité imprimée par l'élégance aux mœurs d'un pays, et, mettant en regard l'Angleterre et l'Espagne, il démontra sa thèse en enrichissant son argumentation des couleurs locales que lui fournirent les habitudes des deux contrées. Enfin il termina ainsi :

— Il est facile, messieurs, d'expliquer cette lacune dans la science. Hé! quel homme jeune ou vieux serait assez hardi pour assumer sur sa tête une aussi accablante responsabilité? Pour entreprendre un traité de la vie élégante, il faudrait avoir un fanatisme d'amour-propre inimaginable; car ce serait vouloir dominer les personnes élégantes de Paris, qui, elles-mêmes, tâtonnent, essayent et n'arrivent pas toujours à la grâce.

En ce moment, d'amples libations ayant été faites en l'honneur de la fashionable déesse du thé, les esprits s'étaient élevés au ton de l'illuminisme. Alors, un des plus élégants[1] rédacteurs de la MODE se leva en jetant un regard de triomphe sur ses collaborateurs :

— Cet homme existe, dit-il.

Un rire général accueillit cet exorde, mais le silence de l'admiration y succéda bientôt quand il eût ajouté :

— BRUMMEL!... Brummel est à Boulogne, banni de l'Angleterre par de

[1] Ici, l'élégance s'applique au costume. [*Note de l'Auteur.*]

trop nombreux créanciers, oublieux des services que ce patriarche de la *fashion* a rendus à sa patrie!...

Et alors la publication d'un traité sur la vie élégante parut facile et fut unanimement résolue, *comme étant un grand bienfait* pour l'humanité, comme un pas immense dans la voie des *progrès*.

Il est inutile d'ajouter que nous devons à Brummel les inductions philosophiques par lesquelles nous sommes arrivés à démontrer, dans les deux précédents chapitres, combien la vie élégante se liait fortement à la perfection de toute société humaine : les anciens amis de cet immortel créateur du luxe anglais auront, nous l'espérons, reconnu la haute philosophie à travers la traduction imparfaite de ses pensées.



Il nous serait difficile d'exprimer le sentiment qui s'empara de nous lorsque nous vîmes ce prince de la mode : c'était tout à la fois du respect et de la joie. Comment ne pas se pincer épigrammatiquement les lèvres, en voyant l'homme qui avait inventé la philosophie des meubles, des gilets, et qui allait nous léguer des axiômes sur les pantalons, sur la grâce et sur les harnais?

Mais aussi comment ne pas être pénétré d'admiration pour le plus intime ami du roi Georges IV, pour le fashionable qui avait imposé des lois à l'Angleterre, et donné au prince de Galles ce goût de toilette et de *confortabilisme* qui valut tant d'avancement aux officiers bien vêtus [1]? N'était-il pas une preuve vivante de l'influence exercée par la mode? Mais, quand nous pensâmes que Brummel avait, en ce moment, une vie pleine d'amertume, et que Boulogne était son rocher de Sainte-Hélène, tous nos sentiments se confondirent dans un respectueux enthousiasme.

Nous le vîmes au moment de son lever. Sa robe de chambre portait l'empreinte de son malheur; mais, tout en s'y conformant, elle s'harmonisait admirablement avec les accessoires de l'appartement. Brummel, vieux et pauvre, était toujours Brummel : seulement, un embonpoint égal à celui de Georges IV avait rompu les heureuses dispositions de ce corps-modèle, et l'ex-dieu du dandysme portait une perruque!... Effrayante leçon!... Brummel ainsi!... N'était-ce pas Sheridan ivre-mort au sortir du parlement ou saisi par les recors?

Brummel en perruque; Napoléon en jardinier; Kant en enfance; Louis XVI en bonnet rouge, et Charles X à Cherbourg!... Voilà les cinq plus grands spectacles de notre époque.

Le grand homme nous accueillit avec un ton parfait. Sa modestie acheva de nous séduire. Il parut flatté de l'apostolat que nous lui avions réservé; mais, tout en nous remerciant, il nous déclara qu'il ne se croyait pas assez de talent pour accomplir une mission aussi délicate.

— Heureusement, nous dit-il, j'ai pour compagnons à Boulogne quelques

[1] Quand Georges IV voyait un militaire mis avec soin, il manquait rarement de le distinguer et de l'avancer. Aussi recevait-il fort mal les gens sans élégance. [*Note de l'Auteur.*]

gentlemen d'élite, conduits en France par la manière trop large dont ils concevaient à Londres la vie élégante... — *Honneur au courage malheureux!* ajouta-t-il en se découvrant et nous lançant un regard aussi gai que railleur. — Alors, reprit-il, nous pourrons former ici un comité assez illustre, assez expérimenté, pour décider en dernier ressort des difficultés les plus sérieuses de cette vie, si frivole en apparence, et, lorsque *vos amis de Paris* auront admis ou rejeté nos maximes, espérons que votre entreprise prendra un caractère monumental!...

Ayant dit, il nous proposa de prendre le thé avec lui. Nous acceptâmes. Une mistriss élégante encore, malgré son embonpoint, étant sortie de la chambre voisine pour faire les honneurs de la théière, nous nous aperçûmes que Brummel avait aussi sa marquise de Conyngham. Alors, le nombre seul des *couronnes* pouvait le distinguer de son royal ami Georges IV. Hélas! ils sont maintenant *ambo pares,* morts tous deux, ou à peu près.

Notre première conférence eut lieu pendant ce déjeuner, dont la recherche nous prouva que la ruine de Brummel serait une fortune à Paris.

La question dont nous nous occupâmes était une question de vie ou de mort pour notre entreprise.

En effet, si le sentiment de la vie élégante devait résulter d'une organisation plus ou moins heureuse, il s'ensuivait que les hommes se partageaient, pour nous, en deux classes : les poëtes et les prosateurs, les élégants et le commun des martyrs; partant, plus de traité, les premiers sachant tout, les derniers ne pouvant rien apprendre.

Mais, après la plus mémorable des discussions, nous vîmes surgir cet axiôme consolateur :

XI

Quoique l'élégance soit moins un art qu'un sentiment, elle provient également d'un instinct et d'une habitude.

— Oui! s'écria sir William Crad...k*, le compagnon fidèle de Brummel, rassurez la population craintive des *country-gentlemen* (petits propriétaires), des marchands et des banquiers... Tous les enfants de l'aristocratie ne naissent pas avec le sentiment de l'élégance, avec le goût qui sert à donner à la vie une poëtique empreinte; et cependant l'aristocratie de chaque pays s'y distingue par ses manières et par une remarquable entente de l'existence! — Quel est donc ce privilége?... L'éducation, l'habitude. Frappés dès le berceau de la grâce harmonieuse qui règne autour d'eux, élevés par des mères élégantes dont le langage et les mœurs gardent toutes les bonnes traditions, les enfants des grands seigneurs se familiarisent avec les rudiments de notre science, et il faut un naturel bien revêche pour résister à un constant aspect de choses véritablement belles. Aussi le spectacle le plus hideux pour un peuple est-il un grand tombé au-dessous d'un bourgeois. Si toutes les intelligences ne sont pas égales, il est rare que nos sens ne soient pas égaux : car l'intelligence résulte d'une perfection intérieure; or, plus nous élargissons la forme, et plus nous obtenons d'égalité : ainsi les jambes humaines se ressemblent bien mieux que les visages, grâce à la configuration de ces membres, qui offrent des lignes étendues. Or, l'élégance, n'étant que la perfection des objets sensibles, doit être accessible à tous par l'habitude. L'étude peut conduire un homme riche à porter des bottes

et un pantalon aussi bien que nous les portons nous-mêmes, et lui apprendre à savoir dépenser sa fortune avec grâce... Ainsi du reste.

Brummel fronça légèrement le sourcil. Nous devinâmes qu'il allait faire entendre cette voix prophétique à laquelle obéissait naguères un peuple de riches.

— L'axiôme est vrai, dit-il, et j'approuve une partie des raisonnements dus à l'honorable préopinant; mais j'improuve fortement de lever ainsi la barrière qui sépare la vie élégante de la vie vulgaire, et d'ouvrir les portes du temple au peuple entier. Non! s'écria Brummel en frappant du poing sur la table, non, toutes les jambes ne sont point appelées à porter de même une botte ou un pantalon... Non, milords. N'y a-t-il pas des boiteux, des gens contrefaits ou ignobles à toujours? Et n'est-ce pas un axiôme que cette sentence mille fois prononcée par nous dans le cours de notre vie :

XII

Rien ne ressemble moins à l'homme qu'*un homme!*

— Donc, reprit-il, après avoir consacré le principe favorable qui laisse aux catéchumènes de la vie élégante l'espoir de parvenir à la grâce par l'habitude, reconnaissons aussi les exceptions, et cherchons-en les formules de bonne foi.

Après bien des efforts, après de nombreuses observations savamment débattues, nous rédigeâmes les axiômes suivants :

XIII

Il faut avoir été au moins jusqu'en rhétorique pour mener une vie élégante.

XIV

Sont en dehors de la vie élégante les détaillants, les gens d'affaires et les professeurs d'humanités.

XV

L'avare est une négation.

XVI

Un banquier arrivé à quarante ans sans avoir déposé son bilan, ou qui a plus de trente-six pouces de tour, est le damné de la vie élégante : il en verra le paradis sans jamais y entrer.

XVII

L'être qui ne vient pas souvent à Paris ne sera jamais complètement élégant.

XVIII

L'homme impoli est le lépreux du monde fashionable[1].

[1] La connaissance des lois les plus vulgaires de la politesse étant un des éléments de notre science, nous saisissons cette occasion de rendre un hommage public à M. l'abbé Gaultier, dont l'ouvrage sur la politesse doit être considéré comme l'œuvre la plus complète en cette matière et comme un admirable traité de morale. Ce petit livre se trouve chez J. Renouard. [*Note de l'Auteur.*]

— Assez! dit Brummel. Si nous ajoutions un seul aphorisme, ce serait rentrer dans l'enseignement des principes généraux qui doivent être l'objet de la seconde partie du traité.

Alors, il daigna poser lui-même les limites de la science en divisant ainsi notre ouvrage :

— Si vous examinez avec soin, dit-il, toutes les traductions matérielles de la pensée dont se compose la vie élégante, vous serez sans doute frappés, comme moi, du rapprochement plus ou moins intime qui existe entre certaines choses et notre personne. Ainsi la parole, la démarche, les manières, sont des actes qui procèdent *immédiatement* de l'homme, et qui sont entièrement soumis aux lois de l'élégance. La table, les gens, les chevaux, les voitures, les meubles, la tenue des maisons, ne dérivent, pour ainsi dire, que *médiatement* de l'individu. Quoique ces accessoires de l'existence portent également le cachet de l'élégance que nous imprimons à tout ce qui procède de nous, ils semblent en quelque sorte éloignés du siége de la pensée, et ne doivent occuper que le second rang dans cette vaste théorie de l'élégance. N'est-il pas naturel de refléter la grande pensée qui meut notre siècle dans une œuvre destinée peut-être à réagir sur les mœurs des ignorantins de la *fashion?* Convenons donc ici que tous les principes qui se rattacheront immédiatement à l'intelligence auront la première place dans les distributions de cette encyclopédie aristocratique. Cependant, messieurs, ajouta Brummel, il est un fait qui domine tous les autres. L'homme s'habille avant d'agir, de parler, de marcher, de manger; les actions qui appartiennent à la mode, le maintien, la conversation, etc., ne sont jamais que les conséquences de notre toilette. Sterne, cet admirable observateur, a proclamé de la manière la plus spirituelle que les idées de l'homme barbifié n'étaient pas celles de l'homme barbu. Nous subissons tous l'influence du costume. L'artiste en toilette ne travaille plus. Vêtue d'un peignoir ou parée pour le bal, une femme est bien autre : vous diriez deux femmes!

Ici Brummel soupira.

— Nos manières du matin ne sont plus celles du soir, reprit-il. Enfin, Georges IV, dont l'amitié m'a si fort honoré, s'est bien certainement cru plus grand le jour de son couronnement que le lendemain. La toilette est donc la plus immense modification éprouvée par l'homme social, elle pèse sur toute l'existence. Or, je ne crois pas violer la logique en vous proposant d'ordonner ainsi votre ouvrage : Après avoir dicté, dans votre seconde partie, les lois générales de la vie élégante, reprit-il, vous devriez consacrer la troisième aux choses qui procèdent immédiatement de l'individu, et mettre la toilette en tête. Enfin, selon moi, la quatrième partie serait destinée aux choses qui procèdent immédiatement de la personne, et que je regarde comme des ACCESSOIRES.

Nous excusâmes la prédilection de Brummel pour la toilette : elle avait fait sa gloire. C'est peut-être l'erreur d'un grand homme, mais nous n'osâmes pas la combattre, au risque de voir cette heureuse classification rejetée par les élégantologistes de tous les pays. Nous résolûmes de nous tromper avec Brummel.

Alors, les matières à traiter dans la seconde partie furent adoptées à l'unanimité par cet illustre parlement de modiphiles, sous le titre de PRINCIPES GÉNÉRAUX de la vie élégante.

La troisième partie, concernant LES CHOSES QUI PROCÈDENT IMMÉDIATEMENT DE LA PERSONNE, fut divisée en plusieurs chapitres.

La première comprendra la *toilette dans toutes ses parties.* Un premier paragraphe sera consacré à la *toilette des hommes*, un second à la *toilette des femmes;* un troisième offrira un *essai* sur les *parfums*, sur les *bains*, et sur la *coiffure.*

Un autre chapitre donnera une *théorie complète de la démarche et du maintien.*

Un de nos meilleurs amis*, aussi remarquable par l'élégance de son style et l'originalité de ses aperçus que par un goût exquis des choses, par une merveilleuse entente de la vie, nous a promis la communication de ses remarques pour un chapitre intitulé : *De l'impertinence considérée dans ses rapports avec la morale, la religion, la politique, les arts et la littérature.*

La discussion s'échauffa sur les deux dernières divisions. Il s'agissait de savoir si le chapitre des *Manières* devait passer avant celui de la *Conversation.*

Brummel mit fin au débat par une improvisation que nous avons le regret de ne pouvoir communiquer en entier. Il termina ainsi :

— Messieurs, si nous étions en Angleterre, les actions passeraient nécessairement avant la parole, car mes compatriotes sont assez généralement taciturnes; mais j'ai eu l'occasion de remarquer qu'en France vous parliez toujours beaucoup avant d'agir.

La quatrième partie, consacrée aux ACCESSOIRES, comprendra les principes qui doivent régir les appartements, les meubles, la *table*, les chevaux, les gens, les voitures, et nous terminerons par un traité sur l'*art de recevoir, soit à la ville, soit à la campagne*, et sur l'*art de se conduire chez les autres.*

Ainsi nous aurons embrassé l'universalité de la plus vaste de toutes les sciences : celle qui embrasse tous les moments de notre vie, qui gouverne tous les actes de notre veille et les instruments de notre sommeil; car elle règne encore même pendant le silence des nuits.

DEUXIÈME PARTIE.

PRINCIPES GÉNÉRAUX.

> Songez aussi, madame, qu'il y a des perfections révoltantes.
>
> MONOGRAPHIE DE LA VERTU*.
> *(Ouvrage inédit de l'auteur.)*

CHAPITRE IV.

DOGMES.

L'Église reconnaît sept péchés capitaux et n'admet que trois vertus théologales. Nous avons donc sept principes de remords contre trois sources de consolation! Triste problème que celui-ci : 3 : 7 : : l'homme : X... Aussi nulle créature humaine, sans en excepter Sainte Thérèse ni Saint François d'Assise, n'a-t-elle pu échapper aux conséquences de cette proposition fatale.

Malgré sa rigueur, ce dogme gouverne le monde élégant comme il dirige l'univers catholique. Le mal sait stipuler des accommodements, le bien suit une ligne sévère. De cette loi éternelle, nous pouvons extraire un axiôme confirmé par tous les dictionnaires des *cas de conscience.*

XIX

Le bien n'a qu'un mode, le mal en a mille.

Ainsi la vie élégante a ses péchés capitaux et ses trois vertus cardinales. Oui, l'élégance est une et indivisible, comme la Trinité, comme la Liberté, comme la Vertu. De là résultent les plus importants de tous nos aphorismes généraux :

XX

Le principe constitutif de l'élégance est l'*unité.*

XXI

Il n'y a pas d'unité possible sans la propreté, sans l'harmonie, sans la *simplicité relative.*

Mais ce n'est point la simplicité plutôt que l'harmonie, ni l'harmonie plutôt que la propreté, qui produisent l'élégance : elle naît d'une concordance mystérieuse entre ces trois vertus primordiales. La créer partout et soudain est le secret des esprits nativement distingués.

En analysant toutes les choses de mauvais goût qui entachent les toilettes, les appartements, les discours ou le maintien d'un inconnu, les observateurs trouveront toujours qu'elles pèchent par des infractions plus ou moins sensibles à cette triple loi de l'unité.

La vie extérieure est une sorte de système organisé, qui représente un homme aussi exactement que les couleurs du colimaçon se reproduisent sur sa coquille. Aussi, dans la vie élégante, tout s'enchaîne et se commande. Quand M. Cuvier* aperçoit l'os frontal, maxillaire ou crural de quelque bête, n'en induit-il pas toute une créature, fut-elle anté-diluvienne, et n'en reconstruit-il pas aussitôt un individu classé, soit parmi les sauriens ou les marsupiaux, soit parmi les carnivores ou les herbivores?... Jamais cet homme ne s'est trompé : son génie lui a révélé les lois unitaires de la vie animale.

De même, dans la vie élégante, une seule chaise doit déterminer toute une série de meubles, comme l'éperon fait supposer un cheval. Telle toilette annonce telle sphère de noblesse et de bon goût. Chaque fortune a sa base et son sommet. Jamais les Georges Cuvier de l'élégance ne s'exposent à porter des jugements erronés : ils vous diront à quel nombre de zéros, dans le chiffre des revenus, doivent appartenir les galeries de tableaux, les chevaux de race pure, les tapis de la Savonnerie, les rideaux de soie diaphane, les cheminées de mosaïque, les vases étrusques et les pendules surmontées d'une statue échappée au ciseau des Cortot ou des David. Apportez-leur enfin une seule patère : ils en déduiront tout un boudoir, une chambre, un palais.

Cet ensemble rigoureusement exigé par l'unité rend solidaires tous les accessoires de l'existence; car un homme de goût juge, comme un artiste, sur un rien. Plus l'ensemble est parfait, plus un barbarisme y est sensible. Il n'y a qu'un sot ou un homme de génie qui puisse mettre une bougie dans un martinet. Les applications de cette grande loi fashionable furent bien comprises de la femme célèbre (madame T...*) à laquelle nous devons cet aphorisme :

XXII

On connaît l'esprit d'une maîtresse de maison en franchissant le seuil de sa porte.

Cette vaste et perpétuelle image qui représente[1] votre fortune ne doit jamais en être le spécimen infidèle; car vous seriez placé entre deux écueils : l'avarice ou l'impuissance. Or, trop vain comme trop modeste, vous n'obéissez plus à cette unité, dont la moindre des conséquences est d'amener un heureux équilibre entre vos forces productrices et votre forme extérieure.

Une faute aussi capitale détruit toute une physionomie.

Premier terme de cette proposition, l'avarice a déjà été jugée; mais, sans pouvoir être accusés d'un vice aussi honteux, beaucoup de gens, jaloux d'obtenir deux résultats, tâchent de mener une vie élégante avec économie. Ceux-là parviennent sûrement à un but : ils sont ridicules. Ne ressembleront-ils pas, à tout moment, à des machinistes inhabiles dont les décorations laissent apercevoir les ressorts, les contre-poids et les coulisses? manquant ainsi à ces deux axiômes fondamentaux de la science :

XXIII

L'effet le plus essentiel de l'élégance est de cacher les moyens.

XXIV

Tout ce qui révèle une économie est inélégant.

En effet, l'économie est un moyen. Elle est le nerf d'une bonne administration, mais elle ressemble à l'huile qui donne de la souplesse et de la douceur aux roues d'une machine : il ne faut ni la voir ni la sentir.

Ces inconvénients ne sont pas les seuls châtiments dont les gens parcimonieux soient punis. En restreignant le développement de leur existence, ils descendent de leur sphère, et, malgré leur pouvoir, se mettent au niveau de ceux que la vanité précipite vers l'écueil opposé. Qui ne frémirait pas de cette épouvantable fraternité?

Que de fois n'avez-vous pas rencontré, à la ville ou à la campagne, des

[1] Ces mots *bien représenter*, la *représentation*, n'ont pas d'autre origine. [*Note de l'auteur.*]

bourgeois semi-aristocrates qui, parés outre mesure, sont obligés, faute d'un équipage, de calculer leurs visites, leurs plaisirs et leurs devoirs d'après Mathieu-Laensberg? Esclave de son chapeau, madame redoute la pluie, et monsieur craint le soleil ou la poussière. Impressibles comme des baromètres, ils devinent le temps, quittent tout et disparaissent à l'aspect d'un nuage. Mouillés et crottés, ils s'accusent réciproquement, au logis, de leurs misères; gênés partout, ils ne jouissent de rien.

Cette doctrine a été résumée par un aphorisme applicable à toutes les existences, depuis celle de la femme forcée de retrousser sa robe pour s'asseoir en voiture, jusqu'au petit prince d'Allemagne qui veut avoir des bouffes :

XXV

De l'accord entre la vie extérieure et la fortune résulte l'aisance.

L'observation religieuse de ce principe permet seule à un homme de déployer, jusques dans ses moindres actes, une liberté sans laquelle la grâce ne saurait exister. S'il mesure ses désirs sur sa puissance, il reste dans sa sphère sans avoir peur d'en déchoir. Cette sécurité d'action, qu'on pourrait nommer la *conscience du bien-être*, nous préserve de tous les orages occasionnés par une vanité mal entendue.

Ainsi les experts de la vie élégante ne tracent pas de longs chemins en toile verte sur leurs tapis, et ne redoutent pas, pour eux, les visites d'un vieil oncle asthmatique. Ils ne consultent pas le thermomètre pour sortir avec leurs chevaux. Également soumis aux charges de la fortune comme à ses bénéfices, ils ne paraissent jamais contrariés d'un dommage; car, chez eux, tout se répare avec de l'argent, ou se résout par le plus ou moins de peine que prennent leurs gens. Mettre un vase, une pendule en cage, couvrir ses divans de housses, ensacher un lustre, n'est-ce pas ressembler à ces bonnes gens qui, après avoir fait des tire-lires pour s'acheter des candélabres, les habillent aussitôt d'une gaze épaisse? L'homme de goût doit jouir de tout ce qu'il possède. Comme Fontenelle, *il n'aime pas les choses qui veulent être trop respectées.* A l'exemple de la Nature, il ne craint pas d'étaler tous les jours sa splendeur; il peut la reproduire. Aussi n'attend-il pas que, semblables aux vétérans du Luxembourg, ses meubles lui attestent leurs services par de nombreux chevrons, pour en changer la destination, et ne se plaint-il jamais du prix excessif des choses, car il a tout prévu. Pour l'homme *de la vie occupée*, les réceptions sont des solennités; il a ses *sacres* périodiques pour lesquels il fait ses déballages, vide ses armoires et décapuchonne ses bronzes; mais l'homme *de la vie élégante* sait recevoir à toute heure, sans se laisser surprendre. Sa devise est celle d'une famille dont la gloire s'associe à la découverte du nouveau monde; il est *semper paratus*, toujours prêt, toujours semblable à lui-même. Sa maison, ses gens, ses voitures, son luxe, ignorent le préjugé du dimanche. Tous les jours sont des jours de fête. Enfin, *si magna licet componere parvis*, il est comme le fameux *Dessein*, qui répondait, sans se déranger, en apprenant l'arrivée du duc d'Yorck :

— Mettez-le au numéro quatre.

Ou comme la duchesse d'Abrantès, qui, priée la veille par Napoléon de recevoir la princesse de Westphalie au Rainey, donne le lendemain les plaisirs

d'une chasse royale, d'opulents festins et un bal somptueux à des souverains.

Tout fashionable doit imiter, dans sa sphère, cette large entente de l'existence : il obtiendra facilement ces merveilleux résultats par une constante recherche, par une exquise fraîcheur dans les détails. Le soin perpétue la bonne grâce de l'ensemble, et de là vient cet axiôme anglais :

XXVI

L'entretien est le *sine qua non* de l'élégance.

L'entretien n'est pas seulement cette condition vitale de la propreté qui nous oblige d'imprimer aux choses leur lustre journalier : ce mot exprime tout un système.

Du moment où la finesse et la grâce des tissus ont remplacé, dans le costume Européen, la lourdeur des draps d'or et les cottes armoriées du laborieux moyen-âge, une révolution immense a eu lieu dans les choses de la vie. Au lieu d'enfouir un fonds dans un mobilier périssable, nous en avons consommé l'intérêt en objets plus légers, moins chers, faciles à renouveler, et les familles n'ont plus été déshéritées du capital[1].

Ce calcul d'une civilisation avancée a reçu ses derniers développements en Angleterre. Dans cette patrie du *confortable*, le matériel de la vie est considéré comme un grand vêtement essentiellement muable et soumis aux caprices de la *fashion*. Les riches changent annuellement leurs chevaux, leurs voitures, leurs ameublements; les diamants mêmes sont remontés; tout prend une forme nouvelle. Aussi les moindres meubles sont-ils fabriqués dans cet esprit; les matières premières y sont sagement économisées. Si nous ne sommes pas encore parvenus à ce degré de science, nous avons cependant fait quelques progrès. Les lourdes menuiseries de l'Empire sont entièrement condamnées, ainsi que ses voitures pesantes et ses sculptures, demi-chefs-d'œuvre qui ne satisfaisaient ni l'artiste ni l'homme de goût. Nous marchons enfin dans une voie d'élégance et de simplicité. Si la modestie de nos fortunes ne permet pas encore des mutations fréquentes, nous avons au moins compris cet aphorisme qui domine les mœurs actuelles :

XXVII

Le luxe est moins dispendieux que l'élégance.

Et nous tendons à nous éloigner du système en vertu duquel nos ayeux considéraient l'acquisition d'un meuble comme un placement de fonds; car chacun a senti instinctivement qu'il est tout à la fois plus élégant et plus confortable de

[1] L'habit de Bassompierre, que nous citons à cause de la vulgarité du fait, coûtait cent mille écus de notre monnaie actuelle. Aujourd'hui, l'homme le plus élégant ne dépense pas quinze mille francs pour sa toilette, et renouvelle ses habits à chaque saison. La différence du capital employé constitue des différences de luxe qui ne détruisent pas cette observation : elle s'applique à la toilette des femmes et à toutes les parties de notre science. [*Note de l'auteur.*]

manger dans un service de porcelaine unie que de montrer aux curieux une coupe sur laquelle Constantin* a copié la *Fornarina*. Les arts enfantent des merveilles que les particuliers doivent laisser aux rois, et des monuments qui n'appartiennent qu'aux nations. L'homme assez niais pour introduire dans l'ensemble de sa vie un seul échantillon d'une existence supérieure cherche à paraître ce qu'il n'est pas, et retombe alors dans cette impuissance dont nous avons tâché de flétrir les ridicules. Aussi nous avons rédigé la maxime suivante pour éclairer les victimes de la manie des grandeurs :

XXVIII

La vie élégante étant un habile développement de l'amour-propre, tout ce qui révèle trop fortement la vanité y produit un pléonasme.

Chose admirable!... Tous les principes généraux de la science ne sont que des corollaires du grand principe que nous avons proclamé; car l'entretien et ses lois sont en quelque sorte la conséquence immédiate de l'*unité*.

Bien des personnes nous ont objecté l'énormité des dépenses nécessitées par nos despotiques aphorismes...

— Quelle fortune, nous a-t-on dit, pourrait suffire aux exigences de vos théories?... Le lendemain du jour où une maison a été remeublée, retapissée, où une voiture a été restaurée, où la soie d'un boudoir a été changée, un fashionable ne vient-il pas insolemment appuyer sa tête pommadée sur une tenture? Un homme en colère n'arrive-t-il pas exprès pour souiller un tapis? Des maladroits n'accrochent-ils pas la voiture? Et peut-on toujours empêcher les impertinents de franchir le seuil sacré du boudoir?...

Ces réclamations, présentées avec l'art spécieux dont les femmes savent colorer toutes leurs défenses, ont été pulvérisées par cet aphorisme :

XXIX

Un homme de bonne compagnie ne se croit plus le maître de toutes les choses qui, chez lui, doivent être mises à la disposition des autres.

Un élégant ne dit pas tout-à-fait, comme le roi, *notre* voiture, *notre* palais, *notre* château, *nos* chevaux, mais il sait empreindre toutes ses actions de cette délicatesse royale; heureuse métamorphose à l'aide de laquelle un homme semble convier à sa fortune tous ceux dont il s'entoure. Aussi cette noble doctrine implique-t-elle un autre axiôme, non moins important que le précédent :

XXX

Admettre une personne chez vous, c'est la supposer digne d'habiter votre sphère.

Alors les prétendus malheurs dont une petite maîtresse demanderait raison à nos dogmes absolus ne peuvent procéder que d'un défaut de tact impardonnable. Une maîtresse de maison peut-elle jamais se plaindre d'un manque

d'égards ou de soin? N'est-ce pas sa faute? N'existe-t-il pas, pour les gens comme il faut, des signes maçonniques à la faveur desquels ils doivent se reconnaître? En ne recevant dans son intimité que ses égaux, l'homme élégant n'a plus d'accidents à redouter; s'il en survient, ce sont de ces coups du sort que personne n'est dispensé de subir. L'anti-chambre est une institution en Angleterre, où l'aristocratie a fait de si grands progrès : il est peu de maisons qui n'aient un parloir. Cette pièce est destinée à donner audience à tous les inférieurs. La distance plus ou moins grande qui sépare nos oisifs des hommes occupés est représentée par l'étiquette. Les philosophes, les frondeurs, les rieurs, qui se moquent des cérémonies, ne recevraient pas leur épicier, fût-il électeur de grand collége, avec les attentions dont ils entoureraient un marquis. Il ne s'ensuit pas de là que les fashionables méprisent les travailleurs : bien loin, ils ont pour eux une admirable formule de respect social : «Ce sont des *gens estimables.*»

Il est aussi maladroit à un élégant de se moquer de la classe industrielle que de tourmenter des mouches à miel, que de déranger un artiste qui travaille : cela est de mauvais ton.

Les salons appartiennent donc à ceux qui ont le *pied élégant,* comme les frégates à ceux qui ont le *pied marin.* Si vous n'avez pas refusé nos prolégomènes, il faut en accepter toutes les conséquences.

De cette doctrine dérive un aphorisme fondamental :

XXXI

Dans la vie élégante, il n'existe plus de supériorité : on y traite de puissance à puissance.

Un homme de bonne compagnie ne dit à personne : «J'ai l'honneur, etc.» Il n'est le *très-humble serviteur* d'aucun homme.

Le sentiment des convenances dicte aujourd'hui de nouvelles formules que les gens de goût savent approprier aux circonstances. Sous ce rapport, nous conseillons aux esprits stériles de consulter les *Lettres de Montesquieu.* Cet illustre écrivain a déployé une rare souplesse de talent dans la manière dont il terminait ses moindres billets, en horreur de l'absurde monographie du «J'ai l'honneur d'être...»

Du moment que les gens de la vie élégante représentent les aristocraties naturelles d'un pays, ils se doivent réciproquement les égards de l'égalité la plus complète. Le talent, l'argent et la puissance donnant les mêmes droits, l'homme en apparence faible et dénué auquel vous adressez maladroitement un léger coup de tête sera bientôt au sommet de l'État, et celui que vous saluez obséquieusement va rentrer demain dans le néant de la fortune sans pouvoir.

Jusqu'ici, l'ensemble de nos dogmes a plutôt embrassé l'esprit que la forme des choses. Nous avons en quelque sorte présenté l'*Esthétique* de la vie élégante. En recherchant les lois générales qui régissent les détails, nous avons été moins étonné que surpris de découvrir une sorte de similitude entre les vrais principes de l'architecture et ceux qu'il nous reste à tracer. Alors, nous nous sommes demandé si, par hasard, la plupart des objets qui servent à la vie élégante n'étaient pas dans le domaine de l'architecture. Le vêtement, le lit, le coupé,

sont des abris de la personne, comme la maison est le grand vêtement qui couvre l'homme et les choses à son usage. Il semble que nous ayons employé tout, jusqu'au langage, comme l'a dit M. de Talleyrand, pour cacher une vie, une pensée qui, malgré nos efforts, traverse tous les voiles.

Sans vouloir donner à cette règle plus d'importance qu'elle n'en mérite, nous consignerons ici quelques-unes de ces règles :

XXXII

L'élégance veut impérieusement que les moyens soient appropriés au but.

De ce principe dérivent deux autres aphorismes qui en sont la conséquence immédiate.

XXXIII

L'homme de goût doit toujours savoir réduire le besoin au simple.

XXXIV

Il faut que chaque chose paraisse ce qu'elle est.

XXXV

La prodigalité des ornements nuit à l'effet.

XXXVI

L'ornement doit être mis en haut.

XXXVII

En toute chose, la multiplicité des couleurs sera de mauvais goût.

Nous ne chercherons pas à démontrer ici par quelques applications la justesse de ces axiômes, car, dans les deux parties suivantes, nous en développerons plus rationnellement les conséquences, en signalant leurs effets à chaque détail. Cette observation nous a conduit à retrancher de cette partie les principes généraux qui devaient dominer chacune des divisions subsidiaires de la science, pensant qu'ils seraient mieux placés, en forme de sommaires, au commencement des chapitres dont ils régissent plus spécialement les matières.

Du reste, tous les préceptes que nous avons déjà proclamés, et auxquels nous serons forcé de recourir souvent par la suite, pourront paraître vulgaires à bien des gens.

Nous accepterions au besoin ce reproche comme un éloge. Cependant, malgré la simplicité de ces lois, que plus d'un élégantologiste aurait peut-être mieux rédigées, déduites ou enchaînées, nous n'achèverons pas sans faire ob-

server aux néophytes de la *fashion* que le bon goût ne résulte par encore tant de la connaissance de ces règles que de leur application. Un homme doit pratiquer cette science avec l'aisance qu'il met à parler sa langue maternelle. Il est dangereux de balbutier dans le monde élégant. N'avez-vous pas souvent vu de ces demi-fashionables qui se fatiguent à courir après la grâce, sont gênés s'ils voient un pli de moins à leur chemise, et suent sang et eau pour arriver à une fausse correction, semblables à ces pauvres Anglais tirant à chaque mot leur *Pocket?* Souvenez-vous, pauvres crétins de la vie élégante, que de notre XXXIIIe aphorisme résulte essentiellement cet autre principe, votre condamnation éternelle :

XXXVIII

L'élégance travaillée est à la véritable élégance ce qu'est une perruque à des cheveux.

Cette maxime implique, en conséquence sévère, le corollaire suivant :

XXXIX

Le *Dandysme* est une hérésie de la vie élégante.

En effet, le dandysme est une affectation de la mode. En se faisant dandy, un homme devient un meuble de boudoir, un mannequin extrêmement ingénieux, qui peut se poser sur un cheval ou sur un canapé, qui mord ou tette habilement le bout d'une canne, mais un être pensant... jamais ! L'homme qui ne voit que la mode dans la mode est un sot. La vie élégante n'exclut ni la pensée ni la science : elle les consacre. Elle ne doit pas apprendre seulement à jouir du temps, mais à l'employer dans un ordre d'idées extrêmement élevé.

Puisque nous avons, en commençant cette seconde partie de notre traité, trouvé quelque similitude entre nos dogmes et ceux du christianisme, nous la terminerons en empruntant à la théologie des termes scolastiques propres à exprimer les résultats obtenus par ceux qui savent appliquer nos principes avec plus ou moins de bonheur.

Un homme nouveau se produit, ses équipages sont de bon goût; il reçoit à merveille, ses gens ne sont pas grossiers; il donne d'excellents dîners; il est au courant de la mode, de la politique, des mots nouveaux, des usages éphémères; il en crée même; enfin, chez lui, tout a un caractère de confortabilisme exact. Il est en quelque sorte le *méthodiste* de l'élégance, et marche à la hauteur du siècle. Ni gracieux ni déplaisant, vous ne citerez jamais de lui un mot inconvenant, et il ne lui échappe aucun geste de mauvais ton... N'achevons pas cette peinture; cet homme a la *grâce suffisante*.

Ne connaissons-nous pas tous un aimable égoïste qui possède le secret de nous parler de lui sans trop nous déplaire ? Chez lui, tout est gracieux, frais, recherché, poëtique même. Il se fait envier. Tout en vous associant à ses jouissances, à son luxe, il semble craindre votre manque de fortune. Son obligeance, tout en discours, est une politesse perfectionnée. Pour lui, l'amitié

n'est qu'un thème dont il connaît admirablement bien la richesse, et dont il mesure les modulations au diapason de chaque personne.

Sa vie est empreinte d'une personnalité perpétuelle, dont il obtient le pardon grâce à ses manières : artiste avec les artistes, vieux avec un vieillard, enfant avec les enfants, il séduit sans plaire, car il nous ment dans son intérêt et nous amuse par calcul. Il nous garde et nous câline parce qu'il s'ennuie, et, si nous nous apercevons aujourd'hui que nous avons été joués, demain nous irons encore nous faire tromper... Cet homme a la *grâce essentielle*.

Mais il est une personne dont la voix harmonieuse imprime au discours un charme également répandu dans ses manières. Elle sait et parler et se taire, s'occupe de vous avec délicatesse, ne manie que des sujets de conversation convenables; ses mots sont heureusement choisis; son langage est pur, sa raillerie caresse et sa critique ne blesse pas. Loin de contredire avec l'ignorante assurance d'un sot, elle semble chercher, en votre compagnie, le bon sens ou la vérité. Elle ne disserte pas plus qu'elle ne dispute; elle se plaît à conduire une discussion qu'elle arrête à propos. D'humeur égale, son air est affable et riant. Sa politesse n'a rien de forcé, son empressement n'est point servile; elle réduit le respect à n'être plus qu'une ombre douce; elle ne vous fatigue jamais, et vous laisse satisfait d'elle et de vous. Entraîné dans sa sphère par une puissance inexplicable, vous retrouverez son esprit de bonne grâce empreint sur les choses dont elle s'environne; tout y flatte la vue, et vous y respirez comme l'air d'une patrie. Dans l'intimité, cette personne vous séduit par un ton naïf. Elle est naturelle. Jamais d'effort, de luxe, d'affiche; ses sentiments sont simplement rendus parce qu'ils sont vrais. Elle est franche, sans offenser aucun amour-propre. Elle accepte les hommes comme Dieu les a faits, pardonnant aux défauts et aux ridicules; concevant tous les âges et ne s'irritant de rien, parce qu'elle a le tact de tout prévoir. Elle oblige avant de consoler, elle est tendre et gaie : aussi l'aimerez-vous irrésistiblement. Vous la prenez pour type et lui vouez un culte.

Cette personne a la *grâce divine et concomitante.*

Charles Nodier a su personnifier cet être idéal dans son *Oudet**, gracieuse figure à laquelle la magie du pinceau n'a pas nui. Mais ce n'est rien de lire la notice : il faut entendre Nodier lui-même racontant certaines particularités qui tiennent trop à la vie privée pour être écrites, et alors vous concevriez la puissance prestigieuse de ces créatures privilégiées...

Ce pouvoir magnétique est le grand but de la vie élégante. Nous devons tous essayer de nous en emparer; mais la réussite est toujours difficile, car la cause du succès est dans une belle âme. Heureux ceux qui l'exercent! il est si beau de voir tout nous sourire, et la nature et les hommes!...

Maintenant, les sommités sont entièrement parcourues : nous allons nous occuper des détails.

TROISIÈME PARTIE.

DES CHOSES QUI PROCÈDENT IMMÉDIATEMENT DE LA PERSONNE.

— Croyez-vous qu'on puisse être homme de talent sans toutes ces niaiseries?

— Oui, monsieur, mais vous serez un homme de talent plus ou moins aimable, bien ou mal élevé, répondit-elle.

(*Inconnus causant dans un salon.*)

CHAPITRE V.

DE LA TOILETTE DANS TOUTES SES PARTIES.

Nous devons à M. Auger, jeune écrivain dont l'esprit philosophique a donné de graves aspects aux questions les plus frivoles de la Mode, une pensée que nous transformerons en axiôme.

XL

La toilette est l'expression de la société.

Cette maxime résume toutes nos doctrines et les contient si virtuellement, que rien ne peut plus être dit qui ne soit un développement plus ou moins heureux de ce savant aphorisme.

L'érudit, ou l'homme du monde élégant, qui voudrait rechercher, à chaque époque, les costumes d'un peuple, en ferait ainsi l'histoire la plus pittoresque et la plus nationalement vraie. Expliquer la longue chevelure des Francs, la tonsure des moines, les cheveux rasés du serf, les perruques de Popocambou, la poudre aristocratique et les titus* de 1790, ne serait-ce pas raconter les principales révolutions de notre pays? Demander l'origine des souliers à la poulaine, des aumônières, des chaperons, de la cocarde, des paniers, des vertugadins, des gants, des masques, du velours, c'est entraîner un *modilogue* dans l'effroyable dédale des lois somptuaires, et sur tous les champs de bataille où la civilisation a triomphé des mœurs grossières importées en Europe par la barbarie du moyen-âge. Si l'Église excommunia successivement les prêtres qui prirent des culottes et ceux qui les quittèrent pour des pantalons; si la perruque des chanoines de Beauvais occupa jadis le parlement de Paris pendant un demi-siècle, c'est que ces choses, futiles en apparence, représentaient ou des idées, ou des intérêts : soit le pied, soit le buste, soit la tête, vous verrez

toujours un progrès social, un système rétrograde ou quelque lutte acharnée se formuler à l'aide d'une partie quelconque du vêtement. Tantôt la chaussure annonce un privilége; tantôt le chaperon, le bonnet ou le chapeau signalent une révolution; là, une broderie ou une écharpe; ici, des rubans ou quelque ornement de paille expriment un parti : et alors vous appartenez aux Croisés, aux Protestants, aux Guises, à la Ligue, au Béarnais ou à la Fronde.

Avez-vous un bonnet vert? vous êtes un homme sans honneur.

Avez-vous une roue jaune, en guise de crachat, à votre surcot? allez, Paria de la chrétienté!... Juif, rentre dans ton clapier à l'heure du couvre-feu, ou tu seras puni d'une amende.

Ah! jeune fille, tu as des *annels* d'or, des colliers mirifiques et des pendants d'oreille qui brillent comme tes yeux de feu!... Prends garde! si le sergent de ville t'aperçoit, il te saisira et tu seras emprisonnée pour avoir ainsi *dévallé* par la ville, courant, folle de ton corps, à travers les rues, où tu fais étinceler les yeux des vieillards dont tu ruines les escarcelles!...

Avez-vous les mains blanches? Vous êtes égorgé aux cris de — «Vive Jacques Bonhomme! Mort aux seigneurs!»

Avez-vous une Croix de Saint-André?... Entrez sans crainte à Paris : Jean-Sans-Peur y règne.

Portez-vous la cocarde tricolore?... Fuyez!... Marseille vous assassinerait, car les derniers canons de Waterloo nous ont craché la mort et les vieux Bourbons!

Pourquoi la toilette serait-elle donc toujours le plus éloquent des styles, si elle n'était pas réellement tout l'homme, l'homme avec ses opinions politiques, l'homme avec le texte de son existence, l'homme hiéroglyphié? Aujourd'hui même encore, la *vestignomie** est devenue presque une branche de l'art créé par Gall et Lavater. Quoique, maintenant, nous soyons à-peu-près tous habillés de la même manière, il est facile à l'observateur de retrouver dans une foule, au sein d'une assemblée, au théâtre, à la promenade, l'homme du Marais, du Faubourg Saint-Germain, du Pays Latin, de la Chaussée-d'Antin; le prolétaire, le propriétaire, le consommateur et le producteur, l'avocat et le militaire, l'homme qui parle et l'homme qui agit.

Les intendants de nos armées ne reconnaissent pas les uniformes de nos régiments avec plus de promptitude que le physiologiste ne distingue les livrées imposées à l'homme par le luxe, le travail ou la misère.

Dressez là un porte-manteau, mettez-y des habits!... Bien! Pour peu que vous ne vous soyez pas promené comme un sot qui ne sait rien voir, vous devinerez le bureaucrate à cette flétrissure des manches, à cette large raie horizontalement imprimée dans le dos par la chaise sur laquelle il s'appuie si souvent en pinçant sa prise de tabac ou en se reposant des fatigues de la fainéantise. Vous admirerez l'homme d'affaires dans l'enflure de la poche aux carnets; le flâneur, dans la dislocation des goussets, où il met souvent ses mains; le boutiquier, dans l'ouverture extraordinaire des poches, qui bâillent toujours, comme pour se plaindre d'être privées de leurs paquets habituels. Enfin, un collet plus ou moins propre, poudré, pommadé, usé; des boutonnières plus ou moins flétries; une basque pendante, la fermeté d'un bougran neuf, sont les diagnostiques infaillibles des professions, des mœurs ou des habitudes. Voilà l'habit frais du Dandy, l'Elbeuf du rentier, la redingote courte du courtier

marron, le frac à boutons d'or sablé d'un Lyonnais arriéré, ou le spencer crasseux d'un avare.

Brummel avait donc bien raison de regarder la TOILETTE comme le point culminant de la Vie Élégante; car elle domine les opinions, elle les détermine, elle règne ! C'est peut-être un malheur, mais ainsi va le monde. Là où il y a beaucoup de sots, les sottises se perpétuent; et certes, il faut bien reconnaître alors cette pensée pour axiôme :

XLI

L'incurie de la toilette est un suicide moral.

Mais, si la toilette est tout l'homme, elle est encore bien plus toute la femme. La moindre incorrection dans une parure peut faire reléguer une duchesse inconnue dans les derniers rangs de la société.

En méditant sur l'ensemble des questions graves dont se compose la science du vêtement, nous avons été frappés de la généralité de certains principes qui régissent en quelque sorte tous les pays, et la toilette des hommes aussi bien que celle des femmes; puis nous avons pensé qu'il fallait, pour établir les lois du costume, suivre l'ordre même dans lequel nous nous habillons. Et alors certains faits prédominent l'ensemble : car, de même que l'homme s'habille avant de parler, d'agir, de même il se baigne avant de s'habiller. Les divisions de ce chapitre résultent donc d'observations consciencieuses qui ont ainsi dicté l'ordonnance de la matière vestimentaire :

§ I. Principes œcuméniques de la toilette.
§ II. De la propreté dans ses rapports avec la toilette.
§ III. De la toilette des hommes.
§ IV. De la toilette des femmes.
§ V. Des variations du costume, et résumé du chapitre.

§ I. PRINCIPES ŒCUMÉNIQUES DE LA TOILETTE.

Les gens qui s'habillent à la manière du manouvrier, dont le corps endosse quotidiennement, et avec insouciance, la même enveloppe, toujours crasseuse et puante, sont aussi nombreux que ces niais allant dans le monde pour n'y rien voir, mourant sans avoir vécu, ne connaissant ni la valeur d'un mets ni la puissance des femmes, ne disant ni un bon mot ni une sottise. Mais, *« mon Dieu, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. »*

S'il s'agit de les convertir à l'élégance, pourront-ils jamais comprendre ces axiômes fondamentaux de toutes nos connaissances ?

XLII

La brute se couvre, le riche ou le sot se parent, l'homme élégant s'habille.

XLIII

La toilette est, tout à la fois, une science, un art, une habitude, un sentiment.

En effet, quelle est la femme de quarante ans qui ne reconnaîtra pas une science profonde dans la toilette ? N'avouez-vous pas qu'il ne saurait exister de grâce dans le vêtement, si vous n'êtes accoutumés à le porter ? Y a-t-il rien de plus ridicule que la grisette en robe de cour ? Et quant au sentiment de la toilette!... Combien, par le monde, compterez-vous de dévotes, de femmes et d'hommes auxquels sont prodigués l'or, les étoffes, les soieries, les créations les plus merveilleuses du luxe, et qui s'en servent pour se donner l'air d'une idole japonnaise! De là suit un aphorisme également vrai, que même les coquettes émérites et les professeurs de séduction doivent toujours étudier :

XLIV

La toilette ne consiste pas tant dans le vêtement que dans une certaine manière de le porter.

Aussi n'est-ce pas tant le chiffon en lui-même que l'esprit du chiffon qu'il faut saisir. Il existe au fond des provinces, et même à Paris, un bon nombre de personnes capables de commettre, en fait de modes nouvelles, l'erreur de cette duchesse espagnole qui, recevant une précieuse cuvette de structure inconnue, crut, après bien des méditations, entrevoir que sa forme la destinait à paraître sur la table, offrant aux regards des convives une daube truffée; n'alliant pas des idées de propreté avec la porcelaine dorée de ce meuble nécessaire.

Aujourd'hui, nos mœurs ont tellement modifié le costume, qu'il n'y a plus de costume à proprement parler. Toutes les familles européennes ont adopté le drap, parce que les grands seigneurs, comme le peuple, ont compris instinctivement cette grande vérité : il vaut beaucoup mieux porter des draps fins, et avoir des chevaux, que de semer sur un habillement les pierreries du moyen-âge et de la monarchie absolue. Alors, réduite à la toilette, l'élégance consiste en une extrême recherche dans les détails de l'habillement : c'est moins la simplicité du luxe qu'un luxe de simplicité. Il y a bien une autre élégance; mais elle n'est que la vanité dans la toilette. Elle pousse certaines femmes à porter des étoffes bizarres pour se faire remarquer, à se servir d'agraffes en diamants pour attacher un nœud; à mettre une boucle brillante dans la coque d'un ruban; de même que certains martyrs de la mode, gens à cent louis de rente, habitant une mansarde et voulant *se mettre dans le dernier genre*, ont des pierres à leurs chemises le matin, attachent leurs pantalons avec des boutons d'or, retiennent leurs fastueux lorgnons par des chaînes, et vont dîner chez Tabar*!... Combien de ces Tantales parisiens ignorent, volontairement peut-être, cet axiôme :

XLV

La toilette ne doit jamais être un luxe.

Beaucoup de personnes, même de celles auxquelles nous avons reconnu quelque distinction dans les idées, de l'instruction et de la supériorité de cœur, savent difficilement connaître le point d'intersection qui sépare la toilette de pied et la toilette de voiture !...

Quel plaisir ineffable, pour l'observateur, pour le connaisseur, de rencontrer par les rues de Paris, sur les boulevarts, ces femmes de génie qui, après avoir signé leur nom, leur rang, leur fortune, dans le sentiment de leur toilette, ne paraissent rien aux yeux du vulgaire, et sont tout un poëme pour les artistes, pour les gens du monde occupés à flâner ! C'est un accord parfait entre la couleur du vêtement et les dessins; c'est un fini dans les agréments qui révèle la main industrieuse d'une adroite femme de chambre. Ces hautes puissances féminines savent merveilleusement bien se conformer à l'humble rôle de piéton, parce qu'elles ont maintes fois expérimenté les hardiesses autorisées par un équipage; car il n'y a que les gens abitués au luxe du carrosse qui savent se vêtir pour aller à pied.

C'est à l'une de ses ravissantes déesses parisiennes que nous devons les deux formules suivantes :

XLVI

L'équipage est un passe-port pour tout ce qu'une femme veut oser.

XLVII

Le fantassin a toujours à lutter contre un préjugé.

D'où il suit que l'axiôme suivant doit, avant tout, régler les toilettes des prosaïques piétons :

XLVIII

Tout ce qui vise à l'effet est de mauvais goût, comme tout ce qui est tumultueux.

Brummel a, du reste, laissé la maxime la plus admirable sur cette matière, et l'assentiment de l'Angleterre l'a consacrée :

XLIX

Si le peuple vous regarde avec attention, vous n'êtes pas bien mis : vous êtes trop bien mis, trop empesé, ou trop recherché.

D'après cette immortelle sentence, tout fantassin doit passer inaperçu. Son triomphe est d'être à la fois vulgaire et distingué, reconnu par les siens et méconnu par la foule. Si Murat s'est fait surnommer le *Roi-Franconi**, jugez de la sévérité avec laquelle le monde poursuit un fat ! Il tombe au-dessous du ridicule. Le trop de recherche est peut-être un plus grand vice que le manque de soin, et l'axiôme suivant fera frémir sans doute les femmes à prétentions :

L

Dépasser la mode, c'est devenir caricature.

Maintenant, il nous reste à détruire la plus grave de toutes les erreurs qu'une fausse expérience accrédite chez les esprits peu accoutumés à réfléchir ou à observer; mais nous donnerons despotiquement et sans commentaires notre arrêt souverain, laissant aux femmes de bon goût et aux philosophes de salon le soin de le discuter.

LI

Le vêtement est comme un enduit; il met tout en relief, et la toilette a été inventée bien plutôt pour faire ressortir des avantages corporels que pour voiler des imperfections.

D'où suit ce corollaire naturel :

LII

Tout ce qu'une toilette cherche à cacher, dissimuler, augmenter et grossir plus que la nature ou la mode ne l'ordonnent ou ne le veulent, est toujours censé vicieux.

Aussi toute mode qui a pour but un mensonge est essentiellement passagère et de mauvais goût.

D'après ces principes, dérivés d'une jurisprudence exacte, basés sur l'observation, et dus au calcul le plus sévère de l'amour-propre humain ou féminin, il est clair qu'une femme mal faite, déjetée, bossue ou boiteuse, doit essayer par politesse, à diminuer les défauts de sa taille; mais elle serait moins qu'une femme, si elle s'imaginait produire la plus légère illusion. Mademoiselle de La Vallière boitait avec grâce, et plus d'une bossue sait prendre sa revanche par les charmes de l'esprit ou par les éblouissantes richesses d'un cœur passionné. Nous ne savons pas quand les femmes comprendront qu'un défaut leur donne

d'immenses avantages!... L'homme ou la femme parfaits sont les êtres les plus nuls.

Nous terminerons ces réflexions préliminaires, applicables à tous les pays, par un axiôme qui peut se passer de commentaires :

LIII

Une déchirure est un malheur, une tache est un vice.

(La prochaine livraison contiendra la suite de ce chapitre.)

[*La Mode*, 2, 9, 16, 23 octobre, 6 novembre 1830.]

ZÉRO*.

CONTE FANTASTIQUE.

Je ne puis pas trop préciser l'époque à laquelle je vis un être singulier, dont la description épuiserait toutes les ressources du langage, s'il était possible de l'entreprendre.



Ce fut à Paris que je le rencontrai, rue Croix-des-Petits-Champs, à la porte d'un luthier.

Cette femme — car c'était une femme — avait une configuration presque circulaire, elle ne marchait pas; elle roulait, petite, terre à terre, couverte de boue et familière avec les ruisseaux.

Existait-elle?... — C'était vraiment un mystère.

On voyait bien que jadis elle avait dû être jeune et belle, parée de toutes les grâces de la simplicité — véritable statue grecque, blanche, au front virginal.

Puis dans l'âge des passions, devenue riche, elle étincela de diamants, de luxe et de luxure; hardie, fière, voulant tout, obtenant tout et renversant tout sur son passage, comme une prostituée en vogue qui court à l'Opéra; sanguinaire, parce qu'elle était hébétée de plaisirs; stupide par moment; puis tout-à-coup, merveilleusement intelligente, à l'exemple d'un jeune journaliste sortant d'une orgie.

Enfin, poëte, peintre, cantatrice, aimant les cérémonies splendides, elle a peut-être protégé les arts par caprice — et seulement pour dormir sous des lambris magnifiques.

Elle a, j'en suis sûr, tout soumis à sa pantoufle, et l'a jetée sur la tête des souverains qui avaient ici-bas le pouvoir, l'argent et le talent.

Que sais-je? Peut-être s'amusa-t-elle à jouer avec son fils, comme Ninon...

Insultant à l'homme et prenant joie à voir jusqu'où allait la bêtise humaine, tantôt elle disait à ses amants de marcher à quatre pattes, de lui donner leurs biens, leurs trésors — leurs femmes même, quand elles valaient quelque chose!:..

Elle demandait du sang et en obtenait. — Elle était gourmande de farine. Mais elle ne s'enivrait jamais, car elle mettait de l'eau dans son vin comme les ambitieux.

Originale en tout, elle défendait à ses amants épuisés de manger, et ils ne mangeaient pas.

Elle extravagua peut-être jusqu'à vouloir l'impossible, et, comme une femme gâtée par ses adorateurs, elle s'affola de niaiseries, et ils la trouvaient ravissante, expliquaient tout, justifiaient tout.

Enfin, elle a eu, sans doute, une dernière passion — terrible comme l'amour d'une femme de quarante ans. Alors, elle a peut-être rugi! et voulu étreindre l'univers entier dans un dernier embrassement!

Puis, après les jeunes gens, sont venus à ses pieds des vieillards, des impuissants qui l'ont rendue hideuse. — Et les hommes à coups d'œil d'aigle lui disaient d'un regard :

— Tu périras sans gloire, parce que tu as trompé, parce que tu as manqué à tes promesses de jeune fille. Au lieu d'être un ange au front de paix, et de semer la vie et le bonheur sur ton passage, tu as été une Messaline aimant le cirque et les débauches, abusant de ton pouvoir... Tu ne peux plus redevenir vierge; il te faudrait un maître... Ton temps arrive... Tu sens déjà la morte... Tes héritiers te croient riche; ils te tueront et ne recueilleront rien. C'est là ton histoire, me disais-je, vieille caduque, édentée, froide — maintenant oubliée, et qui passes sans obtenir un regard... Pourquoi vis-tu? Que fais-tu de tes yeux crevés?... De ta robe de plaideuse que personne ne veut plus soulever?... Où est ta fortune?... Pourquoi l'as-tu dissipée?...

Était-ce une femme véritablement vivante, ou bien une entéléchie?

— Mais, monsieur, cela est rond comme une calotte, dit un passant.

— Oui, c'est noir et vide.

C'était une religion dominante qui remuait encore... Une vieille fille lui apporta un peu de *poussier*, afin qu'elle renouvelât les cendres de son *gueux*, car l'hiver

était rude, et lui alluma, à elle qui avait eu des milliers de bougies dans ses palais, un rat-de-cave, pour qu'elle montât son cinquième étage sans se casser le cou.

ALCOFRIBAS*.

[*La Silhouette*, 3 octobre 1830.]

SOUVENIRS*.

VINGT ANS.

Nous étions seuls, devant une fenêtre ouverte, d'où nous regardions un beau ciel, un de ces ciels purs, légèrement dorés par le soleil couchant. Les nocturnes dégradations de la lumière rendent si impressionnable, que l'on sent tout avec violence. Il semble que la nature, en nous offrant la vague image d'un tranquille bonheur, nous dise d'en jouir ou de le regretter; et alors, il est difficile de rester calme; car la joie enivre ou la douleur accable. La poitrine oppressée a besoin de laisser échapper un soupir : soupir de mélancolie ou de tristesse, soupir de joie même, car il n'est pas toujours un gémissement de l'âme qui se déchire, c'est souvent aussi trop de bonheur qui cherche à s'exhaler. Le bonheur n'a pas de langage; plus près de la mélancolie que de la joie, n'est-ce pas à la première qu'il emprunte ses soupirs?

Elle était debout. J'étais assis près d'elle. Nous parlions... Je ne sais de quoi. Sa main était dans la mienne; cependant, elle ne me l'avait pas donnée, et je ne me souviens pas non plus de la lui avoir prise. Elle me la laissait sans que cela parût lui déplaire!... Eh! non, sans doute, cela ne lui déplaisait pas, car elle appuyait sa main dans la mienne, elle reposait son coude sur mon épaule, sur ma poitrine. J'éprouvais une de ces émotions si fortes, que l'on se sent près de s'évanouir. Ma vue était troublée. Un vertige doux et vague s'était emparé de moi, et il ne me restait de mes idées que ce qui pouvait me rappeler qu'elle partageait le délire de mes sensations. La pression de sa main si éloquente, si persuasive, me disait tout sans qu'elle eût besoin de prononcer une seule parole! J'étais heureux! oh! bien heureux!...

Depuis un moment que nous ne disions plus rien, nous regardions tous deux devant nous, et sans doute, ainsi que le mien, son regard se portait machinalement sur les choses qui nous entouraient. Je fus tiré de ma rêverie par un mouvement que fit sa main en cherchant à se dégager de la mienne. Alors, je m'aperçus de la présence d'une personne qui était survenue. Elle l'avait remarquée avant moi, c'était naturel. Je ne lui témoignai aucun regret de me séparer d'elle : j'avais obtenu beaucoup, mais je craignais de l'en faire apercevoir.

Le lendemain, au même lieu, nous étions plus seuls encore. Nous étions assis l'un près de l'autre. Elle écrivait; je voulus écrire aussi, et je me penchai vers son papier. Elle ne quitta point sa place; cependant, ses cheveux touchaient ma joue, mes cheveux touchaient son front. Mon cœur battait sur son bras, elle ne s'éloigna pas. Je tenais la plume sans écrire, elle ne me le fit pas remarquer. Elle observa le même silence que moi, la même immobilité. O magie! quelles émotions éprouvai-je alors? Elles étaient si confuses, que je ne puis me les rappeler; elles étaient si mobiles, si délirantes, que leur souvenir est vague aujourd'hui, et n'a laissé en moi que la trace du long et doux baiser, de ce premier baiser que je lui ai donné, que j'ai reçu d'elle.

Mais, l'année d'après, nous étions bien plus heureux! je ne l'étais que près d'elle, et je croyais que nous le serions toujours. Elle me voyait avec tant de plaisir, me quittait avec tant de peine! Et c'était vrai, bien vrai. — Point de semblants, point de fausseté. — Elle avait tout mon amour, et me donnait tout le sien. Depuis un an, la vie de l'un était celle de l'autre. Un an!... oui... C'est un an de bonheur qu'elle m'a laissé dévorer en me le faisant payer de tout mon avenir.

J'étais bien jeune alors!... J'ignorais qu'on cessât d'aimer : elle me l'apprit.

— Je dus partir. Elle pleura beaucoup, et fut sincèrement affligée. Mais mon absence se prolongea : j'avais perdu ma mère.

Avide de consolations, j'en vins chercher près d'elle, je ne la retrouvai plus, ou du moins si changée, qu'elle était perdue pour moi.

Deux mois! et notre amour oublié, et son cœur à un autre!... Oh! que je l'ai aimée long-temps malgré ses torts!

Combien j'en voulais à mon cœur faible de se porter toujours vers elle; de s'occuper de son bonheur quand elle m'avait retiré le droit tant accordé, si bien acquis, d'embellir sa vie par notre seule affection! Jamais je ne lui ai fait un reproche, jamais je n'ai conçu le moindre ressentiment. J'en étais sûr et je le suis encore, elle m'aimait; elle a pu m'oublier, mais elle ne m'a pas trompé.

CINQUANTE ANS.

Il y a longues années de cela!... Je suis bien vieux, mais mon âme, morte à tout sentiment de jeunesse, peut vivre encore à ce souvenir. Il me suit dans la mort. Mes yeux se fermeront bientôt, mes illusions sont détruites, et les rêves de mes beaux jours ne peuvent s'effacer. Elle est toujours près de moi, avec son joli regard, ses douces paroles, ses attachantes caresses. Quand elle prenait mes mains dans les siennes, qu'elle me baisait doucement au front, elle remplissait alors mon cœur d'une telle joie, que rien du tumulte de la vie, rien des passions même, n'a pu l'effacer du cœur dont elle était si maîtresse. Elle l'a quitté, il est resté vide. D'autres femmes ont agité ma vie; aucune n'a pris sa place, aucune ne lui a enlevé mon constant souvenir. Je vivais pour elle, j'ai vécu sans elle; mais, je le sens encore, c'est près d'elle que j'aurais voulu mourir. Ma tête blanchie, mon cœur glacé, se rajeunissent à son nom, quand je le prononce ou quand je repasse dans ma mémoire les souvenirs qui me sont

venus d'elle. Elle est heureuse, elle l'est sans moi; elle l'est depuis notre séparation; et dans ce cœur où je connus, où j'inspirai tant d'amour, il ne reste pas un regret, peut-être même... pas un souvenir!

Le comte ALEX DE B...

[*La Caricature*, 4 novembre 1830.]

LES VOISINS*.

A Paris, les deux rangées de maisons parallèles qui forment une rue sont rarement séparées par une voie assez large pour empêcher les habitants des maisons de droite d'épier les mystères cachés par les rideaux des appartements situés sur la ligne gauche. Il est presque impossible de ne pas, un jour ou l'autre, connaître la couleur des meubles du voisin, son cheval, son chat ou sa femme.

Il y a des imprudents qui négligent de faire tomber un voile diaphane sur les scènes d'intérieur, ou de pauvres ménages qui n'ont pas de rideaux à leurs fenêtres; puis des jeunes filles, obligées d'avoir du jour, se montrent dans l'éclat de leur beauté. Souvent nous ne pensons à baisser cette chaste toile qu'un peu trop tard, et la grisette surprise se voit, comme la chaste Suzanne, en proie aux yeux d'un vieil employé à douze cents francs qui devient criminel gratis, et le surnuméraire apparaît à une janséniste dans le simple appareil d'un homme qui se barbifie... O civilisation! ô Paris! admirable kaléidoscope qui, toujours agité, nous montre ces quatre brimborions : l'homme, la femme, l'enfant et le vieillard, sous tant de formes, que ses tableaux sont innombrables! oh! merveilleux Paris!

Une femme, légèrement prude, dont le mari, ancien agent de change, habitait plus volontiers la Bourse, les Bouffons, le Bois et l'Opéra que le domicile conjugal, occupait un appartement au premier étage d'une maison, rue Taitbout.

Comme toutes les femmes vertueuses, madame de Noirville restait dans l'enceinte froide et décente de son ménage, plantée à heure fixe dans une grande bergère, au coin de sa cheminée en hiver, près de la fenêtre en été. Là, elle faisait de la tapisserie, se montait des collerettes, lisait des romans, grondait ses enfants, dessinait, calculait... Enfin, elle jouissait de tout le bonheur qu'une femme honnête trouve dans l'accomplissement de ses devoirs.

Souvent, et très-involontairement sans doute, ses regards se glissaient à travers les légères solutions de continuité qui séparaient ses rideaux de mousseline, afin peut-être d'acquérir la connaissance du temps; car elle avait certainement de trop bonnes façons pour épier ses voisins. Mais, depuis quelques jours, un malin génie la poussait à contempler les fenêtres de la maison voisine, nouvellement habitée par un jeune ménage, sans doute encore plongé dans l'océan des joies primordiales de la lune de miel.

Les doux rayons d'un bonheur éclatant illuminaient la figure de la jeune

femme et celle de son mari, quand, ouvrant la fenêtre pour rafraîchir leurs têtes enflammées, ils venaient, légèrement pressés l'un contre l'autre, s'accouder sur le balcon, et y respirer l'air du soir, ou examiner si l'azur du ciel leur permettrait de sortir. — Souvent à la nuit tombante, la voisine curieuse voyait les ombres de ces deux enfants charmants, se combattre, lutter, se dessiner sur les rideaux, semblables aux jeux fantasmagoriques de Séraphin*. C'étaient les rires les plus ingénus, des joies d'enfants..., puis des langueurs caressantes... Parfois la jeune femme était assise, mélancolique et rêveuse, attendant son jeune époux absent. Elle se mettait souvent à la croisée, occupée du moindre bruit, tressaillant au moindre pas d'un cheval arrivant du boulevart.



— Comme ils sont unis!... comme ils s'aiment!... disait madame de Noirville.

Puis elle se mettait à marquer les bas de son *petit dernier* le cœur gros de ses passions rentrées, pesant sa vertu, soupirant et contemplant le portrait de M. de Noirville, gros homme joufflu comme un fournisseur, large comme un banquier.

Enfin, un jour, la femme chaste et prude de l'ancien agent de change étant arrivée au dernier degré d'estime et de curiosité pour sa voisine, dit à son mari :

— Je voudrais bien connaître cette petite dame brune qui demeure en face de chez nous!... Elle est charmante, elle me paraît spirituelle. Ce serait pour moi une société bien agréable, car elle est gaie.

— Rien n'est plus facile!... répondit le financier. Je vois son mari tous les jours à la Bourse. Nous avons fait plus d'une affaire ensemble! C'est un charmant garçon!... sans souci, aimable,... Je puis les inviter à dîner, si cela vous plaît... Ils seront enchantés...

Au jour fixé, vers six heures, madame de Noirville avait préparé un dîner somptueux et prié les personnes les plus honorables de sa *société* pour bien accueillir sa petite voisine. Elle l'avait préconisée comme une femme charmante, remplie de vertu, et son mari comme le plus adorable de tous les jeunes gens, maigre, svelte, blond, élancé, distingué... Aussi n'entendit-elle pas annoncer sans un mouvement de joie monsieur et madame de Bonrepos...

Elle vit entrer un homme d'une quarantaine d'années, carré, trapu, marqué de petite vérole, épais, un ancien fabricant de sucre de betteraves. Sa ravissante femme, la jolie voisine, avait un petit air boudeur.

— Mais, mon ami..., dit madame de Noirville à son mari.

— Hé! bien?...

— C'est là le mari de madame?...

— Oui...

— Je le croyais jeune et blond... — Madame, dit-elle à la jeune femme d'un air sévère, vous me faites beaucoup d'honneur... etc.»

Henri B.

[*La Caricature*, 4 novembre 1830.]

LA CONSULTATION*.

(Un hôtel de la Chaussée-d'Antin.)

— Plaisanterie à part, mon cher docteur, je suis malade, et ce n'est pas sans raison que je vous ai fait venir...

— Vous avez cependant les yeux vifs...

— C'est la fièvre; je l'ai eue pendant la nuit...

— Ah! voyons votre langue...

La jeune dame montre une petite langue rouge entre deux rangées de dents blanches comme de l'ivoire.

— Oui, elle est un peu chargée au fond... Mais vous avez déjeuné?

— Oh! rien du tout... Une tasse de café...

— Et que sentez-vous?...

— Je ne dors pas.

— Bon.

— Je n'ai pas d'appétit...

— Bien...

— J'ai des douleurs dans la poitrine, comme ça... là...

Le médecin regarde l'endroit où madame de***... pose la main.

— Nous verrons cela tout à l'heure...

— Et puis, docteur, il me passe des frissons par moment...

— Bien...

— J'ai des tristesses... il y a des moments où je pense à la mort.

— Après?...

— Mais je suis fatiguée aussitôt que j'ai fait la plus petite course.

— Bon...

— Il me monte des feux à la figure...

— Ah! ah!

— Je n'ai courage à rien... Ah! ah! j'oubliais!... Les yeux me cuisent, et je ressens des tressaillements dans les nerfs de la paupière de celui-là...

Elle montre son œil gauche.

— Nous appelons cela un *trismus.*

— Ah! cela se nomme *trismus*! Est-ce dangereux?

— Nullement.

— Je tousse. Une petite toux sèche... J'ai des inquiétudes dans les jambes... Je suis sûre d'avoir un anévrisme au cœur...

— Comment vous couchez-vous?

— En rond....

— Bien. Sur quel côté?

— Oh! toujours à gauche...

— Bien... Bon... Combien avez-vous de matelas dans votre lit?...

— Trois.

— Avez-vous un sommier?

— De crin.

— Bon... Marchez un peu devant moi?...

(Elle marche.)

— Ne sentez-vous pas des pesanteurs dans la synovie de vos rotules?..

— Qu'est-ce que c'est, docteur, que cette synovie?...

— Ce n'est rien. Tenez, c'est une espèce de liqueur, à l'aide de laquelle se meuvent les cartilages que vous avez au genou, là...

— Non, docteur, je n'y sens rien. Êtes-vous heureux de savoir toutes ces choses-là!... Est-ce que si j'y avais des pesanteurs...?

— Que mettez-vous sur votre tête pendant la nuit?

— Un bonnet.

— Est-il en toile ou en coton?...

— En batiste... Mais je mets quelquefois par-dessus un foulard...

— Donnez-moi votre main...

Il tire sa montre.

— Ah! docteur, je n'aime pas que vous comptiez les minutes... ça me fait peur... Ah! vous ai-je dit que j'avais des vertiges?...

— Non.

— Hé! bien, jai manqué de tomber hier à la renverse...

— Était-ce le matin?...

— Non, c'était le soir...

— Mais était-ce bien le soir?...

— Oui, c'était le soir.

— Bon...

— Hé! bien, que dites-vous?

— Hé! hé! (Silence.) Savez-vous que M. le duc de G... est allé à Holy-Rood?...

— Non... Ah bah!... Est-ce bien vrai?

— Oui... Mais je m'amuse, et j'ai deux ou trois malades bien pressés...

— Comment, docteur, vous vous en allez, et vous ne me prescrivez rien?

— Avez-vous des nouvelles de M. le comte?

— Mon mari?... Ah bah! est-ce qu'il pense à moi!

— Il s'amuse à Alger... Hi hi hi!... (Il rit.) Vous rapportera-t-il des cachemires?

— Il n'aura pas cet esprit-là... Eh! bien, docteur, voilà donc tout ce que vous me dites! Pas une petite ordonnance? Si je prenais de l'eau de tilleul?

— Mais elle vous agace les nerfs...

— Ah! c'est vrai! Eh! bien, de l'eau de Seltz?

— Non...

— De l'orangeade?... A propos, avez-vous été entendre Lablache*?...

— Mais vous savez bien que je n'ai pas une minute à moi!...

— C'est vrai! ce pauvre docteur!... Eh! bien, avant de me quitter, ne me prescrivez-vous pas...?

— Mais je pense que vous devriez simplement vous mettre à boire de l'eau ferrée.

— Adieu, docteur…

— Je me sauve ! Voilà près d'une heure que je suis ici, et j'ai chez moi vingt personnes. C'est le jour de mes consultations gratuites.

(*Le Docteur dans son cabinet.*)

— Eh ! bien, qu'avez-vous ?… Allons, mon homme, dépêchons-nous !

— Monsieur, j'ai les fièvres depuis un mois.

— Ce n'est rien… Mais, oui, vous avez le fond du teint un peu altéré… Prenez du quinquina. (*A une autre.*) Et vous, la mère, pourquoi êtes-vous venue ?

— Monsieur, c'est toujours mon squirre…

— Il faut aller à l'hôpital…

— Mais, monsieur, mes pauvres enfants !

— Ah ! dame… Ils se passeront de vous… Si vous mouriez, il le faudrait bien.

La femme pleure……………………………………………………

ALFRED COUDREUX.

[*La Caricature*, 11 novembre 1830.]

L'OPIUM *.

Où était le dénoûment de sa vie ?… *Il* ne croyait pas, comme l'abbé de Rancé, à un avenir. Quand *il* se serait livré à la justice humaine, elle n'aurait pas voulu de sa tête : les preuves de son crime n'existaient plus : c'était un secret entre LUI et Dieu ! — Ainsi le ciel et la terre lui manquaient à la fois !… — Il essaya de la doctrine saint-simonnienne, parce qu'il y voyait l'avantage de se faire prêtre tout de suite, sans passer par un séminaire… Mais il méprisait l'homme, et Saint-Simon tend à le perfectionner. — Il avait étreint jadis la débauche comme un monstre moins fort que lui. — La femme ?… elle n'existait plus. Pour lui, l'amour n'était plus qu'une fatigue, et la femme ?… un jouet qu'il avait déchiré, à la manière des enfants, pour en connaître les ressorts… Tout était dit !…

Alors, il se mit à manger de l'opium en compagnie d'un Anglais qui, pour d'autres raisons, cherchait la mort, une mort voluptueuse; non celle qui arrive à pas lents sous la forme de squelette, mais la mort des modernes, parée des chiffons que nous nommons drapeau !… C'est une jeune fille couronnée de fleurs, de lauriers ! Elle arrive au sein d'un nuage de poudre, ou portée sur le vent d'un boulet. C'est une espèce de folle souriant à un pistolet, ou couchée sur un lit entre deux courtisanes, ou s'élevant avec la fumée d'un bol de punch… C'est enfin une mort tout à fait fashionable !

Ils demandaient à l'opium de leur faire voir les coupoles dorées de Constan-

tinople, et de les rouler sur les divans du sérail, au milieu des femmes de Mahmoud : et, là, ils craignaient, enivrés de plaisir, soit le froid du poignard, soit le sifflement du lacet de soie; et, tout en proie aux délices de l'amour, ils pressentaient le pal... L'opium leur livrait l'univers entier!...

Et, pour trois francs vingt-cinq centimes, ils se transportaient à Cadix ou à Séville, grimpaient sur des murs, y restaient couchés sous une jalousie, occupés à voir deux yeux de flamme, — une Andalouse abritée par un store de soie rouge, dont les reflets communiquaient à cette femme la chaleur, le fini, la poësie des figures, objets fantastiques de nos jeunes rêves... Puis, tout-à-coup, en se retournant, ils se trouvaient face à face avec le terrible visage d'un Espagnol armé d'un tromblon bien chargé!...

Parfois, ils essayaient la planche roulante de la guillotine et se réveillaient du fond des fosses, à *Clamart*, pour se plonger dans toutes les douceurs de la vie domestique : un foyer, une soirée d'hiver, une jeune femme, des enfants pleins de grâce, qui, agenouillés, priaient Dieu, sous la dictée d'une vieille bonne... Tout cela pour trois francs d'opium. Oui, pour trois francs d'opium, ils rebâtissaient même les conceptions gigantesques de l'antiquité grecque, asiatique et romaine!... Ils se procuraient les *anaplotberions* regrettés et retrouvés çà et là par M. Cuvier. Ils reconstruisaient les écuries de Salomon, le temple de Jérusalem, les merveilles de Babylone et tout le moyen-âge avec ses tournois, ses châteaux, ses chevaliers et ses monastères!...

Ces immenses savanes, où les monuments se pressaient comme les hommes dans une foule, tenaient dans leurs étroits cerveaux où les empires, les villes, les révolutions se déroulaient et s'écoulaient en peu d'heures! Quel opéra qu'une cervelle d'homme!... Quel abîme, et qu'il est peu compris, — même par ceux qui en ont fait le tour, — comme Gall.

Et l'opium fut fidèle à sa mission de mort! Après avoir entendu les ravissantes voix de l'Italie, avoir compris la musique par tous leurs pores, avoir éprouvé de poignantes délices, ils arrivèrent à l'enfer de l'opium... C'étaient des milliards de voix furieuses, des têtes qui criaient : tantôt des figures d'enfant contractées comme celles des mourants; des femmes couvertes d'horribles plaies, déchirées, plaintives; puis des hommes disloqués tirés par des chevaux terribles, et tout cela par myriades! par vagues! par générations! par mondes!...

Enfin, ils entrèrent dans la région des douleurs. Ils furent tenaillés à chaque muscle, à chaque plante de cheveux, dans les oreilles, au fond des dents, à tout ce qui était sensibilité en eux. Ils ressemblaient aux hommes blasés pour lesquels une douleur atroce devient un plaisir!... car c'est là ton dénouement, ô prestigieux opium!... Et ces deux hommes moururent sans pouvoir se guérir, comme toi, poëte inconnu! jeune Mée, qui nous a si bien décrit tes joies et tes malheurs factices!

Le Comte Alex de B...

[*La Caricature,* 11 novembre 1830.]



LA

RECONNAISSANCE DU GAMIN *.

Un jeudi gras, vers les trois heures après midi, flânant sur les boulevarts de Paris, j'aperçus, au coin du faubourg Poissonnière, au milieu de la foule, une de ces petites figures enfantines dont l'artiste peut seul deviner la sauvage poësie.

C'était un gamin, mais un vrai gamin de Paris!... Cheveux rougeâtres bien ébouriffés, roulés en boucles d'un côté, aplatis çà et là, blanchis par du plâtre, souillés de boue, et gardant encore l'empreinte des doigts crochus du gamin robuste avec lequel il venait peut-être de se battre...; puis un nez qui n'avait jamais connu de pacte avec les vanités mondaines du mouchoir, un nez dont les doigts faisaient seuls la police; mais aussi une bouche fraîche et gracieuse, des dents d'une blancheur éblouissante...; sur la peau, des tons de chair vigoureux, blancs et bruns, admirablement nuancés de rouge. Ses yeux, pétillants dans l'occasion, étaient mornes, tristes et fortement cernés; les paupières, fournies de beaux cils bien recourbés, avaient un charme indéfinissable... O enfance!...

Vêtu à la diable, insouciant d'une pluie fine qui tombait, assis sur une borne froide, et laissant pendre ses pieds imparfaitement couverts d'une chaussure découpée comme le panneton d'une clé, il était là, ne criant plus : « À la *chianlit!... lit!... lit!...* » reniflant sans cérémonie. Pensif comme une femme trompée, on eût dit qu'il se trouvait là chez lui. Ses jolies mains, dont les ongles roses étaient bordés de noir, avaient une crasse presque huileuse. Une chemise brune, dont le col irrégulièrement tiré, entourait sa tête comme une frange, permettait de voir une poitrine aussi blanche que celle de la danseuse la plus fraîche figurant dans un bal du grand monde...

Il regardait passer les enfants de son âge; et, toutes les fois qu'un petit bourgeois habillé en lancier, en troubadour, ou vêtu d'une jaquette se montrait armé de la batte obligée, sur laquelle était un rat de craie... Oh! alors, les yeux du gamin s'allumaient de tous les feux du désir!

— L'enfance est-elle naïve! me disais-je. Elle ne sait pas taire ses passions vives, ses craintes, ses espérances d'un jour!...

Je m'amusai pendant quelques minutes de la concupiscence du gamin. Oh! oui, c'était bien une batte qu'il souhaitait. — Sa journée avait été perdue. — Je vis qu'il gardait l'empreinte de plusieurs rats sur ses habits noirs. — Il avait le cœur gros de vengeance... Ah! comme ses yeux se tournaient avec amour vers la boutique d'un épicier dont les sébiles étaient pleines de fusées, de billes, et où, derrière les carreaux, se trouvaient deux battes bien crayeuses placées en sautoir.

— Pourquoi n'as-tu pas de batte?... lui dis-je.

Il me regarda fièrement et me toisa comme M. Cuvier doit mesurer M. Geoffroy-Saint-Hilaire quand celui-ci l'attaque inconsidérément à l'Institut. «Imbécile! semblait-il me dire, si j'avais deux sous, ne serais-je pas riant, rigolant, tapant, frappant, criant!... Pourquoi me tenter?...»

J'allai chez l'épicier. — L'enfant me suivit, attiré par mon regard, qui exerça sur lui la plus puissante des fascinations. — Le gamin rougissait de plaisir, ses yeux s'animaient. Il eut la batte...

Alors, il la brandit; et, pendant que je l'examinais, il m'appliqua, dans le dos d'un habit tout neuf, le premier exemplaire d'un rat, en criant d'une voix railleuse :

— A la chianlit!... lit!... lit!...

Je voulus me fâcher. Il se sauva en amassant les passants par ses clameurs rauques et perçantes.

— A la chianlit!... lit!... lit!...

Dans cet enfant, il y a tous les hommes.

Henri B...

[*La Caricature*, 11 novembre 1830.]

LA COLIQUE*.

Figurez-vous, au sortir de table, un gros curé de canton, au teint fleuri, court de taille et de col, à large panse, et qui s'est amplement fourré l'estomac, victime de sa complaisance pour les offres séduisantes que la dame du château lui a faites. Il est huit heures du soir, le temps est froid et noir. Le salon d'hiver est situé au premier étage. L'escalier de pierre est délabré; il tourne en colimaçon, dans une tour étroite, et c'est une grande entreprise pour le pasteur que de le monter, même en plein jour.

Le curé a pris son café. Il est plongé au fond d'une moelleuse bergère... Le voyez-vous? ou faut-il appeler ici à notre secours le spirituel crayon de Granville?

Le percepteur de l'arrondissement, — second tome du curé, sauf quelques variantes ministérielles, car il est grand, de figure rougeaude et veinée de

bleu, — le percepteur donc, est à côté de lui et raconte quelque lourde histoire en ânonnant.

Il impatiente un jeune artiste, un vieux notaire de campagne, un propriétaire estimable, trois ou quatre jeunes femmes et des demoiselles.

D'autres convives chuchotent avec le maître et la maîtresse de la maison.

— Je disais donc, cher pasteur, que M. de Villèle était dans son cabinet...

— Peste ! pensait le curé, je voudrais bien être dans un *certain cabinet !*... mais... il faut attendre...

Et le curé de regarder le feu, de s'enfoncer dans la bergère et de contempler le conteur en songeant à la volupté *du chez soi*, où l'on ne se gêne pas.

Enfin, l'ecclésiastique trop repu, maudissant ses franches lippées, prend une résolution digne d'Épaminondas : il se lève brusquement !... Et, rompant en visière au percepteur, qui s'en interloque, le curé s'achemine vers la porte, comme s'il se souvenait d'avoir promis à une dévote de la confesser !... Alors, il va, Dieu sait où, enfilant un corridor, et presque léger d'aise... Quel plaisir ! Il soufflait, dans les profondeurs de ce labyrinthe obscur, comme un marsouin mordu d'un harpon.

Enfin, il aperçoit, au loin, une lueur douce qui faisait ressembler certain carreau dépoli à la pleine lune !... Ah ! ce sont de ces bonheurs indescriptibles et dont les gourmands ont seuls le secret !...

Le curé, presque prêt, entr'ouvre la porte !... mais il la referme soudain.

— Excusez, madame...

Il avait aperçu la plus jolie personne dans la position la plus équivoque... aperçu ?... Oh ! non.

La robe de reps vert, le bonnet lui avaient suffi ; et le chaste pasteur, rengaînant son compliment, retourna sur ses pas, hésitant à descendre au jardin à travers les marches dangereuses de l'escalier sans lumière... Mais l'aboiement des chiens errants le fit rentrer précipitamment au salon, car ces pauvres bêtes ne l'aimaient pas, et il était en culotte courte, comme tout bon curé doit être.

Il reparut avec un léger frisson, signe de bonne digestion. Le percepteur avait fini son histoire. Or, en voyant rentrer le rubicon ecclésiastique, qui souriait pour faire bonne contenance, il s'évada légèrement en chantonnant dans le corridor : *Femme sensible...*

— Ah ! madame !... s'écria-t-il.

Et il tira la porte à lui encore plus précipitamment qu'i ne l'ava ouverte.

En reparaissant au salon, le percepteur regarda le curé d'un air significatif. Il n'y a rien comme des souffrances communes pour réunir les hommes !... Les deux campagnards attendirent donc silencieusement que la dame rentrât au salon. Les femmes allaient et revenaient deux à deux, selon leur coutume, en sorte que les *indigestés* ne savaient à laquelle des jeunes convives ils devaient s'en prendre de leur martyre secret.

Le gros propriétaire, qui n'avait pas mal dîné, sortit à son tour, et revint sans faire une trop longue absence. Bref, quatre convives allèrent infructueusement vers ce que les gens de province nomment *la cour des comptes*.

Le jeune artiste s'absenta quand son tour fut venu, et resta assez de temps pour que les cervelles provinciales pussent rationnellement préjuger son bonheur.

Quand il reparut, joyeux comme un lendemain de noces, le curé, jouissant par avance d'une libération future, se leva, et les plus pressés cédèrent, par honneur, estime et révérence, la place au Clergé.

Le pauvre homme apparut bientôt dans un état pitoyable. Ses traits annonçaient un effroi visible.

— Savez-vous, dit-il au percepteur, qu'il y a *là-bas* une dame ?

— Elle y est encore !... s'écria le financier.

— Voilà trente-cinq minutes !... reprit le gros propriétaire en s'approchant de ses deux camarades d'infortune.

— Monsieur y est allé cependant ? demanda le notaire au jeune artiste.

— Oui, monsieur, répondit ce dernier. Il n'y avait plus personne.

Alors, le gros propriétaire se dirigea vers la porte, en esprit fort qui ne craint rien : il avait lu Mably et Saint-Évremond.

— Madame la comtesse ..., dit-il à voix basse, en revenant soudain dans le salon, il se passe quelque chose d'extraordinaire en ce moment !...

— Qu'est-ce ?... demanda la maîtresse de maison, qui commençait à s'inquiéter de la stupeur dans laquelle la société se trouvait plongée, et qui crut à un événement fâcheux.

— Il y a dans le cabinet..., vous savez ?... une personne inamovible. Sans partager l'opinion de ces messieurs, qui parlent d'un revenant, je vous ferai observer que l'on peut fort bien mourir d'apoplexie dans cette position-là, par suite d'un violent effort... et je crois que nous devrions aller en masse savoir qui est là ?...

A ces mots, tous les assistants se comptèrent, et ce ne fut pas sans un mouvement d'effroi qui resserra violemment tous les *sphincters* que tous les convives se reconnurent !...

Il y eut un moment de silence pendant lequel on entendit les sifflements de la tempête, la voix des dogues et le roulement du cabriolet dans lequel l'artiste s'enfuyait vers Paris.

. . . .

— Savez-vous, méchant vaurien, dit un soir, aux Bouffes, madame la comtesse de *** au plus gai de nos peintres, que vous avez failli nous faire bien du mal ?...

— Comment cela ?...

— Mais figurez-vous que nous nous sommes rendus processionnellement vers le lieu sacré... et que, jugeant, d'après la position du fantôme, qu'il était mort, je jetai un cri !... Alors, en voulant saisir cette victime présumée de l'intempérance, M. le curé la fit tomber, et elle s'est abîmée dans un gouffre... Dieu sait lequel ! Il fallut l'en retirer, car, dans les profondeurs de cet abîme, la victime fit un bruit qui nous abusa... Ai-je ri !

— Je ne savais pas, madame, que mon mannequin aurait autant de succès... Mais convenez que vos stupides voisins m'avaient assez ennuyé pour que je prisse une revanche.

— Et si le curé était mort ?...

— Ah ! bah !... Tenez ? voici la Malibran.

Eugène Morisseau.

[*La Caricature*, 11 novembre 1830.]

DES SALONS LITTÉRAIRES
ET DES MOTS ÉLOGIEUX*.

Ce n'est pas une mince épreuve pour une grisette que de mettre son premier cachemire; un solliciteur, admis pour la première fois à la table d'un ministre, est le plus embarrassé des hommes, s'il n'est gascon ou gros mangeur; et l'une des plus cruelles angoisses que puisse endurer l'homme social, c'est d'être présenté à la famille de sa future. Le nombre des maladresses qu'on peut commettre dans ces trois accidents de la vie fatiguerait les calculs de l'ingénieux Charles-Dupin; toutefois, on peut espérer de s'en garantir, d'abord parce que toutes les grandes dames n'ont pas été grisettes, et qu'on n'est pas tenu, malgré l'exemple, d'être solliciteur ni de se marier. Mais un malheur auquel un homme de bonne compagnie ou une femme à la mode ne peuvent échapper, c'est d'assister à une lecture de salon. Prenez garde, vous marchez ici sur un terrain où les plus habiles trébuchent. Vous êtes le danseur le plus élégant de Paris, le cavalier le plus habile du Bois, le convive le plus discret, et le causeur qu'on préfère, prenez garde! Et vous dont la grâce nonchalante occupe si bien le fond de votre calèche, vous don le salon est un modèle de bon accueil, vous qui avez la patience pour écouter un sot, de l'attention pour le talent, de la moquerie pour les discours d'amour, de la froideur pour l'homme qui vous trouble, et de l'esprit pour tout vivre, prenez garde, si l'on vous invite à quelque soirée littéraire! craignez, s'il s'agit de prose; si ce sont des vers, frémissez!

En principe, tout homme qui sait qu'il ne faut pas demander à telle femme des nouvelles de son mari, qu'il y a des banquiers devant qui l'on ne parle pas faillite, l'homme qui a le soin, en racontant une anecdote qui regarde une belle présente, de ne pas dire : « Il y a vingt ans »; celui qui a le bon esprit de parler à une femme laide du charme inexplicable de sa personne, le joueur qui sait prêter son argent et l'oublier dans la poche de l'emprunteur, le fat qui jure qu'il est incapable d'avouer qu'il est l'amant de qui que ce soit, le provincial timide qui se tait, et le médisant qui ne raconte des horreurs de ses amis qu'à cinq personnes à la fois, tous ces gens peuvent très-bien vivre dans le cours vulgaire du monde, et même s'y faire une réputation de convenance et de tenue assez méritée.

Mais combien toute cette petite science est mesquine et insuffisante si vous approchez le salon littéraire, le monde poëtique, le cycle d'or où les Muses font voler les Heures. Dieu me pardonne, je crois qu'un courtisan du Grand Seigneur n'y serait qu'un rustaud. C'est un art inconnu, c'est un travail de

galérien accompli le sourire sur les lèvres, c'est le martyre et la torture en chantant les louanges de Dieu que vivre de la vie des littérateurs de nos cotteries.

Que de choses à observer, de nuances à saisir, d'écueils à éviter, non pas pour échapper au ridicule, mais pour s'épargner la malédiction d'un génie! Car il faut bien se pénétrer de cette vérité, qu'il ne s'agit plus ici d'une moquerie qui punit une maladresse, ou d'un silence absolu qui met au jour une inconvenance, c'est toute sa vie qu'on joue sur un geste ou sur une parole, c'est une haine à mort qui sera le châtiment d'un oubli ou d'une froideur.

Et d'abord, vous entrez dans un salon où causent à grand bruit les hommes à front large et les femmes qui sont des anges oubliés sur la terre. Ne vous choquez pas de ce que votre salut est inaperçu. Estimez-vous heureux si vous n'avez déjà fait trois balourdises, la première d'avoir été vous présenter à la maîtresse de maison, qui règle l'ordre des lectures, la seconde d'avoir salué une femme de votre connaissance dont les yeux immobiles étaient fixés sur vous, sans comprendre qu'elle pense, rêve ou médite; et la troisième d'avoir dit : « Hein?... plaît-il? » à un poëte distrait qui se remet des vers en mémoire et vous les souffle dans l'oreille.

Asseyez-vous, le cercle est formé. Maintenant, dans toutes ces postures, choisissez vite celle qui vous va le mieux; car de vous asseoir naïvement et simplement, il n'y faut pas penser. Ce monsieur qui met ses coudes sur ses genoux et qui cache sa tête dans ses mains, de peur qu'un regard, un objet visible n'altère la profonde attention qu'il va prêter à l'œuvre promise; celui-ci qui s'enfonce dans une bergère les yeux demi-clos pour se laisser bercer dans la douce harmonie d'un vers enchanté; cette belle personne qui, le front haut et l'œil impatient, appuie des regards d'aigle sur cette bouche poëtique qui parle si bien d'amour; ce jeune adepte qui, la tête basse, les yeux fixés par terre et le corps légèrement courbé, suit, par un balancement élégamment modulé, le rythme et l'action du poëme; ce tout petit admirateur qui se cache derrière tout le monde pour avoir le droit de se hisser sur ses orteils, de s'accrocher à l'épaule de son voisin, et de ne montrer que le bout de son nez, où toute l'ardeur de son attention se manifeste; et l'ami qui se place à côté du lecteur et dont le geste impose silence; et le rival qui s'appuie le dos à la cheminée et qui fait parade de sa défaite; et celui qui se retire dans un coin pour s'imiter les chants d'une voix lointaine; et ce dernier qui, plus hardi et quelquefois sublime, laisse prendre tous les siéges, et, s'oubliant au milieu du cercle, finit par s'asseoir par terre comme un Lacédémonien; tous ces gens connaissent leur monde. Mais, vous qui n'êtes pas encore nubile à la poësie, si vous en croyez un homme d'expérience, vous ne tenterez pas cette supériorité d'attitude, et, si vous trouvez un groupe d'hommes dense et obscur, ou un siége vide, voilé par un vaste chapeau de bas-bleu, vous y cacherez votre inexpérience.

Écoutez, écoutez, la lecture commence. C'est le silence du désert, l'immobilité de ses pyramides qui accueillent le premier vers de l'élégie, ou de l'ode, ou de la méditation, ou du dithyrambe.

Je voudrais bien savoir ce que c'est qu'une femme...

— Pardon, pardon, dit une jeune grosse personne qui dérobe sous un mouchoir parfumé la toux cruelle qui doit éteindre son existence, le titre, monsieur, le titre?

— Oui, oui, le titre? répète l'assemblée.

Et le silence revient après un léger murmure, comme la nuit après le crépuscule.

En m'en revenant un soir d'été... sur les
Neuf heures... neuf heures et demie... un jour
De dimanche.

— Manière heureuse de poser la scène! — Il y a de la grâce. — De la nouveauté. — J'y suis déjà. — J'écoute. — Oui, oui.

L'élégie commence et la bataille en même temps, car c'est un combat entre le poëte qui débite et l'auditeur qui loue. L'un ne dit pas un hémistiche que l'autre ne lance un *Bien! Oh! Oh!*... Et puis ce sourire admiratif de l'ami intime qui sait par cœur le poëme récité, et qui voit venir un vers à émotion; cinq minutes à l'avance une douce joie commence à éclore sur son visage, elle s'épanouit davantage à chaque hémistiche, croît, rayonne et éclate au vers attendu en un «Ah! bravo! ravissant! — Plein de charme! — C'est un bonheur dans la poësie! — C'est un pas en avant! — C'est une révélation! — Chut! laissons continuer. — C'est lui qui est coupable de nos interruptions avec ses vers qui troublent! — Mais silence donc!...

Ces premières interruptions appartiennent, en général, à la classe peu habile des louangeurs. Laissez continuer la lecture, laissez se rétablir ce profond silence où se traîne la voix frêle et douce du poëte récitant. Voici un auditeur dont les lèvres entr'ouvertes et le cou tendu attestent la vigoureuse admiration; cet autre laisse échapper à voix basse des mots confus de joie et de contentement; cette femme égare ses regards jusqu'à faire douter de sa raison; cet ami fait crier le dos de sa chaise sous la crispation de ravissement qui le saisit; le plus intrépide laisse échapper par-ci par-là un rire d'idiot, d'homme surpris et épouvanté des mystères sublimes où il est admis; celui-là tire un mouchoir et a l'air de rougir d'être forcé à pleurer; un plus stoïque lutte contre l'émotion et raidit son âme contre l'empire du poëte; tel autre n'appartient plus à la terre; et quelques-uns suffoquent, lorsqu'enfin un vers détermine l'éruption du volcan admiratif. Soudain la lave brûlante déborde, et l'âme de l'auditeur, long-temps comprimée, se répand en cris, en toussements, en battements de mains, en trépignements, en extases modulées sur des *ah!* sur des *oh!* de tous les tons; jusqu'au moment où l'ami intime rassure l'assemblée d'un geste qui promet mieux encore; et où le poëte, quittant la confusion où le met son triomphe, reprenne hardiment le cours de ses strophes commencées.

Misérable auditeur qui êtes admis pour la première fois à ce mystère social, quelle sera votre tenue, l'applaudissement? le bravo? Insolent critique! vous êtes un homme perdu si vous dites de telles injures. Vous n'avez qu'un moyen de salut : c'est d'affecter ce silence de suffocation qui arrête la louange à la gorge, tant il y a à dire; ou, si vous êtes présenté par un intime, vous avez encore la ressource de vous approcher de lui, des larmes de reconnaissance dans les yeux, et de lui presser vivement la main en lui disant :

— Merci, mon ami, merci!...

Ceci est adroit, c'est remarqué et ce n'est pas sans élégance.

Faisons observer cependant que nous n'en sommes encore qu'à la mimique de l'admiration, et que les formules parlées sont ménagées par les habiles, comme le bouquet d'un feu d'artifice. Aussi, avant d'arriver à cette terrible explosion de sentiments passionnés, il faut que je vous parle quelque peu des interruptions dramatiques.

Je sais de par le monde un jeune prédestiné qui, dominé par le génie de famille qui le tient, s'accroche à la manche de quelque belle voisine et qui, dans une convulsion d'enthousiaste, en arrache un lambeau; d'autrefois, pendu à un rideau, il trépigne d'un ravissement sans fin, jusqu'à ce que, fléchissant sous l'émotion, il entraîne dans sa chute et la tringle de fer, et le bâton doré, et le calicot rouge, et la mousseline blanche, engloutissant avec lui quelque belle attentive, quelque adorateur du grotesque; leur bosselant le front, leur crevant les yeux, ou bien encore leur cassant trois dents, ce qui s'est vu.

Arrive-t-il, dans un de ces moments néfastes où les meilleurs esprits restent au-dessous de leur mission, que l'attention trop silencieuse du cercle ressemble à de l'ennui, il n'est pas un poëte à la poitrine forte et au cœur rempli de miel ou de fiel qui n'ait un servant tout prêt à réchauffer l'assemblée. S'il le faut, il s'élance d'une embrasure de croisée à travers les chaises et les fauteuils, et, s'arrêtant au milieu du cercle, il s'écrie, il frappe du pied, il se démène, il prononce des mots sans suite, jusqu'à ce que, plus maître de son émotion, il coure se renfermer dans sa croisée, où son enthousiasme murmure encore quelque temps comme un incendie qui s'éteint.

Toutefois, pendant ce temps, la lecture continue et les mots interrupteurs commencent à se faire jour. A quel genre, à quelle époque appartient la poësie dont on vous enivre? Les filles de Grenade avec la sérénade et la promenade vous apprennent-elles les détours de l'Alhambra et les délices des bois d'orangers :

— Oh! que c'est mauresque! dit celui-ci.

— Oh! que c'est Afrique! s'écrie celui-là.

— Et Espagne en même temps! ajoute un autre.

— Il y a des minarets dans ce vers!

— C'est tout Grenade!

— C'est tout l'Orient!

Ma parole d'honneur la plus sacrée, on a dit devant moi, à propos d'Afrique et d'Espagne : — « C'est tout l'Orient! »

Que si par hasard le rude moyen-âge, ses tours et ses vautours, et ses manoirs noirs, et ses tourelles grêles, et ses porches qu'éclairent des torches, emplit votre oreille de ses récits chevaleresques, c'est l'ogive, — c'est la rosace, — c'est le pilier, — c'est la pierre dentelée, qui deviennent les adjectifs admiratifs des coloristes de la poësie.

— Ces vers sont élégants comme une colonne du Parthénon.

— Cette élégie est comme une statue de marbre de Paros trouvée au bord d'une fontaine.

— C'est une théorie qui marche au sacrifice.

— C'est une amphore où se recueille le miel du mont Hymète.

Ceci est pour la poësie grecque, qui est peu en vogue, mais dont le vocabulaire laudatif a cependant quelque étendue.

Mais, tandis que nous écoutons avec rage, l'heure fuit et les dernières strophes vont se faire entendre; ici, la couleur locale disparaît et l'émotion arrive à ce degré d'égarement, que les mots ingénieux et partiels ne suffisent plus; il s'agit d'en trouver qui renferment l'éloge complet dans un cri, ou dans une image.

Le poëte cesse de parler... L'assemblée se lève... Qu'est-ce? Où sont les mœurs élégantes et réservées des salons de Paris? Qu'est devenue la politesse des hommes, la retenue des femmes? Tout se mêle soudainement; on se précipite vers le lecteur, un long cri d'admiration, mêlé de battements de mains et de trépignements frénétiques, occupe d'abord l'oreille étonnée; et puis, dans un murmure universel et violent, passe et brillent comme des éclairs à travers la tempête : «Ravissant! — Miraculeux! — Immense! — Prodigieux!» Un certain soir, j'avais préparé avec adresse : *Renversant!* Le mot fut accueilli, mais je fus détrôné par *Étourdissant!* qui fut mieux lancé et plus goûté.

Quant à vous, infortunés, à qui je m'adresse, tenez compte de ceci, que *miraculeux* et *immense* est le moins que vous deviez à une élégie de quinze vers ou à une ode de trois strophes; que, s'il s'agit d'un drame : «C'est un siècle qui revit! — C'est toute l'histoire mise en action! — C'est le colosse mesuré à sa hauteur! — C'est le passé qui se lève! — C'est l'avenir qui se dévoile! — C'est le monde! — C'est l'univers! — C'est Dieu!».

Et maintenant, vous à qui nous enseignons comment s'habille l'homme de bonne compagnie, tenez-vous pour légèrement décrassé en fait de science poëtique. Nous vous avons appris comment on se présente et l'on se tient dans un salon littéraire; mais n'allez pas croire que vous y serez autre chose qu'un très-vulgaire auditeur, dont on n'aura pas à se plaindre tout au plus. Soyez circonspect, c'est-à-dire, si vous n'avez ce génie qui voit, apprend, juge et fait en cinq minutes, tenez-vous-en aux mots que nous vous avons indiqués.

Il y a une chose qui n'appartient qu'aux transcendants, c'est l'éloge furieux sous la forme de la critique; il y faut un tact, une délicatesse que l'expérience seule peut donner; en même temps, une audace et une vigueur d'exécution, que la nature ne prodigue qu'à ses favoris.

Surtout, et comme dernier avertissement, sans lequel tous les autres seraient inutiles, par grâce pour vous, pour votre famille, pour votre avenir et le sien, n'entrez jamais au milieu d'une lecture. C'est à genoux que nous vous donnons ce conseil. Pauvre jeune homme, pauvre femme, vous avez interrompu une lecture! Jeune homme, ne demandez jamais une belle fille en mariage : trente-huit lettres anonymes dénonceront vos folies de jeunesse, vos dettes et les maîtresses de vos premières amours. Faites votre testament politique si vous voulez être chef de bureau, ou député, ou préfet. Et vous, femme infortunée, ne regardez ni ce beau militaire, ni cet élégant maître des requêtes, ni ce galant juge auditeur : ils sont déjà vos amants, au dire de mille bouches poëtiques.

Enfin, nous n'avons que trois choses à donner au misérable qui interrompt une lecture :

Une prière. — Une tombe. — Et ces mots : REQUIESCAT IN PACE!

[*La Mode*, 20 novembre 1830.]

LA TOUR DE LA BIRETTE*.

LÉGENDE DU BERRI.

C'était par une soirée d'automne, en 1820. J'avais, un jour durant, chevauché à travers les campagnes arides qui s'étendent à l'est de la bonne ville de Bourges. Dans ces plaines incommensurables dont la surface monotone est à peine coupée de loin en loin par une touffe de bruyères, un ruisseau fangeux, ou quelques huttes entassées en manière de village, l'âme reste froide et l'imagination est muette. Fussiez-vous Victor Hugo, défi à vous d'y glaner une pensée poëtique. C'est le purgatoire du romancier. Mais êtes-vous mathématicien, aimez-vous le silence du néant, vite, prenez la poste : les plaines du Berri sont la terre classique de la méditation; jamais un son importun ne vient tinter aux oreilles; pas plus le chant d'un coq que la voix d'un homme, que les aboiements d'un chien. Êtes-vous antiquaire, aimez-vous la rouille des vieux âges, prenez encore la poste, et puis fouillez, furetez, exhumez, et vous reviendrez ployant sous le faix des casques romains, des boucliers gaulois, des monnaies du moyen-âge, avec la mémoire flanquée de légendes, de chroniques, de fabliaux, de ballades, que sais-je!...

Et donc, je m'étais fatigué tout le jour dans les champs compris entre Bourges et la petite ville de Dun-le-Roi. Il faisait nuit, nuit noire; une pluie fine et presque continue avait transpercé mes vêtements, et je m'enfonçais à chaque pas dans les ornières profondes d'une route construite jadis, si la chronique dit vrai, par les légions du grand César. Or, maudissant le grand César, ses légions, la chronique et les autorités locales en sus, je tournai brusquement sur ma gauche, et j'arrivai, après une heure d'efforts, sur une vaste esplanade enceinte d'arbres, espèce d'île au milieu des bois. A l'extrémité, une masse noire, gigantesque, projetait ses ombres dans les airs. On eût dit une de ces figures fantasques enfantées par les superstitieuses terreurs de nos aïeux. C'était une tourelle; à l'entour, des débris, des ronces, des épines; et puis un silence effrayant comme celui de la mort. Je crus voir une lueur briller et s'éteindre au sommet de la tour; apparemment, c'était une illusion. Je m'éloignai de ce lieu inhospitalier.

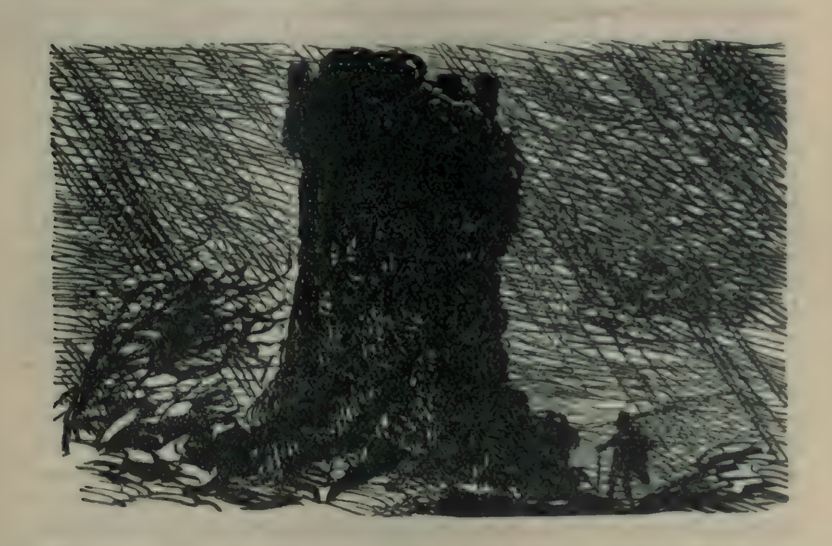
Après un quart d'heure, je me trouvais dans la cour d'une ferme. Un homme d'environ trente ans, grand, sec, vigoureux, m'introduisit dans une salle basse, illuminée par un vaste foyer où se consumaient en pétillant deux ou trois fagots. Des femmes, des filles, des hommes, des enfants, tout le mobilier humain d'une ferme, formaient un cercle autour de l'âtre, où prenaient aussi leurs ébats une demi-douzaine de chiens et autant de chats. On filait, on causait, on broyait des pommes-de-terre dans de vastes baquets, on cassait des noix sur des tonneaux. La présence d'un intrus à pareille heure suspendit les travaux et les langues. On n'eut plus que des yeux.

— Gars ! s'écria mon maître des cérémonies d'une voix rude ; le monsieur s'est égaré ; il est mouillé ; faites place.

Je fus installé au coin de la cheminée, à l'endroit de préférence. En face de moi, un vieillard à cheveux blancs lisait gravement, les lunettes sur le nez dans un livre dont la date, à en juger par la noirceur des feuillets, devait remonter aux premiers jours de l'imprimerie. Mon arrivée ne troubla point sa lecture ; à peine s'il m'avait vu.

— Dieux ! s'écria soudainement une jeune femme, le monsieur est blessé. — Voyez, mon père, il a du sang sur ses mains, sur sa chemise.

Et tous les yeux m'étreignirent avidement.



— Jeune homme, dit alors le vieillard en me fixant, tu as du sang : es-tu criminel ? as-tu été attaqué ? Réponds.

— Non ; mais, dans l'obscurité de la nuit, je suis tombé, à peu de distance de cette ferme, au milieu des ronces, des épines, tout près d'une vieille tour où je voulais pénétrer.

Un sentiment d'effroi se peignit sur tous les visages.

— C'est celle de *la Birette,* murmurèrent les assistants.

Et, comme si ce mot eût produit une commotion électrique, chacun se serra instantanément et en frissonnant contre son voisin.

Cette tour de *la Birette* est-elle habitée ? répliquai-je. S'il en est ainsi, les maîtres auraient besoin de recevoir des leçons d'hospitalité.

Le vieillard hocha tristement la tête ; il se fit un long silence. Mon hôte reprit :

— Jeune homme, tu dois une neuvaine à Sainte Solange. C'est aujourd'hui le 15 novembre, c'est le jour où *la Birette* traîne des chaînes et fait sa promenade dans les ruines. Quiconque aurait l'imprudence d'errer aux environs, après le coucher du soleil, n'habiterait plus sous un toit humain, et son âme

pousserait, à minuit, des gémissements plaintifs sur le clocher de la grande tour. C'est un miracle de la bonne Vierge que tu en sois revenu.

Et l'auditoire se serra davantage, et les femmes se signèrent dévotement.

Ma curiosité était vivement piquée, j'insistai pour connaître l'histoire de *la Birette.*

— Soit, dit le vieillard, et, si tu fais de mauvais rêves, ne t'en prends qu'à toi.

— Femelles, jetez un fagot dans le foyer : il y aurait demain un malheur si nous parlions du malin esprit dans les ténèbres.

Et, à la lueur d'un fagot flamboyant, je vis les visages pâlir d'une terreur anticipée; puis le vieillard me conta à peu près ce qui suit :

— Il y a de cela bien long-temps! Ma grand'mère le tenait de son grand oncle, qui ne l'avait pas vu, mais qui l'avait entendu dire aux anciens. Un soir, sur le lieu de la tour que vous avez aperçue, et qu'on nommait alors *le Placis,* on vit se promener un homme petit de taille, avec des épaules larges, une barbe noire et épaisse; son air était farouche, ses vêtements étaient déguenillés; par-dessus, il portait une énorme peau de loup. Il allait sans s'arrêter. Deux manouvriers osèrent lui adresser la parole : il ne répondit rien, mais il les fixa, et ses yeux ardaient dans l'obscurité comme deux charbons, et les manouvriers s'enfuirent, saisis d'effroi. Leurs cheveux devinrent blancs, et ils moururent quelque temps après, sans avoir pu prononcer une parole. Le jour, le petit homme était invisible; on ne savait ni ce qu'il devenait, ni de quoi il vivait; mais, à la nuit tombante, il errait sur le Placis, et malheur aux êtres qui blessaient ses regards! Il leur jetait un sort, hommes et bêtes périssaient presque toujours dans le mois ou dans l'année.

«Une nuit, tout le village fut réveillé par des rugissements de rage venant du Placis. C'était un concert de hurlements atroces dont le son glaçait l'âme; on eût dit que les démons et les bêtes féroces se livraient un combat acharné. Les chiens en périrent de frayeur. Le bois parut tout-à-coup embrasé, puis tout redevint obscur et le bruit cessa. On fut neuf jours sans revoir le petit homme, on crut que le diable l'avait emporté; mais, un matin, grande fut la surprise de voir sur le Placis une tour qui n'y était point la veille, et qu'on eût dite construite depuis deux cents ans, tant ses murailles étaient sombres, tant la mousse abondait sur ses pierres. Et, ce jour-là, l'on distingua le petit homme assis sur l'herbe du Placis; il n'était plus déguenillé; ses habits étaient faits d'or, d'argent et de pierres précieuses; mais il portait toujours sa peau de loup. Depuis lors, le petit homme devint moins terrible. On le vit souvent descendre dans le village, causer avec les paysans, pénétrer dans les maisons, dont on n'osait lui refuser l'entrée. On remarqua que sa peau de loup ne le quittait jamais, soit qu'il fût assis, soit qu'il restât debout. Et de même, partout où il passait, il laissait une empreinte noire comme la trace d'une brûlure, et cette trace était évidente même sur le fer et la pierre; ses doigts consumaient ce qu'ils touchaient, et son rire était un râlement rauque qui faisait hérisser le poil des animaux.

«Il s'écoula bien des années, et le petit homme ne vieillissait pas, et il portait toujours sa peau de loup, et les hommes s'étaient habitués à le voir et à l'entendre, si bien, disent les anciens, qu'une jeune fille de ce village en devint amoureuse; mais, au premier baiser qu'elle reçut du petit homme, elle

se sentit comme frappée au cœur, elle tomba, se roula par terre avec des cris aigus, au milieu de convulsions atroces, et expira en vomissant d'horribles imprécations. Et, quand le prêtre voulut asperger son corps d'eau bénite, chaque goutte bruissait et se consumait sur sa peau comme sur un fer rouge. Elle était morte possédée du diable. On ne la mit point dans un cercueil, un prêtre ne l'enterra point dans le cimetière, mais le petit homme creusa une fosse dans les bois, et l'on assure qu'en ensevelissant la jeune fille, il poussait des éclats de rire.

«Il s'écoula encore bien des années; le petit homme errait toujours avec sa peau de loup. Un voyageur vint à passer; ils parlèrent long-temps ensemble une langue étrangère, et, dans la chaleur de la discussion, le petit homme laissa tomber sa peau de loup; l'étranger s'élança pour la saisir. Le petit homme avait disparu. Le ciel devint obscur, la tour fut entourée de flammes, et l'on vit distinctement une légion de diables enlever le petit homme à travers les airs. Depuis, il ne s'est jamais montré sur le Placis; mais, le 15 de chaque mois, après le coucher du soleil, son âme revient dans la tour; elle luit et voltige dans les ruines comme un feu follet.»

Le conte superstitieux du vieillard m'avait frappé. A mon retour à Bourges, je demandai à un antiquaire de mes amis des notions sur la tour de la Birette, et voici les détails qu'il me communiqua :

Le nom historique de la tour de la Birette est tour *des Bruyères.* On croit qu'elle fut bâtie par Jacques Cœur, en 1440. Cette tour communiquait, dit-on, au superbe Palais qu'il avait à Bourges, par d'immenses souterrains dont une partie existe encore. Jacques Cœur y avait établi le dépôt secret d'une grande quantité de richesses et de marchandises, et ce fut là qu'il se tint caché en 1451, lorsque ses ennemis, après l'avoir perdu dans l'esprit de Charles VII, obtinrent qu'il fût arrêté et condamné, comme convaincu de concussion, de trahison et de sortilège. Son existence mystérieuse à la tour des Bruyères, sa disparition subite, le bruit répandu par ses ignorants contemporains qu'il avait trouvé la pierre philosophale, la découverte de quelques figures singulières sculptées dans ses maisons, et que l'on regardait comme des emblèmes de magie noire et de sorcellerie, enfin la diversité des opinions sur la fin de Jacques Cœur, tout cela contribua à propager dans les campagnes des croyances superstitieuses, dont l'absurdité et l'exagération n'ont fait que croître de siècle en siècle. Une circonstance bizarre confirma dans l'esprit des crédules paysans l'opinion qu'à certaines époques un malin esprit hantait la tour des Bruyères. Le temps, en dégradant la tour, épargna un des milliers de petits carreaux octogones qui garnissaient les fenêtres en ogive. Quand les rayons de la lune, dégagée des nuages, frappaient sur ce carreau isolé, on apercevait comme une flamme brillante et mobile au milieu d'une masse noire.

O. O.

[*La Silhouette,* 21 et 28 novembre 1830.]

LE GARÇON DE BUREAU*.

(*La scène est au Ministère des Finances.*)

PERSONNAGES : Deux Vieux Garçons.

Ils sont petits, trapus, à figure en forme d'écumoire. — Ils conservent encore l'ancienne livrée du gouvernement-parjure. — On voit que ce sont de vieux domestiques qui ont été garçons de recette, valets de chambre, heiduques, et qui sont au Ministère depuis trente ans. — Le plus Ancien a offert à l'Autre une prise de tabac. — Ils ont tous deux déployé leurs mouchoirs carreaux bleus et rouges. — Ils se regardent avant de se moucher. — Ils ont l'air de se défier l'un de l'autre; mais ils guignent de l'œil en même temps, et alors:

L'Ancien. — Hein?...

L'Autre. — Ça va-t-il?...

L'Ancien. — Hé hé!...

L'Autre. — Que dis-tu?...

L'Ancien. — Rien!... (Ils regardent autour d'eux.)

L'Autre. — Ça fait pitié...

L'Ancien, en lui tapant dans la main. — A la bonne heure!... N'est-ce pas?...

L'Autre. — Figure-toi que ces nouveaux, ça ne sait rien de rien!... Le mien, ce petit jeune homme qu'ils ont mis directeur du budget... directeur du budget, dis donc!... et l'on dit qu'il travaillait dans *le Constitutionnel!...* eh! ben,... ça n'a aucun usage des bureaux!... J'ai beau lui dire, tous les matins, où se met le papier blanc, la poudre, où sont les lettres, les ustensiles de bureau!... Bah! c'est comme si que je lui disais rien... Ça joue avec tout!... Et puis il ne s'accoutume pas à moi..., ni moi à lui... Autrefois, je les formais en quinze jours, je les stylais à déposer leurs parapluies dans le coin, à s'accoutumer de prendre leur bois à côté d'eux... (Il fait un geste de doute et hoche la tête.) Pour celui-là..., j'en désespère. Ça n'a pas de capacité. Faut toujours lui dire les mêmes choses... Et exigeant!... faut voir!... i' me fait faire ses commissions... Je les fais... Mais je compte bien lui dire que je suis l'employé du gouvernement. Tiens!... que ça me fait? j'ai acquis ma retraite... j'ai droit à six cents francs,... hein! pas vrai?... Et le tien, comment va-t-il?...

L'Ancien, faisant une moue très-lippue. — C'est pas encore un fameux!... (Tout bas.) I' reconduit les solliciteurs jusqu'à la seconde porte... Moi, je vous les traite!... tu sais... Tiens, faut tenir sa dignité!... Si le gouvernement n'en a pas, est-ce une raison?... Figure-toi! ILS disent : *J'ai l'honneur...* au premier venu. *Ils* serrent la main à des gens auxquels tu n'offrirais pas seulement une prise de tabac... *Ils* crottent leurs tapis... que c'est une pitié!... *Ils* viennent

matin... Mais ça ne durera pas... Ça n'a point de formes... i' n' me dirait pas comme l'autre : «Père Moreau, une bûche!...» i' m' dit d'un air constitutionnel : «Monsieur Moreau!...» ou bien «Moreau» tout court... Quand les employés sont venus lui tirer leurs révérences, il les a appelés *ses amis!*... Je t'en casse, des amis!... il veut les réduire...

L'Autre. — Hein! quel règne se prépare!...

L'Ancien. — Oui, ils vous parlent de désintéressement et de patriotisme, et ils vendent... (On sonne l'ancien.) — Tiens, v'là la scie qui va commencer. (Il regarde sa montre.) Il s'en manque pourtant de dix minutes, qu'il soit huit heures. (On sonne l'autre.)



L'Autre. — V'là le mien qui recommence son train... C'est *flambé*, mon vieux!... Avec les autres, nous étions plus tranquilles. Et puis, soyons justes, quand i' nous employaient chez eux à leux soirées, on avait de l'agrément. On attrapait du punch..., des gâteaux. En ai-je-t'i rapporté à mon petit Polyte! (On sonne et ils se séparent; mais ils reviennent.) Eh! bien, ce petit mioche, qu'a du bon sens..., il a ben vu que tout était changé...

L'Ancien. — Que t'es bête! Jusqu'à ce gros agent de change... eh! ben, i' descendait l'escalier... hier. — Il a dit avec un F*, oui, avec un F, que, sous Monsieur le comte de Villèle, il y avait de l'argent à gagner... au lieur que... (On sonne.)

L'Autre. — Histoire du désintéressement...

L'Ancien. — Je t'en casse, du désintéressement!... Ils vendent tout, qu'on dit! Et i'-z-ont donné des mille et des cents de pension à c'te dame que tu vois venir ici en équipage!... Ça parle des fonds... I' nous ne laisseront que des fonds de culotte... (Ils se séparent en souriant du calembourg et rentrent dans leurs appartements respectifs, en affectant de l'empressement et en agitant leurs plumeaux.)

Alfred Coudreux.

[*La Caricature*, 25 novembre 1830.]

CROQUIS*.

Là..., entre le Cher, l'Indre et la Loire, qui, tous trois, semblent se jouer et lutter avec leurs flots de diverses couleurs; sur un des rochers jaunes dont la Loire est bordée, s'élevait un de ces petits châteaux de Touraine, blancs, jolis, à tourelles, sculptés, brodés comme une *Malines;* un de ces châteaux mignons, pimpants, qui se mirent dans le fleuve avec les bouquets de mûriers qui les accompagnent, avec leurs longues terrasses à jour et leurs *caves en rocher,* d'où sort quelque jeune fille en jupon rouge... Frais paysage, dont le souvenir se reproduit plus tard, comme un rêve... Oui, c'est bien là que je l'ai vue, jeune, aimante et toute à moi!...

HENRI B...

[*La Caricature,* 25 novembre 1830.]

LE JALOUX SAPEUR*.

(*La scène se passe dans la cour du Palais-Royal.*)

LE SAPEUR, PACOT.

LE SAPEUR, poussant un soupir. — C'est du propre!...

PACOT, en se dressant par les épaules, faisant jaillir assez lestement sa salive, et gardant ses deux mains sous les pans de son uniforme. — Vous dites, sapeur?...

LE SAPEUR. — Je dis que c'est bien joli! (en montrant la cour.) Toi-même, conscrit, il ne te viendrait jamais dans l'idée de vouloir faire tourner des sapeurs là-dedans!... Leurs barbes et leur z-haches n'y tiendraient seulement pas...

PACOT. — Oui, sapeur. C'est tout comme le sergent, qui dit que le gouvernement a tort de rester là, vu qu'il est difficile d'y faire des manœuvres! (Silence.) Sapeur?...

LE SAPEUR, regardant entrer la Garde nationale. — C'est des barbes de chez le perruquier, ça!... On fera plus vite un gouvernement que des éventails comme ça!... (Il se caresse la barbe.)

PACOT. — Sapeur?...

LE SAPEUR. — Les bourgeois ont-ils de beaux habits!... Le tambour-major est bel homme!... Oui, faut le dire, il est bel homme; mais ça ne jette pas sa canne en l'air comme on vous les jetait dans la Garde impériale...

PACOT. — Sapeur?...

LE SAPEUR. — Ils peuvent bien payer des millions de milliasses, ils ne feront jamais jeter une canne en l'air comme le vieux Rabourdin* la jetait... Ah! cré coquin, ça allait-il haut, et en tournant encore! il était vaniteux aussi! Et il s'est brûlé la cervelle à Tilsitt parce qu'il avait laissé tomber sa canne devant l'Empereur de toutes les Russies, qu'était prévenu de voir Rabourdin!... C'était là un troupier!... Jamais, jamé! Tiens, vois-tu celui-là qui veut faire des grâces? Encore un singulier pistolet! Rabourdin vous levait son coude — bien arrondi... comme ça! (Il soupire.) Tout ce qu'on peut dire de ceux-ci (il montre les sapeurs), c'est que ce sont des bourgeois;... ça ne s'exerce pas!

PACOT. — Sapeur?...

LE SAPEUR. — Tu tournes l'œil en manière de question? Je parie que tu vas me dire quelque bêtise!...

PACOT. — C'est-y vrai, sapeur, qu'on embête la colonne dans les meilleures sociétés de Paris?...

LE SAPEUR. — Embêter la colonne!... Ah! je t'embête!...

PACOT, hardiment. — Oui, que l'on lui fait des pièces...

LE SAPEUR. — Lui faire des pièces*?... On voit bien que tu ne la connais pas...

PACOT, s'entêtant. — Oui, des pièces de versification!... où l'on lui dit qu'elle est de bronze... que je l'ai entendu lire... Sapeur, faut pas vous fâcher, que il y est question de braise et de fournaise, et autres bêtises... de mirmidons.

LE SAPEUR. — Des mirmidons!... (Il sourit.) Pacot..., que t'es bête! tu ne sais rien de rien en politique. Tu vois ben, les journaux?... Ils ont des colonnes. Manière de dire... Et là-dessus, on t'a fait un calembour pour t'embêter...

PACOT. — Non, sapeur, j'ai vu la colonne de la place Vendôme dans leurs colonnes, comme je vous vois.

LE SAPEUR, faisant toucher sa barbe à Pacot. — C'est-y ma barbe?... à moi?...

PACOT, intimidé. — Oui, sapeur...

LE SAPEUR. — Eh! ben, si c'est ma barbe, ça n'est pas possible! Eh! nom de nom de..., on t'a fait avaler une fière *blague* sans sel!...

PACOT. — Sapeur?...

LE SAPEUR. — Est-ce qu'on peut parler nationalement de la colonne!... Veux-tu que je te dise ce qui peut en parler?... c'est trois cent mille hommes bien alignés, et avec de beaux sapeurs!... Mais il faudrait l'AUTRE, avec ses

mille canons... Voilà les pièces de versification de la colonne!... C'est là, tonnerre de Dieu, la voix de la colonne, et c'est pourquoi qu'on ne l'embête pas... Sans ça, les *autres* l'auraient bien embêtée...

PACOT. — Possible, sapeur!...

EUGÈNE MORISSEAU.

[*La Caricature*, 25 novembre 1830.]

DES CARICATURES*.

— Faites des tableaux, dit-elle.

— Des tableaux? Hélas! madame, et qui les achètera? En ce moment, chacun serre son argent, et les objets d'art les plus précieux sont de nulle valeur.

— Eh! bien, mon ami, faites... des caricatures.

— Des caricatures?

— Oui, on en vendra toujours, on les achètera toujours; c'est la satire, c'est la médisance de l'époque, et vous savez qu'en notre bienheureux pays, on se passerait plus volontiers de manger que de médire.

— C'est une idée. Mais des caricatures... sur quoi?

— Sur quoi, malheureux! des caricatures... sur quoi?

Un émigré valet, pensionné, décoré, indemnisé, tranchant du Jacobin : caricature!

Une femme qui fait de l'héroïsme au lieu de raccommoder ses bas : caricature!

Une sous-préfecture jetée au milieu d'une meute d'avocats aboyants : caricature!

Un sot dont on n'a pu faire ni un marchand, ni un soldat, ni un médecin, ni un huissier, ni un avocat, ni un copiste, ni un décrotteur, ni un homme de lettres, et dont on fait un personnage : caricature!

Un conseiller à la Cour des comptes, avec cette inscription imitée de Beaumarchais : *«Il fallait un calculateur, voilà pourquoi l'on est allé chercher un garçon de caisse chez un libraire.»*

Deux anoblis, l'un par Hugues Capet, l'autre par Napoléon, et disant tous les deux du même ton : *«Pas de privilèges, excepté pour moi.»*

Un bon gros curé chantant du meilleur de son âme : *Domine salvum fac à jamais le gouvernement provisoire!*

Deux saints-simonistes, mari et femme, ont une fille qui, voulant se marier, leur en demande la permission; le père dit oui, la mère dit non.

Le type des avocats politiques, M. Dup...* habillé en portier et tenant *le cordon*, avec cette épigraphe des *Plaideurs* :

On n'entre pas chez nous sans graisser le marteau.

M. l'abbé de Lamennais parlant de liberté : caricature ecclésiastique!

Un jean-jean du 29 juillet, disant à son capitaine : « Si tu me fais mettre à la salle de police, je te fais mettre à la retraite, mon vieux! » caricature militaire!

Mademoiselle Mars dans un rôle de jeune fille, madame Dupuis dans un rôle de jolie femme : caricatures dramatiques!

Louis XIV avec un drapeau tricolore * : caricature révolutionnaire!

Effacer au bas d'une charmante caricature ces mots : « Après vous *la Quotidienne,* » et mettre : *Revue de Paris,* au lieu de *Quotidienne :* caricature badigeonnée!

Un petit jeune homme sans chapeau ni chaussure, et coupant les bandes dans un bureau de journal : on écrira au bas : *Apprenti sous-préfet.*

Un vieux trône et un vieil autel usés, vermoulus, rapetassés, cassés, s'appuyant l'un à l'autre, et se faisant réciproquement tomber...

ALFRED COUDREUX.

[*La Caricature,* 2 décembre 1830.]

UNE LUTTE *.

C'était une femme de vingt-deux ans, pleine de grâces extérieures, de charme, d'esprit. Je l'aimais avec passion et je m'en croyais haï. Je ne sais comment nous nous étions rencontrés, mais, dès que je l'eus vue, son souvenir me domina; elle était la réalité de mes chimères, j'avais lu dans son regard des années de bonheur, si elle voulait me les accorder. Il me fallait d'elle un jour, un moment, un mot; elle me refusa tout avec la sécheresse de l'indifférence; elle a fait de moi un monstre, quand elle aurait pu lier à la sienne une vie heureuse et enviée. Pour elle, j'ai commis un crime, et, pour elle, j'aurais voulu de la gloire. Quand j'étais près d'elle, dominé par l'attrait tout-puissant de sa beauté, de son âme, je me croyais heureux. Il y avait dans l'expression de ses yeux, dans l'indécision de ses paroles, quelque chose que je ne pouvais méconnaître... c'était de l'entraînement; parfois elle y cédait, puis, l'instant d'après, elle évitait de me répondre, ses yeux se détournaient ou n'exprimaient plus rien; elle était froide : alors, elle voyait son devoir, elle l'écoutait. Ces incertitudes me soutenaient quand j'étais absent; je repassais dans mon esprit tout ce qui pouvait me donner de l'espoir, j'étudiais son caractère pour que le mien s'y pliât; j'attendais tout du temps, et... le temps a tout détruit.



Elle avait un vieux mari à qui elle rendait les soins d'une fille. Long-temps je les vis ensemble, sans que ce vieillard m'inspirât la plus légère jalousie. Mais, un jour..., quel souvenir! O supplice qui me donna des sentiments de haine!

Jusqu'à ce jour, Anna m'était apparue comme une jeune fille vivant sous les yeux d'un père. C'était son innocence plutôt que sa vertu que j'avais respectée, redoutant pour elle ce feu des passions qui dévore. Le calme doit être le bonheur pour un cœur de femme, et je n'osais troubler le sien.

Un jour, nous étions tous trois; elle se leva pour traverser la chambre, et passa entre nous. Le contact de sa robe m'émut fortement; je sentis qu'on pouvait s'apercevoir de mon trouble, et, pour le déguiser, je me cachai le visage dans les mains.

Quand je dévoilai ma figure et que je revis Anna, elle était encore près de moi; mais M. de L... l'avait rapprochée de lui, et la tenait par la taille. Alors, je me levai, elle rougit, se dégagea en souriant et détourna son regard, comme si le mien l'eût embarrassée. Il y avait là bien de l'éloquence, bien de l'expression; mais j'étais incapable de raisonner.

Avant de sortir, son mari s'arrêta devant moi.

— Vous êtes jeune, me dit-il, vous avez sans doute une maîtresse qui vous aime, vous vous marierez, vous aurez une femme qui vous aimera; je vous souhaite tout le bonheur que j'ai trouvé.

Pour toute réponse, je m'éloignai de M. de L..., et m'approchai d'Anna. Je ne sais ce que j'allais lui dire, mais heureusement je suivis la direction de son regard, et je fus maîtrisé. Frappé sans doute de ma brusquerie, M. de L... s'était arrêté près de la porte, et nous contemplait avec un étonnement interrogateur. Peut-être dans cet instant a-t-il conçu ce vague pressentiment qui crie intérieurement : «Malheur!» et fait entendre à notre âme comme à nos oreilles le bruit confus des voix qui annoncent un désastre; peut-être le bonheur dont il venait de se vanter fut-il troublé dès-lors, car son visage devint sombre; et il disparut.

Je m'approchai de Madame de L...

— Je suis bouleversé! lui dis-je; je puis l'avoir laissé paraître, mais la faute en est à vous. Vous pouviez m'épargner le mal que vous m'avez fait...

Elle me répondit avec une froideur, avec un sang-froid qui achevèrent de m'égarer, et elle finit par me dire qu'elle ne me verrait plus.

Mais je ne sais à ces paroles quelle frénésie s'empara de moi; je m'emportai comme si j'en avais eu le plus léger droit, et je la menaçai de la perdre dans le monde par des calomnies.

Elle ne fut pas ébranlée.

— Vous serez à moi, lui dis-je; vous ne serez plus à lui — surtout! Je vous forcerai à me suivre.

— Après..., que ferez-vous de moi? dit-elle, avec un calme effrayant.

— Ce que je ferai?...

Je m'avançai vers elle en grinçant des dents, et lui jetant un regard qui lui fit tourner les yeux vers le ciel.

— Je vous tuerai!... lui dis-je.

Quand je me levai, ma voix tremblait de colère; en l'approchant... c'était de crainte. Son visage ne montrait aucune altération, sa respiration n'était pas agitée; elle était imposante.

— Alors, vous serez mon bon ange!... dit-elle.

Cette douceur me toucha. Je fus honteux de mon emportement, je voulus en obtenir le pardon; elle me répondit avec une expression de dédain qui me rendit toute ma rage. En la quittant, je lui dis à demi-voix :

— Quand il vous arrivera un malheur dont la source vous sera cachée..., ne cherchez pas... pensez à moi.

Oh! cela est infâme! mais, dans ce moment, je parlais du fond du cœur, il était plein de haine.

Le lendemain se passa sans me donner de calme; j'étais fou. Ces mots que j'avais prononcés revenaient toujours à mon esprit : *« Vous serez à moi; vous ne serez plus à lui. »*

Poussé par je ne sais quelle fatalité, je retournai vers cette maison, quoique j'eusse juré de n'y jamais rentrer. Il était onze heures du soir. Anna venait de se retirer dans son appartement. J'y pénétrai sans être vu. Je ne sais ce que je voulais. Pouvais-je même l'emmener?

Je n'y songeais pas; je ne cherchais rien. J'entendis un pas, je reconnus le sien. Mon premier mouvement fut de me cacher, et je me mis derrière une porte. Alors seulement, il se fit jour dans mes idées, je sentis l'odieux de ma conduite. Ma jalousie, mon égoïste amour furent oubliés. Je ne vis plus que le malheur que je pouvais attirer sur Anna, et j'aurais voulu au prix de ma vie être loin d'elle.

Au même moment, d'autres pas se firent entendre. M. de L... entra, il prit des livres et allait se retirer, lorsque mon ombre projetée sur le mur l'obligea de regarder avec attention. Sa main s'avançait pour terrasser un homme qui en eût voulu à sa vie, quand, dans cet homme!... Il me reconnut... Moi!...

Sa main retomba et il éclata en invectives. Sa voix excita en moi une rage dont je ne fus plus le maître.

— Du bruit!... pensai-je, il va la perdre...

Alors, je le regardai comme responsable de ce qui allait arriver. Il était pâle, ses lèvres tremblaient, il fixa Anna :

— Malheureuse!... dit-il.

— Taisez-vous! m'écriai-je, ne l'insultez pas.

Il voulait, le pauvre vieillard, secouer la force de ma main qui lui retenait le bras.

— Monsieur, dit-il en me regardant d'un œil jeune de colère, entre nous ce sera plus tard!... — Mais elle, je ne la souffrirai plus chez moi. Qu'elle parte sur l'heure même!... — Qu'elle retourne dans sa famille!...

— De l'éclat?... Vous n'en ferez pas, vous le jurerez sur l'honneur!... lui répondis-je. — Vous m'entendrez..., vous me croirez.

— Je n'entends rien! j'ai prononcé, laissez-moi. Sortez, — ou j'appelle.

— Je vous suis.

A ce moment, mon sang bouillait avec tant de violence, que j'avais peine à me soutenir. J'étais porté à un degré de fureur auquel l'homme ne se connaît plus.

Un mot de mépris adressé par M. de L... à sa femme acheva de troubler ma raison.

Je me jetai sur lui comme un insensé. Nous n'avions d'arme que notre seule force. Il gémissait et se défendait faiblement. Nous n'étions ennemis que depuis

un instant, et — pour terminer cette haine — il fallait notre vie à l'un des deux. A lui, peut-être la vengeance eût suffi; mais, comme il était attaqué, il cherchait à se défendre. C'est lui (oui, c'est lui, j'ai besoin de le croire!) qui se dirigea vers la fenêtre. Je m'en éloignais, et ses efforts m'en rapprochaient toujours. J'étais jeune, fort... Il était vieux et faible, la fenêtre était basse... Il cherchait à m'entraîner... Je résistai... Nous nous séparâmes... J'entendis le poids de son corps sur le pavé...

Je demeurai glacé d'horreur. Je tombai sur une chaise, incapable d'aller au secours de cet homme, et oubliant de m'éloigner, indifférent même sur le sort d'Anna que je ne voyais pas près de moi. J'étais seul, tout ce qui m'entourait me faisait peur. Je regardais mes mains, croyant que j'allais les trouver tachées de sang.

J'entendis du bruit.

En quittant la chambre, je rencontrai madame de L... Elle ignorait ce qui s'était passé. Je me jetai à ses genoux, et je la conjurai de me dire un mot de pardon.

Elle se méprit sur le sens de mes paroles, regarda vivement du côté de la porte, et me fit signe de me taire; puis, serrant avec tendresse mes deux mains dans les siennes, elle pencha sa tête vers moi et une larme tomba sur ma joue.

— Nous ne nous verrons donc plus?... dit-elle.

J'étais hors d'état de lui répondre.

Cette parole d'amour près du cadavre de ma victime, cet aveu que j'obtenais au moment où Anna allait me haïr, quand je devenais un assassin, me semblait un sacrilége. Lorsque je la vis près d'entrer dans la chambre que je quittais, je retrouvai des forces pour l'en empêcher.

— Qu'y a-t-il donc? demanda-t-elle. Je veux voir.

Je me mis devant elle.

— Vous n'entrerez pas!... — par pitié pour moi — pour vous-même.

A ces mots, elle jeta un cri, me repoussa avec violence, et entra malgré moi. Elle alla se jeter à genoux, en se cachant le visage dans les mains, comme une enfant près de qui la foudre viendrait d'éclater.

Elle releva les yeux et les promena dans la chambre, craignant de les arrêter sur un objet effrayant. Je m'approchai d'elle.

— Je dois vous quitter!... lui dis-je. Si l'on me voyait ici, vous seriez compromise...

Elle se leva précipitamment, disant des mots sans suite, pleurant... Elle me faisait pitié.

J'allais partir.

Elle s'approcha de moi, et dit d'un air égaré, d'une voix sourde :

— Où donc?...

Je la crus folle. Je montrai la fenêtre, et un froid glacial courut dans mes veines.

Elle s'éloigna de la croisée comme d'un brasier, son regard m'effraya. Elle perdit la force de pleurer; ses sanglots la suffoquèrent.

Je ne pouvais me résoudre à laisser seule, dans un pareil moment, une femme jeune, craintive; mais ma raison revenait à la pensée du danger qui pouvait l'atteindre. Son honneur, sa vie même, j'avais tout compromis, car nous étions seuls ensemble. Mon sang se glaçait.

— Il faut de la fermeté, lui dis-je. Appelez, soyez effrayée!... Dites qu'il est tombé; dites ce que vous voudrez, mais sauvez-vous de la honte, sauvez-vous de la mort.

Je m'élançai hors de l'appartement, hors de la maison.

C'est ainsi que je m'éloignai d'Anna; tels furent et le mot d'amour que je désirais, et le moment d'union que je rêvais.

Unis dans la mémoire, — séparés à jamais par un souvenir d'exécration!

Le lendemain, je quittai Paris, pour ne pas avoir à écouter avec indifférence les récits de ce malheur, dont le poids m'a fait vieux à trente ans.

Lorsque je revins, on avait cessé de s'en occuper.

Les amis de madame de L... parlaient de son entrée à la Visitation.

On croyait alors qu'elle n'y passerait que le temps de son deuil, mais elle y mourut après un court noviciat.

Le comte ALEX DE B...

[*La Caricature*, 2 décembre 1830.]

LES LITANIES ROMANTIQUES*.

M. S..., qui jouit en ce moment à Paris de la singulière célébrité qu'y donne une grande fortune, ne sachant par quelle spécialité se singulariser, s'est constitué le Mécène de la littérature. Tous les mardis, les hommes qui passent à Paris pour avoir du talent sont conviés à un dîner pour lequel son cuisinier tâche de se surpasser; et depuis six heures jusqu'à minuit, les adeptes, les néophytes, les génies, les catéchumènes font tout-à-la-fois du chyle et de l'esprit.

Malgré le bon accueil acquis aux poëtes, aux romanciers et aux dramatistes qui se lèvent sur l'horizon littéraire, il n'y a qu'un petit nombre d'auteurs admis à connaître la pensée intime du patron.

M. S... est un homme de quarante ans environ, petit, maigre, à cheveux noirs, à sourcils épais, peau brune, les yeux enfoncés et bordés d'un grand cercle fauve légèrement ridé. Il parle peu, mais ses remarques annoncent toujours une connaissance profonde de la littérature. Il devine l'idée-mère d'un chef-d'œuvre avec le talent d'un critique consommé. Il est difficile. Il sent la poësie en homme qui en est idolâtre; et, comme il se pique de savoir découvrir les beautés des œuvres dédaignées par le public, pour obtenir son suffrage, le plus beau titre d'un auteur est une chute. Mais le sens délicat dont est doué M. de S... devient, à entendre ses familiers, la source d'un malheur perpétuel; car la poësie qu'il rêve, il ne la trouve nulle part complète, grande, forte, que dans ses propres conceptions. Parlez-lui du *Mangeur d'opium*, des *Contes d'Espagne*, de *Melmoth's*, de *Smarra*, du *Giaour*, du *Rêve de Jean-Paul*, de *la Ronde du sabbat*, etc... Oh! alors, il s'émeut, il s'anime, et trouve pour peindre ses idées des expressions qui *saisissent*, qui le font même, dit-on, reconnaître pour le chef de la génération puissante aux mains de laquelle est confiée la gloire du XIXe siècle!

Un de mes amis ayant répondu de moi corps pour corps, je fus introduit dans cette maison sacrée; et, après y avoir dîné plusieurs fois, après y avoir lu quelques morceaux sur lesquels je comptais pour produire de l'effet, j'eus l'inappréciable avantage de plaire à M. S..., et d'être mis au rang de ceux à qui son âme se révèle. Cette amitié ne laisse pas que d'être fort agréable, car notre généreux amphitryon secourt avec grâce les littérateurs dont les compositions obtiennent son approbation, et il ne redemande jamais l'argent qu'il prête...

J'arrivai à un tel degré de faveur que M. S... ne me déguisa plus ses opinions. Quand je lui lus une nouvelle ode de M. Victor Hugo, il me dit en haussant les épaules :

— C'est encore trop clair, trop expliqué; il ne laisse rien à deviner!...



Si je lui déclamais une harmonie de M. de Lamartine :

— Beaux accords!... C'est une lyre qui n'a qu'une corde... Ce poëte nous rabâche l'avenir!... Mais il y a parfois de beaux nuages!...

Toutes ces sentences annonçaient un esprit si dédaigneux, que je ne doutai pas qu'il ne fût en possession d'un grand secret de poësie.

— Châteaubriand?... lui dis-je, un soir, afin de voir si quelque chose était sacré pour lui.

— Il fit une petite moue et me répondit :

— Pas une situation nouvelle!... C'est du style!... travail d'ébéniste!...

— Et M. Cousin?..,

— Oh! beau!... sublime!... prodigieux! Il y a dix apocalypses dans cet homme-là!...

Le soir où je lui lus mon célèbre conte fantastique intitulé *la Peau de chagrin*, il m'offrit de me l'acheter mille écus, à condition de le lui laisser imprimer à vingt exemplaires. J'y consentis. Il me remercia de cet acte de condescendance, comme d'une faveur, et alors il acheva mon initiation, en me proposant d'assister à une lecture qu'il devait faire, vers minuit, quand il n'y aurait plus dans le salon que ses amis intimes... J'acceptai.

Le jeune auteur auquel je devais mon entrée au logis vint à moi, et me dit d'un air de mystère :

— De la prudence, et imitez-nous...

Je n'avais pas besoin de cette recommandation. Je commençais à entrevoir que M. S... était dominé par quelque manie, et que mes amis la respectaient, soit par compassion, soit par intérêt. Nous nous groupâmes sur des chaises, sur des divans; et tous, dans l'attitude de *Lamentins* humant l'air frais sur le rivage, nous ouvrîmes les oreilles en regardant le poëte par excellence, qui, placé devant la cheminée, toussait en dépliant un papier... Il lut d'une voix lente et grave la pièce suivante, où, par des procédés typographiques, l'imprimeur a essayé de reproduire les points d'orgue, les soupirs et les œillades par lesquels M. S... sépara, fractionna, *fragmenta* les phrases de cette œuvre :

CROQUIS.

« Ce sont des voix confuses..., faibles, graves, claires, riches, sombres; — une vague harmonie — semblable au son des cloches répandues dans les campagnes, par une matinée de printemps, un dimanche, à travers les jeunes feuillées, sous un ciel bleu; — puis de blanches figures, de beaux cheveux, des fleurs, — un rire ingénu, — des jeux sans pensée, sans fatigue;... — des châteaux d'argile bâtis aux bords d'une source; — des cailloux blancs, verts, jaunes ou rouges ramassés dans l'eau; — l'eau! — frissonnant sur des pieds nus. — Pour un rien, des pleurs mouillent des yeux vifs...

« LA MORT se dresse avec des os blanchis qui craquent, ses orbites sans prunelles, ses dents sans lèvres, et le jour passe à travers ses côtes noires... Elle emporte la mère, la grand'mère, la nourrice, — le bon fermier. Les habits sont noirs, voilà tout... — Les marguerites poussent sur les tombes.

« — Dieu! les jolies fleurs!... — Elle m'aime, un peu, beaucoup, passionnement!...

« Voici des pensées d'homme. — Orphelin... — des livres, des études! — Apprendre : — le passé, le présent, la loi, la religion, le bien, le mal. — Un homme a trente-deux vertèbres. — Un lys est un liliacée. — Il y a eu un déluge. — Y a-t-il un enfer?... — Une femme apparaît belle comme un désir, — jeune comme une fleur fraîche éclose. — Un petit pied. — La grande tempête du cœur s'élève. — Il y a là un vieillard. — Tuez-le! — Il est mort. — Son cadavre sert d'oreiller aux deux amants. — La vie passe entre eux comme un fer chaud. — Ils se comprenaient pour le crime, ils ne se comprennent plus pour le bien. — Le vice unit, mais il sépare. — Un grand fantôme pâle se lève : — l'INCRÉDULITÉ!

« — Dieu! *C'est moi*...

« Et le fantôme se rassied sur des volumes poudreux, sur une masse d'or qui ne le nourrit pas. — Le concert continue. — Il étourdit. — Le temps s'écoule comme de la glace qui fond au soleil.

« Un jour, LA MORT reparaît flamboyante avec un glaive à la main. — Il y a eu un duel! — Sa voix retentit dans les oreilles, comme un bruit qui réveille au milieu de la nuit. — Alors, elle se fait comprendre : elle explique la campagne et commente le lever du soleil; — elle conseille le mariage. —

Le commerce arrive avec ses espérances trompées et ses chagrins réels. — L'ambition se montre, comme un colporteur qui étale des rubans, des ajustements, des dentelles, des écharpes. — Sa balle est pour tout le monde; — seulement, il lui faut de l'argent. — Alors, Henri s'assied sur un gril et vit sur un brasier ardent. — Tantôt il se retourne sur le flanc gauche, tantôt sur le flanc droit. Ce n'est plus un concert!... c'est une mêlée, un combat, une bataille; — les volées de canon étourdissent.

« — Il faut marcher!..., il faut périr!

« — Pourquoi?...

« — Marche! — En avant!

« La jambe fait souffrir. — La maladie se hisse de la tête aux pieds. — Elle tenaille le cadavre en attendant que la Mort le prenne. — Arlequin vous amuse avec des hochets : ce sont des châteaux commencés, — de grands châteaux en pierre de taille... — des fermes à réparer... — des reports à la Bourse... — une fille d'Opéra... — Farces classiques! du mouvement et du bruit. Tout-à-coup, dans l'ombre, point une petite lumière qui grandit insensiblement.

« — Henri! Henri! crie une voix d'en bas.

« C'est la complice, impatiente d'être seule au rendez-vous,.. Tout ce qui était obscur devient clair, et tout ce qui était clair devient obscur. — Un vieux prêtre arrive, dit trois paroles... L'avenir scintille et fait cabrer le cheval superbe : il dresse les oreilles!.., — Une vieille femme, froide, noire, veut vous embrasser; mais elle vous mord. — Tout est dit...

« — Où vais-je?... où suis-je?... Dans la lumière ou dans l'ombre?... Adieu, mes enfants!... Soyez unis!... Je veillerai sur vous.

« Ah! bah! le lendemain ils se disputent sur le cercueil, et jouent aux dés votre meilleur fauteuil, car ils veulent tous l'avoir... — Voilà bien des choses pour une once de boue placée entre deux silences! »

Quand la lecture fut terminée, il se fit un grand soupir. Puis, chacun de nous, se réveillant de la stupeur où il paraissait plongé, dit son mot d'éloge avec un accent, un geste, une physionomie appropriés à son caractère. Ce furent les acclamations de tout un chœur de chrétiens à l'église, par un moment d'extase.

— C'est biblique!...

— C'est une toile qui se déroule!...

— C'est une pyramide chargée d'hiéroglyphes!...

— C'est sombre et magnifique comme une nuit d'hiver!

— C'est de la poësie qui ne peut malheureusement être comprise que de dix hommes par peuple!...

— C'est un monument! c'est une statue éternelle!...

— C'est encyclopédique!...

— C'est le monde entier!...

— C'est une épopée!...

— C'est une tour d'ivoire sculptée!...

— C'est une lanterne travaillée qui étincelle!...

— C'est tout Platon dans une page coloriée!...

— C'est Homère, le Dante, Milton et l'Arioste, traduits par une vignette du moyen-âge!...

— C'est apocalyptique!...

— Oh! c'est Saint Jean dans Patmos!...

— Cela me fait l'effet d'une dose d'opium qui révèle l'univers et le jette dans un rêve!

— C'est un miroir concentrique où la nature se réfléchit!...

— C'est la notice du genre humain!...

— C'est un poëme!...

— C'est notre biographie stéréotypée!...

— C'est une nielle de Florence!...

— Ce sont les vitraux d'une cathédrale!...

— C'est un livre!...

— Il y a des *mots!*... C'est plein de mots!...

— Puis les voix devenant confuses, j'entendis comme un chœur d'Opéra, à travers le bruit duquel perçaient certaines notes plus fortes que les autres :

— Psychologique, — œcuménique, — polytechnique, — pathologique, — figue, — plique, — blique, — curieux, — divin! — d'honneur!.., — étourdissant! — vissant, — dépavant!... — gisant, — poëtique, — scriptural!... — Byron!... — Qu'est-ce que Byron?... — Scott, — Crott, — Bon, — Tal, — Pal, — Zchokke!...

Le patron voulut parler, chacun se tut, et alors il dit modestement :

— Non, c'est bien, ce n'est que bien!... — Qu'en dites-vous?... s'écria-t-il en s'apercevant que je n'avais rien dit, épouvanté de l'agilité avec laquelle mes amis sautaient sur la corde.

— C'est un foyer!... répondis-je; un foyer de poësie, de philosophie, de psychologie, de fantasmagorie, de philanthropie, d'amphibologie, ajoutai-je en me mordant la langue.

Mais il m'avait heureusement tourné le dos...

Le maître hocha la tête, et le punch circula...

ALFRED COUDREUX.

[*La Caricature*, 9 décembre 1830.]

LE PETIT MERCIER*.

GLOIRE à toi, roi du mouvement, souverain du temps et maître de l'espace!... Salut, être courageux, créature composée de salpêtre et de gaz carbonique..., qui donnes des enfants à la France pendant tes nuits laborieuses et qui remultiplies, pendant le jour, ton individu, pour le service, la gloire et le plaisir de tes concitoyens!... Salut, toi qui as résolu le problème de suffire, à la fois, à une femme aimable, à ton ménage, au *Constitutionnel,* à ton Bureau, à la Garde nationale, à l'Opéra, à Dieu, à tout... et qui tires parti de tout, transformant en écus, *le Constitutionnel,* ton Bureau, l'Opéra, la Garde nationale, ta femme et Dieu!... Salut, prince des cumulards, irrépro-

chable cumulard, cumulard intéressant, honte des oisifs, image vivante de l'*utile dulci!*...

Pardonnez-moi cette incroyable hyperbole, mais encore un mot, et vous la chanterez à la gloire de l'homme en qui je veux célébrer l'UTILITÉ même!...

Levé tous les jours à cinq heures, il a franchi, comme un oiseau, l'espace qui sépare la rue de la Barillerie de la rue Montmartre; et, qu'il vente, tonne, pleuve ou neige, il est au *Constitutionnel,* attendant la charge de journaux dont il a soumissionné la distribution! Il reçoit ce pain politique avec avidité, le prend, le porte; et, à neuf heures, il est au sein de son ménage, débitant un calembourg à sa femme, lui dérobant un gros baiser, dégustant une tasse de café ou grondant ses enfants! Puis, à dix heures moins un quart, il apparaît rue Garancière, à la Mairie!...

Là, posé sur un fauteuil, comme un perroquet vert sur son bâton, jusqu'à quatre heures, il écrivasse, chauffé par la ville de Paris, inscrivant sans leur donner une larme ou un sourire, les décès et les naissances du ve arrondissement!... Le bonheur, le malheur de tout un quartier passe par le bec de sa plume, comme l'esprit de M. Jay, la polémique de M. Étienne et l'encre de M. Chaignieau étaient naguère sur ses épaules... Rien ne lui pèse! Il va toujours chanteronnant, prend son patriotisme tout fait dans le journal, ne contredit personne, crie ou applaudit avec tout le monde, et vit en hirondelle!...

A deux pas de Saint-Sulpice, il peut, en cas d'une cérémonie importante, laisser sa place au garçon de bureau, et aller chanter un *Requiem,* à ce lutrin dont il est, le dimanche et les jours de fête, le plus bel ornement, la voix la plus imposante, où il tord avec énergie sa large bouche en faisant tonner un joyeux — *Amen!*... Il est chantre!...

Libéré à quatre heures de son service officiel, il apparaît pour répandre la joie et la gaieté au sein de la boutique la plus célèbre qui soit en la Cité. Sa femme est mercière. Il n'a pas le temps d'être jaloux; car c'est plutôt un homme d'action que de sentiments. Aussi dès qu'il arrive, il agace les demoiselles de comptoir, dont les yeux vifs attirent force chalands... Il se gaudit au sein des parures, des fichus, de la mousseline façonnés par ces habiles ouvrières; ou, plus souvent encore, avant le dîner, il copie une page du journal ou porte chez l'huissier quelque effet en retard...

A six heures, il est fidèle à son poste, et se trouve planté, soit à l'Opéra, soit aux Italiens, prêt à se formuler en soldat, en Arabe, en prisonnier, en sauvage, en paysan, en officier, en ombre, en patte de chameau, en lion, en diable, en génie, en Africain, en esclave, en grand seigneur..., toujours expert à faire de la joie, de la douleur, de la pitié, de l'étonnement, à pousser des cris, à se taire, à chasser, à se battre, à représenter Rome ou l'Égypte, mais toujours mercier au fond du cœur...

A minuit, il redevient bon mari, tendre père, il se glisse dans le lit conjugal, l'imagination encore tendue par les formes décevantes des nymphes de l'Opéra, faisant ainsi tourner au profit de l'amour

conjugal les dépravations du monde et les voluptueux ronds de jambe de la Taglioni !... Enfin s'il dort..., il dort vite, dépêchant son sommeil comme il dépêche sa vie...

Comme il est bel homme, il a obtenu la place lucrative de tambour-major de sa légion. Alors, les dimanches, il est, selon les vœux de l'église et du général La Fayette, au chantre divin, rossignol liturgique, ou modèle des grâces, une sorte d'Apollon militaire, réglant la marche des tambours, et se balançant en tête de la garde nationale, comme une préface de Victor Hugo devant un volume de poësie !...

N'est-ce pas le mouvement fait homme, l'espace incarné, le cumul en chair et en os, le protée de la civilisation ? C'est un homme qui résume tout : histoire, littérature, politique, gouvernement, religion, art militaire !... C'est une encyclopédie vivante et un atlas grotesque ; il porte le matin *le Constitutionnel ;* pendant le jour, il stipule la vie et la mort ; le soir il représente le monde entier. Il est sans cesse en marche comme la société ! En lui tout est jambes !... Il cumule Dieu et le Diable, le gouvernement et l'opposition ; et, de ses huit industries, de ses épaules, de son gosier, de ses mains, de ses mollets, de sa femme et de son commerce, il retire, comme d'autant de fermes, des enfants, douze mille francs et le plus laborieux bonheur qui ait récréé cœur d'homme ! O mon voisin !... tu es, sans t'en douter, un symbole dont ta femme a seule la clef !... Va, cours, poursuis ta carrière,... Te reposeras-tu jamais ? Mort, ton chagrin serait d'être couché sans espoir de mouvement... Sois tranquille, tu trouveras encore de l'emploi parmi les ombres, et tu reviendras peut-être dans les romans nouveaux, soit comme esprit, soit comme génie !...

Gloire à toi, roi du mouvement !

[*La Caricature*, 16 décembre 1830.]

LA MORT DE MA TANTE*.

ITALIE ! ne te lèveras-tu donc jamais en masse pour exterminer et les *Tedeschi* et surtout les sots livres que tant de sots ont voulu faire en ton honneur ? Comment ! tu n'as pas de poëte, de satirique, de vengeur assez audacieux pour immoler, sous une poignante moquerie, ceux qui vont te polluant sans cesse, toi et tes ravissantes figures, ton ciel chaud, tes monuments fauves, tes ardents paysages, tes montagnes bleues et tes belles vallées inondées de lumière et d'amour !

Ah ! si je vais visiter jamais ce pays de poësie et de passion, de paresse et de soleil, je serai comme un prêtre amoureux qui, prudemment, ne publie pas ses conquêtes, jouissant, dans l'ombre et le silence, des trésors complaisamment offerts à sa vue discrète...

Quoi ! cette terre n'a pas un seul vallon secret, une petite grotte, — grande

comme une pantoufle, — brune, étroite et moussue, où puisse aborder un voyageur en s'écriant : — «J'arrive ici le premier!...»

Non, le vulgaire a si bien piétiné, tâté, sali, foulé cette vieille débauchée, encore dans les langes du despotisme, et qui, au mot de «Liberté!» élève sa tête, comme un enfant curieux de voir au delà de son berceau; il a si bien fatigué ce carrefour depuis long-temps effondré par les *aldermen* et les *tourists* du monde entier, que je n'y connais pas un seul point vierge dont la description puisse imprimer une piquante verdeur à ce passage, où je voudrais placer LA MORT DE MA TANTE en forme de vignette capricieusement dessinée au bas d'un livre, pour y remplacer le mot-FIN!... Car, après tout, la mort est la fin de bien des livres!...

Eh! bien, elle mourut à un endroit que j'ai toujours admiré dans une des estampes du voyage de l'abbé de Saint-Non... C'est à l'extrémité de la baie de Naples. (Voyez la planche XXIX.) Ah! quel ciel!... Par le corps du Christ! l'artiste, le graveur et le typographe l'ont miraculeusement bien rendu!... Ces nuages me réchauffent!... Il y a du feu sur ce froid papier!... Tout le monde se dira comme moi : — «Voilà bien comme je me figure que doit être l'Italie! Est-il possible de mourir sous les caresses de cette brise?... — en respirant cet air embaumé, cette haleine pleine de vie, en voyant scintiller les facettes lumineuses de ces flots diaphanes qui se succèdent sur le rivage comme des mots d'amour!...»

A l'aspect de cette estampe, je devine qu'il est midi! J'entends, au milieu de ce profond silence, les gazouillements d'une cigale. Et voyez donc cette chèvre qui grimpe, et qui, de ses deux lèvres lascives, arrache avec dépit la baie d'un fruit et la feuille de cet arbre. N'admirez-vous pas aussi ce fainéant couché qui bâille, à deux pas de ces pêcheurs groupés autour d'un homme improvisant sur sa guitare un chant doux et suave... Quel peuple! Il atteint sans peine ce que les Anglais et les riches cherchent en vain. C'est là qu'il faut aller vivre, et non pas mourir!... Ah! quel endroit j'ai choisi pour faire expirer ma tante! La mort et ce paysage!... mais c'est une antithèse!

— La signora aurait certainement vécu fort longtemps encore, sans le naufrage de *la Santa Maria*, disait un vieux médecin.

— Non, docteur! Tenez, le cœur était affecté d'un anévrisme, et... elle serait toujours morte, répondit un chirurgien vêtu d'un tablier sanglant, et qui se grattait la tête avec le manche de son scalpel.

Les médecins discutaient devant le cadavre ouvert de ma pauvre tante!... Et son fils était dans le salon voisin, abîmé dans une horrible douleur.

— N'entrez pas, mon cousin, lui dis-je, ils font l'autopsie...

— Horreur! s'écria Sébastien.

Et il sortit dans un état d'irritation qui ressemblait à une frénésie.

Au bord de la mer, il entendit, vers le soir, le chant lugubre des prêtres qui étaient venus chercher processionnellement... le corps de sa mère.

— Monsieur, l'on n'attend plus que vous pour la cérémonie, lui dit poliment le majordome de la Mort.

— Je n'irai pas!... s'écria-t-il.

— Voilà un jeune homme bien dépravé! répondit en murmurant le vieillard officiel.

— Il est donc sans religion? ajouta un lazzarone.

— Il ne croit pas à la Vierge!... cria une vieille femme.

— C'est pourtant sa mère!... dit un pêcheur.

La foule s'accrut, elle se passionna, rugit, et le tumulte commença.

— Un hérétique!... un parricide!... un excommunié!... — A mort, parricide!... hérétique!...

Sébastien, immobile et froid, regarda dédaigneusement cette foule. Le convoi de sa mère se voyait dans le lointain. Les prêtres suivaient les contours du rivage pour aller au cimetière...

— *Stivalissimi* (triples niais)!.., cria une voix forte partie d'une large poitrine.

En apercevant un marin trapu, carré, colère, les gens du groupe ne lancèrent pas les pierres qu'ils avaient ramassées pour assommer le prétendu parricide.

— Il a sauvé sa mère lors du naufrage de *la Santa Maria!* dit le marin d'une voix mâle.

— Quoi! c'est lui?... Ah! c'est lui!... Bravo! bravo! bravo!... Pauvre jeune homme!...

Puis tout-à-coup soixante bras s'élevèrent pour porter le héros en triomphe.

— Laissez-le donc! s'écria le seul matelot qui eût échappé au naufrage de *la Santa Maria.* Ne voyez-vous pas qu'il est presque évanoui de douleur?

Le convoi ayant tourné l'angle d'un rocher, venait de disparaître, et Sébastien ne voyait plus, dans le lointain, les prêtres, leurs torches, le cercueil et la croix...

J'accourus, et j'aidai le matelot à porter mon cousin dans la ville où sa mère était morte la veille.

La peuple alla se joindre au convoi, et chaque Napolitain débitait pieusement un certain nombre de *Pater* et d'*Ave* sur la tombe de la signora : seule aumône qu'ils pussent faire; — une aumône en nature, une prière vive et sincère, un sentiment plus précieux que toutes les richesses de la terre, un concert de vœux pour le bonheur de la morte, pour ma tante bien-aimée!... — Elle était belle encore à trente-six ans. Vous l'eussiez adorée, autant que moi, qui en étais amoureux!

— Poverina!... disaient-ils en revenant, piccinina!... poverina!...

Puis ces braves gens, mobiles comme des nuages, rencontrèrent des marionnettes en arrivant sur le port. Ils oublièrent tout pour le seigneur Polichinelle, — le plus puissant de tous les souverains. — La vertu, la religion sont de belles institutions; mais, à Naples, Polichinelle lutte toujours, avec succès, contre ces deux principes sociaux, et il les fait sauter joyeusement en achevant sa partie de bâton avec le commissaire...

Et, comme ces Napolitains naïfs, je devais aussi, un jour, ne plus penser à ma tante, que parfois, le soir, si je retrouve un de ses gestes dans les gestes d'une jolie femme; ou si, en regardant les tisons d'un foyer, je reconnais dans les caprices du brasier, son nez fin, plein d'enjouement... Ainsi, de toutes les tantes!... Et, un jour, de moi, de vous!... La mémoire est une courtisane, — toujours au dernier venu, au plus riche!

Le comte ALEX. DE B....

[*La Caricature*, 16 décembre 1830.]

LES DEUX AMIS*

(CONTE SATYRIQUE).

> L'homme n'est ni absolument bon, ni absolument méchant. — Il obéit aux circonstances ou à son organisation.
>
> (*Monographie de la vertu,* ouvr. inédit.)

> C'était l'homme tel que Dieu l'a fait.

I

L'UN.



Ils avaient le même tailleur et le même bottier. Ils se tutoyaient. Chacun d'eux pouvait sans danger dire à l'autre : « Mais, mon cher, tu es stupide, tu n'as pas le sens commun. » Les amis de l'un étaient les amis de l'autre. Ils avaient commencé par avoir un duel, et leur pacte s'était signé avec du sang. Ils marchaient exactement du même pas lorsque, parcourant bras dessus, bras dessous, le boulevart de Gand, ils agitaient leurs cannes d'ébène, riaient tout haut et regardaient sous le nez les jeunes femmes.

Mais tout cela ne dit rien, ne signifie rien. Ces symptômes appartiennent à toutes nos amitiés vulgaires, qui n'ont pas plus de longévité qu'un vaudeville. Voici l'essentiel. Ils se prêtaient de l'argent !... toutes les fois qu'ils en avaient, sans en prendre note, sans se réclamer l'intérêt de l'intérêt, et ils étaient arrivés à trouver autant de plaisir à prendre, ou à demander, qu'à offrir et à recevoir.

Enfin, c'était une amitié aussi solide, aussi vraie, aussi nécessaire, que celle de deux honnêtes forçats couchés sur le même banc durant dix années, sauf la marque.

L'Un était blond comme une jeune Anglaise : le teint pâle, les yeux bien fendus, verts et spirituels. Ses cheveux se bouclaient naturellement. Il était maigre, et d'une taille élancée. Il avait un petit pied, de jolies mains, un son

de voix pur, un organe enchanteur. Joignez à cela du goût, une grande élégance de manières, et vous comprendrez que c'était un jeune homme accompli, réussissant à tout, et bloquant une bille avec la même sécurité de coup d'œil et de tact qui lui permettait d'abattre une hirondelle au vol. Il avait bien été au collége; il avait bien martelé des vers avec le *Gradus ad Parnassum;* il savait que *Kirie eleison imas* est du grec; *amen* du latin; *il padre m'abandonna* de l'italien; *va te promener* du bon français; que *calorique* et *gaz hydrogène* appartenaient à la chimie; mais, quoiqu'il eût remporté des prix et qu'il sût toucher du piano, le fait est qu'il était ignorant comme un frère de la doctrine chrétienne, et cependant possédait l'esprit des choses. Il soutenait admirablement une discussion sur la *voie du progrès* dans laquelle était entré le XIX[e] siècle; il connaissait tous les mots à la mode, relevait à propos son col ou sa cravate, en donnant son suffrage, ou en lançant une désapprobation négative au discours d'un savant modeste; il était expert dans l'art de répondre à une objection par une plaisanterie, ou de réparer une demi-sottise par d'adroites flatteries. Aussi, monsieur Ernest de Tourolle passait-il pour un de ces hommes de mérite propres à tout aux yeux du monde, et bons à rien au dire de l'observateur.

Les femmes étaient toutes pour lui. Par conséquent, les hommes se taisaient.

Monsieur Decazes l'avait nommé préfet; mais Ernest ayant refusé d'aller à Carcassonne, parce que le pays ne lui convenait pas, il en était résulté cette croyance générale que le jeune monsieur de Tourolle préférait n'être rien, plutôt que de perdre son indépendance dans une carrière de servilité.

Trop frivole pour mettre du calcul dans ses actions, il avait assez de vanité pour adopter celle des interprétations du monde qui lui était la plus favorable, et alors il passait pour posséder éminemment ce que le monde appelle *l'esprit de conduite,* qualité négative que les sots ont mise à la mode, et qui conviendrait sans contredit à la *mule du Pape,* parce que, elle aussi, ne mange qu'à ses heures, et sait distinguer la voie crottée de la voie propre.

Riche et dissipé, Ernest pouvait être cité comme le modèle de ces jeunes Parisiens que l'habitude des jouissances finit par corrompre de bonne heure. Sous la mine d'une jeune mariée, il cachait un cœur de vieux sénateur du temps de Tibère. Avec quelle finesse de ton et quel esprit de saillie il avait l'art d'absoudre une faute, quand elle était commise avec gaieté ! Il eût peut-être conspiré, comme les quatre jeunes gens *dits de la Rochelle,* la liberté de son pays; mais il n'aurait pas voulu finir sur la place de Grève, *parce que la guillotine est sale*, parce qu'il y a quelque chose d'ignoble dans ce couteau, ce panier de son et ces planches... C'était un brave et bon jeune homme, dégagé de scrupules et plein de principes, un de ces élégants qui ont quitté de bonne heure l'innocence de la jeunesse, en passant à travers le *monde des coulisses,* la société des journalistes et des auteurs, gens dépouillés de préjugés, et qui se choisissent leurs illusions, les laissent, les reprennent, sans être dupes ni des choses ni des personnes, habitués qu'ils sont à tout juger, à tout apprécier, à tout voir, à tout sentir.

En effet, Ernest de Tourolle avait exercé, dès l'âge de vingt et un ans, toutes les prérogatives de la noble et attrayante dignité *d'héritier !*

A cette époque, si vous eussiez demandé à ses amis ce qu'il était, tous auraient répondu avec une admirable *entente dans les idées :* « C'est un héritier ! »

Saisirez-vous bien, esprits réfractaires, qui accomplissez vos révolutions au

fond des sphères départementales, saisirez-vous dans toute sa profondeur cette admirable phraséologie : *un héritier !*

C'est comme qui dirait un homme ruiné dans trois ans ; un jeune homme obligé de jouer un jeu d'enfer, d'avoir des intelligences avec les puissances chantantes ou dansantes, ou *vaudevillisantes* de l'Opéra, des Italiens, ou des Variétés ; un jeune homme forcé d'avoir des chevaux de prix et d'en changer souvent, de parier aux courses, de donner des soupers qui ne finissent qu'à sept heures du matin ; un honnête jeune homme, auquel ses amis prennent à tâche de faire oublier le monument qu'il a commandé pour son Père ou pour sa vieille Tante, que l'on débarrasse de ses *idées de province* ou *de famille* comme de préjugés ridicules, et qu'on élève à la brochette pour un égoïsme élégant. Voilà *l'héritier,* un homme qu'on flatte et dont on se mocque, qu'on engage à se ruiner et dont on ne plaindra pas le malheur, un homme qui oublie l'arithmétique de Bezout* et mange ses capitaux.

Des vieilles gens, des *perruquinistes,* vous diront que le but de cette juvénile jurisprudence est *de pervertir un jeune homme;* mais ce sont des radoteurs, qui ont lu jadis *le Paysan perverti,* et dans la tête desquels ce mot revient comme un esprit dans un vieux château ; car nous savons tous qu'aujourd'hui nous rencontrons partout des professeurs femelles, pleins d'expérience, qui prétendent que c'est une manière de *former la jeunesse.*

Ernest fut donc formé de très-bonne heure. Il sut à vingt-trois ans que *la vertu (?)*... c'était cinquante mille livres de rente, et qu'un habit râpé, une mansarde, c'était *le crime,* le vice, et même pis ; car, à vingt-trois ans, il avait mangé, bu, dissipé, exterminé, le fonds de *trente-trois mille huit cent quarante cinq francs* de rentes perpétuelles inscrites sur le Grand Livre, dont maître Choron, notaire, lui avait remis un matin, sur les neuf heures, tous les titres, cinq mois après l'enterrement du vicomte de Tourolle, son respectable père.

— Jeune homme, j'ai bien connu monsieur votre Père. C'était un homme entendu en affaires. Vous voilà à la tête d'une fortune honorable. Pour la conserver, ne dépensez pas plus que vous n'avez, et payez comptant votre tailleur !...

O ! Expérience ! Pourquoi prends-tu donc toujours l'habit et le masque d'une *ganache ?*...

Heureusement que madame de Tourolle, sainte et pieuse femme, vivait encore dans une terre près de Chinon, et qu'elle ignorait la conduite anti-ascétique d'Ernest.

Ce fils bien-aimé arriva un beau jour en Touraine, et vécut assez orthodoxement auprès de *celle qui l'avait nourri.* Il lui prodigua les soins les plus tendres, et, pour un homme qui attendait une succession, il se comporta fort bien.

C'est ici que commence l'histoire de *l'Autre.*

II

L'AUTRE.

Avez-vous jamais parcouru la douce et ravissante vallée de l'Indre ? Avez-vous suivi les contours gracieux et coquets que dessine mollement cette pro-

fonde et verte rivière, depuis Montbazon jusqu'à Ussé ?... Quel pays !... Qui ne garderait pas le souvenir de ces perches, tachetées de rouge, surnommées par le gastronome : *la perdrix de l'eau*, et qui ne se pêchent, grasses et savoureuses, que dans cette région de l'Indre !... Quel amateur du pittoresque ne parlerait pas avec enthousiasme de ces tableaux, de ces points de vue, cent fois plus beaux que ceux décrits par les Radcliffe et les Walter Scott, car ils sont vrais, point factices, et vous pouvez les lire, assis sous un chêne, par une belle soirée, pendant que l'auteur par excellence vous en change incessamment les décorations. C'est un nuage rougeâtre ou noir, une vapeur blanche, ou un soleil étincelant !...

Je ne suis certes pas intolérant, mais je donne cordialement au diable ceux qui n'ont pas vu Azai !... ce merveilleux château, dont les fondations sont merveilleusement plantées dans l'Indre !... — Et ces prairies !... Si belles à l'œil et si mauvaises pour les vaches ! Oui, l'herbe en est aigre et rêche, comme un discours de M. Duplessis-Grénédan, de *villélienne* mémoire ! — Et ces beaux bois, ces chênes séculaires, que les propriétaires laissent debout parce qu'ils n'en ont pas le débit ! — Et ces vieux châteaux (spectres de la féodalité), tous moussus, tous enveloppés dans un double manteau de lierre, et lézardés comme un soldat percé de mille coups de sabre ! Puis, le ciel de la Touraine, ce ciel de paradis, qui porte à la paix, au calme, à la fainéantise des moines ! Aussi, ne sait-on pas pourquoi la société y est si peu nombreuse. Là, comme ailleurs, les voisins se haïssent plus ou moins, et chacun reste chez soi. Inappréciable discorde, qui rend les campagnards d'autant plus hospitaliers pour l'étranger !...

O patrie ! Honte à qui n'admirerait pas ma joyeuse, ma belle, ma brave Touraine, dont les sept vallées ruissellent d'eau et de vin ! Admirable contrée pour dire la messe !... Donnez trente francs à M. Laffitte, et ce digne homme vous y conduira. Un voyage en Suisse coûte plus cher, et là vous verrez d'aussi belles choses que dans l'Oberland, et là vous ne comprendrez pas plus le patois que l'exécrable langage suisse, avec ses *isb*, ses *bof* et ses *mann*, jargon sans nationalité, ni allemand, ni italien, ni français...

Or donc, c'était là, entre le Cher*, l'Indre et la Loire, qui tous trois semblent se jouer et lutter ensemble avec leurs flots, que, sur les rochers dont la Loire est bordée, s'élevait un de ces petits châteaux de Touraine, blancs, jolis, à tourelles, sculptés comme une *malines*, un de ces châteaux dont l'aspect séduit le voyageur, un château mignon que l'on quitte à regret, et qu'on voudrait emporter dans sa poche.

Il se nommait l'Allouette. Il y avait des avenues de noyers, des chemins creux à casser les pieds de tous les chevaux, des terrasses couvertes de muscats, des caves *en rocher*, des cheminées par lesquelles le jardinier jetait les légumes dans la marmite, puis, des mûriers en bordure, et, dans les champs, des morceaux de bois, longs, durs, pointus, destinés à égratigner la terre, et nommés charrues ; enfin, des paysans plus entêtés que des Bretons, et qui tiennent à faire tout ce que faisaient leurs pères. Aussi, le pays est-il peuplé !...

Si nous insistons sur ces détails, c'est afin de prouver à nos détracteurs futurs que ce château existe et, pour donner à cette description une plus forte senteur de Touraine, nous ajouterons que de cette terre dépendaient force métairies de cent francs de loyer, un plus grand nombre de *fermes à moitié*,

beaucoup de *cheptels,* trois closeries, des étangs, des bois, des îles en Loire, des dunes jaunes comme de l'or et pleines de gravier, des carrières de *bouré* inexploitées, un petit moulin, et le parc le plus délicieux du monde. Enfin, il y avait de tout, et c'est peut-être à cause de cela que l'on n'y trouvait rien. Problème singulier, mais fréquent, dans la délicieuse Touraine !...

Aussi, n'allez pas, fashionables, nous demander des divans, des tentures, des écrans, des glaces, à l'Allouette. Non, non ! Des cheminées hautes, des meubles de noyer, sculptés, couverts de vieilles tapisseries, de petites vitres, des portes criardes, des planchers garnis en beau carreau de Château-Regnault, enfin la loyale nudité des anciens temps : le vivre et le couvert, une simplicité patriarcale. Que voulez-vous ? Nous sommes des gens qui visons au *positif,* et nous aimons mieux une excellente pâtisserie qu'un service de porcelaine dorée. Aussi, nous mettons les compagnons de Saint Antoine et d'Ulysse bien au-dessus de lord Byron. Les premiers nous donnent des *rillons,* et celui-ci coûte dix écus à relier. Puis ses admirateurs ne l'entendent pas toujours. Nous préférons les livres-tournois. Tout le monde les comprend. Que nous parlez-vous de poësie écrite ? Voici de la poësie vivante !... Des fenêtres gothiques de l'Allouette, vous voyez depuis Ussé jusqu'à la pagode de Chanteloup *.

— La pagode ?

— Oui, monsieur ; car vous saurez qu'une fois en Touraine et sur la Loire, de quelque côté que vous soyez, en quelque maison que vous alliez, chaque propriétaire a la prétention de vous faire voir la *pagode de Chanteloup.* Si vous ne la voyez pas, vous êtes un homme perdu et l'on vous voit, vous, d'un très-mauvais œil.

Cette hyperbole tourangelle signifie, pour un homme sans préjugés, que vous jouissez d'un admirable tableau, d'une vue semblable à celle de l'Allouette, la Loire pendant dix lieues avec ses îles vertes ; le Bréhémont avec ses villages ; et Luynes, et d'innombrables coteaux, des vallées, des horizons lointains, qui ressemblent à une féerie !... On a des décorations d'opéra ; on a un panorama, — néorama, — diorama, *et cétérama* * *!...*

Asseyez à une des fenêtres de l'Allouette une jeune fille dont les yeux semblent réfléchir l'azur du ciel, dont la taille est svelte et gracieuse comme celle d'un jeune peuplier, innocente comme une petite fille de cinq ans, fraîche comme elle, blanche et délicate comme elle ; puis, mettez à deux pas de cette rare créature un gros *bonhomme* de Tourangeau, tournant ses gros pouces, ne pensant à rien, regardant de temps en temps ses vignes, heureux de son insouciance, grattant un nez rougi, grossi par l'abus de la *purée septembrale,* craignant que le vin ne *brouisse,* ou que les nuages ne le *boivent,* que la pluie ne le fasse *couler,* que le soleil ne le *frippe,* parce que ses vignes sont *gélives !* Vous connaîtrez le père et la fille, les possesseurs du domaine, Claire Coudreux et le bonhomme Coudreux, ancien prud'homme de Tours, veuf depuis deux ans de Jacqueline Souday. Ce père Coudreux *, que vous êtes disposé à traiter sans cérémonie, n'en sera pas moins l'objet de vos respects, quand vous saurez que ce demi-bourgeois, demi-seigneur, ce brave et digne homme, possédait seize cent mille francs de bon bien au soleil, fortune qui lui permettait de tourner ses pouces sans que les *Amis de la morale chrétienne* pussent blâmer son oisiveté, car il évangélisait en allant à Tours, une fois

par semaine, *quérir* des nouvelles* ! Il payait douze mille francs d'impôts et soutenait, par conséquent, la réligion dominante.

Il n'y a pas d'impossibilité à ce qu'un marchand de soieries soit à Lyon, à Paris ou à Pékin, un homme supérieur. Mais à Tours, les chances sont bien plus nombreuses qu'ailleurs pour qu'il ne soit qu'une *bonne brebis du bon Dieu* ; et cela tient à ce climat paisible, à un air qui énerve, à une nourriture plantureuse, à une absence de toute ambition, qui vous émondent le corps et l'âme des inclinations vicieuses, des passions brutales, malheur des grandes cités. Quinze cents francs de rente font un Tourangeau le plus heureux homme du monde. Admirable contrée, dont la vertu pétrifiante fige en peu de temps les cervelles les plus poëtiques, les plus vives, les plus ardentes!... Comment le gouvernement n'y envoie-t-il pas les solliciteurs?

A Tours, un marchand ouvre paisiblement sa boutique, attend le chaland paisiblement, ne se livre pas à de grands calculs, ne se fatigue pas la cervelle à chercher des nouveautés; il dîne et soupe à ses heures, ferme son magasin le samedi, et va en campagne jusqu'au lundi; c'est le négociant-chanoine; tout aussi intéressé que le premier juif qui s'avisa de rogner les écus de six francs, il ne met pas d'ardeur à son avarice et, s'il est ménager, c'est comme il marche, avec décence et tranquillité. Sauf la pipe et le harem, c'est un Turc sur son divan, un Indien sur sa natte*; et tel était le vénérable Jean-Joseph Coudreux, type des Tourangeaux en boutique, de ces négociants qui se sont laissé enlever le commerce de la soierie par Lyon, et celui de la Loire par Orléans.

Qui ne l'a pas vu, tranquillement assis, lui et sa femme, dans un comptoir, rue Colbert, immobiles tous deux, copiant, par jour, une page ou deux d'écritures sur leurs livres, regardant comme ombres chinoises les allants et les venants et causant souvent sur le pas de leur magasin, comme des gens inoccupés, parfaitement semblables à eux-mêmes chaque jour et chaque heure !

Qu'un étranger, voyant ce magasin rempli jusqu'au *judas* de paquets soigneusement appropriés et étiquetés par un commis, s'avisât d'entrer pour y chercher une étoffe quelconque.

— Monsieur, je voudrais avoir du *reps?*

— Nous ne tenons pas de reps.

— De la marceline ?

— Non plus.

— Du Florence?

— Non, monsieur.

— Auriez-vous alors du taffetas ?

— Non.

— De la grenadine?

A ce mot nouveau, les deux époux se regardaient d'un air stupide.

— Du gros de Naples?

— Non, monsieur.

Enfin nommât-on tout ce qui se fabrique avec de la soie, il était de notoriété publique que le sieur Jean-Joseph Coudreux, *marchand de soieries,* à l'enseigne du *Mûrier d'or,* ne tenait rien de ce qui concerne son état, ni soie floche, ni soie en botte, ni soie écrue, ni soie filée, ni galons, rien, rien, absolument rien, hormis cette espèce de ruban tissu d'or et d'argent, dont se

parent les mariées en Bretagne, et les cordons en chenille dont on orne les chapeaux de paysan.

Ces deux articles, exploités de père en fils par les Coudreux, avaient inféodé dans cette honorable famille seize cent mille francs de bien, accumulés en fonds de terre, par le dernier des Coudreux, lors de la vente des biens nationaux.

Claire Coudreux, héritière de cette fortune, avait été confiée aux soins d'une vieille religieuse, tante de sa mère, et cette femme, riche de souvenirs, aussi *remarquable par les grâces de son esprit que par les qualités du cœur* (phrase prononcée sur sa tombe par M. l'abbé Fleuriot, chanoine de Saint-Gatien), avait cultivé la jeune plante commise à sa vertueuse expérience, *de manière à faire refleurir en elle le parfum d'une âme chère à ses amis, et tous les dons précieux qui l'avaient elle-même distinguée.* (Idem.)

Quelques plaisants — où n'y en a-t-il pas? — prétendaient que cette religieuse était furieusement taquine, gourmande, aussi spirituelle que méchante, et que la jeune Claire Coudreux avait été douée, à cette école, d'une patience d'ange. Mais nous avons rangé ces imputations parmi les médisances calomnieuses qui, en province, sont *le fonds de la langue.*

Claire avait réellement une belle âme, et la pente de son cœur lui avait révélé les sources de la vraie poësie, comme la nature l'avait créée musicienne. En un mot, elle était aussi simple que la civilisation permet de l'être, aussi instruite que sa naïveté le comportait. Possédant cette fleur de sentiment, cette pudeur virginale, que nous comblons d'amour et de respects, elle ignorait le mensonge et ne savait pas même rougir. Elle vénérait innocemment son Père, et, n'ayant jamais senti la nécessité de le gouverner, elle ne connaissait pas l'étendue de l'empire qu'elle avait sur lui.



Il existe autant de bizarreries dans la nature morale que dans la nature physique, et certes ce ne sont pas des problèmes ordinaires que ceux offerts par la filiation des individus, dans la science que nous avons nommée *Mégalanthropogénésie.* Jamais le problème de la paternité ne fut plus ardu que dans la famille Coudreux. Le dernier paysan du Bréhémont souriait en voyant Claire assise auprès de Jean-Joseph Coudreux, son Père!...

Cependant, le *bonhomme* Coudreux, car tel était son nom dans le pays où il achetait la moindre parcelle de terre disponible, avait dans le cœur, pour sa fille, un sentiment aussi fort peut-être que son amour pour la propriété. Il adorait ce dernier fruit de sa vieillesse, qui formait, par un jeu bizarre de la nature, un étonnant contraste avec le bonhomme; il l'admirait ingénument, regardant toujours avec étonnement qu'une créature née de lui sût s'exprimer facilement, lire des livres anglais et italiens, faire rendre des sons à un clavecin, et chanter avec goût.

Or, Monsieur Coudreux était un véritable homme de Tours, et s'il fallait

vous faire pénétrer dans la vide profondeur de son existence, toutes les pages d'un nouveau *Tristram Shandy* n'y suffiraient pas. Nous nous contenterons donc d'un profil précipitamment crayonné.

Figurez-vous un vieillard septuagénaire gros et gras, la face brunie par le grand air et par le soleil, mais animée de quelques teintes purpurines, qui dénotaient un certain amour pour la bonne chère et le vin. Seigneur de l'Allouette et suzerain de seize cent mille francs, valeur approximative des terres qu'il possédait en Touraine, le bonhomme vivait exactement pour vivre. Son esprit n'était pas plus vaste que la moindre phrase du *Globe;* mais il avait la finesse particulière aux gens rustiques.

Quand le soleil donnait intempestivement sur ses vignes, il faisait une tournée dans ses clos, et rentrait en disant d'un air désespéré :

— Le soleil va aller de travers, car il a bu tout notre vin !

Les intempéries des saisons ne l'affectaient jamais que par juxtaposition. Si vous le rencontriez, mouillé jusqu'aux os, par les chemins :

— Voilà un bon temps, un temps d'or !... La terre avait soif, vous disait-il.

Si la chaleur faisait rentrer même les grillons et les cigales, il était riant, frais, et s'écriait :

— Ah ! ah ! le raisin grossit ! C'est un plaisir, voisin, que de voir des écus pendus aux vignes !

Les événements politiques l'inquiétaient si peu qu'il n'eût pas été plus étonné de voir, en tête de l'avertissement du percepteur, les armes du Grand Mogol que l'aigle impériale, la fleur de lis bourbonnienne ou le bonnet républicain. Il ignorait les aises de la vie, et son château était presque aussi nu que le wigham d'un Illinois. Il tenait à la religion dominante par un gros paroissien qu'il ne lisait pas, et à l'État par les contributions qu'il payait. Homme de routine, il n'aurait pas fait un seul arpent de prairie artificielle, changé ses assolements, ou pris des mérinos, quand même un des quatre évangélistes serait revenu pour lui assurer le profit de ces améliorations de la science moderne.

Enfin, c'était le fidèle représentant de cette nature mixte qui participe de l'homme sauvage par une patriarcale simplicité de vie, et de l'homme civilisé par un instinct d'avarice, par une envie constante de produire et d'accumuler de l'argent, pour acheter de la terre...

Couché avec le soleil, levé avec le jour, faisant quatre repas, à la mode antique, il était le type de l'existence obscure des campagnards, une fidèle image de ces hommes inconnus, nommés Français par les législateurs, contribuables par le fisc, âmes par le prêtre, citoyens par les démocrates, vulgaire par le poëte, et peuple par l'aristocratie !

Personne n'a encore songé que la plupart des hommes ressemblent à cet homme, qu'il est en quelque sorte *la règle*, et que le savant, l'artiste, le noble sont des exceptions. Les neuf dixièmes de la race humaine vivent de cette vie, indifférents aux idées dont nous faisons grand bruit, et c'est pitié que de songer au peu d'étendue du cercle dans lequel gravitent nos intelligences !...

Depuis la mort de sa tante et de sa femme, le bonhomme Coudreux avait vendu sa maison de commerce à son commis, et s'était venu établir avec sa fille en sa terre de l'Allouette, arrondissement de Chinon, canton d'Azai-le-Brûlé, commune d'Ussé. Sa fille avait seize ans, et lui soixante.

Il se levait tard, se couchait tôt, employait à table une bonne partie du temps, se promenait rarement, dépensait peu et employait ses soixante mille livres de rente à grossir le fief de l'Allouette de tout ce qui se trouvait à vendre dans les environs. Il guettait un arpent, une métairie, une closerie, une *gravange*, comme un espion guette un forçat évadé. Il se frottait les mains d'avance en pensant à une acquisition. Il était passionné pour notre mère commune. L'homme le plus ambitieux est sans contredit un propriétaire. Il envahit les airs avec ses peupliers, et, tout en mesurant leurs cimes, il se dit : « Autant de vingt sous ! » Il va chercher de la marne dans les entrailles de la terre, il envoie trois fois sa vache au marché pour la vendre un écu de plus, et il blâme les courtisanes !...

Tout en joignant ces considérations morales à mon préambule pittoresque et géographique sur le château de l'Allouette, je ne prétends pas généraliser des faits extrêmement variables, comme tout ce qui touche à la psychologie, et je déclare avoir en respect, honneur et révérence les gens du Chinonais.

A une demi-lieue de l'Allouette se trouvait un ancien petit fief, dont vous aurez l'idée en vous figurant un corps de logis à trois fenêtres, surmonté d'un toit énorme, et terminé, de chaque bout, par un colombier.

Ce château s'appelait : les Bouillards, et les deux cent cinquante arpents de terre qui en dépendaient pouvaient rendre, bon an mal an, cent bonnes pistoles.

C'était là que demeurait Madame la vicomtesse de Chamaranthe, l'une des femmes les plus distinguées du siècle dernier, héritière de Messieurs Delacour, anciens fermiers généraux, riches de plusieurs millions, et qui avaient l'indélicatesse de les manger à Paris, sans en faire part à leur aimable sœur.

Les observateurs qui ont eu l'avantage d'entrer dans le sanctuaire de quelques familles s'expliqueront très-philosophiquement cette aberration, par ce principe œcuménique dû au génie d'une vieille fille, amie de M. de Buffon : « Je ne puis haïr que les gens que je connais. » Aussi Messieurs Delacour se promettaient-ils bien de disposer de leur fortune en faveur de quelques-uns de ces enfans que le législateur a nommés, par privilége, *naturels*, comme s'ils étaient en effet les plus véritables.

Lorsque Madame de Chamaranthe fut convaincue de la haine, *in articulo mortis*, qui flamboyait dans le cœur de ses frères, elle cessa de les voir. L'état de sa poitrine exigeant un ciel moins rigoureux et moins cher que celui de Paris, dont l'atmosphère était incompatible avec douze mille livres de rente, elle vint habiter sa terre des Bouillards, et s'occupa, pour se distraire, de l'éducation de son fils unique, le jeune Sébastien de Chamaranthe.

Un vieil ecclésiastique, ancien bénédictin de Marmoutiers *, se chargea d'inculquer en peu de temps à l'héritier de la maison de Chamaranthe les connaissances légères et peu importantes, que l'on achète si cher dans les colléges, et d'en faire un homme aussi instruit qu'il l'était lui-même, si son neveu voulait s'y prêter.

Le jeune Chamaranthe était né à Chinon. Les bords de l'Indre avaient pour lui le charme qui s'attache aux lieux où nous avons vécu dans notre enfance. Les toits de chaume, les vignobles, les sentiers, les forêts, les torrents, lui avaient révélé tous leurs mystères. Il en connaissait les merveilleuses richesses au temps où l'hiver y jetait ses voiles de neige, où l'automne y répandait les

pâles couleurs de la vieillesse, et quand le printemps y versait ses parfums, l'été ses éblouissantes clartés. Il garda sous le toit maternel cette simplicité forte et ce jugement robuste, qui laissent à un homme son caractère et son originalité. Nul ne s'annonça peut-être sous de plus brillants auspices.

C'était un jeune homme de moyenne taille, mais bien proportionné, agile et vigoureux. Il avait, malgré la blancheur de sa peau, ce teint basané que donne si promptement l'air de la Touraine à ceux qui y vivent un tant soit peu, *sub Dio*. Il tenait de sa mère un nez aquilin, un front plein de charme et des cheveux plus noirs que l'aile d'un *choucas** de Saint-Gatien. Mais sa mère l'avait doué d'avantages plus précieux encore.



Serait-ce que Caïn aurait laissé aux environs de Chinon (*Caïnones*) quelques-uns de ses enfants, à l'extraction desquels s'emploient les gens du Roi, ou est-ce un effet de l'isolement dans lequel vivent la plupart des individus au milieu des campagnes? Nous laisserons ce fait à discuter aux savants, et nous avouerons sans détour que Sébastien de Chamaranthe était l'enfant le plus colère et le plus passionné de tout le Chinonnais. A l'âge de sept ans, il fallut lui arracher des mains un enfant qui lui avait disputé une bille; il allait l'étrangler! Instruite par cette aventure, Madame de Chamaranthe baigna beaucoup son fils, et conquit un grand empire sur lui par les douces et constantes effusions d'une tendresse intelligente. Elle réussit à rendre moins rudes les premiers mouvements de cette âme vigoureuse, et à y développer la douceur nationale. Si sa mère l'eût abandonné à lui-même, peut-être les explosions de son caractère ardent eussent-elles été moins dangereuses, par suite de leur franchise; mais elle finit par soumettre son fils à toutes les traditions de bon goût et de politesse qu'elle possédait, le forçant à se vaincre. Grâce au secours que Dom Nisard lui prêta, le jeune homme sut prendre sur lui-même un empire absolu, qui, chez beaucoup de gens, dégénère en dissimulation.

Mais cette qualité des grands politiques ne paraissait pas ternir l'âme du jeune Chamaranthe. Il était toute franchise et toute loyauté. Comment n'aurait-il pas été ainsi? Rien ne lui résistait. Il était bon, parce qu'il se sentait fort. Il avait une instruction solide, des manières pleines d'affabilité; son discours se ressentait du ton élégant et poli des courtisans de l'ancien régime, sans en avoir contracté la servilité. Son imagination bouillante et poëtique trouva dans la vie campagnarde et dans les travaux de son éducation, une pâture nécessaire et abondante. Il aimait à courir à cheval à travers ce beau pays, ou à chasser, à épier les secrets de la nature et les mystères des trois règnes. — Innocentes occupations! — Puis le soir, revenu près du vieux bénédictin et d'une Mère qu'il adorait, il étudiait, lisait, comparait, et réfléchissait.

Cette liberté de vie et de pensée, et les pompes naturelles des sites qu'il admirait, avaient imprimé à son langage un style particulier, une concision nerveuse, des métaphores originales, dignes de l'éloquence mise par La Fontaine dans la bouche de son paysan du Danube. Il possédait un secret penchant à cette ironie, à cet esprit satirique, dont les géographes ont doté la Touraine, et que Verville, Rabelais, Grécourt et Courier ont su mettre dans leurs ouvrages.

Sa Mère, amie du merveilleux, comme toutes les femmes, lui prédisait une

brillante destinée. Elle voyait en lui un ornement de la tribune, un homme d'État, et ces idées, imprudemment développées devant Sébastien, lui donnèrent une secrète conscience de lui-même, qui ressemblait à la fierté d'une jeune fille quand, pensant au mariage, elle mesure ses espérances sur sa beauté.

Craignant pour son fils le contact de Paris, Madame de Chamaranthe l'envoya faire son droit à Poitiers, et, dans l'année 1827, le jeune Chamaranthe en était revenu docteur en droit, riche d'érudition, et célèbre par son mérite. Il avait vingt-deux ans.

A cette époque, les deux frères Delacour moururent *ab intestat.* L'un eut le sort de M. de Lauriston; l'autre fut surpris par la plus incivile des apoplexies, car elle ne lui laissa pas le temps d'achever le bec-figue qu'il avait commencé. Trois millions et de larges trésors provenus de l'indemnité, furent tout-à-coup dévolus, par deux lettres d'avis, à Madame de Chamaranthe.

Accoutumé à l'abondance champêtre que procurait le revenu modique de sa Mère, et ignorant les plaisirs de vanité créés par le monde, Sébastien ne comprit pas la joie de sa Mère. — C'était, vous voyez, un jeune homme vierge de corruption, et capable de prendre une jeune modiste de la rue Vivienne pour l'Estelle de Florian. — Nous avons tous plus ou moins connu cette délicieuse innocence!

Ce fut pendant l'absence du jeune vicomte que le vieux négociant tourangeau et sa fille étaient venus habiter l'Allouette. Madame la vicomtesse de Chamaranthe n'avait pas même pensé à voir *ces gens-là.* Comme toutes les personnes nobles, elle n'allait pas à la messe de la paroisse, parce que l'église était humide; et le bénédictin lisait l'office dans sa chambre, parce que sa goutte ne lui permettait pas de marcher. Les habitants des Bouillards étaient donc restés dans une ignorance complète de la beauté fabuleuse de Claire Coudreux; car ils parlaient peu aux gens du pays, et, ne se trouvant pas sur le terrain neutre de la maison du bon Dieu, il était impossible que le moindre rapprochement eût lieu entre l'Allouette et les Bouillards.

Le lendemain de son installation sous le toit maternel, Sébastien, ne se doutant pas qu'il était devenu l'un des plus riches héritiers de France *a futuro*, prit son fusil, siffla son chien, et s'en alla chasser, afin de secouer la poussière des in-folios judiciaires dont il était encore imprégné. C'est surtout après avoir déchiffré des exploits, minuté des requêtes, *sfé** des soutennements, ramassé des §§, des *Dig.* — L. papiria — apud Tribon., etc., que l'on apprécie la campagne, un coup de fusil, les aboyements d'un chien et la vie sous le ciel! Tayau! tayau!... Apporte!... taô!... taô!... (onomatopée).

III

L'UN ET L'AUTRE.

Figurez-vous la mauvaise humeur d'un jeune homme qui, très-habile tireur, revient sur les six heures du soir, la carnassière vide et les jambes lasses. Sébastien était ainsi, quand, au détour d'un chemin creux, son chien fit le plus bel arrêt que jamais ces intéressantes créatures aient imaginé. Comme ce

diable de Milord était posé! quel air intelligent!... Hein, mon maître, en voilà une superbe?... Et Sébastien d'avancer, curieux d'examiner la volatile.

Il voit, dans un champ, le respectable propriétaire de l'Allouette, coëffé en ailes de pigeon, vêtu d'un habit marron, chaussé de bons souliers, bas chinés, culotte courte, parapluie sous le bras. Il avait véritablement l'air d'un gros forgeron, qui s'est endimanché pour aller à la noce. Milord de courir sus en aboyant. Le pacifique négociant de faire retraite. Puis, soit que la peur le prît, soit qu'il crût le chien enragé, il s'enfuit, et Sébastien entra dans le champ, pour, suivant lui, rappeler Milord, et, selon M. Coudreux, l'exciter à cette chasse.

Arrivé près d'un fossé que sa corpulence lui interdisait de sauter, le père Coudreux se retourna vivement vers le chien, le menaça de son parapluie en disant au chasseur :

— Crédié, Mosieu, je tue votre chien, s'il avance!

— Si vous y touchez, mon brave homme, je vous salerai les jambes!

Le vénérable propriétaire déchargea son parapluie sur la tête de Milord, et le vicomte son fusil sur les larges mollets du bourgeois.

Quoique la distance à laquelle il se tenait lui permît de supposer que le petit plomb avait été mourir dans les bas chinés du vieillard, il fut effrayé de le voir tombant les quatre membres en l'air, et criant : « A l'assassin! »

En un clin d'œil, une jeune fille légère comme une sylphide apparut auprès du gros négociant, et Sébastien s'étant élancé, plein d'inquiétude, ne s'occupa plus du père quand il aperçut la fille.

Telle fut la première entrevue de deux personnes qu'une forte passion devait bientôt unir, et le narrateur espère que les mères de famille s'apercevront avec plaisir de sa moralité sévère en cette circonstance, car on ne peut pas nier que cette première entrevue n'ait eu lieu sous les yeux du père!

Ils s'aimèrent!...

En nous servant de cette formule sacramentelle, nous désirons nous affranchir de toutes les niaiseries dans lesquelles s'entortillent les romanciers, et nous nous adressons aux souvenirs et à l'imagination des lecteurs de tous les pays, déclarant ici comprendre implicitement sous cette formule brève et d'une clarté suffisante :

Primo. Toutes les cabrioles que les auteurs font subir à leurs créatures; et tous les prodiges de natation, d'équitation, de course, de gymnastique ou d'acrobatisme, et tous les incidents ordinaires et extraordinaires, tant possibles qu'impossibles, dont les auteurs se servent pour unir deux êtres fantastiques par un même sentiment, et leur donner l'apparence d'une nature plastique et réelle.

Secundo. Les suaves rêveries au clair de lune, les ravissantes promenades au soleil, les rendez-vous brûlants d'impatience, les correspondances déposées dans le creux des chênes, cette immense collection de soupirs, qui, s'ils eussent passé dans les airs de dessous la frisquette des imprimeurs, y auraient formé des *grains* plus terribles que les vents du cap de Bonne-Espérance, et ces petites frénésies à propos de peu de chose, et ces grands désespoirs à propos de rien. Enfin, ces menus détails physiologiques, guenilles de la passion, que, depuis *Daphnis et Chloé* jusqu'à *Paul et Virginie,* les auteurs ont blanchies, retapées, ressassées, raccommodées, ragréées, repassées, gaufrées, amidonnées, en

croyant faire du neuf et qui composent les magasins de l'amour littéraire, comme les machines forment le matériel de l'Opéra.

Tertio. Les superlatifs, dont la littérature romantique a si grandement abusé, que les lignes de points, les blancs et les tirets, sont peut-être encore moins déconsidérés. Puis, toutes les niaiseries que l'envie de paraître vrais, naïfs, tendres ou simples, suggère aux auteurs, en un mot les phrases dont voici les éternelles formules:

— Elle pleura, mais en secret, car elle était trop fière pour, *et cœtera.*

— Ne l'aimait-il donc plus? Déjà, se dit-elle.

— La raison lui disait le contraire, mais le cœur l'emporta.

— Elle le voyait à travers les enchantements de l'amour.

— Entre un jeune homme de son âge et une jeune fille aussi pure, il n'y avait d'autres séductions que l'innocence même de leurs cœurs.

— Sa tête était brûlante.

— Pour la première fois, elle comprit les mystères d'un beau ciel; la nature lui sembla toute nouvelle, mais rien n'était changé que son cœur. *Et cœtera.*

Quarto. Enfin, nous mettons à vos pieds toutes les richesses romantiques et les moules du classique, depuis : *l'aurore aux doigts de rose,* — jusqu'au — : *glas de la mort,* — qui vient glacer le cœur d'une fiancée; puis, les incommensurables trésors de la mélancolie, les richesses de la gaieté, l'arsenal de la jalousie, les styles de Florian, de Longus, de Gœthe, de Byron, de Nodier, de J. Janin, de Chateaubriand, de Marmontel, du fougueux Diderot, de J.-J. Rousseau, en y comprenant cette immense collection de lettres dont le XVIIIe siècle a été inondé, toutes les comparaisons, descriptions possibles; vous voilà maîtres de toutes les métaphores, de toutes les scènes, de tous les tours de bissac, soit, ô Nodier, qu'ils appartiennent à Girolamo, soit qu'ils procèdent de Polichinelle *. Oui, mes amis, choisissez, et, palette en main, imaginez, vous-mêmes, — *un amour tout neuf,* — un amour véritable en vous souvenant de votre première maîtresse!... Comme elle et vous, *ils s'aimèrent passionnément.*

Seulement, pour rester dans le vrai, dans le naturel, que tout le monde cherche aujourd'hui, nous vous prévenons, en ce qui concerne le boire et le manger des deux amants :

Que le vin de Bourgueil est celui dont on use dans cette charmante vallée; mais il faut qu'il soit bien dépouillé.

Que le vin blanc se tire de Vouvray. Il donne sur les nerfs; il est capiteux.

Que le beurre n'est pas très-bon.

Que le mouton y est médiocre, mais le veau généralement tendre et blanc, quoique tué toujours trop jeune.

Que les sardines fraîches sont la passion des Tourangeaux.

Et que les alberges confites sont bien préférables à ces détestables pruneaux dont tout le monde félicite la Touraine.

Pour ce qui est du costume :

Mademoiselle Claire Coudreux portait habituellement des robes de percale, à guimpe ou à pèlerine échancrée.

Ses bottines étaient lacées sur le côté et faites en peau de chèvre.

Elle avait toujours des ceintures très-fraîches et de bon goût.

Et son chapeau était tout uniment un chapeau de campagneen paille tressée, à grands bords, un chapeau de faneuse, un chapeau sans luxe, et qui lui per-

mettait d'aller et de venir où bon lui semblait, de courir sur la levée, d'aller en bateau, de sauter, de rire, de folâtrer, sans faire des façons comme les mijaurées de Paris. *Et cætera.*

Pour Sébastien, vous l'habillerez décemment, comme vous vous habillez vous-même.

Il est bien malheureux que nous ne puissions pas lui donner une dague de Milan, des bottines de peau de buffle, une collerette de point de Bruges; il y perd; mais, hélas! nous ne pouvons pas avoir la poësie des machines à vapeur et celle du XVI[e] siècle! C'est une grande tribulation d'avoir à vous dire que c'était un homme naturel, comme vous et moi.

Ainsi donc, ils s'aimèrent passionnément.

Ce fut en ce moment que les deux amis se rencontrèrent un lundi soir, sur les sept heures, en octobre 1828*, au carrefour de la croix de Champy, terre sablonneuse, pays de bruyères, excellent pour la chasse.

— Monsieur, j'ai usé toute ma poudre, dit Ernest à Sébastien avec cet air gracieux, avec ce ton fraternel et dégagé qu'il avait acheté trente-trois mille livres de rente. Oserais-je vous prier de m'en prêter? La première fois que nous nous rencontrerons, je vous la rendrai...

Sébastien donna sa poire à poudre.

— Vous habitez probablement ce pays-ci?... dit Ernest, en versant la poudre d'une boîte dans l'autre.

— Oui, monsieur.

— Vous êtes peut-être M. le vicomte de Chamaranthe?

— En personne.

— Permettez-moi, monsieur, de vous faire mon compliment. Vous appartenez depuis peu à la classe distinguée des héritiers, dont j'ai fait jadis partie, car je suis le vicomte de Tourolle.

Sébastien s'inclina.

Et ils chassèrent ensemble et ils devinrent amis.

Je voudrais bien sauter par-dessus tous les développements, courir aux situations, et dégager le drame de cette histoire, comme on extrait un gaz d'une masse de charbon; mais, j'ai peu de situations!...

Ce fut d'abord une de ces amitiés qui n'ont rien d'intime, une amitié légère, et qui sert comme de maintien, une espèce de politesse qui joue le sentiment. C'était comme une épigramme que deux esprits supérieurs s'amusent à faire pour se moquer de la niaiserie de ceux qui croient encore à l'amitié.

Sébastien avait une sorte d'admiration pour les qualités extérieures d'Ernest, et celui-ci un respect involontaire pour le caractère du jeune Chinonnais. Chamaranthe enviait cette légèreté de plaisanterie, cette manière parisienne d'envisager les choses et les personnes, cette souplesse de pensée et de sentiment, qui rendaient Tourolle si séduisant. Et Tourolle se disait en lui-même que Chamaranthe avait tout le savoir, l'énergie, la puissance d'action et de volonté, l'éloquence véritable qui lui manquaient.

Ainsi, d'abord cette amitié fut un commerce, dans lequel chacun des deux jeunes gens crut avoir à gagner. Comme deux rusés négociants, ils spéculèrent sur la raison sociale : de Tourolle et Chamaranthe. Ils se tinrent sur leurs gardes, ne se dirent que des babioles, et s'observèrent. Parlez-moi d'une amitié armée!... Voilà le XIX[e] siècle. Damon et Pythias sont des fables!...

Cependant, le diable avait l'intention de lier ces deux jeunes hommes, de manière à les faire citer comme les successeurs de Dubois et de Pméja*!... Farce satanique!

Voilà comment s'y prendrait un romancier de la nouvelle école, ou toi peut-être, Eugène Sue, adorable peintre de *Kernock**, pour conter l'événement qui mit un peu plus de conscience dans l'amitié des deux amis!...

Le soleil de l'automne lançait en se couchant des feux si rouges sur le joli château de l'Allouette, que chaque vitre semblait vomir des flammes et que, de l'autre côté de la Loire, les gens de Langeais croyaient voir un incendie.

Les terrasses grises, les arbres, les chemins creux reflétaient une lueur rougeâtre, dans laquelle les feuillages se découpaient en traçant de merveilleux dessins.

Claire était assise auprès d'une fenêtre, et relisait *le Corsaire.* Mais ses yeux allaient du livre au paysage, et du paysage au livre, aussi attentive à la poësie de Byron qu'à celle plus variée, plus harmonieuse, modulée par les rives de la Loire, ou produite par les lentes et suaves dégradations de la lumière!...

La jeune fille tremblait, ses yeux roulaient des pleurs. Elle finit par laisser le livre, par contempler machinalement le paysage, triste, pensive...

Avec votre permission, messieurs les phraséologues, je trouve ce genre de narration beaucoup trop fatigant, et je voudrais bien substituer à ce style, mon cher J. Janin, quelque chose de plus naturel, de moins étudié!... Je sais que c'est un terrible problème!

Je reprends mon allure, l'amble d'un cheval de curé, ou le trot de la jument de maître Pierre, ou le galop de cette rosse sublime, appelée jadis Pégase, maintenant à l'équarissage!

Puis elle tressaillit en entendant le bruit d'un pas lointain sur les feuilles sèches. Elle vit bientôt une casquette brune paraître et disparaître dans les sentiers, selon les inégalités du sol. C'était lui, c'était Sébastien!

Elle sortit pour aller au-devant de lui.

— Qu'avez-vous? lui dit-il d'un air inquiet.

— Je vous en supplie, monsieur Sébastien, répondit-elle, mettez de la modération dans vos paroles et dans votre conduite, car vous ne connaissez pas mon père, et...

— Qu'est-il arrivé?

— Un jeune homme est venu me demander en mariage.

— Vous le nommez?

— C'est M. le vicomte de Tourolle.

— Ah! ah!...

— Sébastien, vous pâlissez?...

— Vous savez, lui répondit-il, que c'est mon ami?

En ce moment ils étaient arrivés tous deux dans le salon du château, et le vicomte de Tourolle entrait par une autre porte, en tenant son futur beau-père bras dessus bras dessous.

Sébastien se leva.

Ils étaient bien beaux tous deux: l'un noir, les yeux étincelants, l'autre, blond et joyeux; celui-ci ferme, sombre; celui-là svelte et gracieux! Quelle ravissante antithèse d'hommes! Que de femmes auraient souhaité de conduire ces deux



génies* dans la voie du bien, attelés, comme deux chevaux, à un même char! Vénus n'a-t-elle pas deux pigeons?...

Mais la douce et timide Tourangelle mettait de la modestie dans ses désirs; elle n'en souhaitait qu'un : le plus éloquent, le plus puissant, le plus généreux, le plus constant des deux!... Et la Providence, qui tient à faire triompher les principes de l'Évangile, les lui destinait peut-être tous les deux!

Quelles actions de grâces nous devons rendre à la nature pour n'avoir départi qu'à quelques malheureux cette seconde vue, dont la prévoyance et la prudence sont deux pâles rayons!... Si Swedenborg avait été là, Claire serait peut-être tombée morte!

Les deux jeunes gens, aveuglés par la passion, restèrent une demi-heure dans le salon, l'un plein d'attentions pour une héritière de seize cent mille francs, l'autre grave et boudeur.

Tourolle étala, comme un colporteur, toutes les curiosités de son bagage, il causa de tout, parut sémillant, plein d'esprit, insinuant, flatteur.

Une femme qui n'aurait pas été prévenue aurait peut-être congédié Sébastien; mais Claire aimait, ainsi que nous l'avons dit, avec toute la ferveur des héroïnes de roman depuis Ève, — la plus fidèle de toutes les femmes, puisqu'elle ne put aimer qu'un homme, et cet homme était son mari, — jusques y compris Amy Robsart et Atala.

— Ah! pourquoi ai-je tiré sur les jambes de mon beau-père?... pensait M. de Chamaranthe. Il est rancunier, le bonhomme!...

Les deux amis sortirent, et Mademoiselle Coudreux resta en proie à toutes les angoisses que doit ressentir une jeune fille, quand elle a bon cœur, en pensant que deux jeunes gens vont s'égorger pour elle. Il y a des vieilles filles de trente ans qui sauraient extraire quelque sorte de douceur de ces sortes de tourments.

— Sébastien, ne trouvez-vous pas l'air un peu frais? dit M. de Tourolle.

— Ne parlons pas de pluie et de beau temps, quand il s'agit de vie et de mort! Vous êtes un lâche, monsieur, et si je ne vous étrangle pas de mes deux mains, c'est que l'usage me permet de vous tuer demain sans courir le risque de paraître devant douze jurés! Pas un mot, monsieur. Votre heure et le lieu!

Ces paroles furent prononcées d'un air et d'un ton qui interdisaient la plaisanterie.

— Azai est à moitié chemin de Tourolle et des Bouillards, et nous y prendrons des témoins, répliqua Ernest. Quant à l'heure, je me lève rarement avant midi, et ce n'est pas pour un duel, même avec un ami, que je me dérangerai. Ainsi, après déjeuner, sur les deux heures.

— Soit. Voilà votre chemin.

Et Sébastien disparut.

Quelle nouveauté aurait le récit d'un combat, après la ballade du *Duel sur le précipice?* Quoique la prairie fût belle, nos deux amis ne se roulèrent pas; ils se blessèrent tout uniment, parce que, au moment où M. de Tourolle cherchait à dégager en tierce, il reçut un coup de fleuret moucheté à l'épaule, et Chamaranthe, qui, tout en profitant de la ligne droite que gardait son arme, s'était un peu découvert, fut percé à la cuisse.

Le sang, parmi une foule de propriétés médicales, a celle de calmer la fureur

des duellistes. Aussi, nos deux jeunes amis n'opposèrent-ils pas de résistance à ceux qui les emportèrent.

Ils furent mis dans la même chambre, à l'auberge du Grand Turc, pansés par le même chirurgien et couchés chacun dans un lit, car ils avaient considérablement perdu de sang. Alors, pendant que les deux témoins, vieilles moustaches de l'ancienne Garde, buvaient un bol de punch, Tourolle dit à Chamaranthe d'une voix affaiblie :

— Maintenant que nous nous sommes battus, est-ce que nous ne pourrions pas nous expliquer?

Sébastien y consentit, et d'une voix presque éteinte, fit le récit de ses amours.

— Ah! ah! ah!... s'écria Tourolle, en apprenant la cause du débat, c'est pour cette petite fille que deux braves jeunes gens comme nous ont risqué de se faire enterrer? Mon bon ami, je prends nos deux parrains à témoin que je vous vends, cède, transporte et abandonne tous mes droits sur elle avec plaisir, Claire Coudreux nous aura rendu le service de nous lier à jamais. Et je vous déclare dans la sincérité de mon âme, mon cher Sébastien, que jamais créature ne m'a plus séduit. J'ignorais que vous l'aimassiez, et si je suis venu la demander, c'est à cause de ses seize cent mille francs, je l'avoue sans honte. Mais j'ajouterai que sa vue m'a inspiré assez d'amour pour donner quelque prix au transport que je vous fait de toutes mes prétentions. Si elle eût été ma femme, ah! mon brave et bon Sébastien, nous n'en aurions été que meilleurs amis. Épousez-la, vicomte, et je prendrai un jour autant de part que je pourrai à votre bonheur. Êtes-vous sournois! je ne vous connaissais pas cette qualité-là. Pourquoi m'avez-vous caché votre amour? Est-ce que je pouvais deviner qu'un héritier aussi riche que vous, et qui peut prétendre à des millions, irait s'amouracher d'une petite bourgeoise de seize cent mille francs? C'était mon fait à moi, qui n'aurai guère plus que cette somme-là quand mes oncles seront morts, et, Dieu merci, admirez ma loyauté : hier, en rentrant, j'ai reçu le billet de faire part de l'enterrement de l'un d'eux. M'en suis-je moins bien battu?

Sébastien lisait le *Globe;* c'est assez vous dire que c'était un jeune homme qui ne badinait pas avec l'amour. Ses opinions philosophiques le poussaient fortement vers cette moralité qui nous met des gants jaunes aux mains et des habits noirs sur le dos, qui jette une légère nuance de froideur sur les fronts, une teinte de pédantisme dans le discours, qui nous rend graves comme des méthodistes, et nous prescrit de n'avoir que des passions avec les femmes, système agréable, et qui sert à excuser les fautes du beau sexe en mettant à la mode je ne sais quel amour consciencieux, au moyen duquel les maris trompés peuvent rester dans l'ordre légal, attendu que l'adultère, n'allant pas le front levé par les rues, comme jadis, est supportable. Il y avait donc, entre Tourolle et Sébastien, toute la distance de la *Quotidienne* au *Globe*.

Alors l'homme passionné, le *Globiste,* dit à l'homme du monde :

— Mon cher Ernest, ne plaisantez pas avec moi, en parlant de Claire!... J'ai pour elle un sentiment durable, et qui doit faire le bonheur de toute ma vie. Écoutez-moi, mon cher ami. Aujourd'hui nous sommes de bonne heure des hommes et des citoyens. Nous devons songer à mettre dans notre vie une certaine gravité et à n'avoir que des pensées d'hommes. Nous marchons à une régénération politique, à un temps meilleur, dans lequel il ne sera pas indiffé-

rent pour notre ambition de montrer une vie probe et des mœurs. C'est parce que je tiens à l'estime de mes semblables que je respecte l'opinion publique. Ainsi, je veux donner par ma vie privée des gages à ma vie politique. Il est essentiel, pour mettre d'accord mon bonheur et mon ambition, que je puisse aimer toujours la femme que je me choisirai. Claire sera cette femme. Il existe entre nos deux âmes une entente si vraie, une cohérence de sentiments si complète, que nous sommes, en quelque sorte, prédestinés l'un à l'autre. Je puis dire froidement et sans emphase que, sans elle, la vie me paraîtrait un désert. Il y a quelque chose de si rationnel dans ma passion, elle est à la fois si logique et si profondément plantée dans mon être que ce serait un crime à un ami d'essayer à troubler le bonheur qui m'attend.

— Je vois avec plaisir, mon cher Chamaranthe, que ce sera un bonheur très-constitutionnel. Vous faites de votre amour une préface à votre vie politique. Bravo!... C'est comme ce monsieur, dont j'ai oublié le nom, qui donne ses moindres stances pour une étude du droit naturel! C'est notre nouvelle manie. Va pour les mœurs. Les passions y gagnent! Nous verrons si vous conserverez ces principes jansénistes lorsque vous serez en présence des reines de la mode, du luxe parisien, des ambitions politiques et des nécessités qu'elles imposent. Au surplus, je n'ai pas attendu à ce moment pour concevoir une haute opinion de votre caractère, et je m'applaudis d'avoir été à même de cultiver votre amitié. Nous ne tarderons pas à devenir orphelins; voulez-vous que nous soyons comme deux frères?... Nous aurons besoin plus d'une fois, dans la vie, de trouver un cœur ami, où verser nos peines, nos plaisirs, et où méditer sur les difficultés de l'existence. C'est quelque chose que d'avoir un ami sincère, qui voie, sans passion, les choses sur lesquelles nous nous blasons...

Ernest avait alors un de ces mouvements d'enthousiasme, si fréquents chez les jeunes gens, et auxquels ils s'abandonnent avec tant de facilité... Quand on a reçu un coup d'épée, à qui l'amitié ne sourit-elle pas? Aussi, nos deux vicomtes, auxquels les médecins et les chirurgiens d'Azai-le-Rideau avaient interdit de boire du punch, s'enivrèrent avec leurs propres idées, ce qui est plus agréable que de se griser avec du vin, de l'opium, ou, comme cet Anglais, avec un beafsteack.

Pendant le temps qu'ils mirent à se guérir de leur blessure, les deux amis ne cessèrent de vanter à leurs mères les avantages de leur amitié, de sorte qu'ils passèrent pour des modèles d'union et de fraternité. Quand ils entrèrent en convalescence, madame de Tourolle mourut en laissant à son fils environ quatre-vingt mille livres de rente, provenues de diverses successions qui lui étaient échues. Madame de Chamaranthe avait réglé toutes les affaires de la succession de ses frères, et palpé deux tiers des sommes que la loi d'indemnité lui avait dévolues. Ainsi, vers les premiers jours du mois de novembre, les deux amis songèrent à venir à Paris.

Tourolle était impatient de prendre possession d'un riche hôtel, et de jouir de sa fortune. Sébastien y était entraîné par sa mère, qui, ne se sentant plus malade, voulait respirer l'air de la Cour et pousser son fils sur les bancs de la Chambre héréditaire. Le vieux bénédictin eut beau faire observer à sa parente qu'elle succomberait aux fatigues d'un hiver passé dans le tourbillon de Paris, la vicomtesse de Chamaranthe persistait à se dévouer à la fortune de son fils, et à goûter encore une fois tous les plaisirs du monde. Elle allait reparaître,

ayant pour chevalier le séduisant Tourolle, orgueilleuse de son fils. Belle encore, elle comptait régner à Paris.

Alors, ce fut par une des dernières soirées de l'automne, et au moment où le père Coudreux vendangeait son vin blanc, que les deux amants se dirent adieu.

Je ne puis pas souffrir les esprits qui se laissent gagner par une fausse poësie, et qui s'ingèrent d'idéaliser les situations vulgaires où se trouvent les amants. Il faut de la modestie pour peindre les choses telles qu'elles sont, car le monde élégant vous accuse de trivialité, et le monde moral de cynisme. Mademoiselle Claire Coudreux était pâle, et le jeune Chamaranthe, qui ne l'avait pas revue depuis le duel, s'aperçut bien qu'elle savait les motifs de cette absence. Ils n'en parlèrent pas.

Ils allèrent s'asseoir sur un mauvais banc de bois, en face du clos que l'on vendangeait.

— Mademoiselle, je vais être forcé de faire un voyage à Paris.

— Ah! je m'en doutais bien!... répondit-elle avec une gaieté de province dont on ne peut guère se faire une idée à Paris. Serez-vous long-temps absent?

— Mais, je le crains...

— Mon père est de mauvaise humeur, parce qu'il n'a pas beaucoup de vin blanc.

— Vos vignes sont gelées?

— Non; le raisin est *broui*. Mais êtes-vous drôle de me parler de notre vin! (Les conversations ne sont guère plus spirituelles.) J'ai beaucoup de choses à vous dire. Mon Père tient toujours à me faire épouser M. de Tourolle, quoique votre ami se soit poliment excusé auprès de lui, en disant que notre mariage déplaisait à sa Mère. Mon Père ne vous aime pas. Il prétend que vous avez trop d'esprit, et qu'il faut se défier de vous. Vous ne savez pas combien la supériorité fait de tort à un homme dans notre pays. Un talent quelconque y est regardé comme une calamité publique.

— Vraiment?

— Mais oui. Vous devriez tâcher de plaire à mon père. S'il ne parle pas, il écoute, et j'ai entendu dire devant lui par beaucoup de personnes que tout votre esprit ne vous servirait qu'à manger votre fortune et à faire à Paris autant de folies que monsieur de Tourolle. Cette fortune est aujourd'hui le seul motif qui déterminera mon Père à consentir à notre mariage...

— Je suis bien heureux d'être riche!

— Oh! monsieur Sébastien, vous ne le seriez pas, que je resterais demoiselle jusqu'au moment où j'aurais ma liberté...

— Vous ne m'avez pas compris, mademoiselle Claire!... Mon exclamation venait de mon étonnement. Je ne savais pas, jusqu'aujourd'hui, à quoi pouvait servir l'argent...

Claire regarda Sébastien en rougissant, et Sébastien sourit. Ils semblaient être honteux et pantois d'avoir tous les deux révélé la perfection de leurs âmes. Ils avaient du plaisir et de la timidité. Leur respiration était comme arrêtée et ils entendaient le battement sourd de leurs cœurs dans le silence. Ils ne s'étaient jamais dits : «Je vous aime,» et ils parlaient de leur mariage avec la gravité de deux notaires. Ils devinaient qu'un amour avant la noce n'est

qu'une supposition plus ou moins poëtique, une illusion plus ou moins vraie, et que le véritable amour est celui qui résiste au temps et à l'usage.

Il est impossible de peindre le sentiment comme il existe au fond des provinces. Il comporte un mélange de raison, de calculs positifs et de vérités, qui exclut, en apparence, la poësie que les auteurs cherchent à mettre dans leurs conceptions. Ce serait un ouvrage tout entier, qui demanderait le génie de Goldsmith, et tout le monde me croira quand je dirai qu'il me manque.

— Ah! Ah! père Coudreux, s'écria Sébastien en voyant venir le bonhomme, voilà un beau temps pour la vendange.

— Oui, monsieur; mais il n'y a pas un *quart d'année*...

— Vous aurez *de la qualité*.

— Peut-être, car le vin sera difficile à faire.

— Eh! bien, je puis vous enseigner un moyen de le rendre clair comme de l'eau de roche. Servez-vous des mèches que vend à Tours, Petit, le tonnelier, sur la place d'Aumont; elles ne coûtent pas plus cher que les vôtres, et vous bonifierez votre vin.

— Ah! bah! Toutes ces inventions-là... Et le bonhomme hocha la tête :

— On dit que vous nous quittez, monsieur?

— Oui, monsieur. C'est à regret, car j'aimerais bien à vivre à la campagne, d'autant plus que nous avons l'intention d'augmenter les Bouillards...

— Est-ce qu'il y a des terres à vendre?

— Mais oui.

— Et où ça? Faites-nous donc l'honneur d'entrer à LA MAISON, monsieur le vicomte...

— Adieu!

— Adieu!

Ces deux mots furent prononcés avec un accent de tristesse par les deux amants, vers les onze heures du soir, entre deux portes, et Sébastien s'éloigna lentement, et Claire resta sur la terrasse jusqu'à ce qu'elle ne le vît plus dans les sentiers creux. C'est ce que font toutes les jeunes personnes bien élevées. Pas un baiser, pas une larme. Mais les yeux sont avides; ils sont le miroir de l'âme. La femme et l'homme sont partout semblables à eux-mêmes, et l'amour est un désir.

— Ce jeune homme-là, dit le père Coudreux à sa fille quand elle rentra, ce jeune homme s'occupe d'agriculture. Je ne le croyais pas si entendu. J'essayerai de ses mèches!...

— Il est si bon! dit Claire, en s'asseyant devant la table où son père soupait avec un fromage de chèvre. (Car pourquoi Walter Scott aurait-il seul le privilége de donner de la célébrité aux détestables boissons et aux mangeailles de son pays? Nos fromages de chèvre valent bien son *wiski* et son *ale*.)

— Tu ne manges pas, Claire? Goûte donc du raisin de vigne, ma mignonne.

— Je n'ai pas faim, mon Père.

Quand Claire monta chez elle, elle se mit à la fenêtre pour contempler les curieux effets produits par le clair de lune dans le paysage. Elle vit, sur un des murs extérieurs de la terrasse, Sébastien qui, revenu sur ses pas, avait grimpé là pour regarder encore ce petit château blanchi par la lune, et cette croisée où la lumière lui indiquait la chambre de Claire.

Arrivés à Paris, Ernest de Tourolle et Sébastien de Chamaranthe se trouvèrent bientôt lancés dans le tourbillon du grand monde, et dans la situation où nous les avons pris au commencement de cette histoire.

Ernest mit son amour-propre à initier le prudent Tourangeau à toutes les voluptés de la capitale. Il le présenta à ses anciens amis; il le conduisit dans une voie pleine de buissons, auxquels s'accrochaient les scrupules, les principes, les petites délicatesses, et cette aimable fleur de sentiment que Chamaranthe avait apportés de Chinon. Le monde se déploya devant lui dans toute sa splendeur. C'était d'un enchantement sans fin!

Tantôt il éprouvait les ardents et terribles embrassements d'une partie d'écarté! Il torturait son âme avec cinq cartes! Mais, par un effet du hasard, il eut le bonheur de rarement perdre, de sorte qu'il ne devint pas joueur. Les angoisses de Tourolle, assez maltraité par la fortune, lui faisaient pitié, et le gain lui servit plus d'une fois à consoler son ami.

Par reconnaissance, Tourolle jetait Sébastien dans la dissipation la plus enivrante. Le Chinonnais fut instruit par des professeurs émérites de toutes les obligations d'un héritier.

— Le petit Chamaranthe ne va pas mal du tout, disaient les coryphées du monde fashionable.

Personne ne pouvait, en effet, lui disputer la palme au Bois de Boulogne, et il paraissait toujours au milieu des brillants cavaliers de la Jeune France comme le mieux habillé ou le mieux monté. Il y avait peu de femmes à la mode qu'il ne saluât pas, et le teint olivâtre, les beaux cils recourbés du Chinonais commençaient à devenir un terme familier des comparaisons qui se faisaient dans les coteries. Ses équipages étaient merveilleusement bien tenus. Il avait tout ce qu'on peut avoir à Paris pour de l'argent, en hommes, en femmes, en talents, en vertus, en réputations! Il éclipsa Tourolle, et Tourolle le disait lui-même avec tant de bonne grâce que leur amitié reçut un nouveau relief de ce rare dévouement. Il leur fallait une singulière puissance de tête pour savoir passer des salons du faubourg Saint-Germain et des bals les plus somptueux, où ils faisaient de la galanterie musquée, aux délices grossières et à la joie large et franche des orgies, où, comme des chevaux échappés, sans rênes et sans frein, les jeunes gens se livrent à toute la fougue de leur esprit, de leur génie et de leurs fantaisies.

Quels estomacs! Oh! comment pouvaient-ils digérer tous les jours ces dîners encyclopédiques, capables de substanter des villages de trois cents feux, et paraître légers à la danse, galants et spirituels dans les loges de Madame de ***, aux Bouffes, de la duchesse A-x, à l'Opéra! puis, la nuit, jouer, risquer leurs fortunes et peut-être leurs vies, et se consoler d'une perte par une autre! Ne faut-il pas vraiment reconnaître que la Providence protège la jeunesse?

Il est de l'essence d'un caractère fort d'être fort partout. Cette vie n'influa pas sur le jeune Chamaranthe. Il restait calme au milieu de cette agitation. Il essayait l'existence comme on essaye les ponts suspendus, en la soumettant à d'énormes pressions. Quand Ernest croyait son ami complètement égaré, celui-ci revenait aux principes les plus sûrs; il jugeait le néant des plaisirs, et se reportait avec délices sur les bords de la Loire, à ce château où vivait une créature et plus noble et plus pure que les reines de leurs banquets, que les ravissantes et imposantes femmes, ornements des salons parisiens. Nulle canta-

trice n'allait à son cœur, quelque flexible que fût la voix, quelques suaves que fussent les airs, car, pour lui, la musique était un souvenir d'amour. Il avait assigné une somme à ses dissipations, et il calculait son désordre avec la même impassibilité qui lui permettait de laisser son cœur en Touraine quand il plaisantait avec les dangers de l'Opéra. C'était un de ces hommes puissants, qui marchent dans la tempête d'un pied sûr. Tourolle, le voyant, en apparence, léger, frivole, facile, s'imagina pouvoir dominer le Tourangeau docile.

Ainsi se passa l'hiver.

— Eh! bien! dit un soir Ernest à Sébastien qu'il venait chercher chez l'une des femmes les plus séduisantes et les plus dangereuses de Paris, penses-tu à Claire?

Chamaranthe jeta sur Tourolle un regard profond et lui répondit en riant :

— Je lui ai écrit ce matin...

— Tu es comme le joueur, et tu vas du vice à la vertu, de la débauche à l'amour! C'est le flux et le reflux...

— D'une mer immobile, répliqua Sébastien, en interrompant.

Cette vue rapide du monde, et le commerce des hommes les plus remarquables de Paris, acheva d'instruire le jeune vicomte. Il avait médité les livres, il étudia la société. Il comprit tout d'un coup ce que le bien comportait de mal dans la civilisation. Il démonta la machine sociale pièce à pièce. Il découvrit enfin ce que nul homme ne peut enseigner : les choses qui ne nous sont apprises que par les hommes. Il devint un profond politique, car il méprisa l'humanité. Ce sentiment n'a-t-il pas toujours été la doctrine secrète de tous les hommes que l'on admire?

Au mois d'avril, les médecins assemblés déclarèrent au vicomte de Chamaranthe que, s'il voulait sauver la vie à sa mère, il devait la conduire au plus tôt en Italie. En peu de jours les préparatifs de ce voyage furent faits, et Monsieur Coudreux consentit enfin, par correspondance, à ce que sa fille épousât Sébastien au retour.

Tourolle accompagna Madame de Chamaranthe et son ami jusqu'à Marseille. Il ne quitta le port qu'au moment où il ne vit plus le *Santa Maria,* petite felouque où la mère et le fils s'embarquèrent pour aller à Naples. La cérémonie des mouchoirs eut lieu entre les deux jeunes gens, et ces symboles de la fidélité flottèrent jusqu'au dernier moment dans leurs mains.

«Quel ravissant mensonge que l'amitié! pensait Sébastien. Il est impossible de n'y pas croire par moments. Oh! ma Mère, se dit-il, seul cœur où nos espérances ne soient jamais flétries! Le seul sur lequel on puisse entièrement compter!»

Les hommes de génie n'ont que deux passions fortes. Ils adorent leur mère et leur première maîtresse! Puis, tout est néant. Le génie est un monstre qui dévore tout!

IV

LE RETOUR.

Ce conte est le fruit d'un pari, et je n'ai pas dit à mes adversaires que dans vingt-quatre heures je ferais un chef-d'œuvre. Pourquoi les peintres auraient-ils

seuls le privilége d'esquisser des croquis, de se permettre des pochades, des charges, des caricatures? En fait de bambochades, *io anche son pittore!*...

Là, je vois plus d'un vénérable lecteur se plaindre de l'impertinence du temps présent. Rassurez-vous, âmes honnêtes, il y a toujours moyen de faire avancer la *Statue du Commandeur!*...

Cet ouvrage est remarquable par la nouveauté des faits, et surtout par la manière dont ils sont présentés, vous dira un journal avec lequel je me suis arrangé, à raison de trente sous par ligne, pour installer ma gloire entre le Paraguay Roux et le chef-d'œuvre de M. Lepère, la mixture brésilienne. «Quoique l'auteur abuse du langage et d'une facilité qui dégénère en bavardage, on ne saurait méconnaître une vérité profonde d'observation. Tout y est vrai, mais vrai à la manière de M. de Vigny, c'est-à-dire que, suivant les doctrines professées par ce poëtique écrivain dans la nouvelle préface de *Cinq-Mars* *, il y a un vrai qui est faux et un faux qui est vrai. Ainsi, les personnages de cette conception, due à l'auteur de la *Physiologie du mariage*, ont existé dans un temps ou dans un autre, peu importe à l'observateur qui pense, et au chimiste qui extrait ses gaz!...»

Je reprends donc avec une entière sécurité, car je me suis armé de la poëtique de M. de Vigny comme d'un scaphandre.

Italie*, ne te lèveras-tu donc jamais en masse pour exterminer les sots livres que tant de sots ont faits sur toi! Comment, tu n'as pas eu de poëte, de satirique assez audacieux pour se mocquer de tous ceux qui t'ont polluée!... Si je vais visiter cette contrée, je serai comme un homme prudent, qui ne publie pas ses conquêtes et jouit, dans le silence, des trésors qu'il trouve. Cette terre n'a pas un vallon secret où le voyageur puisse se dire : «Je parviens ici le premier.» Tout le monde a si bien piétiné cette poësie, cette vieille courtisane, ce carrefour toujours plein d'Anglais, que je ne sais pas un seul point inconnu que je puisse décrire, afin de donner quelque verdeur à ce passage, et où je puisse faire paisiblement mourir, après trois mois de souffrances, cette pauvre vicomtesse de Chamaranthe!... Il y a quelque temps, la Calabre restait aux auteurs. Mais M. de Latouche y a promené le major d'Hauteville courant après Fragoletta, et M. de Custine s'y est, à ce qu'il paraît, promené lui-même, s'il faut en croire ses *Voyages**. Où donc déposerais-je ma vicomtesse*?

Elle mourut à un endroit que j'ai toujours admiré dans l'estampe du *Voyage* de l'abbé de Saint-Non. C'est à l'extrémité de la baie de Naples. (Voyez la planche XXIX.) Quel ciel!... Le graveur l'a, d'honneur, miraculeusement bien rendu, et tout le monde se dira comme moi : «Voilà comment je me figure que doit être l'Italie!»

Est-il possible que l'on meure sous les caresses de cette brise en*.........

....

....

....

....

«puisque le mot *patrie et honneur* n'est plus un non-sens, j'espère que ma lettre

vous suggérera des réflexions saines et sages sur la guerre que vous faites à l'Académie. Si vous la discontinuez, ma détresse aura servi à quelque chose, et alors je m'en glorifierais.

«Puissiez-vous suivre, monsieur, le conseil patriotique donné par

«Un courtisan de S. M. le roi de Bohême, et gouverneur désigné du 7ᵉ Château.»

Sébastien avait disparu.

Quelle nuit passa Madame la vicomtesse de Tourolle, couchée entre le mariage et l'amour!... Une vie horrible à passer, une belle vie perdue!... Son cœur avait été tordu comme un lien d'osier en un moment! Voilà pourquoi jadis la Lescombat tua son mari. Elle fut pendue. Jamais Rousseau n'a pu écrire une lettre qui approchât de la plus froide de celles qu'elle avait adressées à celui dont elle fut l'âme, la joie, et qu'elle entraîna de son lit à l'échafaud!

En 1830, un des Schahabaham de la Chambre où siégeait M. Dupin a eu, m'a-t-on dit, le courage de proposer le rétablissement du divorce. Les législateurs n'ont jamais réfléchi, — qu'en 1792, — à ce qu'une femme pouvait faire quand elle n'estimait plus son mari. Ils ont, alors, plongé dans les secrets du mariage comme dans un gouffre!...

La Restauration vint, et pour une femme bréhaigne *, qui voulait s'asseoir sur un trône à toute force, la plus sage de nos lois fut supprimée, et cette femme a vu mettre son trône en pièces le 27 juillet 1830!

Vous comprenez que la vicomtesse ne dormit pas... Elle était bien aussi amoureuse que la Lescombat. Mais elle avait la foi et se résigna.

Quelle situation! N'est-elle pas atroce?...

V

DÉNOUEMENT.

Le vicomte de Chamaranthe était encore au lit le lendemain matin, quand son valet de chambre introduisit Monsieur de Tourolle auprès de lui.

Je ne connais pas de position plus incommode que celle d'être en chemise et coiffé d'un madras rouge, quand nous nous trouvons en présence de notre rival. Comment se lever*?

....

LES BAISERS PATRIOTIQUES*.

Trois *gentlemen*, venus de Londres pour présenter leurs respects au «citoyen des deux Mondes», retournaient dans leur patrie, heureux d'avoir pu voir la revolution de Juillet au mois de septembre. Ils étaient tous trois pensifs, assis

sur un des bancs d'arrière du paquebot, et ils restaient dans cette attitude sournoise et silencieuse, moitié réservée, moitié fière, qui caractérise tout bon gentleman.

Cependant, après une heure de silence, quand la brume leur cacha les côtes de France, le plus gros des trois étrangers, qui était, je crois, un alderman, dit en murmurant :

— Gren chittoyenne!... ounanime dans ses upinionnes!...

Le second le regarda d'un air aristocratique et répondit en mauvais français, pour faire voir à l'alderman qu'il savait aussi bien que lui la langue du pays :

— L'éristocréssy frenchèsse, elle été démocrète.... et c'été ridicoule à oun marquis dé... mé le pèple... Le pèple, il été fort su le pevé..., soublime!...

Le troisième, examinant ses deux compatriotes, leur dit, en anglais, avec une sorte de timidité, car c'était un petit marchand du Strand, et il reconnaissait un esquire et un alderman dans ses deux voisins :

— C'est étonnant, comme M. de La Fayette été encore jeune! je ne lui ai pas trouvé les cheveux si blancs!

— Hâo! dit l'alderman, noâ! noâ!... ses cheveux sont blaônds.

— No! no! reprit l'esquire! ses cheveuses être grie, noirs et blennes...

— Hâo! répliqua le mercier, je l'ai embrassé.

— Vos? dit l'esquire.

— Hâo! s'écria l'alderman, vos evoir été éttrépé!... lé d'généralle estre oune *little*.

— Hâo! reprit l'esquire, oune grend..., sec..., nouare...

— Nô!... oune little... grâo..., dit l'alderman en décrivant avec ses mains une forte proéminence abdominale.

— Nâo!...

— Hâo!...

— No!... s'écrièrent à la fois les trois Anglais.

— Mosiè, dit l'alderman à un passager français, j'aye périé avec cé gentlemen qué lé dgénérâlle La Fayette né bèse paô tu le maônde.. et qu'il été péti...

— Voici son portrait, répondit, en leur montrant sa tabatière, un Français qui riait depuis un moment.

Les trois Anglais regardèrent avec sang-froid cette tabatière, qui leur prouvait un malheur commun. Ils s'interrogèrent mutuellement de l'œil et restèrent dans un profond silence, comme s'ils eussent appris une faillite qui les aurait ruinés.

Arrivé à Douvres, le petit marchand monta sur le paquebot qui partait pour la France.

— Puisque je n'ai pas embrassé le grand citoyen, j'y retourne!... se dit-il.

Eugène Morisseau.

[*La Caricature*, 16 décembre 1830.]

DE CE QUI N'EST PAS À LA MODE*.

Connaître ce qui est à la mode, c'est une science. Cela s'étudie et s'apprend.

Savoir ce qui n'est pas à la mode, c'est un instinct. Cela se devine et se sent.

Vingt journaux attentifs, mille élégants avoués vous avertissent de ce qui est convenable; la toilette dont on s'informe, le livre dont on parle, le salon où l'on s'étouffe, le théâtre qui ne fait pas faillite sont à coup sûr à la mode. Trop d'indices assurés font aisément reconnaître un succès, pour qu'il y ait mérite à s'associer à la voix publique.

Mais ce qui n'est pas aussi manifeste, c'est ce qu'il faut abandonner, ce dont on ne parle plus, ce dont on n'a pas encore parlé, ce qu'il faut trahir, et les hommes et les choses qu'on ne doit jamais avoir connus.

En mode, faire est d'un grand talent, s'abstenir d'un beau génie.

Aussi combien peu l'on rencontre de ces hommes qui ne jettent jamais dans la conversation un mot qui ne dit plus ce que le dictionnaire lui faisait dire, et savent qu'il y a des plaisirs qui ne font plus partie de ceux de la bonne compagnie, et dont on ne doit jamais prononcer le nom!

On peut ne pas inviter l'homme qui ne se pâme pas à mademoiselle Taglioni; mais il faut chasser celui qui propose d'aller à l'Opéra-Comique. Si j'étais femme, j'aimerais autant qu'on me demandât des nouvelles de l'amant qui m'a quittée.

Cette phrase : *Ce qui n'est pas à la mode,* renferme dans sa courte contexture le catalogue complet des gloires déchues; elle enserre dans sept petits mots l'histoire des mérites méconnus, et des sots reconnus; des femmes passées et des beaux en perruque; elle met sur la même ligne les banquiers économes, les juges inamovibles, les deux cent vingt-un, les voitures jaunes, les héros de juillet et les chiens anglais*.

La plèbe de nos lecteurs s'imagine peut-être que nous faisons de la fatuité ou de la passion : nullement; nous regardons et nous écrivons. En France, tout est mode : mais trois jours suffisent à user la gloire la plus haute, le succès le plus éclatant. Trois jours, c'est tout : le quatrième, on importune; le cinquième, on ennuie; le sixième, on vous hait, et l'on vous proscrit le septième. Ce fut le temps de faire le monde.

Électeurs, que pensez-vous de ces deux cent vingt-un que vous avez réélus comme l'espoir de la France, le salut de la patrie, la digne expression de nos vœux pour la liberté? Ne vous semblent-ils pas au-dessous de leur mission? N'ont-ils pas arrêté la Révolution dans sa course, au risque de la faire cabrer et de se voir jeter à terre comme des jockeys inhabiles? Hargneux contre toute opposition, se pavanant de tout le danger dont on les a sauvés, et qu'ils n'ont pas couru; ingrats envers la presse, haïssant et craignant la nouvelle génération, leurs jours de vogue sont passés. Au reste, c'est dans leur sein qu'on peut trouver toutes les nuances délicates de cette sorte d'exclusion qui les

frappe tous. Ainsi, il sera juste de dire que M. Madier de Montjau n'est plus à la mode, que M. Charles Dupin n'y a jamais été, que M. Thiers ne peut pas s'y mettre, et que M. Salvandy n'y sera jamais.

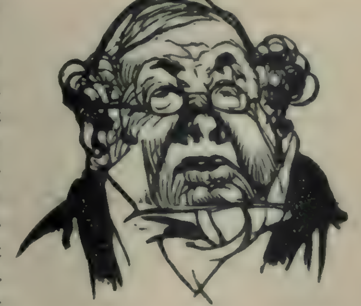
Ces messieurs des communes se fâcheront-ils de cette triste vérité? Il ne le faut pas. De plus méritants qu'eux subissent déjà cette conséquence de tout ce qui se fait remarquer quelques jours. Demandez aux gens du pouvoir ce qui est à la mode dans leurs bureaux. Est-ce cette brave jeunesse qui a combattu dans les rues de Paris, ces hommes de conscience qui ont sacrifié, sous Charles X, leur fortune au maintien des bonnes doctrines? Point. Le pouvoir les méconnaît, les dénigre, les chasse. Il y a tel ministère, tout barricadé de canaille jésuitique, où les lettres des réclamants sont interceptées, leur existence calomniée, leurs services méconnus, et où l'on n'a de chance d'obtenir ni justice ni réparation, à moins qu'on ne soit le valet d'un ancien valet de M. de Villèle. Les patriotes ne sont pas à la mode au pouvoir.

Brave peuple français, que cela ne t'étonne pas. Dans de plus grands intérêts, tu as prononcé des arrêts aussi injustes. Gens du monde, ne vous souvient-il plus que, malgré sa beauté séraphique, M. de Beauvais fut obligé de céder la palme des oratoires à M. de Paris, et que le violon de Tolbecque a détrôné le flageolet de Collinet?

Si nous nous occupons aujourd'hui de ce sujet, c'est qu'il y a eu révolution dans la mode comme dans le monde politique; c'est que les fusillades de juillet ont tué bien d'autres gens que les morts du Louvre, de Grenelle et de la Fontaine-des-Innocents; elles ont détruit bien d'autres existences que celles d'un roi, de sa famille et de sa cour.

Les petites soirées littéraires, les petites adulations poëtiques, les engouements romantiques de la coterie et les bouffonneries classiques de l'Académie sont restés sur place; toutes ces petites voix aigres qui se louangeaient se sont perdues dans le cri populaire qui s'est élevé. C'est au point que M. Émile Deschamps est obligé de se mettre devant sa glace pour se dire à lui-même : «*Vous êtes un homme d'un beau génie.*» La littérature romantique n'est plus à la mode.

La petite littérature de M. Scribe s'y est noyée aussi. *Bertrand*, *Suzette*, *Stanislas*, toutes ces petites grimeries, assez drôles sous le régime des censeurs, n'ont pu supporter le grand air ni le grand jour de la liberté. Le Gymnase n'est plus à la mode.



Voyez comme nous courions insensiblement, il y a six mois, aux mœurs de la Régence! L'oisiveté, le luxe envahissaient les esprits élégants; les longs soupers, les nuits sans sommeil, les femmes équivoques, le rire de tout et sur tout, les voitures et les vins exquis, tous ces éléments d'une vie débauchée s'appelaient *fashionable* : encore deux ans, et nous aurions affecté la chemise débraillée, le gilet taché et l'allure incertaine. Juillet a mis fin aux orgies; elles ne sont plus de mode.

Ce qui n'est pas à la mode, c'est ce gros patriote proscrit sous la Restauration, qui voudrait que quinze ans de repos lui eussent gagné trois grades dans l'armée.

Ce qui n'est pas à la mode, c'est ce petit monsieur, écrivain pamphlétaire il y a quelques jours, et maintenant administrateur inhabile et impudent; c'est cet écolier, devenu préfet pour avoir suivi assidûment un cours d'histoire; c'est ce carliste rampant, qui effrayait M. de Polignac par son exagération et qu'on a trouvé suffisamment patriote pour lui donner un superbe emploi.

Ce qui n'est pas à la mode, c'est ce journal qui fait de l'aristocratie de principes devant l'impunité, après avoir été lâche dans les jours de danger; c'est cette petite feuille ordurière et grasse, qui pue la chandelle et qui s'appelle *Corsaire;* c'est ce monsieur qui s'est vu, lui seul, partout où l'on s'est battu, et ce libérateur de la patrie qu'on n'a vu nulle part.

Ce qui n'est pas à la mode surtout, c'est l'argent.

[*La Mode,* 18 décembre 1830.]

UNE GARDE*.

PARAGRAPHE PATRIOTIQUE.

... Dans les âmes bien nées,
La valeur n'attend pas le nombre des années.
Le Cid,* acte II, scène II.

(*Un corps de garde dans la rue aux Ours.*)

M. RIGOLET monte la garde en redingote bourgeoise et en bonnet à poil. Son fusil est appuyé contre la muraille; M. Rigolet bat la semelle en soufflant dans ses doigts. — A l'intérieur, M. DAGOBART, caporal; MINCET *junior,* POULARD, BUZOT. — Ces messieurs font une partie de loto.

MINCET. — Allez donc, père Poulard!

POULARD. — 43, 32, 44, 77.

MINCET. — Ah! je l'ai, hi! hi! hi! Dites donc, père Poulard, *gelé,* hi! hi! hi! Je la crois un peu bonne, celle-là, hi! hi! hi!

BUZOT. — Qui donc qu'est un peu bonne?

MINCET. — Tiens, il ne comprend pas l'*apologe,* qu'est une illusion à l'hiver qu'est froide; oh! est-il buze, Buzot! Hi! hi! en v'là une autre qu'est pas mal individuel. (Mincet, dans son délire, donne des tapes à tous ses voisins.)

DAGOBART. — Ce diable de Mincet, je ne sais pas où qu'il prend tout ce qu'il dit en société. — A propos, dites-donc, monsieur Poulard, vous avez été demandé aux Pairs; contez-moi donc ça.

POULARD. — Dame, messieurs, je n'en suis point incapable... Dès-lors, nous étions tous là sur deux lignes.

DAGOBART. — Qui ceux-là?

POULARD. — Eh! bien, ça va de soi, les *citoilliens.* Dès-lors, nous avons fait des discours sur l'autre gouvernement.

DAGOBART. — Qui donc l'autre?

POULARD. — Eh! bien, le gouvernement déchu .. Dès-lors, il y en a qui ont dit des choses, oh! des choses dont les cheveux seraient susceptibles de vous dresser de sur la tête, à cause des horreurs de ces gredins de l'ex-garde.



DAGOBART. — Bah!

POULARD. — C'est véridique comme que je suis Poulard et pas d'autre. On n'en a pas idée! Dès lors, il paraît même qu'ils ont dévoré des enfants, n'ayant pas de pain pour qu'il leur aurait manqué depuis quatre ou cinq jours.

DAGOBART. — Mais la révolution n'a duré que trois jours.

POULARD. — Oh! ça fait rien; vous n'êtes pas sans comprendre que c'était une manière des chefs pour fanatiser les troupes.

RIGOLET, crie de l'extérieur. — Caporal! caporal! les autres! arrivez donc! en v'là un tas dont je ne sais pas qu'est-ce qui sont.

DAGOBART. — On y va... — Sont-ils pressés! Achevez donc de nous conter, caporal.

DAGOBART. — Dès-lors...

RIGOLET. — Cré mâtin! caporal, arrivez donc!

DAGOBART. — Est-il encore intolérable, celui-là! (Dagobart sort avec ses trois hommes.)

DAGOBART. — Qui vive?

LE SERGENT DE PATROUILLE. — Patrouille.

DAGOBART. — Avancez à l'ordre.

LE SERGENT. — Me v'là, *Dabobart;* qu'est-ce que vous me voulez?

DAGOBART. — Eh! ben, et vous?

LE SERGENT. — Quoi?

DAGOBART. — Moi, je veux rien.

LE SERGENT. — Ni moi.

DAGOBART. — Vous devez dire le mot d'ordre.

LE SERGENT. — C'est-à-dire c'est vous.

DAGOBART. — Non, c'est vous.

LE SERGENT. — Eh! bien, attendez, c'est... c'est un mot en *ie*... Non, non, un mot en *are*... C'est... c'est comme *valeur*.

BUZOT. — Un mot comme *valeur,* c'est peut être *courage?*

LE SERGENT. — Non, non, ça ressemblerait plutôt à *France.* Tâchez donc de vous en rappeler, vous autres.

MINCET, fixant le sergent. — Mais, tiens! c'est Monsieur Leblanc, dont je suis sa pratique pour la canelle, qu'il est la mienne pour les bonnets.

LE SERGENT. — Eh! tiens, c'est aussi monsieur Lenoir... — Bonjour, monsieur Lenoir. Madame votre épouse est donc pas accouchée?

LENOIR. — Si fait, d'un garçon du sexe masculin.

MINCET. — Tiens! vous voilà un héritier présomptueux. Je vous en fais mon compliment. Mais, dites donc, caporal, c'est tous des voisins.

DAGOBART. — Dès-lors, messieurs, on se connaît, on n'est pas fait pour se vexer dans le service.

MINCET, donnant force poignées de main à la patrouille, qui se remet en marche. — Bonsoir, voisins!

LA PATROUILLE. — Bonne nuit, voisins!

MINCET. — Sacredié, bonne nuit! à propos de cela que j'aurais pas mal envie d'aller me coucher.

BUZOT. — Et moi aussi.

POULARD. — Et moi donc?

RIGOLET, battant la semelle, les mains dans sa culotte. — Allons nous coucher.

DAGOBART. — Dès-lors, messieurs, pas de ça, respeck à la discipline. D'aller se coucher sous les armes, c'est de l'insurrection.

MINCET. — Allons donc, mon petit monsieur Dagobart, vous voyez bien que le quartier est tranquille; que c'est pas dans la rue aux Ours comme au Luxembourg*; que, dès-lors, il n'y a rien là dedans qui soye de l'insurrection.

DAGOBART. — Mais, pendant que la garde nationale se couvre de gloire rue de Tournon, est-il bien de nous aller coucher?

BUZOT. — Raison de plus. Dès l'instant qu'il y a du tremblement aux Pairs, il ne peut pas y en avoir rue aux Ours; ainsi, allons nous coucher.

RIGOLET. — Oui. (Malgré les prières et les contorsions du caporal, ces messieurs font leurs préparatifs de départ. Dagobart ne tarde pas à les imiter. On éteint les lumières du corps de garde; on ferme la porte.)

POULARD. — Où mettrons-nous la clef?

BUZOT. — Chez la fruitière.

POULARD. — Si le capitaine vient?

MINCET. — Tenez, les autres, j'ai une idée! (Il prend du charbon et écrit sur le mur du corps de garde : *Capitenne, la clai ait chée la fruitiaire dan fasse.* — On applaudit ; ces messieurs se quittent en se souhaitant bonne nuit.)

ALFRED COUDREUX.

[*La Caricature*, 23 décembre 1830.]

SI J'ÉTAIS RICHE!!!*.

Il s'élève une question sur la nature des richesses, et, comme il n'est pas nécessaire de tenir les choses pour en raisonner, n'ayant pas un sol, j'écris sur la valeur de l'argent et sur son produit net.

(*Mariage de Figaro*, acte V, scène III.)

Si j'étais riche!... Il n'y a peut-être pas, dans le monde sublunaire, un individu, jeune ou vieux, laid ou beau, riche ou pauvre, qui n'ait répété, ne répète, ou ne doive répéter au moins vingt fois pour chacun des jours fugaces de son existence quelconque, cette courte mais expressive exclamation : Si j'étais riche!...

Oh! c'est que cela veut dire tant de choses! cela se comprend de tant de manières! C'est une véritable phrase diplomatique; chacun la pense, la dit et l'interprète à sa guise. Il y a de tout dans ces trois mots : de l'amour, de la

haine, de la débauche, de la tendresse; il y a du sang, de l'assassinat, du parricide.

Le *goddam* de Figaro est moins profond!

Écoutez ce fils de famille. — Il sort d'un infâme repaire; il a vu fuir sous le râteau du croupier sa dernière pièce d'or; écoutez-le grincer sur les degrés de l'escalier fatal. — Père, ton arrêt est prononcé!... Il a dit: «Si j'étais riche!...» — «Si mon père était mort!» a-t-il pensé.

«Si j'étais riche!...» soupire cette jeune femme à qui son imprudent mari refuse un cachemire. Traduisez: «Si j'étais veuve!»

«Si j'étais riche!...» Oh! celui-là est terrible! il tue plus de dix personnes à la fois! C'est *Gobsec**, l'honnête usurier, qui calcule le nombre des têtes sur lesquelles il a placé des rentes viagères.

Mais quelles sont donc les limites de la richesse? L'Écriture Sainte, où l'on trouve tant de choses, nous dit bien: *Initium sapientiæ timor Domini;* mais elle est muette sur ce sujet. C'est cependant une question bien curieuse que celle de savoir quand et comment un homme est et sera, a été ou ne sera plus riche. — Et aucune académie ne l'a jamais proposée!

La solution de cet important problème, je l'ai trouvée, la voici:

L'appétit vient en mangeant.

Je suis roi de France (je suppose), j'entends un Laffitte, un Rostchild, ou tel autre gros argentier, laisser échapper le fatal souhait; je réunis vite mon conseil, j'assemble autour de moi mes bonnes gardes nationales, et je me cramponne à la selle; car le cas échéant, cet homme-là en veut sans manque à mon hochet royal.

Douze sous pour boire et manger tant que le jour dure ci	12 sous.
Deux sous pour payer son quart d'un grabat dans un chenil de la rue Mouffetard, quand vient la nuit.......................... ci	2 sous.
Plus, deux sous de réserve pour subvenir aux frais d'habillement, de blanchissage et de maladie, aux menus-plaisirs et aux caprices de l'amour ci	2 sous.
Formant ensemble la somme de..........................	16 sous.

Constituent le budget et le bonheur quotidien du célèbre Boursicaut; ce philosophe numéroté du faubourg Saint-Marcel n'en veut pas d'autres.

Ainsi donc, pour l'un, un trône!... pour l'autre, à peine un franc.

Quel est le sot qui a dit que le bonheur était *un?* — Le bonheur est comme les femmes: toutes nous plaisent; pas deux qui se ressemblent.

Ainsi devisant avec moi-même, j'arrivai.

C'était une maison singulière, un panorama, une vraie galerie physionomique, un bazar de figures, de fortunes et d'opinions... Femmes charmantes, femmes savantes, femmes innocentes, emmes prudes, femmes parvenues, femmes coquettes, auteurs, acteurs, orateurs, prosateurs, poëtes, magistrats, avocats, diplomates, académiciens, agents-de-change, notaires, banquiers, classiques, romantiques, nobles, roturiers, gallicans, ultramontains, républicains, monarchistes, papistes, bonapartistes, carlistes, orléanistes, anarchistes, alarmistes, nouvellistes, feuillistes, libellistes, publicistes, journalistes, artistes, s'y voient, s'y coudoient, s'y choient, s'y rudoient, s'y festoient, s'y fourvoient, s'y fou-

droient, s'y tutoient, s'y plaisent, s'y déniaisent, s'y ennuient, s'y déchirent, s'y enrhument, s'y fâchent, s'y querellent, s'y disputent, s'y séduisent, s'y trompent, s'y flattent... Oh! ma foi, prenez un dictionnaire, car que n'y fait-on pas, que n'y dit-on pas et que n'y voit-on pas, dans cette étonnante maison!

M. Alfred de Musset, l'amant de la lune, prétendrait que c'est une cave en fermentation, une julienne bouillante, ou mieux : un *plat de pudding vivant;* c'est plus baroque et moins national.

De vous dire la beauté du vestibule et des degrés, les livrées des gens, la forme et l'éclat du salon, la physionomie des groupes, le nombre des bougies et des glaces, je sais bien qui s'en chargerait... à tant la feuille. Pour moi, je n'ai garde! — Dans tout cela, je ne vis que la maîtresse du logis, que, dans ma préoccupation, je saluai de cette phrase indirecte qui me débordait de toutes parts :

— Si vous étiez riche?

Le premier courtisan à qui La Fontaine demanda s'il avait lu Baruch, resta moins stupéfait d'abord...; mais bientôt, en femme d'esprit qui voit la feinte inutile, et tout bas :

— Je ne recevrais pas tous ces gens-là.

Puis, se tournant vers un gros banquier, comme pour se venger sur un autre de l'embarras où je l'avais jetée :

— Quand vous serez riche, que ferez-vous?

— Faillite, reprit-il froidement.

En moins de rien, l'indiscrète question vola de bouche en bouche, et les *je ferais, je voudrais*, et autres rimes conditionnelles en *ais*, articulées plus ou moins haut, s'entre-croisèrent avec une telle rapidité, qu'à grand'peine ai-je pu réussir à recueillir les réponses les plus saillantes.

— Je payerais mes dettes! s'écria un jeune patriote de 1830, qui ne pense pas un mot de ce qu'il dit, et ne dit pas un mot de ce qu'il pense.

— J'en ferais! riposta avec un voluptueux cynisme, et en secouant, par les convulsions d'un rire asthmatique, son jabot de Malines enfumé, le vieux vicomte, squelette oublié de la cour de Louis XV.

— Je me retirerais dans mes terres! grommela un habitant du noble faubourg, gentillâtre obstiné qui boude Louis-Philippe, et n'a rien oublié dans l'émigration, que sa fortune.

— Si j'étais riche, je ne le serais pas long-temps.

— Je serais roi!

C'étaient deux grands hommes dans leur genre. L'un a bu de l'eau du Jourdain, l'autre a voulu en boire.

— Vous seriez bien malheureux, reprit gravement un philosophe de vingt ans, vous n'auriez plus rien à désirer.

— L'amour s'achète-t-il donc? demanda naïvement une jeune personne à une cantatrice du grand Opéra, que son fard excusa de ne pas rougir.

— Si j'étais riche, je ne serais pas Saint-Simonien, dit à l'oreille de son voisin un zélé partisan de la doctrine.

— Je m'en tiendrais à deux feuilles, *la Quotidienne* et *la Révolution*, ajouta un journaliste connu.

— Je ne compilerais plus de chroniques, dit un *bibliophile**.

— Je n'écrirais plus! s'écrièrent à la fois quinze classiques et dix-sept romantiques.

— Ainsi soit-il! répétèrent en chœur plusieurs voix, comme si la moitié de l'assemblée eût éternué.

Je continuai le cours de mes observations.

— Je serais fidèle et j'aurais un cachemire, disait la femme d'un sous-chef à mademoiselle O...*

— Je n'aurais qu'un amant, repartit la belle confidente, avec une exquise sensibilité.

— Je voudrais être inamovible, fulminait un ex-procureur du roi.

— J'élèverais une statue à un Jacotot, s'écria un docteur qui apprend en ce moment à faire des vers comme Casimir Delavigne et de la musique comme Rossini.

Je me mis à rire.

— Et toi, reprit-il d'un air piqué, car il me tutoie et me calomnie, tu dormirais?

— Peut-être!

— Moi, dit avec bonhommie un grand garçon, qu'à la coupe de sa tête et de ses cheveux on eût pris pour feu l'abbé de l'Atteignant, si j'étais riche, j'en ferais part à mes parents, amis et connaissances.

Cette philantropique balourdise excita dans l'assemblée un mouvement confus de pitié.

Un jeune artiste se pinça fortement la lèvre.

— Il taille son crayon, me dit à l'oreille un confrère en observations; gare à ceux qui craignent les carreaux du grand magasin d'Aubert*!

— Et, vous docteur Paradoxe? dis-je enfin à M. de B..., qui, comme nous, fréquente cette maison depuis long-temps, parlant peu, écoutant beaucoup, regardant plus encore.

— Moi? reprit-il avec un abandon spirituel. Ma foi, moi, je voudrais être pauvre, — si j'étais riche!

— Ô bonheur d'être milliforme et multiface, va!

Ce furent les premières et dernières paroles qu'Odry,* prononça de la soirée.

Le Comte Alex. de B....

[*La Caricature*, 23 décembre 1830.]

VENGEANCE D'ARTISTE*.

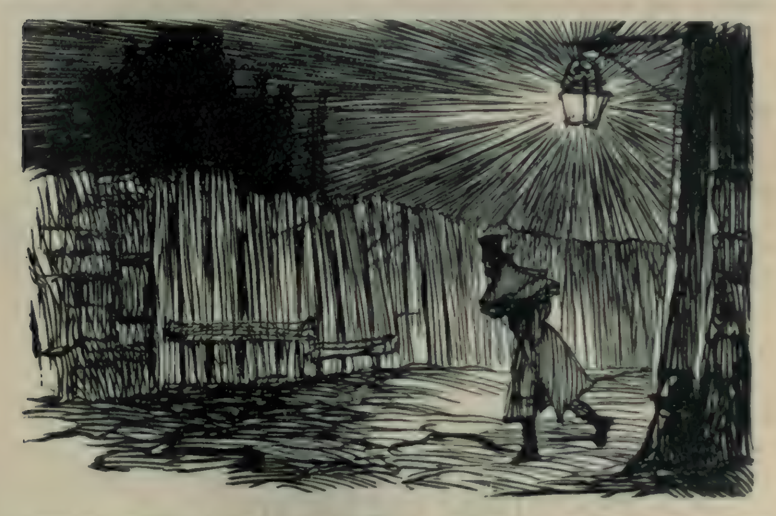
C'était un artiste; il avait une figure originale, des manières peut-être un peu vives, mais franches; il aimait avec ivresse et bonne foi.

Elle, elle appartenait à une famille honorable; c'était une de ces jeunes filles qui parlent bien, dansent avec goût, savent toucher du piano, s'habiller grâ-

cieusement et prendre des airs de tête qui ne se prennent et ne réussissent qu'à Paris.

A Paris seulement, vous rencontrez de ces figures féminines, blanches, éclatantes aux flambeaux, de ces cheveux crépés clairs qui encadrent ce visage virginal sous lequel un observateur devine que se cache une corruption profonde.

Quand, en présence de la famille, un soir, après dîner, en riant, et du consentement d'une mère vieille et astucieuse, Clara eut échangé sa bague de jeune fille contre un portrait, quelqu'aquarelle, que lui donna David, ils devinrent amants. Alors, si l'artiste entrait, Clara souriait, elle allait à lui, lui tendait la main; et seuls souvent, sur un canapé, au moment où les étrangers étaient dans le salon, eux dans le boudoir, plus d'une fois la jeune fille, la reine des salons, l'idole de la mode, la riche héritière, laissa prendre plus d'un baiser au



pauvre mais célèbre artiste. Ivre, bouillant, ses lèvres ne restèrent pas toujours sur le chaste terrain des joues décentes et roses. C'étaient deux êtres passionnés.

Un soir, au bal, David vit sa prétendue dansant avec un lord, un jeune homme bien cravaté, froid, long, guindé, vicomte, cinquante fois millionnaire.

— Elle! elle! elle! se dit-il en s'apercevant qu'elle souriait de la bouche, des yeux, et qu'elle avait un plaisir dont il n'était pas la source.

Il se coula le long des froides et vieilles douairières, rangées en tapisserie, et parvint auprès de Clara au moment où, répondant à une interrogation de Danby, elle disait en parlant de David :

— Mais... il m'amuse...

Elle se retourna et ne rougit pas. L'artiste lui lança un regard, elle le soutint. Il voulut parler, elle s'élança pour figurer en entraînant mylord Danby.

David sortit.

Il marcha long-temps dans les rues sombres, sales et désertes. Il était onze heures. Alors, Mangin n'avait pas attenté à la propriété la plus sacrée : il n'avait pas encore ordonné à la Vénus patentée* de rester dans ses entre-sols obscurs, dans ses mansardes silencieuses.

Or, l'artiste, arrivé au sein de ce cloaque infect nommé Cloître Saint-Honoré, avisa les pieds les plus blancs, la jupe la plus propre, des souliers les plus coquets qui se fussent offerts à ses regards pendant toute la soirée. Cette honnête personne ne trompait pas, elle! Elle vous donnait de l'amour avec la plus sévère de toutes les probités, et jamais épicier consciencieux n'avait pesé si consciencieusement une livre de sucre, qu'elle une heure de volupté.

L'artiste se trouva dans une chambre dont rien ne peut rendre l'horreur. Devant un foyer froid, sur une chaise sale, il foulait un carreau humide, et il contemplait le visage plombé de la dernière, de la plus infâme de toutes les créatures humaines. — C'était l'amant.

La beauté du cloître, vierge de la soirée, car elle pouvait dire le mot de Titus, jouait avec son parapluie sans être étonnée de faire rencontrer deux hommes dans cette chambre encyclopédique. L'amant avait des taches de sang sur les mains et s'essuyait.

L'artiste jeta un regard de plaisir sur le couple odieux.

— Voici vingt francs, leur dit-il, en jetant une pièce d'or sur une table dégoûtante.

Ils ouvrirent de grands yeux.

— Dites que vous méprisez Clara de Montbrun, en l'invectivant de vos plus sales injures.

Alors, ces deux êtres commencèrent le plus effroyable duo qui jamais ait retenti sous les voûtes du monastère dont cette maison avait jadis fait partie, et l'artiste écoutait avec volupté. — Puis il sortit.

HENRI B....

[*La Caricature*, 23 décembre 1830.]

UNE LECTURE
DU MESSAGER DES CHAMBRES*.

Cinq heures du soir. — Un gros monsieur entre dans un cabinet littéraire.

— Madame, je voudrais *le Messager*, s'il vous plaît?

— Mais, monsieur, il n'est pas encore arrivé; il n'est que cinq heures : la séance de la Chambre des Pairs n'est même point terminée.

— Est-ce que cela doit retarder beaucoup *le Messager*, madame?

— Au moins le temps de l'imprimer. Il sera ici à huit heures.

Ah! alors, je vais l'attendre.

Et le gros monsieur va s'asseoir sur une banquette, où il joue avec ses pouces et sa canne à pomme.

Huit heures. — Arrivée du *Messager;* la foule avide des lecteurs se précipite sur la feuille humide, et le gros monsieur, retourné à sa place pour attendre une vacance, s'endort.

Neuf heures. — Scandale universel causé par les ronflements perturbateurs du gros monsieur.

LA DAME DU COMPTOIR, le réveillant. — Monsieur!... monsieur!... on ne ronfle pas ici.

— Ah!... mais, au moins, laissez-moi dormir, s'il-vous-plaît, madame! Je vous promets que je ne ronflerai plus.

Onze heures du soir. — Monsieur!... monsieur!... réveillez-vous donc! voilà qu'on ferme le cabinet; il n'y a plus personne.

LE GROS MONSIEUR, se réveillant. — Ah! merci bien madame. Voilà six sous pour ma séance. Demain, voudrez-vous, s'il vous plaît, avoir l'obligeance de me garder un *Messager?* car, hier, je n'ai pas pu encore le lire; mais aussi je viendrai de meilleure heure demain...

EUGÈNE MORISSEAU.

[*La Caricature*, 23 décembre 1830.]

UNE INCONSÉQUENCE*.

AVENTURE DE L'HIVER DERNIER.

— Te souviens-tu, mon petit Charles, combien de fois dans nos caresses furtives tu m'as répété avec le soupir du regret : — «Oh! pourquoi faut-il que ta destinée soit enchaînée à celle d'un autre!...»

— Oui, mon Amélie, je m'en souviens, et je le pense encore.

— Eh! bien, je ne suis plus enchaînée, mon petit Charles; je suis veuve et j'accours pour que tu m'épouses...

— Quoi! il serait vrai? dit Charles d'un air aussi atterré que si tout un plafond lui fût tombé sur la tête.

Oui, monsieur, *cela est vrai*, répondit Amélie en faisant une de ces charmantes petites moues qui compliquent tant la gentillesse des femmes; mais, est-ce que, par hasard, vous ne seriez plus dans l'intention de m'épouser, monsieur?

Oh! mon Dieu, si! toujours...

La réponse de l'artiste, nonchalamment prononcée, renfermait cette pensée anti-chaleureuse : *Il faut bien faire une fin*... Il le sentit et ajouta aussitôt avec gaieté :

Tout de suite même, si tu veux...

La saillie produisit son effet. Amélie prit la philosophie pour de l'amour, c'est tout ce que demandait la petite brune aux yeux noirs; elle sauta de joie d'abord, et puis après :

— Non pas tout de suite, mon petit Charles; car la convenance m'interdit pour long-temps d'habiter avec toi le même monde qu'on m'a vu forcément jusqu'ici fréquenter avec celui que je ne pus jamais souffrir; mais nous allons fuir ensemble, nous retirer dans quelque coin bien solitaire, et là, nous nous marierons pour ne plus nous quitter jamais : nous rirons, nous causerons, nous dessinerons, nous jouerons ensemble, nous courrons l'un après l'autre, nous nous caresserons, et puis nous nous battrons, enfin nous nous amuserons bien, va, mon petit Charles!

— Eh! bien, allons!... dit l'artiste en prenant son chapeau comme s'il partait pour les *Frères-Provençaux**; car la description de ce bonheur pittoresque n'était pas sans charmes pour lui.

....

Un mois de cette solitude à deux, dans une retraite effrayante de calme et de monotonie, lassa le caractère blasé de l'artiste. Aussi, un soir, après avoir tout un quart d'heure tisonné le feu pendant que sa nouvelle épouse faisait de la tapisserie, Charles rompit le silence par cette question :

— Est-ce que, chère amie, tu ne comptes pas bientôt revoir Paris? Pour ma part, moi, je préfère les Bouffes au beuglement des plus belles vaches, et les galeries du Palais-Royal à la plus régulière avenue. — Et toi?

— Pas moi, dit la petite femme, qui adorait la campagne, même au cœur de l'hiver, parce qu'elle adorait son mari comme au printemps de l'amour.

— Ah! c'est que, vois-tu, comme mes affaires m'obligent à faire un voyage à Paris, si tu avais voulu profiter de l'occasion, nous ne serions plus revenus prendre nos quartiers d'hiver dans tes catacombes champêtres; mais, puisque tu y tiens tant, j'y reviendrai, et, en même temps, je te rapporterai des nouvelles de chez toi.

— Ah! oui, c'est bien, mon petit Charles. Vois donc quel effet y a produit ma disparition, et surtout reviens promptement m'en instruire.

L'artiste avait touché la corde sensible, car, au catalogue des passions légitimes figure aussi la curiosité. Son départ fut donc vu avec plaisir par Amélie, qui décacheta avec plus de plaisir encore la première lettre de son mari, laquelle était ainsi conçue :

«Femme adorable et que j'adore,

«Toujours prêt à satisfaire tes désirs, ma visite à ton ancien domicile a été ma première démarche à Paris; voici l'exact récit du résultat de cette heureuse idée :

«Me présentant au portier avec cette indifférence si intéressante dans notre position, je lui demande si madame de V... est chez elle.

«— Oh! non, répondit-il; mais montez, *monsieur* est chez lui.

«Juge de l'effet foudroyant cette réponse.

«— Comment, *monsieur?* dis-je stupéfait.

«— Oui, *monsieur*.

«— Ah! miséricorde... Est-ce que, par hasard...? Je croyais... on m'avait dit...

«— Qu'il était mort, n'est-il pas vrai?

«— Oui, quelque chose dans ce genre-là...

« — Oh! mon Dieu! tout le monde l'a cru aussi pendant huit jours entiers; mais, fort heureusement, le quatrième on s'est aperçu que ce n'était qu'une léthargie, et maintenant, monsieur est en pleine convalescence. Seulement, il est bien chagrin, parce que la fausse nouvelle de sa mort a tellement affligé son épouse, qu'elle est partie, désespérée, on ne sait où.

« — Bah! vraiment?

« — Oui, monsieur.

« — Ah! la pauvre dame!... »

Et, depuis ce temps, M. de V..., qui a enfin retrouvé sa femme, va partout vantant son terrible accès de douleur funéraire, et, à chaque nouvelle proposition d'établissement qu'on fait au jeune artiste, celui-ci répond toujours *qu'il n'a pas de goût pour le mariage.*

Le Comte ALEXANDRE DE B...

[*La Caricature,* 30 décembre 1830.]

LES ÉTRENNES*.

C'est une bien belle institution que celle qui fixe, à heure et à jour dits, la mesure de l'épanchement, et l'échange, le déplacement, le transport d'une masse de cadeaux; mais cette institution, jadis sensée, lorsque le premier jour de l'an était une occasion de tribut pour les peuples envers les rois, est aujourd'hui dégénérée au profit des marmots et des bonnes d'enfants.

Trois époques distinctes composent chez l'homme, la vie des étrennes : l'enfance, qui en reçoit; l'adolescence, qui n'en reçoit ni n'en donne; la vieillesse, qui en donne et n'en accepte plus. Ici, comme partout, sont néanmoins des exceptions : et ceux qui, par calcul, offrent toujours, pour toujours recueillir; et ceux que la fin de chaque décembre voit s'absenter pour nécessités annuellement régulières.

Sans discuter ici l'avantage ou le ridicule d'un pareil usage, nous nous contenterons de citer quelques-unes des étrennes offertes cette année :

A M. de Kergorlay, une petite palme de martyr angélique.

A M. Villemain, une *Histoire d'Angleterre.*

Au maréchal Soult, un réveil-matin.

A M. Mérilhou, un chasseur tout équipé.

Au prince de Talleyrand, une paire de béquilles.

A M. Dupin, une paire de souliers neufs.

Au général Sébastiani, un bâton de maréchal en sucre d'orge.

A M. Jars, une plume d'oie.

A M. de Lameth, une perruque.

A don Miguel, une petite guillotine en chocolat.

A M. Monjau, une affiche.
A M. de Fitz-James, un écu de cinq francs.
A M. de Chantelauze, un jeu d'échecs.
A M. Ponchard, un filet de voix.
A la Chambre, un recueil de ses décisions.
A M. Guizot, une petite *doctrine* en sucre candi.
A plusieurs personnages bien connus, un exemplaire de *la Caricature*.

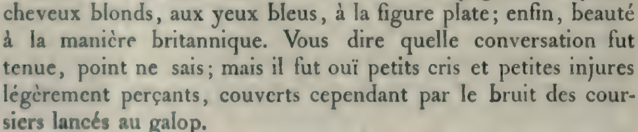
Henri B....

[*La Caricature*, 30 décembre 1830.]

ROUTE D'HASTINGS*.

Une diligence est une encyclopédie roulante, un résumé de la vie ordinaire; car la facilité des liens y augmente en raison du rétrécissement du cercle social.

Jugez quel enthousiasme de rapprochement devait animer sir K..., se trouvant, après un bon dîner, seul en tête-à-tête avec une charmante voyageuse, lady aux cheveux blonds, aux yeux bleus, à la figure plate; enfin, beauté à la manière britannique. Vous dire quelle conversation fut tenue, point ne sais; mais il fut ouï petits cris et petites injures légèrement perçants, couverts cependant par le bruit des coursiers lancés au galop.



Enfin, la diligence arrêtée devant la fameuse auberge de Roberts-Bridge, lady, toute effarée, s'élance hors de la voiture, et, interpellant le *cochman*, se plaint vivement à lui des importunités de son compagnon de route. Justement, elle s'adressait à John Teckey, l'un des cochers les plus moraux de la Grande-Bretagne, sinon des plus adroits. Aussi, plein d'indignation, il ouvre incontinent la portière, pour faire à sir K... les reproches respectueux qu'autorise sa manière de voyager...

Mais le moyen de se consoler des rigueurs de la jolie et farouche lady? Le trop sensible gentleman était mort de chagrin — et d'apoplexie foudroyante!

Henri B....

[*La Caricature*, 30 décembre 1830.]

LES HORLOGES VIVANTES*.

L'humble fantassin forcé, par ses affaires ou par désœuvrement, de voyager dans Paris, y rencontre certaines personnes qui se promènent sur les boulevarts, dans les passages ou à travers les rues, comme si elles étaient soumises aux lois d'un système planétaire. Les figures de ces inconnus forment un zodiaque humain qui accomplit ses révolutions diverses dans la capitale, avec une *céleste* exactitude.

Vous les voyez, aux mêmes heures, errants au Palais-Royal, immobiles à Tortoni, roulant rue Vivienne, ou placés au balcon d'un théâtre. Insensiblement, vous prenez ces gens en haine ou en affection. Vous cherchez à deviner leur vie. Leurs traits et les singularités de leur costume restent dans la mémoire. Vous connaissez leur démarche, leurs cannes, leurs cravates; et alors, ils deviennent pour vous soit un texte fécond de pensées qui vous poursuivent quand vous les voyez, soit des meubles citadins qui vous manquent quand vous ne les rencontrez plus.

Chaque quartier de Paris a ses habitués, qui en sont, en quelque sorte, l'ornement, et qui lui donnent une physionomie. Il y a tel marchand de bas, tel vieux général, dont les têtes vous sont familières, que vous avez expliquées; et, quand vous les perdez, elles vous font faute. C'est ainsi que j'ai maudit le guerroyant Nicolas, en apprenant le départ d'une princesse russe, dont je m'étais fait un besoin moral. Elle avait une figure blanche et passionnée qui me ravissait. Sans elle et sans sa calèche, il n'y avait pas de boulevarts pour moi; elle était le boulevart lui-même...

Henri B....

[*La Caricature*, 30 décembre 1830.]

LES DEUX DRAGONS*.

D'immenses et hauts herbages, des bœufs qui s'y engraissent, des chevaux aux formes arrondies, à la démarche paisible, qui errent ou regardent par-dessus des haies semées de pommiers, vignobles de la Normandie; un ciel brillant de soleil, et ses rayons qui s'adoucissent sur toute cette verdure; une colline avec son chemin jaunâtre; une troupe de jeunes *gars* normands qui la descendent, s'entraînant bras dessus, bras dessous, en chantant faux et fort...

Ce n'était pourtant pas un jour de fête, et des hommes bêchant quelque coin de terre se redressaient pour les voir passer. Ce costume endimanché, ces chapeaux bariolés de rubans de mille couleurs, — on eût dit une noce. Mais la mariée manquait. Au lieu de violon, un tambour au milieu des rubans, des plaques de papier portant les moindres numéros de l'alphabet arithmétique. Le premier de la bande, une énorme canne à la main, avait cette tournure de

tambour-major, dernière tradition des bizarres attitudes guerrières dont l'image curieuse se retrouve dans quelques gravures du XVIe siècle.

C'étaient donc des conscrits. Il ne leur manquait pour jouir de leur reste que d'être tout-à-fait ivres, et c'est à quoi ils pourvoyaient, en réveillant leur soif à courir d'un village à l'autre, trempant chaque fois leur cidre dans du vin. Ils faisaient bien. L'ivresse, dit-on, est mauvaise pour les sauvages, qui n'ont pas besoin d'ivresse. Ils sont libres. Mais, quand le villageois quitte sa chaumière, sa maîtresse, pour servir sous un caporal, le vin profite, et l'on n'en saurait trop boire.

Derrière la troupe marchaient deux jeunes paysans; l'un, d'une taille médiocre, une figure douce et pâle, de grosses larmes coulant dessus; l'autre, haut, robuste, des cheveux d'un roux ardent, des joues rondes et rouges, comme le fruit de sa province; les plus beaux yeux qu'on puisse voir, tant ils étaient grands, fermes, gais et bleus. Il faudrait que Charlet les eût vus.

Mais cette figure joviale était presque triste en ce moment. Penché sur son camarade, le soutenant d'une main, et posant l'autre sur sa poitrine gonflée de sanglots, Norbert s'y prenait de son mieux pour le consoler.

— Ne pleure pas, Thibaut, disait-il en le secouant. A quoi ça sert? Qu'est-ce que tu regrettes donc? Tu es orphelin. Nous partons ensemble. La guerre! Je ne la hais pas, moi. Ni toi non plus, je t'en réponds. Tu es un peu enfant; mais, au fond, tu as du cœur, tu en as, Thibaut, et, si tu me voyais dans l'embarras... Tu aurais mieux aimé le séminaire qu'un régiment? Bah! la tonsure... bon pour les chauves. Des Français comme nous, c'est fait exprès pour la troupe. Si c'est que tu penses à la fille à Girard, elle ne vaut pas çà, vois-tu, et, moi qui te parle, si j'avais voulu... Suffit... J'en ai une aussi, moi, qui pleurait ce matin. Ne me soutenait-elle pas qu'elle était grosse! C'te idée de femme! Allons, allons, vive la joie! vive l'empereur! — le roi, faut dire; car, pour l'autre, il paraît qu'il est mort tout de bon. — Viens, nous vivrons longtemps ensemble, nous deux. Viens!

La troupe s'était arrêtée autour d'un petit cabaret situé au bas du coteau. Bonne station pour nos pèlerins. Toutes les voix appelaient Norbert.

— Les fainéants, disait-il, ils ont besoin de moi pour rire.

On buvait, au grand air, à l'ombre; le cidre pétillait comme du Champagne. Des cris, des verres brisés, de bons tours aux camarades, et des refrains, et des chorus! plusieurs de ces chansons populaires, psaumes de ceux qui ne savent pas le latin. Norbert même improvisait des couplets, moins riches de rimes que sa verve villageoise. Puis des saillies, des éclats. Que de gorgées renvoyées par le rire! Norbert n'était pas de ceux qui regardent l'effet qu'ils produisent; mais, voyant du coin de l'œil Thibaut qui riait malgré lui, assis à sa droite, le bon jeune homme en prit tant, que, si son camarade ne l'eût ramené trébuchant au village, il eût dormi là, à la belle étoile, au fond d'un fossé, bivouac des ivrognes. Il n'en aurait pas plus mal dormi.

Les deux Normands avaient été dirigés sur un régiment de dragons en garnison en Alsace. Norbert était surtout propre à cette arme, qui tient à la fois de la troupe légère et du cuirassier. Elle souffrit, dit-on, lorsqu'on voulut y mêler aussi du fantassin. Mais les dragons ont fait parler d'eux en 1814, quand, pour bien finir, chacun fit de son mieux. On en parle encore, et, grâce à ces vieilles bandes accourues d'Espagne au secours de la patrie, ces

gens du Nord ont laissé des carcasses de plus pour engraisser nos champs et nos chiens.

Norbert avait tant fait, qu'on ne l'avait pas séparé de Thibaut.

— Si vous ne nous laissez pas ensemble, disait-il à l'officier de recrutement, sauf respect, mon capitaine, je vous promets que je déserte.

L'officier était jeune : il comprit le paysan, et Thibaut fut dragon.

Un dimanche soir, deux mois après son entrée au régiment, il était assis seul près d'une table, dans le jardin d'une brasserie, rendez-vous ordinaire des cavaliers. Son casque était placé devant lui, à côté d'un pot de bière et de deux verres énormes. Il s'ennuyait en attendant Norbert, qui tardait à venir.

En ce moment vint un dragon, surnommé le *Parisien*, et connu de tous pour un homme dangereux, féroce, brave pourtant, fameux par son adresse dans tous les genres d'escrime et par vingt duels funestes à ses adversaires.

Le Parisien s'avança, suivi de deux cavaliers et d'une fille. Toutes les tables étaient prises. Il s'approcha de celle où Thibaut s'était assis, et, faisant glisser le fourreau de son sabre au ras de la table :

— Place aux anciens, conscrit! dit-il en jetant bas le casque, le pot et les verres; va-t'en bâiller ailleurs, m'entends-tu?

Thibaut le regardait, tout étourdi de cette attaque imprévue.

— Va-t'en donc! dit le Parisien en le poussant brusquement.

Thibaut se débattit, et [prononça] le mot de *brutal*... L'autre avait déjà bu copieusement; le sang lui monta au visage : deux soufflets retentirent sur celui du jeune soldat; tous les cavaliers se retournèrent.

Thibaut n'était pas un lâche, non certainement; mais son inexpérience, sa faiblesse, sa stupeur, la redoutable réputation du Parisien, ce que l'affront même avait de terrible, ces mots, ces regards moqueurs qui l'accablaient de toutes parts... La fille s'était jetée entre l'autre et lui. Bref, il ramassa son casque et sortit, non sans jeter sur le Parisien un regard plein de colère, non sans penser à une vengeance; mais le chagrin et la honte étaient ce qu'il sentait le plus, et il pensait surtout à Norbert.

Il le cherchait au hasard et comme par instinct. Il l'aperçut enfin qui se promenait tranquillement sur le rempart, serrant le bras ou plutôt tenant le sien autour d'une grande et jolie paysanne, qui riait, comme lui, de tout son cœur, et marchait à demi penchée, touchant de ses lèvres l'épaulette du dragon. Dieu sait pourquoi le patois normand et le jargon d'Alsace pouvaient jaser ensemble et se comprendre. Deux mois de service avaient déjà fait de Norbert un cavalier accompli, et, quand les jugulaires de son casque encadraient cette figure animée, quand le cuivre de sa visière brillait au niveau de son œil hardi, quand le rire secouait sa jeune moustache, il n'est pas étonnant qu'il plût aux jeunes filles alsaciennes, race de femmes fécondes en bons, en beaux soldats, et qui les aime.

Ils riaient donc tous deux, et sans quelques baisers ils auraient ri toujours. Thibaut les atteint. Norbert lève les yeux.

— Qu'as-tu? s'écria-t-il en quittant brusquement la jeune paysanne.

Thibaut se jeta en pleurant sur la poitrine de son ami, et cet embrassement émut plus Norbert que tous ceux de sa maîtresse.

— Est-ce qu'on t'a manqué, Thibaut? reprit-il, baissant la tête sur lui et le soutenant dans son bras gauche.

Je ne sais quel pressentiment l'avertissait.

— Oui, dit Thibaut en se frappant le cœur; le Parisien...

Norbert devint pâle comme un mort. Il lui avait suffi de voir le Parisien pour le prendre en haine, et d'entendre son nom pour être sûr...

— Il t'a frappé, dit-il, mille noms de... L'as-tu tué, le brigand? C'est ma faute, ajouta-t-il en frappant du pied, c'est ma faute. Je t'avais promis de me trouver là. Pour une fois que je te quitte! Mais ne m'en veux pas, Thibaut, s'écria-t-il en lui serrant les mains.

Deux larmes roulaient dans ses grands yeux.

— J'vais t'venger... Viens!

— C'est à moi à me battre avec lui, Norbert; tu seras mon témoin, et je ferai de mon mieux.

— A toi! s'écria Norbert en haussant les épaules, à toi! Tu es trop faible. Je t'ai toujours bien dit que, si tu me voyais dans l'embarras... C'est mon tour aujourd'hui. Viens!... Quand nous étions enfants, Thibaut, je t'ai défendu plus d'une fois, tu sais. Je suis toujours le même, frère, et à présent j'ai un sabre au flanc. Tu ne voudrais pas me faire de la peine. Marchons!

Thibaut le suivait dans un état impossible à décrire. Norbert avait toujours eu un grand ascendant sur lui. La jeune fille les regardait s'éloigner, tremblant de peur et ne reconnaissant plus à son air le galant et joyeux cavalier. Lui s'avançait d'un pas rapide; à travers sa contenance hardie, on retrouvait encore le jeune soldat; rien de ce qui signale un spadassin de régiment. Son œil bleu semblait noir, sa voix grondait entre ses dents, sa main secouait la poignée de son sabre, la lame râlait dans le fourreau.

Il entre dans la brasserie. Le Parisien lui tournait le dos. Mais qu'il le reconnut bien vite! Il s'élance en face de lui, et, renversant du pied la table et tout ce qu'elle portait, il abattit trois fois sa large main sur le visage du dragon *.

(La suite au prochain numéro.)

[*La Silhouette*, 2 janvier 1831.]

COMME QUOI LES DOUANIERS SE LASSÈRENT DE PRENDRE DES VESSIES POUR... UN ENFANT*.

HISTOIRE VÉRITABLE.

A la barrière de Ramponneau, ils étaient quatre douaniers, aimables, facétieux, et habillés de vert, comme sont tous les douaniers et commis d'octroi, par ordonnance du 16 avril dernier.

Nonchalamment assis sur quatre bornes parallèles, les douaniers devisaient et s'entre-narraient leurs exploits. L'un d'eux, qui lisait *le Constitutionnel* le

quatrième jour après sa publication, donnait les nouvelles politiques. Et les douaniers admiraient la faconde de M. Dupin.

Passe une jeune fille, rose et blanche, avec des cheveux châtains s'échappant par boucles, d'un fichu rouge attaché négligemment sur sa tête. Ses yeux noirs étaient timidement baissés. Et, quand le plus galant des quatre douaniers lui adresse un compliment, la belle enfant rougit et double le pas.

— Voilà une jolie fille! dit l'un des douaniers; mais avez-vous remarqué son excessif embonpoint et la difficulté de sa démarche? Il est bien malheureux que la jeunesse soit ainsi exposée à la séduction. Cette pauvre petite a éte trompée. Et voici venir un pensionnaire pour les enfants trouvés.

Et les douaniers moralisèrent; car le douanier est moralisateur par essence.

D'aucuns ont remarqué que les gens qui s'ennuient ont une grande propension à la morale; d'autres prétendent, au contraire, que la morale ne vient pas de l'ennui, mais que c'est l'ennui qui vient de la morale.

Enfin, quoi qu'il en soit, que les sages soient ennuyeux ou ennuyés, les douaniers, après avoir long-temps déploré la perversité du genre humain, s'accordèrent à dire que, *faute de pire*, le choléra-morbus devrait bien purger la terre et décimer tous les hommes à l'exception des douaniers.

— Messieurs, dit un autre douanier, je reconnais cette jeune fille. Je l'ai vue un autre jour passer par la barrière de Belleville, légère et svelte; sa taille aurait tenu dans les deux mains, et je vous affirme qu'elle était moins timide qu'aujourd'hui. Elle avait ses grands yeux noirs bien ouverts et elle ne rougissait pas. Messieurs, voyez où mène la perversité! Jeune et jolie, si elle avait conservé cette belle fleur d'innocence, elle pouvait prétendre au sort le plus brillant; peut-être même aurait-elle pu devenir la femme d'un douanier.

Alors il faisait presque nuit, les allumeurs descendaient les réverbères et les fenêtres des maisons rouges et vertes des marchands de vin s'illuminaient successivement. Alors, aussi, passa à la barrière une jeune fille, rose et blanche, avec des cheveux châtains s'échappant par boucles, d'un fichu rouge attaché négligemment sur sa tête. Les yeux noirs étaient timidement baissés.

— Oh! dit un douanier.

— Ah! dit un autre.

Et les quatre douaniers s'étonnèrent, car c'était la même; elle rentrait encore et ils ne l'avaient pas vue ressortir.

Les douaniers eurent une idée!

Ils entourèrent la jeune fille aux yeux noirs, et la firent entrer à l'octroi. La jeune fille était rouge comme le serait une pêche dans un pays où il y aurait du soleil.

Ils la déshabillèrent avec toute la retenue et la décence dont sont susceptibles les douaniers.

Et l'honneur de la jeune fille fut sauf, car elle était légère et svelte, et sa taille aurait tenu dans les deux mains, après qu'elle eut quitté sa robe et trois énormes vessies pleines d'esprit-de-vin, attachées autour d'elle.

ALFRED COUDREUX.

[*La Caricature*, 6 janvier 1831.]

CHARGES*.

I.

M. MAHIEUX EN SOCIÉTÉ*.



C'était un salon éclairé par des bougies, comme tous les salons du monde qui ne le sont point au moyen de quinquets ou de gaz hydrogène, et meublé, comme tous les salons, par des figures vieilles et jeunes, mâles et femelles, insignifiantes et animées, nulles et importantes. Déjà l'on avait devisé sur bien des choses, et l'on allait sans doute deviser sur beaucoup d'autres encore, quand, les portes ouvertes avec fracas, un valet se présenta, annonçant à haute voix :

— *M. Mahieux!*

— Hi! ho! hé! hou! ah! ah! ah!

Tel fut le bourdonnement général qui remplaça aussitôt les conversations particulières, par manière d'étonnement et de curiosité ; et deux dames parurent ensemble qui, en se déployant laissèrent voir entre elles un petit homme in-trente-deux*, contrefait, et l'air triomphant au possible. C'était M. Mahieux.

— Dieu de Dieu ! mon cher, fait-il chaud dans votre salon, bon Dieu ! dit-il d'un ton de voix tout-à-fait étrange, en s'avançant vers le maître de la maison. — Eh! bien, comment vont les affaires, les plaisirs, les amours ?

— Bien sensible, monsieur Mahieux . . . Et vous ? Vous voilà donc de retour de votre pays ? Avez-vous été satisfait de vos compatriotes ?

— Ah ! oui, mes compatriotes ! C'est des fameux farceurs. Allez ! Je me présente aux élections pour être nommé député ! car, bon Dieu ! il est une classe nombreuse qui n'est pas représentée à la chambre ! C'est un fait constant, par Dieu ! que l'infirmité n'y a pas d'organe ! Et puis, pas du tout, ils vont choisir un colosse, un homme de cinq pieds quatre pouces. Je vous demande si un gaillard comme ça donnera dans la bosse : le plus souvent ! — Il est vrai de dire qu'il y avait un grand motif contre ma nomination : c'est que la tribune est plus haute que moi de trois pouces, et qu'alors il fallait, ou que la France fît faire une autre tribune, ou qu'elle se résignât à ne pas me voir parler, comme les souffleurs. — Ah ! ça ! mais, mon cher, nous ne sommes pas ici dans mon endroit ; amusons-nous donc un peu, bon Dieu ! Je vois par-ci, par-là des femmes charmantes, est-ce qu'on ne pourrait pas en faire un tas, de femmes charmantes, pour jouer avec ? aux jeux innocents, par exemple, c'est gentil.

— M. Mahieux aime les jeux innocents ? demanda, d'un air bien pincé, une dame assise en tapisserie.

— Oui, grosse mère, je les adore.

Alors les jeunes filles accourent, les jeunes gens se placent, et on n'attend plus que M. Mahieux pour commencer, quand on l'entend, dans une salle voisine, jeter des cris et proférer des jurons épouvantables. On se précipite, on s'informe, et on trouve M. Mahieux mordant furieusement un grand jeune homme blond. On les accable tous les deux de questions ; mais, comme l'un est anglais, et que l'autre ne discontinue pas de blasphémer, on ne peut rien savoir, si ce n'est à peu près que M. Mahieux, prenant pour une patère le nez du gentleman, un peu long il est vrai, avait voulu accrocher son chapeau après ; que l'Anglais avait défendu son nez, M. Mahieux son chapeau, et qu'il en était résulté un instant de trouble, entièrement apaisé au moyen d'une compresse appliquée sur le genou britannique.

— Allons ! s'écrie M. Mahieux, à présent que l'Anglais a fini de faire le méchant, amusons-nous, belle jeunesse !

(Ici arrivent des verres d'eau sucrée, apportés par une femme de chambre.)

M. MAHIEUX, *à son voisin.* — Dieu de Dieu ! voyez donc la belle personne ! Quand on a une taille si intéressante, peut-on porter des verres d'eau sucrée, bon Dieu ! — Petite ! Un rafraîchissement par ici (M. Mahieux boit un verre d'orgeat). — Merci, femme superbe ! (il en boit un second). — Encore un, bobonne, charmeresse ! (Il en boit un troisième). — Ah ! séduisante Ganymède, va !

Trop occupé de ce qu'il dit pour regarder ce qu'il fait, M. Mahieux voulant placer son verre, culbute le plateau, et, avec lui, quinze différentes sortes de liquides qui, avant d'arriver à terre, inondent tous les intéressants individus réunis pour faire joujou avec l'innocence. Cris, tumultes, verres brisés, robes perdues, habits tachés, rien ne manque à la catastrophe causée par M Mahieux.

Pour lui, effrayé des suites d'une pareille maladresse, il crie plus fort que tout le monde, en accuse le pauvre Anglais, lequel, se chauffant tranquillement les pieds, répond toujours *Yes* ! aux impertinentes interpellations du bossu.

— Dieu de Dieu ! a-t-on vu traverser le détroit pour faire des malheurs pareils ! Je suis sûr, bon Dieu ! que ce *goddem-là* est payé par son sournois de gouvernement pour casser les verres en France.

— Allons, monsieur Mahieux, calmez-vous, je vous en prie. Pour quelques robes et quelques verres.

— Oh ! homme généreux ! vous êtes bon là, avec vos robes et vos verres ! Ça m'est bien égal, à moi ; c'est le liquide que je regrette : j'ai une soif terrible, moi, d'abord...

Et, là-dessus, M. Mahieux va dans la salle à manger, d'où il revient, après cinq quarts d'heure, avec le nez légèrement égratigné.

L'ANGLAIS. — Goddem ! meusieur le baussu, you avoir pris mon carrick que you salissez beaucoup en le traînant par terre...

M. MAHIEUX, *s'apercevant de sa méprise.* — Ah ! c'est que, voyez-vous, l'Anglais, je l'ai pris un instant pour me réchauffer, car j'ai les pieds gelés...

Mais soyez tranquille, bon Dieu ! on ne vous le mangera pas, votre carrick, — entendez-vous, l'Anglais?

— Yes !

Tout le reste de la soirée, M. Mahieux fut d'une amabilité délicieuse, charmant par sa gaieté tous ceux qu'elle ne scandalisait pas, faisant rire aux éclats toutes les jeunes personnes qu'il ne faisait point crier en les pinçant, et ne s'occupant absolument que de la société, si ce n'est quand on apportait des rafraîchissements. Malheureusement, une dame qui jouait à la bouillotte, laissa tomber son mouchoir et tout fut fini. M. Mahieux que la galanterie a toujours perdu, se précipite sous la table pour le ramasser; la dame, effrayée, jette un cri; Mahieux, ne croyant pas qu'un genou délicatement pressé puisse causer tant de bruit, se relève pour savoir ce qu'il y a; mais son brusque mouvement enlève la table, qui, après s'être balancée quelque temps en l'air, se renverse avec fracas, entraînant dans sa chute, joueurs, chaises et bougies. Tout tombe, roule et se groupe sur le parquet, tandis que la cire brûlante, qui voltige sur les physionomies, arrache de toutes parts des cris de douleur et de malédiction.

Oh! pour ce dernier coup, arrivé en un clin d'œil, à cette culbute générale et instantanée, à ce bouleversement subit des idées et des individus, plusieurs crurent à la chute de la maison, entre autres les joueurs de bouillotte, et principalement le pauvre Anglais, qui articulait du langage national, autant que pouvait le lui permettre une énorme dame placée en travers sur la partie supérieure de son épigastre.

Enfin il en fallut finir avec les douleurs et les gémissements, et, après un quart d'heure accordé à la mutuelle confidence des contusions reçues, quelqu'un s'avisa de demander la cause première de tant de vacarme; mais personne ne put le dire, car M. Mahieux n'était plus là pour accuser l'Anglais; il avait disparu avec le carrick de ce dernier, n'ayant jamais pu retrouver son petit habit.

Eugène Morisseau.

[*La Caricature*, 6 janvier 1831.]

II

M. MAHIEUX AU BAL DE L'OPÉRA

Le roi y était; le roi, sa famille, des princes, des ministres, des célébrités russes, anglaises, françaises à n'en plus finir! Coup d'œil somptueux, ravissant, éblouissant! Des lumières, des lustres, des feux partout. L'or et la soie, les fleurs et puis les sons précipités, joyeux de la musique, électrisant les danseurs, énivrant les danseuses; — les danseuses, dont le cou brille de sueur et de diamants, dont le sein bondit de désirs, dont l'œil noir luit de volupté; les danseuses avec des fleurs sur leurs têtes, avec des fleurs à leur côté, blanches comme leurs robes, fraîches comme leurs bouquets! Oh! quel bal! quelle cohue! quelle richesse!

Avez-vous pu — bravant coups de pied, de coudes, de ventre, de dos, affrontant liquides, punch, glaces, sorbets suspendus sur vos têtes comme jadis l'épée de Damoclès — avez-vous pu vous glisser jusque dans l'intérieur de la salle? Oh! alors, vous avez dû rire et rire aux larmes, car les dames riaient, le roi, tout le monde.

C'était lui, c'était M. Mahieux...

Oh! grand petit être! ô juron fait Christ! ô génie tricorne comme le chapeau de l'homme *à la tablature,* sublime comme le Coran de Mahomet! nul ne t'a compris, nul ne s'est inspiré à ton âme, car ton âme, c'est la poësie ; et qu'ils sont prosaïques les malheureux! Ils t'ont donné des formes vulgaires, ils t'ont vêtu de haillons, ils t'ont fait laid, ignoble, repoussant, stupide, que sais-je ? Ils t'ont rapetissé, raccourci, mutilé à leur taille, toi géant d'intelligence et de progrès! — Les profanes! Oh! s'ils t'avaient vu!

Tu faisais les délices de cette belle fête nationale, en gants blancs, culottes blanches, bas de soie blancs, gilet blanc, habit de drap vert-pomme doublé de soie, doublé de velours ; — et puis un claque à peluche, et puis des breloques, des chaînes, des lorgnons, et puis, et puis...,

Tu jures, mais quel parfum! tu pousses, tu renverses, tu sautes, tu déchires, tu mords, tu cries, tu ris, tu bondis, mais que de grâce! que de pétulance! que de gaîté!

— Dieu de Dieu, baron, quel panorama de houris! ô vingt dieux, baron, je les adore, je les adore toutes... Dieu! la belle brune! Oh! quelle blonde! Elles me fixent, bon Dieu!... Oh! vingt dieux!

Un bond, deux bonds, une suite non interrompue de bonds.

VOIX DE FEMMES, *ensemble et séparément.* — Quelle horreur! on déchire ma robe... — On m'écrase les pieds... — On me mord les jambes... — Aïe, aïe, aïe! le mollet!

M. PRUDHOMME, *à ses voisins.* — D'où peut venir cette émeute populaire? Messieurs, je vous prends à témoin!... Je proteste contre toute insurrection, pacifique ou non, qui aurait pour but la violation de la monarchie et de la brave garde municipale.

UN MILITAIRE, *à M. Mahieux.* — Corbleu! méchant bossu, finirez-vous de sautiller ?

— Dieu de Dieu! on a dit *bossu*! — Qu'est-ce qu'à dit *bossu ?* — Bossu!

— Bossu vous-même, militaire; vous êtes un inconvenant!

Éclats de rire. — Ah ah ah! oh oh oh! hi!

— Je veux réparation d'honneur; je l'aurai, bon Dieu!

Le militaire hausse les épaules, Mahieux se pend à son bras gauche, il lui mord les cuisses, le militaire fait un brusque mouvement et lance M. Mahieux sur un garçon chargé d'un plateau de punch, de glaces, de sorbets. Le garçon chancelle, le plateau tombe sur Mahieux.

— Aïe, aïe! j'ai une glace dans la poitrine! Ouf! j'ai un punch dans le dos! Oh! vingt dieux! j'ai une bavaroise dans mon claque... Aïe, aïe! militaire, bon Dieu! votre procédé est indélicat, on ne lance pas un galant homme comme une balle, sans le prévenir, vingt dieux!

...(*S'inclinant avec grâce.*) Serais-je assez heureux, belle dame, pour être votre cavalier à la suivante?

LA DEMOISELLE, *en se mordant les lèvres.* — Avec plaisir, monsieur.

— Votre toilette est délicieuse; je suis passionné pour vos rubans.

— En avant deux, la chaîne des dames!

— Oh! vingt dieux! ce devrait être la chaîne de toute la vie!

— Vous êtes galant, monsieur.

— C'est vrai, belle dame ! pour la galanterie, la nature ne m'a pas tourné le dos, je suis son enfant gâté, moi ! j'idolâtre les dames', vrai Dieu !

Il se hisse de volupté sur la pointe des pieds et va presque à l'épaule de sa danseuse.

— Tiens, ce gros député qui danse, oh ! la bonne charge ; délicieuse, vingt dieux ! je l'ai vu sauter pour l'ex-roi, le voilà qui saute pour les pauvres ; toujours sauteur, bon Dieu !

— Que vous êtes méchant, monsieur Mahieux ?

— Vous trouvez, belle dame ? Oh ! j'adore l'épigramme ! Adorez-vous l'épigramme, vous ?... Dieu de Dieu ! je vois le prince ! Je vois les basques de son habit ! bon Dieu ! ce grand diable de commissaire me cache son buste ! je vois ses jambes, vingt dieux ! elles sont un peu courtes ; c'est égal ; c'est un bien bel homme !

Mahieux se penche de tous côtés, prend toutes les poses dans sa pétulance enfantine et se marche sur la main gauche ; il pousse un cri, s'agite, se débat et se marche sur la droite...

— Aïe ! aïe ! aïe ! on me foule !

Mouvement, agitation universelle.

M. Prudhomme, *à ses voisins.* — Il paraîtrait que toutes les laves du volcan carliste ne sont point encore éteintes ! Mais, monsieur, je réitère mes protestations...

Sortie de l'Opéra.

— John, mê câlech !

— L'équipage de M. le comte !

— Voilà une voiture, messieurs.

— Demandez une voiture !

Mahieux, *sautillant, grelottant.* — Cocher ! cocher !

— Voilà, monsieur.

— Mène-moi *rue de Clichy,* cocher ! mène-moi rondement, bon Dieu ! je te donne trente-cinq sous !

— Mais, monsieur, c'est une course de nuit.

— C'est égal, bon Dieu ! je ne marchande pas ! va, j'ai le moyen, je ne me dédirai pas : trente-cinq sous !

— Mais, monsieur, il me faut trois francs.

Mahieux, *s'élançant hors de la portière.* — Trois francs ! cocher, tu abuses de ma position ! je te signalerai à la police, vingt dieux !

— Mais, monsieur...

Pendant cette discussion, un monsieur et une dame entrent dans le fiacre, le cocher fouette, et Mahieux reste sur le pavé. — Des voitures se croisent, s'entrecroisent.

— Cocher ! cocher !

— Monsieur, c'est pris. — Monsieur, c'est un équipage bourgeois.

— Oh, vingt dieux ! Dieu de Dieu ! bon Dieu !

Un laquais, *impatienté des cris et du bruit que fait Mahieux.* — Mais aura-t-il bientôt fini le bossu ? Attends crapaud manqué, je vas te placer.

Il saisit Mahieux par son infirmité, et, d'un tour de main, le pose sur l'impériale d'un coupé qui part au grand trot... Mahieux pousse des cris de détresse, des cris lugubres, les chevaux n'en galopent que plus vite... Au bout de vingt minutes, à cinq heures du matin, la voiture s'arrête dans une rue située près de *la barrière d'Enfer.*

EUGÈNE MORISSEAU.

[*La Caricature*, 3 février 1831.]

LA GRISETTE*.

« Ses amours ont duré toute une semaine... »



La Grisette est une fraction trop importante de la société parisienne, comme aussi de l'existence des jeunes citadins, pour n'être pas examinée sous quelques-unes des faces qui composent son piquant ensemble. Par exemple, sous le titre de Grisette, nous nous permettons de comprendre indifféremment couturières, modistes, fleuristes ou lingères, enfin tous ces gentils minois en cheveux, chapeaux, bonnets, tabliers à poches, et situés en magasins, quoique, entre elles, ces petites industrielles tiennent prodigieusement à une classification distinctive qui inquiète fort peu quiconque n'est pas dans la partie.

Je ne me souviens plus où j'ai lu que, dans la bienheureuse Espagne, tous les bâtards étaient gentilshommes par droit de naissance, comme pouvant descendre d'une famille titrée, et que dans une scrupuleuse incertitude, noblesse leur était dûment adjugée. Aussi, comme la plupart des orphelins s'adonnent à la domesticité, rien n'est-il plus commun que de voir de simples roturiers servis par des laquais anoblis. Ce souvenir me revient à la mémoire à propos de la gent Grisette, qui, avec sa physionomie originale, forme une catégorie à part des autres classes. En remontant à la source pour en chercher la cause, il me semble qu'on la pourrait trouver dans la probabilité d'une naissance particulière; d'où il résulte qu'elles seraient toutes anoblies si elles avaient vu le jour dans la Péninsule. Ainsi donc, à part les exceptions, tirées à un aussi grand nombre d'exemplaires que voudra le lecteur, je généraliserai ma supposition pour tout le reste, et dirai que la Grisette me semble être le *résultat-médium* de ces rapports passagèrement intimes entre deux presque-extrémités de l'échelle sociale: l'une, mâle et distinguée; l'autre, féminine et seulement piquante; toutes deux séparées par position, mais toutes deux rapprochées pendant un instant de la jeune vie par un besoin commun..., celui du plaisir.

Quelque étrange que puisse paraître, au premier abord, cette observation,

à cause de sa nouveauté, elle doit trouver cependant des partisans après examen. Il suffit, pour la bien apprécier, de considérer l'existence de ces femmes-chiffons. On en trouve à peu près douze ou quinze dans un magasin de modes, de fleurs ou de coutures. Sur ce nombre, huit ou dix vivent toujours seules, sans parents, sans famille, passant gaiement la vie entre le travail et les plaisirs, l'indigence et les amourettes. Si, dans ce long trajet, traversé par mille encombres, le ciel leur envoie des filles, elles les élèvent auprès d'elles, comme elles, dans leur état, dans leurs principes. Quant à ces dernières, dès que l'âge le leur permet, elles suivent par précepte ce refrain qu'elles ont appris en tirant l'aiguille :

Tout comme a fait,
Tout comme a fait ma mère !

Et ainsi se renouvelle sans cesse, par une rotation reproductive, cette classe à part, macédoine sociale, à laquelle appartiennent ces petits êtres gentils à croquer, à l'air fripon, au nez retroussé, à la robe courte, à la jambe bien prise, qu'on nomme Grisettes.

Ce qui constitue l'originalité de la Grisette, c'est de n'avoir pas de caractère qui lui soit spécialement particulier. Ses manières ne sont qu'un bariolage des habitudes qui distinguent les autres rangs de la société. La Grisette, dans ses courts instants de dignité, sait parfaitement singer la grande dame.

Exemple :

— Monsieur, je ne vous connais pas !

Elle possède toute la câline urbanité de la petite bourgeoise.

Exemple :

— Il est des êtres bien aimables !...

Dans ses accès de sublimité, elle s'élève à la hauteur de toutes les sommités de ce genre.

Exemple :

— Dieu ! si un homme me battait ! ! !

Enfin, lorsqu'elle se laisse aller à un familier abandon, elle rappelle la classe au-dessus de laquelle elle est cependant.

Exemple :

— Faut-il qu'un homme soit... cornichon !

Mais ce qui lui appartient réellement, ce qui forme le cachet distinctif de sa physionomie, c'est sa grande indépendance dans l'exercice du sentiment, ce qui ne ressemble pas précisément à de la vertu, mais excuse au moins, jusqu'à un certain point, les fréquentes atteintes que cette dernière peut recevoir. Aucune autre ambition que celle du plaisir ne décide ses caprices. Ainsi, une passion honnête consciencieusement prouvée, des égards manifestés de temps à autre sous la forme d'une brioche, d'un billet de spectacle, ou d'une paire de gants ; une certaine dose de patience qui vous permette de prêter parfois votre bras pour la promenade, votre tête pour essayer des bonnets ou vos bas de soie pour danser au Ranelagh* ; voilà de quoi faire tourner les plus fortes têtes de ces demoiselles et vous mériter les surnoms d'*Adonis ! — petit chat ! — mon amour ! — ma poule !* et autres jolies épithètes puisées dans un cours de mythologie appliqué à la tenue du sentiment en partie double.

Vouloir nier l'utilité de la Grisette, ce serait refuser de croire au mouvement.

Comment donc assez louer, en effet, cette aptitude en tout genre, qui rattache indifféremment le bouton d'une culotte sentimentale, le nœud d'une cravate ou le ruban d'un bonnet fané ; cette apparence de gentillesse et de gracieuseté qui parfume les rues, embellit les magasins et charme d'humbles réduits. Voilà pour le pittoresque. Pour l'agréable, toute Grisette sait chanter juste et faire des crêpes. Pour l'utile, elle est rangée, quoique friande de distractions, et s'effraye des plaisirs coûteux. On a vu même la bourse d'un étudiant grossie des économies prescrites par une jolie compagne de fredaines, économies qui partaient en bloc, il est vrai, pour l'acquisition d'une robe ou d'un cachemire français, mais qui néanmoins avaient toujours été ravies au torrent de la dissipation.

Chaque Grisette réunit ici-bas la philosophie, l'épicuréisme, le courage du travail et de la résignation. Ces vertus, propres aux grands caractères, lui sont indispensables à elle, pour, en arrivant au monde sans naissance ni fortune, ni rang, se créer l'un et l'autre, se suffire à elle-même, multiplier ses moyens d'industrie ; pour savoir travailler sans cesse, prendre la fortune comme elle vient, ne faire qu'un passe-temps de liaisons formées légèrement et rompues plus légèrement encore ; enfin, pour saccader ainsi la vie au milieu d'un rapide tourbillon de plaisirs et de peines, de sentiment et de volupté, et rester toujours Grisette !

HENRI B.......

[*La Caricature*, 6 janvier 1831.]

DES POMPES
ET DES CHEFS-D'ŒUVRE DE SATAN,
TOURNÉS AU PROFIT DE LA CHRÉTIENTÉ*.

Adonc, le pape mort, sans que l'Église ait été malade, et le conclave se devant assembler, sans pour cela que l'Église en doive aller mieux, ce fut pour l'architecte du palais Quirinal affaire aussi importante de convenablement caserner le régiment catholique-apostolique-romain, que pour la statue de Pasquin* de le harceler de ses méchantes plaisanteries condamnables d'impiété.

Or, ce étant, M. Valadier, chevalier et architecte, — car une profession n'empêche pas l'autre, — M. Valadier, aussi fort sur son histoire romaine que M. Villemain sur celle d'Angleterre, s'avisa de penser que, de toutes les restaurations, l'impériale n'était pas la plus médiocre, et que, somme toute, il pouvait trouver une réputation toute faite en appropriant aux nouvelles circonstances les localités préparées autrefois pour l'impératrice Marie-Louise et son fils, alors souverain de Rome sans conclave.

Mais M. Valadier, que son titre de chevalier élève de beaucoup, comme on le pense bien, au-dessus des capacités d'architectes ordinaires, s'aperçut, aux

ornements mondains qui révélaient la destination première de ces lieux, de la difficulté qu'il éprouvait dans l'accomplissement de sa transfiguration architecturale. En ingénieur bon chrétien, il jugea prudent, pour le salut de son âme, de s'éclairer des lumières de quelque cardinal en odeur de sainteté, de celui, par exemple, que l'on suppose généralement devoir être élu.

Aussi, avant de parcourir avec l'Éminence les galeries profanes, M. le chevalier de l'ordre des architectes avait repassé quelques ouvrages moraux, tel celui de La Rochefoucauld sur les pantalons appliqués aux danseuses*, et, fort de ses auteurs, il se proposait de faire des prodiges religieux et romains.

Quant au luxe rien ne fut à redire, si ce n'est pour enrichir encore ces immenses salles, phénomènes de splendeur et de somptuosité. Mais, quand advint le chapitre de ces secrets de la vie privée, embellis chez les grands des charmes de la mollesse, des recherches de la volupté, l'architecte s'empourpra comme un pilastre de granit et commença son discours de réformes.

D'abord, il offrit de détruire ces mystérieux boudoirs, séjour de rêveries, à la lumière douteuse, à l'air parfumé et aux moelleuses ottomanes. Mais le cardinal l'en empêcha bien, prétendant qu'un futur pape aimait à se reposer tout comme monarque de Rome ou de France.

Et le chevalier s'inclina.

De même fut pour les étuves des bains, ces salles élégantes et solitaires, que l'architecte jugeait inutiles pour le conclave, dont les membres, au contraire, paraissent des Messieurs fort propres.

De même alors le chevalier s'inclina. Mais quelle fut sa surprise, quand, offrant de remplacer par un tableau d'église celui de *Diane surprise au bain*, sa demande ne fut acceptée qu'à la condition d'y faire succéder Suzanne, vue dans l'eau belle et ravissante, par les deux vieillards ravis.

Néanmoins, il s'inclina encore. Quand il vit aplanies dans l'esprit du cardinal les difficultés qu'il redoutait le plus, l'architecte, apercevant encore çà et là quelques peintures bien mondaines, proposa simplement de les vêtir à la grecque ou à la romaine, costumes, comme on sait, beaucoup plus convenables que les pantalons collants. Heureusement, le cardinal, ami des arts autant que de l'Église, s'opposa de même à la mutilation de fort belles natures, et consentit seulement à ce que des auréoles, placées sur quelques têtes, fissent autant de saints ou de saintes de quelques divinités trop égrillardes.

Pour le coup, le chevalier s'inclina d'une façon toute architecturale.

Puis, comme il s'en revenait au Vatican avec Son Éminence, le complimentant des murmures approbateurs qui l'accueillaient à son passage, ce qui, disait-il, en chevalier poli, était un hommage populaire à la tiare, tous deux purent apercevoir sur la statue de Pasquin un mauvais quatrain dont le sens était que, quel que fût le pape, *la voix de Dieu ne serait point la voix du peuple.*

Aussi, deux jours après, lors de la procession du conclave, on remarqua que les tentures du palais Braschi couvraient, à dessein sans doute, la statue de l'hérétique Pasquin.

Alfred Coudreux.

[*La Caricature*, 13 janvier 1831.]

L'AMOUR

CONSIDÉRÉ DE PROFIL, DE TROIS QUARTS, DE FACE, SENS-DESSUS-DESSOUS, VOIRE MÊME À REBOURS*.

(ARTICLE FORT JOLI.)

L'amour, dans un pays d'athées, ferait adorer la Divinité.

ROCHESTER.

L'amour, c'est des bêtises!...

(*Dicton de la rue Vivienne.*)

Amour, amour, quand tu nous tiens,
On peut bien dire : «Adieu sagesse! »

LA FONTAINE.

... Qu'est-ce que l'amour? — Je n'en sais rien. — Mais qu'entend-on ordinairement par amour? — Ah! c'est autre chose. L'amour, c'est une suave émotion qui causa le sac, le pillage, l'incendie, l'anéantissement de Troyes. — Troyes l'antique et non en Champagne. — C'est cette jolie passion qui porte à toute sortes de gentillesses et de belles actions, entre autres à se brûler la cervelle. C'est ce sentiment éclectique qui fait tout sacrifier à une créature parce qu'on l'aime, fût-elle laide comme ma première maîtresse. C'est cet instinct jovial qui vous égaye à la vue de toute femme jolie. Et puis c'est encore, pour certaines constitutions, cette extase polie qu'on éprouve en présence d'un être adoré ou seulement devant sa miniature, qui sera charmante si elle est de Maricot, rue Taitbout, n° 23. C'est cette passion platonique et contemplative qui dure cinq et dix ans sans augmentation ni diminution du degré calorifique; voire même aussi ce caprice pour un piquant minois, qu'on se passe si l'on peut, qu'on oublie quand il est passé.

— Voilà l'amour. —

Ensuite, ces significations analytiques se multiplient, s'augmentent et se subdivisent en autant d'autres encore qu'il y a de cervelets concevant l'amour, sujet passablement élastique, comme on sait. Après, viennent encore l'amour théorique et l'amour pratique, le tout par principes, et puis c'est fini.

Maintenant, que celui qui voudra déraisonner, c'est-à-dire tirer des conséquences et des inductions sur l'amour, débrouille ce chaos pour en extraire une signification analogue à ses goûts, à sa façon de sentir, il est certain d'avance de se trouver en opposition avec les trois quarts des êtres pensants, ce qui n'est nullement engageant pour argumenter en faveur d'une préférence quelconque. Par exemple, on peut, sans redouter le mérite de la nouveauté, avancer avec une assurance toute culinaire que ce qu'on entend communément par amour, est tout simplement l'appétit d'un second estomac, aussi impérieux

que l'organe gastronomique, appétit naturel à l'espèce humaine comme aux autres. Seulement, les formes, le charme, l'assaisonnement enfin qu'on s'est plu à y ajouter, sont le résultat des difficultés dont nos institutions sociales l'accommodent; et cette opiniâtreté d'appétit, ce penchant général vers la consommation dérivent de ces mêmes difficultés qui, d'après l'ordre des dispositions primitives, ne devraient point subsister.

Je pense bien qu'à un pareil langage, tous les langoureux, professeurs, amateurs et élèves de sensiblerie vont crier au blasphème; qu'ils vont me traiter de *matérialiste;* m'accuser de faire ici de l'animalisation au lieu de caricature, de rabaisser l'espèce humaine au rang des bêtes à deux, quatre et six pattes, depuis le crocodile et l'oiseau-mouche jusqu'au caniche inclusivement. Mais, mon Dieu, quel mal y aurait-il donc après tout? On peut, en pareille matière, placer l'homme entre le caniche et le crocodile, et, pour justifier une pareille camaraderie aux yeux des scandalisés, il suffira de leur poser une seule question. — Comme vous, comme Mahieux, comme tous les enfants de la civilisation de ce XIX[e] siècle, où les rôles sont tracés à l'avance par la routine des temps, ils dépensent auprès d'une jolie femme cinq ou six mois, plus ou moins, à suivre un cours d'harmonie poussive et aspirante, un cours de galanterie soumise et attentionneuse, et puis ils appellent cela de l'amour. — Eh! bien, maintenant, je leur demanderai, dans le cas où, comme un honnête caniche bien peigné, aux soies ondoyantes, point bossu, caniche fashionable enfin, ils pourraient satisfaire leur appétit d'après cet axiôme gastronomique : *Au plus fort la sauce,* je leur demanderai s'ils se condamneraient ainsi bénévolement au triste rôle du Gastronome sans argent, avec le moyen de remplir celui plus profitable du Gourmand de Corcelet.

— Ah! non, ma foi! diront-ils tous, c'est très-vrai, mais c'est désolant, c'est révoltant même, pour la dignité à deux pieds.

Ceci est possible. Mais c'est vrai, et, pourvu qu'Alfred Coudreux * ait raison, peu lui importe le reste.

Cela posé, il est constant que l'amour avec toutes ses illusions charmeresses et ses inconvénients désillusoires est le résultat de la civilisation en grand costume et non de sa nature primitive; que le blasement qui vient à sa suite est encore inné dans le cœur humain, et que notre contrat social contrarie terriblement ces deux dispositions naturelles, de même que l'appétit des consommateurs. Dès-lors, il est prouvé que, quand deux êtres s'adorent parce qu'ils se trouvent gentils à croquer, ce sentiment doit avoir un terme, et que plus il augmente, plus il approche de sa fin. Ainsi, quand deux gastronomes affamés, par une belle matinée du printemps, jurent *légalement* de se goûter *toujours*, ils prononcent là un serment contre nature, un serment qui outrage horriblement cette respectable nature. Et, à quelque temps de là, lorsqu'à leur dévorant appétit aura succédé le rassasiement, conséquence de tout copieux festin, et qu'ils voudront quitter la table conjugale pour aller essayer un peu des mets étalés sur d'autres, ces martyrs de la légalité se trouveront enchaînés malgré eux, — comme cette illustre victime condamnée *à ne manger que des perdrix et toujours des perdrix!* — non point qu'ils soient contraints à ce régime par le créateur du bipède des passions et du légume, mais comme qui dirait par un des capricieux articles du *Cuisinier-Royal.*

Mariez-vous donc!

Maintenant, lequel des deux genres d'amour, celui du monsieur aux soies ondoyantes ou celui du monsieur en cheveux, est préférable par ses résultats? Décide qui veut aimer encore. Celui d'un caniche, quelque vénérable que puisse être l'individu, doit être trop simple, trop brut, trop imparfait pour charmer l'homme à deux pieds, certainement. Mais aussi, il est tout naturel, et partant tout paisible, tandis que, somme toute, l'amour perfectionné est assez souvent un motif de destruction, de cervelles brûlées avant terme, et qu'il ne porte qu'à des violences, à des folies, ou tout au moins à des sottises.

Qu'on ne m'accuse point ici de vouloir renverser le système établi, ce beau fruit de peut-être vingt mille années d'expérience. Arrière cette pensée, parce qu'avec la meilleur volonté du monde je ne renverserais rien du tout. Arrivés bien après les autres, nous devons nous conformer aux principes suivis par nos aïeux. Ceci n'est pas très-sensé, mais c'est classique. Il n'est pas toujours agréable, mais il est parfois utile de réduire chaque chose à sa plus simple expression. Ainsi décomposé, l'amour ne paraît que ce qu'il est vraiment, *un puissant appétit!* Il faut bien s'accommoder de l'organisation que nous avons trouvée ici-bas; seulement, comme elle impose une trop sévère abstinence, il faut, en tacticien habile, tâcher de jeûner le moins possible, sans enfreindre les règles ni risquer les chances de l'indigestion. Enfin, il faut, entr'autres conventions, faire l'amour comme les lois sociales l'exigent, le code en mains et suivant l'étiquette; s'en acquitter, par exemple, comme de la danse, de l'escrime et du chant...

Après tout, le mode en usage peut bien ne pas être le moins agréable. Est-il, en effet, dans la plus heureuse destinée, des jours suaves comme ceux passés avec Caroline, Caroline aux noirs cheveux, au cœur de vierge, à l'amour de femme! Je ne sais qu'elle de belle au milieu des beautés qui l'entourent. Elle est si bien! Quel bonheur de l'entourer de mes soins, de lui consacrer toutes mes pensées, toutes mes actions, toute ma vie d'agitation et de tourmente!... Et je me plaindrais de ce bonheur, de ces délicieuses absences de la terre, achetées par de cruelles angoisses, il est vrai; mais toutes les craintes passées n'ajoutent-elles pas à l'ivresse? Quel bonheur au-dessus du bonheur d'amour, de cette réalité des illusions les plus célestes? Oui, célestes, car peut-il exister un ciel sans amour?

Voilà qui est très-joli, vraiment. Mais il faut songer à revenir sur terre. Ah! ici, par exemple, ce n'est plus si ravissant. J'ai eu affaire à une demoiselle charmante. Dieu! si vous saviez comme elle est charmante! Eh! bien, voilà son papa et sa maman furieux des effets d'un cœur sensible. Il faut que je l'épouse, me crient-ils aux oreilles. Oui, et tout de suite encore! Si je refuse, son frère, militaire et brutal, veut me passer son épée au travers du corps! Ah! mon Dieu! mais j'ai déjà agi comme ça avec une demoiselle charmante. Elle aussi avait un frère violent, très-violent même, et j'ai épousé. Je suis déjà marié! Comment faire maintenant! Je ne puis pas me multiplier, moi; et cependant cela ne ferait pas mal, car la nature me porte à épouser toutes les filles, veuves ou femmes tant soit peu appétissantes, et les lois de mon pays veulent que je n'en épouse qu'une seule légalement. Je ne puis pas non plus me faire pendre par délicatesse! — C'était cependant ça de l'amour, du véritable amour!...

Ensuite, j'ai encore idolâtré une autre créature céleste. C'était une femme. Trois yeux *! Quelle femme! Si vous aviez vu ce pied, cette jambe, cette main!

Quel port! quelle tête! Ah! c'était délicieux! ravissant! à n'y pas tenir! Aussi n'y ai-je pas tenu : j'ai encore épousé... Mais elle avait déjà un mari, celle-là, et un mari tyran, intolérant encore. Enfin, j'ai été obligé de le tuer par amour pour sa femme. Jugez quel amour!...

Ah! je vois bien, après tout, qu'il faut en revenir à ma chère Élisa-Christine-Antoinette Coudreux. C'est ma femme. Mais ce n'est plus de l'amour par là! Il y en a eu pourtant dans un temps... Eh! bien, nous le réchaufferons. Oui, c'est ça, nous le réchaufferons. Au moins, elle m'appartient, celle-ci. Elle est bien à moi : il n'y a là ni papa, ni maman, ni frère qui tiennent. Ah! ma chère petite Élisa-Christine-Antoinette Coudreux! Ce souvenir me rallume; je sens de nouveau que je t'aime, que je t'adore! Ah! oui, ma foi, faisons maintenant de l'amour légal, conjugal, trivial, jovial, tout ce que tu voudras. — Ça sera original.

... Ah! mon Dieu! mais elle en fait sans moi, de l'amour!

— Comment! perfide!... — Comment! malheureux! — Toi, je te tuerai! — Vous, nous nous battrons!

— Volontiers.

Et pan! je reçois un grand coup d'épée dans l'estomac... Il me fait horriblement souffrir, ce maudit coup d'épée; j'en mourrai, peut-être!... Et moi, l'homme le plus doux au monde, qui ne voulais faire de mal à personne, j'ai compromis trois filles de bonne maison, j'ai éprouvé plusieurs infortunes de mauvais genre, j'ai tué trois hommes, j'ai épousé forcément un vrai diable, et je meurs trompé, convaincu et transpercé... Ah! Dieu! l'amour, l'amour! ça fait-il mal à l'estomac!!!

Alfred Coudreux.

[*La Caricature*, 20 janvier 1831.]

LE MARCHAND DE BUSTES*.

Il se trouvait, par une belle matinée de 1793, à l'âge de dix-neuf ans, tourmenté de cette ambition juvénile qui fait entrevoir la fortune dans la carrière qu'on va entreprendre. Reste le choix.

Doué d'une âme honnêtement passionnée, il aurait bien envié les gloires de la tribune; mais les plus belles paroles compromettaient toujours la tête qui les concevait, et, comme il n'aurait voulu dire que de fort belles choses, il renonça à la tribune et à la gloire sans tête.

Un jour, à la lecture d'un bulletin de l'armée, il avait pris la noble envie de se précipiter dans les camps pour faire profiter son pays de ses connaissances distinguées en stratégie; mais, ayant réfléchi qu'une balle avait le temps de l'atteindre dix fois dans les rangs de l'obéissance passive, avant qu'il pût faire tuer les autres par nouveaux principes, il chercha une profession où l'on débutât par l'indépendance, et il pensa aux arts libéraux.

D'abord, la peinture s'offrit à son esprit avec ses hasards laborieux et ses épreuves aventureuses; mais, comme nous avons dit que cet esprit n'était

qu'honnêtement passionné, il s'effraya des charmes d'une profession féconde en écueils moraux, et il préféra la sculpture. Une statue, c'est l'image de la nature, moins la couleur; cela convenait déjà mieux au penchant circonspect de l'imagination très-peu brûlante de notre hermaphros moral; il voulut rapprocher encore davantage l'art prestigieux du statuaire du beau idéal de la réalité, et, coupant la nature par plus de la moitié, il consacra ses facultés éloquentes, stratégiques et candides à la profession simplement honnête de — marchand de bustes.

Vivre au milieu des grands hommes d'après la bosse, de l'immortalité en plâtre, des illustrations passées au moule, se confondre avec elles et regarder le tout comme son propre ouvrage, tels sont les délices ordinaires aux marchands de bustes; le nôtre ouvrit donc boutique et retroussa ses manches.

D'abord, il accoucha d'une physionomie superbe d'horreur : front bas et ignoble, favoris épais et criminels, yeux plus grands qu'une bouche déjà énorme, au bas de cela *Robespierre**, en grosses lettres, et la boutique fut bientôt remplie d'une foule de ces chefs-d'œuvres, avenir de fortune et de gloire.

Mais, un matin, le marchand de bustes vit entrer chez lui un individu élégamment poudré, mis avec recherche, à l'œil perçant et à la figure de chat. Vite le chef-d'œuvre lui fut offert. Alors l'inconnu, fixant sur le marchand un regard diabolique, lui demanda en grinçant s'il était las de vivre et s'il voulait être brisé comme son œuvre, qu'il broya en effet d'un superbe geste de fureur. C'était M. de Robespierre en personne. Le pauvre marchand de bustes préféra briser lui-même tout ce que contenait son magasin plutôt que de contrarier le moins du monde le susceptible héros de l'échafaud.

Il y aurait eu gros à gagner à faire le buste de certaines dames de l'époque qui, mises à la mode par MM. Barras et autres voluptueux républicains, auraient pu être tirées à nombreux exemplaires, mais notre marchand, qui ne voulait tenir la fortune que d'une source pure et limpide, n'en fit rien. Admirateur d'une grande réputation militaire qui s'établissait alors, il résolut de la couler, lui trouvant du reste une physionomie fort propre à cela. Le buste de Moreau décora donc bientôt sa boutique. Mais à peu de jours de là arrivèrent de bruyants aides-de-camp qui, au nom de la République et de la liberté, donnèrent de grands coups de plats de sabre sur la tête du héros et sur les doigts de son admirateur, traitant ce dernier d'ennemi du général Bonaparte et le forçant à leur promettre le buste de ce grand homme, sous peine d'être transpercé.

Contrarié dans ses goûts, mais trop bon citoyen pour n'avoir pas peur des coups de sabre, notre homme courut pendant plusieurs jours après la nouvelle figure historique. L'ayant enfin rencontrée, il ne trouva que l'œil de bien dans toute cette physionomie pâle et déjà usée par la pensée. Un œil seulement pour faire un buste, c'est peu; aussi le marchand ajouta-t-il, dans l'intérêt de l'art, quelques accessoires qui rendaient, sinon le portrait plus ressemblant, au moins fort nécessaire l'inscription indicative qui le décorait.

Malgré l'assurance des aides-de-camp et le parfait tranchant de leurs épées, le buste se vendit peu, quoique sur l'inscription le marchand ajoutât tous les quinze jours un nouveau titre, ou une nouvelle victoire. C'est que l'admiration

des peuples reste béante pendant toute la durée de la gloire, et ne devient expansive que quand cette gloire est ratifiée par un brevet de mort ou d'adversité. Le marchand de bustes attendit donc, avec une patience de quinze ans, que sonnât pour lui l'heure de la fortune et de l'illustration, augmentant toujours son inscription, et élargissant un peu son buste quand la gloire de l'époque engraissait par trop.

Cette heure tant désirée, le marchand crut enfin l'entendre à la Restauration, qui arrivait en calèche, suivie de figures aussi hétérogènes qu'inconnues. Et, pour la première fois, il gémit de ne s'être adonné seulement qu'à la reproduction de la gloire en buste, quand il aperçut les énormes guêtres en velours paternel qui ouvraient la marche d'un aussi beau règne.

Dans son enthousiasme restaurateur, il aurait voulu pouvoir transformer en héros de plâtre jusqu'au dernier goujat des armées coalisées; mais, obligé de renoncer à ce beau projet de centralisation glorieuse, à cause de la quantité, il se résigna à ne jeter au moule que les physionomies de qualité, et son magasin fut bientôt garni de bustes de toutes les Majestés européennes.

Vu l'étrangeté du patriotisme de l'époque, ce n'était peut-être pas un mauvais moyen de fortune et de gloire qu'avait choisi là notre marchand de bustes. C'est ce qu'empêcha de savoir au juste l'arrivée inattendue des guerriers de Grenoble, qui, confondant l'une et l'autre avec les portraits, objet de leur fureur, réduisirent le tout en poudre.

Accablé des coups du sort, toujours meurtri pour son présent de plâtre et son avenir de gloire, le marchand de bustes commençait à se désoler des douceurs de sa profession, quand le triomphe du Trocadéro vint le rendre aux charmes de l'espérance. Ayant écrit : *Le Vainqueur des Espagnes* au bas de l'ancien buste d'un jeune officier, beau comme un Amour, le vertueux comte d'Artois envoya la croix-d'honneur à l'artiste distingué qui avait su reproduire, d'une manière si heureuse, les traits de son auguste fils, monseigneur le duc d'Angoulême, — si joli garçon, comme on sait.

Par reconnaissance de la gloire en ruban rouge, et par désir d'une fortune quelconque, n'importe la couleur, le marchand s'empressa de mouler plus tard, le portrait du monarque Charles X. Depuis, la révolution de juillet est venue le convaincre de la fragilité des calculs humains, chose qu'il croyait savoir déjà, mais dont le convainquit encore davantage l'empressement du peuple à faire une Saint-Barthélemy de ses bustes parjures.

Aujourd'hui, le marchand de bustes approche de la soixantaine; après trente-huit ans de longanimité et d'héroïsme pour une profession qu'il aima, il ne juge point à propos d'en changer; mais l'âme vide d'enthousiasme, parce qu'elle est pleine d'une douloureuse expérience, ce n'est que d'une main tremblante que, toujours à l'affût de la circonstance, il vient de ressaisir le moule pour couler Philippe Ier *. Justement, ce dernier buste est un chef-d'œuvre de belle stature et de mâles proportions : aussi, au moindre bruit, le marchand ferme-t-il religieusement son magasin, car, si, par hasard, le buste du roi-citoyen ne réalisait point enfin l'espoir d'une fortune long-temps provoquée, il serait au moins la consolation de toute sa vie de débris, de pièces et de morceaux.

EUGÈNE MORISSEAU.

[*La Caricature*, 20 anvier 1831.]

UNE PASSION AU COLLÉGE*.

Il me semble encore la voir avec sa taille onduleuse, ses toilettes toujours si pleines de goût, et ce pied élégant dont j'étudiais avec volupté l'étroite empreinte sur le sable de nos cours.

Il me semble encore la voir apparaissant au milieu de nous, indifférente aux autres, mais comme une divinité pour moi; car, si elle venait voir son fils, mon camarade Hector, toujours elle s'informait de moi, partageait entre nous deux les approvisionnements qu'elle lui apportait, me faisait sortir avec lui, enfin m'associait à tous ses plaisirs, ayant compassion de l'isolement où me laissait une famille éloignée.

Aussi, quelle brûlante reconnaissance excitaient en moi les soins de la jeune veuve aux contours gracieux! Ce n'était pas de la tendresse comme pour une mère, de l'amitié comme pour une sœur; c'était un sentiment tout autre, vague, inconnu pour moi, terrible pour mon âme qu'il brisait. C'est l'enfer du cœur qu'une passion qui l'agite, le parcourt et le broie, toujours expirante sur les lèvres qui pourraient le soulager. Jugez de mon tourment, à moi, qui de l'amour ignorais jusqu'au langage, qui d'un cœur de femme ne connaissais encore que la toilette et le joli pied de mon idole! A moi qui, par-dessus tout cela n'avais qu'une apparence chétive et cet âge de quinze ans, où l'on ne suppose à l'âme que l'instinct de la nullité, quand elle est souvent déjà le vestibule de toutes les passions!

Je me souviens qu'alors une jalouse rage m'animait contre ces hommes du monde, vétérans de séduction, qui, habitués à manier la louange, prodiguaient leurs fadeurs à la jeune veuve quand, moi qui aurais voulu tant lui dire, je ne pouvais rien exprimer.

Que de fois dans la fougue de la solitude, où j'allais crier son nom, je formai le projet de tout lui avouer; puis, ne sachant que lui apprendre, au moins lui raconter mes souffrances! Mais, quand je la voyais, quand je rencontrais ses beaux yeux, aussi bienveillants pour moi que pour Hector, alors le calme du bonheur succédait à l'agitation, et le trouble, la confusion me faisaient oublier le tourment qui bientôt devait recommencer à me déchirer.

Un soir, après tout un jour délicieux, puisque je l'avais passé à la contempler, Clémence, dans sa bonté ingénieuse pour nos plaisirs, nous mena, Hector et moi, à Tivoli, et puis, comme la fête s'était prolongée bien après l'heure du collége, il fut décidé que nous n'y rentrerions que le lendemain matin. J'allais donc habiter toute une nuit sous le même toit qu'elle, près du lieu où elle reposait! Nuit capricieuse et pleine de suavité! nuit dont ne peut jouir qu'une fois l'homme-enfant assez heureux pour la rencontrer dans la vie!

La journée avait été brûlante, et, dans l'embrasement de mon cerveau, je passai la plus grande partie de la nuit à humer l'air fraîchi, à étudier le bruit du sommeil lointain de Clémence, à caresser des idées inconnues qui entretenaient mon délire.

Cependant, accablé par tant d'émotions, je finis par succomber au charme

d'une illusion douce et je m'endormis en pensant à Clémence. Un voile s'était déchiré devant mes yeux; je voyais en elle comme un nouvel être. Aimante, elle m'abandonnait ses longues tresses de cheveux noirs; enfin, agitée des mêmes tourments que moi, sa main n'échappait plus à la mienne, son regard répondait au mien, son toucher délicieux m'apportait le frémissement du bonheur. — Mais ce n'est point un songe! la voilà bien! C'est elle, qui séduisante de nouvelles beautés, est là, inquiète, penchée sur mon chevet... C'est bien cette voix qui fait vibrer mon cœur.

— Édouard, me dit-elle; mais qu'avez-vous donc, mon ami? pourquoi ce délire, pourquoi ces cris où est entremêlé mon nom? Que me voulez-vous? Seriez-vous souffrant?

— Quoi, j'ai dit votre nom! Mon sommeil a révélé mon secret! Ah! pardonnez, madame, ou plutôt plaignez les souffrances que vous me causez.

— Comment? que dites-vous? Mais rappelez donc vos sens, Édouard, calmez cette agitation qui m'effraye.

— Elle ne me quitte jamais.

— Une fièvre ardente vous agite en ce moment.

— C'est toujours ainsi, madame, quand je pense à vous.

— Édouard, Édouard, chassez, vous dis-je, les dernières idées d'un songe agité... pour vous rappeler le respect... Mais, qu'entends-je?... Oh! mon Dieu! nous sommes surpris!... Édouard!... Édouard! malheureux enfant!...

Et elle tomba évanouie dans le cabinet de mon alcôve.

Cette violente scène fut un éclair qui me grandit à mes propres yeux, et qui me vieillit tout-à-coup de plusieurs années d'expérience. J'avais compris l'amour avant de le savoir, je voulais débuter convenablement.

— Bonjour, Hector, dis-je avec le sang-froid le plus risiblement étudié, car c'était lui qui venait pour m'éveiller pour nous rendre au collège. Comment! ajoutai-je, est-ce que nous allons partir tout de suite?...

— A présent même, il le faut, l'heure avance, et nous serons en retenue à la prochaine sortie. Je ne dirai pas même adieu à maman, de peur de nous retarder; ainsi, vois!

— A ta maman? Ah! oui..., tu as raison, il ne faut point troubler son sommeil! partons.

Et, promptement habillé, je quittai la maison de Clémence sans pouvoir lui dire adieu, sans savoir même si elle était revenue de son évanouissement.

Arrivé au collége, je recueillis toutes les nouvelles idées, j'étudiai toutes les sensations qui surgissaient en moi pour écrire à celle qui en était la cause, et j'attendis avec une incroyable anxiété le dimanche suivant, qu'un vague pressentiment me faisait entrevoir comme un jour de félicité. Enfin arriva le terme de cette semaine, la plus longue de ma vie, où, en proie au délire d'une imagination aride et ignorante, dévoré d'un secret que je ne voulais pas partager, je passai les jours et les nuits essayant de pénétrer un mystère que j'ignorais toujours davantage. Ivre de bonheur, je cours chez Clémence...

Elle était partie pour les eaux.

Le Comte Alex. de B....

[*La Caricature*, 27 janvier 1831.]

DE LA LIBERTÉ DRAMATIQUE

DU DROIT D'AFFICHES
DU ROMANTISME DES RUES

COMME QUOI PACOT N'ÉTANT PAS ASSEZ GRAND POUR COMPRENDRE, EN FUT RÉDUIT À MONTER SUR LES ÉPAULETTES DE SON CAPORAL*.

— Embêtant, Pacot ! V'là-t-il pas qui suppriment le plus bel agrément de la garnison, le spectacle historique et militaire !

— Vraiment, l'ancien !... Qu'est-ce que c'est que ça, le spectacle historique et militaire ?

— Eh ! bien, une supposition que t'es bête, Pacot...

— Mais, mon l'ancien, pourquoi donc que vous choisissez toujours cette supposition-là ?

— C'est qu'elle est historique, vois-tu. Eh ! bien donc, une supposition que t'es bête, Pacot, que t'es farceur, que tu es bon à jouer un rôle n'importe, dans une pièce quelconque ; eh ! bien alors, tu es obligé de décéder, et ce n'est plus que vingt-cinq ans après ta mort que tu peux reparaître sur la scène, à condition encore que tu n'aurais pas laissé à la payse des méchants marmots qui viendront s'opposer à ce qu'on joue monsieur leur père.

— Oh ! c'te bêtise !

— Que c'est même immoral, en ce que ça peut porter des jeunes auteurs à prématurer des finales d'existences pour se ménager des sujets sur leurs vieux jours.

— Ah ! c'est bien féroce ; mais c'est égal, ça nous débarrassera des pièces de circonstance, où, dans l'ordre du jour, on nous envoie applaudir gratis. Toujours une corvée de moins, l'ancien.

— Que c'est ensuite détruire le charme et la poësie du quartier Popincourt, où chaque affiche de spectacle est le programme des situations dramatiques et équivoques de l'Empire ; ce qui distrait pendant la faction et permet d'apprendre pas cher aux particuliers qui ont l'amour de l'instruction.

— C'est vrai ; au lieu qu'à présent, vu les difficultés que vous venez de dire, y aura toujours un siècle ou deux entre les spectateurs et le spectacle, ce qui sera fastidieux, vrai, l'ancien, car, en fait d'ancien, moi, j'aime que les vrais anciens, mais j'aime pas les vieux anciens qui n'ont pas d'aigles sur leur bonnet à poil.

— Bien dit, Pacot ! Tiens, regarde-moi ça, mon ami.

— Oui, l'ancien. Quoi ?

— Cette superbe affiche !

— Ah ! C'est vrai : laquelle, s'il-vous-plaît ?

— Eh ! pardieu, la celle du théâtre des *circonférences olympiques,* où on prétend que sont alignés, on peut l'dire sans affront, les plus fameux grognards de l'Europe à pied et à cheval.

— Pour lors, mon ancien, votre nom est dans les fantassins.

— Oh! Pacot! quelle idée! pourquoi pas, au fait, puisque j'étais avec *l'autre?* Oh! vertueux Pacot! consolation des anciens, toi que tu sais écrire, vois donc si, dans le 5me régiment, 3me bataillon, 6me compagnie, tu ne lirais pas en effet : *Jean-François Brutignon, dit le Crâne?*

— Volontiers, l'ancien.

Après cinq minutes d'attente.

— Eh! bien, Pacot?

— De quoi, mon ancien?

— Eh! bien, m'as-tu trouvé, mon ami?

— Non, caporal, je suis encore qu'à la première ligne, où il y a l'Em... pé... L'EMPÉREUR.

— Le chef de file d'abord, c'est juste, après?

— Après, j'ai beau me baisser, mon ancien, j'peux pas épeler, l'affiche est trop haute.

— Cré coquin, Pacot, ne te gêne pas, jeune ami. Fais comme moi quand je veux subtiliser un baiser à la payse à travers les barreaux de l'entresol.

— Vrai, l'ancien, vous m'autoriseriez à me permettre une licence pareille avec mon respectable caporal?

— Allons, un temps, deux mouvements! saute, farceur, et lis couramment. (*Voir la litbographie de Charlet*.*)

EUGÈNE MORISSEAU.

[*La Caricature*, 3 février 1831.]

LA PIÈCE NOUVELLE ET LE DÉBUT*.

Un foyer d'acteurs dans un théâtre de Paris. Le premier plan est animé par quatre figures vivantes, dont un mâle et trois femelles.

Suit leur signalement :

Le mâle a nom LEBEL, sujet précieux de cinq pieds onze pouces, avec un nez proportionné, renommé pour la beauté de son cou-de-pied. Il eut jadis une vogue colossale dans le rôle du petit page de *Figaro**. M. Lebel n'est pas de ces artistes, pétris de sottise et d'amour-propre, qui mendient l'éloge sous les dehors imposteurs d'une modestie menteuse. M. Lebel convient franchement qu'il a, lui Lebel, de l'originalité, du mordant, de la verve, du naturel, etc., etc., etc. Moi, j'aime M. Lebel.

Première Femelle : MADEMOISELLE DEJAZON. — Actrice diaphane, impalpable, mais non imperméable, favorisée de trois pieds de haut sur un pouce de circonférence. Elle est enrôlée pour les reines, les impératrices, les sultanes et généralement toutes les belles femmes quelconques. — Mademoiselle Dejazon est douée d'une sensibilité exquise; elle sue d'un rien, et l'eau-de-vie l'incommode.. O bienfaits de l'éducation!... M. le directeur a des bontés pour elle.

Deuxième Femelle : MADEMOISELLE ADELINE. — Joue les ingénues et aime à folâtrer. — Elle a eu quinze ans sous le Directoire; aujourd'hui, elle en a vingt-deux et elle dit

en soupirant : «Dieu! comme on vieillit!...» Tous les journaux assurent qu'elle promet de faire une charmante actrice en étudiant encore quelques années. Mais la petite Adeline étudier! Peste! Elle étudiera plus tard; laissez-la, elle veut jouer; elle est d'une gaieté étourdissante, elle chiffonne les cravates des messieurs, elle leur pince les joues, elle leur tire les moustaches, et puis elle rit aux éclats, puis ensuite elle boude, puis elle casse son peigne, elle effeuille des roses, et puis elle rit, elle rit toujours... Dieux! qu'elle est enfant!

Troisième Femelle : MADEMOISELLE SOPHIE BÉRANGER. — Débutante, elle a plusieurs vices essentiels, tels que dix-huit ans, des yeux bleus, des cheveux noirs, une peau blanche, une petite bouche, un très-petit pied, etc... Mademoiselle Sophie rougit quand les messieurs la regardent, elle baisse les yeux. C'est une fille sans usage. Elle ne sort qu'avec sa mère! C'est une petite sotte. Elle n'a pas voulu embrasser le jeune premier à la répétition... Je hais mademoiselle Sophie.

LEBEL, à mesdemoiselles Dejazon et Adeline. — Bonjour, mes anges! (il essaye de pincer gracieusement la taille de mademoiselle Dejazon, qui fuit et s'évapore sous sa main en fredonnant un juron moral.)

MADEMOISELLE DEJAZON, d'un ton aigrement noble. — Allons pas de bêtises; on ne touche pas; à bas les pattes! (Lebel persiste en pirouettant gracieusement sur son cou-de-pied.) Mais laissez-moi donc, vous me sciez!

MADEMOISELLE ADELINE, en brodant. — C'est vrai, que ces hommes sont embêtants. (Riant.) Mauvais sujet, finissez donc! (Elle lui tire les cheveux en folâtrant.)

LEBEL, à mademoiselle Dejazon. — C'est sans doute le début de ce soir qui nous donne de l'humeur?

MADEMOISELLE DEJAZON. — Oh! bien, par exemple! ça n'en vaut pas la peine

LEBEL. — Vous croyez? Elle obtiendra pourtant un fameux succès, la jolie petite!...

MADEMOISELLE ADELINE. — N'est-ce pas une horreur de la part d'un directeur, de sacrifier les premiers talents à une petite mijaurée sans usage qui ne sait pas dire deux?

MADEMOISELLE DEJAZON. — Et qui rougit devant les hommes.

MADEMOISELLE ADELINE. — Et qui ne sait pas s'habiller.

MADEMOISELLE DEJAZON. — Et qui veut paraître novice.

MADEMOISELLE ADELINE. — Ça crie vengeance!

MADEMOISELLE DEJAZON. — Il faut la faire tomber : conspirons!

MADEMOISELLE ADELINE. — Oh! oui, j'aime tant à conspirer! je n'ai fait que cela cet hiver avec Monsieur Jules.

MADEMOISELLE DEJAZON, en minaudant gracieusement. — Monsieur Lebel voulez-vous conspirer avec nous?... Vous serez bien gentil.

MADEMOISELLE ADELINE, lui saute au cou et lui dénoue sa cravate. — Oh oui, vous serez bien mignon.

LEBEL, reniflant la volupté. — Allons, méchante, je le veux bien. Je vous promets de la faire tomber de telle façon qu'elle ne s'en relèvera jamais... Mais c'est à une condition.

Les deux dames, à-la-fois. — Oh! dites, dites! laquelle?

Lebel, à demi-voix à mademoiselle Dejazon. — Vous savez que j'ai une lettre de change à acquitter après-demain! Si vous vouliez, votre agent de change pourrait solder; et puis mon manteau qui est chez notre tante!! Ça coûterait si peu de chose... Vous n'auriez qu'à... (Il lui parle à l'oreille.)

Mademoiselle Dejazon, souriant. — Allons, espiègle, on ne peut rien vous refuser, c'est convenu... Mais comment allez-vous vous y prendre?

Lebel. — Mesdames, cela me regarde; laissez-moi faire, je réponds de tout, et vous rirez bien. (Il se sauve.)

Mademoiselle Adeline. — Que diable va-t-il faire?

Mademoiselle Dejazon. — Je n'en sais rien, mais je suis sûre qu'il réussira. Cette pauvre petite Sophie, comme elle va pleurnicher! Ah! Ah! Ah! Ma foi, tant pis, elle le mérite bien.

Mademoiselle Adeline. — Aussi, pourquoi vient-elle sur nos brisées?

Le lendemain de cette touchante scène d'intérieur, on lisait dans tous les journaux :

«La débutante a obtenu un succès complet, et Monsieur Lebel a été sifflé, Monsieur Lebel a été hué, Monsieur Lebel a été conspué; c'est qu'au milieu de la pièce nouvelle, et pour dépayser la débutante, Monsieur Lebel s'est avisé de débiter une tirade du *Mariage de Figaro;* Monsieur Lebel s'est mis à jouer le rôle du petit page, et le public a accueilli avec des haros l'espièglerie de Monsieur Lebel.»

Ô malheureux Lebel! recueillir des huées, perdre les bonnes grâces du public, la confiance de ces demoiselles, ton manteau, ton argent, ta réputation; friser Sainte-Pélagie, et tout cela dans une soirée!

Alfred Coudreux.

[*La Caricature*, 10 février 1831.

UN LENDEMAIN*.

Enfin, ma chère Eléonore,
Tu l'as connu, ce péché si charmant
Que tu craignais même en le désirant;
En le goûtant, que tu craignais encore.
Parny*.

Dominés puissamment dès l'enfance par cette mutuelle affection qui est déjà la naïveté de l'amour, puis séparés par les événements tumultueux d'une vie diversement heurtée, ils se trouvaient réunis par le hasard.

Lui, — palpitant d'espoir dans l'avenir.

Elle, — le trouble dans l'âme aux souvenirs du passé.

Aussi, confiante dans le compagnon de ses jeunes jours, elle n'implorait de lui que pitié pour sa nouvelle existence d'épouse, de mère, quand, au langage de l'amitié, il faisait succéder celui de la passion.

Alors, lui, cherchant dans son cœur généreux le moyen de rassurer une âme timidement aimante, il ne balançait pas à offrir le sacrifice de sa vie pour un seul instant de mystérieux bonheur.

— Un seul! disait-il l'œil suppliant; puis, après... le secret enfoui sous la pierre muette!

Et elle, dans son incrédulité de jeune femme, elle souriait à ces protestations du délire. Elle souriait à son ami, mais elle repoussait toujours son amant.

Ils étaient donc là seuls. — Seuls comme on est pour distiller le bonheur, comme on cherche à l'être quand on ne fait que l'espérer.

Pour échapper l'un à l'autre tout en étant ensemble, elle lui avait demandé de lire. — Car, pendant ce temps au moins, elle pouvait le regarder sans craindre ses regards, entendre sa voix sans y répondre, jouir de sa présence qu'elle aimait tant, sans avoir à la redouter. Puis, son imagination la faisant heureuse, ses yeux cherchèrent comme un présage dans l'extrémité sombre de son appartement que la lampe n'éclairait pas. Ses pensées s'y réfugièrent comme dans un rêve. Elle écouta l'avenir...

Il lui semblait y voir des ombres caressantes..., comme des songes voluptueux d'illusions, de bonheur pour plusieurs vies... Mais, à travers ces nuages, dans le coin tout-à-fait, c'était un point si incertain, si noir, qu'elle y voyait une figure lugubre, hideuse... Et, pour calmer l'effroi qu'elle-même se créait, elle regarda son ami et lui rendit son attention.

Arrivé au récit de Françoise de Rimini, lui, plein de trouble, lisait en ce moment avec une chaleureuse ardeur, car sur ce passage il basait un vague espoir :

Un jour que nous lisions l'amoureuse aventure
De Lancelot, souvent pendant cette lecture
Qui nous charmait tous deux de la même façon
(Nous étions seuls alors et sans aucun soupçon),
Souvent, sans y penser, nos yeux se rencontrèrent,
Et notre front pâlit et nos voix se troublèrent!
Mais un passage enfin dans ce livre si doux
Décida notre sort et triompha de nous.
Quand nous vîmes l'amant de Genèvre, en délire,
Imprimer un baiser sur son divin sourire,
Lui, que rien ne pourra me ravir à présent,
Baisa ma bouche aussi, brûlant et frémissant.
... Et nous ne lûmes pas ce jour-là davantage.

....

Le lendemain, il était nuit partout, — mais nuit sombre et bien noire. L'éclair qui sillonnait la nue montrait tout l'horrible de la nature dans ses caprices furieux, et, semblable à la mer houleuse qui enveloppe de ses mugissements les chants insouciants du riverain, le tonnerre écrasait l'harmonie légère au bruit de laquelle se balançait toute une foule heureuse de plaisirs et de fête.

— Quel étrange orchestre vient contrarier le nôtre!

— Si Gustave était ici, il improviserait des stances sur ce majestueux bacchanal.

— Gustave!... Comment! ignorerais-tu?

— Quoi donc ?

— Ce matin, il s'est brûlé la cervelle.

— Bah ! et pourquoi ?

— On ne sait.

— Fâcheux ! c'était un charmant garçon.

— Je ne conçois pas qu'on puisse se brûler la cervelle aujourd'hui, au milieu d'événements si dramatiques, sans en attendre le dénoûment. Dans six mois, je ne dis pas ; mais, aujourd'hui, c'est une folie, parole d'honneur !

— Mademoiselle, me permettrez-vous d'être votre cavalier pour la prochaine ?

— Monsieur, je suis engagée pour les onze premières ; à la douzième, ce sera avec le plus grand plaisir.

— Trop heureux !

Et, bien loin de là, dans une chambre qu'éclairait douteusement une pâle lumière, était une jeune femme, seule avec ses larmes.

— Elle leva les yeux vers l'espace sombre... L'image du bonheur avait disparu. Il ne restait plus que la figure sinistre, la figure lugubre, mais — plus hideuse encore, car elle grinçait un affreux rire...

Le Comte Alex. de B....

[*La Caricature*, 10 février 1831.]

HISTOIRE DE GIBERNE*.

... Et moi qui ai fait la grimace à la Mort quand j'ai entrevu sa hideuse tête, j'ai tremblé en pensant que je pourrais la voir encore.

Lord Byron.

— Oh ! oui, l'émotion vive est un violent chaos dans la vie ! dit d'un air tout sentimental un jeune grenadier au front pâle et aux noirs cheveux, en embrassant de ses deux jambes l'estimable poêle du corps de garde.

— Eh ! bien, alors, comme je vous le disais, messieurs, j'ai fait usage du chaos figuré.

— Oh ! contez-nous donc ça, mon ancien !

— Contez-nous donc ça, père Julien !

— Oh ! mon Dieu ! c'est pas la chose d'ambitionner la gloire de narrateur ; mais, puisque ça m'est arrivé d'avoir de l'émotion, je vas tout simplement vous dire comment. — C'était en 1823, pendant la guerre d'Espagne, la guerre aux procédés, vous savez, où on ne se tirait pas un coup de fusil sans la préalable politesse d'un coup de chapeau. — Moi, ça m'était encore égal, parce qu'enfin, si avec *l'autre* on nous entretenait pour la chose d'être féroces, ceux-là, ils nous voulaient modérés. J'étais donc militaire civilisé, sans aller à confesse cependant. Mais ce n'est pas tout. J'avais pour capitaine un homme acharné après moi. Vous savez de ces espèces d'olibrius qui, sans raison ni conséquence

aucune, s'attachent à mécaniser injustement un homme jusque dans les moindres détails de ses évolutions privées; comme un de ces êtres tracassiers que le sort vous envoie dans un moment de guignon; un chien fini, quoi!

— Oui, père Julien.

— Pour lors, moi, peu flatté de cette haine disciplinaire, je ne dis encore rien; mais voilà ce que, en manière de rancune, je méditai contre le paroissien.

» Dans le cours de mon existence de garnison, j'avais déjà monté quelques factions à Toulon, et, après bien des doutes, bien des réflexions, les souvenirs de ma mémoire me firent acquérir la certitude que mon capitaine n'était autre qu'un forçat des bagnes de Toulon, que je me rappelais parfaitement y avoir vu à plusieurs reprises. Ainsi débarrassé du poids modérateur de la considération que tout troupier doit à son chef, je me dis :

» — Cré coquin! plus d'égards, Julien!

» Et, sans expliquer à personne la raison de mes motifs, j'annonçai haute-



ment l'intention d'accueillir par un soufflet la première injustice de l'individu. — Histoire de rire. — A quoi tout le monde d'applaudir, parce que, dans toute affaire chanceuse, chacun aime mieux la voir entreprendre par le voisin que de s'en charger soi-même.

— C'est bien vrai, cela!

— Mais Julien ne recule jamais. Ce que j'avais promis aux camarades, je le fis. Par une belle revue d'inspection, l'individu s'arrête devant moi et me toise des pieds à la tête, comme un honnête homme aurait tout au plus le droit de le faire. Ma tenue était joliment soignée, j'ose le dire, mais v'la-t-il pas que le particulier finit par me conseiller la salle de police pour apprendre à nettoyer le fourniment. Depuis long-temps la main me démangeait, et la réflexion me paralysait toujours, quand, ma foi, d'aligné que j'étais, je me distrais, et, d'un revers du poing, je vous envoie mon vilain être embrasser le cheval du colonel. — Stupéfaction de toute la ligne, silence général; on m'emmène en prison; v'là qu'est bon, je m'y attendais, je ne dis donc encore rien.

» Mais, quand arriva le conseil de guerre, où le capitaine, mon accusateur, me chargeait avec tout l'acharnement dont il était susceptible, et qu'on me

demanda quelle raison avait pu me porter à une pareille extrémité, alors je rompis la dissimulation et déployai mes facultés.

» — Colonel, que je dis, je me suis laissé aller à l'apparence fallacieuse d'une insubordination flagrante pour la seule chose de démasquer l'infamie. Maillard, portant les épaulettes de capitaine, n'est autre qu'un forçat échappé des bagnes de Toulon, et, pour toute défense, je demande que, sur-le-champ, l'épaule de Maillard soit mise à nu.

» Là-dessus, je relevai victorieusement ma moustache, en fixant Maillard, qui pour un scélérat, faisait, ma foi, assez bonne contenance pendant qu'on le déshabillait. — Dans ce moment, je l'avouerai, soit effet de l'imagination ou de la peur, la contraction de ses traits me fit presque douter de sa ressemblance avec le forçat; la venette me prit; elle fut encore augmentée par le silence profond du conseil ébahi et par la solennité d'un instant si décisif. Tellement que, quand on en vint à enlever la chemise, je sentais mon cœur descendre la garde comme un conscrit.

» L'épaule nue, je me précipite dessus pour lire mon absolution dans le signe de l'infamie... Pas plus de signe que sur ma main. — Je m'étais trompé!

— Oh! mon Dieu!

— Caporal, voulez-vous, s'il-vous-plaît, me faire l'obligeance d'un verre de punch?... ça réchauffera le récit. Quand je dis que je m'étais trompé, ça en avait tout l'air. Mais le désagrément de la circonstance me rend du cœur, je me ravise, je lève la main, je frappe vigoureusement sur l'épaule de Maillard, et, par l'effet du procédé, je parviens à y voir pour un moment la marque des lettres T. P*. — T. P. ça veut dire galérien. C'était tout ce qu'il me fallait.

L'OFFICIER DU POSTE. — Messieurs, voici quatre heures, il faut relever les sentinelles.

— Allons silencieusement rêver! — dit le jeune homme au front pâle et aux noirs cheveux.

LE NARRATEUR, entre ses dents. — Oui, allons rêver — l'arme au bras, — comme dit monsieur avec ses physionomies de rhétorique; mais, en attendant, caporal, faites-moi donc l'obligeance d'un dernier verre de punch; j'en ai trop bu cette nuit, et j'espère que celui-là m'en fera passer l'odeur.

HENRI B....

[*La Caricature*, 10 février 1831.]

CHARGES*.

Au dernier des rares concerts donnés cet hiver, un beau jeune homme et une femme charmante se trouvaient assis près l'un de l'autre, comme si le hasard les avait réunis pour entendre l'admirable symphonie qu'on exécutait en ce moment. C'était un morceau de Beethoven*, partition aussi pleine de charme que d'éclat.

Il y a un moment où tous les instruments s'arrêtent dans un mouvement spontané. L'effet est merveilleux. Vous n'en avez pas d'idée, si vous ne l'avez

pas entendu. C'est un crescendo, crescendo, crescendo... Puis, tout-à-coup, un silence complet.

— Or, cette fois on entendit distinctement le son d'une petite voix flûtée, qui, prise au dépourvu par le jeu des instruments, modulait distinctement la fin d'une phrase d'amour.

— Tu m'aimeras toujours?

— Oh! toujours! répondit une basse-taille.

Et la symphonie reprit son train.

Eugène Morisseau.

[*La Caricature*, 10 février 1831.]

LES BACCHANALES DE 1831*.

I

Si l'on vous avait demandé de mettre seize caricatures sur une seule feuille de papier, d'y exprimer une révolution consommée, d'en indiquer une nouvelle, de n'oublier ni les doctrines ni les personnes qui les représentent, de composer un carnaval politique et de nous faire trembler d'avoir ri,... croiriez-vous la chose possible?... L'entreprise était difficile; mais *la Caricature* se devait à elle-même de dominer la bouffonnerie des rues, celle des affaires publiques et celle des orateurs... Pour réussir, il a suffi de regarder, d'entendre et de copier.

Il y a dans la caricature de Grandville une traduction si vive de l'histoire contemporaine, que l'on croit lire une page où Molière, Juvénal et Tacite ont déposé tour-à-tour leurs pensées diversement originales.

Où est l'article de journal qui ait plus artistement stigmatisé la politique de notre diplomatie que ce costume de Polonais loué à notre ministère?

Un habit d'arlequin est réclamé par un pair de France!... Quoi, un seul?... Ah! l'honnête homme. Eh! qui ne pouffera de rire en voyant un avocat célèbre* déguisé en homme de courage et M. G...*, en carmagnole, lui disant: « Tu as beau faire, tu as peur!... »

Puis l'Académie enveloppée dans les bandelettes d'une momie restant immobile dans une sorte de *statu quo* metterniquois... Oh! comme on voit bien qu'elle a dû élire Viennet et refuser Benjamin Constant... La *Liberté* sort de l'hôpital, soutenue par *l'Avenir* en charlatan, et par un vétéran dont la *dégaîne* historique est si admirablement bien rendue, qu'il y a dans cette figure toute une biographie inexorable. Ne rend-elle pas le dévouement sénile d'un amant fidèle jusqu'au tombeau?

Le pape et la papesse dansant une valse sont de ces figures que rien ne saurait payer. La ravissante papesse ayant un vieux pape qui défaille entre ses bras et se retient de galoper... est peut-être une double épigramme : est-ce Rome qui chancelle devant un nouveau culte, étourdi?

Mais voyez les ruines de la Contemporaine, déguisée en Amour, faisant reculer un célèbre abbé revêtu des insignes de la folie, et qui néanmoins conserve assez de bon sens pour apercevoir, derrière lui, l'antagoniste de Lisfranc, le plus célèbre de nos chirurgiens qui redoute pour *l'Avenir* les suites de cette rencontre. Tout est là, même Rossini, qui joue un air à réveiller les morts... Mahieux prend le costume de Napoléon, et le plus gros citoyen de France considère la défroque de Charles X, pendue à un clou!...

Mais voici la création la plus prophétique! Six jours avant les vengeances populaires, l'impitoyable dessinateur montrait l'archevêque tenant d'un bras la palme du martyre, de l'autre un verre de vin de Champagne, et faisant la nique aux vainqueurs de Juillet qui ont de grands nez.

Il y a dans tout cela des leçons pour tout le monde, et nous ne savons pas si l'expression du temps présent, lithographié d'une manière si incisive, suggérera quelque pensée utile aux pantins politiques ; s'ils s'occuperont de redresser les griefs ; s'ils voudront voir ce qu'il y a entre les Saint-Simonistes et l'abbé de Lamennais, entre l'abbé de Lamen...* et l'archevêque de Paris... l'anarchie, la royauté, les saturnales populaires!... un croque-mort!

Napoléon devenant la proie de Mahieux est la satire des déplorables tentatives que les vaudevillistes ont faites de mettre la colonne en pièces de six liards.

Nous sommes de notre avis, de l'avis de cette honnête et bonne CARICATURE, qui rit tant, tant et tant d'un député du centre laissant tomber ses brioches, à l'approche de M. Mauguin, dont les discours l'effrayent, qu'elle laisse tomber elle-même son fouet et son bonnet. — *Rideamus quoque.*

ALFRED COUDREUX.

[*La Caricature*, 17 février 1831.]

II

Nous avons ri... et nous rirons encore, puisque, grâce à l'esprit observateur de Grandville, les ridicules du jour viennent se grouper par douzaines sous son vitriolique crayon.

Au costume polonais loué à M. Sébastiani ont succédé ceux de deux grands peuples dignes de l'indépendance. Ce sont des fers. Car ces chaînes égoïstes qui retiennent aujourd'hui un généreux dévouement dégénéreront peut-être en instrument d'esclavage et d'oppression!

C'est grâce à des enfants dénaturés que la France, jadis si puissante, et si belle encore aujourd'hui, traîne tristement les lambeaux de la misère. La pénurie n'arrête pas l'avidité du pauvre millionnaire qui quête une liste *si vile*.

Mais ce n'est point tout avec la finance. On n'en finit pas si tôt sur un pareil sujet. Quoi de plus vrai que cet arracheur de dents qui, après les belles promesses, souffle, souffle et gonfle tant qu'il peut le budget de 1831?

Et M. D..., en bonne fortune, qui, du coin de l'œil, lorgne l'entrée du sac, comme s'il voyait là un confortable fromage de Hollande, quand il songera à se retirer du monde...

A voir la Charte, costumée de pièces et de morceaux, se traîner estropiée, on dirait la constitution affaiblie d'un malade qui, pour avoir confié sa force et sa virilité à de fameux opérateurs, ne sort plus de leurs mains qu'amputé et réduit de moitié.

Jamais Don Quichotte n'a servi à figurer une chimère mieux conditionnée que celle de Saint-Simon. Le voyez-vous, armé de l'émancipation du beau sexe, de l'égalité des fortunes, de la répartition suivant les œuvres, de la division des capacités par numéros? le voyez-vous bouleverser le monde civilisé, dont la topographie intellectuelle n'offre que préjugés à sa lance régénératrice? Malheureusement pour la conversion des adeptes, il laisse derrière lui Sancho, drôle imbu d'un préjugé généralement commun : c'est que la panse ne s'emplit pas de préceptes ; et, pendant que son maître court à la bataille, lui s'occupe de la pêche aux écus. Don Quichotte est spiritualiste, Sancho est matérialiste. Sancho perdra la cause, mais il gagnera son fromage.

Costume de muet, loué à M. Royer-Collard, — de poissarde, à Mlle A..., — un mannequin de sauveur de la patrie. — Costume d'enfant loué à Mlle Mars. — Voilà des gens bien habillés à leur taille.

Un monstre déguisé en M. Geoff... S.-H.*, et une vertu sauvage en actrice des Nouveautés sont de ces rôles heureux qu'il est rare de créer.

Et le Commerce, qui le délivrera? Qui donc prendra pitié de ce pauvre moribond? Comment se remettra-t-il jamais de ses secousses, menacé comme il est de la lancette guerrière, des bouillons de la *Gazette*, des prières de la *Quotidienne*, des complots du Carlisme étranger et des machinations de certain clergé? Un garde national proposerait comme remède de disperser l'attroupement meurtrier... La police fait autrement : sourde, muette et aveugle, elle écoute sans entendre, parle pour ne rien dire, regarde sans voir, marche timidement à tâtons, mais graisse la patte à un limier pour avoir flairé une révolution dans une colonne du *Figaro*, ou pour avoir saisi une bulle de savon.

Alfred Coudreux.

[*La Caricature*, 10 mars 1831.]

CI-GÎT LA MUSE DE BÉRANGER*.

Cette fille si belle
A quitté pour toujours
La dépouille mortelle
Qu'elle dut aux Amours.
De sa voix qu'on accuse
Ce cri fut le dernier :
« Français, pleurez la muse
Du pauvre chansonnier! »

Sa vie était brillante
Au soleil des trois jours;
Mais une fièvre lente
En a terni le cours.
Mon pays, l'on t'abuse !
Entends-la s'écrier :
« Français, pleurez la muse
Du pauvre chansonnier! »

Une inquiète flamme
A ranimé ses yeux,
Quand, pensive, son âme
Remonta dans les cieux;
La Liberté, confuse,
Effeuillant un laurier!
« Français, pleurez la muse
Du pauvre chansonnier! »

O toi que l'on immole,
Cherche à travers tes pleurs,
Peuple, qui te console
En tes jours de malheurs.
On lisait ton excuse
Aux murs de son grenier!...
« Français, pleurez la muse
Du pauvre chansonnier. »

Héros de la Belgique,
Courageux Polonais,
Qui de sa voix magique
Attendiez les bienfaits,
Dupin vous désabuse;
Il est son héritier.
« Français, pleurez la muse
Du pauvre chansonnier. »

Le Comte ALEX. DE B....

[*La Caricature*, 17 février 1831.]

LA COUR
DES
MESSAGERIES ROYALES*.

C'était un de ces voyageurs incommodes et peu sociaux, qui sont dans une voiture comme un pourceau résigné que l'on mène les pattes liées au marché voisin. Ils commencent par s'emparer de toute leur place légale, grognent un peu, et finissent par s'endormir sans aucun respect humain.

H. BALZAC.

De tous les endroits publics ouverts aux besoins, à l'inoccupation ou à l'observation des Parisiens, il en est peu qui présentent une plus grande variété de situations et de détails que la cour des Messageries royales, vaste théâtre de

tous les genres d'émotions, de toutes sortes de sensibilités, de scènes tout à la fois intéressantes, bizarres et fantasques.

Dès le matin, on voit arriver par toutes les issues un grand nombre d'amis du voyageur matinal, qui, après avoir passé une partie de la nuit à fermer ses malles, a succombé au sommeil qu'il avait bravé jusque-là, et auquel d'agréables songes font oublier l'heure du départ.

Ses parents arrivent à leur tour avec des yeux tout gonflés par l'envie de dormir, et qui, faute de sommeil, ne demandent qu'à pleurer. Les femmes, toujours sensibles, ont négligé les toilettes pour arriver plus tôt; les amis sincères, tristes et silencieux, se promènent en songeant à leurs affaires, et toutes ces différentes raisons tiennent éloignés les uns des autres des gens tous venus pour le même objet.



Cependant, le temps s'écoule, la cour s'emplit, les chevaux arrivent, les postillons jurent, les ballots sont pesés, l'activité qui règne distrait toutes les rêveries; alors, on se reconnaît, on se salue, on entre en conversation, on se fait mutuellement part du regret qu'on éprouve du départ d'un ami dont on énumère toutes les qualités, et le voyageur attendu n'arrive pas. — On le remarque, mais qu'y faire? — Une dame propose d'envoyer chez lui, parce qu'elle pense bien que personne ne l'engagera à y aller elle-même. — Tout le monde convient que c'est ce qu'il y a de mieux à faire, mais personne n'y va.

— D'ailleurs, il y a encore cinq minutes, il va sans doute arriver.

Et l'on reprend la conversation.

Sept heures sonnent : le postillon enfourche son cheval, un gros homme sort du bureau, la liste des voyageurs en main, et le cri fatal *En voiture!* à la bouche. A ces mots, toutes conversations raisonnables cessent; de tous les coins de la cour, on s'élance sur la voiture; on se presse, on se pousse, on l'entoure; on dirait que tout le monde veut l'envahir, et personne n'y entre. Déjà on a appelé trois individus, et le premier est encore ballotté entre les embrasse-

ments inconsolables. On ne peut plus se séparer, on a l'air attaché l'un à l'autre; la douleur, la confusion engendrent les méprises, les femmes jolies sont plus souvent ou mieux embrassées. Enfin, on monte, les portières se ferment et les adieux continuent toujours : les uns crient comme des noyés sans pouvoir se faire entendre, d'autres se parlent des yeux et se comprennent mieux. Le coup de fouet du départ retentit, accompagné des cris glapissants de «Bon voyage!... Adieu!... Merci!...» La maison roulante s'ébranle lourdement, disparaît, et avec elle la foule des âmes sensibles.

Alors, les amis du retardataire, qui sont venus pour pleurer aussi, sont fort mécontents. Ils restent seuls de cette quantité de personnes qui les entouraient tout à l'heure; ils s'indignent de la négligence insouciante du cher ami : on avait fait son éloge à l'unanimité, maintenant commence le chapitre des défauts... Mais le voilà qui arrive. Trop peu d'amis l'attendaient déjà, une douzaine le suivent encore. Il court tout haletant, embarrassé d'un pesant carrick, un sac de nuit d'une main, un portemanteau de l'autre. Aussitôt, on s'élance vers lui, on lui saute au cou, on lui dit en l'embrassant tendrement que la voiture est partie... Alors, il jure, il tempête, repousse toute caresse, brusque toute affection, et monte précipitamment dans un cabriolet qui lui permet de rattraper la diligence. C'est ainsi qu'il quitte une troupe d'amis dont il n'a partagé l'émotion qu'ils venaient pour éprouver, et eux se retirent contrariés de ce qu'il ne s'est pas levé de plus grand matin pour consacrer à l'amitié les quatre minutes de rigueur réservées aux doux épanchements d'une sensibilité gesticulaire.

Voilà le riche parti, il n'a pas fait attention à l'empressement affecté de ses parasites ou de ses débiteurs. C'est fâcheux pour eux. Mais remarquons, pour ce nouveau départ, les adieux modestes et attendrissants de l'humble cultivateur, entouré de sa femme, de sa fille et de son fidèle chien. Ici, point de cris, point d'exclamations : toute la sensibilité de cette scène touchante et concentrée, et, par là, plus expressive encore. Une larme vient mouiller la paupière de ce père bien-aimé. Il a embrassé sa femme et sa fille chéries, déjà la voiture qui l'emporte est bien loin, et, les yeux fixés à terre, toujours à la même place, elles n'ont point encore songé à se consoler mutuellement.

Point d'apparence de prochain départ, et la cour est encore pleine. Que font donc tous ces gens, le nez en l'air et en si grand nombre? — Ils attendent. — C'est encore bien pis qu'auparavant. Là, chacun est poussé un peu par curiosité, un peu par l'envie de revoir quelqu'un absent depuis long-temps, par le besoin de savoir d'où il vient, où il va, ce qu'il compte faire, et surtout par le désir de lui donner une preuve d'amitié sincère, en étant un des premiers pendus à son cou.

Mais l'ardeur des chevaux ne répond point à l'anxiété de toutes ces diverses impatiences. Enfin, un roulement sourd, accompagné de hennissements, se fait entendre; alors, toute la population attendante s'élance sur la diligence, l'accompagne en sautillant jusqu'au lieu où elle s'arrête, pénètre des yeux dans tous les recoins, en obstrue les portières, en arrache et s'en dispute les voyageurs. Les trois quarts au moins de ceux qui se pressent si fort le font inutilement : ce n'est pas la voiture qu'ils désirent! mais, comme ils n'en sont convaincus que plus tard, ils restent en place entre les attendants et les attendus, coudoyés, heurtés, poussés et témoins d'une joie qu'ils ne partagent point.

Impossible de faire un pas; on s'embrasse, on se questionne de tous côtés sans répondre nulle part, et la foule ne se détache enfin de la voiture, dont on dirait qu'elle fait partie, que quand quelque malle tombée de l'impériale vient troubler la commune joie et éclaircir les rangs des obstruants. Alors, on va à l'écart, c'est-à-dire au milieu de la cour. Là, on respire, on s'embrasse encore, on pleure derechef, on questionne toujours. Mais les élans de l'amitié sont troublés de nouveau : cinq chevaux d'une autre diligence arrivent au grand trot, qui renversent et culbutent tous ceux que l'émotion a empêchés d'entendre le *Gare!* blasphémateur d'un postillon courroucé. Pour le coup, la foule effrayée, et déjà bien moindre, se réfugie le long des murs et se disperse en autant de groupes qu'il y a de voyageurs débarqués. Les fiacres et les citadines en débarrassent la cour peu à peu, et bientôt d'autres scènes vont remplacer celles-ci.

Henri B....

[*La Caricature*, 17 février 1831.]

UNE CHARGE DE DRAGONS*.

La vie que mènent les officiers, dans certaines garnisons de province, est aussi uniforme que possible. Un café qu'ils adoptent devient leur rendez-vous ordinaire pour les soirées. Tout bourgeois y est fort mal reçu et devient pour ainsi dire la victime de quelque plaisanterie. On y passe en revue les personnes de la ville, on médit des femmes que quelques indiscrets nomment, au risque de les compromettre; à part cela, l'ennui y est complet et la monotonie parfaite.

C'était précisément l'état dans lequel étaient les officiers tenant garnison à Carcassonne, lorsqu'un deux, Renaud, sous-lieutenant, entra un matin au café avec un petit monsieur, porteur d'un gros nez et d'un énorme ventre, le tout monté sur des jambes courtes et enveloppé dans un bizarre costume de voyage. Ils s'assirent, et le petit homme demanda gravement au garçon deux tasses de café.

Deux ou trois officiers qui se trouvaient là commençaient déjà à rire entre eux de la tournure toute bourgeoise du *pékin**, — puisqu'à en croire M. Dupin, on appelait ainsi, avant la Révolution, tout citoyen sans colback.

— Je suis sûr que j'ai vu monsieur à Pontoise, dit Rouzé, l'un deux, en s'avançant vers la table où étaient assis les deux arrivants.

— Non, monsieur, non, pas à Pontoise, répondit Durandin (c'était le nom du petit bonhomme) en souriant d'un air fort satisfait; si j'ai eu l'honneur d'être vu par monsieur, ce ne peut être qu'à Gisors..., que je quitte pour la première fois de ma vie, continua-t-il en poussant un soupir.

— Parbleu! c'est cela, à Gisors! où diable ai-je été dire à Pontoise? Certainement, c'est à Gisors : je me souviens bien de la figure de monsieur, il a une de ces figures qu'on n'oublie pas.

— Vous êtes bien bon, monsieur, dit Durandin en se levant pendant que Rouzé se retournait pour rire.

— Rouzé, dit Renaud, je dois te prévenir que monsieur est un de mes amis nouvellement arrivé de Gisors, qu'il m'est recommandé, et je te prie de finir tes mauvaises plaisanteries, car l'insulter, c'est me blesser aussi.

— Mauvaises plaisanteries n'est pas le mot, mon cher l'emporté; j'ai vu monsieur à Gisors, et je veux embrasser une vieille connaissance.

En disant cela, Rouzé serrait Durandin à l'étouffer.

Enfin, il le lâche, rouge comme une écrevisse cuite, en se sentant rudement poussé par Renaud, avec qui il se dispute, pendant qu'un autre officier s'avance vers Durandin, qui était tombé sur un tabouret et répétait en se tâtant les côtes :

— Diable d'homme, je suis sûr que j'en ai au moins une ou deux de brisées... Pourquoi suis-je venu à Carcassonne!

Le militaire lui assure que Rouzé s'amuse à ses dépens, et qu'il doit en demander raison.

— Oui, certainement, reprend Durandin, parce qu'on a vu les gens à Gisors, — bien jolie petite ville, du reste! — est-ce une raison pour les serrer à les étouffer? s'il n'en a pas d'autre à donner, ce n'est pas la peine de lui en demander.

— Monsieur te demande raison d'une pareille conduite, crie l'officier en courant à Rouzé, et tu ne peux t'y refuser.

— Quelle est votre arme, monsieur? dit Rouzé en se tournant aussitôt vers Durandin, que Renaud regardait, tout étonné de voir faire une pareille proposition.

— Mon arme?... Mais je n'en ai pas, répond Durandin en se tâtant, je n'en ai pas; de quelle arme monsieur veut-il parler?

On lui explique le mot *raison*, qu'il ne comprenait pas du tout techniquement; on lui persuade qu'il est impossible de reculer, que l'honneur de Gisors, qu'il représente, se trouve même engagé, et, pendant que l'on tient Renaud écarté, on convient de l'heure et du rendez-vous.

— Pourquoi suis-je venu à Carcassonne! répétait Durandin en se promenant auprès des ruines d'une petite cabane sur une pelouse assez étroite, à un quart de lieue de la ville, et qui était l'endroit du rendez-vous. Il n'arrive pas! Sous prétexte que cela pourrait lui faire tort à son régiment, il n'a voulu aucun témoin et m'a surtout prié de ne pas emmener ce Renaud, qui, du reste, a l'air assez bon enfant; mais cependant, il est camarade de l'autre; peut-être que... Pourquoi diable suis-je venu à Carcassonne!

Enfin, Rouzé paraît avec d'énormes pistolets qui font un désagréable effet sur son partner.

— Je suis désolé, monsieur, d'avoir tant tardé; la nuit approche...

— C'est vrai, nous pourrions, si vous vouliez, remettre à demain la partie? dit Durandin enchanté de gagner du temps.

— La nuit approche, continue Rouzé, il faut nous dépêcher.

En effet, la nuit tombait, et le brouillard qui couvrait la ville laissait seulement apercevoir quelques lumières, quand Rouzé, tout en disant de se hâter, fut prêt. Durandin n'était pas pressé, et aurait préféré qu'on ne se vît plus du tout; mais son adversaire, s'effaçant de son mieux, lui dit que, comme insulté, il devait tirer le premier.

La pulsation archi-précipitée des artères du malheureux Durandin, plutôt que l'envie de se défaire d'un homme qui en voulait à sa vie, lui firent lâcher la

détente de l'arme qui tremblait dans sa main; mais le hasard le servit mieux que son adresse, et, le coup parti, Rouzé tomba frappé.

Désolé de son bonheur, en voyant son rival rouler à terre en se débattant, Durandin courut à lui pour lui prodiguer un peu de liqueur, dont la précaution l'avait fait se munir. Après en avoir humé quelques larges gouttes, le blessé lui dit d'une voix mourante :

— Je suis si coupable, monsieur, que je n'ose espérer de vous mon pardon... Ma blessure est mortelle, je le sens... Mais il me serait bien pénible de partir sans revoir mes amis... Si vous pouviez...

— Certainement, brave jeune homme! dit Durandin tout en pleurs, certainement, je vais courir les chercher.

— Quoi! pouvez-vous m'abandonner dans cet état? Voulez-vous donc, en revenant, ne retrouver qu'un cadavre? Si j'osais vous prier... Peut-être qu'en m'aidant à marcher... Mais non, il m'est impossible de faire un pas, je suis trop faible.

— Je vais essayer de vous porter, lui dit Durandin.

Et, après bien des efforts pour le charger sur ses épaules, il s'achemina vers la ville en répétant tout bas :

— Pourquoi diable suis-je venu à Carcassonne! Pour mon début, je tue un officier de cavalerie légère, et il est lourd comme un gendarme!

C'est qu'en effet le moribond était fort pesant, et ses longues jambes éperonnées, qui battaient dans celles de Durandin, rendaient la marche de celui-ci singulièrement pénible. Après un court trajet, la fatigue l'obligea à se reposer un instant; mais, sur de nouvelles plaintes du blessé dont les convulsions devenaient effrayantes, il le reprit et le porta trente pas plus loin, où il fut encore obligé de le lâcher.

Enfin, après bien des peines et bien des haltes, ils ne se trouvèrent plus qu'à une petite distance de la ville. Le pauvre Durandin, aussi harassé que sa victime, haletait à faire trembler le feuillage.

— Oh! homme bon, sensible et généreux, dit d'une voix éteinte l'officier de dragons, je ne veux pas abuser plus long-temps de votre vertueux courage; laissez-moi ici, et je crois qu'en courant chercher mes amis, vous arriverez encore avant que mon âme, errante sur mes lèvres, se soit envolée... Courez, courez vite! vous les trouverez sans doute au café.

Et Durandin, déjà en nage, part haletant pour arriver à temps.

— Que vais-je leur dire? se demandait-il en arpentant les rues de Carcassonne, tenant son ventre et essuyant son front. Que résultera-t-il d'un pareil début? Peut-être beaucoup de désagrément pour moi, naturellement si paisible! Aussi pourquoi suis-je si adroit! Et surtout pourquoi suis-je venu à Carcassonne!

En disant cela, le malheureux Durandin ouvrait la porte du café, l'œil en larmes et l'air fort contristé, comme doit le paraître tout honnête homme qui vient confesser un homicide. Mais quelle fut sa stupéfaction, jugez-en, quand il aperçut devant lui, — qui? le mystificateur Rouzé, lequel, après s'être fait porter tout un quart de lieue par l'obligeant Durandin (de Gisors), avait gagné plus lestement que lui le café, pour l'y recevoir au milieu des éclats de rire de la compagnie.

EUGÈNE MORISSEAU.

[*La Caricature*, 17 février 1831.]

UNE FAMILLE POLITIQUE*.

De toutes les croyances religieuses et politiques, il en est une qui, sans appui de prêcheurs ni d'enseignement, réunit le plus grand nombre de partisans : c'est que, dans la vue philanthropique du bien-être général, il faut d'abord songer au sien propre, et que mieux vaut se classer parmi ceux qui peuvent distribuer le bienfait que parmi ceux qui le reçoivent.

Mais le moyen d'accroître un bien-être en proportion d'une ambition raisonnable !

Voilà la difficulté.

Parvenir par son mérite personnel ! c'est fatigant, quand mérite il y a. Raison de plus, quand mérite il n'y a pas.

C'est ce qui explique le métier du dévouement au trône et à l'autel, profession pleine de charmes, il y a quelque vingt ans, parce qu'on n'était jamais mis à l'épreuve. Une seule opinion, celle de l'obéissance passive, régnait alors et rendait l'opposition peu redoutable. Ainsi donc, faire, tous les trimestres, un tour à la caisse du Grand-Livre; tous les quinze jours, un bon mot au petit lever du monarque, et, tous les ans, une protestation d'amour et de fidélité, tel était le rôle de ces titulaires des royales faveurs qui étaient transmises de générations en générations. Car, alors, le dévouement aussi pouvait exploiter le privilége de l'hérédité.

Mais, hélas ! depuis cet âge de rubis, de combien de difficultés et de périls n'a pas été hérissée cette branche industrielle, de toutes la plus innocente et la plus commode ! Comment, au milieu des plus violentes secousses politiques, deviner l'idole future pour préparer l'encens, l'entourer assez tôt pour profiter de sa fortune, et se retirer à temps pour ne pas rouler dans sa chute.

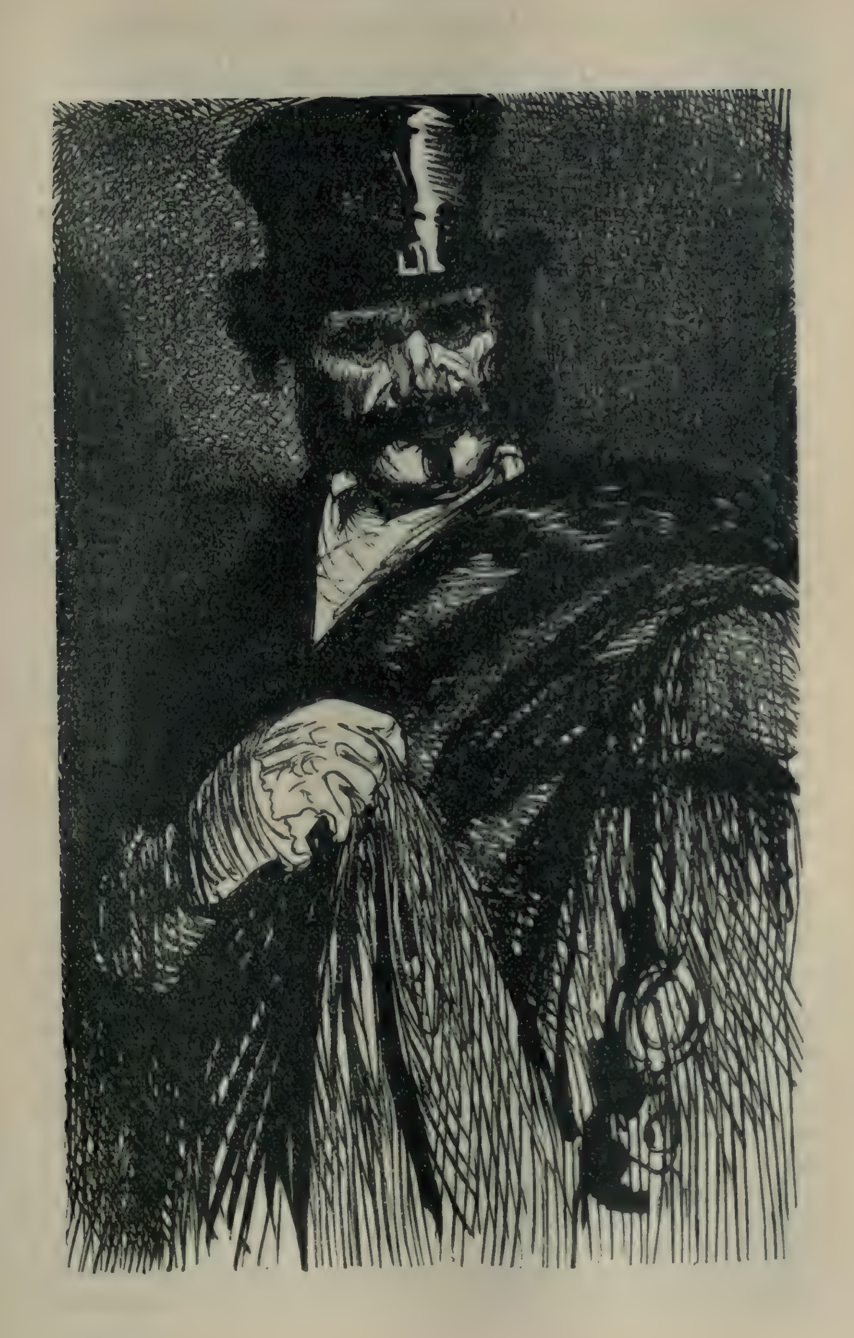
C'est ce que comprit parfaitement le marquis de Grippard, qui, après quelque velléité de fidélité héréditaire, fut trop heureux de conserver sa tête d'expensionnaire au Grand-Livre, grâce au crédit d'un sien neveu, jacobin enragé, qu'il avait si souvent blâmé de partager les idées appelées nouvelles en 1790.

Ayant eu un arrière-grand-oncle ambassadeur de France auprès du Grand Turc, le marquis Grippard s'était toujours supposé de grandes inclinations diplomatiques. Il jugea à propos de les consacrer à l'amélioration de la partie du dévouement appliquée aux circonstances difficiles.

A compter de ce jour, il étudia la Révolution et la comprit. C'est qu'il n'était point aveuglé par l'esprit de parti. Il n'avait pris que celui d'exploiter toutes les circonstances possibles au profit de sa famille. Pour monopoliser le dévouement en général, il fit représenter chacune de ses nuances par un Grippard en particulier.

Il pria madame la marquise de s'arranger de façon à ne lui donner que des garçons, les filles étant peu propres à recevoir des instructions diplomatiques.

Bientôt la famille des Grippard, qui avait offert l'image si touchante d'un parfait accord au temps du Grand-Livre, fut divisée par l'exaltation des opinions les plus contraires.



Le marquis de Grippard se fit attacher après un grand sabre et partit pour l'armée de Condé.

Son fils aîné apprit à faire de l'éloquence patriotique à la tribune des Cordeliers.

Édouard, son neveu, gagna ses épaulettes en défendant le drapeau républicain; ce qui servit de titre à la marquise, restée à Paris, pour obtenir une bourse au plus jeune de ses fils, le petit *Torquatus.*

Les victoires de l'armée de Condé furent très-rares, comme on sait, et, pour comble de malheur, le jeune Grippard ne réussit pas dans la carrière oratoire. Mais les succès d'Édouard couvrirent le déficit de cette fraction malheureuse de dévouement, et, pendant cette époque de l'exploitation en commun, tous les membres de la famille des Grippard vécurent des dépouilles de la conquête d'Italie.

Pendant ce temps, le petit Torquatus était couvé dans des sentiments de buonapartisme nerveux, et il arriva à temps pour combler par le dévouement le plus brutal la lacune qu'occasionna dans la fortune de la famille la destitution de son cousin Édouard, impliqué dans une conspiration républicaine.

Mais le bien-être Grippard périclitait considérablement. Il fallait prendre un parti. Édouard prit la poste et du service dans l'armée russe. Madame la marquise utilisa une protection au ministère pour procurer des places à ceux qui en sollicitaient; et Grippard aîné fit des recherches historiques pour prouver clair comme le jour la bâtardise des prétendants au trône qui pensionnaient monsieur son père.

Décidément, la fortune semblait favoriser plus particulièrement la fraction de dévouement Grippard résidant à Paris, lorsque le premier Cosaque qui galopa dans cette superbe capitale culbuta leurs brillantes espérances. Elles furent relevées par Édouard le Moscovite et le marquis de Grippard, qui ramenaient triomphant le souverain légitime, depuis trop long-temps en disponibilité.

Tant que vécut l'homme du destin, Torquatus ne prit aucune destination. Une forte pension secrète l'indemnisait des violentes scènes d'ultracisme que le marquis croyait lui devoir faire en public.

Mais, une fois la gloire d'un demi-siècle recouverte d'un peu de terre, Torquatus se laissa imposer le commandement d'un régiment. Son frère répara ses anciens libelles en publiant les *Crimes secrets de l'Ogre de Corse.* Les Grippard, réunis par le manque de dissensions, savouraient en famille la volupté du nouveau Grand-Livre.

La bombe de juillet vint jeter la famille politique dans la plus grande anxiété. La diplomatie du marquis ne pouvait rien démêler de l'avenir dans un présent aussi brutal. Par précaution, la marquise fit plusieurs cocardes. Son mari se rendit à Saint-Cloud; Édouard commanda une barricade populaire, et son cousin, après avoir écrit à Torquatus de faire prendre à son régiment les couleurs tricolores, composa une réfutation victorieuse de la naissance du duc de Bordeaux.

Tant d'activité caméléonienne n'était encore rien pour la gloire des Grippard, et, la semaine dernière, la place Saint-Germain l'Auxerrois a été le théâtre des prodiges du dévouement subdivisé.

Madame la marquise de Grippard, en grand deuil, faisait une quête en faveur des gardes royaux blessés pendant la cérémonie funèbre à laquelle assistait son

époux, en habit vert-pomme et décoré de la croix de Saint-Louis. Mais bientôt il fut saisi au collet par un garde national. C'était Édouard qui conduisit son oncle en lieu de sûreté, pendant que Grippard l'aîné excitait la population à jeter les prêtres à l'eau.

Aujourd'hui, la famille politique n'est pas assez nombreuse pour fournir des dévouements à toutes les prétentions de l'époque. Grippard aîné est préfet et Philippiste; Torquatus est colonel, criblé de décorations et Reichstadiste; Édouard est républicain hydrophobe, et M. le marquis est Carliste : il est parti hier pour Holyrood. Aussi, dans ses prévisions diplomatiques, il a prié son épouse de s'arranger de façon à lui envoyer avant peu un petit Grippard, qui, élevé près du duc de Bordeaux, fera, dans quinze ans, un puissant Henri-Quintiste, capable de soutenir alors l'honneur de la famille.

ALFRED COUDREUX.

[*La Caricature*, 24 février 1831.]

UN COMMIS-VOYAGEUR DE LA LIBERTÉ*.

> Voilà où conduisent les passions et les pommes de terre ! deux sortes d'herbes qui embarrassent beaucoup nos Catons économiques.
>
> LORD BYRON, *Don Juan*.

Midi trois quarts sonnaient à l'horloge de l'Hôtel-de-Ville.

— Allons, se dit le Commis-Voyageur, à l'âme noble et aux sentiments généreux, toutes choses fort inutiles pour le commerce des vins ou des soieries, — allons faire la place pour le compte de la liberté ! L'échantillon est rare ; il n'en est que plus précieux. Le chaland est timide ; mais il finira bien par se laisser séduire. Il est vrai, pensa-t-il, que la contrebande deviendra nécessaire, et que le douanier, animal naturellement féroce, rendra la violence indispensable... Eh! bien, on mettra le douanier à la raison — ou à la retraite — et tout sera dit. En avant !

Il se défit de tous ses matériaux de séduction vulgaire au profit de la nouvelle maîtresse qu'il venait de choisir, puis s'embarqua pour les États-Unis avec l'Expédition La Fayette.

Dire tous les pays que parcourut notre commis-voyageur, partout offrant son échantillon, que partout il appuyait de sa parole convaincante ou de son geste persuasif, suivant les circonstances ou les localités, ce serait chose difficile et tant soit peu monotone. Mais un état consciencieux qu'il a dressé

lui-même de ses *profits* et *pertes*, pendant cette période de son existence commerciale, donne la mesure des travaux de cet amant herculéen de la liberté :

PERTES	PROFITS
Au siége de Torstown, aux États-Unis.	
Une jambe très bien faite.	Un coup de baïonnette dans l'estomac.
A la prise de la Bastille, à Paris.	
Un œil crevé par la pique d'un patriote maladroit.	Un coup de sabre au travers du visage.
A la bataille de Jemmapes.	
La moustache droite emportée par un boulet.	Un fusil d'honneur.
Guerre de l'Indépendance américaine.	
Un bras.	Une ruade lancée par le cheval du général Bolivar.
En Espagne : Conspiration en faveur de la Constitution.	
Cinq mille francs d'économies.	Trois années de cachot
En juillet 1830 : Pour avoir regardé si on prenait le Louvre aussi bien que, jadis, la Bastille.	
Le nez abattu d'un coup de pistolet.	Paroles affables de la reine des Français.
A Anvers.	
Trois côtes enfoncées par un éclat de bombe.	Licenciement du bataillon parisien.

Dernièrement, l'infatigable Commis-Voyageur de la liberté, voulant réparer, pour sa part, la paralysie philanthropique de M. Sébastiani*, s'est rendu au comité polonais, pour offrir à la cause sa bonne jambe, son œil gauche et son bras droit.

Mais on lui a répondu que, dans la crainte que son individu mutilé ne fût confisqué par la Prusse, la cause se contenterait d'un léger don pécuniaire.

Notre moitié de patriote s'empressa de donner à l'instant un écu, enchanté qu'on soit parvenu à faire du patriotisme par souscription.

Aussi, à chaque nouvelle d'une insurrection étrangère, il rit de son bon œil, danse sur sa bonne jambe, applaudit de son bras droit, et retire un écu de son héritage patrimonial.

ALFRED COUDREUX.

[*La Caricature*, 3 mars 1831.]

OPÉRA-COMIQUE.

DES JAMBES DE CAVÉ

ET DES

BRAS DE MOREAU-SAINTI.

Cavé ne sera point réengagé, dit-on, par la nouvelle direction de l'Opéra-Comique. Un journal effraye son abonné par cette phrase en lettres italiques : *on ne le remplacera jamais!* Et, pour la première fois, on se demande ce que c'est que Cavé.

Sous le rapport vulgaire du chant et de la diction, on l'ignore encore. Il sera suffisamment remplacé tant que son emploi restera vacant. Mais il est une fraction de Cavé qui offre un mérite rare, qui à elle seule serait digne de la plume d'un historien : ce sont ses jambes. Là s'est réfugiée toute la fougue du talent lyrique, dramatique et champêtre de l'acteur.

Un ami de Cavé lui conseillait un jour d'entrer en scène sur la tête. Il espérait beaucoup du jeu plein d'expression de ses tibias intelligents.

Mais pour n'avoir pas su utiliser ainsi un talent subversif, tant de mérite n'est devenu qu'un fléau scénique.

On ne se figure pas la foule de petits malheurs occasionnés par la pantomime gigotante de Cavé. Et si de grands effets n'ont souvent que de petites causes, attribuons-lui, pendant que nous y sommes, la ruine du théâtre qui a le bonheur de le posséder.

Qui n'a cru découvrir, en effet, la résolution du mouvement perpétuel dans le balancement poëtique de cet acteur, dont les jambes sont en état continuel de crispation; qui jette toujours son corps en avant pour ramener ingénieusement ses jambes, chacune à leur tour, sur le premier plan; qui danse un couplet, trépigne une ariette, et est parvenu à remplacer une roulade par une gambade!

Talons écorchés, cors écrasés, chevilles compromises, souffleur démoralisé, tels sont les résultats de la méthode innovatrice de Cavé. Aussi, terreur unanime quand il occupe la scène. Fuite de ceux qu'il poursuit, précaution de ceux qu'il approche, douleur de ceux qu'il endommage, toutes ces impressions particulières doivent singulièrement nuire à l'ensemble de l'exécution et à la satisfaction générale.

Si Cavé est si redoutable dans les moments de confiance tranquille où il répond par le sourire de la satisfaction intime aux rires moqueurs du parterre, jugez de ce que ce doit être quand lui-même est à son tour agité d'une crainte légitime; quand il se trouve en face de Moreau-Sainti, dont les bras harmonieux ont le même inconvénient que ses jambes sagaces, et qui, si vous n'y prenez garde, ne vous enfonce pas moins son doigt dans l'œil, bien que ce soit le plus moëlleusement du monde, suivant les règles de l'art et avec plus de grâce que quiconque.

Aussi quand ces deux messieurs sont en scène, à voir les battements effrayés de l'un et les embrassements interminables de l'autre, le compositeur s'informe de ce qu'est devenue sa musique, le souffleur se réfugie dans son arrière-trou, le public se demande où il est, et tout le monde a l'air prodigieusement satisfait.

Le Comte ALEX. DE B....

[*La Caricature*, 3 mars 1831.]

MÉCANISME INTELLECTUEL.

DE LA MNÉMOTECHNIE.

> Employant tout pour vous rendre sensible,
> Je vous nommais et Ninon et Vénus !
> J'ai dit cela, ma chère, c'est possible,
> Mais, aujourd'hui, je ne m'en souviens plus.
>
> PAUL DE KOCK.

Ah ! quelle belle chose que la mémoire ! Par son moyen, on meuble agréablement son organisation mentale. Elle tient lieu d'esprit, parce qu'elle met à même de prendre souvent celui des autres. Elle empêche de jamais s'ennuyer seul, parce que, en pareil cas, on pense et l'on se ressouvient. Combien c'est délicieux alors de revenir sur le passé... s'il rappelle de jolies choses !

Et dans le monde donc ! oh ! c'est dans le monde qu'une bonne mémoire est surtout profitable. La moindre circonstance fournit l'occasion de raconter une historiette en variations, et, quand elle amuse, on vous sait le même gré que si vous l'aviez inventée.

Discute-t-on sur les affaires du temps, vous répétez en substance l'excellent article que vous avez lu, le matin, dans un estimable journal ; vous persuadez, vous convainquez, et vous passez pour un homme fort, très-fort, même en politique.

Parle-t-on de la pièce nouvelle, vous en racontez le canevas, vous en citez deux ou trois passages retenus tant bien que mal, le tout accompagné d'un jugement bien irrévocable, donné d'un ton bref, les mains dans les poches et le ventre en avant, et vous passez pour un homme aimable et surtout érudit. Les sots, dira-t-on, se laissent seuls prendre à pareille apparence ; mais, comme ils sont en plus grand nombre, on est du moins assuré de la majorité — numériquement parlant —. C'est beaucoup.

Il n'est point de malheur plus grand pour un homme du monde que de n'avoir pas de mémoire. Aussi, dans ce cas, il est bon de l'exercer et de cher-

cher à s'en créer une factice. Ceci n'est applicable qu'à une souvenance locale mais, comme ce n'est point à dédaigner, parce qu'après tout c'est une mémoire comme une autre, il faut chercher à acquérir celle-là au moins quand la nature nous en a refusé le don. Le moyen d'y parvenir consiste dans les rapprochements, et c'est celui que tout le monde emploie naturellement, ceux même qui ne s'appliquent point spécialement à un travail remémoratif. Ainsi, par exemple, il arrive souvent, si l'on veut se rappeler le nom propre *Chapuis*, de penser tout d'abord à un *chat,* à un *puits,* et, l'image de ces deux objets se représentant à l'imagination dès qu'on a besoin du nom, aussitôt on prononce et sans recherche *Chapuis*. Ainsi de *Chavert*, de *Chaveau,* et de tant d'autres noms encore qui prêtent aux rapprochements.

Cependant, dans ces exercices salutaires, il faut avoir soin d'éviter les rapprochements vicieux qui peuvent s'appliquer à toute autre dénomination, parce que, dès que besoin est du nom ou du mot nécessaire, l'imagination, détournée de l'objet principal par l'analogie, fait prononcer un mot à peu près semblable, avant que la réflection ait permis de s'apercevoir qu'il n'est que semblable seulement. C'est ainsi que, récemment, un des rédacteurs de *la Quotidienne* nommé *Pigeon* vit son nom transformé en celui d'un autre bipède à plumes. Un laquais le voit arriver, et, comme le drôle avait été frappé de la ressemblance de l'individu (c'est-à-dire de son nom) avec un animal, le drôle veut faire preuve de mémoire, d'intelligence, et, sans lui demander son titre, il ouvre la porte du salon rempli d'une nombreuse société, pour annoncer à haute et intelligible voix :

— *M. Poulet !...*

Pour éviter toute mauvaise direction des dispositions remémoratives, on fera bien de prendre des leçons.

— Comment des leçons ?

C'est maintenant une branche d'industrie comme une autre. La mémoire est une bonne chose, c'est reconnu. Beaucoup de gens en sont privés, c'est prouvé, eh ! bien, qu'ils en achètent.

— Mais la mémoire est une faculté naturelle ?

C'est vrai. Eh ! bien, alors on en vend d'artificielles, et de bonnes encore, puisque, au moyen de tableaux et autres expédients, des professeurs *ad hoc* enseignent à retenir le nom de personnes, de villes, les numéros, les dates et jusqu'à des volumes d'histoires religieuses et profanes. Malgré toutes ces facilités qui rendent pour eux l'oubli chose impossible, ils ont cependant le soin de donner un numéro à chacun des élèves pour n'avoir pas à se rappeler leurs noms, ce qui, du reste, n'empêche pas que, souvent, ils oublient — par distraction, s'entend, — jusqu'aux chiffres qui les représentent. Du reste, leur méthode est immanquable, infaillible et surtout facile à saisir. Témoin le fait suivant arrivé à l'une des dernières séances mnémotechniques, que je rapporte ici comme plus grande preuve, et pour démontrer la simplicité de ce système, que certaines gens veulent faire supposer très-compliqué.

Le professeur demandait à ses élèves dans quel lieu Jeanne d'Arc était née. Personne n'ayant pu répondre à cette question, il leur dit, avec ce ton aimable de la conviction :

— Jeanne d'Arc naquit à Domrémy. Pour retenir ce nom, divisez-le. Gravez d'abord dans votre mémoire le mot *Don,* titre espagnol : vous en ferez pré-

céder le nom propre, comme dans *Don Quichotte*; puis souvenez-vous de *saint Rémi*, archevêque de Reims, qui sacra le roi Clovis.

Très-satisfait de cette petite démonstration historique, après un moment de silence, le professeur, tout confiant dans l'efficacité de ses principes et sûr de leurs résultats, s'adresse à l'intelligence de ses élèves, en se frottant les mains.

— Numéro 1, dit-il, ou mademoiselle Stéphanie...

— Non, monsieur, c'est moi, s'écrie mademoiselle Julie, qui suit le numéro 1.

— Ah ! c'est juste ! c'est juste ! C'est que j'ai une idée, voyez-vous... Eh! bien, mademoiselle Julie, mon enfant, où est née Jeanne d'Arc ?

— Monsieur, elle est née à Reims, où elle sacra le roi Clovis.

— Vous êtes une petite sotte ! — A vous, mon petit Jules ; dites-nous, mon ami, qui était archevêque de Reims ?

— Monsieur, répond le petit Jules avec le sang-froid d'un enfant bijou, *l'archevêque de Reims..., c'était Don Quichotte !...*

HENRI B...

[*La Caricature*, 3 mars 1831.]

SAINT-SIMONIEN
ET SAINT-SIMONISTE*.

> Un cheval blanc signifie un cheval dont la blancheur est la qualification accessoire; un blanc cheval, un cheval dont la blancheur est si éclatante, que sa qualité de cheval ne se présente à l'esprit qu'en second lieu. Le cheval blanc est plus cheval que blanc, le blanc cheval est plus blanc que cheval.
>
> L'abbé GÉRARD *(Synonymes français)*.

Il y a une grande différence entre les mots et les choses signifiées par eux. Ce serait une grande erreur de croire que nos représentants nous représentent, — que les députés de la nation sont envoyés par la nation, — et que Saint-Simoniste veut dire la même chose que Saint-Simonien.

D'abord, le Saint-Simonien méprise le Saint-Simoniste, et le Saint-Simoniste méprise le Saint-Simonien.

Les Saint-Simoniens tiennent leurs séances rue Taitbout, rue de Grenelle-Saint-Honoré et à l'Athénée; les Saint-Simonistes rue de Choiseul. Ce qui fait deux doctrines différentes.

D'autant plus que les Saint-Simoniens s'habillent bleu barbeau exclusivement, — et que la papesse, madame Bazar, a une magnifique robe de velours

bleu barbeau, — tandis que les Saint-Simonistes professent l'indifférence en matière de bleu.

Quelqu'un qui désire garder l'anonyme assure avoir vu le père Buchez* en habit vert-bronze ; mais ce fait mérite confirmation.

Les Saint-Simonistes ont un pape qui est infaillible ; mais les Saint-Simoniens ont deux papes qui sont également infaillibles ; donc, tout l'avantage est aux Saint-Simoniens, qui sont deux fois infaillibles, tandis que les Saint-Simonistes ne sont qu'une fois infaillibles. — Seulement, quelques-uns demandent comment s'arrangent ces trois infaillibilités quand elles se trouvent en contradiction ?

Les Saint-Simoniens et les Saint-Simonistes sont également novateurs. Ils ont inventé, en 1830, la philosophie que professait Voltaire, en 1780. Ils ont imaginé de parler contre l'hérédité, contre laquelle a écrit Rousseau[1]. Ils ont trouvé que l'homme qui sème doit recueillir ; ce que disait Saint Paul, d'après Jésus-Christ, qui l'avait appris de Salomon, qui le tenait de son père David, qui le tenait d'un vieux paysan juif. Laissez-leur encore cinq ou six ans, et ils inventeront l'imprimerie, l'électricité, les machines à vapeur, — peut-être même inventeront-ils la poudre, — puis plus tard, les étoiles fixes et les hannetons. — Ils ont bien inventé Saint-Simon !

Les Saint-Simonistes sont spiritualistes. Les Saint-Simoniens sont spiritualistes et matérialistes, — ou, plutôt, ne sont ni matérialistes ni spiritualistes, — en quoi ils ont encore l'immense avantage de ne pas se compromettre.

Et surtout leur principale mission est de combattre l'oisiveté.

Adonc, figurez-vous un Saint-Simonien — ou un Saint-Simoniste — assis dans un bon fauteuil — bien renversé, bien rembourré — ; lui-même enveloppé d'une bonne robe de chambre, étoffée, fourrée, ouatée ; les pieds dans de bonnes pantoufles de maroquin jaune ou rouge, s'il est Saint-Simoniste, et bleu, s'il est Saint-Simonien ; les pieds sur les chenets, devant un bon feu ; déjeunant copieusement vers neuf heures ; déjeunant de-rechef à midi ; dînant à six heures, mangeant bien, buvant mieux, se chauffant le ventre après dîner, — et faisant la sieste. — Que croyez-vous qu'ils fassent ?

Vous croyez peut-être que, podagres ou joyeux épicuriens, ils laissent tranquillement passer la vie ? Erreur ! — Il vaudrait autant croire aux promesses de l'Hôtel-de-Ville, ou à la conscience d'un *deux cent vingt et un*.

Ils écrivent et parlent contre l'*oisiveté*.

Si quelqu'un ne comprend pas encore parfaitement la différence qui existe entre les Saint-Simonistes et les Saint-Simoniens, voici une définition que je tiens de M. M***, frère du degré préparatoire des Saint-Simoniens de la rue Taitbout[2] :

« Nous nous appelons Saint-Simoniens, parce que les doctrines organiques ont donné à leurs affiliés des dénominations ayant la terminaison en *iens*, comme les chrétiens, tandis que les sectes qui se sont séparées d'elles ont pris des noms terminés en *istes*, comme les déistes, les anabaptistes, les jansénistes, les molinistes, les calvinistes. »

[1] Les fruits appartiennent à tous, — et la terre n'est à personne. [*Note de l'auteur.*]

[2] Cette assertion est réelle. [*Note de l'auteur.*]

On pourrait ajouter : « Les luthériens, les ariens, les eutichéens, les manichéens ».

Ainsi, que ceux qui ne veulent pas être Saint-Simoniens, — ou qui n'ont pas d'habit bleu barbeau, — se fassent Saint-Simonistes. Ces derniers ne sont que les précurseurs, les saint Jean des Saint-Simoniens, et, pour remplir leur mission, ils prêchent fréquemment dans le désert.

Le Comte ALEX. DE B....

[*La Caricature*, 10 mars 1831.]

PARIS EN 1831*.

Le paradis des femmes,
Le purgatoire des hommes,
L'enfer des chevaux.
....

Pays des contrastes, centre de boues, de crotte et de merveilles, du mérite et des médiocrités, de l'opulence et de la misère, du charlatanisme et des célébrités, du luxe et de l'indigence, des vertus et des vices, de la moralité et de la dépravation ;

Où les chiens, les singes et les chevaux sont mieux traités que les humains ;

Où l'on voit des hommes remplir les fonctions de chevaux, de singes et de chiens ;

Où certains citoyens seraient bons ministres, et où certains ministres sont mauvais citoyens ;

Où l'on va le plus au théâtre, et où l'on dit le plus de mal des comédiens ;

Où il y a des gens raisonnables et d'autres qui se brûlent la cervelle ou vont en ballon ;

Où les républicains sont plus mécontents depuis qu'ils ont la meilleure des républiques* ;

Où il y a le moins de mœurs et le plus de moralistes ;

Où il y a le plus de peintres et le moins de bons tableaux ;

Où partout il y a des remèdes à tous maux, des médecins fort habiles, et cependant le plus de malades ;

Où il y a plus de Carlistes que lorsque le souverain s'appelait Charles X ;

Où il y a plus d'étrangers et de provinciaux que de Parisiens ;

Où il y a le plus de religion, et où les églises sont vides ;

Où il y a plus de journaux que d'abonnés ;

Où l'on voit encore, sur plusieurs monuments, un coq, un aigle et une fleur de lis ;

Où il y a la meilleure police du monde et le plus de vols ;

Le plus de philanthropes, de bureaux de charité, d'hospices, et cependant le plus de malheureux !

Paris est un sujet d'envie pour ceux qui ne l'ont jamais vu ; de bonheur ou de malheur (selon la fortune) pour ceux qui l'habitent, mais toujours de regrets pour ceux forcés de le quitter.

Aussi, Paris est-il le but de tous. Chacun y accourt, et chacun pour un motif particulier.

Le provincial oisif et opulent y vient pour respirer et prendre l'air du bon ton, en même temps que servir de dupe à l'exploitation de l'inexpérience départementale ;

L'étranger millionnaire, pour en voir les curiosités, en boire les vins délicieux, dîner aux *Frères Provençaux*, et savoir comment sont faits les souliers des danseuses de l'Opéra ;

L'étudiant, pour faire son droit en faisant les délices des grisettes ;

L'homme studieux, pour apprendre ;

Le talent, pour se faire admirer ;

L'ambitieux, pour parvenir ;

La jeune villageoise, pour se dégourdir ;

Le député, pour voter ;

Le filou supérieur, pour faire parler de lui ;

L'écrivain, pour se faire lire ;

Le lieutenant, pour devenir capitaine ;

La beauté, pour intriguer ;

Le génie, pour briller ;

L'homme à projets, pour exploiter ;

L'industriel, pour s'occuper ;

Tous y trouvent ce qu'ils étaient venus chercher, et c'est du choc de tous ces divers intérêts, c'est du contact de toutes ces sortes d'industries, de ces nombreux talents dans mille branches diverses, de toutes ces imaginations appliquées au travail, aux recherches, aux découvertes, que naissent cette activité, ce mouvement continuel de fabrication, ces prodiges de l'art et de la science, ces améliorations journalières, ces conceptions savantes et ingénieuses ; enfin ces admirables merveilles qui saisissent, étonnent, surprennent, captivent et font généralement considérer Paris comme sans égal dans l'Univers. Réceptacle général de toutes les créations étrangères, un hommage universel est un juste tribut payé à son opulence : aussi, les productions animales, végétales, minérales, aquatiques et industrielles de toutes les parties du globe y arrivent-elles en poste pour satisfaire aux énormes besoins de sa consommation, et son luxe accapare, dévore et anéantit en un seul jour, le fruit des travaux de plusieurs peuples, pendant nombre d'années.

Ce besoin continuel de tout ce qui approche et entoure, cette fréquence de rapports entre toutes les classes de la société, constituent cette aimable politesse qui caractérise les Parisiens et contribue au maintien de la cordiale familiarité qui existe entre tous les habitants de la grande ville, sans distinction de rangs ni de conditions, même les jours où ils ne s'embrassent pas réciproquement dans les rues, comme en 1811, en 1815 et en 1830. Tous sont confondus également dans la foule : chacun s'en distingue ensuite par ses fonctions, son talent ou sa fortune. Mais au milieu du rapide tourbillon de la vie sociale qui les entraîne ensemble au plaisir, ou aux affaires qui les réunissent et les rassemblent, il n'existe point de différence humiliante pour celui qui n'a ni titre,

ni fortune. Tous les hommes sont égaux. Malheur à celui qui, ébloui par sa position, manquerait envers un inférieur aux règles de la politesse établies pour tous! La provocation légale de l'offensé l'obligerait bientôt à une éclatante réparation, et si la lâcheté l'empêchait d'y satisfaire, ni son rang, fût-il le premier, ni sa fortune, fût-elle considérable, ne pourraient le mettre à l'abri du mépris.

A Paris, séjour de la cour, des richards et des grandeurs, où l'on sacrifie tout au présent, les titres ne sont rien pour la foule; le mérite, peu de chose, et l'argent, *tout!* C'est la meilleure recommandation et la plus sûre prérogative; il équivaut au talent, au génie et à la considération; il n'efface aucune de ces qualités, il est vrai, mais il procure les mêmes résultats, et c'est ce qui fait le délice du riche qui ne s'inquiète point d'où lui vient le bonheur qu'il achète. Voilà la première condition pour être heureux dans la capitale du monde; et la seconde, que du reste on y observe religieusement, c'est l'égoïsme. En effet, il est tout-à-fait indispensable au Parisien dont il est le sauf-conduit; car, eût-on tous les trésors du Pérou, on serait bien vite dépouillé, si l'on avait l'intention charitable de soulager tous les malheureux, dans cette bienheureuse ville de Paris, où l'on ne peut faire un pas sans être assailli par de misérables infirmes, faisant parade de leurs plaies; par des mendiants ingambes, qui écorchent les oreilles du bruit de leurs chants ou de leurs instruments barbares; par les industriels en plein vent qui échangent un paquet de cure-dents, ou vous donnent un coup de balai dans les jambes, contre une aumône, par les intrigants, qui soutirent par subterfuges, et par les voleurs patentés qui vous dérobent votre montre, pendant qu'ils vous avertissent complaisamment que vous allez perdre votre mouchoir.

Henri B....

[*La Caricature*, 10 mars 1831.]

RÉCIPROCITÉ*.

Une heure du matin. — Rue déserte.

— Monsieur, pourriez-vous me dire l'heure, s'il-vous-plaît ?

— Je n'ai pas de montre.

— Seulement l'heure approximative.

— Onze heures.

Le premier individu, *tirant vivement sa montre.* — Eh! bien, vous allez joliment ! il est une heure un quart.

Le second individu, *tirant la sienne.* — Vous avancez de dix minutes!... Mais, au fait, monsieur, puisque vous avez une montre, pourquoi votre demande ?

— Mille pardons, monsieur ; c'est que je craignais que vous ne fussiez un voleur, et, pour prévenir une question désagréable, j'ai pris l'initiative. Du reste, mon innocence est prouvée par le premier mouvement consciencieux qui m'a fait inconsidérément tirer mon *régulateur*. Je suis horloger.

— Pardon alors, monsieur, de la sécheresse de mes réponses. Je craignais pareillement que voleur vous ne fussiez. Au reste, la même raison m'a fait tirer inconsidérément mon *régulateur*. Je suis aussi horloger. — Ainsi, compère, vous avancez.

— C'est vous qui retardez.

— Laissez donc.

— Ah ! oui.

Se touchant la main.

— Adieu, confrère qui avancez.

— Adieu, confrère qui retardez.

Cinq minutes après.

CHACUN DES HORLOGERS, *à part soi.* — C'est égal, j'ai toujours prouvé au confrère, clair comme le jour, que c'est lui qui va mal.

EUGÈNE MORISSEAU.

[*La Caricature*, 10 mars 1831.]

UN IMPORTUN*.

C'est un vilain être, un être bien désagréable qu'un importun.

Depuis que je suis au monde, je me demande chaque jour, avant déjeuner, dans quel but utile le divin Créateur de toutes choses a pu créer les serpents à sonnettes, les punaises et les importuns.



L'importunité n'est souvent que le résultat des circonstances imprévues par les esprits les plus comme il faut. Ainsi, telle chose ou tel individu charmait hier et déplaît aujourd'hui. Cependant, ni l'une ni l'autre n'ont cessé d'être charmants; les dispositions appréciantes ont seules changé à leur égard.

N'attaquons donc point l'importun accidentel : tout haïssable qu'il soit, chacun l'a été, l'est ou le sera. C'est tout simple : il faudrait ne rien vouloir, ne rien faire et de tout s'abstenir pour n'être jamais coupable de ce crime de lèse-société. — L'amant trompé est importun pour sa maîtresse, le solliciteur l'est pour le ministre, le créancier pour son débiteur, le malheureux pour le philanthrope, Jean-Peuple pour les gens qu'il a obligés.

Mais il est une classe d'importuns-nés, en fonctions permanentes, plantés à travers le monde comme bâton à travers roue, qu'il est du devoir de la civilisation de ne point épargner.

L'importun est matériel comme chair humaine en lingot. Il questionne peu, parle beaucoup, articule la sentence, exploite l'emphase et scande chaque phrase par un geste à effet. L'importun a un habit noir, un jabot et des breloques, quelquefois des lunettes, toujours des souliers

et un parapluie. Prendre une prise à certains passages d'un discours est pour lui une combinaison oratoire.

Il arrive ordinairement pendant qu'on met le couvert, de façon à dîner avec vous, ou au moins à vous empêcher de dîner.

Rien d'importun, pour un importun, comme la concurrence d'un autre importun.

Comment tolérer froidement de pareilles contrefaçons de l'homme civilisé! Impossible cependant de faire une Saint-Barthélemy d'importuns. Guerre donc à ces parias de la conversation! Que la gaieté la plus vagabonde déroute leurs symétriques discours et qu'au moins leurs travers prétentieux, tournant au profit de la commune joie, récréent la société qu'ils consternent.

Il y a quelques jours, j'arrive dans une maison habituellement très-gaie, ornée de quatre jeunes personnes très-rieuses — en ce qu'elles ont de belles dents — et à qui je procuré le plaisir de les faire voir souvent, parce que je suis assez jovial de nature. A mon grand étonnement, le silence le plus parfait régnait dans le salon. Muettes, mes quatre petites amours brodaient tranquillement dans un coin, tandis que la mère soutenait seule, à grand'peine, la conversation avec un de ces êtres intitulés importuns.

Ma préférence ne fut pas incertaine un moment; après les saluts d'usage, je fus m'asseoir auprès des charmantes poulettes aux belles dents, tandis que le monsieur reprit gravement le discours qu'il disséquait avant mon arrivée.

— Qu'est-il donc survenu de sinistre aujourd'hui? demandai-je à basse voix. Pourquoi cet air anéanti? Serait-il arrivé quelque malheur? M. Fox * serait-il malade?

— Oh! non, Dieu merci! me répondit en souriant Claire aux blonds cheveux, non; mais ne voyez-vous pas M. Rignard qui cause avec ma mère? Voilà deux heures qu'il pérore; il nous avait presque endormies, et je crois qu'il en arrive autant à maman.

— N'est-ce que cela, mes chers petits cœurs? mais nous allons y mettre bon ordre. Voulez-vous que nous le renvoyions le plus honnêtement du monde?

Et aussitôt quatre petits *oui* bien aigus, bien gentils, m'attaquant les oreilles, me prouvent que je ferai là quelque chose de fort méritoire.

Alors, nous nous rapprochons insensiblement, et je prends part à la conversation pour soulager cette pauvre maman Derbal, sur qui, en effet, le soporifisme commençait à opérer. Notre importun, rejetant sur une ondée du mois capricieux où nous sommes l'indiscrétion qui le faisait se trouver là à l'heure du dîner, racontait comment «les torrents d'une pluie battante, frappant les vitraux de ses appartements, l'avaient obligé à différer jusque-là la présentation de ses devoirs respectueux».

Depuis deux heures déjà qu'il parlait, le corps droit, le nez en l'air, tenant son chapeau d'une main et son jabot de l'autre, il n'avait pas encore changé de position, lorsque, se tournant toujours vers madame Derbal, il leva enfin une jambe pour pouvoir bien la croiser sur l'autre. A ce mouvement, je dis tout bas à mes compagnes silencieuses :

— Levez-vous donc, mesdemoiselles; M. Rignard qui s'en va!

Et déjà j'avais quitté mon siége.

Une satisfaction électrique met aussitôt les demoiselles debout, et toutes quatre de faire la révérence à mon importun, toujours assis gravement. Le bruit

réveille madame Derbal; voyant tout le monde en l'air, elle s'empresse de se mettre sur pied, en bégayant quelques adieux; ce peu de mots expliquent à M. Rignard la cause de cette subite spontanéité : confus de perdre ainsi la parole par un malentendu qu'il ne conçoit pas, il se lève enfin à son tour, l'œil hagard et le teint coloré. Armé déjà de son parapluie et de son chapeau, dans son trouble, il tient encore sa chaise à deux mains, et, dans cet équipage, il se retire à reculons, sans pouvoir prononcer un mot, et sans non plus que tout le comique de cette scène permette aux demoiselles de la maison de faire autre chose que l'accompagner en souriant.

Tout allait fort bien ainsi. M'applaudissant de mon joli stratagème, j'avais fait une pirouette, et, devant la glace, je réparais le désordre de mes cheveux. Tout-à-coup, j'entends derrière moi un bruit effroyable, suivi de cris perçants. Un saut de surprise faillit me faire briser glace, pendule et candélabres, et, en me retournant, je vois M. Rignard étendu sur le dos, un guéridon et son cabaret sur le ventre, avec accompagnement de chaise, parapluie, perruque et chapeau par terre à ses côtés, tandis que M. Fox, effrayé, lui lutine agréablement les oreilles.

Marchant toujours à reculons, suivi de tout son attirail, troublé par la honte, aveuglé par la rougeur, il était ainsi arrivé dans sa retraite au milieu du salon, et, là, une vigoureuse révérence à la Rignard avait renversé importun, chaise, chapeau, guéridon, perruque et cabaret. Et les dames de s'écrier, et moi d'appeler à tout rompre, et gens d'accourir, et chien d'aboyer.

M. Rignard était rageur, et, dans sa colère, il se vengeait sur Fox, qui lui rendait force coups de dents.

A ce douloureux spectacle, les dames se remirent à jeter les hauts cris, et moi de faire chorus, tandis que les valets riaient à bien gagner leurs gages. C'était un vacarme à ne rien entendre, véritable scène de cabaret, et, si l'on ne m'avait pas vu, j'aurais volontiers renversé lit, commode et secrétaire pour augmenter la fête.

Enfin, on sépare les deux combattants, on relève le guéridon, on ramasse les débris du cabaret et on en congédie la plus grosse pièce. Le calme un peu rétabli, on se réjouit de ce que l'importun ne reviendrait plus pour ne point réparer par quelque cadeau le désastre de cette malheureuse séance; et moi, bonne âme, s'il en fut oncques, j'assure que, si les importuns étaient tous aussi aimables que le voluptueux Rignard, je rechercherais volontiers leur société.

Alfred Coudreux.

[*La Caricature*, 17 mars 1831.]

TOUCHANTE ATTENTION
D'UN PAPA*.



— Mon ami, dit le papa à son fils, Paganini est arrivé*; Paris possède enfin ce prodige.

— Qu'est-ce que c'est que Paganini? demanda le fils à son papa.

— Comment! dit le papa à son fils, tu ignores de pareilles choses? Mais qu'apprends-tu donc à l'enseignement mutuel?... Paganini est le généralissime des virtuoses apparus depuis le déluge; c'est le Napoléon des violons.

— Ah! dit le fils.

Et il alla jouer à la balle.

Le papa, comme absorbé par une combinaison financière, resta quelques instants silencieux, puis il rappela son fils.

— Mon ami, lui dit-il, tu n'as encore que huit ans; une longue carrière s'ouvre devant toi, pendant laquelle tu verras bien des choses surprenantes, mais jamais aussi surprenantes cependant que ne l'est Paganini, — à ce qu'assure mon journal. — Ainsi, mon enfant, quoi qu'il en coûte à ton père, je te mènerai ce soir à l'Opéra; je veux que, dans la suite des temps, tu puisses dire que tu as vu ce divin maestro.

— Papa, est-ce qu'il en coûte cher pour dire cela?

— Trente francs, mon fils.

— Dieu! papa, avec trente francs, comme on aurait des chaussons et des sucres d'orge!

— Allons, mon ami, va te faire habiller par ta bonne et prépare-toi à l'admiration.

L'enfant se fit habiller, se prépara à l'admiration en dînant comme quatre et fut le soir à l'Opéra.

Arrivé là, l'enfant récompensa la touchante sollicitude de son papa par un long somme qui tenait de la léthargie.

C'est égal; dans la suite des temps, le petit gaillard pourra dire qu'il a vu Paganini.

HENRI B....

[*La Caricature*, 17 mars 1831.]

HÉROÏSME
EN ROBE DE CHAMBRE*.



L'AUTOCRATE*, *sonnant.* — Esclave, apporte-moi Diebitsch.

— Sire, j'ignore où est le maréchal.

L'AUTOCRATE, *resonnant; un second valet arrive.* — Esclave, la schlague à ce butor, et apporte-moi Diebitsch.

LE MARÉCHAL. — Sire, Sabalkanski attend des ordres de Votre Majesté.

L'AUTOCRATE. — Eh! bien, Diebitsch Sabalkanski (puisque tu as deux si beaux noms pour toi tout seul), j'ai besoin de toi.

LE MARÉCHAL. — Parlez, Sire.

L'AUTOCRATE. — Je vais parler aussi; mais, toi, tu vas te taire. — J'ai conçu un vaste projet pour la réussite duquel j'ai déjà toute la fermeté de vouloir qui distingue les Czars, et, de plus, l'assurance de la protection du Très-Haut; il ne manque plus maintenant que l'appui de ton bras... Eh! bien, qu'en dit ton bras?

LE MARÉCHAL. — Mon bras dit oui, Sire.

L'AUTOCRATE. — Bien. — Pour éviter de faire long-temps encore une pension royale à notre cousin Charles X, j'ai décidé dans ma sagesse que je le replacerais sur son trône; après quoi, bien entendu, nous nous inscrirons comme créanciers sur sa liste civile. En conséquence, puisque tu touches annuellement trois cent mille roubles pour l'entretien de la gloire de notre règne, c'est toi que je charge de mener à bien cette héroïque entreprise.

LE MARÉCHAL. — Sire, vous me voyez tout prêt à vous obéir en tous points. Mais je me permettrai de faire observer à Votre Majesté que la Pologne est en pleine révolte.

L'AUTOCRATE. — Ah! c'est juste! j'oubliais de te tracer l'itinéraire à suivre. En passant, tu anéantiras les Polonais jusqu'au dernier; de là te rendras à Holy-Rood pour prendre la famille cosmopolite dans un fourgon; tu iras aux Tuileries, au coin du Pont-Royal, asseoir sur le trône des Français leur monarque chéri, et puis, là, tu attendras mes ordres.

LE MARÉCHAL. — Comment! Sire, est-ce que vous n'entrerez pas dans Paris à la tête de votre armée?

L'AUTOCRATE. — Non, Diebitsch. Je crains trop les rhumes de cerveaux et

les conspirations pour m'exposer de la sorte. Tu sais que c'est ce qui a compromis la santé de notre auguste frère Alexandre : il en est mort.

LE MARÉCHAL. — Vive l'empereur Nicolas!

L'AUTOCRATE. — Encore bien dit. — Ainsi donc, Diebitsch, à toi la peine, à nous la gloire. Tiens, voilà cent mille roubles pour te donner du cœur : tu trouveras autant de Russes dans ma cour. Fais-en tuer le moins possible; cependant ne va pas t'en faire faute; il y en a encore. Bonne campagne! que le Très-Haut te bénisse, et nous aussi!

C'est à la suite de ces héroïques instructions que le maréchal Diebitsch fit, comme un bon et modeste Russe, la réponse suivante que nous garantissons pour historique :

— Vous voulez, Sire, que je remette mes bottes de conquérant; eh! bien, je vous promets de ne les quitter que sur la place du Carrousel, pour les faire décrotter par les Parisiens!

EUGÈNE MORISSEAU.

[*La Caricature*, 17 mars 1831.]

APPLICATION
D'UN GÉNIE D'HOMME
À UNE CARCASSE DE BALEINE
ET À UNE BUCHE DE BOIS*.

Il y a quelques années, un industriel s'avisa d'imaginer qu'un cétacé pouvait servir à autre chose que faire de l'huile, de la bougie et des buses, et il fit des fleurs en baleine.

L'œuvre fut si parfaite, que tous les amis de l'industriel étaient dans une admiration dubitative, laquelle l'industriel ne daignait seulement pas convaincre.

Mais le monarque d'alors s'étant permis de hocher royalement la tête parce que l'industriel s'engageait à faire toute une serre artificielle avec la baleine des Pays-Bas, alors celui-ci sollicita de l'obligeance d'une des dames, le busc de son corset, dans l'intérêt de l'art, et, entre ses mains, cet inélégant tronçon servit de tige à une rose admirable, ne cédant en rien à la nature par la suavité de l'apparence et le charme du coloris.

A ce coup, bruyant concert d'éloges de cour. Cela seul eût suffi à la fortune d'un artiste ayant déjà vingt mille livres de rente. Or, comme il ne manquait plus que cela à celle de notre industriel, il renonça à la baleine, se disant une dernière fois *cétacé*.

Adonc, cet hiver, assis au coin de son feu, les jambes étendues comme un

homme qui attend la fortune, en jouant avec ses doigts et en se manuélisant le cerveau, il s'avisa d'imaginer qu'une bûche pouvait servir à une autre chose que faire des cendres et des allumettes, et il en fit des chapeaux à l'usage des deux sexes.

Dire une pareille chose semble folie de notre part; c'est donc prodige de la part de celui qui l'a conçue et réalisée.

Car il n'est aucune étoffe que n'imite à s'y méprendre les fragments de la bûche en question. Velours, gros de Naples, pluche et autres bagatelles ont été transférées du chantier dans les ateliers de nos premières modistes, et Long-Champs verra plus d'un élégant minois gracieusement encadré dans une coiffure de bois.

En apprenant cette merveille, le comte de Camerano, grand protecteur des modes, a vite envoyé, rue des Fossés-Montmartre, au grand dépôt du *Sylvestrine* (c'est le nom des bûches perfectionnées), demander si, vu son titre et son rang, l'industriel ne pourrait pas lui confectionner un complet habillement indigène depuis les bottes jusqu'au chapeau, mettant généreusement pour cela toute une voie de bois à sa disposition.

Avec un peu de peine et beaucoup de bûches, l'industriel y est parvenu.

Mais, vêtu de la sorte, il a été généralement convenu qu'en bois blanc, le comte de Camerano ressemblait à un pierrot; qu'en acajou, il avait tout l'air d'une commode; qu'en bois peint, on le prendrait pour un devant de boutique, en sorte qu'on ignore encore sous laquelle de ces trois flatteuses apparences M. le comte se présentera à Long-Champs.

Le Comte ALEX. DE B...

[*La Caricature*, 24 mars 1831.]

UN DÉPUTÉ D'ALORS*.

Paris,

1er MAI 1831.

Enfin j'ai fait mes affaires :
Je suis procureur du Roi;
J'ai placé deux de mes frères;
Mes trois fils ont de l'emploi.
Pour les autres sessions,
J'ai cent invitations;
Quels dînés
Les ministres m'ont donnés!

BÉRANGER.

N'est pas député qui veut, et cela par trente-six raisons.

La première, c'est qu'il n'en peut être nommé que quatre cents et quelques;

La trente-sixième, parce que, comme on ne les mesure ni à la taille, ni à l'esprit, on ne trouve les hommes du bois dont on fait les députés que parmi les citoyens payant certaines impositions fixes.

En France, la capacité parlementaire est cotée à cinq cents francs.

Voilà déjà qui, sur trente-trois millions d'imposés, limite terriblement le nombre des ambitions. Cependant, comme les candidats sont encore assez considérables pour s'entre-chagriner, il faut que chacun fasse l'usage le plus charmant possible des agréments dont la nature l'a doué pour séduire l'instrument de son élévation, communément appelé électeur.

Alors, une élection, chose éminemment importante, devient un sujet d'exploitation industrielle comme un autre.

En Angleterre, terre classique du droit naturel, on administre force coups.

En France, pays des demi-mesures, on donne des dîners.

Dans un seul bourg-pourri, on a compté cent trente-deux mille six cent quarante et un coups de poing distribués à l'élection de sir Daniel O'Connell.



En 1830, cent vingt-cinq dîners, tant monarchiques que libéraux, ont indigestionné une petite ville de l'Alsace.

Il faut voir aussi dans un département tous les contribuables entraînés de table en table, ballottés entre les caresses des éligibles, séduits par leurs viandes succulentes, animés par leurs sauces épicées, et enthousiasmés plus ou moins ensuite suivant la qualité du champagne. — C'est le pays de cocagne sur une nappe, que la table d'un électeur intelligent!

Mais, comme il y en a beaucoup trop, impossible aux électeurs de compter leurs sacrifices culinaires pour des motifs de préférence exclusive. Ils sont tous si délicats, si recherchés, que le choix appartiendrait de droit à chacun des amphitryons!

Il faut donc en revenir à considérer un peu les capacités individuelles. Ici, les festins, quoique perdus, n'ont pas été inutiles, car rien ne dispose l'estomac à une appréciation judicieuse comme un excellent dîner.

On remarque alors que M. G... manifeste de très-bons sentiments; il reçoit *le Courrier* et *le National*, il fait de l'opposition dans la feuille du département, il en ferait aussi à la Chambre. Et puis cette profession de foi qu'il a glissée entre la poire et le fromage, ce premier toast à la nation et le second au roi constitutionnel : quelle éloquence persuasive! Ah! avec un habit brodé, il aura tout ce qu'il faut pour faire un bon député, cet homme-là, un excellent député.

Enlevé! voilà M. G... dont la physionomie représente toutes celles de son département!

Plus d'un conscrit parlementaire partit ainsi jadis cuirassé des notes, des prières et des réclamations de ses commettants, qu'arrivé à Paris, il se trouvait avoir oubliées dans sa redingote à la propriétaire.

Comment résister dès-lors, jeté sans boussole dans cette circulation corruptrice? Là aussi, il y avait des dîners, meilleurs que ceux du département même, et du Champagne donc, ah! délicieux! Dieu sait si, vus à travers ses vapeurs voluptueuses, les intérêts populaciers paraissaient troubles!

Arrivé à la Chambre, où il avait promis de siéger à gauche, il se met sur les banquettes de gauche en entrant, ce qui fait la droite du côté de la tribune. — Ce n'est pas sa faute aussi, s'il y a deux côtés gauches. A la prochaine session, pour prévenir toute erreur, il se mettra au centre.

Un jour advint où le banquet patriotique détrôna les dîners officiels, et où le peuple récompensa alors, par l'expression de sa reconnaissance à lui, ceux qui s'en étaient rendus dignes.

Une couronne à Lamarque, — un vase d'or à La Fayette, — une adresse à Odilon-Barrot, — l'immortalité à Benjamin Constant.

Ce voyant, certain maître, contrarié d'écouter sans rien entendre à sa louange, se dit :

— Pour sûr, ils m'auront oublié! réparons cette erreur.

Puis, ayant préparé une séance solennelle, on entendit sortir ces paroles mémorables de son bonnet carré :

— *Messieurs, pour avoir sauvé la patrie nombre de fois depuis sept mois, je me vote des remercîments!*

Alfred Coudreux.

[*La Caricature*, 24 mars 1831.]

LE CORNAC DE CARLSRUHE*.

Bercé au milieu des cris farouches d'une ménagerie, élevé dans l'aspérité des mœurs carnassières, séparé du monde par une grille, et ne possédant de civilisation que cette part un peu équivoque du tigre apprivoisé, le cornac de Carlsruhe ne connaissait qu'un genre de gloire, voir trembler devant lui ses féroces sujets; qu'un genre de bonheur, caresser tour-à-tour Lecika, sa compagne aux regards de feu, et Tony, son grand ours blanc, son ami d'enfance.

Dire lequel de ces êtres le cornac aimait le mieux lui eût été chose impossible; ces deux affections lui complétaient son existence d'homme-lion.

Aussi, toute l'implacable colère de cette dernière nature s'empara-t-elle de son âme quand il vint à soupçonner une trahison de la part de Lecika.

Plusieurs fois, il avait remarqué un jeune seigneur, dont les fréquentes visites à la ménagerie semblaient révéler un autre motif qu'une curiosité vulgaire,

mais il fallut que le hasard lui en fournît l'horrible preuve pour qu'enfin il doutât de la fidélité de sa compagne, de celle qu'il aimait à l'égal de Tony!

Un billet du jeune seigneur annonçait à Lecika que toutes les mesures étaient prises pour réaliser leurs vœux; que, cette nuit même, il franchirait le mur de la première cour pour l'enlever et fuir avec elle, loin des deux ours qui la gardaient.

Faire parvenir la lettre à Lecika, se promettant bien de faire jouer le premier rôle à son poignard, fut pour le Cornac le résultat de sa première pensée. Puis, en attendant l'heure de la vengeance, il fut s'enfermer avec Tony, le seul qui ne l'eût jamais trahi.

Tout le jour, ce fut un mutuel épanchement d'amitié, comme un échange de commisération entre l'ours et son maître. Celui-ci, la rage au cœur et le désespoir aux yeux, balbutiait sa douleur en frottant sa figure contre le front rugueux de son confident, et l'animal semblait comprendre, en considérant d'un œil morne chaque larme que son maître laissait tomber sur ses pattes velues.

... Deux heures du matin avaient sonné et toute la ville était ensevelie dans le plus profond repos. Seulement, la rue aboutissant à la ménagerie retentissait du bruit régulier de l'éperon, et un jeune cavalier parut bientôt au pied du mur de cette enceinte. La lune, qui éclairait brillante en cet instant, lui permit de choisir les cavités les plus commodes pour l'escalade; il se cramponna hardiment; parvenu au faîte du mur, il enjamba avec résolution, descendit comme il était monté, et disparut tout-à-fait derrière l'enclos.

Arrivé à terre, il avança de quelques pas, puis fixa des regards inquiets sur une petite croisée qui jetait une faible clarté. Bientôt une jeune femme parut, agitant amoureusement un mouchoir blanc; mais, derrière cette figure céleste, le cavalier crut voir celle du cornac, s'agitant horriblement...

Dans le même instant, il mit l'épée à la main et se retourna au bruit de pas pesants...

L'ours blanc, debout, l'œil joyeux, la gueule béante et les bras longs, s'avançait pour le happer!...

— Bravo, Tony, bravo! hurlait le cornac, qui tenait sa femme échevelée et la mordait cruellement, car il l'aimait trop pour la poignarder. Défends bravement ton maître qui t'a réservé un fameux souper.

Et l'ours haut de huit pieds, franchissait en se dandinant avec une nonchalance civilisée, l'espace que laissait le jeune seigneur en reculant d'effroi.

Enfin le danger ranima son courage; le malheureux, à la grâce près, se fendit plusieurs fois l'épée haute, comme il faisait à la salle d'armes, et autant de fois son terrible adversaire, entamé, bondit à reculons.

Mais Tony devint furieux.

Le cornac, voyant le sang rougir le poil de son ami, menaçait le cavalier de venir à l'aide, s'il ne se laissait dévorer.

L'ours, devinant alors une lutte où il n'avait cru voir qu'un repas, s'élança d'un saut sur le cavalier; l'homme disparut sous le monstre.

Toute une lame d'épée, qui traversait l'estomac de Tony, aiguisa singulièrement son appétit naturel, et un effroyable craquement annonça au cornac et à Lecika que le jeune seigneur avait été dévoré avant d'avoir cessé de vivre.

Le Comte Alex. de B....

[*La Caricature*, 31 mars 1831.]

LE DIMANCHE*.

Dieu, comme l'assure la sainte histoire, travailla pendant six jours et se reposa le septième. Et tous les catholiques, apostoliques, romains, qui n'ont pas créé le monde, qui même ne font pas grand'chose dans la semaine, se reposent le septième jour catholiquement, apostoliquement, romainement. Or, ce jour de délassement est le dimanche, et, comme chacun a le droit de se délasser à sa manière, c'est assez ordinairement celui où bon nombre de chrétiens se fatiguent le plus.

Ce jour de fête hebdomadaire :

Les dévotes vont promener leurs chiens; de là, elles vont à l'église entendre la



grand'messe, le sermon et les vêpres; après quoi, elles passent charitablement le reste du jour à dénigrer le prochain.

L'étudiant récompense la grisette pour sa constance de toute la semaine, en allant reverdir sa fidélité dans les bois de Boulogne, de Romainville ou de Montmorency.

Les boutiquiers délogent dès le matin, et, les uns en citadines ou en tapissières, les autres en coucous ou à pied, ils se répandent dans la banlieue, et vont faire la fortune des restaurateurs de Versailles et de Saint-Cloud, de Montmartre et de Viroflay.

Protégé par Mademoiselle Françoise, le troupier dépose son briquet à la porte du Musée*, et interprète militairement tous les faits et gestes de M. Ajax ou de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Fort décontenancé de n'avoir ni réprimandes ni flagellations à administrer, le vertueux maître d'école bat son habit.

Le bourgeois, avec sa femme sous un bras, son épagneul et son parapluie sous l'autre, va voir les animaux au Jardin des Plantes.

L'homme du peuple emplit ses poches de tout ce que la maison renferme de

monnaie, emmène madame son épouse et ses enfants à la barrière; là, il se satisfait à dix sous la pinte, rentre chez lui après quelque aventure, bat sa femme, casse les meubles, puis s'endort très-content de sa journée.

Le bureaucrate que ses fonctions retiennent toute la semaine de dix à quatre heures, et qui ne peut voir ses amis que le soir, fait ses visites afin de ne pas avoir l'air d'un oiseau de nuit. Sur les midi, il sort en habit noir, linge blanc, bottes éblouissantes, court les quatre coins de Paris sans rencontrer personne, et rentre crotté, contrarié, éreinté.

Celui qui observe le plus religieusement le repos prescrit par les lois apostoliques et romaines, c'est l'homme aisé. Pour lui, le dimanche dure toute la semaine, et, le septième jour, il est condamné à l'inaction. En effet, tout le monde s'amuse ou en a l'air, tout le monde a une chemise blanche et un habit propre; l'homme *comme il faut* peut-il faire comme *tout le monde?* Aussi, aux Tuileries, point de fashionables, ni de toilettes de bon ton, le dimanche. Au bois de Boulogne, point d'équipages élégants, ni de fougueuses cavalcades! Pour eux, point de spectacles, point de fête le jour où le plus grand nombre en profitent. Si la nécessité les force, par hasard, à sortir, leur mise simple par affectation les distingue des *endimanchés*. Enfin, pour ceux-là, le repos, c'est l'ennui!

Malheur aux citadins qui, par un beau temps, restent dans Paris le dimanche. Rien n'est plus triste ordinairement; le matin, il n'y a de mouvement que celui du départ pour les environs; le jour un silence monotone remplace le bruit habituel, et, le soir, toutes les boutiques fermées, les rues sombres et désertes, attestent l'absence de la plupart des habitants.

Cependant, comme le jour du dimanche n'est pas plus long que les autres, ainsi que tous les autres, il finit à minuit, et, vers cette heure, renaissent l'agitation, la cohue et le bruit, fractions intéressantes des charmes de la grande ville. Affluant de tous les points circonvoisins vers un centre commun, des milliers de groupes débouchent par toutes les barrières, et emplissent les rues de leurs flots tumultueux. Les voitures se croisent, les piétons chantent, les ivrognes jurent, les enfants pleurent, et tous, également harassés, regagnent leur logis du plus loin qu'ils ont pu aller.

C'est ainsi que les Parisiens entendent le repos du septième jour.

Henri B....

[*La Caricature,* 31 mars 1831.]

OPINION DE MON ÉPICIER*.

J'ai prodigieusement de révérence pour l'Épicier, homme intègre, qui pèse également, dans sa balance à canelle, le mérite d'un discours de la Chambre, ou d'un pas de la Taglioni.

Aussi, quand, hier matin, je fus arraché à mes rêveries poëtiques par mon épicier, qui venait m'emprunter un à-compte sur quelques livres de bougies

que je lui dois, je ramenai la question sur la situation des choses : je tenais à connaître l'opinion de celui chez qui je puise mes lumières.

Son raisonnement fut simple et clair.

L'épicier maudit la stagnation des affaires, le superflu de population, parce que chaque jour voit s'ouvrir un nouveau magasin d'épicerie ; la concurrence écrase, et, avant peu, tous les Parisiens devenant épiciers, on conçoit aisément que le nombre des consommateurs diminuera d'autant.

Croyant comprendre, je parlai du grand remède fort à la mode aujourd'hui, parce qu'il est un problème, — de la guerre enfin.

A cette proposition, l'épicier se récria plus haut que si je lui eusse proposé une réduction de cinq pour cent sur son mémoire.

Son second raisonnement fut encore plus simple et plus clair que le premier.

L'épicier maudit la guere, parce que, pendant que le citoyen déjeune d'un feu de file ou soupe d'un boulet de canon, moka, sucre et vanille restent en montre, et alors l'épicier, inactif, en est réduit au rôle désastreux d'ornement de comptoir.

Cette fois, je feignis de comprendre ; ensuite, je consultai l'épicier sur la meilleure forme de gouvernement pour remédier à ce double préjudice.

Et, avec tout l'aplomb d'un homme qui fait un cornet, l'épicier demanda une république, sans guerre ni priviléges, où tous les citoyens soient parfaitement égaux et extrêmement libres, — excepté de se faire épiciers.

ALFRED COUDREUX.

[*La Caricature*, 7 avril 1831.]

LONG-CHAMPS*.

Un beau matin, Isabelle, sœur de saint Louis, se réveilla avec la fantaisie d'être agréable à Dieu ou au clergé, — ce qui, en ce temps-là, était absolument la même chose, — et elle voulut fonder une maison religieuse. Indécise si ce devait être un couvent ou un hôpital, elle consulta Hémeric, chancelier de Notre-Dame de Paris. Le saint homme lui représenta qu'un hôpital ne serait utile qu'à secourir des malheureux, tandis qu'un couvent n'étant d'aucune espèce d'utilité quelconque, la fondation d'une abbaye serait bien plus agréable à Dieu.

Ce, judicieusement décidé, le roi saint Louis préleva trente mille livres sur les habitants de Paris pour l'agrément de sa sœur ; après quoi, celle-ci fonda, en 1260, sur la rive droite de la Seine, dans le premier repli que forme la rivière, le couvent de Long-Champs, lequel, vu son luxe et sa magnificence, porta d'abord le nom d'*abbaye de l'Humilité Notre-Dame*. Sans doute, le seigneur Hémeric fut aussi pour quelque chose dans le choix d'un nom si bien appliqué.

En bonne justice humaine, les Parisiens, qui avaient fourni les trente mille livres, avaient bien quelques droits aux faveurs du Ciel ; mais l'histoire ne dit rien à cet égard, au lieu qu'elle nous apprend qu'Isabelle mourut, en 1269, au couvent de Long-Champs, en grande odeur de sainteté. Béatifiée en 1521, puis

déterrée et enchâssée en 1637, ses reliques opérèrent d'incroyables miracles : l'abbaye acquit une immense célébrité.

Un jour, le roi Philippe-le-Long, venu pour visiter sa fille Blanche, retirée à Long-Champs, y fut attaqué d'une violente dysenterie et de la fièvre quarte. Aussitôt, les moines de Saint-Denis, bien aises probablement de faire connaissance avec les nonnes, arrivèrent en procession et pieds nus, faire toucher au monarque un vrai morceau de la vraie croix, un clou qui avait servi à crucifier le Fils de Dieu ou d'un autre, et une main de saint Simon, qui, comme on sait, était manchot. Le miracle opéra. Au lieu de mourir de vieillesse, Philippe-le-Long mourut de la colique dans la maison de Long-Champs.

Long-temps cette abbaye fut un pélerinage où l'on se rendait de toutes parts. Mais bientôt le prétexte religieux donna lieu aux scènes les plus scandaleuses; un édit défendit ce rendez-vous, dans l'intérêt des mœurs.

Pendant les dernières années du règne de Louis XVI, la défense était tombée en désuétude, ainsi que beaucoup d'autres choses, et Long-Champs était devenu le lieu des promenades les plus brillantes. Les mercredi, jeudi et vendredi de la semaine sainte, la longue avenue des Champs-Élysées, ainsi que le chemin conduisant aux ruines du couvent, étaient couverts d'une foule de promeneurs qui étalaient à l'envi toutes les richesses du luxe et de la coquetterie. Les étrangers eux-mêmes et surtout les Anglais venaient, ces jours-là, disputer de magnificence avec les Français. Quelques-uns poussèrent l'ostentation jusqu'à se faire traîner par des chevaux ferrés d'argent, dans des voitures à roues garnies de même métal.

C'est à cette époque que M. le Comte d'Artois, aujourd'hui rentier à Holy-Rood, ruina assez d'usuriers pour fournir à la Duthé un équipage orné de dorures et de pierreries. Sur le point de faire une maladie, de colère d'être écrasée dans son luxe royal par le luxe d'une comédienne, Marie-Antoinette menaça de réclusion la Duthé si elle paraissait à Long-Champs. — Mademoiselle Duthé n'y parut pas.

Méchamment détruite avec les autres établissements religieux à l'époque de la première révolution, l'abbaye cessa, jusqu'au Consulat, d'être le rendez-vous du luxe; mais, quand Bonaparte eut relevé les autels, elle attira de nouveau tout ce que Paris et la France possédaient de plus brillant. Mesdames Tallien et Récamier donnèrent le ton dans ces jours d'étalage, et toutes les femmes disputèrent de folies pour les imiter. C'était une rivalité fastueuse de toilettes, de livrées, de voitures et d'attelages. Chaque journée sainte coûtait un membre à plus de trente malheureux piétons.

Sur la fin de l'Empire, la magnificence de la promenade de Long-Champs sembla s'éclipser. Tout ce qu'il y avait de grand alors parcourait l'Europe; les femmes avaient peu d'intérêt à se montrer sur ce théâtre désert, pendant que la foule de leurs admirateurs se faisait décimer à Saint-Jean et à Waterloo.

Pas plus que le gouvernement précédent, la Restauration ne rendit à la promenade de Long-Champs sa première teinte religieuse; néanmoins, les cavalcades du duc de Guiche et de lord Seymour*, la rivalité luxueuse de la finance et de l'aristocratie, enfin l'attrait des modes nouvelles qui paraissaient à cette époque, furent autant de ressources pour le commerce et l'industrie.

Cette année ne brillera pas dans les fastes de Long-Champs. Un Anglais qui

était venu pour disputer de bonne tournure avec la grande nation, s'est longtemps promené, vendredi, tout seul avec sa canne.

Contre l'habitude, les visages parisiens avaient l'air sombre et mécontent. C'est sans doute parce qu'il faisait froid.

Le Comte ALEX. DE B....

[*La Caricature*, 7 avril 1831.]

L'EMBUSCADE*.

(ESQUISSE DU MOYEN-ÂGE.)

C'était à la fin d'une superbe journée d'août 1594; le soleil ne lançait plus que des rayons obliques sur les riantes clairières du petit bois de Barret, situé à très-peu de distance de Bordeaux, sur la route de Bayonne; les plantes, ranimées par une brise fraîche et vivifiante, relevaient leurs tiges inclinées vers le sol, et les oiseaux prêts à se livrer au sommeil, s'agitaient sous leurs verts



lambris, en saluant d'un brillant et dernier concert le coucher de l'astre du jour.

A cette époque de troubles et de guerres intestines, il était rare qu'on osât s'aventurer, hors des villes, et, si quelque affaire vous y forçait, ce n'était que bien armé ou même avec une escorte, tant était grande la crainte des bandouliers et des hommes d'armes en déroute qui infestaient les campagnes, employant leurs loisirs à détrousser et rançonner les voyageurs.

Ce jour-là pourtant, à l'heure où les ouvriers quittent le travail, deux

hommes étaient partis de Bordeaux et s'étaient acheminés vers le bois de Barret. Quoiqu'ils ne portassent ni cottes d'armes, ni cuirasses, ni buffleterie, ni dague, ni rien de ce qui constituait alors l'accoutrement militaire, le tromblon à canon de cuivre, à col évasé, dont chacun d'eux était muni, indiquait assez que leur excursion avait un tout autre but qu'une simple promenade.

Il y avait déjà quelque temps qu'ils étaient cachés dans un taillis qui bordait la route, vers laquelle ils jetaient souvent des regards impatients, lorsque l'un d'eux rompit enfin le silence.

— Rien encore! s'écria-t-il avec un jurement énergique, et voilà huit heures qui sonnent à Saint-André. Conçois-tu quelque chose à ce retard, Bertrand?

— Tiens, Macaire, répondit l'autre, qui paraissait moins déterminé, si tu m'en crois, nous abandonnerons la place; aussi bien, tu t'es trompé de jour, et notre expédition est manquée.

— Manquée, dis-tu? Non pas, je suis sûr de mon fait. Ne sommes-nous point à la mi-août, et n'est-ce pas toujours à cette époque que le prieur de Saint-Dominique va recueillir ses dîmes? Le vieux chrétien est riche, et la proie sera belle.

— Porter la main sur un homme d'Église, reprit Bertrand, c'est un crime horrible!...

— Bah! nous gagnerons les indulgences au prochain jubilé... D'ailleurs n'est-ce pas à nos dépens qu'ils s'engraissent, ces gens d'Église? Et celui-ci a-t-il eu pitié de toi, pauvre gars, quand tu fus cité à l'official pour avoir tué des lapins sur les plaisirs de Sa Seigneurerie?

— C'est vrai! mon dos attesterait encore le prix que me coûtèrent ces maudits lapins; mais aussi le prieur a plus d'une fois secouru mon père, que ma conduite a réduit au pain de l'aumône. Ce matin encore, il est parti pour aller mendier sa vie dans les villages environnants; il doit revenir par cette route... S'il voyait le métier que je fais, il mourrait de douleur!...

— Toujours des scrupules, interrompit Macaire. Pauvre sot! ta probité t'empêchera-t-elle de mourir de faim? te fera-t-elle épouser ta mie Gertrude, la fille de messire Raimbault?...

— Gertrude! Pourquoi as-tu prononcé ce nom?... Oui, il le faut; eh! bien, que mon sort s'accomplisse donc!...

— Silence! reprit Macaire en mettant l'oreille contre terre, j'ai entendu du bruit... Vive-Dieu! Compagnon, nous n'avons rien perdu pour attendre... Allons, du courage, voici la fortune qui nous arrive à portée du tromblon!

En effet comme il achevait ces mots, un nuage de poussière s'éleva à l'horizon, et, en se dissipant peu à peu, laissa voir le coche du prieur de Saint-Dominique, qui s'avançait au trot pesant de quatre vigoureuses mules. De l'autre côté de la route cheminait péniblement un vieillard à barbe blanche, couvert de haillons et chargé d'une besace; mais la voiture le masquait entièrement. En ce moment, elle atteignit la lisière du bois. Macaire poussa du coude son compagnon.

— Voici l'instant, dit-il à voix basse, en ravivant la mèche de son espingole; à moi le postillon! toi, vise au valet de pied; après, l'affaire sera facile... Attention!... feu!...

Et il exécuta lui-même son commandement; mais l'amorce seule s'enflamma, et son tromblon ne partit point.

Bertrand essuya la sueur glacée qui découlait de son front, et lâcha aussi

son coup, en détournant la tête. La balle de fer siffla avec violence, et un sourd gémissement vint retentir à leurs oreilles. Macaire s'élança sur la route, Bertrand le suivit machinalement; mais le coche du prieur était déjà bien loin, et le coup de feu, en effrayant les mules, n'avait fait que presser leur allure.

— Malédiction! s'écria Macaire, nous les avons manqués!... Qui donc as-tu frappé?... J'avais cru entendre...

Au même instant, il aperçut, à quelques pas de lui, un vieillard étendu sur la terre et baigné dans son sang.

— Tiens, continua-t-il froidement, voilà ton gibier!... Tu as fait là une belle expédition!...

Mais Bertrand ne l'entendait plus; d'un coup d'œil, il avait reconnu le vieillard; il se précipita sur le cadavre inanimé, en poussant des cris affreux...

Le malheureux avait tué son père!

Henri B....

[*La Caricature*, 7 avril 1831.]

UNE SEMAINE
DE
LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS*.

MARDI, 5 AVRIL 1831.

Avant l'ouverture de la séance, plusieurs membres de la Chambre se livrent à des occupations et à des conversations particulières.

M. Salvandy parcourt la *Revue de Paris*.

M. Jars se dilate.

M. de Lameth montre son habit neuf à un de ses collègues. M. Keratry n'en peut faire autant.

M Persil rédige un projet de procès-verbal. En venant à la Chambre, il a aperçu un citoyen de huit ans qui peut, sous le masque de l'adolescence, cacher une âme républicaine ; car, en regardant une caricature sur Mahieux, le conspirateur de trois pieds s'est écrié :

— *Fameux !*

M. Berryer fait joujou avec ses pouces.

L'ordre du jour est la suite de la discussion du projet de loi sur les contributions extraordinaires. M. Thiers, qui est un financier extraordinaire, a la parole pour contribuer à éclaircir la question. Il nous apprend que la situation de la France est grave; puis, il justifie, en passant, les trois ministères qui se sont succédé, ce qui semble prouver qu'on aurait fait sagement de les conserver tous les trois. Ensuite l'orateur fait une savante improvisation de trente pages

in-quarto, d'où il résulte qu'un gouvernement à bon marché est celui qui perçoit le plus possible et dépense le moins qu'il peut.

Un vaste silence accueille ce discours. *Le Constitutionnel* appelle cela de l'approbation.

Cependant, un petit bruit régulier, sourd d'abord, bientôt progressif, puis enfin insupportable, part d'un coin de la salle. C'est M. Viennet l'immortel, se croyant à l'Académie, qui dort paisible, ronflant le programme de l'Hôtel-de-Ville en variations.

Son réveil égaye l'assemblée. Une foule d'honorables quittent leurs bancs pour assiéger celui des ministres. M. Thiers, qui paye le cens pour qu'on l'écoute, fait remarquer ce désordre au président, et de cette séance résulte une intéressante leçon parlementaire. M. Dupin s'écrie avec une louable indignation :

— Je prie Messieurs les solliciteurs de retourner à leurs places. Nous ne sommes point ici pour présenter des placets, mais pour délibérer. (Approbation générale... des électeurs.)

MERCREDI, 6.

La séance est ouverte à une heure et demie. A deux heures, vainement MM. les huissiers invitent les Représentants de la nation à prendre leurs places, parce qu'ainsi confusément groupés, ils ne représentent rien du tout ; c'est comme si MM. les huissiers chantaient. Alors M. Dupin, président, frappe violemment sur le bureau avec un de ses souliers, et s'écrie :

— Messieurs, à cinq heures, vous voudrez vous en aller, et, à deux heures et demie, vous n'aurez pas encore commencé !

Charmés que le président leur ait donné à entendre qu'ils pourront s'en aller à cinq heures et demie, tous les députés gagnent leurs places avec reconnaissance. M. Dupin remet son soulier, on tousse, on crache, on éternue. A trois heures, la séance commence enfin.

LE PRÉSIDENT DU CONSEIL, avec un air fort gracieux. — Messieurs, le roi nous a ordonné de vous présenter le projet de loi électorale amendé par la *Chambre haute*... (Murmures, cris, interruption.)

UNE VOIX DE LA GAUCHE. — Nous sommes donc dans la *Chambre basse* à côté des *grands pères* * ?

M. le président du conseil fait ses excuses d'un air fort gracieux, en assurant à la Chambre quelconque qu'il n'a jamais eu l'intention de la blesser. Comme c'est la Gauche qui a réclamé, la Droite assure qu'elle n'est pas offensée du tout, et M. le président du conseil continue avec un air encore plus gracieux qu'auparavant.

JEUDI, 7.

A une heure et demie, la séance est ouverte. Il résulte de l'appel nominal que la Chambre n'est pas en nombre. Alors, du haut de son fauteuil, M. Dupin, plein d'ingratitude pour les honorables amis qui saluent chaque jour chacune de ses phrases d'une exclamation admirative ou d'un geste de vénération, M. Dupin annonce que les noms des absents « seront insérés au *Moniteur* ».

Approbation générale des membres présents, qui n'encourront pas la punition.

M. Persil appelle cela du dévouement à la romaine.

L'intéressant chapitre des contributions extraordinaires subit la discussion. Enhardi par les dons partiels de ces généreux citoyens qui équipent et montent plusieurs membres de la nation qu'ils voudraient voir tout entière à cheval, M. de Mosbourg propose de faire supporter l'emprunt du gouvernement aux plus gros propriétaires. Ici, un riche voisin de M. de Mosbourg le tire par le pan de son habit, le priant de modérer son enthousiasme, afin de laisser aux vrais patriotes le temps de trouver une combinaison qui permette d'associer également toutes les classes à ce grand acte de civisme. Retombé sur le juste milieu, l'opulent voisin de M. de Mosbourg se lève avec la séance et court récompenser son estomac de l'idée politico-financière qu'il lui a suggérée.

VENDREDI, 8.

Comme les moments de la Chambre sont extrêmement précieux, au lieu de s'occuper de l'ordre du jour, tous les membres absents la veille, à l'ouverture de la séance, se disputent la tribune pour foudroyer la détermination martiale qu'a prise M. Dupin de faire inscrire au *Moniteur* tous les noms des absents, voire même quelques-uns de ceux qui ne l'étaient pas. Cris, justifications, interpellations, récriminations, violences et colères, tel est le spectacle qui se prolonge une heure. Malheureusement, M. Casimir Périer n'est pas encore arrivé.

Enfin, tous les esprits convenablement disposés par cet exercice préliminaire, la discussion continue sur les contributions extraordinaires, et un discours fort patriotique de M. Dubois-Aymé réunit les suffrages suivants, exactement extraits des feuilles politiques :

« Non ! non ! non ! » — Bruit. — Le bruit augmente. — « Ah ! ah ! » — Vive interruption aux centres. — « Allons donc ! » — « Voyez-vous ça ! Oh ! oh ! » — Clameurs bruyantes. — Approbation à gauche, vacarme épouvantable au centre. — « Aux voix ! aux voix ! » — Murmures. — Interpellations de plus en plus vives. — Tumulte. — « Aux voix ! » — Au centre : « La clôture ! la clôture ! » — A gauche : « Mais voulez-vous donc que les marchés se passent sous la cheminée ? » — « Assez ! assez ! »

L'orateur descend de la tribune pour épargner les poumons des interrupteurs, et l'on passe au scrutin sur l'ensemble de la loi. MM. les députés se précipitent pêle-mêle la tête la première pour déposer plus promptement leurs boules. La Chambre adopte à la majorité de 227 voix contre 32 ; ainsi, maintenant, l'impôt extraordinaire doit paraître la chose du monde la plus naturelle.

SAMEDI, 9.

On lit une pétition sur l'emprunt des Cortès.

Ensuite, la discussion est ouverte sur la loi électorale. M. de Salvandy s'était fait inscrire le premier en faveur du projet ; mais, quand le président lui octroie la parole, il n'est plus dans la Chambre ; MM. les huissiers courent diligemment à sa recherche dans tous les couloirs,... et, malgré leur intelligence naturelle, ils reviennent sans lui. Il s'est éclipsé. On a appris depuis quelle affaire

importante l'avait ravi à ses auditeurs : M. Agier lui racontait, en abrégé, l'histoire de *Notre-Dame de Paris*, et l'honorable, trouvant cela beaucoup plus récréatif que les doléances en faveur des victimes d'Espagne, écoutait toujours conter M. Agier, lui qui conte si bien.

M. Casimir Périer essaye encore de séduire, par l'argument sentimental de sa franchise et de *la question de bonne foi ;* puis, au moyen d'une figure ingénieuse, il semble déposer sur la tribune, clairvoyantes à tous, ces deux intéressantes créatures, sous la forme d'un léger coup de poing jeté avec une touchante expression de gracieuseté.

Tout-à-coup, une communication sébastianienne excite la joie la plus vive, la satisfaction la plus sincère : les Polonais sont vainqueurs !... Grâces soient mille fois rendues au destin ! mais, hélas ! nous ne sommes pour rien dans cet héroïque succès.

DIMANCHE, 10.

Heureux comme des monarques constitutionnels de n'avoir ni réprimandes, ni discours, ni murmures à entendre, tous les membres droits de la Chambre législative remplissent leurs fonctions de citoyens privés avec une amabilité extraordinaire.

Ils restent au lit jusqu'à l'heure habituelle des séances ; n'ayant pas à connaître les discours qu'ils ont prononcés, ils n'ouvrent pas les journaux et les donnent à leurs épouses pour faire des papillotes ; ils écrivent à leurs papas, s'ils ont des papas ; ils ne grondent point leurs domestiques, ils les envoient le soir aux ombres chinoises avec les enfants, et se couchent heureux de ce que des fonctions fatigantes ne les ont point empêchés, ce jour-là, d'accomplir leurs devoirs de bons pères, bons fils, bons maris, bons maîtres, comme il convient à des citoyens naturellement amis du repos.

Charmé de cette vie champêtre, M. Bizien du Lézard a une moitié d'idée : c'est de réclamer aussi campo le lundi en faveur des députés. Mais, comme un motif raisonnable de cette première fraction d'idée doit compléter la seconde, M. Bizien du Lézard n'agira qu'après consultation.

ALFRED COUDREUX.

[*La Caricature*, 14 avril 1831.]

DE L'INDIFFÉRENCE EN MATIÈRE POLITIQUE*.

Parmi la classe des *êtres bien aimables*, comme les appelle Henry Monnier*, on en distingue deux espèces dont l'éducation sociale est singulièrement arriérée : celle des individus riches et fainéants de naissance, et celle des individus dont toutes les facultés sont absorbées par une seule occupation spéciale.

L'opulent se trouve, par position, à même de colorer son ignorance d'une teinte superficielle de savoir ; c'est encore un des priviléges de l'or ; l'or seul n'est jamais sot.

L'homme qui ne veut pas se donner la peine d'étudier, apprend aujourd'hui, malgré lui, l'histoire de son pays et de celui des autres, dans les romans ; l'histoire moderne, dans les conversations ; l'histoire des mœurs, au théâtre ; l'histoire du monde, dans les salons ; et, de ce déroulement continuel de tableaux divers, il reste toujours une apparence de connaissances, même pour l'imagination la plus paresseuse.

Mais, pour l'homme spécial, qu'un comptoir, une fabrique ou une science exigeante retiennent toujours loin du mouvement des humains et des choses, il résulte une singulière réalité de disparate et d'étrangeté avec l'époque, lorsqu'il se hasarde pour quelques minutes à mettre le nez à la croisée, afin de respirer un peu l'air de la civilisation. Aussi ces gens ne conçoivent-ils rien à l'avidité générale de nouvelles, de faits qu'on hume, qu'on s'arrache, qu'on colporte, sur lesquels on devise pendant douze heures, pour, le lendemain, deviser à frais nouveaux sur ceux qui leur succéderont.

Chez eux, indifférence complète pour ces éphémérides qui n'ont aucun rapport avec leurs spéculations particulières, et partant pour la politique, science fatigante au possible, car il faut apprendre tous les matins une leçon nouvelle.

Dès lors, cent ans de distance entr'eux et leurs contemporains, aujourd'hui que les semaines marchent à pas de siècle ; de là égoïsme stupide, maintenant qu'une même sympathie réunit tous les Français, comme elle finira peut-être dans l'avenir par réunir tous les peuples.

Ce sont ces gens-là qui vous annoncent qu'il y aura une révolution à Paris, tel jour, à telle heure, parce qu'ils ont vu cela dans le *Moniteur*, en y cherchant les spectacles ;

Qui, lorsqu'on parle devant eux de la hausse ou de la baisse, vous donnent complaisamment le degré d'élévation où se trouvait la rivière, la veille ;

Qui croient faire partie de l'*Association*, parce que, tourmentés par les patriotes en 1830, ils ont signé le refus de l'impôt sous Charles X ;

Qui assurent que l'armée polonaise marche à sa perte, parce qu'elle se permet de battre régulièrement, une fois par semaine, le voyageur aux Balkans, le vainqueur de Varna ;

Enfin, qui, n'étant pas sortis de chez eux les 27, 28 et 29 juillet, prétendent qu'il n'y a rien de changé, que le gouvernement actuel est absolument le même qu'auparavant, si ce n'est qu'il siège au Palais-Royal au lieu de siéger aux Tuileries, qu'au lieu d'aller tous les jours à la chasse, il va tous les jours à Neuilly*.

Adonc, un de ces *êtres bien aimables* quitte avant-hier l'aune à mesurer la percale, endosse l'habit à succès, s'orne d'une badine, d'une couche de pommade et d'une paire d'éperons, puis arrive dans un magasin de nouveautés, où un essaim de jeunes personnes, toutes plus *aimables* les unes que les autres, achèvent l'éducation de Monsieur Alcide Junior, et applaudissent volontiers à ses calembourgs, à condition qu'ils soient voilés, comme il est de rigueur pour tout calembourg à l'usage de jeunes personnes.

Mais M. Alcide Junior trouve tous les visages soucieux, toutes les oreilles

sourdes à ses propos spirituels ; une grande affaire occupe tous les esprits, depuis celui de *madame* jusqu'à celui du *trottin* de la maison : une étoffe d'une nouvelle couleur vient d'arriver ! et, depuis une heure, toutes les imaginations sont en travail sans pouvoir lui trouver un nom qui puisse faire fortune.

— Comment ! cœurs de tourterelles, s'écrie M. Alcide Junior, c'est cela qui vous embarrasse, qui donne à vos charmantes physionomies la fallacieuse apparence de la tristesse et de l'antipathie prononcée ? Mais attendez, on va vous trouver un nom, un nom propre même... Une couleur nouvelle ?... dame !... *Cendre de Praga* !... Sang Polonais !...*

A voir pareille indifférence, on prendrait M. Alcide Junior pour un Croque-Mitaine politique, pour un Dom Miguel de la rue des Lombards : eh ! bien, point ! Seulement, l'aune à percale, depuis sept heures du matin jusqu'à huit heures du soir, et la queue de billard, depuis huit jusqu'à dix, absorbent toutes ses capacités instinctives, et il ne prend part à aucune question politique, ce qui pourrait fort bien, un de ces jours, le mener tout droit en prison.

Cependant, on lui a inspiré du repentir sur cette légèreté féroce, et, après réflexions inaccoutumées, il a promis de baptiser un nouveau casimir qui va paraître, couleur *sueurs du peuple.*

Le Comte ALEX. DE B....

[*La Caricature,* 14 avril 1831.]

CHAPITRE
PUREMENT ADMINISTRATIF*.

Repas de noce. — Vin du crû. — Coup d'œil d'une mariée. — Coup de tête d'un maire. — Coup de pied du sort.

— Pierre, un repas de noce est un bien succulent passe-temps, mon ami !

— J'sais pas, monsieur le maire ; moi, j'y étais pas.

— Ce que c'est que de ne pas être doué de l'expérience des choses !... Oh ! vin appétissant..., mariée du crû... Oh ! homme légal, suis-je heureux !

— Monsieur le maire, voilà une lettre qui est venue pendant votre absence.

— Dis donc ma délicieuse absence, rustre trop peu poëtique.

— Votre absence trop peu poëtique, monsieur le maire !

— (*Après lecture*)... Hein !... Qu'est-ce à dire ? Comment ? Quoi ? — Pierre, qui t'a remis cette lettre anonyme ?

— Le facteur, monsieur le maire.

— Ah ! on se permettra d'effrayer l'autorité constituée, bicorne et en écharpe, par des moyens insidieux ! et encore sur quel sujet, s'il-vous-plaît ? sur l'un des sujets les plus poëtiques depuis le 29 juillet... (après la mariée et le vin du crû cependant) : sur l'Association patriotique, qui réalise la grande ronde de Béranger... gaillard, qui s'y entend celui-là, en fillettes, en vin du crû et en patriotisme !... Ah ! on croit me faire peur ? — Pierre, l'individu qui t'a remis cette lettre etait-il armé ? avait-il une figure sinistre ?

— Monsieur, il était armé d'une boîte, et il avait un visage de facteur.

— Ah ! non, je n'ai pas peur..., et je leur prouverai... vouloir intimider un fonctionnaire public ; mais il y a là crime prévu par la loi... Il y a conspiration flagrante !... Ah ! c'est *l'opinion du roi* qu'il ne faut pas empêcher Charlot* casse-tête de revenir tronquer nos institutions et nos individus !... Ah ! les motifs de blâme ont *une force particulière* à l'égard des employés du gouvernement !... Voyez-vous ça ! On va congédier les fonctionnaires parce qu'ils sont ennemis de l'ancien ordre des choses, de sorte que, persécutés également sous celui-ci ou sous l'autre, il ne leur resterait plus qu'à se faire naturaliser Portugais... Aller se faire pendre pour ne pas mourir de faim. Comme c'est probable !... Voilà maintenant que l'effort spontané de l'appui le plus sympathique... on pourrait même dire ici poëtique,.. *est un acte de l'opposition la plus déclarée.* — Oh ! précieux !... — Assurer la défense du pays *est le devoir* du gouvernement, de la garde nationale, de l'armée et des citoyens ; mais ce devoir n'appartient à aucuns autres... Ah ! bien gentil !... Mais, puisque la garde nationale, l'armée et les citoyens forment eux-mêmes cette association, où diable pêchera-t-on les *aucuns autres ?*... Qu'est-ce que c'est que ça, les *aucuns autres* ? Ah ! on prend les lunettes d'un maire pour une optique à mystifications !... C'est ce que nous allons voir !...

— Pierre, donne-moi mon bicorne, Pierre ; et puis ma canne à dard, Pierre.

— Monsieur va sortir à l'heure qu'il est ?

— Oui, la dignité outragée veut qu'on sorte à toute heure ; s'il pouvait pleuvoir à verse même, ce serait-là la véritable poësie du devoir légal !

— Monsieur, ça tombe justement à *sciaux*.

— Eh ! bien, alors, donne-moi mon parapluie, Pierre... — Oui, c'est précisément demain matin que paraît le journal de l'arrondissement, et, en mettant au net un tas de belles pensées, beaucoup plus poëtiques les unes que les autres, on verra comment je sais répondre aux menaces anonymes !... Allons, en route, et en avant le courage civil et le discernement individuel !

. . . .

Le lendemain du repas de noce, les rayons d'un soleil printanier éclairaient également de leur équitable lumière et le réveil des nouveaux époux, et celui du maire, et celui d'une foule de bien d'autres encore, que nous n'énumérerons pas ici, vu la quantité.

Le réveil des époux fut monotone comme une après-dînée ; celui du maire, gai comme un vainqueur de bataille. Depuis long-temps ses journaux l'attendaient : il ouvre celui de l'arrondissement et voit son article, qui lui semble être le plus remarquable publié depuis l'invention de la presse périodique. Il le lit une fois, deux fois, trois fois, puis enfin le laisse là parce qu'à chaque nouvelle lecture il le trouvait toujours mieux. Par devoir il ouvre *le Moniteur*...

Oh ! lecteur ! pour m'éviter la peine de vous l'expliquer, faites-moi le plaisir de vous figurer vous-même l'aspect tout apoplectique que doit prendre le visage d'un maire, quand ce maire voit rehaussé du titre *d'officiel* un article qu'il vient de réfuter, nous savons comme !

Mais cependant, il n'avait reçu qu'une lettre anonyme... C'est que, dans le grand nombre, une était partie sans la signature du sous-préfet.

Et, comme souventes fois il arrive que les plus petites choses décident d'événements de plusieurs pieds de haut, il advint celle-ci, que M. le maire, qui, avant tout, voulait être un homme administatif, rentra dans la catégorie des simples particuliers portant lunettes, parce que, entre une démission et une bassesse, M. le maire trouva la démission beaucoup plus poëtique.

EUGÈNE MORISSEAU.

[*La Caricature*, 14 avril 1831.]

DES SIGNES PARTICULIERS
APPLIQUÉS
À DES FIGURES GÉNÉRALES*.

Un signe particulier est le fil libérateur de tous les livres à dénouements embrouillés, l'ange gardien de tous les enfants changés en nourrice, le cachet distinctif des passe-ports, qui sans cela se ressembleraient tous comme deux gouttes d'eau, le faux-fuyant du dessinateur de visages historiques. Car il y a cela d'avantageux pour les arts que le mérite d'un chef-d'œuvre n'est vraiment complet qu'autant qu'il réunit les charmes du talent à ceux de l'égalité. C'est ce qui fait que, si l'artiste était un animal raisonnable, ciseau, plume et pinceau resteraient suspendus en temps de révolution. Ensuite, comme, sous tous les gouvernements, la Révolution a une forme quelconque, chacun en est quitte pour représenter le sujet par la forme.

Pendant la Terreur, un parapluie à bec-de-corbin suffisait pour faire trancher la tête au plus honnête homme, parce que rien ne ressemble aux nez des Bourbons comme un bec-de-corbin.

Sous l'Empire, une guêtre était séditieuse; la Restauration couvait dans une guêtre.

Durant les Cent-Jours, la seule odeur de la violette fut assez forte pour exaspérer les cerveaux les plus solides, et l'œillet rouge assez significatif pour provoquer le sang.

Pendant quinze ans, la Révolution a vécu sous la forme d'un oiseau, d'une botte, d'une vieille redingote, ou d'un petit chapeau. Ainsi l'individu qui suffoquait de liberté pouvait aller respirer l'air de Poissy* sous celui de ces quatre modèles qui lui paraissait le plus gracieux.

Aujourd'hui, plus de prohibition, plus d'entraves; mais de cette liberté qui tue la malice résulte un inconvénient bien positif pour l'innocence : c'est qu'alors, la coupable Révolution changeant tous les jours de forme, vu la liberté, l'innocence se trouve coiffée du bonnet criminel, quand par malheur la Révolution se promène, ce jour-là, sous son costume vertueux et inoffensif.

Faites une béquille, tout le monde y voudra voir un célèbre boiteux, comme s'il n'y avait qu'un boiteux dans le monde*. — Faites une mâchoire, chacun reconnaîtra Charles X. — Un gros favori noir, l'un y verra tel citoyen, l'autre

son oncle ou son papa, tandis que le garde national un peu propre en réunit deux superbes à lui tout seul.

Enfin, c'en est venu au point qu'à en croire ces abréviateurs historiques, ces démonstrateurs d'indices par principes et procédés nouveaux, on pourrait représenter une assemblée, un congrès, un dîner de cour, ou toute autre cérémonie, avec une croix, un bonnet de cosaque, une calotte d'enfant de chœur, une pioche, un fouet, un cierge, un mors, un mouchoir sur l'œil, un chiffon sous le pied, un gros ventre, une triste figure.

Par Saint Philippe! cette science ingénieuse éviterait bien des procès, si par malheur ces emblèmes inventifs, ces fractions d'idées tronquées n'étaient pas fréquemment les seuls matériaux des plus beaux réquisitoires.

Alfred Coudreux.

[*La Caricature*, 21 avril 1831.]

CAUSONS
UN PEU POLITIQUE*.

Bien que depuis le déluge quelques personnes aient eu la louable attention de cultiver un peu la science horticole en France, afin seulement que l'invention ne s'en perdît pas, il faut convenir que cette intéressante branche d'industrie y a été fort long-temps négligée.

Cependant, nos visites guerrières à maintes capitales nous ont appris, parmi tant d'autres choses, que, dans chacune, l'horticulture était non-seulement un genre de plaisir généralement apprécié, mais encore une source féconde de richesse et de prospérité.

Or, comme, en fait de bonnes idées, nous sommes peu récalcitrants, nous avons goûté du plaisir, nous avons goûté de l'importance végétale, et nous avons pensé que c'étaient choses convenables à importer.

Depuis lors, de généreux efforts, de coûteux sacrifices ont vaincu les premiers obstacles, et, aujourd'hui cette science, élaborée péniblement par des hommes modestes et silencieux, a offert des résultats qui atteindront bientôt la supériorité.

De cette amélioration il commence à résulter ce qui existe déjà à Berlin, Vienne, Edimbourg et surtout à Londres : toutes les classes s'intéressent et prennent part à une occupation pleine de charmes et de succès réels; chacun, suivant la somme de ses moyens, veut concourir à l'œuvre de mode; entre la lucarne fleurie de la grisette et le jardin du riche capitaliste s'agitent les progrès ambitieux de toute une population de petits propriétaires.

A une pareille armée de praticiens volontaires, il faut autre chose que de sèches théories jetées de loin en loin par un sixième étage. Une nouvelle association d'hommes spéciaux formant une *Académie d'horticulture,* et appelant à en faire partie tous ceux qui le désirent, nous semble le moyen le plus efficace

pour régulariser au profit de la science, et maintenir toujours dans une salutaire direction un goût général auquel pourrait nuire une foule d'erreurs particulières.

Ce n'est pas dans les colonnes réclamées par le ridicule que nous chercherons à analyser le but de cette entreprise d'un intérêt du premier ordre. Que ceux qui voudront s'associer à ses utiles travaux, connaître ses moyens d'opérations, concourir aux prix trimestriels qu'elle décerne, que ceux-là se dirigent *rue Taitbout, n° 14,* ils y trouveront des renseignements curieux.

Quant à nous, puisque nous avons sous les yeux le premier numéro du *Journal de l'Académie d'horticulture,* nous extrairons quelques lignes d'un article sur la *Symétrie des Jardins,* par M. Ch. Lautour-Mézeray*, dans lequel cet écrivain, qui instruit sans prétention, frappe de sa plume verveuse les ridicules horticoles : « Depuis le démembrement des grandes fortunes, qui, sous les rapports de l'aisance individuelle, a produit d'heureux résultats, nos mœurs se sont nivelées à la juste mesure de nos propriétés et de nos appartements ; dès-lors, un étrange changement dans la signification des mots : un nouvel enrichi a donné le nom de château à sa petite métairie ; Monsieur l'épicier a parlé de ses domaines, et chacun surtout a brigué les honneurs du jardin anglais ; car c'est sous cette dénomination générique que l'on a confondu les jardins paysagers, les parcs et jardins-parcs. Ces jardins sont aujourd'hui en possession de la faveur du public ; il n'y a pas de petit propriétaire qui ne bâtisse une maison de campagne sur quelques toises de terrain, qui ne veuille avoir son jardin, de là ces travestissements d'un genre qui doit, il est vrai, représenter les accidents de la nature en petit, mais dont les proportions doivent toujours avoir leur échelle. Un jardin paysager doit être riche de perspectives et se dérouler en tableaux ; des aspects nouveaux doivent s'y découvrir, des scènes de la vie agreste s'y rencontrer sans prétention ; ce doit être enfin une vie de campagne harmoniée et resserrée dans un petit cadre. En France, où malheureusement on ne fait étude de rien, où l'on envie la propriété d'une chose parce que le voisin la possède, on dédaigne de se résigner à une position large et naturelle pour s'exposer au ridicule d'une imitation grotesque et imparfaite d'un état de fortune au-dessus de ses moyens. Aussi voyons-nous les propriétaires de ces petites maisons décorées du nom de campagnes et ensevelies sous les flots poudreux de la canicule, supporter courageusement les fatigues de toute une semaine de travail, dans l'espérance d'aller respirer *l'air frais* du jardin de la plaine des Sablons. Ce jardin présente trois fois la grandeur d'une salle à manger raisonnable. Il eût été facile d'en faire une pelouse agréable ; le malencontreux propriétaire a voulu un jardin ; il a vu des boulingrins, un pont, un rocher, une futaie, dans les sites délicieux de Trianon... Il fait une taupinière, un pont sans eau, une futaie avec deux peupliers, une rivière avec une mare ! J'allais oublier le rocher, — c'est le maçon qui s'en est chargé ! »

LE COMTE ALEX. DE B...

[*La Caricature,* 21 avril 1831.]

HISTOIRE DU PROGRAMME

D'UNE CÉRÉMONIE QUI EUT LIEU À UN HÔTEL-DE-VILLE EXTRÊMEMENT ÉLOIGNÉ DE PARIS*.

UN PRÉFET, *très-agité.* — Diable! diable! J'ai à organiser aujourd'hui même une fête superbe, éblouissante, séduisante, et, pour cela, je n'ai à moi ni temps ni ouvriers, ni instruments, ni invités, et, ce qui est pire, point d'argent!... Mais j'ai mis tout mon monde en campagne, toute la préfecture court la ville, et, pour peu que mes agents ne soient pas des imbéciles ni mes administrés des gens d'esprit, peut-être pourrais-je parvenir à organiser ma fête... ou une fête quelconque... car, après tout, pourvu que ce soit une fête, voilà ce qu'il me faut...

PREMIER AGENT, *tout essoufflé.* — Monsieur le Préfet, je vous amène le corps des tapissiers. Mais, comme on sait par la ville l'embarras de votre position, ils ne consentent à vous prêter appui qu'autant que vous leur accorderez certaines prérogatives... (tirant un papier de sa poche d'agent). Au reste, voilà leurs conditions...

LE PRÉFET. — C'est bon, c'est bon; jette ça au panier; dis-leur que tout ce qu'ils demandent leur sera accordé, et mets-moi vite ces gaillards-là à la besogne.

SECOND AGENT, *aussi essoufflé que le premier.* — Monsieur le Préfet, je vous amène un orchestre complet; mais MM. les musiciens ne veulent jouer ce soir qu'à condition que...

LE PRÉFET. — C'est bon, c'est bon; toutes les conditions possibles, je les accepte. Nous aurons donc des musiciens?

L'AGENT. — Oui, monsieur le Préfet, et des rafraîchissements aussi. Le limonadier de la préfecture veut bien en fournir gratis, mais seulement si l'on diminue ses contributions...

LE PRÉFET. — Va dire à ces bonnes gens-là, que je serai le plus complaisant de tous les préfets, et fais vite apporter les instruments et la limonade; dépêche-toi.

TROISIÈME AGENT. — Ah! monsieur le Préfet, la cérémonie est flambée! Pas moyen d'avoir un bal sans danseurs, et les officiers ne veulent pas venir s'il y a des bourgeois, parce que ceux-ci les ont insultés. — Impossible de composer une réunion un peu propre, s'il n'y a pas quelques vieilles têtes de

magistrats. Ces vieux entêtés-là ne veulent pas venir s'ils n'ont point la préséance sur la noblesse. — La noblesse ne viendra point, si elle n'a le pas sur la magistrature. — Jusqu'aux bourgeois qui font les difficiles et resteront chez eux si le candidat libéral n'est pas nommé aux élections !

LE PRÉFET. — Diable! diable! je n'avais pas prévu tous ces embarras-là!... Eh! bien, mon ami, mon excellent ami, tu vas retourner chez tous ces ambitieux. Dis aux officiers qu'il n'y aura pas un seul bourgeois; aux magistrats, qu'ils auront la préséance; à la noblesse qu'elle aura le pas (dire lequel, par exemple, je n'en sais rien); enfin aux bourgeois, que le Candidat libéral sera nommé, par la raison toute simple que les votes sont libres, et que, par conséquent, cela ne dépend pas de moi. Dis tout cela, mon ami, et nous aurons ce soir une fête superbe, éblouissante, séduisante.

Dix heures du soir.

L'Hôtel-de-Ville est illuminé, une musique harmonieuse électrise une partie de la société déjà arrivée; l'allégresse est générale.

Trois heures du matin,

Des cris remplacent le son des instruments, les lustres sont brisés, les invités se prennent aux cheveux; le tumulte est à son comble.

DEUX MUSICIENS, *sortant du champ de bataille.* — Eh! bien, Colophane, chacun, ce soir, a été joué comme il faut; nous avons vu là une fameuse danse! Reste à savoir maintenant qui payera les violons!

EUGÈNE MORISSEAU.

[*La Caricature,* 28 avril 1831.]

ENQUÊTE

SUR LA

POLITIQUE DES DEUX MINISTÈRES*.

I

INTRODUCTION.

La révolution de Juillet a complètement changé la nature des rapports qui existaient entre le pouvoir et le peuple, entre les gouvernants et les gouvernés. Le 1er juillet 1830, nous étions les sujets d'un roi: le 30, nous étions tous citoyens; la veille, nous n'étions qu'un peuple : le lendemain, une nation.

Au lieu d'être une espèce de délégation divine, un mensonge plus ou moins heureux, la royauté procéda comme par le passé, d'un mandat donné par la nation à un homme, à une famille; et le pouvoir suprême fut relégué à une haute sphère, inaccessible aux passions, en dehors des luttes politiques, où il représente un pays, et non plus seulement une dynastie. Au lieu d'être mesquinement octroyés, nos droits furent proclamés, acceptés.

Sans examiner ici quel système est préférable, de celui qui rattache un peuple à un homme, ou un homme à une nation; de celui qui laisse aux citoyens la faculté de déchirer le pacte social aussitôt qu'ils soupçonnent leur co-sociétaire de trahison, ou de celui qui consacre une sorte de mariage indissoluble entre une famille et un pays.

Sans rechercher enfin si le despotisme est plus intéressé que la liberté à maintenir un État dans une situation prospère et à en régler les progrès, — controverses interminables!

Nous accepterons la révolution de juillet comme un fait, et nous essayerons de constater, non quels devaient être, mais quels furent les effets produits par ce mouvement sur notre système politique intérieur ou extérieur.

Une fois lancé dans la sphère d'un gouvernement, un fait y agit comme une pierre jetée au milieu d'un bassin. Il doit déplacer un volume d'intérêts égal à son importance; l'agitation qu'il cause va se reproduisant du centre aux extrémités, du milieu vers tous les points du cercle. Or la science politique consiste précisément à régler les élans imprimés aux hommes par la marche d'un siècle, d'une idée, ou par un événement, et à les rendre profitables aux intérêts d'un pays.

Comprimer un mouvement d'hommes ou d'idées, sans rien y substituer, est une œuvre de démence. S'est-il jamais rencontré de génie plus fort qu'une secousse humaine? Si les grands hommes sont la providence des révolutions, c'est qu'ils nous en expriment la pensée et se produisent moins comme des hommes que comme des systèmes*. Ils rattachent à une idée d'ordre tout un monde lancé au pas de course, et le mènent à un but. Nous avons tous instinctivement senti que Juillet a manqué d'un homme; et ce fut, comme nous l'avons dit ailleurs, une grande révolution tombée entre de petites mains.

Nous nous proposons donc d'examiner les ondulations que le mouvement de 1830 a fait subir à notre système gouvernemental, de suivre, pied à pied, les actes du pouvoir, afin de rechercher, froidement et sans passion, s'il a obéi à son nouveau mandat; s'il a eu un plan, une politique, une conduite en harmonie avec les principes qui l'avaient engendré; s'il a enfin accompli ses devoirs de gouvernement. Après neuf mois de portée, il est temps de citer ses œuvres à la barre du pays.

Et d'abord, établissons ici, sans le fatras diplomatique, les bases réelles des grandes questions populaires.

Une nation ne connaît pas d'autre loi que son *intérêt*. En vain les écrivains feront-ils des *droits publics* : les traités sont des contrats sur lesquels les peuples plaident aussitôt qu'ils en reçoivent un dommage quelconque, et leur tribunal est le champ de bataille; le juge souverain, la victoire. Il y a des moments de repos, et alors ils transigent et signent des armistices, comme, entre les particuliers, il y a des *remises à quinzaine*. Là est le secret des ambassades, et

tout le droit public est dans ce peu de mots; l'Angleterre n'en connaît point d'autre.

Or une nation ne saurait avoir que deux intérêts: un intérêt de sécurité, assez semblable à celui qui porte un propriétaire à se clore pour pouvoir dormir en paix; puis un intérêt financier, qui, par une pente de notre nature, le pousse sans cesse à améliorer son bien-être.

De ces deux intérêts naissent deux sortes de guerres:

La guerre faite pour assurer l'indépendance ou la sécurité du territoire, soit qu'il s'agisse d'empêcher les peuples voisins de le surprendre et de l'envahir, soit qu'il faille se soustraire au joug matériel ou moral de l'étranger;

Enfin, la guerre entreprise pour des intérêts pécuniaires, soit qu'un autre peuple mette des entraves aux développements du commerce national, le blesse dans ses conquêtes ou lui interdise des exploitations communes à tous les états.

En deux mots, les nations ont à défendre leur existence, leurs libertés ou leur bourse. Quant à l'honneur, nous n'admettons pas qu'un pays puisse en insulter un autre.

Or, le but de la révolution de juillet ayant incontestablement été de rendre à la nation française son libre arbitre, comme à un homme qui, de captif et gêné, devient maître de ses mouvements; de la mettre en possession d'elle-même, et de faire triompher les principes de 1789; le pouvoir nouveau, qui succédait à un pouvoir accusé de connivence avec les étrangers ou taxé de faiblesse, ne devait-il pas examiner, avant de faire un seul acte, si le double intérêt de la France possédait toutes les garanties nécessaires à sa sécurité? Au moment où un homme et une nation s'emparent d'une position, l'instinct exige qu'ils jettent un regard de défiance autour d'eux, afin de savoir s'ils y sont en sûreté.

Le lendemain du jour où, tout en hâte, cent et quelques députés baptisèrent un roi dans le sang de Juillet, toutes les questions soulevées par la révolution se rattachèrent malheureusement à l'existence de ce trône, bâti avec les débris de celui que le peuple venait de démolir. Il y eut à satisfaire à deux égoïsmes: celui du peuple et celui d'un trône; à deux existences, à deux intérêts. Il fallait faire *reconnaître* un monarque dans la famille des rois européens, tandis que le peuple n'avait pas à quêter de *légitimations* diplomatiques.

Conseillers, peuple et roi se trouvèrent entre trois chemins.

Il y eut sans doute un homme énergique, nous aimons à le croire, qui se leva, prit une carte d'Europe et la déploya. Or cette seule action, muette et simple, était déjà tout un système.

La délimitation fixée par la nature à notre *langue,* pour nous servir d'un vieux mot, est chose populaire. A l'aspect de l'Europe, qui ne nous assignerait pas pour frontières les Pyrenées, les deux mers, les Alpes et le Rhin? Tout ce bassin est France, la Savoie est France, la Belgique et les bords du Rhin sont France. Dans ce vaste carré, toute langue, tout cœur, toute science, tout génie est Français.

Entre ces quatre murs de montagnes et d'eau, nous sommes complets, comme pays; clos par des haies, chez nous, en sûreté comme l'Angleterre avec ses falaises. C'est notre île à nous, où nulle puissance autre que le coq gaulois ne doit pénétrer, ne peut crier sa loi.

La première question, selon cet homme d'État, était donc celle-ci :

Les Français acceptent-ils aujourd'hui les traités de 1814-1815, ou les doivent-ils déchirer avec une épée? Demanderont-ils à l'Europe de reconnaître les traités, tout aussi sacrés que ceux de 1815, en vertu desquels la République et l'Empire leur avaient donné les limites du Rhin et des Alpes, ou laisseront-ils l'Allemagne et la Russie avoir des têtes de pont pour déboucher à leur fantaisie sur Paris en trois journées ?

Cet homme aurait alors fait observer que les puissances signataires de la Sainte-Alliance, étant les ennemis implacables de tout système tendant à faire représenter un peuple par une assemblée, ne pardonneraient point à la France sa dernière révolution, et qu'il s'agissait entre elle et le continent, d'une guerre inévitable, où, pour la seconde fois, les principes de 1789 allaient entrer en lutte avec les gouvernements absolus.

Cet homme aurait donc indiqué le plus périlleux des trois chemins dans le carrefour politique; mais il eût proclamé du moins un système complet, large et franc.

Un autre aura, sans doute, plaidé pour la paix. En effet, le parti pris de faire la guerre entraînait une reconstitution complète du système républicain. Or, dans ce grand mouvement, la royauté nouvelle pouvait périr comme en 1793. Un jeune trône grandirait-il au milieu des orages? La révolution de juillet n'était qu'un retour à l'ordre légal. Elle avait seulement eu pour but de déplacer la couronne et de modifier notre système intérieur. En voyant les traités de 1814-1815 acceptés par la nouvelle dynastie, l'Europe et l'Angleterre, qui répugnaient à une guerre, reconnaîtraient le souverain récemment élu ? En restant enfin dans les termes de la Restauration, dans les lois, dans le gouvernement de la Restauration, mais franchement exécutés, la France et les puissances étrangères seront également satisfaites. Paris n'avait combattu que pour faire de la Charte un contrat synallagmatique, et ce pacte venait d'être signé.

Ces raisonnements contenaient encore un système loyal, un plan politique assis sur une logique nationale, et qui répondait au vœu d'une grande portion de la France. C'était entrer dans un chemin et suivre une ligne dont tout le monde eût compris le terme.

Le parti de la paix et le parti de la guerre répondaient à de grandes sympathies, et chacun de ces termes du problème politique, posé par les évènements de juillet, constituait un système de gouvernement auquel la France entière se serait rattachée, parce que, dans l'un ou l'autre plan, il y avait une pensée féconde.

Restait maintenant une situation mixte et bâtarde, une troisième route.

Supposez un homme, espèce d'athée en fait de gouvernement, qui eût proposé d'essayer une politique double, de ménager l'élan national et de louvoyer entre le parti de la guerre et celui de la paix. C'était moins un système que l'absence de tout système; c'était s'abandonner au gré des vents, sans ramer dans aucun sens; c'était accepter tous les embarras politiques des deux systèmes précédents, sans en recueillir les avantages.

Au mois d'août 1830, le cabinet français n'avait que ces trois manières d'être; et, soit qu'il adoptât l'une de ces trois politiques, qu'il marchât dans l'une de ces voies, notre gouvernement devait, sous peine de grands malheurs,

obéir à toutes les exigences de son thème, mettre de l'unité dans sa marche, et rapporter tous ses actes au système qu'il aurait épousé.

Le plan que nous nous proposons dans cette enquête ne nous oblige point à publier notre pensée sur ces trois modifications capitales, qui dominent encore si déplorablement notre politique. Nous voulons seulement développer l'ensemble des mesures que nécessitait chacune de ces formules de gouvernement; puis, en y adaptant successivement les actes émanés des différents ministères qui se sont succédés en France depuis le mois d'août, examiner si nous avons été dirigés vers un but, si les lois et les opérations de notre cabinet présentent un sens rationnel et peuvent se rattacher à une pensée quelconque.

Ceux qui s'intéressent encore à leur pays pour chercher à savoir s'il est ou non *gouverné,* porteront eux-mêmes l'arrêt, et jugeront de notre impartialité.

D'ici à quelques jours, une masse immense d'électeurs est appelée à prononcer sur les hommes qui sont à la tête des affaires; alors, pour eux, cette enquête sera une espèce de rapport sans passion où les faits auront leur langage; les choses, leur éloquence; et le grand verdict sera dans les urnes électorales.

Naturellement, notre ouvrage se divise en trois parties. Dans la première, nous examinerons ce que le gouvernement aurait dû faire pour soutenir la guerre; dans la seconde, comment il aurait pu maintenir la paix; et nous terminerons en analysant les résultats du parti mixte.

Ces trois pensées politiques ont été exprimées par les mots de *mouvement,* de *résistance* et de *juste milieu,* et nous les prenons moins à cause de leur justesse qu'à cause de leur popularité.

II

DU MOUVEMENT.

Un homme d'État — si, parmi les gens dévoués qui crurent devoir rester sur les banquettes de la Chambre, il s'en fût trouvé de prêt pour la politique du mouvement — aurait sans doute considéré les journées de juillet comme une véritable révolution. Alors il l'eût adoptée aussitôt, parce que rien ne saurait arrêter un mouvement social; puis il en aurait promptement inoculé les principes à son gouvernement; car il est absurde de vouloir consommer un changement politique sans se servir des moyens qui l'ont amené.

Or quelles furent les causes de la révolution de juillet?... Une nation entière ne chasse pas ses rois, ne les voit point passer avec insouciance, sans qu'elle ait été, long-temps à l'avance, préparée à ce grand divorce.

La France voulait reconquérir son indépendance nationale.

Elle sentait la nécessité d'avoir une assemblée législative qui sympathisât avec elle, qui fût l'expression exacte de ses idées, de ses besoins, de ses progrès, et qui représentât toutes ses forces : pensée, industrie, commerce, territoire; car, aujourd'hui, la pensée et l'industrie sont aussi fécondes que le territoire. La terre et l'industrie produisent également le budget, et l'intelligence est

désormais le souverain moteur de nos deux grandes exploitations humaines : le commerce et l'agriculture.

La France désirait obéir à une puissance intelligente comme elle.

L'indépendance et la réalité de la représentation nationale, afin de reprendre notre attitude en Europe et de nous gouverner selon les lois faites par des pouvoirs qui ne fussent pas mensongers et traîtres, voilà les deux mobiles des dévouements de Juillet!... L'élection d'un roi fut une pensée secondaire. Si, tout-à-coup, Paris et la France se tournèrent spontanément vers Neuilly, c'était pour dresser un étendard, pour produire une expression plus vive, plus éloquente, une et facile à comprendre, de notre vœu national. Louis-Philippe représentait beaucoup d'espérances, et il avait la gloire de porter mieux qu'une couronne, il était le symbole de nos libertés.

En jugeant ainsi la révolution de Juillet, un ministère qui aurait voulu en diriger le mouvement y eût d'abord obéi. Alors il eût planté tout-à-coup la nouvelle dynastie au cœur de la nation, en la rattachant à quelque soudain triomphe. Il fallait saisir aussitôt le corps social au moment de sa fièvre; prendre la France encore toute pantelante de sa lutte, vivante, tendue; animer le jeu de ses ressorts, fouetter le sang bouillant de ses veines, ne pas crier à la désorganisation, pour ne la laisser apercevoir à personne. En arborant le drapeau tricolore sur les cimes de Paris, n'était-ce pas le faire flotter sur les cimes des Alpes, aux bords du Rhin?...

Et alors la France, comme plus tard osa la Pologne, devait tout-à-coup publier un manifeste qui mît en pièces les traités de 1814-1815, crier le mot magique de liberté, et appeler aux armes la Belgique, l'Italie et la Pologne.

Par cette grande proclamation, le cabinet du Palais-Royal aurait demandé pour la France ses frontières naturelles, et réclamé pour la Prusse un territoire plus large en exigeant qu'elle eût sa gauche adossée à la mer et sa droite au Danube. Il eût ordonné de rétablir le royaume de Pologne tel qu'il était avant son partage de honteuse mémoire; il eût proposé de donner aux États confédérés les territoires laissés au delà du Rhin par la Prusse; de rendre à l'Italie sa nationalité, de lui permettre enfin d'être à elle-même.

Notre cabinet aurait eu la gloire de poser dans ce manifeste les bornes que l'avenir destine aux États européens pour faire vivre un jour en paix la grande famille continentale, dont tous les efforts tendent à je ne sais quel mystère de civilisation. C'eût été faire reluire un reflet des pensées de Napoléon sur la France, et s'envelopper dans son manteau, non d'Austerlitz, mais de Marengo. C'eût été reprendre noblement notre rôle d'arbitre en Europe, nous assurer contre la Russie de deux gardes avancées dans la Prusse et la Pologne, et presser la maison d'Autriche entre nous et ces deux puissances, continuant ainsi les projets de Richelieu et de Napoléon, les deux seuls hommes à seconde vue qui aient réellement dominé la politique des temps modernes.

Les événements ont prouvé qu'un manifeste ainsi rédigé au mois d'août eût trouvé des sympathies en Europe, et que les peuples eussent adopté cette fois l'Évangile de la France. Jamais ils ne seraient venus fondre sur Paris; car cette guerre n'eût point été menaçante pour les territoires, et personne ne nous eût trouvés ambitieux à réclamer nos frontières. Le manifeste était un congrès tout fait, une sorte de protocole populaire, l'équilibre réel de l'Europe.

Et, le jour même où ce code politique aurait été publié, au moment où tout

était élan et enthousiasme en France, il fallait venir à la Chambre transitoire qui avait pris sur elle de faire un roi et une Charte, y apportant un budget, une loi d'emprunt, puis une brève et provisoire législation pour de nouvelles élections.

Un gouvernement aussi nationalement énergique eût été compris, parce qu'il répondait à tous les vœux du moment et conciliait les devoirs imposés par la nécessité avec les exigences de la légalité. La Chambre eût voté de confiance le budget, l'emprunt et la loi d'élection, parce que le budget et l'emprunt eussent été employés en présence d'une Chambre nouvelle bientôt nommée, armée de pouvoirs en quelque sorte plus étendus, investie du prestige de l'opinion publique, et dont enfin les actes n'eussent point été soupçonnés. Les révolutions modernes auront désormais leurs sources dans les assemblées qui ne représenteront pas fidèlement une nation.

Alors les élections eussent converti le mouvement matériel de la révolution de juillet en un mouvement légal. Il n'y aurait pas eu de colléges par les rues, parce qu'il y aurait eu des émeutes électorales. La fièvre eût continué dans une région intellectuelle, eût abouti à une haute pensée d'ordre. Elle se fût résolue par un espoir unanime, et, au lieu de faire tout attendre du ministère et de laisser accuser le pouvoir de lenteur, les citoyens eussent tout espéré d'eux-mêmes: ni le gouvernement ni le peuple ne se seraient démoralisés.

L'emprunt se serait fait presque au pair; car, à ce moment, les fonds n'avaient point encore baissé, et tous les capitalistes étaient fortement intéressés à maintenir le *statu quo* de la rente. D'ailleurs, aucune cause n'eût été donnée à la détresse, à la panique, au découragement extraordinaire enfantés par l'incapacité des ministres. L'emprunt et le budget votés eussent mis aux mains du gouvernement tous les fonds nécessaires à l'organisation de l'armée sur le pied de guerre. L'équipement de la garde nationale, les dépenses occasionnées par la guerre eussent alimenté les fabriques. Les commerces de consommation ne souffraient certes point. Nous ne sachions pas que l'on ait moins mangé, bu, couru, dormi, veillé, après Juillet qu'auparavant; peut-être même les messageries ont-elles gagné. Les préparatifs de guerre auraient donc augmenté les productions d'une immense quantité de commerces, réchauffé les transactions, et même entretenu le luxe, car toutes les manufactures se tiennent et prospèrent les uns par l'autre.

Alors le gouvernement n'eût pas commis la plus lourde faute qui, de mémoire d'économiste, ait déshonoré une administration; il s'agit des trente millions prêtés au commerce. Donner de l'argent à une industrie qui périt par pléthore, qui se trouve engorgée de marchandises, n'est-ce pas l'engager à produire encore? Il fallait moins prodiguer l'or aux négociants que leur donner les moyens d'en gagner. Il fallait créer des consommations, des débouchés, et non pas des productions plus considérables.

En l'absence de toute discussion et en présence des colléges électoraux assemblés, le cabinet aurait librement déployé ses moyens d'action. Le pouvoir se serait fortifié par l'exercice même du pouvoir, il aurait pu tendre à l'unité, et faire converger plus facilement vers une même pensée les liens de l'administration.

Enfin, Bonaparte a péri faute d'hommes, il avait tout emmené sur les champs de bataille, tandis que la Restauration a peut-être succombé sous le poids d'une génération inoccupée : il fallait marcher entre ces deux écueils. Or la dynastie

nouvelle, en entraînant sur les frontières la turbulente jeunesse dont l'ambition n'a pas peu contribué à entretenir notre effervescence, eût évité les criailleries, les sollicitations, les plaintes, les mécontentements de tant de jeunes hommes qui tous dédaignaient une préfecture.

Dans le système d'une prompte agression et d'une attitude hostile envers la Sainte-Alliance, il fallait nécessairement organiser une armée. A cette pensée, nous avons entendu beaucoup de gens, soigneux d'enterrer les fautes commises par les médecins inhabiles entre les mains desquels nous avons été mis depuis le mois de juillet, prétendre que notre état militaire nous interdisait la moindre démonstration belliqueuse.

Il y a certainement incapacité ou mauvaise foi dans ces assertions complaisantes.

Des journalistes, peu curieux de traiter à fond cette question, ont répondu aux niaiseries bureaucratiques par des peintures animées de nos campagnes au commencement de la Révolution, à l'époque où la France n'avait que des volontaires, des bataillons de réquisitionnaires, pris la veille au foyer paternel; le lendemain, soldats... Même en 1797, l'armée d'Italie n'avait ni souliers, ni vêtements, ni pain.

En août 1830, nous étions loin d'un tel dénûment. M. de Caux a déclaré récemment à la tribune, et sans y être contredit, que nous avions un million deux cent mille fusils, quatre cent mille armes blanches, onze mille bouches à feu, dix mille affûts, huit mille voitures, quarante et un million de cartouches, cinq millions de livre de plomb et dix-huit millions de livres de poudre.

Or il me semble qu'il n'est pas besoin d'avoir fait un stage dans les bureaux de la guerre pour concevoir que nous avions alors les éléments d'une lutte terrible. Les Polonais, avec dix fois moins d'armes, ont arrêté les armées russes, les ont vaincues, les ont détruites, et les malheureux n'avaient pas, comme nous, des peuples pour les seconder dans leur duel avec le colosse moscovite.

Mais, sans chercher si la révolution de juillet a désorganisé l'armée autant qu'on se plaît à le dire, sans vouloir prouver que la garde royale et les Suisses ont seuls abandonné des drapeaux, nous aborderons franchement la question de l'organisation vive et prompte d'une armée, comme aurait dû le faire un ministère de mouvement en proclamant la guerre.

Nous ne parlerons pas de l'excessive célérité avec laquelle ont reparu les gardes nationales sur tous les points de la France, avec quelle magie les citoyens ont retrouvé des uniformes et des armes... Il a fallu un certain talent d'incapacité pour arrêter cet élan, pour comprimer la vigueur dont la population était animée. A ce moment, les régiments fussent sortis de terre comme par enchantement : un homme de génie nous disait encore hier : « *La France est un soldat !* »

Nous, laissant de côté tous les miracles que les gens à chiffres, à visière verte, à cartons et à accolades, traitent de poësie, nous leur soumettons un projet d'organisation dont le mécanisme et la simplicité triompheront un jour à la tribune de tous nos préjugés militaires.

Rien n'est plus étrange que d'avoir un pied de guerre de quatre cent trente-huit mille hommes, avec une solde de paix qui doit coûter par année six cents millions. Cette situation excède nos revenus et ne nous permet d'emprunter qu'à des taux onéreux. Si la prospérité de quinze années doit être dévorée par

un jour de guerre, et si toutes nos ressources sont incessamment employées en dépenses militaires, en soldes, la législation doit formuler autrement l'impôt levé par la guerre sur la société et le rendre moins lourd par de sages, par de nouvelles combinaisons.

Il fallait donc que le gouvernement s'empressât de renoncer à d'anciens errements qui compromettent à la fois et le pouvoir et la sécurité de la France. Il fallait aborder franchement un système qui fût applicable au présent aussi bien qu'à l'avenir qui garantît la paix aussi bien qu'il eût donné les moyens de faire la guerre, si elle devenait une condition d'honneur ou de sécurité. Ce système consistait tout simplement à faire, pour nos armées, ce que la Prusse a fait pour les siennes, en constituant notre pied de guerre dans la garde nationale, comme cette puissance la place dans sa landwehr.

Ainsi, après les événements de Juillet, hors de tout esprit de parti, n'ayant en vue que le bonheur de la France, que sa tranquillité, et nous pourrions dire sa gloire, un ministre habile eût dû commencer par proposer une loi de recrutement qui comprît à la fois et l'armée et la garde nationale; qui rendît ces deux corps homogènes, inséparables; qui les constituât de manière à ce qu'ils se prêtassent un appui pour tous les temps, comme pour toutes les circonstances.

Alors nous n'eussions pas détruit nos cadres régimentaires, tant d'infanterie que de cavalerie; nous n'eussions pas consacré, dans le génie et dans l'artillerie, des organisations qui n'ont jamais été approuvées ni de l'armée, ni de la majorité des corps auxquels ces spécialités appartiennent.

Dans un système de gouvernement en harmonie avec la révolution de juillet, il n'y a de possible que les guerres d'intérêt national, des guerres dont tous les citoyens reconnaissent sympathiquement la nécessité; alors les armées doivent être essentiellement nationales. Or, pour qu'une armée soit telle, il faut qu'elle soit levée et entretenue de manière à ne pas compromettre l'existence et la fortune d'un pays. Ou un peuple sera tout entier soldat, sa destinée sera, comme à Rome, la conquête, et tous les citoyens seront appelés à partager un immense butin; ou l'impôt levé par la guerre sera, dans une société moderne, considéré comme un malheur dont il faut alléger le poids, comme un service rare, mais franc, auquel tout le monde doit prêter le bras. Or, si l'on examine l'organisation de l'armée actuelle et la composition de chaque corps; si l'on se rend compte de leur administration intérieure; si l'on assimile le nombre de nos troupes à celui que les autres puissances ont sur pied; si l'on compare les dépenses militaires des étrangers à celles que nous supportons, il sera impossible de ne pas reconnaître que notre pied de paix ne donne aucun moyen de faire la guerre; et que, si les contingents venaient se réunir au pied de paix actuel, ils constitueraient un système financier si vicieux, que la France courrait les risques d'une affreuse banqueroute, s'il n'était promptement changé.

Dans la situation actuelle des choses, il faut considérer la guerre comme si elle devait être générale. Est-ce avec quatre cent trente-huit mille hommes, qui n'en donneraient pas trois cent mille en ligne, qu'elle peut être commencée? Assurément, non. Il faut qu'une nation soit en état de lever pour sa défense au moins le trentième de sa population; ce qui suppose, pour la France, un million d'hommes et une dépense de deux milliards. A ce compte, trois ans de lutte ruineraient notre pays pour douze années.

Mais à qui prouverait-on que quatre-vingts cadres régimentaires pour l'infanterie, et cinquante pour la cavalerie, dix régiments d'artillerie et trois du génie, puissent être suffisants! Aussi est-ce avec force et conviction que nous nous élevons contre tout ce qui a été fait au ministère de la guerre par esprit de routine et d'aveuglement. Des généraux peuvent être de grands guerriers et ne rien connaître en administration. Peut-être est-il plus facile de gagner des batailles que d'être homme d'État. Le talent d'un bon administrateur consiste précisément à ménager, à fournir au moins de frais possible les richesses d'hommes, d'argent, de matériel, si hardiment risquées et dépensées sur les champs de bataille. Les meilleurs ministres de la guerre, à la tête desquels il faut mettre Louvois, Choiseul, Saint-Germain et Carnot, n'ont point commandé d'armée. Entre le général du champ de bataille qui remporte la victoire, et le général sédentaire qui l'organise, il y a la différence de la recette à la dépense.

D'accord avec la plupart des soldats-économistes qui, au retour des guerres impériales, ont médité sur l'organisation fautive de notre état militaire, et l'ont comparée à celle de la Suède, de la Russie et de la Prusse, nous aurions donc proposé, au mois d'août 1830, de composer ainsi notre armée :

Créer cent régiments d'infanterie de ligne à trois bataillons, dont les deux premiers auraient été composés de mille hommes chacun, et le troisième, d'un cadre qui serait momentanément entré dans la garde nationale, pour l'instruction de deux autres bataillons de mille hommes, soit que ces hommes appartinssent au contingent dû par la population en vertu de la loi de recrutement, soit que la garde nationale elle-même les prît dans la portion jeune et active mobilisée par la loi. Certes, cet appel de deux cent mille soldats nationaux eût été facile à faire dans notre premier moment d'enthousiasme, et eût naturalisé tout-à-coup le système de la landwehr en France.

La population actuelle est si fertile et si intelligente, que, parmi les citoyens, il se serait trouvé sans doute assez d'officiers et de sous-officiers pour instruire et permettre d'incorporer un troisième bataillon de gardes nationales aux régiments de ligne, et de former des dépôts régimentaires destinés à alimenter les bataillons de guerre. Cette organisation constituait un effectif d'infanterie de quatre cent mille hommes.

Savoir : trois cent mille soldats prêts à entrer en campagne, composés de deux cent mille hommes de l'infanterie de ligne et de cent mille hommes de gardes nationaux; puis les cent mille hommes des dépôts.

Une objection qui nous sera sûrement faite, c'est que tous les hommes qui appartiennent au contingent de l'armée ne font pas tous partie de la garde nationale : aussi leur incorporation n'y serait-elle que momentanée et seulement pour leur instruction.

Pour la cavalerie, nous eussions proposé : soixante régiments composés chacun de mille cavaliers et de cinq cents chevaux, qui sont suffisants pour l'instruction de mille hommes.

Quant aux cinq cents chevaux, qui eussent été nécessaires pour monter tous ces cavaliers en cas de guerre, chaque gendarme eût été chargé de fournir trois chevaux, y compris le sien, mesure qui a déjà été tant de fois employée, qu'elle n'est même pas susceptible de contestations.

En ce qui concerne l'artillerie, il aurait été facile d'adapter à toutes les gardes

nationales de France l'heureuse idée qui primitivement avait été conçue pour la garde nationale de Paris.

En ce qui concerne les troupes du génie, aucune augmentation n'eût été nécessaire, puisque trois régiments excèdent les proportions actuelles des autres armes.

Ainsi l'on voit qu'en soldant seulement :

Pour l'infanterie, deux cent mille hommes, plus le cadre d'un troisième bataillon;

Pour la cavalerie, soixante mille hommes, et ne nourrissant que trente mille chevaux;

Pour l'artillerie, vingt mille hommes et quinze mille chevaux;

Pour le génie, cinq mille hommes;

Le gouvernement aurait obtenu un pied militaire de cinq cent mille hommes, au lieu de quatre cent trente-huit mille, et une économie d'au moins *trois cents millions* que nous coûte la fausse et prétentieuse activité du ministère de la guerre; car nous sommes en mesure de prouver, par des calculs irrécusables, la réalité des bénéfices de notre système, et de démontrer que la France paye de trois cents millions l'éphémère popularité d'un ministre. Aussi appelons-nous de tous nos vœux un examen approfondi sur notre organisation, méditée par un lieutenant-général qui a toujours fait partie du conseil supérieur de la guerre.

Alors la garde nationale contiendrait toujours les éléments et les ressources du pied de guerre. Nous réaliserions la pensée singulièrement économique d'une armée nationale, dans ses foyers, et d'un cadre souple, élastique, pour ainsi dire, qui permettrait à la France d'étendre, d'après la jurisprudence militaire de nos voisins, le pied de paix au pied de guerre sans les accroissements énormes de dépenses dont nous sommes les victimes.

En ce moment, nous jouons le plus triste jeu possible avec l'Allemagne et la Russie; car, là où nous risquons un milliard, la coalition ne met sur le tapis que cinq cents millions au plus.

Au mois de juillet, après la destruction subite des abus de notre système militaire, l'organisation que nous proposons eût été soudaine et sympathique. Cette grande pensée eût été comprise, adoptée avec la rapidité de l'éclair, Aujourd'hui, les seules guerres possibles étant, comme nous l'avons fait observer, des guerres nationales, le peuple ne se battant plus, pour ainsi dire, que pour son propre compte, ce mécanisme militaire, inexécutable chez nous, dans un système despotique, devient une chose toute simple, quand une assemblée et un gouvernement représentent réellement le pays.

Aussi, dans l'enthousiasme où nous étions, l'armée eût tendu la main à la Pologne, pendant que d'autres bataillons eussent à la fois marché vers l'Italie et le long du Danube. Ces routes-là nous redevenaient tout-à-coup familières; car, chaque soldat sentant sa brillante mission de gloire et de liberté, les baïonnettes eussent relui d'intelligence.

Devant une politique aussi ferme, une attitude aussi énergique, à ce pas agressif fait avec audace, en présence d'une nation conduite par les restes de nos gloires impériales, et peut-être par quelque grand capitaine qui sommeille dans les derniers rangs de l'armée, l'Europe ne se serait-elle pas au moins consultée? Les souverains, au lieu de marquer tant de répugnance à notre nouveau gouvernement, n'auraient-ils pas assemblé promptement un nouveau congrès

de Vienne pour en réformer les actes? Épouvantés des révolutions de Belgique, d'Italie et de Pologne, qui eussent surgi tout-à-coup, les cabinets par lesquels nous avons été dépouillés auraient, sans effusion de sang peut-être, pactisé avec notre agression morale; nous aurions obtenu maintenant nos frontières; la nouvelle dynastie eût gagné ses éperons, se serait popularisée, aurait recommencé Napoléon sans la tyrannie. Elle serait apparue aux peuples comme une protection sublime, comme une espérance. En quittant la tribune, Chateaubriand n'avait-il pas dit à cette monarchie de la veille : *« Il faut vivre de gloire ou de lois d'exceptions. »*

Un ministère vraiment national n'eût-il pas dû agir ainsi? Ces combinaisons législatives, ces mesures d'administration se commandent et se déduisent naturellement les unes des autres. Il n'y a rien là de bien merveilleux. Ce plan a été mille fois dit et pensé par vingt personnes sur cent, et c'est peut-être parce que le bon sens courait à pied dans les rues qu'il n'était pas avec les conseillers de la couronne.

Or, si l'on étend la politique des deux ministères et leurs actes parlementaires ou administratifs sur cette politique, il est facile de voir qu'elles n'ont rien de cohérent ensemble. Elles ne se touchent par aucun point. Jamais le cabinet du Palais-Royal n'a émis une pensée de mouvement. Il a vécu tant qu'il a pu sur l'enthousiasme des journées de Juillet, sur les souvenirs de la révolution de 1789. Il ne s'est associé à celle de 1830 que par des paroles, et n'a vu d'autre lien entre elle et lui que la couronne, le seul anneau que, dans les premiers jours, il eût été politique de dorer par quelque gloire.

Mais la guerre n'était point la pensée de ministres qui se moquaient des principes de Juillet, qui les bafouaient en secret et les mystifiaient diplomatiquement. Ainsi Juillet triomphe malgré eux en Pologne; Juillet est battu par toute l'Italie; Juillet acceptait la Belgique, et nos ministres l'ont refusée. Ils ont fait du principe de non-intervention la jonglerie politique la plus odieuse, une sorte de paravent derrière lequel ils se sont mis à genoux pour mendier la reconnaissance de la Russie. Ils ont voulu maintenir les actes du congrès de Vienne, au nom de *Louis-Philippe*, et en laissant la Belgique se séparer de la Hollande!... N'est-ce pas une pitié?... La maison de Bourbon, avec laquelle nous divorcions, et la Belgique comme place forte de la *Sainte-Alliance*, étant les clefs de voûte du système diplomatique bâti à Vienne, tout croulait alors devant la Belgique et la France libres. Mais notre politique s'explique facilement si l'on vient à penser qu'il se trouvait dans le premier cabinet trois hommes de la Restauration, et qu'aujourd'hui le nouveau ministère, si tant est qu'il soit nouveau, en contient quatre! Aussi les lois présentées continuèrent-elles le système de la Restauration. Des ministres posaient, au nom de la *liberté* et de la *patrie*, les questions de gouvernement pour lesquelles Charles X avait succombé. La Chambre était hostile à la presse, et il y avait dissidence entre l'extrême gauche et le ministère. La Chambre était grosse d'une Charte et d'une dynastie, voilà tout. Elle n'avait pas en elle assez de capacités pour enfanter un gouvernement, peut-être avait-on peur de laisser se développer la vigueur que nous avions montrée en Juillet! Un fait constant, et qui ressort des journaux ministériels mêmes, est une *indécision* réelle dans le gouvernement, d'où venait une faiblesse désorganisatrice, car la faiblesse est le résultat de l'indécision. Or quel mal profond n'a pas causé l'oscillation du pouvoir! Il n'y avait alors de certain que l'incertitude.

Comme tous les esprits faibles, alors le gouvernement n'a pas fait un acte qui n'emporte les caractères d'une demi-mesure. Il n'existe pas de loi qui soit virile, pas une qui soit complète. Elles sont toutes faites à la hâte, le lendemain, pour l'événement de la veille; et aucune n'a trait à la défense du territoire. C'est un pouvoir enfant qui jouait à tous les jeux, excepté *à la bataille.*

La loi sur la garde nationale fut nécessitée par l'enthousiasme des citoyens. Ils avaient le sac sur le dos avant qu'on pensât à les mobiliser. Si le ministère de la guerre n'eût pas existé, si l'on eût laissé le peuple suivre son allure, il eût marché droit au Rhin; et, profitant de la stupeur européenne, la France aurait ressaisi elle-même ses frontières. Le 1[er] septembre, il y avait encore de l'enthousiasme; mais, le 1[er] novembre, il était déjà remplacé par une indifférence curieuse à observer. Les événements de Belgique, ceux de Pologne vinrent réveiller nos sympathies, nous rendre un espoir de guerre après lequel nos imaginations couraient comme un vaisseau cherche la brise, mais le gouvernement se fatiguait à courir après les fantômes qu'il créait. Comment un ministère qui avait peur de dix hommes vus à la Glacière, d'un attroupement de cinquante ouvriers, et qui montait à cheval pour suivre une république fantastique, pouvait-il voir jusqu'aux frontières?...

Les titres d'un roi sont sur les champs de bataille, et Louis XVIII, Charles X, eux-mêmes, savaient comprendre cette nécessité royale. Jamais plus belle campagne, guerre moins dangereuse à risquer pour un souverain, ne s'était offerte. La Restauration la rêvait, nous disent les anciens ministres du roi déchu; et nos ministres soi-disant nationaux se sont refusés à prendre nos frontières naturelles, sous prétexte que les mines de charbon de nos banquiers, les draps et les calicots de je ne sais quels patriotes eussent été dépréciés. Enfin, nous avons menti à quatorze siècles de générosité, nous avons comprimé nos sympathies en n'allant pas au secours de la Pologne, en ne lui rendant pas le sang qu'elle nous avait prêté jadis. C'était tout à la fois une ingratitude et une faute.

Et ne croyez pas que cette dissidence entre le système puissant de la guerre et les actes du gouvernement soit une invention de libelliste; notre accusation, un mouvement oratoire. Voici les faits.

Au lieu de faire un manifeste qui nous relevât à nos propres yeux, la deuxième loi votée après celle sur les blessés est une loi de méfiance; elle prescrit un serment inutile; la troisième, sur les consignations commerciales, est une loi désorganisatrice, car elle révélait et proclamait une faillite générale. Au lieu de proposer un emprunt, le ministère demandait quoi?... cinq millions de crédit. Ces petits hommes donnaient ainsi leur mesure. — Ils perdaient un temps précieux à rappeler des bannis qui rentraient sans loi; à songer aux réélections, quand il fallait dissoudre les Chambres. Enfin, ils législataient comme par un beau temps de Restauration, appliquant le jury aux délits de la presse, révoquant la loi du sacrilége tombée en désuétude, et donnant trente millions au commerce. Ils s'occupaient des grains, de la répression de la presse. Trois mois alors furent ainsi perdus. Rien n'annonçait que le gouvernement songeât à la haute question à laquelle son existence était soumise. — La loi sur les fortifications est du 30 mars, elle est d'hier. Il a fallu laisser tout dépérir pendant six mois et nous avoir ruinés pour penser à demander deux cents millions aux forêts et des crédits extraordinaires. Le 11 décembre, cinq mois après la révolution, le ministère pensait à faire un appel sous les drapeaux; il demandait

quoi?... quatre-vingt mille hommes! Ces hommes inhabiles s'occupaient de la puissance puérile exercée par les placards mis au coin des bornes, au lieu de penser à placarder la Charte de Juillet en Europe. Tout fut mesquin, étroit. En lisant le bulletin de leurs lois, une âme généreuse étouffe comme un prisonnier dans un cachot trop petit. Et ils ont accusé les patriotes d'avoir ameuté les citoyens... Le principe des rassemblements était dans les mensonges perpétuels des ministres, qui rétrogradaient plus effrontément encore que la Restauration.

Voilà leurs actes jugés relativement à une pensée de guerre qui, dans les premiers jours de notre nouvelle ère, consonnait dans tous les cœurs; nous allons maintenant les traduire devant le système de la paix.

III

DE LA RÉSISTANCE.

Il y avait certes de la hardiesse et une pensée gigantesque dans le système de la paix, ingénieusement nommé le parti de la *résistance*. Nous n'accuserons pas ici les hommes d'État qui conçurent cette sagesse d'avoir voulu faire rebrousser chemin à leur siècle, nuire au progrès des idées et rapetisser la Révolution.

Résister au mouvement, c'était laisser l'état social dans la situation prospère où la Restauration l'avait mise, tout en le délivrant des incertitudes dont il était tourmenté; c'était reprendre les travaux, les embellissements, les ouvrages commencés, et réaliser ce mot de représailles devenu populaire : « Il n'y a que trois Français de moins! »

Mais, pour réussir dans une entreprise aussi vaste que celle de commander à un flot populaire, à une révolution, il fallait un homme de talent qui, tout-à-coup, prît hardiment les rênes de l'État. Cette immense pensée devient féconde dans un seul cerveau; mais, dans sept, elle est impuissante et stérile.

Une révolution promet toujours beaucoup plus qu'elle ne tient. Or l'homme qui accepte l'effroyable fardeau du pouvoir, au moment où tout un peuple s'imagine ne plus avoir à sentir le pouvoir, doit, pour faire passer une nation, de l'anarchie momentanée de son insurrection, à un état d'ordre, se réserver au moins la faculté d'agir librement et promptement; car plus la commotion a été vive, violente, plus il faut de despotisme pour restituer à la chose publique les caractères de la paix et de la tranquillité. Ainsi, lorsqu'une révolution ne marche pas droit à la guerre, situation exeptionnelle où les sacrifices paraissent naturels aux citoyens et qui ne leur permet pas de voir la dissemblance existant entre leurs espérances et les effets, la conséquence immédiate d'un mouvement qui gravite à la paix est une sorte de dictature.

Si ce raisonnement est juste, le *lieutenant-général du royaume* nommé au mois de juillet devait, lui ou son ministère, se procurer deux mois de tyrannie, au profit du roi *Louis-Philippe* et du salut de la France : puisqu'ils recevaient des conditions, ils pouvaient certes bien en stipuler les clauses nécessaires à l'assiette d'un gouvernement.

Alors, pour proclamer hautement le système de la paix, la Chambre elle-même aurait accepté les traités de 1814-1815, parce qu'il n'y avait pas d'alternative entre les déchirer ou s'y soumettre. Cet acte de prudence eût pris un

caractère national et n'aurait point laissé au gouvernement la responsabilité d'un système à chercher à travers mille tâtonnements. Indiquée par la majorité, la politique du ministère eût été inattaquable.

Il n'y avait point à hésiter. Ou la Chambre était investie des pouvoirs nécessaires pour faire un roi, ou la nation la reniait comme interprète de ses vœux. La première hypothèse ayant été adoptée, il fallait demander à la législature toutes les ressources nécessaires pour introniser, avec la royauté nouvelle, le système sans lequel elle ne croyait pas pouvoir exister.

Puisqu'il était dans la destinée du cabinet de tromper la nation avec les grands mots de *protocole* et de *non-intervention*, au moins devait-il tromper avec habileté, au profit du pouvoir et du peuple tout ensemble; car ce que la France pardonne le moins, c'est la faiblesse et la niaiserie : Napoléon et Charles X sont là comme deux exemples.

Alors il fallait combiner des mesures législatives qui eussent réprésenté l'équivalent d'une dictature. Or, le despotisme se résolvant toujours par l'absence de toute discussion et par un grand pouvoir financier, un véritable homme d'État aurait eu pour but d'étouffer, sans compromettre sa popularité, l'antagonisme de la presse, d'éteindre les discussions stériles de la tribune, et d'avoir un immense crédit extraordinaire.

Puis il eût nécessairement fait, dans son gouvernement, un lit de repos au moment de la grande semaine.

De là quatre mesures promptes et décisives :

Présenter une loi d'élection qui eût donné toute espérance à la nation en réalisant le vœu d'une représentation réelle émis par la France. Il fallait incarner le pays dans l'électorat en considérant *la famille* comme la première aggrégation sociale; puis la commune, le canton, l'arrondissement et le département. Un homme habile eût fractionné le mouvement électoral. Tous les *chefs de famille* frappés d'une contribution quelconque eussent donné mandat à des *électeurs* payant un cens sagement déterminé, pour nommer, par canton, un député auquel la loi n'aurait imposé que l'obligation d'avoir vingt-cinq ans, de n'être frappé d'aucune incapacité, et ces incapacités étaient faciles à prévoir. L'électeur, offrant seul les garanties qui se résumaient dans le député, devait payer seul un cens, tenir au sol, à l'industrie, à la pensée; n'était-ce pas faire surgir une assemblée des entrailles mêmes de la nation?...

Ainsi, la part de la révolution de Juillet était large. En constituant une assemblée sur ces bases, le pouvoir léguait à l'avenir les moyens de réaliser, sans secousses, les promesses de la révolution; tandis que, pour le moment présent, il obtenait, en retour de sa franchise, trois mois de silence et de tranquillité.

La dissolution de la Chambre, étant la conséquence de cette loi, faisant taire le parti qui voulait, logicien rigoureux, la destruction d'une législature dont le mandat devait être renouvelé.

Alors il fallait apporter à la fois un budget et proposer un emprunt.

Présentées simultanément, ces trois lois répondaient à trois nécessités : le code électoral apaisait la révolution et dissolvait les Chambres; le budget permettait de ne pas interrompre le cours des choses administratives; l'emprunt comblait le vide du Trésor. Ne fallait-il pas un emprunt pour organiser une armée nationale, pour jeter la population dans de grands travaux industriels, pour continuer les canaux commencés et en ordonner de nouveaux, s'il en était besoin?

Au moment de la révolution, trois projets, étudiés par d'habiles ingénieurs, embrassaient trois bassins sur cent quatre-vingt-six lieues de longueur: à savoir le canal latéral à la Basse-Loire, le canal de l'Essonne* et le canal latéral à la Loire-Supérieure. Deux de ces entreprises avaient leurs capitaux prêts ; mais, à la honte éternelle de notre système de centralisation, les projets sont encore en question devant un *conseil des ponts et chaussées* que nous signalons comme le plus admirable *rémora* de l'industrie et des progrès. Ne devait-on pas, loin de les entraver, faire des concessions avantageuses aux concessionnaires, et même leur prêter de l'argent pour aider des entreprises si nécessaires à notre prospérité intérieure, et qui offraient des garanties réelles, des sûretés hypothécaires par leurs terrains et leurs constructions? En un mot, il fallait travailler sur les routes de terre, de fer et d'eau.

L'emprunt, si petit qu'il fût, empêchait la baisse des fonds; car, en août, il eût été conclu à quatre-vingt-quinze francs au moins; alors les étrangers n'eussent pas retiré leurs capitaux, et l'argent n'aurait pas déserté notre marché.

La Dissolution de la Chambre eût laissé le gouvernement libre d'agir, sans être obligé de venir chaque jour se commettre avec les ambitions de la tribune. Croyez-vous que, durant l'intervalle d'une session à l'autre, pendant les préoccupations électorales, vous eussiez eu devant vous le parti de ces avocats qui veulent recommencer Roberspierre? Dans le calme, un ministère aurait destitué vingt préfets sans bruit et sans scandale. Fonde-t-on un système de gouvernement en allant chaque jour se justifier à la tribune de ses actes bons ou mauvais?

Enfin, un ministre habile eût réduit la liberté de la presse à jouer le rôle d'un roi constitutionnel : inhabile à faire le mal, instrument perpétuel du bien social.

Aujourd'hui, la presse représente toute l'intelligence humaine, et la civilisation elle-même. Elle est impuissante et vide aussitôt qu'elle plaide pour un intérêt fictif. Elle doit, pour vivre et pour être un pouvoir, parler au nom d'un besoin. S'exprime-t'elle dans un intérêt personnel, nous ne l'écoutons pas. Sentinelle active, elle remplace la police, protège tous les citoyens, comme cela se voit merveilleusement en Angleterre. La presse est donc une puissance à laquelle il faut obéir, car elle est l'expression de la volonté générale qui vous fait roi ou vous nomme ministre. Le journalisme est la *gueule* de bronze où, jadis, le sénat de Venise puisait sa sagesse. Aujourd'hui, les journaux sont des commis qui discutent d'avance, au profit du pouvoir, tous les actes du gouvernement, les pressentent, les lui indiquent, espèce de *junte* perpétuelle. La condition d'un ministre est donc de lire, tous les matins, l'immense rapport que lui font des hommes du premier mérite, et de choisir le meilleur avis. Il n'y a donc plus de civilisation, de gouvernement possibles sans le journalisme. Il faut le subir comme on subit l'intelligence elle-même, car il est la *raison* des peuples. Mais, entre écouter un conseil et se trouver écrasé par une puissance, il y a toute la distance de l'anarchie à l'ordre; une extrême liberté tue la liberté. Voilà la maxime la plus vraie que nous aient léguée les révolutions. La Restauration a succombé pour ne l'avoir pas comprise. Défendez le *Bon sens du curé Meslier,* il s'en vendra par milliers; laissez-le vendre, le public n'en voudra plus. Selon nous, émanciper la presse, c'était lui ôter sa force. Douze journaux qui se partagent la France, sont douze pouvoirs, aussi forts,

plus puissants même que les sept ministres, car ils les renversent et restent toujours debout; tandis que cent journaux ne sont plus à craindre, parce que leur influence est salutaire et nullement nuisible. Cent journaux à dix mille abonnés ne sont rien, mais dix journaux à dix mille abonnés sont tout dans un État.

Il fallait donc, dans l'intérêt de la civilisation et de l'instruction, renoncer aux trois ou quatre misérables millions que rapportent les journaux, les libérer du timbre, ne leur demander qu'un centime de droit de poste, ne point exiger de cautionnements, arriver à faire éclore un millier de journaux, et surtout ne jamais les persécuter. Un procès fait à propos d'un article n'est pas seulement une niaiserie, c'est une faute. Un homme de talent persécuté est toujours plus fort que le pouvoir. En sacrifiant donc quatre millions d'impôts faciles à retrouver, un sage calculateur politique eût détruit le journalisme. Il aurait vu naître autant de feuilles publiques que d'intérêts, que de nuances d'intérêts, et le ministère eût pu à vil prix, contre-balancer les effets de la presse par des publications peu coûteuses. Nous écoutons un homme seul à la tribune; qu'il y en ait dix, et personne ne leur prêtera l'oreille. Faites crier à un sou, dans Paris, tous les jours, l'opinion publique, bientôt nous passerons tous devant sans y prendre garde, et, au lieu de réfléchir la pensée d'un journal, chaque cityen aura la sienne propre à exprimer. Or il n'y a que la réunion de toutes les pensées qui soit dangereuse, et cette force énorme a été soigneusement érigée en priviléges par le ministère. Il nous a semblé voir des malades entretenant le mal qui les tue. Notre système fut adopté au commencement de la révolution, et l'action de la presse y était nulle. Aujourd'hui, elle doit être un moyen de gouvernement; c'est une institution qui, en paix, aide la civilisation et, en guerre, remplace la voix terrible de Danton pour pousser un peuple à la défense de son territoire.

En se délivrant ainsi de l'antagonisme des journaux et des éloquences de la tribune, un gouvernement eût pu marcher dans sa force, car il se serait constitutionnellement emparé de toutes les hautes positions nécessaires au pouvoir. Au lieu de jeter toute la population aux frontières, il l'eût précipitée dans le travail. N'était-ce donc rien que la colonisation de l'Afrique à continuer, une marine à faire, des routes et des canaux à entreprendre? Il y avait une immense volonté en France au mois d'août; nous ne connaissions alors ni carlistes, ni légitimistes, ni républicains, ni mouvement, ni résistance.

L'incapacité ministérielle a créé ces partis, par une foule de fautes graves.

D'abord, le ministère a commis l'incroyable imprudence de ne pas faire évader les anciens ministres. Fouché eût certes, dans cette occurrence, savamment conspiré contre lui-même, afin de ne pas avoir à soutenir un semblable procès. Il valait mieux se faire une blessure que de risquer son suicide. Un homme habile n'eût donc point eu à combattre les émeutes de décembre et à plaider son existence dans les rues, à marchander la paix avec des inconnus.

Puis, quand un homme veut faire reposer un pays encore tout tremblant d'une tourmente, et lui procurer la paix, il a soin de n'y menacer aucune

existence. Or le lendemain de son avénement, le nouveau pouvoir s'est menti à lui-même, et s'est aliéné une grande quantité de familles et d'intérêts.

Le principe de la révolution de Juillet, relativement à la royauté, n'était-il pas de substituer l'*hérédité* à la *légitimité*, l'*élection* au droit divin ? L'Hérédité, devenant une institution fondamentale, devait être sacrée partout où elle se rencontrait. Or elle n'était nulle part que sur le trône et à la Chambre des pairs. En la consacrant pour la Royauté, la loi la mettait en question pour la pairie. Ce fut plus qu'une inconséquence.

Des existences acquises furent brisées, sans respect pour les droits des tiers. La Chambre des députés bannit Charles X pour s'être parjuré, et la Chambre se parjura. En véritable justice, n'était-ce pas chose évidente que la faculté donnée au roi par la Charte de 1814 de faire des pairs à volonté? Or les pairs créés par Charles X étaient, certes, légitimement nommés, et jamais droit ne fut mieux acquis que le leur.

Ou la Charte a été violée depuis dix ans, et tout est illégal en France dans cette période décennale; alors il faut renier le trois pour cent, et rayer les quatre cent millions de la guerre d'Espagne; ou il faut accepter tous les actes de législature jusqu'au 25 Juillet. Dans ce système, les pairies détruites et les fonds communs étaient aussi sacrés que les rentes de trois pour cent inscrites au grand-livre.

En laissant attaquer une centaine de familles considérables, dont les droits étaient inattaquables, auxquelles une loi ne pouvait pas ôter une existence qui ne dérivait pas d'une loi, mais d'une charte, le gouvernement a semé tout-à-coup les germes d'une fatale discorde. De ce jour-là, il y eut des légitimistes et des mécontents.

Expliquons-nous. Ou la France voulait être en république, ou elle désirait rester monarchie constitutionnelle. L'élection de Louis-Philippe a tranché la question. Alors, il n'y a pas de monarchie constitutionnelle possible, ni de royauté durable sans une Chambre héréditaire. Quand Richelieu abattit la féodalité, quand Louis XIV se soumit la noblesse, quand Louis XV détruisit les parlements, ils renversèrent les pouvoirs intermédiaires qui séparaient le trône du peuple. Or, quand un roi se trouve en présence d'une nation, il est bientôt dévoré par elle. Il doit nécessairement périr. A quoi nous servirait l'histoire, si ce tableau concis devait être contesté? Mettre un roi seul devant son peuple, c'est le livrer à de prochaines fureurs, le prédestiner au martyre, car sa souveraineté et celle de la masse sont incompatibles. L'une des deux est la plus forte et tue l'autre. Égales, il y a lutte perpétuelle dans laquelle les avantages remportés mènent à une haine qui se termine par un duel à mort.

Résoudre le gouvernement par une assemblée unique et un trône, ou par un trône et deux assemblées dont le principe serait également l'élection, système qui aboutit à fractionner seulement la même assemblée, n'est-ce pas recommencer volontairement nos malheurs?...

La Chambre des pairs, dont nous n'aimons pas plus les priviléges que nous n'aimons l'impôt ou l'obligation de quitter nos études pour marcher à la frontière, est donc une nécessité de notre gouvernement. Elle constitue une sphère intermédiaire qui garantit le trône des séditions; c'est un pouvoir modérateur, et il sera grand et fort, comme un contre-poids qui doit balancer toute une machine.

Dans cette Chambre seulement se trouvent les garanties de stabilité que réclament tous les propriétaires. Aussi les titres devraient-ils être réservés aux pairs, et leurs richesses seront-elles héréditaires, parce qu'elles sont un gage d'indépendance.

L'Organisation d'une pairie nationale est une question de détail que nous traiterons ailleurs.

Ici, nous sommes logicien sévère et sans passion; nous remplissons un devoir de conscience, et nous jetons la voix de l'expérience à travers les vœux insensés d'une foule passionnée, au risque d'être accusé d'aristocratie, quoique nous ne soyons que sincèrement historien. Nous prenons la société telle qu'elle est et nous ne la faisons pas.

L'aristocratie, si tant est que ce mot soit vrai en France, où elle ne représente aucun privilége, avait abandonné la branche aînée des Bourbons avec assez d'insouciance. Elle était ou lâche ou de bonne foi.

Lâche, elle était perdue en France; de bonne foi, son influence devenait précieuse au nouveau gouvernement; mais sa méfiance a été tout-à-coup justifiée par l'attaque inconsidérée que se permit la Chambre élective contre la Chambre héréditaire. Abattre la pairie ou la mettre en question, c'était, pour la plus forte partie de la haute propriété, jeter les fondements d'une république. Alors le parti des légitimistes a pris de la consistance, parce que, pour eux, la *légitimité*, l'*hérédité*, la *pairie* n'est que le symbole de la *sécurité*, de la *stabilité*.

L'Orateur qui a défendu l'inamovibilité de la magistrature aurait dû, pour être conséquent avec lui même, protéger la pairie. Un homme d'État qui eût voulu détruire l'*hérédité* dans la Chambre haute aurait dû, en juillet, la respecter comme on respectait l'ordre, et par la même raison que l'on rétablissait la garde nationale.

En cherchant à réaliser toutes les économies que promettait la chute d'une administration accusée de gaspillage, un premier ministre eût naturellement adopté le système d'organisation militaire que nous avons développé dans le paragraphe précédent. Or, comme le principal avantage de ce cadre est de tenir un pays toujours prêt à passer d'un état de paix économique à un immense développement de forces militaires en cas de guerre et sans de grandes dépenses, le parti de la guerre n'eût réellement pas existé.

Nous croyons avoir démontré jusqu'à l'évidence qu'en prenant les mesures d'ordre dont nous avons présenté l'ensemble, un ministère eût facilement maintenu le pays dans un état de paix. Quelle est la cause de nos émeutes ou de nos oscillations qui ne se trouve éteinte par la puissance de ce système énergique? En demandant à la Chambre un Roi, une charte, un budget, un emprunt, un code électoral transitoire et une loi de recrutement, la dissolution de la législature eût été pressentie par la France; et alors, le parti qui dénie à la Chambre la légalité de ses actes eût gardé le silence. La dissidence entre l'extrême gauche et le gouvernement aurait-elle éclaté, si la Chambre eût franchement accepté les traités de 1815? En laissant juger les ministres par contumace, auriez-vous eu les émeutes? En ne livrant pas la Chambre des pairs aux hasards de l'avenir, eussiez-vous eu la bouderie du faubourg Saint-Germain? En ne touchant à aucun des droits consacrés par les lois, auriez-vous subi le mécontentement des carlistes? Armés d'un large emprunt, n'auriez-vous pas pu soulager le commerce? En l'absence des Chambres et avec les

mille journaux qui seraient nés de l'émancipation complète de la presse, n'auriez-vous pas, sans danger, rejeté la responsabilité des déterminations relatives à la Belgique sur la Chambre nouvelle ? N'ayant de parti, ni de mouvement, ni de résistance, ni de légitimistes, ni émeutes, la rente aurait-elle failli ? Nulle incertitude n'existant sur le plan suivi par le ministère, les transactions eussent-elles été subordonnées aux renaissantes émotions d'un gouvernement qui ne marchait dans aucun sens ? Et laissant attendre d'une Chambre nouvelle les améliorations demandées, chaque intérêt n'eût-il pas été endormi dans ses exigences ? En laissant la lettre de M. de Kergorlay se perdre dans le torrent de la presse, qui passe si rapide, le roi, la dynastie eussent-ils été mis insolemment en question par un tribunal ? Assis sur la force d'une landwehr nationale et sur un million deux cent mille baïonnettes, notre diplomatie n'eût-elle pas été bien venue à dire, au nom d'un peuple prospère et tout armé : « Nous maintenons les traités, même honteux, mais malheur à vous, si !... »

Aucun des actes ministériels ne se rattache réellement à un plan de paix. L'Idée de la résistance a été plutôt un thème oratoire qu'un système. Les premiers hommes qui arrivèrent au pouvoir se noyèrent dans je ne sais quels détails petits, au lieu d'annoncer un ensemble, une pensée mère. Ils ont tout-à-coup voulu savoir si le gouvernement avait des ennemis. Ils ont demandé un serment, niaiserie usée ! C'était douter de soi-même. Ils discutèrent au lieu d'agir, les uns voulant s'appuyer sur la Révolution, les autres cherchant à la comprimer. C'était se défier du peuple. Ainsi tout-à-coup, la haute propriété, l'administration et le peuple furent menacés, dans la *pairie*, par le *serment* et par la volonté que manifestèrent les ministres de résister à ce qu'ils nommaient le *mouvement*. Or la France est, de tous les coursiers, le plus intelligent et le plus habile à reconnaître si le cavalier qu'elle porte est capable de manier ses rênes. Elle le jette à terre dans une ornière de plaisanteries où il se couvre de ridicule.

Ici, la moindre incapacité produisait une effroyable misère. Or, la misère est venue. Les partis ont été créés par le ministère. Un parti prend toujours un gouvernement en faute ; car, pour être *parti*, pour exister, il doit répondre à un besoin méconnu, à des intérêts froissés. Or nous avons montré clairement les *existences* que les actes ministériels ont inquiétées ?

Le ministère a été une espèce de gymnase où chacune des célébrités du libéralisme, vieillie par la révolution de 1830, est venue tirer au mur, manquer de touche, et sortir appauvrie de sa gloire, sans avoir fait le moindre bien au pays. La petitesse de ses actes en présence d'événements si grands a déconsidéré un gouvernement dont le début devait avoir je ne sais quel charlatanisme de force et de précision. Jeune, il était déjà vieux. Aussi naguères, le pouvoir était à l'encan, et les portefeuilles se colportaient d'hôtel en hôtel.

Fatigués d'oscillations sans résultat, de belles phrases sans systèmes et de tant d'hommes d'esprit sans plan, sans idée fixe, nous tombâmes dans une effroyable indifférence. Peu nous importe que le gouvernement se discute au Palais-Royal ou dans le comptoir d'un banquier : nous ne croyons pas à un gouvernement qui, dans trois mois, sera refondu, sera saisi par quelque main puissante et jeune ; car la France est lasse des embrassements de tant d'eunuques politiques.

En nous résignant au système de la résistance, nous obéissons à je ne sais

quel épouvantable égoïsme de nation. Puisque nous imitons le cabinet de Saint-James, qui traduit toutes les questions continentales par une équation algébrique et cherche ce qu'il y peut gagner, au moins fallait-il avoir tous les bénéfices de la lâcheté.

La faiblesse est ordinairement rusée, c'est une femme, or la nôtre a été sotte. Enfin, nous avons été plus agités que si nos armées eussent marché sur l'Elbe et sur le Danube; notre commerce a été plus maltraité en paix qu'il ne l'eût été en guerre; nous payons les contributions de guerre, et nous n'avons pas un seul des bénéfices de la paix.

Quelle paix! elle nous coûte un milliard de dépréciation sur notre capital social, six cents millions de dépenses extraordinaires, et des impositions odieuses.

Les ministres ont essayé de justifier les inconséquences de leur conduite en les expliquant par l'instabilité des événements extérieurs. Singulier syllogisme! Ils refusaient de sympathiser avec les révolutions qui surgissaient quand on les leur montrait comme des auxiliaires de notre agression, prétendant que nous devions rester indifférents à ces mouvements, et ils y voyaient la cause de nos troubles intérieurs.

Tout en gouvernant pour la paix, nos ministres ont créé deux oppositions : l'extrême gauche et la droite. Ne valait-il pas mieux marcher dans sa force, appuyé sur une des deux oppositions; car le centre est un moyen de gouvernement et non pas un système. Ainsi, le ministère a mis le pouvoir dans l'ornière de la Restauration. L'une des deux oppositions doit nécessairement grandir; car il est dans la nature des oppositions de s'appuyer sur l'avenir, tandis que le gouvernement ne voit que le présent : Si le ministère continuait de marcher dans ce système, il trouverait un autre Holy-Rood au bout. Aujourd'hui, les trônes ne périssent plus dans le sang, mais par l'indifférence. C'est une espèce de conspiration en plein jour, publique, qui ne sait verser que des mépris, et sa voix est le silence.

Les actes du ministère ne répondent donc ni à un vrai système de guerre, ni à un franc système de paix; aussi l'opinion a-t-elle spirituellement nommé la pensée du gouvernement un *juste milieu*; c'est-à-dire une ligne également éloignée de la paix et de la guerre, un principe tournant sur lui-même, et qui, dans la sphère politique, se trouve à l'extrémité de toutes les extrémités.

Nous allons donc examiner maintenant quels sont en ce moment les résultats de ce gouvernement bicéphale, auquel nous avons dû la *monarchie tempérée par des émeutes.*

IV

DU JUSTE MILIEU.

L'histoire de la Restauration nous montre la branche aînée assise au milieu d'un dilemme.

La *camarilla* disait au roi : « Si vous cédez une fois au libéralisme, il vous mènera de concession en concession jusqu'à l'échafaud, parce que le libéralisme est la Révolution masquée. Ne recommencez donc pas Louis XVI... »

Les ministres constitutionnels s'écriaient : « Sire, vos amis vous conseillent

d'abolir la Charte, et la Charte est votre sauvegarde. Régnez et ne gouvernez pas. Laissez l'opinion vous désigner vos ministres, suivez les vœux de la Chambre, et appuyez-vous franchement sur la nation; car, le lendemain du jour où vous serez roi absolu, soupçonné seulement de le vouloir devenir, vous serez déjà parti pour un nouvel exil. »

Entre l'échafaud et Hartwell, la Restauration était mal à l'aise. Elle a tenté de suivre les chances du système qui flattait le plus ses souvenirs... Elle est à Édimbourg.

De cette grande leçon est né le plan, assez logique en apparence, qui consiste à ne se laisser dominer par aucune des deux puissances aristocratique ou populaire. Nous traduirons mieux cette haute pensée en disant que c'était se confier au gouvernement *de la majorité*. Ce système a le malheur de n'être juste que dans un an d'ici.

Si la Chambre prochaine est une exacte représentation des intérêts nationaux, si elle est une fidèle image de l'opinion publique, la majorité sera certainement le meilleur guide à suivre. Mais, en août 1830, les deux cent vingt et un députés envoyés pour défendre la petite liberté que Charles X voulait nous reprendre, ne représentaient plus la nation de 1831. Ils étaient les mandataires de la France abattue, garrottée, royaliste, et ne paraissaient pas être ceux de la France, délivrée, indépendante. Alors, le juste milieu fut une erreur, car il n'était pas prouvé que les centres exprimassent l'opinion de la majorité du pays.

Ne procédant que par tempéraments en politique, ce système tantôt devait donner des gages au parti du mouvement, tantôt à celui de la résistance. Alors, tour-à-tour, caressés, mystifiés ou poliment persécutés, les partis et les intérêts ont pris de la consistance autant de leur triomphe que de leur disgrâce; et, toujours effrayé de la mission de force dont l'investissait l'un des deux partis, ou voulant obéir aux vœux d'une bonté niaise, ce *gouvernement-bonhomme* a trouvé des ennemis là où il aurait dû ne rencontrer que des défenseurs. Les intérêts se sont dessinés, et, trois mois après avoir réuni tous les esprits, le gouvernement a eu à combattre deux oppositions également exigeantes.

Dans cette situation, la petite *camarilla* d'épaulettes bourgeoises, où les hommes d'État de comptoir qui ont si malheureusement fondu comme des sauterelles autour de ce jeune trône, auront fait observer que Napoléon, après s'être servi des républicains pour arriver à l'empire, les avait aussitôt persécutés, comprenant que les hommes monarchiques étaient les seuls soutiens sincères d'un monarque, parce que du *principe-roi* dépendent leurs existences, leurs vanités et la stabilité. Mais, en voulant faire parodier l'usurpation de Napoléon, les ministres imitèrent le Directoire. Forcés de persécuter en apparence les légitimistes pour ne pas mécontenter les principes de Juillet, le parti monarchique ne tint pas compte d'une protection sourde, et vendit fort cher ses mépris. Là où Napoléon avait trouvé des valets, nos ministres voyaient des maîtres. L'extrême gauche conçut quelques défiances, et des actes maladroits les confirmèrent. La démission de M. de La Fayette marque cette nuance de notre état politique.

Alors, le gouvernement du juste milieu entassa faute sur faute, et nous plongea dans l'abîme où nous sommes.

Le nouveau pouvoir devait son existence aux sociétés, et il les persécutait; il appartenait, par son origine, à l'extrême gauche, et il luttait contre l'extrême gauche, la liberté de la presse était la mère du trône, et la presse est traitée moins favorablement sous la Charte de 1830 que sous l'empire de celle de 1814; la république n'était nulle part, la justice la voyait partout; les carlistes sont partout, le gouvernement n'en voyait nulle part.

Le plus grand tort de ce système est d'avoir fait de la révolution une espèce d'adjudication du pouvoir au rabais; pour les uns, il n'y avait pas de trône, et, pour les autres, il y en avait trop.

En ce moment, il y a peut-être plus que des répugnances entre le ministère actuel et l'extrême gauche.

Or, tirons les conséquences sévères de cette situation, que la tribune a nettement dessinée.

N'est-il pas possible qu'un événement quelconque, la guerre, par exemple, ou que l'esprit de la Chambre nouvelle force, même en paix, le gouvernement à s'appuyer franchement sur les opinions de la droite, pour faire triompher la résistance, soit sur la gauche pure, pour donner de l'énergie au peuple jeté dans les hasards d'une guerre? Alors, en prenant ses auxiliaires dans la droite de l'Assemblée, le ministère tombera un jour devant la nation, parce qu'il suivra facilement les doctrines anti-populaires. Et que n'entraînera-t-il pas dans sa chute? Si le gouvernement se livre à l'extrême gauche qu'il aura méconnue, il sera peut-être dévoré par elle; mais peut-être aussi les débats seront-ils alors des questions d'hommes et non de principes... Dieu le veuille!...

Maintenant, reste une dernière chance, celle d'une immense majorité nationale en faveur de l'un des deux systèmes, soit celui du mouvement, soit celui de la résistance; mais alors que deviendra l'administration actuelle dont les actes ont été de perpétuels mensonges, ou des grimaces faites à l'une ou à l'autre de ces deux pensées?

Jugez!...

NOTA. — Cette enquête, embrassant la politique générale suivie par le ministère, est, en quelque sorte, le préambule de quatre autres enquêtes que nous publierons sur les relations extérieures, les ministères de la guerre, des finances et de l'intérieur. Elles paraîtront de quinzaine en quinzaine*.

Avril 1831.

UN CONCILIABULE CARLISTE*.

Mon compagnon frappa mystérieusement trois coups à une petite porte qui s'ouvrit comme d'elle-même, et nous entrâmes.

— Ah! çà! lui dis-je, vous m'avez mené à une loge de francs-maçons?

— Non, me répondit-il à demi-voix, je vous ai mené à un conciliabule, et à

un conciliabule carliste encore. Cela me parut chose digne d'être vue et je le suivis en silence, tandis qu'il montait un noir escalier en limaçon, qu'il enfilait trois obscurs corridors et qu'il escaladait une petite échelle qu'on retira quand nous fûmes parvenus au faîte.

Nous étions dans la salle des séances, qui était tout simplement un vaste grenier, sur les murs duquel on avait attaché quelques tapisseries représentant des martyrs, des saints et des rois de France.

L'assemblée était aussi singulière que le lieu de la réunion. Il y avait plusieurs tonsures, des figures que l'on rencontre dans les salons et aux deux Chambres, de vieilles marquises, de jeunes femmes, et jusqu'à d'ignobles faces d'ex-gendarmes.

Pour ma part, j'y reconnus le vicomte de C....ac*, le petit baron de V... et la charmante Mlle de B...

Nous prîmes place près de cette dernière, mon guide avec un recueillement religieux, moi avec une curiosité vive.

Un orateur occupait la tribune, si on peut appeler de ce nom une modeste chaise qu'on devait sans doute à la munificence de l'invisible portier de cette habitation. L'orateur était un homme puissant de corps, faible d'éloquence, mais chamarré de rubans de plusieurs ordres.

— Oui, s'écria-t-il en terminant d'une voix éclatante, si j'aime et si je regrette cette noble et malheureuse famille, c'est que je crois sincèrement qu'elle seule comprend et peut faire le bonheur de la France. Car que demandons-nous, nous qu'on accuse sans cesse? le bonheur de la France et les honneurs dus à nos illustres ancêtres. Voilà tout.

Au bruit de cette logique, je me crus un instant à la Chambre des députés.

Une approbation générale, mais toute légère et de bon ton, accueillit l'orateur lorsqu'il sauta à bas de sa chaise.

D'autres lui succédèrent, qui à peu de chose près, répétèrent le même discours, sans doute pour la plus grande édification des auditeurs. Les finales seules me semblèrent offrir quelque différence.

Un jeune abbé, sentant le musc et le jésuite à quinze pas, vit le bonheur de la France dans le retour de la foi et le triomphe de la religion.

Un vieillard qui avait des culottes de satin noir et des manchettes plissées, assura, lui, que la gloire de la patrie, c'étaient les lumières puissantes d'une noblesse affermie.

Et cependant, malgré ces variantes bien distinctes, chacun des discours fut accueilli avec une égale bienveillance. Ceci m'expliqua comment un gouvernement qui n'a que de tels appuis ne peut exister long-temps. Chacune de ces ambitions altières qui se réunissent et se flattent pour former un pouvoir le détruisent bientôt elles-mêmes en voulant ensuite le posséder chacune séparément.

Avant de se quitter, on arrêta le jour de prochaine réunion, à laquelle tout le monde promit bien de ne pas manquer, le marquis de F... y ayant promis lecture d'une lettre de son correspondant d'Holy-Rood.

On replaça l'échelle ingénieuse qui permettait de conspirer tranquillement loin de la terre et de la garde municipale; chacun descendit comme il put, et, dans cette marche pénible, j'eus la meilleure preuve de ce courage du dévouement qui affronte tous les dangers pour faire triompher une cause.

Au jour indiqué pour remonter l'échelle, je courus chez mon introducteur, afin de l'accompagner une seconde fois... Mais, ô fragilité des machines humaines! le cher ami n'était plus carliste de la veille. Un poste honorable en province l'avait subitement éclairé sur ses erreurs politiques; Charles X comptait un partisan de moins.

Dans l'impuissance de m'instruire davantage j'apprends toujours à nos lecteurs ce que j'ai pu savoir, et, dans le cas ou l'un d'eux, par trop scandalisé, voudrait indiquer à M. Vivien* le lieu des séances, elles se tiennent rue Saint-Honoré, près la Halle.

HENRI B...

[*La Caricature*, 5 mai 1831.]

TABLEAU

D'UN

INTÉRIEUR DE FAMILLE*.

Oh! heureux, quarante-sept fois heureux, l'homme complété dans son existence imparfaite par cette précieuse moitié de son individu vulgairement appelée madame son épouse! — Pour lui, le bonheur est une habitude, une nature intégrante dont il peut user à discrétion, comme moi d'un petit pain chez mon restaurateur.

Car, moi, je suis célibataire, et par conséquent réduit à chercher le bonheur dans un *omnibus*, dans une loge de la Gaîté, ou à la Petite Provence; obligé pour le tout d'être pénétré de reconnaissance envers un mari complaisant, un amant décharmé, ou un frère borgne, comme de voir la moindre espérance de félicité soumise au pouvoir d'une averse, d'une rencontre, ou de toute autre fantaisie du destin.

— Voilà donc, me disais-je, le sort du célibataire, tandis que l'époux, bicéphale privilégié, n'a pas besoin, lui, de faire des expériences de bonheur à domicile; car ce bonheur, il le trouve continuellement sous sa main; sans cesse il est à ses côtés : s'il sort, il le met sous son bras; s'il pleut, il le garantit de son parapluie! A toute heure, il peut lui faire un appel et en user indistinctement à la lumière du soleil, de la lune ou de la bougie. C'est ravissant! Il n'y a qu'une invasion de Cosaques qui puisse détruire une félicité pareille, et encore la garde nationale est-elle là.

Et moi, célibataire, je me désolais à la lueur de ces tristes réflexions et d'un soleil de midi trente-cinq minutes, quand le tout fut subitement interrompu par une de ces caresses délicieuses qui vous coupent la respiration.

C'était une amitié de collège que j'avais pour le moment suspendue au cou.

— Eh! quoi! s'écria Derville* en reprenant terre, est-ce bien toi, Eugène, que je revois après dix ans de séparation?

— Moi-même, répliquai-je en remettant ma cravate.

— Et qu'es-tu, que dis-tu, que penses-tu, qui vois-tu, que fais-tu depuis si long-temps?

— Je suis, je dis, je pense, je vois, je fais, comme j'étais, je disais, je pensais, je voyais et je faisais, lorsque le sort vint à nous séparer.

— Ah! esprit stationnaire et inébranlable, je te reconnais bien là! Dix ans de monotonie dans dix années d'existence! Ce n'est pas vivre... Eh! bien, moi, mon cher, j'ai fait une petite fortune, un bon mariage et des enfants charmants.

— Oh! heureux ami, tu es époux! et tu as des marmots!

— Dis donc des Amours. — Tiens, Eugène, pour prolonger le plaisir de cette première rencontre, accepte le dîner de l'amitié; je vais te présenter à ma femme; tu verras mes enfants et tu jouiras du tableau de mon bonheur.

— J'accepte avec reconnaissance... Ta femme est-elle jolie?

— Adorable!

— Et jamais jusqu'ici, tu n'as... elle n'a... vous n'eûtes...?

— Dieu! si un homme osait regarder mon Albertine, je lui passerais tout un arsenal au travers du corps!

— Sois tranquille, Derville, j'aurai toujours les yeux fixés sur mon assiette.

— Eh! tu penses bien que je ne dis pas ça pour les anciens camarades comme toi.

— Oh! époux magnanime et ami généreux!

Déjà nous commencions à entamer le quatrième étage d'un escalier assez étroit, lorsque je fus frappé d'un bruit très-confus, mais fort glapissant. J'allais m'informer de la cause d'un effet aussi incommode, quand mon ami me dit d'un air triomphant :

— Entends-tu mes petits gaillards? quel vacarme ils font là-haut! C'est toute la journée comme cela.

Dès-lors, je trouvai fort gracieuse cette expression d'une joie enfantine.

— Ohé! ohé! v'là papa! cria, en ouvrant la porte un gros joufflu de cinq à six ans, qui entra au salon la tête entre les jambes de son père.

Après quoi il faillit me jeter à la renverse, en me gratifiant de la même gentillesse pendant que je présentais mes salutations respectueuses à madame Derville.

Apercevant un monsieur qui paraissait être de la famille, je demandai à Derville si c'était un parent de sa femme. C'était un ami de la maison, qui voulait bien partager les plaisirs, les peines et parfois le dîner des deux époux.

A peine fus-je assis, que mon ami appela Charlot pour me le faire voir. Charlot, bourrelet en tête, bavette au menton et tartine en main, accourut gaiement à la voix de son père. D'après l'ordre de me donner la main, Charlot me frappa plusieurs fois la cuisse avec cordialité. Malheureusement, c'était de la main qui tenait la tartine, et mon pantalon fut couvert de confitures. J'embrassai Charlot, alors j'en eus plein le visage.

Ceci fait, on appela Fanfan; mais Fanfan et son gros joufflu d'aîné étaient trop affairés pour répondre : tous deux traînaient une espèce de voiture... C'était mon chapeau de *sylvestrine** que ces messieurs avaient attelé d'une ficelle. Mon ami me fit admirer dans cette circonstance combien ses fils étaient ingé-

nieux pour leur âge. Je tenais mon chapeau en bois de la munificence de l'inventeur, je ne répondis rien.

— C'est surtout l'aîné qui est précoce, reprit-il, c'est un vrai diable, aussi j'en ferai un militaire, de celui-là.

— Oui, j'veux être gendarme, moi! cria le gros joufflu.

Puis, sans doute pour nous convaincre de son goût décidé pour les armes, cet aimable enfant se mit à faire résonner mon chapeau, transformé en tambour, sous les coups redoublés d'une baguette et d'une cuiller à pot.

L'arrivée de madame Derville vint mettre un terme à ces exercices belliqueux. Elle avait fait, comme on dit, un bout de toilette, et nous passâmes à table.

Je fus pour m'asseoir; mais on avait retiré ma chaise, et, sans l'adresse de mon ami, qui me rattrapa en route, j'allais me casser les reins à jeun, grâce à une innocente espiéglerie. On en rit beaucoup.

J'étais placé entre Derville et son fils aîné. Madame était entre Fanfan et le monsieur de la maison, lequel se chargeait de faire manger M. Charlot. — Oh! admirable dévouement de l'amitié!

Pendant la première demi-heure, j'eus à essuyer des excuses de la part de madame Derville sur le mauvais dîner qu'elle allait me donner; mais elle avait été surprise, son mari n'en faisait jamais d'autres! J'excusai mon ami avec chaleur, puis je secouai ma culotte; déjà mon jeune voisin m'avait donné neuf coups de pied.

On parla politique, modes, spectacles. L'ami de la maison prit la parole; il ne pensait pas comme Derville, sa femme n'était jamais de son avis; il fut décidé que mon ami était un exalté.

Un événement vint changer le cours de la conversation. La domestique, qui apportait un superbe poisson nageant dans la sauce, vint pour le placer devant moi. Malheureusement, mon jeune voisin, voulant savoir avant tout le monde ce que contenait un si grand plat, s'accrocha à l'un des bords pendant qu'il était suspendu sur ma tête, et, en un clin d'œil, tout mon individu eut l'apparence d'une matelotte.

A ce coup, grande rumeur. Madame voulait chasser la domestique à cause de sa maladresse; mon ami assurait que c'était moi qui avait haussé la tête; moi, je dématelottais cette tête coupable, tandis que l'ami de la maison nettoyait mon habit.

Oh! artiste inestimable, qui le premier transformâtes un manche de gigot en vase nocturne à l'usage d'un marmouset, que de coups de crayon vous eût fournis l'intéressante famille de mon ami!

Au dessert, le calme sembla renaître : Charlot avait été emporté à la cuisine avec le second service; Fanfan, perché sur sa haute chaise, y dormait paisiblement; mais cette tranquillité apparente était le prélude d'un autre orage.

Pour me donner une nouvelle preuve de l'affection particulière qu'il m'avait témoignée jusque-là, mon jeune voisin, trouvant ma part plus copieuse que la sienne, se mit à pêcher dans mon assiette à pleines mains par manière de *dînette*. Son père s'en aperçut, et lui débita à ce sujet une phrase morale accompagnée d'une chiquenaude paternelle; à quoi l'enfant répondit par des hurlements épouvantables. Furieuse, l'œil en feu et l'injure à la bouche, madame Derville s'élança sur son mari, s'écria qu'elle ne voulait pas qu'on battît

son enfant. L'ami de la maison s'interposa, tous les marmots se mirent à pleurer en chœur, et moi, persuadé de la triste figure que devait faire un étranger dans ce charivari, je pris mon chapeau et m'échappai.

Je n'avais pas descendu deux étages, que je m'aperçus que j'avais oublié mes gants. En remontant, j'entendis ce même bruit qui m'avait frappé la première fois, mais d'une manière beaucoup plus distincte, celle-ci. Une voix colère et animée prononçait les mots de *monstre!* de *tyran!* — J'ouvre... Au même instant, une carafe qui se promenait dans l'espace vient frapper l'angle de la porte, crie, se brise et retombe sur moi en pluie et en éclats.

Madame Derville avait disparu; mon ami me fit des excuses de ce que sa femme s'était comportée ce soir-là *comme un enfant.* J'agréai le tout comme j'avais reçu le poisson à la sauce et la carafe d'eau fraîche, c'est-à-dire avec l'air de la plus grande satisfaction, et je descendis vite les quatre étages, me promettant bien de ne les plus remonter.

Mais une fois dans la rue :

— Eh! quoi! m'écriai-je, le bonheur conjugal ne serait-il qu'un vain mot? Un époux ne serait-il qu'une ép nge de ménage? Un chef de famille est-il destiné à être coiffé d'une carafe, si un ami généreux ne se rencontre pas là qui la reçoive pour lui?... — J'y réfléchirai.

Alfred Coudreux.

[*La Caricature,* 12 mai 1831.]

LE PROVINCIAL*.

Le voyez-vous descendre de diligence, avec cet air assuré que donne la connaissance de son propre mérite?

Eh! bien, c'est un provincial.

Il est le plus bel esprit de son *endroit,* il est abonné au *Constitutionnel,* il *travaille* au journal du département; il est la pluie et le beau temps, il fait la charade à ravir, l'amour de manière à faire tourner la tête à toutes les femmes de *chez lui* et à être forcé de faire souvent le cruel.

Notez que sa ville natale est la patrie d'un académicien, d'un maréchal de camp, d'un peintre qui a été envoyé à Rome aux frais du gouvernement, et d'un sous-chef de bureau au ministère des cultes; qu'ensuite elle est célèbre par la hauteur des tours gothiques de sa cathédrale, par l'accident arrivé en 1371 à un fils du roi qui s'y cassa la jambe, et par la mort d'un archevêque qui vint y finir ses vieux jours.

Vous sentez qu'avec de pareils antécédents le débarqué n'est pas un homme de peu d'importance, et que c'est la tête haute qu'il peut se présenter partout. Aussi le voilà qui fait le dégourdi dès l'arrivée.

— Capédédious! s'écrie-t-il en quittant le marche-pied, qué les diligencés sont mauvaisés à Paris!

Il appelle un commissionnaire, et il est tout étonné qu'un air moqueur accueille ses questions et qu'un sourire malin de la part des passants termine l'analyse de son individu. Dans les promenades, il s'aperçoit qu'il est en arrière des modes, lui « qui les fésait vénir dans son endroit ». De par le monde, il trouve « plusieurs étrangers ridiculés à causé dé leur *assent* ». Il se moque de l'Alsacien et du Breton, et « trouvé mêmé qué lé Parisiens ont généralémént uné mauvaisé prrrononciation ».

— Pouré moi, jé né rien à craindré, dit-il, et sérait bien malin, célui-là qui m'attrapéré! j'ai tant lu, jé mé suis tant instruit avant mon départ, jé pris tant de conseils, et enfin jé suis si fin moi-mêmé!...

Et il veut se moucher, que déjà on lui a emprunté son mouchoir; il achète une chaîne de sûreté, et on lui a volé sa montre; il paye dix francs une paire de lunettes en or, et, quand il veut les changer, on lui en demande quatre-vingts de retour.



Il n'est encore là que dupe de la petite industrie; arrivent ensuite les amis impromptus, qui lui donnent la plus grande preuve d'estime qu'un galant homme puisse donner à un autre galant homme : lui emprunter de l'argent; — les marchands de confiance, qui éprouvent la sienne; — les femmes à l'air sensible, qui font les cruelles en diable; — les maisons de jeu et leurs habitués, lesquels commencent par perdre quelquefois et finissent par gagner toujours; — enfin, ces *Cicœroni* obligeants qui le conduisent aux spectacles, aux cafés et à toute espèce de curiosités, sans jamais se permettre de payer leur place.

Sous le rapport zoologique, le provincial appartient à la classe des bimanes de la seconde espèce. Il a le verbe haut, le teint carminé, la peau rude, la taille matérielle, le dos légèrement voûté, les épaules saillantes, les bras en dehors, les jambes en dedans, les mains et les pieds généralement hors de proportion avec le reste de son corps, sans doute à cause de l'exercice perpétuel dans lequel il les entretient. Pour lui, marcher est la condition première de l'existence. Lorsqu'il se trouve à Paris, il a déjà fait, avant que personne soit levé à son hôtel, le tour des quais et des boulevards; sur chacun il achète un chausson ou un morceau de flan; mais cela ne nuit en rien à son estomac, chez lequel tous les poteaux qu'il heurte accélèrent prodigieusement la digestion.

Ses habitudes, ses manières ne sont pas moins drôles que sa personne : il se

croit, à tout propos, obligé de faire du patriotisme de terroir; chaque fois qu'il tousse, il se lève pour aller cracher dans un coin, ce qui devient extrêmement fatigant quand il est enrhumé; il salue les convives avant de boire; il rit tout seul avant de faire un calembourg; approche la table de sa chaise; demande chez Véry de la soupe et du bœuf aux choux; appelle le garçon *monsieur*, la carte à payer son *mémoire;* relève ses cheveux trois fois par minute, ses manches jusqu'aux coudes et son pantalon jusqu'aux genoux. Il aime de prédilection les couleurs tranchantes; aussi le voyez-vous, la plupart du temps, sous poil carotte ou jonquille, avec des souliers cirés au jaune d'œuf, des boucles d'oreilles et des gants verts!

En un mot, le provincial est un être inconcevable, qui va aux Français en 1831, se croit à l'Opéra chez Franconi, achète du sucre d'orge dans l'entr'acte, marchande un billet de spectacle au bureau, prend la statue de Henri IV pour celle de Napoléon, Taglioni pour madame Saqui*, et prétend l'avoir vue danser sur la corde dans son endroit; qui s'extasie devant les figures de cire ornant la boutique du coiffeur, bâille en écoutant Paganini, ôte son chapeau aux ouvreuses, cause avec les claqueurs et applaudit au théâtre des Nouveautés!

EUGÈNE MORISSEAU.

[*La Caricature*, 12 mai 1831.]

UNE CONNAISSANCE*.

Ce dimanche-là, ne sachant où aller, je m'acheminai machinalement vers le théâtre Mont-Parnasse*, réceptacle dramatico-champêtre de toutes les grisettes de Paris.

J'entre au parterre, et le hasard me place près d'un jeune et piquant minois, au teint frais, aux beaux yeux bleus, à la taille svelte et gracieuse.

Mon cœur philanthrope n'a jamais pu résister à la vue séduisante d'un tablier noir servant d'enveloppe à tant d'attraits...

Placé fort proche de ma gentille voisine, j'essayai d'entamer la conversation. J'offris d'abord ma lorgnette. C'est toujours par là que je commence : il est bon de voir déjà les choses du même œil. Ma voisine est une petite brocheuse, qui, moyennant ses soixante centimes, vient prendre de l'agrément pour toute la semaine. Paraissant extrêmement sensible, elle répandit quelques larmes brillantes et argentées sur le sort de l'infortunée *Léonie*. Je mêlai mes larmes aux siennes, et nous fîmes un duo fort attendrissant.

Bientôt nous fûmes comme d'anciennes connaissances. J'eus même l'ineffable joie de lui présenter l'hommage respectueux de mes sentiments sous la forme d'une orange payée pour être de Malthe. Dès-lors, mademoiselle Chonchon (c'est le nom de ma belle) de temps en temps appuya son joli bras sur mon épaule, pencha sa tête sur ma poitrine. Vous devez penser, mes amis, dans quel état mon pauvre cœur était. A ses battements précipités, on l'aurait cru gratifié du plus solide anévrisme.

Enfin, la toile baissée pour ne plus se relever, j'offre mon bras qu'on accepte, non sans quelque hésitation, et, d'un air grave comme une patrouille de la garde nationale, je reconduis la jeune fille dans le domicile paternel situé rue de la Huchette. Cependant, chemin faisant, j'obtins quelques propos de reconnaissance, quelques promesses vagues, paroles enivrantes qui rafraîchissent les sens comme une rosée de feu. La soirée était calme, le ciel étoilé comme le poitrail d'un Russe; pas la moindre averse pour apaiser les passions, pas le moindre pompier pour suppléer la nature... Je pris flamme!

Surmontant ma timidité habituelle de 40 degrés au-dessous de zéro, je saisis la main de mademoiselle Chonchon avec toute la délicatesse d'un gendarme.

— Mademoiselle! m'écriai-je, les pieds parfaitement en dehors, mais fort ému en dedans; mademoiselle, cette main délicieuse, qui semble vous appartenir, je ne consentirai à vous la rendre que quand vous m'aurez permis de vous revoir!!!! Ouf!

Comme je m'y attendais, la pauvre demoiselle parut fort surprise. Mais ce fut moins de ma proposition que de la pantomime qu'elle m'avait coûtée, car elle m'assigna le plus gracieusement du monde un rendez-vous pour le lendemain soir à huit heures, devant l'église Saint-Sulpice. Puis, là-dessus, elle rentra gaiement chez papa et maman, tandis que, moi, je tirai ma montre pour compter désormais les heures par minutes et par secondes!

Le lendemain à sept heures du soir, j'étais déjà en toilette de bal. Un rendez-vous produit sur moi l'effet des plus violentes contredanses, et c'est toujours dans ce costume que je m'y rends. Arrivé sur la place du Palais-Royal, j'aperçois un groupe d'individus; j'avais une heure à perdre, je m'approche et augmente le rassemblement de ma somme d'existence en petits souliers.

Comme j'allais adresser ma question de nouveau venu, je me trouve tout-à-coup nez à nez avec une énorme colonne d'eau. Croyant au prodige d'une trombe aérienne, je suis extrêmement flatté que le phénomène ait bien voulu me distinguer de la foule; je regarde en l'air pour le bien apprécier; je cherche, mais je ne vois rien : je suis mouillé, trempé, inondé, transpercé, diluvié; je suis seul maintenant, chacun a fui le terrain aquatique. — J'en fais autant.

Touchée de mon héroïsme et de ma longanimité, la foule m'essuie, me plaint et m'instruit. Le pompier, homme tout d'enthousiasme et de dévouement, n'est plus qu'une machine ministérielle*. Le voilà, faisant de l'ordre public à deux sous la voie! Maladroitement arraché à l'élément terrible qui lui assigne l'estime, toujours, — la mort, souvent, — que de haine il allume pour éteindre une gambade! que d'amours-propres noyés! — Car...

— *Ah! — hi! — ho! — bravo! — ohé! — fameux! — bobobobo!*

— Qu'est ceci! une charge de dragons?

— Non, monsieur, une charge de simple particulier. En effet, un jeune homme qui a acheté un seau plein à un porteur d'eau, tourne la place, arrive derrière l'officier commandant les jets d'eau, et, d'un bras vigoureux, le coiffe de ce coffre à liquide, qu'il abandonne en fuyant. (*Historique*). — Hermétiquement imprégné, manquant d'air et probablement de commodité, l'officier s'agite furieux et prononce d'énergiques jurons qui semblent sortir d'une grosse caisse, jusqu'à ce qu'un pompier, quittant *sa pièce*, vienne rendre son commandant à la respiration et à l'hilarité publique.

Je trouvai fort ingénieuse cette tentative de représailles; mais, comme elle n'avait en rien séché mes habits, je rentrai vite pour en changer, ne voulant pas voir mon rendez-vous tomber aussi dans l'eau.

Déjà, depuis cinq minutes, huit heures avait sonné, lorsque mon pied palpitant atteignit enfin la place Saint-Sulpice, place d'ordinaire solitaire et mystérieuse... Elle n'était ce soir-là ni de l'une ni de l'autre nature. Une foule inquiète inondait son pavé. Ne voyant pas de pompe, j'approchai.

Enhardi par la figure charmante et la démarche incertaine d'une jeune fille, un élégant l'avait cavalièrement accostée; mais tout aussitôt, un grand gaillard, brutal et cordonnier, était tombé sur le couple à triples coups de tire-pied, et, depuis cinq minutes, les deux champions se rossaient avec une égalité de grâces musculaires qui intéressait trop vivement la foule pour qu'elle les séparât.

La jeune fille, c'était Chonchon; le jeune fashionable, c'était un ami auquel j'avais confié l'aveu de ma témérité. Je le remerciai beaucoup d'en avoir accepté les conséquences chanceuses, et je m'en allai prendre un riz au lait.

HENRI B...

[*La Caricature*, 19 mai 1831.]

INCONVÉNIENTS DE LA PRESSE

EN

MATIÈRE DE COQUETTERIE*.

LA MARQUISE DE VIEILLEBELLE, coquette sur le retour. — Ah ! c'est vous, chère comtesse ! je suis ravie de vous voir !... j'étais vraiment inquiète...

LA COMTESSE, jeune et jolie femme. — Quelle bonté !... Combien je suis honteuse de ma négligence; mais des tracas, des contrariétés... Mon mari est d'une exigence !... Je vous conterai cela... une autre fois, car, pour le moment, je ne me sens pas le courage de me désoler.

LA MARQUISE. — Vous n'ignorez pas, chère amie, l'intérêt sincère que je prendrai toujours...

La Comtesse, lui serrant affectueusement la main. — Bonne Paméla!... je n'ai jamais douté de votre dévouement.

La Marquise. — Les jeunes femmes ont tant de chagrins à supporter aujourd'hui!... On nous néglige, on nous tourmente, et...

La Comtesse. — Eh! bien, n'allons-nous pas nous attendrir!... moi qui venais vous faire part de l'aventure la plus plaisante...

La Marquise. — Qu'est-ce donc?

La Comtesse. — Je tiens le fait de Saint-Elme, qui en a été témoin, cette nuit, au bal de madame Danceny. Ah! cette pauvre baronne de Suranin!... c'est à en mourir.

La Marquise. — La baronne? Que lui est-il donc arrivé? est-ce que son râtelier...?

La Comtesse. — Oh! non...

La Marquise. — Peut-être son tour?...

La Comtesse. — Non plus.

La Marquise. — Alors, c'est sa...

La Comtesse. — Vous n'y êtes pas encore.

La Marquise. — Le voile mystérieux dont elle a toujours recouvert la date fatale?

La Comtesse. — Précisément!... il est enfin déchiré!

La Marquise, déclamant. — Le voilà donc connu, ce secret... (A part.) Grand Dieu! quand je songe qu'il pourrait m'en arriver autant, mon sang se glace.

La Comtesse, d'un ton solennel. — Cinquante ans, ma chère.

La Marquise. — Cinquante ans! Juste ciel!... Concevez-vous qu'une femme puisse avoir cinquante ans?

La Comtesse. — Je vous le demande...

La Marquise. — C'est incroyable... Ah! chère comtesse, je n'y arriverai jamais.

La Comtesse, à part. — Il y a trois ans qu'elle peut l'assurer.

La Marquise. — Le chagrin me tuerait avant... Heureusement, nous n'en sommes pas là... Mais comment est-on parvenu...?

La Comtesse. — Vous savez que cet étourdi de Charles, dont la baronne a fait manquer le mariage avec Adèle, avait juré de s'en venger et de découvrir le secret qu'elle prenait tant de soin à cacher, dût-il perdre les yeux à fouiller dans les poudreuses chroniques?

La Marquise. — Je n'ai jamais approuvé cet acharnement de M. Charles, et peut-être a-t-on trop d'indulgence pour ce jeune homme.

LA COMTESSE. — Faudrait-il donc montrer tant de sévérité pour quelques espiègleries ?

LA MARQUISE. — Il se permet parfois...

LA COMTESSE. — D'embarrasser quelques coquettes surannées par ses indiscrétions. Mais c'est charmant !

LA MARQUISE, s'efforçant de rire — Ah !... ah !... certainement, certainement, c'est charmant... Aussi n'est-ce pas là ce qui me déplaît en lui... Je suis trop désintéressée dans cette question : ce n'est pas à trente-quatre ans...

LA COMTESSE. — Eh ! quoi ! vraiment, ma chère, vous auriez déjà trente-quatre ans ?

LA MARQUISE. — Hélas ! oui.

LA COMTESSE, ironiquement. — J'admire votre franchise... Mais ce n'est pas cet âge que je vous donnerais.

LA MARQUISE. — Que voulez-vous ! à quoi sert de le cacher ?... qui se croyait plus sûre de son secret que la baronne de Suranin ? Mais dites-moi comment Charles...

LA COMTESSE. — Il a su que la baronne fut obligée, il y a quelques années, de donner des renseignements en justice... Il s'agissait, je crois, d'un cachemire pris à une de ses amies.

LA MARQUISE, vivement. — C'est très-vrai, un cachemire magnifique que j'avais acheté la veille.

LA COMTESSE, jouant l'étonnée. — Comment ! c'est vous ?... Charles alors de courir chez un rédacteur de la *Gazette des Tribunaux*, qui lui a donné le numéro où le journaliste avait consigné la déclaration *sous serment* des jours, mois, etc.

LA MARQUISE, à part. — Je suis perdue !...

LA COMTESSE. — Eh ! quoi ! vous ne riez pas ?

LA MARQUISE. — Mais c'est horrible de la part des journalistes... De quoi se mêlent ces gens-là !... C'est infiniment désagréable.

LA COMTESSE. — Pour la baronne, certainement ; mais vous qui n'avez rien à redouter de leurs indiscrétions...

LA MARQUISE, à part. — Oh ! les monstres ! si j'en tenais un !!!

LA COMTESSE. — Charles est arrivé hier au milieu du bal, ayant en main le témoignage authentique. Ah ! ah ! ah !... Mais qu'avez-vous donc, chère amie ? vous paraissez souffrante !

LA MARQUISE. — Moi ? non, je vous jure.

LA COMTESSE. — Cette pauvre baronne, qui dansait un galop, s'est presque trouvée mal.

LA MARQUISE. — C'est atroce ! Et ce M. Charles est un homme abominable... (A part.) Heureusement, je n'avais avoué que trente ans au juge-de-paix.

La Comtesse. — Ce n'est pas tout... Vous savez qu'il écrit dans un petit journal; il paraît qu'il va publier...

La Marquise. — Comment! vous croyez qu'il oserait...?

La Comtesse. — Eh! ma chère, une anecdote pareille est une bonne fortune pour lui...

La Marquise. — Ainsi tout Paris..., grâce aux journalistes...? (Désespérée.) *En vérité, j'aimerais autant être livrée aux bêtes! ! ! (Historique.)*

Alfred Coudreux.

[*La Caricature*, 26 mai 1831.]

LE
PATRIOTISME DE CLARICE*.

D'aucuns s'imaginent que, pour servir son pays, il est indispensable d'avoir cinq pieds six ou huit pouces, de larges épaules, un bras vigoureux, des yeux flamboyants et de longues moustaches rouges ou noires.

C'est une erreur.

Car Clarice n'est qu'une jeune et jolie fille, et cependant, elle aussi prétend... Mais n'anticipons pas.

Je m'étonnerais que vous ne connussiez pas Clarice; bien plus étrange encore me paraîtrait que vous ne l'eussiez rencontrée quelquefois.

Vous n'iriez donc jamais aux Italiens, au bal de l'Opéra, chez Tortoni, au bois de Boulogne, partout enfin où se presse la foule des jolies femmes qui n'existent que pour se faire admirer, ne respirent que dans une calèche, un tilbury, et n'éprouvent d'émotions délicieuses qu'en jetant l'or par les fenêtres... et leurs amants à la porte, lorsqu'ils s'avisent d'être insupportables — ou ruinés, ce qui est absolument la même chose.

Or, Clarice est ainsi faite.

Que si vous désirez en savoir davantage, j'ajouterai qu'elle est blonde, d'une taille svelte et flexible. Ses yeux noirs, ordinairement remplis d'une voluptueuse expression, pétillent de joie et nous forcent d'imiter son fou rire lorsqu'elle a pu se montrer bonne et dévouée patriote... Devoir dont elle s'acquitte à ravir.

Je passe rapidement sur les autres attraits de Clarice. Son pied andalous, sa main effilée, son teint éclatant fourniraient à certains autres l'occasion de pages longues et vides. Vous me saurez gré de vous en dispenser.

C'était la semaine dernière, je rencontrai Clarice aux Tuileries*. Elle était

seule. Je l'accostai poliment, c'est-à-dire le binocle à l'œil, pour ne rien perdre de ses charmes.

— Par quel prodige, adorable Clarice, devenez-vous chaque jour plus jolie ?

— Ah ! mon cher comte, c'est que le bonheur embellit.

— Vous êtes donc bien heureuse, Clarice ?

— Flatteur !...

— Envers vous ?... C'est impossible... Mais, dites-moi. Ernest a-t-il toujours l'avantage de se ruiner pour vous ?

— Le petit baron ?... Fi donc !... vous m'offensez.

— Ah ! pardon... j'oubliais... c'est déjà fait.

— Non, je vous jure... Oh ! mon cher, j'ai le cœur plus français que vous ne le pensez.

— Que voulez-vous dire ?

— J'ai fait serment de ne plus me laisser adorer par mes compatriotes.

— Ingrate !... C'est vouloir faire bien des victimes !

— Que voulez-vous ! j'ai aussi mon système d'amour et d'économie politique depuis la révolution... et, à moins d'être Russe...

— Quelle folie !

— Vous riez, incrédule, mais je vous pardonne, cela doit vous paraître si étrange... Que faites-vous ce soir ?

— Ce qu'il vous plaira.

— Donnez-moi votre bras.

Elle me conduisit vers un élégant et riche landau, dans lequel nous montâmes. Une heure après, nous avions visité vingt magasins, et le landau, rempli de magnifiques étoffes, de cachemires, de tissus précieux, entrait dans la cour d'un hôtel immense.

Je suivis Clarice à travers une file d'appartements brillants, d'un luxe effréné, éblouissants d'une splendeur princiale.

— Ah ! c'est vous, monsieur Broff ? dit Clarice à un individu à tournure épaisse qui se trouva sur notre chemin; je suis enchantée de vous rencontrer. Vous allez m'avancer dix-sept mille francs pour acquitter quelques bagatelles dont je viens de faire emplette.

— Madame, j'avancerai tout ce qu'il vous plaira... Cependant... si j'osais me permettre...

— C'est bien; je vous attends, mon cher Broff.

Broff fronça le sourcil et sortit en secouant la tête. Il n'était pas hors du salon que Clarice se prit à rire comme une folle.

— Avez-vous jamais avisé, mon cher comte, face d'intendant russe plus déconfite ?... Ah ! ah ! ah ! ce pauvre Broff !... Il ne peut me pardonner d'avoir *mangé* trois cents paysans à son maître depuis un mois... Ah ! ah ! ah ! un million tout au plus.

— Trois cents paysans ?...

— Pas un de moins... Le comte Daborowski, entiché de son autocrate, les destinait à grossir les bataillons que doit nous envoyer Nicolas... Ah ! ah ! ah ! Ce que voyant, cher comte, je me suis dévouée... non comme cette jeune Polonaise dont on célèbre la haute vertu, en me ruinant... J'ai préféré ruiner l'ennemi... Je crois que ce moyen en vaut bien un autre... Ah ! ah ! ah ! ce pauvre Daborowski est le troisième que j'enlève au czar depuis six mois... Je

ne lui laisse absolument que le secours de leur vaillante épée. Eh! bien, que pensez-vous de moi, maintenant? Plaisanterez-vous encore?

— A Dieu ne plaise, bel ange! je suis confondu. Vous méritez une couronne civique, charmante Clarice... Mais y songez-vous? en quelques mois... tant de millions!

— Vous oubliez que ces millions circulent tous dans Paris, que je n'en ai pas conservé un seul napoléon.

— Je vous crois sans peine... du train dont vous allez.

— Bah!... je suis Française, mon pays avant tout!

O! patriotisme!!!

LE COMTE ALEXANDRE DE B...

[*La Caricature*, 26 mai 1831.]

D'UN
PANTALON DE POIL DE CHÈVRE
ET
DE L'ÉTOILE DE SIRIUS*.

Tout en raccommodant mes bas de soie, je songeais au plaisir qui m'était promis pour le soir.

C'était une brillante assemblée, dans un salon tendu de rouge, éclairé par des bougies odorantes sur des candélabres d'argent.

Puis une musique délicieuse, et de suaves voix de femmes.

Et des danses avec des femmes jeunes, aux cheveux parfumés.

Malheureusement, je ne sais pas walser, et je voudrais que Clotilde ne sût pas walser. Ce serait une douleur poignante pour mon cœur, de voir sa main sur l'épaule d'un autre*, et lui, de son bras, entourer son corps, et elle, haletante, respirer l'haleine embrasée de son danseur.

Pourtant, l'autre jour, je lui ai dit :

— Si une femme m'aimait d'amour, elle ne walserait qu'avec moi.

Peut-être elle ne walsera pas.

Je voudrais savoir si ses cheveux noirs seront aplatis en bandeau sur son front, si elle aura une robe blanche... C'est comme cela qu'elle était, la première fois que je la vis, dans le jardin, sous une tonnelle de chèvre-feuille.

Je voudrais savoir aussi si elle aura dans sa ceinture le bouquet de violettes de Parme que je lui ai donné ce matin.

Ce matin, j'avais encore cinquante sous : j'ai acheté des gants jaunes, un bouquet de violettes et deux petits pains de seigle; ce sera assez pour mon dîner.

Le matin, au jardin, j'étais près d'elle; ému et le cœur bondissant dans la

poitrine, je parlais froidement de choses indifférentes; seulement, ma voix tremblait. Je retournais dans mes doigts ce bouquet de violettes que j'avais arrangé moi-même, entremêlant les fleurs et les feuilles; car je ne sais pourquoi les bouquetières prennent tant à cœur de dénaturer les fleurs : elles mettent des tiges de laiton aux fleurs d'oranger et aux camélias, et elles arrangent symétriquement un cercle de feuilles autour des violettes, de manière à en faire une cocarde.

Comme je n'osais lui offrir mon bouquet, je surpris plusieurs fois son regard furtivement attaché dessus. Il y avait dans ce regard plus que le désir d'une jeune fille de posséder un bouquet; il me semblait qu'elle eût désiré de même un brin d'herbe que j'aurais eu entre les mains. Elle me dit :

— Vous avez là de belles violettes !

Je les lui présentai en balbutiant une phrase privée de sens.

Tandis que ces pensées dodelinaient ainsi mon esprit, je battis et brossai mon habit et mon pantalon. C'était un beau pantalon neuf, un pantalon noir en poil de chèvre, fort à la mode alors. J'étendis sur mon lit un gilet de piqué blanc, une cravate de mousseline et une chemise fine bien blanche et parfaitement plissée.

Puis je brossai mon chapeau et tirai de ma malle mes souliers fins. Et je mis la chemise, et les bas, et les souliers, et la cravate.

Puis je pris le beau pantalon de poil de chèvre... et mon pied passa tout entier par le genou !... En le battant, chaque coup de houssine l'avait coupé, il était haché !

Il me fallut renoncer au bal, aux chants des femmes, et surtout à cette soirée près de Clotilde...

Que pensera-t-elle ? Elle croira que je suis ailleurs, au spectacle, dans un autre bal, près d'une autre femme... Et tous ces hommages qui vont l'entourer et l'enivrer comme un voluptueux parfum !

Heureusement, je la verrai demain matin au jardin.

Il ne faisait pas très-froid, j'ouvris ma fenêtre. — La nuit était sereine et brillante; les étoiles scintillaient, bleuâtres; je cherchai l'étoile de Sirius : elle était plus rouge que les autres.

Tout en mangeant mes deux pains de seigle, mon imagination se mit à parcourir les mondes célestes; ma tête s'appesantit, tomba sur une table, et, le lendemain matin, je me réveillai engourdi par le froid, avec une fluxion hideuse : j'avais un œil presque entièrement fermé !

Je ne pouvais pas aller la voir.

C'est un mal étrange qu'une fluxion : on ne peut se présenter devant une femme que l'on aime. Une fois ridicule à ses yeux, on serait perdu. J'aurais préféré mille fois un coup d'épée.

Je la vis par ma fenêtre : elle était sous la tonnelle de chèvre-feuille, avec un grand jeune homme.

La veille, il avait walsé avec elle, et s'était fait présenter à son père...

HENRI B...

[*La Caricature*, 26 mai 1831.]

UN DÉJEUNER
SOUS LE PONT-ROYAL*.

Le suicide est la plus volumineuse de toutes les absurdités, en ce qu'il est ordinairement la dernière folie, et que, quelques folies par-ci par-là contribuant à varier l'uniformité de la vie, on a toujours grand tort de s'interdire ce genre efficace de récréation.

M. Mahieux, bossu, comme on sait, et de plus philosophe, ce qu'on ne sait peut-être pas; M. Mahieux a renoncé au suicide, depuis le jour qu'il lui prit fantaisie d'en raisonner.

— Quoique je ne sois pas très-gros, se dit-il, un canon de pistolet ne peut cependant pas me servir d'asile éternel!... Je finirai par comparaître dans un autre monde pour rendre compte de ma conduite... devant une déesse, une superbe déesse aux manières célestes, peut-être! et alors, que lui répondrai-je, quand elle me demandera, avec son bel œil sévère, de quelle espèce des cinq cents désespoirs possibles est celui qui m'a subitement amené devant elle? Alléguerai-je qu'une seule pièce de cinquante centimes était l'unique et dernier reste de mon patrimoine? Elle ne manquera pas de me répondre que, pendant l'explosion meurtrière mon portier me montait une nouvelle fortune qui ne m'eût coûté que trois sous de port... Parlerai-je de ces divinités terrestres, qui, pour l'espérance d'un peu de félicité fort hypothétique, commencent par vous gratifier d'abord d'une désolation bien positive, pendant la durée de laquelle vous avez le temps de mourir quinze fois de suite?... Avec un physique comme le mien, on ne voudrait jamais croire à pareille excuse... Victimer Mahieux! pas possible. Enfin, si dans un accès d'envie d'avoir raison, je me représente comme ayant été assailli à moi tout seul par les cinq cents genres de désespoir répartis entre l'humanité; ruiné, abandonné, désolé!... alors, de sa prunelle aux paroles flamboyantes, la déesse me reprochera de n'avoir pas attendu son assistance. «Car, me dira-t-elle, tu n'étais point encore assez malheureux pour la mériter, drôle! tu étais encore entouré de trop de chances de fortune, pour que j'intervinsse comme je le fais évidemment pour ceux qui sont repoussés de leurs semblables.» Et puis, comme après tout, je n'aurais rien à répondre à tant d'amabilité, malgré mes tendres œillades et mes remercîments entrecoupés, j'aurai toujours l'air d'un sot. Et ce n'est certes pas à mon âge que j'irai répudier mes charmes personnels... Ainsi, tout bien considéré, folâtrons, enluminons la vie. C'est plus agréable que de faire de la politique céleste... Mais, diable! ceci me rappelle que je n'ai nullement déjeuné d'aujourd'hui... Je ne peux cependant pas me laisser mourir de faim; car, alors, cela deviendrait du suicide dans le genre monstrueux!...

C'est précisément la même réflexion que faisaient un jour deux jeunes désœuvrés sans argent, qui se promenaient dans Paris sur les bords de la Seine, en songeant au bonheur d'être riche, et en cherchant le moyen de le devenir; ce qui les amenait toujours à penser qu'ils n'avaient pas le sou en poche.

Tout-à-coup, l'un des deux s'écrie tout joyeux :

— J'ai trouvé le secret..., non de faire fortune, mais de faire un bon déjeuner.

— C'est toujours un à-compte, dit l'autre, et un bon déjeuner n'est pas chose à dédaigner. Voyons comment ?

— Tu sais nager, je crois ?

— Oui. Et toi aussi ?

— Certainement. Et c'est pour cela que nous allons monter séparément sur le pont. Moi, je me jetterai dans la rivière à la façon des désespérés ; puis toi ensuite, à la façon des libérateurs.

— Et tu appelles cela bien déjeuner ?

— Sans doute. Pour avoir sauvé un homme, tu recevras trente francs* à la préfecture de police... Tu conviendras que c'est estimer l'espèce un peu bon marché ! Enfin, c'est égal, il me semble qu'un déjeuner à vingt-cinq francs par tête en vaut beaucoup d'autres.

— Ah ! alors, approuvé, approuvé !

Ce qui fut conçu, fut exécuté ; mais les conséquences du fait furent admirables.

Celui qui jouait le rôle du désespéré fit accroire à une vertueuse connaissance que l'excès du désespoir l'avait porté seul à cet attentat ; et une pareille preuve de sincérité doit terriblement influer sur un moral de bien.

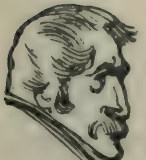
L'autre, qui remplissait les fonctions honoraires de héros libérateur, reçut trente francs, qu'il dépensa aussitôt de la manière la plus généreuse. Et, après une pareille action, vous conviendrez que, s'il n'obtient pas aujourd'hui la Croix-d'Honneur, c'est qu'il y a de sa part beaucoup de délicatesse.

Eugène Morisseau.

[*La Caricature*, 2 juin 1831.]

ORDRE PUBLIC*

GALONS, ÉPAULETTES, QUASI-ÉPAULETTES, GRAINES D'ÉPINARDS ET AUTRES.



— Est-ce fini ?

— Non, pas encore ; nous en sommes à la nomination de nos officiers supérieurs.

— Croyez-vous que ce soit un peu passable, cette fois.

— Passable ? Dites donc admirable, monsieur ! La république est enfoncée, elle n'a qu'à bien tenir son bonnet : nous aurons tous officiers du Juste-Milieu.

— Merci, épicier.

— Monsieur, vous m'insultez : je suis apothicaire.

— Oh! alors, je ne m'étonne plus de votre amour pour le gouvernement hydraulique de Casimir Pompier*.

— Vous êtes un anarchiste.

— Taisez-vous, vieux bêta!

— Buveur de sang, bonapartiste, carliste, henriquinquiste!

— Au revoir, clysoir incarné!...

— Qu'avais-tu donc, là-bas, avec cette espèce de bonnet de coton?

— Une dispute, à propos d'ordre public... Eh! mais tu n'as plus tes galons de sergent, toi.

— Non, j'avais eu l'imprudence de saluer, l'autre jour, le général Lamarque.

— Tu m'en diras tant!

— D'ailleurs, dans ma compagnie, tout s'est arrangé à l'amiable : ils ont nommé capitaine le propriétaire d'un riche hôtel garni; celui-ci, une fois maître de la double épaulette blanche, a fait adjuger successivement les autres à ses officiers de bouche : son chef de cuisine est sous-lieutenant; son aide, sergent-major; son rôtisseur, sergent; son marmiton, fourrier, et son portier, caporal.

— Je conçois; le tout honoré de la confiance de Messieurs les boutiquiers gardes nationaux qui veulent bien fournir des voix, à condition qu'ils fourniront aussi ledit hôtel de L..., de tout ce qui se vend et s'achète, comme les voix à une élection.

— Et dans ton quartier?

— On avait proposé, ce matin, de changer le colonel; mais de graves objections se sont élevées contre le choix du candidat proposé à la place de notre chef de légion.

» — Comment! messieurs, a d'abord dit un petit monsieur à lunettes, passablement *statu-quo* de sa nature, vous voulez nommer pour colonel le général M...? mais pensez donc que c'est un diable qui serait dans le cas de nous mobiliser en cas de guerre!

» — D'ailleurs, il aime les Polonais!

» — Il plaint les Italiens!

» — Il soutient les Belges!

» — Il a signé l'Association!

» — Je l'ai vu à l'enterrement de Grégoire, et Thibaudeau lui a serré la main!

» — Mais, pourtant, messieurs, il commande parfaitement, et avant tout...

» — Avant tout, il faut n'être rien en politique, pour être quelque chose chez nous.

» — C'est juste, c'est juste, bravo!

» — Je voterai pour lui.

» — Et moi contre.

» — Tant pis pour vous.

» — Monsieur, permettez-moi de vous dire... ce que je ne veux pas vous dire.

» — Je vous entends, monsieur : vous pouvez vous dispenser désormais de m'apporter des bottes.

» — Vous pouvez vendre vos chapeaux à d'autres.

» — Mes amis, mes chers compatriotes, la paix, pour Dieu, la paix à tout

prix ! écoutez la voix d'un employé, d'un honnête vérificateur, qui a été sergent-major sous tous les régimes.

» Le monsieur qui préludait ainsi, pour ramener le calme et empêcher l'anarchie de pénétrer dans les boutiques, était un individu fort propre de sa personne, habituellement en uniforme, les mains blanches, le teint rose et blanc, légèrement verni, et toute sa structure tellement rapprochée de son costume militaire, qu'on l'aurait cru attaché avec des clous d'épingles.

» — Mes chers amis et chers compatriotes, reprit-il après une pause et une prise de tabac parfumé, je respecte toutes les opinions, et je me garderai bien de condamner celles de personne, mais j'espère donner à l'assemblée une raison péremptoire qui vous déterminera à vous prononcer pour la négative, dans la question qui nous occupe. — Non, selon moi le général M... ne peut être nommé notre colonel, et cela, ce n'est pas parce qu'il est républicain, napoléoniste, peut-être... : nous avons été tous un peu cela, plus ou moins.... mais le général a un défaut..., que dis-je ! un vice intolérable dans un colonel...

» — Quoi donc ?

» — Il fume.

» — Ce n'est peut-être que le cigare.

» — Du tout ! il fume, il fume la pipe ; je l'ai vu, de mes yeux vu ! senti, de mon nez senti !

» — Aux voix ! aux voix !

» — Je croyais, messieurs et chers collègues, que, d'après le fait que je vous ai dénoncé, il n'y aurait pas même lieu à la délibération...

» — Effectivement, nous gardons notre ancien colonel.

Et ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que ceci est vrai.

Alfred Coudreux.

[*La Caricature,* 9 juin 1831.]

UNE SÉANCE DE L'HÔTEL BULLION*.

Voyez combien de tentes grecques couvrent cette plaine : autant de tentes, autant de factions.

Shakspeare (*Troïlus et Cressida*).

Si, comme l'a dit un fantasque de nos jours, « la nature et les fauteuils de l'Académie ont une égale horreur du vide », on peut aussi comprendre les trônes dans les nécessités de remplissage.

Petits ou grands, neufs ou d'occasion, n'importe forme et couleur, tous sont également enviés. Et ici se présente une remarque du plus beau philosophisme possible : c'est que jamais cette denrée n'est aussi recherchée que

lorsque, après beaucoup de certaines cérémonies, quelqu'un s'est enfin à regret décidé à faire cette acquisition, pour le seul bonheur des peuples, voisins, parents, amis et connaissances.

On appelle alors ceci le *trop-plein*.

Nous avions un trône et un roi dessus. Nous avons renvoyé le roi, mais nous avons gardé le trône, et dessus nous avons mis un citoyen. Voilà, comme on dit aujourd'hui, qui est à merveille. — Maintenant léchons-nous les doigts.

Nous savions déjà bien, au cas d'événements imprévus, que notre abonné M. *Alcide* PIQUET se présenterait au concours, s'il y en avait un. Mais voici venir maintenant, ennemis de notre repos et de notre satisfaction, les courtiers d'amateurs de trône, qui considèrent une couronne comme une once de cannelle, et font aux partisans du rabais les suivantes propositions :

S'étant aperçu, mais trop tard, que le régime constitutionnel ne convient point aux Français, Charles X propose de gouverner dorénavant à la façon de Louis XIV.

Le duc de Reichstadt n'apporterait que son nom de baptême et un frac autrichien; mais il abolirait la pairie, quitte à la rétablir sous un autre nom, et n'exigerait une liste civile que de six millions seulement. Le jeune duc compterait sur l'amitié de grand-papa pour ses dépenses secrètes. — Nous savons que grand-papa tient trop à ses écus, à la moralité de son petit-fils pour y subvenir jamais.

Le prince de Saxe-Cobourg aimerait assez trôner en France à cause du vin de Champagne et des meringues de Félix*. Riche de naissance, il voudrait conserver ses quinze millions pour son usage personnel. Voilà pourquoi il a refusé le sceptre de la Grèce, où, avec le plus haut sabre et le plus vaillant courage, un seigneur hydriote n'a souvent pas de souliers. Le prince de Saxe-Cobourg se contenterait de la table et du logement.

Si grand-papa et l'oncle Antoine n'étaient pas là pour lui donner le fouet, Henri V promet d'être bien sage.

Le duc de Modène ne demande à exercer la royauté française que pendant vingt-quatre heures, pour traiter les journalistes comme ses sujets. — On y pensera.

Ici, MM. Fazy et Plagniol rappellent qu'ils ont gouverné la France pendant trois heures moins un quart, et qu'ils n'ont jamais fait de mal à personne.

Un apothicaire accepterait le trône au plus bas prix qu'on voudrait, moyennant qu'il pût continuer sa profession.

Louis XVII, n° 1, demande à la France une paire de sabots neufs et un peu de liberté, si elle en a.

Louis XVII, n° 2, pour prouver que le sang du Béarnais coule dans ses veines, offre de soumettre à l'Académie une mèche de cheveux quelconques.

Louis XVII, n° 3, en sautant après la couronne, a gagné un quaterne. Il se démet de ses prétentions au trône et demande l'abolition de la loterie.

Louis XVII, n° 4. — Absent.

Louis XVII, n° 5, consent volontiers à accepter la couronne, si on veut lui payer ses dettes et lui laisser la permission d'en faire d'autres.

Louis XVII, n°s 6 et 7, donneront encore à la France le spectacle touchant de deux frères sur un même trône, moyennant que chacun jouisse séparément

d'une liste civile de dix-huit millions. Et, à ce sujet, trouvant fort absurdement qualifiée une liste au bénéfice de laquelle les citoyens participent très-peu, ils daigneraient l'accepter sous le titre de pension *royale*, ou *bicéphale*. Comme on voudra.

Fatiguée plutôt que séduite, la foule béante, déjà diminuée de beaucoup, allait disparaître tout-à-fait. Il ne restait plus que quelques vieux raisonneurs, riches d'expérience et d'utopies, engagés dans une discussion de principes, flanqués de dates et de noms propres.

Tout-à-coup, un pauvre diable se présente.

— Messieurs, s'écrie-t-il d'un son de voix gracieux, c'est sans la moindre parcelle d'étonnement que je vous ai vu mépriser les offres trompeuses de ces agents affamés. Un roi est une emplète fort délicate, messieurs. Un roi doit donc s'essayer comme une paire de bottes. Alors, les faits parlent, avec cette seule différence que de mauvaises bottes crèvent tout de suite, tandis que les mauvais rois, c'est autre chose. Cependant, cela ne prouve rien. Raison de plus. « Mais, me direz-vous peut-être, messieurs, où trouver ce trésor, ce prodige, ce phénomène, qui consente à goûter du trône par surnumérariat; à ne voir sur ses jambes qu'un modeste pantalon, dans son estomac une simple côtelette, et dans sa poche un seul et unique écu de six francs?... » Ce sujet, sujet phénoménal, messieurs, il existe! Je ne vous l'indiquerai point sur-le-champ, car, dans le premier élan de votre admiration enthousiaste, vous lui sauteriez au cou; vous voudriez le faire prince, pape, ou Dieu peut-être. Non, messieurs, je veux d'abord, et avant toute chose, mériter l'honneur de votre confiance. Derrière ce valet de carreau, vous trouverez mon nom, mon adresse. Retournez d'abord dans vos respectables familles, messieurs; puis, quand vous aurez besoin d'un bon roi, retournez la carte, et dites : « J'en sais un excellent! »

Et, là-dessus, le modeste candidat échappa lestement aux louanges de ses auditeurs, qui déjà tendaient vers le monarque leurs bras attendris.

— C'est une merveille! dit l'un.

— C'est le Messie! dit l'autre.

— Non, messieurs. C'est un voleur, dit un troisième, car je ne trouve plus mon mouchoir.

— Ni moi ma montre.

— Ni moi ma tabatière d'or.

— Ni moi mon portefeuille, s'écria un financier, repassant aussitôt ses larmes admiratives au compte de l'objet perdu. Oh! Dieu de Dieu! Assister à une enchère de plus de vingt rois, et dire que le meilleur de tous n'est qu'un...

Alfred Coudreux.

[*La Caricature*, 16 juin 1831.]

CONSEIL DES MINISTRES*.

Les ministres ont eu, cette semaine, une de ces séances badines et joyeuses, bonne fortune d'une heure que le sort compatissant leur a jetée ce jour-là, comme pour dérider ces fronts meurtris où vient se briser chaque jour, pour revenir au lendemain, la vague brutale, acerbe, âpre, rude, la voix du peuple.

Sur le vaste tapis vert, pis-aller habituel des destinées du monde, une dépêche officielle attendait la réunion. C'était la lettre d'un préfet.

Permis alors de supposer l'heureuse capture de quelque vacher; pour le quart d'heure chef de parti, désagrément des circonstances, où un homme brodé a pour adversaire un homme sans chemise, et où un intrépide garde-champêtre s'établit l'égal d'un garde-des-sceaux.

Ou bien, permis encore d'espérer une réponse à la circulaire électorale, et, dès lors, impatience grande de savoir comment la gendarmerie des départements saura maintenir l'urne chancelante de la majorité.

Enfin, M. de Montalivet ayant fait quasi couramment haute lecture de la missive reçue, rien de tout ceci, mais des plaintes à fendre cœur d'homme d'un préfet trompé, sensible et mécontent.

Tous les préfets ont des sécrétaires, mais tous les préfets n'ont pas de femmes. Malheureusement, celui-ci a un secrétaire et une femme. Un jour, madame, ayant eu besoin d'un secrétaire, prit celui de son mari; et celui-ci se figure que c'est son secrétaire qui a pris sa femme. Ne pouvant confier une pareille nouvelle à la discrétion du télégraphe, il suppliait le conseil de lui assigner une autre résidence, où les secrétaires ne cumulent pas ainsi les avantages de la préfecture et du célibat.

Pour des gens qui s'attendaient à des choses fastidieuses comme une émeute, un charivari, une procession battue* ou un carnage polonais, la plaisanterie parut fort bonne. Aussi chacun rit d'abord, chacun réfléchit ensuite, et puis tous ensemble assignèrent une autre préfecture au fonctionnaire trompé, sensible et mécontent.

Enfin il fallut cependant en finir avec les infortunes privées, pour reprendre le cours des misères générales, et, pour ce, M. Sébastiani saisit son portefeuille étrange, fait pour inspirer l'attention par son contenu, même quand il ne contient rien.

Mais il était dit, ce jour-là, que la Providence prenait le conseil en pitié, ou plutôt qu'ayant pitié de la France, elle la préservait de ses pompes et de ses œuvres. Après avoir lu et retourné le premier papier tombé sous sa main, le ministre reconnut la pétition d'un homme modeste qui établissait largement tous ses droits à la croix-d'honneur. Certes, ce n'était pas un pareil document qu'il comptait soumettre à ses collègues. Mais qui donc s'était permis pareille intrusion?... Alors, il lui revint en mémoire qu'arrivant au conseil, il avait laissé tomber le célèbre portefeuille, duquel s'étaient échappés les secrets de l'État, voltigeant à droite et à gauche comme de simples feuilles de papier. Un pauvre

solliciteur se trouvait devant, la peur dans les jambes et la supplique en main, qui guettait l'occasion favorable de saisir, comme on dit, la faveur par les cheveux. Il s'empressa de ramasser officieusement tous les feuillets épars et il avait profité de cette bonne fortune pour glisser parmi eux sa juste réclamation.

Le conseil, déjà en train de rire, rit encore beaucoup de ce timide stratagème, et, comme, en résumant tous les droits du solliciteur à la décoration, il résulta qu'il avait écrit long, attendu long-temps dans la rue, et ramassé avec intelligence, un membre du conseil remarqua fort judicieusement que « c'était beaucoup de peine pour si peu de chose ».

C'était bien dit.

LE COMTE ALEX. DE B...

[*La Caricature*, 16 juin 1831.]

1831*.

(*28 mai. — Devant le magasin de caricatures d'Aubert.*)

UN PASSANT. — Monsieur, est-ce que la république s'est réfugiée dans le passage Véro-Dodat*? Pourquoi donc ce bruit, ce vacarme?

UN MODÉRÉ, les yeux hors la tête. — Comment! monsieur, ce bruit, ce vacarme? C'est l'expression libre et légale de mon indignation, excitée par le spectable de pareils sujets.

— Quoi donc?

— Eh! monsieur, ces caricatures audacieuses, rivalisant à l'envi de rébellion et de culpabilité... Ne voyez-vous pas ici *l'Eclipse de* 1832?

— Oui. C'est un officieux avertissement, fort louable même de la part de ceux qui veulent bien le donner gratis, quand il y a tant de gens payés pour cela.

— Ah!... Et *le Bon Pasteur,* trônant sur des cadavres, vous semble-t-il aussi un louable avis?

— Non, monsieur. Ceci est le récit d'un fait accompli, horrible comme le fait même, parce qu'il est exact.

— Bon... Et la *Récompense nationale,* un patriote au carcan, est-ce un fait accompli, par hasard?

— Mais ceci me paraît une prévision, et, au train dont vont les choses, pourquoi ne se réaliserait-elle pas un de ces jours?

LE MODÉRÉ, suffocant. — Bien gentil! C'est donc à dire que, sous prétexte d'admonitions, d'allusions de prévisions, il faudra me laisser chaque jour imposer une révolution crayonnée, une conspiration en couleurs? Et avec tout cela, monsieur, que voulez-vous que fasse le gouvernement, s'il-vous-plaît?

— Mais, monsieur, il dépendait tout-à-fait de lui de faire autant de calomnies de toutes ces pages grotesques d'une histoire moins gaie. Avec tout l'esprit possible, il deviendrait fort difficile aux artistes de ridiculiser le patriotisme, le génie, le talent, ou alors les rieurs ne seraient plus de leur côté, et M. Persil serait plus florissant. Car enfin *l'Oie martiale, l'Oie municipale,* toutes ces bêtes qui ont sauvé la patrie sont autant d'ingénieuses plaisanteries. C'est comme *le Juste Milieu, Lolo-Fifi,* commis voyageur de la maison Casimir Pompier, Tonneau, Canule et Compagnie. Et ce général-apothicaire demandant à mettre Paris en état de siège, et cet éléphant en uniforme de Lancelot, ne sont-ils pas autant de ridicules dont le gouvernement lui-même s'est chargé de fournir le sujet?

— Malheureusement, il y a quelques excuses pour de pareils dessins, je vous l'accorde. Mais pour la *Récompense nationale?...* Ah! monsieur, quelle atroce calomnie!

(*7 juin. — Place du Palais de Justice.*)

LE MODÉRÉ. — Monsieur, quel crime a donc pu commettre ce jeune homme à figure intéressante, qui, sur ce pilori, dévore ses larmes au milieu de douze bandits au maintien éhonté?

— Dans un moment de trouble, il a donné un coup de poing à un garde national.

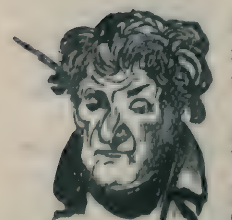
— Impossible! Une peine si infamante pour un pareil délit? C'est qu'il aura fait autre chose.

— Ah! oui. C'est un patriote; il s'est battu dans la grande semaine, et il y a reçu trois blessures pour le triomphe de la liberté.

HENRI B...

[*La Caricature,* 16 juin 1831.]

LE MEILLEUR RÉPUBLICAIN*.



Gloire et envie à M. Bonnichon! Vive M. Bonnichon! marchand bonnetier, milicien volontaire, citoyen de la terre promise, consommateur de la manne divine!

Il n'a pour toute influence qu'une figure honnête, un fourniment complet, et des bonnets de coton vulgaires. Vous me direz que c'est peu de chose pour une sommité politique ou une gloire quelconque. C'est vrai. Mais le destin a tout fait pour M. Bonnichon.

D'abord, il pouvait naître sur l'horizon glacé, où le knout réchauffe l'homme; sous le ciel brûlant 'Italie, où un parasol ou un échafaud servent de rafraîchissement. Point. Il est né Butte-des-Moulins, à Paris:

il est Français. Dès-lors, le voilà, pour sa part, héritier du luxe de Louis dit le Grand ; de la gloire de Napoléon, 'qui s'est fait grand; des expériences mal comprises de feu M. de Roberspierre.

Il a à choisir parmi vingt religions : il se fait républicain. C'est son goût. Mais il vit sous une monarchie. C'est désagréable.

Un jour, le roi de M. Bonnichon divague, le trône fléchit : son roi s'en va, le trône s'écroule, et M. Bonnichon pousse un soupir politique. On parle de République : il se rappelle celle d'Athènes, celle de Rome, celle de New-York ; et, en appliquant ses lumières en cotonnades à une organisation sociale, il s'en va partout colportant, pesant, balançant, élogiant les avantages athéniens, romains, américains.

Ici, la fortune de M. Bonnichon le sert encore malgré lui. Il est Français. Le Français né malin créa le vaudeville. On lui crée une république exprès à sa taille. On lui en donne une supérieure à toutes les autres, car elle ne ressemble à aucune. Le lendemain, il peut mettre sur ses cartes de visite : *Bonnichon, bonnetier, citoyen de la* MEILLEURE *des républiques.*

Jeudi dernier, il est réveillé un peu tôt par un bruit de lui fort connu. C'est le rappel. Harmonie commerciale qui avertit les industriels qu'on les dispense ce jour-là de régler leurs affaires.

— Allons, Bobonne, dépêche-toi ! s'écria M. Bonnichon secouant magnanimement son bonnet. Brosse vite mon uniforme, sors mon schako, décroche mon fourniment*. Voilà de la besogne.

— Dieu de Dieu ! que vous êtes audacieux, monsieur Bonnichon ! Dire qu'à votre âge que vous soyez ainsi susceptible d'émeutes. Que c'est hétérogène ! Qu'avec ça, dans les émeutes, on peut faire des mauvaises connaissances, et que chacune vous revient toujours à quinze francs d'extra, l'une dans l'autre.

— Que veux-tu, Bobonne ! quand on est sergent de la meilleure des Républiques, il faut faire son devoir. Une supposition qu'il n'y aurait plus d'ordre public, vois-tu, il n'y aurait plus de garde nationale. C'est sûr. Eh ! bien, moi, je ne dois pas souffrir qu'on menace l'ordre public, parce que mon uniforme m'a coûté cent soixante-quinze francs cinquante centimes, et que, s'il n'y avait plus de garde nationale, mon uniforme ne me servirait de rien... Et puis, il faut que je tâche de mériter la croix-d'honneur qu'on m'a donnée il y a deux mois.

— Adieu, mon pauvre chat !

— Adieu, chérite ! Ne sois pas inquiète, va; j'enverrai le tambour te donner de mes nouvelles.

Par la croisée. — Bonnichon ! Bonnichon !!!

— De quoi, Bobonne ?

— Attends donc une minute. Que tu cours comme un étourdi, que tu as oublié ton fusil, que voilà ton fils qui te le descend, avec un morceau de sucre et un mouchoir blanc.

RUE SAINT-DENIS.

M. BONNICHON ET SA COMPAGNIE, *devant un rassemblement.*

— Messieurs les perturbateurs, voudriez-vous bien, je vous prie, avoir l'obligeance de vous évanouir, s'il vous plaît ? Votre présence coupable gêne ici le

cours du commerce et des omnibus. Retirez-vous donc vous-mêmes, estimables perturbateurs; autrement, vous me forceriez à vous y sommer.

UNE VOIX. — Qui donc qui parle d'assommer?

UN OUVRIER. — Si nous nous retirons, aurons-nous de l'ouvrage?

UN IVROGNE. — Diminuera-t-on l'impôt vineux?

M. BONNICHON. — Messieurs, la force non-armée ne délibère pas, je ne puis en entendre davantage...

Ici, un pot de fleur couvre la tête et la voix de M. Bonnichon.

UNE CHAMBRE À COUCHER.

M. BONNICHON, *au lit.* (*On lui pose des sangsues.*) — Comment, Bobonne, pendant que, là-bas, j'étais martyr de ma cause, on est venu piller ma boutique? Faire de l'ordre public, et perdre ses bonnets de coton! c'est dur!... Mais tu ne leur as donc pas dit que j'étais sergent de la meilleure des républiques?...

— Ça ne prend pas.

— C'est que tu les mets trop haut, chère amie. — ... que j'ai la croix de la Légion-d'Honneur?...

— En voilà encore une qui tombe.

— C'est que tu en mets trop à la fois, Bobonne — ... que je suis ami des libertés: de celle de la presse?

— Ah! celle-là mord bien.

— Oui, je le sens! — ... Enfin, le défenseur zélé d'un trône entouré d'institutions républic...

— Ah! les voilà enfin.

— Ohi! ahi! holà! bobonne, comme elles piquent!

ALFRED COUDREUX.

[*La Caricature*, 23 juin 1831.]

DON PÉDRO II*.

Il est une maladie grave, contagieuse, autre que la grippe et le choléra-morbus, qui court et s'égaudit capricieuse : c'est ce choléra populaire qui fait les nations renversant les rois, non qu'elles n'en veulent point, — comment vivre sans ça? — mais seulement pour le plaisir d'en changer, de voir face nouvelle, et de savoir au juste combien pèse une majesté.

Un jour, le Français, original en tout; puis le Belge, puis le Polonais, quelques autres par-ci, par-là, et, aujourd'hui, le Brésilien! Il aime, il vénère son prince, qui l'a débarbouillé un peu au savon de l'indépendance, il ne lui veut aucun mal, mais il a régné; — à un autre!

Comme le premier d'un État passe pour chose rare, précieuse, le Brésilien a dû faire choix, pour le régir, d'une expérience longue, blanchie?

Non.

Le Brésilien veut rire, et il prend pour souverain un citoyen de cinq ans, Don Pédro II d'Alcantara (Joâo-Carlos-Leopoldo-Salvador-Bibiano-Francisco-Xavier-de-Paula-Leocadio-Miguel-Gabriel-Raphaël-Gonzaga).

Son nom est un peu long, c'est vrai. Aux jours des *vivat*, cela deviendra fatigant. On criera le moins possible, voilà tout. Si le nouveau monarque n'a pas encore fait grand bien à son peuple, au moins, il n'a encore fait pendre personne. C'est déjà un antécédent fort gracieux de sa petite part.

Comme on le croira facilement, sa carrière politique a été très-restreinte jusqu'ici, et des faits de son règne, nous n'en connaissons qu'un seul.

Le voici :

Le jour où la nation proclama sa fantaisie, le précepteur du jeune prince s'empressa d'aller chercher son élève pour lui annoncer sa nouvelle profession. Il le trouva dans une *villa* éloignée de quelques milles de Rio-Janeiro, daignant manger des œufs à la coque et boire du lait au milieu de cette riante nature brésilienne, où chaque branche d'arbre balance un singe en guise de pierrot. L'enlevant aux charmes des mouillettes et des sapajous, il lui apprit que, depuis deux heures, tout en lui était majestueux de la tête aux pieds, et il le ramena au palais.

Chemin faisant, le pédagogue crut de sa dignité de réciter à son souverain des phrases de morale et de félicitation. Or il ouvrit la bouche. Mais, en cet endroit de son discours, une large goutte d'eau l'avertit qu'il pleuvait, et, au lieu de chercher de l'éloquence, il chercha un abri.

Don Pedro II, plus alerte, gagna vite une cahute, à la porte de laquelle il heurta solidement, comme doit faire tout monarque qui n'a pas de parapluie. Alors, à une petite lucarne apparut une vieille Brésilienne, au teint cuivré, aux rides pendantes, véritable tête de mauvais temps, qui demanda d'une voix chevrotante qui frappait ainsi de manière à réveiller son chat.

— Eh! ouvre donc vite, sorcière! répondit poliment le petit bonhomme; je suis Joâo-Carlos-Leopoldo-Salvador-Bibiano-Francisco-Xavier-de-Paula-Leocadio-Miguel-Gabriel-Raphaël-Gonzaga, Don Péd...

— Ah! miséricorde, bonne Sainte Vierge! vous pouvez alors chercher gîte ailleurs, dit en l'interrompant la pauvre vieille, car je n'ai pas dans ma chaumine assez de place pour contenir tant de monde.

Et, là-dessus, elle referma sa lucarne.

HENRI B...

[*La Caricature*, 23 juin 1831.]

ÉCONOMIE POLITIQUE.

MANIÈRE DE FAIRE UNE ÉMEUTE*.

Si votre chien se casse une patte, vous, simple particulier, vous aller chercher un chirurgien ayant du talent plein un diplôme. Votre chien crève, ou vit avec une patte de moins. L'un de ces deux faits est une calamité; mais, enfin, il n'y a pas de meilleur remède connu. Vous n'en saviez pas d'autres, vous simple particulier. C'est bien. Mais un particulier, plus simple que vous, peut-être, moins savant encore que l'Esculape de votre caniche, voit du mal partout et le remède nulle part. Alors, il en cherche un. Le cas est grave. Il s'agit d'une opération décisive. Comme un coup de sang. — *To be, or not to be.* Vous, simple particulier, pensant qu'il vaut mieux vivre avec la migraine que de ne pas vivre du tout, vous vous abstiendriez. C'est penser comme un rustre. Nous qui avons le sang bilieux, le raisonnement atrabilaire; nous qui *voulons* mais ne savons pas si nous *pouvons*, — nous essayons.

Supposez un corps social — ou animal — gangrené de la tête aux pieds. Vous faites venir un dentiste ou un garde municipal.

Lui, dont l'extirpation est l'essence, promet d'abord d'arracher tout ce qu'on voudra... — *Mais* quand il voit la mâchoire ferme et solide au possible, il n'ose y toucher, de peur qu'on ne le morde.

Voilà pour la tête.

Un chirurgien ou un carabinier promet la guérison de l'épigastre. Mais il est urgent de tailler largement, et il faut avant savoir... *si* les outils vont bien.

L'orthopédiste, redresseur de torts ou garde national, se charge volontiers de torturer tous les tibias quelconques. Cependant, il faut, pour ce, qu'il les trouve liés convenablement,... *car,* depuis le temps qu'on donne dans le juste-milieu, il craint pour le sien.

Voilà donc tous les remèdes trouvés. Malheureusement, l'un comporte un *mais*, l'autre un *si*, le troisième un *car*. Ceci devient une trinité embarrassante. Vous faites donc une expérience d'appréciation.

D'abord, vous allez dans un quartier éloigné, où les gens ne devinent pas tout de suite. — On en finirait trop tôt.

Vous choisissez une rue large, spacieuse et à réverbères nombreux, non que la lumière soit indispensable, mais l'existence d'un réverbère finit là où commence un rassemblement. C'est la poësie de l'émeute.

Si le ciel est pur, le soleil luisant, vous ouvrez votre parapluie. Ou bien, s'il ne fait pas un temps à contrastes, vous vous mouchez tout simplement, — mais avec un foulard blanc à ramages verts.

Un inconnu passe, qui vous regarde, et ne vous dit rien.

Quelqu'un, que vous connaissez parfaitement, passe, vous regarde aussi, et vous appelle *carliste!*

Un autre, *bubonapartiste!*

Un autre, *républicain!*

Alors, vous qui ne croyez pas convenable de vous faire assommer dès le premier essai, vous remettez votre foulard dans votre poche et vous parlez de la liberté des cultes.

Sur cinq cents personnes qui vous écoutent, quatre cent quatre-vingt-dix-huit vous donnent raison. Et, la discussion finie, chacun va pour rentrer chez soi.

Mais ici arrive un garde municipal au grand trot. Un cheval qui court seul dans Paris attire toute une population à sa suite, raison de plus quand la force publique est dessus. Derrière le cheval est un peuple, derrière le peuple une armée.

Vous qui n'avez plus rien à faire, vous prenez une prise et vous rentrez chez vous, laissant le peuple et l'armée s'arranger ensemble comme ils l'entendront. C'est bien fait.

Alors les boutiques se ferment, les chevaux dansent, les femmes crient, les hommes jurent, les enfants pleurent, le tambour bat, la foule bondit mugissante.

Et le lendemain, carlistes, bonapartistes et républicains se demandent mutuellement qu'est-ce qui a fait l'émeute. Chacun répond : « Ce n'est pas moi. »

Et chacun a raison.

EUGÈNE MORISSEAU.

[*La Caricature*, 23 juin 1831.]

GUILLOTINE À CHIENS*.

Ceci n'est point une histoire.

— Est-ce qu'on n'a point affiché mon ordonnance contre les chiens ?

— Si, monsieur le préfet. Il y en a même un superbe exemplaire à votre porte.

— Mais on en rencontre dans tout Paris, se promenant la tête haute comme les républicains un jour d'émeute.

— C'est qu'ils n'auront pas bien lu l'ordonnance. On l'a placée trop haut.

— Il est cependant indispensable de se débarrasser de ces animaux-là ; car, à voir le caractère des Parisiens, il paraît qu'ils en mordent terriblement par jour.

— C'est bien vrai, monsieur le préfet. Faut-il alors lancer la boulette administrative, ou bien encore renouveler les massacres de la rue Guénégaud ?

— Non. Aux hommes nouveaux, des moyens neufs. J'y songerai. Revenez demain matin.

Le lendemain, c'était jeudi dernier, et voici ce qui arriva:

Parmi les innombrables voitures de toutes formes et de toutes espèces qui se croisent dans Paris, on en remarquait une inusitée par son aspect, charrette mystérieuse qui cheminait lentement comme un corbillard de jeune fille.

— Gâté qu'il est par une nouveauté toutes les vingt-quatre heures, plus d'un citadin passait insouciant sans honorer l'équipage d'un regard.

Mais il n'en était pas de même des pauvres chiens. Tous quittaient leur maître, leur pâtée, leur devoir ou leurs affections, pour courir après la séduisante charrette, sous laquelle était attachée une jeune et fraîche chienne de chasse aux formes potelées, au poil ondoyant.

Et, ici, voyez la perfidie. Une jolie chienne peut faire tourner la tête au chien le plus vertueux. C'est ce qui arriva, la nature et M. Vivien* aidant.

Vous croyez peut-être que, par ce mode de procession amoureuse, au retour de l'équipage à la préfecture, M. Vivien comptait gratifier, comme les étudiants, ces pauvres victimes de quelque touchante allocution? Non. Avant peu, la procession eût été trop longue, et il y eût eu une apparence d'émeute.

Or donc, à mesure qu'un chien approchait avec une confiance qui caractérise la race, un bipède à figure sinistre saisissait le quadrupède curieux, le lançait dans la charrette, et le chien avait vécu.

Après celui-là, un autre; après ceux-là, d'autres, et tout cela sans bruit, sans efforts, sans cris, et cependant, chaque saut, chaque chien de moins pour la vie. — Car une toile épaisse cachait les convulsions de ces victimes de l'amour et de la police; un individu blotti dans la voiture les étranglait à leur arrivée par manière de salutation.

Comme on voit, jusque-là tout allait bien, excepté pour les chiens, quand un incident vint troubler, l'exécution de cette nouvelle gentillesse d'ordre public.

Dans un moment de disette canine, où la quantité des vivants diminuait en raison de celle des morts, l'homme qui était chargé de les appréhender au corps pour les lancer dans l'éternité s'avisa d'aller prendre comme délinquant un chien paisible, qui, assis sur le seuil d'une boutique, regardait aller les passants.

Voyant faire violence à Azor, sa maîtresse court voir ce qu'on lui veut; le mari court après sa femme, l'enfant court après son papa; les voisins arrivent, les passants s'arrêtent, on crie, on jure, on pleure, on s'informe, et bientôt la voiture renversée fait rouler sur le pavé seize cadavres de chiens!

Une pareille cruauté criait vengeance. Deux agents de police pour les seize meurtres parurent une compensation suffisante, faute de mieux, et on les chercha. Mais ils s'étaient évadés.

Alors, tous les marteaux mis à contribution, la guillotine roulante fut brisée, et un superbe feu de joie célébra ce grand crime. Malheureusement, il ne rendit la vie à aucun chien, pas même à l'infortuné Azor, que sa maîtresse emporta lamentablement dans ses bras, voulant faire empailler sans doute ce triste monument de férocité préfectorale.

Henri B...

[*La Caricature*, 30 juin 1831.]

UN CONSPIRATEUR MODERNE*.

Il a dix-huit ans, du courage, des moustaches, un gilet ridicule, un habit bien fait.

Il a bon cœur et mauvaise tête. Il fera d'excellentes études, quand il suivra ses cours ailleurs que sur les places publiques, et sera ensuite fort capable de servir honorablement son pays, si quelque baïonnette municipale ne l'a pas éventré d'ici-là.

Mais, aujourd'hui que la vie court si rapide, que les drames s'amoncellent si nombreux, l'expérience s'endosse comme une redingote, les convictions vous happent au cerveau, puis le raisonnement vient après, s'i peut.

Le conspirateur moderne a donc son arsenal de principes impromptus. Ennemi-né de tout pouvoir qui ne lui parle pas à l'oreille, il s'agite contre n'importe quel ordre de choses, car c'est son rôle à lui, comme à d'autres de se cramponner après.

Il est l'ami du peuple, il lui ferait volontiers part de sa fortune, — s'il en avait une.

Le travail des siècles, les philosophies, les religions, les morales, sont autant de matières traitées par lui comme du pain rassis. A refaire, faute de les connaître.

Du reste, il possède suffisamment ses auteurs pour en faire des mannequins politiques. Il réclame l'austérité des républiques anciennes, et dîne chez Véfour.

Il demande l'abolition de la peine de mort, et louange très-agréablement M. de Roberspierre, qui, si on l'avait laissé faire, aurait fini par abolir toutes les peines de la vie.

Pour le conspirateur, il n'y a, en politique, ni crimes ni excès. Le tout se réduit à la simple *nécessité*. Cependant, comme la politique est la seule passion à laquelle rien, ni hommes ni choses, ne puisse rester étranger, le dilemme commence à devenir effrayant. Aussi le conspirateur se contente-t-il de généraliser, par quelques mots pleins de vide, le souvenir de vastes horreurs dont les détails l'épouvanteraient. Pour lui, Marat n'est qu'un *système*, et Roberspierre qu'une *organisation*. Pauvre jeune homme! on dirait, à l'entendre, qu'il lui faut absolument, avant dîner, les têtes d'honnêtes gens qu'il n'a jamais vus, et il est encore inconsolable d'avoir tué avec toutes les formalités de l'escrime un individu qui l'avait provoqué.

C'est qu'aussi, à le voir, ceux qui ne le connaissent pas le prendraient pour un être fantastique en diable. Au milieu d'une réunion, il sollicitera une mission d'assassinat, du même air que vous demanderiez un verre d'eau sucrée; il proposera d'envoyer l'indépendance à tel peuple, comme une lettre par la petite poste; de défendre la liberté, comme s'il savait où elle est. Il a trouvé moyen de confectionner de l'insurrection à la mécanique; il en fera à propos d'un œillet, d'un chien, d'une cravate, le tout à heure fixe et par principes. Emblème séditieux en chair et en os, les insignes de la rébellion se disputent la mince étendue de son corps: un gilet à la Roberspierre, un chapeau à la Marat, un

signe de ralliement à la boutonnière, et un assommoir pour canne, voilà les ornements de son physique. Quant à l'extérieur de son moral, vous le connaissez déjà; mais gardez-vous de juger par lui le véritable caractère du conspirateur moderne, car alors, vous l'appelleriez modérément buveur de sang, changeur de monnaie de chair humaine, tandis que, rentré chez lui, seul avec les illusions douces à son âge, ce terroriste devient fils soumis, frère aimant, amant aimable.

Dernièrement, une de ces organisations ayant eu le malheur de ne pouvoir se faire casser la tête pour un arbre, ses amis lui reprochèrent son absence dans une circonstance aussi décisive. Mais le coupable imposa silence à tous ses complices par cette seule réponse filiale :

— Papa n'a pas voulu me laisser venir.

Ainsi, vous l'entendez, chefs de famille : réservez pour la gloire du pays l'appui de ces jeunes courages, et à l'impatience de leur énergie opposez la sagesse de ces paroles descendues d'un tribunal dans l'intelligence des masses :

« Qu'on renonce désormais à tout épouvantail de conspirations républicaines. Nous ne sommes pas des enfants, et nous avons un meilleur emploi à faire de notre vie que de jouer pour des inutilités. Avec ce que nous attendons, il est facile d'attendre. Les partis qui ont de l'avenir ont de la patience. D'ailleurs, nous sommes jeunes, et, dans ce temps, le monde va vite. » (*Cavaignac**.)

Alfred Coudreux.

[*La Caricature*, 21 juillet 1831.]

PHYSIOLOGIE DES POSITIONS*.

La duchesse de Valbreuil (*trois amants*). — Allons donc, maréchal, c'est une plaisanterie; une femme comme moi! c'est tout au plus si la petite comtesse, dont on connaît la liaison avec le marquis de Brives, voudrait se compromettre à ce point. Cette pauvre comtesse, elle a perdu son mari, elle s'est aussi perdue tout-à-fait, c'est à ne plus la voir.

La comtesse (*deux amants*). — Fi donc! fi donc! Croyez-vous parler à la femme de votre banquier, dont la conduite scandaleuse fait rougir? C'est une femme affichée, perdue; elle a un amant.

La femme du banquier (*un amant*). — Oui mademoiselle, je vous portais de l'intérêt; mais une pareille conduite! vous avez un amant!... C'est là le prix des soins que je vous ai donnés, ma filleule, vous que j'ai élevée comme ma propre fille! Et vous dites qu'il veut vous épouser, qu'il vous aime! quelle horreur! Apprenez, mademoiselle, qu'une jeune personne ne peut, sous aucun prétexte, avoir un amant... Une faute avant le mariage est ineffaçable! Vous prétendez que vous pouviez disposer de votre cœur; sachez, mademoiselle, qu'une femme n'est libre qu'alors qu'on prétend qu'elle ne l'est plus. Sortez de ma présence, votre immoralité me fait mal.

A L'OPÉRA.

MADAME DE SAINT-IVIÈRE, *ancienne belle femme, riche de quarante-cinq ans et de cinquante mille livres de rente.* — Dites-moi, Charles, quelle est cette fille ? Elle a un joli chapeau...

— Eh ! pardieu ! vous la connaissez, c'est Désirée Saint-Alban. L'an dernier, vous étiez aux eaux de Bade avec elle.

— Laissez donc, mon cher, je ne vois pas de pareilles...

— Comment ! vous ne vous souvenez pas de notre partie de Carlsruhe, avec ce jeune homme à moustaches, le fils du pair de France, où nous avons tant ri ?

— Finissez, Charles ; vous me déplaisez souverainement. Si je me suis permis cela aux eaux et à l'étranger, je n'aime pas qu'on me le rappelle à Paris...

MADEMOISELLE DÉSIRÉE DE SAINT-ALBAN, *entretenue, jolie figure, dix mille francs de rente,* grand train, beaucoup de dettes ; loge en face de madame de *Saint-Ivière.* — Ah ! c'est madame de Saint-Ivière ? Voilà une belle sotte ! Et ça a cinquante mille livres de rentes ! A présent, cela nous méprise, parce que nous sommes plus jolie qu'elle et que nous n'avons pas encore eu assez d'amants pour payer nos dettes et nous faire des revenus ; ça nous traite de fille !...

— Eh ! bien, Désirée, viendrez-vous ce soir à notre souper ?

— Oh ! certes non, monsieur !

— Et pourquoi donc ?

— Non, je vous dis. Ne me parler pas de ce souper, Ernest ; je finirais par vous faire une scène. Je sais que cela vous amuserait assez de me faire trouver avec des demoiselles...

Mais, ma chère amie, ce sont deux utilités du Vaudeville et une doublure de l'Opéra-Comique...

— Des demoiselles, mon cher, des demoiselles ! et une femme comme moi, ne peut, ne veut, ni ne doit se permettre ces inconséquences-là.

SORTIE DE L'OPÉRA.

ANGIOLINA. — Dieu ! quelle charmante soirée, mon bon ami ! J'ai joliment eu de l'agrément.

— Oui, mais tu vas rentrer maintenant. Ne crains-tu pas que *Madame* ne te gronde ?

— Oh ! non ! Rue Richelieu, vois-tu, on est traitée avec égards. De belles toilettes, des ternaux* et des amants comme toi qui nous mènent à l'Opéra. C'est pas comme ces malheureuses du faubourg Saint-Antoine, qui n'ont point de souliers et ne vont qu'à Franconi ! ....

Le comte ALEX. DE B...

[*La Caricature,* 21 juillet 1831.]

RONDO

BRILLANT MAIS FACILE

À L'USAGE

DES COMMENÇANTS EN POLITIQUE*

AVEC ACCOMPAGNEMENT

DE CLAQUES ET DE VIVAT OBLIGÉS,
MAIS D'ENTHOUSIASME AD LIBITUM

SUR LE THÈME FAVORI

C'est l'Émeut', l'Émeut', l'Émeut',
Qui pouss' le monde à la ronde, etc.;

COMPOSÉ ET DÉDIÉ AUX AMATEURS DU JUSTE MILIEU

PAR M. CASIMIR PÉRIER

PREMIER SERPENT DE LA MUSIQUE DU ROI

Et exécuté pour la première fois, par le chef d'orchestre du grand théâtre de France, le samedi 23 juillet 1831*.

Le morceau dont notre devoir de journalistes nous oblige à rendre compte (1) fait partie de l'antique famille des RONDOS, par la raison que le thème principal: *C'est l'Émeut', l'Émeut', l'Émeut', etc.*, y est ramené à plusieurs reprises. Cette forme est un peu *rococo*, et l'on eût préféré généralement la moderne cavatine aux formes larges et neuves, aux mélodies grandioses et expressives, telle, enfin, qu'on la conçoit aux Etats-Unis ; mais, puisque nos goûts n'ont rien de commun encore avec ceux des amateurs américains, va pour le gothique *rondo*, en attendant mieux. Examinons donc si celui que nous annonçons réunit toutes les qualités du genre.

Après une *introduction* très-burlesque qui débute par un coup de canon, et qui a le tort de rappeler les formes prétentieuses de l'ancienne école, la ritournelle obligée se fait entendre : « *Messieurs les pairs et messieurs les députés, je suis heureux de me retrouver au milieu de vous.* »

(1) Hâtons-nous de le dire, en donnant l'analyse succincte de cette production nouvelle, notre intention est de ne parler que de l'œuvre du compositeur, en laissant de côté tout ce qui concerne le virtuose distingué qui l'a exécutée. (*Note du Rédacteur.*)

Comme on le voit, rien de bien neuf jusqu'à présent. Vient alors le thème favori : *C'est l'Émeut', l'Émeut', l'Émeut', etc.*, dont la première phrase est loin d'être heureuse : « *J'ai dit, messieurs, que la Charte serait désormais une vérité : ce que j'ai dit s'est accompli.* »

Nous sommes fâchés de le dire, mais rien n'est plus faux que ce passage : les oreilles les moins justes en ont été déchirées. Mais continuons l'analyse du thème favori : « *Il est temps que nous mettions un terme aux agitations infiniment trop prolongées de ceux qui rêvent encore la chimère de la république.* » Ce thème favori est d'une banalité désespérante : cela traîne sur les murs à affiches ; mais il est varié avec beaucoup d'adresse, comme on pourra le croire.

Vient ensuite un passage d'un travail diabolique : « *Je viens, messieurs, de parcourir la France, etc.* » Les véritables connaisseurs ont trouvé qu'il rappelait avec désavantage le fameux rondo de Joconde* :

J'ai long-temps parcouru le monde ;
Et l'on m'a vu de toute part
Courtisant, etc. [1].

Je suis de l'avis des véritables connaisseurs : j'aime mieux le Joconde de l'Opéra-Comique.

Toutefois, le thème favori se trouve reproduit dans ce passage, d'une manière extrêmement ingénieuse. Il s'agit des vœux des provinciaux : « *Vous m'aiderez, messieurs, à les accomplir ; l'ordre sera protégé, toute tentative factieuse, confondue et réprimée.* » Sentez-vous l'émeute ? A la vérité, ce n'est que d'une manière tout épisodique, et comme pour montrer qu'on ne perd pas de vue le sujet principal.

Nous tombons aussitôt dans un labyrinthe de notes, véritable tour de force à la Tartini, auquel il est impossible de rien comprendre. C'est à propos de l'hérédité de la pairie. Au lieu d'un non-sens musical, et qu'on croirait tiré des improvisations du vieux-jeune Lintz*, le public aurait désiré plus de clarté, plus de franchise d'intonation, plus de cet abandon que comportait la circonstance ; d'autant mieux que le passage se termine par une fusée chromatique, tout aussi peu intelligible, sur l'organisation municipale et départementale, la responsabilité des ministres, la liberté de l'enseignement, etc., etc.

Heureusement, l'*adagio lamentable* qui suit, *sur les souffrances du commerce et le courage avec lequel on les supporte*, nous a amplement dédommagés.

Ce morceau, plein d'une effrayante vérité, a produit d'autant plus de sensation, que le thème favori : *C'est l'Émeut', l'Émeut', l'Émeut', etc.* (thème si burlesque, mais que tout le monde attendait là), trouve, en effet, le moyen de s'y montrer, au milieu des images les plus graves et les plus pathétiques, mais rapidement, comme un écolier, un mauvais garnement qui, au retour du catéchisme, enfonce la tête dans le châssis d'une sombre boutique, en criant : « Hé ! bonjour ! c'est moi ! me voilà ! » puis s'enfuit à toutes jambes, sauf à revenir le lendemain !

[1] Joconde, s'il faut en croire les historiens de Feydeau, était aussi premier ministre d'un monarque de je ne sais plus quelle monarchie. Encore un drôle de roi que celui-là ! A la vérité, dans ce temps, les rois constitutionnels n'étaient pas encore inventés. (*Note du Rédacteur.*)

C'est très bien. Ce mélange du plaisant et du sévère est de l'effet le plus pittoresque, et forme une transition très-naturelle à l'*allegro* qui suit : « *J'espère que ces souffrances touchent à leur terme, et que bientôt l'affermissement de l'ordre* (encore une légère apparition du thème favori) *ramènera la sécurité, etc.* » Cet *allegro* sur la circulation prochaine des capitaux n'a qu'un seul défaut, un air de famille un peu trop prononcé avec le grand air de Pierrot, dans le *Tableau parlant :*

Mais enfin, après l'orage,
On voit renaître le beau temps,
Et, parmi tout l'équipage,
Les plaisirs vont renaissants.
La joie et le bon vin, etc.

Et cette fois encore, j'aime mieux le *bon vin* de Pierrot.

Quant au passage suivant, espèce de récitatif sur les finances de l'État : « *Les budgets de 1831 et 1832 vous seront présentés, etc.;* » je dois le dire, à l'exception des fonctionnaires présents, on l'a trouvé d'un genre beaucoup trop lourd ; c'est écrit d'une manière pesante ; cela écrase ; il y a trop de cuivre là-dedans ; le compositeur a vraiment négligé toute mesure. La phrase qui vient après a soulevé aussi les critiques les plus vives : « *Depuis la révolution de Juillet, la France a repris en Europe le rang qui lui appartient.* » On a trouvé qu'elle était écrite sur un ton trop bas. Les ambassadeurs d'Angleterre, de Prusse et d'Autriche sont les seules personnes qui l'aient applaudie.

Mais le *Rondo brillant* s'est bien vite relevé, victorieux de tous les murmures, lorsque, après quelques mesures de silence sur l'*indépendance nationale*, le thème favori : *C'est l'Émeut', l'Émeut', l'Émeut', etc.*, a paru subitement dans tout son éclat et sa plénitude ; et cela, à propos des « *gardes nationales qui valent des armées, et qui ont protégé naguères la liberté* ». Cela a fait d'autant plus de plaisir à entendre, que c'est une pensée toute neuve et dont personne ne se doutait. Seulement, on a remarqué, avec regret, qu'il n'y était pas question des *ouvriers amis de l'ordre* et des écus de trois francs.

Après cette reprise éblouissante du thème favori, vient un immense point d'orgue sur l'Autriche : « *Ainsi que je l'avais demandé, les troupes de l'empereur d'Autriche ont évacué les États romains.* » Ce trait offre quelques réminiscences, sans doute involontaires, du fameux *Va-t'en voir s'ils viennent, Jean, etc.* Mais encore, encore, encore un petit bout du thème favori, à propos des États du pape, « *dont la tranquillité ne sera plus troublée* ». C'est parfait !

Vient ensuite un grand air sur la Belgique, avec accompagnement de *cor anglais ;* et, certes, ce n'est point là le côté brillant du *Rondo brillant.* Non, mille fois non, ce n'est point là de la musique française ! C'est en vain qu'en guise de correctif, le compositeur a placé immédiatement à la suite une espèce de fanfare sur le Portugal ; ce travail ou plutôt cette jonglerie de contrapuntiste n'a pas atteint son but, qui était de distraire l'attention. Tout le monde se disait :

— Bah ! bah ! c'est trop de bruit à propos de rien.

Mais que dire, oh ! que dire de l'*andante* si faussement *amoroso* de l'hymne avec *tam-tam* sur la Pologne, sur l'héroïque Pologne !... Abomination ! malédiction ! exécration !... Les voûtes de la Chambre auraient dû s'abîmer sur des paroles si plates, sur un style aussi lâche !...

Heureusement encore, après une rentrée pompeuse où l'auteur se félicite de tant de beaux résultats, le thème favori : *C'est l'Émeut', l'Émeut', l'Émeut', etc.*, a reparu pour nous prévenir que *« c'est en persistant dans le système politique suivi jusqu'à ce jour que l'on parviendra à faire jouir la patrie des bienfaits de la révolution, et à la préserver de commotions nouvelles, etc. »* ! Cette péroraison, d'autant mieux accueillie qu'elle annonçait la fin du *Rondo brillant*, a dignement couronné l'œuvre. Il est impossible, comme on le voit, de mettre plus de variété dans la reproduction d'une idée toujours la même, et tellement la même, qu'elle a l'air d'une idée fixe, d'une véritable monomanie.

Somme totale, malgré toutes les beautés de détail que nous avons signalées, le *Rondo brillant et facile* n'a pas répondu à l'attente des véritables connaisseurs ; on l'eût voulu plus martial, plus noble, plus digne enfin d'oreilles françaises.

Quelques applaudissements ont éclaté vers la fin, mais c'était un succès de claqueurs ; le peu de bravos indépendants qui se sont fait entendre s'adressaient, par politesse, non pas à l'œuvre, mais au virtuose célèbre qui l'avait exécutée, et dont, par parenthèse, la voix sourde et monotone n'était pas de nature à la faire valoir.

Nous pensons, nous, que ce *Rondo brillant* n'est pas destiné à un succès de vogue, ni à répandre en France le goût de la bonne harmonie, au contraire. Le peuple ne fera pas chorus : il s'en tiendra à *la Marseillaise*, et dira comme nous :

— *O Rondo, Rondo brillant et facile; à l'usage des commençants en politique, Rondo, que me veux-tu?*

Au surplus, nous annonçons aux croque-notes intrépides, que ce morceau se trouve à Paris, chez l'auteur, rue de Grenelle-Saint-Germain ; et à Saint-Cloud, chez tous les marchands de vieilleries. Prix : un sou.

Alfred Coudreux.

[*La Caricature*, 28 juillet 1831.]

LOGIQUE ASSOMMANTE*.

Il est serviteur de police depuis plusieurs règnes, mais agent intelligent, rusé, sournois, perfectionnant le métier ; c'est dire que, héros d'une profession ignoble, il a su se rendre plus ignoble qu'elle encore.

Aussi, son imagination fertile tient-elle en continuel émoi la sécurité du maître. Tout est-il tranquille, il invente une conspiration, un complot, quelque tentative ténébreuse ; puis, à lui tout seul, il court détruire vaillamment cet épouvantail que son astuce a fait surgir. Y a-t-il un rassemblement ? Pour peu qu'il s'en mêle, une simple querelle particulière devient une émeute. Enfin, il trouverait à exploiter ses talents préventifs et répressifs jusque sur la calotte d'un cardinal ; et il parviendra à attraper une gratification là où d'autres ne gagneraient que les étrivières.

Aussi, jugez quelle époque délicieuse pour l'activité de notre homme que

celle de notre liberté : Le voilà comme le poisson dans l'eau. Du matin au soir il ne transpire que dénonciations, rébellions, sommations, suspicions, arrestations. C'est au point que, faute d'une prise dans la journée, par crainte de se rouiller, il serait capable de mettre la main sur le premier collet venu, quitte à trouver un motif après. Cette existence-là n'est qu'une longue crispation de geôle.

Adonc, le duc d'Orléans ne portant plus de chapeau gris, ni monsieur son père de cocarde tricolore sous son parapluie, il fut décidé que tout citoyen devait jeter par la fenêtre son chapeau gris s'il en avait un, en mettre un noir s'il n'en avait pas, et laisser chez lui sa cocarde tricolore avec son chat, sa femme et son bonnet de coton.

Et, dès le matin, l'œil à la piste, la main démangeuse, le serviteur de police, entouré de dévouements à tous prix, était sur la place de la Bastille qui flairait la sédition, se carrant comme un soldat français au matin d'une bataille.

D'abord passe un jeune homme, le nez en l'air comme un curieux, les bras ballants comme un oisif.

— Monsieur, je vous arrête, lui dit notre homme en le saisissant par son habit, sans doute pour estimer la finesse du drap.

— Bah ! lui répond l'étudiant, et pourquoi donc ?

— Parce que vous portez un chapeau gris à cocarde tricolore et que nous avons un roi-citoyen.

— Ah ! c'est juste, dit le jeune homme.

Et, il suit, insouciant, les gardes qui le conduisent au violon, en fredonnant *La Parisienne :*

« ... d'Orléans, toi qui l'as porté... »

Après celui-là arrive un monsieur, chapeau en tête, comme tous les gens qui ne portent ni casquette ni bonnet à poil.

— Monsieur, lui dit le serviteur de la police, je vous arrête.

— Bah ! et pourquoi donc ? demande le bourgeois.

— Parce que vous n'avez pas de cocarde à votre chapeau ; ce qui prouve évidemment que vous en avez une dans votre poche.

Il fallait que l'homme au chapeau fût un terrible raisonneur, car il paraissait vouloir rétorquer cet argument ; mais un détachement de gardes nationaux qui l'emmena ne lui en permit pas le loisir.

La place aussi judicieusement balayée pour éviter les accidents de la foule, passe un individu, sans doute habitant des environs, car il était venu tête nue, sans façon, comme un voisin. Il lève le nez pour voir s'il ne trouvera pas quelque visage de connaissance, ou, à défaut de ce, au moins celui de l'éléphant* ; mais c'est celui du serviteur de la police qu'il rencontre.

— Individu, lui dit celui-ci, vous allez me suivre au corps-de-garde.

— Tiens, c'te bétise ! Et pourquoi donc ça ?

— Parce que vous êtes nu-tête ; ce qui prouve évidemment que vous avez un chapeau gris à cocarde tricolore et que vous l'avez déposé quelque part dans la crainte d'être arrêté !

Henri B...

[*La Caricature*, 28 juillet 1831.]

COLLOQUE*.

— Bonjour, mon petit Pacot; comme tu es beau sous les armes!

— Dis donc, femme, regarde donc cette tournure de faction. C'est pourtant not' fieu.... Eh! bien, pourquoi que tu ne dis rien, Pacot? Est-ce que tu as du chagrin, mon ami?

— Fâchez pas, papa. Vous n'avez donc pas lu le programme? c'est ma consigne.

— Comment ta consigne?

— Nous ne hantons plus les ouvriers, les bourgeois; c'est d'une fréquentation insidieuse...

— Comment! ton père, ta mère?...

— Dame, papa, la consigne dit comme ça que, dans les circonstances actuelles, il n'y a plus ni pères ni mères!

ZOÉ. — Ainsi, je ne pourrai plus voir monsieur Pacot. Et le sentiment donc?

— Suspendu, payse!

— Comment, monsieur Pacot, vous avez oublié tous vos serments! Hi hi hi!

— Pas moi. C'est la consigne. Ah! dites donc, payse, si ça vous était inférieur, voulez-vous me faire le plaisir d'aller pleurer au large; car, autrement, je serais obligé de vous arrêter. C'est aujourd'hui le 28*, la consigne dit qu'on doit rire.

— Mais, mon fils...

— Ah! papa, assez causé! ne me fréquentez donc pas malgré moi, je vous en prie; vous allez compromettre Pacot.

— Mais ta famille, tes amis...

— Dam! la consigne avant tout. Elle dit comme ça que je touche un traitement d'un sou par jour pour faire l'exercice et manger des haricots, puis v'là tout. Dès lors, je dois mettre la collection d'mes sentiments dans mon sac et mes guêtres par-dessus. Tenez, gare à vous, papa! v'là l'sergent qui arrive pour me dire de vous conduire au corps-de-garde.

— Si jamais tu faisais un pareil coup, Pacot! tu vois bien ce poing-là...

— C'est ça, et, si je ne vous arrête pas, le caporal me fera fusiller. Voilà la situation. C'est bien respectable, la consigne! Mais pourtant quelquefois c'est un peu dilatoire.

EUGÈNE MORISSEAU.

[*La Caricature*, 28 juillet 1831.]

RÉPÉTITION
D'UNE SCÈNE IMPROVISÉE*.

PERSONNAGES :

LE PÈRE TROUVAILLE. — *Vieille utilité dramatique, ayant l'habitude du public et des planches, et pouvant, au besoin, jouer plusieurs rôles à la fois.*

GRAND-POULEAU*. — *Jeune débutant, sujet d'espérance, ayant toujours mains et bottes fort propres, cravate et maintien parfaitement empesés.*

LE PÈRE TROUVAILLE. — Eh ! bien, jeune et intéressant débutant, nous allons donc nous lancer sur le théâtre des succès ? Car vous êtes singulièrement favorisé : vous faites votre entrée dans un rôle brillant, triomphal, comme on n'en rencontre pas un dans toute une année théâtrale, et qui, permettez-moi cette légère digression, fait passablement d'honneur au cerveau qui l'a conçu...

GRAND-POULEAU. — Oh ! oui ! mais la scène d'improvisation me paraît d'une exécution prodigieusement difficultueuse. Si j'allais me tromper, si le public sifflait...

LE PÈRE TROUVAILLE. — Impossible ! nous ferons mettre sur l'affiche : *Par ordre;* l'étiquette interdit toute démonstration quelconque. Et puis, d'ailleurs, le public sera choisi. Allons, répétons. Prêtez-moi votre mouchoir.

GRAND-POULEAU (*après s'être mouché*). — Voilà.

LE PÈRE TROUVAILLE. — Ce mouchoir et le mien vous représentent des drapeaux (montrant une perruque qui est sur un secrétaire), et ceci figure l'honorable assemblée de nos auditeurs.

GRAND-POULEAU (*bras tendus et d'un son de voix fort criard*). — Oh ! que je suis heureux !...

LE PÈRE TROUVAILLE, l'interrompant. — Eh ! bien, eh ! bien, qu'est-ce qui vous prend donc ? Comment ! nous ne sommes encore qu'au premier mot, et voilà que déjà vous déployez vos gestes dans toute la longueur de leur plus vaste dimension ! Mais que ferez-vous donc dans les passages à effet ?

GRAND-POULEAU. — Eh ! bien, je recommencerai.

LE PÈRE TROUVAILLE. — C'est ça ! mauvaise école ! vieux genre ! monotonie d'enthousiasme ! méthode détestable, qui peut, en outre, compromettre

gravement le succès de la représentation. Vous n'avez donc pas étudié la physiologie du geste?

GRAND-POULEAU (*d'un son de voix évidemment nasal*). — Non, papa Trouvaille.

LE PÈRE TROUVAILLE. — Eh! bien, mon ami, reprenez ce drapeau pour vous moucher, et écoutez mes conseils généraux sur le principe gesticulaire appliqué aux cas particuliers : — D'abord, en toutes circonstances, le pouvoir du geste est incontestable et d'une efficacité reconnue. Faute d'avoir lâché la détente de son pistolet pendant que le duc de Modène était à portée, Menotti fut pendu; et c'est à un seul regard vers le ciel, que l'empereur Nicolas devra de mourir du choléra-morbus, au lieu d'avoir été assommé ces jours derniers par la populace de Pétersbourg. Voilà donc une science qui vaut la peine d'être comprise dans toute éducation élémentaire, mais qui devient indispensable dans l'art dramatique, où le geste, lancé avec discernement, augmente ou modère à volonté l'effet de la déclamation. Car il est à remarquer que, bien que l'on parle devant un public français, il s'y trouve toujours mêlés quelques intrus étrangers qui pourraient incivilement refuser leurs suffrages aux choses désavantageuses à leurs nations. Ainsi, quand vous parlerez de la France, la main sur la garde de votre épée, vous serez sûr d'être vigoureusement applaudi.

GRAND-POULEAU. — Et pour la Pologne?

LE PÈRE TROUVAILLE. — Ah! ici, vous changez vite de position, parce qu'on ne peut pas toujours garder la même, et vous vous contentez de secouer philanthropiquement la tête, geste qui, pouvant signifier beaucoup, mais ne signifiant rien, a l'immense avantage de ne pas vous compromettre.

GRAND-POULEAU. — Et pour le Portugal?

LE PÈRE TROUVAILLE. — Oh! pour le Portugal, libre cours à une indignation spontanée. Un coup de poing *sous* la tribune serait là du plus brillant effet.

GRAND-POULEAU. — Et pour l'Angleterre, la Russie?

LE PÈRE TROUVAILLE. — Nous en sommes arrivés, jeune et intéressant débutant, au point de la circonlocution gesticulaire, à cette périphrase ingénieuse qui fait éluder la question tout en la traitant. En pareille circonstance donc, quand, la tirade commencée, chacun étudie curieusement vos moindres mouvements, afin de lire dans leur expression l'aveu de ce que vous ne direz pas..., eh! bien, alors, vous relevez négligemment le col de votre chemise, ou vous buvez un verre d'eau sucrée...

GRAND-POULEAU. — Oh! ceci est pyramidalement adroit. Je vais être à présent d'une force herculéenne, si toutefois on ne change rien au programme. Ah ça, n'allez pas me faire faire quelque bêtise, monsieur Trouvaille; autrement, je le dirais à papa.

LE PÈRE TROUVAILLE. — Soyez donc sans inquiétude. Nous savons nos rôles. La décoration, mon interpellation, votre improvisation, il y a là dedans une trilogie suffisante pour considérablement amuser le public.

ALFRED COUDREUX.

[*La Caricature*, 4 août 1831.]

LE BANQUIER*.

Semblable au louis d'or :
Dur, rond, lourd et plat.
UN GARÇON DE CAISSE.

Avec une paire de petits
yeux gris à l'affût du gain.
WALTER-SCOTT.



Nos vaudevillistes et nos romanciers, gens très-exacts dans la peinture de nos mœurs, conservent encore le type de l'ancien financier, bien que nos traitants aient changé de physionomie depuis une cinquantaine d'années ; mais de physionomie seulement, car, au fond, ils sont toujours les mêmes. Aussi, au théâtre, le financier est-il un personnage épais, grossier et fastueux, avare avec les pauvres, prodigue avec les riches, sacrifiant cent mille francs pour une passion brutale, et refusant un écu au malheureux implorant sa pitié. Sur le plus beau côté de la médaille, c'est encore un personnage épais, mais bourru bienfaisant, qui chagrine le monde pour avoir le plaisir de le consoler avec de l'argent. Or, nos mœurs d'aujourd'hui sont devenues si polies, que je ne sache pas qu'il y ait encore de ces bourrus-là.

Fi donc des bourrus ! Rien n'est si élégant dans les manières ou le langage qu'un financier moderne. Vous êtes tout étonné d'entendre sortir de la même bouche, et dans le même quart d'heure, une savante dissertation sur la hausse et la baisse, sur l'importation et l'exportation, puis, tout aussitôt, un discours élégant, débité avec le même sérieux, la même importance sur le nœud d'une cravate ou la coupe d'un habit.

A voir cet air de frivolité, vous ne pourriez jamais croire qu'un homme si léger en apparence fût capable d'un calcul sérieux ou d'une spéculation considérable ; et pourtant, cette main, qui joue si gracieusement avec un lorgnon et une badine, trace avec la même aisance un bordereau par *doit* et *avoir*, sans oublier la fraction la plus minime, un centième de centime, par exemple ; car, d'après ce sage principe que les petits ruisseaux font les grandes rivières, le financier ne fait jamais remise de la plus petite différence.

Il y a quelques jours, un des plus riches et des plus jeunes banquiers de la capitale perdit à l'écarté la bagatelle de cent louis, dont il se trouva redevable à un de ses amis, jeune étourdi qui n'avait d'autre état que celui de fashionable. Le lendemain, dès le matin, le jeune Rothschild courut acquitter la dette sacrée. Dans la même journée, le fashionable fut chargé, par hasard, d'un règlement avec son ami le banquier. Il le trouva remplissant les fonctions de caissier par intérim, et le compte fut établi, balancé avec toutes les précautions d'usage,

malgré les quolibets de l'étourdi. Enfin, l'argent déposé, le dandy se trouva redevable de vingt-cinq centimes, qu'il refusa de payer en plaisantant. Mais le financier exigea sérieusement que les vingt-cinq centimes lui fussent remis, déclarant qu'il ne donnerait pas de quittance si la somme n'était complète. Et, comme l'étourdi s'emportait presque, en ridiculisant ce qu'il appelait «une vilenie» :

— Mon cher ami, lui répondit-on, l'homme du monde ne payerait pas aussi bien ses dettes de jeu, si le banquier négligeait les centimes.

Peu de mots peuvent décrire la vie d'un banquier fashionable.

A neuf heures, en léger tilbury, il court chez son agent de change, chez un correspondant, pour s'entendre sur ses opérations de la journée.

A onze heures, il déjeune au café de *Paris**.

A midi, il passe une revue dans ses bureaux, visite ses livres, moleste ses commis, fait son courrier, et querelle son associé, avec lequel il se raccommode toujours, non par amitié, mais par intérêt.

A trois heures, il court à la Bourse, se désole sur la perte d'un navire, plaint un confrère victime d'une banqueroute, donne ordre d'acheter ou de vendre des rentes, et recueille ou débite de grandes nouvelles faites à dessein.

A cinq heures, il assiste à une délibération d'actionnaires.

A six heures, il est à sa toilette.

A sept heures, il dîne chez Véry, ou aux *Frères Provençaux*.

A neuf, il est au balcon des Bouffes, ou à l'Opéra.

A minuit, il jette les rouleaux d'or sur une table d'écarté, ou risque une valse avec une riche héritière.

A deux heures, il est dans un élégant boudoir, tête à tête avec une danseuse.

A quatre heures, il est enfin dans son lit, harassé de travail et de plaisirs, s'il faut appeler *plaisirs* les distractions bruyantes que l'habitude lui impose comme une nécessité.

HENRI B...

[*La Caricature*, 4 août 1831.]

PHYSIOLOGIE DE L'ADJOINT*.

La nature est incomplète ; c'est chose convenue. Heureusement que, chaque jour, on la retaille, on la refaçonne. D'aucuns même, comme M. Azaïs* et les Saint-Simoniens, s'occupent de la refaire. Nous verrons cela.

En attendant, accordons au Créateur un brevet d'invention, et puis n'en parlons plus. Autrement, je vous demanderai à quoi nous servirait le soleil, sans la chandelle primitive et l'ingénieuse multiplicité de ses applications ; ce que nous pourrions faire au monde sans la préalable formalité du baptême ; à quoi les peuples emploieraient leurs revenus, sans l'institution des listes civiles, etc., etc.

Une preuve évidente de cette imperfection première, c'est l'état toujours incomplet de ses imitations. Exemple : l'adjoint, machine essentiellement com-

plétive, placée à côté de l'objet créé, dont elle est la doublure sans en faire partie, qu'elle aide quand elle marche à sa suite, qu'elle compromet quand elle va devant.

Qui dit adjoint dans la vaste étendue du sens, et non dans la conception rétrécie du mot, comprend cette immense variété d'emplois, diminués de leur importance par cette seule particule de *sous*, — de *lieutenant*, — d'*aide*, — d'*adjoint*, qui précède ces mots catégoriques de *chef*, — *général*, — *major*, — *maire*.

Dans l'organisation de l'échelle des autorités constituées, la création de l'adjoint du maire est une des plus dramatiques, à cause des scènes récréatives dont cette variété de fonctionnaires a souvent égayé le sévère exercice de la légalité. L'adjoint, si vénérable quand l'auréole du chef le protège de ses reflets, quand il est entouré du prestige muet de ses lunettes et de son écharpe administrative, perd souvent tous ces titres de respect, s'il est abandonné librement à l'entier exercice des fonctions locales.

C'est un adjoint qui, le premier, prit les nouvelles d'un *Moniteur* de 1815 pour celles de 1831, et fit arborer dans sa commune le drapeau blanc que le duc d'Angoulême planta à Bordeaux de la propre main de madame son épouse.

C'est un adjoint qui, recevant, sous Napoléon, la constitution définitive de l'Empire, écrivit au ministère « qu'elle avait été accueillie avec enthousiasme par ses administrés, et que l'exécution en serait ponctuellement observée, ainsi que de toutes celles qu'on pourrait lui adresser par la suite ».

C'est encore un adjoint qui salua Louis-Philippe des titres de Curtius et Solon, quand Curtius n'a jamais lu la Charte, et que Solon n'a fait que d'excellentes lois.

On se rappelle, lors des dernières élections, que le ministère, désirant connaître au juste le chiffre des sympathies qu'il excitait en France, chargea MM. les préfets de lui fournir ce renseignement délicat. Aussitôt, mouvement de la mécanique hiérarchique. Circulaire du préfet au sous-préfet, du sous-préfet au maire : l'adjoint devait nécessairement jouer un rôle dans cette circonstance. En effet, le maire d'une petite commune du Midi absent, son adjoint reçoit la missive officielle, et lit que le baron de..., chevalier des ordres de Saint-Louis et du Saint-Sépulcre, sous-préfet de..., demandait à M. le maire un état exact des opinions de sa localité, et exigeait une prompte réponse.

Lisant à peu près couramment, mais ne comprenant pas le moins du monde le contenu de cette dépêche, l'adjoint aurait bien désiré en savoir davantage pour répondre. Cependant, après avoir balancé toutes les probabilités de sens possibles, et avoir tracé plusieurs brouillons, il s'arrêta enfin à la lettre suivante :

« Monsieur le baron,

« J'ai reçu, avec toute la condescendance que je vous dois, vos ordres de Saint-Louis et du Saint-Sépulcre, en date du 10 de ce mois, et, comme il paraît que c'est très-pressé, je vais assurer leur prompte exécution dans toute l'étendue de ma commune.

« Agréez, etc. »

ALFRED COUDREUX.

(*La Caricature*, 11 août 1831.)

DEUX RENCONTRES EN UN AN*.

C'était au jour du réveil, après un sommeil de quinze ans. Paris sentait la poudre, l'air vomissait du plomb, un peuple criait : « Liberté ! »

Dans cette atmosphère de hasards périlleux, que de courageux sacrifices ! que d'infortunes ignorées ! Lorsque le calme de la nuit fit entendre l'heure tardive où chaque chef de famille voit dormir ses enfants près de lui, combien manquèrent à l'appel pour n'y plus répondre jamais !... que de larmes de mères, d'angoisses paternelles, dont la patrie ne saura pas le compte ! Combien de ceux qui conquirent la liberté, dignes de ses bienfaits, trouvèrent la mort, un instant avant celui de la victoire ! et cependant, pas un reproche, pas un regret, pas une plainte !...

C'est que chacun défendait la cause de tous. Après la moisson des victimes, le partage entre les vivants ; c'est l'histoire de toutes les batailles... Mais c'était la cause du peuple, c'était l'heure du danger, tout le monde était présent. — Peuple, que tu es beau !

Parmi ces hommes de tous rangs, égalisés par le courage, ils étaient trois, réunis sous les voûtes de la Bourse, transformée ce jour-là en hôpital.

Vingt-quatre heures avant, tandis que les généraux — timides alors, braves depuis — refusaient au succès de l'élan national seulement le secours de leur nom, le premier était sorti en uniforme, joignant au prestigieux exemple de son grade l'appui de son bras, et peut-être le sacrifice de sa vie... Honneur à Dubourg !

Le second était un ouvrier imprimeur. Le 27, à peine jour, suivant l'habitude de chaque matin, son chevet avait été heurté par des mains d'enfants demandant du pain.

— Vous n'en aurez que quand Charles X ne sera plus roi, leur avait dit le brave.

Et, pour déjeuner, il avait pris son vieux fusil de munition.

Le troisième était un étudiant. La veille encore, il voulait se détruire, lui généreux et dévoué comme on l'est au premier âge d'amour, parce que celle sans qui il ne pouvait vivre refusait de charmer son existence. Et elle, aimante comme lui, craintive pour tous deux, elle l'avait rendu à la vie, au bonheur. C'était donc dans un premier soupir d'ivresse que le cri de la liberté était parvenu jusqu'à lui... Il avait tout quitté pour elle.

Commandant du dépôt, parce que les vainqueurs commandaient encore, le général Dubourg, en visitant les blessés, rencontra l'ouvrier et l'étudiant. L'un avait une balle dans la tête ; plusieurs coups de sabre décoraient le corps de l'autre. Et, oublieux de leurs souffrances pour ne songer qu'à la patrie, comme s'ils n'avaient point assez fait pour elle, tous deux s'entretenaient de leurs prévisions, s'inquiétant des suites du succès.

Alors, le général, voyant un remède à ces blessures héroïques dans le récit de la victoire, les entretint de ses vœux et de ses espérances. Ce fut entre les

trois braves un échange de paroles consolantes, de projets de liberté, de gloire pour la France, de bonheur pour tous ses enfants. Puis les deux blessés purent s'endormir tranquilles, bercés par de beaux rêves d'avenir.

. . . .

Un an s'était écoulé.

Après le carnage, la victoire ; après la victoire, le partage ; et alors, le nombre des vainqueurs plus grand que celui des combattants. C'est l'usage en bonne guerre.

Un anniversaire fut célébré*, où les vivants recueillirent la gloire des morts. C'est encore l'usage.

Cette solennité devait être pour nos trois braves une seconde occasion de rencontre. Aucun d'eux n'y assista, et cependant tous les trois se retrouvèrent en effet ce jour-là...

Mais, cette fois, ce fut dans l'asile de l'incivisme ou de l'inconduite, sous les voûtes d'une prison, dans la cour de Sainte-Pélagie.

Alors, d'un commun mouvement, comme trois amis respectant les souffrances d'une mutuelle infortune, ces trois hommes se saluèrent d'un même regard, et, dans cette morne et silencieuse confidence, on put traduire l'histoire de toute une époque par un mot : *Trahison!*

HENRI B...

[*La Caricature*, 11 août 1831.]

LES GRANDS ACROBATES*.

Qu'est-ce qu'un gouvernement constitutionnel ?

C'est une grande baraque où un petit nombre de privilégiés se disputent à qui dansera, sautera, voltigera sur la corde du pouvoir, avec le balancier de l'hôtel des Monnaies.

La corde casse quelquefois, elle finit même par se rompre toujours lorsqu'on la presse d'un pied trop lourd, et alors il se fait une dégringolade fort amusante : les privilégiés se cassent le nez. Mais ce n'est pas là ce dont il s'agit pour le moment.

C'est le peuple, bien entendu, qui fait les frais de ce spectacle d'acrobates. Quand il n'est pas content des jongleries qu'on lui fait voir, surtout de celles qu'on lui cache, il peut siffler, car il en a le droit ; mais, quand il siffle, on prétend qu'il trouble l'ordre, et on le met à la porte : c'est ce qu'on appelle la liberté de la presse.

Du reste, la troupe ne néglige aucun moyen d'attirer le peuple et de lever impôt sur la crédulité publique. D'abord, à la porte de la baraque, il y a des tréteaux sur lesquels les journaux du ministère font de la musique et de la farce pour amener la foule. Cette musique est composée des *Débats*, du *Journal de Paris*, de l'inévitable *Messager* et de la *Revue de Paris*. Quant au *Moniteur*, c'est lui qui de fondation joue de la grosse caisse. *Le Constitutionnel*, artiste

fort distingué jadis, mais qui maintenant n'est plus guère qu'un ménétrier, leur prête quelquefois, en qualité d'amateur, les ruines de son vieux talent. *Le Temps*, jusqu'à nouvel ordre, ne fait plus partie de la troupe : ce virtuose est maintenant sans place. En revanche, elle s'est augmentée du *Sténographe*, jeune clarinette qui a la prétention de jouer juste et de ne pas manquer une note.

L'Évacuation de l'Italie, *l'Entrée de l'armée française en Belgique*, *la Chimère de la République*, et surtout *l'Émeute*, en cinq tableaux, telles sont les bagatelles de la porte.

Avec cela, un grand tableau, représentant la Charte, décore la façade de la baraque. C'est M. Casimir Périer, le sous-directeur de la troupe de saltimbanques, qui est chargé d'en faire l'explication :

— Ceci, messieurs, vous représente la Charte, la *Charte-Vérité*, la Charte de 1830. Le tableau est un peu sale, j'en conviens; la peinture en est fanée et la toile a subi je ne sais combien d'accrocs. C'est même tout au plus si l'on peut maintenant y déchiffrer quelque chose; mais, que voulez-vous! cela nous sert depuis 1814, il n'est pas étonnant que ce soit usé. Je sais bien ce que vous allez me dire qu'au lieu de repatiner cette vieille toile, nous aurions pu, au mois de juillet 1830, vous offrir une toile toute neuve; mais, comme vous le savez, la révolution n'a pas été une révolution : ce n'a été qu'un événement, un simple événement; ce qui change bien la question. Entrez donc, messieurs et dames, entrez, entrez! Voilà l'instant, voilà le moment. Venez voir la fameuse troupe des acrobates, la seule et unique de son espèce qui voyage en Europe. Vous y verrez l'incomparable *Forioso* s'élancer sur la corde du pouvoir, y boire une bouteille de vin avec le premier venu, et s'y tenir en équilibre, dans le juste milieu, sans se servir aucunement du balancier de la popularité : au contraire il n'aura à la main qu'un simple parapluie. Vous y verrez une foule de tours qui, avant lui, n'avaient jamais été exécutés en cette superbe capitale, et qui captiveront les suffrages de toutes les personnes qui voudront bien nous honorer de leur confiance. Entrez donc, messieurs et dames, entrez! Voilà l'instant, voilà le moment. On ne paye qu'en entrant. Ceux qui ne seront pas contents, on ne leur rendra pas leur argent; au contraire, on les mettra à l'amende. Partout, partout, en Amérique particulièrement, de pareils spectacles ne coûtent presque rien. Nous-mêmes, jusqu'à présent, nous nous étions contentés d'un milliard; mais, pour mettre nos places à la portée de toutes les bourses, et attendu que la paix coûte cher, surtout quand on l'achète, nous ne vous demandons..., combien messieurs?... Je n'ose vous le dire! «Combien, vous demanderez-nous?...» Combien, messieurs?... la simple bagatelle... de quinze cents millions; oui, messieurs, quinze cents millions. Il faudrait ne pas avoir quinze cents millions dans sa poche pour ne pas s'en procurer la satisfaction. Entrez donc, messieurs et dames, entrez! c'est peut-être aujourd'hui la clôture définitive et sans remise.

Il dit, et l'orchestre se met à jouer :

Où peut-on être mieux qu'avec cette famille?

Vous sentez bien que, pour peu qu'on soit épicier, marchand de bonnets de coton ou garde national, on ne peut résister à une invitation aussi séduisante :

« Entrez, messieurs, suivez le monde! » Moi qui suis triplement badaud, je m'y laissai prendre comme un sot; je suivis le monde, c'est-à-dire je me suivis moi-même.

C'était l'autre jour, le jour de l'ouverture.

Le peuple qui fait galerie est un peu gêné dans cette baraque de gouvernement. On n'y a pas ses coudées franches, tant s'en faut. C'est à peine si l'on peut remuer le petit doigt : mais, du reste, on y est très-bien.

La troupe se compose de trois sujets seulement :

1° La Chambre des députés, jeune débutante dont les premiers pas sur la corde du pouvoir ont été fort incertains. Elle s'appuie tantôt sur le pied gauche, tantôt sur le droit, tantôt elle ne s'appuie sur aucun pied et retombe sur le juste milieu. Cette incohérence de mouvements est fort déplaisante. Nous lui conseillons de ne pencher qu'à gauche : cette attitude est plus gracieuse, plus décente, et lui vaudra, aux représentations suivantes, de nombreux et légitimes applaudissements; de ces applaudissements comme en produisent les mains rudes et calleuses du peuple : ce sont les bons.

2° Le Ministère, autrement dit l'incomparable *Forioso*. Son système, à celui-là n'est pas de marcher en avant : sa danse consiste en petits sauts rétrogrades. Il est si lourd, que, grâce à lui, la corde est déjà à moitié rompue. C'est le grand sauteur, le grand voltigeur de la troupe. Il excelle surtout à faire le saut périlleux. Voilà pourquoi nous pensons qu'il finira tôt ou tard par se casser le cou. Le plus tôt sera le meilleur.

3° La Chambre des pairs, vieux baladin à l'échine brisée, à la mine au teint jaune, à l'œil caverneux. Le pauvre diable n'a pas long-temps à vivre; avec ça que son rôle est assommant. C'est le paillasse de la troupe; c'est lui qui, de temps immémorial, est chargé de parodier tous les tours, tous les gestes, toutes les cabrioles du ministère. Quand celui-ci fait un entrechat, celui-là en fait un aussi; quand celui-ci un *rond de jambe* ou une *chandelle*, celui-là une *chandelle* ou un *rond de jambe*, quand celui-ci le grand écart, celui-là le grand écart; mais toujours en grotesque, comme il convient à un paillasse! C'est un triste métier, sauf les appointements. Le public, je ne sais pas pourquoi, l'a pris en grippe; dès qu'il paraît, il le siffle, il le hue, il le conspue, que c'est pitié. Si cela continue, gare aux pommes cuites! C'est qu'aussi la servilité de ce paillasse est inimaginable. Exemple : c'était l'autre jour, comme je vous l'ai dit, jour de l'ouverture; l'incomparable *Forioso* monte sur la corde et se met à gambader. A peine a-t-il fini, que Paillasse grimpe à son tour et se met à le singer et à reproduire tous ses soubresauts sous la forme de contorsions. Comme les gambades ne peuvent pas s'écrire, le modèle et la copie de ces cabrioles gouvernementales peuvent se traduire à peu près de la sorte, en langage usuel; cela en facilitera l'intelligence :

1re *gambade*, FORIOSO. — Messieurs, j'attends de vous cette coopération franche et entière qui doit donner à mon gouvernement la force dont il a besoin.

1re *contorsion*, PAILLASSE. — Je m'empresse de vous offrir cette coopération franche et entière qui doit donner à votre gouvernement la force dont il a besoin.

2ᵉ *gambade*, FORIOSO. — Il est temps que nous mettions un terme aux coupables espérances de ceux qui rêvent le retour de la dynastie déchue, ou de ceux qui rêvent encore la chimère de la république.

2ᵉ *contorsion*, PAILLASSE. — Il est temps que nous mettions un terme, etc. (Voir la gambade de Forioso.)

3ᵉ *gambade*, FORIOSO. — Leurs efforts seront déconcertés ou punis.

3ᵉ *contorsion*, PAILLASSE. — Leurs efforts seront déconcertés ou punis.

4ᵉ *gambade*, FORIOSO. — Je viens de parcourir le monde.

4ᵉ *contorsion*, PAILLASSE. — Vous venez de parcourir le monde.

5ᵉ *gambade*, FORIOSO. — J'ai fait préparer divers projets de loi.

5ᵉ *contorsion*, PAILLASSE. — Vous avez fait préparer divers projets de loi.

6ᵉ *gambade*, FORIOSO. — L'état de nos finances est rassurant.

6ᵉ *contorsion*, PAILLASSE. — L'état de nos finances est rassurant.

7ᵉ *gambade*, FORIOSO. — Les budgets de 1831 et 1832 vous seront présentés.

7ᵉ *contorsion*, PAILLASSE. — Les budgets de 1831 et 1832 nous seront présentés.

8ᵉ *gambade*, FORIOSO. — Je n'ai qu'à me féliciter des relations amicales des gouvernements étrangers.

8ᵉ *contorsion*, PAILLASSE. — Vous n'avez qu'à vous féliciter des relations amicales des gouvernements étrangers.

9ᵉ *gambade*, FORIOSO. — Ainsi que je l'avais demandé, les troupes de l'empereur d'Autriche ont évacué les États romains.

9ᵉ *contorsion*, PAILLASSE. — Ainsi que nous l'avions demandé, les troupes de l'empereur d'Autriche ont évacué les États romains.

10ᵉ *gambade*, FORIOSO. — Le royaume des Pays-Bas a cessé d'exister.

10ᵉ *contorsion*, PAILLASSE. — Le royaume des Pays-Bas a cessé d'exister.

11ᵉ *gambade*, FORIOSO. — Les places fortes élevées pour menacer la France seront démolies.

11ᵉ *contorsion*, PAILLASSE. — Les places fortes élevées pour menacer la France seront démolies.

12ᵉ *gambade*, FORIOSO. — Une lutte sanglante et acharnée se prolonge en Pologne. J'ai voulu arrêter l'effusion du sang, prévenir le midi de l'Europe du fléau de la contagion, et surtout assurer à la Pologne cette nationalité qui a résisté au temps et à ses vicissitudes.

12ᵉ *contorsion*, PAILLASSE. — Une lutte sanglante. etc. (Voir la gambade de Forioso.)

13ᵉ *gambade*, FORIOSO. — C'est en persistant dans le système politique

suivi jusqu'à ce jour que nous parviendrons à faire jouir notre patrie des bienfaits de la révolution.

13[e] *contorsion*, PAILLASSE. — C'est en persistant dans le système politique suivi jusqu'à ce jour que vous parviendrez à faire jouir notre patrie des bienfaits de la révolution.

Et on baptise cela, ou quelque chose d'approchant, du nom d'*adresse**! Singulière adresse que celle de lever le pied parce que le ministère a levé le pied ; de se courber l'échine parce que Forioso s'est courbé l'échine! Mauvais! mauvais! Rendez-moi mon argent! Je veux mon argent! Parce qu'on est badaud, ce n'est pas une raison pour être volé. Ah! vous ne voulez pas?... A moi tous les marchands de sifflets! Scccii!... scccii!... scccii!... A bas Paillasse! à bas l'histrion! à bas le baladin! Scccii!... Scccii!... Sccccccccc cccccccciiiiiiiiiiiiiii!!!!

ALFRED COUDREUX.

[*La Caricature*, 18 août 1831.]

UN FAIT PERSONNEL*.

Messieurs, malgré la justice que je me plais à rendre au beau talent de l'honorable orateur qui descend de cette tribune, je dois cependant signaler, dans un partie de son dicours, une erreur qu'il m'importe de rectifier. Mon honorable collègue a avancé que...

L'HONORABLE COLLÈGUE, *de sa place*. — Je n'ai point dit cela.

LA GAUCHE. — Si? si! si!

LA DROITE. — Non! non! non!

LE PRÉSIDENT. — Messieurs, si d'abord on laissait l'orateur expliquer sa pensée, on pourrait peut-être mieux l'interpréter ensuite.

PLUSIEURS VOIX. — C'est ma foi vrai. — Oui! oui! — Parlez!

L'ORATEUR. — Je disais donc, messieurs, que mon honorable collègue, au beau talent duquel je me plais à rendre hommage, avait commis une grave erreur en avançant que...

L'HONORABLE COLLÈGUE, *avec violence*. — On vient de vous prouver que je n'ai pas dit cela. — Je repousse votre allégation.

L'ORATEUR. — Je n'ai avancé aucune allégation. Je ne sais pas pourquoi vous voulez à présent me faire dire ce que je n'ai pas dit, quand vous niez ce que vous avez dit tout à l'heure.

UNE VOIX. — Allons, tâchez de vous entendre. (Marques d'hilarité.)

L'HONORABLE COLLÈGUE. — C'est vous qui dénaturez les faits par vos expressions.

L'ORATEUR. — Je croyais cependant ne m'être pas servi d'expressions...

LA GAUCHE. — Si! — Non! — Si! — C'est scandaleux! — Parlez! (*Violents murmures.*)

M. TESTE*. — Vous faites un train à ressusciter les trois cents!

LE PRÉSIDENT. — Mais laissez au moins l'orateur expliquer sa pensée. — Continuez, monsieur, je vous garantis le silence... (Moucheries, crachements, éternuements.) Vous avez été interrompu sur cette phrase : « On a commis une grave erreur en avançant que,.. »

L'ORATEUR. — Ainsi donc, comme je vous l'ai dit deux fois, messieurs...

UNE VOIX. — Eh! bien, si vous l'avez déjà dit, laissez-nous donc tranquilles. — C'est vrai. — A la question! — L'ordre du jour!

L'ORATEUR, *au président.* — Eh! bien, monsieur, et mon silence, donc?

UNE VOIX. — Ah! ayez pitié de la nation, qui écoute à la porte. — L'ordre du jour! l'ordre du jour! — Aux voix l'ordre du jour! (*Tumulte violent et prolongé.*)

L'ordre du jour est mis aux voix et adopté. L'orateur descend de la tribune.

EUGÈNE MORISSEAU.

[*La Caricature,* 18 août 1831.]

UN PROCÈS DE CARICATURE*.

LOLO-PHIPHI* À LA COUR D'ASSISES.

C'est lundi 22 que Lolo-Phiphi a fait son entrée dans le monde judiciaire. Il s'est présenté avec armes et bagages devant MM. les jurés, soutenu par Me Etienne Blanc, cet ami, défenseur de la *Caricature,* qui ne l'a point oublié dans le jour du danger.

Lolo-Phiphi est un plaisant croquis dont nous avons déjà eu l'occasion de parler. Il représente le *Pouvoir,* grotesquement figuré par un voyageur en tournée, muni d'échantillons quasi républicains, tels que seringues, cocardes, croix-d'honneur, etc., etc. Au bas on lit : *Lolo-Phiphi, commis voyageur de la maison Casimir Pompier, Canule et compagnie.*

M. Fonrouge, père *putatif* de *Lolo-Phiphi,* a déclaré qu'il ne reconnaissait point cet enfant comme issu de ses œuvres, qu'il n'était que son père adoptif. Selon M. Fonrouge, Lolo-Phiphi serait né à Londres (à London), l'an de grâce

1831, pendant le voyage d'un roi dans ses provinces. Mais, comme père adoptif, il se déclare responsable des méfaits de son nourrisson, et renvoie la cour à maître Blanc, chargé de disculper les prétendus écarts de Lolo-Phiphi.

M. Partarieu-Lafosse, substitut de M. Persil, avait mission de prouver que Lolo-Phiphi était un insolent. Il s'est contenté de dire : « Voyez cette figure grotesque, messieurs les jurés, et, en conscience, décidez si une pareille figure est admissible dans un gouvernement constitutionnel. »

Me Blanc, persuadé qu'on ne doit pas juger les gens sur la mine, a soutenu, lui, que, sous un gouvernement libre, toutes les figures sont libres de se montrer, attendu qu'il n'y a pas encore de loi somptuaire sur la beauté, et que tout le monde n'est pas obligé d'être aussi joli que M. Mill...* M. Desmor...* M. Casimir-Pompier et autres beautés de premier ordre de notre époque de perfectionnement.

Me Etienne Blanc, enfin, a prouvé clair comme le jour que l'accusé Lolo-Phiphi n'est pas si méchant qu'on le dépeint; que M. Fonrouge avait pu l'adopter sans se compromettre, puisqu'il était le second de la famille, et que son frère aîné, le *souffleur de bulles de savon*, avait obtenu de MM. les jurés la permission d'exister, *même avec sa figure*, ce qui par le temps qui court, est une faveur insigne. Or, comme il n'y a pas encore de droit d'aînesse, MM. les jurés n'ont pas voulu déshériter le cadet quand l'aîné avait été comblé de caresses. Après une demi-heure de délibération, qui s'est passée sans doute à rire bien fort du procès, MM. les jurés ont dit : « Lolo-Phiphi est un bon enfant, qu'il existe et poursuive son tour de France ; » ce que Lolo-Phiphi ne s'est pas fait dire deux fois, remerciant Me Etienne Blanc de ses spirituels efforts. — Et de deux !

Le comte ALEXANDRE DE B...

[*La Caricature*, 25 août 1831.]

THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE.

PREMIÈRE REPRÉSENTATION

DE

L'ASSASSINAT,

COMÉDIE JUDICIAIRE DE M. D'AUBIGNY*.

Un écrivain quasi-philanthrope a publié un volume sur l'art de faire des dettes*, science délicieuse, branche d'économie sociale, complément du savoir-vivre, escroquerie élégante, brillant cheval de louage sur lequel tant d'individus parcourent la vie ! Mais il est une classe d'êtres auxquels est interdite la pratique de cette précieuse théorie : c'est celle des directeurs de théâtre.

Si l'ingénieux débiteur peut échapper aux poursuites de ses créanciers en n'ouvrant pas quand ils se présentent, en exceptant de ses promenades les quartiers de ses fournisseurs, en les renvoyant, au cas de rencontre, à un rendez-vous où ils viendront seuls, que peut faire un directeur autour duquel le sort réunit chaque jour ses créanciers en troupe? car chacun d'eux constitue, pour ainsi dire, un des organes de son existence; et à tout moment il lui faut entendre la *prima donna* soupirer la nécessité d'une parure, le *Jeune premier* répéter la nomenclature de ses engagements, et la *soubrette* demander le montant de ses gages; enfin, pour lui, chaque tirade est une réclamation, chaque pirouette sent le protêt : à force d'être dramatique, la situation finit par être peu gaie.

Après un mois d'administration ambiguë et comique, c'était précisément celle où se trouvait M. d'Aubigny.

« Mais enfin, quand me payerez-vous? demandait un jour un tailleur à mon oncle. — Vous êtes bien curieux, lui répondit mon digne parent. » Et, comme le tailleur estimait fort un bon mot, il lui offrit de lui prendre mesure.

« Il est vrai que je vous dois mille francs, écrivait, la semaine dernière, un ferrailleur à un usurier qui les lui réclamait; mais je vous préviens que, si vous me forcez à vous les rembourser..., je vous tue. » — Et, le créancier ayant porté sa lettre au tribunal, les juges lui garantirent le remboursement d'abord et la vie ensuite jusqu'à ce que la mort s'ensuive.

Or donc, M. d'Aubigny, pensant probablement qu'une réponse quelconque compromet toujours, préféra payer en monnaie de rustre et ferma la porte de son cabinet au nez des artistes de son théâtre, qui, après quatre mois de sacrifices faits dans l'intérêt de l'art, venaient réclamer le dividende de cet intérêt.

C'était après une répétition de *Cotillon III* : la cour, confinée dans le couloir, devisait sur une conduite aussi étrange.

— Dubarry, dit Louis XV, si nous mettions tes bijoux en gage?

— Eh! Lafrance, ne sais-tu pas qu'ils y sont déjà?

— Voilà qui est fort désagréable pour moi qui n'ai plus crédit qu'argent comptant, ajouta le duc de Cossé.

— Et moi qui ai un fiacre à l'heure, sans un sou dans ma soutane, reprit l'archevêque Gentil!

Puis, de minute en minute, la troupe grossissant de voix, d'avis, de plaintes et d'expédients, un machiniste démonta la porte du cabinet silencieux, et M. d'Aubigny, voyant s'avancer vers lui le tambour Mathon, sabre au côté, Caïn avec sa massue, et le traître avec son regard farouche et ses sourcils assassins se crut un homme mort.

— Payez-nous, nous vous en sommons! lui dit l'allumeur du lustre, les yeux flamboyants comme un homme à jeun.

— Au meurtre! s'écria M. d'Aubigny.

Puis, croyant être assommé, il s'élança de son secrétaire, pour fuir : le secrétaire tomba sur la queue de madame Dubarry, sur Louis XV, Louis XV sur M. d'Aubigny; dans la bagarre, celui-ci reçut par la mine la calotte de l'archevêque, par les jambes l'épée du duc de Cossé, appela au secours et tâcha de s'échapper; l'archevêque, qui voulait payer son fiacre, retint son directeur par le pan de la redingote; mais le pan resta dans le cabinet pendant que

M. d'Aubigny courait sur les boulevarts criant : « *Au meurtre! à l'assassinat!* » sa plume à l'oreille, et à sa main la perruque de Louis XV, qu'il avait cru prendre aux cheveux.

Comme on voit, afin que la représentation fût complète, il ne manquait qu'un public pour l'applaudir ; mais M. d'Aubigny, n'ayant jamais pu l'attirer de bonne volonté, vient de l'assigner, par huissier, à entendre juger devant les tribunaux *criminels* les coupables *conspirateurs* qui n'ont tenté rien moins que *l'assassinat* de deux directeurs (dont l'un absent), dans la personne d'une vieille redingote.

Eugène Morisseau.

[*La Caricature*, 25 août 1831.]

LE CLAQUEUR*.

Du monde entre ses mains j'ai vu la destinée...

Paria de la profession littéraire, le Claqueur est pour l'art dramatique un véritable enfant d'Helvétie, vendant son bras et sa voix à toute puissance qui les paye, toujours prêt à imposer par la force une conviction qu'il ne comprend pas.

Bien entendu qu'il n'est ici question que du Claqueur mercenaire, entrepreneur de succès salarié, mais nullement de ces généreux enthousiastes, champions volontaires d'un parti, auxquels chaque émotion admirative coûte une poignée de cheveux, quelque consciencieuse meurtrissure, ou une infirmité de poumons. Respect aux sympathies ! Plaignons ceux-là !

Gonflé de toute l'importance des intérêts qui gravitent autour de lui, le Claqueur s'arroge toute la considération des talents qui se confient à ses mains. A eux le mérite, à lui l'impertinence ; c'est une répartition comme une autre. On le fait mouvoir au moyen de petits morceaux de papier, taillés carrément, revêtus d'une griffe, et vulgairement nommés billets d'auteurs, d'acteurs ou d'administration. C'est donc cette monnaie qu'il marchande, comme nous un cheval ou un meuble, et, nez à nez avec un vaudevilliste dont on le croirait collaborateur, il l'assure qu'il ne peut *faire* (applaudir) le *couplet final*, ou *achever le dénouement* sans un supplément de tant de billets, de tant de coupons ; car c'est le propre du claqueur de s'approprier par le langage, comme les vieux serviteurs des actes de leurs maîtres, et les œuvres qu'il soutient et jusqu'aux moindres détails qui en relèvent. Ainsi, en parlant d'un succès de la veille, remporté à son corps défendant, le Claqueur se vantera que cette victoire lui a coûté un œil poché, un bras tordu, un pied foulé. Et si, étonné de le voir au complet, vous exprimez votre doute, vous apprenez que, personnifiant tout en lui, le Claqueur a compris la troupe entière de ses aides dans le mot *je*, et a eu l'œil poché dans l'un de ces individus, le bras tordu dans un second, le

pied foulé dans un troisième ; puis ainsi de suite, depuis le lustre jusqu'au trou du souffleur.

Lorsque le Claqueur a toutes les poches de sa redingote remplies de billets de caisse, il sort du théâtre la tête haute, le pas digne, absorbant au bénéfice de ses poumons la plus grande portion d'air possible, en compensation de tout celui qu'il lui faudra prodiguer dans la soirée.

Il court à la recherche de chacun des dévouements à sa solde, êtres par lui monopolisés, quoique évidemment incomplets, les uns par la chaussure, les autres dans leur costume, mais tous dignes de juger convenablement une façon d'ouvrage, par la seule dimension de leurs mains, battoirs vigoureux, sinon toujours rigoureusement propres. Et n'allez pas, d'avance, plaindre le Claqueur en chef d'avoir, dans l'intérêt de l'art, à gravir hauts étages, mansardes élevées : c'est au rez-de-chaussée et en plein air, dans les limites pittoresques d'une promenade sur les boulevarts ou sur les places, que le Claqueur trouve à rallier



les soldats épars de son bataillon, qui, vendant des clefs de montre et des chaînes de sûreté ; qui, des gravures prohibées ; qui, des boutons de chemise ; qui, des cure-dents ; qui, des cols ; qui, gilets et pantalons au rabais, sont autant de piliers dramatiques sur lesquels repose le sort d'une production faite pour le public, dit-on.

Et, après la distribution des cartouches dramatiques, du mot d'ordre, de la consigne et de l'heure de ralliement, le Claqueur, allégé d'un deux centième de responsabilité, dîne copieusement à deux francs par tête, prend sa demi-tasse et son petit verre, et dépense alternativement le temps qui lui reste encore entre la lecture d'un journal et l'inspection de son cure-dent. On a vu la toile d'un théâtre ne se lever que bien après l'heure de l'affiche, parce qu'un seu individu manquait ; non qu'on attendît quelqu'un de haut-lieu, mais le chef de claque n'était pas arrivé.

Enfin, l'heure venue, l'œil vif et comme débordé par une grande pensée, il s'achemine vers le théâtre ; sa place y est religieusement gardée, et aucun profane ne peut s'en permettre l'usurpation. Elle est directement sous le lustre, quand il est éclairé au gaz, et un peu en arrière, lorsque l'huile classique circule dans les modestes quinquets. Pour celui blasé des illusions de la scène, pour l'observateur qui cherche de l'intérêt ailleurs que dans un programme, c'est là le point culminant du lieu, le but de ses regards, le centre de ses investigations.

Quel spectacle que celui d'ignobles automates, louant leurs bras, leurs mains, leur voix, au plus offrant et dernier enchérisseur; claquant, criant, riant, bâillant, pleurant, ou sifflant pendant toute une soirée, suivant les frais de l'entreprise; tous gaillards à manches retroussées, à mains larges, à l'air provocateur, prêts à faire rendre raison, le poing sur le nez, du moindre signe improbatif risqué par un spectateur désintéressé, au milieu de ces bruyants flots d'enthousiasme.

Et cependant, au sein de cette dégradation en exercice, quelques étincelles de pudeur: un pauvre Claqueur, peu fait encore au cynisme du métier, applaudira tête basse, les mains dans son chapeau, conciliant ainsi, par une secrète et modeste somme de bruit, la crainte de la honte avec les devoirs de sa profession; un autre, abandonnant la partie, profitera, pour se moucher, du moment où les justes sifflets prennent le dessus, afin de ne point divulguer son triste rôle, jusqu'à ce qu'un coup de pied, ou quelque invitation du même genre l'y rappelle forcément. A voir ces gestes sans persuasion, cette colère sans motif, ces injures de routine et non de passion, on dirait un corps sans âme ébranlé par le galvanisme. Mais ce sont autant d'épisodes auxquels l'intérêt de la scène ravit le public, jusqu'à ce que le bruit d'un soufflet sonore, ou le charme aéronautique d'un spectateur lancé du parterre à la galerie captive un moment son attention.

— *Bravo! Bravo! — Bis! Bis! — A bas la cabale! à la porte le perturbateur! — L'auteur! L'auteur!*

Tels sont les seuls mots qui composent le vocabulaire théâtral du Claqueur, les jours de première représentation, la régularisation des incidents imprévus étant tout-à-fait abandonnée aux ressources de son discernement individuel. C'est ce qui fait que, récemment, un farceur ayant abusé de celui du claqueur en chef des Nouveautés, le service de l'enthousiasme se trouva complètement déconcerté ce soir-là.

Voici le fait.

C'était la première représentation d'*Une Nuit de Marion Delorme*, pièce quelconque en deux actes, à laquelle ne manque qu'une seule chose, le dénouement. Or, le rideau tombé pour la seconde fois, le chef de claque se lève en poussant ce cri, qu'attend l'écho fidèle:

— L'auteur! L'auteur!

— Attendez donc, lui dit, en arrêtant l'élan solennel, un malicieux personnage placé derrière lui, il y a encore un acte.

— Vous êtes sûr?

— Sans doute. Et le dénouement donc?

— Dame! c'est vrai; mais dire aussi *qui* vont risquer comme ça des *coupures* sans m'en prévenir, c'est bien fait pour m'induire, moi. C'est incompatible.

Et, là-dessus, le Claqueur s'étant rassis et la claque s'étant tue, personne autre ne s'avisa de vouloir connaître les auteurs de la pièce, à la façon de *la Marion nocturne* et, fait inouï, ils ne furent pas nommés.

Un quart-d'heure après, le Claqueur désabusé cherchait son mystificateur pour l'attaquer sans doute corps à corps en dommages et intérêts.

Mais la farce était jouée, et, comme on le pense bien, je n'étais plus derrière lui.

[*La Caricature*, 8 septembre 1831.]

HENRI B...

ÉPHÉMÉRIDES.

21 SEPTEMBRE 1822*.

Le jour venait de finir, et le commencement d'une nuit sombre semblait attester la part que la nature voulait prendre dans la solennité d'un grand deuil. Comme autant d'ombres sépulcrales, plusieurs hommes arrivés séparément, mais presque au même instant, se glissaient avec mystère dans une étroite rue du faubourg Saint-Germain, au milieu de laquelle ils s'évaporaient sous une voûte inapparente. Ils n'étaient que trente, et, parmi eux, on remarquait des gens de lettres, d'anciens militaires, des médecins, des peintres, des avocats, des étudiants, tous hommes de courage et d'énergie, usurpant le mandat de risquer leurs têtes pour le triomphe de ceux qu'ils représentaient.

La tristesse la plus profonde était empreinte sur tous les visages. On se serrait la main, mais sans échanger une seule parole ; on eût dit des amis assemblés pour pleurer un ami.

En effet, il s'agissait des sanglantes funérailles des quatre sous-officiers de la Rochelle : de Bories, Raoulx, Pommier et Goubin.

La *Haute-Vente de Paris* se réunissait pour essayer encore d'arracher ces quatre *carbonari* au fer de la guillotine. Le temps pressait, car l'heure de l'exécution était fixée, et la dernière tentative pour sauver ces victimes venait, en échouant, de ravir tout espoir.

L'unique moyen d'arracher Bories, Raoulx, Pommier et Goubin des mains du bourreau, c'était la force. On en demeura surtout d'accord après qu'un conseiller à la Cour royale, avec une douloureuse éloquence et les yeux baignés de larmes, eut rendu compte des derniers ordres donnés par les chefs du parquet. Les membres de l'assemblée exprimaient, au nom de leurs associations, que les *carbonari* étaient prêts à faire le sacrifice de leur vie pour sauver celle des quatre sous-officiers ; qu'on indiquât un rendez-vous, soit sur la route de Bicêtre, soit sur celle de la place de Grève, et que chacun s'y rendrait avec ou sans armes.

Au milieu du tumulte et de la précipitation, il fut décidé que chaque *Vente* se porterait sur les quais et s'y mêlerait aux spectateurs pour les intéresser au sort des quatre condamnés, et chercher à les sauver au moyen d'un soulèvement.

En effet, le 21, avant l'heure du supplice, on vit un grand nombre de citoyens, vêtus de deuil, se répandre dans la foule qui couvrait le pont Notre-Dame, la place du Châtelet et le quai. Mais, malgré l'énergie de leurs discours et la vivacité de leurs démonstrations, ils ne purent décider l'entraînement d'une population préoccupée d'une police nombreuse et vigilante. Une double haie de troupes de ligne s'étendait depuis le Palais-de-Justice jusqu'à la Grève, et de forts détachements de gendarmerie stationnaient aux portes de la prison, au pied de l'échafaud. Aussi, quand le funèbre cortège se présenta, il ne fut accueilli que par ce profond abattement résultat d'un désespoir sans énergie. Et cependant, quel spectacle plus propre à la commander que le quadruple

assassinat de ces jeunes indépendants s'encourageant à mourir, et répondant chacun au coup de couteau par le cri de *liberté!*

Ainsi périrent Bories, Pommier, Raoulx et Goubin, au milieu de vingt millions de complices ; car le crime de ces âmes héroïquement impatientes fut de tenter alors ce que, plus tard, nous avons réalisé en trois jours, il est vrai, — mais pour trois jours seulement!

Henri B...

[*La Caricature*, 22 septembre 1831.]

SCÈNE PATHÉTIQUE,

HISTORIQUE, PATRIOTIQUE ET ÉCONOMIQUE*.

Le *Moniteur* ayant omis, par un oubli impardonnable, d'enregistrer l'événement qu'on va lire, nous nous empressons, en l'apprenant, de le rendre à la circulation admirative.

Depuis son retour de la promenade en Belgique*, chaque jour M. le Duc d'Orléans se rend mystérieusement, par les Champs-Elysées, dans une maison du faubourg Saint-Honoré, où il passe régulièrement une heure vingt-cinq minutes, ni plus ni moins. Quoique ces visites soient faites sous l'incognito de l'air le plus bourgeois, il advint cependant, la semaine dernière, que cet incognito fut trahi. Le propriétaire d'un jeu de Siam du carré Marigny, ex-portier à Sainte-Barbe, reconnut son royal élève sous le modeste chapeau rond, et, fier de cette découverte, il en fit part à un invalide, son ami, et à une marchande de pain d'épice, sa voisine. Pour de simples prolétaires, la rencontre d'un prince est une bonne fortune. Aussi ce ne fut plus dès lors que projets d'ovation, de harangue, d'arc de triomphe, même. Mais, pendant tous ces débats d'enthousiasme, le temps s'écoulait impassible, et, après le terme connu de une heure vingt-cinq minutes, M. le Duc d'Orléans reparut, venant du faubourg Saint-Honoré. Sa présence devint le signal de l'allégresse la plus spontanée. Le vieil invalide balbutia quelques humbles variantes sur *Jemmapes et Valmy*, et la marchande de pain d'épice fit retentir les échos de *vivat* mille fois répétés, pendant que le propriétaire du jeu de Siam, se multipliant, battait des mains, sanglotait, éternuait, et se mouchait vigoureusement par manière de feu d'artifice. Chacun ayant ainsi continué son rôle pendant un laps de temps convenable, la marchande de pain d'épice acheva le sien en tendant respectueusement la main à Son Altesse Royale. Celui-ci y déposa un petit papier, et disparut. Et le trio populaire de bénir une aussi heureuse rencontre, l'invalide de se promettre la livre de tabac, et la marchande un éventaire nouveau. Enfin, on ouvre le petit papier, — ... — il contenait une pièce de quinze sous!

Henri B...

[*La Caricature*, 29 septembre 1831.]

EXALTATION DES MINISTRES

ET

TRANSLATION DE LEURS RESTES

DANS

LES CAVEAUX DU PANTHÉON*.

Ceux qui se seront faits humbles seront exaltés au jour du jugement.

Évangile selon Luc.

Si le pouvoir a intérêt à démoraliser le peuple, le sûr moyen d'y parvenir, c'est qu'il récompense les traîtres au lieu de les châtier.

Machiavel.

Les nations sont comme les individus ; quand elles reçoivent un soufflet sur une joue, elles doivent se hâter de présenter l'autre. Et alors, elles sont bien sages; et le royaume des cieux leur appartient, à défaut de celui de la terre.

Saint-Sébastien* *(Épître aux Parisiens)*.

Et alors on vit s'élever une grosse bête, fort velue, ayant nom Curtius-Judas-Turiaf; laquelle bête causa les plus grands maux aux peuples.

Apocalypse.

To-u-bo-u.

Audibert.

Petition aux 221.

Messieurs,

L'opposition, qui est bête comme une oie, avait fait un crime au ministère d'avoir livré l'Italie à l'Autriche, la Belgique à l'Angleterre, et la Pologne à la Russie; et, d'avoir, de la sorte, isolé la France comme une pestiférée. Or vous avez décidé qu'en agissant comme il l'a fait, le ministère a bien mérité de la patrie, et, pour me servir de l'expression d'un grand homme, qu'il a été bien sage. Ce vote vous honore infiniment, messieurs, mais il ne peut suffire. Qu'est-ce que deux cent vingt-et-une boulettes? Cela ne peut étancher notre soif de justice.

Il vous reste donc à proportionner la récompense à l'énormité du haut fait. C'est pourquoi nous vous supplions de convertir en projet de loi la proposition suivante :

ARTICLE PREMIER.

« La nation, composée de trente-trois millions d'individus, décerne, par l'organe de deux cent vingt-et-une voix, les honneurs du Panthéon aux ministres qui ont laissé périr l'Italie, la Belgique et la Pologne, ses alliées naturelles et indispensables.

« L'inscription du frontispice : AUX GRANDS HOMMES LA PATRIE RECONNAISSANT , sera remplacée par celle-ci : AUX HOMMELETTES LES 221 RESTAURATEURS.

« Pour cette fois seulement, et en raison de l'éminence des services rendus et de la rage de reconnaissance qui possède la nation, il est dérogé à la loi qui porte que les grands citoyens ne pourront être admis dans ce temple de la gloire que dix ans au moins après leur décès. Les ministres actuels y seront admis tout vifs, et dès ce jour.

ARTICLE 2.

« L'ordre des cérémonies et la marche du cortége seront réglés ainsi qu'il suit :

« Dès le lever du soleil et jusqu'à son coucher, de quart d'heure en quart d'heure, il ne sera point tiré de coup de canon, attendu l'aversion des ministres pour tout ce qui ressemble à la guerre.

« Après quoi, le cortége partira du Palais-Bourbon et se dirigera vers le Panthéon en passant, notamment, par les rues suivantes : rue du Grand-Hurleur, de l'Abattoir, des Babillards, des Bornes, des Marionnettes, des Quatre-Vents, du Sauveur et des Paillassons.

« Il sortira par la barrière de Charenton, rentrera par celle du Trône, et prendra, entre autres rues, la rue de l'Épée-de-Bois, de Saint-Philippe, Jean-Pain-Mollet, Vide-Gousset, des Bons-Garçons.

« Il se reposera sur la place de la Conférence et continuera par la rue de la Paix, la rue des Quenouilles et celle de Pantin ; puis terminera sa marche, si c'est possible, par le boulevart de Gand, l'ancienne rue du Dauphin, d'Angoulême, de Berry, de Mademoiselle, du Duc-de-Bordeaux, de Charles X, etc., etc.

« Il évitera avec le plus grand soin la rue des 27, 28 et 29 Juillet, celles des Batailles, du Contrat-Social, de La Fayette et de Washington ; la place des Victoires, et surtout la rue Pavée et celle de la Petite-Pologne.

« Ledit cortége sera précédé d'une compagnie de gardes nationaux à cheval, ceux-là particulièrement qui sont entrés au galop dans le passage Vérot-Dodat pour y rétablir l'ordre et y pourfendre, jusque dans les boutiques, les perturbateurs qui criaient : *Vive la Pologne !* Ils auront bien soin de se coiffer de leurs schapskas, la seule chose qu'ils aient de polonais.

« Le cortége sera fermé par le bataillon qui s'est si bien distingué, l'un des soirs de l'émeute, dans les galeries du Palais-Royal, en attaquant à la baïonnette,

une foule d'enfants, de bonnes et de vieillards. Ils tâcheront, cette fois comme l'autre, de porter le dévouement jusqu'à l'ivresse.

« Les ministres seront assis dans un char traîné par des chevaux anglais et cosaques et par des mulets français. Ces mulets auront la tête ornée de grandes plumes de paon, pour offrir, en même temps, le double symbole de l'impotence et de l'outre-cuidance. Le char, afin de mieux ressembler aux chars antiques, sera fourni par l'entrepreneur du nettoiement de la capitale.

« Le cortége se composera :

« 1° Des 221, vêtus en blanc, et marchant à pied, à la suite des ministres. Ils ne devront pas quitter le juste-milieu de la rue, pour être conséquents à leur système.

« 2° Des mouchards et des sergents-de-ville. Sont seuls exceptés de cette obligation ceux d'entre eux qui ont été assommés dans la dernière émeute.

« 3° Des Italiens, des Belges et des Polonais qui peuvent se trouver à Paris. Ils devront y assister tête nue, les mains liées derrière le dos, et dans le plus grand enthousiasme ; le tout sous peine de se voir priver du pain bis, de l'hospitalité, et renvoyés de France pour aller jouir, dans leur patrie respective, des douceurs de l'amnistie.

« 4° De personne autre ; défense étant faite au peuple de prendre part à la joie publique. Néanmoins, et sans que cela puisse préjudicier à l'avenir, on ne le sabrera pas cette fois, s'il reste chez lui, et s'il est bien sage.

« Le luminaire du Panthéon sera fourni par M. Ganneron, fabricant de chandelles et l'un des plus éclairés parmi les 221.

« Aussitôt que le cortége aura pris place au Panthéon, l'orchestre du *Café des Aveugles* exécutera une symphonie sur le ton de *fa*, dédiée à M. Sébastiani, et une cantate composée par M. Viennet, sur l'air de *la Parisienne*, et finissant par ce refrain :

Les Russes viendront,
Nous échineront,
Nous occiront et nous pacifieront.
Je vous pri' de le croire.
Au ministère honneur et gloire !

« La poësie n'en est pas très-riche, mais elle est pleine de vérité : elle repose sur des documents historiques que M. Guizot a rassemblés d'avance. Vous sentez bien que M. Guizot, non plus, ne peut pas refaire son histoire anticipée de la révolution de juillet, uniquement pour vous faire plaisir.

« Puis les ambassadeurs de Prusse, de Russie, d'Autriche et d'Angleterre prononceront des discours en l'honneur du ministère. Puis le nonce du Pape leur accordera des indulgences dont ils ont besoin, et leur fera baiser sa mule de la part de Sa Sainteté.

« En suite de cela, les ministres seront descendus tout vivants et embaumés dans les caveaux du temple. Au cas où leur modestie s'opposerait à cette ovation, on les y descendra de force. A cet effet, on se munira de quelques hommes de juillet. On peut compter sur leur empressement.

« Toutefois, tous les ministres ne seront pas enfouis indifféremment dans les glorieuses catacombes. MM. Soult, Casimir-Périer et Sébastiani jouiront seuls

de cette place élevée, comme étant, par la nature de leurs fonctions, plus particulièrement responsables des glorieux désastres de Bologne, de Bruxelles et de Varsovie. Les autres, à savoir MM. d'Argout, Montalivet, Barthe et l'abbé Louis, seront tout simplement incrustés, empaquetés, ficelés et scellés dans des niches, comme des momies antiques. Ils seront mis à la porte du Panthéon. C'est tout ce qu'ils méritent. Enfin, quand il sera bien constaté qu'en récompense de leurs éminents services, les ministres ont été enfermés au Panthéon pour n'en plus sortir, il y aura illumination générale de Paris; et le peuple aura la liberté de crier: «Vive la liberté!»

Agréez, messieurs, l'hommage de notre sincère admiration pour vos vertus patriotiques.

Alfred Coudreux.

Nota. — La pétition ci-dessus est déposée passage Véro-Dodat, au bureau du journal. Elle se couvre à chaque instant d'une foule de signatures. On y remarque déjà celles d'hommes les plus distingués de notre époque, notamment de MM. Aubert, Granville, Philipon, Audibert, Decamps et Derville, éditeurs, dessinateurs et rédacteurs de la Caricature. Nous ne doutons pas de l'empressement de tous les bons citoyens à y joindre la leur. Les patriotes des départements peuvent le faire par un bon sur la poste. Voir à la fin pour le prix d'adhésion.

[*La Caricature*, 6 octobre 1831.]

LE SOUS-PRÉFET*.

C'est le premier du lieu, l'oracle administratif de l'arrondissement; il a quatre employés et cinq mille francs d'appointements.

Il est gros de juste-milieu, bouffi de modérantisme, enragé d'ordre public; il porte un habit bleu brodé d'argent et une épée.

Quand *le Moniteur* proclame le nom de l'élu, vous ne sauriez croire comme les têtes provinciales sont en travail: «Est-il vieux? — est-il jeune? — est-il marié?...» On prépare des pétitions, des demandes de toute sorte; j'en ai vu qui lui faisaient des petits vers. S'il est célibataire, c'est un perpétuel chuchotement entre les demoiselles du lieu, un surcroît de toilettes, un rajeunissement d'appas, un bouillonnement d'espérances et de projets.

Le Sous-Préfet arrive enfin, en cabriolet ou par le coche. Il faut d'abord choisir son logement; et ne pensez pas que ce soit là une mince affaire... Rien n'est indifférent dans une petite ville où les opinions et les intérêts se classent par quartiers. On se le dispute, on se l'arrache, on se jette de petites calomnies,

de grosses médisances. Au milieu de tout ce bruit, s'agite le factotum de la ville (toute petite ville a son factotum), homme méchant et réputé délicieux, qu'on déteste et qu'on ménage, qui brouille les familles, dirige les fêtes, qui bave, mord, déchire, mène la ville par le nez, s'empare du Sous-Préfet, lui donne la statistique obligée : quels sont les bons, — les mauvais, — les douteux, — caresse son chien, rit des bons mots qu'il n'a pas dits, et passe pour spirituel auprès des sots qui le redoutent.

Le lendemain, le Sous-Préfet reçoit les fonctionnaires, juges, adjoints, gardes champêtres et forestiers, qui lui tirent le chapeau en cérémonie ; ses employés, qui l'examinent en supputant, d'après Lavater*, combien il y a de plumes, d'encre et de papier à gagner avec cette physionomie nouvelle.

Ensuite, il se prépare à sortir, affaire importante et décisive pour sa réputation ; car que penser d'un sous-préfet qui marche comme tout le monde, qui n'a point quelque chose d'administratif dans son maintien, et de supérieur



dans son aller ? — et, quand il sort, toute la ville est aux fenêtres. — Le soir, il est jugé, et, s'il n'a point assez gravement rendu les saluts qu'on lui donnait, s'il a trop carrément fait sa promenade, ne me parlez plus de cet homme : il est perdu, le malheureux !... J'aimerais mieux traverser la Seine sur la corde raide que de marcher deux heures sous les yeux de mes administrés, si j'en avais...

Puis viennent les donneurs d'avis, race à part, axiômes vivants, jugeurs obligés, qui se succèdent dans les sous-préfectures comme des fauteuils, qui boivent et jugent, mangent et jugent, marchent et jugent, et s'endorment en jugeant ; espèce d'immeubles à paroles, pâles de légalité, boursouflés d'importance, qui parlent par apophthegmes et sourient d'une manière administrative.

Si le Sous-Préfet est marié, toutes les femmes se disputent la *Sous-Préfette ;* on lui fait la cour, on la vante, on la prône ; puis, en petit comité, on déchire, on salit ce qu'on a vanté ; on inspecte, on espionne, on suppose, on calomnie.

Les jours de cérémonie, le Sous-Préfet paraît en grand costume ; c'est un texte de conversation pour la semaine.

S'il parle, vingt échos répètent sa phrase ; s'il se tait, on disserte sur son silence : un Sous-Préfet qui se tait, ce n'est pas naturel, et l'on se réunit chez l'apothicaire du coin pour faire des conjectures.

C'est du Sous-Préfet qu'on peut dire que sa maison est de verre : on parle de lui, de sa femme, s'il en a ; de ses maîtresses, s'il est garçon. — Il vit perpétuellement sous l'œil du public, et, quand, un beau matin, Son Excellence le mande ailleurs, il s'en va sans laisser de regrets ; il est oublié deux heures avant son départ ; le factotum lui-même l'abandonne, et les gamins crient après sa voiture.

Mais il a cinq mille francs par an, une épée et un habit bleu brodé d'argent.

HENRI B...

[*La Caricature*, 6 octobre 1831.]

MORALITÉ
D'UNE
BOUTEILLE DE CHAMPAGNE*.

In vino veritas.
ENSEIGNE.



Il était riche d'esprit et pauvre d'écus ; dînant d'un bon mot, s'habillant d'un article, se meublant d'un roman, s'évertuant du produit d'un vaudeville, puis reprenant la plume quand le capital primitif était épuisé ; enfin, vivant de cette vie d'artiste qui emprunte les jouissances du présent aux recettes de l'avenir. Ce n'est pas tout que de produire, il faut faire passable. — Lui faisait bien. Mais ce n'est pas assez de bien faire : il faut placer sûrement le fruit de ses veilles. — Or, c'est ce qu'il cherchait.

Pressé par ces créanciers stupides qui n'accordent aucun délai sur la seule chance d'une idée de canevas, ou la sublimité d'un dénoûment dramatique, il sortit, laissant sa bourse qui était vide, et prenant un manuscrit qui était plein... d'esprit.

Sa fortune sous le bras, il s'en alla pour en régler l'escompte avec un de ces courtiers de littérature intitulés libraires, gent reconnue pour être protectrice des arts, productrice des talents, car elle leur accorde la faveur de l'enrichir, ou les laisse se ruiner à leurs frais. L'usure pécuniaire passe pour une vilaine chose ; l'usure spirituelle est une spéculation très-estimée. Après tout, c'est échanger du papier noirci contre un autre papier daté, et si, à l'échéance, il produit ce qu'il promet, il n'y a rien à dire.

Cependant, pour éviter ces palpitations suffocantes de l'incertitude, notre artiste questionna l'avenir du regard. — Pour lui, l'avenir était cet homme calculant froidement les rouleaux d'or que lui rapporterait le travail d'un autre, réfléchissant long-temps, grave et en silence, revenant peu à peu au sourire qui

présage le succès; puis, contre cette certitude de résultats pesés par l'expérience, offrant... sa signature.

— La signature d'un honnête homme vaut première hypothèque, se dit l'artiste à part lui. Reste à savoir maintenant si notre homme est honnête.

Et, comme l'impression résultant de son inspection physionomique n'avait rien ôté au vague du doute, il remit la conclusion du marché au sortir du dîner.

Entre hommes prêts à signer un marché, les relations sont tout agréables. L'affaire n'étant encore qu'au point des espérances, chacun en peut prendre sa large part. Aussi le dîner fut-il choisi et long, la conversation animée et piquante. Le Champagne frappé était servi, bu à rapides traits, et le Champagne et la conversation ne tarissaient point, car l'artiste la soutenait toujours par la vivacité de ses joyeuses saillies; tandis que, appesanti par les vapeurs liquoreuses, son interlocuteur commençait à ne plus répondre que par un rire monosyllabisé.

L'heure de la franchise avait sonné pour celui-là, l'artiste l'épiait depuis long-temps.

— Après tout, dit-il en brusquant la conversation commencée sur un tout autre sujet, qu'est-ce que le secret de la vie, si ce n'est de bien vivre, de savoir acquérir, *n'importe par quel moyen*, la possibilité de satisfaire tous les besoins d'une civilisation dispendieuse?...

— Sans doute! fut la réponse qu'un hoquet coupa en deux.

— Une seule chose arrête encore bien des gens: c'est ce préjugé d'honneur..., de probité...

— C'est l'excuse de tous les niais incapables de faire fortune.

— Eh! bien, moi, dit l'artiste d'une voix basse et fixant implacablement son interlocuteur, moyennant le léger sacrifice d'une réputation d'homme, après deux ans, j'ai trouvé le moyen infaillible de faire une incalculable fortune!

— Comment donc!... s'écria tout-à-coup l'autre en s'élançant vers lui.

Et, reprenant son manuscrit:

— J'ai bien l'honneur de vous saluer, dit l'artiste.

Le comte ALEXANDRE DE B...

[*La Caricature*, 20 octobre 1831.]

IL VAUT
MIEUX JAMAIS QUE TARD*

Il y a quelques mois, quand le duc* de Joinville, pour apprendre la marine, parcourut la province en chaise de poste, le maire d'une petite ville se trouva pris au dépourvu. Il n'avait point été averti et n'avait fait aucuns préparatifs. La garde nationale n'était pas sous les armes; le maire n'avait point préparé son improvisation; les épiciers de la ville n'étaient pas munis de lampions; on n'osa même donner un bal, attendu que les dames, non averties, n'avaient pas médité leur toilette. Le discours parut faible, la réception peu brillante, et le *Moniteur* n'en parla pas.

Le maire en devint jaune et s'en prit à l'adjoint; l'adjoint au garde-champêtre; le garde-champêtre à sa femme; celle-ci à sa fille, qui s'en prit à son amant, lequel s'en prit au sort; en quoi nous le jugeons très-malheureux; car c'est une douce consolation de pouvoir faire retomber sa mauvaise humeur sur un être palpable. Demandez plutôt.

Quelque temps après, advint un ami du maire. Le maire lui fit des reproches. Lui, habitant de Paris, ne l'avait pas averti; à quoi l'ami répondit qu'il n'avait pas manqué de lui écrire à ce sujet, et que la lettre probablement avait été égarée. Le maire n'en crut rien, fit semblant de le croire et le remercia.

La chose se passa, et fut oubliée de tous, à l'exception du maire.

Or, l'ami du maire avait raison. Il lui avait, en effet, écrit au sujet de l'arrivée du petit duc; puis il avait prié quelqu'un, qui se trouvait chez lui, de mettre la lettre à la poste. Cette personne la donna à une autre, cette autre à une autre, et enfin la lettre tomba dans les mains d'un homme qui allait à Constantinople. Il oublia de la jeter à la poste et l'emporta à Stamboul.

Un jour, en envoyant des dépêches, il retrouva la lettre et l'expédia en même temps par un vaisseau qui revenait en France.

Or, un matin, le maire reçut une lettre, une lettre lacérée, percée et sentant le vinaigre à dix pas. Il fut véhémentement effrayé, l'ouvrit et la lut. Elle était ainsi conçue :

« Paris...

« Mon cher ami,

« Je vous avertis que le duc de Joinville va passer par votre ville. Vous recevrez cette lettre deux jours avant son arrivée. Prenez vos précautions. »

Elle était signée de son ami.

— Il veut réparer sa faute, se dit le maire. C'est bien. A tout péché miséricorde. Cette fois-ci, nous serons en mesure.

Après cette idée consolante; il en vint une autre au fonctionnaire public, une autre qui lui dressa les cheveux sur la tête et lui blémit la face, au point que l'adjoint en fut épouvanté.

La lettre percée de part en part, tailladée, passée au vinaigre !

— A coup sûr, le choléra-morbus est à Paris. Et cette phrase : *Prenez vos précautions !* Plus de doute...

On assemble le conseil municipal.

On décrète ce qui suit :

1° Un exprès va être envoyé à Paris pour supplier monseigneur le duc de Joinville d'ajourner son voyage ;

2° Un cordon sanitaire va être formé autour de la ville ;

3° Un lazaret va être établi hors de la ville ;

4° Y seront mises de suite les personnes atteintes ou soupçonnées ;

5° Le traitement de toutes maladies, ainsi que tout accouchement quelconque, seront ajournés pour ne pas distraire, des soins importants que demande l'approche du choléra, le médecin et la sage-femme de la ville ;

6° On fera des prières publiques ;

7° Par autorité de police, on s'interdira jusqu'à nouvel ordre, pour ne pas exciter la colère du Ciel, les jurons, le vol, le sacrilége, le rapt, l'ivrognerie, le viol, l'assassinat et les calembourgs et quolibets contre le pouvoir ;

8° On brûlera des herbes aromatiques dans les rues.

Trois gardes nationaux de bonne volonté firent le cordon sanitaire et entourèrent la ville à une distance les uns des autres, qui parut un peu grande à quelques-uns, qui, néanmoins, ne jugèrent pas à propos de remplir les lacunes.

Et la consternation se répandit dans la ville. Les athées crurent, les impies se convertirent, les prêtres firent l'aumône.

La chose dura deux jours, au bout desquels vint l'ami du maire. On voulut le mettre au lazaret. Il força la ligne. On se sauva dans les rues. On sonna le tocsin. On s'enferma à double tour. On voulut lui tirer des coups de fusil. Il venait de Paris, et probablement il était infecté.

Il alla frapper chez le maire. Le maire pâlit, sa femme et sa fille crièrent, la servante hurla, le chien jappa. Il continua à frapper. Le maire ouvrit la fenêtre du grenier, et, après l'avoir prié de prendre le dessous du vent, pour ne pas lui envoyer d'exhalaisons pestilentielles, il lui expliqua ce qui se passait. L'ami demanda sa lettre. On la lui jeta par la fenêtre. Le vent l'emporta, et l'ami courut après pendant une heure, répandant la terreur dans toutes les rues par lesquelles il passait. Puis il revint, riant et se tordant. On s'expliqua, et le cordon sanitaire alla se coucher.

EUGÈNE MORISSEAU.

[*La Caricature* 20 octobre 1831.]

ESSAI D'UN REMÈDE CONTRE LE CHOLÉRA-MORBUS*.

Le choléra-morbus était à la barrière de Pesth, en Hongrie, qui marchait de son pas sanglant, la faulx en main et la tête haute, sans que les commis de l'octroi lui courussent après, faute d'avoir subi les visites de formalité...

Puis, devant le fléau, bondissait la terreur vagabonde, la terreur aux yeux hagards, aux mains suppliantes, aux cris déchirants. Car, si l'on n'en mourait, il y aurait à devenir fou de se trouver ainsi happé sans rime ni raison par cette main brutale, faisant tout-à-coup rendre compte de la vie, à vous, petite et heureuse fille, à vous, homme jeune et avide de jours, comme si jamais on songeait à pareille chose avant d'être brisé par les revers ou affaibli par l'âge.

Aussi était-ce dans Pesth un trouble d'assaut, un sac moral. Ici, les uns barricadant leur maison pour ne pas ouvrir au choléra-morbus ; — là, d'autres fuyant leur logis, pour qu'il ne les rencontrât pas chez eux ; — à côté, des épicuriens s'emplissant d'eau-de-vie et de liqueurs fortes pour ne laisser en eux aucun vide où l'épidémie pût se loger ; — et, plus loin, quelques pauvres diables assommant les gendarmes, afin de se procurer encore une dernière satisfaction... Mais, au milieu de ces figures décomposées par la terreur, de ces pensées bouleversées par l'effroi, un seul sentiment domine tous les autres : celui de l'égoïsme, première qualité.

Parmi les nouveaux vassaux du seigneur Choléra se trouvait un primat de Hongrie, lequel ne pouvait se résoudre à mourir comme un simple particulier. Et cela se conçoit. Qu'un vil prolétaire, perdant toujours en ce monde et n'ayant qu'à gagner en l'autre, quitte la vie insouciant, bien ; mais c'est à regret qu'on abandonne, pour l'hypothétique *peut-être*, une certitude de plaisirs et de délices ; et le primat, cramponné après l'existence, combattait le fléau depuis long-temps par d'incroyables préservatifs.

Tous les systèmes rêvés sur l'origine du choléra, il les avait suivis ; toutes les tisanes ou pilules supposées efficaces, il les avait avalées. Ayant appris que, d'après nouvelle méthode, le choléra s'introduisait par les cheveux, il s'était fait raser la tête, ce qui lui donnait l'air d'un Chinois effrayé. Il avait aussi tenté d'inutiles efforts pour se procurer une bienfaisante gale, indiquée comme remède ; malgré la meilleure envie, il n'avait jamais pu se la procurer, et il en était réduit à se gratter tout le long du jour par manière de consolation.

Il avait donc usé tous les conseils, épuisé tous les médicaments, hors ceux de son confesseur ; l'arrivée du choléra à Pesth lui rendit tout-à-coup cet oubli palpable comme un remords, il envoya vite chercher le saint homme.

Vous dire ce qui se passa entre eux pendant plusieurs heures qu'ils demeurèrent enfermés, point ne saurais ; mais, dans la journée même, le primat déposa

deux millions de florins pour la construction de la cathédrale de Gran, ainsi que cent mille florins pour aumônes aux pauvres ; enfin, à part l'air insolite que donnait toujours à sa physionomie son chef tondu comme vous savez, jamais, depuis long-temps, il n'avait paru si tranquille sur l'état de sa santé.

Et, deux jours après, le primat de Hongrie était mort du choléra-morbus.

ALFRED COUDREUX.

[*La Caricature*, 27 octobre 1831.]

UNE CONFIDENCE*.

C'était lors de la dernière session. Certain président de certaine cour, comme qui dirait *Me Duplex**, par supposition, ce jour-là satisfait de lui comme chaque jour, supplia sa femme de venir être témoin de ses succès. Car, si les talents du président n'ont point encore percé au Palais, sa femme, sa bonne et son portier l'avaient jusque-là cru sur parole.

L'affaire promettait des détails curieux ; le président devait être sublime ; sa femme jugea convenable de briller du reflet de la sublimité conjugale, et elle vint à l'audience.

Une toilette élégante, une figure jolie furent bientôt remarquées au barreau ; aussi un jeune avocat se chargea-t-il d'abréger l'attente de la séance, en liant conversation avec la dame.

D'abord ce furent des lieux-communs, vulgaires comme la pluie et le beau temps, puis on vint à parler du procès qui allait commencer.

— La cause sera pleine d'intérêt ? demanda la jeune femme.

— Elle en comporte tous les éléments, reprit l'avocat ; mais, avec un président comme celui qui siège, il y a peu de développements à espérer.

— Comment, monsieur ?

— Oui, madame, avec lui, le droit de la défense est singulièrement limité. Il passe parmi ses collègues pour un médiocre magistrat : on va même jusqu'à dire que son cousin le caporal Ag... lui est supérieur ; ainsi, madame, jugez par comparaison...

Et le front de la jolie dame de se rembrunir, et ses lèvres de se contracter. Heureusement le cri rauque de l'huissier annonçant la cour vint mettre un terme au colloque. L'avocat regagna son banc après de gracieuses salutations à la confidente de ses opinions particulières, et celle-ci, les prenant naturellement pour de pures calomnies, prêta une attention fort intéressée.

D'après les nouvelles habitudes de la presse relativement à la liberté, et de la liberté relativement à la presse, un journaliste malade de trop de franchise, était appelé à rendre compte d'un article.

D'abord parle le substitut aussi longuement qu'il veut, aussi passablement qu'il peut, puis l'avocat commence la défense.

Mais ici concurrence entre le président et l'avocat.

— Je parlerai.

— Vous ne parlerez pas...

— J'en ai le droit.

— Et moi aussi...

L'affaire s'engage : le président fait beaucoup d'inintelligible bruit, il s'embrouille, balbutie, et ne trouve rien de mieux à dire, si ce n'est que, dans tous les mois possibles, le 18 est quatre jours après le 14; il fait de très-jolis efforts pour le prouver, et, admirez la puissance du talent, il y parvient...

Enfin, cette séance d'arithmétique judiciaire se termine, et de tous les divers groupes formés par l'auditoire surgissent de désagréables commentaires sur la scène improvisée par le président. Cependant, une seule opinion vient encore faire douter madame Duplex de tout ce qu'elle a vu et entendu par de louangeuses observations et des remarques passablement honorables. Elle s'approche du cercle impartial pour se consoler aux sons de la voix amie...

C'était celle de son époux.

EUGÈNE MORISSEAU.

[*La Caricature*, 27 octobre 1831.]

LES PAPILLOTES*,

SCÈNES DE TÊTE, DE CŒUR ET D'ÉPIGASTRE,

PAR JEAN-LOUIS.

(Un volume in-8°; Prix : 7 fr. 50. Chez Mme Veuve CHARLES-BÉCHET, quai des Augustins, n° 59.)

Voici venir un ouvrage dont le titre me plaît. S'il doit séduire, ce n'est certes point par la prétention; car vous pouvez acheter le volume, le lire, le trouver détestable, en faire cadeau à madame votre épouse comme de papillotes en fort beau papier et de grandeur in-octavo; le tout sans avoir nullement le droit de vous plaindre, car ce serait encore l'exacte teneur des promesses cotées au taux de sept francs cinquante centimes; et il y a là une politesse de conscience que n'ont pas tous les auteurs ainsi que Jean-Louis. Et, à propos de ce nom, comment le trouvez-vous? Il est champêtre, voilà qui est sûr; mais, quand on a parcouru l'œuvre, une manière de plume exercée, à taille vive et chaude, révèle une habitude littéraire sous le pseudonyme roturier. C'est peut-être un nouveau genre de juste-milieu; une place sollicitée entre *Jean-Paul* et *Paul-Louis**.

Quant au genre qui caractérise l'ouvrage, il serait assez difficile de le définir. Moralité de faits, gaieté d'incidents, souvenirs amers, il y a de tout dans ce volume. Chaque scène usurpe par une autre émotion l'émotion produite par la précédente; et, ballotté entre le sentiment et la mystification, l'attrait d'une peinture de mœurs, l'intérêt d'une description imaginaire, le lecteur arrive

essoufflé au trois cent trente-cinquième feuillet, regrettant de n'avoir plus à lire; ce qui constitue un éloge comme un autre.

Après cet aveu, qu'on peut regarder comme notre opinion personnelle, nous citerons la courte préface des *Papillotes*, pour laisser l'auteur expliquer lui-même le plan de sa bizarre production*.

[*La Caricature*, 3 novembre 1831.]

PHYSIOLOGIE DU CIGARE*

Les Parisiennes n'ont que deux antipathies: les crapauds et la fumée de tabac.

Je renoncerais à la plus belle maîtresse plutôt qu'à mon cigare!

UN FUMEUR.

Fumer, c'est voyager dans son fauteuil.

LAUTOUR-MÉZERAY*.

Semblable à une jolie femme, le Cigare a aussi ses adorateurs, ses favoris, ses victimes et ses détracteurs. Il séduit d'abord, enivre ensuite, et parfois entraîne à des excès nuisibles ceux qui s'y livrent. On voit le Cigare, et l'on désire en essayer; on hésite, mais on en goûte; on y retourne, et l'on s'y habitue. Bientôt après commence le chapitre des inconvénients. Chaque jour, ils se renouvellent, et l'on s'en aperçoit. Toujours ils augmentent, et l'on songe à s'en débarrasser. Mais alors, il n'est plus temps : l'usage du cigare, caprice passager, devenu une habitude, est une nécessité, et, comme une maîtresse absolue, il tyrannise quand il a cessé de charmer, jusqu'à ce qu'enfin il soit sacrifié à un commencement de passion plus violente que celle qui s'éteint.

Le Cigare est une source de jouissances toutes personnelles et internes. Comme les liqueurs, le tabac en poudre, l'opium, il ne procure d'agrément qu'à celui qui en use, et éloigne les autres. C'est ce qui fait que les fumeurs ont tant de peine à y renoncer, et sont continuellement en butte aux reproches de ceux qui ont un goût différent, parce qu'un des principes de notre belle nature, c'est d'être intolérant pour les travers d'autrui.

Le fait est que, dans les pays où fumer n'est point coutume générale, pour une personne qui fait usage du Cigare, on en trouvera cent qui en redoutent l'odeur. Aussi, par égard pour cette considération, doit-on fumer chez soi ou dans les lieux consacrés *ad hoc*, et non point en promenades publiques, où, pour satisfaire un besoin égoïste, on incommode un grand nombre d'individus, surtout les femmes, qui préfèrent assez généralement l'odeur du musc à celle du tabac.

Dans tout ce que fait un animal raisonnable, il existe un motif qui le guide, et l'homme doit toujours faire en sorte que ce motif soit bon. Comme on ne

vient pas au monde avec un Cigare à la bouche, et qu'il n'y a pas d'article de la Charte qui contraigne à l'y mettre, on n'est point, après tout, absolument obligé de l'adopter ici-bas, où, comme chacun sait, l'on peut fumer sans pipe. Ainsi donc, avant de se décider à prendre le titre de fumeur, il faut au moins avoir quelque raison qui y engage fortement. Plusieurs individus emploient le Cigare comme un remède, soit pour adoucir les maux de dents, soit pour soulager leur canal respirateur. Que ceux-là fument, c'est très-bien; qu'ils guérissent même, si c'est possible, et ce sera mieux encore.

Mais, comme tous les animaux ne sont pas également raisonnables, il en est bon nombre qui, sans motif aucun, s'implantent un Cigare dans la bouche, et qui, non contents d'en humer la fumée, de l'avaler même à s'en rendre malades, s'en vont jeter le peu qu'ils ne confisquent pas au détriment de leur santé à travers la physionomie de gens que cela n'amuse nullement.

Chez les uns, c'est dévouement*; et, pour ceux-là, humer, entretenir et



surtout voir tourbillonner la fumée d'un cigare, c'est tout à la fois un sujet d'occupation, d'amusement et d'admiration. Heureuses organisations !

Chez d'autres, comme chez les adolescents, par exemple, c'est un ton prématuré, un moyen de se donner *l'air homme*. Pour ces derniers, ils feront bien de renoncer à cette habitude, parce qu'elle est d'un pauvre genre là où elle n'est pas d'usage; et puis, mieux vaut qu'ils fassent l'application de leurs dispositions viriles sur des choses plus utiles, et surtout moins nuisibles à leurs poumons.

Il est une circonstance, la seule où je fume, où l'emploi rare et modéré du cigare trouve un motif plausible, en ce qu'il procure une jouissance véritable, mais seulement à ceux qui ne sont point fumeurs de profession. C'est dans ces moments d'abattement moral où l'esprit, engourdi, refuse toute activité à l'imagination et jette l'âme dans la mélancolie. Alors, il suffit de fumer un Cigare pendant quelques instants, d'en avaler quelques gorgées, et aussitôt, comme par enchantement, la tête se débrouille, l'esprit s'éclaircit, une émotion tumultueuse vient remplacer l'insouciance des sens, et un pouvoir inconnu ranime toutes les facultés auparavant assoupies. C'est-à-dire que la fumée, qui produit le même effet que les vapeurs du vin, commence à opérer, et c'est le moment de cesser, sous peine de ressentir bientôt les inconvénients de l'ivresse.

Pour continuer à éprouver le bienfait de cette espèce de remède, il faut en

user rarement, et toujours avec modération; car, autrement, chaque nouvel essai lui faisant perdre un degré de son intensité, il finirait par dégénérer en habitude, et par ne plus produire les mêmes résultats.

Il est certains pays, principalement ceux à température brûlante, où fumer est une fonction dont chacun s'acquitte comme de boire et de manger, et il n'est même pas rare de voir quelques femmes du peuple le cigare à la bouche. Là, tous les lieux publics ou de réunion sont transformés en autant de tabagies. Au théâtre, dès que le rideau est tombé, chacun fait sa *cigarette*, toutes les loges brillent du feu de mille étincelles lancées par les briquets, les cigares sont allumés, et, pendant l'entr'acte, la salle est remplie de fumée. Elle n'incommode nullement les habitants, qui naissent, vivent et meurent au milieu de cette vapeur nécessaire à la purification d'un air malsain. Mais elle est désagréable pour les étrangers qui n'en ont pas l'habitude. Jamais je ne fus plus étonné de l'emploi que je vis faire du Cigare qu'à Mexico, lors du voyage que j'y fis.

Invité à une soirée, chez l'Alcade, où devait se trouver toute la noblesse de la ville, je m'y rends pour observer les mœurs de la haute société. Arrivé dans les antichambres, je sens une odeur de tabac qui me surprend; étonné qu'on permette aux valets un passe-temps si incommode pour les maîtres, je parviens vite dans la salle du bal... Elle était remplie de fumée, et ce n'était qu'à travers un léger nuage formé par cette vapeur qu'on pouvait distinguer les objets. J'y fus témoin d'une valse très-vive et très-animée, pendant laquelle les danseurs fumaient, changeant alternativement leur Cigare de main avec autant de grâce que d'agilité, pour enlacer la taille de leurs danseuses, et celles-ci, emportées par l'ardeur de la danse, enivrées par l'odeur du tabac et le bruit des instruments, s'abandonnaient avec complaisance, et semblaient savourer avec volupté les épaisses bouffées que lançaient leurs cavaliers.

Proposez donc une valse à la cigarette aux coquettes de France et d'Angleterre.

— Ah! fi donc! quelle horreur! vous répondent-elles.

Autres pays, autres mœurs.

Le comte ALEXANDRE DE B...

[*La Caricature,* 10 novembre 1831.]

LA FORTUNE EN 1831*.

C'est noble tâche de défendre les belles.
UN AMATEUR.

La Fortune est bien la plus grande coquette que je connaisse après la marquise de B... et mademoiselle Déj...* Cependant, elle a le cœur bon, sensible, compatissant; car, à l'exemple de ces deux dames, elle fait bon nombre d'heureux. Mais celui de ses adorateurs est si prodigieux, que, malgré la ductilité de sa tendresse, la plus grande quantité souffre encore de ses rigueurs.

Elle doit commencer à être un peu vieille, la Fortune! car, depuis que j'en entends parler, nombre de femmes qui étaient bien jolies ont cessé de l'être, beaucoup même ont cessé d'exister; et cependant la foule de ses courtisans se renouvelle sans cesse, et, jeunes ou vieux, blonds ou bruns, beaux ou laids, tous lui sacrifient avec la même ferveur.

Les hommes la font passer pour aveugle, mais c'est par amour-propre seulement, et pour fournir un motif excusable à ceux qu'elle ne favorise pas. La preuve qu'elle n'est point aveugle, c'est qu'elle a souvent bien traité de fort jolis garçons. Il est vrai qu'elle a aussi comblé de ses faveurs des gens qui n'étaient ni beaux ni bien faits, voire même des bossus, des borgnes, des laiderons; mais c'est que, comme coquette, elle a des caprices, et que, spirituelle, elle apprécie et récompense d'autres qualités que celles physiques.

Un de ses regards favorables enrichit toute une destinée; puis, un jour, le même regard la mord, la brise, la tue. N'est-ce pas là du discernement, l'histoire de toutes les passions du cœur, où les éléments du bonheur deviennent aussi ceux du désespoir? Mais le commun des humains, matérialisme incarné, qui ne croit que ce qu'il voit, ne veut pas comprendre ce raisonnement-là; puis, chaque jour, il crie à l'injustice et à l'aveuglement, parce que des Excellences, des maréchaux d'hier, particuliers fort simples la veille, sont, pour le quart-d'heure, riches comme des Midas, puissants comme des Damoclès. Charles X, sacré à Reims, n'est-il pas à Holy-Rood, et le dey d'Alger ne fume-t-il pas sur la place Vendôme!

M. Clopineau-de-Périgord* est boîteux; c'est vrai. Il y a long-temps que la Fortune le caresse; c'est encore vrai. Mais il fait des calembourgs admirables. Il en a débité contre le Tiers-État, contre la Noblesse, contre la République, contre la monarchie fugitive, contre l'Empire, contre la Restauration, et, à présent, il commence à en faire de fort jolis, dit-on, contre les barricades. On sent bien qu'un prince qui divertit autant que lui la Fortune et le public méritait une récompense, et que, puisqu'il est peu ingambe, il fallait bien qu'elle l'aidât un peu de son secours pour faire tant de chemin sur une seule jambe. C'est charité.

Quand, à la suite d'une révolution à couleurs, ce pauvre M. d'Argout devint portefeuillet ministériel, c'était à qui rappellerait qu'il avait brûlé le drapeau tricolore, que quiconque a brûlé brûlera, qu'il pouvait compromettre jusqu'à la décoration héroïque de M. Sémonville, et l'on se permettait de maugréer contre la Fortune, comme si, en qualité de coquette, entière, absolue, elle n'avait pas, plus que toute autre, le droit de dire : *Ce que femme veut, Dieu le veut.* Elle était royaliste en 1815, elle récompense aujourd'hui les feux de M. d'Argout, qui, alors, sacrifia à sa fantaisie. C'est reconnaissance.

Et puis avec quelle attention elle tire du néant des hommes à bons sentiments, et les jette au pouvoir pour les mettre à même de soulager cette humanité qu'ils aiment tant. Par exemple, M. Persil, qui serait philanthrope, s'il n'était procureur du Roi; le beau Sébastiani, qui n'a de *capacité* que pour être ministre ou Saint-Simonien; M. Dupin, à l'allure franche et sincère, véritable Saint Jean-Bouche-d'or, dont chaque parole vaut un ducat.

Rien n'encourage une coquette dans son système d'inconstance et de légèreté comme l'adulation de ses adorateurs, et les plus empressés sont ordinairement ceux dont elle s'occupe le moins. Voilà sans doute le secret du langage

diplomatique de certains qui, écrasés de ses dons, les acceptent comme un martyre, par pur dévouement, au lieu de dire franchement merci.

L'expérience de la séduction démontre que l'indifférence, fière et hautaine, est la meilleure arme à opposer à la coquetterie. Obsédée qu'elle est d'hommages et de flatteries, peut-être que la Fortune remarquerait celui qui mépriserait ses charmes, et, piquée, chercherait par quelques avances à vaincre une étrange froideur... Au moins y aurait-il mérite d'originalité.

J'essayerai.

Henri B...

[*La Caricature*, 17 novembre 1831.]

CHARGES*.

Il est question d'un grand concert vocal et instrumental qui sera donné incessamment au profit des blessés du Juste-Milieu.

Voici le programme de cette solennité musicale :

PREMIÈRE PARTIE.

M. Périer commencera par un grand air de *l'Irato*.

M. Barthe entonnera un *De Profundis*, accompagné de M. Viennet, qui tiendra le serpent.

MM. Soult et Casimir Périer exécuteront ensuite de nouvelles variations sur le pot-pourri :

La plus belle promenade
Est de Paris à Saint-Cloud ;
Allons-y, mon camarade,
Nous y boirons du vin doux.

M. Gisquet* leur succédera immédiatement, et fera entendre un brillant solo sur *le Pistolet de paille et le Sabre de bois,* morceau tiré du grand opéra de *la Mère Michel.*

DEUXIÈME PARTIE.

M. Athalin* chantera, d'un air fort attendrissant, un passage d'*Il Matrimonio secreto*.

La partition sentimentale sera continuée par une jeune personne très-intéressante, qui répondra par :

Ah ! vous dirai-je, maman,
Ce qui cause mon tourment ?

Vers le milieu du concert, et en guise de rafraîchissements, MM. Fontaine et Lancelot* exécuteront, sur l'air de :

A l'eau! A l'eau!

un morceau nouveau de leur composition, nocturne hydraulique et en deux voies, avec accompagnement de musique à vent.

MM. Pasquier et de Lameth répéteront le vaudeville du *Coiffeur et le Perruquier.*

Un préfet par intérim, gendarme par inclination, fera entendre une ariette sur

Moi, j'empoigne! moi, j'empoigne! etc.

Un jeune colonel chantera *les Deux Cousins*, de Béranger.

MM. Louis et Thiers exécuteront le duo des *Deux Avares.*

TROISIÈME PARTIE.

M. Persil préludera à la reprise du Concert par

Prenons d'abord l'air bien méchant!

M. de Sémonville fera ensuite entendre le chant du *Vieux Drapeau.*

M. Sébastiani* soupirera une nouvelle mélodie sur ce motif :

Où peut-on être mieux qu'au SEIN de sa famille?

M. Montalivet* donnera un concerto de *grand-maître* sur le mirliton.

Enfin, la soirée sera terminée par l'ouverture du *Jeune Henri**, avec accompagnement de sifflets et de coups de canne.

EUGÈNE MORISSEAU.

[*La Caricature*, 24 novembre 1831.]

L'EMBARRAS DU CHOIX*.

Il était alors possédé d'une manie contemporaine, celle d'avoir la croix*. C'était une idée fixe, une existence d'homme arrêtée sur un point : il ne pouvait plus vivre sans être crucifié.

Quand on ambitionne une récompense, une chose inquiète toujours : c'est la crainte de n'avoir pas assez fait pour la mériter. Mais cette objection ne pouvait l'arrêter, lui qui n'avait jamais rien fait du tout. C'était son seul droit. Fort de sa nullité, il se sacrifiait comme holocauste à la nécessité de subir un honneur usurpé pour l'édification des honorables méconnus. Et chacun devenait, par contre-coup, martyr de son généreux dévouement; car, avec lui, point de réponse à espérer, pas de conversation possible, avant de lui avoir promis,

comme préambule oratoire, d'employer tout son crédit, multiplié par celui de tous les crédits connus, pour lui faire obtenir cette croix, abandonnée aujourd'hui à l'honneur secondaire.

Enfin, il avait arraché promesse de son colonel, pour avoir poussé à la consommation des sacs dans sa compagnie;

Puis la promesse d'un commis du ministère de l'intérieur, lequel soupirait après la main de sa cousine, autant que lui après le ruban;

Puis il avait encore la parole d'un futur *Trente-Six**, homme de bonne pâte, et désigné dès long-temps pour le four aux galettes.

Mais, de toutes ces certitudes, aucune ne tournait à la réalité, sous le prétexte vague qu'on ne pouvait pas faire une ordonnance pour lui seul, quand il en coûtait si peu pour y faire participer tout de suite une armée d'aspirants. Et notre homme, dépérissant de langueur, entrevoyait déjà les honneurs d'une simple croix tumulaire, lorsqu'une lettre vint subitement le rendre aux charmes de la vie décorée; le futur *Trente-Six* lui écrivait : « Je ne suis pas comme la révolution de juillet, je tiens mes promesses. Voilà la croix. Bon courage pour la porter! »

Ivre de joie, et pressé d'embellir les boulevarts de sa nouvelle importance, notre homme, rapide dans sa toilette, avait déjà mis son pantalon à l'envers, quand une seconde lettre lui fut apportée.

D'abord, il ne voulait pas la lire, ayant assez d'émotions comme ça pour le reste du jour; mais le cachet porte le timbre officiel de l'ordre public... C'est peut-être une heureuse occasion d'endosser l'uniforme enrubanné!... Son colonel lui écrivait : « Désirant récompenser vos nombreux services, le gouvernement en attend un autre de votre dévouement, et vous prie d'accepter le brevet ci-inclus. »

Ici, notre homme faillit perdre la tête. En gagnant deux croix, il grandit de deux pouces, et fit trois entrechats. C'est dans cet état chorégraphique que le trouva le commis du ministère de l'intérieur.

— Ah! mon ami, s'écria-t-il, vous voyez en moi quelqu'un enrichi d'une somme d'honneur en partie double!

— Comment! vous sauriez déjà l'insigne faveur dont j'espérais vous instruire le premier?...

— Et quelle est la faveur assez insigne, monsieur, pour entrer en comparaison avec celle dont je suis l'objet?

— Mais... la décoration que vous sollicitez si ardemment, et dont je vous apporte le brevet. Le voici.

— Ah!!! Et de trois!!!

Ici, le dialogue est interrompu par une suffocation de béatitude, bien naturelle dans un moment de satisfaction aussi spontanée.

Après un assez long silence :

— Mon ami, quelle influence pourrait avoir sur les destinées de la patrie la vue d'un citoyen portant trois croix-d'honneur à lui tout seul?

— Cela passerait pour une monstruosité du genre, qui pourrait provoquer des observations de la part de M. Geoffroy Saint-Hilaire.

— Ainsi, de cette innovation trilogique, je ne dois donc recueillir qu'un simple et unique fleuron?

— Ni plus ni moins.

— Voulez-vous un de mes brevets, mon ami ?

— Merci. J'ai le mien.

Armé de ses deux décorations superflues, notre homme courut tout le long du jour, partout les offrant et partout refusé. Cependant, il trouva à en placer une fort avantageusement, parce qu'elle ne sortait point de la famille ; il la donna à monsieur son fils, citoyen âgé de douze ans, qui faisait sa sixième, du patriotisme et des cocottes, au collége Bourbon.

Le soir, il venait d'achever son dîner, et, par une préoccupation impardonnable chez un homme décoré, il n'avait acquitté que tout juste le total de la carte du restaurateur, lorsque ces mots : « Et le garçon, monsieur ?... » vinrent lui rappeler son oubli. Mais bientôt ses yeux rayonnèrent, tout son être frémit d'aise. Il mit la main à la poche, et, en tirant un papier :

— Tenez, garçon, cria-t-il à haute voix, voilà un fameux pourboire !...

C'était son dernier brevet.

Eugène Morisseau.

[*La Caricature*, 1er décembre 1831.]

MANIÈRE CHINOISE
DE
SE MOQUER DES PERCEPTEURS*.

Ceci se passait en Chine, fort peu de temps après l'invasion des Tartares. J'appelle Tartares une nuée de brigands qui, leur chef en tête et le nez camus, enjambèrent un beau jour la grande muraille (Oh ! oui, c'était un bien beau jour !), et s'abattirent sur l'empire de Confucius, pour le déchiqueter entre eux; comme ces animaux étaient fort affamés, les ressources ordinaires furent loin de suffire. On créa de nouveaux impôts, on en créa sur tout. Le Chinois ne put faire un pas, dire un mot, boire de l'eau même sans payer quelque droit. Il paya pour avoir une tête, des yeux et des poumons ; autrement dit, il fut soumis à une redevance pour chaque porte et pour chaque fenêtre. L'air respirable devint alors d'un prix exorbitant. Un centime de plus, et les riches seuls eussent pu s'en passer la fantaisie ; c'eût été du luxe. Mais déjà l'homme du peuple, dont le travail suffisait à peine au manger, au logement et à la couverture, l'ouvrier chargé d'une nombreuse famille, ne pouvait y atteindre ; il ne pouvait suffire à faire respirer sa femme et ses enfants. Il avait du riz gris, c'était possible, et de l'eau, et de la paille ; mais ce n'était pas assez : il lui fallait du soleil, il lui fallait de l'air, et l'air et le soleil étaient si fort renchéris, qu'il se voyait dans la nécessité de s'en passer.

Que fit alors le Chinois ? Le Chinois est industrieux : il nous a devancés de bien loin dans la civilisation ; il connaissait la poudre, que nous nous assommions

encore; il savait imprimer, que nous ne savions pas lire. Que fit-il donc? Une révolution? Hélas! non, ce sont de ces choses qu'on ne fait pas tous les jours. Il s'ingénia, sans sortir de l'ordre légal. – La loi demandait tant par fenêtre : il boucha ses fenêtres. — La loi faisant commerce du tabac*; on ne fuma plus qu'une pipe par famille; la fumée se repassait de bouche en bouche. — La loi exigeait tant par porte; le Chinois boucha ses portes et ne sortit plus que par la cheminée. — La loi enfin percevait tant par tête d'homme, comme auparavant par tête d'animal; le Chinois se fit enterrer tout vif. Une famille nécessiteuse, composée de huit individus, je suppose, se réduisait à un, à deux, à trois, à quatre, selon ses facultés; les autres s'enfouissaient sous les meubles, sous les cuviers, dans des tonneaux; ou bien se faisant incruster dans le mur, pour s'immobiliser et échapper à la capitation. Quand les agents du fisc se présentaient pour faire le recensement, ils étaient obligés de changer toutes leurs additions et de les réduire à zéro presque, et, d'ailleurs, il leur fallait entrer par la cheminée. Ils furent vexés.

De cette manière-là, le Chinois ne paya plus d'impôts, mais n'en resta pas moins respectueux pour l'ordre légal, bon citoyen et bon Chinois.

Et qu'arriva-t-il de cette impossibilité de percevoir des impôts?

Je ne sais pas. J'en suis là de mes recherches; quand je l'aurai trouvé, je vous en ferai part. En attendant, convenons d'une chose, c'est que, nous autres, nous sommes bien plus heureux que les Chinois. On ne voit pas encore de pareilles choses en France. — Croyez-vous?

Le comte ALEXANDRE DE B...

[*La Caricature*, 8 décembre 1831.]

QUELQUES ARTICLES
DE LA
LISTE CIVILE*.

Il est des gens qui semblent faire métier de dépopulariser les trônes populaires. Il faut avoir du temps à perdre. C'est ainsi que, pendant long-temps, on a essayé d'insinuer parmi les contribuables que *dix-huit millions* étaient le taux indispensable du gouvernement au meilleur marché possible; tandis qu'il est aujourd'hui certain, d'après la demande de ce gouvernement lui-même, que nous en serons quittes pour seulement la bagatelle de 17 millions 996.853 francs.

Dans ce revenu de la royauté bourgeoise, on remarque les articles suivants :

Service médical : 80.000 francs. — Voilà qui dément toutes les apparences et toutes les protestations de constitution solide. Une pareille acquisition de remèdes annonce un avenir bien malade.

Blanchissage : 160.000 francs. — C'est-à-dire près de 500 francs par jour. Ici l'on s'éloigne considérablement du système adopté par Napoléon, lequel ne consacrait à cet usage que 45.000 francs par an, et prétendait qu'on lavât son linge sale en famille.

Chauffage : 250.000 francs. — Sans savoir précisément de quel bois se chauffe le roi citoyen, on peut supposer qu'il entre beaucoup de fagots dans ce compte-là.

Cuisine : 780.000 francs. — Dans 780.000 francs, que de dîners à vingt-deux sous !

Caves : 120.000 francs. — Tout doit se trouver dans cette cave-là : eau à boire et bons pots-de-vin.

Palais de la Couronne : 4.450.000 francs. — On ne peut que se réjouir de voir une pareille somme consacrée à l'encouragement des beaux-arts, à l'activité des fabriques, à l'acquisition des produits commerciaux. Cependant, à considérer l'économie qui préside à ce genre de dépenses, il paraîtrait malheureusement que le fossé des Tuileries* en a enfoui une grande partie.

Écuries : 900.000 francs. — Les écuries royales sont composées de trois cents chevaux. On n'a pas pu trouver de coursiers qui voulussent s'atteler au char du Juste-Milieu à moins de mille écus d'avoine. Beaucoup de fonctionnaires publics n'en consomment pas tant.

Menus-plaisirs : 4.268.000 francs. — Nous sommes fort heureux que la nouvelle cour n'exige point de grosses joies, car, à en juger seulement par les plaisirs menus, Dieu sait ce qu'il en eût coûté ! Cependant, avec près de cinq millions, il y a de quoi réjouir tant de monde, que nous espérons que la nouvelle cour daignera bien amuser un peu le peuple à ses dépens.

HENRI B...

[*La Caricature*, 8 décembre 1831.]

LES SIX DEGRÉS DU CRIME

ET

LES SIX DEGRÉS DE LA VERTU*.

Monsieur Benjamin, de l'Ambigu-Comique, ayant bien voulu nous prêter la toise morale dont il s'est servi, tout récemment, pour mesurer la taille respective du crime et de la vertu, nous nous empressons de publier nos premières expériences :

Premier degré du crime.

Avoir subi quelques années de prison sous le gouvernement déchu, pour cause de conspiration, rébellion ou délit de presse.

Premier degré de la vertu.

Avoir prêté serment à la République, au Consulat, à l'Empire, à la première Restauration, au second Empire, à la seconde Restauration et à Louis-Philippe ; et se sentir en fonds de fidélité pour une douzaine encore de gouvernements divers.

Deuxième degré du crime.

S'être battu durant les trois jours. — *Circonstance aggravante :* l'avoir fait pour la république ou pour Napoléon II ; et non point pour créer une position sociale à M. d'Orléans, duc de Neuilly.

Deuxième degré de la vertu.

S'être caché dans sa cave durant les trois jours. — *Circonstance équivalente :* Avoir voulu traiter avec Charles X, et, après la victoire du peuple, avoir négocié pour Henri V, et s'être refusé à signer l'acte de déchéance.

Troisième degré du crime.

Oser prétendre, après la révolution, qu'il y a eu une révolution, et en réclamer les conséquences.

Troisième degré de la vertu.

Avoir acheté des fusils en Angleterre*, ou profité des nouvelles télégraphiques pour jouer à la Bourse.

Quatrième degré du crime.

N'être pas fonctionnaire, se coiffer d'un chapeau gris, avoir été assommé par les ouvriers « donnant des leçons d'ordre », comme dit *le Moniteur*,... à trois francs le cachet.

Quatrième degré de la vertu.

Avoir empoigné, assommé ou perforé quelque patriote inoffensif de l'un ou de l'autre sexe. — *Nota.* L'âge du patriote est *ad libitum* ; toutefois, la vertu n'en est que plus intense, si le patriote est bien jeune ou bien vieux.

Cinquième degré du crime.

Avoir publié une caricature représentant le Pouvoir en père Gâcheux, occupé à replâtrer les balles de juillet.

Cinquième degré de la vertu.

Avoir replâtré lesdites balles, écrire dans *le Messager*, dire des bêtises à la tribune, demander pour le roi une liste civile de dix-huit millions, et appeler son fils «arc-en-ciel»; ce qui fait que l'arc-en-ciel est entré à cheval dans la ville de Lyon*.

Sixième degré du crime.

Mourir de faim, faute d'ouvrage; après quoi, si l'on va jusqu'à désirer du pain ou du travail, et surtout si l'on ne peut payer les impôts, on tombe dans l'atrocité. Il n'y a plus de degrés.

Sixième degré de la vertu.

Avoir une grosse sinécure, ou bien être chouan et chauffeur; auquel cas la Vertu finira peut-être par triompher quelque jour, et par être nommée sergent de ville, avec la croix-d'honneur.

ALFRED COUDREUX.

[*La Caricature*, 15 décembre 1831.]

SCÈNE D'OCTROI*.

Bordeaux, 12 décembre.

L'observation préventive est une des carrières les plus vastes. Avec un peu de poignet et d'imagination, rien ne doit être brillant comme l'avenir d'un gendarme ou d'un douanier. Rêves de dols et de fraudes, projets de conspirateurs, exploits de geôle, que ce doit être délicieux! Dîner de suspicion, dormir l'oreille au guet, vivre toujours en alerte; c'est la poësie la plus romantique appliquée à l'existence.

Or, ces jours derniers, une de ces existences en redingote verte était, sonde en main, assise sur la borne d'une barrière de Bordeaux, ayant absolument l'air de ne penser à rien, tandis qu'au contraire elle ruminait contrebande.

Il advint que, dans cette situation morale, un cheval se trouva nez à nez avec le douanier. Derrière le cheval était une voiture, derrière la voiture le charretier, et derrière le charretier un gros homme. Cheval, voiture et charretier, duement visités, continuèrent leur chemin, et le gros homme s'apprêtait à reprendre le sien, quand le douanier le happa au collet, comme par manière d'estimer le drap de son habit.

— Ohé! lui dit le soldat de l'octroi, pourquoi vous cachiez-vous donc ainsi derrière cette voiture?

— Je ne me cachais pas derrière elle ; c'est elle au contraire, qui me cachait en étant devant moi, et j'attendais qu'elle eût franchi la barrière pour en faire autant, mon volume personnel s'opposant à ce que nous pussions passer tous les deux de front.

— Et pourrait-on savoir quelle matière frauduleuse constitue ce volume extraordinaire ? dit le douanier toujours fixé à son poste et à son idée de contrebande.

— Une hydropisie, répondit le gros homme.

— Une hydropisie ?... Voyons les pièces de conviction.

— L'hydropisie ne paie pas de droit. Sans cela, je n'irais pas me promener hors barrière.

— Au nom du roi ! montrez vos preuves, ou je ne réponds de rien.

— Douanier, je porte certainement le roi dans mon cœur ; mais cela n'est pas visible même sous mon gilet de flanelle ; ainsi laissez-nous aller, moi et mon hydropisie, vu l'impossibilité où je suis de vous repasser cette dernière.

Et le gros homme, qu'attendait son dîner, voulut s'en aller, ce que trouvant un acte d'insigne rébellion, le douanier se fendit fort élégamment ; puis, comme il tenait toujours sa sonde, en un temps deux mouvements le gros homme vit son malheureux ventre transformé en fourreau, et tomba à la renverse, criant miséricorde, jurant Dieu et maudissant tous les employés de la douane.

Ébahi d'avoir rencontré chair au lieu de fer-blanc, le bon douanier fut sur le point de se lamenter ; mais, comme avant tout il se devait à son service, il reprit sa sonde et alla visiter une diligence pendant qu'on menait l'hydropique à l'hôpital.

A huit jours de là, l'individu homicide et douanier était toujours à la même place, c'est-à-dire assis sur la borne de l'octroi, en redingote verte et sa sonde en main, toujours avec l'air de ne penser à rien.

— Que j'embrasse mon sauveur, s'écria tout-à-coup une voix bordelaise !

Et, comme le douanier faisait mine de vouloir se sauver en reconnaissant l'homme qu'il avait si indélicatement sondé, celui-ci lui raconta d'une manière succincte et joyeuse comme quoi il lui devait un grand bien au lieu d'un mal, le système de vérification dont il avait usé à son égard ayant provoqué l'écoulement d'abord si intempestif, puis enfin si salutaire, de la masse d'eau constituant son hydropisie.

Ce qui fait que, touché de cette cure merveilleuse, l'estimable Bordelais sollicite aujourd'hui la croix-d'honneur pour le gaillard contre lequel il eût réclamé la corde, il y a huit jours. *(Historique.)*

EUGÈNE MORISSEAU.

[*La Caricature*, 22 décembre 1831.]

DÉTAILS INÉDITS

SUR LA NOMINATION

D'UN PRÉFET DE POLICE*.

On sait que tout le temps que certain préfet de police demeura provisoire* ne fut qu'un temps d'épreuves à lui imposé par une haute volonté. Peu content qu'on était de ses opérations commerciales*, on se défiait de son talent administratif; et ce ne fut qu'après la découverte d'une superbe conspiration qui n'existait pas, et l'arrestation d'une douzaine de Napoléoniens qui se trouvèrent être des Carlistes, et surtout après l'examen sévère que vous allez lire, qu'il fut nommé définitivement. Cet examen se fit chez le président du conseil d'alors, en présence des ministres et d'une foule de fonctionnaires et de députés du centre. Ils défilèrent entre deux haies de clysoirs, et se rangèrent assis sur des chaises percées, comme des médecins dans *le Malade imaginaire.*

Après quoi :

QUASI-MIRUM* (1).

Vos, Justi-Milieuti,
Introuvabiles soutieni,
Salus, honos et argentum,
Atque bonum clysterium!
Non possum, cari Messieuri,
En moi satis admirari
Quàm bona est inventio
Nostra quasi-restauratio,
Qui depuis la révolutione
Facit à gogo vivere
Tant de gens omni genere;
Qui laissavit sine defensià
Italia, Belgiqua, Polognia;
Qui nos donat pacem à tout prix,
Atque grossum budgetum aussi.
Donc, il est nostræ sapientiæ
De fortement travaillare
A nos benè conservare;
Et magnam gardam prendere
A ne jamais recevere
Quàm personas capabiles
Et totas dignas remplire
Plaças les plus importantes.

(1) Il est à remarquer que tous les personnages de cette scène prirent le genre neutre. [*Note de l'auteur.*]

C'est pour cela qu'ici convocati estis.
Et credo quod trouvabitis
Dignam materiam prefeti
Dans le banquiero que voici;
Lequel, in choisis omnibus,
Dono ad interrogandum
Et à fond examinandum
Vestris Moderationibus.

(Pendant ce discours, Quasi-Mirum a mouillé cinq mouchoirs de poche.)

BARTHUM *, *se levant.*

Si permittis, demandabo
Nostro prefeto futuro
Quid est à propos facere
Si quelque journalistus
Insolens et liberalus,
De nostris affairis osat se melare,
Et nobis veritatem dicere.

GISQUETTUM.

L'achetare,
Et, si non vult se vendere
L'assignare,
Posteà condamnare,
Ensuità emprisonare.

TOUTI.

Benè, benè respondere!

PERSILLUM.

Sed si se opiniatrat
Et se tacere refusat?

GISQUETTUM.

Reassignare,
Recondamnare,
Reemprisonnare,
Et de la sorte continuare
Jusqu'à totam extinctionem
De calorem naturalem.

TOUTI.

Benè, benè respondere!

LANCELOTUM *.

Si permittis encor, demandabo
Nostro prefeto futuro

Causam et rationem quare,
In certainâ occasione,
Clysterium il faut employare.

GISQUETTUM.

Demandatur mihi quare
Clysterium il faut employare?
A quoi respondeo :
Quia est in hoc instrumento
Virtus purgativa,
Cujus est natura
Villam netoyare,
Circulationem retablire,
Emeutam chassando,
Et evacuere forçando.

TOUTI.

Benè, benè respondere !

JACQUEMINOTUM *.

Si donc, pour les Polonaitis
Ou pour toutis autris causis,
Emeuta vient à surgire,
Quid est à propos facere,
Afin de capitalem guerire
D'unâ si grandâ incommoditate ?

GISQUETTUM.

Clysterium donare,
Posteà sommare,
Ensuità chargeare.

CALIERUM.

Sed si emeuta restat,
Et plus que jamais gueulat :
« Polonaitos vivat ! »
Comment faut-il s'y prendere
Pour l'empêcher de criare ?

GISQUETTUM.

Clysterium redonare,
Resommare,
Rechargeare,
Ouvrieros excitare
A citoyennos assommare,
Et assommatos empoignare;
Le tout, per amore de l'ordine

TOUTI.

Benè, benè respondere!
Dignus est intrare
In Doctrinorum corpore!

QUASI-MIRUM.

Juras gardare precepta
De la savanta doctrina?

GISQUETTUM.

Juro.

QUASI-MIRUM.

Juras in omni sujeto
Essere nostro aviso,
Et amare surtouto
Ancieno regimo,
Francia dût-elle crevare
Et mori restauratione?

GISQUETTUM.

Juro.

QUASI-MIRUM.

Ego, cum isto breveto,
Dono tibi et concedo
Virtutem et puissantiam
Arrosandi,
Aspergeandi,
Sommandi,
Chargeandi,
Empoignandi,
Emprisonnandi,
Embrigadandi,
Assommandi,
Et perforandi
Legalè par totam Lutetiam.

CHŒUR.

Vivat, vivat
Novus prefetus qui tam benè parlat!
Puisse-t-il voir doctas
Suas ordonnantias,
Omnium epicierorum,

29.

Excitare enthousiasmum
Et remplire boutiquas!
Mille, mille annis arrosat et sommat,
Et empoignat et assommat!

ENTRÉE DU BALLET.

Le Messager, la France Nouvelle, le Constitutionnel, la *Revue de Paris,* les *Débats* et le *Sténographe* entrent d'abord et exécutent sur la seringue différents morceaux de leur composition. C'est le *Moniteur* qui dirige l'orchestre.

Viennent ensuite tous les fonctionnaires et les députés du centre, un clysoir à la main. Lavement général et ballet qui se termine par une chaîne anglaise et un pas de cosaques.

ALFRED COUDREUX.

[*La Caricature,* 29 décembre 1831.]

COMME QUOI,
LORSQUE
LES COMMISSAIRES DE POLICE
PORTENT DES ÉPERONS,
CELA ENTRAVE LE COMMERCE*.

C'est une drôle de chose que la peur; elle change la face des hommes et celle des affaires; elle rend lâches les braves et hardis les moins déterminés; elle fait descendre des gens dans leur cave par vingt degrés de chaleur, au risque d'un rhume de cerveau, et décide les carlistes à attendre patiemment que la France entière redemande Henri V. Ses effets ont une étonnante variété, et M. Geoffroy-Saint-Hilaire a remarqué, comme une monstruosité du genre, qu'à la suite d'une grande secousse politique, la peur *Croupionisa* des représentants qui, jusque-là, avait marché la voix forte et la tête haute.

Pour moi, j'aime bien mieux la peur de M. Mouchinet, mon marchand de tabac. Sa peur, à lui, est franche et pure comme du Macouba*, juste comme ses balances, raisonnée comme une demi-once à six blancs.

Jugez plutôt.

C'était le 19 de ce mois, pendant que l'empereur Nicolas poursuivait quelques débris polonais jusque dans la cité Bergère, par l'officieux ministère de M. Gisquet.

M. Mouchinet était sorti depuis quelques instants avec son voisin l'épicier, il était parti l'air satisfait comme quand il fait un calembourg. Tout-à-coup il rentre chez lui, l'œil effaré, son habit de travers, le chapeau sur l'oreille et le bec de

son parapluie tourné vers la terre. Quand le bec de parapluie de M. Mouchinet est en bas c'est que son propriétaire éprouve une violente commotion individuelle.

— Femme, s'écrie-t-il d'une voix entrecoupée; femme, quel affreux malheur nous menace!

— Qu'y a-t-il donc mon chat? reprend madame Mouchinet éperdue. Dieu! peut-on effrayer comme ça une innocente mère de cinq-z-enfants. Le banquier qui a nos vingt mille francs aurait-il fait faillite?...

— Non, non.

— Est-ce que M. Duchâtellier va établir un entrepôt de son sternutatif près de notre bureau de tabac?

— Pas davantage.

— Est-ce que ma petite qu'est en nourrice à eu des convulsions?

— Ce n'est pas encore cela. Mais prends vite le Maryland, les cigares de la Havane et le tabac turc, et fais-les porter dans le trou pratiqué au mur de la cave! Joins-y l'argenterie et nos effets *précieuses*. — Tiens, voilà ma montre et mes breloques!... Maintenant, je vais étendre du tabac de fiacre; sur le comptoir, encore du tabac de fiacre, cinq caisses de tabac de fiacre; ça les adoucira peut-être, ces buveurs de sang!

— Dieu! les républicains vont faire le pillage de notre tabac! — Eléonore, descendez à la cave les pipes d'écume et le carton des tabatières.

(Ici, entre dans la boutique un jeune homme à barbe de bouc, et en chapeau de cuir.)*

LE JEUNE HOMME. — Un quart de tabac Maryland, s'il-vous-plaît!

M. MOUCHINET. — Nous n'en avons plus pour le moment: il ne nous reste plus que du tabac ordinaire, monsieur...

(Le jeune homme s'en va.)

— Dieu! Vois-tu, mon épouse, comme il est venu me sonder, ce scélérat-là? Je l'ai vigoureusement éconduit, aussi!

— Mais dis-moi donc, M. Mouchinet, dans quel quartier est l'émeute?

— Elle n'est pas encore commencée, mon épouse; mais prépare toujours mon uniforme, car, si on les laissait faire, ils pourraient bien décréter les assemblées primaires cette après-midi, et proclamer la république au réverbère!

— Comment, M. Mouchinet, aureriez-vous des relations incendiaires avec ces hommes immoraux?...

— Oh! bobonne, je suis toujours marchand de tabac pur, mais, ce matin, j'ai été chez le commissaire de police, afin d'y avoir un passe-port pour l'épicier du coin, et...

— Ah! et il vous a dit qu'on savait qu'il y aurait du bruit?

— Non.

— C'est qu'il donnait ses instructions d'ordre public à des ouvriers?

— Mais non.

— Eh! bien, qu'est-ce que c'était donc alors? car vous me faites dessécher de peur!

— Eh! bien, mon épouse... le commissaire de police avait ses éperons!

EUGÈNE MORISSEAU.

[*La Caricature*, 29 décembre 1831.]

LE DÔME DES INVALIDES

HALLUCINATION*.

Ce fut par une belle soirée du mois de juin, entre quatre et cinq heures, que je quittai la cellule de la rue du Bac où mon honorable et studieux ami, le baron de Werther, m'avait donné le déjeuner le plus délicat dont il puisse être fait mention dans les chastes et sobres annales de mon estomac; car l'estomac a sa littérature, sa mémoire, son éducation, son éloquence; l'estomac est un homme dans l'homme; et jamais je n'éprouvai si curieusement l'influence exercée par cette organe sur mon économie mentale.

Après nous avoir gracieusement régalés de vins du Rhin et de Hongrie il avait par politesse terminé le repas amical en faisant servir du vin de Champagne. — Jusque-là, son hospitalité se serait trouvée vulgaire, sans sa causerie artiste, sans ses récits fantastiques, et surtout sans nous autres, nous ses amis, tous gens d'entraînement, de cœur et de passion.

Nous nous trouvâmes, vers la fin du déjeuner, livrés tous à une mélancolie douce, et plongés dans une absorption assez naturelle aux gens qui ont bien mangé.

Voyant cela, le baron, cet excellent critique, cet Allemand érudit, qui, malgré sa baronnie, mène l'admirable et poëtique vie des moines du XVIe siècle devant un paysage monacal, dans une cellule abbatiale, notre moine, dis-je, couronna son œuvre de gastrolâtrie par un tour de moine.

Au moment où la conversation s'arrêta, quand nous fûmes tous sur des fauteuils inventés par le Comfort Anglais et perfectionnés à Paris, qui eussent fait l'admiration des bénédictins, Werther s'assit à une petite table, et, levant une partie du couvercle, il tira, d'un instrument allemand, des sons qui tiennent un juste milieu entre les accents lugubres d'un chat implorant une chatte ou rêvant des joies de la gouttière, et les notes d'un orgue vibrant dans une église. — Je ne sais pas ce qu'il fit de ce terrible appareil de mélancolie, mais jamais mon intelligence ne fut plus cruellement bouleversée. Le souffle de l'air, dirigé sur des métaux produisait des vibrations harmoniques si fortes, si graves, si perçantes, que chaque note attaquait immédiatement une fibre, et cette musique de vert-de-gris, ces mélodies pleines d'arsenic, introduisirent violemment dans mon âme toutes les rêveries de Jean-Paul, toutes les ballades allemandes, toute une poësie fantastique et douloureuse qui me mit en fuite, moi gai, moi jovial, mais souffrant, mais agité. Je me trouvais comme dédoublé. Mon être intérieur avait quitté cette forme extérieure pour laquelle une ou deux femmes, ma famille et moi, nous témoignions assez d'amitié. — L'air n'était plus de l'air; mes jambes n'étaient plus des jambes; c'était une nature molle et sans consistance qui pliait, et les pavés s'enfonçaient, les passants dansaient, et je trouvais Paris singulièrement gai.

— Je pris par la rue de Babylone, et je marchai mélancoliquement vers les boulevarts, en prenant le Dôme des Invalides pour mon orient. — Au détour de je ne sais quelle rue: je vis venir le Dôme à moi!.. Dans le premier moment, je fus un peu surpris et je m'arrêtai. — C'était bien le Dôme des Invalides, il se promenait sur sa pointe, et se mettait au soleil comme un bon bourgeois du Marais. Je pris d'abord cette vision pour un effet d'optique et j'en jouis avec délices, sans vouloir m'expliquer le phénomène; mais j'eus une sensation de frayeur quand, en le voyant s'avancer, il voulut me marcher sur les talons... Je me mis à courir, mais j'entendais derrière moi le pas lourd de ce coquin de Dôme, qui avait l'air de se moquer de moi. Ses yeux riaient; en effet, le soleil, passant à travers les ouvertures qui y sont pratiquées de distance en distance, leur donnait une vague apparence avec des yeux, et le Dôme me jetait de véritables regards...

— Je suis bien bête, pensais-je, je vais aller derrière lui!...

Je le laissai passer, et alors il se remit la pointe en l'air.

Dans cette situation, il me fit un signe de tête, et sa maudite robe bleu et or se plissa comme la jupe d'une femme...

Alors, je fis quelques pas en arrière pour le planter là; car je commençai à être extrêmement inquiet. Certes, les journaux, le lendemain, n'allaient pas manquer de raconter que moi, l'auteur de quelques articles insérés dans la *Revue*, j'avais emporté le Dôme des Invalides; mais cela m'était assez indifférent, parce que je comptais bien réclamer, et raconter naïvement que le Dôme m'avait pris en amitié, m'avait suivi de son propre mouvement. Mon caractère bien connu, mes habitudes et mes mœurs, devaient faire supposer que, loin de dégrader les monuments publics, je plaiderais plutôt leur conservation.

La difficulté la plus grande, et qui m'embarrassait le plus, entre toutes les autres, était de savoir ce que j'allais faire de ce Dôme. Certes, il y avait une fortune immense à gagner. Outre que l'amitié du Dôme des Invalides pour un homme n'avait rien que de très-flatteur, je pouvais l'emmener en pays étranger, le montrer à Londres auprès de Saint-Paul; mais, s'il allait me suivre ainsi, comment rentrer chez moi?... Où le mettre?... Naturellement, il allait faire des dégâts considérables par les rues où il passerait, mais je pouvais l'emmener par les quais et le tenir du côté de la rivière. — En criant gare! chacun se rangerait mais son contact, s'il voulait entrer chez moi, renverserait la maison où je loge. Quelle indemnité le propriétaire ne demanderait-il pas? Sa maison n'est pas assurée contre les Dômes. Puis, si je l'emmenais à Londres ou à Berlin, que de dégâts sur la route, car il n'avait pas la voie...

— Dieu! comme les Invalides sont drôles sans le Dôme!... m'écriai-je.

A ces mots, quelques personnes qui se trouvaient là levèrent les yeux sur l'église, et se mirent à rire.

Quelques-uns dirent:

— Mais qu'est-il donc devenu?

— Je suis sûr que tout Paris est en rumeur!...

Alors, j'entendis un brouhaha, des clameurs à faire croire que la fin du monde approchait.

— Allons, les voilà qui crient après leur Dôme!... me dis-je.

Ils avaient bien raison, le Dôme des Invalides est un des plus beaux monuments de Paris; et depuis que, par une fantaisie assez rare chez les dômes, il

était devenu ma propriété, je l'admirais avec ravissement. Il brillait sous les rayons du soleil comme s'il eût été couvert de pierreries; son azur se directait vivement sur celui du ciel, et sa lanterne si gracieuse, si merveilleusement élégante et légère, semblait m'offrir des beautés que je n'avais pas encore remarquées. Il avait bien quelques endroits fanés et dédorés où le plomb reparaissait; mais je n'étais pas assez riche pour leur restituer leur éclat impérial.

J'ai vu, dans les environs de Nemours*, un paysan qui a la singulière puissance de fasciner les abeilles, et de s'en faire suivre sans qu'elles le piquent. Il est le roi; il les siffle, elles viennent. — Il leur dit de s'en aller, elles décampent. — Peut-être étais-je arrivé dans ma vie à un développement moral, à un pouvoir surnaturel, et peut-être avais-je le pouvoir d'attirer les Dômes.

Alors, je pensais, dans l'intérêt de la France, à remettre celui-ci à sa place et à voyager en Europe afin de ramener à Paris plusieurs Dômes célèbres, ceux d'Orient, ceux d'Italie, et les plus belles tours de cathédrales... Quelle gloire!... qu'étaient les Paganini, les Rossini, les Cuvier, les Canova, les Goëthe, auprès de moi! — J'avais déjà dans mon pouvoir la foi la plus immense, cette foi dont le Christ a parlé, cette volonté sans bornes avec laquelle on transporte les montagnes, cette puissance à l'aide de laquelle nous pouvons abolir les lois de l'espace et du temps, lorsque je vis venir au plus grand trot que puissent avoir les chevaux de *régie*, un cabriolet qui déboucha par la rue Saint-Dominique.

— Prenez garde au Dôme!... criai-je.

Le conducteur ne m'entendit pas: il poussa son cheval dans le beau milieu du Dôme; je jetai un grand cri, car le pauvre Dôme, n'ayant pas pu se ranger, se brisa en mille pièces; je fus horriblement éclaboussé. Puis, quand le damné cabriolet eut passé, je vis le Dôme têtu se remettre sur sa pointe par petites secousses; les pierres s'ajustaient, les belles rayures d'or reparaissaient insensiblement, et je m'essuyai la figure machinalement; car en ce moment mon être extérieur revint, et je me trouvai près des Invalides, devant une grande nappe d'eau où se mirait le Dôme des Invalides.

Il me semble que j'étais ivre. — Maudit physharmonica! cela donne sur les nerfs!...

DE BALZAC.

[*Annales Romantiques*, 1832.]

LE PORTIER
DU CAMP DE MAUBEUGE*.

Cette physionomie n'est pas assez large pour constituer une figure historique. Cependant, ce vieux grognard, qui n'est ni concierge ni suisse, mais gardien à lui seul de tout un camp, ressort éminemment de la ligne vulgaire des portiers.



Il y a quelque huit jours, ce camp, désert maintenant, retentissait de tambours et de clairons; chaque pied de son poudreux terrain était foulé par de martiales manœuvres; chacune de ses lignes parcourues par d'agiles coursiers; la vie à double existence, la vie de guerre animait toute cette nature monotone; enfin, trente mille hommes alors gardaient eux-mêmes le camp de Maubeuge.

Cent vingt mille francs ont été dépensés d'abord pour l'établissement de cette garde d'honneur dont on devait démontrer ensuite l'utilité. Les trente mille hommes ont disparu. On les retrouverait au besoin, épars sur le Rhône et l'Isère. Mais les cent vingt mille francs sont bien perdus pour le contribuable. Un contribuable et l'écu qu'il porta au fisc ne se rencontrent plus une seconde fois dans la vie. Et aujourd'hui, de ces dépenses belliqueuses, de tout ce luxe militaire, il ne reste plus rien qu'un simple portier.

Voyez-vous cette figure bizarre, exilée entre deux nations, portier d'un désert; d'un désert sans cour, étages, ni porte cochère, portier pour tirer le cordon à personne; pour répondre à des locataires absents; seul maître de la cave au grenier, s'il y avait un grenier et une cave.

Aussi dort-il la grasse matinée sans que les porteurs de journaux, les palefreniers, le facteur ou les crieurs de rues, viennent troubler son sommeil. Seulement, il a ses denrées gastronomiques par provision, car la laitière et le boulanger ne sont pas à sa porte, ce qui a le désagrément de le priver des nouvelles du jour, de cette chronique débitée par l'épicier, commentée par la pratique, et classée au rang des matières solides entre une livre de beurre et une once de café.

Comme, après tout, on peut déjeuner sans nouvelles, le portier déjeune. Puis, pour tuer le temps jusqu'au dîner, il donne pendant une heure une leçon d'exercice à son chien, balaie un coin de son camp pendant dix minutes, et emploie le reste du jour à calculer combien d'années et de coups de balais exigera encore le nettoiement complet de la totalité de son domaine.

Et, après dîner, quand vient la nuit d'hiver avec ses ombres glaciales, ses brouillards pénétrants, pour lui point de réverbères à garnir pour de brillants escaliers, point de rhumes à braver pour ouvrir la porte à des équipages; mais le silence auprès d'un bon feu, qui sert aussi de lumière à sa modeste cabine, avec le passé pour compagnon et les souvenirs pour rêveries. Oubli du présent qui agace, absence de la réalité qui inquiète ; alors, charme de ces songes délicieux qu'on bâtit comme on les veut, sans autres frais que la pensée. Pour le soldat, l'image du *petit chapeau* apparaît au milieu des braises capricieuses de son foyer; il la dévore de l'œil, la caresse de sa pincette, et souvent l'image revient constante au foyer, car son type demeure fidèle au cœur du vieux brave.

Sans horloge qui indique un terme à ses veilles, le portier du camp jette un regard aux maisons qui entourent la sienne: par exemple, celles de Mons et de Maubeuge... Les fenêtres se dégarnissent de clarté, les lumières s'éteignent : il allume la sienne et va se coucher.

Heureux portier!

Cependant, demain, il sera matinal. Une pensée patriotique surgie en son cerveau nécessite un travail assidu de sa part. Tourmenté par ces bruits de guerre qu'accrédite un spéculateur, qui font trembler un diplomate et qu'un

vieux soldat accueille toujours avec joie, lui aussi tient à dire ses deux mots à l'ennemi. Il veut prévoir tous les cas. Il a donc disposé son fusil de munitions et doit planter à la frontière un énorme écriteau où il a tracé cette formule de son nouvel état : *Parlez au portier, s'il-vous-plaît!*

Le comte ALEXANDRE DE B...

[*La Caricature*, 5 janvier 1832.]

PROGRÈS
DE L'OPINION PUBLIQUE*.

Ce soir-là c'était fête à la cour. Car à présent la cour festoie que c'est une bénédiction ! Grande soirée, pour la clémence du Russe envers les Polonais; concert pour chanter la gloire du vainqueur de Lyon; bal paré, où l'on remarquait madame de Feuchères*, et auquel ne fut pas invité l'indiscret M. Hennequin*.

Ce soir-là, c'était seulement un concert de famille, un divertissement incognito, caché de la sorte dans la louable intention sans doute de ne point blesser les oreilles de ceux qui ne se divertissent pas du tout. Aussi la réunion avait-elle lieu dans les petits appartements, au rez-de-chaussée du pavillon Marsan; et les sons mélodieux allaient se perdre en tourbillonnant dans les larges échos du Carrousel, sans troubler la misère, c'est-à-dire le repos des rues de la capitale.

Séduit par ces accents, un garde national, sorti du poste royal, s'arrête et écoute... Un piano parle, une voix l'accompagne, cette voix paraît être celle d'une jeune princesse; le soldat, citoyen et dilettante, se laisse ravir par ce charme; il monte sur une borne, colle sa tête contre les volets, et le voilà tout oreilles...

Mais un camarade l'aperçoit, qui vient détruire son estimable illusion:

— Veux-tu bien descendre, lui crie-t-il, *qu'ils vont te faire payer, s'ils te voient.*

On nous permettra de taire le nom du grenadier *estimateur*, dans la crainte que cette révélation ne lui fasse infliger la croix-d'honneur.

HENRI B...

[*La Caricature*, 5 janvier 1832.]

DEUXIÈME ÉDITION*.

LES PAPILLOTES,

SCÈNES DE TÊTE, DE CŒUR ET D'ÉPIGASTRE,

PAR JEAN-LOUIS[1].

Pour nous, il n'est plus d'éloge à faire d'un livre qui, narguant la gravité du temps par la futilité de son titre, arrive à une seconde édition après avoir recueilli les encouragements de la presse de tous formats, depuis *le Constitutionnel* et *le Figaro* jusqu'à la sérieuse *Revue de Paris*. De tant d'analyses diverses, le public doit savoir l'ouvrage par cœur; mais aucune encore, jusqu'ici, ne lui a fait connaître l'auteur, Jean-Louis, même par ouï-dire.

C'est ainsi qu'il résulte des différents avis qu'il n'est ni chapeau de cuir, ni bandagiste*, ni Saint-Simonien. Moi, je le trouve amusant; ce qui, à mes yeux, le rend un être très-estimable. Et remarquez, je vous prie, que j'ai dit, *Être*, sans désignation, ni même simple suspicion d'aucune espèce de sexe; car, si le style est *l'individu*, on peut, à défaut de renseignements plus précis, supposer ici la pluralité des genres. Rires, larmes, cris, soupirs tendres et convulsions vraies, rien n'y manque. On trouve dans *les Papillotes* des souvenirs poignants comme une migraine; des pages d'observation fidèles comme, au *Sténographe*, une analyse de la Chambre; de la gaieté comme à l'atelier de l'artiste, et jusqu'à des émotions comme en procure le sentiment qui précède ce qu'on appelle amour. De là un champ libre à tous les commentaires sur *Jean-Louis*. L'un y a vu une plume exercée, rajeunie sous un nouveau nom. A une touche souvent légère et suave, d'aucuns ont cru découvrir les confessions d'une femme au talent gracieux et à la démarche timide. Nous ne parlons pas de l'hypothèse d'association : c'est la fièvre de l'époque. D'autres annoncent déjà les *Mémoires d'un futur grand homme* que va publier *Jean-Louis!*

— Mais enfin, vous même, le connaissez-vous? me demandera-t-on.

— A quoi je répondrai : Sans doute.

[1] Un vol. in-8°, orné d'une vignette de Cherrier, et augmenté d'une Nouvelle; publié par Hyppolite Souverain à la librairie BÉCHET, quai des Augustins, n° 59. — Prix : 7 fr. 50.

Et, comme notre usage est toujours d'étayer nos raisonnements de la puissance d'un croquis, nous joignons ici le portrait en pied de l'auteur des *Papillotes*. Mérite de ressemblance à part, il fait honneur au burin de M. Cherrier.

Le voici.

EUGÈNE MORISSEAU.



La Caricature, 5 janvier 1832.

LE DÉPART*.

Voyez-vous ce bâtiment près de la jetée ?... Le ciel est bleu ; la mer est brillante ; les rivages bordés de granits, les fortifications de granit, les forts de granit et le port de Cherbourg se découpent vivement dans la lumière.

— Y a-t-il quelques signes de désolation autour de vous ?... Non. Eh ! bien, la plus antique des monarchies va passer. — Allons nous mêler à la foule qui se presse sur le port, et voyons ce terrible convoi.

Voilà le roi !...

Ce fut une sourde clameur irrésistible, échappée à toutes les lèvres, au moment où parut Charles X. — Ils ne savaient pas si bien dire !... C'est, en effet, le dernier roi de France ; après lui, peut-être y aura-t-il un roi des Français ; celui-ci est le roi de Dieu, le roi légitime, le roi comme doit être un roi, propriétaire de son trône, comme vous êtes propriétaire de votre fortune, car il y a, entre ce roi et votre fortune, d'invisibles rapports, une liaison intime dont vous vous apercevrez un jour.

En ce moment, ce vieillard à cheveux blancs, enveloppé dans une idée, fidèle à son idée, victime de son idée, et dont ni vous ni moi ne pouvons dire

s'il fut imprudent ou sage, mais que tout le monde juge dans le feu du présent, sans se mettre à dix pas dans la froideur de l'avenir ; ce vieillard vous semble pauvre: hélas ! il emporte avec lui la fortune de la France ; et, pour ce pas fatal, fait du rivage au vaisseau, vous payerez plus de larmes et d'argent, vous verrez plus de désolation qu'il n'y a eu de prospérités, de rires et d'or, depuis le commencement de son règne. — Voyez-vous ce banquier*, vingt fois millionnaire, qui s'apprête à faire un roi par commission, qui portera son roi en compte, qui fera la facture d'un couronnement économique, qui écrira : *Tant pour avoir jeté une révolution à Rambouillet,* et qui, pour Sainte Ampoule, trempera son roi dans l'or ? Eh ! bien, ce banquier insolent qui frappe sur l'épaule du roi, qui lui dira : « Dînons ensemble, je vous ferai mon héritier ; » cet homme, le type des banquiers, jouira du triste spectacle de cent maisons de banque ruinées et tombées les unes sur les autres comme des cartes que renverse le souffle d'un enfant.

Tenez, pendant que le roi part, cette diligence part aussi. Les routes sont sillonnées de ses roues, elle ne roule qu'à prix d'or, il a fallu la paix et des millions pour l'établir... Dans quelques jours, le petit gouvernement pacifique de ces messagers n'existera plus... Le roi de France emporte le crédit, lui pauvre !... Mais, lui*, n'emporte-t-il pas ?... Sur ce vaisseau l'accompagnent les arts en deuil.

Sont-ce les trônes au rabais, les rois à bon marché, qui pourront semer l'or pour faire éclore des chefs-d'œuvre ? — Sont-ce cinq cents bourgeois assis sur des banquettes, et qui pensent à planter des peupliers ; sont-ce des pharmaciens occupés à réaliser la civilisation des castors ; sont-ce des philanthropes enchantés de faire manger aux autres des soupes économiques ; sont-ce des marchands d'orviétan politique, et des jurés priseurs de budget, qui décréteront l'argent nécessaire aux galeries, aux musées, aux essais long-temps infructueux, aux lentes conquêtes de la pensée ou aux subites illuminations du génie ? Il y aura cependant un art dans lequel se feront de grands progrès, l'art du suicide. Il sera prouvé qu'un homme, auquel il était impossible de lever le bras au-dessus de sa tête, a pu se pendre lui-même les pieds à terre* ; seulement, il sera regrettable que la Faculté n'ait pas consacré la thèse inverse, à savoir qu'il est impossible de se pendre en l'air... Hélas ! ce loyal vieillard, il emporte ma tranquillité, ma douce liberté. La patrie, représentée par des voleurs ou des transfuges, par des régicides ou des niais, se métamorphosera en un billet de garde ; et, si je vais me promener, mon billet de garde me suivra ; si je vais dans mon pays natal, trois épiciers de mon quartier me prouveront que je devais être au corps de garde, et, tribunal improvisé, me condamneront à la prison dans la plus libre des patries. La liberté dans les lois, c'est la tyrannie dans les mœurs, comme le despotisme dans les lois garantit la liberté des mœurs... Voilà le paradoxe que le départ du roi légitime rendra vérité. Quand ce vieillard et cet enfant auront mis le pied sur ce vaisseau, le peuple sera souverain, — le peuple, qui ne sait pas lire ; vingt millions d'êtres à qui la royauté divine donnait du pain, demain n'en auront plus, et alors, ils traduiront leur souveraineté par un terrible mot : « Plus d'impôts et de l'or !... » Tous ces pâtres voudront garder leurs moutons à cheval. La souveraineté du peuple sera traduite par la classe intermédiaire, encore plus fatalement. Elle dira : « Plus de supériorité sociale ! plus de nobles ! plus de priviléges !... »

Et aussitôt plus de luxe, plus de gloire, plus de travaux!... D'un mot, ils démoliront des monuments, sans pouvoir prononcer la royale parole qui les construit. Ce combat de la médiocrité contre la richesse, de la pauvreté contre la médiocrité, n'aura pour chefs que des gens médiocres, et l'inhabileté débordera de haut en bas sur ce pays, si riche en ce moment; et il nous faudra payer cher l'éducation de nos nouveaux souverains, de nos nouveaux législateurs; car ils essayeront de tout, excepté de la force; aussi, pendant quelques mois ces mères qui ont amené sur leurs bras des enfants pour être témoins de la chute d'un enfant, et savoir comment on porte le malheur à cet âge; toutes ces mères trembleront de revoir la Convention; le jour où, la pairie héréditaire renversée il n'y aura plus qu'un seul pouvoir armé, celui de la représentation nationale, il n'y aura qu'une seule chose dont on ne doutera pas : la misère!

Tout cela sera le prix du passage de cette famille sur ce vaisseau. Trois fois tombée, la branche aînée aura trois fois ruiné la France. Qui a tort? la France ou les Bourbons? Je ne sais; mais, quand ils revinrent, ils apportèrent les olives de la paix, la prospérité de la paix, et sauvèrent la France, la France déjà partagée. S'ils payèrent les dettes de l'exil, ils payèrent les dettes de l'Empire et de la République. Ils versèrent si peu de sang, qu'aujourd'hui, ces tyrans pacifiques s'en vont sans avoir été défendus, parce que leurs amis ne les savaient pas attaqués. Dans quelques mois, vous saurez que, même en méprisant les rois, nous devons mourir sur le seuil de leurs palais, en les protégeant, parce qu'un roi, c'est nous-mêmes; un roi, c'est la patrie incarnée; un roi héréditaire est le sceau de la propriété, le contrat vivant qui lie entre eux tous ceux qui possèdent contre ceux qui ne possèdent pas. Un roi est la clef de la voûte sociale; un roi, vraiment roi, est la force, le principe, la pensée de l'État, et les rois sont des conditions essentielles à la vie de cette vieille Europe, qui ne peut maintenir sa suprématie sur le monde que par le luxe, les arts et la pensée. Tout cela ne vit, ne naît et ne prospère que sous un immense pouvoir.

Un moment viendra que, secrètement ou publiquement, la moitié des Français regrettera le départ de ce vieillard, de cet enfant, et dira : « Si la révolution de 1830 était à faire, elle ne se ferait pas. » Le singulier arrêt porté par les héros des trois journées sera toute une histoire, brève comme un mot de Tacite, et cette phrase portera ses fruits; car les restaurations ou les révolutions ne sont jamais que l'accomplissement des pensées secrètes d'un peuple, et l'explosion des intérêts, qui tous tendent au même niveau, la paix et la sécurité. Nous pouvons reprendre pour le compte de a France le mot prononcé pendant le convoi de Paul I[er], et ceux qui savent lire notre histoire depuis quarante ans, n'hésiteront pas à le répéter :

« Les gens qui mènent par les chemins le convoi de la monarchie légitime enterreront eux-mêmes l'adjudicataire au rabais de la couronne et du pouvoir. »

Napoléon a péri comme ces Pharaons de l'Écriture, au milieu d'une mer de sang, de soldats, de chariots brisés, et dans le vaste linceul d'une plaine de fumée; il a laissé la France plus petite que les Bourbons ne l'avaient faite; ceux-ci sont tombés, ne versant guère que le sang des leurs, à peine tachés du sang de gens qui avaient pris les armes pour la défense d'un contrat, et qui, dans la victoire, l'ont méconnu.

Hé! bien, ces souverains bannis laissent la France agrandie et florissante. Les preneurs à bail, qui vont essayer d'entreprendre le bonheur des peuples, appren-

dront à leurs dépens la signification du mot *catholicisme* si souvent jeté comme un reproche à ce vieillard que nous déportons ; et, si par hasard ils gouvernent une nation qui raisonne, je leur pardonnerai l'exil et la misère de ces princes. La Providence sera pour eux.

Voyez ce fort, là-bas, il a porté le nom de l'homme qui monte sur le vaisseau : il a déjà été débaptisé, le drapeau tricolore remplace le drapeau blanc. Maintenant, si vous n'avez pas lu sans émotion dans Walter Scott les regrets de la vieille Mérillien chassée de son village, ne donnerez-vous pas une larme à celui qui a perdu la couronne de France, et qui, pour la troisième fois, part en exil, trahi par les siens ? Laissez Shakespear, laissez-le.

Voilà quelque chose de plus horrible à contempler que le roi, car il y a de plus un enfant repoussé !

Comprenez-vous maintenant tout ce qu'il y a de grand, de malheureux, de terrible, de brave, de poëtique, de sublime, de désespérant, de sombre, de glorieux, de national, de généreux, de sinistre, de religieux, d'intéressant, de ruineux, dans le départ de ces royales personnes ?

Sommes-nous au-dessus de la montagne du Roule, pour ne pas voir plus loin que les gens attroupés sur les pavés du port !

Ces rois ont fait des fautes, sans doute ; car ils sont maintenant en pleine mer, et n'ont plus de patrie que dans le ciel.

— Maintenant, dis-je à l'ami qui m'avait accompagné, si vous me demandez raison de cette oraison funèbre prononcée à coup sûr, je répondrai que je ne pense pas d'aujourd'hui, avec Hobbes, Montesquieu, Mirabeau, Napoléon, J.-J. Rousseau, Locke et Richelieu, que, si le bien-être des masses doit être la pensée intime de la politique, l'absolutisme ou la plus grande somme de pouvoir possible, de quelque nom qu'on l'appelle, est le meilleur moyen d'atteindre ce grand but de sociabilité. Là-bas, dis-je en montrant le vaisseau, est le droit et la logique, hors de cet esquif sont les tempêtes.

— Nous avons l'avenir !... me répondit-il, et la France.

Adieu.

DE BALZAC.

[*L'Émeraude*, 1832.]

LE LIT DE CAMP*.

SCÈNES DE LA VIE MILITAIRE,

Par l'auteur de *la Prima Donna et le Garçon Boucher* (1).

C'est un titre bien choisi que celui du *Lit de camp* pour un recueil de récits militaires ; car, sur le sopha des batailles, la rareté du repos en double le prix, et souvent le charme des souvenirs vient suppléer aux douceurs de l'oreiller

(1) Un volume in-8°, orné d'une vignette de Thompson, publié par Hypolite Souverain, à la librairie Béchet, quai des Augustins, n° 59. — Prix : 7 fr. 50.

absent. Dans la narration d'une douzaine de scènes choisies parmi les épisodes des principales guerres de notre époque, l'auteur de *la Prima Donna* a justifié les espérances littéraires qu'avait fait concevoir son premier ouvrage. Un reproche peut lui être adressé : c'est l'uniformité d'un style trop souvent le même dans plusieurs morceaux d'un genre différent. Mais, somme toute, l'intérêt est toujours soutenu dans chacun des sujets traités séparément, et la plupart d'entr'eux possèdent même une importance que ne paraît pas devoir comporter l'exiguïté de leur cadre, par le soin ingénieux qu'a pris l'auteur de les rattacher indirectement à une circonstance marquante. C'est un des mille détails séduisants, effacés d'abord par l'événement majeur, mais qui, plus tard, s'enrichissent à leur tour de la solennité de ce même événement. Il donnent encore à penser après qu'on les a lus : c'est un genre de mérite que sauront apprécier certaines imaginations.

Pour choisir un exemple, nous citerons sommairement la fin de *la Balle mâchée*.

Tué en 1769, l'arme en joue contre les Corses, le vieux Génois Giacomo lègue à son fils, pour tout héritage, la balle qu'il a dans le crâne, avec ordre de la consacrer à la vengeance.

— La loger dans le corps d'un chef, dit-il, ce serait trop peu... Mais voici !... Lorsque tu rencontreras cette femme enceinte et si belle..., cette femme que tu as vue, au camp de Saint-Nicolas, parcourir les rangs à cheval, derrière son mari combattant, joue ! feu de ton escopette sur elle et son enfant ! Entends-tu ?

Et, à quelque temps de là, voilà qu'au milieu de la célébration d'une cérémonie religieuse à Ajaccio, pendant que toute une population est agenouillée devant une procession, un coup d'escopette part, un gémissement se fait entendre, et la femme enceinte s'évanouit. — Une balle venait de lui passer au-dessus de la tête.

Tout ce qu'il y avait de distingué dans la ville fut en un instant dans les appartements de la jeune dame. Deux minutes après, elle était couchée, blême, décolorée, dans son alcôve, dont pour un moment les rideaux se baissèrent sur elle.

Et chacun s'interrogeait.

Enfin, la malade revint à elle. Alors, le médecin le plus âgé dit, en grossissant la voix et en élevant dans ses mains l'être qui venait de recevoir le jour :

— Enfant ! tes aïeux patriciens figurent au grand livre d'or. Tu ne démentiras pas la gloire qu'ils t'ont laissée, fils de Létizia Ramolini, petit-fils du gonfalonier de Saint-Nicolas, gouverneur de Florence ; à toi revient le nom de l'un des Ursins... Fils de Charles Bonaparte, — salut !

Napoléon venait de naître.

HENRI B...

[*La Caricature*, 12 janvier 1832.]

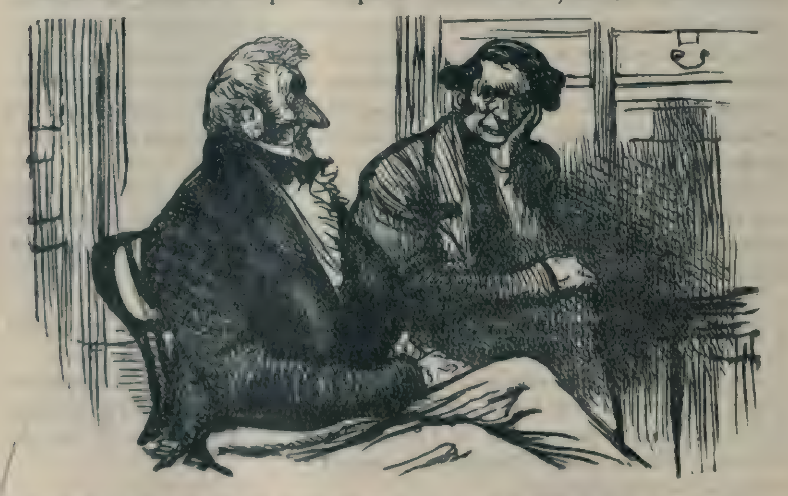
UNE JOURNÉE
DU NEZ DE M. D'ARGOUT*.

Et comme du fameux poignard de Loyola, on peut dire : *Son manche est à Rome, et sa pointe partout.*

ÉDOUARD DALMBERT.

Il en est des protubérances de certaines physionomies comme de ces points culminants, de ces dates poignantes de l'histoire, auxquelles, malgré l'insouciance la plus naturelle, l'œil s'arrête, l'idée se fixe, s'attache, se cramponne, et qui donnent lieu à de longs commentaires qu'expriment ensuite la plume et le crayon.

De tous les événements produits par la révolution de juillet, un fait éminent



ressort indubitablement en première ligne : c'est le nez de M. d'Argout, ce monument officiel qui sert de titre nominatif au visage original dont Grandville a déjà offert de nombreuses copies à nos abonnés.

Et, en cette circonstance, remarquez, je vous prie, une nouvelle preuve du tact sagace de M. Casimir Périer. Un poste difficile, important, un ministère comme il n'y en a que sept, une quasi-merveille enfin, restait à octroyer: c'est le nez de M. d'Argout qui l'occupe. On ne cherche point parmi les capacités neuves ou déjà célèbres, on découvre le nez de M d'Argout, et l'on s'y tient. Un tourneur en eût fait le manche d'un parapluie, M. Casimir Périer en fait un ministre. C'est que, depuis long-temps, le sort de la Grande-Bretagne pivote

sur le nez de lord Wellington. Les nombreux coups de plume et de crayon portés à cette portion du *Pouvoir* anglais sont autant de sarcasmes évités à ses autres parties. Malheureusement, la concurrence supérieure de conformations aussi très-bizarres nuit un peu au succès qu'on pouvait attendre de cette combinaison. Néanmoins, pour ce qui est de cette spécialité locale, la France n'a plus rien à envier à la splendeur des Trois Royaumes, et, au cas d'un nouveau congrès, lord Wellington et M. d'Argout pourraient former sur le détroit l'arche de la Sainte-Alliance.

Fin au moral, long au physique, mais, après tout, bon-homme dans son ensemble, ce nez manquait tout-à-fait aux qualités complétives de la personne du Président. Seulement, des conventions réciproques relient fort intimement, dit-on, ces deux intéressantes fractions : et, si le président ne flaire que par le nez de M. d'Argout, celui-ci ne voit à son tour que par les yeux du Président. Du reste, la plus parfaite harmonie paraît régner entr'eux ; souvent même, on les a vus se promener fort amicalement bras-dessus nez-dessous.

Ce n'est pas au perspicace M. d'Argout qu'arrivera jamais un accident semblable à la mésaventure diffamatoire attribuée à M. d'Haubersaert : quand il parle à quelqu'un face à face, son individu se trouve encore à une distance respectueuse ; et puis ce n'est qu'avec précaution, le cou allongé et le jarret tendu, qu'il aborde *ce cher Président,* comme il le nomme ; s'informant de sa santé sur le seuil de la porte entr'ouverte, et balançant affectueusement son nez tout autour du fauteuil présidentiel, tandis que le reste de son corps n'est encore que dans la salle à manger.

De cette superfluité nasale résultent bien parfois quelques inconvénients. Heureusement, ils sont tout personnels et nullement dommageables pour le sort de la patrie. C'est ainsi qu'au dernier bal donné à la cour, madame de V...*, qui s'était trouvée placée vis-à-vis de l'héritier présomptif de la Liste civile, se mit en frais de trente-deux poses séduisantes et de cinquante-huit œillades toutes de rechange et du meilleur goût ; mais aucune de ces quatre-vingt-dix gracieusetés ne put parvenir à son adresse : M. d'Argout était assis à quelques pas de là, et son précédent, se trouvant par malheur entre le prince et madame de V..., masqua complètement le jeu de cette habile batterie.

Enfin, comme un ministre ne peut pas toujours rester en place, celui-ci finit par quitter la sienne et prit congé des joies monarchiques.

Ici, de nouvelles entraves ne tardèrent pas à se présenter. Dans la rue Saint-Honoré, la circulation se trouva interrompue pendant plus de dix minutes par un embarras d'équipages et de piétons. Vainement chacun cherchait la cause de cette subite agglomération, lorsque, M. d'Argout étant parvenu à se réfugier dans un café voisin, le passage redevint libre, et la foule, un moment arrêtée, s'écoula.

Le ministre, rendu au repos, se consolait de cet accident avec une bavaroise et une colonne du *Messager*, et cette journée fatigante semblait finie pour lui, relativement aux travaux publics et aux tribulations particulières : une méprise de myope devait la terminer autrement.

Placé au commencement d'une de ces tables à longues banquettes, M. d'Argout se leva avec toute la grâce d'un simple particulier, lorsqu'il devina, à la contenance immobile et expectante d'un consommateur, que celui-ci désirait passer devant lui pour occuper une des places du fond. S'effaçant donc de son

mieux pour laisser à l'étranger le plus large espace possible, M. d'Argout semblait figurer dans un de ces conseils présidés par *ce cher M. Périer*. Collé droit contre le mur, il allait se rasseoir, quand tout-à-coup quelque chose d'incommode et de gênant se trouva suspendu à son nez... Le myope, voulant se débarrasser de son chapeau, l'avait accroché à la partie saillante de M. d'Argout, qu'il avait prise pour une patère !

EUGÈNE MORISSEAU.

[*La Caricature*, 12 janvier 1832.]

RELIGION SAINT-SIMONIENNE*.

I

ÉDITION COMPLETE DES *ŒUVRES DE LA DOCTRINE* PENDANT L'ANNÉE 1831.

A chaque capacité selon ses œuvres.
Refrain connu.

Depuis l'invention de la religion saint-simonienne, on ne connaît encore de ses succès que les désastres, de ses bienfaits que les inconvénients, de son importance que le ridicule. C'est fort agréable pour les concurrences. Mais un doctrinaire m'a assuré que cela provenait de deux causes fondamentales : la mauvaise foi d'un côté, et la mauvaise volonté de l'autre. D'où un diagnostic certain est révélé à sa seconde vue, c'est que, comme tout est dans tout, de ces deux apparences d'obstacles doit surgir immanquablement l'œuvre accompli.

— Et, en effet, dit-il, pour arriver au premier résultat, nous prêcherons éternellement la paix et la concorde, parce que nos auditeurs se lasseront plutôt de se battre et de se prendre aux cheveux que nous de les sermonner. Quant au second obstacle, la mauvaise foi, ces rapports grossis, défigurés, ces accusations d'incurie, nous les réfuterons par la publication de nos victoires spirituelles, par l'énumération des immenses progrès de la doctrine pendant la dernière année.

— Ah ! tant mieux ! m'écriai-je avec un sentiment visible de satisfaction. Car, au fait, je m'intéresse à la religion saint-simonienne, comme à tout ce qui est ridicule. — Combien de volumes comprendra ce curieux travail, et quand paraîtra-t-il ? demandai-je.

— Il comprendra un seul volume, mais de 574 pages in-octavo. Il va paraître prochainement ; en voici les épreuves.

J'ouvris le livre, je parcourus la table, et, en supputant les divisions, subdi-

visions et classifications, j'obtins la déduction physique et morale suivante sur ces volumineux résultats présentés d'abord à ma vue :

	Pages
AVIS AUX LECTEURS GÉNÉRAUX	143
PRÉFACE PARTICULIÈRE POUR LES ADEPTES DE LA DOCTRINE	98
AVANT-PROPOS	54
PRÉAMBULE INDISPENSABLE	79
EXPOSÉ DES PRINCIPES DE LA DOCTRINE	195
TABLE DES MATIÈRES	4
	573

Restait donc une page encore pour la nomenclature des triomphes de la doctrine : je n'eus pas le courage de la lire ; mais j'ajoutai, au titre de ce premier exemplaire, ces deux mots qui me parurent de toute indispensabilité : TRENTIÈME ÉDITION.

II

COURS DES EFFETS RODRIGUES, BANQUIER DE LA DOCTRINE.

JANVIER 1832.

Apparition des bons saint-simoniens. Mauvais effets. — Protestation de la maison Rodrigues contre la similitude du nom. — Le cœur du Rodrigues de Saint-Simon commence à lui manquer. 50 pour 100. Prise d'action : — 0.

FÉVRIER.

Les actions saint-simoniennes reparaissent sur un élégant papier bleu. — Bruits officieux de journaux annonçant la fermeture, par autorité, de la salle Taitbout. Plusieurs actions sont livrées à 25 pour cent.

MARS.

Un prince allemand devient saint-simonien. Jouissance de madame Bazard en janvier prochain. — Hausse de 24 centimes. M. Rodrigues paie le mémoire du barbier de feu le dieu Saint-Simon, marquis de son vivant.

AVRIL.

Sinistre. Arrivée du choléra-morbus à Londres. Effets de concurrence. Tort que font les progrès de ce fléau à ceux de la Doctrine en Angleterre. — Baisse de trois francs.

NOVEMBRE.

Inspiration du père Enfantin. — Ascension de madame Bazard. — Conversion de vingt-deux Osages à la morale saint-simonienne, et de soixante-quinze mille francs d'actions, remboursables fin janvier 1833.

DÉCEMBRE.

Attaque d'apoplexie du caissier de M. Rodrigues. — Le père Enfantin tombe dans l'Enfance. — Translation du Saint-Siége à Montpellier. — Inondation d'actions à 258 pour 100, jouissance de fin janvier 1833.

1er JANVIER 1833.

SOLENNITÉ. — Réunion de la doctrine à Montpellier, à l'effet d'élire un nouveau pape. — La séance commence par un discours du frère Barrault sur la nécessité de la *sympathie réciproque* et de l'*amour universel.* — Tremblement de l'Assemblée. — Irritation des capacités. — Interprétation désastreuse. — Explosion sympathique. — Délire des *travailleurs.* — Tumulte effroyable. — Viol de madame Bazard. — Empalement des oisifs. — Pillage des boutiques. — Sac de Montpellier. — *Triomphe des doctrines de Saint-Simon !*

ALFRED COUDREUX.

[*La Caricature,* 19 et 26 janvier 1832.]

DEUX DESTINÉES D'HOMMES
OU
NOUVEAU MOYEN DE PARVENIR*.

Ces deux destinées appartenaient à deux vauriens, Ripopette et Maclou.

Ces deux vauriens étaient contrebandiers du temps que Charles X était roi légitime ; et c'est une justice à leur rendre, que pas un autre ne *descendait* un douanier avec autant de perfection.

Le prince de Polignac les employa souvent à lui passer de la dentelle ; et moi, j'aimais fort leur tabac. Je n'en prenais pas d'autre. Permettez même que je m'arrête un instant pour en goûter encore. — Voilà qui est fait.

Cependant, à force de tirer des coups de fusil aux hommes de la douane, ils finirent par en attraper ; Ripopette, du moins, qui reçut une balle légale dans la fesse gauche, d'où maintenant il tire la jambe gauche.

Quant à Maclou, il eut la figure partagée en deux parties horizontales par un coup de briquet, ce qui maintenant lui fait faire une grimace de possédé.

Cela, pas moins, les dégoûta du métier ; ils vinrent à Paris, munis de leurs deux blessures, et se mirent à solliciter. C'était la mode alors. Ils se présentèrent chez le ministre, l'un tirant la jambe, l'autre faisant sa grimace. Ils prétendirent tous deux avoir été blessés aux barricades. Maclou, qui l'était à la face, fut cru sur parole, malheureusement pour lui ; et alors on ne lui donna rien.

Bien au contraire, on le fit mettre à la porte.

Ripopette, qui l'était par derrière, à la façon des lâches, ne fut pas cru ; et alors on lui donna quelques secours.

Ils les mangèrent ensemble. — Quand ils eurent mangé, ils eurent faim. Ils voulurent travailler honnêtement. Point d'ouvrage.

Ils voulurent travailler malhonnêtement. Beaucoup d'ouvrage.

Ils ne firent pourtant pas le commerce de fusils anglais *, ce qui était hors de leur portée ; mais ils se louèrent, les jours de solennité, à faire de l'enthousiasme public, à se répandre dans les groupes, et à crier : *Vive un tel!* comme des enragés. Cela s'est fait ainsi, même sous Bonaparte.

Arriva le 14 juillet, cette grande journée des assommeurs. Ripopette et Maclou s'embrigadèrent parmi d'autres ouvriers, amis, comme eux, de l'ordre public et de la royauté fondée en juillet. Dès le 13, ils étaient chez Souchet à se remplir d'ivresse pour le roi, et de fromage de Gruyère. On leur avait promis trois francs et une place superbe. Ils se crurent au terme de leurs chagrins ; dans leurs rêves de bonheur, ils entrevoyaient déjà cette félicité douce que donnent un bon traitement et une conscience pure.

Et ils assommèrent.

Par malheur, tout compte fait, ils n'avaient assommé que cinquante-deux républicains, dont vingt-cinq femmes, treize enfants et douze vieillards. Souchet et Armand avaient fait mieux que ça ; ils avaient montré trois fois plus de dévouement à l'ordre de choses. Ils eurent la place, et ne donnèrent pas les trois francs.

Tout le fruit que Ripopette et Maclou retirèrent de leur patriotisme, ce fut une redingote et un chapeau gris, dont chacun d'eux se *requinqua*, sur les éternels ennemis de la tranquillité publique et de la propriété particulière.

Or, le bon ordre étant rétabli, et n'ayant pu d'ailleurs être sergents de ville, Ripopette et Maclou se mirent à voler des mouchoirs de poche le soir, et à crier, le matin, des extraits du *Moniteur*. Malheureusement encore, personne n'achetait leur *Moniteur*, et les mouchoirs de poche sont devenus à si bas prix, qu'à ces deux métiers-là, il n'y avait pas même de l'eau à boire.

C'est pourquoi, un beau jour, ils se jetèrent à la Seine et se noyèrent de compagnie, ce qui leur fut du moins une consolation.

— Mais, me demanderez-vous, que firent-ils quand ils furent noyés ?

Vous allez voir.

Le fait est qu'ils ne se noyèrent pas tout-à-fait ; l'un ne se noya qu'à moitié, l'autre qu'aux trois quarts. Il n'y avait chez eux qu'éclipse de la vie. On les repêcha donc. Quand ils furent repêchés, on leur donna des clystères de fumée de tabac pour les faire dégorger ; on leur appliqua des ventouses sur tous les points ; on épuisa sur eux tous les moyens de l'art ; on fit tout, en un mot, pour les rendre à la vie. On n'eût fait rien de mieux pour Louis-Philippe lui-même. Quand ils furent rendus à la vie, on leur demanda s'ils avaient de quoi vivre, et, comme ils répondirent que non, on les jugea et condamna, pour les punir de vivre, l'un à deux mois de prison, l'autre à deux mois et demi. Pourquoi cette différence ? Je n'en sais rien. Effet du hasard.

— Ce n'était pas la peine, direz-vous, de leur donner des clystères de fumée de tabac !

— Je suis de votre avis. Il est possible que ce ne fût pas la peine, mais c'est comme cela chez les peuples civilisés. On empêche les gens de se jeter à l'eau ; on veut qu'ils vivent, bon gré mal gré ; et, de plus, qu'ils vivent bien : le tout par philanthropie. Le cas échéant, même, on les somme trois fois d'avoir à

vivre; après quoi, on leur tire des coups de fusil pour les contraindre à vivre; toujours par philanthropie.

Mais revenons.

Aux termes dits, Ripopette et Maclou sortirent de prison. Comme le philanthropisme leur avait été fort peu profitable; que d'ailleurs l'hiver commençait; que l'eau était trop froide alors, et qu'il n'est vraiment agréable de se noyer que pendant l'été, il leur fallut s'ingénier d'autres façons à vivre ou à mourir. Tous deux, quoique séparés encore, avaient eu la même idée, idée fort ingénieuse, comme vous allez voir.

C'était par un brouillard épais, à la chute du jour, sur un chemin de la Vendée. Ripopette aperçut quelqu'un, et Maclou aperçut quelqu'un.

— Halte-là! Ta bourse, et crie : « Vive Henri V! »

Ils disent et se couchent en joue.

Ce quelqu'un, en effet, c'était Maclou pour Ripopette, et Ripopette pour Maclou.

— Eh quoi! c'est toi!

— C'est toi!

— Que fais-tu maintenant?

— Je fais du trône et de l'autel. Et toi?

— Moi aussi, je me suis mis chouan.

— Avec qui?

— Avec Diot. Et toi?

— Moi, je travaille à mon compte.

— Embrassons-nous?

En effet, ils s'étaient mis chouans. C'est un fort bon état par le temps qui court. On peut même dire qu'avec celui de roi, c'est le meilleur connu. Toutefois, il ne suffit pas d'être roi, ni d'être chouan. Il faut être bon roi, il faut être bon chouan; il faut briller dans la partie. Et, par malheur toujours, Maclou n'avait pas de dispositions; il vous tuait les passants, tout simplement, tout bêtement; il en tuait même beaucoup, mais comme eût pu le faire un brigand ordinaire. Ce n'était pas cela. Aussi qu'advint-il? qu'il fut pris et occis juridiquement, malgré la protection puissante que lui accordait Ripopette. Il finit prosaïquement. Quant à Ripopette, oh! ce fut bien autre chose. Ripopette ne se borna pas à tuer les passants pour avoir leur monnaie et leur inspirer l'amour de la légitimité. Ripopette fit mieux, il attaqua les diligences, incendia, viola, chauffa. Ripopette avait toujours été ambitieux. Il se fit donc un nom terrible, à l'égal de Diot; si bien que, pour se débarrasser de lui, l'autorité, ne pouvant le prendre, le cajola, l'amadoua, l'amnistia et le gratifia très-largement.

Après cela, vous qui cherchez à parvenir, ayez donc les goûts simples, les mœurs douces, et le cœur désintéressé de l'infortuné Maclou!

Et maintenant Ripopette est heureux; il a une place, je ne sais où, et il sollicite la croix-d'honneur.

Qui sait?

C'est ainsi qu'a commencé la noble souche des Montmorency.

LE COMTE ALEXANDRE DE B...

[*La Caricature*, 26 janvier 1832.]

DÉPART D'UNE DILIGENCE*.

Le n° 2, individu à moustaches. — Non, monsieur, je vous dis qu'il ne montera pas!

Le n° 5. — Mais, monsieur...

Le n° 2. — Eh! monsieur, il n'y a pas de *mais*; les voitures ne sont pas faites pour les chiens!

Le n° 5. — Mais, monsieur, puisqu'il y a de la place... — Ici, tout beau, Milord!

Une grosse face rouge, à la portière du coupé. — Qu'est-cé qué cé était? Qué volez-vo à moa?

Le n° 5. — Excusez, monsieur, ce n'est pas à vous que je parle : c'est à mon chien.

L'Anglais. — Oh! oh! il était bieng impertinente, ce maître de chieng.

Le n° 2. — Encore une fois, monsieur, je vous dis de retirer votre chien! — Conducteur, empêchez donc ce monsieur!

Une voix, dans la rotonde. — Sont-y embêtants avec leu chien! Nous ne partirons pas d'aujord'hui. Allons donc, les autres! oh! eh!

Un gamin, faisant les cornes au chien. — Rrrr!

Le chien. — Houpp! houpp!

Le n° 5, d'un air attendrissant. — Ma foi, il faut être bien peu complaisant!... Cependant, puisque cela ne gêne pas ces dames! (Le n° 1 et le n° 3 se regardant en faisant une petite moue.)

Le n° 2, qui s'en aperçoit. — Eh! qu'importe, monsieur, puisque cela me gêne, moi! (Sourire des dames.)

Le n° 5, à part. — Animal, va!

Le n° 6, un jeune homme. — Dites donc, monsieur, nous pourrions bien, si vous le désirez, mettre votre chien dans le coffre! (Tout le monde rit.)

Le n° 5, exaspéré. — De quoi vous mêlez-vous, vous? Cela ne vous regarde pas, vous!

Le n° 6. — Comment, il ne me regarde pas? Voyez donc quels yeux il me fait!

Un spectateur. — Voyons, postillon, prenez le quadrupède en croupe, et en route!

Le conducteur. — Allons, messieurs, décidez-vous; la portière ne peut pas toujours rester ouverte.

LE N° 5. — Eh! bien, puisque c'est comme cela, je monte là-haut, plutôt que d'avoir affaire à des patauds!

LE N° 2. — Comment dites-vous?

LE N° 5. — Je dis que je vais en haut. (Le n° 5 monte à l'échelle, tirant après lui son chien, qui tire la langue.)

LE N° 6, montrant le chien. — Conducteur, prenez donc garde que ces messieurs ne se cassent les pattes! (On rit.)

UNE VOIX, dans la rotonde. — Il est bon là, le caniche, Ohé! eh! pas vrai, la petite mère?

LA NOURRICE. — C'est *toute* même *ben* discordant *quante* faut t'être en voyage avec des bêtes!

UNE DAME, dans le coupé. — Oh Dieu! voyager en diligence! Peut-on!... C'est bien la dernière fois!...

UN HUSSARD, en congé, sur l'impériale, se trouvant nez à nez avec le chien. — Oh! Eh! la compagnie, excusez! Il me paraît que vous n'êtes pas tous dedans. — Dis donc, camarade Barbet, est-ce que tu m'as volé ma chabraque? Couche là, mon vieux! Tiens-moi chaud aux pieds, et ne mange pas mes éperons.

LE CONDUCTEUR. — Postillon, en route!

CHŒUR FINAL. — Adieu, mon chou! — Prends garde de t'enrhumer, ma poule! — Adieu, mon vieux! — Adieu, pauvre bijou! Bon voyage! — A dimanche! écris-moi! — Mille choses aimables de ma part! — Je n'y manquerai pas! — Adieu, mon lapin! — Clic! clac! clic! clac! — Adieu, ma petite chatte! — Houpp! houpp!!!

HENRI DE B...

[*La Caricature*, 9 février 1832.]

ÉCHANTILLON
DE
CAUSERIE FRANÇAISE*.

[UN SALON PARISIEN*.]

Je fréquentais l'hiver dernier une maison, la seule peut-être où maintenant, le soir, la conversation échappe à la politique et aux niaiseries de salon. Là viennent des artistes, des poëtes, des hommes d'État, des savants, des jeunes gens occupés ailleurs de chasse, de chevaux, de femmes, de jeu, de toilette, mais qui, dans cette réunion, prennent sur eux de dépenser leur esprit, comme ils prodiguent ailleurs leur argent ou leurs fatuités.

Entre onze heures et minuit, la conversation, jusque-là brillante, antithétique devint conteuse, elle entraîna, dans son cours précipité, de curieuses confidences, plusieurs portraits, mille folies. Un savant, avec qui je fis de conserve la route de la rue Saint-Germain-des-Prés à l'Observatoire royal, regarda cette ravissante improvisation comme intraduisible; mais, dans ma témérité de disputeur, je m'engageai presque à reproduire les plaisirs de cette soirée moins pour soutenir mon opinion que pour donner à mes émotions la vie factice du souvenir, la distance qui se trouve entre la parole et l'écrit. Mais, en voulant tâcher de laisser à ces choses leur verdeur, leur abrupt naturel, leurs fallacieuses sinuosités, j'ai pris la conversation à l'heure où chaque récit nous attachait vivement. S'il fallait peindre le moment où tous les esprits luttèrent, où toutes les opinions brillèrent, où la pensée imita les gerbes éblouissantes d'un feu



d'artifice, cette entreprise serait une folie, et une folie ennuyeuse peut-être. Donc, représentez-vous, assises autour d'une cheminée, dans un salon élégant, une douzaine de personnes dont toutes les physionomies, plus ou moins tourmentées, plus ou moins belles, expriment des passions ou des pensées. Trois femmes aimables, bien mises, gracieuses, dont la voix était douce, présidaient cette scène, à laquelle aucune séduction ne manqua, pour moi du moins. A la lueur des lampes, quelques artistes dessinaient en écoutant, et souvent je vis la sépia se séchant dans leurs pinceaux oisifs. Le salon était déjà par lui-même un tableau tout fait, et plus d'un peintre se trouvait là, capable de le bien exécuter. Nous fûmes redevables à un vieux militaire de la tournure que prit la conversation. Il venait d'achever une partie dans un salon voisin, et, lorsqu'il se planta tout droit devant la cheminée, en relevant les deux pans de son habit bleu, l'une des dames lui dit :

— Eh! bien, général, avez-vous gagné?

— Oh! mon Dieu non... Je ne puis pas toucher une carte...

Même question faite à quelques joueurs qui songeaient sans doute à s'évader. Il se trouva, comme toujours, que tout le monde avait à se plaindre du jeu.

Récapitulation savamment faite, il advint qu'un sculpteur qui, à ma connaissance, avait perdu vingt-cinq louis, fut atteint et convaincu d'avoir gagné six cents francs.

— Bah! les plaies d'argent ne sont pas mortelles!... dit mon savant, et tant qu'un homme n'a pas perdu ses deux oreilles...

— Un homme peut-il perdre ses deux oreilles? demanda la dame.

— Pour les perdre, il faut les jouer..., répondit un médecin.

— Mais les joue-t-on jamais?

— Je le crois bien, s'écria le général en levant un de ses pieds pour en présenter la plante au feu.

[HISTOIRE DU CAPITAINE BIANCHI*.]

J'ai connu en Espagne, poursuivit-il, un nommé Bianchi, capitaine au 6ᵉ de ligne, — il a été tué au siége de Tarragone, — qui joua ses oreilles pour mille écus. Il ne les joua pas, pardieu! il les paria bel et bien; mais le pari est un jeu. Son adversaire était un autre capitaine du même régiment, Italien comme lui, comme lui mauvais garnement, deux vrais diables ensemble, mais bons officiers, excellents militaires. Nous étions donc au bivouac, en Espagne. Bianchi avait besoin de mille écus pour le lendemain matin, et, comme il ne possédait que quinze cents francs, il se mit à jouer aux dés sur un tambour avec son camarade, pendant que leurs compagnies préparaient le souper. Il y avait, ma foi, trois beaux quartiers de chèvre qui cuisaient dans une marmite, près de nous; et nous autres officiers, nous regardions alternativement et le jeu et la chèvre qui frissonnait fort agréablement à nos oreilles, car nous n'avions rien mangé depuis le matin. Nos soldats revenaient un à un de la chasse, apportant du vin et des fruits. Nous avions un bon repas en perspective. La marmite était suspendue au-dessus du feu par trois perches arrangées en faisceau, et assez éloignées du foyer pour ne pas brûler; mais, d'ailleurs, les soldats, avec cet instinct merveilleux qui les caractérise, avaient élevé un petit rempart de terre autour du feu. — Bianchi perdit tout, il ne dit pas un mot; il resta comme il était, accroupi; mais il se croisa les bras sur la poitrine, regarda le feu, le ciel, et par moment son adversaire. Alors, j'avais peur qu'il ne fît quelque mauvais coup; il semblait vouloir lui manger les entrailles. Enfin il se leva brusquement, comme pour fuir une tentation. En se levant, il renversa l'une des trois perches qui soutenaient la marmite, et voilà notre souper à tous les diables!... Nous restâmes silencieux; et, quoique ventre affamé ne porte guère de respect aux passions, nous n'osâmes rien lui dire, tant il nous faisait peine à voir... L'autre comptait son argent. Bianchi se mit à rire. Il regarda la marmite vide, et pensa peut-être alors qu'il n'avait pas plus de souper que d'argent. Il se retourna vers son camarade; puis avec un sourire d'Italien :

« — Veux-tu parier tes mille écus, lui dit-il en montrant une sentinelle espagnole postée à cent cinquante pas environ de notre front de bandière, et dont nous apercevions la baïonnette au clair de la lune, veux-tu parier tes mille écus que, sans autre arme que le briquet de ton caporal, — et il prit le sabre d'un nommé *Garde-à-pied*, — je vais à cette sentinelle, j'en apporte le cœur, je le fais cuire et le mange?...

« — Cela va !... dit l'autre ; mais si tu ne réussis pas... ?

« — Eh ! bien, *corpo di Baccho !* — il jura un peu mieux que cela, mais il faut gazer le mot pour ces dames, — tu me couperas les deux oreilles...

« — Convenu !... dit l'autre.

« — Vous êtes témoins du pari ? s'écria Bianchi d'un air triomphant, en se tournant vers nous...» Et il partit.

« Nous n'avions plus envie de manger, nous autres. Cependant, nous nous levâmes tous pour voir comment il s'y prendrait, mais nous ne vîmes rien du tout. En effet, il tourna par un sentier, rampa comme un serpent ; bref, nous n'entendîmes pas seulement le bruit que peut faire une feuille en tombant. Nos yeux ne quittaient pas de vue la sentinelle. Tout-à-coup, un petit gémissement de rien, un *Heu !* profond et sourd nous fit tressaillir. Quelque chose tomba... Pâoud ! Et nous ne vîmes plus la sacrée — excusez-moi, mesdames ! — baïonnette. Cinq minutes après, ce farceur de Bianchi galopait dans le lointain comme un cheval, et revint tout pâle, tout haletant. Il tenait à la main le cœur de l'Espagnol, et le montrait en riant à son adversaire. Celui-ci lui dit d'un air sérieux :

« — Ce n'est pas tout !...

« — Je le sais bien, répliqua Bianchi.

« Sans laver le sang de ses mains, il releva les perches, rajusta la marmite, attisa le feu, fit cuire le cœur et le mangea sans être incommodé... Il empocha les mille écus.

— Il avait donc bien besoin de cet argent ?... demanda la maîtresse du logis.

— Il les avait promis à une petite vivandière parisienne dont il était amoureux... Oh ! madame, reprit le général, après une petite pause, tous ces Italiens-là étaient de vrais cannibales, et des chiens finis. Ce Bianchi venait de l'hôpital de Como, où tous les enfants trouvés reçoivent le même nom, ils sont tous des Bianchi : c'est une coutume italienne. L'empereur avait fait déporter à l'île d'Elbe les mauvais sujets de l'Italie, les fils de famille incorrigibles, les malfaiteurs de la bonne société qu'il ne voulait pas tout-à-fait flétrir. Aussi, plus tard, il les enregimenta, il en fit la *légion italienne* ; puis il les incorpora dans ses armées et en composa le 6e de ligne, auquel il donna pour colonel un Corse, nommé Eugène. C'était un régiment de démons. Il fallait les voir à un assaut, ou dans une mêlée !... Comme ils étaient presque tous décorés pour des actions d'éclat, ce colonel leur criait naïvement, en les mettant au plus fort du feu :

« — *Avanti, avanti, signori ladroni, cavalieri ladri !*... (En avant, en avant, chevaliers voleurs, seigneurs brigands !...)

« Pour un coup de main, il n'y avait pas de meilleures troupes dans l'armée ; mais c'étaient des chenapans à voler le bon Dieu. Un jour, ils buvaient l'eau-de-vie des pansements ; un autre jour, ils tiraient, sans scrupule, un coup de fusil à un payeur, et mettaient le vol sur le compte des Espagnols. Et cependant ils avaient de bons moments !... A je ne sais quelle bataille, un de ces hommes-là tua dans la mêlée un capitaine anglais qui, en mourant, lui recommanda sa femme et son enfant. La veuve et l'orphelin se trouvaient dans un village voisin. L'Italien y alla sur-le-champ, à travers la mêlée, et les prit avec lui. La jeune dame était, ma foi, fort jolie. Les mauvaises langues du régiment prétendirent qu'il consola la veuve ; mais le fait est qu'il partagea sa solde avec l'en-

fant jusqu'en 1814. Dans la déroute de Moscou, l'un de ces garnements ayant un camarade attaqué de la poitrine, eut pour lui des soins inimaginables depuis Moscou jusqu'à Wilna. Il le mettait à cheval, l'en descendait, lui donnait à manger, le défendait contre les Cosaques, l'enveloppait de son mieux avec les haillons qu'il pouvait trouver, le couchait comme une mère couche son enfant, et veillait à tous ses besoins. Un soir, le diable de malade alla, malgré la défense de son ami, se chauffer à un feu de Cosaques, et, lorsque celui-ci vint pour l'y reprendre, un Cosaque, croyant qu'on voulait lui chercher chicane, tua le pauvre Italien.

— Napoléon avait des idées bien philosophiques! s'écria une dame. Ne faut-il pas avoir réfléchi profondément sur la nature humaine, pour oser chercher ce qu'il peut y avoir de héros dans une troupe de malfaiteurs?...

— Je demande qu'on ne parle pas trop de Napoléon, dit un artiste gravement.

Ce mot avait assez d'à-propos à cause du retour des cendres de l'empereur*. Aussi chacun se mit à rire, moins la dame à qui l'on devait l'observation.

— Il faut des guerres civiles pour faire éclore des caractères semblables!... s'écria un avocat célèbre. Ces aventures où l'âme se déploie dans toute sa vigueur ne se rencontrent jamais dans la vie tranquille telle que la constitue notre civilisation actuelle, si pâle, si décrépite.

— Encore la civilisation!... répliqua Bianchon, l'un de nos médecins les plus distingués, votre mot est placé!... Depuis quelque temps, poëtes, écrivains, peintres, tout le monde est possédé d'une singulière manie. Notre société, selon ces gens-là, nos mœurs, tout se décompose et rend le dernier soupir. Nous vivons morts; nous nous portons à merveille dans une agonie perpétuelle, et sans nous apercevoir que nous sommes en putréfaction. Enfin, à les entendre, nous n'avons ni lois, ni mœurs, ni physionomie, parce que nous sommes sans croyance. Il me semble cependant que, d'abord, nous avons tous foi en l'argent, depuis que les hommes se sont attroupés en nations, l'argent a été une religion universelle, un culte éternel; ensuite, le monde actuel ne va pas mal du tout. Pour quelques gens blasés qui regrettent de ne pas avoir tué une femme ou deux, il se rencontre bon nombre de gens passionnés qui aiment sincèrement. Pour n'être pas scandaleux, l'amour se continue assez bien, et ne laisse guère chômer que les vieilles filles.., encore!... Bref, les existences sont aussi dramatiques en temps de paix qu'en temps de troubles... Je vous remercie de votre guerre civile. Moi, j'ai précisément assez de rentes sur le grand-livre pour aimer cette vie étroite, l'existence avec les soies, les cachemires, les tilburys, les peintures sur verre, les porcelaines, et toutes ces petites merveilles qui annoncent la dégénérescence d'une civilisation...

— Le docteur a raison..., dit une dame. Il y a des situations secrètes de la vie la plus vulgaire en apparence qui peuvent comporter des aventures tout aussi intéressantes que celles de l'évasion*.

— Certes, reprit le docteur. Et, si je vous racontais une des premières consultations que...

— Racontez!...

— Racontez!...

Ce fut un cri général dont le docteur fut très-flatté.

— Je n'ai pas la prétention de vous intéresser autant que monsieur...

— Connu, dit un peintre.

— Assez... Dites ! cria-t-on de toutes parts.

[L'AVORTEMENT*.]

— Un soir, dit-il, après avoir laissé échapper un geste de modestie et un sourire, j'allais me coucher, fatigué de ces courses énormes que nous autres, pauvres médecins, faisons à pied, presque pour l'amour de Dieu, pendant les premiers jours de notre carrière, lorsque ma vieille servante vint me dire qu'une dame désirait me parler. Je répondis par un signe, et sur-le-champ l'inconnue entra dans mon cabinet. Je la fis asseoir au coin de ma cheminée, et restai vis-à-vis d'elle, à l'autre coin, en l'examinant avec cette curiosité physiologique particulière aux gens de notre *profession*, quand ils prennent la science en amour. Je n'ai pas souvenance d'avoir rencontré dans le cours de ma vie une femme qui m'ait aussi fortement impressionné que je le fus par cette dame. Elle était jeune, simplement mise, médiocrement belle cependant, mais admirablement bien faite. Elle avait une taille très-cambrée, un teint à éblouir et des cheveux noirs très-abondants. C'était une figure méridionale, tout empreinte de passion, dont les traits avaient peu de régularité, beaucoup de bizarrerie même, et qui tirait son plus grand charme de la physionomie ; néanmoins, ses yeux vifs avaient une expression de tristesse qui en détruisait l'éclat.

« Elle me regardait avec une sorte d'inquiétude, et je fus extrêmement intéressé par l'hésitation que trahirent ses premières paroles et ses manières. Elle allait faire violence à sa pudeur, et j'attendais une de ces confidences vulgaires, auxquelles nous sommes habitués, mais qui n'en sont pas moins honteuses pour les malades, lorsque, se levant avec brusquerie, elle me dit :

« — Monsieur, il est fort inutile que je vous instruise du hasard auquel j'ai dû de connaître votre nom, votre caractère et votre talent.

« A son accent, je reconnus une Marseillaise.

« — Je suis, reprit-elle, mariée depuis trois mois à M. de..., chef d'escadron dans les grenadiers de la garde ; c'est un homme violent et d'une jalousie de tigre. Depuis six mois, je suis grosse...

« En prononçant cette phrase à voix basse, elle eut peine à dissimuler une contraction nerveuse qui crispa son larynx.

« — J'appartiens, reprit-elle en continuant, à l'une des premières familles de Marseille ; ma mère est madame de...

« Vous comprenez, dit le docteur en s'interrompant et nous regardant à la ronde, que je ne puis pas vous dire les noms...

« — J'ai dix-huit ans, monsieur, dit-elle ; j'étais promise depuis deux ans à l'un de mes cousins, jeune homme riche et fort aimable, mais appartenant à une famille exclusivement commerçante, la famille de ma mère Nous nous aimions beaucoup... Il y a huit mois, M. de..., mon mari, vint à Marseille ; il est neveu de l'ancienne duchesse de... et, favori de l'empereur, il est promis à quelque haute fortune militaire : tout cela séduisit mon père. Malgré mon inclination connue, mon mariage avec le comte de... fut décidé. Ce manque de foi brouilla les deux familles. Mon père, redoutant la violence du caractère

marseillais, craignit quelque malheur; il voulut conclure cette affaire à Paris, où se trouvait la famille de M. de... Nous partîmes. A la seconde couchée, au milieu de la nuit, je fus réveillée par la voix de mon cousin, et je vis sa tête près de la mienne... Le lit où couchait mon père et ma mère était à trois pas du mien; rien ne l'avait arrêté. Si mon père s'était réveillé, il lui aurait brûlé la cervelle. Je l'aimais... C'est tout vous dire.

« Elle baissa les yeux et soupira. J'ai souvent entendu les sons creux qui sortent de la poitrine des agonisants; mais j'avoue que ce soupir de femme, ce repentir poignant, mêlé de résignation, cette terreur produite par un moment de plaisir dont le souvenir semblait briller dans les yeux de la jeune Marseillaise, m'ont pour ainsi dire aguerri tout-à-coup aux expressions les plus vives de la souffrance. Il y a des jours où j'entends encore ce soupir, et il me donne toujours une sensation de froid intérieur, lorsque ma mémoire est fidèle.

« — Dans trois jours, reprit-elle en levant les yeux sur moi, mon mari revient d'Allemagne. Il me sera impossible de lui cacher l'état dans lequel je suis, et il me tuera, monsieur; il n'hésitera même pas. Mon cousin se brûlera la cervelle ou provoquera mon mari. Je suis dans l'enfer...

« Elle dit cette phrase avec un calme effrayant.

« — Adolphe est tenu fort sévèrement; son père et sa mère lui donnent peu d'argent pour son entretien; ma mère n'a pas la disposition de sa fortune; de mon côté, moi, je ne possède rien; cependant, entre nous trois, nous avons trouvé quatre mille francs. Les voici, dit-elle, en tirant de son corset des billets de banque et me les présentant.

« — Eh! bien, madame?... lui demandai-je.

« — Eh! bien, monsieur, reprit-elle en paraissant étonnée de ma question, je viens vous supplier de sauver l'honneur des deux familles, la vie de trois personnes et celle de ma mère, aux dépens de mon malheureux enfant...

« — N'achevez pas, lui dis-je avec sang-froid.

« J'allai prendre le Code.

« — Voyez, madame, repris-je en montrant une page qu'elle n'avait sans doute pas lue, vous m'enverriez à l'échafaud. Vous me proposez un crime que la loi punit de mort, et vous seriez vous-même condamnée à une peine plus terrible peut-être que n'est la mienne. Mais la justice ne serait pas si sévère, que je ne pratiquerais pas une opération de ce genre; elle est presque toujours un double assassinat, car il est rare que la mère ne périsse pas aussi. Vous pouvez prendre un meilleur parti... Pourquoi ne fuyez-vous pas?... Allez en pays étranger.

« — Je serais déshonorée...

« Elle fit encore quelques instances, mais doucement et avec un sourd accent de désespoir. Je la renvoyai...

« Le surlendemain, vers huit heures du matin, elle revint. En la voyant entrer dans mon cabinet, je lui fis un signe de dénégation très-péremptoire: mais elle se jeta si vivement à mes genoux que je ne pus l'en empêcher.

« — Tenez, s'écria-t-elle, voici dix mille francs!

« — Eh! madame, répondis-je, cent mille, un million même, ne me convertiraient pas au crime... Si je vous promettais mon secours dans un moment de faiblesse, plus tard, au moment d'agir, la raison me reviendrait, et je manquerais à ma parole; ainsi retirez-vous.

« Elle se releva, s'assit, et fondit en larmes.

« — Je suis morte!... s'écria-t-elle. Mon mari revient demain...

« Elle tomba dans une sorte d'engourdissement; et puis, après sept ou huit minutes de silence, elle me jeta un regard suppliant; je détournai les yeux; elle me dit :

« — Adieu, monsieur!...

« Et elle disparut.

« Cet horrible poëme de mélancolie m'oppressa pendant toute la journée... J'avais toujours devant moi cette femme pâle, et je lisais toujours toutes les pensées écrites dans son dernier regard. Le soir, au moment où j'allais me coucher, une vieille femme en haillons, et qui sentait la boue des rues, me remit une lettre écrite sur une feuille de papier gras et jaune; les caractères, mal tracés, se lisaient à peine, et il y avait de l'horreur et dans ce message et dans la messagère.

« J'ai été massacrée par le chirurgien malhabile d'une maison suspecte, car « je n'ai trouvé de pitié que là; mais je suis perdue. Une hémorragie affreuse « a été la suite de cet acte de désespoir. Je suis sous le nom de madame Lebrun, « à l'hôtel de *Picardie*, rue de Seine. Le mal est fait. Aurez-vous maintenant « le courage de venir me visiter, et de voir s'il y a pour moi quelque chance « de conserver la vie?... Écouterez-vous mieux une mourante?... »

« Un frisson de fièvre me passa sur la colonne vertébrale. Je jetai la lettre au feu, puis me couchai; mais je ne dormis pas; je répétai vingt fois et presque mécaniquement :

« — Ah! la malheureuse!...

« Le lendemain, après avoir fait toutes mes visites, j'allai, conduit par une sorte de fascination, jusqu'à l'hôtel que la jeune femme m'avait indiqué. Sous prétexte de chercher quelqu'un dont je ne savais pas exactement l'adresse, je pris avec prudence des informations, et le portier me dit :

« — Non, monsieur, nous n'avons personne de ce nom-là. Hier, il est bien venu une jeune femme; mais elle ne restera pas long-temps ici... Elle est morte ce matin, à midi...

« Je sortis avec précipitation, et j'emportai dans mon cœur un souvenir éternel de tristesse et de terreur. Je vois passer peu de corbillards seuls et sans parents à travers Paris sans penser à cette aventure, et, chaque fois, j'y découvre de nouvelles sources d'intérêt. C'est un drame à cinq personnages, dont, pour moi, les destinées inconnues se dénouent de mille manières, et qui m'occupent souvent pendant des heures entières...

Nous restâmes silencieux. Le docteur avait conté cette histoire avec un accent si pénétrant, ses gestes furent si pittoresques et sa diction si vive, que nous vîmes successivement et l'héroïne et le char des pauvres conduit par les croque-morts, allant au trot vers le cimetière.

— Toutes vos histoires sont épouvantables!... dit la maîtresse du logis, et vous me causerez cette nuit des cauchemars affreux. — Vous devriez bien dissiper les impressions qu'elles nous laissent en nous racontant quelque histoire gaie, ajouta-t-elle en se tournant vers un homme gros et gras, homme de beaucoup d'esprit et qui devait partir pour l'Italie, où l'appelaient de onctions diplomatiques*.

[ECCE HOMO*.]

— Volontiers..., répondit-il. — Madame de... reprit-il en souriant, la femme d'un ancien ministre de la marine sous Louis XVI, se trouvait au château de..., où j'avais passé les vacances de l'année 180... Elle était encore belle, malgré trente-huit ans avoués, et en dépit des malheurs qu'elle avait essuyés pendant la Révolution. Appartenant à l'une des meilleures maisons de France, elle avait été élevée dans un couvent. Ses manières, pleines de noblesse et d'affabilité, étaient empreintes d'une grâce indéfinissable. Je n'ai connu qu'à elle une certaine manière de marcher qui imprimait autant de respect qu'elle inspirait de désirs. Elle était grande, bien faite et pieuse. Il est facile d'imaginer l'effet qu'elle devait produire sur un petit garçon de treize ans : c'était alors mon âge. Sans avoir précisément peur d'elle, je la regardais avec une inquiétude désireuse et avec de vagues émotions qui ressemblaient aux tressaillements de la crainte.

« Un soir, par un de ces hasards dont il est difficile de se rendre compte, sept ou huit dames qui habitaient le château se trouvèrent seules, sur les onze heures du soir, devant un de ces feux qui ne sont ni pétillants ni éteints, mais dont la chaleur moite dispose peut-être à une causerie plus intime, en communiquant aux fibres une sorte d'épanouissement qui les béatifie. Madame de... jeta un regard d'espion sur les hauts lambris et les vieilles tapisseries de l'immense salon. Ses grands yeux noirs tombèrent sur un coin passablement obscur où j'étais tapi derrière une duchesse aux pieds contournés : ce fut comme un regard de feu, mais elle ne me vit pas. J'étais resté coi en entendant ces dames raconter, *sotto voce*, des histoires auxquelles je ne comprenais rien; mais les rires de bon aloi qui terminaient chaque narration avaient piqué ma curiosité d'enfant.

« — A votre tour, avaient dit en chœur les châtelaines à madame de... Allons, contez-nous comment...

« Elle conservait peut-être une vague inquiétude de m'avoir vu jouant auprès d'elle; elle se leva, comme pour faire le tour du meuble énorme derrière lequel j'étais tapi; mais une vieille dame, plus impatiente que les autres, lui prit la main en lui disant :

« — Le petit est couché, ma chère ; d'ailleurs, voudriez-vous paraître plus prude que nous ?

« Alors, la belle dame de... toussa, ses yeux se baissèrent souvent, et elle commença ainsi :

« — J'étais au couvent de... et je devais en sortir au bout de trois jours pour épouser M. le comte de M..., mon mari. Mon bonheur futur, envié par quelques-unes de mes compagnes, donnait lieu pour la vingtième fois à des conjectures que je vous épargne, puisque, d'après vos récits, vous vous en êtes toutes occupées en temps et lieu. Trois jeunes personnes de mon âge et moi, qui ne pouvions pas faire ensemble soixante et dix ans, étions groupées devant la fenêtre d'un corridor, d'où l'on voyait ce qui se passait dans la cour du couvent. Depuis une heure environ, nos jeunes imaginations avaient cultivé le champ des suppositions d'une manière si folle et si innocente, je vous jure,

qu'il nous était impossible de déterminer en quoi consistait le mariage ; mes idées étaient même devenues si vagues, que je ne savais plus sur quoi les fixer. Une sœur de trente à quarante ans, qui nous avait prises en amitié, vint à passer. C'était autant que je me le rappelle, la fille d'un campagnard fort riche : elle avait été mise au couvent dès sa jeunesse, soit pour avantager son frère, soit à cause d'une aventure qu'elle ne racontait qu'à son honneur et gloire. Mademoiselle de Lansac, qui était plus libre qu'aucune de nous avec elle, l'arrêta et lui exposa assez malicieusement le danger qu'il pouvait y avoir pour moi d'ignorer les conditions de la nature humaine. La religieuse avisa dans la cour un maudit animal qui revenait du marché, et qui dans le moment, par la fierté de son allure, la puissance de développement de tout son être, formait la plus brillante définition du mariage que l'on pût donner.

« Là, le groupe féminin se rapprocha, madame de... parla à voix basse, les dames chuchotèrent et tous les yeux brillèrent comme des étoiles ; mais je ne pus entendre, de la réponse de la religieuse, que deux mots latins employés par la belle dame, et qui étaient, je crois : *Ecce homo !*...

« — A cet aspect, reprit madame de..., dont la voix remonta insensiblement au diapason doux et clair qui avait donné le ton aux juvéniles confidences de ces dames, je manquai de me trouver mal. Je pâlis en regardant mademoiselle de Cadignan, que j'aimais beaucoup, et la terreur que j'ai ressentie depuis en pensant au jour où je devais monter à l'échafaud n'est pas comparable à celle dont je fus la proie en songeant à la première nuit de mes noces. Je croyais être faite autrement que toutes les femmes. Je n'osais parler à ma mère ; je regardais le comte avec un curieux effroi, sans en être plus instruite. Je ne vous dirai pas toutes les pensées martyrisantes dont je fus assaillie ; l'idée d'un pareil supplice a été jusqu'à me faire rester, la veille de mon mariage, à tenir environ une heure le bouton doré qui sert à ouvrir la porte de la chambre de ma mère, sans pouvoir me décider à entrer, à la réveiller et à lui faire part de l'impossibilité où me mettait la nature d'être femme un jour. Bref ! je fus menée plus morte que vive dans la chambre nuptiale...

« Ici, madame de... ne pût s'empêcher de sourire, et elle ajouta, non sans quelque mine de sainte nitouche :

« — Mais j'ai vu que tout ce que Dieu a fait est bien fait, et que la pauvre bécasse de religieuse avait essayé, comme Garo, de mettre des citrouilles à un chêne.

— Monsieur, dit une jeune dame, si vos histoires gaies commencent ainsi, comment finiront-elles ?

— Oh ! monsieur n'a jamais pu rien conter sans y mettre un trait un peu trop vif, et vraiment je le redoute. J'espère toujours qu'il s'est corrigé...

— Mais où est le mal ?... demanda naïvement le narrateur. Aujourd'hui, vous voulez rire, et vous nous interdisez toutes les sources de la gaieté franche qui faisait les délices de nos ancêtres. Otez les tromperies de femmes, les ruses de moines, les aventures un peu breneuses de Verville et de Rabelais, où sera le rire ?... Vous avez remplacé cette poëtique par celle des calembourgs d'Odry !... Est-ce un progrès ?... Aujourd'hui, nous n'osons plus rien !... A peine une honnête femme permettrait-elle à son amant de lui raconter la bonne

histoire du cocher de fiacre disant à une dame : *Voulez-vous trinquer ?*... Il n'y a rien de possible avec des mœurs si tacitement libertines ; car je trouve vos pièces de théâtre et vos romans plus gravement indécents que la crudité de Brantôme, chez lequel il n'y a ni arrière-pensée ni préméditation. Le jour où nous avons donné de la chasteté au langage, les mœurs avaient perdu la leur.

— La philanthropie à ruiné le conte, reprit un vieillard.

— Comment? dit la femme d'un peintre.

— Pour qu'un conte soit bon, il faut toujours qu'il fasse rire d'un malheur, répondit-il.

— Paradoxe !... s'écria un journaliste.

— Aujourd'hui, reprit le vieillard en souriant, les sots se servent trop souvent de ce mot-là quand ils ne peuvent pas répondre, pour qu'un homme d'esprit l'emploie.

Il y eut un moment de silence.

[LE TIC DU MORT*.]

— Autrefois, dit le vieillard, les gens riches se faisaient enterrer dans les églises. Alors, il y avait un intervalle entre l'enterrement réel et le convoi, parce que la tombe n'était pas toujours prête à recevoir le mort. Cet inconvénient avait obligé les curés de Paris à faire garder pendant un certain laps de temps les cercueils dans une chapelle où se trouvait un sépulcre postiche. C'était en quelque sorte un vestibule où les morts attendaient. Il y avait un prêtre de garde près de la Chapelle mortuaire, et les familles payaient les prières de surérogation qui se disaient pendant la nuit ou pendant le jour qui s'écoulait entre l'enterrement factice et l'inhumation définitive. Excusez-moi de vous donner ces détails ; mais, aujourd'hui, pour beaucoup de personnes, ils sont de l'histoire. Un pauvre prêtre, nouveau venu à Saint-Sulpice, débuta dans l'emploi de garder les morts... Un vieux maître des requêtes de l'hôtel avait été enterré le matin. Au commencement de la nuit, le prêtre de province fut installé dans la chapelle, et chargé de dire les prières à la lueur des cierges. Le voilà seul, au coin d'un pilier de cette église. Il dit un psaume, et, quand le psaume est fini :

« — Pan ! pan ! pan !

« — Il entend trois petits coups frappés faiblement. Les oreilles lui tintent ; il regarde la voûte, les dalles, les piliers... et finit par croire que ses confrères veulent lui jouer quelque tour, comme cela se fait dans les couvents pour les novices. Il se remet alors à dépêcher un autre psaume ; et, de verset en verset :

« — Pan ! pan ! pan !

« Le prêtre répondit :

« — Oui, oui, frappe !... Je t'en casse !...

« Enfin les coups diminuèrent et ne se firent plus entendre que de loin en loin. Vers le matin un vieux prêtre vint relever de faction le débutant. Celui-ci lui donne le livre, la chaise, et s'en va.

« — Pan ! pan ! pan !

« — Qu'est-ce que c'est que ça ?... demanda le vieux prêtre.

« — Oh ! ce n'est rien, répondit le nouveau ; c'est le mort qui a un tic...

— Je croirais volontiers que ce mot est vrai, dit un professeur d'histoire. Il est saturé de cet esprit rustique si précieux chez les vieux auteurs, et qui se retrouve souvent peut-être chez le paysan. Ce prêtre venait d'en deçà de la Loire... Le villageois est une nature admirable. Quand il est bête, il va de pair avec l'animal; mais, quand il a des qualités, elles sont exquises; malheureusement, personne ne l'observe. Il a fallu je ne sais quel hasard pour que Goldsmith ait fait *le Vicaire de Wakefield*. Aussi la vie campagnarde et paysanne attend-elle un historien*.

— Votre observation me rappelle, dit un fonctionnaire impérial, un trait qui peut servir de preuve à votre opinion. Il donne tout-à-fait l'idée d'un homme trempé comme devait l'être le paysan du Danube.

[LE PÈRE DU RÉFRACTAIRE.]

En 1813, lors des dernières levées d'hommes dont Napoléon eut besoin, et que les préfets firent avec une rigueur qui contribua peut-être à la première chute de l'Empire, le fils d'un pauvre métayer des environs d'une ville que je ne vous nommerai pas, car ce serait vous désigner le préfet, refusa de partir, et disparut. Les premières sommations exécutées, l'on en vint aux mesures de rigueur contre le père et la mère. Enfin, un matin, le préfet, ennuyé de voir cette affaire traîner en longueur, manda le père devant lui. Le paysan vint à la préfecture, et, là, le secrétaire général d'abord, puis le préfet lui-même, essayèrent par des paroles de persuasion de convertir à l'Evangile impérial le père du réfractaire, et de lui arracher le secret de la retraite où son fils était caché. Ils échouèrent contre le système de dénégation dans lequel les paysans se renferment avec l'instinct de l'huître, qui défie ses agresseurs à l'abri de sa rude écaille. Des douceurs, le préfet et son secrétaire passèrent aux menaces, et ils se mirent très-sérieusement en colère, et rudoyèrent le pauvre homme, qui les regardait avec un grand flegme, en tortillant son chapeau à bord rabattus.

« — Nous saurons bien te faire retrouver ton fils, disait le secrétaire.

« — Je le voudrais bien, monseigneur, répondit le paysan.

« — Il me le faut mort ou vif! s'écria le préfet, en forme de conclusion.

« Là-dessus, le père s'en revint désolé chez lui; car il ne savait réellement pas où était son fils et se doutait bien de ce qui allait arriver. En effet, le lendemain, il vit le matin, en allant aux champs, le chapeau d'un gendarme qui galopait le long des haies, et que le préfet envoyait loger chez lui, jusqu'à ce que le réfractaire se fut retrouvé. Il fallut donc chauffer, blanchir, éclairer le garnisaire et le nourrir, son cheval et lui. Le paysan y mangea ses économies, vendit la croix d'or, les boucles d'oreilles, les boucles de souliers, les agrafes d'argent et les hardes de sa femme; puis un champ qu'il avait, et enfin sa maison. Avant cette vente de la maison et du morceau de terre dont elle était environnée, il y eut une horrible dispute entre la femme et le mari : celui-ci prétendait qu'elle savait où était son fils... Le gendarme fut obligé de mettre le holà au moment où le paysan s'emporta, car il avait pris son sabot pour le jeter à la tête de sa femme. Depuis cette soirée, le garnisaire, ayant pitié de ces deux malheureux, menait son cheval paître le long des chemins et dans les prés communaux. Quelques voisins se cotisèrent pour lui fournir de l'avoine et

de la paille; la plupart du temps le gendarme achetait de la viande, et l'on s'entendait pour soutenir le pauvre ménage. Le paysan avait parlé de se pendre.

«Enfin un jour qu'il fallait du bois pour cuire le dîner du gendarme, le père du réfractaire était allé dès le matin dans une forêt pour ramasser des branches mortes et faire provision de bois. A la nuit, il aperçut dans un fourré, près des habitations, une masse blanche, et, ayant été voir ce que cela pouvait être, il reconnut son fils. Il était mort de faim, et avait encore entre les dents l'herbe qu'il avait essayé de manger. Le paysan chargea son enfant sur ses épaules, et, sans le montrer à personne, sans rien dire, il le porta pendant trois lieues; il arriva à la préfecture, s'enquit où était le préfet, et, apprenant qu'il était au bal, il l'attendit; et, quand celui-ci rentra, sur les deux heures du matin, il trouva le paysan à sa porte, qui lui dit:

«— Vous avez voulu mon fils, monsieur le préfet, le voilà!

«Il mit le cadavre contre le mur et s'enfuit.

«Maintenant, lui et sa femme mendient leur pain.»

— Ceci est tout bonnement sublime, reprit le médecin; mais je crois que, si les actions des paysans sont si complètes, si simplement belles c'est que chez eux tout est naturel et sans art; ils obéissent toujours au cri de la nature; leur ruse même, leur astuce, si célèbres et si formidables, sont un développement de l'instinct humain. Ils sont cauteleux dans les affaires, et dissimulés, comme tous les gens faibles, en présence d'un ennemi puissant; et, ne faisant pas abus de la pensée, ils la trouvent comme la foi, très-robuste dans leur âme, au moment où ils en font usage. La foi du charbonnier est un proverbe. Ce qui m'étonne le plus en eux, ajouta-t-il, c'est leur détachement de la vie, et je ne comprend pas qu'en estimant si peu une existence si chargée de peines et de travail, ils soient si peu vindicatifs, et ne la risquent pas plus souvent, par calcul. Ils n'ont pas le temps peut-être de réfléchir ou de combiner de grandes choses.

— C'est ce qui sauve la civilisation de leurs entreprises, dit quelqu'un.

— Encore la civilisation!... répéta le médecin d'un air comico-tragique.

— Mais docteur, lui dis-je, je vous assure que je connais un petit pays de Touraine où les gens de la campagne font mentir vos observations. Du côté de Chinon, les naturels de notre pays sont possédés d'une fureur courte et vive qui leur donne l'énergie de se livrer à leurs passions, puis ils rentrent soudain dans cette douceur spirituelle et railleuse qui distingue le caractère tourangeau. Serait-ce que Caïn aurait peuplé les environs de Chinon, dont les habitants sont nommés *Caïnones** dans les cartulaires? ou faut-il attribuer ce sentiment de vengeance immédiate à la vie sauvage que mènent les habitants des campagnes? Le docteur Gall aurait dû venir visiter les Chinonnais, où, du reste, il y a de fort honnêtes gens. Un des avocats les plus distingués de ce pays me disait en riant que cet arrondissement devrait lui constituer une rente, parce que la plupart des procès civils et criminels étaient issus de ce pays si célébré par Rabelais.

Quant à moi, j'ai vu de mes yeux un exemple frappant de cette observation, dont je ne voudrais pas cependant garantir la vérité psychologique.

Voici le fait.

[LE GILET ROUGE.]

Je revenais, en 1820, d'Azay à Tours par la voiture de Chinon. En prenant ma place, je vis, sur la banquette de derrière deux gendarmes, entre lesquels était un gars d'environ vingt-deux ans.

«— Qu'a-t-il donc fait, celui-là?... dis-je au brigadier, croyant qu'il s'agissait de quelque délit forestier ou autre.

«— Presque rien..., répondit le gendarme; il s'est permis de rompre avec une barre de fer l'échine de son maître, et il l'a tué, pas plus tard qu'hier.

«Là-dessus, grand silence. Je voyageais en compagnie d'un assassin. Celui-ci se tenait coi dans la carriole, regardant avec assez d'insouciance les arbres du chemin, qui fuyaient avec autant de rapidité que sa vie promise à l'échafaud. Il avait une figure douce, quoique brune et fortement colorée.

«— Pourquoi donc a-t-il assommé son maître?... dis-je au brigadier.

«— Pour une misère! répondit le gendarme. En allant à la foire de Tours, son bourgeois, qui était un fort métayer, avait promis de rapporter les cadeaux d'usage à la fille de basse-cour et à ce gars-là. Pour lors, il s'agissait d'un tablier pour elle, et d'un gilet rouge pour lui. Au retour il paraît que le fermier eut quelque motif de mécontentement contre lui. Il donna bien le tablier à la fille mais il garda le gilet. Assoupi par la chaleur, et fatigué, vu qu'il avait fait la route sans arrêt et à cheval, il s'endormit sur le coin de sa table, dans la salle. Alors, le gars prit la barre de fer, et lui en asséna un grand coup sur la nuque le métayer a encore eu la force de se relever et de lui dire : « Malheureux!...» Et il lui a donné un second coup, qui finalement l'a tué raide, puis il a été se cacher dans l'écurie avec le gilet; mais il n'a pas seulement pris un liard de l'argent que son maître rapportait de Tours, et il s'est laissé empoigner sans résistance.

«— Comment, dis-je en me tournant vers le paysan, as-tu pu tuer un homme pour un gilet?...

«— Dame!... j'avais compté là-dessus pour aller à la danse.

«Ce fut tout ce que je tirai de ce garçon..., qui ne paraissait point méchant du tout. Les gendarmes ne lui avaient seulement pas lié les mains. La voiture vint à verser au-dessus de Ballan... Mais non, elle ne versa pas. L'un des brancards s'était cassé. Nous en sortîmes tous; les gendarmes se mirent de chaque côté de ce malheureux en le laissant libre; néanmoins, ils avaient l'œil sur lui. Ce gaillard-là, voyant le conducteur s'y prendre assez mal pour relever la patache, l'aida, lia lui-même une perche pour remplacer le brancard; et, quand tout fut fini :

«— Ah! ça ira maintenant! dit-il en achevant de serrer le dernier nœud d'une corde.

«Et il remonta dans cette voiture qui le menait pour ainsi dire au supplice. — Il fut exécuté à Tours.»

— Bah! ce sang-froid n'a rien de bien extraordinaire, dit un jeune homme qui était venu du salon de jeu, au milieu de ma narration, et n'avait pas assisté aux prémisses de mon argumentation. Il existe une foule d'anecdotes

sur les derniers moments des criminels; et, si je vous cite à ce propos un fait de ce genre, bien autrement curieux, c'est parce que je le crois peu connu; je l'ai entendu raconter par Charles Nodier.

[LE PRÉSIDENT VIGNERON.]

«Le syndic du tribunal de Brest se nommait Vignes, et le président Vigneron. Ils furent condamnés à mort. En se trouvant sur l'échafaud, l'un deux, M. Vignes, dit à l'autre en lui montrant la foule :

«— Hein! ils vont se trouver bien embarrassés sans vignes ni vigneron.

«M. Vignes passa le premier; mais, au moment où le couteau lui tranchait la tête, les deux montants de la guillotine se désunirent; enfin il se dérangea quelque chose dans l'instrument du supplice, et, comme il était fort tard, l'exécuteur des hautes œuvres républicaines dit au président :

«— Ma foi, citoyen, te voilà sauvé; car c'est quelque chose que vingt-quatre heures par ce temps-ci.

«— Il faut que tu sois un grand lâche, répondit Vigneron. Comment! parce que tes planches ont joué, tu vas me faire attendre! Le jugement ne m'a pas condamné à vingt-quatre heures de plus...

«Il prit lui-même le marteau, les clous, et racommoda la guillotine; puis, quand elle fut jugée solide, il se coucha sur la planche, et fut exécuté. Ceci est autre chose que de mettre une perche à un brancard, et c'est du sang-froid comptant...

— Docteur, dit une dame, vous qui devez voir beaucoup de mourant, avez-vous rencontré souvent des exemples de cette singulière tranquillité?...

— Madame, dit-il, les criminels sont ordinairement des gens doués d'une organisation très-puissante, en sorte qu'ils ont plus de chances pour dire de jolies choses que les malades affaiblis par de longues agonies. On les tue vivants, tandis que les malades meurent tués. Puis, chez certains hommes, l'âme est fortement exitée par l'attente du supplice, et ils rassemblent toutes leurs forces pour soutenir cet assaut. Il y a exaltation. Cependant, j'ai vu de belles morts particulières. Maintenant, si vous voulez de l'horrible, je vous prie de croire, madame, que j'en ai ma provision tout comme un autre.

— Eh! bien, s'écria la maîtresse de maison, racontez-nous un peu quelque chose d'affreux. Je voudrais voir la couleur de votre tragique, quand ce ne serait que pour le comparer à celui qui a présentement cours à la Bourse littéraire.

— Malheureusement, madame, je ne parle que de ce que j'ai vu.

— Eh! bien?

— Mais je dois avoir le dessous avec les gens qui ont sur moi tous les avantages que donne l'imagination. Je ne puis pas vous mettre en scène deux frères nageant en pleine mer et se disputant une planche... Je ne puis être que vrai.

— Eh! bien, nous nous contenterons de la vérité.

— Je ne veux pas me faire prier, dit-il.

Et il se moucha.

[LE BOL DE PUNCH.]

— Le hasard, reprit-il, me mit autrefois en relation avec un homme qui avait roulé dans les armées de Napoléon, et dont alors la position était assez peu brillante pour un militaire de son grade. Il était lieutenant-colonel et occupait dans l'administration d'un journal une place qui lui valait quinze cents francs; en outre, il possédait quelque fortune. Où l'avait-il prise? je ne sais. Il était de basse extraction, et, pour n'avoir pas d'avancement sous l'Empire, il fallait être un traînard, un niais, un ignorant, ou un lâche. Cependant, il y a aussi des gens malheureux. Mon homme n'était rien de tout cela; c'était le type des mauvais soudards, débauché, buveur, fumeur, vantard, plein d'amour propre, voulant primer partout, ne trouvant d'inférieurs que dans la mauvaise compagnie et s'y plaisant, racontant ses exploits à tous ceux qui ne savaient pas si une demi-lune est quelque-fois entière, enfin un vrai chenapan, comme il s'en est tant rencontré dans les armées, ne croyant ni à Dieu ni au diable; bref, pour achever de vous le peindre, il suffira de vous dire ce qui m'arriva un jour que je l'avais rencontré du côté de la Bastille. Nous allions l'un et l'autre au Palais-Royal. Nous cheminâmes par les boulevarts. Au premier estaminet qui se trouva:

«— Permettez-moi, dit-il, d'entrer là un petit moment; j'ai un restant de tabac à y prendre et un verre d'eau-de-vie.

« Il avala le petit verre d'eau-de-vie, et reprit en effet une pipe chargée et un peu de tabac à lui. Au second estaminet, comme il avait achevé de fumer son restant de tabac, il recommença son antienne. Ce diable d'homme avait des restants de tabac dans tous les estaminets, qui lui servaient de relais pour ses pipes et son gosier. Il avait établi dans Paris ses lignes de communication. Quand je lui fis des représentations à ce sujet, il me répondit :

«— Depuis la mort de *l'autre*, je passe ma vie à faire du grog sans eau.

«Je ne vous parlerai pas de ses moustaches grises, de ses vêtements caractéristiques, de son idiome et de ses tics, ce serait vous en entretenir jusqu'à demain. Je crois qu'il ne s'était jamais peigné les cheveux qu'avec les cinq doigts de la main. J'ai toujours vu à son col de chemise la même teinte blonde. Eh! bien, cet homme-là, ce chenapan, avait une assez belle figure, figure militaire de grands traits, une expression de calme; mais j'ai toujours cru lire au fond de ses yeux verts de mer et tachetés de points orangés quelques-unes de ces aventures où il y a de la fange et du sang. Ses mains ressemblaient à des éclanches. Il était d'une taille médiocre, mais large des épaules et de la poitrine, un vrai corsaire. Par-dessus tout cela, il se disait un des vainqueurs de la Bastille.

«Cet homme rencontra une jeune fille assez folle pour s'amouracher de lui. C'était une grisette, mais un amour de feu. Elle avait nom Clarisse, et travaillait chez une fleuriste. Elle avait tout joli, la taille, les pieds, les cheveux, les mains, les formes, les manières. Son teint était blanc, sa peau satinée. Ce n'est vraiment qu'à Paris que se trouvent ces espèces de produits et ces sortes de passions. Jamais je n'ai vu de contraste aussi tranché que l'opposition présentée par ce singulier couple. Clarisse était toujours mignonne, propre et bien mise. Par amour-propre, le lieutenant-colonel lui donnait tout ce qu'elle

lui demandait, et la pauvre enfant lui demandait peu de choses: c'était la partie de spectacle, quelques robes, des bijoux. Jamais elle ne voulut être épousée, et, s'il la logea, s'il meubla son appartement, ce fut par vanité. Cette jeune fille était le dévouement même. J'ai souvent pensé que ces pauvres créatures obéissent à je ne sais quelle charitable mission en se donnant à ces hommes si rebutants, si rebutés, aux mauvais sujets. Il y a dans ces actes du cœur un phénomène qu'il serait intéressant d'analyser. Clarisse tomba malade, elle eut une fièvre putride, à laquelle se mêlèrent de graves accidents, et le cerveau fut entrepris. Le lieutenant-colonel vint me chercher; je trouvai Clarisse en danger de mort, et, prenant son protecteur à part, je lui fis part de mes craintes.

« — Il faut, lui dis-je, avoir une garde-malade au plus tôt; car cette nuit sera très-critique.

« En effet, j'avais ordonné de mettre, certaine heure, des sinapismes aux pieds, puis d'appliquer, une demi-heure après l'effet du topique, de la glace sur la tête, et, lorsqu'elle serait fondue, de placer un cataplasme sur l'estomac... Il y avait d'autres prescriptions dont je ne me souviens plus.

« — Oh! me répondit-il, je ne me fierais point à une garde; elles dorment, elles font les cent coups, tourmentent les malades. Je veillerai moi-même, et j'exécuterai vos ordonnances comme si c'était une consigne.

« A huit heures du matin, je revins, fort inquiet de Clarisse; mais en ouvrant la porte, je fus suffoqué par les nuages de fumée de tabac qui s'exhalèrent, et, au milieu de cette atmosphère brumeuse, je vis à peine, à la lueur de deux chandelles, mon homme fumant sa pipe et achevant un énorme bol de punch. Non, je n'oublierai jamais ce spectacle. Auprès de lui Clasisse râlait et se tordait; il la regardait tranquillement. Il avait consciencieusement appliqué ses sinapismes, la glace, les cataplasmes, mais aussi le misérable, en faisant son office de garde-malade, trouvant Clarisse admirablement belle dans l'agonie, avait sans doute voulu lui dire adieu; du moins le désordre du lit me fit comprendre les événements de la nuit... Je m'enfuis, saisi d'horreur : Clarisse mourait.

— L'horrible vrai est toujours plus horrible encore!... dit le sculpteur.

— Il y a de quoi frémir quand on songe aux malheurs, aux crimes qui sont commis à l'armée, à la suite des batailles, quand la méchanceté de tant de caractères méchants peut se déployer impunément!... reprit une dame.

— Oh! dit un officier qui n'avait pas parlé de la soirée, les scènes de la vie militaire pourraient fournir des milliers de drames. Pour ma part, je connais cent aventures plus curieuses les unes que les autres; mais, en m'en tenant à ce qui m'est personnel, voici ce qui m'est arrivé...

Il se leva, se mit devant nous, au milieu de la cheminée, et commença ainsi :

[HISTOIRE DU GÉNÉRAL RUSCA.]

— C'était vers la fin d'octobre; mais non, ma foi, c'était bien dans les premiers jours de novembre 1809; je fus détaché d'un corps d'armée qui revenait de France, pour aller dans les gorges du Tyrol bavarois. En ce moment nous avions à soumettre, pour le roi de Bavière, notre allié, cette partie de ses États que l'Autriche avait réussi à révolutionner. Le général

Chasteler* s'avançait même avec un ou deux régiments allemands, dans le dessein d'appuyer les insurgés, qui étaient tous gens de la campagne. Cette petite expédition avait été confiée par l'empereur à un certain général d'infanterie nommé Rusca, qui se trouvait alors à Clagenfurth, à la tête d'une avant-garde d'environ quatre mille hommes. Comme Rusca était sans artillerie, le maréchal Marmont avait donné l'ordre de lui envoyer une batterie, et je fus désigné pour la commander. C'était pour la première fois depuis ma promotion au grade de lieutenant, que je me voyais, au milieu d'une brigade, le seul officier de mon corps, ayant à conduire des hommes qui n'obéissaient qu'à moi, et obligé de m'entendre, comme chef d'une arme, avec un officier général.

«— C'est bon me dis-je en moi-même, il y a un commencement à tout, et c'est comme cela qu'on devient général.

«— Vous allez avec Rusca?... me dit mon capitaine. Prenez garde à vous, c'est un malin singe, un vaurien fini. Son plus grand plaisir est de mettre dedans tous ceux qui ont affaire à lui. Pour vous apprendre ce que c'est que ce chrétien-là, il suffira peut-être de vous dire qu'il s'est amusé dernièrement à baptiser du vin blanc avec de l'eau-de-vie, afin de renvoyer à l'empereur un aide de camp saoul comme une grive... Si vous vous comportez de manière à éviter ses algarades, vous vous en ferez un ennemi mortel... Voilà le pèlerin... Ainsi attention!

«— Eh! bien, répliquai-je à mon capitaine; nous nous amuserons; car il ne sera pas dit qu'un pousse-cailloux embêtera un officier d'artillerie. Dans ce temps-là, voyez-vous, l'artillerie était quelque chose, parce que le corps avait fourni l'empereur... Me voilà donc parti, moi et mes canonniers, et nous gagnons Clagenfurth. J'arrive le soir; et, aussitôt que mes hommes sont gîtés, je me mets en grande tenue et je me rends chez Rusca. Point de Rusca.

«— Où est le général? demandai-je à une manière d'aide de camp qui baragouinait un français mêlé d'italien.

«— Le zénéral est à la zouziété, dans un chercle, au café, à boire de la bière sour la piazza.

«Je regarde mon homme en face, et je m'aperçois qu'il n'est pas ivre comme ses incohérences me le faisaient supposer.

«— Vous êtes étonné?... reprit l'aide de camp. Ma, s'il est là de si bonne houre, c'est pour oune petite difficoulté qué l'zénéral il a oue avec les habitanti. Perché i son di oumor pauco contrariente les Tedesques. Ces chiens-là né se sont-ils pas avisés dé né piou andare boire de la bière all chercle perché l'zénéral y était...

«En ce moment, nous fûmes interrompus par un roulement de tambour; après quoi le crieur de la ville lut en français d'abord, puis en allemand et en italien, une proclamation de Rusca, en vertu de laquelle il était enjoint à tous les négociants et notables habitants de Clagenfurth d'aller comme par le passé, au cercle, pendant toutes les soirées, sous peine d'être taxés à une contribution extraordinaire.

«— Et comment la payeront-ils donc?... dit le colonel du 20e, qui se trouvait auprès de moi, car je m'étais avancé pour écouter; ce serait la quatrième qu'il lèverait sur ces pauvres diables. Ce compère-là est capable de les faire révolter, pour se donner le plaisir de mitrailler une sédition populaire.

« — Pourquoi n'allaient-ils plus au café, mon colonel? lui demandai-je.

« Le colonel me regarda.

« — Vous arrivez..., à ce que je vois, me répondit-il. Eh! bien, voici le fait. Ce diable de Rusca ne s'amusait-il pas, le soir, à allumer sa pipe, au cercle, devant ces pauvres gens, avec les billets de florins qu'il leur arrachait le matin! Il faut que ce soit encore un bien bon peuple, ces Allemands, pour qu'aucun d'eux ne lui ait tiré un coup de pistolet... Heureusement, nous partirons demain; nous n'attendions que vous...

« — Il paraît, lui dis-je, que votre général n'est pas commode?...

« — C'est un excellent militaire, répliqua-t-il, et il entend particulièrement la guerre que nous allons faire, il a été médecin dans la partie de l'Italie qui avoisine les montagnes du Tyrol et il en connaît les routes, les sentiers, les habitants. Il est d'une bravoure exemplaire; mais c'est bien le plus malicieux animal que j'aie jamais connu. S'il ne brûle pas les paysans dans leurs villages, il faudra qu'il soit dans ses bons jours.

« Le colonel s'éloigna en voyant un officier venir à nous. Je fus assez embarrassé de ma personne en me trouvant seul. Je pensai qu'il n'était pas convenable que j'allasse voir Rusca au cercle; et, alors je revins à l'aide de camp, qui était toujours resté immobile sur le seuil de la porte, occupé à fumer son cigare. J'avais toujours rencontré son regard, quand je jetais par hasard les yeux sur lui en causant avec le colonel; et, quoique ce regard me parût aussi railleur que perfide, je le priai d'annoncer à son général ma visite pour la fin de la soirée, objectant la nécessité dans laquelle j'étais de prendre quelque chose; car je n'avais rien mangé depuis le matin... mais un officier n'est pas aussi heureux que la mule du pape; en campagne, il n'a pas d'heures pour ses repas; il se nourrit comme il peut, et quelquefois pas du tout. Au moment où j'allais retourner à mon logement, j'entendis une grande rumeur dans le faubourg par lequel j'étais entré. Je demandai à un soldat qui me parut en venir, la raison de ce tumulte, et il me dit que l'un de mes canonniers en était la cause; alors je fus forcé de me rendre sur les lieux pour savoir ce qui se passait. Il y avait des attroupements composés de femmes principalement, qui paraissaient en colère, criaient et parlaient toutes ensemble; c'était comme dans une basse-cour, quand les poules se mettent à piailler. Au milieu du faubourg, je vis une grande et belle fille autour de laquelle on s'attroupait; quand elle m'aperçut, elle fendit la presse et vint à moi. Elle était furieuse, elle parlait avec une volubilité convulsive; elle avait des couleurs, les bras nus, la gorge haletante, les cheveux en désordre, les yeux enflammés, la peau mate; elle gesticulait avec feu, elle était superbe; c'est une des plus belles colères que j'aie vues dans ma vie. Là, je sus la cause de cette émeute. Mon fourrier était logé chez le père de cette fille; et il paraît que, la trouvant à son goût, il avait voulu la cajoler, mais qu'elle s'était brutalement défendue; alors, mon diable de canonnier, un Provençal, il se nommait Lobbé, c'était un petit homme, à cheveux noirs, bien frisés, qu'on avait appelé dans la compagnie la Perruque...; la Perruque donc, par vengeance, se faisait servir par le père et la mère de cette fille; et, comme il était assis sur un fauteuil très-élevé, il avait mis chacun de ces pieds sur un escabeau de chaque côté de la table, et, pendant son repas, il avait forcé la mère et le père, qui était un homme à cheveux blancs, de tourner les étoiles de ses éperons. Il dînait gravement, ayant à ses pieds les deux vieillards agenouillés,

occupés à faire aller ses molettes. Cette fille, ne pouvant pas digérer cet affront, essayait d'ameuter le quartier contre les Français. Lorsque j'eus compris le sujet de ses plaintes, je vis en effet le fourrier assis comme un pacha, regardant les deux vieillards, bons Allemands, qui faisaient consciencieusement aller les éperons. Je n'oublierai jamais le geste de la fille quand, en entrant avec moi, elle me montra ses parents. Elle avait les larmes aux yeux, et me dit d'un son de voix guttural en allemand :

«— Sieht! (Voyez!...).

«— Allons donc, Lobbé, finissez! dis-je à mon canonnier. Que diable, vous mériteriez d'être puni. Cela ne se fait pas...

«Les deux vieillards continuaient toujours.

«— Mais, mon lieutenant, me dit la Perruque, tenez, regardez-les!... Ça ne les contrarie pas..., ça les amuse.

«Je faillis rire.

«En ce moment, un gros homme bourgeonné, la face rouge et le nez bulbeux, entra. A l'uniforme, je reconnus le général Rusca.

«— Bien, bien, canonnier!.. s'écria-t-il. Voilà dix florins pour t'encourager à établir la domination française sur ces chiens-là...

«Et il lui jeta des florins.

«— Il me semble, mon général, lui dis-je avec fermeté, quand nous sortîmes, que, si vous m'avez entendu, la discipline militaire est compromise. Il m'est fort indifférent, si cela vous plaît, que mon fourrier fasse tourner ses molettes; mais, puisque je lui avais ordonné de cesser, et qu'il est sous mes ordres...

«— Ah! dit-il en m'interrompant, tu es sorti de cette école où l'on raisonne? Je vais t'apprendre à clocher avec les boiteux...

«— Quels sont vos ordres? lui demandai-je.

«— Viens les prendre ce soir à huit heures!...

«Et nous nous quittâmes.

«Ce commencement de relations ne promettait rien de bon. A huit heures, après avoir dîné, je me présentai chez le général, que je trouvai buvant et fumant en compagnie de son aide de camp, du colonel et d'un Allemand qui paraissait être un personnage de Clagenfurth. Rusca me reçut civilement, mais il y avait toujours une teinte d'ironie dans son discours. Il m'invita fort courtoisement à boire et à fumer; je ne bus guère que deux verres de punch et fumai trois cigares.

«— Demain, nous partirons à sept heures, et devrons être en vue de Brixen dans la journée, il faut entamer ces gens-là vivement.

«Je me retirai.

«Le lendemain, je crus m'éveiller à six heures, il était neuf heures passées. Rusca m'avait sans doute mis quelque drogue dans mon verre, et je fus au désespoir en apprenant qu'il s'était mis en bataille à six heures du matin, et qu'il avait trois heures de marche en avance. Mon hôte comprenant que j'en voulais à Rusca, me proposa de me donner les moyens d'arriver à Brixen avant lui. La tentative était audacieuse, car il fallait m'embarquer dans des chemins de traverse où je pouvais rester; mais, jeune et dépité comme je l'étais, je fis mon va-tout. Cependant, je ne voulus rien négliger : je communiquai mon entreprise à mes sous-officiers, qui crurent leur honneur aussi bien engagé que

le mien, nous mêlâmes du vin à l'avoine de nos chevaux, et les bons Allemands, apprenant que nous voulions jouer un tour au Rusca, nous fournirent quatre guides chargés de nous préserver de tout malheur. Effectivement, Rusca nous trouva reposés et en bataille en avant de Brixen, l'attendant avec insouciance.

« — Comment, messieurs les b....., vous êtes partis avant nous?... dit le général. — Vous me payerez cela, lieutenant..., ajouta-t-il en me regardant.

« — Mon général, lui dis-je, vous ne m'avez pas ordonné de vous accompagner; si vous vous en souvenez, votre ordre a été de regarder Brixen comme point de notre ralliement.

« Il ne souffla pas mot; mais je vis qu'il faudrait jouer serré avec ce vieux singe-là.

« Nous entrâmes en campagne au delà de Brixen; j'avoue que je n'avais jamais vu faire la guerre ainsi. Nous battions la campagne en visitant tous les villages, les chemins, les champs. Vous eussiez dit une chasse, les soldats rabattaient les paysans comme du gibier sur la principale route suivie par le général, et, quand il s'en trouvait en quantité suffisante, Rusca passait tous ces malheureux en revue, en leur ordonnant de tendre leur main gauche; puis, au seul aspect de la paume de cette main, il faisait signe, remuant la tête, d'en séparer certains des autres, et il laissait le reste libre de retourner à leurs affaires; puis aussitôt, sans autre forme de procès, il fusillait ceux qu'il avait ainsi triés. La première fois que j'assistai à cette singulière enquête, je priai Rusca de m'expliquer ce mode de procéder. Alors, à quelques pas de l'endroit où nous étions, il aperçut dans un buisson je ne sais quels vestiges, et il le fit cerner. Le buisson fouillé, les soldats trouvèrent dans une espèce de trou deux hommes armés de carabines, qui attendaient sans doute que nous fussions passés afin de tuer nos traînards. Avant de les faire fusiller, Rusca me montra leur main gauche. Dans ce pays, les chasseurs ont l'habitude de verser la poudre nécessaire pour la charge de leur carabine dans le creux de leur main, et la poudre y laisse une empreinte assez difficile à distinguer, mais que l'œil de Rusca savait y voir avec une grande dextérité. Dès l'enfance, il avait observé ce singulier diagnostic et il lui suffisait de voir les mains des paysans pour deviner s'ils avaient récemment fait le coup de fusil. Le second jour, nous rencontrâmes un vieillard, septuagénaire au moins, perché sur un arbre et occupé à l'émonder. Rusca le fit descendre et lui examina la main gauche; par malheur, il crut y apercevoir le signe fatal, et, quoique le pauvre homme parût bien innocent, il ordonna de l'attacher à l'affût d'un canon. Ce malheureux fut, obligé de suivre, et nous allions au petit trot. De temps en temps, il gémissait; les cordes lui enflaient les mains; il se trouva bientôt dans un état pitoyable; ses pieds saignaient; il avait perdu ses sabots, et j'ai vu tomber de grosses larmes de sang de ses yeux. Nos canonniers, qui avaient commencé par rire, en eurent compassion, et vraiment il y avait de quoi, à voir ce vieillard en cheveux blancs, traîné pendant les dernières lieues comme un cheval mort. On finit par le jeter sur un canon, et, comme il ne pouvait pas parler, il remercia les soldats par un regard à tirer les larmes. Le soir, lorsque nous bivouaquâmes, je demandai à Rusca ses ordres relativement à ce vieillard.

« — Fusillez-le! me dit-il.

« — Mon général, répondis-je, vous êtes le maître de sa vie; mais, si je

commande à mes canonniers de tuer cet homme, ils me diront que ce n'est pas leur métier...

« — C'est bon! répliqua-t-il en m'interrompant. Gardez-le jusqu'à demain matin, et nous verrons...

« — Je ne me refuserai pas à le garder, dis-je; mais je ne veux pas en répondre.

« Et je sortis de la maison où était Rusca, sans entendre sa réplique; mais je sus plus tard qu'il m'avait cruellement menacé...

En ce moment, je partis, malgré tout l'intérêt que promettait ce début. La pendule marquait minuit et demi. J'étais près de Saint-Germain-des-Prés et je demeure à l'Observatoire. Un jour, j'aurai la suite de Rusca. Le nom me fait pressentir quelque drame; car je partage, relativement aux noms, la superstition de M. Gautier Shandy*. Je n'aimerais certes pas une demoiselle qui s'appellerait Pétronille ou Sacountala, fût-elle jolie...

— Ma femme se nomme Rose-Vertu, me dit l'officier de l'Université, qui faisait route avec moi.

— Je le crois bien!... répliquai-je : mademoiselle Mars a nom Hippolyte... Et vous, monsieur? lui demandai-je.

— Moi!... Sébastien.

— C'est un martyr... Et vous êtes sans doute très-heureux en ménage?

— Mais oui.

Nous étions arrivés.

Ce fragment de conversation est sincère et véritable. Je puis affirmer que, sauf de légères inexactitudes, bien pardonnables, et qui n'ont adultéré ni le sens ni la pensée, tout ceci a été dit par des hommes d'un haut mérite. N'est-ce pas un problème intéressant à résoudre pour l'art en lui-même, que de savoir si la nature, textuellement copiée, est belle en elle-même? Nous avons tous été fortement émus, un lecteur le sera-t-il? Nous allons voir, à l'Exposition, les décors des peintres, et nous ne faisons pas attention à des créatures qui fourmillent dans les rues de Paris, bien autrement poëtiques, belles de misère, belles d'expression, sublimes créations, mais en guenilles... Aujourd'hui, nous hésitons entre l'idéalisation et la traduction littéraire des faits, des hommes, des événements.

Choisissez.

[1832-1844.]

CONTES BRUNS*.

PAR UNE TÊTE À L'ENVERS.

(Un volume in-8°, orné de vignettes; chez Urbain Canel et Guyot. Prix : 7 fr. 50.)

Ils étaient trois, avec de l'esprit comme quatre; trois anonymes, ayant noms Châles, Balzac et Rabou, qui avaient fait des contes. Ils les appelèrent *bruns*, sans doute pour satisfaire aux lois de la couleur locale; restait à présenter les trois chefs sous le même bonnet, on signa d'une tête à l'envers; puis, de cette réunion de travaux épars, dont chacun des auteurs ne dut faire qu'une bou-



chée, il est résulté pour le public un délicieux morceau de littérature, un volume à formes bizarres, à détails attachants, parfumé de ce cynisme de bon goût qu'il n'appartient qu'à la supériorité d'afficher.

Tout d'abord, félicitons Messieurs des *Contes bruns* de n'avoir point glissé dans quelque coin de leur titre le mot *fantastique,* programme vulgaire d'un genre encore dans toute sa nouveauté, il est vrai, mais qu'on a déjà trop usé par l'abus du nom seulement. Et cependant, si jamais conditions d'un pareil titre ont été remplies quelque part, certes c'est bien dans le volume dont nous nous occupons : œil sans paupière, corps sans bras, tête sans propriétaire, détails d'une existence dans l'autre monde; voilà, je crois, du genre fantastique, ou je ne m'y connais pas.

C'est précisément ce qui fait de ce livre une source d'émotions à part, de plaisir souvent inconnu; car plusieurs des créations qu'on y trouve étant

neuves comme toute idée sans règles ni entraves, elles excitent un charme affranchi de toute comparaison.

Cependant, parmi beaucoup d'incroyables aventures, il en est au fond historique desquelles on ne peut s'empêcher d'ajouter foi, à cause de l'accent de précision et de vérité qui distingue leur récit. Telle nous a paru *le Grand d'Espagne*, dont les 20 pages valent tout un volume; narration ravissante, si le fait est vrai; petit chef-d'œuvre d'imagination, s'il a été créé à plaisir, pour empêcher de dormir ceux qui le liront au lit.

Quant aux éloges que méritent les *Contes bruns*, un fait nous en dispense : c'est l'apparition de leur seconde édition* sous peu de jours.

Nous terminons en mettant sous les yeux de nos lecteurs une des vignettes du nouvel ouvrage. Elle représente Muirland tant soit peu décontenancé des regards amoureux de sa fiancée sans paupière... C'est encore une production sortie de l'atelier de M. Cherrier.

Alfred Coudreux.

[*La Caricature*, 16 février 1832.]

VOILÀ MON HOMME*.

Gentil!!!

D'abord n'allez pas croire qu'il s'agisse d'un phénomène; c'est un homme comme vous et moi; seulement, il est de la garde nationale.

Et de plus, il vient d'avoir la croix-d'honneur.

Aujourd'hui, c'est une calamité à l'abri de laquelle personne ne se trouve, et qui peut frapper le plus honnête citoyen.

Voilà justement le cas de M. Jacques-Antoine-Brigitte Delatte. Pressé du besoin de se justifier de cet événement, pour éviter toute mauvaise plaisanterie, mais tenté aussi de se dévouer aux malheurs des temps et porter sa croix en punition de ses péchés patriotiques, il a choisi le parti du juste-milieu. Il a imaginé la circulaire héroïque à ses concitoyens, pour les prier d'avoir l'obligeance de ne pas confondre son ruban, à lui, avec cette faveur vulgaire qu'on prostitue, chaque jour, à tant d'autres.

Cela convenu, restait, pour M. Jacques-Antoine-Brigitte Delatte, à se poser convenablement devant ses concitoyens, pour éviter, de leur part, le reproche de les occuper de ce qui leur importe fort peu : à savoir, s'il a la croix ou s'il ne l'a pas. En conséquence, M. Jacques-Antoine-Brigitte Delatte se présente comme «victime de *la Tribune*, de *la Révolution* et de *leurs coryphées;* et cela, par cette raison toute simple que la calomnie est le lot des grands citoyens».

Ce début me paraît d'une heureuse combinaison. En effet, les traits de l'Envie n'ont pas respecté les Chateaubriand, les La Fayette, les Napoléon; ils atteignent jusqu'à M. Jacques-Antoine-Brigitte Delatte!

Voilà, certes, qui le rend trop intéressant pour ne pas exciter le désir de connaître les hauts faits inédits jusque-là, surtout lorsqu'on lit plus loin cette phrase pleine d'avenir : « Chaque citoyen qui reçoit des récompenses devant, selon moi, justifier auprès de ses camarades des services qu'il a rendus à la patrie, je vous soumets mes titres. »

Ici, mon devoir d'historien impartial m'empêche de rien retrancher à la gloire de M. Jacques-Antoine-Brigitte Delatte; je passe donc la pancarte obligée d'états de *services militaires* qui n'élevèrent leur titulaire qu'au simple grade de maréchal-des-logis-chef, pendant six années d'activité, pour arriver vite à celle des *services civils,* comme il les appelle, et je puise textuellement dans la partie héroïque de la circulaire, qui repose sur les points suivants :

« 1° Lors du martyre du général Dufay dans les cachots de la préfecture, je fus nommé, par mes anciens camarades, commissaire d'un petit banquet que nous offrîmes à ce brave; *et cela, sous les yeux des vils suppôts de la police inquisitoriale de l'ex-roi.* »

Il est fâcheux que l'histoire n'apprenne pas si l'appétit de M. Jacques-Antoine-Brigitte Delatte ne souffrit point, par suite des dangers d'une pareille responsabilité.

« 2° Au convoi de l'illustre général Foy, défenseur de nos libertés, l'harmonie d'un chant funèbre qui fit tant d'impression sur tous les habitants de cette scène de regrets, et que décrit, dans sa préface, l'éditeur des discours du général, *était exécutée par mes amis,* pensionnaires du théâtre de l'Opéra-Comique, *que j'avais invités à cet effet.* C'était le dernier hommage que je pouvais rendre à ce grand homme, que je n'avais cessé d'admirer. »

Dans ce paragraphe en l'honneur de M. Jacques-Antoine-Brigitte Delatte, les amis et la circonstance me paraissent être pour beaucoup.

3° Mon offrande à toutes les souscriptions nationales proposées à notre compagnie peut-elle laisser douter de mon patriotisme? »

Non, monsieur Jacques-Antoine-Brigitte Delatte; mais, si, par la même occasion, vous en aviez dit le taux, nous en eussions encore pu mieux apprécier le prix.

« 4° Commandant un détachement de la compagnie, j'ai pris l'initiative de faire charger contre la première émeute politique, dans la nuit du 18 au 19 octobre 1830, sur la place du Palais-Royal. »

Avant ce quatrième paragraphe, nous trouvions les fastes de la vie de M. Jacques-Antoine-Brigitte Delatte plus champêtres que belliqueux; ce qui nous faisait regarder comme toute naturelle la faveur particulière dont il a été l'objet. Quant à son dernier *service rendu à la patrie,* nous laissons le soin de l'en féliciter à ceux auxquels il procura les plus agréables coups de baïonnette; à ceux, bien entendu, qui y auront survécu.

On trouve encore beaucoup d'autres choses curieuses dans la pièce que j'analyse; mais, comme il faut en finir avec tout, même avec M. Jacques-Antoine-Brigitte Delatte, ma dernière remarque sera qu'en parlant du roi, il ajoute : *Notre élu.* Ceci me semble une note précieuse pour certains mandataires auxquels on avait attribué jusqu'ici un fait qui paraît être celui de M. Jacques-Antoine-Brigitte Delatte et de ses camarades de la sixième légion. Cependant, pour

peu que l'on désire plus amplement connaître l'auteur de cette singulière circulaire, nous compléterons tous les renseignements, en recourant une fois encore à la citation : celle de sa signature, qui est une œuvre à part.

La voici :

Jacques-Antoine-Brigitte DELATTE,

Chevalier de l'ordre royal de la Légion-d'honneur, lieutenant de voltigeurs au 3e bataillon de la 6e légion, fabricant de bijoux dorés, membre de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale, de celle Philanthropique, du bureau de l'Humanité, de celle de l'Extinction de la mendicité, etc., etc., etc., etc.

EUGÈNE MORISSEAU.

[*La Caricature*, 23 février 1832.]

JUSTE-MILIEU FUNÉRAIRE*.

Considérant que le peuple français s'est comporté d'une manière fort inconvenante envers Louis XVI, qu'il s'est moqué de Louis XVIII, qu'il a chassé Charles X, et que... etc.; considérant qu'il importe donc de maintenir une cérémonie expiatoire qui témoigne à l'univers tout le respect, tout l'amour que le peuple français n'a cessé de porter à ses rois;

La Chambre des pairs adopte la résolution suivante :

ARTICLE PREMIER. — La loi de 1815 sur la commération du 21 janvier est et demeure abrogée, attendu que cette loi était injurieuse pour le peuple français; mais attendu qu'il est essentiel d'effacer jusqu'à la trace d'un événement aussi funeste :

ART. 2. — Le 21 janvier demeure un jour de deuil national. Ce jour-là, les cours, tribunaux et administrations publiques seront fermés. La Chambre des pairs pourra seule tenir ses séances comme d'ordinaire, ce qui n'a pas d'inconvénient, attendu qu'elle n'y fait jamais rien.

ART. 3. — Ce jour-là, les Français auront tous le cœur navré et la larme à l'œil. Il n'y aura ni spectacles, ni concerts, ni bastringues, excepté ceux de la cour et des théâtres de polichinelle.

ART. 4. — Attendu qu'il serait de la dernière inconvenance qu'il fît un beau temps ce jour-là, ce qui pourrait porter le peuple à la gaieté, le gouvernement prendra des mesures pour qu'il pleuve, qu'il neige et qu'il crotte.

La crotte est essentiellement monarchique. Le ministère des travaux publics est particulièrement responsable de l'état de l'atmosphère pendant ladite journée.

ART. 5 ET DERNIER. — Enfin toutes mesures seront ordonnées, qui tendront à suspendre ce jour-là toute la vie sociale et à faire qu'il soit comme si elle n'était pas.

Toutefois, les pairs de France continueront de toucher leurs pensions comme à l'ordinaire et la liste civile n'en courra pas moins son petit bonhomme de train.

EUGÈNE MORISSEAU.

[*La Caricature*, 1er mars 1832.]

PROCÈS
DU
N° 63 DE LA CARICATURE*.

Une nouvelle condamnation, à six mois de prison et deux mille francs d'amende, vient de frapper M. Philipon, comme coupable d'offense envers la personne du roi et un membre de la famille royale, par la publication de deux planches et d'un article qui ont paru dans le numéro saisi.

La première caricature représentait, parmi d'autres personnages, un personnage vu par derrière dont le mollet a été, à ce qu'il paraît, sévèrement interprété par le jury.

La seconde caricature figurait les *armes du grand Poulot*. Mais mirlitons, cheval de bois, cocotte et chapeau de papier ont été aussi sévèrement interprétés par le jury.

Enfin l'article annonçait, dans une prédiction, la chute du grand comédien Philippe sur le Théâtre-Français : et le jury a encore interprété, de la manière la plus désastreuse pour nous, entre les différents Philippes des différentes scènes. Et ici nous disons *interprété*, car l'accusation elle-même, très-réservée sur les explications d'un semblable délit, n'a pu préciser aucun grief, prouver aucune culpabilité, et a remis à la conscience du jury le soin d'interpréter, ici un nom ou une tournure, là un calembourg ou des attributs.

Il y avait cependant des arguments à changer une conviction dans la défense, à la fois pleine de talent et d'esprit, de maître Bethmont, qui plaidait, cette fois, pour *la Caricature*. Déclarant le rire une propriété nationale, aux droits imprescriptibles, il a d'abord refusé à la personne de M. le duc d'Orléans le bénéfice de l'inviolabilité, qui est le partage de la royauté, et a considéré les piquantes remontrances de *la Caricature* comme un moyen de continuer, pour le prince, cette salutaire éducation populaire*, qui lui révélait, dans ses jeunes ans, la vérité, qu'on lui cache soigneusement aujourd'hui, et qu'il est important qu'il connaisse toujours.

Ensuite, maître Bethmont, s'appuyant du goût de M. le duc d'Orléans lui-même pour les caricatures, a dévoilé l'existence de certain album qui fait les délices des Tuileries. Certes, nos dessins ne figurent pas dans ces pages ducales; les mêmes personnages ne peuvent être envisagés sous le même point de vue

par l'artiste et le courtisan; mais, l'égalité pour tous garantissant les droits de chacun à la même considération, condamner quelques feuillets de notre recueil, c'est faire acte de rigueur envers l'album de M. le duc d'Orléans. En qualité de confrère, nous le recommandons à l'indulgence de MM. les jurés, s'il vient un jour à tomber entre leurs mains.

Un autre incident pouvait encore faire prévoir une issue plus favorable à notre cause. C'est la pacifique origine que le président des assises a imaginé d'assigner à la dénomination de *grand Poulot*, jusque-là si incertain pour beaucoup de monde. Suivant M. Dubois (d'Angers), « c'est un terme d'affection créé en famille ». Ainsi, dans les moments d'épanchement, la monarchie appelle son présomptif *grand poulot!* comme le simple particulier appelle sa progéniture *mon trognon! mon petit chat!* comme M. Prudhomme appelle sa femme *bobonne!* C'est donc de l'affection première qualité, et, parce que *la Caricature* a fait usage du terme, le voilà qui change de nature, de couleur et de sentiment; qui, de tendre, devient ironique; qui, d'habituel et d'usité, est tout-à-coup jugé coupable et séditieux..

Mais ce sont là de ces choses dont ne peut vous consoler bien hermétiquement que le respect, inné dans l'âme de tout bon citoyen, pour la chose jugée.

Alfred Coudreux.

[*La Caricature*, 15 mars 1832.]

LE PHILIPOTIN*.

I

LE PHILIPOTIN.

Le Philipotin n'est ni petit ni grand, ni gros ni fluet; seulement, il est mâle par le sexe. Il a une tête, parce que tout le monde en a une; mais aucun trait saillant ne la caractérise particulièrement, pas plus que les autres membres de son individu, de la propriété desquels il ne serait pas précisément sûr, si quelqu'un venait à se donner la peine de la lui contester.

Doué de pareils agréments personnels, le Philipotin devait prendre sa place dans ce monde, par la raison que chacun a la sienne: il se fit épicier*. C'était en 1815; après avoir fait emplette d'une enseigne, il fallut faire celle d'une couleur politique. le Philipotin connaissait beaucoup de Bonapartistes: un soir, l'un d'eux l'appela *libéral;* il monta tout exaspéré dans sa chambre, cria: «*Vive l'Empereur!*» entre ses deux matelas, et, le lendemain, il prit un quart d'abonnement au *Constitutionnel.*

Puis la France perdit Louis XVIII, et le Philipotin perdit son oncle; elle prit Charles X, et le Philipotin prit une femme; puis elle chassa Charles X, et l Philipotin chassa sa cuisinière. Cette identité d'événements fut le seul genre de rapports que le Philipotin eut jamais avec le gouvernement parjure.

Arrivé au 27 juillet, le Philipotin ne sut que devenir, *le Constitutionnel* n'ayant pas paru; il s'abstint donc. Le 28, il fit un tour dans ses caves, pour vérifier l'état normal de ses fromages et de ses huiles. Dans la soirée du 29, son indignation éclata dans toutes ses dimensions, et on ne put l'empêcher d'aller prendre le Louvre qu'en l'assurant que les patriotes en étaient déjà maîtres depuis le matin.

A dater de ce jour seulement, commence la vie politique du Philipotin. Ayant été chez une mauvaise pratique, pour se faire solder un compte arriéré, il demanda son argent, on lui offrit un fauteuil; il présenta son mémoire, on lui proposa un brevet; il était venu simple épicier sans insigne, il s'en retourna décoré de juillet. Alors, il prit une moitié d'abonnement au *Constitutionnel.*

Les promesses patriotiques qu'il y lut tout au long le ravirent d'aise, parce que tout le monde était ravi; mais ce fut bien autre chose, et ce fut alors du ravissement à son seul compte particulier, lorsqu'une main royale serra sa main citoyenne. Pendant quinze jours, on ne put le décider à nettoyer ce fragment historique de son être; le jour qu'il s'y résigna, on l'entendit s'écrier:

— Ah! voilà le véritable monarque des épiciers. *Le Constitutionnel* ne l'a pas encore dit; mais c'est ça!

Dès ce moment, ce ne fut plus, pour le Philipotin, que rêves d'ordre public, crispations de revues, de gardes, d'exercices, d'arrestations et de patrouillotisme. Le bonnet de police remplaça la casquette de loutre, il ne quitta plus le pantalon à baguettes. Il lui arriva même une fois de répondre: *Portez armes!* à quelqu'un qui lui demandait du chocolat.

Certain jour, cependant, un événement vint chagriner l'enthousiasme du Philipotin. Dans une charge brillante de sa compagnie contre quelques citoyens sans défense, sa baïonnette frappa l'un d'eux et l'étendit sur le pavé.

— Comment! se dit le Philipotin, moi, l'homme le plus pacifique de la terre, voilà que j'ai tué un homme, quand je ne me sentirais pas le courage d'égratigner un Cosaque!

Et il alla trouver sa pratique pour lui soumettre ses scrupules.

Quand celle-ci l'eut écouté:

— D'abord, lui répondit-elle, envoyez-moi demain trois pains de sucre et dix livres de bougie.

Ensuite, elle lui expliqua comme quoi ce n'était point un homme, mais un perturbateur, un ennemi du trône et du comptoir, dont il avait débarrassé la patrie, laquelle ne manquerait pas, en cette circonstance, de lui adjuger le Panthéon à domicile, c'est-à-dire la croix de la Légion-d'Honneur.

Mais, comme le Philipotin semblait encore conserver des doutes, et faisait certaines réflexions qu'il ne devait pas avoir puisées au *Constitutionnel,* sa pratique l'assura qu'elle se ferait fort de l'associer, lui et madame son épouse, aux joies du trône, aux bals de la cour, où l'auraient déjà certes appelé ses services et sa fidélité, si, malheureusement, leurs habits n'étaient pas toujours imprégnés d'une odeur de gingembre et de cannelle fort redoutée de l'aristocratie française.

Se voyant déjà en cour, d'abord le Philipotin tomba d'admiration aux genoux de sa pratique, et promit de vendre, dès le lendemain, son fonds d'épiceries; mais le sens lui revenant avec la respiration, il demanda ce qu'il deviendrait ensuite, lui, né pour être épicier et Philipotin. Alors, on lui donna à entendre qu'on trouverait toujours à le caser, d'une manière plus convenable à son mérite et à son patriotisme, parmi les nombreux fonctionnaires qu'on serait obligé de créer lorsque le Roi-Citoyen *aurait une maison*. Huit jours après, le Philipotin n'avait plus la sienne.

Il attendait plein d'espoir. C'est ce qui fait que, après le vote de la Liste civile, le Philipotin, considérant tous les châteaux et tous les palais royaux comme pouvant constituer une assez *bonne maison*, crut son affaire conclue, et courut trouver sa pratique. Et ceci servit au complément de l'éducation politique du Philipotin, en lui apprenant que la lenteur et la mûre réflexion étaient la règle de conduite de tout gouvernement fort, et qu'on ne pouvait pas tout faire à la fois.

Obligé de se trouver convaincu par les arguments qu'il répète lui-même chaque jour, le Philipotin s'en retourna pour attendre, avec toute la dignité d'un sujet imbu de bons principes.

Avec sa nouvelle position, ne sachant comment employer son temps, le Philipotin fait métier de zèle. Il ne manque ni un bal officiel, ni une garde. Ensuite, il déblatère contre la république, déclame contre le Fils de l'Homme, écrase le duc d'Angoulême de ses sarcasmes, et crie : «Vive le Juste-Milieu!» Le voilà, par avance, défenseur obligé d'un système qu'il ne comprend pas, mais qu'il regarde comme sien, à cause des espérances qui l'y rattachent.

Le Philipotin vient d'entamer le second quart de son patrimoine, et de prendre un abonnement entier au *Constitutionnel*.

II

INTÉRIEUR DU PHILIPOTIN.

Tout, chez le Philipotin, respire les sentiments qui l'animent. Une longue file de portraits inonde sa salle à manger. On croit à des portraits de grands parents: ce sont ceux du monarque et de son auguste et nombreuse famille.

Deux grands tableaux décorent le salon : ce sont les célèbres batailles de Jemmapes et de Valmy. D'autres, de plus petite dimension, les entourent : ils retracent différentes scènes de la vie politique, voyageuse et scolastique de Monseigneur le duc d'Orléans. Le Philipotin vous prend par la main, vous explique chaque trait l'un par l'autre ; si, dans le feu de la narration, la mémoire lui manque, il en est quitte pour retourner le tableau : l'analyse du sujet est écrite derrière tout au long.

L'ameublement du Philipotin se ressent également du bon goût de ses inclinations. Le papier dans son salon est composé d'une suite de petites raies rouges, blanches et bleues, ce qui donne à cette salle l'apparences d'une tente. Il a aussi trouvé moyen de faire garnir tout un meuble en étoffe tricolore; de sorte qu'on dirait ses coussins et ses fauteuils recouverts aux dépens de ses matelas.

Une des choses qui, dans l'origine, agitèrent le plus la vie du Philipotin, ce fut le choix d'un costume définitif, dont l'ensemble et toutes les parties le missent à l'abri des soupçons, des méprises et surtout de l'inconvénient d'être assommé comme un ennemi du trône et du comptoir. Dans les temps de crises à propos de chapeaux et de culottes, il envoyait, de trois heures en trois heures, connaître en bon lieu quelle était la mise légale. C'est à cela qu'il doit sa conservation personnelle, et celle de la considération de son ancienne pratique.

Maintenant, les principes du Philipotin sont un peu plus arrêtés, parce qu'il commence à en comprendre les généralités. Ainsi, jamais un accessoire de couleur blanche ou verte ne fera partie de la toilette de sa femme ; ce qui donne à la mise de cette dame une apparence toute singulière et inusitée. Le chiffre V* n'est que rarement prononcé, et toujours à voix basse, chez le Philipotin. Enfin, il a intimé à sa cuisinière l'ordre de ne jamais servir une poire* sur la table, sous peine de la livrer à la rigueur des lois.

Restait à affubler aussi Poulotin de sa teinte de patriotisme.

Poulotin, c'est le fils du Philipotin, gaillard de six ans, qui perd plus de mouchoirs qu'il n'en use, mais qui donne les plus belles espérances, attendu que, quand le maréchal Lobeau lui permettait d'accompagner son père à la revue, il criait : «*Vive le roi citoyen !*» jusqu'à complète extinction de voix de tous ses petits camarades.

L'habiller en garde national, c'est une idée vulgaire ; elle devait, par cela même, se présenter à l'esprit du Philipotin ; mais elle grandit, s'accrut, et produisit un projet fort distingué, que le Philipotin s'empressa de mettre à exécution. Ce fut de réunir toutes les armes de l'honorable garde nationale en la personne de Poulotin, héritier direct et unique de ses espérances présentes et futures. En conséquence, il lui a fait faire sept uniformes. Le lundi, Poulotin est grenadier ; le mardi, il est artilleur ; le mercredi, il est voltigeur ; le jeudi, il est chasseur ; le vendredi, il est de la banlieue ; le samedi, il est pompier, et, le dimanche, brillant de galons, il est garde à cheval démonté.

Dans les premiers temps de ce luxe national, Poulotin pouvait à bon droit passer pour un des soldats-citoyens *in partibus* les mieux équipés du quartier ; mais chaque jour a amené, depuis, un accident ou un accroc au pantalon, à la veste ou à l'habit d'un uniforme spécial, lequel, n'étant pas exactement réparé dans le délai voulu, a fini par occasionner le mélange des genres. En sorte qu'à présent Poulotin réunit pêle-mêle en sa personne tous les emblèmes de la respectable garde nationale, sans plus les échelonner par chaque saint de la semaine. De quoi il serait vertement réprimandé, s'il avait, comme ce brave citoyen à l'uniforme aussi peu régulier, l'honneur de monter la garde devant la loge du portier des Tuileries.

III

FIN DÉSASTREUSE DU PHILIPOTIN.

C'était hier, pas plus tard.

— Oh ! quelle nuit délicieuse et riche de volupté ! disait le Philipotin en allongeant ses bras et en écarquillant ses yeux. J'ai rêvé rouge, j'ai rêvé azur,

j'ai rêvé tricolore, j'ai même entrevu l'arc-en-ciel!... Oui, il y a là des diagnostiques de félicité pour toute une légion d'existences patriotiques!

Il bâille et étend la main pour atteindre *le Constitutionnel;* il sent une lettre, il la prend, l'ouvre; elle est de son ancienne pratique; il la lit et manque de s'évanouir de bonheur. Le protecteur enjoignait au Philipotin de se trouver chez lui le jour même à midi, ayant à le présenter au personnage qui devait enfin lui remettre les titres de la dignité à laquelle il aspirait depuis si longtemps.

Bientôt, le délire succède à l'attendrissement chez le Philipotin, et ses évolutions variées, ses voltiges en chemise et en bonnet de coton, sont un scandale tout nouveau pour sa femme, son fils et sa cuisinière.

Tout-à-coup, l'idée de l'importance d'un homme qui va sans doute paraître devant un ministre rend le Philipotin au calme de la décence et à l'appréciation des exigences du moment.

— Vite, à déjeuner! — Un remise! — Les culottes de casimir! — Les gants jaunes! — Le coiffeur! — Mouchoir parfumé! — Escarpins éblouissants! — Une épée! — Non, pas d'épée, — mais le petit sachet de camphre contre le choléra-morbus!

Midi sonne quand le Philipotin monte en voiture. Il stimule le cocher, le cocher stimule ses bêtes. Les voilà tous partis.

Arrêtés presqu'aussitôt:

— Qu'est-ce donc? s'écrie le Philipotin plein d'impatience.

— Monsieur, c'est le Roi qui se rend incognito à Vincennes, et les gens de son escorte ont blessé un de mes chevaux pour que je laisse le passage libre; mais nous repartons...

— Cocher, tu as donc juré de t'arrêter à chaque pas?

— Monsieur, je laisse passer l'équipage de la Reine, qui va à Neuilly...

— Ainsi, cocher, odieux cocher! tu ne veux plus marcher?

— Pardon, excuse, mon bourgeois, mais voilà les ducs d'Orléans et de Nemours qui courent au Champ-de-Mars exercer la garnison, et j'aime mieux les laisser passer que d'exposer mon autre bête à être blessée.

Enfin, le Philipotin arrive chez son protecteur, mais c'est une heure plus tard qu'il ne devrait. Aussi est-il reçu comme un subordonné en défaut, par un supérieur bien aise de faire comprendre son importance. Le Philipotin se confond en excuses de tous les calibres; ce qui fait que la pratique s'humanise. Elle a enfin le brevet tant désiré; elle le remet à son titulaire...

Hors de lui; tout en le déroulant, le Philipotin croyait entrevoir confusément: *préfecture!* — *division!* — *direction!* — Mais il lit plus posément... Oh! déception! il est nommé... *concierge du château de Strasbourg!*

— Un homme comme moi!

Ne pouvant résister à ce désappointement administratif, le Philipotin se répand en invectives contre la patrie, qui récompense si mesquinement un citoyen qui lui a fait le sacrifice de son fonds d'épiceries, de son fonds d'opinions, et bientôt de toutes ses espèces de fonds possibles! En vain la pratique veut lui représenter qu'un bon citoyen honore tous les emplois quelconques par son patriotisme: le Philipotin n'écoute rien. L'œil hagard, il sort, court les rues sans reprendre son remise, entre chez un chapelier et achète un chapeau rouge.

Au bout d'une heure, il était à la Force. Trois heures après, il était à l'hôpital avec une fièvre très-violente. Le soir, l'infortuné Philipotin avait cessé d'exister!

Nota. — Les personnes qui ne recevraient pas de billet de faire part, sont priées de se réunir demain aux bureaux de *la Caricature.*

Alfred Coudreux.

[*La Caricature*, 22, 29 mars et 5 avril 1832.]

L'INCESTE,
SUIVI DE LA BELLE MAURE*

PAR J. DE SAINT-AURE.

4 VOL., 12 FR., AUX LIBRAIRIES TENRÉ ET CORBET.

Au simple exposé du nom peu délicat de ce nouvel ouvrage, on pourrait croire *la Belle Maure* quelque phénomène informe, résultat inévitable des relations intempestives titulairement proclamées. Mais, comme cela porterait atteinte à sa considération personnelle, en la rangeant dans la catégorie des curiosités vulgaires à dix centimes, nous devons nous empresser de dire que *la Belle Maure,* nouvelle arabe et quasi comique, est tout-à-fait étrangère à *l'Inceste;* seulement, elle le suit. C'est la petite pièce après le drame.

— Ah! diable! il y a donc un drame dans *l'Inceste?* allez-vous me dire. Tant mieux! car le dramatique est rare aujourd'hui.

— Oh! diable! vous répondrai-je, voilà tout de suite les questions embarrassantes. Il y a de tout dans cet ouvrage, excepté *l'Inceste;* car l'auteur en a mis si peu, si peu, que ce n'est pas la peine d'en parler. Or, vu mon inexpérience particulière sur cet acte illégal de la vie privée, je vais vous expliquer la manière de faire un inceste en quatre volumes, d'après la méthode de M. de Saint-Aure.

D'abord, il perche son héros sur la cime du mont Saint-Gothard, entre une épigraphe morale, une pile d'avalanches et une provision de remords, qui font espérer les cimes du genre le plus effrayant. Voilà déjà, comme on voit, l'intérêt porté au plus haut point possible.

Nous descendons ensuite la colline des larmes pour parcourir la vallée des détails; et, arrivés à la page 130, le héros, qui n'a ni père ni mère, comme tout héros bien né, a fait son éducation en compagnie d'une charmante fille devenue grande comme lui et, comme lui, passionnée; ce qui est cause qu'il retrouve une mère, en soupçonne une seconde, attrape une fièvre chaude qui

ne le sépare du tombeau que de l'épaisseur d'un cheveu, et part pour Saint-Pétersbourg; ce qui nous promet qu'il verra du pays.

— Et mon inceste?

— Ah! pas moyen d'y songer pendant au moins dix ans passés par notre héros entre des cosaques et des kalmouks; mais continuation, par lui, d'un cours fort assidu de fièvres cérébrales, putrides, malignes, à cause de la nouvelle du mariage de celle qu'il ne peut épouser, de celle qu'il a quittée quand elle se jetait dans ses bras, et qu'il ne cesse de rappeler depuis qu'il en est loin. Au premier coup d'œil, c'est bizarre. Le second coup d'œil se prolongeant dix années, cela devient monotone, Enfin, malgré ses infirmités morales et physiques, le héros arrive à la page 160, avec le grade de général, avec un titre, avec une poitrine criblée de croix; car une main mystérieuse...

— Et mon inceste?

— Ah! nous y voilà. Et c'est au grand Napoléon, à qui nous devons tant déjà, que nous sommes encore redevables de cet incident, auquel les quatre cents lieues séparant les parties semblaient s'opposer un peu. Sans la campagne de Russie, nous n'y arrivions pas. Mais, au passage de la Bérésina, notre héros retrouve son héroïne sur le corps mort d'un officier français : c'est celui de son mari. Malgré son bon naturel, notre héros s'applaudit de cette circonstance, chose bien pardonnable à un homme qui a toujours eu la fièvre jusqu'à ce premier moment de bonheur. Cependant, il prolonge un an encore ce silence platonique que lui imposent les convenances et les malheurs de son Hélène. Après quoi, ce sont des discours interrompus, des vœux inachevés, des espérances balbutiées, auxquels l'héroïne ne répond que par des pleurs, des soupirs, et l'assurance de l'impossibilité d'être jamais à lui. Malheureusement, arrivé à la page 113, numéro fatal! et, probablement, un jour fiévreux, le héros veut pénétrer le fatal secret; et c'est là qu'en trois lignes il commet le crime affreux, le crime horrible, enfin le crime en titre! J'espère qu'à présent vous voilà satisfait?

— Oui, quand j'y comprendrai quelque chose.

— Ah! c'est juste, et je pensais comme vous, quand j'en étais à la page 113. Continuons donc.

Après une conduite aussi inconvenante, notre héros devait perdre son Hélène. En effet, elle part incontinent pour Paris. Alors, la fièvre le reprend, et il veut prendre la poste pour courir après elle.

— Non, lui dit Alexandre le Grand, empereur de Macédoine et de toutes les Russies (comme dit M. Prudhomme), je fais une entrée triomphale à Paris, vous m'accompagnerez.

Au débotté, notre héros s'enquiert du domicile de son Hélène dans la ville conquise. On l'adresse à une princesse. Il y court, pour savoir ce qu'est devenue celle qu'il cherche. C'est là qu'il en apprend bien d'autres, et le lecteur aussi! Celle qui se disait sa mère ne l'est pas; celle qui ne le disait pas est sa mère, et celle-là, c'est la princesse elle-même... qui est aussi la mère d'Hélène; ce qui explique le calembourg immoral et incestueux. Seulement, pour couvrir sa virginité chancelante du mérite de la non-dérogation, la princesse met à contribution une nomenclature de noms de princes allemands, qui nous paraît compromettre gravement le corps respectable de la Conférence germanique. Mais rien de tout cela ne console notre infortuné héros. Il renonce à la gloire

et à ses moustaches pour reprendre la fièvre du désespoir à perpétuité; et c'est là ce qui est cause que nous l'avons, au début, trouvé perché sur la cime pittoresque du mont Saint-Gothard.

LE COMTE ALEXANDRE DE B...

[*La Caricature*, 29 mars 1832.]

SUR LA DESTRUCTION PROJETÉE DU MONUMENT ÉLEVÉ AU DUC DE BERRY*.

Le ministre des travaux publics, ou le ministère, ont-ils bien compris toute la portée de l'ordonnance qui va, dit-on, autoriser la démolition de la chapelle expiatoire, commencée rue Richelieu?

Le monument n'étant pas achevé, la question d'art n'existe point; nous ne savons pas, sous ce rapport, s'il y a perte.

Où donc est la pensée de cet acte? il est permis de la chercher. S'il n'y avait pas de mot dans cette énigme ministérielle, quel nom faudrait-il donner au pouvoir!

Mais les vieux politiques du conseil auront sans doute pris cette inexplicable résolution dans toute la candeur de leur innocence. Le pouvoir qui les a fait ministres est si jeune! il joue avec les monuments, ce sont des hochets! Presque tous les enfants obéissent à je ne sais quel vague instinct qui les porte à détruire: offrez-leur un jouet, ils en veulent pénétrer le secret. Est-ce curiosité? est-ce besoin d'essayer leurs forces? La mère la plus sagace n'y comprend rien. Aujourd'hui, le pouvoir engendré par cette Chambre, qui tua une monarchie pour accoucher d'un roi, va bientôt avoir deux ans, il bégaye le gouvernement, et ses doigts débiles veulent déjà tout briser. Hier, la voix du chantre des *Martyrs* lui a arraché des mains Saint-Germain-l'Auxerrois; aussitôt, il a saisi la chapelle expiatoire.

Abandonné par sa mère gigantesque, cette Liberté qu'il a mordue au sein, puis mis en sevrage chez les doctrinaires, l'enfant y est devenu d'une turbulence incroyable; quoiqu'il trébuche à chaque pas, il voudrait à toute force renverser quelque chose pour faire acte de pouvoir; mais demandez-lui pourquoi, deux ans après la révolution de Juillet, il s'attaque au cénotaphe du duc de Berry. Il vous regardera d'un air hébété, sans vouloir répondre; comme les enfants taquins par caractère.

Laissons la plaisanterie, il s'agit de toute la poësie des douleurs et de la religion qui survit à toutes les autres, la religion des cœurs et des larmes!

Le quartier Richelieu a-t-il demandé d'être délivré du monument pour cause d'insalubrité? Quelle voix s'est élevée contre cette chapelle? Quelle pétition a réclamé sa ruine?... La ville de Paris veut-elle y faire un marché?... *La Tribune, le Mouvement,* un journal républicain quelconque ont-ils écrit un seul article sur l'inconvenance de ces colonnes expiatoires?

Devant quelle opinion tremblez-vous?...

Pourquoi n'avoir pas continué le monument pour y élever un autel où des prêtres eussent prié Dieu de pardonner l'assassin. Louvel eût protégé le duc de Berry; il eût dit : « Grâce pour le monument!... » comme le prince a dit : « Grâce pour l'homme!... »

Mais je cherche en vain à quel principe le ministère obéit en abolissant cette chapelle? les fleurs de lys n'y étaient pas encore? Elle était assez grande pour qu'on pût en faire un magasin à fourrage. Enfin, le peuple, qui respecta le génie, l'avait respectée pendant ses trois jours de colère.

Peut-être ont-ils eu peur d'être accusés d'une pensée légitimiste en laissant sur les murs un chaume conservateur, ils auront vu le triomphe des henriquinquistes dans les pierres d'attente!...

Les détruisez-vous pour reconnaître la grande tache que le sang royal a faite sur le sol, et, comme Macbeth, la voulez-vous essuyer? Avez-vous trouvé de l'inconvenance à demander aux Chambres de l'argent pour achever le monument? il fallait l'abandonner aux intempéries de l'air, vous garder d'y toucher, l'oublier!... Personne n'y songeait; et, aujourd'hui vous l'avez érigé en reproche.

Ecoutez! le terrain coûte déjà dix ou douze millions à la France; mais il a rapporté les énormes bénéfices de la révolution de juillet. Les barricades seraient tombées devant le duc de Berry vivant, car il eût tendu la main droite au peuple, et, de l'autre eût peut-être biffé l'article 14 de la Charte, en criant : « Camarades, entendons-nous! »

Que d'ingratitude dans le premier coup de pioche qui sera donné par les maçons à ces colonnes! elles ont failli devenir les titres successifs d'une incontestable légitimité.

Quelle faute dans la pensée de démolir un monument qui consacre la sainteté de toutes les espèces de familles royales!

Si vous êtes conséquents, je vous recommande de ne pas oublier la chapelle du duc d'Enghien à Vincennes...

Détruisez tout, laissez la place où fut l'Opéra, toute nue comme est l'Opéra, mais dressez une pyramide et inscrivez dessus :

Aux nations sans cœur, il faut des lois athées.

Et ne pleurons plus le 21 janvier.

Mais ne mettez point de grands hommes au Panthéon. Si le peuple ne doit pas prendre le deuil aux jours des immenses forfaits, il doit ignorer la gloire des triomphes. Il y a, je l'avoue, quelque majesté dans ce système!... Vous chassez Dieu de votre jurisprudence et du milieu de votre société, vous consacrez l'insensibilité du peuple; ce sera je ne sais quel épouvantable avénement du matérialisme dans les lois!...

Mais ce projet serait-il, par hasard, une flatterie?... La destruction du monument accuse au moins quelque indifférence pour le crime commis par Louvel. Il y a de la hardiesse à courtiser ce quasi-régicide?

Une dernière question? Mettrez-vous la démolition à l'enchère? qui achètera les pierres?... Si par hasard l'homme qui a si logiquement voté par un coup de poignard la mort de la branche aînée, avait laissé quelque complice inconnu, quelque scélérat obscur, mais riche, qui eût l'audace de se bâtir une maison avec les ruines de cette chapelle, de se loger dans son crime, de rire à la face d'une nation qui n'a pas assez de larmes dans les yeux pour pleurer la mort de ses rois, quel bill d'indemnité pour les tueurs de prince! quelle prime offerte à la république!...

Par grâce, jetez-nous quelques raisons dans votre *Moniteur!*... Expliquez-nous un acte inexplicable!... On vous donne tant de trésors, qu'il se rencontrera bien des gens pour vous livrer à bon marché. — Savez-vous que, quand un malheureux succombe dans les champs, les villageois lui élèvent une croix sur laquelle ils gravent son nom, une croix que tout le monde respecte; vous n'avez donc pas vu sur les routes quelques-uns de ces monuments champêtres?... Vous ne voulez donc pas que le parent de votre roi ait une croix digne de lui à l'endroit où il est tombé dans son village?...

Je préfère la canonisation de Jacques Clément par la Ligue à la destruction de la chapelle expiatoire : la franchise est pour nos aïeux.

Vous nous direz peut-être que la Restauration a tenté de démolir tous les monuments que Napoléon s'était dépêché de bâtir; mais Louis XVIII trouva la statue de la colonne renversée par le peuple, il en respecta les aigles; et, s'il voulut effacer Bonaparte sur le Louvre, c'est que le Louvre est un palais tout Bourbon. Enfin, si Bonaparte était de la famille des rois, il n'était pas de la branche aînée des Bourbons.

Montrez-vous généreux; vous n'avez pas agi sans motif. Dites-nous votre secret. Est-ce un coup d'État? est-ce une concession? est-ce une spéculation? est-ce un sacrifice? est-ce une économie? Avez-vous peur de voir des mains suppliantes levées au ciel?... En seriez-vous venu à une telle peur, que vous trembleriez devant la prière?

Enfin, au nom de quelle loi détruisez-vous ce monument? Si la belle coutume en vertu de laquelle les rois posent la première pierre des monuments avait pour correspondante une coutume qui obligeât quelque homme du pouvoir à démolir la première pierre d'un monument condamné; afin de conserver les antiquités nationales, la destruction de cette chapelle serait impossible!...

N'y pensons donc plus!...

De Balzac.

[*Le Rénovateur*, 31 mars 1832.]

TERME D'AVRIL*

CHANGEMENTS DE DOMICILES.

Quelqu'un................	Rue de la Monnaie.
Son fils..................	Rue des Poules.
Certaine demoiselle.......	Rue de Madame.
Le ministre des finances...	Rue du Vide-Gousset.
Le ministre de l'instruction publique..............	Rue Sainte-Anne.
Le ministre de la guerre..	Rue de la Paix.
Le ministre des travaux publics	Rue de l'Égout.
Le ministre de l'intérieur.	Place de la Bourse.
Le ministre des affaires étrangères............	Rue des Anglais.
Le ministre de la justice..	Rue du Hasard.
Le ministre de la marine..	Passage de l'Ancre.
M. de Talleyrand.........	Rue Clopin.
M. d'Harcourt............	Rue du Paon.
M. Lobau.................	Rue de la Pompe.
M. Lameth................	Rue des Bons-Hommes.
M. Guizot................	Boulevart de Gand.
M. Madier-Montjau........	Barrière du Télégraphe.
M. Thiers.................	Rue des Marmousets.
M. Jaubert................	Rue des Babillards.
M. Dupin aîné............	Rue Saint-Sauveur.
M. de Schonen............	Halle aux cuirs.
M. Vigier.................	Rue de Seine.
M. Persil.................	Rue de l'Oseille.
M. Ganneron	Rue des Trois-Chandelles.
M. Michaud, *de l'Académie française*...................	Rue des Pélerins
Les sergents de ville......	Rue des Boucheries.
La garde municipale......	Rue des Mauvais-Garçons.
Le coq gaulois...........	Rue Chapon.

La légitimité.............	Rue du Cherche-Midi.
Le juste-milieu............	Rue de la Bourbe.
La République............	Rue Projetée.
La Liberté................	Rue aux Fers.
Les patriotes.............	Rue des Martyrs.
Julie Fanfernaut..........	Rue de la Vierge.
La femme libre...........	Rue de la Lune.
Le père Enfantin.........	Cour des Miracles.
La baronne de F*........	Rue de la Corderie.
La Gazette de France....	Rue de la Femme-sans-tête.
La Quotidienne...........	Rue de l'Ouest.
Le Constitutionnel.......	Rue Jean-Pain-Mollet.
La Tribune...............	Rue Simon-le-Franc.
La Caricature............	Rue des Frondeurs.

Henri B...

[*La Caricature*, 19 avril 1832.]

FACÉTIES CHOLÉRIQUES*.



Un pauvre ouvrier sans ouvrage, malade de trop d'appétit, et ne sachant comment conjurer cet autre genre de fléau, résolut d'exploiter le choléra-morbus à son profit. En effet, le voilà qui se précipite, grelottant de froid, feignant la colique, dans le premier hôpital venu. D'abord son appétit est alimenté ici avec une douche, là avec des frictions ou des sangsues; mais le gaillard a le tempérament solide, ses promptes protestations de mieux-être consolident l'essai d'un système par l'apparence d'une cure, et la côtelette de la convalescence vient bientôt réaliser ses calculs économiques. C'est ainsi que pendant un mois, il a vécu aux frais de la Faculté, a eu sept fois le choléra-morbus, et a terminé fort agréablement son cours d'épidémie en allant ensuite prendre le punch dans les salles du docteur Magendie*.

Parmi tous les remèdes destinés à combattre les mauvais procédés du choléra, depuis les ceintures jusqu'aux tire-bottes préservatifs, on doit assigner un rang distingué à celui qui est distribué *gratis* dans un des quartiers de Paris, tant à cause de la modicité du prix que des heureux résultats qu'on en raconte. Soumis à la décomposition, ce fameux spécifique s'est trouvé être composé d'eau et

d'acide sulfurique, en quantité assez innocente pour ne produire aucun effet. Et cependant, la foule assiége journellement la porte du distributeur de l'eau gratuite; ce qui ferait supposer que cet homme supérieur savait créer à bon compte deux remèdes puissants contre la contagion : la foi et l'eau claire.

Avec la rapidité qui préside à l'énumération quotidienne des victimes du choléra, rien de si commun aujourd'hui que les réclamations de personnages décédés la veille, et qui requièrent, au besoin, pour la publicité de leur existence, l'article premier du code de l'humanité en faveur de leurs familles, livrées peut-être déjà à toutes les hypothèses de la succession, à toutes les angoisses du testament.

Défense à qui que ce soit de se laisser mourir, par le temps qui court, sous peine d'encourir le soupçon d'être cholérique. Une femme, âgée de cent soixante ans, meurt dans la petite ville de Villé; on s'obstine à voir là le premier et unique cas de l'épidémie à la mode; que cette mode n'eût pas existé, et la vieille ne mourait jamais. — Une femme, étendue sur son lit, était gisante sous les atteintes du choléra, lorsque, en sortant de son assoupissement, elle voit un croque-mort penché sur elle et occupé à prendre la mesure de son corps. La révolution produite par cette vision funéraire occasionna chez la malade une crise qui la sauva; et le croque-mort, qui s'était trompé de porte, se retira en homme fort étonné d'avoir rendu la vie à quelqu'un.

Le choléra-morbus, dans son excursion en France, aura dû être flatté d'une chose : c'est de la haute importance que lui a accordée l'industrie parisienne, en transformant en autant d'anti-cholériques tous les objets de fabrication, n'importe le genre de leur nature. C'est ainsi qu'un apothicaire, propriétaire d'un baume depuis long-temps en réputation contre les engelures, publia, dès l'arrivée du fléau, un prospectus qui étendait les vertus de ce baume jusqu'au choléra! C'est aussi, probablement, la même raison qui suggéra à un marchand de tabac cette élégante rime écrite sur les carreaux de sa boutique :

Fumez et prenez une prise,
Le choléra sur vous n'aura jamais de prise.

Henri B...

[*La Caricature*, 26 avril 1832.]

LA VIE D'UNE FEMME*.

Les évènements contemporains emportent si rapidement les hommes, qu'il est difficile à un écrivain, fût-il d'une haute portée, de pouvoir oublier l'ardente chaleur des passions politiques au milieu desquelles vivent toutes les consciences, et de se placer pendant un moment dans l'avenir, pour y admirer une figure historique sous son jour vrai; pour se la peindre à lui même, telle que la postérité voudra la voir.

Au temps présent, nous marchons entre deux écueils également funestes : l'accusation et l'apologie ; deux mots également cruels, parce qu'ils trompent amis et ennemis ; sans produire aucun bien, sans calmer aucune irritation. J'étais bien accoutumé depuis long-temps à voir les hommes passer devant de beaux monuments noircis dont les artistes admiraient seuls les sculptures délicates, qui, plus tard, à la voix du génie, devaient être restaurés, quand un homme de talent les aurait illustrés, disant comme ce militaire naïvement émerveillé d'*Athalie :* «Mais ceci est un chef-d'œuvre ! »

J'avoue que j'ai été plus surpris d'apercevoir une grande puissance méconnue et sans flatteurs..., une royauté sans courtisans. Il est vrai que ceux d'entre les hommes auxquels il reste des sympathies pour la majesté des larmes, pour la royauté des douleurs, ne la flattent pas quand elle marche entourée de souverains prestiges ; ils la comprennent, se taisent, et l'admirent. Puis, plus tard, si la noble figure est descendue de l'autel ou du trône, et gît abandonnée, ils tâchent à la sauver, mais ils se taisent encore, il est difficile d'être éloquent les yeux pleins de larmes et les sanglots à la bouche ; enfin, qui pourrait, parmi les femmes, seules juges de ces douleurs, parce qu'elles seules en possèdent tous les secrets, car toutes ont régné, laquelle donc oserait nous dire ce qui est le plus cruel pour une âme grande : ou la compassion pour une reine triomphante, ou la pitié pour une reine déchue ?... Et cependant pour l'honneur d'un pays, il faut que, çà et là, quelques hommes se dévouent à la tâche presque impossible de dire certaines choses, de protester, au nom des cœurs pieusement silencieux, contre l'injustice et l'ingratitude générales, quoique certains de ne plaire à personne. Mais ne fut-ce pas à la nuit que jadis s'enterrèrent à Mégare les os des proscrits ?...

Ici, le devoir est plus difficile, car il ne s'agit point d'ensevelir un banni, mais de soulever les crêpes dans lesquels une femme s'est ensevelie vivante, gardant avec fierté ses misères, comme un innocent conduit à l'échafaud ; mais quelles mains seront assez délicates et assez hardies pour toucher à ce voile ? quel cœur assez tendre pour n'offenser ni le présent ni le passé ?... Le chantre de *René* seul le pourra peut-être un jour : car il y a plus de religion, plus de poësie imprimée sur cette image que sur toute autre de ce siècle ; car à ce génie seul appartiennent les poësies de la religion ; il a depuis long-temps étendu la main sur ce vaste champ, en disant : « Il est à moi, j'y suis né, j'y mourrai ! »

Si, désireux de mettre dans les nuages maintenant gris du beau pays de France un parfum qui aille répandre au cœur d'une femme, non plus une joie impossible, mais une satisfaction douce à laquelle toute femme est sensible en apprenant que les yeux se mouillent dans la prière en récitant son nom, qu'elle est, dans certains sanctuaires, plutôt admirée que plainte, et plus souvent idéalisée que flétrie aux yeux de quelques poëtes ; si donc j'ai tâché d'entreprendre cette œuvre pieuse, c'est que je n'avais besoin ni de révéler le malheur ceint de pierreries, ni de flatter les splendeurs de l'infortune ; c'est que je ne toucherai ni aux voiles du deuil, ni à ce cœur de femme auquel Dieu seul peut envoyer des consolations, et qu'il m'a suffi d'être historien pour être poëte, et pour montrer la grandeur inconnue d'une âme d'homme dans une femme noblement silencieuse, parce qu'elle a, semblable à Napoléon cloué sur les rochers, compris la seul majesté des rois tombés.

Tous les jours, au sein de la famille, nous avons à nous attendrir sur quelqu'une de ces infortunes dramatiques au récit desquelles les cœurs battent. Or, qui d'entre nous ne serait saisi d'un sentiment religieux à la voix d'un ami, nous racontant ainsi la vie d'une femme, fût-elle la femme du peuple, et habituée aux misères? car, pour certaines personnes qui regardent à l'âme et non aux choses extérieures, les sentiments se retrouvent également puissants, quelles que soient leurs formes.

Une femme donc est née au milieu d'une famille heureuse, et, dès l'enfance, a passé de la joie à la douleur. Comme Catherine de Médicis, qui fut, à douze ans, livrée à la fureur des factions, et que menaça le plus cruel outrage, elle se vit emprisonnée au moment où les grâces de la femme allaient se développer; et, chaque jour, loin d'être un jour de soleil qui la fit épanouir au bonheur, chaque jour lui creusa les yeux, lui donna des rides au front. Elle vit périr son père et sa mère d'une mort affreuse; elle entendit les accents plaintifs d'un frère aussi jeune qu'elle, et sa dernière parente, prisonnière comme elle, lui dit, à elle jeune et belle, à elle douée de toutes les pudeurs des jeunes filles: « Adieu, mon enfant! demain, je vais à l'échafaud où allèrent nos parents, où vont tous nos amis; mais, pour toi, le malheur est de n'y point aller. Peut-être, de même que les filles souveraines sont vendues d'avance aux intérêts des rois, peut-être seras-tu vendue aux intérêts des peuples, et peut-être voudra-t-on te fiancer au plus grand, au plus petit de nos meurtriers... Adieu!... Je prierai là-haut que Dieu veille sur ta destinée... »

Et la jeune fille, à l'âge de quinze ans, resta seule dans un cachot, trois fois orpheline, et livrée à toutes les douleurs humaines, et ces douleurs pâlissaient devant la plus horrible angoisse dont une jeune fille humble, modeste, sans fortune, dont la plus faible des ouvrières eût été accablée; devant cette angoisse qui fait blanchir les cheveux des femmes et leur donne le courage d'accomplir le seul suicide que, dans sa clémence, Dieu puisse excuser, le suicide des vierges!...

Deux ans, trois ans s'écoulent; enfin, un jour arrive; elle est rendue à la liberté, après avoir été prisonnière pendant toute la saison où les jeunes filles ont le plus besoin d'air, de soleil, de printemps, de joie, de verdure, de courses parmi les fleurs; mais ce jour est pour elle un jour de deuil: elle n'a plus de patrie, et tout un peuple la rejette au loin dans l'exil! lui ferme les portes de la patrie, de la seule contrée où la femme est une religion, où toutes elles sont adorées... Elle marche, elle va, elle est inhabile à l'exil; ses mains, élevées vers le ciel seulement, ne savent point encore supplier, même des rois. Elle est fière et jeune, belle de ses larmes, belle de sa jeunesse perdue; image de poësie, elle va, elle marche, elle comprend, à cet âge où tout est insouciance, le rôle de femme le plus sublime de la poësie antique, après le rôle divin de notre mère à tous; elle s'élève jusqu'à Antigone. Toujours errante, toujours inoffensive, elle se voue au culte de la religion terrestre que le sort lui a fait; elle épouse les douleurs, elle se fait la sœur de charité des rois; et devient tout-à-coup sœur, femme et mère, en se consacrant au chef de sa famille proscrit, et accompagne un vieillard sans espérance, dont elle partage les maux.

Ici, tout est vrai, tout est horrible; mais Dieu réservait à cette femme quelque chose de plus horrible encore, et, sans doute, il savait quel cœur ferme et religieux il avait façonné de ses mains, et quelle force il lui avait donnée!

En un jour, il lui jette tous les malheurs de la prospérité. Tout-à-coup, le tonnerre fend l'atmosphère noire au sein de laquelle elle vivait, et le ciel se montra radieux ; et tout un peuple paré de fleurs s'élance, frémit à sa rencontre, la salue comme le catholicisme salue la résurrection du Sauveur.

Elle revient dans le palais de ses pères, elle l'habite, elle y pleure, mais en secret!...

Elle passe, pour ne point offenser tout un peuple, sur la place inondée du sang paternel, et, toujours injuste, la multitude lui demande de sourire...

Quelques écrivains lui reprochent sa douleur, même silencieuse, comme impolitique. — Fouché veut qu'elle rie, quand, dans la vie privée, tout le monde condamne la femme assez insensible pour oublier une tombe... Et, quand toutes les femmes tressailleraient de savoir la maréchale Ney obligée de traverser l'allée de l'Observatoire, où le brave des braves tomba malheureux, nulle n'admire une résignation condamnée aux pierreries et à l'éclat du diadème.

N'y avait-il donc plus, dans cet heureux pays, de femme contrainte à dérober ses pleurs à un époux ombrageux, de mère obligée de taire ses craintes devant un enfant mourant?... Personne ne pouvait-il donc plus comprendre tout ce qu'il faut de force à la femme pour voiler sa douleur? N'y avait-il plus de femmes légères habituées aux terreurs de la dissimulation, qui, dans cette femme, honorassent toutes les poësies du dévouement? Oh! il y en a eu, croyons-le, au nom de la patrie! Et cependant, le peuple qui jadis lui avait ravi les joies de la femme, les lui demandait avec tyrannie, il la voulait insouciante et gaie, tandis que, si elle l'eût été, il aurait jeté un cri d'horreur, c'eût été la honte d'un beau pays!...

Enfin, habituée dès son enfance à craindre, elle cachait et ses alarmes et ses pleurs. Une seconde fois, elle retourne en exil! mais, cette fois, avec le courage que nous admirons même chez un bourgeois perdant sa fortune, elle se souvient du sang de son aïeule, elle prend les armes et demande à un peuple belliqueux les applaudissements qu'il donne aux ennemis courageux ; elle comprend que la guerre civile est plus honorable que la guerre étrangère. Mais que pouvait-elle contre l'Europe entière la secourant contre son gré?... Enfin, saluée une première fois par tout un pays enthousiaste, par des fleurs, elle rentre encore dans le palais, au milieu du silence dont elle seule comprenait toute la portée.

Dans sa vie, une joie, une seule, lui fut apportée, comme, dans le désert, Agar vit un ange lui révéler le puits caché par les sables... Un jour, elle vit tout un peuple émerveillé d'un triomphe oublié s'en réjouir, et, alors, elle eut le bonheur, si rare pour une femme, de voir tous ses sentiments flattés et résumés dans la gloire de l'homme auquel elle appartenait.

Sept ans après, elle est encore bannie, elle est dans l'exil, elle souffre, elle est femme ; elle doit être en dehors des fautes politiques : du moins, telle est la loi que le Code a faite pour les femmes en France ; et, tandis qu'elle donnait de salutaires conseils, le pays entier la rendait solidaire de ses malheurs. Elle a été l'Antigone chrétienne, elle aura de plus les chagrins de la prophétesse méconnue. Et elle a une âme d'homme! Elle accepte tout, se retrouve plus grande pour de plus grands malheurs, et, sans que le pays le plus médisant puisse lui reprocher une seule parole de haine, elle suit sa famille trois fois

exilée, gardant le secret de ses peines, et, pour sa gloire, elle retourne sur la terre étrangère; *pauvre,* elle qui pouvait prévoir la pauvreté et thésauriser pour l'exil!

Telles sont les douleurs que l'Europe et le monde connaissent. Maintenant, juillet lui en a imposé d'autres qui sont un secret entre le Dieu des chrétiens et cette femme, le plus immense type de malheur que le ciel ait fait pour notre enseignement!...

Mais les femmes qui participent à ses douleurs nouvelles frissonneraient à la pensée d'en trahir une seule: l'âme a sa pudeur; et, si un homme les devinait, il penserait que la plus grande somme de courage n'appartient pas à notre sexe orgueilleux.

Quoi que nous fassions, il se rencontrera des historiens qui diront le nom de cette femme; ils la feront poëtique, parce qu'elle est sublime; et, si les poëtes du temps présent lui manquent, l'avenir la grandira.

De Balzac.

[*Le Rénovateur,* 19 mai 1832.]

LE REFUS*.

SCÈNE DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

En 1589, et dans les premiers jours du mois d'août, quelques hommes se dirigeaient de la ville vers le château de Fontenay, en Poitou.

A les voir, vous eussiez dit de bons bourgeois, des commerçants ou des avocats faisant leur promenade habituelle et en train de causer sur les intérêts de la localité, sur les minces aventures de la ville dont ils étaient les principaux habitants, bagatelles qui souvent deviennent de grandes affaires. Mais la guerre civile enflammait alors la France, et il n'était pas permis de croire que sept à huit hommes pussent être assemblés sans qu'ils parlassent des grands évènements récemment arrivés, et qui, en France, changeaient totalement la face des choses. Aussi ce n'étaient ni des bourgeois, ni des gens de peu, mais de dignes conspirateurs, des gens de parti, qualité qui relève même un simple garde-chasse, le grandit, l'ennoblit, quand il combat pour la bonne cause; car le dévouement est la noblesse même; et, jadis, la noblesse était en quelque sorte le dévouement armé.

Cependant, aucune face noble ne se dessinait sous les chapeaux à bords rabattus ou sur les larges fraises de ces bourgeois. Le tableau de l'entrée de Henri IV à Paris, cette vaste composition de Gérard, a trop popularisé le costume de cette époque pour qu'il soit permis à un auteur de le décrire et à un Français de l'ignorer. Donc, les personnes qui allaient matinalement au

château ressemblaient toutes assez à ce ligueur désappointé que le peintre a vêtu de brun et mis dans la partie obscure de sa belle toile : c'étaient des figures communes, mais empreintes cependant d'une certaine énergie.

— Eh! bien, messieurs, nous allons faire un roi ce matin!... dit un gros homme en rejoignant le groupe des promeneurs qui allaient assez lentement, sans doute pour l'attendre; car, à plusieurs reprises ils s'étaient retournés vers la ville, comme pour voir si le retardataire venait.

— Oui! répondit un avocat à la face patibulaire, s'il veut accepter nos conditions...

— Là! là, maître Copin!... dit le gros homme, quand il s'agit de la couronne de France, un homme n'y regarde pas de si près, d'abord...

— D'abord!... Ah! vous dites mieux que vous ne saviez dire, reprit un bourgeois. Oui, d'abord, il promettra monts et merveilles; mais, une fois



assis sur le trône, le roi ne se souviendra peut-être plus des promesses du cardinal!...

Pour bien faire comprendre à tout le monde la valeur de cette scène, il faut dire que, six jours auparavant, le roi Henri III, chassé par les barricades parisiennes, était mort à Saint-Cloud. En lui finissait la branche des Valois. Or, un prince de sang royal, assez maltraité par le roi défunt ou par sa mère Catherine de Médicis, se trouvait au château de Fontenay, où naguère il avait été transféré...

En haine de Henri IV, auquel appartenait de droit la couronne de France, les ligueurs, et M. de Mayenne, le commandant de toutes leurs forces, avaient aussitôt dépêché, vers le prince détenu dans le château, trois ou quatre députés des plus habiles, pour lui mander la mort de son persécuteur et lui offrir le trône.

Ces envoyés avaient fait diligence, et, comme, dans ces premiers moments, il était fort douteux de savoir à qui serait la France, le chef de l'ambassade bourgeoise, un avocat nommé Copin, et le gros curé de Saint-Jacques-la-Boucherie, ligueur fanatique, obtinrent facilement du gouverneur la permission de voir le prince, et se firent accompagner des principaux ligueurs de la petite ville, pour enlever de vive force le cardinal de Bourbon, s'il consentait à devenir le roi de la Ligue.

En ce moment, ignorant ses hautes destinées, le prisonnier, levé depuis peu, se trouvait dans une salle basse où, suivant l'habitude des personnes de distinction captives, il s'était créé quelques-uns de ces divertissements qui charment les ennuis de la solitude et concentrent la vie sur les choses, au lieu de la répandre dans un grand cercle d'hommes et d'évènements.

Le cardinal de Bourbon était un vieillard de haute taille, mais légèrement voûté. Il arrivait à cet âge où, lorsque la vie a été fortement agitée, les réflexions la dépouillent de soins, et l'exemptent de passions. Vêtu de sa longue soutane violette et la tête à peine couverte d'une petite calotte rouge qui se pliait en quatre, il était facile de voir, à la pâleur de sa figure blanche, à ses cheveux gris, clair-semés sur son front et assez abondants sur la nuque, les symptômes d'une maladie prochaine.

Le vieillard tenait à la main un *pichet* d'étain, espèce de broc d'un usage immémorial dans l'ouest de la France, et se dirigeait du fond de l'appartement vers les hautes croisées de la salle immense qui formait une espèce de galerie. Le jour tombant du haut de ces longues fenêtres éclairait une multitude de fleurs, les délices du prince, qui vint les arroser soigneusement en les regardant, en vérifiant leurs progrès, souriant à celles dont les calices s'ouvraient et le saluaient de leurs jeunes parfums... Au milieu de ce joli parterre était un grand fauteuil de bois, une table et des livres.

Le prince ayant reconnu son petit empire, allait s'asseoir, quand il entendit le bruit de pas précipités, les voix confuses de plusieurs personnes et le cliquetis des épées. Or, comme, à plusieurs fois, une pensée de défiance lui avait fait craindre d'être assassiné, le vieux cardinal, frappé de nouveau par ce soupçon, se mit à genoux sur son prie-dieu. Les sept députés qui se croyaient les organes de la France, et qui représentaient tout au plus le plus turbulent des partis et la plus médiocre de toutes les factions, la Ligue, se dessinèrent au fond de la galerie, et, lorsque le prince eut jeté les yeux sur ce groupe, il reconnut facilement à l'attitude de ces bourgeois leurs intentions pacifiques. Tous vinrent tête nue, humbles et respectueux en apparence, jusqu'au bord du tapis sur lequel était la haute chaire, le prie-Dieu, la table du cardinal, et aussi ses plus belles fleurs.

— Que voulez-vous, messieurs? leur dit Charles de Bourbon.

— Nous venons au nom de la France, saluer le roi...

— Tous mes parents sont morts?... dit le cardinal en laissant échapper un geste d'effroi.

— Non, sire. Mais Henri III, le tyran, a été tué par un bon catholique, par un saint qui s'est voué au martyre pour gagner le ciel en nous délivrant de l'hérétique.

— Le roi est mort assassiné?... dit le prince.

Il éleva les yeux vers la voûte, comme pour implorer la miséricorde divine, et ajouta, mais à voix basse :

— Que Dieu lui soit en aide!...

Il n'y avait dans cette phrase ni le sentiment d'une vengeance hypocrite, ni une joie cachée; c'était le vœu d'un bon et religieux vieillard.

— Nous n'en ferons rien! dit tout bas un drapier, l'un des quarteniers de Paris, à l'avocat Copin.

— Messieurs, reprit le cardinal, et qui donc vous envoie vers moi?

— L'intérêt de la France, sire, répondit l'avocat, et nous vous apportons la couronne...

— Elle appartient à Henri de Navarre, dit simplement le loyal gentilhomme.

— Elle est à vous, monseigneur, reprit l'avocat; les conseillers du Parlement, en qui réside l'autorité, l'ont ainsi résolu.

— Messieurs, l'héritage des rois de France se règle par des lois plus hautes que celles dues à l'autorité changeante de quelques gens de justice... Il n'est pas en leur pouvoir de faire que j'aie droit de dépouiller Henri de Navarre. Vous avez un roi... c'est mon neveu.

— La couronne de France ne doit pas être sur le chef d'un hérétique.

— Assez, messieurs!... reprit impérieusement le vieux prisonnier; il y a déjà eu du nom de Bourbon un traître à son roi, il ne doit pas s'en rencontrer deux... Encore, le connétable n'eût pas trahi François Ier malheureux!... Il y a quelque courage à braver un roi puissant; mais mon beau neveu Henri aura fort à faire avec vous avant de dormir tranquille dans son Louvre...

— Le Louvre, la France, tout est à vous, sire... Dites un mot, et vous serez roi de France...

— Je ne serais pas roi de France, et je ne serais plus digne du beau nom de gentilhomme. Messieurs, écoutez-moi... Vous voulez faire de moi un fantôme, gouverner en mon nom, me donner à signer les articles de votre union... Corbleu! vous seriez les chefs, et je serais votre esclave?... M. de Mayenne, ce connétable bourgeois, serait mon maître?... Non, non, messieurs, ce ne sont pas douze ligueurs, ni douze conseillers qui puissent se dire les représentants de la noblesse et du tiers et bâtir un trône solide; la coutume royale est hors de l'atteinte des hommes : vous pouvez chasser, vous pouvez tuer vos rois, vous n'anéantirez pas la royauté. Elle est, comme Dieu, une chose placée au-dessus de nos mains... J'ai eu le temps de voir cela dans la Bible depuis mon emprisonnement. — D'ailleurs, reprit le vieillard en tournant les yeux sur les députés d'un air plein d'ironie, où sont mes trésors, mes défenseurs? Quels seront mes pairs, mes grands vassaux?

— Sire, vous aurez mieux que des vassaux, mieux que des pairs, mieux que des trésors!... s'écria le gros curé : vous aurez à vous le cœur de tous les citoyens...

— Oui, messieurs, et les *ci-toy-ens* me feront une belle cour, bien noble, bien généreuse! .. Mes gentilshommes seront sans doute MM. Louchard, Leclercq, Broussel, le banquier Zamet; M. Bayet... Mon chancelier sera peut-être l'avocat Étienne Pasquier; vos quarteniers deviendront de hauts et puissants seigneurs... Ceci me semble très-royal!... Trêve de plaisanteries... J'ai meilleure compagnie dans ce château... J'y suis seul avec ces fleurs... — Encore une fois, non, messieurs, Charles de Bourbon ne veut pas être le roi des *manants*, le roi de cette Ligue qui se glorifie de l'assassinat des princes. Vous voulez déranger l'ordre de la succession pour arriver au renversement du Trône... M. de Mayenne pense qu'il abattra plus facilement un roi sans droit que le véritable héritier du trône.

— Sire, dit l'avocat, vous ne connaissez pas l'étendue de vos droits, et je vous supplie de jeter les yeux sur cet écrit.

Copin présenta soudain au cardinal le libelle fraîchement composé par les ligueurs ayant pour titre : *Sommaire des raisons qui ont mu les Français à reconnaître Charles X.*

— Les Français!... s'écria le cardinal. Messieurs, la reine Catherine avait raison! Vous voulez être les maîtres... Là où il y a un vrai roi, il ne doit se trouver que des sujets.

— Le lâche! dit le curé.

— Cela est vrai, Monsieur Aubry... Je n'ai pas la force d'accepter l'héritage que veut me faire un régicide. La nature veut que tous les rois acceptent une couronne enveloppée de deuil, mais une couronne ensanglantée..., nenni! En voilà plus qu'il n'est besoin, messieurs!... — Délivrez-moi de votre présence, je n'ai pas de vocation pour le martyre.

— Monseigneur, dit l'avocat, vous ne voulez donc pas sauver la France des malheurs qui l'attendent?

Les députés se retirèrent lentement, surpris d'être reçus aussi durement et de trouver tout l'orgueil de la royauté chez un homme qui refusait le trône. Ils avaient compté sur l'ambition du prêtre, et rencontraient la probité du gentilhomme; au lieu de l'effroyable avarice des collatéraux, la générosité d'un prince digne du sang royal.

— Maître Copin!... dit le cardinal à l'avocat.

L'avocat revint près du cardinal.

— Étienne Pasquier doit être en secret pour mon neveu de Navarre; il comprend l'affaire mieux que vous.

— Je serai toujours pour le peuple, répondit l'avocat.

— C'est un client bien difficile à conduire; s'il ne vous pend pas, je vous conseille de retourner à mon neveu...

Ayant dit, le vieux cardinal chercha du papier, et, sans s'inquiéter du départ des députés de la sainte union, il écrivit cette lettre célèbre adressée à Henri IV et par laquelle il le reconnaît pour son roi légitime, en lui offrant noblement de rester en prison, et de faire le sacrifice de sa liberté pour *le plus grand avantage de la Royauté.*

Six mois après cette scène, le cardinal de Bourbon mourut de la gravelle le jour où il reçut de Henri IV une lettre pleine de reconnaissance que malheureusement l'histoire ne nous a pas conservée. La lettre du Béarnais devait être belle, celle de Charles de Bourbon est sublime de bonhomie.

Si les hommes de génie ne peuvent s'immortaliser que par l'abondance de leurs pensées, les gens médiocres placés au-dessus des hommes ont aussi la chance de devenir célèbres par l'entente du juste et du vrai. Un mot a suffi à d'Orthès, quand il a fallu des poëmes entiers à Dante et à Byron. Mais l'intelligence du beau, qui, dans l'agonie des sociétés, devrait, comme le soleil à son coucher, éclairer encore les hauts lieux lorsque tout est sombre, les a désertés de nos jours. Signe fatal pour les nations...

De Balzac.

[*Le Saphir*, 1832.]

ESSAI SUR LA SITUATION
DU
PARTI ROYALISTE*.

La prestation d'un serment auquel se sont soumis les évêques et le clergé de France ayant été cause de plusieurs dissentiments entre les royalistes, il a paru convenable au *Rénovateur* de traiter une question à laquelle la convocation de quelques colléges électoraux donne de l'importance et de l'actualité. Il était difficile d'examiner consciencieusement un point litigieux qui embrasse l'avenir et le présent du parti royaliste, sans en expliquer la situation actuelle : il le fallait pour les diverses nuances d'opinion, et peut-être aussi pour les adversaires de cette cause.

Chargé de ce travail par mes amis, j'y ai trouvé matière à de longues études, et, tout pressé que je fusse par le temps, cette espèce de rapport est sorti des bornes imposées à un article.

Il a été nécessaire de résumer le passé pour expliquer, pour justifier le présent, et l'ordre voulu en toute chose a introduit deux divisions dans ce travail. La première partie contient un résumé historique destiné à éclairer les royalistes sur les modifications apportées par le temps dans leurs intérêts matériels et dans les principes qu'ils défendent; la seconde renferme les réflexions que nous a suggérées leur conduite dans le temps présent. Nous n'avons ni la prétention ni le vouloir d'indiquer une marche à notre parti; mais il nous a semblé très-urgent et dans les conditions de notre entreprise d'examiner si les moyens employés par les royalistes vont bien directement au but qu'ils se proposent d'atteindre.

I

DES PARTIS EN FRANCE.

Le mot *parti* compte à peine quatre cents ans d'existence dans notre langage, et cependant il enferme toute notre histoire moderne; l'expliquer, c'est honorer les partis qui sont actuellement en présence, car sa signification véritable leur donnera de la conscience et de la nationalité.

Un parti est de la collection de tous les hommes qui, dans un État, trouvent leurs intérêts froissés par l'ordre établi. Si leurs intérêts répondent à de grands besoins sociaux, s'ils concordent avec les idées que la masse se forme sur un meilleur gouvernement, alors le parti devient assez fort pour pouvoir réclamer des changements dans l'État, ou les garanties nécessaires à ses intérêts.

Si les mécontents sont en petit nombre, et que la masse soit heureuse; si les intérêts froissés doivent être des sacrifices à faire par une localité, cette collec-

tion d'individus n'est plus qu'une *faction*. Entre le *parti* et la *faction*, il y a toute la différence qui existe entre les intérêts généraux et les intérêts particuliers. La Jacquerie fut un parti, les Guises furent une faction. Les religionnaires furent le plus grand des partis, la Fronde fut la plus petite des factions. Si les mécontents sont isolés et attentent à l'ordre, ils deviennent des criminels. Les partis sont au-dessus des lois, et leurs entreprises ont quelque noblesse, parce que le bien de la nation doit en être l'objet; les factions sont méprisables, et méritent les rigueurs du pouvoir. La mort du duc de Guise était illégale, mais nécessaire, et les actes de la justice, lors de l'insurrection des Cévennes, furent tout à la fois injustes et impolitiques.

En France, il n'y eut de *parti* possible qu'au moment où il exista des intérêts contraires en présence. Cette proposition serait niaise par son évidence, si elle n'était pas toute notre histoire et la formule de la lutte constante qui a eu lieu dans notre pays depuis près de neuf cents ans. Elle y a toujours été latente ou agissante. Les moments de paix furent des trêves garanties et maintenues par un despotisme ou fort ou glorieux. Louis IX, Louis XI, Richelieu, Louis XIV, Napoléon, ne sont que la même pensée humaine, armée des diverses puissances mises par les évènements dans leur époque et concrétées par leur génie.

Or, tant que le système féodal se maintint, tant que la Gaule, conquise et dépecée par les hommes du Nord, vécut sous le réseau de fer des institutions dont ils unirent les mailles sur le sol même par l'*hommage lige*, une des plus belles idées modernes, la France fut gênée, comme un homme pressé par une cotte de mailles ou par un haubergeon trop étroit. L'hommage lige liait tout les serfs, c'est-à-dire la Gaule entière au seigneur fieftain, le seigneur au baron, le baron au roi.

Donc, il n'y eut que deux intérêts : l'un comprimé, celui des vaincus; l'autre oppresseur, celui des Francs. Ceux-ci possédaient tout, les autres ne possédaient rien; mais, par un bienfait dû à l'Evangile, la religion des vaincus tendait à rétablir l'égalité, autant qu'il était possible, et diminuait le poids écrasant de la victoire par des principes qui devaient un jour changer cette société de fer.

Alors les guerres qui eurent lieu de seigneur à seigneur ou de baron à roi ressemblaient à des duels dans une société constituée. Or, comme ces luttes devaient se perpétuer entre gens égaux, la royauté ne voulant pas recevoir à tout moment l'injure du coup de hache donné par un soldat sur le vase d'or réclamé par Clovis sur le butin, la royauté donc conçut la grande idée de l'hérédité, dont notre principe actuel de la légitimité n'est qu'une large application. Alors le trône voulut s'appuyer sur les communes, et, pour ne pas périr, il pensa au peuple.

De ce moment date le mouvement des personnes, des choses, des intérêts, des idées et des principes en France; car l'affranchissement des personnes a créé les choses, les choses ont fait les intérêts, les intérêts ont amené les idées, et les idées conduisent aux principes : un principe n'étant que la formule de plusieurs idées sociales ou scientifiques.

Lorsque, pendant une période de quatre cents ans, les communes, les villes, les provinces eurent, sous l'autorité royale, pris des accroissements insensibles, en marchant de concessions en concessions, écrivant leurs droits dans leurs

chartes, combattant pour leurs franchises et libertés; tantôt appuyées par le Roi contre leurs seigneurs, tantôt appuyées par leurs seigneurs contre les rois, il se trouva dans l'Etat une troisième puissance. Elle devint bientôt formidable en opposant le commerce et tous ses liens sociaux à la féodalité; la science, l'adresse et l'argent, à la force; les droits naturels, aux droits imposés; la jurisprudence romaine, à la justice seigneuriale.

Le peuple conquis s'était transformé en intérêts pour lutter avec ses vainqueurs.

Alors, au moment où le tiers état — mot admirable en ce sens qu'il résume toute une histoire — eut une force matérielle considérable, les seigneurs et la royauté se la disputèrent; et le mot *parti* fut créé. Sa formation, sauf toute réserve afin de ne pas compromettre la philologie, ne remonte guère plus haut que le règne de Charles V. Alors, au moment où, par le jeu bizarre des trois pouvoirs qui agitaient une société dont l'édifice craquait de siècle en siècle, une masse quelconque d'intérêts était froissée, il se rencontrait une faction de seigneurs, toute prête à s'allier avec ce tiers état, toujours conduit à pactiser sur tous les points du territoire; et, tantôt joué, tantôt triomphant, mais allant toujours à son but, il donnait une base solide à ses confédérés, qui s'armaient pour leur propre compte au nom du bien public. Notre histoire est tout entière dans ces débats, que le clergé compliquait encore en y jetant le poids de ses idées et de ses dissensions, peu d'accord avec la pensée chrétienne, qui, toute égalité, avait imprimé ce grand mouvement. En effet, *l'élection*, introduite dans toutes les parties du gouvernement religieux, fut prise pour type de la société civile par les protestants eux-mêmes.

Mais, vers la fin du XVe siècle, toutes ces querelles de commune à seigneur, de seigneur à province, de province à province, et la lutte entre le trône et la féodalité, tout enfin se fondit dans le grand et immense mouvement préparé par Luther, continué en France par Descartes, Bayle et par l'école philosophique, encouragé, perpétué par l'imprimerie, et qui devait mettre, vers la fin du XVIIIe siècle, LE ROI, symbole et type de tout un parti désarmé pièce à pièce, seul devant un peuple. Richelieu avait achevé l'œuvre de Louis XI en abattant la féodalité; Louis XIV avait commencé l'avilissement de la noblesse, dernière image de la puissance qui n'était plus; Louis XV tua les parlements; il n'y avait plus de barrière entre le peuple et la royauté : la royauté succomba.

Or, le jour où Luther, en discutant le plus haut des pouvoirs, mit en question tous les autres, la lutte, entre les peuples et les institutions qui les oppressaient, commença, prit des proportions gigantesques, et il n'y eut plus en France que deux partis, les catholiques et les religionnaires. Les catholiques, expression de toutes les poësies religieuses, et de tous les intérêts matériels du clergé, des seigneurs et de la royauté, mais d'une royauté qui n'était plus, défendaient l'unité du pouvoir, l'unité de la foi et leurs avantages territoriaux. Les religionnaires, profitant de l'altération déjà faite dans les idées de liberté et de pouvoir, s'appuyaient sur la grande charte des sociétés chrétiennes, demandant, pour l'esprit humain et pour l'homme, non point la *liberté* proprement dite, mais la triple *indépendance* de l'individu, de la conscience et de la pensée; la participation de toutes les intelligences ou de tous les pouvoirs réels au gouvernement de l'État, l'égalité des charges et aussi, car il faut le dire, une

culture plus hardie des sciences et des arts, la liberté du commerce, enfin la république, c'est-à-dire la coordonnation des intérêts et la pondération des pouvoirs. La gloire de Catherine de Médicis, aux yeux des hommes d'État qui n'épousent point les préjugés et qui acceptent les hommes et les évènements comme des chiffres, sera d'avoir compris cette guerre et d'avoir voulu l'étouffer. Elle échoua dans le sang.

Alors les habitudes de la nation lui firent prendre les armes; mais la lutte fut double, car elle fut matérielle et intellectuelle. Elle fut dans les hommes et dans les choses, dans les intérêts et dans les idées. Alors chaque parti, ayant son chef, sa politique, son gouvernement, agissait avec l'unité de force et de pensée qu'eût eue un seul homme. Mais, avec le temps, ce grand débat devait s'amoindrir en passant des hommes aux choses, des intérêts aux idées. Tel est l'esprit de notre histoire au XVI[e], au XVII[e], au XVIII[e] et au XIX[e] siècle.

En 1500, il y avait toute la poësie d'action qui résulte d'un combat entre hommes, où se déploient de grands caractères et mille drames secondaires. En 1600, les intérêts produisirent des luttes mesquines. En 1700, la bataille n'était plus que dans les idées. En 1800, elle devient une guerre entre les intelligences. La Saint-Barthélemy et la bataille de Dreux; la Fronde et la révocation de l'édit de Nantes; les lettres de cachet et les gazetiers; la prise de la Bastille et les journaux de 1830, le mouvement de juillet et les doctrinaires; des royalistes et des libéraux : telles sont les formules de ces quatre siècles, ou tout a profité à l'esprit humain.

Aujourd'hui nous devons nous expliquer à nous-mêmes l'état dans lequel nous est arrivée cette grande question. Qui a tort, qui a raison, des royalistes ou des libéraux? Pour triompher, un parti doit, avant tout, avoir de la bonne foi avec lui-même.

Au moment ou cette guerre commença, l'état du monde était favorable au parti des protestants; et, disons-le, ils avaient raison dans quelques-uns de leurs vœux politiques. Les principes pour lesquels ils combattaient avaient l'avantage de se trouver en harmonie avec la pensée commune des peuples; c'était toute l'opposition du temps; et aussi ils finirent par être sanctionnés par toutes les intelligences dans la grande période de 89. En 1814, c'eût été folie au parti royaliste de contester. Là où une révolution a successivement passé dans les intérêts et dans les idées, elle est inattaquable; il faut l'accepter comme un fait; mais aussi, de là viennent les torts du parti libéral et ceux du parti royaliste. Ils n'ont point eu confiance les uns aux promesses faites, les autres à l'obéissance promise et due. Les uns aux autres ont craint de perdre leurs avantages mutuels; de là viennent les malheurs de la France. Jetons un coup d'œil sur le passé.

Au XVI[e] siècle, les protestants allèrent rechercher dans les concessions écrites, et jusque dans les coutumes de la Gaule et des Francs, les traces des anciennes libertés, les droits de la nation, sans même vouloir s'expliquer à eux-mêmes si c'étaient les droits des vainqueurs ou ceux des vaincus.

Ainsi, de cette époque datent les travaux du droit et de la philosophie, écrits incomplets qui furent comme les langes des trois grands siècles et des génies dont la gloire est impérissable. De laborieux publicistes, dont les noms restent brillants dans la mémoire des savants, secondèrent puissamment le mouvement des esprits; il y eut guerre de plume et guerre d'épée, et la guerre

morale devait étouffer la guerre matérielle. C'était, dans un temps donné, quoique avec une interprétation peu évangélique, le plus grand développement du principe consacré par Jésus-Christ, le triomphe de la pensée sur la matière. — Les catholiques amenés sur le terrain de la science, ne refusèrent pas ces combats d'études, et leurs écrits ne furent pas les moins utiles. D'avance, et depuis long-temps, saint Thomas d'Aquin avait montré ce qu'il y a de fécond pour la liberté humaine dans la pensée du catholicisme.

Souvent les deux partis se mêlèrent. Hobbes, en Angleterre, résuma philosophiquement toutes les idées absolutistes, et en fit un système; plus tard, Locke plaida pour la monarchie; mais, en résumé, si l'on voulait procéder au dépouillement des votes, il se trouverait que les plus grands génies ont compris la société comme veut la constituer aujourd'hui le parti légitimiste.

L'issue de cette lutte immense est connue; l'édit de Nantes opéra la grande transformation des intérêts; et, du moment où Louis XIV avait rendu toute *prise d'armes* impossible, en achevant l'œuvre de corruption commencée sur la noblesse par Catherine de Médicis, il devait avoir peur de l'influence sourde du tiers état.

Le protestantisme avait fait la force des oppositions populaires; il crut à la possibilité d'une victoire complète en révoquant l'édit; mais il oublia que toutes les conditions de la lutte avec les conditions de l'ordre social s'étaient changées; il méconnut la nouvelle puissance qui s'élevait au sein des sociétés modernes; et ses persécutions contre Port-Royal, sa conduite avec le jansénisme, laissèrent au milieu de l'État un principe d'opposition qui devint d'autant plus dangereux, que cette opposition était respectueuse mais ferme; les jansénistes étaient les hérétiques à genoux devant le Saint-Père et devant le Roi, mais discutant, et engendrant l'esprit d'examen au sein même de l'Église. Or toutes les oppositions se tiennent. Les jansénistes sous Louis XIV et les économistes sous Louis XV furent deux foyers dont les irradiations arrivèrent jusqu'à la grande époque de 1789.

Cependant l'éducation remise aux mains des Jésuites, la propriété du sol, qui restait encore en grande partie aux mains de la noblesse et du clergé, les habitudes du pays, tout retarda la crise, mais aussi tout l'encouragea; car il y aurait eu entre les mains d'un grand homme autant de chances pour conserver que pour détruire la monarchie.

En effet, le tiers devenait propriétaire, les Jésuites instruisaient les hommes les plus remarquables de la classe moyenne, et les entraves mises à la pensée la rendaient plus hardie; émancipée, elle eût peut-être été timide. Alors les philosophes continuèrent les travaux entrepris par les protestants et par les écrivains du XVI[e] siècle. Diderot recommença Bacon, comme Montesquieu refit Bodin. A cette époque, la puissance passa définitivement dans les idées, et les idées devaient réagir plus tard sur les hommes et les choses. Il semble que dans la nature tous les mouvements soient circulaires. Alors un jour vint où, par la faute du tiers, le peuple ne trouva plus que les simulacres de la force à laquelle il avait obéi. Ce qui jadis fut grand était devenu ridicule; et les gens de haute portée le sentaient, même dans le parti de la cour. Or l'intelligence et l'argent se trouvèrent du côté du tiers à une époque où tout était une question de supériorité intellectuelle ou pécuniaire. Autrefois le tiers était tout le peuple; en 1789, il y avait tout un peuple derrière le tiers état. Les nobles ayant conservé

leurs droits utiles sans avoir à remplir les obligations auxquelles ces droits les astreignaient jadis, et qui justifiaient leur existence, ne furent plus qu'une injustice.

Malesherbes et Turgot comprirent leur époque; mais les plus grands seigneurs voulurent résister au mouvement des esprits au lieu de le conduire; et, quoique la femme d'un président traduisît l'histoire d'Angleterre, personne n'en cherchait la philosophie. Au lieu d'imiter les lords, qui abandonnèrent le monarque pour mesurer au peuple ses libertés et constituer l'oligarchie anglaise, ils firent de petites intrigues contre une grande révolution.

Emportés par leur lutte avec l'Europe, les révolutionnaires n'eurent ni le temps ni la sagesse d'entreprendre une constitution possible et qui acceptât les supériorités qui naissent au sein des sociétés, et dont il faut faire servir l'existence à l'ordre social. Tout fut ruiné : un homme vint qui voulut cercler ces débris et refaire une France; mais Napoléon portait en lui trop de germes de vie et de mort pour ne pas être une des plus glorieuses transitions humaines. Il périt faute de s'être fait comprendre, et la presse qui l'eût expliqué l'aurait tué plutôt. Il trouva ce grand débat dont nous avons esquissé l'histoire tout accompli, et se fit l'héritier de la victoire la plus ensanglantée qu'ait jamais remportée l'homme sur l'homme.

Les quatre cents ans de notre histoire se sont pendant un moment résumés dans sa personne. Là où il fallait un Washington, nous eûmes un conquérant. Louis XVIII fut rappelé par les populations enthousiasmées; et l'homme qui avait habité Hartwell comprit que, en France comme en Angleterre, les concessions devaient venir d'en haut et non d'en bas; il consacra donc, par intérêt personnel peut-être, les idées politiques pour lesquelles les hommes, les choses, et les esprits avaient combattu depuis quatre siècles; alors il trouva la lutte morale bien affaiblie par le triomphe, mais compliquée par des intérêts; il trouva le parti royaliste plus sage peut-être qu'aucun de ceux dont les querelles aient arrêté la marche de la civilisation, soit en Angleterre, soit en France; mais ce parti, comme le parti libéral, avait ses sommités et sa masse. Les sommités du parti royaliste étaient éminemment intelligentes, et la masse peu au fait des hommes et des choses. Il y eut une lutte sourde entre les chefs de chaque parti; l'objet de ce combat n'était plus le triomphe des grandes idées contre lesquelles personne ne songeait plus à s'inscrire en faux, mais le fond de ce débat était le gouvernement du pays. Les uns et les autres, royalistes et libéraux, eurent le tort immense, pour se conserver les masses de leur parti, d'obéir à leurs préjugés et de laisser continuer un débat forclos. Ainsi, le journal qui était l'expression la plus pure de l'esprit royaliste, n'osait pas parler de la Charte, quoique les écrivains mêmes de ce journal, comme les fortes têtes du parti, conçussent la grande pensée de constituer nationalement le royalisme à l'instar du torysme anglais. Ainsi, le journal le plus habilement fait de l'opposition tendait à persuader aux masses que les royalistes voulaient rétablir l'ancien ordre de choses dans toute sa pureté. Louis XVIII ne voulut que vivre; et, se moquant des hommes et de son propre gouvernement, il renversa le plan des torys français par son ordonnance du 5 septembre*; il crut peut-être le moment défavorable et vendit l'avenir des royalistes aux terreurs du présent.

Il n'y avait donc plus rien en discussion, mais les libéraux voulaient les bénéfices du pouvoir. Les antécédents de Louis XVIII et son système de bascule

donnaient de la confiance aux fractions diverses du parti libéral; mais, à sa mort, la gauche doute de tout et la droite ne doute plus de rien. Ni les uns ni les autres, emportés par les masses, ne voulurent voir la différence qui existe entre les libertés et la liberté, différence qu'un homme d'État a discutée dans ce recueil avec une profondeur digne de Montesquieu. Les libéraux disaient les royalistes incorrigibles, et les royalistes accusaient les libéraux d'être des révolutionnaires; mais les gens habiles ne croyaient pas à ces banalités, ils voulaient le maintien de la prospérité publique et pensaient pouvoir arrêter leur parti. Quand, par suite des défiances qu'ils favorisaient, les libéraux attaquèrent le pouvoir royal, ils firent battre le peuple pour eux-mêmes, car il n'y avait rien à l'ordre du jour. Le grand mouvement imprimé à ces quatre siècles était consommé. Les droits de la nation n'étaient ni contestés ni contestables, mais il fallait en régler l'exercice. Juillet 1830 a retardé la seule constitution possible d'un gouvernement en France, et les honnêtes gens de la gauche se reprocheront éternellement d'avoir encore une fois déchaîné les masses ignorantes sur le pouvoir; ils périront par le principe même de leur existence, car il n'y a rien de durable sans hiérarchie sociale, et leur fanatisme d'égalité s'oppose à la coordonnation des pouvoirs.

En ce moment donc, les deux partis ont complètement changé les conditions de leur existence : les uns, en prenant le pouvoir, ont mis à nu le néant de leurs principes ; ils combattaient pour des idées vicieuses, et, forcés de s'appuyer sur des utopies contraires à l'existence des sociétés, ils ont tué la prospérité, le principe vital de leur pays; tandis que, vaincus momentanément, les royalistes sont pleins de force, parce que chaque jour démontre la puissance sociale de leurs doctrines. Il ne s'agit plus que de bien gouverner le pays; et non de changer les choses et les intérêts, modifiés par la marche des temps; alors, dans les circonstances actuelles, les royalistes doivent, pour défendre leur parti, conformer leurs plans à l'esprit de cette époque, et abandonner comme les torys anglais, les personnes, pour faire triompher les principes. La discussion de leur système actuel et l'examen de leur conduite est l'objet de la seconde partie de cet article.

II

DE LA CONDUITE ACTUELLE DES ROYALISTES.

Si le mot *sujet* résumait les doctrines royalistes, et le mot *citoyen* les doctrines libérales, ne faudrait-il pas désespérer d'un pays où l'on se battrait pour des syllabes? la question, pour le prolétaire comme pour le Duc, n'est-elle pas d'être heureux et tranquille, et ne vaut-il pas mille fois mieux être un sujet puissant et considéré qu'un citoyen pauvre et méprisé? Le gentleman anglais dit «Votre Grâce» au duc de Wellington, lui jette des pierres quand Sa Seigneurie passe; le midshipman insulte au monde, répond : «Ceci est à nous!...» en goûtant l'eau de la mer, et croit appartenir à la nation la plus libre du monde. Quoique l'esclavage le plus complet enchaîne ses mœurs, et que l'usage assigne, à Londres, les places de l'aristocratie dans une gigue, le peuple anglais est fier de sa liberté, fabuleusement écrite dans ses lois. A Paris, la douce égalité règne

dans les mœurs, et le peuple n'y est jamais satisfait de ses lois. L'Angleterre, soumise à l'oligarchie de ses Lords, est toujours unie contre le monde, qu'elle conquiert en détail; et la France, toujours divisée, perd, quand elle veut être gouvernée par elle-même, les possessions qu'elle a dues au génie de ses rois. Singuliers rapprochements!... S'il en est ainsi dans le pays le plus spirituel et le plus intelligent du monde moderne et si cette vieille lutte des patriciens contre les plébéiens se continue dans toutes les sociétés où la monarchie n'est pas fortement constituée, ne serait-ce pas une tâche digne des hommes les plus instruits que de rechercher les causes de contraste, et de faire cesser le mouvement anti-social qui s'oppose au bien-être des peuples?...

S'il ne s'agissait que de savoir à qui doit appartenir le gouvernement du pays en France, tous les esprits éclairés seraient d'accord, et le voudraient donner à celui des deux partis qui offrirait le plus de sécurité pour le bonheur de ceux qui ne possèdent rien, et le plus de garanties pour la tranquillité de ceux qui ont acquis une fortune; car il n'existe pas de combinaison sociale qui puisse octroyer vingt mille livres de rente à tout le monde.

La meilleure société doit donc être celle qui, tout en donnant du pain aux prolétaires, en leur offrant les moyens nécessaires pour s'instruire et posséder, contraint néanmoins les excès probables de la partie souffrante d'une nation en présence de la partie aisée ou riche.

Or, le principe de la souveraineté du peuple est-il propre à garantir la société de toute perturbation, et persuadera-t-on à l'homme qui peut tout, de ne rien vouloir?

Parmi tous les moyens de gouvernement, la religion n'est-elle pas le plus puissant de tous pour faire accepter au peuple ses souffrances et le travail constant de sa vie? Enfin, une religion sans symboles, sans action, une religion purement intellectuelle est-elle possible?...

Toutes les doctrines royalistes sont implicitement dans ces deux pensées, qui se résument par la religion catholique et la monarchie légitime*.

La légitimité, système inventé plus pour le bonheur des peuples que pour celui des rois, découle de l'impossibilité de gouverner le peuple quand l'État reconnaît des droits égaux à celui qui ne possède rien comme à celui qui possède beaucoup, à celui qui n'a point d'idées comme à celui qui a conquis une puissance intellectuelle.

Le catholicisme a pour lui l'autorité des faits : les pensées philosophiques les plus belles sont impuissantes à comprimer le vol, et les discussions sur le libre arbitre le conseillent peut-être, quand la vue d'une croix, quand Jésus-Christ et la Vierge, sublimes images du dévouement nécessaire à l'existence des sociétés, retiennent des populations entières dans leur voie de malheur, et leur font accepter l'indigence.

Le catholicisme et la légitimité produisent deux résultats que le républicain ne peut remplacer que par l'amour de la patrie; mais l'amour de la patrie n'a point d'images, n'a point de symboles, et, s'il conduit Danton à se résigner à son supplice, il faut reconnaître en Danton l'homme souverainement intelligent, l'homme instruit; et il prouve que le sentiment patriotique n'est compris que dans les classes élevées.

Ainsi, le parti royaliste est philosophiquement rationnel dans ses deux dogmes fondamentaux : Die1 et le Roi. Ces deux principes sont les seuls qui

puissent maintenir la partie ignorante de la nation dans les bornes de sa vie patiente et résignée.

Dans tous les temps, dans tous les pays, il sera ridicule de vouloir prétendre donner autre chose que de l'ouvrage, des vêtements et des abris aux classes inférieures. Faire lire les devoirs du citoyen ou les journaux à des gens qui se lèvent au jour et se couchent à la nuit, après avoir travaillé dix heures, est une entreprise bouffonne à laquelle aucun écrivain libéral n'a pensé.

Quant à vouloir donner à tous les citoyens d'un même pays le même morceau de pain et le même vêtement, en divisant la terre en autant de portions égales qu'il y a de familles, c'est une autre folie dont l'inégalité des familles et la variétés des estomacs, dont toutes les passions humaines feraient justice, s ce singulier système était appliqué. L'impossibilité de ces utopies libérales conduit à la reconnaissance des supériorités sociales en haine desquelles la révolution de juillet s'est faite. Mais le peuple s'est aperçu que l'aristocratie de la Pairie allait être remplacée par celle de l'apothicaire et du banquier. Or, aristocratie pour aristocratie, s'il était consulté, peut-être aimerait-il mieux celle du talent et de la naissance; car, pour durer, celle-là est soumise à certaines conditions qui impliquent la gloire et le bonheur d'une nation.

Or la révolution de juillet a détruit la légitimité, n'a plus voulu de religion dominante, et, par amour d'une liberté impossible, a renversé la Pairie. Qui a fait la révolution de juillet ? Ce n'est certes point le peuple français, c'est le peuple de Paris. Le peuple en France avait ressenti l'influence des deux principes fondamentaux sur lesquels s'appuie le système des royalistes, et, libre de travailler, de s'instruire et d'acquérir, il savourait la paix la plus florissante, après quarante années de troubles. Le mouvement de juillet a été dû à la classe moyenne, avec laquelle le peuple de Paris se trouve sans cesse en contact.

La monarchie, qui remplissait envers le peuple ses obligations sociales avait-elle froissé les intérêts de la classe moyenne?... Ici, nous dirons que la classe moyenne jouissait d'une égalité dans les mœurs dont aucun autre pays n'offre l'exemple, qu'elle participait à l'action du gouvernement en raison de sa puissance réelle; qu'à l'extérieur, le pays avait repris sa dignité, et que chaque citoyen pouvait publier personnellement sa pensée : la Restauration accomplissait donc envers la classe moyenne toutes les conditions nécessaires au bonheur de tous. Le trône se sentait menacé dans sa vie, et l'État dans sa prospérité, par la liberté de la presse mal réglée, et par le droit électoral mal compris. Telle est l'histoire métaphysique des journées de juillet. Or, en parenthèse, nous croyons que, républicains ou monarchiques, tous les pouvoirs voudront, pour exister, mettre à exécution la pensée de Charles X; seulement, la république fera faire par les masses la police que le trône espérait faire légalement. Mais les barricades de juillet ont eu lieu; l'homme politique doit les accepter comme un fait.

Or, au milieu de la société ainsi bouleversée, que devaient faire les royalistes?...

Il y avait pour eux trois partis à prendre. La guerre civile était le premier moyen; mais, dans les premiers moments, la guerre civile si audacieusement faite, dans Paris, par le parti libéral, était impossible en France. Notre histoire prouve que les partis se préparent à la guerre comme les nations entre-elles; il faut savoir nécessairement, avant de prendre les armes, si les intérêts seront

gravement compromis, et si la situation nouvelle dans laquelle entrent les partis donne au vainqueur sur les vaincus un pouvoir oppresseur.

Chacun des deux partis a trouvé la guerre civile toute sainte et toute juste, lorsque les masses y avaient participé. L'absolution est dans le triomphe, et la justice de la cause dans le nombre des intérêts attaqués par le parti contre lequel on s'est armé.

Si vous voulez, supposer un moment la république proclamée à Paris; car, après Louis-Philippe, il n'y a de possible que la république ou Henri V. Or la république ne pourra se faire reconnaître que par la guerre; pour solder la guerre il faudra des réquisitions. L'argent étant caché, la république devra s'en prendre à la propriété, qui est toujours là. La *terreur,* dans toutes ses conséquences, sera le seul moyen de battre monnaie et de faire marcher tous les citoyens à la frontière. Arrivée à ce terme et à ce moment, la guerre civile ne sera pas douteuse; mais, après quarante années d'expérience perdues, elle durera toujours trop, sera toujours le plus grand des malheurs.

La guerre civile commencée à Paris en 1830 aurait pu être étouffée par la France entière, si les royalistes eussent fait leur devoir pendant la Restauration, s'ils eussent tous habité leurs terres; s'il eussent de leurs mains coopéré au bien-être des localités; s'ils eussent tenté de décentraliser le gouvernement, et s'ils eussent converti leurs capitaux en propriétés, au lieu de les mettre en rentes; enfin, s'ils eussent tâché d'être les magistrats du pays, ils auraient créé autour d'eux des attachements, réveillé des croyances, et auraient pu guerroyer; car, pour aller prendre un fusil, comme l'ont fait les ouvriers de Paris, il faut se croire menacé dans ses intérêts. Les royalistes français n'ayant pas pu se constituer, comme firent les torys anglais, Juillet fut donc une révolution. Or, tant que la république ne sera pas visiblement imminente, toute guerre civile sera impolitique, parce qu'elle donnera de la force au gouvernement. Ainsi donc, la guerre civile, comme premier moyen de succès pour le parti royaliste, est une chose jugée.

Alors, deux autres partis étaient à prendre.

Les royalistes devaient-ils rester au milieu du pays, tous silencieux, sans reconnaître le gouvernement de juillet autrement que comme un fait sans rien accepter, sans prêter serment, sans aller aux élections, sans participer en aucune manière aux devoirs imposés aux Français ? Attitude calme mais hostile, attitude de gens qui attendent tout de la Providence, et qui se renferment dans leurs convictions.

Ou les royalistes devaient-ils, à l'imitation des libéraux sous la Restauration, entrer dans l'action du gouvernement, se glisser dans ses rouages, avoir leurs organes à la Chambre, et tourner la révolution de juillet par la presse et par la parole, comme le libéralisme avait tourné la monarchie ?

Enfin, le parti devait-il agir ou mourir ?

Beaucoup de royalistes se tiennent dans la première ligne, refusent le serment, restent chez eux et attendent. Sans doute il y a dans ce système une vieille loyauté très-prisable et une politique habile, si le succès la justifie : ou ces royalistes croient leur parti assez riche et assez puissant pour entraver par la retraite la marche du gouvernement actuel, ou ils pensent que le juste-milieu périra par les principes léthifères qu'il a mis dans son existence. Alors, ils supposent que, par l'excès des maux, tôt ou tard la légitimité reviendra, soit après une anarchie, soit après un despotisme intolérable. Tout en rendant justice à cette

conduite, et qui a toute la loyauté de la haine, et admettant par hypothèse qu'elle soit suivie d'un triomphe, nous croyons qu'il aurait le malheur de coûter trop de sang et trop de prospérité à la France, et que cette conduite justifierait toutes les préventions fausses qu'excite le parti royaliste. Aussi, selon moi, peut-être est-il nécessaire à tous les bons esprits de se réunir, afin d'imprimer aux royalistes une pensée plus conforme au temps dans lequel nous sommes.

Le coup d'œil que nous avons jeté dans notre premier article sur l'histoire des partis en France est destiné à donner au système que nous voudrions faire prévaloir toute l'autorité de l'expérience.

Nous croyons donc avoir démontré dans cette première partie que le parti royaliste, héritier des doctrines pour lesquelles nos pères ont pendant si longtemps ensanglanté la France, n'a plus entre ses mains les mêmes moyens de résistance, et qu'il doit accepter le combat dans les termes où il est posé par le XIXe siècle. Les royalistes doivent donc reconnaître sans arrière-pensée, comme le firent les Lords anglais, les résultats infailliblement accomplis. Ainsi, dans la lutte actuelle, il y a des principes incontestables et des armes nécessaires; vouloir s'opposer aux résultats matériels de 89, à ce que la Révolution a produit dans les idées, dans les choses et dans les intérêts, serait une faute sans nom dans le langage politique, car ce serait tout à la fois une absurdité, une impossibilité, un crime, une folie; ce serait tout ce qu'il y a de déraisonnable au monde.

Aujourd'hui, les seules armes que les royalistes doivent prendre sont celles que notre siècle a faites: la presse et la tribune. Créer les gazettes provinciales, et n'envoyer personne sur les bancs de la Chambre, est une contradiction. Avant toute chose, il faut convaincre le pays de la force des doctrines royalistes. Les évènements arrivés en France depuis deux ans sont un commentaire trop favorable aux deux idées capitales du royalisme, la religion et la légitimité, pour ne pas aider le peuple à les étudier et à lui en faire comprendre la portée. N'est-il pas évident que, si Henri V était voulu par la masse de la nation, il pourrait revenir en vertu du double droit de la souveraineté du peuple et de la légitimité? N'est-ce donc rien alors que de préparer la conviction des masses? Et n'est-ce pas le parti légal qui laisse aux royalistes la liberté consacrée par l'acte constitutif du gouvernement de juillet? Deux fois la branche aînée des Bourbons a reparu en France: la première fois, elle vint en vertu de son droit; la seconde, en vertu de la force; or, s'il est dans l'intérêt du pays que la légitimité règne, ce ne peut-être aujourd'hui qu'en vertu de la conviction. L'histoire des partis en France nous a démontré que les révolutions ont commencé par être dans les choses et dans les intérêts, avant de passer dans les idées, et de devenir des principes; aujourd'hui, les révolutions doivent être faites dans les esprits et dans les idées, avant de se consommer matériellement. C'est ce que le parti libéral comprit instinctivement. Or, si, pendant quinze années, il a pu, avec des idées inapplicables, et dont le triomphe devait froisser nos intérêts, les siens et ceux de la France, amener une révolution; si, malgré le peu de voix qu'il avait dans les Chambres, et malgré la compression de la presse, il a pu vaincre en juillet, n'est-il pas évident qu'avec des idées justes, et avec les seuls principes possibles en fait de gouvernement, les royalistes auxquels l'action de la presse appartient dans tout son entier doivent, sous peine de mériter leur défaite, arriver à faire partager leurs convictions à la France? N'est-ce pas se

livrer sans défense que de laisser l'administration du pays et la protection de nos intérêts à des hommes incapables? Les royalistes ne doivent-ils pas être patriotes avant d'être de leur parti, comme un tory est Anglais avant d'être tory? La première condition, pour gouverner un pays, est de se montrer digne d'en diriger les affaires. Or, pour arriver à la conduite des affaires en France, il faut en reconnaître, sans arrière-pensée, les vrais besoins, poser en principe la liberté, mais en montrer les limites, éviter surtout les équivoques dans les grandes garanties sociales; car les défiances du peuple ont tué les Bourbons.

Au moment où la légitimité, menacée dans son existence, a voulu rétablir l'équilibre entre tous les pouvoirs, une faible minorité en France a cru que le trône voulait aller plus loin qu'il n'avait l'intention d'aller, et ce tiers a profité des fautes et de la bonne foi même de la légitimité. Assurément, aujourd'hui, personne ne pourrait croire que Charles X voulût autre chose que réprimer la liberté de la presse et réorganiser le droit électoral dans une pensée de meilleur avenir. Or cette pensée sera celle de tout homme ami de sa patrie. Si Charles X avait eu le projet de gouverner despotiquement la France, il n'aurait eu ni impôts ni armée. Le despotisme doit être le meilleur des gouvernements, sous peine de ne pas être, et le despote le plus puissant de tous ceux qui aient jamais régné sur un pays, Napoléon, est tombé sous une puissance plus haute que celle du despotisme, la force d'inertie.

Ainsi, pour convaincre la France de la puissance et de la sécurité de leurs doctrines, les royalistes doivent agir et parler, car ce n'est jamais dans le triomphe que les partis se rajeunissent et se rénovent, mais pendant les luttes. Le combat exige des forces, et le déploiement des forces amène la victoire. Ce qui était vrai pour les querelles armées du XVIe siècle l'est également pour la guerre morale du XIXe. Nous pourrions demander au parti royaliste s'il a son chef, quels sont ses plans, quelle est sa pensée intime, quel est son but. Jadis les protestants, et récemment le libéralisme, étaient plus habiles, plus logiques que n'est aujourd'hui le royalisme. L'opposition de 1820 reconnut bientôt qu'il ne fallait plus conspirer, en s'apercevant que les conspirations donnaient de la force au gouvernement royal. Or, si la retraite des royalistes et leur attitude négative au milieu d'un gouvernement auquel ils n'obéissent que de fait, si la guerre civile intempestivement commencée, entraînent la ruine du parti, ne doit-on pas examiner sérieusement le dernier moyen de résistance et le meilleur plan à suivre pour organiser le pays? Ici se place naturellement la discussion du serment à prêter et l'examen des forces légales qui restent au parti royaliste.

Si l'intelligence est toute la force des sociétés modernes, il y aurait quelque honte au parti royaliste à ne pas accepter les termes de ce nouveau combat; car alors, il ne pourrait jamais justifier le système des supériorités sociales dont il défend les existences. Si les royalistes veulent prouver au peuple qu'ils sont les plus nombreux et les plus forts, ils doivent le démontrer par la presse et par la parole. Le moment présent est le seul dans lequel ils puissent convaincre la France de leur bonne foi dans l'adoption des principes nouveaux avec lesquels il faut gouverner aujourd'hui. C'est en quelque sorte pour eux que la tribune est instituée. Elle ne peut plus profiter au libéralisme, que le pouvoir tue, et qui, reconnaissant l'impuissance de ses doctrines en fait de gouvernement, en est réduit, pour être conséquent avec lui-même, à vouloir une république, à

en effrayer la France et l'Europe. Par la presse et par la parole, les royalistes s'entendront avec le pays sur la mesure des libertés voulues. Ils pourront d'avance constituer le gouvernement presque oligarchique dans lequel toute société doit se reposer aujourd'hui. (*La suite au numéro prochain*.*)

DE BALZAC.

[*Le Rénovateur,* 26 mai et 2 juin 1832.]

RÉCRÉATIONS*

PAR HENRI MONNIER.

Grand album contenant 6 feuilles coloriées.
Prix : 10 francs; chez PAULIN, place de la Bourse, et chez AUBERT, galerie Véro-Dodat.

Henry Monnier a tous les désavantages d'un homme supérieur, et il doit les accepter, parce qu'il en a tous les mérites. Nul dessinateur ne sait mieux que lui saisir un ridicule et l'exprimer; mais il le formule toujours d'une manière profondément ironique. Monnier, c'est l'ironie, l'ironie anglaise, bien calculée, froide, mais perçante comme l'acier d'un poignard. Il sait mettre toute une vie politique dans une perruque, toute une satire, digne de Juvénal, dans un gros homme vu par le dos. — Il trouve des rapports inconnus entre deux postures, et vous oppose une épaisse douairière, armée de lunettes, à la jeune fille mince; de telle façon que vous vous moquez de vos proches. — Son observation est toujours amère; et son dessin, tout voltairien, a quelque chose de diabolique. — Il n'aime pas les vieillards, il n'aime pas les plumitifs, il abhorre l'épicier; il vous fait rire de tout, même de la femme; et il ne vous console de rien.

Il s'adresse donc à tous les hommes assez forts et assez puissants pour voir plus loin que ne voient les autres, pour mépriser les autres, pour n'être jamais bourgeois, enfin à tous ceux qui trouvent chez eux quelque chose après le désenchantement, car il désenchante. — Or, ces hommes sont rares, et plus Monnier s'élève, moins il est populaire. — Il a les approbations les plus flatteuses, celles de ceux qui font l'opinion, mais l'opinion est une enfant dont l'éducation est longue et qui coûte beaucoup en nourrice. — Si Monnier n'atteint pas aujourd'hui au succès de vente de ses rivaux, un jour, les gens d'esprit, et il y en a beaucoup en France, l'auront loué, apprécié, recommandé; et il deviendra un préjugé comme beaucoup de gens dont on vante les œuvres sur parole. — Il est à regretter qu'un artiste aussi étonnant de profondeur n'ait pas embrassé la carrière politique du pamphlétaire à coups de crayon : il eût été une puissance.

L'œuvre que nous annonçons est un ouvrage fort distingué, dans lequel il

ne s'est point répété. — Peut-être sa plaisanterie est-elle un peu tourmentée; mais, si elle veut de l'étude, elle consolide ainsi le rire qu'elle excite. — Rire, en payant quinze cents millions d'impôts! Si M. d'Argout entendait les arts, il ferait une pension à Henri Monnier.

Le comte ALEX. DE B...

[*La Caricature*, 31 mai 1832.]

INDIANA*

PAR G. SAND.

Deux vol. in-8°; chez RORET, rue des Grands-Augustins, n° 18.

Ce livre-là est une réaction de la vérité contre le fantastique, du temps présent contre le moyen-âge, du drame intime contre la bizarrerie des incidents à la mode, de l'actualité simple contre l'exagération du genre historique. Enfin, si vous aimez les émotions à la fois douces et fortes, si votre cœur n'a pas besoin, pour battre, de voir mutiler les gens, de sentir l'odeur des cadavres; si vous êtes las de la Morgue, du choléra, des bulletins sanitaires, des convois et des autopsies d'hommes d'État, prenez ces deux volumes, dont l'action est pleine d'un intérêt puissant et terrible, moins toutefois les poignards et le sang.

Indiana est une faible femme dont l'âme pourtant est forte, plus forte que son enveloppe; qui secoue courageusement le joug social imposé par les préjugés et le Code Civil. Mariée à un vieux colonel qu'elle n'aime pas, elle se laisse prendre à la passion simulée du jeune Raymon de Ramière, qui ne l'aime pas plus qu'elle n'aime son mari. Et, autour de ces trois personnages, apparaît la grande figure du livre, Ralph Brown, dont la passion pour Indiana est brûlante et cachée comme le feu du volcan. Vous ne savez pas ce qu'il y a de drame, de pleurs, d'émotions, entre ces quatre noms-là! L'action commence au fond de la Brie, au coin d'une grande et haute cheminée; puis on vous entraîne au milieu de Paris, à travers cette civilisation fardée du grand monde; et vous finissez par les déserts de l'île Bourbon. Que de contrastes et de tableaux variés! Je ne connais rien de plus simplement écrit, de plus délicieusement conçu. Les événements se suivent et se pressent sans art, comme dans la vie, où tout se heurte, où souvent le hasard amasse plus de tragédie que Shakespeare n'en eût pu faire. Bref, le succès de ce livre est assuré. Nous n'avons plus qu'à constater un fait, et nous le constatons avec plaisir, et sans crainte que le lecteur ne soit pas d'accord avec la critique.

EUGÈNE MORISSEAU.

[*La Caricature*, 31 mai 1832.]

LITTÉRATURE*.

— Poésies, par Amédée Pommier, Paris, un volume; Abel Ledoux, libraire, quai des Augustins, n° 39.

— Les Cent Contes drolatiques*, colligez ès abbaies de Touraine, et mis en lumière par le sieur de Balzac, pour l'esbattement des pantagruélistes et non aultres. Premier dixain, un volume. Paris, Charles Gosselin, rue Saint-Germain-des-Prés, n° ix.

— 1407. Le Meurtre de la Vieille-rue-du-Temple, un volume. Amiens, J. Boudon-Caron, Éditeur, n° 6, place de la Mairie; et Paris, Audin, n° 25, quai des Augustins.

— Charette, par Edouard Bergounioux, un volume. Paris, Eugène Renduel, rue des Grands-Augustins, n° 22.

L'espace nous manque aujourd'hui pour rendre compte de ces divers ouvrages, qui tous méritent une attention particulière. Nous y reviendrons dans notre prochain numéro. Contentons-nous, cette fois, de cette annonce sommaire. Il est des noms, d'ailleurs, qui se suffisent à eux-mêmes, ou qui se suffiront bientôt. Nous nous plaisons à faire cette prédiction à MM. Bergounioux et Amédée Pommier.

Le Comte Alexandre de B...

[*La Caricature*, 7 juin 1832.]

PLANCHES*.

(Nos 170 et 171.)

père-scie. — Pauvre *Caricature !* Ce n'était point assez de tenir éveillés les yeux perçants du parquet, d'exciter contre elle tant de haines puissantes ! Il fallait encore que son propre succès tournât contre elle-même ! — Le nombre de nos abonnés nous met à présent dans la nécessité de faire tirer huit jours d'avance les lithographies que nous destinons au numéro prochain, et voyez les contre-temps que cela nous cause :

Deux fois nous donnons un dessin où se trouve Casimir Périer, et Casimir Périer était mort dans l'intervalle de l'impression à la publication.

Jeudi dernier, nous donnions un nouveau dessin auquel les événements sur-

venus* dans le même intervalle semblent prêter un caractère qui était loin de notre pensée.

Aujourd'hui, il faut bien donner notre *Père-Scie* qui est imprimé, colorié, payé, etc..., etc... Hé! bien, aujourd'hui, il dépend de M. Persil de faire recommencer à notre gérant les treize mois de prison dont il avait déja fait plus du tiers; et, si M. Persil n'entend pas la plaisanterie, s'il est vindicatif, Philipon ne dira plus «Qui de 13 paye 5 reste 9;» mais «Qui doit 13 paye 18.» Pauvre *Caricature!*

L'autre dessin est le portrait ressemblant du Sauveur de la patrie.

EUG. MORISSEAU.

[*La Caricature,* 14 juin 1832.]

CAUSES
DE NOTRE INTERRUPTION*.

Nous croyons devoir reproduire en partie l'explication que nous avons adressée dernièrement à tous nos abonnés, car il se pourrait que plusieurs ne l'eussent pas reçue.

Le 8 de ce mois, la Cour royale a jugé *la Caricature* journal politique. Vainement Me Blanc, notre ami et notre avocat, a rappelé que *la Silhouette*, le *Sylphe*, le *Trilby* et vingt autres journaux qui se permettaient, comme nous, l'allusion et le sarcasme politiques, n'avaient pas été, pour cela, considérés comme journaux politiques, et n'avaient jamais fourni de cautionnement... nous n'en avons pas moins été condamnés, attendu probablement que la presse doit être bien plus libre sous la CHARTE-VÉRITÉ, sous la *meilleure des Républiques*, qu'elle ne l'était avant la Révolution.

Or, dans le moment même où cet arrêt était rendu, les compagnons de captivité de notre gérant étaient enlevés de Chaillot* par deux cents hommes de troupe de ligne, avec l'appareil majestueux que comporte l'état de siège, c'est-à-dire les soldats chargeant leurs armes dans la cour de la maison de santé, maltraitant les *scélérats* qu'ils venaient y chercher, et rudoyant les femmes et les enfants de ces infâmes *brigands.*

Cela se passait le second jour de la mise en état de siège, le lendemain de la saisie du numéro 84. Philipon put donc croire que la bienveillance du pouvoir allait l'envoyer devant une commission militaire. Il déclina la compétence de ce tribunal, en se réfugiant provisoirement chez un ami. C'est la meilleure manière, croyez-moi, de protester en semblable circonstance. L'absence de notre gérant; qui, en tout autre temps, n'eût point arrêté la marche du journal, dut y mettre obstacle cette fois, car l'arrêt de la Cour était exécutoire par provision; et, le cautionnement devant être la propriété du gérant qui le dépose lui-même,

nous ne pouvions dès lors remplir cette formalité. *La Caricature* ne put donc paraître ni le 14 ni le 21.

Toutes ces difficultés sont aujourd'hui surmontées. Nous sommes rentrés en communication avec Philipon, et notre journal reparaît à dater d'aujourd'hui, avec la régularité que nos abonnés lui connaissent, et que le dépôt même de notre cautionnement ne peut rendre que plus invariable encore.

Quoique cette interruption ait été causée par force majeure, nous nous ferons un devoir de dédommager nos abonnés de la privation d'un numéro *Pendant le mois de Juillet, nous donnerons, dans trois numéros, trois dessins au lieu de deux.*

Nous invitons ceux de nos souscripteurs dont l'abonnement expire à la fin de juin à le renouveler sans retard, les épreuves du second tirage étant toujours beaucoup plus fatiguées que celle du premier.

EUGÈNE MORISSEAU.

[*La Caricature*, 28 juin 1832.]

ŒUVRES COMPLÈTES DE LUDWIG TIECK*.

CONTES D'ARTISTES. — PREMIÈRE LIVRAISON.

Chez VIMONT, libraire-éditeur, galerie Véro-Dodat, n° 1.

C'est avec plaisir que nous annonçons cette publication qui manquait à notre monde littéraire. Nous pourrons maintenant juger avec connaissance de cause les deux brillants rivaux qui se partagèrent, de l'autre côté du Rhin, la palme de la littérature légère, Hoffmann et Tieck. La renommée de ce dernier n'avait grandi parmi nous jusqu'ici que sur la foi des faiseurs de notices et de revues. Une connaissance plus directe et l'appréciation plus assurée qu'elle enfantera ne sont point une épreuve à redouter pour ce génie fécond, élégant et flexible, en qui la sensibilité rêveuse et métaphysique du Nord se fond harmonieusement avec la fraîcheur et la vivacité des sensations méridionales. La lecture de cette première livraison lui vaudra ses lettres de naturalisation.

Le *Roman historique de Shakspeare et ses Contemporains*, qui la compose, offre le tableau savant et pittoresque du siècle d'Elisabeth. Autour du grand William se groupent une foule de créations pleines de vie et d'originalité. Nous recommandons particulièrement au lecteur ce docte Baptista, qui fait profession de découvrir ces lignes et ces contours insaisissables par lesquels chaque tête humaine se rapproche de quelque autre créature bipède ou quadrupède ; science

qui donna naissance à l'une des branches les plus fécondes et les plus ingénieuses du grand art de la caricature.

C'était une entreprise assez ardue que la traduction d'un écrivain plus psychologique que dramatique, plus remarquable par les nuances délicates de son coloris que par la vigueur de sa touche ; elle a été heureusement mise à fin dans ces premiers volumes. L'espoir de l'éditeur ne sera pas trompé ; et, comme il le dit dans sa préface, l'hospitalité française ne manquera pas plus à Ludwig Tieck qu'à tant d'illustres étrangers, venus comme lui de cette noble Teutonie, la mère des poëtes et des sages.

Le comte ALEX. DE B...

[*La Caricature*, 5 juillet 1832.]

LES FAUX DIEUX DE L'OLYMPE*.

Vingt-trois procès dans un an, trois condamnations, 7.000 francs d'amendes et de frais, l'obligation de fournir un cautionnement de 24.000 francs, que jamais Charles X n'avait demandé à *la Silhouette*, treize mois de prison pour notre gérant, tout cela avait fait de *la Caricature* un journal passablement méchant, et méchant à bon droit. Mais ce n'était pas assez, nous aurions pu nous refroidir; notre haine, en vieillissant, aurait pu perdre de sa force ; il a fallu prudemment raviver notre colère, et, pour cela, rien n'était meilleur qu'une criante injustice. Or, notre gérant, que menace une paralysie du nerf optique, et que de fréquentes congestions cérébrales mettent souvent en danger, Philippon, fugitif pendant la terreur de Juin, et qui ne s'était livré, avant la levée de l'état de siège, qu'à la condition qu'on le laisserait prisonnier, sur parole, chez le docteur Pinel, a été brutalement enlevé de cette maison de santé et rejeté à Sainte-Pélagie... N'aurions-nous pas été en cas de légitime défense, si, prenant corps à corps des ennemis tellement acharnés, nous eussions vengé par la risée publique le mal fait de sang-froid à notre collaborateur?

Nous ne l'avons point fait; car nous sommes insensibles aux coups qu'on nous porte, et c'est avec sagesse qu'on attend sans doute de nous de la douceur pour de la violence, de l'aménité pour de la brutalité.

Nous avons quitté momentanément le domaine de la politique, et nous sommes retombés dans les dieux pour rire, dans l'Olympe de convention. Si notre début dans le genre rococo classique n'est pas brillant, si *nos* têtes ne sont pas nobles, si *nos* costumes ne sont pas d'une exactitude mythologique, c'est

la faute de nos modèles et de nos habitudes; nous serions bien heureux de pouvoir en changer, mais nous ne l'espérons pas.

Nous reviendrons sur ce tableau d'histoire. On nous assure qu'un saisisseur fameux, furieux d'une charge qu'il a prise pour lui, prépare une vengeance déguisée. Ce serait joli.

Il nous est arrivé d'amuser nos lecteurs en leur rapportant les singulières interprétations données à nos croquades par quelques flâneurs arrêtés devant les carreaux d'Aubert. Nous avons entendu l'explication que nous allons reproduire. Elle est très-loin, sans doute, du sens que les auteurs ont attachés à leur dessin; mais il faut avouer que les erreurs de costume lui prêtent une apparence de vérité qui a pu tromper quelques personnes.

« Oh! le beau Jupiter, disait le cicerone! comme il est gras! quel bel homme! c'est la Flatterie qui lui verse l'ambroisie.

Apollon chante à ses pieds. L'artiste a peut-être pensé à M. Viennet; ce qui le prouverait, c'est la cigale qu'on décernait aux mauvaix chanteurs, et que je vois près de lui.

Le beau Neptune* tient son trident (ou sa tricanule) comme un maréchal de France tiendrait son bâton.

Thémis a l'œil de M. Bart...* C'est bien lui qu'on a voulu faire, car sa balance n'a qu'un plateau.

Cette tête de veau que nous voyons sur l'autre plan, qui est-ce? Parbleu! c'est Bacchus, l'Amphitryon des centres, c'est Girodinde*.

Plus loin, *le Moniteur* répand ses pavots sur le monde. Excellente image de la nuit!

Assis sur un canon, le dieu Mars brandit un cierge de procession

Et les Furies secouent, l'une ses mandats de saisie; c'est la bête noire de la presse, la Furie aux *bouquets;* l'autre, son triangle d'acier, son fer de *Guizotine:* c'est la Furie doctrinaire.

Ici, le dieu Pan, le dieu potager, souffle tranquillement dans son chalumeau, il a seulement l'air de souffler avec le nez, mais cela n'ôte rien à sa grâce naturelle.

Vulcain-Périgord* forge des chaînes et des protocoles; il est assis sur les filets dont il entortille le monde; il a l'air de se reposer sur ses lauriers. Une fleur de lis est tatouée sur son bras droit: si nous pouvions voir le bras gauche, nous y trouverions sans doute un bonnet rouge.

Sur le devant, ce petit dieu qui s'enfuit, c'est Mercure qui vole des pieds et des mains. La figure, d'un *tiers* trop petite, exprime bien le goût des affaires d'argent.

L'Amour du Juste-Milieu est un monstre aveugle, qui traîne un carquois chargé des traits pesants du *Nouvelliste* et du *Journal de Paris.*

Dans le coin, une Vénus nous peint la corruption. Elle tient et caresse sur ses genoux *Némésis* désarmée et accompagnée de plusieurs autres.

Un vieil abbé enrichi figure l'Avarice.

La Discorde tient sa *poire* à la main.

La Cupidité, appuyée sur le temple des agioteurs, sourit à l'espoir d'une hausse ou d'une baisse qu'elle prépare.

Sébastiani est dignement remplacé par un paon. C'est un *intérim* dont personne ne s'apercevra.

Momus, le pauvre Momus, n'est pas prodigieusement gai; il ressemble à M. Dupin, indécis s'il acceptera ou refusera un portefeuille. La marotte, c'est un soulier avec lequel il croit avoir sauvé le monde...

Cet homme ou plutôt ce dieu, aux formes athlétiques, c'est Hercule. Il est revêtu de sa peau de lion et s'appuie sur une lourde massue qui porte cette inscription : *Discours.*

La tremblante Paix est reconnaissable par son rameau, par le lièvre, symbole de la frayeur, et par son air humble et suppliant.

Dans le fond, Saturne, le temps, détrôné par son fils, émigre en emportant la meilleure des républiques. Ce dieu se retire aux États-Unis. (Ne serait-ce pas La Fayette).

Le Zodiaque est une manière comique de nous rappeler qu'en juin, la Balance penchait; qu'en juillet le Lion dormait; que nous marchions à reculons en août, et qu'en septembre nos dieux n'ont encore pris aucun parti.

Mais ce que j'aime le mieux, disait toujours l'orateur du trottoir, c'est l'aigle bâtard et ses foudres, c'est Cerbère, agent de police, qui garde l'enfer des patriotes, et, surtout, c'est le siége de la Sagesse, qui reste vacant dans l'Olympe de nos dieux.»

Or, nous n'avons pas besoin d'ajouter que rien de tout cela n'a été dans notre pensée. Nous n'avons voulu faire qu'un pur croquis d'imagination.

EUGÈNE MORISSEAU.

[*La Caricature*, 20 et 27 septembre 1832.]

DU GOUVERNEMENT MODERNE*.

En discutant et recherchant ici les principes sur lesquels s'appuie un gouvernement de forme représentative, nous ne voulons être ni complice ni dupe de ceux qu'a proclamés la révolution de 1830, et même, avant d'en examiner le mécanisme, nous désirons expliquer notre opinion, juste ou fausse, sur ce nouveau mode de nationalité.

Le produit immédiat du gouvernement représentatif est de mettre le pouvoir entre les mains d'un ministère soumis à une constante discussion. Qu'arrive-t-il du ministérialisme?... Une dynastie de premiers ministres, tous fils des deux Chambres et de l'opinion. Quant à l'opinion publique, supposons qu'elle ne se trompe jamais et n'est jamais trompée. Maintenant, est-ce parce que le président du Conseil sera directement issu des Comptoirs commerciaux, des Études de toute espèce, des Siéges municipaux ou de la Magistrature, est-ce parce

que ce ne seront plus des Bourbons, pour me servir d'une large expression de la royauté, que le pays n'aura plus ni cour, ni courtisans, les deux fléaux éternels dont se plaignent les peuples?

Accordez à feu Casimir Périer dix ans de vie, de force et de ministère, et vous trouverez un petit Richelieu sans pourpre, un tyran de bas étage, mais entouré de sa garde, de ses flatteurs, d'une cour, de courtisans, de tout un Bas-Empire constitutionnel déguisé par un masque de légalité. Il eût renouvelé tous les cinq ans sa majorité soldée; il eût tenu son pouvoir en parties doubles, ouvert un compte à ses lois, et organisé son despotisme par *doit* et *avoir*. Au lieu de couper des têtes, il eût fait des emprunts. Au lieu de jeter son Louis XIII dans des parties de chasse, il l'eût occupé de bâtisses. Il eût corrompu commercialement les hommes dangereux. Il aurait insensiblement fait filtrer sa faveur et ses créatures dans tous les rouages et dans toutes les places du gouvernement. Son grand chambellan eût été quelque obscur commis; son capitaine des gardes, un valet de chambre, comme le Barjac du cardinal de Fleury. La France eût subi tous les malheurs d'une cour, moins les manières et la politesse, moins la gloire des arts, incomprise par les gens qui veulent leur bien-être personnel avant toute chose. Le gouvernement eût fait faire un pas de plus à la masse vers l'égoïsme populaire, dont le développement amène l'indifférence politique des nations, et prépare leur asservissement.

La Camarilla ne s'évite jamais, partout où il s'élève un pouvoir, si petit qu'il puisse être. Voyez de près un directeur de journal, puissance que nous avons forgée tout nouvellement; voyez le maître d'un théâtre ou de quelque entreprise qui produise une influence quelconque. Vous rencontrerez là quelque petite Camarilla, intéressée à entourer l'homme d'action, à l'étourdir de sa prospérité, à vivre de ses fautes, à lui en faire commettre, et toujours occupée à l'endormir en lui répétant les mêmes idées, semblable aux femmes, qui, avec du temps, de la patience et la même pensée, finissent par corroder le plus ferme caractère.

Le ministérialisme constitutionnel ne sortira jamais de ce dilemne, cruel pour les résultats que certains esprits en attendent :

Ou la nation sera soumise pendant long-temps au despotisme d'un homme de talent, et retrouvera la royauté sous une autre forme, sans les avantages de l'hérédité; ce seront des fortunes inouïes qu'elle payera périodiquement. Ou la nation changera souvent de ministres. Et alors, sa prospérité sera physiquement impossible, parce que rien n'est plus funeste, en administration, que la mutation des systèmes. Or, chaque ministre a le sien, et il est dans la nature que le plus médiocre ait la prétention d'en créer un, bon ou mauvais. Puis un ministre éphémère ne saurait se livrer tout à la fois et aux intrigues nécessaires à son maintien, et aux affaires de l'État. Il arrive au pouvoir en voyageur, se tire de peine par un emprunt, grossit la dette, et s'en va souvent au moment où il sait quelque chose de la science gouvernementale.

Ainsi, ou Napoléon moins l'épée, Napoléon sous forme d'avocat, ou le cercle vicieux des Dupin, des Laffitte, des Louis, des Périer et des Barrot; — ou le despotisme d'un roi bourgeois, ou l'apport au pouvoir, par un mouvement de marée constitutionnelle, des capacités éteintes, des guenilles populaires, que le peuple s'est lassé d'admirer et qu'il tue avec le pouvoir.

Dans un temps donné, la dette publique, ce bilan des sottises, s'accroît. La

faillite arrive. Seulement, elle se fait au nom de tous, au lieu de l'être au nom d'un seul, et un jour viendra, — ce système durant, — où les rentiers seront des espèces de gentilshommes, contre lesquels un peuple souffrant fera quelque terrible exécution. La rente sera un privilége d'oisiveté, haïe comme la noblesse le fut en 1790.

Qui produira la crise? Le principe de l'élection constitutionnelle étendue à tout, principe anti-gouvernemental, et sur lequel on veut fonder aujourd'hui toute l'action du pouvoir.

Jadis, l'élection a été excellente dans l'Église, où se retrouve, à une époque très-reculée, l'image d'un gouvernement parfait, qui a envahi le monde, et a croulé par la faiblesse de sa base. Rome n'était pas une puissance territoriale, mais l'Église était une masse souverainement intelligente, mue par une même pensée, une masse de bonne foi avec elle-même, sachant bien ce qu'elle voulait, pompant toutes les supériorités, et ne les craignant plus parce qu'elle se les assimilait, enseignement dont les pouvoirs modernes profitent peu.

Retrouverez-vous ces principes générateurs d'une bonne élection, dans la masse ignorante que compose une loi d'élection, indéfiniment étendue en haine des priviléges, et par amour d'une égalité impossible? La matière électorale actuelle tend toujours, dans ses choix, à se mettre en hostilité ou en contradiction avec le pouvoir. La loi assemble les médiocrités du pays; elles ne peuvent que produire une parfaite image de leur substance élective, car rien ne les pondère. Comparez le Corps législatif, si calomnié, de Napoléon à la Chambre de 1832; mettez chaque nom en regard, pesez les hommes, et concluez!...

Maintenant, supposez à tous les arrondissements électoraux une haute vertu; dépouillez ceux-ci de leur amour pour la localité; faites que celui-là comprenne que son député doit être le député de la France; rendez-les tous sourds aux petites rivalités départementales; accordez-leur une admirable entente des beaux caractères ou des grands talents que le pays doit nécessairement recéler; admettons une Chambre composée de hautes capacités. Qu'en adviendrait-il? Le Sénat de Venise. Les ministres seront les provéditeurs de la République. Chaque membre tendra fatalement à se perpétuer sur son banc, lui et sa famille, sans jamais se lasser de sa portion congrue de tyrannie. Le Conseil des Dix, ou le Comité du Salut public, — un pouvoir dirigeant quelconque, — renaîtra sous quelque appellation légale. Il y aura, au-dessus de cette oligarchie, un doge impuissant, qui mariera ses filles à des rois bourgeois, et qui enverra fort économiquement leurs trousseaux par les messageries. Et le peuple tombera sous ce despotisme, organisé fortement en son nom.

A quel fatal instinct les peuples obéissent-ils donc en voulant se gouverner par eux-mêmes?... Est-ce possible? Qu'au moyen-âge, une commune esclave s'assemblât pour conquérir la liberté des personnes et des biens, administrât elle-même, par l'élection de quelques magistrats, une étendue de quelques lieues carrées, ce phénomène d'action populaire se conçoit. Alors, l'intérêt général est comme un intérêt de famille. Chaque citoyen en possède une intuition parfaitement lucide. Que Marseille, que la Normandie, que le Forez, le Lyonnais et le Dauphiné se déclarent républiques, et gèrent leurs affaires par un conseil électif, nous comprendrons, même aujourd'hui, la constitutionnalité sur un terrain étroit. Là, le despotisme est impossible. Car, là, les citoyens sont toujours

en présence, et, — de même que dans une petite ville où tout est à jour, — il y a une police infaillible et un bon sens général, auxquels il faut obéir. Mais qu'une grande contrée de deux cents lieues carrées, où il y a quatre ou cinq capitales, et autant d'opinions que de départements, veuille marcher dans une voie de grandeur, veuille prospérer, et conquérir ses limites naturelles par l'action mobile et paresseuse de la discussion parlementaire, par l'élection d'hommes purement locaux, par un système essentiellement changeant de délégations, avec une intelligence à bail de trois, six ou neuf années, par une action presque consulaire, dont les actes sont examinés par la foule avant tout résultat, par cette foule qui se moquait des coquilles de noix du camp de Boulogne, et ne les a comprises que vingt ans après la chute de l'inventeur, dont elle a tour-à-tour honni, adoré, maudit, pleuré le génie, n'est-ce pas une absurdité flagrante, une grande niaiserie nationale?

Moins étendue que ne l'est la France, l'Angleterre n'a prospéré, n'a conquis le tiers du monde, que sous la conduite de ses Lords, dont les Communes étaient feudataires, par une admirable combinaison que le bill de réforme tend à renverser. Maintenant, les Communes veulent être les Lords; mais les Lords ne changeaient pas, et les Communes sont cassées, renouvelées par le peuple; donc le Gouvernement vacillera sans cesse.

Admirez un peu l'ineptie des masses, et continuez à leur donner de l'influence dans le gouvernement. La France a secoué un jour son cavalier, ou s'est abatttue sous lui de fatigue, lui refusant de faire un dernier pas sous son éperon. L'Empereur mort, toutes ses idées sont comprises. Cette civilisation française qu'il portait dans la tête, tous ces besoins européens qu'il avait devinés, qu'il voulait satisfaire, tout est adopté. Il n'y a pas un homme qui ne se porte héritier de son génie, qui ne le continue *in petto*. Son : «Mangeons les Russes pour qu'ils ne nous mangent pas!...», sera bientôt le mot de la diplomatie européenne, et son système continental sera l'arme de l'Europe contre l'Angleterre, si l'Empire britannique n'a pas l'intelligence des limites que doivent avoir les prospérités commerciales.

La Restauration s'assied au milieu des orages. Sauf quelques erreurs, dont le temps eût fait justice, elle nous mettait dans la voie du torysme anglais; elle pressent le danger de l'élection et de la presse; mais elle était toujours entre les mains du peuple, qui la dominait par l'impôt. Or, sans réflexion, à la voix de quelques hommes, maintenant au désespoir de leur ouvrage, la branche aînée succombe. Et, dans le moment où j'écris, les gens qui gouvernent sont occupés à faire vouloir au peuple les Ordonnances de Charles X. La presse a fait les journées de juin, et l'élection ronge partout le gouvernement du Juste-Milieu, qui n'a de force nulle part.

Voici bientôt vingt ans d'essais constitutionnels, et nul ministre, soit venu de l'opposition, soit créé par le principe électif, n'a su régénérer l'administration. Ils ont tous eu le génie de recourir à l'emprunt; pas une voix n'a tonné, dans ces Chambres molles, contre ce suicide national, si niaisement continué par une série de vieillards successivement portés au ministère. Aucun homme jeune n'est venu trancher hardiment dans la machine, et jeter les pièces inutiles. Ils ont sacrifié aux idées, quand il fallait penser aux intérêts; ils se sont occupés des intérêts, quand ils devaient essayer de neutraliser les idées!

L'impôt en hommes et en argent, dont les citoyens s'inquiètent tant, est un

moyen qui a son terme, et qu'aucune espèce de gouvernement ne saurait dépasser. Il est impossible de demander au peuple plus qu'il ne peut donner; ce serait vouloir le sang d'un squelette que d'ajouter un liard de taxe au delà de ce que l'État doit raisonnablement prélever. Donc aujourd'hui, nulle crainte n'est admissible sur ce chef. Au XIII[e] siècle, tout plia devant l'argent; en tous les temps, en tous les pays, l'argent fut et sera la garantie des nations contre le pouvoir.

La seule question est dans la moindre somme à donner, ou l'emploi le meilleur de la somme donnée. Sous ce rapport, jusqu'à présent, l'avantage n'est pas au régime de l'élection populaire, et au ministérialisme qu'elle produit. Un ministre de passage n'aura jamais le temps d'opérer une réforme. Il n'a aucun intérêt à faire rendre plus à l'impôt, tout en le diminuant. Ministre populaire, il est l'humble serviteur des intérêts particuliers, ou il s'insurge contre le principe qui l'a créé, comme Louis-Philippe contre l'Hôtel-de-Ville. Un pouvoir discuté n'existe pas. Un homme qui se dit : «Serais-je le pouvoir demain», ne peut pas songer à la grandeur de son pays.

Il n'y a pas eu assez de porte-voix pour se plaindre des dissipations de la monarchie légitime, qui avait à payer les dettes de tout le monde, et les frais de la Révolution, que la France n'avait pas défendue, en 1814, à Fontainebleau. Aujourd'hui, le peuple se tait sur un milliard, dont le ministère de la guerre devrait donner le compte en gloire, en conquêtes ou en tranquillité. Mais le peuple est joué au nom de la France, au lieu de l'être au nom du Roi Philippe! Mais il a un livre dans ses armes*! Je suppose que c'est le Grand Livre!... Heureux peuple!... Glorieux surtout!... Si le pays doit se défendre par ses gardes nationales, à quoi bon l'armée?... Si le pays se représente par une assemblée unique, — puisque la Pairie est attachée à la Chambre élective, et tenue par une corde avec laquelle on lui fera faire toutes les évolutions nécessaires, suivant le bon plaisir des députés, — à quoi bon un Roi?... Juillet s'est menti à lui-même. Il devait créer un gouvernement tout électif, sans places payées, sans armées. Tout citoyen eût été soldat, tout homme riche, administrateur ou magistrat. C'eût été logique. Il n'y aurait eu que la dette à payer, les arts de moins, et une famille de citoyens de plus. Seulement ce gouvernement, sauf le mot de liberté inscrit sur les drapeaux au lieu de celui du Czar, — eût parfaitement ressemblé au régime moscovite, et, en développant l'égoïsme des masses par l'égoïsme d'un petit bien-être particulier, eût rendu le peuple indifférent, dans un temps donné, au sentiment de la nationalité.

Mais ce chef-d'œuvre des gouvernements n'est pas éclos. Il s'est rencontré des gens, des libéraux, des soi-disant patriotes intéressés à retourner la restauration à leur profit, gens gangrenés et pourris, dont le peuple a été la dupe, et qui lui donneront la guerre étrangère et la guerre civile, des dettes, et les abus de tous les gouvernements. C'étaient, comme l'a dit si spirituellement M. le duc de Fitz-James*, des *libéraux pourvu que*, qui se moquaient des *royalistes quand même*. Aussi ont-ils, eux qui ridiculisaient les voltigeurs de la Restauration, jeté sur la France les voltigeurs de l'Empire*. Pauvre pays! Il a été en proie aux doctrinaires : il est en proie aux banquiers et aux avocats; il a eu les sept plaies de l'Égypte sous d'autres noms. La dernière accroît sa dette, sans gloire et sans profit, et a vicié le gouvernement représentatif pour y substituer un non-sens, qui commence sur le trône et descend jusqu'au maire de village. Les doctri-

naires lui disent froidement que c'est une époque de transition. Admirable raillerie !... Pour nous résumer, le gouvernement constitutionnel est plus cher, pécuniairement, que tout autre gouvernement, précisément parce que tout y est légal. Relativement aux individus, il comporte autant d'injustices qu'un gouvernement monarchique, parce que le pouvoir s'y résout par un homme. Seulement, elles sont commises par les masses. En le considérant sous le rapport du pouvoir, le ministérialisme équivaut, dans ses actes et dans ses mœurs, à la cour la plus immorale. Barras y est la monnaie de Louis XV. La graine des Narcisses, des Tigellins et des courtisans repousse dans tous les terrains autour de tous les pouvoirs. Encore un an, sous le gouvernement populaire le plus énergique de tous, et Roberspierre avait son grand-queux, son introducteur des ambassadeurs et ses gentilshommes de la chambre ! Olivier Cromwell n'en eût certes pas manqué. S'il avait eu sa cour de Lords, sa maison régnerait peut-être encore sur l'Angleterre.

Enfin, sous le rapport du but avoué par le gouvernement constitutionnel, il est évident, pour les esprits de bonne foi, qu'en peu de temps il change de nature quand l'Assemblée est intelligente et forte, ou il fait dépérir la nation si l'Assemblée est composée de médiocrités. Il mène ou au despotisme ou à la ruine.

La grande question dont notre époque, si belle, si savante, si intelligente, s'occupe avec ardeur et qui l'arrête dans son chemin de progrès, est donc une question de mots. Nous croyons le gouvernement constitutionnel possible, non pas d'une durée éternelle, parce que l'expérience historique prouve contre la longévité des prospérités nationales, mais peut-être son mécanisme habilement compris leur assure-t-il une existence plus longue que tout autre formule gouvernementale. Aujourd'hui, Machaviel n'eût pas intitulé son livre : *le Prince*, mais *le Pouvoir*. LE POUVOIR, être moral, créature de raison, devant rester un et fort, est quelque chose de plus grand que LE PRINCE étudié par le célèbre Florentin. Il y a progrès. Donc, ce genre de gouvernement a son machiavélisme particulier, son appareil, ses organes, sa pensée, dont il faut accepter les conséquences, et que nous allons essayer d'examiner.

Si, depuis la Révolution de 1789, les conditions auxquelles le pouvoir s'obtient et s'exerce ont complètement changé, le fonds, l'objet du gouvernement n'a pas varié. Ce fut une transformation du même élément dont les masses constituantes s'étaient assises, par la force des choses, dans un ordre plus rationnel que par le passé. Il y a eu perfection dans l'ordre social, parce qu'il s'est coordonné naturellement. Trois classes distinctes se sont dessinées franchement, et ces trois zones se retrouveront infailliblement parmi toutes les sociétés humaines, en allant du bourg à la ville, de la ville à la contrée, de la contrée à la capitale, de la capitale au pays. Elles sont inévitables, et il n'y a pas de constitution sociale, même en faisant table rase, qui puisse les briser, les concasser perpétuellement pour obtenir des unités égales.

Ces trois natures sont : la masse pauvre et ignorante, la masse moyenne, et la masse aristocratique, dans laquelle il faut comprendre toutes les supériorités créées par l'argent, le pouvoir et l'intelligence. Ces trois classes sont la base éternelle d'une nation, et, aujourd'hui, pour établir un gouvernement parfait, durable, il faut en satisfaire les intérêts et les idées, car les masses n'ont que ces deux expressions.

Tel est le nouveau problème que la marche inévitable des siècles a proposé

à tout gouvernement, et qui en a changé la nature et les lois. Le génie consiste précisément à gouverner en en acceptant les termes.

Or, soit sous une forme purement monarchique, soit sous une forme entièrement démocratique, le pouvoir étant une entente perpétuelle des intérêts et des idées de la masse gouvernée, doit être un et fort, parce qu'il est l'action même de cette masse, et qu'il n'y a pas d'*action* possible avec des restrictions. C'est admettre la nécessité d'un principe et le nier, que de constituer faiblement le pouvoir. Ainsi fait, il ne prépare que des orages.

Si les masses ne s'expriment que par des intérêts et par des idées, le pouvoir n'a que deux sortes d'ennemis : les hommes qui représentent des intérêts méconnus, et ceux qui parlent au nom d'idées froissées. Ces ennemis sont de bonne foi, ou de mauvaise foi ; ils réclament la reconnaissance d'intérêts réels, d'idées justes, ou égarent l'opinion des masses et les rendent hostiles, en prêchant des intérêts fictifs ou des idées fausses.

Ces théorèmes, de la vérité desquels chacun est juge, étant admis, il est facile de déduire les principes fondamentaux du gouvernement, et ses maximes suprêmes.

La propriété, son maintien sans troubles, sa transmission, a donné lieu à l'ordre social et à toutes ses lois. Elle est la base du pouvoir, et l'objet de son action. Il est donc naturel de suivre la marche de la propriété, pour indiquer la marche du pouvoir.

En vertu de ce principe, il est évident que l'intérêt bien entendu de la classe moyenne et de la classe aristocratique amène entre elles un contrat naturel, en vertu duquel toutes deux doivent se garantir mutuellement la possession de leurs avantages contre la classe ignorante et pauvre, à elle seule matériellement plus forte que les deux premières, et qui, déchaînée, renverserait inutilement l'ordre social, car, plus tard il se retrouverait équilibré comme par le passé.

Donc, l'élection, la participation au pouvoir ne doit jamais descendre aux mains inexpérimentées des individus de cette masse. Mais aussi, les deux autres classes ont l'obligation envers elle de lui donner un bonheur tout fait. Il leur faut du travail et du pain.

Ici se présentent des questions soulevées par bien des écrivains pleins de tendresse pour les malheurs, et disposés à bouleverser un pays pour des utopies. Il y aura des hommes qui viendront parler philanthropie, propagation des lumières, humanité, morale, progrès, civilisation, etc. Ces gens sont ou des scélérats, qui veulent faire égorger un État à leur profit, ou des apôtres de bonne foi. S'ils sont consciencieux, ils doivent aller panser de leurs mains les plaies du pauvre, essayer de l'instruire, de lui apprendre l'économie, et de le secourir. Ou ils se lasseront de leurs œuvres, ou ils persévéreront. Dans aucun cas leur zèle ni leurs opinions ne sont dangereux. Mais, si l'orateur est un sycophante, il faut le détruire à tout prix, l'acheter, le séduire ou le persécuter. Il mérite également une préfecture ou la prison. C'est un homme de gouvernement ou un fou.

Quant à l'instruction primaire, à la propagation des lumières, il est parfaitement indifférent de la proscrire ou de l'encourager. Que vous mettiez ou non la science à la portée de la classe indigente au moyen du Frère de la doctrine chrétienne, ou du Frère de la doctrine libérale, elle ne sera jamais absorbée que par l'homme appelé par son instinct, par son génie, à sortir de sa sphère de

malheur. Il y aura toujours des hommes destinés à un travail mecanique continuel, et ceux-là ne liront ni les journaux, ni Voltaire.

Ce que non pas l'humanité, non pas la philanthropie, mais l'intérêt de l'État réclame, et ce qui est d'une civilisation bien entendue, c'est qu'il sorte de l'esprit des lois sociales la faculté, pour les hommes capables, en quelque classe où le ciel les fasse naître, de s'élever à leur destinée, puis, de ne jamais faire peser l'impôt directement sur le pauvre, de modérer les taxes qui frappent ses consommations, de les rendre imperceptibles. L'impôt militaire du recrutement doit peser exclusivement sur cette classe; c'est un moyen de lui enlever ses hommes d'énergie, et de l'agréger à la nationalité. Mais aussi, point de priviléges à l'armée. L'armée est un moyen de gouvernement et de civilisation, autant qu'un moyen de défense. Les armes spéciales, qui veulent de la science, absorberont les ambitions de la classe moyenne, comme les grades des autres corps aspireront, pour le bien du pays, les hommes d'action de la masse des prolétaires.

Si l'armée eût été constituée ainsi, le trône ne serait pas tombé en juillet 1830, ou l'armée eût perdu plus de sept cents hommes dans la lutte. Quel intérêt les sous-officiers avaient-ils à défendre un gouvernement qui ne leur donnait que des épaulettes de laine?... Or, les sous-officiers sont toute l'armée! La Restauration avait fait ses soldats indifférents, et, par une fatalité presque inexplicable, le Juste-Milieu a commis la même faute dans sa loi sur l'avancement. Sous Louis-Philipe, le Duc de Dantzig, Michel Ney, Lannes, ne seraient pas généraux. Dans toute nature de gouvernement, c'est un malheur.

L'accession de la classe pauvre à la propriété n'est nullement un danger, dans une contrée dont plus du tiers est en friche, et dont le commerce n'est pas encore arrivé au quart de son développement possible. Le morcellement est une chimère, dont quelques hommes d'État se sont inquiétés à tort, puisque toute propriété paie, et que ses mutations sont imposées. D'ailleurs, les vices et les malheurs du pauvre, de l'ouvrier, du prolétaire, font justice de bien des périls sociaux; puis, le paysan qui possède est ami de tous les gouvernements. Enfin, il est facile de soumettre les propriétés de la Pairie à un régime particulier.

Donc, ni fusil aux mains du peuple, ni pouvoir aucun. Ne lui demandez ni mandataires ni ratifications. Il représente sa force par l'usage qu'il en fait. Sa souveraineté est une farce tragique, qu'il ne faut jamais lui laisser la faculté de jouer. Donc, maintenez-le entre des lois fortes et souples tout à la fois : fortes contre la partie grossière, inintelligente; souples pour en laisser surgir les hommes d'action et de talent. Enfin, que tout pouvoir soit donné à qui veut s'élever à la sphère supérieure.

A la classe moyenne commencent les intérêts et les idées politiques. Là fut le danger en 1789, là fut le danger en 1830, là sera le danger pour tout système de gouvernement qui ne lui fera pas une part large, et ne la laissera pas respirer librement dans l'atmosphère politique.

Les révolutions intestines d'un pays ne sont causées que par la méconnaissance des intérêts et des idées qui y surgissent. De là est venue la pensée d'une Chambre populaire, élective et renouvelée : élue pour représenter la propriété sous toutes ses formes; renouvelée pour donner passage aux intérêts nouveaux, et empêcher l'Assemblée de devenir dirigeante ou oppressive.

L'Assemblée est donc l'expression de la classe moyenne; or, pour que la

classe moyenne soit constamment satisfaite, il est nécessaire qu'elle fournisse exclusivement les membres de l'Assemblée qui la représente. Si le gouvernement n'obéit pas à cette nécessité, la classe mitoyenne, exclue de sa participation légale au pouvoir, n'a plus confiance aux lois, et, dans un temps donné, sous l'empire de circonstances qui naissent infailliblement, accomplit une révolution. La Restauration a commis cette faute. Il y avait toute une aristocratie parmi ses députés, et souvent la Chambre élective défendait le trône, empiétait sur les attributions de la Chambre des Pairs.

La Chambre élective n'est pas le gouvernement. Elle est un moyen de gouvernement, qu'il faut rendre le moins dangereux possible.

Ainsi, pour représenter la classe moyenne, il est nécessaire d'en graduer l'accession au pouvoir législatif, suivant la valeur de la propriété, prise comme signe d'intelligence. Donc, plusieurs degrés d'élection; électeurs à cent, deux cents, à trois cents, à cinq cents, à mille francs d'impôts. Créez cinq ou six colléges. Donnez plus de députés à la plus grande somme d'intérêts, de manière à ce que le collége d'électeurs à mille francs ait deux députés, là où le collége à cent francs en élit un. Mais point de double vote. Il est un privilége, et la classe moyenne a horreur des priviléges. Il faut obéir à ses passions. Du moment où il ne dépend que de votre intelligence et de votre puissance de vous élever d'un collége à l'autre, il n'y a plus de priviléges, la loi est juste; elle est égale pour tous.

L'Assemblée élective peut se former sans que le pouvoir royal y ait ni action ni influence. Le gouvernement se mêlant des scrutins commet une faute. Il est bien plus habile en acceptant une Chambre librement élue. C'est avec elle qu'il faut traiter.

Aussi, l'une des plus grandes fautes de la Restauration est d'avoir commis le trône avec l'électeur. Il y a de quoi rire et gémir à penser que ce gouvernement royal, ayant trente à quarante mille employés et quatre-vingt mille électeurs a succombé par le fait d'une élection générale. Il ne fallait pas demander aux gens en place des billets de confession, mais des cartes d'électeurs. Les ministres ont eu les moyens de corrompre le principe de l'élection, et ils ont lutté contre lui; c'étaient des aveugles ou des niais.

Il sort de là une sorte d'axiôme pour le gouvernement représentatif. Il doit prendre ses employés dans les dernières classes électorales, car les colléges élevés étant infailliblement à lui par le sentiment d'ordre que communique la haute propriété, la participation aux emplois accordée aux électeurs les moins riches, les rend amis du gouvernement, parce qu'ils en comprennent mieux les ressorts, la pensée, les difficultés, et ne les renversent pas.

La Chambre, ainsi constituée, il est impossible à un ministère, sous peine d'inhabileté, de n'en pas avoir la majorité. D'abord, posons en principe que toutes les majorités peuvent se vendre et s'acheter. Une Chambre est toujours acquise ou à la terreur, ou à la gloire, ou à l'argent, ou à des idées. Ce sont là des moyens de gouvernement.

Roberspierre achetait sa majorité à l'aide du bourreau, et la payait en têtes coupées. Napoléon a étouffé la voix de la sienne sous celle du canon. Louis XVIII savait parfaitement ce qu'ont valu les consciences qui lui ont permis de fausser la Charte à l'endroit de l'élection. Certes, la conviction des 221 n'aurait pas coûté un milliard, et la France y eût gagné, car son chiffre tricolore lui en

coûte déjà deux, et l'Europe nous applique habilement le système de Napoléon envers l'Angleterre. «En quinze ans, disait-il à Sainte-Hélène, j'ai augmenté sa dette de tant de milliards, et je l'ai poussée d'autant vers sa ruine.»

Là est la faute du ministère Polignac. Il fallait accepter la Chambre. Il a eu trop d'honneur, de peur, ou d'imbécillité; qu'il choisisse.

Admettez un principe vrai : il n'y a pas de Chambre hostile au pouvoir; mais il y a des gens ennemis des ministres, car la politique ne se fait qu'avec des hommes, et tous les hommes ont des passions.

Or, évaluez le chiffre des ambitions qui peuvent éclore dans la classe moyenne, ambitions politiques durables. Cherchez-le. Dressez une statistique exacte de la masse flottante des hommes entre vingt-cinq et cinquante ans. Déduisez les gens dont toute l'ambition est satisfaite par une étude de notaire, par une présidence de tribunal, par une fortune industrielle. Otez ceux dont l'intelligence s'épuise dans l'acquisition de leur bien-être. Retranchez, les âmes dont les désirs meurent par défaut de persistance. Enfin, soyez exact; sondez à fond la classe moyenne et ses mœurs; vous ne trouverez pas cinq cents ambitieux politiques, et, parmi ces cinq cents hommes, à peine s'en rencontrera-t-il vingt qui aient du talent, vingt qui soient dangereux. Et pour ces quarante unités, il y aura un ou deux Brutus à détruire. Le reste se contente de quelque haute place, ou d'une faveur de cour. Les uns ont de violentes passions, et faiblissent devant un peu d'or; d'autres sont emportés par des intérêts de cœur.

Tout l'échafaudage constitutionnel, dont les rois s'effrayent, arrive à une question d'hommes. S'il s'en présente un qui ait de grands talents, donnez-lui l'Etat à conduire. Il le faut nécessairement. Un petit homme expire au pouvoir. Il est déplorable de songer que l'intelligence de ce principe ait manqué au trône tombé. M. le marquis Laffite, le comte Casimir Périer, le maréchal Foy, le chancelier Dupin, eussent maintenu la Légitimité. Un ennemi de mauvaise foi veut le pouvoir; prêtez-le lui pendant un moment. Il est forcé de s'asseoir pendant toute sa vie politique sur les bancs ministériels.

Mais, pour faire arriver une Chambre à cet état d'innocuité, le gouvernement ne doit donner aucun motif de plainte à la classe moyenne. Ainsi la liberté de la conscience, celle de la pensée, de la personne et du commerce, doivent être respectées. La noblesse et la religion romaine ont été les deux causes de la révolution de juillet. La classe moyenne avait soif d'égalité. Louis XVIII eût à jamais sauvé la branche aînée, s'il eût osé continuer Roberspierre, moins l'échafaud. En supprimant hardiment toute noblesse, hors la Chambre des Pairs, il eût fait respirer à la classe moyenne un air libre. Décorations royales ou impériales, titres anciens et nouveaux, tout devait tomber sous le coup d'une seule loi. Lui seul a été en position d'abattre les restes d'une noblesse qui, n'ayant ni priviléges, ni titres substantiels, n'existait plus. Il n'y avait plus de noblesse, mais une aristocratie, et des suzerains de dix-sept cent mille écus. La noblesse de province ne pouvait rien pour un trône qu'elle n'a pas défendu, et lui faisait des ennemis partout. En 1814, dans l'ivresse du retour, il devait instituer le torysme français, et couper la racine de tous les mécontentements en rattachant le clergé à l'État par la haute pensée de l'Église gallicane. Il n'eût fait qu'achever, au XIXe siècle, la pensée que Saint-Louis eût au XIIIe. *Le Rénovateur* aurait dû remplacer le *Conservateur*. Le maintien de la branche aînée était tout entier attaché à cette pensée. Alors la classe moyenne ne se fût point défiée de

prêtres français, et n'eût pas rencontré de nobles hors de la chambre des Pairs. La Pairie eût existé grande et forte. Satisfaite en pensée d'égalité, en sa liberté de conscience, elle n'eût jamais supposé d'arrière-pensée au Trône, et elle lui eût livré volontiers la police de la presse périodique politique, si la liberté de la pensée eût existé pour les autres publications. La morale des quinze années de la Restauration est qu'il vaut mieux transiger avec les intérêts, les hommes et les idées, que de les combattre.

Ici, nous sommes parvenus à la part que doit avoir la classe aristocratique dans le gouvernement. La Pairie n'a encore été considérée par personne comme une garantie d'égalité pour les deux autres classes; et cependant elle est la seule institution possible aujourd'hui pour consacrer et reconnaître, sans injustice ni sans tyrannie, les supériorités nécessaires au maintien des sociétés, et qui s'y élèvent par une loi dont il serait absurde de méconnaître l'action constante et invincible.

Si la politique est l'art de coordonner les intérêts et les passions sociales, n'est-il pas évident qu'il faut régler l'exercice des supériorités, au lieu de les abandonner à leur mouvement excentrique, et les faire servir à la grandeur et à la durée de l'État? La Pairie héréditaire est toute conçue dans cet esprit. Mais elle est armée d'un pouvoir qui intéresse bien autrement encore la prospérité d'un pays qui en accepte l'institution et les priviléges, comme il a accepté l'impôt; car la Pairie et l'impôt sont deux nécessités. En effet, là doit résider la haute pensée, le cœur du pays. Là se déposent traditionnellement les projets nationaux qui veulent de la persistance, et souvent un siècle pour leur entier accomplissement. De là partent les irradiations du pays sur les autres contrées. Là sont les hauts magistrateurs, que la nation ne doit pas solder, parce que rien ne peut les récompenser.

Les richesses héréditaires de la Pairie doivent être purement territoriales. Un Pair de France, ayant des rentes inscrites, était un contre-sens, que la Restauration a laissé malheureusement subsister, en pouvant disposer d'une soixantaine de millions par année. Les faits prouvent que jamais un ministère de la Restauration n'a compris que la Pairie devait être un cabinet dirigeant, et une barrière entre les électeurs et le Roi. Ce n'était pas : *le Roi ne cédera pas*, que d'imprudents journalistes, fatals organes d'ignorance, devaient dire; c'était : *Les Pairs céderont-ils?* Tout le gouvernement devait être là, et Juillet finir par des vitres brisées et quelques hôtels pillés.

L'hérédité de la Pairie et ses richesses répondent à deux grands besoins d'un pays : son action constante, son luxe et ses arts. La Pairie viagère n'a donné aucun résultat, et quoi que nous faisions peu de cas des leçons historiques, il est cependant utile de dire que Rome, Venise et l'Angleterre n'ont dû leur étonnante prospérité qu'à un Sénat héréditaire. La France est le seul pays dont la base territoriale soit assez large pour supporter long-temps, sans danger, une aristocratie ainsi constituée. La Pairie doit admettre constamment les supériorité d'argent, d'intelligence ou de talent qui se forment à la superficie de la nation. Les anciennes gloires ne sont pas discutables. Elles seront acceptées par la nation, parce qu'il vaut mieux un nom tout fait qu'un nom à faire.

La Pairie est l'institution que la classe moyenne admettra le plus facilement, si elle a gain de cause sur tout les autres griefs, parce que le privilége de la Pairie, étant accessible à ses supériorités se trouve amoindri. Mais, si l'institu-

tion ne veut jamais être discutée, un Pair devra être en dehors des élections, n'y point voter. Ses enfants, moins l'aîné, ses alliés, retomberont dans la condition de la classe moyenne, sagesse que n'a point eue la première Chambre héréditaire. Elle a jeté son frai sur le budget, elle a eu la maladie du népotisme, et les intérêts particuliers ont sapé l'institution. Les Pairs étaient obligés d'avoir un patriotisme mieux entendu que celui des simples citoyens, et ils n'ont compris ni leur mission, ni les lois de leur existence. Cette intelligence était impossible dans une Chambre composée de vieillards, échappés à tous les régimes, à toutes les tempêtes, ayant des opinions contradictoires, fanatiques d'amour-propre et d'égoïsme, se méprisant les uns les autres, n'ayant ni l'esprit de corps, ni pensée arrêtée. La loi sur le droit d'aînesse, restreinte à la Pairie, devait être une de leurs pensées; ils ont préféré faire de la popularité à leurs dépens, tandis qu'ils pouvaient se consolider à ceux de la Chambre élective, en proposant et provocant des lois en harmonie avec les vrais principes du gouvernement constitutionnel. Tout a été précipice pour le trône, là où tout était sécurité.

La royauté, principe du pouvoir, devait être largement défendue et hors de toute discussion. La mettre seule en présence des masses, c'est l'exposer à succomber immédiatement. Et cependant, la chute de Louis XVI n'a pas empêché celle de Charles X. Singulière fatalité ! Aussi une royauté populaire n'est pas viable; elle ment trop vite à son principe. La Légitimité, toute absurde qu'elle puisse paraître, serait un principe à inventer s'il n'existait pas. Elle est le sceau de la propriété héréditaire, le lien secret de l'autorité qui couvre le pays, et en fait un système compact.

Quant à la cour, c'est une question toute personnelle. Si un banquier a son maître d'hôtel et un huissier dans son antichambre, il doit être loisible au roi d'avoir ses gentilshommes.

Tels sont, selon nous, les principes généraux auquels la monarchie constitutionnelle peut se maintenir et diriger une nation dans une voie de prospérité, et unir la gloire du trône à celle du peuple.

Il y a certes des questions administratives à résoudre pour rendre le gouvernement moins cher, pour déguiser plus ou moins habilement l'impôt, pour représenter plus exactement le chiffre des fortunes, afin que toutes les forces politiques soient employées. Mais ce sont des détails secondaires.

Dans cette formule de gouvernement, le vœu de la société actuelle : *A chacun selon ses œuvres,* est la loi qui découle jusque dans les ramifications sociales les plus infimes, et la hiérarchie, au lieu d'être mouvante comme dans un gouvernement purement électif, est fixe. Seulement, elle est facilement pénétrée par le flot des ambitions réelles et légitimes. Les catégories ne sont pas des barrières infranchissables, mais des lices ouvertes à tout venant.

[Octobre 1832.]

LETTRE À CHARLES NODIER

SUR SON ARTICLE INTITULÉ :

DE LA PALINGÉNÉSIE HUMAINE ET DE LA RÉSURRECTION*.

Annecy, 8 octobre 1832.

Mon cher Nodier, excusez l'épithète, je ne vous la donne pas dans l'acception que vos nombreux amis rendent presque vulgaire, et que n'autoriseraient encore ni les souvenirs de mes soirées passées à l'Arsenal, ni le sentiment de bienveillance par vous si gracieusement accordée aux artistes et à vos collaborateurs. Non, ce bon adjectif émane d'une gratitude personnelle que m'inspirent vos écrits; il est l'expression de plusieurs jouissances ressenties dont je veux vous remercier, certain d'être l'interprète de tout un public.

J'ai lu tardivement ici, non loin du torrent où Puck expira, votre article biblique, encyclique et conjectural, sur la palingénésie humaine et la résurrection; rassurez-vous... Je l'ai compris.

Pour beaucoup de chrétiens et d'infidèles, il est inintelligible. Soit dit en passant, vous, si fort de votre phrase toute française, habituellement pure et transparente, où la pensée est enchâssée comme un insecte d'or ou d'azur pris dans un morceau d'ambre, vous l'avez très-peu chrétiennement fortifiée contre l'assaut des esprits bourgeois par des expressions techniques, par des mots forgés, *more Rabelaisiaco,* sans avoir eu la précaution d'y joindre le glossaire de ce langage palingénésiaque. Mais vous n'avez écrit que pour quelques fidèles; il faut vous savoir gré de ce courage, par un temps où la littérature courtise les masses.

A certaines personnes, votre article pourra sembler n'être qu'une moquerie fantastique, dans laquelle vous aurez, avec insouciance, dépensé, nouveau Mathanasius, les trésors de votre profonde érudition, vous amusant à broder une méchante serge de fleurs délicatement ouvragées, coloriées, caprice de fée, rêverie délicieuse d'un poëte voyant des vaches brunes dans ses tisons, et riant de ses illusions au moment où d'autres commencent à les partager.

Mais il se rencontrera peut-être aussi des têtes carrées, au crâne desquelles cette bulle anté-diluvienne, ou post-tumulaire, entrera comme un coin que, par une matinée d'hiver, pousse dans quelque quartier de hêtre un frileux portier... Votre article la leur cassera, sans la leur illuminer. Mais n'auriez-vous pas médité, de concert avec notre Directeur, de racoler, pour la *Revue de Paris,* parmi les platoniciens, les swedenborgistes, les illuminés, les martinistes, les bœhmenistes, les voyants, les extatiques, peuple poëte, essentiellement croyant, acharné à comprendre et nullement à dédaigner?... Treuttel et Wurtz n'ont certes pas réimprimé à votre insu plusieurs de ces œuvres mystiques où les abîmes de l'infini semblent organisés, et où bien des intelligences trop faibles,

trop fortes peut-être, aiment à se perdre comme un voyageur dans les souterrains de Rome; songez que je respecte ces œuvres; vous trouveriez Swedenborg, madame Guyon, Sainte Thérèse, mademoiselle Bourignon, Jacob Bœhm, etc., complets, reliés par notre ami Thouvenin, sur une tablette particulière de ma bibliothèque.

Aussi, mon cher Nodier, ai-je pris votre article gravement, quoique ma tête soit déplorablement ronde, et que je passe pour un frivole conteur, *un amuseur de gens*, a dit notre savant collaborateur Philarète Chasles, lequel me conseillait d'ennuyer un peu notre public pour lui inspirer du respect, l'ennui étant une puissance.

Mais, *in petto*, vous m'acquitterez, je l'espère de cet arrêt. Vous avez éprouvé mieux encore que je ne l'éprouve moi, jeune, la pédantesque infirmité des jugements par lesquels les contemporains parquent un écrivain dans une spécialité, lui dénient les connaissances auxquelles il s'est adonné le plus amoureusement, et, pesant sa pensée inconnue du même poids dont ils se servent pour estimer sa vie extérieure, veulent lui conformer l'âme à ses goûts apparents, à ses fantaisies d'artiste; lui refusant d'être complice de ses écrits, lui interdisant d'être de son opinion, savant de la science dont il s'occupe, occupé de la science dont il sonde plus promptement que tous autres les obscurités mystérieuses. Singulières gens!... Inhabiles à s'expliquer les phénomènes de l'étude, ils se contentent d'un préjugé pour consoler leur amour-propre blessé, croyant que vous rencontrez des pensées larges, fécondes, comme l'hirondelle attrape ses tipules en fendant l'air, le soir, par hasard. Nous devrions leur envoyer — permettez-moi cet ambitieux souvenir de nos confidences — quelques-uns des cheveux que nous nous arrachons, pendant nos veilles maladives, quand, perdus dans les espaces de la pensée et les champs du langage, les pensées et le langage nous fuient, capricieux, fantasques, tandis que maître Éverat attend notre copie avec un sang-froid barbare, et que, pour loyer de ses travaux grisonnants, un petit journal, où ne domine pas *l'être compréhensif*, apprête l'injure, aiguise d'obtuses épigrammes, en vous reléguant dans la famille des sauteurs de corde, vous accusant de faire des tours de force littéraires, plumet en tête, couvert de diamants du Rhin, avec ou sans balancier.

Donc, je suis un de ceux auxquels votre article a semblé l'effort d'une âme élevée attaquant des vérités trop haut situées; un effet de cette curiosité désespérée dont Faust et Manfred ont été peints, animés et victimés par deux beaux génies; l'éclatante clameur d'un esprit supérieur qui ne sait plus où se prendre en se trouvant sur le piton d'un rocher désert près du ciel, et qui retombe dans un pot de bière entre trois étudiants allemands, faute de rencontrer des cœurs fraternels ou des croyances religieuses parmi les torrents léthargiques et les existences lithomorphes de ce Paris, toujours moqueur, toujours insulteur, blessant ceux qu'il doit adorer, oubliant tout, même la girafe et le choléra.

Je me suis voué depuis longues années à quelques idées qui touchent aux vôtres par les points les plus éloignés du centre de l'éblouissante et vaste circonférence par vous si poëtiquement parcourue; mais je les étudie dans un ordre de pensées que je crois être moins vague et moins confus, s'il est possible, toutefois, d'introduire de l'ordre dans le vague et dans la confusion; mais l'homme possède vous le savez, vous si connaisseur en nomenclature, l'incontestable faculté de tout enrégimenter, numéroter, empaqueter, mettre en bocal, classer,

tailler; témoin le *Muséum* et les dictionnaires. — Or, comme en littérature et en philosophie théurgique, les ténèbres doivent être pour tout le monde, et que je pâture souvent sur ce terrain communal, j'ai eu l'orgueilleuse démangeaison, l'outrecuidance de vous critiquer, de vous faire enfourcher mes nuages grisâtres après avoir galopé sur les vôtres, si multicolores, si fluidement éclairés. En gentleman de la plus haute aristocratie littéraire, refuserez-vous d'essayer mes chevaux, quand j'ai poliment fatigué tous ceux de votre écurie?...

Pardonnez-moi d'égayer la critique de matières si graves, si sérieusement importantes; je vous promets que l'obscur n'y perdra rien, et il y aura des paragraphes où nous nous comprendrons à peine, sauf les trois Allemands qui, par état, devinent presque tout; mais je crois utile de consacrer çà et là par charlatanisme quelques phrases pour ne pas décourager les entêtés et les fats qui auraient la prévention de nous entendre, et leur donner le droit de dire en hochant la tête devant nos ennemis:

— Eh! bien, je vous assure qu'il y a quelque chose dans ces articles-là!...

Donc, selon vous, mon cher Nodier, la Création n'est pas achevée; car je ne pense pas que vous ayez pris le mot *fini* dans le sens contraire d'*infini;* donc, les jours de la Bible sont d'incommensurables siècles d'enfantement dont nous sommes une révolution partielle; donc, vous reprenez à votre compte le système de Leibnitz, si magiquement transfiguré dans les passages harmonieux de votre article où vous déroulez une vie confuse dans les métaux, pensée progressive, échauffée par un soleil inconnu, gagnant de proche en proche la masse des êtres pour aboutir à l'homme; puis, continuant l'homme par l'ange, vous lui donnez apocalyptiquement l'agréable espoir de revivre *en être compréhensif.* — N'est-ce pas le sens intime de votre article? Pensée toute panthéiste, mélangée de spinosisme, trempée de christianisme, arrosée d'histoire naturelle et de phrases platoniciennes?...

N'ayez pas peur, mon bon Nodier, je ne veux pas apporter le couperet de l'analyse et des mathématiques sur le cou gracieux, sur les ailes diaprées de vos chimères; je vous l'ai dit, j'ai voyagé sur leur croupe étincelante de poësie, et c'est entre elles et moi à la vie, à la mort!... Donc, je ne vous parlerai point de la bagatelle de ces quatre-vingt-dix mille ans d'existence attribués à notre révolution transitoire, par les calculs de Laplace sur la précession des équinoxes, et de l'effrayante accumulation d'années que sa mécanique céleste promet à notre système; moi, je n'aime les chiffres que dans mon revenu, et c'est passion malheureuse; aussi, foin des calculs!... Au diable les doigts glacés de cette froide science!... Mon barême est le *Qu'est-ce que cela me fait?* de votre divin Breloque, et ma règle de trois est mon imagination! Vous m'avez, en ce qui me concerne, renvoyé à Moïse; je ne vous renverrai ni à Bichat, ni à Laplace, ni à M. Savary*, ni à M. Arago, parce que nous planons un peu plus haut qu'ils ne parviennent dans les espaces; leur orient est à Bercy, leur occident à Vaugirard. Maître, vous l'avez dit!...

Seulement, quoique Dieu puisse se passer d'avocat après avoir écrit ses titres sur un brin d'herbe, me sera-t-il permis d'en prendre les intérêts près de vous? Il est convenable et poli d'en discuter les intérêts avant toute autre chose. Donc, je vous demanderai ce que vous faites de sa toute-puissance, en prétendant que la Création n'est pas achevée? D'un trait de plume, et bien innocemment sans doute, vous lui donnez une veste d'ouvrier, travaillant toujours,

s'y prenant à deux ois pour son œuvre, ne la fondant pas d'un seul coup, selon l'admirable expression de Saint Jean, cet aigle des évangélistes, qui a si bien compris *le verbe* et *l'action*. Quoi! le seul jet de la parole n'a pas suffi pour parachever le monde dans l'infini de ses modes, dans l'ordre éternel que garde chacune de ses parties, dans l'infaillible reproduction de chaque être, en quelque forme qu'il ait dit à la matière d'affecter dans les siècles des siècles?... Vous me répondrez peut-être que le mouvement résurrectionnel dont vous avez prophétisé le lever est un effet logique de sa création, et que vous avez mis très-constitutionnellement son pouvoir à l'abri des discussions parlementaires; mais alors je vous prierai de me dire si l'entretien du trou de Botal*, si le renversement complet de ce qui est, et dont vous nous donnez la perspective, aura lieu sans l'intervention d'un autre verbe, d'une autre action céleste?... Je ne suppose pas que le monde soit un de ces joujoux à surprise qui se mettent tout-à-coup sens dessus dessous*.—-Vous qui aimez les proverbes, n'attaquez-vous pas un peu le mot sublime : *Ce que Dieu a fait est bien fait*, proclamé par Garo*?

Nodier, au nom des ravissantes choses dont vous êtes un des plus passionnés amants, au nom des fleurs visibles, des jolis insectes, des mille élégants chefs-d'œuvre de la botanique et de la zoologie qui tapissent vos pages, revivent dans vos phrases, que vous savez si bien sertir en votre langage panoramique, et qui sont le cachet de votre style, au nom de cette belle nature, je vous ferai très-audacieusement cette question:

Avez-vous en votre génie intuitif la plus légère partie de ce qu'on nomme *la certitude* sur la marche de la Création?... La perfectibilité monte-t-elle ou descend-elle? Le mouvement ascendant de votre vie rectiligne est-il plus probable que le sens inverse? Revenons-nous du ciel, ou y allons-nous?... Le chemin est-il en dessus ou en dessous de notre espèce? Qui a tort, de l'instinct incommutable des créations que nous regardons comme inférieures à nous, ou de la raison vacillante, mobile de notre nature, si souvent à l'état de haillon? Les adorables émanations de la fleur du *Volcameria*, qui sous-entendent et revêtent un monde entier de plaisirs et d'idées; la longévité de ce cèdre planté avant la venue du Christ, et qui vit encore en Italie, portant le nom du Sauveur, ne seraient-elles pas des pensées dont le poëte a le goût par avance, et une vie d'admirable monotonie pressentie par le chartreux?... Les innombrables générations de la mer tendent-elles à l'anthropomorphie, selon Maillet, ou l'homme s'achemine-t-il vers la tombe comme à un berceau, selon Swedenborg?... La paix granitique des marbres est-elle notre *oméga* ou notre *alpha?*... Ces questions n'ont rien d'offensant pour vous, qui dans votre article avez considéré le sommeil comme un grand bien, comme un avant-goût des paresseuses délices du *far niente* des morts... Mais serait-ce une pensée digne de Dieu que la rotation infusoire de la matière, en quelque sens qu'elle se fasse? Ne serait-ce pas, comme l'a dit Byron, une bien froide plaisanterie que le jeu d'une matière sortie de Dieu pour y revenir, après mille transformations kaléïdoscopiques du monde?...

Nodier, ma critique n'est teinte ni d'amertume ni d'ironie; elle procède d'une recherche logique de quelques vérités, et c'est mû par un sentiment d'estime pour vos œuvres, que je vous signale les dangers d'un article où vous amoindrissez la puissance infinie de Dieu, où vous faites marcher la Création sans savoir ni si elle marche, ni dans quel sens elle marche, ni pourquoi elle marche, et où vous n'avez pas tenu compte des mondes brisés que Herschell a rencontrés

dans l'espace, demandant l'aumône à l'entrée d'un système planétaire où ils pussent s'arrondir.

Vous qui touchez par tant de points à la science humaine, vous dont la parole doit influer, plus fortement que vous ne le pensez dans votre touchante modestie, sur le siècle et sur la littérature, pourquoi n'employez-vous pas l'autorité de votre talent à maintenir nos connaissances dans l'admirable voie d'analyse que leur ont fait, depuis un siècle, ces grands inventeurs de sciences, ces génies dont vous pouvez, par un rare privilége, admirer les diverses portées : Newton, Charles Bonnet, Buffon, Bichat, Cuvier, Laplace, Lavoisier, Monge, Mela, Bernard Palissy, Herschell, Gall*? Vous qui avez tant lu, tant appris, tant médité, tant comparé dans les études prodigieuses dont témoignent toutes vos pages, pourquoi ne pas rattacher vos écrits à quelque idée générique ? J'ose vous adresser ce vœu parce que je ne l'ai pas formé seul, parce que vous avez des amis inconnus auxquels votre gloire est patriotiquement précieuse, et qui, sur la foi de vos aperçus si souvent lumineux, espèrent de vous plus que vous n'en espérez vous-même. En vous écrivant cette lettre, j'ai dépouillé tout intérêt personnel avec une générosité fabuleuse chez un auteur en herbe : j'attendais de votre bonne grâce et de celle de notre Directeur que vous rendissiez compte du quatrième volume de mes ROMANS PHILOSOPHIQUES, où se trouve *Louis Lambert**, œuvre à laquelle votre intussusception et votre charitable critique eussent été nécessaires : or, maintenant je dois renoncer au plaisir de vous avoir jamais pour censeur ; autrement, les rieurs de Paris pourraient se moquer de notre camaraderie, et nous défrayerions les colonnes d'un petit journal pendant un mois.

Ainsi donc, j'ai acheté chèrement le droit de vous dire : Laissez les impuissances scolastiques du moyen-âge; usez de votre sacerdoce intellectuel dans un grand but de science réelle et de consolation philosophique. Essayez de convaincre l'humanité, sans en détruire les poëtiques religions, qu'il faut laisser Dieu dans les sanctuaires inconnus où il s'est dérobé volontairement à nos regards.

Une seule pensée creusée avec sincérité doit toujours écraser notre raison ambulatoire, et je ne crois pas que cette pensée, quelque dissolvante qu'elle soit, puisse détruire aucune des idées religieuses dont le monde s'est nourri; ne doit-elle pas servir au contraire à nous rejeter humbles et petits, après nous être usés contre le plus grand des mystères ?

La matière et Dieu sont contemporains, ou Dieu préexistait à tout, seul, unique. Le génie le plus gigantesque et la raison humaine amassée depuis les quatre-vingt-dix mille ans de Laplace ne sauraient imaginer un troisième mode pour ce problème insoluble, à moins de faire table rase et de supprimer matière et Dieu.

Or, la puissance de Dieu périt inévitablement dans la première proposition, puisqu'en subissant l'action ou la coexistence d'une substance étrangère à la sienne, il devient en quelque sorte un agent secondaire ; et dans la deuxième proposition, Dieu ayant dû extraire le monde de sa propre essence, il faut reconnaître pour vrais les systèmes identiques de Malebranche et de Spinosa; dépouiller Dieu de tous les attributs dont notre âme le décore ; ne plus admettre aucun mal ni dans la société ni dans le monde : alors, nous ne ferons pas un seul pas sans blasphémer, nous ne dirons pas un mot sans injurier Dieu. Tout est Dieu : Dieu, comme l'a écrit Bayle en examinant Spinosa, se trouve en deux camps dans les batailles, et se frappe lui-même ; si nous trouvons la

raison de nos amours, nos haines sont inexplicables; enfin nous tombons dans un abîme où périssent les lois, les religions, les crimes et les vertus...

Après ce résumé de toutes les théologies passées, présentes et futures, comment pouvons-nous oser pondérer l'ardente idée de Dieu, et en sonder les desseins? Il faut se coucher dans le pyrrhonisme, ou se jeter avec amour dans la religion de Jésus-Christ, sans plus rien examiner. Donc, croyants ou incrédules, poëtes ou philosophes, employons notre pensée à constater des faits et non pas des théories. N'avez-vous pas mis l'invention sanguificative du tourne-broche au-dessus de toutes les scholies inutiles de l'oblong docteur dom P. Fanfreluchio* !...

Ne serait-il pas digne de notre époque si vivace, si poëtique, si frétillante, d'établir les religions et le sentiment du bien sur la conscience, sur *l'être intérieur* placé en nous par le Tout-Puissant, au même titre que, dans les pauvres animaux dont vous parlez avec tant de grâce, les sens admirablement simples et étonnants nommés par nous INSTINCT ?...

Maintenant, mon cher Nodier, j'ai peut-être acquis le droit de vous dire que vous avez abordé, en travers peut-être, de grandes questions relatives à la nature humaine ; mais vous les avez abordées conduit à elles par un esprit de haute transcendance, vous en avez le pressentiment et l'appétit; vous en faites le tour, animé d'une admirable curiosité philosophique. Certes, l'erreur est permise en des inductions si ténébreuses, et je ne sais s'il faut vous blâmer ou vous louer de ces courses aventureuses en des sentiers peu pratiqués, pour arriver à une porte qui n'a point été ouverte; là, j'aurais voulu en vous des expressions plus hypothétiques; quel est ce sentier vierge des pas de cette race essentiellement grimpante et voyageuse dont nous faisons partie, et qui fouille tout à l'exception de sa propre nature, à elle encore inconnue?

Je ne contredirai certes aucune des observations contenues dans ma lettre en admettant, non pas la possibilité des *anges* de Swedenborg* dont vous avez fait vos *êtres compréhensifs*, mais l'existence de plusieurs faits psychologiques, auxquels vous paraissez croire, et si singulièrement distincts des phénomènes habituels de notre nature que leur étude peut enfanter les hallucinations les plus bizarres dans la pensée, les théories les plus fabuleuses dans la science. Votre esprit translucide a souvent voulu pénétrer l'espace, le temps et le sommeil; vos pages métaphysiques en accusent de longues méditations, et je ne crois pas que, depuis l'existence des académies auxquelles vous manquez et dont vous vous moquez, aucune société pensionnée ait jamais proposé question plus utile que la vôtre ainsi conçue :

«Pourquoi l'homme qui n'a jamais rêvé qu'il fendît l'espace sur des ailes, comme toutes les créatures volantes dont il est entouré, rêve-t-il si souvent qu'il s'y élève d'une puissance élastique, songe mentionné dans tous les onéirocritiques anciens, si cette prévision n'est pas le symptôme d'un de ses progrès organiques ?»

J'ai supprimé, de mon autorité privée, la comparaison de notre mouvement avec celui de l'aérostat, la question me paraissant ainsi plus simplement et plus abstractivement posée. Votre article n'eût-il que cette demande scientifique adressée à l'Europe studieuse, à ce peu d'hommes incessamment penchés à la clarté des lampes sur le texte éternel offert par la puissance omnivore, centripète et centrifuge, sise dans l'immense et minime dédale de notre cerveau ; votre

article, Nodier, doit vous attirer un jour une gloire incontestable, et vous élever au-dessus des académies inutiles d'où souvent l'on chasse à coups de fourches les faits, quand ils brisent les petits systèmes de nos seigneurs les académiciens.

Et je suis arrivé au moment où je vais faire avancer mes nuages, mélangés sans doute d'erreurs et de vérités, et vous donner le droit de haute et basse critique sur mon insolente réfutation de deux ou trois de vos phrases, sauf la vérification future de nos systèmes par l'*être compréhensif in sæcula sæculorum.*

Vous avez assemblé, malgré votre aversion pour les académies, un concile assez imposant où vous accumulez, par le jeu d'une pompe aspirante toute intellectuelle et fantastique, une somme effrayante de genre humain, et vous déniez à ces grands hommes convoqués en cinq lignes le pouvoir d'expliquer l'espace et le temps. Attendu l'état de silence auquel la mort les a réduits, il leur est fort difficile de vous répondre; et vous vous êtes mis commodément dans la situation superbe d'un prédicateur apostrophant les damnés; puis vous avez ôté la parole à vos auditeurs. Ne serait-ce pas la plus audacieuse des entreprises que de se constituer l'orateur de cette chambre où toutes les sciences ont un député?... Il ne me reste pas d'autre ressource que de vous détacher un autre concile de savants morts, — bien entendu! — composé de Kant, de Fichte, d'Apollonius de Thyanne, de Porphyre, de van Helmont, de Boerhaave, de Plotin, etc.; excusez si je ne vous en donne pas davantage ou bien si je me trompais, je vous écris avec un plume d'auberge, sans un livre, attablé presque seul dans une chambre où peut-être vous avez couché jadis en revenant de Suisse ou d'Italie. Mon esprit est encore tourmenté par les beaux sites que je viens de voir; puis je suis enfantinement sous le charme d'une montre que je viens d'acheter à Genève, en sorte que ma mémoire peut se détraquer pendant que je vérifie les ressorts de mon chronomètre, et que les paysages qui vous sont si familiers me reviennent comme la *défunte* de ce bon bourgeois dînant avec le carabinier, dans la caricature de Charlet. N'étaient donc ma montre, mes montagnes, mon isolement de toute autorité *livresque,* je vous recruterais de meilleurs morts peut-être, et vous extrairais des passages confortatifs pour corroborer ma réponse. Vous excuserez mon dénuement et mes folles fantaisies, vous si obéissant aux tentations diaboliques des passions et des caprices.

Or, mon cher Nodier, ni l'espace ni le temps n'existent, en dehors de l'homme du moins; Fichte et beaucoup de grands génies les ont abstractivement, philosophiquement niés. Le temps et l'espace sont, dans l'acception que vous donnez à ces mots, une seule et même chose, qui est, par rapport à nous, un produit du mouvement, et le mouvement est, comme l'espace, un abîme aussi profond que l'idée de Dieu, et où notre raison devient infirme quand nous voulons le pénétrer. Le sommeil, autre gouffre où nous pouvons nous plonger avec la chance de retrouver nos pantoufles aux pieds de notre lit, plus heureux qu'Empédocle, et dont vous semblez avoir étudié les phénomènes si notablement excentriques, qui d'inductions en inductions nous mettraient sur la trace de vérités perdues, de sciences évanouies, le sommeil montre souvent à un homme de bonne foi l'espace complètement anéanti, dans sa double forme de *temps* et d'*espace* proprement dit. Vous avez raconté plusieurs de ces preuves bizarres en apparence, mais toujours vraies, dans un article sur le sommeil, dont je me souviens encore, enfin *Smarra*, votre magique *Smarra*, me semble

l'épisode poëtique d'un grand ouvrage sur le sommeil, épisode où vous avez avec un merveilleux talent fait saillir, en dehors des parois cervicales, les accidents les plus insaisissables de notre pouvoir intérieur. Le sommeil démontre logiquement, par une chaîne de raisonnements dont quelque beau génie déduira l'ensemble, comme les Cuvier, les Laplace ont arraché des faits à un océan de pensées, que l'homme possède l'exorbitante faculté d'anéantir, par rapport à lui, l'espace qui n'existe que par rapport à lui;

De s'isoler complètement du milieu dans lequel il réside, et de franchir, en vertu d'une puissance locomotive presque infinie, les énormes distances de la nature physique;

D'étendre sa vue à travers la Création sans y rencontrer les obstacles par lesquels il est arrêté dans son état normal;

Et enfin d'obtenir une certitude mémoriale des actes dus à l'exercice de cette faculté.

Les études psychologiques, dirigées dans une voie d'analyse, acquerront sans doute une consistance mathématique, cesseront d'être creuses et conjecturales. Espérons-le, pour la gloire de notre époque déjà si grande, pour notre France déjà géante quand le siècle naissait. Les bornes d'une simple lettre ne me permettent pas d'embrasser autrement que par l'énumération les magnifiques irradiations de cette science nouvelle; mais les prodiges de la *volonté** en seront le lien commun, auquel se rattachent et les découvertes de Gall, celle du fluide nerveux, troisième circulation de notre appareil, et celle du principe constituant de l'électricité; puis les innombrables effets magnétiques, ceux du somnambulisme naturel et artificiel dont s'occupent les savants de Danemarck, de Suède, de Berlin, d'Angleterre, d'Italie, et que nient ceux de notre Paris, tour à tour si stupides et si intelligents, si froids et si passionnés. Flourens et Magendie font graviter, sans le savoir, leurs recherches dans une sphère d'effrayantes réalités. Ils tuent bien des poësies sous leur scalpel, et sous leur scalpel renaîtront de vastes pouvoirs!... Ce sera quelque magnifique échange!... Sans doute la superstition du *double*, je puis en parler à vous qui avez réhabilité les paroles gelées* de Rabelais, et retrouvé par fragments l'ancien bon sens des nations disparues, dans vos pages sur les superstitions si niaisement nommées paradoxales, en haine de votre supériorité peut-être : donc, alors *le double* de l'Allemagne deviendra l'un des faits les plus vulgaires de notre nature mieux connue, un fait aussi vrai, mais aussi incompréhensible que les phénomènes de pensée, de mouvement, par nous quotidiennement accomplis, sans songer à leur profondeur sans fond. Alors, l'*homo duplex* de Buffon sera le point de départ ou le but commun de mille observations relatives à la séparation possible des deux natures, des deux actions, du verbe et du fait, de l'homme intérieur et de l'homme extérieur, sans cesse accouplés, séparés sans cesse en nous. Alors, si vous et moi sommes encore de ce monde, nous lirons dans l'œuvre d'un savant qui peut-être tète en ce moment, au globe veiné d'azur, le lait de sa mère, la solution de votre sagace demande; et, si nous pouvons le comprendre, nous vieillards au chef branlant, nous y verrons que l'effet jadis observé par vous résulte de la désunion de nos deux *natures* : j'emploie ce mot à défaut de celui dont nous gratifiera le grand homme au maillot pour nommer quelque chose d'innommé dans notre langage actuel : c. q. e. a. d.

La résurrection humaine serait peut-être explicable par la post-existence du

species inconnu de cet être nouveau; mais la résurrection est un dogme de foi: la science peut le nier et les savants peuvent y croire. — Quant à moi, je ne me prononce pas, parce que j'étudie, et qu'un fait apparent est souvent détruit par un fait latent. Notre chimie a déjà dévoré tant de nomenclatures que ce serait folie de se passionner pour les accidents dubitatifs de la psychologie. Je pense actuellement, en mettant à part les illusions dont j'aime à me nourrir, que l'homme doit être une créature finie, mais douée de facultés perfectibles. En voyant un crétin, un épicier, un journaliste, Schnetz, lord Byron et Cuvier *, six types entre lesquels peut se caser l'espèce humaine, nous interrogerons Dieu sur notre destinée, sans songer que les mêmes variations se retrouvent dans la nature inférieure: par exemple, chez les chevaux en liberté des steppes asiatiques, où ils élisent pour chef le plus beau d'entre eux; parmi les chiens, qui, chassant en commun, renvoient le chien dont le nez est infirme, et battent celui dont le courage, la vigilance ou la voix ont été en défaut. Mais il faudrait faire non pas une simple lettre, mais exécuter un ouvrage entrepris, laissé, repris déjà depuis dix ans, pour expliquer toute ma pensée. Or, je ne suis pas aussi certain que vous l'êtes de conserver mon auditoire et de colorer les nuages furtifs nés de mes longues études. Puis il est tard; je me suis promené toute la journée sur le joli lac d'Annecy, en lisant votre article et l'interprétant au gré des paysages, en consultant le ciel et les eaux. Enfin ma notice biographique sur Louis Lambert contient quelques-unes de ces idées sous une forme dramatique: elles y agissent. Il serait donc inutile de me répéter, défaut dans lequel nous tombons, vieillards, et que jeunes, nous devons éviter.

J'ajouterai cependant, en manière de madrigal, que je ne crains pas de vous redire mille choses affectueuses, et de vous attester l'innocuité d'une critique courageuse. Ne pouvez-vous pas maintenant victorieusement dissoudre mes doutes, et me convaincre d'ignorance peut-être?...

Agréez les bons souvenirs d'un voyageur qui ne parcourt pas les lieux où vous avez été sans admirer la poësie que vous y avez semée.

De Balzac.

[*Revue de Paris*, 21 octobre 1832.]

VOYAGE DE PARIS À JAVA*

FAIT SUIVANT LA MÉTHODE ENSEIGNÉE
PAR M. CHARLES NODIER
EN SON HISTOIRE DU ROI DE BOHÊME ET DE SES SEPT CHÂTEAUX
AU CHAPITRE OÙ IL EST TRAITÉ PAR LUI
DES DIVERS MOYENS DE TRANSPORT
EN USAGE CHEZ QUELQUES AUTEURS ANCIENS
ET MODERNES.

— Je supplie Votre Majesté d'examiner ces arabesques, qui commencent par une tête de femme et finissent en queue de crocodile...

(GIRODET À NAPOLÉON.)

J'étais depuis plusieurs années, comme feu Robinson Crusoe, tourmenté par un violent désir de faire un voyage de long cours. La presqu'île du Gange, ses archipels, les pays de la Sonde, et particulièrement les poësies asiatiques, devenaient de jour en jour le tyrannique objet de mes espérances. Une idée fixe est-elle un bien ou un mal ? je ne sais : les unes nous valent des systèmes politiques ou des monuments littéraires ; d'autres nous conduisent à Charenton. Néanmoins, en attendant la solution de cet important problème, il sera peut-être assez utile de constater la cherté journalière de ces sortes d'idées.

La traversée des Indes est fort coûteuse ; mais, s'il est facile d'en chiffrer les dépenses quand on la fait, il est impossible de les arrêter quand on ne la fait pas, et alors elles deviennent ruineuses. En effet, que d'heures en vain consumées !... Je ne parle pas des dégâts causés par vos distractions ; un tison roulé sur le tapis, l'encrier renversé, votre pantoufle brûlée, etc., en vous supposant artiste, écrivain ou homme d'imagination. Non ! Comptez seulement les moments précieux gaspillés, les trésors d'âme et de pensée follement perdus pendant les heures employées à regarder les arabesques incrustées au marbre de la cheminée... Or, le temps, c'est de l'argent ; mieux encore, c'est du plaisir ; c'est l'incommensurable quantité de choses virtuellement conçues dans cet abîme où tout va, d'où tout sort, qui dévore et produit tout. Rêver, n'est-ce pas voler votre délicieuse maîtresse, ou vous, si heureux par elle ?

Ainsi, pour établir le compte de mes pertes, souvent un mot* dans une phrase, la rubrique d'un journal, le titre d'un livre, les noms du Mysore, de l'Indostan, les feuilles déroulées de mon thé, les peintures chinoises de ma soucoupe, un rien m'embarquait fatalement, à travers le dédale des contemplations, sur un vaisseau fantastique, et faisait surgir les mille délices de mon voyage imaginaire.

Je possède, entre autres sujets de dépenses, deux vases mexicains que m'a vendus Schœlcher*, et qui me coûtent journellement trois ou quatre heures... Laissant tomber le livre où je cherchais quelque renseignement de griève urgence, et où j'ai rencontré les mots de *Bayadère*, *Colibri*, *Sandal*, *Lotus*, — autant d'hippogriffes qui m'emportent dans un monde d'odeurs, de femmes, d'oiseaux et de fleurs!... — alors, mes yeux s'attachent sur une des chimères capricieuses de ces vases mexicains, laquelle représente un lapin assis sur un fauteuil, endoctrinant un serpent armé de moustaches et d'éperons, symbole de mille sottises littéraires ou politiques. Puis, plongé dans une infertile méditation, fruit défendu aux gens de peine et aux gens de lettres, deux mêmes genres de gens, je vais flairant les parfums indiens. Je me perds au milieu de ces pays grandioses auxquels l'Angleterre restitue aujourd'hui leurs antiques magies. Le luxe impérial de Calcutta, les prodiges de la Chine, l'île de Ceylan, cette île favorite des conteurs arabes et de Sindbad-le-Marin, effacent toutes les merveilles de Paris.

Enfin, de rêve en rêve, j'ai fini par ne rien faire, et par être réellement pris d'une espèce de nostalgie pour un pays inconnu.

Un jour, en novembre 1831, au sein d'une des plus belles vallées de la Touraine*, où j'avais été pour me guérir de mon idée fixe, et par une ravissante soirée où notre ciel avait la pureté des ciels italiens, je revenais, gai comme un pinson, du petit castel de Méré, jadis possédé par Tristan, lorsque je fus arrêté soudain, à la hauteur du vieux château de Valesne, par le fantôme du Gange, qui se dressa devant moi!... Les eaux de l'Indre s'étaient transformées en celles de ce vaste fleuve indien. Je pris un vieux saule pour un crocodile, et les masses de Saché* pour les élégantes et sveltes constructions d'Asie... Il y avait un commencement de folie à dénaturer ainsi les belles choses de mon pays : il fallait y mettre ordre. Alors, tout fut dit. Je résolus de partir, malgré la rigueur de la saison, pour mon voyage dans les possessions de Leurs Majestés Hollandaise et Britannique. Avec une impétuosité toute chinonaise, je me rendis immédiatement à Tours, montai dans la diligence, et courus prendre les commissions de deux amis qui se trouvaient sur ma route. Je voulais m'embarquer à Bordeaux, me fiant sur le célèbre principe *Tout chemin mène à Rome!*

Rien ne saurait exprimer le bonheur et la quiétude auxquels je fus en proie en roulant dans la voiture qui me rapprochait nécessairement de Chandernagor et des Laquedives. Sachant, à n'en pas douter, que j'avais commencé mon voyage de long cours, Sumatra, Bombay, le Gange, la Chine, Java, Bantam, me laissaient tranquille, et je regardais les champs monotones du Poitou avec un indicible plaisir. Je disais adieu à la France. A chaque village, je pensais en moi-même :

— Quand le reverrai-je?

Il y eut dans ma détermination une sorte d'*excentricity,* dirait lord Byron s'il vivait encore, qui ne me faisait ressembler à aucun des voyageurs vulgaires. Je partais avec mon habit, une paire de rasoirs, six chemises et quelques légers bagages, comme si j'allais visiter un voisin. Je n'emportais ni remèdes contre le choléra-morbus, ni pacotille, ni tromblon, ni tente, ni lit de camp, rien enfin de ces mille choses inutiles aux voyageurs. Je comprenais admirablement que, vivre ici, vivre là, l'acte de vivre devait être partout le même; et que, moins j'aurais de haillons, mieux j'irais.

Pour me justifier ce dénûment forcé, et le convertir en quelque chose de

stoïque, je me souviens de ce profond philosophe qui, dans le siècle dernier, sauf quelques traversées maritimes, avait fait le tour du globe à pied, sans dépenser plus de cinquante louis par an. Frédéric II voulut le voir, et ordonna une parade exprès pour lui. Le voyageur (c'était un Français) ayant refusé de monter à cheval, le roi le laissa au milieu de la place de Potsdam, en commandant de le considérer comme un obstacle, et ses troupes ouvrirent leurs rangs devant l'étranger. Frédéric lui ayant demandé s'il pouvait lui être utile, le pèlerin pria le monarque de lui faire toucher, à Berlin, l'argent qui se trouvait consigné pour lui à Dresde. Ce trait est bien autrement sublime que le : — *Range-toi de mon soleil!* dit par Diogène à Alexandre en semblable occasion.

Je me proposais d'imiter ce Français, maintenant ignoré, dont Frédéric admira les vastes connaissances et l'allure économique... Je n'ai jamais pu savoir la fin de ce Lapeyrouse pédestre. Souvent, le drame sans cesse tissu par sa destinée, aussi riche qu'inconnue, m'occupe des heures entières. Combien d'hommes, chargés comme lui de trésors, ont péri sur des plages désertes, et dont le monde savant n'héritera jamais!...

Aussi, pour être utile à mes voisins de l'Observatoire royal*, je pensais à faire très-prudemment mon voyage. N'eussé-je rapporté que le redressement d'une erreur dans la plus connue des latitudes ou dans la plus obscure longitude ; n'eussé-je ramassé que de minces mollusques inconnus, révélé quelque faute dans les O" du méridien, recherches scientifiques auxquelles je suis d'ailleurs complètement étranger, je regardais mon voyage comme pouvant lutter de richesses avec la relation de lord Macartney, Amherst, ou celle de tel lord qu'il vous plaira choisir parmi les explorateurs d'Afrique, d'Asie, d'Australasie, etc., lesquels m'ont toujours paru être de grands charlatans. Je me promis surtout d'écrire mon voyage de manière à lui donner des teintes fabuleuses, afin d'être également lu par les savants, par les enfants, et cru par ceux qui croient tout ce qui est incroyable.

J'arrivai dans ces dispositions à Angoulême, où je voulus faire ma station... Or donc, avant d'aller plus loin, je me rendis à la poudrerie* bâtie par feu le général Rutty sur les bords de la Charente.

Cette usine, conçue dans un genre monumental, a coûté la bagatelle d'un million à l'Etat, et le gouvernement y fabrique naturellement très-peu de poudre, en vertu de la passion que nous avons pour les contradictions. C'est un goût véritablement français qui se reproduit en toute chose. Ainsi, voyez-vous à Paris une pancarte appendue à une boutique, annonçant des bottes ou des chapeaux imperméables?... Sachez qu'ils pomperont l'eau plus promptement que les autres. Rendons justice à l'administration : elle se conforme bien à notre inconséquence et à notre esprit gaulois. Sous ce rapport, elle est éminemment nationale. Depuis le point de départ et la fin de nos révolutions, jusqu'aux tableaux de nos marchands, ne concluons-nous pas toujours, en France, à l'encontre des prémisses?...

Mais, l'investigation parlementaire des bévues administratives n'étant pas le but de mon voyage, l'usine du gouvernement obtint mon admiration; et, peu soucieux de critiquer, je me trouvai le lendemain soir, après une bonne nuit employée à me remettre de mes fatigues, devant un feu joyeux, entre trois amis*. . . . .

Permettez-moi de supprimer toutes les niaiseries empreintes de personnalité par lesquelles mes devanciers commencent leurs relations. Pour abréger, lancez-vous sur-le-champ à travers l'Océan et les mers d'Asie, franchissez les espaces sur un brick assez bon voilier, et venons rapidement au fait : à Java, à mon île de prédilection... Si vous vous y plaisez, si mes observations vous intéressent, vous aurez économisé les ennuis de la route.

Cependant, si vous étiez de ma trempe, je vous plaindrais... Je l'avoue à ma honte, les choses qui me charment le plus dans une relation sont précisément celles que je comprends le moins...

Quand un voyageur me parle du débouquement de je ne sais quelles îles, des moussons, des courants, du nombre de brasses trouvées à tel endroit dont je me soucie comme des os d'Adam, des écueils, des minutes, du loch, des hautes et basses bonnettes, de la drome, du déralinguage, du dérapage, de l'état du ciel, etc., des fleurs, des plantes en *ia*, appartenant aux dicotylédones ou dichotomes, personnées, orobanchoïdes, digitées, etc., ou d'animaux nudibranches, à tentacules, clavipalpes, globulicornes, marsupiaux, hyménoptères, bivalves, sans valves (comment font ceux-là?), hyménopodes, gastéropodes, diptères, etc. : alors, j'ouvre de grands yeux au livre et je tâche de saisir quelque chose dans ce cataclysme de mots barbares. Semblable à ces gens arrêtés sur le Pont-Neuf pour contempler inutilement la rivière en voyant tout le monde la regarder, je cherche l'inconnu dans le vide avec toute la passion d'un chimiste qui espère faire du diamant à force de carboniser des voies de bois... L'ouvrage produit en moi une fascination semblable à celle qui est exercée par la vue d'un abîme. La lecture d'un livre inintelligible comme l'est l'*Apocalypse;* — et il y a beaucoup de livres apocalyptiques par la littérature qui court! — mais, par-dessus tout, celle des voyages scientifiques est pour mon âme une partie de barres dans les ténèbres, pareille à la lutte de Jacob avec l'esprit du Seigneur. Et souvent il ne m'est pas plus permis qu'au patriarche de voir l'esprit...

— Java! Java! terre! terre!

Voilà revenir à son sujet!...

J'avoue que, pour un Européen, pour un poëte surtout, aucune terre ne saurait être aussi délicieuse que l'île de Java!... Je vous parlerai des choses qui s'imprimèrent le plus vivement dans ma mémoire, mais sans ordre, au gré de mes souvenirs! Ce qu'un voyageur oublie est toujours peu de chose. Si je ne suis pas littérairement logique, je le serai relativement à l'ordre des impressions. Ainsi, je m'occuperai d'abord du fait le plus personnel et le plus immédiat pour un homme qui sort d'un vaisseau.

A Paris, vous vivez à votre guise : jouant, aimant, buvant au gré de votre organisation; aussi l'ennui vous y saisit bientôt. Mais, à Java, la mort est dans l'air : elle plane autour de vous; elle est dans un sourire de femme, dans une œillade, dans un geste fascinateur, dans les ondulations d'une robe. Là, si vous avez la prétention d'aimer, de suivre vos penchants, vous périssez radicalement... Que de pernicieuses séductions naissent de cette sagesse forcée! Ne les écoutez pas : vous devez être avare de vous-même, sobre surtout, vous soutenir par des toniques, et ne pas vous dépenser follement. Or, après avoir soigneusement écrit ce petit *Mané, Tekel, Pharès,* sur vos tablettes, vous vous trouvez en présence des Javanaises. Devenu vertueux sous peine de mort, vous

rencontrez, à chaque pas, les agaçantes tentations de Saint Antoine, moins le cochon.

D'abord, posez en principe que les femmes de Java sont folles des Européens. Puis, laissez-moi vous décrire l'espèce admirable qui, dans le beau sexe, forme la famille javanaise. Là, les femmes sont blanches et lisses comme du papier de Bath*; nulle couleur ne nuance leur teint; leurs lèvres sont pâles; leurs oreilles, leurs narines, tout est blanc; seulement, de beaux sourcils bien noirs et leurs yeux bruns tranchent sur cette pâleur bizarre. Le luxe de leur chevelure est prodigieux. Presque toutes peuvent, en secouant leurs cheveux, se trouver à couvert sous un pavillon impénétrable à l'œil le plus ardent, et ce long voile tombe à terre de tous côtés. Ce précieux ornement, dont elles sont incroyablement fières, est l'objet des soins les plus minutieux. Les petites-maîtresses de l'île consomment entièrement l'huile de Macassar* que produisent les Indes. Aussi, quand il m'a été démontré qu'il n'en était jamais venu deux litres en France, je ne pense pas, sans rire, à la fortune de M. Naquet, qui en vendait de petites bouteilles par milliers. Si vous aviez passé vos mains dans la chevelure abondante et parfumée d'une Javanaise, vous auriez le plus profond mépris pour ces petits taillis capillaires que les Européennes cachent si facilement sous un bonnet.

La plupart des femmes sont riches et souvent veuves. Le lendemain de son arrivée, un Européen confortable peut faire un mariage aussi riche qu'il a pu le rêver pendant les premières heures de ses lentes et froides nuits. Le luxe effréné, les recherches inouïes, les poësies de la vie, si paresseuse en Asie, se joignent aux séductions des Javanaises pour vous conseiller une folie mortelle, surtout après une longue traversée*.

Là, le génie de la femelle s'est développé plus largement qu'en aucun lieu du globe. La femme y est d'une souplesse innée. Elle possède les mouvements annulaires des plus gracieux reptiles; elle se plie, se replie, se tapit, se roule, se déroule, et se dresse avec la merveilleuse aptitude des lianes et des convolvulus. Elle saisit l'amour avec toute l'ardeur chimique qui précipite deux substances, dont l'une doit dépouiller l'autre de sa couleur et de sa force. Le corps d'une Javanaise semble doué de fluidité; puis il a de ces torsions rapides que nous admirons chez les bêtes fauves, quand elles se livrent et partent, surprises au milieu de la feuillée où elles étaient couchées. Ces femmes jaillissent, elles pétillent, elles éclatent, elles bondissent; puis elles se calment, elles s'étalent, et, comme la mer apaisée réfléchit le ciel, elles reflètent leur bonheur sur leurs figures, rosées par la fatigue passagère de leurs jeux passionnés*.

Là, tous les yeux ont les langoureuses ardeurs des regards de la gazelle; là, les pieds blancs armés de prestiges reposent sur des coussins de soie et de cachemire : aussi ai-je toujours été tenté de les nommer, à la manière de Perrault, des pieds-fées.

Une Javanaise distinguée n'est jamais vêtue que d'une blouse de mousseline qui prend au col, tombe jusqu'à terre, et n'est serrée autour de la taille que par une cordelière en soie de couleur unie. Ses diamants, ses perles, les anneaux, les bijoux, sont semés à profusion sur les esclaves qui la servent. Si l'arrèque et le bétel lui noircissent les dents, en revanche son haleine reste toujours suave.

Il est rare que les Européens résistent au spectacle de ces féeries. Quant à

moi, j'y ai succombé malgré l'effroyable avertissement écrit sur le front de ces Javanaises, presque toutes mariées cinq ou six fois, et cinq ou six fois veuves. Pour un artiste, qu'y a-t-il de plus tentant que de lutter avec ces femmes pâles, frêles, délicates, vampiriques?...

Pendant les longues mélancolies et les secrets désespoirs qui me prirent entre vingt et vingt-deux ans, j'avais plus d'une fois savouré les plaisirs du suicide, sans avoir jamais été plus loin que sur les bords des fossés de la Bastille, dans le temps où il n'y avait point d'eau; mais le plus délicieux de mes suicides projetés a été le suicide par excès d'amour. Je n'imaginais rien de plus poëtique, de plus gracieux, que ces langueurs douces, ces prostrations complètes qui devaient m'amener insensiblement au néant. Eh! bien, j'ai trouvé la réalisation de ces rêves insensés dans le mariage de Java. C'est l'amour dans toute sa poësie : l'amour ardent, l'amour ingrat, l'amour sans remords! Les Javanaises ne pleurent jamais l'homme qu'elles enterrent : elles l'oublient après l'avoir adoré mieux qu'elles n'aiment Dieu!... Il y a là quelque ressemblance avec la perfection de la machine qui broie son inventeur!... Enfin, ailleurs, vous vivez par l'amour; là, vous en mourez. Puis l'amour insouciant cherche une autre victime, comme la nature qui poursuit son cours sans prendre nul souci de ses créatures. Aussi les Javanaises consomment-elles beaucoup d'Européens.

Peut-être devrait-on expédier des maris pour Java comme on expédie des pacotilles de jeunes Anglaises pour le Bengale. Il est extraordinaire que l'on n'ait pas encore, à Paris, indiqué ce débouché aux lieutenants ennuyés du service, aux poëtes sans gloire, aux acteurs sans engagement, et à tous ceux qui sont susceptibles d'aller à Sainte-Pélagie. C'est une branche de commerce plus naturelle que ne l'est cette traite des blancs, si hardiment faite à chaque nouveau tirage, et connue sous le nom de *remplacements militaires*. Les gens blasés devraient aller tous à Java; tous y trouveraient une vie colorée comme le fut la mort de Sardanapale! On y vit sur un bûcher.

Je fus sauvé de mon doux supplice par un accident. Ma Javanaise mourut, et je la regrettai bien vivement. Avant mon départ pour le Gange, elle me fit le présent le plus amoureux que puisse faire une Javanaise, en me donnant un de ses cheveux roulé sur une carte. Lorsque, par curiosité, je montre ce cheveu sans fin, je rencontre bon nombre d'incrédules qui le prennent pour tout autre chose; et, moi-même, il y a des jours où je ne crois plus à ce cheveu; mais ce sont les jours où, pour moi, les cieux sont déserts!

Un savant de ce pays m'a prouvé, par des raisons qui ne sont pas sans mérite, que la blancheur des Javanaises était due à la singulière culture de leurs cheveux. Je réserve ces documents pour les hommes de science, ainsi que plusieurs autres détails qui ne sont pas de nature à être publiés; et qui pourront jeter quelques lumières sur certaines questions physiologiques.

Cependant, avant de passer à un autre sujet, il est important de controverser un point essentiel à la réputation des Javanaises.

Depuis mon retour, j'ai lu quelques fragments du voyage fait à Java par un naturaliste très-distingué, lequel n'a relâché qu'à Sourabaya, et n'y est resté que peu de temps. Il a dépeint les femmes de Java comme étant généralement laides. S'il a entendu parler des Malaises de la classe inférieure ou moyenne, je suis d'accord avec lui. La Javanaise pâle et chevelue dont j'ai observé les

mœurs est la femme riche. Or, dans tout pays, il y a des différences énormes* entre la population femelle aristocratique et celle des infimes régions sociales.

Le même auteur a singulièrement insisté sur le penchant à la jalousie qui distingue le beau sexe de Java. Il attribue la mort rapide des Européens à la vengeance des Javanaises, auxquelles il accorde l'art de préparer avec une grande habileté certains breuvages empoisonnés. Quoique les femmes de cette île n'aient guère besoin de cet accessoire pour tuer leurs amants ou leurs maris, qu'elles dévorent si promptement, je crois volontiers à leur jalousie et à ses sinistres effets. Là où l'amour est si meurtrier, si rare, chaque femme doit être avare de son trésor.

J'avoue que la dissimulation des Javanaises et leurs sourdes vengeances ne sont comparables à celles d'aucunes Européennes. S'il ne m'a pas été donné d'apercevoir ces riches couleurs de leur caractère, si je les ai crues meilleures, je les trouve bien autrement belles et poëtiques, investies de ces deux autres passions. Elles vous veulent si entièrement, qu'elles ne vous pardonnent pas même un regard jeté à leur rivale. Mais, si les plaisirs sont si chèrement vendus, si périlleux, il faut reconnaître qu'ils sont immenses. Semblables à la Poësie, à la Peinture, à la Science consumant les savants, les peintres et les poëtes, elles sont jalouses et implacables comme l'est le génie. Leur amour est un feu véritable, il brûle.

Le lendemain de mon mariage, et par un poëtique hasard qui augmenta le délire du plus suave des réveils, j'entendis pour la première fois le chant du *bengali**.

Quand l'île de Java n'aurait plus l'admirable parure de son printemps éternel, ses beaux sites, ni ses forêts vierges, ni sa cité mouvante où toutes les nations fourmillent, où le luxe des Indes se marie au luxe de l'Europe; enfin, quand elle serait privée de ses houris voluptueuses, si le bengali lui restait seul, il faudrait faire encore le pélerinage de Java pour apprendre jusqu'à quel point la nature surpasse l'homme en science musicale.

Je ne saurais exprimer toutes les sensations données par le bengali de Java. Son chant comprend tout. Son chant, comme une riche mémoire, sous-entend toutes les poësies possibles. Ce sont, par moments, les impressions fraîches et délicieuses du premier amour, évoquées à sa voix. Tantôt il vous parle de patrie et d'enfance; tantôt il formule les rêves fantastiques et indicibles des plus religieuses mélancolies. Puis, tout-à-coup, il produit sans effort, avec grâce, les effets long-temps cherchés, les difficultés surmontées, qui font la gloire des virtuoses : c'est la rapidité perlée des notes du piano, la tendresse des cordes, les sons si sympathiques à l'âme du physharmonica*. Il est le chantre des passions vraies.

Écouter un bengali, lorsque votre âme seule a conservé quelque puissance auprès d'une Javanaise satisfaite, est une de ces joies asiatiques dont rien ne peut donner l'idée. L'oiseau redit vos pensées, chante les muettes voluptés de vos regards, exprime les délices évanouies déjà pour vous, et leur donne une seconde vie par la grâce aphrodisiaque de ses accents!... Enfin, il parle au cœur, il le remue encore au moment où les sens se taisent. Le bengali est peut-être une âme heureuse.

Puis, la nature prodigue l'a vêtu d'or, de pourpre, d'émeraudes : ce sont des diamants aériens, des pierreries qui volent autour de vous. Cette pauvre petite

fleur de l'air perd la voix au delà des Açores... Ce divin oiseau vit en suçant des roses, et se nourrit de parfums. Il est amoureux et fidèle. Entre les roses, il en est une, au Bengale et à Java, dont il est si éperdument affolé, qu'il ne peut exister que dans son calice. Aussitôt qu'il en voit une, il y vole, il s'y étend, s'y baigne, s'y roule. Il la baise, la suce, la piétine, lui chante ses plus douces roulades. Il semble qu'il y retrouve son autre vie, celle après laquelle nous aspirons tous. Peut-être n'y a-t-il point de passion humaine comparable à celle du bengali pour cette rose favorite.

Malheureusement, je suis d'une ignorance perverse en fait d'histoire naturelle, de sorte que je suis réduit, sur toutes ces merveilles à mes simples observations. Je ne puis donc vous dire combien ce poëte a de rémiges, ni à quel endroit précis du bec ses narines sont percées, ni si les mandibules se rapportent bien, ni en quel état sont les tarses. D'ailleurs, ce bengali, c'est le mien!... Il est à moi. Moi seul l'ai compris, entendu. Oui, cet oiseau, sa musique du moins, est un secret entre mon âme et le ciel, comme le poëme de mélancolie contenu dans certaines notes de Weber reste un mystère entre deux amants.

Sachez-le bien, je fais partie des voyageurs égoïstes, espèce oubliée par Sterne dans sa grande classification des voyageurs*. Aussi n'ai-je point eu la prétention de rechercher la nature des terrains, ni de rapporter une *flora javanica*. Je me suis laissé aller à mes fantaisies. J'ai vu tout en amateur et en poëte. Il serait possible que j'eusse jugé les Javanaises comme cet Anglais jugea les femmes de Blois, d'après un seul échantillon. Mais, si je mens, c'est de la meilleure foi du monde.

Cependant, il y a des choses dont il est impossible de douter, même lorsque, de retour au coin du foyer patrial, les événements de notre voyage prennent, à nos propres yeux, des teintes fabuleuses, et que, embellis par les poësies du souvenir ou par l'emphase de la narration, qui contracte toujours une couleur lyrique, les incidents les plus vulgaires grandissent et s'imprégnent de tout le charme attaché aux récits personnels de celui qui dit : «J'étais là, telle chose m'advint.»

Ainsi, après vous avoir dit la Javanaise, dont l'amour assassine, et le délicieux gosier du bengali, dont le chant est un beau livre, je suis contraint par ma souvenance de vous parler du volcaméria*, bel arbre dont la fleur est à l'odorat ce que la Javanaise est à la passion, ce que le bengali est à l'oreille : mêmes développements intellectuels dans l'âme d'un homme assez artiste pour savoir aspirer les renaissants parfums de ces divines corolles. Aussi les couronnes que ces femmes de l'Inde mettent dans leur chevelure sont-elles tressées avec des touffes de volcaméria. Certes, elles en connaissent la prodigieuse puissance!...

La senteur des volcamérias entre doucement d'abord en vous, humblement même et avec la timidité de celle des violettes. Puis elle pénètre, devient un goût, est sapide pour le palais, et vous rappelle confusément les délices de la fraise, la piquante suavité de l'ananas, la joie vineuse d'un cantaloup, mais fondues gracieusement et dans tout le vague d'un souvenir pur. Enfin, cette créature occulte persiste, elle envahit l'entendement, le perce et agite comme le ferait un jasmin des Açores, ou quelque tubéreuse éloignée. Alors, ce sont mille parfums ensemble, tous délicats, fins, élégants, frais surtout; ils se jouent

dans l'âme à l'instar des rêves, y chatouillent, y réveillent les idées les plus folles, les plus rieuses. Vous revenez à la fleur comme le bengali à sa rose; vous la respirez par de longues aspirations sans vous en lasser... Elle est inépuisable de ses brises parfumées qu'elle varie sans jamais vous en fatiguer. Il y a de la femme dans les soupirs de sa touffe. Vous diriez une tendre maîtresse près de laquelle vous causez, le soir, voluptueusement. Odeurs humides!... Créations désespérantes!... Et quelle jolie création!... Son tissu épais et velouté comme celui des camélias a les couleurs douces de l'abricotier. Sa fleur se compose de quinze ou vingt petites roses à pétales arrondis et disposés comme une des plus belles rosaces copiées dans les œuvres de la nature par nos architectes pour l'ornement des temples. Ces petites roses, foncées sur les bords, presque blanches au centre, amoureusement pressées, forment une touffe bombée, comme celle de l'hortensia. Cette fleur et ses senteurs exquises appartiennent essentiellement aux âmes folles de musique, folles des joies du cœur, et qui aiment à prier.

Écouter les chants du bengali, respirer les volcamérias, en passant une main demi-morte dans quelque chevelure javanaise, au frais, sous un ciel de feu, dans l'atmosphère humide que les Chinois savent produire en étendant de longues nattes en paille de riz, mouillées, devant les fenêtres de votre palais tranquille, tout tapissé de soie, de cachemires éclatants... Ah! cette vie est une débauche d'âme et de poësie, dont il n'existe d'image en aucune extase. Pour ceux qui l'ont goûtée, il n'y a plus ni arts, ni musique, ni chefs-d'œuvre! Oui, les madones de Raphaël, les accords de Rossini, l'orchestre des Bouffons, les efforts de notre parfumerie française, nos livres, nos poëtes, nos femmes, tout devient là petit. L'Europe est impuissante : l'Asie et Dieu seuls ont pu créer ces jouissances, pour lesquelles le langage manque, aussi bien qu'à ces vives étreintes qui sont l'hymne mystérieuse de deux cœurs.

Enfin, dans cette île des miracles, tout est d'accord, tout embrase la vie, tout la dévore, et l'on en revient tué. En effet, là, le seul sens qui reste à charmer y est satisfait dans toute l'ambition des désirs les plus effrénés. Le goût y dédaigne les fruits d'Asie pour un aliment admirable. Il s'agit du thé pris à deux pas de la Chine, de ses qualités narcotiques, de ses pouvoirs qui, pour moi, en ont fait un agent de plaisir, immédiatement placé entre l'opium et le café*.

Le vin, le café, le thé, l'opium, sont les quatre grands stimulants dont l'action réagit instantanément sur la puissance du cerveau par l'impulsion donnée à l'estomac, et qui compromettent singulièrement l'immatérialité de notre âme.

Laissons le vin aux indigents. Son ivresse grossière trouble l'organisme, sans payer par de grands plaisirs le dégât qu'il fait dans le logis. Cependant, prise modérément, cette imagination liquide a des effets qui ne manquent pas de charme; car il ne faut pas plus calomnier le vin que médire de son prochain. Pour mon compte, je lui dois de la reconnaissance. Une fois dans ma vie, j'ai connu les joies de cette divinité vulgaire.

Permettez-moi cette digression; elle vous rappellera peut-être une situation de votre vie analogue à celle dans laquelle je me trouvai.

Or donc, un jour, en dînant seul, sans autre séduction que celle d'un vin dont le bouquet était incisif, plein de parfums volcaniques, — je ne sais sur quelle côte pierreuse il avait mûri, — j'oubliai les lois de la tempérance. Cepen-

dant je sortis me tenant encore raisonnablement droit; mais j'étais grave, peu causeur, et trouvais un vague étonnant dans les choses humaines ou dans les circonstances terrestres qui m'environnaient.

Huit heures ayant sonné, j'allai prendre ma place au balcon des Italiens, doutant presque d'y être, et n'osant affirmer que je fusse à Paris, au milieu d'une éblouissante société, dont je ne distinguais encore ni les toilettes ni les figures. Délicieux souvenir!... Ni peine ni joie! Le bonheur émoussait tous mes pores sans entrer en moi. Mon âme était grise. Ce que j'entendis de l'ouverture de *la Gazza* équivalait aux sons fantastiques qui, des cieux, tombent dans l'oreille d'une femme arrivée à l'état d'extase. Les phrases musicales me parvenaient à travers des nuages brillants, dépouillées de tout ce que les hommes mettent d'imparfait dans leurs œuvres, pleines de ce que le sentiment de l'artiste y avait imprimé de divin. L'orchestre m'apparaissait comme un vaste instrument où il se faisait un travail quelconque, dont je ne pouvais saisir ni le mouvement ni le mécanisme, n'y voyant que fort confusément les manches de basses, les archets remuants, les courbes d'or des trombones, les clarinettes, les lumières; mais point d'hommes; seulement une ou deux têtes poudrées, immobiles, et deux figures enflées, toutes grimaçantes. Je sommeillais à demi...

— Ce monsieur sent le vin..., dit à voix basse une dame dont le chapeau effleurait souvent ma joue, ou que, à mon insu, ma joue allait effleurer...

J'avoue que je fus piqué.

— Non, madame, répondis-je, je sens la musique.

Puis je sortis, me tenant remarquablement droit, mais calme et froid comme un homme qui, n'étant pas apprécié, se retire en donnant à ses critiques une crainte vague d'avoir chassé quelque génie supérieur.

Pour prouver à cette dame que j'étais incapable de boire outre mesure, et que ma senteur devait être un accident tout-à-fait étranger à mes mœurs, je préméditai de me rendre dans la loge de madame la duchesse de... (gardons-lui le secret), dont j'aperçus la belle tête si singulièrement encadrée *de plumes et de dentelles*, que je fus irrésistiblement attiré vers elle par le désir de vérifier si cette inconcevable coiffure était vraie, ou due à quelque fantaisie de l'optique particulière dont j'avais été doué pour quelques heures.

Quand je serai là, pensais-je, entre cette grande dame si élégante et son amie si minaudière, si bégueule, personne ne me soupçonnera d'être entre deux vins, et l'on se dira que je dois être quelque homme considérable...

Mais j'étais encore errant dans les interminables corridors du Théâtre-Italien, sans avoir pu trouver la porte damnée de cette loge, lorsque la foule, sortant après le spectacle, me colla contre un mur...

Cette soirée est certes une des plus poëtiques de ma vie. A aucune époque je n'ai vu autant de plumes, autant de dentelles, autant de jolies femmes, autant de petits carreaux ovales par lesquels les curieux et les amants examinent le contenu d'une loge. Jamais je n'ai déployé autant d'énergie, ni montré autant de caractère, je pourrais même dire d'entêtement, n'était le respect que l'on se doit à soi-même. La ténacité du roi Guillaume de Hollande n'est rien dans la question belge, en comparaison de la persévérance que j'ai eue à me hausser sur la pointe des pieds, et à conserver un agréable sourire.

Cependant j'eus des accès de colère, je pleurai parfois, et cette faiblesse me place au-dessus du roi de Hollande. Puis j'étais tourmenté par des idées affreuses

en songeant à tout ce que cette dame avait le droit de penser de moi, si je ne reparaissais entre la duchesse et son amie; mais je me consolais en méprisant le genre humain tout entier. J'avais tort néanmoins. Il y avait ce soir-là bien bonne compagnie aux Bouffons. Chacun y fut plein d'attention pour moi, et se dérangea pour me laisser passer.

Enfin, une fort jolie dame me donna le bras pour sortir. Je dus cette politesse à la haute considération que me témoigna Rossini*, qui me dit quelques mots flatteurs dont je ne me souviens plus, mais qui durent être éminemment fins et spirituels : sa conversation vaut sa musique.

Cette femme était, je crois, une duchesse ou peut-être une ouvreuse. Ma mémoire est si confuse que je crois plus à l'ouvreuse qu'à la duchesse. Cependant elle avait des plumes et des dentelles!... Toujours des plumes! et toujours des dentelles!

Bref, je me trouvai dans ma voiture. Il pleuvait à torrents, et je ne me souviens pas d'avoir reçu une goutte de pluie. Pour la première fois de ma vie je goûtai l'un des plaisirs les plus vifs, les plus fantasques du monde, extase indescriptible, les délices qu'on éprouve à traverser Paris à onze heures et demie du soir, emporté rapidement au milieu des réverbères, en voyant passer des myriades de magasins, de lumières, d'enseignes, de figures, de groupes, de femmes sous des parapluies, d'angles de rue fantastiquement illuminés, de places noires; en observant à travers les rayures de l'averse, mille choses que l'on a une fausse idée d'avoir aperçues quelque part, en plein jour. Et toujours des plumes, et toujours des dentelles, même dans les boutiques de pâtissier...

Certes la vie est une puissance!

Quant au café, il procure une fièvre admirable! Il entre dans le cerveau comme une ménade. A son attaque, l'imagination court échevelée, elle se met à nu, elle se tord, elle est comme une pythonisse, et, dans ce paroxysme inspirateur un poëte jouit de ces facultés centuplées; mais c'est l'ivresse de la pensée comme le vin amène l'ivresse du corps.

L'opium absorbe toutes les forces humaines, il les rassemble sur un point, il les prend, les carre ou les cube, les porte à je ne sais quelle puissance, donne à l'être entier toute une création dans le vide. Il fait rendre à chaque sens sa plus grande somme de volupté, l'irrite, le fatigue, l'use; aussi l'opium est-il une mort calculée.

Mais entre l'opium si cher aux Orientaux, surtout aux Javanais, qui l'achètent en le payant dix fois son poids d'or; entre le vin et le café, dont l'abus est reçu même à Paris, la nature à placé le thé.

Le thé*, pris à grandes doses et bu dans les contrées, où, comme à Java, la feuille, fraîche encore, n'a rien perdu de ses précieux parfums, le thé vous verse tous les trésors de la mélancolie, les rêves, les projets du soir, même les conceptions inspirées par le café, même les jouissances de l'opium. Mais ces caprices arrachés au cerveau se jouent dans une atmosphère grise et vaporeuse. Les idées sont douces. Vous n'êtes privé d'aucun des bénéfices de la vivacité corporelle. Votre état n'est pas le sommeil, mais une somnolence indécise semblable à la rêvasserie du matin.

Or, à Java, vous trouvez du thé tout fait, tout prêt, dans chaque boutique. Vous y entrez, vous buvez une, deux, trois tasses, en vous servant des bols en porcelaine préparés, et vous n'êtes obligé à aucun signe de politesse. Vous

agissez comme en France lorsque vous allumez votre pipe aux lampes instituées à la porte des débitants de tabac.

Toutes ces jouissances réunies, la Javanaise, les fleurs, les oiseaux, les parfums, le jour, l'air, cette poësie qui met une âme entière dans chaque sens, m'ont fait dire depuis mon retour des Indes :

— Heureux ceux qui vont mourir à Java!...

En effet, le problème de la vie n'est pas sa durée, mais la qualité, le varié, le nombre de ses sensations. Or, dans cet admirable pays, toujours vert, toujours rendez-vous de toutes les nations, bazar éternel, où le plaisir se multiplie par lui-même, où la plus grande liberté règne, où il y a place pour toutes les superstitions ; alors, les émotions, les voluptés, les dangers, abondent de manière à toujours faire vibrer les fibres. Voilà pourquoi l'Orient a si peu d'écrivains. On y vit trop en soi pour se répandre sur les autres. A quoi bon la réflexion là où tout est sentiment!

Je ne fus pas long-temps à Java sans entendre parler de la merveille du pays, de l'*upas*, le seul arbre de cette espèce qui existe sur le globe, et dont les terribles produits jouent un si grand rôle dans les mœurs javanaises. L'upas est, selon les traditions de l'île, un arbre planté au cœur d'un volcan éteint, où, par un caprice de la nature, il pompe les substances épouvantablement délétères dont il exhale les miasmes, et qu'il distille incessamment. La Tofana, la Brinvilliers, la chimie, enfin le génie humain dans toutes les pompes de la malfaisance, est surpassé, là, par le hasard, par un arbre, par une seule de ses feuilles. En effet, il suffit de tremper la pointe d'un poignard dans l'écorce de l'upas, au moyen d'une incision vive et prompte, pour prêter à sa lame les propriétés que possède l'acide hydrocyanique. Aussitôt que cet acier venimeux passe l'épiderme d'un homme, cet homme tombe instantanément, sans convulsion, sans donner aucun signe de douleur. Non-seulement la sève communique au fer cette puissance de mort, mais l'arbre exhale si vivement ses miasmes meurtriers, au même degré d'intensité, que son ombrage tue subitement un homme, s'il y reste plus du temps nécessaire pour piquer le poignard dans la tige. Du reste, cette opération ne peut avoir lieu qu'en se mettant au-dessus du vent. L'air, en passant sur l'arbre, devient mortel jusqu'à une certaine distance. Si le vent vient à changer pendant le court laps de temps qu'un Javanais emploie à teindre la pointe d'un poignard, il expire aussitôt.

Les animaux, les oiseaux, tout ce qui a vie reconnaît cette redoutable influence, et respecte ce trône de la mort. Quelques rejetons, nés de l'arbre principal, poussent à l'entour, et lui forment une redoutable enceinte, ou les passages deviennent rares de jour en jour. Ce sinistre végétal s'élève solitaire. Il règne là comme pour offrir une image de ces anciens rois de l'Asie dont le regard tuait.

Vous comprenez que les naturalistes s'en tiennent à des conjectures sur cet arbre unique, inobservé, et qui, ne souffrant près de lui ni flâneurs ni artistes, a échappé à notre toute-puissante lithographie. Cependant, comme il n'est pas de coutume que la science ait tort, les savants l'ont bravement rangé dans la classe des strychnos, en se fiant aux ouï-dire des Javanais.

Maintenant, voici le moyen philanthropique dont les naturels du pays se servent pour se procurer ce poison subtil. Lorsqu'un Javanais est condamné à mort par le chef de sa tribu, sa grâce lui est accordée s'il réussit à apporter un

poignard empoisonné. Sur dix criminels, trois ou quatre au plus échappent aux caprices de l'upas.

J'ai eu naturellement la curiosité de voir cet arbre original. Je me suis avancé au-dessus du vent, aussi loin que le permettait la prudence. Muni d'une longue-vue, j'ai pu trembler tout à mon aise sur les frontières de ce royaume de la terreur, où Danton, où Roberspierre auraient dû être déportés. Je ne me souviens pas d'avoir aperçu par la pensée, soit dans les charniers de la Bible, soit dans les scènes les plus fantastiques de notre littérature cadavéreuse, un spectacle aussi épouvantablement majestueux.

Figurez-vous une plaine d'ossements blanchis, ceinture digne de l'upas, témoignage de son pouvoir, malheureux atteints çà et là, quand ils se croyaient sauvés, la plupart amoncelés autour de l'arbre. Ces squelettes, frappés par le soleil des Indes, s'en renvoyaient capricieusement les rayons. Les jeux de la lumière, à travers ces dépouilles, produisaient des effets atroces. Il y avait des têtes dont les yeux flamboyaient, des crânes qui semblaient maudire le ciel, et des dents qui mordaient encore!... Ce sont les seuls cadavres humains qui ne soient pas la pâture des vers... Jetez dans ce cirque sans spectateurs, mais non sans athlètes, le plus horrible des silences, interrompu seulement par le craquement des os, et cherchez une scène semblable dans le monde...

Les Javanais sont aussi fiers de leur upas que les gens de Bourges le sont de leur cathédrale. Aussi m'empresserai-je, pour l'honneur des naturels du pays qui m'ont conduit vers cet arbre monumental, de réfuter les renseignements incomplets donnés jusqu'à ce jour sur l'upas.

Malgré les assertions de plusieurs voyageurs, il est constant que le grand upas de Java n'a point de rival. C'est un souverain jaloux qui sera difficile à détrôner. Il est le seul individu de son espèce qui soit arrivé à sa hauteur. Il m'a paru avoir de quatre-vingt-dix à cent pieds d'élévation. Ses rejetons ressemblent à nos taillis de cinq ans.

Certes, les Javanais ou les Européens qui veulent défricher une partie de la forêt redoutent de rencontrer un upas; mais, jusqu'à présent, si quelques végétaux de cette famille, en admettant que ce soit un strychnos, ont été découverts, ils étaient inoffensifs, et le poison, pour en être extrait, a eu besoin d'être soumis à de véritables préparations chimiques. Un *cris*, ou poignard malais, trempé dans un poison autre que celui du grand upas, donne une mort plus lente et précédée de convulsions. Puis, lorsque ce *cris* a servi, si le possesseur veut lui rendre toute sa vertu vénéneuse, il faut la raviver par du jus de citron. Maintenant, je désire que d'autres voyageurs, dont l'imagination sera moins paresseuse que la mienne, vérifient ces faits d'une haute importance historique pour la science, et auxquels je ne puis qu'imprimer l'authenticité oculaire d'un homme que la renommée scientifique ne tente guère, et qui tient plus à ses chimériques souvenirs qu'à une consciencieuse dissertation.

Au surplus, la difficulté de se procurer ce terrible poison est constatée par un fait. Les Malais donnent des prix énormes de leurs *cris*, et refusent de les vendre. Dans cette île, le *cris* d'un Malais est aussi précieux qu'une bonne jument peut l'être en Arabie. Ce poignard empoisonné est toute la fortune d'un Javanais. Armés ainsi, les hommes ne font pas plus attention à un tigre que nous à un chat.

A mon retour du canton où croît l'upas, je perdis beaucoup de mes préjugés

à l'égard des tigres, en voyant la facilité avec laquelle les Javanais s'en débarrassent. Le tigre est le plus lâche des animaux. Même pressé par la faim, il attaque difficilement l'homme ; mais s'il manque son coup en bondissant sur lui, jamais il ne recommence, et il s'enfuit comme un filou maladroit. Lorsque les condamnés à mort refusent les chances favorables de l'upas, ordinairement on les fait combattre avec un tigre affamé, tenu depuis long-temps en cage. Si le criminel triomphe, il est gracié; mais il n'a pour toute arme qu'un poignard à lame de plomb.

Quand le criminel appartient à une famille puissante ou riche, le ministre de la justice substitue une lame d'acier à celle de plomb, ce qui est fort inconstitutionnel; mais il y a de l'aristocratie partout, même chez les sauvages.

Ce combat, d'une immémoriale antiquité, acte de justice cruelle et bouffonne, offre un spectacle dont les naturels du pays sont très-friands. Il faut avouer que cette exécution est infiniment plus amusante que ne l'est le drame extrêmement monotone accompli chez nous en place de Grève*. Au moins le patient a des chances, et, s'il triomphe, la société ne perd pas un homme de cœur.

Les spectateurs décrivent un cercle, en présentant une ceinture de piques à l'animal. Presque toujours le condamné, soit qu'il ait le bon ou le mauvais poignard, est obligé d'aller faire des agaceries au tigre, pour le contraindre à sortir de sa cage, et l'exciter au combat. Avec le poignard de fer, le Javanais est toujours vainqueur, et souvent, avec celui de plomb, la lutte reste long-temps indécise.

Le Javanais est brave, hospitalier, généreux et bon. Cependant, l'opium le rend parfois furieux, et souvent, dans son ivresse, il fait le vœu singulier de mettre à mort tous ceux qu'il rencontrera. Ce vœu singulier se nomme *amoc.* Cette disposition à la frénésie et son état normal sont si bien connus, que, lorsqu'un Javanais court par les rues avec un *amoc* en tête, les habitants sortent aussitôt sans trop d'épouvante de leurs logis, et vont à la rencontre du fou, en tenant devant eux une grande fourche avec laquelle ils le saisissent par le cou ; d'autres lui jettent un nœud coulant, et on l'étrangle parfaitement sans autre cérémonie. Certes, en Europe, cette coutume aurait des dangers. Bien des gens y feraient des *amoc* sans s'en douter. Mais, notre civilisation n'ayant pas passé par là, les fourches et les nœuds coulants sont incapables de se prêter à tuer même un vieil oncle riche. Ce fait irrécusable conclut, j'en suis bien fâché, contre l'élégance de nos mœurs et l'esprit de notre société, qui est devenue l'entrepôt du bien et du mal.

Lorsque je revins de l'excursion que j'avais faite dans l'intérieur de l'île pour aller voir l'upas, je remarquai des fleurs admirables, et qui ne ressemblaient à aucunes de celles que je connais. Mais je les mis dans la poche de mon gilet, faute de savoir comment s'organisent les herbiers. Il en est donc résulté de grandes pertes pour les amateurs, et de plus fortes encore pour moi, qui avais la chance de voir mon nom allongé d'un *ia*, dans tous les dictionnaires savants ou parmi les classifications florales. Cependant, une production végétale m'apparut au milieu de tous les arbres, en tranchant sur leurs masses par tant de magnificence, qu'elle s'est particulièrement incrustée dans mes souvenirs, comme une feuille antédiluvienne au cœur d'un gypse. Mais un voyageur peut-il jamais transmettre à son auditoire les impressions qu'il a reçues dans toutes

les conditions de beauté dont la nature les a fugitivement investies. Nous avons, et ce sont nos plus précieux trésors, plus ou moins de souvenirs épars, çà et là, dans la vie, à l'intime éloquence desquels nulle éloquence humaine ne répond, et pour lesquels il n'y a ni verbe ni poësie : le verbe et la poësie de ces choses se sont retirés en nous.

Au moment où deux êtres heureux se disent une douce parole, il y a tel effet de soleil, subitement tombé du ciel dans un massif de verdure, qui semble verser sur le paysage toutes les magies d'un sentiment trop vaste en apparence pour de faibles cœurs. Alors, la nature brille également de ses charmes réels et des illusions humaines. Pour ces yeux ravis, à qui tout est bonheur, la configuration fantastique d'un vieux saule et ses délicieuses feuilles deviennent une image ineffaçable, parce que l'âme y a confié ses exubérants pouvoirs, et l'a embrassée avec l'inexplicable passion qui nous pousse à saisir, à briser un objet extérieur, dans les instants où la joie a multiplié nos forces.

Pendant une de ces heures suprêmes, sous un ciel sans nuages et sur le sommet d'un rocher qui s'avançait en promontoire au milieu d'une large étendue d'eau bleue comme un saphir, j'aperçus, semblable aux palmes de l'espérance, cette plante sublime, que je suis forcé de nommer l'*arbre-fougère*.

Figurez-vous une de nos fougères d'Europe, dont la tige, fine et souple comme celle d'un jeune peuplier, serait parvenue à cent pieds de hauteur! Attachez-y, deux par deux et d'étage en étage, ces feuilles si mobiles, si gracieuses, si délicatement travaillées, mais vastes, espèce de filigrane colorée, incomparable en ses modes; faites profusément passer les ondées de lumière à travers la multitude de ses losanges découpés. Tâchez d'apercevoir, sous cette dentelle de verdure, les eaux brillantes du lac. Puis opposez à la merveille aérienne de ce fantastique végétal, qui alors ressemblait au bouquet d'un feu d'artifice, les masses imposantes, compactes, d'une forêt indienne, avec ses larges feuilles et ses végétations vigoureuses... Enfin, voyez une route tortueuse, embrassant le lac comme un terrible anaconda établi circulairement sur le sable. Maintenant, supposez-vous en litière, porté par des esclaves silencieux, et tâchez d'imaginer un de ces doux tressaillements par lesquels une main a dit à la vôtre : «Je vous aime!...»

Alors, tout-à-coup, l'arbre-fougère se présente à un brusque détour du sentier, comme le poëme vivant d'un immortel amour. Ah! c'est le Cantique des Cantiques chanté sans voix; l'immense image d'un immense bonheur, un monument tout construit pour cette fête du cœur, comme les peuples s'en construisent pour les fêtes de leurs religions. Une religion n'est-elle pas le cœur d'un peuple?...

L'arbre-fougère ne se serait pas offert à mon regard, dans une circonstance qui, pour moi, en a fait une création exceptionnelle, les singularités de sa végétation ne m'eussent pas permis de l'oublier. C'est, m'a-t-on dit, une plante annuelle, une de ces fusées végétales qui s'élancent et meurent dans les Indes avec une grâce, un éclat incomparables.

Les singes m'occupèrent, à ma honte, plus vivement que la Flore *javanica* ou *javanensis*. J'eus le désir d'étudier les mœurs de ces animaux, qui nous serrent de si près dans la grande chaîne des êtres organisés dont nous ne connaissons ni le commencement ni la fin. Alors, je fus initié à quelques-unes des superstitions javanaises.

Dans cette île, chaque espèce d'animal a son grand-prêtre, qui montre ses ouailles en détail. Ce pape est toujours quelque vieux Malais dont la famille a pour tout héritage les connaissances ou les traditions qui, de temps immémorial, ont été recueillies sur les mœurs et les habitudes des animaux auxquels il donne ses soins apostoliques.

Quand j'eus manifesté le désir de visiter les singes, ma chère Javanaise me mena chez leur pontife, en me disant qu'il m'apprendrait des particularités curieuses sur la grande famille dont il était le gardien. Nous nous rendîmes dans un village javanais, appartenant à je ne sais quelle tribu, dont mon introductrice connaissait le *tomogon*, titre donné, dans le pays, au chef d'une peuplade. Nous trouvâmes le père des singes assis, à la porte de sa case, sur une espèce de canapé fait en bambou. Par une singulière bizarrerie ou en vertu de ce penchant assez naturel aux hommes, et qui les porte à imiter les gestes, les manières, l'accent, l'attitude, les paroles de leurs amis, ce vieux Javanais me parut avoir beaucoup de ressemblance avec un singe. Sa figure était triangulaire et creuse; ses yeux, dénués de cils et enfoncés, avaient une certaine vivacité brusque, et ses mouvements, l'adroite promptitude qui distingue la noble dynastie des singes.

Lorsque ma belle compagne, sans descendre de notre litière, portée par ses esclaves, qui avaient marché pieds nus avec une admirable prestesse, et précédés par l'un d'eux pour écarter les serpents, eut expliqué mon désir à Toango, — tel était le nom de ce vénérable ecclésiastique, — il vint près de nous, au signe que lui fit son tomogon. Alors, il y eut entre les deux Indiens et ma femme un échange de demandes et de réponses.

Mon étonnement ne fut pas médiocre quand lady Wallis (ma Javanaise était veuve d'un capitaine anglais) me traduisit la réponse du cardinal des singes.

Il lui était, me dit-elle, impossible de me satisfaire aujourd'hui, parce que les singes d'une tribu voisine livraient bataille à d'autres singes qui, depuis un mois, voulaient s'emparer d'une partie de forêt dont la chasse et les produits appartenaient aux premiers, et qu'il serait dangereux à un Européen d'aller s'interposer au milieu de cette expédition.

Curieux de questionner le vieux Malais, elle me servit de truchement, et j'appris que les singes qui vivaient sous la protection immédiate de Toango étaient divisés en tribus. Chaque tribu, composée d'un certain nombre de singes de la même espèce, obéissait à un chef élu constitutionnellement. Ils choisissaient instinctivement pour tomogon le plus adroit d'entre eux, comme les chevaux tartares élisent pour guide le plus beau cheval*, le plus fort, le plus rapide. Chaque tribu possédait une quantité de bois limitée. Souvent, comme chez les hommes, une tribu envahissait l'autre; alors, la querelle se vidait par un combat auquel participaient tous les singes de chaque tribu, sans qu'il fût besoin de loi sur la garde nationale et autres inventions réservées aux singes de plus haute intelligence.

Toango ne sut pas me dire quels étaient les moyens dont ces animaux se servaient pour se désigner à l'avance le lieu, le jour et l'heure du combat; mais cette cérémonie guerrière avait toujours des assignations fixes et observées avec bonne foi. Les femelles se plaçaient sur les derrières, et trottaient vivement, occupées à transporter au loin les blessés ou les morts. Si les assaillants

étaient vainqueurs, il y avait fusion entre les deux tribus; sinon, les agresseurs vaincus rentraient dans leurs limites.

Toango me donna des détails très-curieux sur la dépravation de leurs mœurs. Lady Wallis l'écouta de l'air le plus sérieux et sans rougir, quand il me prouva, par des exemples, que nous n'avions pas le triste privilége de nos débauches. Il me confirma le fait curieux de l'enlèvement d'une jeune Malaise par un orang-outang de Java, qui l'avait détenue fort long-temps, et nourrie avec les soins que peut avoir un amant pour sa maîtresse. Les journaux anglais ont donné la relation curieuse d'un fait semblable arrivé au cap de Bonne-Espérance. Après avoir pris jour avec Toango pour voir son peuple, nous revînmes au logis.

En venant chez le vieux Malais, j'avais remarqué un grand troupeau de bisons gardé par un enfant, dans une espèce de prairie située au fond d'une vallée que couronnaient des bois étagés en amphithéâtre.

Quand nous passâmes là pour la première fois, cet enfant était occupé à gâcher un enduit de terre et de bouse avec lequel il revêtait les bisons qui se laissaient complaisamment badigeonner par lui. J'exprimai mon étonnement en voyant faire une toilette aussi nuisible à la santé de ces animaux; mais lady Wallis m'apprit que cette chemise leur était nécessaire pour les garantir d'un taon dont les piqûres étaient si violentes et si venimeuses, qu'il n'était pas rare de voir les bisons mourir à la suite des fureurs qui les saisissaient lorsque ces insectes s'attachaient à eux. La couche épaisse, dont leur petit gardien les habillait, les préservait entièrement des atteintes de leurs ennemis...

— Aussi rien ne saurait rendre, me dit-elle, l'amitié que ces animaux si sauvages portent à ce marmot... Il peut se coucher et dormir tranquillement parmi ces bêtes, sans en avoir rien à craindre. Si elles se battent ou si elles deviennent furieuses, aucune d'elles ne fera mal à l'enfant. Mâles, femelles, petits, sauteront par-dessus lui sans le toucher; et, si l'un d'eux le blessait, même par inadvertance, les autres tueraient à coups de cornes le délinquant.

Au moment où nous repassâmes en cet endroit, j'eus le plaisir de voir une scène curieuse qui me prouva la force et la réalité de cette singulière affection. Alors, les bisons étaient rangés en cercle et formaient une ceinture de cornes, où leurs yeux d'escarboucle brillaient comme autant de torches. Tous, poussés par une même pensée, étaient accourus autour de l'enfant... Un tigre avait sauté hors du bois pour venir dévorer le pâtre; mais, quoique l'animal affamé eût bondi comme un obus, avant qu'il arrivât à la place ou dormait l'enfant, les bisons avaient déjà formé le cercle; et l'un d'eux, saisissant le tigre, l'avait fait sauter à dix pieds en l'air d'un coup de corne; puis, aussitôt, tous le foulèrent aux pieds... Ce spectacle est un des plus beaux que j'aie vus... Les bisons se remirent à paître tranquillement, après avoir fait leur exécution avec ce sang-froid judiciaire qui leur est particulier. Sûr d'eux, leur innocent gardien n'avait, à son réveil, ni marqué la plus légère frayeur, ni jeté le plus petit cri.

Au jour indiqué par Toango, je revins chez lui, muni d'une bonne provision de riz, d'un repas et de tous ses accessoires. Puis, nous nous acheminâmes vers la forêt habitée par les singes. Lorsque nous fûmes parvenus à une clairière sans doute bien connue du vieux Malais, il dit un mot à mes esclaves, qui mirent la table et nous servirent à dîner.

Toango avait apporté une espèce de petit tam-tam pour convoquer ses admi-

nistrés, et il en usa de manière à nous assourdir autant par sa discordante musique que par les cris étranges qu'il poussa.

A sa voix et au son du tambour, les singes accoururent de toutes parts. Ce fut une affluence semblable à celle des Parisiens sur la route de Saint-Cloud, par un jour de fête. Ils se tinrent à une distance respectueuse; mais, quand Toango leur eut dit quelques mots de douceur et les eut invités, je crois, à dîner ils vinrent *viritim* un à un autour de nous.

Sur l'avis du pontife, nous feignîmes de ne pas les regarder, et ils firent des tours à égayer un roi constitutionnel. Les uns emportaient du riz sous leurs aisselles et dans leur bouche, d'autres venaient dérober les grossiers ustensiles que nous avions apportés pour eux. Il n'y a ni paroles ni pinceaux pour dire ou pour peindre les mouvements, les physionomies, l'air fin ou spirituel, les lazzis de ces bonnes gens-là. Mais ce qui me fit tout à la fois rire et penser, ce fut l'aspect des vieux singes blessés qui venaient en s'appuyant sur des cannes, et se traînaient comme nos invalides errants sur le quai Bourbon. Il ne leur manquait que des jambes de bois ou des bras en écharpe pour me donner une vue en raccourci de la nature humaine. Deux pauvres éclopés arrivèrent jusqu'à la jatte de riz en se donnant le bras. Ce spectacle était vraiment humiliant pour l'homme : la contrefaçon vous eût comme à moi semblé trop visiblement parfaite.

Quand les singes eurent tout volé, ils nous donnèrent des grimaces pour notre argent, en histrions consciencieux. Les uns firent des cabrioles ainsi que des gamins qui demandent l'aumône sur les routes. D'autres nous imitaient gravement et riaient comme nous. Tous ces personnages avaient deux pieds et demi environ. Jaloux de nos regards autant que peuvent l'être des enfants qui veulent que l'on s'occupe d'eux, pour nous intéresser, ils se surprenaient les uns les autres par des malices semblables à celles des écoliers. C'était tantôt un croc-en-jambes, ou un coup de tête donné par un vieux singe dans la jambe ou le dos d'un jeune qui restait debout à nous voir. Enfin, je n'en finirais pas s'il fallait tout dire.

Dans le cours de mes voyages, j'ai sans doute vu des choses plus intéressantes; mais rien ne m'a plus amusé que les singes en liberté. Ils connaissaient leur patron, car, lorsqu'il alla au milieu d'eux, ce fut à qui le caresserait. Il parlait amicalement aux vieux singes, qui, d'honneur, me parurent l'écouter avec une certaine attention.

Lorsque nous nous en allâmes, ces jolis animaux nous reconduisirent poliment; et, sur la frontière, à leur Pantin ou à leur Montrouge, Toango leur donna quelques petits verres de liqueur qu'ils burent avec des démonstrations incroyables de plaisir. Ils jetèrent des cris de volupté, sautillèrent en cabriolant, volèrent sur les arbres, et disparurent à moitié ivres.

Plus tard, je fis connaissance avec le prêtre des crocodiles, et j'eus le périlleux honneur de voir ces horribles animaux. Je ne sais rien de plus odieux que leurs yeux ensanglantés, de plus effrayant que leurs gueules béantes. Il y a de vagues ressemblances entre la bêtise cruelle de leurs faces et celles des populaces soulevées; leurs caparaçons imbriqués, leurs ventres jaunes et sales, sont une image des costumes insurrectionnels... Il ne leur manque qu'un bonnet rouge pour être un symbole de l'an 1793.

Nous restâmes au bord d'un lac où vivaient paisiblement ces redoutables

tyrans. Le pontife des crocodiles les appela par leurs noms en y joignant quelques flatteuses épithètes. Nous avions apporté des dindons, des poules et deux quartiers de bison pour régaler les habitants marécageux du lac.

Le premier qui vint avait un nom qui répond à notre mot de gentilhomme.

— Viens, mon prince, viens, mon beau gentilhomme; allons, mon mignon!... montre ton museau...

A cette allocution du Malais, le gentilhomme leva la tête hors de l'eau, et se présenta sur le bord, après avoir fait bouillonner le lac dans toute la direction qu'il suivit pour venir à nous. Il prit un quartier de bison et se replongea dans l'eau. J'en vis successivement quatre. Il y en avait eu cinq dans cet étang. Mais, un mois avant mon arrivée, l'un des favoris du curé des crocodiles, ayant dévoré un enfant, avait été condamné à mort par trois prêtres, qui, après ample instruction du procès, le tuèrent et firent une touchante allocution aux quatre autres sur les devoirs des crocodiles envers les enfants.

Lady Wallis me proposa d'aller rendre visite aux serpents sous les auspices de leur grand-prêtre; mais la vue des crocodiles m'avait dégoûté de ces excursions.

Il me serait facile de vous décrire Batavia, Bantan, Sourabaya; mais nous avons tant d'estampes, de paravents, de lithographies, de laques où se trouvent des maisons chinoises, sans compter les décorations trompeuses de nos théâtres, que ce serait une sorte de redite. Puis j'ai toujours anathématisé les voyageurs qui m'ont scrupuleusement mesuré les monuments ou les sites dont ils ont été voir l'effet; et, comme nous prêtons assez facilement nos goûts à autrui, je suppose que vous épousez mes haines et mes passions. Un livre de voyage est une chimère dont l'imagination doit savoir enfourcher la croupe aérienne, et, si l'esprit du lecteur n'est pas assez clairvoyant pour deviner les pays sur échantillon, les sauts et les bonds de cette narration particulière ne lui conviennent pas plus que les bottes ne vont aux puces.

D'ailleurs, il n'y a pas de ville européenne qui puisse donner une idée exacte de Batavia. Les Parisiens, habitués à leurs rues puantes et si mal nettoyées, à leurs laides murailles de plâtre, ne concevraient jamais le luxe et l'élégance des maisons de Java, de Calcutta, qui tous les ans reçoivent une couche nouvelle d'une espèce de stuc blanc. Cet enduit leur donne l'apparence de l'argent, et dessine très-nettement les lignes architecturales. Il y a, dans ces villes, bon nombre d'habitations qui, en Europe, passeraient aisément pour des palais. Les Chinois impriment une singulière activité à la population des rues; mais tous les honneurs du pays appartiennent aux Européens. Là, leur puissance morale est énorme. Aussi, pour faire fortune, il leur suffit d'être sur leurs pieds, bien portants, d'ouvrir les yeux et de savoir compter. Mais ils ont contre eux le climat, l'amour, la Javanaise, le plaisir, la paresse et les Chinois. Ceux-ci, tous habitués à cette dévorante atmosphère et bannis pour toujours de leurs pays, s'emparent du commerce, et pratiquent le vol avec une audacieuse impunité. L'habileté trouve des approbateurs, même parmi les juges.

Un exemple pris entre mille, parmi les ruses des Chinois, en démontrera la science en fait de vol. Il est chez eux constamment organisé, tout prêt, à moitié accompli.

Entrez-vous dans un magasin d'étoffes précieuses, marchandez-vous, achetez-vous un cachemire, un coupon de tamavas... Si, pendant que sur le comptoir

le négociant roule votre emplette, l'enveloppe et la ficelle, il vous arrive de tourner la tête, aussitôt le paquet vole du magasin dans l'arrière-boutique, y disparaît et s'échange pour un autre, contenant des étoffes d'un prix et d'une qualité bien inférieurs que jette un apprenti, toujours occupé dans un coin à les envelopper dans un paquet exactement semblable à celui du vendeur. Sans pouvoir vous expliquer cette merveilleuse métamorphose, vous revenez furieux d'être la dupe du Chinois contre lequel tout le monde vous a prévenu ; mais, pour toute réponse, le marchand se met à rire...

Le luxe est si grand à Java, que les riches sont obligés, comme partout, du reste, de donner une valeur conventionnelle à des riens. En nous embarquant en France, nous avions été assaillis, le jour même de notre départ, d'une foule de marchands qui nous offraient mille colifichets. Pour me défaire d'un horloger qui s'était attaché à moi, comme un typhus se jette sur un pays, je lui offris trois cents francs pièce de plusieurs montres en or extrêmement plates et petites ; il me les laissa, et j'en pris pour mille écus. Ces montres firent fureur à Java, et je vendis les dernières six mille francs. Puis, quand je n'en eus plus qu'une, j'ai honte de dire ce que la plus belle et la plus riche des femmes de l'île m'en offrit. Le souvenir de ses propositions me ramène à cette belle vie asiatique, à mes joies, à mes parfums... Éternel désespoir !... Cependant, la mémoire humaine, en nous rendant parfois les images d'un bonheur évanoui, fait l'office d'un ami fidèle, elle nous console. Puis elle nous encourage aux espérances de l'avenir par le spectacle de nos espérances accomplies.

Aux heures difficiles de ma vie actuelle, lorsque je veux me faire une grande et splendide fête, je me reporte par le souvenir aux dix mois que j'ai passés à Java. Je me couche sur mes divans de satin chinois, et respire l'air parfumé de mon palais perdu sans retour. Alors, je cherche à me persuader que j'entends encore le pas velouté de mes esclaves étincelantes de pierreries ; le soleil des Indes illumine encore les dessins de mes cachemires, même à travers les nattes de riz ; mes bengalis volent et chantent autour de moi ; mes vases à long col, tous pleins d'arbustes, m'entourent de leurs suaves senteurs ; je suis vivant au milieu de ce conte arabe, jadis une réalité pour moi ; enfin, ma blanche Javanaise est là, étendue, au milieu de sa chevelure noire, comme une biche sur un lit de feuilles...

Ah ! monsieur, être ainsi dans les langueurs de la volupté satisfaite, fumer des parfums qui arrivent frais et vaporisés aux papilles nerveuses de l'âme... ; ne rien faire, penser, être son propre poëte, enterrer ses rêveries toutes vierges au plus profond du cœur ; croyez-moi, cette vie est, dans notre monde incomplet, ce qui ressemble le plus à ce monde d'adorables perfections nommé, en tout pays, *le ciel,* et *le paradis* dans la religion catholique, apostolique et romaine.

Mais, hélas ! rêver ainsi le passé, puis se réveiller en voyant un billet de garde envoyé par la grande prostituée que nous appelons la Liberté nationale, est une horrible souffrance qui ramène dans l'enfer de notre civilisation parisienne, où l'on a honte d'un plaisir, d'une passion ; où le fisc met sa griffe sur une voiture et même sur le sein d'une femme !... Ah ! les Indes sont la patrie des voluptés !... Paris est, dit-on, la patrie de la pensée ! Cette idée console. Cependant, la consolation serait plus complète si l'on pouvait rencontrer des Javanaises à Paris. Hélas ! il n'y a que des demi-Javanaises, sans chevelures ;

puis les Parisiennes pensent, elles font de l'esprit, et la femme de l'Orient est une bête sublime.

Mais, si je voulais vous raconter toutes les singularités de ce pays, il me faudrait plus de dix soirées..

....

— Merci, dis-je à ce voyageur; vous m'avez fait voir Java en m'épargnant le fret, les avaries, les tempêtes et la Javanaise.

Alors, pendant les sept autres jours que je devais passer à Angoulême, M. Grand-B.....n*, en qui j'avais rencontré un second tome tout vivant de Sindbad-le-Marin, me raconta mille aventures pleines de terreur, d'amour, de dangers, qui toutes donnaient soif du Gange. Puis il m'abandonna généreusement des documents curieux relatifs aux Indes, et dont je tâcherai de bien employer les drames, la poësie, les images, afin de faire dire à ceux qui ne connaissent pas le pouvoir de l'étude:

— Où trouve-t-il donc le temps de voyager?...

Ou bien:

— Il est fou!... ne le croyez pas, il ne vit que d'illusions!... Il n'a pas plus été à Java que vous et moi.

En effet, bientôt je ne tardai pas à me retrouver dans la diligence, revenant à Paris à travers les champs de la Touraine et du Poitou, que je pensais ne plus revoir.

Pendant les premiers jours de mon arrivée à Paris, j'eus bien de la peine à me persuader que je n'avais point été à Java, tant ce voyageur avait vivement frappé mon imagination par ses récits. A peine osé-je dire que je rêve des Javanaises, et que je fais attention aux chevelures parisiennes pour vérifier si toutes les femmes chevelues sont pâles.

Enfin, s'il est possible d'avoir été plus réellement à Java que je n'y suis allé, je défie tous les voyageurs, anciens et modernes, de s'y être amusés plus que moi et de le connaître aussi bien, aussi mal que je le connais. Vrais ou faux, ces discours fantastiques m'ont inoculé toute la poësie indienne. Il y a des jours, il y a des nuits où l'esprit de l'Asie se dresse, se réveille, passe en moi... Puis, il joue sur une toile imaginaire, tendue je ne sais où, les scènes des *fantoccini* les plus capricieux... que j'ai l'honneur de vous souhaiter à tous.

De Balzac.

[*Revue de Paris*, 25 novembre 1832.]

LA COUCARATCHA*

SECONDE ÉDITION.

Chez Urbain Canel et Adolphe Guyot, place du Louvre. — Deux vol. in-8°. Prix : 15 francs.

Vous est-il arrivé quelquefois d'assister à une séance de la Chambre des députés, et d'entendre les interminables discours de M. Thiers ? Avez-vous eu la constance d'écouter d'un bout à l'autre un réquisitoire de M. Persil, ou un acte d'accusation dirigé par M. Delapalme contre un écrivain indépendant ? La politesse vous a-t-elle enchaîné dans un salon où la maîtresse de la maison raconte, sans omettre une virgule, les aventures de sa jeunesse ? Vous êtes-vous trouvé, dans un café, près d'un vieux militaire narrant ses campagnes d'Italie ? Pour peu qu'une de ces choses vous soit arrivée, vous savez l'effet que produit *la Coucaratcha*. C'est une mouche dont la piqûre fait bavarder ceux qui en sont atteints.

A notre grande satisfaction, *la Coucaratcha* a piqué M. Eugène Sue ; car c'est un conteur qui conte fort bien, et c'est justice que de signaler ces deux volumes, dont la deuxième édition vient de paraître, comme une des lectures les plus agréables que l'on puisse faire ; il y règne un ton de vérité, une allure de franchise, qui captivent tout d'abord.

Malgré le goût dominant de M. Eugène Sue pour la *littérature maritime**, comme on l'appelle, nous ne savons trop pourquoi tous ses contes ne sont pas empruntés au *perfide élément*, ainsi qu'on disait autrefois. Dans *le Bonnet de maître Ulrik*, ce sont, il est vrai, des mœurs de marins ; on les retrouve encore dans *le Voyage et les Aventures sur mer de Narcisse Gelin, Parisien*. Mais, après s'être ainsi embarqué deux fois, l'auteur revient à terre, et, je vous l'assure, il n'observe pas moins bien au milieu des tempêtes du monde et de la société qu'enveloppé par celles qui soufflent sur le grand Océan. En général, ce qui plaît surtout dans les ouvrages de M. Eugène Sue, c'est moins la richesse d'imagination qu'une autre qualité beaucoup plus rare, la vérité d'observation.

(Eug.).

[*La Caricature*, 13 décembre 1832.]

LA FEMME SELON MON CŒUR*

PAR EUGÈNE L'HÉRITIER.

Chez MOUTARDIER, rue Gît-le-Cœur. — In-8°.

« De qui ce livre, je vous prie ? Est-il de Nodier ? — Non. — De Janin ? — Non. — De Balzac ? — Non. » Viennent ensuite sept ou huit noms en vogue ; et enfin : « Il est au moins de M. Sue ? — Non. — Eh ! bien, allez vous promener ! nous le lirons plus tard. »

Ainsi l'on ferme aux jeunes écrivains l'entrée d'une carrière où, peut-être, ils eussent brillé, et, mieux que cela, servi leur pays. N'est-il pas temps de revenir de cet absurde préjugé, aujourd'hui que tous les préjugés s'en vont au grand courant de la raison populaire ?

Ces réflexions nous sont venues en lisant *la Femme selon mon cœur ;* et, au fur et à mesure que nous avancions dans notre lecture, elles ont pris plus de consistance. Cet ouvrage est un début, mais un début qui promet. L'intrigue est simple, mais attachante. La pensée est partout hardie, audacieuse, franche à la fois et toujours naïve. Une extrême pureté de cœur, un patriotisme éclairé et sincère, un républicanisme fervent et qui se révèle à chaque ligne, et, par-dessus tout, de fraîches causeries d'amour ; de telles qualités rachètent suffisamment le peu de longueurs qui s'y trouvent.

Vous détailler ce livre tout crûment, et pièce à pièce, serait déflorer le plaisir que vous trouverez sûrement à le parcourir vous-mêmes : nous aimons mieux vous le laisser entier.

EUGÈNE MORISSEAU.

[*La Caricature*, 20 décembre 1832.]

LES TRUANDS ET ENGUERRAND DE MARIGNY*

HISTOIRE DU RÈGNE DE PHILIPPE-LE-BEL

PAR V. LOTTIN DE LAVAL.

Un vol. in-8°. — Chez HIPPOLYTE SOUVERAIN, éditeur.

Chaque jour voit naître et mourir tant de productions littéraires informes, aux conceptions absurdes, insipides ou rebattues, au style grotesquement faux et incorrect, qu'il y a plaisir à rencontrer et justice à signaler celles qui se

distinguent par un mérite réel. C'est parmi ces dernières que nous placerons *les Truands*. On voit, dès les premières pages, que l'auteur a fait une étude longue et sérieuse de l'époque dont il trouve moyen de retracer les principaux événements au milieu des nombreuses scènes de son drame ; car, avant tout, il y a du drame dans *les Truands ;* du drame aux effets puissants et pittoresques, aux émotions tour-à-tour douces et poignantes. C'est un ministre de Philippe-le-Bel aux prises avec un peuple qu'il veut écraser; c'est Enguerrand de Marigny, ce même ministre, poursuivi par la vengeance d'une femme, et quelle femme ! Balbie Chéradame ! Balbie qui reçut de lui un de ces outrages que ne pardonne jamais une femme ; Balbie la Ribaude enfin, dont seize ans n'ont pu calmer un instant la rage que l'affront d'Enguerrand lui mit au cœur ; et qui, durant ces seize ans, a préparé, en secret, l'affreux moyen de prendre une atroce revanche. Puis, autour de cette figure dessinée largement, et sur des plans plus ou moins rapprochés, avec des teintes plus ou moins sombres ou éclatantes, viennent se grouper Hugues-le-Velu, le farouche roi des Truands, et ses sujets : le joyeux Percetonne, Taillegouin-le-Maladrier, et Gehenne et Rabasse-les-Ribaudes. Et, parmi ces misérables, le visage pâle et touchant du page Oldus, les traits bruns et mâles du capitaine la Térouvaille, et enfin Bérengère, création pleine de grâce et de charme qui apparaît et passe belle et suave, tendre et pure, au milieu de tant de scènes de sang, de débauches et de meurtres, comme l'astre aux rayons argentés par une nuit d'orage et de désolation. M. Lottin de Laval doit ses plus belles inspirations à l'amour naïf et vrai de Bérengère, ainsi qu'à l'affreuse destinée de cette jeune et douce fille. Le chapitre *Déshonneur* est aussi remarquable par l'entraînement et la verve du style que par l'énergie et l'intérêt de la situation. Viennent ensuite : *une Dernière Heure d'amour*, — *l'Orgie des Truands*, — *Première Procession de la Fête-Dieu*, — *Histoire de Taillegouin-le-Maladrier*, — et *le Jugement*, chapitre qui résume et termine dignement la fable presque constamment attachante et pittoresque de M. de Laval, à qui nous reprocherons toutefois quelques longueurs, un peu de décousu dans l'enchaînement des incidents, et maintes pensées qui, visant trop à l'effet, tombent dans l'exagération. Le premier de ces défauts vient si souvent de l'exigence du libraire, que nous sommes tenté de l'attribuer à celui de M. de Laval ; quant au second, il provient évidemment de la fougue d'une imagination toute jeune et ardente encore, que le temps et la réflexion sauront ramener dans la voie dont elle ne s'écarte, du reste, qu'à de rares intervalles. Le livre des *Truands* est le début de M. de Laval ; nous nous dispenserons de lui donner ici des encouragements qu'il recevra bientôt du succès que son ouvrage doit nécessairement obtenir.

Eugène Morisseau.

[*La Caricature*, 3 janvier 1833.]

LA COMÉDIE DU DIABLE*.

I

L'INTROÏT.

Cette fête avait paru des plus belles à tous les invités. La salle à manger était éclairée par dix-huit cents lustres, portant douze cents becs d'un gaz rose qui sentait la vanille. Le couvert avait été mis pour trente-deux mille conviés. La table, représentant un serpent, se déployait en longs plis et replis; tantôt se coulant en ligne droite, tantôt se courbant en légers anneaux; élégante, sinueuse, flexible, elle allait de çà, de là, remplissant tous les vides, multipliant ses nœuds; capricieuse comme un jeune chat qui joue dans l'appartement de sa maîtresse, elle courait en tous sens, se glissait partout, et, se croisant sans cesse, venait enfin reposer sa tête magnifique à l'une des extrémités de la vaste salle dans laquelle rugissait cet énorme banquet.

Les milliers de plats d'or et d'émail qui recouvraient cette table merveilleuse étincelaient comme des écailles; et deux énormes amphores, faites d'un seul rubis, flambaient à sa tête comme les yeux sanglants d'un boa.

Puis, là précisément s'élevait un dais fastueux.

Cherchant dans un vain simulacre des consolations aux douleurs de sa défaite et de l'exil, l'orgueil du maître de la maison l'avait poussé à en faire construire le dôme à l'image du firmament.

Un diamant de très-belle eau, et huit cents millions de fois plus gros que le *Régent*, y tenait la place du soleil. Jupiter et Saturne étaient deux saphirs d'une assez belle grosseur. Le diamètre des pierres précieuses qui figuraient les étoiles fixes et le fretin des planètes variait entre le diamètre du lustre de l'Opéra et celui d'un fromage de Hollande. La lune était comme une opale du dernier ordre; et la terre, représentée par une escarboucle médiocrement luisante, aurait produit beaucoup d'effet dans le ciel.

Ce dôme était suspendu en l'air par un fil imperceptible et d'un métal divin. Dieu l'avait voulu ainsi. Irrité de la présomption de l'ange rebelle, il avait ordonné que ce monument menaçât toujours la tête de Satan en la couronnant. Celui-ci, bon diable, mais incorrigible, débitait à ce sujet force plaisanteries. Il disait que ce jeu d'enfant sentait l'épée de Damoclès de dix mille lieues; que c'était une pauvre imitation, déshonorante pour le Créateur de toutes choses, et qu'il en avait espéré du nouveau. Dieu ne l'écouta pas plus qu'on écoute le public du Théâtre-Français quand il siffle *Hernani;* le diable fut donc tenu au régime classique; car personne ne peut avoir du nouveau, ni le public, ni Satan, ni l'autre.

Toutefois, le démon était assis sur son trône de feu, assez peu soucieux de la chute de son dôme, tout prêt même à le lancer dans l'espace avec une chiquenaude s'il avait fait mine de bouger. Il cachait sous de longues paupières rouges ses yeux ardents comme des fournaises; puis il sifflait du bout de ses lèvres pâles : *J'ai du bon tabac dans ma tabatière!*... Mais il était visiblement distrait et ennuyé, quoiqu'il jouât nonchalamment avec un éventail fait avec les secondes plumes de la tête de neuf millions de colibris.

Cependant, le souper avait été assez animé. Adam, assis à la seconde place d'honneur en qualité de président d'âge, avait pris soin de tout le monde. Cléopâtre, que nous représentons, par parenthèse, comme une héroïne de cinq pieds six pouces; Cléopâtre, petite, frêle, noirâtre, rieuse et colère, faisait des agaceries à Frédéric-le-Grand, qui racontait une de ses amourettes à Alcibiade; le père La Chaise avait volé le verre de Socrate; Confucius s'était moqué de Voltaire; Saint Augustin disait mille gaudrioles, et Cornélie, la mère des Gracques, venait d'avouer que ses enfants n'étaient pas de son mari.

Tout cela, et bien d'autres choses encore dont il ne serait pas décent d'instruire les mortels, n'avait pas déridé le front soucieux de l'amphitryon. Son ennui glaçait les plus ivres, et son silence pesait aux plus déterminés. Tout-à-coup, sortant de sa rêverie, il se dit avec résolution :

— Par le nom de Dieu! il faut que je m'amuse.

A ces mots, tout l'enfer tressaillit; et, au bruit qu'il fit, les gardiens des demeures célestes armèrent leur fusil à piston.

Le Diable, enchanté de l'effet qu'il avait produit, étendit sa main blanche et maigre comme celle d'un jeune débauché. D'un signe, il ordonna le silence; et, parlant à ses sujets de cette voix puissante à laquelle il peut prêter le son retentissant de la trompette et les sourds gémissements des volcans, de cette voix qu'il fait parfois éclater comme les foudres, et qu'il adoucit souvent jusqu'aux sons fugitifs de la harpe éolienne, il dit en souriant :

— Mes damnés.

Voilà tout à l'heure quelques millions de siècles que j'habite cette retraite, s'il faut en croire M. Cuvier*, et il n'y a guère que deux ou trois cents ans qu'il m'a pris fantaisie d'avoir un théâtre. Cependant, l'accroissement prodigieux de la population de mes États, surtout depuis l'invention de la poudre, la découverte du nouveau monde, l'imprimerie, les jésuites, la loterie, l'acétate de morphine, les maisons de jeu et le choléra-morbus m'avaient fait ajourner mes projets d'amusement. Mais, si mes ministres veulent se contenter de vingt-sept sinécures outre leur portefeuille, si mes conseillers d'État ne mangent pas à plus de quinze rateliers, certain que mes chefs de bureau se contenteront de trente millions d'épingles, leurs femmes de trois amants et de vingt châles de Cachemire par nuit, et que mes expéditionnaires continueront à travailler vingt-quatre heures par jour pour cent écus d'appointements, je puis aujourd'hui grâce à ces heureuses réformes, ô mes damnés! m'occuper de mes plaisirs et des vôtres. Je veux donc qu'on m'élève une salle de spectacle, qu'on me fasse des pièces, et qu'on joue la comédie chez moi...

Cette petite allocution, quoique assez peu remarquable, fut couverte de bravos par l'assemblée; on alla jusqu'à ces trépignements que font les admirateurs des ballets modernes; et Satan, se couchant alors sur un canapé comme la femme d'un ministre de huit jours, dit nonchalamment :

— Voyons, comment nous y prendrons-nous?

— Je demande la direction du théâtre!... s'écrièrent une foule de voix ardentes comme celle des chiens impatients qui hurlent et bondissent autour d'un cerf qu'on éventre.

— La direction! la direction! s'écriait un édile chargé dans son temps de vider les sentines de Rome.

— La direction! disait un capitaine de hussards fait au tour, et qui aimait prodigieusement les petites filles.

— La direction! criait un autre qui jouait de la viole d'amour comme Sainte Cécile.

— La direction! glapissait astucieusement un gros père qui n'était plus maître de chapelle.

Mais par-dessus tout on entendait un vaudevilliste crier avec un accent gascon qui l'aurait trahi même à Toulouse :

— La direction, la direction!

— Silence! silence! dit aussitôt le souverain; je ne veux pas de faillite dans mon empire. Vous seriez tous ruinés dans six mois. — Approchez, reprit-il en s'adressant à un de ses sujets, approchez, vous qui avez l'air de comprendre l'affaire; expliquez-vous.

Toutes les voix s'apaisèrent soudainement, et il ne resta plus que deux candidats.

Le premier qui s'avança était un petit damné, à l'air décidé, tenace, intelligent, flexible comme un osier, impertinent comme un intendant de princesse.

— Je prends l'entreprise de votre théâtre, dit-il rapidement. Je ferai construire une salle où tout le monde sera gêné, ce qui ressemble absolument à une salle où il y a beaucoup de monde; j'achèterai tous les bons petits acteurs de l'enfer; je ferai faire mes pièces par un de mes camarades de pension; et, pour subvenir à toutes ces dépenses, je créerai six cent mille actions...

Il allait continuer lorsqu'une cruche d'agate pleine de vin de Malaga lui tomba sur la nuque et lui coupa la parole.

La police de l'enfer chercha le coupable, et, comme elle a d'honnêtes gens qui font avec assez d'habileté le métier d'espion, deux démons amenèrent au pied du trône une espèce de spectre qui criait avec rage :

— Des actions!... ah! ah! des actions!... ah! tu veux créer des actions!...

Satan ordonna qu'on lui passât des lames de canif entre les ongles et la chair, pour lui apprendre à ne plus troubler ses audiences; mais, quelqu'un l'ayant reconnu pour un ancien actionnaire de la plupart des entreprises faites en France, et pour un des souscripteurs du Champ-d'Asile*, il fut gracié à l'instant.

La vigueur du coup de cruche avait tellement étourdi l'orateur, qu'on fut obligé d'écouter un second candidat.

Celui-ci, plus doux, grassouillet et blond, l'air demi-libertin, demi-benêt, dit à voix basse et patelinement :

— Sire, vous ferez construire une salle, vous payerez les costumes, vous paierez les décorations, vous paierez l'éclairage, vous paierez la garde, vous paierez l'orchestre, vous paierez les chœurs, vous paierez les acteurs, vous paierez les danseuses, vous paierez les contrôleurs, vous paierez l'admi-

nistration, vous me donnerez neuf cent cinquante millions, et je me charge de votre théâtre.

Ce projet parut assez sage et assez économique aux ministres du Diable, et le petit homme fut nommé directeur à l'unanimité.

Les conviés admirèrent la sagesse du gouvernement.

— Maintenant, dit Satan, il me faut un architecte.

Cette fois, le concours fut moins bruyant. Les aspirants se divisèrent en deux partis. Quelque nombreux qu'ils fussent, sentant tous qu'il n'y avait qu'une idée de chaque côté, les deux sectes nommèrent leur député chargé de la représenter tout entière.

Le plus âgé des deux champions fut écouté le premier.

Quoique vieux, il était moins blanc que poudré. Les damnés devinèrent qu'il avait eu des ailes de pigeon; mais les diablotins les lui avaient coupées en haine du Saint-Esprit. Il avait sauvé sa queue. Du reste, il portait un habit gris-noisette à revers plats, un gilet d'indienne bordé de peluche, la culotte courte en drap de soie, les bas chinés et les souliers à boucles, même dans l'enfer!... Il avait gardé sa vie, autant qu'un mort peut la garder, pour ne pas changer ses habitudes.

Il mit des lunettes qui n'étaient pas à branches et qui lui pinçaient horriblement le nez, puis il laissa tomber ces doctes paroles :

— Et d'abord je disposerai quatre murs en parallélogramme. Sur un soubassement élevé de quelques marches, j'établirai, en dehors du principal corps de bâtiment, un portique simple sur les côtés et double sur les façades. Les colonnes d'ordre dorique supporteront un entablement des plus riches. Aux deux façades, s'élèvera un fronton couvert de magnifiques sculptures, et je ferai régner autour du monument une frise où nous représenterons les jeux gymniques des anciens; nous y mêlerons quelques usages modernes, mais nous aurons soin de donner à nos personnages le costume antique, comme plus gracieux et le seul convenable aux monuments d'un style sévère.

— Oh! oh! dit Satan qui écoutait l'artiste attentivement; ceci ressemble au Parthénon comme deux gouttes d'eau.

— Parbleu! je le crois bien, s'écria notre architecte triomphant.

Il n'avait pas achevé cette exclamation, que le Diable avait déjà tiré quelques plumes de son éventail. Satan les roula sur son petit doigt avec une adresse incroyable, leur donna la forme d'un bonnet de coton, puis en coiffa soudain l'architecte stupéfait, en lui disant :

— Allez vous coucher.

Le malheureux se retira épouvanté; car, en passant devant le corps de ses antagonistes, il fut salué par le cri unanime de *Rococo!* ... mot assez en usage parmi les jeunes élèves de l'École d'architecture.

Celui qui s'approcha, plus jeune mais plus gothique, avait quelque chose d'étrange; son air, qu'on aurait cru d'abord original, n'était que désagréable. Sa barbe, plus pointue que celle d'un bouc de Cossyre ou d'un juif polonais, sa moustache, fort bien copiée sur un portrait de Van Dyck, juraient à qui mieux mieux avec un costume de dandy. Il salua à peine le Diable et lui tint ces propos avec assurance et d'une voix haute, comme un missionnaire qui prêche, ou comme un acteur qui chante :

— Ce sera une magnifique façade, trois portes en ogive*, une principale et

deux latérales...; des faisceaux de petites colonnes élancées jusqu'au sommet de l'édifice...; des milliers de petites niches, avec des milliers de statues...; des rosaces légères comme des toiles d'araignée...; deux espèces de tours avec des escaliers à jour, travaillées comme de la dentelle... C'est bien!... Nous entrons!!! Une nef principale..., deux bas côtés... monument triste et mélancolique!!... Les formes grêles des piliers se perdent dans une douce obscurité, se réunissent au cintre de ma voûte et pendent comme des branches sur la tête des assistants... Les anfractuosités de mes coupes intérieures distribuent avec harmonie les masses de lumière que je laisse pénétrer par des fenêtres à vitraux qui ne peuvent s'ouvrir!... C'est bien!... nous continuons...

— Non pas, non pas, s'écria Satan. Que me proposez-vous là! Je suis le Diable, c'est vrai; mais, dans ma position, il y a encore des choses qui sont de très-mauvais goût. Je ne veux pas faire jouer la comédie dans une église.

Il dit, et fit enlever le second concurrent, en ordonnant qu'on le rasât à sec avec un sabre ébréché.

Par aventure, un théophilanthrope, qui avait entendu les dernières paroles du Diable, trouva son scrupule des plus misérables, et se prit à hausser les épaules.

Le Diable s'en aperçut, le regarda de travers et lui souffla dans le nez. Cette caresse royale procura au critique un éternûment qui dura trois mille ans; mais il y avait près de lui un démon chargé de lui dire à tout moment :

— Dieu vous bénisse!

Les architectes et le théophilanthrope avaient disparu, lorsque Satan, guignant de l'œil un certain damné qui avait l'air plus spirituel que savant, lui dit brusquement :

— Qui es-tu?

— Je suis marquis, répondit l'interpellé.

— Bien, dit Satan, tu me feras une salle de spectacle.

— Je la ferai, reprit le marquis.

— Je veux, ajouta le maître, qu'on y voie de partout, qu'on y soit assis à l'aise, qu'on entende et qu'on y respire. Va!...

— C'est une pensée diabolique!... se dit le damné.

Aussitôt le démon Astaroth prit le nouvel artiste entre le pouce et l'index, comme fait d'une bille un jeune écolier, et le lança dans un cabinet de travail, où se trouvaient disposés des compas, des règles, de l'encre de Chine et du très-beau papier d'Annonay.

Pendant que ces choses se passaient, Satan avait entendu des murmures sourds, mais actifs, qui circulaient dans l'assemblée. Des groupes s'étaient formés et de vives interpellations avaient été échangées.

Le Diable comprit l'orage qui était prêt à éclater. Promenant un regard satisfait sur ces symptômes de désordre, il retint un moment les paroles qu'il voulait dire, comme pour en accroître l'effet; puis, bien assuré de ne rien perdre du tumulte qu'il allait allumer, il jeta ces mots dans l'assemblée :

— Quel genre jouera-t-on sur mon théâtre?

La phrase n'était pas achevée qu'il s'opéra un mouvement inouï. Des milliers de voix s'écrièrent en même temps; des milliers de mains agitant des manuscrits s'élevèrent ensemble; des auteurs se haussèrent sur la pointe des

orteils, les uns jetant leurs voisins par terre; la plupart volant à ceux qui étaient devant eux, habits, esprit, idées, pain, pensions, et même dérobant des calomnies; quelques-uns même filoutant ceux qui voulaient passer à côté; tous crachant les uns sur les autres, s'arrachant à belles dents des pages de roman, des pointes, des couplets, des sujets, des vers bien frappés, des pensées libérales et des allusions; se démenant, se battant, tombant, se relevant et criant toujours :

— *Moi ! moi ! moi ! moi ! moi !...*

— Bravo ! bravo ! dit Satan, le *genus irritabile* n'a pas changé. Ô mes bons humains ! quelle chair à damnés vous serez toujours ! — Jette ton bâton de commandement dans cette mêlée !... ajouta-t-il en s'adressant à Astaroth, et annonce à tous ces pieds-plats que je vais juger leurs droits et prononcer sur leurs mérites. Qu'ils parlent !... Je choisirai le genre le plus digne d'un théâtre national.

Astaroth obéit aux ordres de son maître, et la troupe orageuse devint immobile comme le parterre de l'Opéra quand la Taglioni danse.

— Attendu que ces gueux-là sont menteurs comme des marchands de salade, dit Satan à son ministre, charge quelque damné de répondre à leurs plaidoyers, et de me présenter des conclusions motivées. Tâche sur toute chose qu'on me fasse une opinion juste, ou je te forcerai de manger des tartines de fromage fondu à la chandelle.

Astaroth tira de son gousset un filet en épervier, qu'il lança très-adroitement sur cette foule attentive. Il comptait y pêcher quelque grand homme, pour en faire l'avocat du Diable; mais, les damnés de quelque force s'étant depuis long-temps retirés près de Satan pour rire avec lui, tous ceux qui restaient se trouvèrent si petits, qu'ils glissèrent comme des ablettes entre les mailles du filet.

Un seul damné resta néanmoins dans l'épervier, non pas tant à cause de sa taille qu'à cause de ses formes anguleuses et saillantes. Au moment où le filet allait revenir à vide, il se trouva retenu par une oreille; et Astaroth, trop heureux de n'être pas pris au dépourvu, l'ayant installé sans lui faire prêter serment, l'audience fut ouverte.

Un *monsieur* se présenta d'abord à la barre.

Le petit damné ricanant dirigea sur lui ses yeux de chat-tigre; et, s'appuyant les coudes sur la table et le menton dans les mains, il se mit à l'écouter, comme fit le reste de l'assemblée.

Ce monsieur, qui était doué d'un habit noir galonné de vert*, balança agréablement sa tête touffue comme le chien caniche d'un invalide, promena circulairement sur les auditeurs un regard académique, s'essuya la bouche avec le coin d'un mouchoir de batiste, toussa; puis aspirant l'air *ad exemplar* d'un soufflet de forge, il commença :

— Messieurs,

Je viens plaider devant vous la cause de Corneille, de Racine et de Voltaire...

— Elle est jugée, jugée, archi-jugée. Plaide la tienne !

Une voix aigre et perçante, capable de dominer le tumulte de cent mille applaudissements, la voix du petit damné, avait fait cette interruption.

Les yeux du monsieur se tournèrent sur l'avocat avec un courroux d'orateur

indigné mais dédaigneux; puis, les reportant avec calme et fierté sur Satan, il reprit sa phrase avec une voix plus imposante et un sourire de mépris superbe :

— Je viens plaider devant vous la cause de Corneille, de Racine et de Voltaire...

— Jugée! cria la même voix, plus perçante et plus aigre qu'elle ne l'était la première fois.

Les joues de l'orateur s'enflèrent comme celles d'un Eurus du Puget. Ses yeux, semblables à ceux d'un crapaud à qui l'on met du tabac sur le dos, sortirent de leurs orbites, et il allait demander justice de tant d'insolence, lorsque Satan lui dit :

— Je crois qu'il a raison. Plaidez votre cause.

Le monsieur, stupéfait, recommença alors d'une voix altérée par la colère

— *Academicinus sum!*...

— *Academicus,* ignorant!... reprit le même diable avec son fausset impassible et implacable.

L'orateur résolu ne tint compte de l'interruption et continua :

— En cette qualité, j'ai fait des tragédies...

— Les dupes qui ont pris cela pour des tragédies, imbécile! répliqua l'impertinent soprano.

— Et je suis devenu un homme dont le nom...

— Est celui d'un sot! cria le petit damné, en sautant, comme feu Mazurier*, sur la table qui se trouvait devant lui.

Le monsieur, au comble de la fureur, allait tirer l'épée que portent les immortels, lorsque le damné grimpa, comme un chat, sur une petite tribune qu'il avait élevée avec des plumes et du papier. Ce frêle monument, soutenu par six colonnes au plus, ne durait qu'un instant, et se recommençait aussitôt de lui-même; le damné, qui en occupait le sommet, voyant accourir son ennemi, prit soixante volumes in-octavo, qui étaient à sa droite, les lança vigoureusement à la tête du Quarante, et l'enterra sous ses œuvres complètes.

Un sourd gémissement sortit de la tombe, et l'enfer entendit le cadavre, qui avait joué sur terre le rôle d'homme de génie, murmurant ces mots :

— Infâme journalisme!

Le damné, feignant de pleurer comme un Hollandais qui a bu trop de bière, se prit à dire pendant qu'on emportait le classique :

— Terre, sois-lui légère!...

Quelques autres de la même espèce se présentaient déjà, lorsque l'infatigable interrupteur, leur coupant la parole avant qu'ils eussent ouvert la bouche, s'écria rapidement :

— Satan, Satan!... n'écoute pas ces faquins, ces marchands de guenilles, littérateurs copistes, domestiques impertinents qui imitent et gâtent dans l'antichambre les bonnes manières de leurs maîtres. Ils te diront de jouer la tragédie comme ils la font. Voici leurs pièces!... Un père noble, tyran ou conspirateur; un jeune gaillard, amoureux contre l'autorité de son papa; une princesse qui parle vertu et donne des rendez-vous à son amant; un traître qui écoute derrière les cloisons; une femme entre cinq et six pieds de haut, qui trahit son mari, ou qui le rosse; un vieillard qui est la vertu même et qui lit dans l'avenir; un ami dévoué comme le pilote d'un requin; cinq ou six gamins,

spadassins, amis intimes qui ne savent aucun des secrets de leurs camarades; alguazils, conjurés, juges, officiers vertueux ou gens à pendre *ad libitum*, dix-huit cents vers mal rimés, deux cents antithèses, cent pensées fausses, trois cents plagiats, quatre cents réminiscences, une toge, des laticlaves, un pallium, une paire de cothurnes, un poignard, un verre de poison et un palais de marbre; je veux être pris pour un académicien ou pour un de ces critiques habitués à faire des plaies et à les lécher afin de les envenimer, si cette canaille te donne autre chose pour ton argent.

— Que veux-tu donc que j'en fasse ? demanda Satan.

— Allonge-leur les oreilles de quinze pouces, de façon qu'elles leur tombent sur le nez, et qu'ils ne puissent parler sans les mordre à belles dents; loge-les ensemble, force-les de s'embrasser sans s'égratigner, et fais-leur apprendre le rudiment jusqu'à la règle *Asinus asinum fricat.*

— Approuvé l'arrêt! s'écria Satan.

Et la barre fut ouverte à de nouveaux orateurs.

— Nous voici, nous voici!... dit en se présentant audacieusement une foule turbulente de jeunes hommes.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? dit Satan, qui n'en connaissait pas un.

— C'est le DRAME*! répondit le petit damné. Écoutons, voici l'orateur ordinaire de la troupe qui va parler.

— Nous te ferons une *centilogie* large et puissante, les siècles reconstruits surgiront devant toi avec leurs mœurs, leur langage, leurs intérêts et leurs costumes, leurs costumes qui, à eux seuls, ressuscitent les siècles. Foin de ces pièces où la passion, sous un nom d'homme, agit seule et crée des héros qui sont des types et non pas des individus. Notre drame dédaigne les idéalités. Il crée par la *palingénésie*!... Il va chercher les morts dans leurs tombes, et, par un mystérieux galvanisme, les ranime et les fait revivre. La vérité prend la place de l'imagination. La vérité sera la muse de la jeune poësie. Nous voici! nous voici!...

Le Diable, qui aime assez la jeunesse, dit en regardant son avocat :

— Ceci, quoique un peu obscur et un peu fat, ne me paraît pas absolument bête.

— Pas absolument, dit le damné avec indolence; mais tu n'as pas le temps d'attendre; et ces gaillards-là te tiendraient toujours au futur contingent.

Puis, s'adressant à l'orateur qui était en tête, il lui dit sèchement, en le renvoyant du geste :

— Préface, va te faire pièce!...

— Nous en avons fait!... s'écrièrent quelques voix.

Et tout aussitôt trois ou quatre manuscrits apparurent sur le flot noir des jeunes dramaturges.

— Je vous reconnais!... dit l'avocat du Diable en ôtant le bonnet qu'il n'avait pas. Bonjour, Shakespeare! bonsoir, Caldéron! adieu, Ronsard!... Vive Dieu! Pasques Dieu! mes petits amis, vous avez réimprimé des chroniques en les interlignant par des noms d'hommes!...

Ayant dit, le petit damné, grinçant des dents et l'écume à la bouche, se dressa aussitôt de toute sa petite hauteur; puis, tremblant de colère comme une feuille de peuplier sous un vent de sud-ouest, il lança cette terrible allocu-

tion aux petits grands hommes qui se broyaient du génie et s'en entre-barbouillaient *incognito* :

— Ingrats, dont j'ai caché la misère, ah! vous avez fait des pièces!... Chroniqueurs, qui avez rendu votre langue rude comme celle d'un chat! traducteurs mal avisés, phraséologues sans idées, capacités à ballades, génies à triolets, je vous renie ! Satan, Satan, il faut les punir exemplairement. Coupe-leur les deux mains, et qu'ils soient forcés d'écrire avec leur ventre* comme fait un brave homme de ta connaissance; tu leur donneras ainsi le loisir de méditer sur ce qu'ils écrivent, et ils finiront peut-être par inventer quelque nouvelle invention ! Du reste, fais-leur manger des oignons crus et du fromage à la crème, mais très-épicé, pour les punir d'avoir effrontément chanté toi et Dieu, les rois et les peuples, les monarchies et les révolutions.

— Passons, dit Satan. Ah! voici des gens bien gais. Ils chantent comme des pinsons.

— Ne parlez, ne parlez pas, cria le petit damné à la nouvelle troupe qui s'approchait. Vous nous empesteriez de jeux de mots, de couplets ou de calembourgs. — Vois-tu, Satan, la septième plaie de l'Égypte, les sauterelles, les rats et les grenouilles, ne sont, pour une nation, que félicité, abondance et bonheur en comparaison de tous ces gentilshommes farcis de refrains. Ce sont des harpies qui vont salissant tout ce qu'elles touchent et qui touchent à tout. Elles racornissent l'esprit humain et te rendraient le goût aussi mesquin que l'est celui d'un marchand de nouveautés. Fais balayer tous ces vermisseaux!... qu'on ratisse avec soin le plancher; s'il en reste un seul dans l'assemblée, tu ne rentreras pas les poches pleines!... Regarde!... Ils ont déjà vidé celles de Molière, de La Fontaine et de Beaumarchais. Chasse, chasse vite ces lichens, ces mousses, cette ivraie!...

Satan passa légèrement son éventail sur la tourbe de ces mirlitons qui s'étaient faits hommes; ils disparurent comme l'éclair. Il y eut cependant un de ces enragés de damnés qui s'accrocha bravement à l'éventail et parvint à en arracher une plume. Il l'emporta et s'en servit pour écrire une foule de petites pièces d'un tout petit intérêt, tenant du colibri par l'exiguité, l'éclat et l'élégance. Le bec de la plume se trouva d'or pur et valait un million.

Satan commençait à être fort embarrassé de choisir un genre, lorsque le petit avocat se leva vivement et lui dit en voyant succéder une foule non moins grande à celle qu'il venait d'expédier :

— Finissons-en. Ces gens-ci ne sont pas encore ce qu'il te faut. Résidu de tous les genres, leur littérature est une sorte de bacchanale où les esclaves commandent. Point de mélodrames!... Étends tes regards tout là-bas, là-bas, et vois ceux qui s'avancent les derniers. Adopte le principe de l'Évangile, quoique tu ne sois pas en coquetterie avec lui, et fais que les derniers soient les premiers.

Satan, se trouvant en humeur d'être constitutionnel, ordonna que le vœu du damné fût accompli.

Aussitôt l'assemblée vit un magnifique cortége qui s'avança en mesure. Des femmes et des guerriers montés sur des chevaux, des chameaux, des éléphants, des chars de triomphe; des musiques guerrières; des combats tout prêts : infanterie, cavalerie, canons, vieux drapeaux; des peuples, des rois, des tentes, des villes, les paradis de toutes les religions; le matériel de toutes les civilisations : enfer, vaisseaux, houris, corvettes, prisons, esclaves, nègres; des incendies, des

pompiers, des tigres tenant des enfants dans leur gueule, des sauvages polis et des comparses sauvages; enfin, des nains, des tours de force, des hourras, et peu ou point de paroles.

L'assemblée, ravie, applaudit avec fureur au bon goût du petit damné.

— C'est bien, c'est admirable!... dit Satan. Qu'on me joue des mélodrames. Voilà le genre national, voilà la vraie littérature. Il ne nous manque plus que des acteurs.

— Oh! oh! Je vais t'en faire!... reprit l'infatigable avocat.

Aussitôt, tirant un lorgnon de sa poche, il parcourut la foule de damnés dont il était entouré. Puis, faisant signe à un démon de lui envoyer une grande ombre à qui un jeune polisson volait son mouchoir, il interrogea rapidement ce quidam.

— En ton vivant, quel était ton métier?

— Entrepreneur d'éclairage d'une grande ville.

— Tu n'as jamais filouté l'administration?

— Jamais.

— Tu n'as point fait faillite?

— Non.

— Tu as payé tes dettes?

— Toujours.

— Tu crois que tes enfants t'appartiennent?

— Certes!

— Tu joueras les niais.

— A un autre!... reprit-il. Apportez-moi cette grande fille, jolie comme une sainte Vierge, et qui fait rire un officier.

Elle arriva.

— Ton nom, vestale?

— Maria.

— Qu'as-tu fait dans ta vie?

— J'ai quitté ma famille à quinze ans, après avoir dérobé la montre de mon frère.

— Bien!

— J'ai envoyé trois amants aux galères pour crime de faux.

— Très-bien!

— J'en ai mis sept à l'hôpital.

— Parfaitement!

— Et j'ai fait onze enfants.

— Tu joueras les ingénues.

Le Diable admirait la sagacité du damné; lorsque celui-ci, appelant un démon, lui donna une petite liste en lui disant de lui remettre sur-le-champ tout ce qu'il demandait.

Un instant après, le démon lui apporta un croque-mort.

— Voilà notre premier comique, dit-il.

Puis, s'étant muni de trois dandys d'estaminet, de quatre boxeurs, de huit servantes d'auberge et de quelques postillons habiles :

— Voici pour les rois et les reines, les généraux et les sergents, reprit-il; au commencement du siècle, nous n'avons pas garni les trônes autrement! La troupe est au complet.

— Fais commencer, ajouta Satan.

— Moi?... dit le damné en riant aux éclats. Tu as un directeur de théâtre : qu'il marche!... s'il peut. Si je prenais sa place, qui donc se moquerait de ton théâtre et de tes acteurs?...

— Comment! dit Satan, c'est toi qui les as choisis.

— Qu'est-ce que ça fait?

— Qui es-tu donc, pour te jouer ainsi de moi?...

— Qui je suis?... dit le damné en quittant sa gaieté et reprenant sa mine de chacal. Je suis un être qui ne te craint pas!... Quand j'étais sur la terre, on m'a crevé les yeux, on m'a arraché la langue et les ongles; j'ai eu la pierre et le mal de dents; M. Broussais m'a traité d'une fluxion de poitrine; j'ai entendu la musique de tous les imitateurs de Rossini; j'ai assisté aux séances des saint-simonistes; j'ai eu la croix de juillet; j'ai sauvé la France; j'ai été marqué à la tête tous les jours par un bourreau nommé *Timbre**; j'ai été souvent forcé de calomnier mes amis; on m'a brûlé les jambes avec des moxas; j'ai vu les tragédies de tous les auteurs de l'Empire, et je suis mort du tétanos?... J'ai tout souffert, et je te méprise.

— Attends, attends, dit le dieu des enfers : veux-tu être démon, au lieu d'être damné? tu feras du mal sans en recevoir.

— Tu es mon souverain, s'écria le damné; fais-moi démon.

Satan le toucha aussitôt du bout de l'index, et alluma sur son front une flamme bleue, immortelle; et, soudainement, le nouvel élu s'écria :

— Ah! votre feu me rafraîchit.

— Je suis ton dieu, dit Satan en riant à son tour... Viens, ambitieux, partager mes plaisirs.

Pendant ce temps, les laquais avaient distribué des liqueurs aux conviés, l'administration théâtrale s'était organisée; un censeur avait été ordonner aux auteurs de la pièce de ne point parler en mal des crimes, vu que cela pourrait blesser quelqu'un de la compagnie, mais il leur livra la Création entière.

Satan déclara qu'il serait enchanté de voir ce qui se passait sur la terre; et, cinq minutes après sa royale parole, la salle était bâtie, les décorations étaient peintes, la pièce était faite et apprise; l'orchestre prit place et joua l'ouverture.

Les sept maîtresses de Satan vinrent avant la cour, saluèrent tout le monde et particulièrement Napoléon et Louis XVIII, qui avaient fait prendre deux stalles; puis l'assemblée attendit avec impatience l'arrivée de Satan et de sa femme.

II

REPRÉSENTATION ÉTERNELLE.

Il y avait trente-deux milliards de damnés au parterre; et, dans les loges, un nombre incommensurable de bonnes diablesses. Si le vent de leurs voix avait été dirigé vers la terre quand ils se mirent à hurler en attendant le lever du rideau, le courant d'air produit par le souffle de leur conversation aurait pu faire dévier le globe et le lancer dans l'espace comme une bulle de savon. Ils étaient heureusement dans les caves de l'univers; et la manière dont leur gîte avait été bâti prouvait bien énergiquement la sagesse divine!...

Le rideau représentait Satan vainqueur de Dieu. Cette flatterie ne surprit personne. Tous les damnés avaient été, chacun dans leur patrie respective, habitués à se proclamer de grands guerriers, et à moissonner force lauriers en temps de paix.

L'assemblée lut avec plaisir cette inscription peinte sur le fronton de la scène :

VIVAT RIDENDO MALIS!

Les acteurs tardant à lever la toile, les diables se mirent tous à hurler, et les musiciens, dont le moindre instrument était un orgue aussi gros que celui de Notre-Dame, obéirent au majestueux beuglement de cinquante milliards de spectateurs.

— Le *Dies iræ!*... le *Dies iræ!*... criaient-ils tous en riant.

Le *Dies iræ* était leur *Parisienne*, à eux ; leur *Marseillaise*, leur *Vive Henri IV!* leur chant national, leur *God save the King!*...

Aussi, à chaque strophe, répondirent-ils par des battements de pieds sur le plancher, par des cris de joie, et par des interpellations ironiques adressées au paradis.

— Oh! oh! dit l'archange Michel, quel tapage font-ils donc là-bas, les forçats du bon Dieu!... N'ont-ils pas honte de rire et de s'amuser!... Si je vais à eux...

— Eh! laissez-les!... ces pauvres diables!... lui dit l'ange Raphaël.

Satan arriva en habit de garde national. La reine se plaça près lui. La reine, c'était la Mort ; elle n'était pas jolie, mais elle avait des plumes sur la tête, une robe de mousseline blanche et une collerette fort simple. Avec l'air gracieux d'une souveraine et ce rire bénin que vous lui connaissez, elle salua ses sujets.

— *Vivat!*... crièrent-ils tous.

— Elle a des gants de coton!... dit une vicomtesse facétieuse.

— Par économie, ma chère!... lui répondit l'une des plus jolies filles de l'Olympe, venue là par curiosité.

Les trois coups de canon ayant été tirés, la toile se leva.

La scène était cachée par une grande affiche de papier jaune sur laquelle ces mots avaient été imprimés en majuscules hautes de dix-sept cents coudées, au moyen d'une presse mécanique et à vapeur que le souffle d'un enfant mettait en mouvement :

FARCES CLASSIQUES.

Le cardinal Mazarin se présenta devant le trou du souffleur. L'*homme rouge* était habillé tout en percale blanche, comme le pierrot des Funambules, dont il avait la veste à grandes manches et les gros boutons. Il tenait à la main une baguette, courte comme un rapport sur le budget. Le cardinal, chef de l'emploi des *Scapins*, était chargé de réciter le discours d'ouverture, qui avait été fait par madame de Staël.

— Moussu le *Diavolo*, et *tutti quanti* qui faites le poublic, dit-il après avoir salué, ze reçois à l'instant oune petite esploit de l'administration des houspices *perche* faut *pagar* oun droit...

Dix-sept millions de pommes cuites furent lancées sur le cardinal; mais il sut les éviter en se jetant à plat ventre. Toujours premier ministre, il mettait en pratique, même en enfer, l'art de se coucher, de s'aplatir, de se relever et de voler à propos.

PROLOGUE.

— Pendant que vous étiez en vie, messieurs, reprit-il, vous avez vu partout le *passé* représenté par l'HISTOIRE, le *présent* par la LOI, l'*avenir* par la RELIGION; et vous avez été, selon vos goûts, hommes de pensée, d'action ou d'espérance; érudits, notaires ou prêtres; dupes, fripons ou honnêtes gens par spéculation!... Vous voilà maintenant tous ici sans savoir comment ni pourquoi; vous n'êtes pas plus clairvoyants, couchés, que vous ne l'étiez debout; seulement, vous apercevez, à la lueur des ténèbres, qu'il est absurde de s'occuper du passé. L'HISTOIRE est une plaisanterie permanente dont le sens échappe. Elle raconte les faits ou les convertit en systèmes. Or, il n'y a pas de fait qui n'ait été contredit, pas de système qui n'ait été combattu. Cependant, l'histoire a rendu des services à l'humanité: d'abord, les académiciens, les *historiogriffes* et les libraires en ont fait une citerne à puiser des écus et des pensions; puis elle a encouragé les tyrans à toujours couper la tête des gens de bien, et les peuples à se révolter: imitation périodique, par laquelle les peuples s'entretiennent en mouvement, et qu'ils appellent *progrès des lumières*...

«Quant à la LOI, vous vous en êtes tous moqués; quant à l'*avenir,* il est maintenant venu pour vous. Nous nous sommes donc trouvés dans un grand embarras, quand il s'est agi de chercher un sujet de pièce...

«Alors, nous avons essayé de vous représenter une espèce de charade historique, en 1832,000 actes, vous suppliant, messieurs, d'en trouver aujourd'hui le mot, si vous pouvez! Cotisez toutes vos lumières et cherchez!

«Ne serait-ce pas œuvre diaboliquement belle, que d'envoyer à nos petits-neveux une moralité qui fût réellement morale?...

«Vous approuverez, j'espère, la réserve que nous avons mise à ne pas parler de la religion et des lois devant vous. Elles souffrent en ce moment le martyre là-haut; or, la jurisprudence satanique, toujours si noble et si grandiose, ne nous permettait pas d'attaquer les gens à terre.

«Nous devons laisser cette lâcheté aux vivants, et conserver l'attitude majestueuse et digne qui convient à une majorité aussi imposante que l'est la nôtre...

Et il promena ses regards sur l'assemblée, en adressant à tous les spectateurs un sourire sardonique.

— C'est vrai!... A bas le paradis!... crièrent les damnés.

— MM. les journalistes, dit Mazarin en regardant au balcon, sont priés de...

Un rire universel éclata dans la salle.

Il n'acheva pas.

— Ce prologue, dit Satan à la Mort, sent la femme et le prêtre...

La reine n'avait pas écouté: elle caressait son fils aîné, grand jeune homme blond et maigre, le RÉGICIDE, qui causait familièrement avec Louis XVI et Charles Ier, devenus ses aides de camp.

Cependant, la reine répondit avec cet à-propos qui la caractérise :

— Oui, sire, tous ces gens-là ont de grandes prétentions et ne trouvent que de petites idées.

— Il y a une intention comique, dit Astaroth. Il nous a parlé de morale et de générosité.

Après une ou deux phrases de la grande symphonie d'Haydn, exécutées comme elle l'est habituellement par l'orchestre du Théâtre-Français, les acteurs entrèrent en scène.

En un instant, les coulisses vomirent un peuple entier qui chanta :

— Accourons! chantons! allégresse! *félichittà*!*

Un homme fort laid leur dit :

— Oh! que vous êtes bien peuple!... Comment! vous ne vous apercevez pas que vous souffrez?...

Le chœur répéta, comme dans les tragédies grecques :

— Nous souffrons!... nous pleurons!... tristesse, *carità, la carità*!...*

— Mais que faut-il faire? Parlez...

L'homme prit la parole; et ses discours renversèrent des monuments, des places fortes, des statues, des églises.

Cette scène mimodramatique eut un succès prodigieux.

— Vous êtes les maîtres parce que vous êtes les plus forts, leur cria l'orateur lorsqu'ils se trouvèrent sur des ruines; mais vous ne serez toujours les maîtres et les plus forts que si vous êtes tous égaux.

— Vous serez tous égaux!... cria un personnage inconnu dont la voix d'hyène se fit entendre dans la coulisse.

Et aussitôt le peuple vit venir une grande femme de bois, dont les bras menus et grêles s'élevaient en l'air. Elle était sans tête, mais, par compensation peut-être, elle avait quatre pieds. Son rire eut quelque chose de si effrayant, que les spectateurs en frissonnèrent, tout damnés qu'ils étaient.

Cependant, comme Satan et la reine applaudirent, le parterre et les loges se mirent à crier :

— *Brava! brava!*

La grande femme avait un panier rouge au bras, et traînait derrière elle un petit escalier en manière de queue. Elle se montra en faisant le tour de la scène; puis elle se dressa de toute sa hauteur sur le théâtre et dit :

— Je suis la loi!. . toute la loi!... Mais vous êtes silencieux, mes amis?... Vous devriez me couronner de fleurs, danser autour de moi; car, sans moi, que feriez-vous?... Je suis non-seulement l'égide sous laquelle vous dormirez en paix dans vos maisons, mais encore je reste au milieu de vous comme une flatterie perpétuelle... Ceux que mon couteau laisse en repos ne sont-ils pas tous d'honnêtes gens?... Voyez-moi sans crainte, mes amis : je serai parmi vous comme un épouvantail mis dans un verger pour garantir les fruits des atteintes que les petits oiseaux veulent y porter quand ils ont faim!

Elle poussa de nouveau son rire d'hyène et de femme; puis elle ajouta :

— Je suis l'ange exterminateur des faibles!... Allons, dansez, fêtez-moi! sinon, je me fâche...

Alors, quelques-uns chantèrent un hymne composé par un grand poëte, en cueillant des fleurs et tressant des couronnes; puis chacun les imita, et, graduellement, le peuple entier dansa en rond autour de la sinistre femme.

Elle eut une cour, des amis, des chambellans, des poëtes, des flatteurs. Elle régna.

A son commandement, un profond silence s'établit. Elle passa ses puissantes mains sur la foule, et abattit toutes les têtes qui s'élevaient au-dessus des autres.

Le chœur se mit à chanter les plaisirs de l'égalité; mais lorsqu'il fut question de célébrer son bonheur par une fête patriotique, il ne se trouva d'or et d'argent ni dans les caisses publiques ni dans les bourses particulières.

Alors vint un matamore italien qui promit au peuple monts et merveilles!... Il fut intronisé. Son premier soin fut de reconstruire les monuments démolis, et d'élever les citoyens au-dessus les uns des autres.

Le chœur célébra par des cris de joie la restauration des monuments, des fortunes et des hommes qu'il avait abattus; puis, lorsque le matamore, heureux dans sept ou huit duels, eut reçu un coup d'épée et garda le lit, le chœur le maudit, l'injuria, le renvoya.

Puis le peuple se retrouva soudain dans la situation où il était au commencement de la pièce.

A chaque inconséquence du chœur, les damnés riaient et applaudissaient.

Enfin les destinées de la patrie furent confiées à deux hommes vertueux, chargés de défendre le pays et d'en éloigner l'ennemi commun.

— Nous saurons mourir plutôt que de vous trahir!...

Le chœur chanta :

— Gloire et honneur!...

A la scène suivante, les deux grands citoyens, venus à l'insu l'un de l'autre, se trouvèrent dans la tente du général ennemi. Lorsqu'ils se rencontrèrent, ils se mirent à rire.

— Ils méritent bien de nous avoir pour représentants!... s'écrièrent-ils.

Des bravos universels accueillirent ce passage.

Le premier qui entra en conférence dit au général ennemi :

— Je veux être fait duc et pair, je veux cinq millions, et je vous livre mon pays, mais à une condition!...

— Laquelle?

— Vous exilerez mon camarade, qui a la bêtise de m'avoir cédé le pas ici...

— D'accord.

Après avoir salué poliment son collègue quand il sortit, le deuxième ambassadeur dit au général :

— Défiez-vous de cet homme!... Il vous trompera. Que vous demande-t-il?

— Cinq millions, votre exil et un duché.

— Le sot!... Notre patrie ne vaut que deux millions! Je vous la vends au rabais. Vous me ferez marquis, et vous me confierez le sort de mon ami.

Une grande bataille, dont les détails stratégiques étaient convenus entre les deux généraux ennemis, comme au théâtre deux acteurs s'entendent pour choquer leurs sabres en mesure, fut livrée sur le théâtre. Elle réjouit singulièrement l'assemblée.

Le chœur chanta son éternel refrain :

— Victoire! gloire! guerriers, lauriers! allégresse, princesse!...

Quelques gens mécontents, qui n'avaient ni duchés ni millions, conspirèrent, renversèrent les vainqueurs et se proclamèrent les amis du peuple.

Le peuple, pour la dixième fois, crut à eux avec l'imbécillité d'un veillard

et la naïveté d'un enfant; mais, aussitôt après le triomphe, ses défenseurs se tournèrent vers le chœur, et lui dirent :

— Mais de quoi vous plaignez-vous donc?... Vous ne pouvez pas être plus heureux que vous ne l'êtes... Au nom de la nation, nous déclarons qu'il est impossible de vous donner à tous cinquante mille livres de rente, et qu'alors il faut laisser les choses comme elles sont. Que craignez-vous? les places et les emplois sont entre les mains de vos amis; ils mangeront votre argent patriotiquement, au lieu de le manger monarchiquement.

Un grand cri de douleur fut poussé par les nations, en s'apercevant qu'elles ne pouvaient pas être gouvernées à bon marché, qu'elles étaient toujours vendues et trompées, et qu'elles ne savaient pas trouver de moyens pour donner aux corps, aux esprits, aux têtes et aux fortunes d'égales dimensions et capacités!... Alors, le peuple se plaignit en strophes harmonieuses, composées par feu d'Avrigny. C'était une espèce de paraphrase du *Super flumina Babylonis**.

A ce chœur, l'enfer se prit à rire, et les cris de joie du parterre empêchèrent d'entendre les paroles des acteurs.

— Eh! quoi! monsieur le général, dit Louis XVIII à Napoléon, encore aujourd'hui les gens instruits ne veulent pas comprendre que la société doit perdre en liberté ce qu'elle gagne en civilisation!...

— Oh! monsieur le comte, répondit l'empereur, ne vous étonnez pas de la mauvaise foi des bavards et de la sottise populaire; mais soyons mille fois contrits de nous être si fort occupés de toutes ces niaiseries là-haut!. .

Cependant, la scène avait changé de face. Par un tour de force, le décorateur était parvenu, non sans peine, à faire voir toutes les nations agenouillées devant Dieu le Père. C'était comme un tableau de Martynn, mais exécuté dans des proportions immenses.

En entendant la prière sublime que firent toutes les nations éclairées par des feux du Bengale, et prosternées devant un vieillard à barbe blanche, assis sur des nuages entre un agneau, une femme et une colombe, les damnés, semblables à un parterre qui fait de la morale en masse, et trompe, un instant après, son prochain individuellement, prirent la chose au sérieux, et se mirent à siffler de manière à faire trembler l'univers sur ses gonds et dans toutes ses charnières.

A voir l'humanité si religieusement à genoux, vous eussiez dit une jeune première de la Gaieté, s'écriant devant le trou du souffleur :

— Ô mon Dieu! je vous remercie!...

Un membre de la société des *Amis du peuple* monta, porté aux nues par les acclamations populaires, jusqu'à la *gloire* dans laquelle nageait le Père éternel, figuré par un mannequin d'Opéra. Arrivé là, il tira de sa poche un discours, et fut censé l'improviser devant le Seigneur, qui fut très-indulgent.

Le tribun du peuple demandait à Dieu de laisser les nations choisir à volonté leurs législateurs et des ministres parmi les plus honnêtes gens du paradis, afin d'expérimenter ce que serait un gouvernement dirigé par des hommes de morale et de probité.

Le damné qui représentait Dieu fut couvert d'applaudissements. Il répondit par un geste intraduisible et par lequel il sembla dire : «Ils ne sont pas bien forts, et j'ai grand'peur que vous ne vous en trouviez pas mieux...»

Les nations accueillirent le geste divin par un admirable *Alleluia*.

Puis il y eut aussitôt un changement de décoration.

Le théâtre représenta la capitale d'une grande nation, qui avait, par une révolution soudaine, renouvelé son matériel social, ses idées, ses principes; et, selon le vœu général, le gouvernement venait du paradis.

Les spectateurs applaudirent avec enthousiasme une vue intérieure du palais où se rassemblaient les députés, et où devait se passer une scène de ce gouvernement modèle. En effet, tous les peintres, sculpteurs et architectes de l'enfer en avaient fait les plafonds, les tableaux, les sculptures, bas-reliefs, colonnes, etc.

Il était difficile aux critiques de mordre sur la composition du ministère et de l'assemblée... Les gens de talent y fourmillaient. Jeanne d'Arc était ministre de la guerre; Samuel Bernard, aux finances; la papesse Jeanne, aux cultes et à l'instruction publique; Saint-Simon, à l'intérieur; Socrate, à la justice; Pierre Corneille, à la marine; et Jules César, aux affaires étrangères.

La capitale avait élu, pour la représenter, Mahomet, ancien prophète; Platon en neuf volumes in-octavo, publié par M. Cousin, philosophe spéculatif; Fénelon, archevêque philanthrope; Numa Pompilius, ancien rédacteur du Code civil; Rabelais, écrivain (cette élection fut due en partie à l'influence des charcutiers et des marchands de liqueurs); Tamerlan, général en retraite; et Laurent Sterne, homme de lettres.

Le programme de la séance annonçait, entre autres choses, que Saint Marc, ancien banquier, l'un des évangélistes les plus distingués, né à Jérusalem, présenterait un rapport sur les comptes antérieurs à cette session, et demanderait une allocation de 2,567,910,950,699,950,007,207,755 francs 42 centimes, pour faire face aux profusions de l'ancien gouvernement et payer les créanciers de l'État, en justifiant les motifs de ces dépenses.

A l'ouverture de la séance, les spectateurs virent avec indignation que la salle était vide.

M. de Marmontel, président, occupait le fauteuil.

Marcus Tullius Cicéron, Diderot, Aristote et le Père Porée, secrétaires, attendaient l'arrivée de leurs collègues en devisant sur la meilleure manière d'éternuer.

A trois heures et demie, quelques députés entrèrent. C'étaient le baron Tubalcaïn, manufacturier connu dans la Bible, et Saint Éloi, célèbre orfèvre, élus par des villes commerçantes; le comte de Noé, capitaine au long cours, choisi par un pays vignoble; et M. Artaxerxès, Gonsalve de Cordoue, Sylla, Louis XIV, Hobbes, Spinosa et Montesquieu, envoyés par quelques colléges absolutistes.

A minuit, la chambre fut en nombre pour délibérer. A la lueur des bougies, des becs de gaz et des flambeaux, les spectateurs purent distinguer Borgia, ancien pape, chef de l'opposition royaliste. L'honorable député portait une perruque et des bas chinés. Confucius, reconnu par le centre pour son chef, était assis sur le premier banc après celui des ministres.

D'énormes moustaches, et l'ordre du Saint-Sépulcre qui brillait sur sa poitrine à côté d'un crachat en diamants, faisaient remarquer le fameux Luther, adopté comme étendard par le côté gauche; il gardait l'attitude sévère d'un procureur-général.

Platon, commenté par M. Victor Cousin en neuf volumes in-octavo, commandait la section de gauche où étaient placés les doctrinaires. Il avait l'air tout à la fois d'une portière en mal d'enfant, et d'un avocat improvisant une charte.

Cicéron lut le procès-verbal de la dernière séance au milieu du bruit causé par toutes les conversations particulières. Cincinnatus demandait l'ordre du Saint-Esprit à Jeanne d'Arc, et Diogène remerciait le ministre de l'intérieur de sa nomination d'inspecteur des eaux thermales, espèce de sinécure.

M. de Marmontel donna la parole à Olivier Cromwell, rapporteur du troisième bureau.

— Messieurs, dit-il, le 37,925e collége a régulièrement élu M. Prudhomme de Paris; mais nous vous proposons d'ajourner son admission jusqu'à ce qu'il ait produit, conformément à la Constitution, son acte de décès...

— Je demande la parole!...

Ces mots, prononcés par la voix imposante de M. Prudhomme, attirèrent tous les regards sur ce personnage célèbre. Il marchait d'un pas ferme vers la tribune. Les dames braquèrent leurs doubles lorgnettes sur cet illustre type des bourgeois de Paris, aussi remarquable par l'ampleur de ses mollets que par sa carrure. Ses breloques et sa chaîne d'or produisirent un léger bruit. Il était en costume de garde national. Quand il apparut au-dessus de la tribune, sa figure excita l'hilarité de l'assemblée.

— Messieurs, dit-il, je m'importe peu des murmures qui s'élèvent, parce qu'en ce moment je suis plus haut que l'approbation ou la désapprobation... (Le silence se rétablit.) Messieurs, reprit-il, car je n'ose vous nommer encore mes collègues, j'ai l'honneur de vous affirmer qu'il est complètement inutile de vous fournir mon acte de décès. Une raison toute simple va vous en convaincre. En effet, je n'ai jamais existé, ce qui est tout-à-fait dans l'esprit de la loi. J'offre une grande similitude avec Tubalcaïn, Noé, Confucius et autres, tous soumis aux sages investigations de nos savants académiciens, qui nous ont dernièrement prouvé l'existence de Popocambou XVIII. Je suis le représentant des idées saines et justes qui circulent dans le monde sous le nom de lieux communs; et, à ce titre, ma place est parmi vous, qui êtes notre *mère commune*...

— Assez! assez!...

— La tribune est libre!... s'écria M. Prudhomme d'une voix tonnante, et vous n'aurez pas accompli les glorieuses, les immortelles, les patriotiques, les étonnantes, j'oserai même dire les sanglantes journées, pour étouffer ici la vérité!... Voulez-vous donc me conférer un de ces titres singulièrement aristocratiques, décernés par la multitude, et qu'on dise *l'opprimé* Prudhomme, comme jadis on disait : *le malheureux* Chauvet, *le vertueux* Roberspierre, *le vénérable* la Fayette, *le féroce* Charles X, *l'immortel* Foy; et qu'on voie mon portrait, comme celui de Manuel, dans tous les mouchoirs?... Eh! bien, messieurs, opprimez-moi!... Je serai digne de ce garde national qui...

— Assez!... assez!... assez!...

PLATON, commenté en neuf volumes in-octavo par M. Victor Cousin. — Il y a identité; car l'entéité, la spontanéité et la variété sont les qualités...

— Aux voix! aux voix!...

Ces cris, poussés par l'assemblée, étouffèrent la voix grêle de l'orateur, et les journalistes ne purent pas entendre un seul mot des admirables développements que ce grand maître sut donner à son opinion.

M. Prudhomme fut admis. Il siégea au centre gauche, à côté de feu Perrault, l'auteur de *Peau d'âne*.

— Je suis enchanté, monsieur, lui dit-il, de me trouver en relation avec un homme auquel j'ai d'immenses obligations.

Les huissiers font taire M. Prudhomme.

— Messieurs, dit le président, avant d'entendre le rapporteur de la loi des comptes antérieurs à l'an 18325792230, il convient d'accorder la parole aux auteurs des diverses propositions dont vous avez décidé la prise en considération. La première est celle faite par M. Abailard sur la nécessité d'abolir l'hérédité des fortunes patrimoniales.

Les huissiers vont chercher Abailard, qui *cause* dans le couloir avec sa *contemporaine*.

— Messieurs, dit Socrate, président du conseil, en montant à la tribune afin de mettre à profit l'interruption causée par l'absence d'Abailard, je prendrai la parole pour vous faire une communication. Messieurs, après la révolution immortelle qui vient de changer la face du monde, le premier besoin de la société est l'ordre, le travail et la liberté; nous avons donc l'honneur de vous présenter un projet de loi en vertu duquel il est enjoint à tous les citoyens de faire l'exercice tous les matins, des patrouilles jour et nuit, et de monter la garde à leurs portes, régulièrement, sous peine de mort civile. Nous avons, direz-vous, une armée nationale de sept cents millions d'hommes; mais, messieurs, pourquoi n'en aurions-nous pas deux?...

Le discours et le projet sont accueillis par d'unanimes applaudissements.

En quittant la tribune, Socrate dit à ses amis, tous patriotes éprouvés que le peuple avait portés en triomphe :

— Toi, Pythagore, tu seras chef d'état-major avec trente millions d'appointements. — Toi, Prudhomme, tu seras caporal. — Toi, Néron, tu seras secrétaire d'état-major.

Il créa dix mille petites sinécures patriotiques.

— Homme incorruptible!... criait le peuple, sommes-nous heureux!...

ABAILARD, à la tribune. — Messieurs, vous êtes des hommes trop supérieurs pour ne pas avoir remarqué où gît le principe de la profonde immoralité qui corrode une civilisation aussi avancée que l'est la nôtre. Les anciens se glorifiaient de la vapeur, des mouches à miel, des chemins de fer, du calicot à dix sous et des carcels*... Qu'eussent-ils donc pensé s'ils nous voyaient allant d'ici à Saint-Pétesbourg en deux heures, mangeant une once de gélatine* qui suffit à notre nourriture pour une année, conservant les vieillards dans la glace pendant un temps illimité, et obtenant des populations humaines comme jadis ils se procuraient des poulets, en simulant, à l'aide de petits fours, l'incubation mystérieuse de la poule!... Aussi, j'en ai peut-être déjà trop dit, et vous voterez par acclamation les différentes modifications apportées, par mon projet, au droit que nos ancêtres accordaient à leurs fils de leur succéder...

La sensation prodigieuse produite par ce discours ne permit pas à l'assemblée de se lever tout-à-coup; mais, bientôt, le legs des fortunes devint, suivant la proposition d'Abailard, facultatif aux individus sociaux.

Le célèbre publiciste reçut les félicitations de beaucoup de jeunes gens déshérités.

Danton fut appelé à la tribune.

Les spectateurs ne remarquent pas sans effroi que l'honorable membre est suivi de Saint Denis, et qu'ils portent leurs têtes respectives dans leur main gauche; mais ce sentiment de stupeur fait place à un rire convulsif, quand Désaugiers montre que les deux membres se sont trompés, et que Danton tient la tête de Saint Denis, et Saint Denis celle de Danton.

Caton, l'un des questeurs, s'étant enivré en buvant outre mesure de l'acide prussique, et induit en erreur par les initiales, avait donné la tête de l'un à l'autre.

L'échange s'en étant fait rapidement, Danton pose sa tête sur la tribune, et elle parle pendant qu'il gesticule avec feu.

— Par ces motifs, ajouta la tête, je demande l'abolition de la peine de mort.

La chambre adopte.

Un rire effrayant part aussitôt de la loge où sont MM. Cartouche, Nivet, Mandrin, Dautun, Desrues, Ravaillac et autres, qui sortent et vont immédiatement, sur la grande route, attendre les membres les plus riches de l'assemblée.

Cette scène fut couverte d'applaudissements par les damnés.

Néron monte à la tribune, et alors un profond silence s'établit.

— Messieurs, dit-il, j'applaudis bien sincèrement à votre détermination. Mes sentiments vous sont connus. (Marques d'approbation.) Mais, tout philanthropique que peut paraître ce décret, vous frémirez peut-être des conséquences qui dérivent d'un système de pénalité excluant complètement la peine de mort... Sans vouloir me prononcer encore sur cette grave question, je me permettrai de vous communiquer une grande nouvelle. Je reçois à l'instant une lettre particulière où l'on m'annonce la mort de MM. Mozart, Canova, Newton, Byron, Molière et Raphaël!... (Sensation.) Ils ont été assassinés dans une maison honnête où ils avaient gaiement passé la soirée en gens qui voulaient se délasser de leurs travaux... (Sensation.) Je désirerais savoir si vous donnerez la paix du cloître à leurs meurtriers, gens sans aveu, nullement regrettables, et qui dansent autour du gibet pendant dix ans avant d'y venir mourir.

MAHOMET. — Ces grands hommes sont maintenant heureux!... Nous seuls sommes à plaindre.

SOCRATE, ministre de la Justice (de sa place). — Joli!...

MAHOMET, à Socrate. — N'est-ce donc pas vous qui avez mis, le premier, l'âme à la mode?

SOCRATE. — J'avais lu le *Pentateuque*...

FÉNELON. — Mais les préopinants ne font pas attention que nous ne pouvons pas avoir pour la race humaine le même respect que par le passé! Que nous importent les hommes, du moment que nous les fabriquons? (Assentiment général.)

LAW, à la tribune. — Messieurs, depuis cent ans environ, vous vous plaignez de l'immoralité de la loterie; en conséquence, je propose de la supprimer*, comme constituant un jeu de dupe où le gouvernement joue le rôle d'un fripon.

HOBBES, de sa place. — La mise est facultative...

JEAN-JACQUES ROUSSEAU, à la tribune. — Mais comptez-vous donc pour rien la faiblesse humaine..., la tentation?...

LOUIS XV, de sa place et nonchalamment. — Mais l'argent perdu a donné d'immenses jouissances; un billet de loterie, n'est-ce pas de l'opium? — La perte est un réveil.

CONFUCIUS. — L'impôt est immoral par suite de l'inégalité des chances : vous condamneriez un particulier qui tiendrait une maison où l'on jouerait un tel jeu...

La loterie est abolie à perpétuité.

RABELAIS, à la tribune. — Messieurs, j'espère justifier votre confiance en vous présentant mes idées sur l'impôt des boissons. Sans me targuer ici de cognoissances que je n'ai pas, car vous avez tous été à même de recognoistre mon excessive sobriété et la niaiserie de ceux qui cuydent juger un auteur d'après ses écrits...

MICHEL CERVANTÈS. — Vous parlez de vous : à la question!

RABELAIS, continuant. — Mais j'ai heureusement été dans le cas d'étudier le système des boissons physiologiquement et budgétivement, soit par des remarques sur la purée septembrale, soit par des observations sur le merrain — je cuydois dire le terrain, — soit dans le clos de la Devinière... Dans le temps, des esprits généreux ont proposé de faire déclarer au fisc, par les proiétaires, la contenance de leurs cuviers, et la quantité qu'iceux vignerons récolteroient de cette mirifique eaue souveraine... Mais la commission, dont je m'honore d'être membre, m'a chargé de vous présenter les moyens de saisir plus expertement les trésors de la beuverie... *id est,* d'avoir les mesures de tous les gosiers du royaume, comme pourpoinctiers et chaussetiers ont celles du corps de leurs pratiques, et de créer des jurés-buveurs occupés à chercher les gens au moment où ils humeroient *le piot*, car en ce moment sauroient-ils bien ce que les ribauds en boivent!... Et en cettuy quart d'heure, ung chascun lascheroit l'impôt dû au roi, sans sourciller, pour ne point retarder sa jouissance... Cette loi bénigne est seule juste; mais, pour moi, je préfère boire mon vin sans eaue, plutôt que de payer un sol..., et j'aimerois donner autre argent sous couleur de taxe, nommée capitation vineuse (ceci est captieux et capiteux, *capite?* capitaines?) plutôt qu'être tourmenté dans ma joie...

M. DE MARMONTEL, président. — L'assemblée est dans l'usage de faire imprimer les rapports.

Rabelais descend de la tribune aux acclamations de toute l'assemblée, et il est reporté en triomphe sur son banc par ses amis...

La séance est un instant suspendue, ce discours pantagruélique ayant donné soif à tous les membres.

COLBERT, à la tribune. — Messieurs, je ne conteste pas à M. de Rabelais ses connaissances œnologiques... (Interruptions.) Mais son rapport est plus littéraire que fiscal. Il y a trois sortes de conclusions : celle de ne rien payer du tout; celle de saisir le vin dans le gosier, ou dans le pressoir, c'est tout un; et

celle d'asseoir autrement l'impôt. Je suis de ce dernier avis, et ce serait signaler notre session que de partager l'impôt entre le producteur et le consommateur, afin de le rendre plus léger à l'un et à l'autre.

La proposition de M. de Colbert est adoptée.

Comme elle consacre le principe de la réduction de l'impôt, on entend les propriétaires crier à grand renfort de poumons. Les brocs, les tonneaux, les cuviers, les hottes, les foudres, les pots, les bouteilles et les verres s'entre-choquent; et l'assemblée, intimidée par ce tumulte, suspend la séance.

— C'est une insurrection!... s'écrie Richelieu.

— Ce sont les intérêts matériels de la Révolution qui se réjouissent!... répond Laurent Sterne.

La séance est reprise à quatre heures du matin.

L'huissier appelle M. Pitt-et-Cobourg à la tribune.

L'honorable membre arrive appuyé sur ses deux béquilles.

— Messieurs, une grande erreur des peuples est de croire que les révolutions se fassent à bon marché. Nous avons dépensé deux milliards en gloire et en lauriers sous un grand général; puis nous l'avons renié, nous avons brisé ses statues; puis nous les avons rétablies; enfin, nous allons probablement prescrire, à l'état social que nous avons l'ambition de fonder, de prendre un nouvel uniforme : je pense donc qu'il est urgent d'ouvrir aux ministres un crédit de dix-huit cents milliards...

— Oh! oh!...

— Mais... le peuple ne les payera pas, si nous ne lui donnons une petite satisfaction en échange de son argent : je vous propose donc de décréter l'anéantissement du Sénat, parce qu'alors nous serons tous véritablement égaux, selon le vœu de l'Évangile.

— Le roi sera donc seul devant son peuple!... dit Montesquieu de sa place.

— La plus belle place d'un roi n'est-elle pas d'être au milieu de son peuple? s'écria M. Prudhomme.

— Alors, il ne faut pas demander qui des deux dévorera l'autre, dit M. de Malesherbes à Mirabeau.

Ce projet est renvoyé à une commission.

La papesse Jeanne monte à la tribune pour une communication du gouvernement. (Profond silence.)

— Messieurs, sous le règne de Popocambou XXIII, les instituteurs se plaignaient déjà de la rétribution universitaire... Le sous-secrétaire d'État va vous lire le projet de loi portant abolition des droits abusifs qui pesaient sur les écoles depuis le règne de ce fabuleux Napoléon, dont la non-existence a été si judicieusement démentie par l'Institut... J'ai l'honneur de vous annoncer que, suivant les médailles retrouvées dans une maison de la grande ville de Saint-Cloud, ensevelies sous les laves du mont Valérien, on a pertinemment établi que l'on avait attribué à ce personnage mythologique les actions d'un certain Bonaparte, homme bien plus remarquable. Le travail sera publié sous les auspices du prince d'Yvetot.

Saint Marc succède à la papesse Jeanne.

— Les comptes sont sur le quai....... Messieurs, ils consistent en 352593091055279123489100070 pièces, contenues en vingt-deux chariots

attelés de quatre bœufs chacun... Toutes ces pièces ont été vérifiées, et nous devons la somme de dix-huit cents milliards. Aussi, j'ai l'honneur de vous proposer de nous mettre en faillite... (Violentes interruptions, murmures, M. de Marmontel se couvre. Diderot monte à la tribune.)

— Messieurs, voilà les fruits de vos paradoxes... Vous voulez créer un gouvernement à bon marché, ce sera de tous le plus coûteux; vous voulez instruire le peuple, vous le démoraliserez et le rendrez malheureux; vous voulez perfectionner l'état social, et la société n'est fondée que sur les vices et ne se gouverne que par l'injustice et l'arbitraire. Vous ne vous ferez pas des revenus avec de la morale...

— Assez!... assez!...

Diderot descend de la tribune; Saint Marc y reparaît, et l'assemblée se dispose à écouter l'honorable rapporteur.

— Messieurs, par des motifs très-louables, il est vrai, mais très-erronés en matière de gouvernement, vous avez consacré des principes qui ne sont point en rapport avec la civilisation actuelle...

MONTESQUIEU. — Oh! oh!...

LOUIS XIV. — Laissez-le parler.

SAINT MARC. — En abrogeant les droits successifs, vous avez détruit les ressources du domaine; en supprimant la loterie, vous privez le trésor de trente millions; vous avez expérimenté qu'en vous dessaisissant du monopole des tabacs vous perdiez une grande partie de votre revenu; vous avez enfin, toujours en obéissant aux enseignements du catéchisme et au vœu d'une saine morale, tari toutes les ressources du fisc. — Vous allez vous trouver devant une dépense de 3279489150900055102257891011127861778 millions, sans un sou pour les acquitter; car, à la séance prochaine, les propriétaires réclameront contre l'énormité de l'impôt foncier, en s'apercevant qu'ils payent tout...

L'ABBÉ TERRAY. — Eh! eh!...

SPINOSA. — Il est évident que l'honorable rapporteur vient de sauver nos finances d'une ruine complète en nous démontrant qu'il fallait rétablir les sources du revenu public. Je vous propose donc de récompenser l'honorable membre en décrétant que son immense fortune sera confisquée au profit de l'État.

L'assemblée décrète que la fortune de Saint Marc est acquise à l'État.

— Réjouis-toi, mon fils, dit Saint Marc à un jeune homme, de ce que notre patrie nous a trouvés dignes d'être indignement volés. La patrie est infaillible!

— Au diable la patrie!... répondit le jeune homme.

Cet *a parte* fut couvert d'applaudissements.

Héraclite et Démocrite montent en même temps à la tribune.

DÉMOCRITE. — Citoyens!...

HÉRACLITE. — Nigauds!...

DÉMOCRITE. — Vous voyez que la corruption...

HÉRACLITE. — Vous vous apercevez que la civilisation...

DÉMOCRITE. — Est un élément de...

HÉRACLITE. — Est une bouffonnerie qui...

MONTAIGNE, resté seul dans la salle. — Savent-ils bien ce qu'ils veulent dire?...

En ce moment, un effroyable tumulte se fit entendre derrière la toile et dans les coulisses. Aussitôt la salle des séances fut démolie par le peuple en fureur, qui criait :

— Du pain! du travail! nous ne voulons plus de liberté! Un roi! Un roi!

Alors, sur les ruines du palais, un homme, monté sur un cheval blanc, apparut soudain; et, malgré l'uniforme de général dont il était revêtu, les damnés reconnurent en lui de vagues ressemblances avec Satan. — Il tenait un sabre d'une main, et, de l'autre, un sceptre en fer rouge.

A l'aspect de cet homme sans foi ni loi, sans croyances et sans cœur, la foule devint silencieuse et trembla, devinant instinctivement qu'il serait long-temps son maître.

Les damnés applaudirent, et Satan lui-même dit en souriant à la Mort :

— Ne devons-nous pas envoyer la décoration des deux cornes en croix à l'auteur de la pièce? La flatterie est ingénieuse.

— Flatterie! dit Astaroth; n'est-ce pas plutôt la vérité, sire?...

Ce premier acte fini, tous les damnés allèrent prendre des glaces chez Tortoni.

[1830-1833.]

THÉORIE
DE LA DÉMARCHE*.

> A quoi, si ce n'est à une substance électrique, peut-on attribuer la magie avec laquelle la volonté s'intronise si majestueusement dans le regard, pour foudroyer les obstacles aux commandements du génie, ou filtre, malgré nos hypocrisies, au travers de l'enveloppe humaine?
>
> (*Histoire intellectuelle de* LOUIS LAMBERT*.)

Dans l'état actuel des connaissances humaines, cette théorie est, à mon avis, la science la plus neuve, et partant la plus curieuse qu'il y ait à traiter. Elle est quasi-vierge. J'espère pouvoir démontrer la raison coefficiente de cette précieuse virginité scientifique par des observations utiles à l'histoire de l'esprit humain Rencontrer quelque curiosité de ce genre, en quoi que ce soit, était déjà chose très-difficile au temps de Rabelais; mais il est peut-être plus difficile encore d'en expliquer l'existence aujourd'hui : ne faut-il pas que tout ait dormi autour d'elle, vices et vertus? Sous ce rapport, sans être M. Ballanche, Perrault aurait,

à son insu, fait un mythe dans *la Belle au bois dormant.* Admirable privilége des hommes dont le génie est tout naïveté! Leurs œuvres sont des diamants taillés à facettes, qui réfléchissent et font rayonner les idées de toutes les époques. Lautour-Mézeray*, homme d'esprit, qui sait mieux que personne traire la pensée, n'a-t-il pas découvert dans *le Chat botté* le mythe de l'*Annonce**, celle des puissances modernes qui escompte ce dont il est impossible de trouver la valeur à la Banque de France, c'est-à-dire tout ce qu'il y a d'esprit dans le public le plus niais du monde, tout ce qu'il y a de crédulité dans l'époque la plus incrédule, tout ce qu'il y a de sympathie dans les entrailles du siècle le plus égoïste?

Or, dans un temps où, par chaque matin, il se lève un nombre incommensurable de cerveaux affamés d'idées, parce qu'ils savent peser ce qu'il y a d'argent dans une idée, et pressés d'aller à la chasse aux idées, parce que chaque nouvelle circonstance sublunaire crée une idée qui lui est propre; n'y a-t-il pas un peu de mérite à trouver à Paris, sur un terrain si bien battu, quelque gangue dont se puisse extraire encore une paillette d'or?

Ceci est prétentieux; mais pardonnez à l'auteur son orgueil : faites mieux, avouez qu'il est légitime. N'est-il pas réellement bien extraordinaire de voir que, depuis le temps où l'homme marche, personne ne se soit demandé pourquoi il marche, comment il marche, s'il marche, s'il peut mieux marcher, ce qu'il fait en marchant, s'il n'y aurait pas moyen d'imposer, de changer, d'analyser sa marche : questions qui tiennent à tous les systèmes philosophiques, psychologiques et politiques dont s'est occupé le monde?

Eh! quoi! feu M. Mariette, de l'Académie des sciences, a calculé la quantité d'eau qui passait, par chaque division la plus minime du temps, sous chacune des arches du pont Royal, en observant les différences introduites par la lenteur des eaux, par l'ouverture de l'arche, par les variations atmosphériques des saisons! Et il n'est entré dans la tête d'aucun savant de rechercher, de mesurer, de peser, d'analyser, de formuler, le binome aidant, quelle quantité fluide l'homme, par une marche plus ou moins rapide, pouvait perdre ou économiser de force, de vie, d'action, de je ne sais quoi que nous dépensons en haine, en amour, en conversation et en digression!...

Hélas! une foule d'hommes, tous distingués par l'ampleur de la boîte cervicale et par la lourdeur, par les circonvolutions de leur cervelle; des mécaniciens, des géomètres enfin ont déduit des milliers de théorèmes, de propositions, de lemmes, de corollaires sur le mouvement appliqué aux choses, ont révélé les lois du mouvement céleste, ont saisi les marées dans tous leurs caprices et les ont enchaînées dans quelques formules d'une incontestable sécurité marine; mais personne, ni physiologiste, ni médecin sans malades, ni savant désœuvré, ni fou de Bicêtre, ni statisticien fatigué de compter ses grains de blé, ni quoi que ce soit d'humain, n'a voulu penser aux lois du mouvement appliqué à l'homme!

Quoi! vous trouveriez plus facilement le *De pantouflis veterum*, invoqué par Charles Nodier, dans sa raillerie toute pantagruélique de l'*Histoire du roi de Bohême*, que le moindre volume *De re ambulatoria!...*

Et cependant, il y a déjà deux cents ans, le comte Oxenstiern s'était écrié : « Ce sont les marches qui usent les soldats et les courtisans! »

Un homme déjà presque oublié, homme englouti dans l'océan de ces trente mille noms célèbres au-dessus desquels surnagent à grand'peine une centaine

de noms, Champollion, a consumé sa vie à lire les hiéroglyphes, transition des idées humaines naïvement configurées à l'alphabet chaldéen trouvé par un pâtre, perfectionné par des marchands; autre transition de la vocalisation écrite à l'imprimerie, qui a définitivement consacré la parole; et nul n'a voulu donner la clef des hiéroglyphes perpétuels de la démarche humaine !

A cette pensée, à l'imitation de Sterne, qui a bien un peu copié Archimède, j'ai fait craquer mes doigts; j'ai jeté mon bonnet en l'air, et je me suis écrié: *Eurêka* (j'ai trouvé)!

Mais pourquoi donc cette science a-t-elle eu les honneurs de l'oubli ? N'est-elle pas aussi sage, aussi profonde, aussi frivole, aussi dérisoire que le sont les autres sciences? N'y a-t-il donc pas un joli petit non-sens, la grimace des démons impuissants, au fond de ces raisonnements? Ici, l'homme ne sera-t-il pas toujours aussi noblement bouffon qu'il peut l'être ailleurs? Ici, ne sera-t-il pas toujours M. Jourdain, faisant de la prose sans le savoir, marchant sans connaître tout ce que sa marche soulève de hautes questions ? Pourquoi la marche de l'homme a-t-elle eu le dessous, et pourquoi s'est-on préférablement occupé de la marche des astres? Ici, ne serons-nous pas, comme ailleurs, tout aussi heureux, tout aussi malheureux (sauf les dosages individuels de ce fluide nommé si improprement imagination), soit que nous sachions, soit que nous ignorions tout de cette nouvelle science?

Pauvre homme du XIX[e] siècle! En effet, quelles jouissances as-tu définitivement extraites de la certitude où tu es d'être, suivant Cuvier*, le dernier venu dans les espèces, ou l'être progressif, suivant Nodier? de l'assurance qui t'a été donnée du séjour authentique de la mer sur les plus hautes montagnes ? de la connaissance irréfragable qui a détruit le principe de toutes les religions asiatiques, le bonheur passé de tout ce qui fut, en déniant au soleil, par l'organe d'Herschell, sa chaleur, sa lumière? Quelle tranquillité politique as-tu distillée des flots de sang répandus par quarante années de révolutions? Pauvre homme! tu as perdu les marquises, les petits soupers, l'Académie Française; tu ne peux plus battre tes gens et tu as eu le choléra. Sans Rossini, sans Taglioni, sans Paganini, tu ne t'amuserais plus; et tu penses néanmoins, si tu n'arrêtes le froid esprit de tes institutions nouvelles, à couper les mains à Rossini, les jambes à Taglioni, l'archet à Paganini. Après quarante années de révolutions, pour tout aphorisme politique, Bertrand Barrère a naguère publié celui-ci:

« N'interromps pas une femme qui danse pour lui donner un avis!... »

Cette sentence m'a été volée. N'appartenait-elle pas essentiellement aux axiômes de ma théorie?

Vous demanderez pourquoi tant d'emphase pour cette science prosaïque, pourquoi emboucher si fort la trompette à propos de l'art de lever le pied? Ne savez-vous donc pas que la dignité en toute chose est toujours en raison inverse de l'utililé?

Donc, cette science est à moi! Le premier j'y plante la hampe de mon pennon, comme Pizarre, en criant: — *Ceci est au roi d'Espagne*! quand il mit le pied sur l'Amérique. Il aurait dû cependant ajouter quelque petite proclamation d'investiture en faveur des médecins.

Cependant, Lavater a bien dit, avant moi, que, tout étant homogène dans l'homme, sa démarche devait être au moins aussi éloquente que l'est sa phy-

sionomie ; la démarche est la physionomie du corps. Mais c'était une déduction naturelle de sa première proposition : *Tout en nous correspond à une cause interne.* Emporté par le vaste cours d'une science qui érige en art distinct les observations relatives à chacune des manifestations particulières de la pensée humaine, il lui était impossible de développer la théorie de la démarche, qui occupe peu de place dans son magnifique et très-prolixe ouvrage. Aussi les problèmes à résoudre en cette matière restent tout entiers à examiner, ainsi que les liens qui unissent cette partie de la vitalité à l'ensemble de notre vie individuelle, sociale et nationale.

. . . . . Et vera incessu
Patuit dea. . . . . .

« La déesse se révéla par sa démarche. »

Ces fragments de vers de Virgile, analogues d'ailleurs à un vers d'Homère, que je ne veux pas citer, de peur d'être accusé de pédantisme, sont deux témoignages qui attestent l'importance attachée à la démarche par les anciens. Mais qui de nous, pauvres écoliers fouettés de grec, ne sait pas que Démosthènes reprochait à Nicobule de marcher *à la diable,* assimilant une pareille démarche, comme manque d'usage et de bon ton, à un parler insolent?

La Bruyère a écrit quelques lignes curieuses sur ce sujet; mais ces quelques lignes n'ont rien de scientifique, et n'accusent qu'un de ces faits qui abondent par milliers dans cet art.

« Il y a, dit-il, chez quelques femmes, une grandeur artificielle attachée au mouvement des yeux, à un air de tête, aux façons de marcher, etc. »

Cela dit, pour témoigner de mon soin à rendre justice au passé, feuilletez les bibliographes, dévorez les catalogues, les manuscrits des bibliothèques; à moins d'un palimpseste qui soit récemment gratté, vous ne trouverez rien de plus que ces fragments, insouciants de la science en elle-même. Il y a bien des traités sur la danse, sur la mimique; il y a bien le *Traité du mouvement des animaux,* par Borelli; puis quelques articles spéciaux faits par des médecins récemment effrayés de ce mutisme scientifique sur nos actes les plus importants; mais, à l'exemple de Borelli, ils ont moins cherché les causes, que constaté les effets : en cette matière, à moins d'être Dieu même, il est bien difficile de ne pas retourner à Borelli. Donc, rien de physiologique, de psychologique, de transcendant, de péripatéticiennement philosophique, rien! Aussi donnerais-je pour le *cauris* le plus ébréché tout ce que j'ai dit, écrit, et ne vendrais-je pas au prix d'un globe d'or cette théorie toute neuve, jolie comme tout ce qui est neuf. Une idée neuve est plus qu'un monde : elle donne un monde, sans compter le reste. Une pensée nouvelle! quelles richesses pour le peintre, le musicien, le poëte!

Ma préface finit là. Je commence.

Une pensée a trois âges. Si vous l'exprimez dans toute la chaleur prolifique de sa conception, vous la produisez rapidement, par un jet plus ou moins heureux, mais empreint, à coup sûr, d'une verve pindarique. C'est Daguerre s'enfermant vingt jours pour faire son admirable tableau de l'île Sainte-Hélène, inspiration toute dantesque.

Mais, si vous ne saisissez pas ce premier bonheur de génération mentale, et que vous laissiez sans produit ce sublime paroxysme de l'intelligence fouettée, pendant lequel les angoisses de l'enfantement disparaissent sous les plaisirs de la surexcitation cérébrale, vous tombez soudain dans le gâchis des difficultés : tout s'abaisse, tout s'affaisse; vous vous blasez; le sujet s'amollit; vos idées vous fatiguent. Le fouet de Louis XIV, que vous aviez naguères pour mener votre sujet en poste, a passé aux mains de ces fantasques créatures; alors, ce sont vos idées qui vous brisent, vous lassent, vous sanglent des coups sifflants aux oreilles, et contre lesquels vous regimbez. Voilà le poëte, le peintre, le musicien qui se promène, flâne sur les boulevarts, marchande des cannes, achète de vieux bahuts, s'éprend de mille passions fugaces, laissant là son idée, comme on abandonne une maîtresse plus aimante ou plus jalouse qu'il ne lui est permis de l'être.

Vient le dernier âge de la pensée. Elle s'est implantée, elle a pris racine dans votre âme, elle y a mûri; puis, un soir ou un matin, quand le poëte ôte son foulard, quand le peintre bâille encore, lorsque le musicien va souffler sa lampe, en se souvenant d'une délicieuse roulade, en revoyant un petit pied de femme ou l'un de ces je ne sais quoi dont on s'occupe en dormant ou en s'éveillant, ils aperçoivent leur idée dans toute la grâce de ses frondaisons, de ses floraisons, l'idée malicieuse, luxuriante, luxueuse, belle comme une femme magnifiquement belle, belle comme un cheval sans défaut!

Et alors le peintre donne un coup de pied à son édredon, s'il a un édredon, et s'écrie :

— C'est fini! je ferai mon tableau!

Le poëte n'avait qu'une idée, et il se voit à la tête d'un ouvrage.

— Malheur au siècle!... dit-il en lançant une de ses bottes à travers la chambre.

Ceci est la théorie de la démarche de nos idées.

Sans m'engager à justifier l'ambition de ce programme pathologique, dont je renvoie le système aux Dubois, aux Maygrier du cerveau, je déclare que la *Théorie de la démarche* m'a prodigué toutes les délices de cette conception première, amour de la pensée; puis tous les chagrins d'un enfant gâté dont l'éducation coûte cher et n'en perfectionne que les vices.

Quand un homme rencontre un trésor, sa seconde pensée est de se demander par quel hasard il l'a trouvé. Voici donc où j'ai rencontré la *Théorie de la démarche,* et voici pourquoi personne jusqu'à moi ne l'avait aperçue...

Un homme devint fou pour avoir réfléchi trop profondément à l'action d'ouvrir ou de fermer une porte. Il se mit à comparer la conclusion des discussions humaines à ce mouvement qui, dans les deux cas, est absolument le même, quoique si divers en résultats. A côté de sa loge était un autre fou qui cherchait à deviner si l'œuf avait précédé la poule, ou si la poule avait précédé l'œuf. Tous deux partaient, l'un de sa porte, l'autre de sa poule, pour interroger Dieu sans succès.

Un fou est un homme qui voit un abîme et y tombe. Le savant l'entend tomber, prend sa toise, mesure la distance, fait un escalier, descend, remonte, et se frotte les mains, après avoir dit à l'univers : « Cet abîme a dix-huit cent deux pieds de profondeur, la température du fond est de deux degrés plus chaude que celle de notre atmosphère. » Puis il vit en famille. Le fou reste

dans sa loge. Ils meurent tous deux. Dieu seul sait qui du fou, qui du savant, a été le plus près du vrai. Empédocle est le premier savant qui ait cumulé.

Il n'y a pas un seul de nos mouvements, ni une seule de nos actions qui ne soit un abîme, où l'homme le plus sage ne puisse laisser sa raison, et qui ne puisse fournir au savant l'occasion de prendre sa toise et d'essayer à mesurer l'infini. Il y a de l'infini dans le moindre *gramen*.

Ici, je serai toujours entre la toise du savant et le vertige du fou. Je dois en prévenir loyalement celui qui veut me lire; il faut de l'intrépidité pour rester entre ces deux asymptotes. Cette *Théorie* ne pouvait être faite que par un homme assez osé pour côtoyer la folie sans crainte et la science sans peur.

Puis je dois encore accuser, par avance, la vulgarité du premier fait qui m'a conduit, d'inductions en inductions, à cette plaisanterie lycophronique. Ceux qui savent que la terre est pavée d'abîmes, foulée par des fous et mesurée par des savants, me pardonneront seuls l'apparente niaiserie de mes observations. Je parle pour les gens habitués à trouver de la sagesse dans la feuille qui tombe, des problèmes gigantesques dans la fumée qui s'élève, des théories dans les vibrations de la lumière, de la pensée dans les marbres, et le plus horrible des mouvements dans l'immobilité. Je me place au point précis où la science touche à la folie, et je ne puis mettre de garde-fous. Continuez.

En 1830, je revenais de cette délicieuse Touraine, où les femmes ne vieillissent pas aussi vite que dans les autres pays. J'étais au milieu de la grande cour des Messageries, rue Notre-Dame-des-Victoires, attendant une voiture, et sans me douter que j'allais être dans l'alternative d'écrire des niaiseries ou de faire d'immortelles découvertes. De toutes les courtisanes, la pensée est la plus impérieusement capricieuse : elle fait son lit, avec une audace sans exemple, au bord d'un sentier; couche au coin d'une rue; suspend son nid, comme l'hirondelle, à la corniche d'une fenêtre; et, avant que l'amour n'ait pensé à sa flèche, elle a conçu, pondu, couvé, nourri un géant. Papin allait voir si son bouillon avait des yeux quand il changea le monde industriel en voyant voltiger un papier que ballottait la vapeur au-dessus de sa marmite. Faust trouva l'imprimerie en regardant sur le sol l'empreinte des fers de son cheval, avant de le monter. Les niais appellent ces foudroiements de la pensée un hasard, sans songer que le hasard ne visite jamais les sots.

J'étais donc au milieu de cette cour, où trône le mouvement, et j'y regardais avec insouciance les différentes scènes qui s'y passaient, lorsqu'un voyageur tombe de la rotonde à terre, comme une grenouille effrayée qui s'élance à l'eau. Mais, en sautant, cet homme fut forcé, pour ne pas choir, de tendre les mains au mur du bureau près duquel était la voiture, et de s'y appuyer légèrement. Voyant cela, je me demandai pourquoi. Certes, un savant aurait répondu : « Parce qu'il allait perdre son centre de gravité ». Mais pourquoi l'homme partage-t-il avec les diligences le privilége de perdre son centre de gravité? Un être doué d'intelligence n'est-il pas souverainement ridicule quand il est à terre, par quelque cause que ce soit? Aussi le peuple, que la chute d'un cheval intéresse, rit-il toujours d'un homme qui tombe.

Cet homme était un simple ouvrier, un de ces joyeux fauboriens, espèce de Figaro sans mandoline et sans résille, un homme gai, même en sortant de diligence, moment où tout le monde grogne. Il crut reconnaître un de ses amis dans le groupe des flâneurs qui regardent toujours l'arrivée des diligences, et

il s'avança pour lui appliquer une tape sur l'épaule, à la façon de ces gentils-hommes campagnards ayant peu de manières, qui, pendant que vous rêvez à vos chères amours, vous frappent sur la cuisse en vous disant :

— Chassez-vous?...

En cette conjoncture, par une de ces déterminations qui restent un secret entre l'homme et Dieu, cet ami du voyageur fit un ou deux pas. Mon faubourien tomba, la main en avant, jusqu'au mur, sur lequel il s'appuya; mais, après avoir parcouru toute la distance qui se trouvait entre le mur et la hauteur à laquelle arrivait sa tête quand il était debout, espace que je représenterais scientifiquement par un angle de quatre-vingt-dix degrés, l'ouvrier, emporté par le poids de sa main, s'était plié, pour ainsi dire, en deux.

Il se releva la face turgide et rougie, moins par la colère que par un effort inattendu.

— Voici, me dis-je, un phénomène auquel personne ne pense, et qui ferait bouquer deux savants.

Je me souvins en ce moment d'un autre fait, si vulgaire dans son éventualité, que nous n'en avons jamais esgoussé la cause, quoiqu'elle accuse de sublimes merveilles. Ce fait corrobora l'idée qui me frappait alors si vivement, idée à laquelle la science des riens est redevable aujourd'hui de la *Théorie de la démarche.*

Ce souvenir appartient aux jours heureux de mon adolescence, temps de délicieuse niaiserie, pendant lequel toutes les femmes sont des *Virginies*, que nous aimons vertueusement, comme aimait *Paul.* Nous apercevons plus tard une infinité de naufrages, où, comme dans l'œuvre de Bernardin de Saint-Pierre, nos illusions se noient; et nous n'amenons qu'un cadavre sur la grève.

Alors, le chaste et pur sentiment que j'avais pour ma sœur n'était troublé par aucun autre, et nous portions à deux la vie en riant. J'avais mis trois ou quatre cents francs en pièces de cent sous dans le nécessaire où elle serrait son fil, ses aiguilles, et tous les petits ustensiles nécessaires à son métier de jeune fille essentiellement brodeuse, parfileuse, couseuse et festonneuse. N'en sachant rien, elle voulut prendre sa boîte à ouvrage, toujours si légère; mais il lui fut impossible de la soulever du premier coup, et il lui fallut émettre une seconde dose de force et de vouloir pour enlever sa boîte. Ce n'est pas la compromettre que de dire combien elle mit de précipitation à l'ouvrir, tant elle était curieuse de voir ce qui l'alourdissait. Alors, je la priai de me garder cet argent. Ma conduite cachait un secret, je n'ai pas besoin d'ajouter que je fus obligé de le lui confier. Bien involontairement, je repris l'argent sans l'en prévenir; et, deux heures après, en reprenant sa boîte, elle l'enleva presque au-dessus de ses cheveux, par un mouvement de naïveté qui nous fit tant rire, que ce bon rire servit précisément à graver cette observation physiologique dans ma mémoire.

En rapprochant ces deux faits si dissemblables, mais qui procédaient de la même cause, je fus plongé dans une perplexité pareille à celle du philosophe à camisole qui médita si profondément sur sa porte.

Je comparais le voyageur à la cruche pleine d'eau qu'une fille curieuse rapporte de la fontaine. Elle s'occupe à regarder une fenêtre, reçoit une secousse d'un passant, et laisse perdre une lame d'eau. Cette comparaison vague exprimait grossièrement la dépense de fluide vital que cet homme me parut avoir

faite en pure perte. Puis, de là, jaillirent mille questions qui me furent adressées, dans les ténèbres de l'intelligence, par un être tout fantastique, par ma *Théorie de la démarche* déjà née.

En effet, tout-à-coup mille petits phénomènes journaliers de notre nature vinrent se grouper autour de ma réflexion première, et s'élevèrent en foule dans ma mémoire comme un de ces essaims de mouches qui s'envolent, au bruit de nos pas, de dessus le fruit dont elles pompent les sucs au bord d'un sentier.

Ainsi je me souvins en un moment, rapidement, et avec une singulière puissance de vision intellectuelle :

Et des craquements de doigts, et des redressements de muscles, et des sauts de carpe que, pauvres écoliers, moi et mes camarades, nous nous permettions comme tous ceux qui restent trop long-temps en étude, soit le peintre dans son atelier, soit le poëte dans ses contemplations, soit la femme plongée dans son fauteuil;

Et de ces courses rapides subitement arrêtées comme le tournoiement d'un soleil fini, auxquelles sont sujets les gens qui sortent de chez eux ou de *chez elles*, en proie à un grand bonheur;

Et de ces exaltations produites par des mouvements excessifs, et si actives, que Henri III a été pendant toute sa vie amoureux de Marie de Clèves, pour être entré dans le cabinet où elle avait changé de chemise, au milieu d'un bal donné par Catherine de Médicis;

Et de ces cris féroces que jettent certaines personnes, poussées par une inexplicable nécessité de mouvement, et pour exercer peut-être une puissance inoccupée;

Et des envies soudaines de briser, de frapper quoi que ce soit, surtout dans des moments de joie, et qui rendent Odry si naïvement beau dans son rôle du maréchal ferrant de *l'Éginbard de campagne*, quand il tape, au milieu d'un paroxysme de rire, son ami Vernet, en lui disant : « Sauve-toi, ou je te tue. »

Enfin plusieurs observations, que j'avais précédemment faites, m'illuminèrent, et me tenaillèrent l'intelligence si vigoureusement, que, ne songeant plus ni à mes paquets ni à ma voiture, je devins aussi distrait que l'est M. Ampère, et revins chez moi, féru par le principe lucide et vivifiant de ma *Théorie de la démarche*. J'allais admirant une science, incapable de dire quelle était cette science, nageant dans cette science, comme un homme en mer, qui voit la mer et n'en peut saisir qu'une goutte dans le creux de sa main.

Ma pétulante pensée jouissait de son premier âge.

Sans autre secours que celui de l'intuition, qui nous a valu plus de conquêtes que tous les sinus et les cosinus de la science, et sans m'inquiéter ni des preuves, ni du *qu'en dira-t-on*, je décidai que l'homme pouvait projeter en dehors de lui-même, par tous les actes dus à son mouvement, une quantité de force qui devait produire un effet quelconque dans sa sphère d'activité.

Que de jets lumineux dans cette simple formule!

L'homme aurait-il le pouvoir de diriger l'action de ce constant phénomène auquel il ne pense pas? Pourrait-il économiser, amasser l'invisible fluide dont il dispose à son insu, comme la seiche du nuage d'encre au sein duquel elle disparaît? Mesmer, que la France a traité d'empirique, a-t-il raison, a-t-il tort?

Pour moi, dès lors, le MOUVEMENT comprit la Pensée, action la plus pure

de l'être humain; le Verbe, traduction de ses pensées; puis la Démarche et le Geste, accomplissement plus ou moins passionné du Verbe. De cette effusion de vie plus ou moins abondante, et de la manière dont l'homme la dirige, procèdent les merveilles du toucher, auxquelles nous devons Paganini, Raphaël, Michel-Ange, Huerta le guitariste, Taglioni, Liszt, artistes qui tous transfusent leurs âmes par des mouvements dont ils ont seuls le secret. Des transformations de la pensée dans la voix, qui est le *toucher* par lequel l'âme agit le plus spontanément, découlent les miracles de l'éloquence et les célestes enchantements de la musique vocale. La parole n'est-elle pas en quelque sorte la démarche du cœur et du cerveau?

Alors, la Démarche étant prise comme l'expression des mouvements corporels, et la Voix comme celle des mouvements intellectuels, il me parut impossible de faire mentir le mouvement. Sous ce rapport, la connaissance approfondie de la Démarche devenait une science complète.

N'y avait-il pas des formules algébriques à trouver pour déterminer ce qu'une cantatrice dépense d'âme dans ses roulades, et ce que nous dissipons d'énergie dans nos mouvements? Quelle gloire de pouvoir jeter à l'Europe savante une arithmétique morale avec les solutions de problèmes psychologiques aussi importants à résoudre que le sont ceux qui suivent :

La cavatine du *Tanti palpiti** EST à la vie de la Pasta COMME 1 EST À X.

Les pieds de Vestris SONT-ILS à sa tête COMME 100 EST À 2?

Le mouvement digestif de Louis XVIII A-T-IL été à la durée de son règne COMME 1814 EST À 93?

Si mon système eût existé plus tôt, et qu'on eût cherché des proportions plus égales entre 1814 et 93, Louis XVIII régnerait peut-être encore.

Quels pleurs je versai sur le *tobu-bobu* de mes connaissances, d'où je n'avais extrait que de misérables contes, tandis qu'il pouvait en sortir une physiologie humaine! Étais-je en état de rechercher les lois par lesquelles nous envoyons plus ou moins de force du centre aux extrémités; de deviner où Dieu a mis en nous le centre de ce pouvoir; de déterminer les phénomènes que cette faculté devait produire dans l'atmosphère de chaque créature?

En effet, si, comme l'a dit le plus beau génie analytique, le géomètre qui a le plus écouté Dieu aux portes du sanctuaire, une balle de pistolet lancée au bord de la Méditerranée cause un mouvement qui se fait sentir jusque sur les côtes de la Chine, n'est-il pas probable que, si nous projetons en dehors de nous un luxe de force, nous devons, ou changer autour de nous les conditions de l'atmosphère, ou nécessairement influer, par les effets de cette force vive qui veut sa place, sur les êtres et les choses dont nous sommes entourés?

Que jette donc en l'air l'artiste qui se secoue les bras, après l'enfantement d'une noble pensée qui l'a tenu long-temps immobile? Où va cette force dissipée par la femme nerveuse qui fait craquer les délicates et puissantes articulations de son cou, qui se tord les mains, en les agitant, après avoir vainement attendu ce qu'elle n'aime pas à trop attendre?

Enfin, de quoi mourut le fort de la Halle qui, sur le port, dans un défi d'ivresse, leva une pièce de vin; puis qui, gracieusement ouvert, sondé, déchiqueté brin à brin par messieurs de l'Hôtel-Dieu, a complètement frustré leur science, filouté leur scalpel, trompé leur curiosité, en ne laissant apercevoir la

moindre lésion, ni dans ses muscles, ni dans ses organes, ni dans ses fibres, ni dans son cerveau? Pour la première fois peut-être, M. Dupuytren, qui sait toujours pourquoi la mort est venue, s'est demandé pourquoi la vie était absente de ce corps. La cruche s'était vidée.

Alors, il me fut prouvé que l'homme occupé à scier du marbre n'était pas bête de naissance, mais bête parce qu'il sciait du marbre. Il fait passer sa vie dans le mouvement des bras, comme le poëte fait passer la sienne dans le mouvement du cerveau. Tout mouvement a ses lois. Kepler, Newton, Laplace et Legendre sont tout entiers dans cet axiôme. Pourquoi donc la science a-t-elle dédaigné de rechercher les lois d'un mouvement qui transporte à son gré la vie dans telle ou telle portion du mécanisme humain, et qui peut également la projeter en dehors de l'homme?

Alors, il me fut prouvé que les chercheurs d'autographes, et ceux qui prétendent juger le caractère des hommes sur leur écriture, étaient des gens supérieurs.

Ici, ma *Théorie de la démarche* acquérait des proportions si discordantes avec le peu de place que j'occupe dans le grand râtelier d'où mes illustres camarades du XIXe siècle tirent leur provende, que je laissai là cette grande idée, comme un homme effrayé d'apercevoir un gouffre. J'entrais dans le second âge de la pensée.

Néanmoins, je fus si curieusement affriandé par la vue de cet abîme, que, de temps en temps, je venais goûter toutes les joies de la peur, en le contemplant au bord, et m'y tenant ferme à quelques idées bien plantées, bien feuillues. Alors, je commençai des travaux immenses et qui eussent, selon l'expression de mon élégant ami Eugène Sue, décorné un bœuf moins habitué que je ne le suis à marcher dans mes sillons, nuit et jour, par tous les temps, nonchalant de la bise qui souffle, des coups, et du fourrage injurieux que le journalisme nous distribue.

Comme tous ces pauvres prédestinés de savants, j'ai compté des joies pures. Parmi ces fleurs d'étude, la première, la plus belle, parce qu'elle était la première, et la plus trompeuse, parce qu'elle était la plus belle, a été d'apprendre, par M. Savary de l'Observatoire, que déjà l'Italien Borelli avait fait un grand ouvrage *De actu animalium* (du mouvement des animaux).

Combien je fus heureux de trouver un Borelli sur le quai! combien peu me pesa l'in-quarto à rapporter sous le bras! en quelle ferveur je l'ouvris; en quelle hâte je le traduisis! Je ne saurais vous dire ces choses. Il y avait de l'amour dans cette étude. Borelli était pour moi ce que Baruch fut pour La Fontaine. Comme un jeune homme dupe de son premier amour, je ne sentais de Borelli ni la poussière accumulée dans ses pages par les orages parisiens, ni la senteur équivoque de sa couverture, ni les grains de tabac qu'y avait laissés le vieux médecin auquel il appartint jadis, et dont je fut jaloux en lisant ces mots écrits d'une main tremblante : *Ex libris Angard.*

Brst! quand j'eus lu Borelli, je jetai Borelli, je maudis Borelli, je méprisai le vieux Borelli, qui ne me disait rien *de actu*, comme plus tard le jeune homme baisse la tête en reconnaissant sa première amie, l'ingrat! Le savant Italien, doué de la patience de Malpighi, avait passé des années à éprouver, à déterminer la force des divers appareils établis par la nature dans notre système musculaire. Il a évidemment prouvé que le mécanisme intérieur de forces réelles

constitué par nos muscles avait été disposé pour des efforts doubles de ceux que nous voulions faire.

Certes, cet Italien est le machiniste le plus habile de cet opéra changeant nommé l'homme. A suivre, dans son ouvrage, le mouvement de nos leviers et de nos contre-poids, à voir avec quelle prudence le Créateur nous a donné des balanciers naturels pour nous soutenir en toute espèce de pose, il est impossible de ne pas nous considérer comme d'infatigables danseurs de corde. Or, je me souciais peu des moyens, je voulais connaitre les causes. De quelle importance ne sont-elles pas! Jugez. Borelli dit bien pourquoi l'homme, emporté hors du centre de gravité, tombe; mais il ne dit pas pourquoi souvent l'homme ne tombe pas, lorsqu'il sait user d'une force occulte, en envoyant à ses pieds une incroyable puissance de *rétraction*.

Ma première colère passée, je rendis justice à Borelli. Nous lui devons la connaissance de l'*aire* humaine : en d'autres termes, de l'espace ambiant dans lequel nous pouvons nous mouvoir sans perdre le centre de gravité. Certes, la dignité de la démarche humaine doit singulièrement dépendre de la manière dont un homme se balance dans cette sphère au delà de laquelle il tombe. Nous devons également à l'illustre Italien des recherches curieuses sur la dynamique intérieure de l'homme. Il a compté les tuyaux par lesquels passe le fluide moteur, cette insaisissable volonté, désespoir des penseurs et des physiologistes; il en a mesuré la force; il en a constaté le jeu; il a donné généreusement à ceux qui monteront sur ses épaules pour voir plus loin que lui, dans ces ténèbres lumineuses, la valeur matérielle et ordinaire des effets produits par notre vouloir; il a pesé la pensée, en montrant que la machine musculaire est en disproportion avec les résultats obtenus par l'homme, et qu'il se trouve en lui des forces qui portent cette machine à une puissance incomparablement plus grande que ne l'est sa puissance intrinsèque.

Dès lors, je quittai Borelli, certain de ne pas avoir fait une connaissance inutile en conversant avec ce beau génie; et je fus attiré vers les savants qui se sont occupés récemment des forces vitales. Mais, hélas! tous ressemblaient au géomètre qui prend sa toise et chiffre l'abîme; moi, je voulais voir l'abîme et en pénétrer tous les secrets.

Que de réflexions n'ai-je pas jetées dans ce gouffre, comme un enfant qui lance des pierres dans un puits pour en écouter les retentissements! Que de soirs passés sur un mol oreiller à contempler les nuages fantastiquement éclairés par le soleil couchant! Que de nuits vainement employées à demander des inspirations au silence! La vie la plus belle, la mieux remplie, la moins sujette aux déceptions, est certes celle du fou sublime qui cherche à déterminer l'inconnu d'une équation à racines imaginaires.

Quand j'eus tout appris, je ne savais rien, et je marchais!... Un homme qui n'aurait pas eu mon thorax, mon cou, ma boîte cérébrale, eût perdu la raison en désespoir de cause. Heureusement, ce second âge de mon idée vint à finir. En entendant le duo de Tamburini et de Rubini, dans le premier acte du *Mosè*, ma théorie m'apparut pimpante, joyeuse, frétillante, jolie, et vint se coucher complaisamment à mes pieds, comme une courtisane fâchée d'avoir abusé de la coquetterie, et qui craint d'avoir tué l'amour.

Je résolus de constater simplement les effets produits en dehors de l'homme par ses mouvements, de quelque nature qu'ils fussent, de les noter, de les clas-

ser; puis, l'analyse achevée, de rechercher les lois du beau idéal en fait de mouvement, et d'en rédiger un code pour les personnes curieuses de donner une bonne idée d'elles-mêmes, de leurs mœurs, de leurs habitudes : la démarche étant, selon moi, le prodrome exact de la pensée et de la vie.

J'allai donc le lendemain m'asseoir sur une chaise du boulevart de Gand*, afin d'y étudier la démarche de tous les Parisiens qui, pour leur malheur, passeraient devant moi pendant la journée.

Et, ce jour-là, je récoltai les observations les plus profondément curieuses que j'aie faites dans ma vie. Je revins chargé comme un botaniste qui, en herborisant, a pris tant de plantes, qu'il est obligé de les donner à la première vache venue. Seulement, la *Théorie de la démarche* me parut impossible à publier sans dix-sept cents planches gravées, sans dix ou douze volumes de texte, et des notes à effrayer feu l'abbé Barthélemy ou mon savant ami Parisot.

Trouver en quoi péchaient les démarches vicieuses?

Trouver les lois à l'exacte observation desquelles étaient dues les belles démarches?

Trouver les moyens de faire mentir la démarche, comme les courtisans, les ambitieux, les gens vindicatifs, les comédiens, les courtisanes, les épouses légitimes, les espions, font mentir leurs traits, leurs yeux, leur voix?

Rechercher si les anciens marchaient bien, quel peuple marche le mieux entre tous les peuples; si le sol, le climat est pour quelque chose dans la démarche.

Brrr! les questions jaillissaient comme des sauterelles! Sujet merveilleux! Le gastronome, soit qu'il saisisse sa truelle pour soulever la peau d'un lavaret du lac d'Aix, celle d'un surmulet de Cherbourg, ou d'une perche de l'Indre; soit qu'il plonge son couteau dans un filet de chevreuil, comme il s'en élabore quelque-fois dans les forêts et s'en perfectionne dans les cuisines; ce susdit gastronome n'éprouverait pas une jouissance comparable à celle que j'eus en possédant mon sujet. La friandise intellectuelle est la passion la plus voluptueuse, la plus dédaigneuse, la plus hargneuse : elle comporte la critique, expression de l'amour-propre jaloux des jouissances qu'il a ressenties.

Je dois à l'Art d'expliquer ici les véritables causes de la délicieuse virginité littéraire et philosophique qui recommande à tous les bons esprits la *Théorie de la démarche;* puis la franchise de mon caractère m'oblige à dire que je ne voudrais pas être comptable de mes bavardages, sans les faire excuser par d'utiles observations.

Un moine de Prague, nommé Reuchlin, dont l'histoire a été recueillie par Marcomarci, avait un odorat si fin, si exercé, qu'il distinguait une jeune fille d'une femme, et une mère d'une femme inféconde. Je rapporte ces résultats entre ceux que sa faculté sensitive lui faisait obtenir, parce qu'ils sont assez curieux pour donner une idée de tous les autres.

L'aveugle qui nous a valu la belle lettre de Diderot*, faite, par parenthèse, en douze heures de nuit, possédait une connaissance si approfondie de la voix humaine, qu'il avait remplacé le sens de la vue, relativement à l'appréciation des caractères, par des diagnostics pris dans les intonations de la voix.

La finesse des perceptions correspondait chez ces deux hommes à une égale finesse d'esprit, à un talent particulier. La science d'observation tout exceptionnelle dont ils avaient été doués me servira d'exemple pour expliquer pourquoi

certaines parties de la psychologie ne sont pas suffisamment étudiées, et pourquoi les hommes sont contraints de les déserter.

L'observateur est incontestablement homme de génie au premier chef. Toutes les inventions humaines procèdent d'une observation analytique dans laquelle l'esprit procède avec une incroyable rapidité d'aperçus. Gall, Lavater, Mesmer, Cuvier, Lagrange, le docteur Méreaux*, que nous avons récemment perdu, Bernard Palissy, le précurseur de Buffon, le marquis de Worcester, Newton enfin, le grand peintre et le grand musicien, sont tous des observateurs. Tous vont de l'effet à la cause, alors que les autres hommes ne voient ni cause ni effet.

Mais ces sublimes oiseaux de proie qui, tout en s'élevant à de hautes régions, possèdent le don de voir clair dans les choses d'ici-bas, qui peuvent tout à la fois abstraire et spécialiser, faire d'exactes analyses et de justes synthèses, ont, pour ainsi dire, une mission purement métaphysique. La nature et la force de leur génie les contraint à reproduire dans leurs œuvres leurs propres qualités. Ils sont emportés par le vol audacieux de leur génie, et par leur ardente recherche du vrai, vers les formules les plus simples. Ils observent, jugent et laissent des principes que les hommes minutieux prouvent, expliquent et commentent.

L'observation des phénomènes relatifs à l'homme, l'art qui doit en saisir les mouvements les plus cachés, l'étude du peu que cet être privilégié laisse involontairement deviner de sa conscience, exigent et une somme de génie et un rapetissement qui s'excluent. Il faut être à la fois patient comme l'étaient jadis Muschenbroek et Spallanzani, comme le sont aujourd'hui MM. Nobili, Magendie, Flourens, Dutrochet et tant d'autres; puis il faut encore posséder ce coup-d'œil qui fait converger les phénomènes vers un centre, cette logique qui les dispose en rayons, cette perspicacité qui voit et déduit, cette lenteur qui sert à ne jamais découvrir un des points du cercle sans observer les autres, et cette promptitude qui mène d'un seul bond du pied à la tête.

Ce génie multiple, possédé par quelques têtes héroïques justement célèbres dans les annales des sciences naturelles, est beaucoup plus rare chez l'observateur de la nature morale. L'écrivain, chargé de répandre les lumières qui brillent sur les hauts lieux, doit donner à son œuvre un corps littéraire, et faire lire avec intérêt les doctrines les plus ardues, et parer la science. Il se trouve donc sans cesse dominé par la forme, par la poësie et par les accessoires de l'art. Être un grand écrivain et un grand observateur, Jean-Jacques et le Bureau des Longitudes, tel est le problème, problème insoluble. Puis le génie qui préside aux découvertes exactes et physiques n'exige que la vue morale; mais l'esprit de l'observation psychologique veut impérieusement et l'odorat du moine et l'ouïe de l'aveugle. Il n'y a pas d'observation possible sans une éminente perfection de sens, et sans une mémoire presque divine.

Donc, en mettant à part la rareté particulière des observateurs qui examinent la nature humaine sans scalpel et veulent la prendre sur le fait, souvent l'homme doué de ce microscope moral, indispensable pour ce genre d'étude, manque de la puissance qui exprime, comme celui qui saurait s'exprimer manque de la puissance de bien voir. Ceux qui ont su formuler la nature, comme le fit Molière, devinaient vrai, sur simple échantillon; puis ils volaient leurs contemporains et assassinaient ceux d'entre eux qui criaient trop fort. Il y a dans tous les temps un homme de génie qui se fait le secrétaire de son époque : Homère, Aristote,

Tacite, Shakspeare, l'Arétin, Machiavel, Rabelais, Bacon, Molière, Voltaire, ont tenu la plume sous la dictée de leurs siècles.

Les plus habiles observateurs sont dans le monde; mais, ou paresseux, ou insouciants de gloire, ils meurent ayant eu de cette science ce qu'il leur en fallait pour leur usage, pour rire le soir, à minuit, quand il n'y a plus que trois personnes dans un salon. En ce genre, Gérard* aurait été le littérateur le plus spirituel s'il n'eût pas été grand peintre; sa touche est aussi fine quand il fait un portrait que lorsqu'il le peint.

Enfin, souvent, ce sont des hommes grossiers, des ouvriers en contact avec le monde et forcés de l'observer, comme une femme faible est contrainte d'étudier son mari pour le jouer, qui, possesseurs de remarques prodigieuses, s'en vont faisant banqueroute de leurs découvertes au monde intellectuel. Souvent aussi la femme la plus artiste, qui, dans une causerie familière, étonne par la profondeur de ses aperçus, dédaigne d'écrire, rit des hommes, les méprise, et s'en sert.

Ainsi le sujet le plus délicat de tous les sujets les plus psychologiques est resté vierge sans être intact. Il voulait et trop de science et trop de frivolité peut-être.

Moi, poussé par cette croyance en nos talents, la seule qui nous reste dans le grand naufrage de la Foi, poussé sans doute encore par un premier amour pour un sujet neuf, j'ai donc obéi à cette passion : je suis venu me placer sur une chaise; j'ai regardé les passants; mais, après avoir admiré les trésors, je me suis sauvé d'abord, pour m'en amuser en emportant le secret du *Sésame ouvre-toi!...*

Car il ne s'agissait pas de voir et de rire; ne fallait-il pas analyser, abstraire et classer?

Classer, pour pouvoir codifier!

Codifier, faire le code de la démarche; en d'autres termes, rédiger une suite d'axiômes pour le repos des intelligences faibles ou paresseuses, afin de leur éviter la peine de réfléchir et les amener, par l'observation de quelques principes clairs à régler leur mouvement. En étudiant ce code, les hommes progressifs, et ceux qui tiennent au système de la perfectibilité, pourraient paraître aimables, gracieux, distingués, bien élevés, fashionables, aimés, instruits, ducs, marquis ou comtes, au lieu de sembler vulgaires, stupides, ennuyeux, pédants, ignobles, maçons du roi Philippe ou barons de l'Empire. Et n'est-ce pas ce qu'il y a de plus important chez une nation dont la devise est *Tout pour l'enseigne?*

S'il m'était permis de descendre au fond de la conscience de l'incorruptible journaliste, du philosophe éclectique, du vertueux épicier, du délicieux professeur, du vieux marchand de mousseline, de l'illustre papetier, qui, par la grâce moqueuse de Louis-Philippe, sont les derniers pairs de France venus, je suis persuadé d'y trouver ce souhait écrit en lettres d'or : *Je voudrais bien avoir l'air noble?*

Ils s'en défendront, ils le nieront, ils vous diront :

-- Je n'y tiens pas ! cela m'est égal ! Je suis journaliste, philosophe, épicier, professeur, marchand de toiles, ou de papier !

Ne les croyez pas. Forcés d'être pairs de France, ils veulent être pairs de France; mais, s'ils sont pairs de France au lit, à table, à la Chambre, dans le

Bulletin des lois, aux Tuileries, dans leurs portraits de famille, il leur est impossible d'être pris pour des pairs de France lorsqu'ils passent sur le boulevart. Là, ces messieurs redeviennent Gros-Jean comme devant. L'observateur ne cherche même pas ce qu'ils peuvent être, tandis que, si M. le duc de Laval, si M. de Lamartine, si M. le duc de Rohan, viennent à s'y promener, leur qualité n'est un doute pour personne; et je ne conseillerais pas à ceux-là de suivre ceux-ci.

Je voudrais bien n'offenser aucun amour propre. Si j'avais involontairement blessé l'un des derniers pairs venus, dont j'improuve l'intronisation patricienne, mais dont j'estime la science, le talent, les vertus privées, la probité commerciale, sachant bien que le premier et le dernier ont eu le droit de vendre, l'un son journal, l'autre le papier, plus cher qu'ils ne leur coûtaient, je crois pouvoir jeter quelque baume sur cette égratignure en leur faisant observer que je suis obligé de prendre mes exemples en haut lieu pour convaincre les bons esprits de l'importance de cette théorie.

Et, en effet, je suis resté pendant quelque temps stupéfié par les observations que j'avais faites sur le boulevart de Gand, et surpris de trouver au mouvement des couleurs aussi tranchées.

De là ce premier aphorisme :

I

La démarche est la physionomie du corps.

N'est-il pas effrayant de penser qu'un observateur profond peut découvrir un vice, un remords, une maladie en voyant un homme en mouvement? Quel riche langage dans ces effets immédiats d'une volonté traduite avec innocence! L'inclination plus ou moins vive d'un de nos membre; la forme télégraphique dont il a contracté, malgré nous, l'habitude; l'angle ou le contour que nous lui faisons décrire, sont empreints de notre vouloir, et sont d'une effrayante signification. C'est plus que la parole, c'est la pensée en action. Un simple geste, un involontaire frémissement des lèvres peut devenir le terrible dénoûment d'un drame caché long-temps entre deux cœurs.

Aussi, de là cet autre aphorisme :

II

Le regard, la voix, la respiration, la démarche sont identiques; mais, comme il n'a pas été donné à l'homme de pouvoir veiller à la fois sur ces quatre expressions diverses et simultanées de sa pensée, cherchez celle qui dit vrai : vous connaîtrez l'homme tout entier.

EXEMPLE :

M. S... n'est pas seulement chimiste et capitaliste, il est profond observateur et grand philosophe.

M. O...* n'est pas seulement un spéculateur, il est homme d'État. Il tient et

de l'oiseau de proie et du serpent ; il emporte des trésors et sait charmer les gardiens.

Ces deux hommes aux prises ne doivent-ils pas offrir un admirable combat, en luttant ruse contre ruse, dires contre dires, mensonge à outrance, spéculation au poing, chiffre en tête?

Or, ils se sont rencontrés un soir, au coin d'une cheminée, sous le feu des bougies, le mensonge sur les lèvres, dans les dents, au front, dans l'œil, sur la main; ils en étaient armés de pied en cap. Il s'agissait d'argent. Ce duel eut lieu sous l'Empire.

M. O..., qui avait besoin de cinq cent mille francs pour le lendemain, se trouvait, à minuit, debout à côté de S...

Voyez-vous bien S..., homme de bronze, vrai Shylock qui, plus rusé que son devancier, prendrait la livre de chair avant le prêt; le voyez-vous accosté par O..., l'Alcibiade de la banque, l'homme capable d'emprunter successivement trois royaumes sans les restituer, et capable de persuader à tout le



monde qu'il les a enrichis? Suivez-les : M. O... demande légèrement à M. S... cinq cent mille francs pour vingt-quatre heures, en lui promettant de les lui rendre en telles et telles valeurs.

— Monsieur, dit M. S... à la personne de qui je tiens cette précieuse anecdote, quand O... me détailla les valeurs, le bout de son nez vint à blanchir, du côté gauche seulement, dans le léger cercle décrit par un méplat qui s'y trouve. J'avais déjà eu l'occasion de remarquer que toutes les fois que O. mentait, ce méplat devenait blanc. Ainsi je sus que mes cinq cent mille francs seraient compromis pendant un certain temps...

— Hé! bien, lui demanda-t-on.

— Hé! bien..., reprit-il.

Et il laissa échapper un soupir.

— Hé! bien, ce serpent me tint pendant une demi-heure, je lui promis les cinq cent mille francs, et il les eut.

— Les a-t-il rendus?

S... pouvait calomnier O... Sa haine bien connue lui en donnait le droit, à une époque où l'on tue ses ennemis à coups de langue. Je dois dire, à la louange de cet homme bizarre, qu'il répondit : « Oui ». Mais ce fut piteusement. Il aurait voulu pouvoir accuser son ennemi d'une tromperie de plus.

Quelques personnes disent M. O... encore plus fort en fait de dissimulation que ne l'est M. le prince de Bénévent *. Je le crois volontiers. Le diplomate ment pour

le compte d'autrui, le banquier ment pour lui-même. Eh! bien, ce moderne Bourvalais, qui a pris l'habitude d'une admirable immobilité des traits, d'une complète insignifiance dans le regard, d'une imperturbable égalité dans la voix, d'une habile démarche, n'a pas su dompter le bout de son nez. Chacun de nous a quelque méplat où triomphe l'âme, un cartilage d'oreille qui rougit, un nerf qui tressaille, une manière trop significative de déplier les paupières, une ride qui se creuse intempestivement, une parlante pression de lèvres, un éloquent tremblement dans la voix, une respiration qui se gêne. Que voulez-vous! le Vice n'est pas parfait.

Donc, mon axiôme subsiste. Il domine toute cette théorie; il en prouve l'importance. La pensée est comme la vapeur. Quoi que vous fassiez, et quelque subtile qu'elle puisse être, il lui faut sa place, elle la veut, elle la prend, elle reste même sur le visage d'un homme mort. Le premier squelette que j'ai vu était celui d'une jeune fille morte à vingt-deux ans.

— Elle avait la taille fine et devait être gracieuse, dis-je au médecin.

Il parut surpris. La disposition des côtes et je ne sais quelle bonne grâce de squelette trahissait encore les habitudes de la démarche. Il existe une *anatomie comparée* morale, comme une *anatomie comparée* physique. Pour l'âme, comme pour le corps, un détail mène logiquement à l'ensemble. Il n'y a certes pas deux squelettes semblables; et, de même que les poisons végétaux se retrouvent en nature, dans un temps voulu, chez l'homme empoisonné, de même les habitudes de la vie reparaissent aux yeux du chimiste moral, soit dans les sinus du crâne, soit dans les *attachements* des os de ceux qui ne sont plus.

Mais les hommes sont beaucoup plus naïfs qu'ils ne le croient, et ceux qui se flattent de dissimuler leur vie intime sont des faquins. Si vous voulez dérober la connaissance de vos pensées, imitez l'enfant ou le sauvage, ce sont vos maîtres.

En effet, pour pouvoir cacher sa pensée, il faut n'en avoir qu'une seule. Tout homme complexe se laisse facilement deviner. Aussi tous les grands hommes sont-ils joués par un être qui leur est inférieur.

L'âme perd en force centripète ce qu'elle gagne en force centrifuge.

Or, le sauvage et l'enfant font converger tous les rayons de la sphère dans laquelle ils vivent à une idée, à un désir; leur vie est monophile, et leur puissance gît dans la prodigieuse unité de leurs actions.

L'homme social est obligé d'aller continuellement du centre à tous les points de la circonférence; il a mille passions, mille idées, et il existe si peu de proportion entre sa base et l'étendue de ses opérations, qu'à chaque instant il est pris en flagrant délit de faiblesse.

De là le grand mot de William Pitt : « Si j'ai fait tant de choses, c'est que je n'en ai jamais voulu qu'une seule à la fois. »

De l'inobservation de ce précepte ministériel procède le naïf langage de la démarche. Qui de nous pense à marcher en marchant? personne. Bien plus, chacun se fait gloire de marcher en pensant.

Mais lisez les relations écrites par les voyageurs qui ont le mieux observé les peuplades improprement nommées sauvages; lisez le baron de la Hontan, qui a fait *les Mohicans* avant que Cooper y songeât, et vous verrez, à la honte des gens civilisés, quelle importance les barbares attachent à la démarche. Le sau-

vage, en présence de ses semblables, n'a que des mouvements lents et graves; il sait, par expérience, que plus les manifestations extérieures se rapprochent du repos, et plus impénétrable est la pensée. De là cet axiôme :

III

Le repos est le silence du corps.

IV

Le mouvement lent est essentiellement majestueux.

Croyez-vous que l'homme dont parle Virgile, et dont l'apparition calmait le peuple en fureur, arrivât devant la sédition en sautillant?

Ainsi nous pouvons établir en principe que l'économie du mouvement est un moyen de rendre la démarche et noble et gracieuse. Un homme qui marche vite ne dit-il pas déjà la moitié de son secret? Il est pressé. Le docteur Gall a observé que la pesanteur de la cervelle, le nombre de ses circonvolutions, étaient, chez tous les êtres organisés, en rapport avec la lenteur de leur mouvement vital. Les oiseaux ont peu d'idées. Les hommes qui vont habituellement vite doivent avoir généralement la tête pointue et le front déprimé. D'ailleurs, logiquement, l'homme qui marche beaucoup arrive nécessairement à l'état intellectuel du danseur de l'Opéra.

Suivons.

Si la lenteur bien entendue de la démarche annonce un homme qui a du temps à lui, du loisir, conséquemment un riche, un noble, un penseur, un sage, les détails doivent nécessairement s'accorder avec le principe; alors, les gestes seront peu fréquents et lents. De là cet autre aphorisme :

V

Tout mouvement saccadé trahit un vice, ou une mauvaise éducation.

N'avez-vous pas souvent ri des gens qui *virvouchent?*

Virvoucher est un admirable mot du vieux français, remis en lumière par Lautour-Mézeray. Virvoucher exprime l'action d'aller et de venir, de tourner autour de quelqu'un, de toucher à tout, de se lever, de se rasseoir, de bourdonner, de tatillonner; virvoucher, c'est faire une certaine quantité de mouvements qui n'ont pas de but; c'est imiter les mouches. Il faut toujours donner la clef des champs aux *virvoucheurs*; ils vous cassent la tête ou quelque meuble précieux.

N'avez-vous pas ri d'une femme dont tous les mouvements de bras, de tête, de pied ou de corps, produisent des angles aigus?

Des femmes qui vous tendent la main comme si quelque ressort faisait partir leur coude?

Qui s'asseyent tout d'une pièce, ou qui se lèvent comme le soldat d'un joujou à surprise?

Ces sortes de femmes sont très-souvent vertueuses. La vertu des femmes est intimement liée à l'angle droit. Toutes les femmes qui ont fait ce que l'on nomme des fautes sont remarquables par la rondeur exquise de leurs mouvements. Si j'étais mère de famille, ces mots sacramentels de maître à danser : — *Arrondissez les coudes*, me feraient trembler pour mes filles. De là cet axiôme :

VI

La grâce veut des formes rondes.

Voyez la joie d'une femme qui peut dire de sa rivale : « Elle est bien anguleuse ! »

Mais, en observant les différentes démarches, il s'éleva dans mon âme un doute cruel, et qui me prouva qu'en toute espèce de science, même dans la plus frivole, l'homme est arrêté par d'inextricables difficultés; il lui est aussi impossible de connaître la cause et la fin de ses mouvements que de savoir celles des pois chiches.

Ainsi, tout d'abord, je me demandai d'où devait procéder le mouvement. Hé! bien, il est aussi difficile de déterminer où il commence et où il finit en nous, que de dire où commence et où finit le *grand sympathique*, cet organe intérieur qui, jusqu'à présent, a lassé la patience de tant d'observateurs. Borelli lui-même, le grand Borelli, n'a pas abordé l'immense question. N'est-il pas effrayant de trouver tant de problèmes insolubles dans un acte vulgaire, dans un mouvement que huit cent mille Parisiens font tous les jours?

Il est résulté de mes profondes réflexions sur cette difficulté l'aphorisme suivant, que je vous prie de méditer :

VII

Tout en nous participe du mouvement, mais il ne doit prédominer nulle part.

En effet, la nature a construit l'appareil de notre motilité d'une façon si ingénieuse et si simple, qu'il en résulte, comme en toutes ses créations, une admirable harmonie; et, si vous la dérangez par une habitude quelconque, il y a laideur et ridicule, parce que nous ne nous moquons jamais que des laideurs dont l'homme est coupable : nous sommes impitoyables pour des gestes faux, comme nous le sommes pour l'ignorance ou pour la sottise.

Ainsi, de ceux qui passèrent devant moi et m'apprirent les premiers principes de cet art jusqu'à présent dédaigné, le premier de tous fut un gros monsieur.

Ici, je ferai observer qu'un écrivain éminemment spirituel a favorisé plusieurs erreurs, en les soutenant par son suffrage. Brillat-Savarin * a dit qu'il était possible à un homme gros de *contenir son ventre au majestueux*. Non. Si la majesté ne va pas sans une certaine amplitude de chair, il est impossible de prétendre à une démarche dès que que le ventre a rompu l'équilibre entre les parties du

corps. La démarche cesse à l'obésité. Un obèse est nécessairement forcé de s'abandonner au faux mouvement introduit dans son économie par son ventre qui la domine.

EXEMPLE :

Henry Monnier aurait certainement fait la caricature de ce gros monsieur*, en mettant une tête au-dessus d'un tambour et dessous les baguettes en X. Cet nconnu semblait, en marchant, avoir peur d'écraser des œufs. Assurément, chez cet homme, le caractère spécial de la démarche était complètement aboli. Il ne marchait pas plus que les vieux canonniers n'entendent. Autrefois, il avait eu le sens de la locomotion, il avait sautillé peut-être; mais aujourd'hui le pauvre homme ne se comprenait plus marcher. Il me fit l'aumône de toute sa vie et d'un monde de réflexions. Qui avait amolli ses jambes? D'où provenaient sa goutte, son embonpoint? Étaient-ce les vices ou le travail qui l'avaient déformé? Triste réflexion! le travail qui édifie et le vice qui détruit produisent en l'homme les même résultats. Obéissant à son ventre, ce pauvre riche semblait tordu. Il ramenait péniblement ses jambes, l'une après l'autre, par un mouvement traînant et maladif, comme un mourant qui résiste à la mort, et se laisse traîner de force par elle sur le bord de la fosse.



Par un singulier contraste, derrière lui venait un homme qui allait, les mains croisées derrière le dos, les épaules effacées, tendues, les omoplates rapprochées; il était semblable à un perdreau servi sur une rôtie. Il paraissait n'avancer que par le cou, et l'impulsion était donnée à tout son corps par le thorax.

Puis, une jeune demoiselle, suivie d'un laquais, vint, sautant sur elle-même à l'instar des Anglaises. Elle ressemblait à une poule dont on a coupé les ailes, et qui essaye toujours de voler. Le principe de son mouvement semblait être à la chute de ses reins. En voyant son laquais armé d'un parapluie, vous eussiez dit qu'elle craignait d'en recevoir un coup dans la partie d'où partait son quasi-vol. C'était une fille de bonne maison, mais très-gauche, indécente le plus innocemment du monde.

Après, je vis un homme qui avait l'air d'être composé de deux compartiments. Il ne risquait sa jambe gauche, et tout ce qui en dépendait, qu'après avoir assuré la droite et tout son système. Il appartenait à la faction des binaires. Évidemment son corps devait avoir été primitivement fendu en deux par une révolution quelconque, et il s'est miraculeusement mais imparfaitement ressoudé. Il avait deux axes, sans avoir plus d'un cerveau.

Bientôt ce fut un diplomate, personnage squelettique, marchant tout d'une pièce comme ces pantins dont Joly oublie de tirer les ficelles; vous l'eussiez cru

serré comme une momie dans ses bandelettes. Il était pris dans sa cravate comme une pomme dans un ruisseau par un temps de gelée. S'il se retourne, il est clair qu'il est fixé sur un pivot et qu'un passant l'a heurté.

Cet inconnu m'a prouvé la nécessité de formuler cet axiôme :

VIII

Le mouvement humain se décompose en TEMPS bien distincts; si vous les confondez, vous arrivez à la roideur de la mécanique.

Une jolie femme, se défiant de la proéminence de son busc, ou gênée je ne sais par quoi, s'était transformée en Vénus Callipyge et allait comme une pintade, tendant le cou, rentrant son busc, et bombant la partie opposée à celle sur laquelle appuyait le busc.

En effet, l'intelligence doit briller dans les actes imperceptibles et successifs de notre mouvement, comme la lumière et les couleurs se jouent dans les losanges des changeants anneaux du serpent. Tout le secret des belles démarches est dans la décomposition du mouvement.

Puis venait une dame qui se creusait également comme la précédente. Vraiment, s'il y en avait eu une troisième, et que vous les eussiez observées, vous n'auriez pas pu vous empêcher de rire des demi-lunes toutes faites par ces protubérances exorbitantes.

La saillie prodigieuse de ces choses, que je ne saurais nommer, et qui dominent singulièrement la question de la démarche féminine, surtout à Paris, m'a long-temps préoccupé. Je consultai des femmes d'esprit, des femmes de bon goût, des dévotes. Après plusieurs conférences où nous discutâmes le fort et le faible, en conciliant les égards dus à la beauté, au malheur de certaines conformations diaboliquement rondes, nous rédigeâmes cet admirable aphorisme :

IX

En marchant, les femmes peuvent tout montrer, mais ne rien laisser voir.

— Mais certainement! s'écria l'une des dames consultées, les robes n'ont été faites que pour cela.

Cette femme a dit une grande vérité. Toute notre société est dans la jupe. Otez la jupe à la femme, adieu la coquetterie; plus de passion. Dans la robe est toute sa puissance: là où il y a des pagnes, il n'y a pas d'amour. Aussi bon nombre de commentateurs, les Massorets surtout, prétendent que la feuille de figuier de notre mère Ève était une robe de cachemire. Je le pense.

Je ne quitterai pas cette question secondaire sans dire deux mots sur une dissertation vraiment neuve qui eut lieu pendant ces conférences :

Une femme doit-elle retrousser sa robe en marchant?

Immense problème, si vous vous rappelez combien de femmes empoignent sans grâce, au bas du dos, un paquet d'étoffe, et vont en faisant décrire, par

en bas, un immense hiatus à leurs robes; combien de pauvres filles marchent innocemment en tenant leurs robes transversalement relevées, de manière à tracer un angle dont le sommet est au pied droit, dont l'ouverture arrive au-dessus du mollet gauche, et qui laissent voir ainsi leurs bas bien blancs, bien tendus, le système de leurs cothurnes, et quelques autres choses. A voir les jupes de femmes ainsi retroussées, il semble que l'ont ait relevé par un coin le rideau d'un théâtre, et qu'on aperçoive les pieds des danseuses.

Et d'abord il passa en force de chose jugée que les femmes de bon goût ne sortaient jamais à pied par un temps de pluie ou quand les rues étaient crottées; puis il fut décidé souverainement qu'une femme ne devait jamais toucher à sa jupe en public et ne devait jamais la retrousser sous aucun prétexte.

— Mais cependant, dis-je, s'il y avait un ruisseau à passer?

— Hé! bien, monsieur, une femme comme il faut pince légèrement sa robe du côté gauche, la soulève, se hausse par un petit mouvement, et lâche aussitôt la robe. *Ecco.*

Alors je me souvins de la magnificence des plis de certaines robes; alors je me rappelai les admirables ondulations de certaines personnes, la grâce des sinuosités, des flexuosités mouvantes de leur cottes, et je n'ai pu résister à consigner ici ma pensée.

X

Il y a des mouvements de jupe qui valent un prix Montbyon.

Il demeure prouvé que les femmes ne doivent lever leur robe que très-secrètement. Ce principe passera pour incontestable en France.

Et, pour en finir sur l'importance de la démarche en ce qui concerne les diagnostics, je vous prie de me pardonner une citation diplomatique.

La princesse de Hesse-Darmstadt amena ses trois filles à l'impératrice, afin qu'elle choisît entre elles une femme pour le grand-duc, dit un ambassadeur du dernier siècle, M. Mercy d'Argenteau. Sans leur avoir parlé, l'impératrice se décida pour la seconde. La princesse, étonnée, lui demanda la raison de ce bref jugement.

— Je les ai regardées toutes trois de ma fenêtre pendant qu'elles descendaient de carrosse, répondit l'impératrice. L'aînée à fait un faux pas; la seconde est descendue naturellement; la troisième a franchi le marche-pied. L'aînée doit être gauche; la plus jeune étourdie.

C'était vrai.

Si le mouvement trahit le caractère, les habitudes de la vie, les mœurs les plus secrètes, que direz-vous de la marche de ces femmes bien corsées, qui, ayant des hanches un peu fortes, les font monter, descendre alternativement, en temps bien égaux, comme les leviers d'une machine à vapeur, et qui mettent une sorte de prétention à ce mouvement systématique? Ne doivent-elles pas scander l'amour avec une détestable précision?

Pour mon bonheur, un agent de change ne manqua pas à passer sur ce boulevart, où trône la Spéculation. C'était un gros homme enchanté de lui-même, et tâchant de se donner de l'aisance et de la grâce. Il imprimait à son corps un mouvement de rotation qui faisait périodiquement rouler et dérouler

sur ses cuisses les pans de sa redingote, comme la voluptueuse jaquette de la Taglioni quand, après avoir achevé sa pirouette, elle se retourne pour recevoir les bravos du parterre. C'était un mouvement de circulation en rapport avec ses habitudes. Il roulait comme son argent.

Il était suivi par une grande demoiselle qui, les pieds serrés, la bouche pincée, tout pincé, décrivait une légère courbe, et allait par petites secousses, comme si, mécanique imparfaite, ses ressorts étaient gênés, ses apophyses déjà soudées. Ses mouvements avaient de la raideur, elle faillait à son huittième axiôme.

Quelques hommes passèrent, marchant d'un air agréable. Véritables modèles d'une reconnaissance de théâtre, ils semblaient tous retrouver un camarade de collége dans le citoyen paisible et insouciant qui venait à eux.

Je ne dirai rien de ces Paillasses involontaires qui jouent des drames dans la rue; mais je les prie de réfléchir à ce mémorable axiôme :

XI

Quand le corps est en mouvement, le visage doit être immobile.

Aussi vous peindrais-je difficilement mon mépris pour l'homme affairé, allant vite, filant comme une anguille dans sa vase, à travers les rangs serrés des flâneurs. Il se livre à la marche comme un soldat qui fait son étape. Généralement, il est causeur, il parle haut, s'absorbe dans ses discours; s'indigne, apostrophe un adversaire absent, lui pousse des arguments sans réplique, gesticule, s'attriste, s'égaie. Adieu, délicieux mime, orateur distingué!

Qu'auriez-vous dit d'un inconnu qui communiquait transversalement à son épaule gauche le mouvement de la jambe droite, et réciproquement celui de la jambe gauche à l'épaule droite, par un mouvement de flux et de reflux si régulier, qu'à le voir marcher vous l'eussiez dit comparé à deux grands bâtons croisés qui auraient supporté un habit? C'était nécessairement un ouvrier enrichi.

Les hommes condamnés à répéter le même mouvement par le travail auquel ils sont assujétis ont tous dans la démarche le principe locomotif fortement déterminé; et il se trouve soit dans le thorax, soit dans les épaules. Souvent le corps se porte tout entier d'un seul côté. Habituellement, les hommes d'étude inclinent la tête. Quiconque a lu la *Physiologie du goût* doit se souvenir de cette expression : *le nez à l'ouest*, comme M. Villemain. En effet, ce célèbre professeur porte sa tête avec une très-spirituelle originalité, de droite à gauche.

Relativement au port de la tête, il y a des observations curieuses. Le menton en l'air à la Mirabeau est une attitude de fierté qui, selon moi, messied généralement. Cette pose n'est permise qu'aux hommes qui ont un duel avec leur siècle. Peu de personnes savent que Mirabeau prit cette audace théâtrale à son grand et immortel adversaire, Beaumarchais. C'étaient deux hommes également attaqués; et, au moral comme au physique, la persécution grandit un homme de génie. N'espérez rien du malheureux qui baisse la tête, ni du riche qui la lève; l'un sera toujours esclave, l'autre l'a été, celui-ci est un fripon, celui-là le sera.

Il est certain que les hommes les plus imposants ont tous légèrement penché leur tête à gauche. Alexandre, César, Louis XIV, Newton, Charles XII, Voltaire, Frédéric II et Byron affectaient cette attitude. Napoléon tenait sa tête droite et envisageait tout rectangulairement. Il y avait l'habitude en lui de voir les hommes, les champs de bataille et le monde moral en face. Roberspierre, homme qui n'est pas encore jugé, regardait aussi son assemblée en face. Danton continua l'attitude de Mirabeau. M. de Chateaubriand incline la tête à gauche.

Après un mûr examen, je me déclare pour cette attitude. Je l'ai trouvée à l'état normal chez toutes les femmes gracieuses. La grâce (et le génie comporte la grâce) a horreur de la ligne droite. Cette observation corrobore notre sixième axiôme.

Il existe deux natures d'hommes dont la démarche est incommutablement viciée : ce sont les marins et les militaires.

Les marins ont les jambes séparées, toujours prêtes à fléchir, à contracter. Obligés de se dandiner sur les tillacs pour suivre l'impulsion de la mer, à terre il leur est impossible de marcher droit. Ils louvoyent toujours : aussi commence-t-on à en faire des diplomates.

Les militaires ont une démarche parfaitement reconnaissable. Presque tous campés sur leurs reins comme un buste sur son piédestal; leurs jambes s'agitent sous l'abdomen, comme si elles étaient mues par une âme subalterne chargée de veiller au parfait gouvernement des choses d'en bas. Le haut du corps ne paraît point avoir conscience des mouvements inférieurs. A les voir marcher, vous diriez le torse de l'Hercule Farnèse posé sur des roulettes, et qu'on amène au milieu d'un atelier. Voici pourquoi : le militaire est constamment forcé de porter la somme totale de sa force dans le thorax; il le présente sans cesse et se tient toujours droit. Or, pour emprunter à Amyot l'une de ses plus belles expressions, tout homme *qui se dresse en pied* pèse vigoureusement sur la terre afin de s'en faire un point d'appui, et il y a nécessairement dans le haut du corps un contre-coup de la force qu'il puise ainsi dans le sein de la mère commune. Alors l'appareil locomotif se scinde nécessairement chez lui. Le foyer du courage est dans sa poitrine. Les jambes ne sont plus qu'un appendice de son organisation.

Les marins et les militaires appliquent donc les lois du mouvement dans le but de toujours obtenir un même résultat, une émission de force par le *plexus solaire* et par les mains, deux organes que je nommerais volontiers les seconds cerveaux de l'homme, tant ils sont intellectuellement sensibles et fluidement agissants. Or la direction constante de leur volonté dans ces deux agents doit déterminer une spéciale atrophie de mouvement, d'où procède la physionomie de leur corps.

Les militaires de terre et de mer sont les vivantes preuves des problèmes physiologiques qui ont inspiré cette théorie. La projection fluide de la volonté, son appareil intérieur, la parité de sa substance avec celle de nos idées, sa motilité flagrante, ressortent évidemment de ces dernières observations. Mais l'apparente futilité de notre ouvrage ne nous permet pas d'y bâtir le plus léger système. Ici, notre but est de poursuivre le cours des démonstrations physiques de la pensée, de prouver que l'on peut juger un homme sur son habit pendu à une tringle, aussi bien que sur l'aspect de son mobilier, de sa voiture, de ses chevaux, de ses gens, et de donner de sages préceptes aux

gens assez riches pour se dépenser eux-mêmes dans la vie extérieure. L'amour, le bavardage, les dîners en ville, le bal, l'élégance de la mise, l'existence mondaine, la frivolité, comportent plus de grandeur que les hommes ne le pensent. De là cet axiôme :

XII

Tout mouvement exorbitant est une prodigalité sublime.

Fontenelle a touché barre d'un siècle à l'autre par la stricte économie qu'il apportait dans la distribution de son mouvement vital, il aimait mieux écouter que de parler; aussi passait-il pour infiniment aimable. Chacun croyait avoir l'usufruit du spirituel académicien. Il disait des mots qui résumaient la conversation, et ne conversait jamais. Il connaissait bien la prodigieuse déperdition de fluide que nécessite le mouvement vocal. Il n'avait jamais haussé la voix dans aucune occasion de sa vie; il ne parlait pas en carrosse, pour ne pas être obligé d'élever le ton. Il ne se passionnait point. Il n'aimait personne; on lui plaisait. Quand Voltaire se plaignit de ses critiques chez Fontenelle, le bonhomme ouvrit une grande malle pleine de pamphlets non coupés :

— Voici, dit-il au jeune Arouet, tout ce qui a été écrit contre moi. La première épigramme est de M. Racine le père.

Il referma la boîte.

Fontenelle a peu marché, il s'est fait porter pendant toute sa vie. Le président Rose lisait pour lui les éloges à l'Académie; il avait ainsi trouvé moyen d'emprunter quelque chose à ce célèbre avare. Quand son neveu, M. d'Aube, dont Rulhière a illustré la colère et la manie de disputer, se mettait à parler, Fontenelle fermait les yeux, s'enfonçait dans son fauteuil, et restait calme. Devant tout obstacle, il s'arrêtait. Lorsqu'il avait la goutte, il posait son pied sur un tabouret et restait coi. Il n'avait ni vertus, ni vices; il avait de l'esprit. Il fit la secte des philosophes et n'en fut pas. Il n'avait jamais pleuré, jamais couru, jamais ri. Madame du Deffand lui dit un jour :

— Pourquoi ne vous ai-je jamais vu rire?

— Je n'ai jamais fait *Ha! Ha! Ha!* comme vous autres, répondit-il, mais j'ai ri tout doucement, en dedans.

Cette petite machine délicate, tout d'abord condamnée à mourir, vécut ainsi plus de cent ans.

Voltaire dut sa longue vie aux conseils de Fontenelle.

— Monsieur, lui dit-il, faites peu d'enfantillages, ce sont des sottises.

Voltaire n'oublia ni le mot, ni l'homme, ni le principe, ni le résultat. A quatre-vingts ans, il prétendait n'avoir pas fait plus de quatre-vingts sottises. Aussi Madame du Châtelet remplaça-t-elle le portrait du sire de Ferney par celui de Saint-Lambert.

Avis aux hommes qui virvouchent, qui parlent, qui courent, et qui, en amour, pindarisent, sans savoir de quoi il s'en va.

Ce qui nous use le plus, ce sont nos convictions. Ayez des opinions, ne les défendez pas, gardez-les; mais des convictions! grand Dieu! quelle effroyable débauche! Une conviction politique ou littéraire est une maîtresse qui finit par vous tuer avec l'épée ou avec la langue. Voyez le visage d'un homme ins-

piré par une conviction forte : il doit rayonner. Si jusqu'ici les effluves d'une tête embrasée n'ont pas été visibles à l'œil nu, n'est-ce pas un fait admis en poësie, en peinture? Et s'il n'est pas encore prouvé physiologiquement, certes il est probable. Je vais plus loin et crois que les mouvements de l'homme font dégager un fluide animique. Sa transpiration est la fumée d'une flamme inconnue. De là vient la prodigieuse éloquence de la démarche, prise comme *ensemble des mouvements humains*.

Voyez :

Il y a des hommes qui vont la tête baissée, comme celle des chevaux de fiacre. Jamais un riche ne marche ainsi, à moins qu'il ne soit un misérable ; alors il a de l'or, mais il a perdu ses fortunes de cœur.

Quelques hommes marchent en donnant à leur tête une pose académique. Il se mettent toujours de trois quarts, comme M****, l'ancien ministre des affaires étrangères*; ils tiennent leur buste immobile et leur cou tendu. On croirait voir des plâtres de Cicéron, de Démosthènes, de Cujas, allant par les rues. Or, si le fameux Marcel prétendait justement que la mauvaise grâce consiste à mettre de l'effort dans les mouvements, que pensez-vous de ceux qui prennent l'effort comme type de leur attitude?

D'autres paraissent n'avancer qu'à force de bras; leurs mains sont des rames dont ils s'aident pour naviguer : ce sont les galériens de la démarche.

Il y a des niais qui écartent trop leurs jambes, et sont tout surpris de voir passer sous eux les chiens courant après leurs maîtres. Selon Pluvinel*, les gens ainsi conformés font d'excellents cavaliers.

Quelques personnes marchent en faisant rouler, à la manière d'Arlequin, leur tête, comme si elle ne tenait pas. Puis il y a des hommes qui fondent comme des tourbillons; ils font du vent, ils paraphrasent la Bible ; il semble que l'esprit du Seigneur vous ait passé devant la face si vous rencontrez ces sortes de gens. Ils vont comme tombe le couteau de l'exécuteur. Certains marcheurs lèvent une jambe précipitamment et l'autre avec calme : rien n'est plus original. D'élégants promeneurs font une parenthèse en appuyant le poing sur la hanche, et accrochent tout avec leur coude. Enfin, les uns sont courbés, les autres sont déjetés; ceux-ci donnent de la tête de côté et d'autre, comme des cerfs-volants indécis; ceux-là portent le corps en arrière ou en avant. Presque tous se retournent gauchement.

Arrêtons-nous.

Autant d'hommes autant de démarches! Tenter de les décrire complètement, ce serait vouloir rechercher toutes les désinences du vice, tous les ridicules de la société, parcourir le monde dans ses sphères basses, moyennes, élevées. J'y renonce.

Sur deux cent cinquante-quatre personnes et demie (car je compte un monsieur sans jambes pour une fraction) dont j'analysai la démarche, je ne trouvai pas une personne qui eût des mouvements gracieux et naturels.

Je revins chez moi désespéré.

— La civilisation corrompt tout! elle adultère tout, même le mouvement! Irai-je faire un voyage autour du monde pour examiner la démarche des sauvages?

Au moment où je disais ces tristes et amères paroles, j'étais à ma fenêtre, regardant l'arc de triomphe de l'Étoile, que les grands ministres à petites idées

qui se sont succédés, depuis M. Montalivet le père jusqu'à M. Montalivet le fils, n'ont encore su comment couronner, tandis qu'il serait si simple d'y placer l'aigle de Napoléon, magnifique symbole de l'Empire, un aigle colossal aux ailes étendues, le bec tourné vers son maître. Certain de ne jamais voir faire cette sublime économie, j'abaissai les yeux sur mon modeste jardin, comme un homme qui perd une espérance. Sterne a, le premier, observé ce mouvement funèbre chez les hommes obligés d'ensevelir leurs illusions. Je pensais à la magnificence avec laquelle les aigles déploient leurs ailes, démarche pleine d'audace, lorsque je vis une chèvre* jouant en compagnie d'un jeune chat sur le gazon. En dehors du jardin se trouvait un chien qui, désespéré de ne pas faire sa partie, allait, venait, jappait, sautait. De temps à autre, la chèvre et le chat s'arrêtaient pour le regarder par un mouvement plein de commisération. Je pense vraiment que plusieurs bêtes sont chrétiennes pour compenser le nombre de chrétiens qui sont bêtes.

Vous me croyez sorti de la *Théorie de la Démarche*. Laissez-moi faire.

Ces trois animaux étaient si gracieux, qu'il faudrait pour les peindre tout le talent dont Ch. Nodier a fait preuve dans la mise en scène de son lézard, son joli Kardououn, allant, venant au soleil, traînant à son trou les pièces d'or qu'il prend pour des tranches de carottes séchées. Aussi. certes, y renoncerai-je! Je fus stupéfait en admirant le feu des mouvements de cette chèvre, la finesse alerte du chat, la délicatesse des contours que le chien imprimait à sa tête et à son corps. Il n'y a pas un animal qui n'intéresse plus qu'un homme quand on l'examine un peu philosophiquement. Chez lui, rien n'est faux! Alors je fis un retour sur moi-même; et les observations relatives à la démarche que j'entassais depuis plusieurs jours furent illuminées par une lueur bien triste. Un démon moqueur me jeta cette horrible phrase de Rousseau :

L'HOMME QUI PENSE EST UN ANIMAL DÉPRAVÉ!

Alors, en songeant derechef au port constamment audacieux de l'aigle, à la physionomie de la démarche de chaque animal, je résolus de puiser les vrais préceptes de ma théorie dans un examen approfondi *de actu animalium*. J'étais descendu jusqu'aux grimaces de l'homme, je remontai vers la franchise de la nature.

Et voici le résultat de mes recherches anatomiques sur le mouvement :

Tout mouvement a une expression qui lui est propre et qui vient de l'âme. Les mouvements faux tiennent essentiellement à la nature du caractère; les mouvements gauches viennent des habitudes. La grâce a été définie par Montesquieu, qui, ne croyant parler que de l'adresse, a dit en riant : «C'est la bonne disposition des forces que l'on a.»

Les animaux sont gracieux dans leurs mouvements, en ne dépensant jamais que la somme de force nécessaire pour atteindre à leur but. Il ne sont jamais ni faux ni gauches, en exprimant avec naïveté leur idée. Vous ne vous tromperez jamais en interprétant les gestes d'un chat : vous voyez s'il veut jouer, fuir, ou sauter.

Donc, pour bien marcher, l'homme doit être droit sans raideur, s'étudier à diriger ses deux jambes sur une même ligne, ne se porter sensiblement ni à droite ni à gauche de son axe, faire participer imperceptiblement tout son

corps au mouvement général, introduire dans sa démarche un léger balancement qui détruise par son oscillation régulière la secrète pensée de la vie, incliner la tête, ne jamais donner la même attitude à ses bras quand il s'arrête. Ainsi marchait Louis XIV. Ces principes découlent des remarques faites sur ce grand type de la royauté par les écrivains qui, heureusement pour moi, n'ont vu en lui que son extérieur.

Dans la jeunesse, l'expression des gestes, l'accent de la voix, les efforts de la physionomie, sont inutiles. Alors vous n'êtes jamais aimables; spirituels, amusants *incognito*. Mais, dans la vieillesse, il faut déployer plus attentivement les ressources du mouvement; vous n'appartenez au monde que par l'utilité dont vous êtes au monde. Jeunes, on nous voit; vieux, il faut nous faire voir : cela est dur, mais cela est vrai.

Le mouvement doux est à la démarche ce que le simple est au vêtement. L'animal se meut toujours avec douceur à l'état normal. Aussi rien n'est-il plus ridicule que les grands gestes, les secousses, les voix hautes et flûtées, les révérences pressées. Vous regardez pendant un moment les cascades; mais vous restez des heures entières au bord d'une profonde rivière ou devant un lac. Aussi un homme qui fait beaucoup de mouvements est-il comme un grand parleur ; on le fuit. La mobilité extérieure ne sied à personne; il n'y a que les mères qui puissent supporter l'agitation de leurs enfants.

Le mouvement humain est comme le style du corps : il faut le corriger beaucoup pour l'amener à être simple. Dans ses actions comme dans ses idées, l'homme va toujours du composé au simple. La bonne éducation consiste à laisser aux enfants leur naturel, et à les empêcher d'imiter l'exagération des grandes personnes.

Il y a dans les mouvements une harmonie dont les lois sont précises et invariables. En racontant une histoire, si vous élevez la voix subitement, n'est-ce pas un coup d'archet violent qui affecte désagréablement les auditeurs? Si vous faites un geste brusque, vous les inquiétez. En fait de maintien, comme en littérature, le secret du beau est dans les transitions.

Méditez ces principes, appliquez-les, vous plairez. Pourquoi? Personne ne le sait. En toute chose, le beau se sent et ne se définit pas.

Une belle démarche, des manières douces, un parler gracieux, séduisent toujours et donnent à un homme médiocre d'immenses avantages sur un homme supérieur. Le Bonheur est un grand sot, peut-être! Le talent comporte en toute chose d'excessifs mouvements qui déplaisent; et un prodigieux abus d'intelligence qui détermine une vie d'exception. L'abus soit du corps, soit de la tête, éternelle plaie des sociétés, cause ces originalités physiques, ces déviations, dont nous allons nous moquant sans cesse. La paresse du Turc, assis sur le Bosphore et fumant sa pipe, est sans doute une grande sagesse. Fontenelle, ce beau génie de la vitalité, qui devina les petit dosages du mouvement, l'homœpathie de la démarche, était essentiellement Asiatique.

— Pour être heureux, a-t-il dit, il faut tenir peu d'espace, et peu changer de place.

Donc, la pensée est la puissance qui corrompt notre mouvement, qui nous tord le corps, qui le fait éclater sous ses despotiques efforts. Elle est le grand dissolvant de l'espèce humaine.

Rousseau l'a dit, Goëthe l'a dramatisé dans Faust, Byron l'a poëtisé dans

Manfred. Avant eux, l'Esprit-Saint s'est prophétiquement écrié sur ceux qui vont sans cesse : «Qu'ils soient comme des roues!»

Je vous ai promis un véritable non-sens au fond de cette théorie, j'y arrive.

Depuis un temps immémorial, trois faits ont été parfaitement constatés, et les conséquences qui résultent de leur rapprochement ont été principalement pressenties par Van Helmont, et avant lui par Paracelse, qu'on a traité de charlatan. Encore cent ans, et Paracelse deviendra peut-être un grand homme!

La grandeur, l'agilité, la concrétion, la portée de la pensée humaine, le génie, en un mot, est incompatible :

Avec le mouvement digestif,

Avec le mouvement corporel,

Avec le mouvement vocal;

Ce que prouvent en résultat les grands mangeurs, les danseurs et les bavards; ce que prouvent en principe le silence ordonné par Pythagore, l'immobilité presque constante des plus illustres géomètres, des extatiques, des penseurs, et la sobriété nécessaire aux hommes d'énergie intellectuelle.

Le génie d'Alexandre s'est historiquement noyé dans la débauche. Le citoyen qui vint anoncer la victoire de Marathon a laissé sa vie sur la place publique. Le laconisme constant de ceux qui méditent ne saurait être contesté.

Cela dit écoutez une autre thèse.

J'ouvre les livres où sont consignés les grands travaux anatomiques, les preuves de patience médicale, les titres de gloire de l'école de Paris. Je commence par les rois.

Il est prouvé, par les différentes autopsies des personnes royales, que l'habitude de la représentation vicie le corps des princes; leur bassin se féminise. De là le dandinement connu des Bourbon; de là, disent les observateurs, l'abâtardissement des races. Le défaut de mouvement, ou la viciation du mouvement, entraîne des lésions qui procèdent par irradiation. Or, de même que toute paralysie vient du cerveau, toute atrophie de mouvement y aboutit peut-être. Les grands rois ont tous essentiellement été hommes de mouvement. Jules César, Charlemagne, Saint Louis, Henri IV, Napoléon, en sont des preuves éclatantes.

Les magistrats, obligés de passer leur vie à siéger, se reconnaissent à je ne sais quoi de gêné, à ce mouvement d'épaules, à des diagnostics dont je vous fait grâce, parce qu'ils n'ont rien de pittoresque, et, partant, seraient ennuyeux; si vous voulez savoir pourquoi, observez-les! Le genre magistrat est, socialement parlant, celui où l'esprit devient le plus promptement obtus. N'est-ce pas la zone humaine où l'éducation devrait porter ses meilleurs fruits? Or, depuis cinq cents ans, elle n'a pas donné deux grands hommes. Montesquieu, le président de Brosses, n'appartiennent à l'ordre judiciaire que nominativement : l'un siégeait peu, l'autre est un homme purement spirituel. L'Hôpital et d'Aguesseau étaient des hommes supérieurs, et non des hommes de génie. Parmi les intelligences, celles du magistrat et du bureaucrate, deux natures d'hommes privées d'action, deviennent *machines* avant toutes les autres. En descendant plus dans l'ordre social, vous trouvez les portiers, les gens de sacristie, et les ouvriers assis comme le sont les tailleurs, croupissant tous dans un état voisin de l'imbécillité, par privation du mouvement. Le

genre de vie que mènent les magistrats, et les habitudes que prend leur pensée, démontrent l'excellence de nos principes.

Les recherches des médecins qui se sont occupés de la folie, de l'imbécillité, prouvent que la *pensée humaine*, expression la plus haute des forces de l'homme, s'abolit complètement par l'abus du sommeil, qui est un repos.

Des observations sagaces établissent également que l'inactivité amène des lésions dans l'organisme moral. Ce sont des faits généraux d'un ordre vulgaire. L'inertie des facultés physiques entraîne, relativement au cerveau, les conséquences du sommeil trop prolongé. Vous allez même m'accuser de dire des lieux communs. Tout organe périt soit par l'abus, soit par défaut d'emploi. Chacun sait cela.

Si l'intelligence, expression si vive de l'âme que bien des gens la confondent avec l'âme, si la *vis humana* ne peut pas être à la fois dans la tête, dans les poumons, dans le cœur, dans le ventre, dans les jambes;

Si la prédominance du mouvement dans une portion quelconque de notre machine exclut le mouvement dans les autres;

Si la pensée, ce que je ne sais quoi humain, si fluide, si expansible, si contractible, dont Gall a numéroté les réservoirs, dont Lavater a savamment accusé les affluents, continuant ainsi Van Helmont, Boërhaave, Bordeu et Paracelse, qui, avant eux, avaient dit : — *Il y a trois circulations en l'homme* (TRES IN HOMINE FLUXUS) : les humeurs, le sang et la substance nerveuse, que Cardan nommait *notre sève;* si donc la pensée affectionne un tuyau de notre machine au détriment des autres, et y afflue si visiblement, qu'en suivant le cours de la vie vulgaire vous la trouvez dans les jambes chez l'enfant; puis, pendant l'adolescence, vous la voyez s'élever et gagner le cœur; de vingt-cinq à quarante ans, monter dans la tête de l'homme, et, plus tard tomber dans le ventre;

Eh! bien, si le défaut de mouvement affaiblit la force intellectuelle, si tout repos la tue, pourquoi l'homme qui veut de l'énergie va-t-il la demander au repos, au silence et à la solitude? Si Jésus lui-même, l'Homme-Dieu, s'est retiré pendant quarante jours dans le désert pour y puiser du courage, afin de supporter sa Passion, pourquoi la race royale, le magistrat, le chef de bureau, le portier, deviennent-ils stupides? Comment la bêtise du danseur, du gastronome et du bavard a-t-elle pour cause le mouvement, qui donnerait de l'esprit au tailleur, et qui aurait sauvé les Carlovingiens de leur abâtardissement? Comment concilier deux thèses inconciliables?

N'y a-t-il pas lieu de réfléchir aux conditions encore inconnues de notre nature intérieure? Ne pourrait-on pas rechercher avec ardeur des lois précises qui régissent, et notre appareil intellectuel, et notre appareil moteur, afin de connaître le point précis auquel le mouvement est bienfaisant, et celui où il est fatal?

Discours de bourgeois, de niais, qui croit avoir tout dit quand il a cité : *Est modus in rebus*. Pourriez-vous me trouver un grand résultat humain obtenu sans un mouvement excessif, matériel ou moral? Parmi les grands hommes, Charlemagne et Voltaire sont deux immenses exceptions. Eux seuls ont vécu long-temps en conduisant leur siècle. En creusant toutes les choses humaines, vous y trouverez l'effroyable antagonisme de deux forces qui produit la vie, mais

qui ne laisse à la science qu'une négation pour toute formule. *Rien* sera la perpétuelle épigraphe de nos tentatives scientifiques.

Voici bien du chemin fait; nous en sommes encore comme le fou dans sa loge, examinant l'ouverture ou la fermeture de la porte : la vie ou la mort, à mon sens. Salomon ou Rabelais sont deux admirables génies. L'un a dit : OMNIA VANITAS (*tout est creux*)! Il a pris trois cents femmes, et n'en a pas eu d'enfant. L'autre a fait le tour de toutes les institutions sociales, et il nous a mis, pour conclusion, en présence d'une bouteille, en nous disant : « *Bois et ris!* » il n'a pas dit : « *Marche!* ».

Celui qui a dit : « *Le premier pas que fait l'homme dans la vie est aussi le premier vers la tombe,* » obtient de moi l'admiration profonde que j'accorde à cette délicieuse ganache que Henry Monnier a peinte, disant cette grande vérité : « *Otez l'homme de la société, vous l'isolez.* »

De Balzac.

[*L'Europe littéraire,* 13, 18, 25 août et 5 septembre 1833.]

PRO ARIS ET FOCIS.

LETTRE ADRESSEE AUX ÉCRIVAINS FRANÇAIS DU XIXe SIÈCLE*.

Paris, 1er novembre 1834.

Messieurs,

De grandes questions d'intérêt général et d'intérêt personnel se sont émues dans la République des lettres; chacun de vous les connaît, en parle dans l'intimité; mais personne n'ose ni se plaindre publiquement, ni proposer un remède à nos maux. Cependant, plus nous allons, plus le mal s'agrandit, plus nos intérêts privés souffrent; quand nous souffrons, nous avons le malheur de ne pas souffrir seuls : la pensée d'un pays est tout le pays. Voilà ce que le pays devrait savoir. Aujourd'hui, l'écrivain, ne voulant rien devoir qu'à lui-même, est forcé de s'occuper de ses intérêts, et ses intérêts touchent à ceux de la librairie française, qui expire. Jamais il ne fut donc plus nécessaire qu'une voix s'élevât, qu'un homme parlât pour notre *città dolente,* comme autrefois Beaumarchais parla pour les auteurs dramatiques, dont il fit consacrer les droits. Nous n'avons, pour prendre la parole, d'autre titre que la nécessité même où

nous sommes. Aussi chacun de vous excusera-t-il les fautes de la précipitation, en pardonnant le style du manifeste rédigé en hâte par un homme aux travaux duquel les jours ne suffisent pas.

A nulle époque, l'artiste ne fut moins protégé; nul siècle n'a eu de masses plus intelligentes; en aucun temps la pensée n'a été si puissante; jamais l'artiste n'a été individuellement si peu de chose. La révolution française, qui se leva pour faire reconnaître tant de droits méconnus, vous a plongés sous l'empire d'une loi barbare. Elle a déclaré vos œuvres propriétés publiques, comme si elle eût prévu que la littérature et les arts allaient émigrer. Certes, il existe une grande idée dans cette loi. Sans doute, il était beau de voir la société dire au génie : « Tu nous enrichiras, et tu resteras pauvre. » Ainsi les choses allaient-elles depuis long-temps; mais, depuis long-temps aussi, les rois ou les peuples se permettaient des ovations et des honneurs tardifs que la Révolution n'admettait point pour les hommes supérieurs. Les triomphes destinés au génie étaient l'échafaud; elle les décerna, vous le savez, à l'un des plus grands poëtes de la France, à André Chénier, comme à Lavoisier, comme à Malesherbes. La presse, alors si libre, était muette. Terrible leçon qui nous prouve qu'il ne faut pas seulement des institutions aux peuples, mais des mœurs. Des mœurs! est le grand cri de Rousseau.

Ainsi, messieurs, vous poëtes, vous musiciens, vous dramatistes, vous prosateurs, tout ce qui vit par la pensée, tout ce qui travaille pour la gloire du pays, tout ce qui doit pétrir le siècle; et ceux qui s'élancent du sein de la misère pour aller respirer au soleil de la gloire, et ceux qui, timides en leur vol, doutent et meurent, pauvres enfants chargés d'illusions! et ceux qui, pleins de volonté, triomphent; tous sont déclarés inhabiles à se succéder à eux-mêmes. La Loi, pleine de respect pour les ballots du marchand, pour les écus acquis par un travail en quelque sorte matériel, et souvent à force d'infamie, La Loi protège la terre, elle protège la maison du prolétaire qui a sué; elle confisque l'ouvrage du poëte qui a pensé. S'il est au monde une propriété sacrée, s'il est quelque chose qui puisse appartenir à l'homme, n'est-ce pas ce que l'homme crée entre le ciel et la terre, ce qui n'a de racine que dans l'intelligence, et qui fleurit dans tous les cœurs. Les lois divines et humaines, les humbles lois du bon sens, toutes les lois sont pour nous; il a fallu les suspendre toutes pour nous dépouiller. Nous apportons à un pays des trésors qu'il n'aurait pas, des trésors indépendants et du sol et des transactions sociales; et, pour prix du plus exorbitant de tous les labeurs, le pays en confisque les produits. Il voit sans honte les descendants de Corneille, tous pauvres, autour de la statue de Corneille, qui a inféodé des richesses dans toutes les granges, qui enfante des récoltes qu'aucune intempérie ne menace, qui, d'âge en âge, enrichira des comédiens, des libraires, des papetiers, des relieurs et des commentateurs. Répétez ce spectacle pour tous vos génies, villes pleines de pitié pour ceux qui ne souffrent plus! répétez-le chaque jour, vous n'en penserez pas plus à sauver ceux qui souffrent!

L'exhérédation a un côté odieux que personne n'a encore fait ressortir; des plumes éloquentes s'en empareront, nous ne ferons que l'indiquer. Messieurs, ici, je m'adresse à vous, peuple intelligent pour qui certaines idées n'ont qu'une face, et qui les admettez alors sans discussion. Beaucoup de grands génies ont devancé les siècles, quelques talents devancent seulement les années. Hier, le

soleil s'est levé pour Vico ; demain, il se lèvera pour Ballanche. Peu d'hommes, comme Voltaire et Chateaubriand, peuvent voir, eussent dit nos pères, *soleiller* leur gloire de leur vivant. Le siècle de Louis XIV, dont le public était restreint et choisi, fut néanmoins d'une souveraine injustice pour ses grands hommes. Pendant seize ans, Racine a brisé sa plume. Nul, dans le grand siècle, ne se douta de la gloire de Perrault, dont nous admirons aujourd'hui la naïveté conteuse. Aucun ne devina la vaste et sublime épigramme, l'audacieuse épigramme de La Fontaine à Louis XIV, dans la fable des *Noces du Soleil ;* le bonhomme, enhardi, put crier sans être mis à la Bastille : *Notre ennemi, c'est notre maître!* Dans le siècle précédent, où la masse lisante et intelligente s'accrut, si Montesquieu n'avait pas été riche, l'*Esprit des Lois* l'eût laissé pauvre; il aurait été obligé de faire des *Lettres persanes* pour vivre. Je ne vous raconterai pas les infortunes de *Paul et Virginie,* refusé de porte en porte, ni la première édition du *Génie du Christianisme, osée* par les frères Ballanche : là du moins le génie croyait au génie. Le début est un premier malheur que vous avez tous plus ou moins éprouvé, une plaie que vous guérirez sans doute. Les vraies supériorités ne doivent être ni haineuses ni envieuses. Eh! bien, messieurs, la loi sous l'empire de laquelle nous mourons ravit à la famille du penseur, du poëte, du dramatiste, expirés de misère, son traité, sa poësie, son livre, son drame, au moment où le jour du succès vient reluire. La loi les lui ravit d'une main pour les donner de l'autre... A qui ? Les sauvages en riraient! Devons-nous le publier ? Oui, ceci ne restera pas. Eh! bien, la loi les donne aux *libraires!* Un homme de talent n'a pas, dans son agonie, cette pensée consolante : « Si je meurs, du moins mes enfants, ma famille, les miens, vivront heureux par ma gloire ! » Les hommes ont perpétué la richesse pour les aînés des grandes familles, pour les cadets de la banque ; ils ont stipulé l'hérédité de la sueur ; ils ont déshérité les veilles et le cerveau. Jadis, rien n'était fixé sur ces successions immortelles ; mais les rois avaient un palais dans leur palais, un trésor dans leur trésor, pour les princes de la parole, qu'ils faisaient marcher dans leur pourpre, qu'ils aimaient à ceindre de leurs bandeaux. Aujourd'hui, Rodolphe de Hapsbourg a la prison dure pour Pellico ; aujourd'hui, le roi de Prusse, les empereurs de Russie, renient les traditions de Catherine et de Frédéric ; aujourd'hui, la France paye des hommes noirs pour épier la pensée, pour la timbrer. Enfin, l'héritier du XVIIIe siècle et de la Révolution, le *présomptif* de la presse, continue ce métier après juillet, dans les ruines encore fumantes de la monarchie qui s'est abattue en voulant refaire le monde intellectuel, le monde moral, le monde religieux, le monde politique, par une compression calculée de la pensée, faute de pouvoir gouverner en marchant avec la pensée. Messieurs d'hier, qui vous a fait rois ? L'intelligence est une plus haute dame que le comte de Tours n'était grand, songez-y! La pensée vient de Dieu, elle y retourne; elle est située plus haut que ne sont les rois; elle les fait et les défait. Napoléon, qui en tout fit quelque chose de grand, avait institué des prix décennaux. Où sont les prix décennaux ? Nous sommes dépouillés dans l'avenir par la Révolution; et les vrais rois, les rois qui trônaient assez long-temps pour penser à nous dans le présent ces rois s'en sont allés. Jules II manque à Raphaël. Nous avons les Chambres. Oh! messieurs, les Chambres qui, au lieu d'un plafond de Ingres, veulent des nuages au dessus de leurs têtes, ces Chambres ne vous ont-elles pas dit cent fois : *Raca?* L'Académie, seul corps littéraire constitué, est

inhabile à prendre notre défense; elle ne peut délibérer, elle ne doit agir que sur les mots. Ceci nous conduit à vous faire observer que nous ne devons jamais compter ni sur les Chambres ni sur l'Académie. La loi n'est pas seulement athée, elle est sans cœur. La maladie de l'époque est l'absence du cœur en politique. Beaucoup de lois fiscales, beaucoup de lois pénales, point d'institutions; puis aucune intelligence pour saisir la différence qui existe entre des institutions et des lois. N'y comptez pas; non, nulle voix ne dominera ce concert de médiocrités choyées par le pouvoir, triées sur le volet par les arrondissements qui tiennent à être représentés.

Parlons donc capital, parlons argent! Matérialisons, chiffrons la pensée dans un siècle qui s'enorgueillit d'être le siècle des idées positives! L'écrivain n'arrive à rien sans des études immenses qui représentent un capital de temps ou d'argent; le temps vaut l'argent, il l'engendre. Son savoir est donc une *chose* avant d'être une *formule,* son drame est une *coûteuse expérience* avant d'être une *émotion* publique. Ses créations sont un trésor, le plus grand de tous; il produit sans cesse, il rapporte des jouissances et met en œuvre des capitaux; il fait tourner des usines. Ceci est méconnu. Notre pays, qui veille avec un soin scrupuleux aux machines, aux blés, aux soies et aux cotons, n'a pas d'oreilles, n'a pas d'yeux, n'a pas de mains, dès qu'il s'agit de ses trésors intellectuels. Messieurs, notre exhérédation est infâme; mais ne croyez pas que notre exhérédation soit la plus grande des plaies de la pensée. Il en est une autre plus hideuse, et dont ne rougissent ni l'Europe ni la France, intellectuellement plus grande que l'Europe, et qui ne la défendra pas contre la barbarie par ses armes seulement, mais aussi par ses écrits. La France désormais se battra d'une main, elle écrira de l'autre. Écoutez. Un marchand envoie-t-il une balle de coton du Havre à Saint-Pétersbourg, si quelque mendiant monté sur une barque y touche, ce mendiant est pendu. Pour obtenir un libre passage en tout pays à ce ballot, à ce sucre, à ce papier blanc, à ce vin, l'Europe entière a créé un droit commun. Ses vaisseaux, ses canons, sa marine, ses marins, toutes ses forces, sont aux ordres du ballot. Si quelque vaisseau marchand est pris, l'alarme est générale; on court sus au pirate; bientôt il est pris, il est pendu. Jusqu'à présent, la poësie seule a versé des larmes sur le sort d'un homme pour qui, si son drame tombe, le sifflet est une corde au bout d'une vergue. Mais un livre paraît-il, oh! le livre est traité comme on traite le pirate. On court sus au livre; il est avidement recherché, il est saisi dans ses langes, dans ses épreuves; il est plus tôt contrefait qu'il n'est fait; le pirate a son génie pour échapper au supplice, le génie dont le livre est empreint sert à le faire découvrir à ses bourreaux. L'Allemagne, l'Italie, l'Angleterre, la France, avancent une main avide sur le livre; car, cette baraterie étant générale, la France a été obligée d'imiter les autres pays. Ainsi, pour le difficile produit de l'intelligence, le droit commun est suspendu en Europe, comme en France le Code est suspendu pour l'auteur.

Si notre voix pouvait avoir plus d'étendue, si les masses intelligentes de l'avenir nous entendaient, il n'y aurait qu'un cri sur cette plainte; de toutes parts, on nous crierait : « Mais le pays vous protège, au moins? » Non! le pays s'émeut pour ses forgerons, il tremble pour ses vignerons, il pleure comme une mère pleurerait sur ses enfants malades, à propos de ses cotons filés; et, pour choyer ses forgerons et ses industriels, le pays a des douanes, un encouragement donné au *statu quo*, à la routine en industrie. Ainsi, dans sa sollici-

tude, le pays est intelligent pour ce qui est matériel; il est insensible pour tout ce qui est intelligent : ce pays est la France. Oui, messieurs, sachez-le bien, *le tiers* de la France se fournit de contrefaçons faites à l'étranger. L'étranger le plus odieusement, le plus ignoblement voleur, est notre voisin, notre soi-disant ami, le peuple pour qui nous avons donné ces jours-ci notre sang, nos trésors, à qui nous cédons nos hommes de talent et de courage, et qui, pour nous remercier, a un *avoir* dans le compte de nos suicides, car ses vols, faits loin de nous, se changent ici en assassinats. Quand le pauvre libraire français vend à grand'peine un de vos livres à un millier de misérables cabinets littéraires, qui tuent notre littérature, le Belge, lui, en vend deux milliers au rabais à la riche aristocratie européenne. Et quelques jeunes gens élégants, amis des lettres, montrent en triomphe, au retour de leur voyage, les œuvres complètes de Victor Hugo achetées pour six francs. Le journal qui accueille cette lettre compte plus d'abonnés à sa contrefaçon qu'il n'en a lui même. Notre pays a des douanes! A quoi servent les douanes? Quelle plaisanterie sont les douanes! S'il est une chose dont il soit facile d'interdire l'introduction, ne sont-ce pas les ballots de librairie ? Hé! bien, allez sur toutes nos frontières, et demandez vous-mêmes vos œuvres; vous les trouverez dans le domaine public, comme si vous étiez déjà mort. Mais ceci n'est rien. Récemment un grand écrivain publie un livre (ici je prends le fait purement et simplement), M. de La Menais laisse échapper les *Paroles d'un croyant*. Dix milles exemplaires s'en vendent dans le Midi, où le libraire n'en avait pas envoyé cinq cents. L'ouvrage est contrefait à Toulouse. Le libraire l'apprend, il y court. Mais, arrivé dans ce pays, situé d'ailleurs en France, il lui est impossible d'obtenir réparation, soit que l'auteur ostensible du vol ait été ce que l'on appelle un homme de paille, soit que les preuves aient été anéanties. Ah! si c'eût été quelque pamphlet, avec quel zèle la société, qui aboutit à un procureur du roi, eût volé, dans la personne de ce procureur du roi, sur les traces du crime, eût convoqué ses alguazils, comparé les caractères du livre contrefait avec ceux du livre appartenant à M. de La Menais, cherché le fondeur: « A qui avez-vous vendu ces caractères ? » Et alors, allant de presse en presse, les tribunaux eussent trouvé un homme à faire pourrir dans un cachot, sur la foi d'un *a* bas de casse ou d'un *n* italique mal fondus. Dans ce vol, cependant, se rencontrent toutes les circonstances qui envoient un homme aux galères, s'il volait un sac d'or. Hé! bien, dix mille exemplaires des *Paroles d'un croyant* sont vingt mille francs. Un pamphlet eût allumé la bile des parquets, un nouvel *Esprit des Lois* n'eût pas obtenu d'eux une plumée d'encre. La loi qualifie de délit ce vol, le plus horrible de tous les vols, et, pour poursuivre les délits, il faut une plainte. Qui de nous se plaindra? Nous-mêmes nous plaindrions-nous? Pour élever notre voix, ne faut-il pas que nous nous soyons arrogé le droit de parler au nom de tous? Ici, messieurs, le gouvernement, qui pour entrailles a un système de caisses en fer appelé fisc, n'a même pas l'intelligence de ses intérêts. Il demande à nos journaux littéraires des droits de timbre. La *Revue des Deux Mondes*, et cette *Revue* qui accueille notre triste clameur, doivent donner environ huit cents francs par mois au fisc avant de pouvoir imprimer une seule de vos lignes. Huit cents francs!... le tiers du prix que l'on accorde à vos pages! Le fisc veut des droits, et le gouvernement ne protège pas la machine-journal, qui doit payer des droits à son fisc. N'est-ce pas stupide à la manière du sauvage

qui coupe l'arbre pour avoir le fruit, ou d'Arlequin qui ne nourrit pas son cheval?

Ainsi, pour nous, exhérédation illégale qui frappe nos familles, voilà l'avenir; mise hors du droit commun relativement à la piraterie littéraire, voilà le présent; nulle protection à l'intérieur, voilà l'effet du gouvernement institué, je ne dis pas pour veiller au bonheur, mais au maintien des droits de tous.

Ici, messieurs, quelques esprits superficiels diront peut-être qu'à aucune époque la littérature, ou, pour prendre une expression plus large, la pensée n'a produit de plus grandes fortunes politiques ou métalliques, en citant MM. Etienne, Scribe, Chateaubriand, Thiers, Mignet, Guizot, Lamartine, etc. Mais, messieurs, il ne faut pas laisser conclure contre nous, peuple généralement faible et souffrant, qui n'avons de volonté que pour les travaux de la pensée, qui savons peu les affaires, qui ne sommes ambitieux que par boutades, qui avons peu d'héritages, de ce qu'il se rencontre parmi nous des hommes carrés de base comme de hauteur qui peuvent suffire à la politique et à la poësie, des hommes qui dorment en paix sur la foi du Code, qui ne les a pas déshérités de leurs oncles; des hommes qui ont pris la littérature comme un Purgatoire d'où l'on arrive au Paradis des places; des hommes qui savent à la fois faire des chefs-d'œuvres et faire des affaires. Ne nous laissons pas reprocher le résultat même que cause l'excès du mal. Si quelque grand poëte se recommande et par son œuvre, et par des succès de tribune, et par une grande fortune que ses œuvres lui auraient donnée s'il les avait exploitées, n'oublions pas de dire au siècle que beaucoup de poëtes aussi grands que nos plus grands vont à pied quand de certains spéculateurs roulent carrosse; que la contrefaçon ruine Alfred de Musset comme Victor Hugo, Victor Hugo comme de Vigny, de Vigny comme J. Janin, J. Janin comme Nodier, Nodier comme G. Sand, G. Sand comme Mérimée, Mérimée comme Courier, Courier comme Barthélemy, Barthélemy comme Béranger, Béranger comme vous tous. Songez qu'il se lève une jeune génération à qui appartient l'avenir, et que ce sera noble et grand à nous de leur livrer l'avenir plus beau que nous ne l'avons reçu.

Après vous avoir signalé les deux principales plaies qui nous affligent, il en est une troisième que nous voudrions cacher; mais elle attaque la pensée au cœur, c'est un cancer qui nous dévore, une maladie du corps littéraire, et non une blessure que lui fait la loi, le gouvernement, ou le siècle.

A peine un de vous, après avoir étudié quinze ans, quinze ans gémi, pâli, souffert, pâti, après bien des peines et de l'argent dépensés, après avoir souvent pleuré des larmes, après avoir appris le monde et les hommes, appris les choses, voyagé dans tous les malheurs; à peine un homme qui a sué sur ses phrases, payé des corrections comme en faisait Buffon; à peine l'écrivain a-t-il publié un livre, créé des personnages, inventé des ressorts, dessiné un drame; ce drame, ces ressorts, ces personnages, ce livre est pris et devient pièce de théâtre. Un homme d'honneur, incapable de prendre chez vous les pincettes pour attiser votre feu, vous prend sans scrupule votre bien le plus cher; il n'a pas la conscience plus troublée que s'il vous avait pris votre femme; mais l'amant prendra une femme consentante, tandis que le Sigisbé dramatique viole votre idée; aussi cet adultère est-il sans excuse; il est horrible, et d'autant plus dommageable qu'il n'est pas encore arrivé un cas de pièce mise en livre. Vous nous pardonnerez, messieurs, de fouiller cette question avec l'arme de la

plaisanterie. Ici, nous sommes sur un terrain où nous n'avons pas été ménagés, et la discussion nous mènera, d'ailleurs, dans des sphères élevées où gisent de nouvelles causes à notre souffrance.

Nous publions un livre pour qu'on le lise et non pour le voir *lithochromisé* en drame ou tamisé en vaudeville. Il existe là une question à faire juger. La *prise* d'une idée, d'un livre, d'un sujet, sans le consentement de l'auteur, eût soulevé l'indignation générale du XVIII[e] siècle, qui, à notre honte, poussait jusqu'à la plus exquise politesse le sentiment des convenances littéraires. L'auteur dramatique n'ignore pas qu'un livre, après vous avoir coûté de grands labeurs, après avoir exigé la patiente sculpture du style (et le style est tout un homme, ce sont ses impressions et sa substance), ne se paie pas quinze cent francs; tandis que la pièce faite avec ce livre donne trois fois le prix du livre, quand la pièce tombe, et vaut la contribution foncière d'un village quand elle réussit. En un mot, La Fontaine nous disait notre fait avec *Bertrand et Raton*. Je me hâte de poser la question financière afin d'en plus tôt sortir. L'argent est bien peu de chose pour certains esprits généreux. La preuve de notre générosité se trouve dans notre silence. Si nous le rompons, messieurs, attribuez-le non à quelque intérêt personnel, mais au désir de traiter complètement les questions soulevées par notre crise littéraire, dont nous allons voir ici les principales causes.

Nous publions donc notre pensée pour quelle soit connue. Quelque naïve que soit cette proposition, elle signifie que nous ne la publions pas pour qu'elle soit découpée, tirée, déshabillée, écartelée, mise sur le gril d'une rampe et servie aux habitués d'un théâtre comme un mets aux dandies du *Rocher de Cancale*. Cherchons des analogies. L'État construit la Madeleine, il livre le monument au public; en France, l'État craint toujours le public, il met une grille pour empêcher les plaisants d'y charbonner des figures grotesques, pour empêcher Crédeville d'y mettre son nom énigmatique. Pourquoi n'aurions-nous pas de loi littérairement municipale qui dise à propos des beaux livres : *Il est défendu de déposer ici des pièces de théâtre*. Personne d'entre nous ne contestera l'analogie, nous croyons tous avoir le droit de mettre sur nos livres : *Exegi monumentum*. Palais ou bicoque, cathédrale ou chaumière, cette œuvre est à nous. Si ce livre était une barrique de vin, elle serait respectée. Un voisin qui trouverait le moyen de la soutirer et de la vendre en y mêlant un vin meilleur, commettrait un délit passablement répréhensible; mais que disons-nous! Messieurs, les tribunaux de commerce condamnent à d'énormes amendes l'eau de Cologne sans néroli qui se dit Farina. Toutes les fois qu'il y a un ballot, le droit est précis, voyez-vous! mais, s'il s'agit d'une page écrite, d'une idée, la justice ne sait plus ce que veut dire le procès; elle n'a de loi que contre nous! Ici, nous sommes d'autant plus à l'aise que nous ne froissons la gloire de personne; il s'agit d'intérêts commerciaux, à moins, cependant, qu'une voix ne s'élève et ne nous crie le nom d'une œuvre âgée de vingt ans, qui puisse, par sa valeur, attirer mille personnes dans une salle, le Théâtre-Français excepté. L'argent gagné par trois ou quatre personnes qui se mettent sur un ouvrage comme des équarrisseurs sur un cheval, car souvent ils s'attaquent au cheval de Roland, n'est pas la plaie la plus douloureuse. Si nous étions pour quelque chose dans la question, nous dirions volontiers comme vous tous : — *A moi la gloire! à eux l'argent!* Mais, messieurs, la pièce de théâtre entraîne bien d'autres maux.

Quand notre enfantement est fini, nous avons, en dehors de ce travail, de fâcheuses suites de couches sur les théâtres. Notre œuvre peut y mériter des sifflets, au moment où quelques lecteurs l'admirent au fond d'une province. Vous êtes détestable rue de Chartres*, vous êtes magnifique à Blois.

Ici, nous arrivons à l'un de nos plus grands malheurs, au plus réel, à un calus plus dur que ne l'est la contrefaçon matérielle ou spirituelle. Messieurs, le nombre de ceux qui voient un vaudeville est supérieur au nombre de ceux qui lisent un livre.

Pour apprécier les belles œuvres littéraires (et notre siècle en produit autant qu'en a produit le plus littéraire des siècles passés, n'en déplaise à la critique), il faut une généreuse éducation, une intelligence cultivée, le silence, le loisir et une certaine tension d'esprit; tandis qu'à l'œuvre dramatique, il ne faut que prêter ses yeux et ses oreilles durant les heures somnolescentes de la digestion. Paris possède douze théâtres; aucun d'eux ne peut subsister s'il ne fait une recette qui, répartie par chaque salle, donne une moyenne de deux mille francs par jour; ainsi, Paris offre à la littérature dramatique un budget d'environ dix millions, auxquels doivent se joindre les tributs départementaux, qu'il est inutile d'évaluer. Hé! bien, messieurs, à quelle somme croyez-vous que s'élève le budget de la grande littérature, la part des œuvres long-temps élaborées, la part de *Volupté*, de *Notre-Dame de Paris*, des admirables poësies d'Alfred de Musset, des *Consultations du docteur Noir*, d'*Indiana*, de *l'Ane mort*, de ce livre magnifique intitulé *Histoire du roi de Bohême et de ses sept Châteaux?* Quelle part fait-on à Frédéric Soulié, à Eugène Sue, aux proverbes d'Henry Monnier, aux frères Thierry, à M. de Barante, à M. Villemain, à ce patient Monteil? Que la honte se glisse rouge au fond des cœurs! Nous affirmons que les dix maisons de librairie de Paris, assez audacieuses pour entreprendre ce chanceux commerce, ne font pas, DANS TOUTE LA FRANCE, un million de recette. Savez-vous pourquoi nous jetons cet anathème à notre pays? Nous le dirons sans craindre d'être accusés de parler d'argent. La question est ici trop grande, trop petite, trop singulière, trop anti-patriotique, trop bizarre, trop inhérente au cœur humain; elle nous appartient, elle peint l'époque, elle en accuse la mesquinerie qui déborde de haut en bas. En France, messieurs, dans ce beau pays où les femmes sont élégantes et gracieuses comme elles ne sont nulle part, la plus jolie femme attend patiemment, pour lire Eugène Sue, Nodier, Gozlan, Janin, V. Hugo, G. Sand, Mérimée, que la modiste ait lu le volume en compagnie, le soir, dans son lit; que la femme d'un charcutier ait achevé le dénouement et l'ait graissé, que l'étudiant y ait laissé son parfum de pipe, y ait cloué ses observations lascives ou bouffonnes. En France, un livre, le livre où l'auteur a mis une offrande écrite, se promène dans les alentours d'une famille. Oui, c'est à qui se soustraira même à l'impôt des deux sous du cabinet littéraire. «Prêtez-moi *Notre-Dame*, envoyez-moi *Jacques!*» sont dits par des gens riches dont la voiture passerait au besoin sur le corps d'un mendiant qui veut deux sous pour une roquille, sa littérature, à lui. Personne n'hésite à donner quarante francs pour aller entendre Odry, Arnal, Bouffé, à donner trois louis pour aller à l'Opéra; mais il n'est pas encore admis qu'on envoie douze francs à un libraire pour lire à son aise dans un livre propre et vierge, l'œuvre nouvelle la plus intéressante qui donne quelques journées de lecture ou quelques heures de méditation, qui fait voyager dans l'histoire du

pays ou dans les souvenirs de la vie!!! Non, les dix mille familles riches, les vingt mille personnes aisées de la France, n'ont pas cent francs pour les vingt volumes remarquables que notre nation dolente publie par année, et ils les donnent au journalisme! Salut, belle France, France généreuse, France intelligente! AUX GRANDS HOMMES LA PATRIE RECONNAISSANTE! Merci de cette épigramme sublime! Aristocratie, vous êtes morte : l'égalité triomphe; la duchesse attend que sa couturière ait lu *la Salamandre* avant de la lire; elle attendra, elle quêtera même pour éviter de donner au talent l'obole inconnue, le seul denier que puisse recevoir le talent. Ce crime social est une petite infamie secrète dont on n'a pas à rougir. Il est des villes où la *Revue de Paris* de janvier est lue en décembre. Des femmes élégantes éternuent au milieu des *Feuilles d'automne*, par le fait d'un bourgeois qui a laissé couler du tabac en tournant un feuillet. Qui de nous n'a pas entendu dire à des millionnaires : « Je ne puis pas avoir tel livre, il est toujours en lecture! » Dix millions pour la plus ingénieuse des médiocrités, relevée par les lazzis des comédiens; cinq cent mille francs aux efforts du talent; voilà la question bien posée pour ce siècle. Ce problème connu, que ferez-vous? Du théâtre! *Ad circenses!* est en littérature un cri comme *Aux armes!* dans *Guillaume Tell*. Que voulez-vous! d'un côté, la bêtise en coupe réglée; de l'autre, indifférence brutale aux plus belles productions. Un livre veut toute une vie; une pièce de théâtre demande un mois. Pour hésiter, que faut-il être? « Un sot, » dit la Chaussée-d'Antin. « Un homme de talent, » disent les gens d'élite. Aux grands hommes la patrie reconnaissante! Donc, pour le théâtre, mille et quelques auteurs dont aucun n'a jeté sur la scène une création; car, dans ce siècle, qui s'est arrogé le droit de dire à son idée : « Tu seras éternellement Harpagon, Clarisse, Figaro? » Qui de vous a eu la puissance divine de *nommer?* Depuis celui qui a dit : « Tu seras *Jocrisse!* » personne dans les petits théâtres n'a eu de gésine viable. Aussi les pièces de théâtre ne durent-elles pas six semaines. Alors, il a fallu autant de pièces que de jours dans l'année; et, pour fournir à ce besoin du public qui n'était jamais satisfait, les auteurs ont usé de tout, ils en sont arrivés aux livres des vivants, comme les rats qui, ne trouvant plus de biscuit dans la cale, mangent les provisions de l'équipage. Le théâtre a donc réagi sur le livre, en vertu du mot de Molière : « Je prends mon bien où je le trouve. » Nous devons à Molière ce funeste article de loi, mais cet article de loi ne nous a pas rendu Molière. A tous nos maux, ajoutons cet arrêt : les mœurs repoussent les livres. Quelques libraires ont pensé que le prix de nos livres était excessif. Erreur! Nos livres ne se vendent pas aussi cher que se vendaient les livres avant la Révolution; et, avant la Révolution, sur douze écrivains, sept recevaient des pensions considérables payées ou par des souverains étrangers, ou par la cour, ou par le gouvernement. Nous périssons donc sous le poids d'une avarice inouïe, car la femme élégante, le Mécène qui ne donne pas sept francs pour un livre où, avant tout, il faut près de deux francs à l'auteur, ne donneront pas davantage quatre francs. Ici, nous irons loin peut-être, mais nous sentons le besoin de défendre au tribunal des consciences qui, semblables à Dieu, peuvent descendre au fond des cœurs, plusieurs artistes réellement grands, et que certaines personnes blâment légèrement. Nous ne parlerons pas des nobles pensées, des beaux ouvrages étouffés par le découragement dont se trouvent saisis quelques hommes qui n'ont eu de puissance que dans le désespoir. Sachez-le bien, l'artiste, sous peine de ne pas être, est

homme de cœur. Des actions, blâmables en apparence, peuvent être reprochées à ces grands enfants qui ne deviennent des géants qu'au moment où ils saisissent leur outil créateur. Eh! bien, ne les accusez pas après avoir lu ces pages; leurs fautes ont toujours été le fruit de votre lésinerie. A eux le malheur, à vous le crime. Mesurez le pardon sur l'énergie de leurs facultés, et non sur votre froide impuissance. En écrivant ces lignes, nous nous sommes ému des malheurs à venir. Ah! si notre voix pouvait être entendue, nous descendrions même à la prière devant tout le pays, afin de réchauffer son patriotisme et d'éviter le suicide à quelques nobles cœurs. Messieurs, nous avons attaqué une question qui touche à bien des intérêts, qui peut froisser des amours-propres, si nous avions pu dire des gloires, la question serait jugée. Quand un de nos grands peintres fit *Ossian* pour rivaliser avec les palais aériens de Girodet, chacun d'eux fut content. *Non ut pictura poesis;* mais nous sommes tous incapables d'en vouloir à d'heureux négociants. Ne suffit-il pas que ceci fasse question pour que chaque homme de lettres dorme en paix sur le passé de ses pièces. Nous croyons que chacun de messieurs les auteurs dramatiques, faisant un retour sur lui même, devra penser qu'il serait plus littéraire d'inventer ses sujets que de les emprunter. Nous constatons un fait, nous posons une question purement judiciaire. A-t-on ou n'a-t-on pas le droit de monnayer un livre sous le balancier du vaudeville, sous le marteau du drame? A-t-on ce droit plein et entier? Est-il soumis, ou doit-il être soumis au consentement de l'auteur dudit livre? Quoi! les auteurs dramatiques ont les faits accomplis de l'histoire; les anecdotes consacrées de vingt siècles, les événements du temps présent, et il leur faudrait encore étendre la juridiction de leurs grelots et de leurs flonflons, de leurs coupes et de leurs poignards, sur les œuvres vivantes ou mortes de l'homme qui ne croyait pas avoir besoin, pour digérer sa gloire en paix, de souscrire une police d'assurance contre les pièces! Ceci n'existe que depuis dix ans, et les choses sont poussées trop loin pour que la littérature ne s'en occupe pas. Reconnaissons, d'ailleurs, que souvent les auteurs dramatiques se conduisent envers nous avec politesse, ils n'indiquent ni le livre ni l'auteur pillés. Ils pourraient objecter que plusieurs auteurs les convient à cette traduction. Que voulez-vous! on voit des suicides tous les jours. Parleront-ils de notre silence? Mais un homme est mal venu à nous demander raison de ses malheurs; un procès est ennuyeux, et celui-ci ne peut être traité que de masse à masse, entre la corporation des faiseurs de drames et la corporation des faiseurs de livres. Nous offenserions sans doute les auteurs dramatiques en disant qu'ils ont tous autant de talent les uns que les autres; ils seraient encore plus mécontents si nous disions que le talent leur est inégalement distribué; mais nous sommes certain de les mettre d'accord en reconnaissant chez eux une probité sévère. Or, beaucoup d'entre eux étant auteurs *in utroque*, la question de droit soulevée sur la faculté, contestée par plusieurs d'entre nous, de mettre un livre en pièce, sera jugée à huis-clos et convenablement débattue, pour le jugement être converti en article de loi, si cette matière délicate permet autre chose qu'une convention entre les deux sociétés.

Ce mot *société* est une transition naturelle pour arriver aux moyens de défense que nous croyons avoir trouvés, et qu'il est urgent d'employer contre les oppressions légales, contre les oppressions de l'étranger, contre les oppressions intimes que nous signalons. Ces malheurs, durement sentis, touchent de

près à plusieurs commerces, et touchent au grand problème politique de la balance commerciale que tout pays veut établir à son profit avec ses voisins.

Ici, quoique la question de l'intérêt littéraire devienne une question d'intérêt public, n'attendez pas du gouvernement qu'il fasse une enquête sur l'état de la littérature, considérée comme intérêt matériel, comme produit énorme, comme moyen d'imposer l'Europe, de régner sur l'Europe par la pensée, au lieu de régner par les armes. Non, le gouvernement ne fera rien. Le gouvernement actuel, fils de la presse, est heureux de cet état de choses, et le prolongera s'il le peut: son inertie en est la preuve. Notre salut est en nous-mêmes. Il est dans une entente de nos droits, dans une reconnaissance mutuelle de notre force. Il est donc du plus haut intérêt pour nous tous que nous nous assemblions, que nous formions une société*, comme les auteurs dramatiques ont formé la leur.

L'auteur de cette lettre connaît assez le monde pour ne pas avoir la prétention de vous imposer ses idées; mais de vous les exposer, afin qu'elles en fassent naître de meilleures, si elles n'étaient pas adoptées. Néanmoins, avide de repos, adonné au silence, tribun par hasard, nous ne nous serions pas levé si nous n'avions pas trouvé les moyens d'empêcher à l'avenir toute espèce de contrefaçon à l'étranger. Loin de renverser la librairie comme se le proposent depuis quelque temps des spéculateurs, nos moyens vous laisseraient tous dans les positions où chacun de vous peut se trouver relativement à la librairie. Si, parmi les libraires, plusieurs se permettent de ne lire ni les livres qu'ils achètent, ni les livres qu'ils vendent; si d'autres ont assez d'esprit pour vernir leur manque d'instruction par de l'impertinence, il se rencontre là, comme ailleurs, des gens convenables, généreux, instruits, envers lesquels vous avez dû contracter des obligations. Notre société pourrait avoir encore l'influence de régénérer la librairie; mais aucun bien n'est possible sans le concours de toutes nos volontés vers un résultat qui doit augmenter le bien-être de tous, et qui sera le salut d'un commerce chancelant. Notre société constituée saura demander de nouvelles lois sur la propriété littéraire*, saura faire fixer les questions pendantes, et empêchera toute contrefaçon étrangère. Les moyens dont nous nous sommes occupés, et que nous croyons efficaces, nécessitent cette association, qui seule pourra faire les démarches utiles au succès; démarches d'ailleurs peu coûteuses. Sans doute il serait beau de voir la république des lettres avoir ses ambassadeurs, envoyer dans les pays voisins des hommes éminents entourés de plus d'éclat que n'en ont les plénipotentiaires, et traiter ses intérêts de langue à langue, en rendant à ce mot le sens qu'y attachait l'ordre de Malte; mais, aujourd'hui, beaucoup ridicule serait un spectacle auquel manqueraient la Foi, les sentiments qui jadis l'eussent rendu magnifique.

J'espère, messieurs, que les hommes qui sont chargés d'éclairer, de régir leur époque et de la mener dans une voie de progrès, ne manqueront pas du sens qui n'a failli à aucune des plus infimes parties de la société. Chaque profession a son association philanthropique, et l'hôpital n'existe ni pour nos imprimeurs, ni pour nos relieurs. Il n'est pas d'ouvrier qui n'ait sa société maternelle qui lui donne aide et assistance dans ses moments de détresse. Nous seuls artistes, écrivains, sommes sans un lien commun. Il est vrai que nous seuls ne devions pas avoir besoin de nous protéger nous-mêmes; nous devions être sous la garde de tous, nous devions avoir la France pour tutrice. Aussi est-ce

honte pour notre temps que la nécessité où nous sommes de nous réunir comme ces marchands du moyen âge qui, volés par tous, qui, mis au ban de la force féodale, constituèrent des Hanses afin de se défendre, et réussirent à imposer à l'Europe la majesté de leur commerce, pour lequel tout se remue aujourd'hui, les navires, les fiscs et les Chambres. Réunis, nous sommes au-dessus des lois, car les lois sont dominées par les mœurs. Ne constatons-nous pas les mœurs? La civilisation n'est rien sans expression. Nous sommes, nous savants, nous écrivains, nous artistes, nous poëtes, chargés de l'exprimer. Nous sommes les nouveaux pontifes d'un avenir inconnu, dont nous préparons l'œuvre. Cette proposition, le XVIIIe siècle l'a prouvée. Réunis, nous sommes à la hauteur du pouvoir qui nous tue individuellement. Réunissons-nous donc pour lui faire reconnaître les droits et les majestés de la pensée. Ainsi, nous pourrons tendre la main au génie méconnu, dès que nous aurons conquis un trésor commun, en reconquérant nos droits. Disons-le bien haut! il faut aide et secours au talent. Une des plus grandes erreurs qui aient pu s'accréditer est cette croyance que le génie heureux devient oisif. Non, les plus beaux ouvrages ont été fils de l'opulence. Rabelais n'a travaillé que dans le loisir, Raphaël puisait à pleines mains dans les trésors de la cour de Rome; Montesquieu, Buffon, Voltaire, étaient riches. Bacon était chancelier. *Guillaume Tell,* le plus grand opéra de Rossini, est dû au temps où ce beau génie ne connaissait plus le besoin, tandis que Mozart, comme Weber, est mort de misère, emportant ses chefs-d'œuvres. Sénèque, Virgile, Horace, Cicéron, Cuvier, Sterne, Pope, lord Byron, Walter Scott, ont fait leurs plus belles œuvres quand ils avaient honneurs et fortune. Beethoven, Rousseau, Cervantès et Camoëns sont des exceptions discutables. Personne n'osera décider si la volontaire infortune de Jean-Jacques est ou n'est pas spéculation d'orgueil, un cas de fierté maladive. Puis il faut faire la part aux fantasques artistes, aux cœurs généreux chez qui les trésors ne restent pas? Enfin, il est des génies qui sont aussi fiers que pauvres, ils sont encore riches. Cessez donc de nous montrer la misère comme la mère du génie; ne nous opposez pas ceux qui ont triomphé, parce que nous voyons et nous pleurons ceux qui succombent, sans pouvoir leur offrir autre chose que nos fébriles compatissances. Qui de nous a pu lire sans se sentir la paupière humide cette phrase fière où, dans la préface d'un bel ouvrage, MM. Roux et Buchez ont dit: *La maladie ou la faim peut nous surprendre, hâtons-nous de publier des pensées que nous croyons utiles à la science humaine?* Qui n'a pas salué de loin ces nobles intelligences? Qui ne leur a pas crié: «Vous vivrez!» Ne sera-ce pas ménager la fierté des hommes jeunes et déjà grands, que de faire accourir près d'eux la république entière pour les saluer, pour veiller à leur début, pour consoler leur vieillesse, si le malheur voulait qu'ils trouvassent l'infortune au déclin de la vie? Mais, notre assemblée dût-elle se dissoudre après avoir fait cesser les maux de la contrefaçon, celui du timbre, et obtenu de nouvelles lois sur la propriété littéraire, elle aurait assez fait et pour le présent et pour l'avenir.

Nous attendrons quelques adhésions pour poursuivre une œuvre juste que nous n'abandonnerons jamais. Une réunion préparatoire sera nécessaire pour prendre quelques précautions d'ordre. En ces circonstances, flottera dans toutes les pensées un nom glorieux qui, pour nous, sera comme une étoile, un nom qui fera taire nos rivalités, un nom que je ne dirai pas, et qui sera sans doute une égide prise avidement par nous tous. Comme les marchands du moyen

âge, qui laissaient leurs différends à la porte de leur *parlouère,* nous laisserons nos opinions, nos antipathies, nos vanités à la porte, pour ne nous occuper que de la chose publique, et peut-être ne reprendrons-nous pas toujours tout en sortant.

Nous ne finirons pas sans faire observer que ceci n'est ni un cri d'insurrection, ni un appel aux passions : c'est un cri de misère, le cri d'une nation mise hors la loi, victime d'un déni de justice. Puisse ce cri trouver des échos, réveiller des sympathies, faire venger des injustices, ranimer les sentiments d'un patriotisme qui agonise ! Nous élevons la voix pour ceux qui veillent, pour ceux qui souffrent, pour ceux dont l'ambition est d'ajouter un denier au trésor de la langue. Nous demandons à fermer par un mot les horribles chemins du gouffre où tombent les plus belles volontés, où se perdent de grandes pensées, des sciences. Nous ne demandons ni secours ni protection, nous ne tendons pas la main ; nous supplions de rendre la pensée égale au ballot ; nous ne menaçons pas, nous supplions qu'on ne nous dépouille plus. En ce moment, la France perd quinze millions avec l'Europe. Si vous nous laissez faire, nous les lui ferons gagner. Nous demandons quelques heures aux députés du pays pour y perpétuer les talents. L'Italie, messieurs les faiseurs de lois, doit à ses beaux génies de recevoir les deux tiers des guinées qui sortent de l'Angleterre. Protégez donc les arts et la langue ; car, quand vos intérêts matériels n'existeront plus, vous vivrez par nos pensées qui seront debout, et qui, si le pays pouvait disparaître, diraient : — *Là fut la France!*

DE BALZAC.

[*Revue de Paris,* 2 novembre 1834.]

———

AVENTURES ADMINISTRATIVES

D'UNE IDÉE HEUREUSE*

RECUEILLIES ET PUBLIÉES

PAR LE FUTUR AUTEUR DE L'HISTOIRE DE LA SUCCESSION DU MARQUIS DE CARABAS

DANS LE FIEF DE COCQUATRIX*.

— La France, monsieur le marquis, est, dit-on, un pays où les bonnes idées, trouvent le plus flatteur accueil. Elles y sont bien, en prime-abord, un peu bafouées; mais la raillerie est une espèce d'épreuve que les indigènes ont imaginé de leur faire subir. Y résistent-elles, le peuple ne tarde pas à s'en coiffer, à les gruger, à les adopter, à les ouvrir, à s'en nourrir; semblable à votre singe Baboûn, qui ne manque jamais de houspiller ses noix avant de les croquer...

— Ohé! prends tes bottes, allons en France!

— Monseigneur, dit le chat, il serait prudent de nous fourrer le cou, afin que le couteau dont ce peuple se sert pour éprouver les hommes glisse sur notre chignon, et ne nous défasse pas trop, si l'on voulait nous raser...

— Qu'est-ce à dire?

— Une bagatelle, monsieur le marquis. Les Français emploient le ridicule pour douaner les bonnes idées qu'on leur apporte, et la guillotine pour plomber les hommes qu'ils exportent. Le ridicule et la guillotine sont deux institutions qui aident à gouverner et administrer le pays merveilleusement. Vous aurez mainte occasion de vous en apercevoir.

— Tu es un chat aussi prudent que tu es bien botté.

(*Histoire de la succession du marquis de Carabas dans le fief de Cocquatrix.* Tome XXIII, chap. MCCCIV. Editio princeps, Leyde, Elzevir, avec fig. 1499, texte latin de von Felinus. Ouvr. rare.

FANTASQUE AVANT-PROPOS

Après minuit, dans un salon de Paris*, au moment où les rangs des preneurs de thé s'étaient éclaircis, où les gens qui viennent se faire voir avaient disparu, se rencontrèrent quelques personnes dont les esprits se mirent à l'unisson et vibrèrent doucement. Il s'ensuivit une de ces conversations fortes, pleines de choses, tout à la fois railleuses et polies, comme parfois il s'en écoute encore dans cette ville, aussi réellement profonde qu'elle semble folle.

Avez-vous quelquefois, en hiver, étudié du haut d'un pont les bizarreries du charriage des glaces sur un grand fleuve? Les glaçons filent, s'entre-choquent, remontent, dévient de leur route, vont à droite, vont à gauche; puis en un moment, on ne sait pourquoi, tout-à-coup ils s'engrènent, se saisissent, les figures de leur contredanse fluviatile s'arrêtent, il se forme un majestueux plancher sur lequel un marmot saute pieds nus, hardiment, et court d'un bord à l'autre. Il en est de l'entente des âmes ou des esprits dans les salons de Paris comme de cet engrenage des glaçons. Hommes et femmes se sont vus, se sont froissés, sont venus, se sont salués hier, et ne se sont point entendus; aujourd'hui, personne ne sait pourquoi, ce soir, devant la cheminée, ils se sont trouvés enchaînés les uns aux autres, dans une même période d'idées, pour goûter de compagnie les charmes d'un moment unique, sans ramifications dans l'avenir, sans liens dans le passé. Est-ce le froid? Est-ce le chaud? Quel timbre a rassemblé l'essaim de ces pensées? Quel choc les a désunies? A ces interrogations, nulle réponse. Vous demanderez où est l'enfant insoucieux qui tracera naïvement la plante de ses pieds sur cette glace mouvante tout à l'heure, et maintenant arrêtée. Lisez.

— Croyez-vous, monsieur, dit la maîtresse de maison à certain savant prussien connu par l'intarissable fluidité de sa parole, croyez-vous à ces miraculeuses puissances de la volonté humaine, à la vie des idées, à leur procréation? Enfin, croyez-vous, ainsi que monsieur...

La dame se tourna vers un jeune homme pâle et très-chevelu, nommé Louis Lambert*.

— Croyez-vous, répéta-t-elle, ainsi que monsieur le prétend, que les idées soient des êtres organisés qui se produisent en dehors de l'homme, qui agissent, qui...? Ma foi, je me perds dans ces pensées. Vous avez écouté monsieur : que dites-vous de son système?

— Mais, madame, répondit en souriant le Prussien, est-ce un système? Je n'oserais ni le nier ni l'affirmer. De l'autre côté du Rhin, plusieurs hommes se sont élevés dans les régions éthérées, et se sont cassé la tête contre les étoiles. Des écrivains connus par des noms en *org*, en *obm*, en *œbm**, ont trouvé, dit-on, dans ces étoiles, de sublimes pensées que comprennent quelques gens presque fous, selon nos infirmes opinions vulgaires. Nous avons beaucoup d'Allemands, de Saxons, de Suédois qui ont vu des idées; mais nous en avons infiniment plus qui n'en ont pas vu. Cependant, je puis à ce sujet vous raconter un fait qui passe pour constant, mais que je rapporte sans le garantir; si vous me permettez d'employer cette formule journalistique et pleine de charlatanisme, dans un salon où le charlatanisme appartient exclusivement aux femmes.

« Un jeune Hanovrien, venu momentanément à Londres, se plaignit à plusieurs reprises d'un vol assez bizarre, à Londres. Un monsieur lui avait pris, disait-il, sa cervelle, ses idées, et les détenait dans un bocal. A Paris, personne ne se serait étonné de ces vols; on y prend sans façon les idées des gens qui ont des idées; seulement, on ne les met pas en bocal, on les met en journal, en livre, en entreprises. A Londres, les gens du monde agirent comme agissent ceux de Paris; ils se moquèrent de mon pauvre Hanovrien, mais sérieusement, à la manière anglaise. Ce jeune homme restait par suite de ce brigandage dans un état d'imbécillité, de paresse, d'ennui, de spleen qui donnait beaucoup d'in-

quiétudes à ses amis. Alors, il fut fait droit à ses plaintes. On le mit à l'hospice de Bedlam. Il y resta près de deux mois. Un jour, l'un des médecins les plus célèbres de Londres racontait à l'un des médecins de Bedlam qu'il venait de voir le matin l'un de leurs confrères, à moitié fou probablement, qui se livrait à des opérations chimiques sur quelques masses d'idées prises à différents individus et contenues dans des bocaux très-bien étiquetés.

« — Bon Dieu! (Remarquez que je ne dis pas *goddam!* fit le Prussien en s'interrompant.) Bon Dieu! allons voir si la cervelle d'un pauvre Hanovrien lucide qui a suivi ses idées à la piste et que je soigne à mon hospice, ne serait pas par hasard dans le bocal dont il me parle.

« Les deux médecins coururent chez leur confrère, et y trouvèrent les idées de l'Allemand, qui remplissaient fort honorablement une fiole; elles étaient bleues. Les deux médecins forcèrent naturellement l'alchimiste des âmes à délivrer l'esprit hanovrien. Quand la prison fut brisée, ils revinrent à l'hospice, où le jeune homme déclarait à ses gardiens avoir retrouvé ses idées et se livrait à une joie semblable à celle que peut éprouver un aveugle en revoyant la lumière. Ce fait pourrait, s'il était scientifiquement prouvé, corroborer la théorie que M. Lambert vient de nous exposer sur la vie et l'iconographie des idées, système qu'en ma qualité d'Allemand je respecte, comme tout bon Allemand doit respecter un système...

— *Ce n'est pas un système, monsieur, c'est une éclatante vérité,* dit une voix qui semblait sortir d'un bocal et qui effraya l'assemblée.

— Hâ! monsieur, vous m'avez fait peur! dit la maîtresse de la maison en voyant une figure qui sortait de l'embrasure d'une fenêtre éloignée.

Quoique cette dame se mît à rire, son rire parut, à ceux qui la regardèrent, produit par une convulsion dont la cause était extérieure. Alors, convaincus que cette action violente procédait de l'inconnu, tous se retournèrent brusquement vers lui. Ce ne fut pas sans un prodigieux intérêt, pour ne pas taxer d'épouvante les personnes distinguées dont l'assemblée était composée, que chacun aperçut l'auteur de ce puissant exorcisme.

Ici, malgré la meilleure volonté du monde de rester dans les bornes du respect que tout homme doit avoir pour la Très-Noble, Très-Haute et Très-Puissante Dame Langue française, il est nécessaire, afin de peindre l'anthropomorphe qui se dessina vaguement dans la partie obscure du salon, d'offenser un peu la rhétorique et la grammaire, sauf à rentrer en classe après en avoir tracé le vaporeux portrait. Qui voudrait punir cette licence? Quelque pédant, quelque chien de cour. Quel poëte ne l'excuserait? N'avez-vous jamais rencontré de cheval échappé? Avec quel bonheur il galope! Comme il lève les pieds! Quelle agilité flamboyante! Non mieux, quelle alacrité d'hirondelle n'ont pas ses mouvements! Il crie : « Vive la liberté! » comme un peuple qui se révolte par un beau jour de soleil. Mais son critique, à lui, le valet d'écurie, accourt le fouet en main! Ainsi de l'auteur.

Si jamais un homme a ressemblé à une idée, vous auriez juré que, de dessous la draperie des fenêtres, une pauvre idée gelée, et qui s'était collée aux vitres comme Trilby pour sentir la chaleur de ces campagnes qu'elle voyait voltiger sous les lambris dorés, qu'une idée foraine venait de passer par la fente de la croisée, avait fripé ses ailes dans l'espagnolette, laissé la poussière chatoyante de son corselet diapré le long des bourrelets. Elle grelottait encore, elle était

malade, souffrante, grise, ébaubie, hystérique, blessée, cicatrisée; mais vivante, mais prête à lapper quelque fluide comme un vampire. Oui, elle avait soif d'or comme un ouvrier a soif de vin et flaire le vin du lundi, dès la barrière...

A l'aspect de cet homme, ces images s'élevèrent diversement dans l'imagination; mais, si tous les yeux le virent, chacun l'aperçut sous une forme différente.

Il vivait, mais ses lèvres étaient pâles; mais ses habits noirs étaient pâles; mais il était détruit, mais il était à jour comme un chou rongé par les chenilles. Tous les malheurs sociaux qui peuvent accabler un homme promis aux incurables lui avaient tiré chacun leur coup. Mais il était nerveux, il avait soutenu tous les feux et demeurait droit comme le squelette d'un pendu que le vent balance. Le plomb fondu du jeu avait glissé sur son cœur sans l'entamer; les douches de la misère avaient glissé sur son crâne, l'avaient verdi, jaspé comme pierre d'égout; mais il avait encore assez de crâne pour contenir une cervelle, et assez de cœur pour recevoir du sang, un sang fielleux, qui jaunissait sa face creuse, blême, dont le système osseux était assez solide encore. Les mots « *maigre, étique* » ne pouvaient lui servir de modificatifs. Peut-être le mot moderne « *squelettique* » serait-il *un comparatif,* mais il était le superlatif incomparable et visible de la pensée que veulent exprimer ces syllabes, impuissantes pour lui. Il avait bien quelques cheveux, mais ces cheveux prouvaient l'extrême divisibilité de la matière; pour s'en faire une image, il faudrait supposer, fendus en cent parties, les cheveux les plus fins de la plus fine femme, et leur donner la couleur de l'édredon. Mais quelle comparaison peindrait l'air triste et désolé de ces cheveux qui retombaient derrière la tête et sur les épaules en se bouclant à peine aux extrémités. Vous eussiez dit des ondées de larmes. Ses yeux fauves, privés de leur humidité vitale, avaient une clarté de forge rouge et roulaient au fond de leurs cavités dont les bords dénués de cils ressemblaient à ceux de l'œil d'un vautour. Pour tout sourcil, une marque bleuâtre.

Excepté Dante ou Paganini, jamais nulle créature humaine n'annonça plus de souffrances ressenties, plus de vie épuisée, plus de vie persistante. Quand l'inconnu leva les yeux tout le monde frissonna d'en voir la nacre sensibilisée, il sembla certes à tout le monde que Dieu allait descendre et sa gloire crever les planchers. Oui, si ce regard n'ouvrait pas les cieux, il fallait renoncer à la prière et à l'espoir; il n'y avait pas de Dieu! Quant à ses mains, c'étaient les articulations puissantes du homard; ou mieux, les vieilles serres d'un aigle mourant dans sa cage au Jardin des Plantes, et qui pendant toute sa vie a voulu saisir une proie et n'a rien saisi. Sa langue avait quelque chose de noirâtre comme celle des perroquets, elle était sèche, épuisée, elle avait soif et faim. Enfin, son long nez meurtri, son nez de marchand de parapluies avait dû se prendre cent fois dans la chattière du bureau des oppositions au Trésor royal.

Cet homme, voyez-vous, était le désespoir centenaire, le désespoir froid, mais qui ne doute pas encore. Son mobilier gisait tout entier dans sa poche en

reconnaissances du Mont-de-Piété, sous son foulard jaunasse, parmi des placets apostillés. Cet effroyable type de malheur social, long comme un tænia, ressemblait aux sacoches de la Banque,... quand elles en partent pour revenir enceintes d'écus. Mais elle était partie de la Banque depuis soixante-dix ans sans y rentrer, cette pauvre sacoche, en quête de ses millions, et la gueule béante comme un boa qui rampe à jeun. Mais cet homme était sublime à la manière de Dante et de Paganini, à la manière de l'artiste et du prêtre, il vivait pour une idée; il marchait dans une atmosphère de courage et de dévouement. Il suait la foi. C'était enfin *l'homme-idée,* ou l'idée devenue homme. Aussi avait-il un peu de l'air du faquir; et, disons-le pour plaire à la partie vaudevilliste de la France, il y avait aussi dans sa tournure une ressemblance avec le *marchand d'eau de Cologne* à habit rouge, clarinette et vulnéraire qui ne guérit que le Grand Mogol.

Il avait été arpenteur, notaire, ingénieur, maçon, intendant, grand seigneur, jacobin, agent de change, courtier, libraire, avocat au conseil, maître des requêtes pendant un moment, intendant-général des hôpitaux militaires, garde-magasin des vivres, entrepreneur d'éclairage public, journaliste, fournisseur, homme de paille, professeur de l'Athénée, directeur de théâtre, auteur d'un quart de vaudeville. Il avait été tout ce qui ressemble, socialement parlant, à quelque chose.

La maîtresse de la maison le recevait en sa qualité d'attaché au Corps Diplomatique. Sur ses vieux jours, il se disait être le chargé d'affaires du prince Primat de Fesse-Tombourg. Les longues vicissitudes de sa chétive existence ayant été couvertes sous le voile épais de la plus laborieuse prudence, il passait, depuis dix ans, pour être à la veille de faire une immense fortune, et avait de fréquents rapports avec les banquiers de France, de Hollande et d'Angleterre pour arrêter les conditions d'un emprunt de quatorze millions.

Comme tous les êtres repoussés partout, et qui persistent à se pousser partout, il jouissait d'une considération équivoque, néanmoins, il était reçu. Sa figure appartenait au genre de celles qui sont toujours collées à l'encoignure des portes, ou perdues dans un groupe de nouvellistes, ou colloquées à une table de wisth. Or, comme il s'en allait toujours promptement en ne parlant qu'à ceux de qui dépendait sa destinée, sa tête pouvait sembler inconnue à beaucoup de personnes. Il était surtout de ces gens que tout le monde a vus, et qu'on ne reconnaît jamais.

Son nom de famille était Lecanal. Si quelques personnes le soupçonnèrent d'appartenir au Lakanal de la Convention, il s'en défendit sous l'Empire fort vigoureusement. Depuis la Restauration, il avait repris le titre et le nom de M. le comte de Lessones, et répondait dubitativement à qui lui demandait s'il était de la famille des Lassone, gens assez connus sous Louis XV.

Avez-vous par hasard observé dans le monde certaines personnes dont l'échine, toujours flatteuse et complaisante, devine si quelque hardi baladin veut sauter comme un collégien, et se courbe aussitôt; dont la mémoire approuve toutes les anecdotes; dont les lèvres gardent le sourire que le génie du gain et de la misère, que l'espérance a stéréotypé pour les marchands, pour les solliciteurs, pour tout ce qui se plie en souffrant?... Hé! bien, M. de Lessones avait cette échine fluide, cette mémoire-omnibus, ce sourire qui se prend et se quitte comme les comédiens quittent et prennent le leur. Peut-être un ministre l'avait-

il jeté du haut en bas des escaliers dans un moment d'humeur; et, alors, peut-être pour sauver sa dignité, le comte avait-il dit au garçon de bureau: «Je voulais descendre!» — comme cet honnête époux à sa moitié furibonde. Peut-être avait-il vécu d'un pain caché sous sa redingote, et trempé de ses larmes. A table, chez un banquier, il dévorait sans engraisser, ce pauvre homme nourri d'espérance. Il avait offert bien des prises de tabac, donné des poignées de mains autant que les rois populaires en donnent, bu bien des verres de liqueur, avalé bien des humiliations. Hélas! disons-le, il avait léché tous les amours-propres en faveur depuis l'Assemblée constituante jusqu'à la Chambre actuelle. Pauvre homme! ses flatteuses papilles avaient dû caresser Duport, Roberspierre, Marat, Garat, Tallien, Gohier, Fouché, Pasquier, Cambacérès, Talleyrand, M. de Villèle, *e tutti quanti!* Donc, il avait eu les nausées de tous les encens, déplié le marche-pied de tous les pouvoirs, trinqué avec tous les journalistes, roulé dans les fangeux boudoirs des Laïs de tous les étages, chez la Laïs du ministre et chez la Laïs du sous-chef. Enfin, humble apôtre, il avait silencieusement baisé la civilisation parisienne là où il fallait la baiser pour réussir, et n'avait pas encore réussi.

Pour lui, point de mystères; pour lui, rien d'ignoble. Il savait offrir et recevoir un écu; tirer son chapeau à un journaliste; se plier devant un sacristain; peser dans les balances du mépris toutes les insolences, et pouvait tout supporter, excepté la bonne fortune. Il avait la philosophie et l'instinct de l'animal, joint à la lucidité d'un cerveau newtonien. Mais cet homme était sublime, voyez-vous! Il marchait avec un flegme égal, soit dans les boues de Paris, soit dans le cristal des ruisseaux champêtres; s'élançait également d'un vol de croyant aux cieux, comme il foulait tristement les tapis ministériels, dévoué complètement à son état de ballon, de ver, de prostituée, de mendiant, de mollusque, de distome, d'atome... — Pour qui? direz-vous. — Hé! bien, *pour la patrie,* pour cette femme de mauvaise vie, toujours veuve de ceux qui l'aiment. Oui, cet homme portait sa couronne d'épines pour le bonheur, pour la fertilité d'un pays, pour lui un peu aussi, mais certes il souffrait au nom de tous. Il avait le courage de la honte, la persistance du génie. Cette vie secrète, ces malheurs, ces espérances se représentaient fatalement, nécessairement sur sa face, d'après les lois éternelles qui veulent que chaque partie d'une créature organisée se teigne de sa cause intime.

La soirée devait être un moment de triomphe pour cet être poëtique dont M. Ballanche eût fait un mythe, le sculpteur Bra* un symbole, Nodier une paradoxale plaisanterie, et les frères Rostchild un capital. Sa voix était celle d'un homme qui a des dettes, voix flatteuse, mielleuse, voix sourde, voix éclatante, une voix pour laquelle il faudrait créer une épithète, une voix qui est aux autres voix ce qu'est l'électricité à la nature des choses : elle embrassait toutes les inflexions humaines.

Quand M. de Lessones se fut planté sur ses pieds et qu'il ne vacilla plus, il se fit un grand silence.

— Monsieur, dit-il au jeune homme pâle et frêle, vous vous nommez M. Lambert? Ah! que ce nom soit béni! vous vous êtes voué à une vérité, comme les martyrs se vouaient au Christ!...

Les figures devinrent immobiles. Louis Lambert, qui, pour la seule fois de sa vie avait osé parler de son système, et qui le voyait livré aux impitoyables

railleries parisiennes, suait de souffrance; il aurait pleuré, s'il l'eût osé, de voir sa chaste pensée déshabillée, fouettée, polluée par les profanes.

— Oui, messieurs, les idées sont des êtres*, repr le vieillard, qui grandit, s'anima, et dont la voix eut des vibrations de cloche Tel que vous me voyez, je suis sous la puissance d'une idée. Je suis devenu tout idée : vrai démon, incube et succube*; tour-à-tour méprisé, méprisant; acteur et patient; tantôt victime, tantôt bourreau. — Ha! dit-il en regardant Louis Lambert, jeune homme au front vierge, au front scellé de malheur, marqué de génie, signé du signe rouge mis aux arbres qu'on abattra, j'irai plus loin que tu n'as été tout à l'heure, alors que tu voyais des idées, que tu paraphrasais le principe d'une science à venir!... Mais j'irai plus loin que tu n'as été parce que j'ai moins à perdre. Ma forme actuelle mourra, mais ma vraie nature, l'idée!... l'idée restera! J'existerai toujours.

— Où est le bocal de celui-là? dit tout bas le Prussien à la maîtresse de la maison.

Personne n'eut envie de rire, en voyant la main décharnée que l'orateur leva sur Louis Lambert. Une jeune femme attentive dit avec une sorte de terreur :

— Ah! mon Dieu, il va nous l'emporter!...

— Il y a dans le monde moral, dit en continuant M. de Lessones, de petites créatures boiteuses et manchotes, grêles, vieillottes, ce sont les idées de ce que vous appelez les *gens de lettres*. Elles vivent sur les murailles à la façon des giroflées jaunes, elles parfument un jour les airs, disparaissent et tombent. Dans ces familles d'éphémères, quelques-unes, semblables à de brillantes efflorescences chimiques, surgissent, réfléchissent mille couleurs, brillent et persistent; mais elles tombent un peu plus tard comme les précédentes; enfin, Dorat, Marmontel, ces clochettes vertes, *les Quarante**... D'autres s'élèvent lentement, avec grâce, poussent en étendant avec majesté les immenses frondaisons de leurs branches, couvrent une époque de leurs ombrages, meublent les villes comme ces allées de platanes et de tilleuls sous lesquels se promènent cinq à six générations. Ce sont les beaux ouvrages dus à quelques cerveaux, et dont les idées vivaces régissent deux ou trois siècles. Les idées de Luther ont engendré Calvin, qui engendra Bayle, qui engendra Voltaire, qui engendra l'opposition constitutionnelle, enfin l'esprit de discussion et d'examen. Elles se conçoivent les unes par les autres, comme les plantes, filles de la même graine; comme les hommes, fils d'une première femme. Les idées de Luther étaient celles des Vaudois; les Vaudois étaient issus des anciennes et primitives hérésies de la première Église; puis ces hérésies, avec leurs microcosmes d'idées, recommençaient les théosophies du plateau de l'Asie. Laissons-les se reposer. A chaque climat ses fleurs intellectuelles, dont les parfums et les couleurs s'harmonisent aux conditions du soleil, aux brouillards de l'atmosphère, aux neiges des montagnes : ainsi des idées. Les idées prennent en chaque pays la livrée des nations. A l'Asie ses tigres, ses onagres, ses feux dévorants, sa poësie imbibée de soleil, ses idées parfumées. A l'Europe ses plantes humides, ses animaux sans fièvre; mais à l'Europe l'instinct, sa poësie concise, ses œuvres analytiques, la raison, les discussions. S'il y a de l'air et du ciel bleu chez les écrivains orientaux, il y a de la pluie, des lacs, des rayons de lune, du bonheur pénible chez les écrivains de l'Europe. L'Asie est la jouissance; l'Europe est la raillerie. En Europe, les idées glapissent, rient, folâtrent, comme tout ce qui

est terrestre; mais, en Orient, elles sont voluptueuses, célestes, élevées, symboliques. Dante seul a soudé ces deux natures d'idées. Son poëme est un pont hardi jeté entre l'Asie et l'Europe, un Poulh-Sherro* sur lequel les générations des deux mondes défilent avec la lenteur des figures que nous rêvons sous l'empire d'un cauchemar. De là cette majestueuse horreur, cette sainte peur qui saisit à la lecture de cette œuvre où tournoie le monde moral. Mais il y a des idées dont le système agit plus directement sur les hommes qui s'en emparent. Ces idées les tourmentent, les font aller, venir, pâlir, sécher. Ce sont des idées qui, mieux matérialisées, traitent plus vigoureusement le monde matériel. Il y en a de gigantesques, de monumentales, qui tiennent du règne minéral. Elles tombent à l'heure dite, se relèvent et retombent sur la tête des nations ou d'un individu, comme un marteau sur l'enclume, et elles forgent les siècles en préparant les révolutions. Ce sont les idées territoriales pour ainsi dire, les idées qui naissent de la configuration géographique d'un pays; idées qui martèlent de siècle en siècle les cerveaux politiques : elles se sont lentement élevées comme des pyramides, et vous les apercevez toutes droites devant vous. « Il nous faut le Rhin ! » dit la France. — « Mangeons les Russes ! » disait Napoléon. Napoléon était une grande idée qui gouverne encore la France. Eh! bien, moi, je suis, dans une sphère moins large, une idée de ce genre et dont je vais vous raconter les aventures merveilleuses, inouïes; la naissance, la vie, les malheurs, mais point la mort. *Calypso, dans sa douleur, ne se consolait pas d'être immortelle,* devrait être l'épigraphe de mon récit, car les idées souffrent et ne meurent pas. Quand elles sont trop géhennées, elles s'en vont à tire-d'aile comme les hirondelles. Il y a beaucoup d'idées européennes transmigrées d'Europe en Amérique, et qui s'y sont acclimatées. Mais écoutez. Donnez-moi deux heures d'attention, faites crédit d'un peu de patience à une pauvresse qui a des millions de rente. Vous verrez si les écrivains, montés sur les chevaux du Doute et du Dédain, si Byron, Voltaire, Swift, Cervantes, Rabelais, ont eu tort de laisser l'empreinte des sabots de leurs coursiers, aussi pâles que celui de l'Apocalypse, sur la tête des siècles labourés par leur chevauchées. Honte aux hommes! honte aux administrations surtout! car, voyez-vous, c'est la médiocrité organisée... Mon idée et moi sommes victimes des basses intrigues de la cour de Henri IV, de Louis XIII, de Louis XIV, du règne de Louis XV, de la Convention, de l'Empire et de la Restauration. Vous aurez en peu de moments un croquis de ces cinq grands opéras, vus des coulisses... Ceci est mon avertissement de l'éditeur.

— Avant de livrer nos yeux, nos oreilles et notre attention à M. le comte, ne voulons-nous pas prendre un peu de thé? demanda la maîtresse de la maison à toutes les personnes qui étaient assises en cercle devant la cheminée.

— Volontiers, dit le baron prussien, mais n'en prenons pas trop, le thé endort...

Louis Lambert, le promoteur de cette scène étrange, quitta sa place et vint s'asseoir auprès de la dame hospitalière*, chez laquelle, à cette époque, abondaient les poëtes, les écrivains, les gens de science, et dont le salon pouvait passer pour le vestiaire de la littérature.

Le vieux conteur but une tasse de thé que lui présenta l'élégante maîtresse de la maison.

— J'avais besoin de lui voir prendre son thé pour être convaincue de son existence, dit une dame à son voisin, l'un des plus riches banquiers de Paris.

— Il y a eu un temps, madame, répondit M. Lessones qui l'entendit, où, comme vous, beaucoup de gens n'ont été convaincus de ma vie qu'en me voyant boire de l'eau. Si j'en avais eu à mes souhaits, je ne serais pas si sec. Je commence, dit-il après une légère pause*.

....

— Sous Henri IV*, en l'an 1605, le tiers-état, représenté dans Paris par la haute Bourgeoisie qui envahissait le gouvernement du Roi par les siéges dont elle se pourvoyait au parlement, qui envahissait la noblesse par son Échevinage, par ses alliances et par la finance, qui envahissait le clergé par les curés de Paris, séminaire des Évêques, cette puissante Bourgeoisie possédait les trois plus grands pouvoirs à l'aide desquels une corporation puisse manier un peuple. Elle était instruite, elle plaidait, elle écrivait, elle préparait Molière, Racine, Boileau, Patru, Pelisson, Fontenelle, Riquet, Colbert, Molé, Brisson, d'Aligre, Pithou, de Thou, Turgot, Pasquier, Harlay, Domat, Jeannin, Voisin, Lesage, Voltaire, vingt maisons ducales qui ne se soucieraient pas d'être nommées, entr'autres les Villeroy dont il sera bientôt question dans mes aventures et cent marquisats dont les Boulainvilliers, les Bellisle, les Louvois, les Lepinay, Torcy, d'Orvilliers, Semonville, etc., enfin presque tous les hommes qui ont pétri la France au XIXe siècle. Or, la plupart des idées directement utiles au sol et qui devaient le façonner, les grandes idées commerciales, les idées-mères se concevaient dans le ventre de cette grande Bourgeoisie, qui alors se tenait à sa place, et laissait la noblesse jouer son rôle chevaleresque, combattre l'étranger dans les congrès, combattre la Royauté dans le Royaume, défendre en bataille rangée le protestantisme qui était l'opposition de ce temps-là. L'idée dont il est question eut donc pour père un honnête Échevin de la ville de Paris, le fameux François Miron, prévôt des Marchands sous Henri IV, le Sully du commerce parisien, et qui fut le chef de la maison de l'Espinay, mais alors il n'était que Seigneur du Tremblay, chevalier, conseiller d'Etat, lieutenant-civil. Ce brave Bourgeois, déjà noble — la Prévôté des Marchands anoblissait — ce digne Lord-maire de Paris, car en ce temps-là le prévôt des Marchands jouait dans la séditieuse et remuante capitale, le rôle que joue [le] chef des Allderman à Londres. Miron demeurait près de l'Hôtel-de-Ville, rue de l'Orme-Saint-Gervais, dans une maison fort belle alors, laide aujourd'hui, mais qui subsiste encore*. Beaucoup de personnes ignorent l'origine de ce nom de rue, et encore quelques années, l'étymologie en sera tellement obscure que la véritable serait niée peut-être si nul écrivain ne consigne ma remarque. J'ai vu de mes yeux en allant chez M. Miron l'orme centenaire que le hasard avait semé, planté, dans un cheneau de l'église Saint-Gervais, bel arbre respecté de nos ancêtres qui l'appelaient l'arbre de Dieu, auquel je pense toujours quand je passe rue d'Enfer, en apercevant, sur la fontaine située à la grille du Luxembourg, un arbre âgé déjà d'environ dix ans.

Une fois, au mois d'octobre, M. Miron soupait en famille dans la salle de son logis, une salle dont Tony Johannot vous fera quelque dessin, mais que je ne vous décrirai point, ayant par ma foi, des arabesques administratives du plus haut goût à vous dessiner. Vous voyez M. Miron, dans son pourpoint, bien frisé, comme Gérard a traité le prévôt des Marchands en son tableau de l'entrée

d'Henri IV à Paris. Il faisait froid, la haute cheminée flamboyait, la nappe était mise, les verres hauts sur patte laissaient voir le vin généreux, la famille groupée joyeusement riait, soupait, l'année 1605 était une heureuse année, une année de paix, et de tranquillité. Plus de Béarnais, plus de mousquetades tirées à ceux de la religion allant au prêche, plus de belles églises comme celle de la Charité-sur-Loire incendiées par les mains iconoclastes des Protestants. Henri IV, aimé, Sully craint, l'Arsenal plein, les impôts modérés, les manufactures prospérant, le bourgeois meublant son escarcelle, la noblesse réparant sa perte, voilà le perpétuel discours du trône à la nation. Bonne année pendant laquelle le naïf L'Estoille, historien admirable, conte que : « *M. le président de Lyon meurt d'un renversement de boyaux* »; pour tout événement : « *le onsiesme tome de Baronius a été apporté cette année* »; ou, pour toute peur : « *une fille de Conflans,* dit-il, *et une autre en Suisse vivant sans boire ni manger aucunement, ce qui n'est jamais vu au monde, enfin un prétre hermaphrodite est empéché d'enfant, toutes choses miraculeuses qui nous menacent de l'ire de Dieu.* »

Un coup de marteau retentit à la porte, le lieutenant civil se leva, disant : « qui est-ce ?... quelques voleurs... le guet... non, j'oubliais, Madame Miron, que nous allons avoir un convive. »

En effet, mon père arrivait, la Prévôté des marchands devait être ma mère et la maison Miron mon berceau.

Un jeune homme de vingt-deux ans, bien enveloppé d'un manteau, armé d'une épée à coquille, leva son feutre orné d'une plume noire, montra sa chevelure brune bien bouclée, un front noble, une figure à la Poussin, et salua la famille.

— Asseyez-vous, là près de moi, monsieur de Lamblerville, dit le Prévôt des Marchands, nous causerons le verre en main, et le fromage, les raisins, la perdrix bardée, le tout est à votre service, nous allons deviser finance, et le Roi, que Dieu nous conserve, me considère assez, M. de Rosny m'écoute assez volontiers pour que, les choses étant bonnes, nous nous y boutions comme à renvoyer les Espagnols de tout cœur.

— Vous ferez à l'avantage de la ville et de la Marchandise, monsieur, dit Lamblerville en disposant sur une table, des plans, des cartes, et son épée qu'il défit. Puis il vint s'asseoir sur le banc du Prévôt en jetant un coup d'œil aux deux jeunes filles de Miron, à leur mère et à un bel enfant de douze ans.

— Monsieur le Prévôt, dit Lamblerville, vous savez que les canaux de Briare* et du Loing, entrepris pour le bon plaisir de Sa Majesté, sont abandonnés par suite de la mort du faiseur, ce qui est un grand malheur pour la Marchandise de Paris...

— Certes... dit le Prévôt.

— Hé! bien, monsieur, le Roi a été circonvenu par des hommes habiles mais qui n'étaient pas de taille à voir d'assez haut le terrain.

— Et vous, monsieur... dit en souriant le Prévôt, vous êtes un géant qui...

— Oui, monsieur! répliqua Lamblerville, je suis un de ces hommes qui conçoivent de grandes idées...

Et il lança sur le prévôt un regard plein de feu, le regard générateur de l'homme à talent : le prévôt se tut.

— Les lignes de navigation que Sa Majesté veut établir sont imparfaites et seront impuissantes, le canal du Loing s'embranche trop haut dans la Seine et

laisse aux bateaux plusieurs lieues à faire dans cette rivière difficile, embarrassée de ponts et obstacles; puis, pour venir de la Loire, il faut faire un fort long circuit; les détours de ces canaux et la navigation de la Seine obligeant la Marchandise à soixante lieues de navigation, voyage de trente à quarante jours de durée, et moi je veux joindre la Loire à la Seine depuis Orléans jusqu'au-dessus d'Ablon, maison de M. de Rosny, à sept lieues de Paris, par une route d'eau qui n'aura pas plus de trente lieues, et ne nécessitera pas plus de cinq jours de route...

— Jeune homme!... s'écria M. Miron, savez-vous bien à quoi vous vous engagez?... Par la Corbleu, si cela était, le Roi vous baiserait, et nous serions donc millionnaires!

— Nous serons donc millionnaires! monsieur, dit froidement le noble jeune homme avec la confiance naturelle à tous les inventeurs; mais mon père tressaillait de joie intérieurement et jouissait du bonheur que son idée allait produire, des richesses qu'elle allait créer.

— Voyons! voyons! jeune homme.

Et le prévôt n'avait plus faim, et il poussait les verres, les plats, les assiettes, les couteaux, l'argenterie du côté de sa femme, pour faire sur la table une place aux plans et aux cartes de son hôte, qui, ne trouvant rien d'extraordinaire à l'extrême empressement du Prévôt, alla chercher son rouleau de papiers, et l'apporta De quelle curiosité ne fut pas saisie la famille en voyant dérouler la page cosmographique où je gisais. Les femmes, l'enfant, la servante, le laquais ouvrirent de grands yeux croyant apercevoir un grimoire. A cette époque, le bon L'Estoille dont je viens de vous parler écrivait cette phrase dans son journal : *le vendredi 13 fut brûlée en la place de grève de Paris une femme convaincue d'être dès long-tems* SORCIÈRE!..

Lorsque la carte des pays que devait traverser la route d'eau fut déployée, Lamblerville fit suivre du doigt à M. le chevalier Miron du Tremblay une vallée arrosée par une rivière sur laquelle on naviguait en 1490 depuis le village de Laferté-Aleps* jusqu'à la Seine. Puis remontant de ce village à la ville d'Orléans, il lui désigne les affluents, les sources, les ruisseaux qui pouvaient établir un magnifique cours d'eau susceptible de se déverser dans la Loire à je ne sais quelle distance d'Orléans.

— Au point de jonction de ce cours qui irait à la Loire avec la rivière qui se jette dans la Seine, mon projet est de pratiquer un grand bassin où l'on entrerait par des écluses du côté d'Orléans, et d'où l'on sortirait par d'autres écluses pour entrer dans la rivière qui arrive en Seine au-dessus d'Ablon, maison de campagne de M. de Rosny!..

— Vous êtes un homme admirable, *vir** un homme!.. s'écria M. Miron, et d'ici à peu de jours, une fois la dépense calculée, nous irons ensemble voir Sa Majesté, après avoir conféré de ceci avec le Surintendant des finances. Je réponds de la Bourgeoisie et de la Marchandise de Paris, tous les gens sages mettront la main à l'escarcelle, et moi le premier. Cecy, jeune homme est un coup de fortune pour la ville, et je vous fais excuse de vous avoir raillé tout-à-l'heure.

— Vous ne voyez pas tout, messire du Tremblay, dit Lamblerville, toute la Marchandise de la Loire Supérieure viendra à Paris, et les grosses villes de Nantes, Angers, Tours et Blois enverront leurs négoces. Quand s'émouvra la guerre, toutes les marchandises de l'océan prendront cette route ...

— Buvons, jeune homme, à la réussite et à la prompte et bonne exécution de ce plan auquel je ne faudrai point. Notre bon Roy sera joyeux!...

Ainsi l'idée conçue sous les voûtes froides du castel de Lamblerville vint éclore sous les planchers de chênes sculptés et travaillés de messire Miron, chevalier, seigneur du Tremblay, lieutenant civil, etc...

— Demain, messire de Lamblerville, je convoquerai quelques gens du métier, maçons, géographes, arpenteurs, et nous vérifierons, vous présent, les calculs, plans, descriptions que voici; puis, si rien ne cloche, nous irons chercher un bon Ventre-Saint-gris du Roy, notre Sire : je suis de son conseil et il fait état de moi.

Cela dit, le souper fut rétabli, le vin remplit les verres du prévôt et du jeune homme, qui, vers neuf heures du soir, sortit accompagné d'un garde de la prévôté, chargé de le défendre et de l'éclairer jusqu'à l'hôtellerie où il demeurait près de la rue de la Licorne.

En arrivant à l'arche pépin*, d'où il pouvait découvrir la Seine, Lamblerville s'appuya sur le parapet de l'arche et regarda tour-à-tour cette rivière et le ciel brillant d'étoiles.

— Aurais-je donc, se dit-il, le bonheur d'enrichir cette ville en joignant l'embouchure de la Seine à l'embouchure de la Loire, l'Océan, à l'Océan! Que je meure à l'hôpital, mais que je réussisse!...

C'était un noble jeune homme : c'était mon père!... la première victime que devait dévorer l'idée, ou plutôt les hommes qui s'opposèrent au triomphe de l'idée, car, voyez-vous, toutes les fois qu'il s'élève quelque chose de grand parmi les hommes une nuée de vermisseaux accourt pour en ronger la semence. Le lendemain le généreux Miron convoqua les gens de métier, des bourgeois de bonne foi, qui passèrent huit jours à l'Hôtel-de-Ville en compagnie de Lamblerville et de messire Miron étudiant les plans, questionnant l'inventeur, torturant l'idée, pour s'assurer de la bonté de l'idée, comme un charron essaye de tordre ses essieux pour en vérifier la bonté. L'idée fut donc bercée à l'Hôtel-de-Ville, remuée, tiraillée en tout sens, et l'idée criait de ses vigoureux poumons et elle fut jugée excellente, profitable à la ville, merveilleuse en résultats et féconde en produits. Il fut parlé de Lamblerville dans tous les quartiers, et dans tous les syndicats de confréries et des corporations où, sous l'influence de messire Miron, chaque Maître un peu riche, promit sa finance en s'enrôlant sous la bannière du jeune Lamblerville. Ces bons écus étaient le lait nourricier de la bonne idée qui grandissait et avait déjà son renom dans la cité. Lamblerville écrivit en Gâtinais, en Brie, en Beauce que l'idée à laquelle tenait la prospérité de ces pays, était bien reçue et se portait à merveille et sa lettre y répandit la joie. Et voilà déjà l'idée chevauchant à travers le monde, saluée par une foule de gens, ayant ses serviteurs dévoués, ses massiers, ses trésoriers, ayant de la puissance et du crédit, bien reçue, elle était jeune et jolie, voyez-vous, elle plaisait.

Un jour, messire Miron monta sur sa mule, car il obéissait aux us du Palais, et accompagné de Lamblerville qui le suivait sur un genet et tous deux escortés d'un garde à cheval, allèrent à l'Arsenal où demeurait M. de Rosny, pour lui exposer l'idée. Il était cinq heures du matin, et le Prévôt, connaissant les usages du Grand-Maître de l'artillerie, pressait le pas de sa monture, craignant d'arriver trop tard. Mais l'espace qui se trouve entre la rue de l'Orme-Saint-Ger-

vais et l'Arsenal fut bientôt franchi. A l'aspect de messire Miron, les gens du premier Ministre, levés comme l'était leur maître dès quatre heures du matin, laissèrent passer le chef de la Bourgeoisie et Lamblerville qui montèrent l'escalier par lequel les romantiques vont aujourd'hui chez Charles Nodier*, et traversant les appartements de M. le Grand-Maître, ils arrivèrent à un cabinet ayant vue sur l'isle Louviers, endroit où, de nos jours, MM. Alexandre Duval et Alexandre Dumas jouent une partie d'écarté. Ce cabinet était en 1605 la pièce où M. de Rosny donnait audience, et ce ne fut pas sans une profonde émotion que Lamblerville aperçut l'ami d'Henri IV. C'était un homme de quarante-quatre ans, à visage brun, remarquable par un front homérique bombé à la manière des fronts bretons, et certes le trait distinctif du caractère du Grand-Maître était l'opiniâtreté. M. de Rosny (la terre de Sully n'avait pas encore été érigée en duché-pairie), voyant le Prévôt, lui dit :

— Que voulez-vous, Miron !..

— Monseigneur, répondit le Conseiller, j'ai l'honneur [de] vous présenter un garçon, qui tient à la main la prospérité de douze des plus belles provinces de France, et ce n'est qu'après mûre délibération faite par les plus savants hommes de la Marchandise de Paris qui approuvent le projet et en appuient de leurs deniers l'exécution que je suis venu vers vous afin de ne point vous faire pedrre de temps. Vous augmenterez votre gloire et celle du règne de Sa Majesté bien-aimée si vous donnez les mains au dit projet qui a pour but de réunir la Loire à la Seine par une route facile dont la navigation ne durera pas plus de cinq jours et n'aura pas plus de trente-six lieues de parcours, le chemin aboutira près de votre domaine d'Ablon.

— Par la Corbleu ! jeune homme ! dit M. de Rosny en se levant brusquement, s'il en était ainsi, je me ferais fort de te faire donner par notre bien-aimé Sire, la propriété de ta route !..

— Davin ! cria le ministre, à l'un de ses secrétaires, les survenants attendront la fin de cette audience, gardez que nous soyons empêchés.

Et le Grand-Maître, qui connaissait les localités, se fit expliquer, de point en point, le plan, le projet, les devis, les moyens d'exécution par Lamblerville, et le jeune homme répondit, laconiquement et avec la lucidité particulière à ceux qui savent bien une affaire, aux questions du Ministre.

— Je ferai surabondamment examiner ceci par des experts que j'ai en ma main, et qui ne me déguiseront rien. Venez tous deux dimanche, et je vous introduirai près du Roy après le Conseil. Adieu, Messieurs.

Et les deux solliciteurs sortirent après avoir silencieusement salué l'homme expéditif qui fit plus de choses en vingt ans que ses successeurs en un siècle.

Le dimanche suivant, Lamblerville et Miron se joignirent au cortège du Grand-Maître à l'heure où il partit de l'Arsenal pour le Louvre, et ils arrivèrent jusqu'à l'une des salles royales dans laquelle le Grand-Maître les pria d'attendre l'issue du Conseil. Le Capitaine des gardes vint les chercher au milieu de la foule des seigneurs et les introduisit dans le cabinet du Roy.

— Ventre-Saint-gris ! dit Henry IV, mon ami, j'avais grand'hâte de vous voir. M. de Rosny a raison, vous êtes découplé en bon travailleur. J'ai bien du chagrin de la mauvaise besogne faite au Loing et à Briare. M. de Villeroy vous baillera licence de mieux travailler, et si vous achevez cette route en cinq ans, je vous donne ma parole de Béarnais, dit-il, en frappant sur l'épaule de Lam-

blerville de vous octroyer une pleine et entière propriété de cette belle voie navigable, sauf retour à la Couronne, faute d'héritiers mâles.

— Je te remercie, mon bon Miron, d'avoir déniché cet aigle!... ajouta le Roy, frappé du regard étincelant du jeune homme.

— Il a bien pris sa volée lui-même, seulement il s'est abattu chez moi.

— Affaire faite, lui dit le Roy, mon ami Rosny tiendra la main à cecy.

— Sire, répondit Lamblerville au geste que fit Henri IV, ceci communiquera au règne de Votre Majesté, autant de gloire que lui en a donné la plus rude bataille.

— Pourquoi cela?...

— Parce que, Sire, cette magnifique communication entre vos plus riches provinces réparera les malheurs des batailles perdues ou gagnées en entretenant la prospérité du royaume.

— Bien dit!... repartit le Roy.

Le prévôt et le jeune homme sortirent.

— Si son entreprise ne va pas, dit alors M. de Villeroy tout bas au président Jeannin, elle aura la vertu de rendre courage à celle de Briare et du Loing...

— Vous êtes gros de quelque chose, M. de Villeroy, dit le Grand-Maître, parlez, je vous prie.

— Messieurs, fit le Roy, si quelqu'un se met en travers de cecy, je jure de le tremper dans ma disgrâce pour un longtemps. Continuons.

Ainsi donc, l'idée féconde, jeune, riche eut pour parrain le grand Sully, pour marraine la Royauté; puis les Bourgeois sous la présidence de messire Miron lui donnèrent de beaux langes sous forme d'engagements sur parchemin par lesquels la noble entreprise fut dotée de quelque cent mille écus. En ces temps-là, voyez-vous, seigneurs, bourgeois, justiciards, artistes et peuple, tout le monde allait droit au fait, l'on ne connaissait encore ni la discussion, ni les rapports et la Bureaucratie n'existait point. Cependant les gens de cour écorniflaient les belles affaires et les détroussaient au coin des ministères comme jadis leurs ancêtres faisaient cracher aux juifs et aux marchands leurs écus quand ils passaient sur la Seigneurie. Or donc, à peine née, baptisée, partagée, l'idée eut ses ennemis secrets qui voulurent la violer, la voler, s'en partager les espérances. Écoutez bien ceci. Le conseil est fini, les ministres se promènent dans les salles du Louvre à la suite du Roi qui partait pour la Messe, et, M. de Villeroy, saisi de respect pour la plus féconde des idées, mais voulant l'éventrer à son profit, arrête M. de Rosny, lui dit : M. le Baron, que vous pronostique cette entreprise pour l'avoir si fort avant poussée?

— Des millions pour l'État, et pour ceux qui la feront. Elle m'a singulièrement occupé l'esprit, monsieur le Marquis, des biens qui se créent en dehors du sol, et des droits utiles de nos seigneuries. Il y a trois richesses en un état, et...

— Rosny! dit le Roi.

Le Grand-Maître laissa le Secrétaire de l'État de France tout pensif.

J'ai entrepris, dit le narrateur en prenant l'accent le plus creux de sa poitrine creuse, de vous dévoiler la corruption qui infecte les hauts lieux de la société, gangrène de tous les temps, peste qui ronge et dévore sans cesse, espèce de cancer social où se pourrissent les plus nobles idées, et dont je suis encore victime, en 1825 comme en 1805, comme en 1705, comme en 1605.

En tout pays et à toutes les époques, la concussion, le péculat, la trahison, la simonie, le vol de ce qu'il y a de plus sacré, sous quelque forme qu'il affecte, la lésion du bien public, a été, sera le crime le plus difficile à commettre, le plus promptement aperçu. L'avidité de tous est la sentinelle la plus vigilante contre l'avidité d'un seul. Aussi, est-ce le crime le plus habilement commis. Des deux côtés le génie est égal, et si l'on vient à songer au petit nombre des ministres pendus et des favoris tués, la balance est en faveur des flibustiers, qui naviguent sur la grande mer du pouvoir. Puis la justice a joué de malheur, Fouquet, Senblancay*,......... Enguerrand de Marigny étaient innocents, et le Maréchal d'Ancre fut moins tué pour lui qu'à cause de la Reine-mère, espèce de parricide achevé par Richelieu, qui n'exila Marie de Médicis qu'en disant à Louis XIII : — *Elle ne vous pardonnera jamais le pont du Louvre* !...*

Donc, depuis un temps immémorial les Ministres ne touchent jamais aux écus de l'État, et ils ne seraient point arrivés au pouvoir, s'ils étaient partis avec l'arrière-pensée de mettre la main dans les sacs.

Les énormes fortunes des grands Ministres se composaient *de droits utiles,* et M. de Villeroy, jaloux des richesses acquises par M. de Rosny, dont la fortune grossissait de jour en jour, pensait, en suivant le Roy, à se faire une belle part dans les millions engendrés par l'idée. La famille Villeroy devint, dès 1605, le charançon qui devait, entre les autres vermines attachées à cette plante, en arrêter constamment la croissance et les fructifications, jusqu'à ce que les Villeroy finis, d'autres engeances malignes leurs succédassent. Le jour où M. de Villeroy reçut officiellement, dirions-nous aujourd'hui, les pièces nécessaires à la confection des lettres patentes, il suggéra à M. d'O, intéressé dans les entreprises des Canaux du Loing et de Briare, l'idée de mettre opposition à cette concession au nom des héritiers du premier entrepreneur dont la mort avait arrêté momentanément les travaux. La belle, la grande idée de Charles de Lamblerville eut donc à subir un emprisonnement au parlement de Paris. M. le duc de Sully se fâcha, M. Miron se courrouça, les bourgeois crièrent, mais le parlement était saisi de cette affaire. Puis vinrent les malheurs publics — la mort de Henri IV, la Régence, le renvoi de Maximilien, duc de Sully, fait Maréchal de France, dépouillé du pouvoir, auquel on jeta un bâton pour soutenir sa vieillesse désolée. Le marquis de Villeroy, lui, se fit concéder le péage de la rivière dont Lamblerville voulait se servir, en échange de la terre de Versailles d'où lui venait son titre de Marquis. Mais Charles de Lamblerville, homme de génie, à cheval sur son idée, devint le favori passager de la célèbre Marion, dans le moment où le Cardinal de Richelieu se servait de Marion de l'Orme. Miron était mort, les bourgeois étaient morts, tous chevauchés par l'idée, les uns ruinés par l'idée, ayant trotté, gémi le soir au coin de leurs foyers pour l'idée, ayant fait les plus beaux rêves de fortune, marié leurs filles avec les produits de l'idée. Et l'idée s'élevait, grandissait, dévorant, croquant hommes, enfants, espérances, fortunes. Marion continua Henri IV, l'une et l'autre étaient aussi généreux, aussi amoureux et, un soir ou un matin, on ne sait précisément à quelle heure, entre deux serments d'amour, Charles de Lamblerville fit coucher son idée avec Marion, la prostitua, lui mit des parfums à la tête, aux mains, partout, la mit en cornette de point d'Angleterre, la mit nue, l'offrit à la courtisane, la lui exposa, la mit entre eux, furtivement après un rire ou après une querelle, mais elle avait déjà vingt-sept ans l'idée, c'était une grande fille. Ici, je

pourrais mettre comme pour Sainte Marie égyptienne : *Vecy la sainte payant son passage.* Enfin en 1634, par la volonté quadrangulaire de M. l'Evêque de Luçon, devenu Cardinal, un privilége en bonne forme fut expédié à Charles de Lamblerville qui triompha des Villeroy que n'aimait pas M. le Cardinal.

— Bourgeois à vos escarcelles ! s'écrie Lamblerville, allons, des écus ! Et voilà des terrains achetés, des contrats de ventes, voilà les travailleurs, les ouvriers, les terrassiers, les pelles, les pioches, les maçons voilà, toute une armée envolée sous la bannière de l'idée, du plan, et le pays entier s'émeut, tressaille de joie ! Oh ! la belle nuit, que passa Lamblerville rue des Tournelles, chez Marion de l'Orme ; la courtisane n'avait eu qu'un tour de jambe à faire, que sa signature de femme à donner, et son plaisir avait eu plus de puissance que la parole de Henri IV, que toute la Bourgeoisie, que vingt-neuf ans de patience, que Miron, que Sully. La femme est la plus haute puissance du Monde, et moins elle vaut, plus cher elle se fait priser. Ne méprisez jamais une seule femme, pas même celle d'un tambour bancroche, vous la retrouveriez impératrice de toutes les Russies. Saluez toutes les femmes humblement, ainsi que faisait Louis XIV qui s'ôtait son chapeau à plumes pour la femme d'un paysan. Lamblerville acheta-t-il Marion avec l'argent des Miron, des Échevins ? Que fit-il ? je ne sais, mais à cinquante ans, il eut Marion et son privilége. Bon Dieu ! voici toute une vie jeune usée dans les angoisses, dans les recherches, dans tous les recoins de la faveur, voici un homme qui peut-être eût été l'une des grandes gloires de la France, le voici mourant sous sa magnifique et........................

....

— Mais, s'écria Louis Lambert, dont l'attention ne s'était pas un instant démentie, mais tu n'es pas un homme, toi qui parles, tu es une idée, une idée ayant pris une voix, une idée incarnée.

— Oui, dit l'étranger, je suis LE CANAL DE L'ESSONE* !.....

A peine ces mots eurent-ils été prononcés, que les auditeurs ne virent plus leur fantasque interlocuteur, tous se frottèrent les yeux, et lorsqu'ils eurent repris leurs sens, ils aperçurent dans un coin du salon un monsieur qui se réveillait, et cherchait son parapluie, afin de s'esquiver. C'était un *........

[1834.]

BRILLAT-SAVARIN*.

Brillat-Savarin (Anthelme) naquit à Belley, le 1er avril 1755. A n'en juger que sur les premières impressions, c'était un homme des plus ordinaires : intrépide chasseur, musicien passable, excellent convive et causeur agréable ; mais rien de tout cela ne pouvait le faire passer à la postérité ; ses contemporains eux-mêmes l'ignoreraient aujourd'hui, sans la publication d'un livre, *la Physiologie du Goût*, qui, sur la fin de ses jours, lui donna tout-à-coup une réputation incontestée. Les événements de sa vie ont acquis par cela seul toute l'importance que peut

avoir la biographie des hommes célèbres, et portent, d'ailleurs, l'empreinte de l'époque où il vivait. Né dans une famille vouée depuis long-temps aux professions judiciaires, Brillat était lieutenant civil au bailliage de sa ville natale, lorsque la Révolution éclata. Il fut envoyé en 1789 par le tiers-état du Bugey aux Etats-généraux, où de plus habiles que lui devaient rester dans l'ombre. Arrivé de sa province avec quelque prédilection pour les anciennes formes, mais au fond dépourvu de tout principe politique ou législatif de quelque portée, il ne prit la parole que sur des détails insignifiants, ou contre des vœux que le perfectionnement social a chaque jour rendus plus impérieux. Lors de la création des assignats, il demanda qu'on en fabriquât de petite coupure; il eut raison, et cette mesure fut admise plus tard. Il ne l'eut pas lorsqu'il s'éleva contre l'institution des jurés, et quand, le 30 mai 1791, réprouvant l'abolition de la peine de mort, il nia que les crimes fussent plus fréquents à mesure que les lois sont plus cruelles, et termina son discours en disant : «Si vos comités ont cru faire preuve de philosophie en vous proposant d'abolir la peine de mort, ce n'est qu'en rejetant leur projet que vous prouverez combien la vie de l'homme vous est chère.» Les membres de l'Assemblée constituante ne pouvant être réélus, Brillat ne fit point partie de l'Assemblée législative; mais ses concitoyens lui donnèrent une preuve d'estime en lui conférant la présidence du tribunal civil de l'Ain, et, peu de temps après, en le créant juge au tribunal de cassation, établi par la constitution de 91, qui voulait que chaque département fût représenté dans cette cour suprême par un juge de son choix et à la nomination des électeurs.

La révolution du 10 août 1792 priva Brillat de ce poste élevé. Devenu maire de Belley sur la fin de 1793, il n'usa de son autorité que pour écarter de cette ville les excès d'une démagogie sanglante; mais le conventionnel Gouly, en mission dans le département, rendit un arrêté qui traduisait Brillat devant le tribunal révolutionnaire, comme fédéraliste. La manière dont les membres de cette cour prouvaient *combien la vie de l'homme leur était chère* parut alors assez peu philanthropique au magistrat dénoncé pour qu'il désertât l'Hôtel-de-Ville et sa maison. Il se réfugia d'abord en Suisse; mais bientôt, les treize cantons ne lui présentant pas assez de sûreté, il s'embarqua pour les États-Unis, et resta trois années environ à New-York, où, pour subsister, il donna des leçons de langue française et s'accommoda d'une place à l'orchestre du théâtre. Pendant ce temps, on avait inscrit son nom sur la liste des émigrés, et l'on saisissait ses propriétés. Les souvenirs de cette époque de calamité n'ont jamais eu d'amertume pour Brillat-Savarin; et la gaîté facile avec laquelle il supporta le malheur prouve que la philosophie dont çà et là sa plume éparpille les traits dans son œuvre était pour lui, non pas un fastueux mensonge, mais le résultat de la pratique : ses regrets les plus vifs étaient pour le célèbre vignoble de Machura, que la République avait placé sous le séquestre, puis vendu.

De retour à Paris en 1796, Brillat-Savarin obtint la double satisfaction de se faire rayer de la liste des émigrés et réintégrer sur celle des fonctionnaires émargeants; mais on ne lui rendit pas son vignoble de Machura, pour lequel il eut plus tard une part au festin des indemnités. De la place de secrétaire à l'état-major des armées de la République en Allemagne, Brillat fut porté par d'officieux amis à celle de commissaire du directoire près le tribunal de Seine-et-Oise (1797), d'où il passa sous le Consulat à la Cour de cassation, complètement

réorganisée. Il y remplaçait son compatriote Sibuet, qui lui-même l'avait supplanté lors des événements de 1792. Les vingt-six dernières années de sa vie se sont écoulées dans l'exercice de cette haute magistrature, dans laquelle il faut dire qu'il fit preuve d'une intégrité sévère, mais à laquelle il tenait comme à l'existence. Le 18 brumaire, la métamorphose du consulat en empire, la déchéance de Bonaparte ne dérangèrent pas une seule de ses digestions. Dans les cent jours de 1815, il signa l'adresse Muraire, souillée d'ignobles injures contre les Bourbons. Quand Blücher et Wellington furent à Paris, il signa l'adresse de Sèze, remplie d'anathèmes contre l'usurpateur. Ces mutations de trônes, de sceptres, sont moins importantes sans doute que la découverte d'une étoile, et *la découverte d'une étoile ajoute moins au bonheur du genre humain que celle d'un mets nouveau.* (Ainsi s'exprime le compatriote de Lalande, *Aphorisme* 9.) Brillat-Savarin vit donc respecter en lui l'inamovibilité de la magistrature, et ne quitta les *fleurs-de-lys* qu'avec la vie. Son dévouement à sa place fut la cause de sa mort. Atteint d'un rhume assez peu grave, il reçoit, le 18 janvier 1826, du président de la Cour de cassation, De Sèze, une lettre qui l'invite à se rendre à la cérémonie expiatoire du 21, dans l'église de Saint-Denis. La missive se terminait par ces mots presque impératifs: «Votre présence en cette occasion, mon cher collègue, nous sera d'autant plus agréable que *ce sera la première fois.*» Le conseiller redouta plus les conséquences d'une telle observation que celles du froid; son rhume fut converti en une péripneumonie mortelle, et il expira le 2 février suivant. Il est à remarquer que cette journée causa également la mort de deux autres membres de la Cour, Robert de Saint-Vincent et l'avocat général Marchangy. — Brillat-Savarin offrait une des rares exceptions à la règle qui destitue de toutes hautes facultés intellectuelles les gens de haute taille ; quoique sa stature presque colossale lui donnât en quelque sorte l'air du tambour-major de la Cour de cassation, il était grand homme d'esprit, et son ouvrage se recommande par des qualités littéraires peu communes. La *Physiologie du Goût* fut une œuvre faite à petits coups, lentement élaborée à des heures choisies; Brillat-Savarin la caressa long-temps et s'en occupait avec assez de tendresse pour la porter au Palais, où, dit-on, il en égara le manuscrit, qui fut retrouvé fort heureusement. Le cadre si varié du livre accuse, d'ailleurs, le travail d'une plume amusée qui se sent le pouvoir en même temps que le droit d'être fantasque. Le temps et la réflexion ont pu seuls révéler au génie gastronomique les maximes conviviales, sociales et autres dont ce livre est comme bariolé; maximes si bien formulées, que la plupart sont aussitôt devenues des proverbes pour les gourmets, et tiennent lieu d'esprit à beaucoup de gens. Depuis l'apparition du livre de Brillat, combien de personnes ne se sont pas frotté les mains en apercevant un dessert sans fromage, et se sont imaginé être spirituelles en disant : «Un dessert sans fromage est une belle à qui manque un œil.» Un des principaux mérites de cet auteur est d'avoir fait lire à la masse un livre plein d'idées justes, de choses exactes, et d'avoir ajouté quelques vérités au petit nombre de celles dont se compose cette instruction populaire qui n'est prise ni dans les livres ni dans les écoles.

La raison du succès rapide de la *Physiologie du Goût* est dans la saveur du style. Depuis le XVIe siècle, si l'on excepte La Bruyère et La Rochefoucauld, aucun prosateur n'a su donner à la phrase française un relief aussi vigoureux; mais ce qui distingue principalement l'œuvre de Brillat, c'est le comique sous la bonhomie, caractère spécial de la littérature française dans la grande époque qui commença

lors de la venue de Catherine de Médicis en France et qui dura jusqu'à sa mort. Aussi la *Physiologie du Goût* plaît-elle encore plus à la seconde lecture qu'à la première. A quoi tient cette qualité que l'art ne donne jamais, car elle est inhérente à l'homme, et ses fruits ne sont jamais produits que par la longue incubation de l'esprit ? Elle tient à la sincérité des convictions. Brillat n'est point un fanfaron de cuisine. Ne le prenez point pour un Rabelais, lequel n'usait que sobrement de la dive bouteille; pour un Berchoux, lequel se gausse d'Apicius et de Vatel, comme de Duport et de Vestris, poëtes qui rient de l'épopée, prêtres qui blasphèment l'autel. A tous ces parleurs de gastronomie manquent l'inspiration, le feu sacré, l'*os magna voraturum*. Brillat était pourvu de tout cela plus qu'amplement. Il écrit avec amour; sa parole est solennelle comme la messe d'un évêque; dans son style, tout pétille, tout est vermeil comme la prunelle, comme le carmin des lèvres du gourmand : qu'il disserte, qu'il conte, qu'il conclue, qu'il résume, qu'il commande, qu'il prohibe, toujours il semble officier pontificalement. N'eût-on jamais eu vent de ces dîners interminables, où quelques amis de choix avaient seuls droit de paraître, et d'où un sévère huis-clos excluait les profanes trilogies et quelquefois tétralogies qu'interrompait la musique, et par lesquels il prenait lui-même à tâche de réaliser son vingtième aphorisme : («Convier quelqu'un, c'est se charger de son bonheur pendant tout le temps qu'il est sous notre toit»); n'eût-on, dis-je, jamais ouï parler des dîners de Brillat, il est bien clair que, pour lui, manger pour vivre ou vivre pour manger, c'est tout un, et que Molière extravaguait. Il est bien clair que son rêve, son idéal, son Paradis perdu, c'est un de ces gras réfectoires de génovéfains, sur lesquels il regrette, avec plus de sincérité que Berchoux, qu'ait soufflé la tourmente révolutionnaire. Il est bien clair que cette place de conseiller, à laquelle il s'incrustait de toutes ses forces, était le moyen, et la table le but. Parfois, il est vrai, il plaisante tout en *confabulant* avec son lecteur; mais qu'on ne s'y trompe pas : dans ce cas, c'est la plaisanterie qui est le mensonge, et le sérieux est la vérité. Au demeurant, il est ravi de lui-même, pénétré de son mérite, s'intitulant avec orgueil professeur, se mettant en scène à chaque instant avec une ravissante naïveté d'amour-propre. Rien de plus intolérable pour l'ordinaire que le *je*, que la perpétuelle réapparition de l'égoïsme : celui de Brillat est adorable. C'est parce qu'il symbolise la classe entière des gourmands et des gourmets, nombreuse classe de bipèdes chez lesquels prévaut, au moins dans cet instant, la personnalité digestive. La Fontaine, en faisant deviser, japper, courir, capitaine Renard et dom Pourceau, n'attache pas par un plus invincible attrait que notre auteur lorsqu'il narre ses aventures, ses exploits, ses calamités. Un sourire de bienveillance se dessine involontairement au coin des lèvres, lorsqu'il remémore et sa chasse au coq-d'Inde dans les forêts vierges de l'Amérique, et sa victorieuse bataille contre deux gentlemen qu'il enterre sous le punch, et les acclamations universelles qu'excite un nouvel appareil balsamifère de son invention, l'*irrorateur;* lorsque, comme Horace chantant Auguste, il s'imagine donner à chaque artiste culinaire qu'il daigne nommer un brevet d'immortalité, lors même qu'il tombe sur ses avantages physiques, et nous apprend qu'en 1776, il était grandement en fonds pour des affinités bien autrement exigeantes que l'amitié; qu'en l'an de grâce 1825, il a encore la jambe fine; qu'en tout temps, il a regardé son ventre comme un formidable ennemi, mais qu'enfin il a su le fixer au majestueux. Toutes ces bagatelles sont

exprimées dans un style pur, concis, léger, pittoresque, mais surtout limpide et riant comme du rancio dans le cristal coloré. Brillat est très-souvent néo logue, et ceux qui partagent ce goût lui doivent non moins de remercîments que les gastronomes : il a plaidé leur cause avec esprit dans sa préface ; il a semé partout son œuvre d'exemples non moins appétissants que hasardeux. Quels arguments en faveur du néologisme vaudraient ces mots charmants : *garrulité, truffivores, s'indigérer,* et même cet hybridisme gréco-romain : *obésigène ?* Mais rien de moins rétrograde que cet adversaire du jury, lorsque, du dédale de la jurisprudence, il arrive à son art favori. Pour en mieux savourer les jouissances, pour en mieux démontrer la théorie, il a rendu toutes les sciences tributaires, car les sciences ne valent que par ce qu'elles donnent à cet art. Botanique, zoologie, chimie, agronomie, anatomie, médecine et hygiène, économie politique, Brillat déguste tout en passant, sûr d'en rapporter pied ou aile au feu éternel de ses fourneaux; et, comme il sait toujours rendre intelligible ce qu'il exprime, tout lecteur, en feuilletant ses pages, se croit savant. La science dont il dicte les oracles, c'est de la *physiologie ;* ses chapitres, ce sont des *méditations ;* sa gastronomie, à lui, c'est de la gastronomie *transcendante;* ses préceptes, ce sont des *aphorismes :* véritable décalogue des gourmands, irréfragable comme les lois de Képler!

Le mérite de la *Physiologie du Goût* était donc réel, il devait plaire aux gens de haut goût par la *vis comica* si rare à notre époque, où la littérature à images l'emporte sur la littérature à idées, où la phrase empiète sur la pensée ; puis il devait plaire à la masse par l'élégante nouveauté de quelques faits, par quelques anecdotes d'élite, par une variété qui fait du livre une *olla-podrida* qui défie l'analyse ; enfin, par une des plus originales dispositions de texte qu'un auteur ait jamais trouvées. Les publications d'un homme éminemment spirituel, au moins aussi original que l'était Brillat-Savarin, et vraiment praticien, Grimod de La Reynière, non-seulement ont pu donner l'idée de la *Physiologie du Goût*, mais encore ont dû en faciliter le travail; car il est impossible que l'*Almanach des Gourmands* fût étranger au grand professeur de l'art culinaire. Cet annuaire, si cher aux amis de la table, se recommandait par le piquant des idées; mais la plaisanterie a chez Brillat-Savarin un degré supérieur d'atticisme. D'ailleurs, il a coordonné puissamment les idées éparses, et a composé une œuvre littéraire, tandis que l'*Almanach des Gourmands* ne contenait que des rudiments informes. La seule tache que nous puissions reprocher à ce code gourmand, et c'en est une dans ce siècle ornementiste, c'est d'avoir, dans son admiration pour le contenu, négligé le contenant. Les porcelaines, les cristaux, l'argenterie ciselée ont bien aussi leur poësie, que l'âge de Louis XVIII et du duc d'Escars n'a point ignorée. Peut-être aussi l'éminent professeur n'a-t-il pas voulu tout dire, soit afin de laisser à faire aux neveux, soit, comme nous inclinerions à le croire, qu'à l'instar des philosophes des temps antiques, il ait eu sa doctrine exotérique, et qu'il ait voulu mourir sans révéler son secret. Quoi que l'on en pense, il a toujours laissé beaucoup de lui dans son livre; et, comme sur le sac de doublons du licencié Pierre Garcias, on serait tenté d'inscrire sur la reliure de la *Physiologie du Goût :* «Ci-gît l'âme de feu Brillat-Savarin.»

Quand l'honorable membre de la Cour de cassation résolut de publier ses méditations et se présenta chez Sautelet, il avint à son livre ce qui presque immanquablement arrive à tous les ouvrages marqués au coin d'un talent supé-

rieur : la *Physiologie du Goût* ne fut pas achetée, et les frais de la première édition furent faits par l'auteur, dont l'héritier vendit le reste à très-bas prix. Le livre ne portait pas le nom de l'auteur, qui crut cette publication incompatible avec la gravité de la magistrature. On serait loin de la vérité si l'on imaginait que la sincérité gastronomique de Brillat-Savarin dégénérât en intempérance. Il déclare, au contraire, formellement que ceux qui s'indigèrent ou qui s'enivrent, ne *savent pas* manger. (*Aphorisme* 10.) Il distingue partout le plaisir de la table d'avec le plaisir de manger. En un mot, il peut bien prendre pour devise l'*Epicuri de grege* d'Horace, mais que l'on n'y joigne pas le triste spondée qui termine cet hémistiche. Son ton est un mélange de l'esprit voltairien et de cet aristippisme élégant qui rappelle, à travers les glaces de l'âge et l'expérience révolutionnaire, le goût du dernier siècle. Il se refusait rarement à ces parties fines qui devaient comporter cette satisfaction réfléchie sur laquelle il insiste tant dans son œuvre et qui dénote *le connaisseur*. Un de ses amis, que rapprochait de lui non-seulement une conformité de taille, mais encore une analogie dans la tournure des idées et dans le récit d'une anecdote, M. Laisné de Ville-l'Évêque, ancien questeur de la Chambre des députés, aurait pu mieux que nous tracer un portrait plein de teintes douces et d'une attachante physionomie. Leurs plaisirs étaient empreints de *ce je ne sais quoi* de l'ancien temps qui conservait la distinction des manières et des idées, là où la jeunesse oublie tout; ces traditions de plaisir élégant s'en vont, et les mœurs actuelles ne les ramèneront plus. Aussi est-ce un triste avantage que d'avoir connu ces vieillards assis sur les deux siècles, qui nous ont appris tout ce que celui-ci a perdu d'amabilités.

Brillat-Savarin est encore auteur des ouvrages suivants: 1° *Vues et Projets d'économie politique*, Paris, 1802, in-8°; 2° Fragments d'un ouvrage manuscrit intitulé *Théorie judiciaire*, ibid., 1818, in-8°; 3° *Essai historique et critique sur le duel, d'après notre législation et nos mœurs*, ibid., 1819, in-8°; 4° *Sur l'archéologie du département de l'Ain*, dans les *Mémoires de la Société royale des antiquaires*, 1820, in-8°. La *Physiologie du goût* a eu quatre éditions, dont la première date de 1825, et la dernière de 1834. Toutes sont de deux volumes in-8°. Les trois dernières sont précédées d'une notice écrite par l'un des plus intimes amis de l'auteur, M. le baron Richerand. C'est à sa maison de campagne de Villecrène qu'a été composée en partie la *Physiologie du goût*, comme nous l'apprend Brillat-Savarin, dans le *Dialogue entre l'auteur et son ami*, sorte de préface du livre. C'est aussi à Villecrène que se passa l'aventure du turbot, dont l'auteur donne, avec d'autant plus de solennité qu'il en fut le héros, une relation que ses admirateurs ont comparée à la quatrième satire de Juvénal.

B—z—c*.

[1835.]

LE MONDE COMME IL EST*

PAR LE MARQUIS DE CUSTINE.

Le sens* de cette œuvre serait que le monde tend à étouffer les gens de cœur et d'esprit. Les nombreux suicides qui attestent des maux cachés seraient souvent basés sur le désespoir des talents méconnus. Nous n'acceptons pas cet arrêt : cette donnée nous semble fausse. La masse, soit qu'on prenne celle d'en haut ou celle d'en bas, est une nature malléable sur laquelle les hommes vraiment forts doivent imprimer leur cachet; mais cette masse a la propriété d'emporter dans son tourbillon les gens dont le caractère est incomplet : les uns, trop lourds, vont au fond; les plus légers surnagent. Nous ne croyons ni aux grands hommes inconnus, ni aux belles œuvres enfouies. L'imprimerie a renversé l'autel sur lequel Athènes écrivit : *Diis ignotis.* Aujourd'hui, celui qui se tue se reconnaît vaincu, la société ne doit rien perdre à son suicide.

En peu de temps, voici donc deux écrivains appartenant aux sommités sociales qui tâchent de justifier le suicide, M. de Custine et M. de Vigny. Tous deux ont tort. La souffrance est l'apprentissage des grandes volontés humaines. Absoudre ceux qui se refusent à souffrir, à lutter, n'est-ce pas saper dans sa base le monde réel et religieux ? Partout il a été dit : « Allez au combat et revenez vainqueur. » L'homme de foi ne consent à donner sa vie que quand il entrevoit un triomphe dans sa mort. Chatterton ne mérite pas un regret; le sort d'André de Chénier doit faire pleurer tous les poëtes. Quant à M. d'Offlize, le héros de M. de Custine, il s'est impatienté de quelques tracasseries au-dessus desquelles aurait dû se mettre un homme supérieur. Les gens d'élite sont rares partout, même en peinture, et la critique a dû se montrer d'autant plus sévère que, pour en dessiner un, M. de Custine n'avait pas à chercher ce modèle. Si M. d'Offlize était réellement un homme de talent, ou s'il était simplement un homme de cœur et d'esprit, il devait triompher de ses ennemis. S'il succombe à leurs attaques, il appartient à ces valétudinaires de la pensée que la nature morale a condamnés comme la nature physique a condamné les phtisiques. Personne n'a encore fait observer à M. de Custine qu'il avait les mêmes tableaux à peindre en donnant gain de cause à cet homme, armé par lui de tous les pouvoirs : il appartient aux meilleures familles du royaume; il est riche, il a des succès, il les mérite. M. de Custine l'a fait succomber comme la branche aînée en 1830; quand elle avait en main toutes les forces sociales, elle n'avait qu'à redresser les opinions calomnieuses qu'un parti, bien puni depuis, avait accréditées contre elle. Quelque bien que nous pensions du livre, il était impossible de ne pas faire ces deux observations, qui pèsent sur l'ensemble de cette composition.

Le Monde comme il est se recommande par des beautés qui n'ont pas cours à la Bourse Littéraire; dont le public choisi se trouve depuis long-temps sevré, mais qui nécessairement seront peu senties par la masse lisante. L'auteur doit s'atten-

dre à recueillir la peine de son talent. Plus il s'est élevé, plus long-temps il attendra les éloges auxquels il a droit. Les gens supérieurs lisent lentement, leurs votes sont tardifs, tel est le secret des retards qu'éprouvent certaines renommées; elles prennent racine pour croître, et M. de Custine plaira certes aux esprits supérieurs. Beaucoup des écrivains de ce temps seraient capables d'atteindre aux fautes de ce livre, tandis que peu d'entre eux en rencontreraient les beautés, qui sont éclatantes. Çà et là, vous y trouverez des pages pleines et sapides où brillent des réflexions dignes des *Maximes* de La Rochefoucault, et des aperçus ingénieux qui vous ouvrent les profondeurs du monde. Ce sont des descriptions que ne désavouerait pas un artiste exigeant, et parmi lesquelles la plus achevée est celle de Pont-d'Ouilly, paysage où commence la scène. Les hommes d'étude y apercevront souvent un livre à faire, contenu dans quelques mots incisifs, ciselés, colorés comme ces jolies graines que la nature jette prodigalement dans les campagnes. Certains passages forceront les penseurs, les âmes solitaires, les gens désabusés ou ceux qui s'abusent encore, à poser le livre et à s'abîmer dans la rêverie que l'auteur provoque. L'inégalité du style et son amertume ne peuvent déplaire qu'aux personnes qui veulent ces peintures léchées, glacées, correctes, dont l'artiste a horreur. En ce genre, un seul homme est resté grandiose. Racine sera toujours désespérant. Il est complet. Le mélange de fautes et de beautés qui donne à l'œuvre de M. de Custine une physionomie pittoresque accuse en lui des destinées littéraires très-élevées, s'il les veut accepter. Il lui suffirait de rester du côté profond et mocqueur de son livre, d'étudier les pages où son style est constamment élégant et fleuri, enfin de suivre les eaux vives de son talent, d'obéir au cœur droit, à l'esprit d'observation qui lui a dicté les pages savoureuses où s'arrêteront les penseurs, pages assez nombreuses pour donner à ce livre une incontestable supériorité.

Byron, qui, d'après son aveu, suçait les livres comme une abeille suce les fleurs, se serait repu de celui-là. L'auteur de *Caïn* ne se serait-il pas assimilé cette réflexion échappée à une fille laide qui s'aperçoit qu'elle aime et qui se regarde au miroir : «Comment le monde ose-t-il faire des lois quand le Créateur ne suit pas les siennes?»

Quelquefois, une phrase comme celle-ci éclaire toute une classe de la société, vous en révèle le ridicule ou l'esprit : «Quand les gens chargés d'endoctriner les autres manquent de supériorité, ils triomphent dans les chagrins, parce qu'ils sont toujours disposés à se faire honneur de la docilité que le malheur inspire.»

Qui ne tressaillerait à cette belle maxime : «Les âmes nobles ont besoin de vénérer.»

Un politique n'admirerait-il pas un livre semé de réflexions semblables à celle-ci : «Qui n'a pas su céder ne saura jamais vouloir.»

Quelle femme ne remerciera M. de Custine d'avoir écrit ces délicieuses lignes : «Des âmes qui ne sauraient être devinées ne peuvent inspirer ni éprouver de sympathies. — Il ne faut à l'amour qu'une grande puissance d'attention; aussi, pour lui, la célébrité équivaut-elle à la beauté, qui n'est que le plus vulgaire des mobiles du sentiment. On n'est jamais bien sûr de ne pas pouvoir aimer une personne qu'on examinera attentivement par quelque motif que ce soit. Ce regard scrutateur est le coup qui fait jaillir l'étincelle du caillou. — Toute affection vive et pure vient du dedans. Les traits du visage n'y font rien quand une fois les sentiments sont devinés, car c'est l'âme qui enveloppe le corps.»

Une tactique de Fréron, qui se connaissait aussi bien à l'attaque qu'à la défense, consistait à citer les sept ou huit bons passages d'un livre qu'il voulait louer, puis il taisait les mauvais, et agissait en sens inverse quand il attaquait. Il en est encore ainsi de nos jours : aussi, pour donner du prix à ces extraits, est-il besoin d'ajouter qu'il a suffi de feuilleter sept ou huit pages pour les trouver et que l'œuvre de M. de Custine est souvent à cette hauteur. Elle est, d'ailleurs, aussitôt qu'il s'agit de sentiments nobles, pleine de ces remarques fines qui semblent parfois venir plutôt d'un cœur passionné que d'un esprit métaphysique habitué par la réflexion à tout deviner.

[1835 *.]

TRIBOULET, JOURNALISTE*.

Brr... Brr... Marotte ! Grelots ! Carymary ! Carymara ! De vrai, c'est Triboulet que voilà. Il y a moult long-temps de mon partement et guère de mon revenir. Joyeuseté est toujours ma vie, et suis gai autant que feu mon maître François I[er], de parpaillote mémoire. Mais m'est advis folichonneries n'être plus en cour. Depuis maître Triboulet, petit fou à grande paie, de tous genres de folies, il a été fait essai, et entre tous le fol rire est toujours resté le meilleur.

Or donc, rions.

Séjour de cour, point n'en veux. Ai merci du métier, trop perfectionné aujourd'hui pour être aisé. C'est à qui y fera ma charge : fous sérieux, fous belliqueux, fous ambitieux, fous furieux, fous doctrinaires, cent diables me sautent au corps si tant en ferais. Quand est du choix de ma condition, c'est celle de fou ou la gente *Caricature* que j'ai voulu besoigner, à la condition moult honorifique d'y voir ma joyeuse pourctraiture.

Déjà d'aucuns se gausser pour ma haute vergogne de faire imprimer mes sottises, ayant, disent-ils, bien petit cervelet. C'est suffi ; mais tout beau, et oyez un petit. Tout fou que suis et que toujours serai, j'observe. Ainsi, point ne vous crierai cy, comme au temps du sire gentilhomme : «Touquedillons, humez le piot pour aveindre eau bénite de cave, et fort réjouissez-vous la panse.» Mais vous dirai gentilment : «Voyez les joyeusetés qui se promènent sous votre nez, et en riez.»

Contre l'us, et à mon désarroi, vous vois tous bâiller à grand renfort de coups de mâchoire. Par saint Gogueli, ceci est maugréer : j'ai bon avisement de vous aider au contraire, Carymary, Carymara. D'abord, ai bon vouloir. En ce, ne vais point déviser haut et large sur vos disputes et intérêts, car rien n'y entends ; mais n'aurai d'autre labeur que de vous donner en mon *CARILLON* tout le grotesque digne du rire dans le cours de huit jours écoulés. Point n'est besoin de circumbilivaginer autour du fait en manière de croque-mouche ; à chacun son vrai pour nous en rire. Haro ! haro ! Oh ! de par monseigneur

Satanas, ferait beau voir maître fol chercher le sens logical, ou geindre et pleuroter. Grelots! grelots! Rire, rire, et de la bonne façon. Tout pour Triboulet est chair à ridiculet : le haut trésorier et la justice abbatiale, ceux portant braquemart et rapière, gens de grimoire et de moinerie, ribauds et gentils damoisaux, haut assis, haut perchés, tous vrais parpaillots et GRANDS SAUTEURS. Toute cette harpaille doit être marottée de la bonne façon, comme boule à travers quilles, par petites joyeusetés, joyeuses mocqueries, mocqueuses aventures, aventureuses souvenances, pourtraiturant, les faits, dits et gestes de tout drôlard, petit ou grand. Ai fiance qu'ainsi gros nous rirons. Aussi, vais-je en quête pour le CARILLON de jeudi. Au revoir.

TRIBOULET.

[*La Caricature*, 23 décembre 1830.]

NOTES

ET ÉCLAIRCISSEMENTS

NOTES
ET ÉCLAIRCISSEMENTS[1].

Page 1. *ŒUVRES DIVERSES.* — Un certain nombre des *Œuvres diverses* que nous publions ici, particulièrement les plus anciennes, sont anonymes ou pseudonymes et, par surcroît, faites en collaboration. L'attribution de la totalité ou d'une part de ces ouvrages à Balzac est toujours délicate, souvent difficile, parfois impossible. Nous avons dû, dans la plupart des cas, nous en rapporter aux attributions faites par les bibliographes (Quérard, Barbier) ou par nos prédécesseurs, dont quelques-uns, comme la veuve de Balzac, ses amis (A. Dutacq, Laurent-Jan), ses contemporains (Paul Lacroix, Champfleury, Rabou), ses commentateurs immédiats (le vicomte de Lovenjoul) ou ses premiers éditeurs posthumes (M. Lévy et C. Lévy, par exemple), avaient pu recueillir des renseignements, et des traditions orales, qui nous font aujourd'hui défaut. Lorsque ces témoignages nous ont semblé peu concluants, nous en avons avisé le lecteur dans ces *Notes et éclaircissements.* Nous avons adopté pour les *Œuvres diverses* les règles d'orthographe que Balzac avait adoptées lors de la dernière revision de sa *Comédie humaine.*

L'ordre suivi est l'ordre chronologique.

Page 1. *VISITES*[2]. Parut pour la première fois dans *la Mode* où il était divisé en 2 articles : I. *Un pensionnat de jeunes filles* (2 avril 1830); II. *L'atelier d'un peintre* (16 avril 1830). Ces articles étaient signés : «Le comte Alex... de ...», l'un des pseudonymes de Balzac, souvent utilisé par lui, avec des variantes, dans *la Caricature* (voir plus loin, p. 724 et 725). A la suite des articles de *la Mode,* on lisait cette note de Balzac : «L'auteur se propose d'envisager, dans une série d'articles, la situation des femmes aux époques les plus intéressantes de leur vie. Il a dû commencer par l'enfance.» Ce propos ne fut pas réalisé, du moins dans *la Mode.*

Page 4. *La prière de* la Muette. — *La Muette de Portici,* le célèbre opéra d'Auber, représenté pour la première fois le 29 février 1828.

[1] Plusieurs notes sont dues à la gracieuse collaboration : de Madame Hélène d'Alsò; du Dr P. Dorveaux, bibliothécaire en chef de la Faculté de Pharmacie de Paris; de M. Bernard Guyon, agrégé des lettres, professeur à l'École des Hautes-Études de Gand.

[2] *Histoire des Œuvres* (3e éd.), p. 239.

Page 4. *L'entrée du parc.* — Le parc Monceau était la propriété privée du duc d'Orléans, le futur roi Louis-Philippe.

Page 7. *Madame d'Apponi.* — La comtesse Appony, née Nogarola, femme de l'ambassadeur d'Autriche à Paris, dont les réceptions et principalement les déjeuners-dansants faisaient sensation.

Page 9. *VOYAGE POUR L'ÉTERNITÉ*[1] ... *Album funéraire, par Grandville.* — Grandville, fameux caricaturiste contemporain de Balzac, dont il illustra quelques articles parus dans les *Scènes de la vie privée et publique des animaux* (Paris, Hetzel, 1841-1842, 2 vol. in-8°).

Page 10. *Nodier dans* le Roi de Bohême. — Balzac a souvent fait de la réclame aux ouvrages de son ami Charles Nodier, auquel il dédia[2] (t. IX, p. 249), en 1842, *Un ménage de garçon* (*La Rabouilleuse*). A maintes reprises Balzac a cité, avec éloge, *L'Histoire du Roi de Bohême et de ses sept châteaux,* parue le 15 février 1830 (II, 51; XVIII, 360; XXVII, 61).

Page 10. *Laid comme un osage.* — Allusion à ces six sauvages américains à la peau rouge, nommés Osages, débarqués au Havre, le 27 juillet 1827 et qui avaient vivement excité la curiosité publique.

Page 11. *L'ÉPICIER*[3]. — Balzac s'est complu au portrait de l'épicier. Après nous l'avoir tracé, une première fois, dans *la Silhouette* du 22 avril 1830, il le reprit et le perfectionna en 1839 pour le publier dans *Les Français peints par eux-mêmes* (Paris, Curmer, 1840-1842, 8 vol. in-8°) au tome I (Paris), p. 1-8, et le republier, en 1847, à la suite de *La Femme de soixante ans* (Madame de la Chanterie); Paris, Roux et Cassanet, 3 vol. in-8°. On trouvera le texte de 1830 à la page 11 et celui de 1839 à la page 14.

Page 13. *Fumade.* — Ces rouleaux rouges de Fumade, ainsi nommés du nom de leur inventeur, étaient une sorte de briquet phosphorique (XII, 117; XXXII, 172).

Page 13. *La roquille d'eau-de-vie.* — Environ un décilitre.

Page 14. I, care ! — Ce qui en latin veut dire : «Va, cher !».

Page 14. *L'ÉPICIER.* — Voir la note de la page 11.

Page 15. *Le succès du* Postillon de Longjumeau. — Opéra-comique d'Adolphe Adam, représenté pour la première fois au théâtre Feydeau, en octobre 1836 (XXI, 414).

Page 16. *Se porter en foule au tableau de* Jane Grey. — Il s'agit du fameux tableau : *L'exécution de Jane Grey,* par Paul Delaroche, exposé au Salon de 1834.

Page 17. *Le* cent-sept-ans. — Liqueur composée d'alcoolat de citron, d'eau de roses, d'alcool, de sucre et d'eau. Son nom lui venait sans doute de la longévité que devaient atteindre ceux qui en faisaient usage. Cette liqueur est oubliée depuis longtemps (XXIII, 64).

[1] *Histoire des Œuvres* (3° éd.), p. 246.
[2] La tomaison indiquée est celle de notre édition.
[3] *Histoire des Œuvres* (3° éd.), p. 239 et 240.

Page 17. *En biset.* — C'est-à-dire en garde national sans uniforme.

Page 19. *Elle n'est pas encore remise du choléra.* — Il s'agit du terrible choléra qui, venu des Indes, sévit à Paris en 1832.

Page 21. Je suis comme le lièvre. — Balzac a très souvent mis dans la bouche de ses personnages des proverbes estropiés. Il les notait sur un carnet, et les attribuait ensuite à des bourgeois, des concierges, des rapins. Cf. les plaisanteries des jeunes peintres dans *Un début dans la vie* (II, 346 et suiv.).

Page 21. *PORTRAIT DE P. L. JACOB*[1]. — Paul Lacroix (1806 † 1884), dit le bibliophile Jacob, bibliothécaire à l'Arsenal, polygraphe et vulgarisateur, fut peu après, à propos de la publication de son roman *Les Deux fous*, l'objet d'un article fort désobligeant de Balzac, dans le n° 10 (5 mai 1830) du *Feuilleton des journaux politiques*. Cet article brouilla pour toujours les deux amis (XXXVIII, 429 et 489).

Page 22. *Taillevant.* — Fameux cuisinier du roi Charles VI, Guillaume Tirel, dit Taillevent (1326 † 1395) dont les recettes ou *Viandier* ont été publiées par Georges Vicaire (Paris, Techener, 1892, in-8).

Page 23. *Duponchel.* — Charles-Edmond Duponchel (1795†1868), architecte et décorateur, qui dirigea l'Opéra de 1837 à 1843 et de 1847 à 1849.

Page 23. Carporama. — Par analogie avec le *Diorama* (installé en 1822, à Paris, rue Sanson), et les nombreux établissements du même genre créés sous Napoléon Ier, Louis XVIII et Charles X : Panorama, diorama, pyrorama, diaphanorama, cosmorama, géorama, émoporama, néorama, etc. Cf. les plaisanteries en *rama* dans *Le Père Goriot* (VI, 272) et les Cosmoramas vantés dans *Illusions perdues* (XII, 128).

Page 23. *Curtius.* — Le cabinet de figures de cire de Saint-Jorre, successeur de Curtius était situé boulevard du Temple; sa porte était ornée de deux lampions, l'entrée coûtait 6 sous. (VII, 12).

Page 23. *LE CHARLATAN*[2]. — *Le Charlatan* devait être le premier article d'une série portant comme titre *Galerie physiologique*. La suite annoncée pour le prochain numéro n'a jamais paru.

Page 26. *Les trois oribus.* — Ce sont les trois chandelles de résine, nommées oribus, indiquées à la page 24.

Page 28. (La suite au prochain numéro.) — Cette suite ne parut jamais.

Page 28. *L'OISIF ET LE TRAVAILLEUR*[3]. — Il se pourrait que bien des traits de cette scène de la vie d'un dandy aient été empruntées par Balzac à sa propre existence, lorsqu'en 1830 il habitait 1, rue Cassini, s'essayant à la vie fashionable, ayant groom, cheval anglais et tilbury.

Page 28. Revue de Paris. — Tout nouvellement créée (1829), revue élégante à laquelle Balzac donna de nombreux ouvrages, notamment *Le Père Goriot,* qui y parut

[1] *Histoire des Œuvres* (3e éd.), p. 246.
[2] *Ibid.*, p. 241.
[3] *Ibid.*, p. 239.

du 14 décembre 1834 au 4 février 1835. Sur La *Revue de Paris en 1829*, cf. *Revue de Paris* du 15 novembre 1929, p. 444-453.

Page 29. *Dans un tricycle.* — C'est-à-dire dans un de ces omnibus dont la création remontait à 1828. Les différentes entreprises d'omnibus se nommaient : Omnibus, Dames blanches, Dames françaises, Tricycles, Favorites, etc. Chacun avait son parcours. Le «Service public des Tricycles» allait, pour 0 fr. 25, de la Porte Saint-Denis à la Barrière de Sèvres.

Page 30. *Staub.* — Tailleur, 92, rue de Richelieu «le tailleur le plus célèbre de cette époque», nous dit Balzac dans *Illusions perdues* (XII, 38).

Page 30. *MADAME TOUTENDIEU* [1]. — La chapelle des Missions Étrangères où Doctrovée-Balbine Toutendieu exerçait si dignement son ministère était rue du Bac (n° 128 actuel), toute voisine du logis de la marquise de Castries, grande amie de Balzac. Qui sait si le romancier, en accompagnant sa marquise à l'office, n'eut tout loisir d'étudier à son aise l'exemplaire Madame Toutendieu.

Page 31. *Le* La Bruyère des Domestiques, *par madame de Genlis.* — Ce fut précisément Balzac, imprimeur, 17, rue des Marais-Saint-Germain (17, rue Visconti), qui imprima cet ouvrage, en 1828, pour l'éditeur Thiercelin.

Page 31. Musa, mihi causas memora. — Douzième vers du premier livre de *l'Énéide*, où Virgile invoque la Muse avant de raconter les tribulations d'Énée et la guerre de Troie.

Page 32. *M. André.* — M. André figure au *Bottin* sous la rubrique : «Vétérinaires (Établissements pour les animaux)... consultations tous les jours de 8 heures à midi, il prend les chiens en pension et vaccine les jeunes chiens pour les garantir de la maladie, rue Fontaine-au-Roi, 21.»

Page 32. *MŒURS AQUATIQUES* [2]. — Cet article est le commentaire d'un dessin de Grandville paru dans *la Silhouette* du 20 mai 1830 et intitulé : *Mœurs aquatiques. Un rapt.* La gravure représente, sur les bords d'un cours d'eau, devant une touffe de roseaux, un rat tentant d'enlever une grenouille.

Page 33. M. J..., M. Mangin, ... M. G... Saint-Hil..., M. B... y, ... M. B. C. — Il s'agit ici de : M. Jay (1770 † 1854) directeur de *la Minerve*, violent détracteur des romantiques (XII, 136); de M. Mangin, préfet de police; du célèbre savant Étienne Geoffroy-Saint-Hilaire, l'émule de Cuvier (VI, 219); de J.-N. Bouilly, l'auteur des *Contes à ma fille;* de Benjamin Constant, écrivain politique, l'auteur d'*Adolphe* (XII, 94).

Page 33. *Dona Maria dans l'île de Terceire.* — L'île de Terceira, l'une des Açores, où était réfugié le gouvernement de Dona Maria II, auquel son père Don Pedro, empereur du Brésil, avait abandonné ses droits au trône de Portugal, droits contestés par le prétendant, Don Miguel, qui la détrôna.

Page 33. *La* Méthode Jacotot. — Jean-Joseph Jacotot (1770 † 1840), inventeur d'une méthode pédagogique fondée sur l'égalité des intelligences et la possibilité de

[1] *Histoire des Œuvres* (3° éd.), p. 239.
[2] *Ibid.*, p. 246.

tout apprendre et de tout enseigner à force de mémoire, de volonté et d'attention. Sur cette méthode, cf. E. Boutmy dans *la Mode* du 2 janvier 1830 (t. II, p. 6-8).

Page 33. *Des mots à la mode*[1]. — Balzac s'est toujours intéressé aux questions de langage et d'orthographe (cf. la locution *cen dessus dessous*, XXIII, 236, XXXII, 174). Cet article sur les mots à la mode est une précieuse contribution à l'histoire des mots entrés dans la langue en 1830.

Page 34. *Blain,... Victorine,... Thomas-Baptiste,...* tigres. — Blain, tailleur 3, rue d'Amboise. — Victorine Pierrard, la fameuse couturière, souvent citée par Balzac (I, 63; XI, 75, etc.), tenait magasin 1, rue du Hasard (actuellement rue Thérèse); Thomas-Baptiste était un carrossier réputé de l'avenue des Champs-Élysées; quant aux tigres, c'était comme l'on sait des petits laquais, des grooms, dont la valeur était en raison inverse de la taille. Balzac eut, au temps de sa splendeur, un groom, surnommé Grain de mil.

Page 34. *Le singe.* — Dans la fable de La Fontaine intitulée *Le Singe et le Dauphin* (livre IV, fable VII).

Page 35. Abracadabra. — Mot auquel on attribuait anciennement des vertus magiques, et qui, disait-on, guérissait la fièvre, lorsqu'on le portait au cou, écrit dans une certaine forme (*Dictionnaire de l'Académie française*, 8e édition).

Page 35. *Madame Devrient.* — Blonde cantatrice du Théâtre allemand, à la voix étendue, vibrante et pleine de douceur, Madame Schrœder-Devrient venait de faire à Paris un début triomphant le 6 mai 1830.

Page 35. *Vous, homme du* Marais. — Pendant dix années (1814-1824) Balzac habita le Marais. Cf. *Balzac au Marais*, par M. Bouteron (*Revue des Deux Mondes*, 15 juillet 1936).

Page 35. La Confession. — Ouvrage de Jules Janin, dont Balzac avait rendu compte dans le *Feuilleton des journaux politiques* du 14 avril 1830 (XXXVIII, 210, 410-413).

Page 36. *Le fameux* Vieillard stupide — Fragment d'un vers fameux de Victor Hugo dans *Hernani* (Acte III, scène VII). Lors de la première représentation au Théâtre Français (25 février 1830), ces mots, mal prononcés par l'acteur Firmin, avaient été frénétiquement applaudis par les romantiques, sous cette forme : «Vieil as de pique ! il l'aime !», considérée comme une admirable hardiesse. Cf. les articles de Balzac sur *Hernani* dans le *Feuilleton des journaux politiques* des 24 mars et 7 avril 1830 (XXXVIII, 379-387).

Page 36. *Frilay, Bouquet.* — La cour d'assises de Rouen avait, le 15 mai 1830, condamné aux travaux forcés à perpétuité l'abbé Louis Frilay, desservant de la paroisse de Saint-Aubin-sur-Scie et Sauqueville, coupable d'avoir blessé de coups de pistolet le percepteur Saussier, mari de sa maîtresse. — Quant à Charles Bouquet la cour d'assises de Paris l'avait jugé le 17 mai 1830, pour tentative d'empoisonnement sur sa femme, mais, devant les rétractations de la victime, déclara Bouquet non coupable, tout en le retenant en prison sous la prévention d'une affaire d'usure habituelle.

[1] *Histoire des Œuvres* (3e éd.), p. 246.

Page 36. Scènes de la Vie privée. — Que Balzac venait de publier en avril 1830, en 2 vol. in-8°, chez Mame et Delaunay-Vallée.

Page 37. *L'école des* lakistes. — École de poètes anglais du début du XIX[e] siècle, dont les plus connus furent Coleridge et Wordsworth qui ont chanté les rives romantiques des lacs de Cumberland du Westmoreland.

Page 38. *DE LA MODE EN LITTÉRATURE*[1]. *A Madame la comtesse d'O.....t.* — Il s'agit sans doute de la comtesse d'Outremont que les Balzac avaient connue à Tours et avec laquelle ils entretenaient des relations d'amitié[2].

Page 38. *Herbault... Delisle.* — Madame Herbault, marchande de nouveautés trés réputée, tenait boutique, rue Neuve-Saint-Augustin, 8. (XII, 75). — Delisle tenait, 13, rue de Grammont, une boutique non moins achalandée, où les élégantes se fournissaient de châles, mousselines, batiste, dentelles, etc.

Page 39. *Schabababam.* — Schahabaham est le nom du pacha dans la fameuse pièce de Scribe *L'Ours et le Pacha.* (XV, 219; XVI, 439).

Page 39. *Sanson et sa terrible machine.* — Sanson, le fameux bourreau, l'exécuteur de Louis XVI, dont Balzac publia les *Mémoires* en collaboration avec Marco Saint-Hilaire (XXXVIII, 217, 472, 493).

Page 40. *Demoustier.* — Charles-Albert Demoustier (1660 † 1801), poète et auteur dramatique, auteur des célèbres *Lettres à Emilie sur la Mythologie.*

Page 40. Ourika. — Roman de la duchesse de Duras, paru en 1824. (XII, 31).

Page 41. *Léontine Fay.* — Célèbre artiste que Balzac appelle «la petite Fay», dans *Illusions perdues* (XII, 343). Née en 1811, elle mourut en 1876. Elle avait débuté à cinq ans au théâtre de Francfort ; Liszt, le fameux pianiste, ne débuta qu'à neuf ans.

Page 42. *M. D...* — Peut-être Étienne Delécluze, artiste et écrivain, dont les réunions étaient fréquentées par de nombreux romantiques, dont Stendhal et Mérimée.

Page 42. *Mademoiselle E... M...* — Serait-ce la poétesse Élisa Mercœur.

Page 42. *Joseph Delorme.* — Pseudonyme sous lequel, en 1829, Sainte-Beuve avait publié un recueil de poésies sous le titre de *Vie, poésies et pensées de Joseph Delorme.*

Page 43. *NOUVELLE THÉORIE DU DÉJEUNER*[3]. — Les questions de gastronomie ont souvent retenu l'attention de Balzac. Cf. plus loin p. 62 : *Physiologie gastronomique*, et p. 671 : *Brillat-Savarin.*

Page 44. *M. Lafon.* — Pierre Lafon (1773 † 1846), acteur au Théâtre-Français, émule de Talma (XX, 93).

[1] *Histoire des Œuvres* (3[e] éd.), p. 246.
[2] Cf. H. de Balzac, *Letters to his family*, ed. by W. S. Hastings (Princeton Press, 1934 in-8°, p. 74).
[3] *Histoire des Œuvres* (3[e] éd.), p. 246.

Page 44. *L'Inscription du pont de Beaune.* — Cette inscription se trouve dans l'*Histoire de Beaune* par Rossignol (1854, in-8°) à la page 444 : «COM. BVRG, ÆDIF. AN. M. DCC. LXXVIII».

Page 46. *Un traité complet sur cette matière importante.* — *Traité de la vie élégante* : voir plus loin, p. 152.

Page 46. *Les* mufflings. — Ou plus exactement : *muffins*, gâteau à thé d'origine anglaise, en usage dès le XVIII° siècle. La *muffin*, petit gâteau léger, plat, rond et spongieux, est encore actuellement en usage. Elle se consomme beurrée et grillée au petit déjeuner du matin et au thé de cinq heures.

Page 47. *PHYSIOLOGIE DE LA TOILETTE* [1]. — Balzac avait des prétentions au dandysme et cet article n'est pas le seul qu'il ait consacré à ce sujet : *Étude de mœurs par les gants* (XXXVIII, 207); *Traité de la vie élégante* (XXXIX, 152).

Page 48. Quos æquus amavit Jupiter. — Et dont voici la citation exacte :

> ... Pauci, quos æquus amavit
> Juppiter, aut ardens evexit ad æthera virtus
> Dis geniti potuere. (*Énéide*, VI, 129-131).

Page 49. *Un baron de l'Empesé.* — Le titre de l'ouvrage du baron de l'Empesé est le suivant : «*L'Art de mettre sa cravate* de mille et une manières, enseigné par principes, précédé de l'histoire de la cravate depuis son origine jusqu'à ce jour, de considérations sur l'usage des cols, de la cravate et des foulards et suivi d'une liste, par ordre alphabétique, des marchands de cravates, de foulards, de cols, etc., par le baron Émile de l'Empesé, membre de la plupart des sociétés les plus à la mode de la capitale...» Ce petit volume in-12 a été tiré au moins à onze éditions, dont les cinq premières, parues en 1827, furent imprimées par Balzac, imprimeur, 17, rue des Marais-Saint-Germain (17, rue Visconti). On remarque l'intercalation dans ce petit volume du passage consacré à la cravate dans la *Physiologie de la toilette* de Balzac, après suppression des lignes ironiques consacrées au baron de l'Empesé. L'auteur de *l'Art de mettre sa cravate* est vraisemblablement un ami de Balzac, Marco Saint-Hilaire [2].

Page 49. *M. le prince de R...* — Ou plus exactement, Louis-François-Auguste de Rohan-Chabot (1788 † 1833), dit le cardinal de Rohan, pair de France, chambellan de Napoléon, colonel de cavalerie sous la Restauration, il devint veuf en 1815, entra dans les ordres et mourut à 45 ans archevêque de Besançon. Il était fort plaisanté sur sa coquetterie.

Page 53. *LE BOIS DE BOULOGNE ET LE LUXEMBOURG* [3]. — Cet article consacré à la jeunesse française peut être rapproché du passage consacré aux jeunes gens de Paris dans *La Fille aux yeux d'or* (XIII, 344-350).

Page 53. *La lettre de madame de Sévigné.* — Lettre du 15 décembre 1670 (éd. Monmerqué, II, 25) annonçant à Coulanges «la chose la plus étonnante» le projet de mariage de la Grande Mademoiselle avec Lauzun, projet qui d'ailleurs se heurta à l'opposition formelle de Louis XIV, mais le mariage fut, croit-on, célébré secrètement, vers 1680.

[1] *Histoire des Œuvres* (3° éd.), p. 238.
[2] *Renseignements* fournis par notre ami Maurice Serval, balzacien.
[3] *Histoire des Œuvres* (3° éd.), p. 239.

Page 54. *Very... Flicoteaux.* — Le café Véry, au Palais Royal, l'un des plus réputés de Paris (XII, 17). — En revanche, le restaurant Flicoteaux, place de la Sorbonne, n'avait rien de remarquable, sinon la modicité de ses prix (VI, 433).

Page 55. *Grammont.* — Ou plus exactement : Gramont. Il s'agit de Philibert, chevalier, puis comte de Gramont (1621 † 1707). Les spirituels mémoires connus sous le nom de *Mémoires du comte de Gramont* (auquels Balzac fait allusion) sont l'œuvre de son beau-frère, le comte Hamilton.

Page 55. *Selon le mot d'un grand roi.* — Du roi François Ier au Camp du Drap d'or, en juin 1520, lors de son entrevue avec Henri VIII, roi d'Angleterre, entrevue où les seigneurs français rivalisèrent de faste.

Page 56. *ÉTUDES DE PHILOSOPHIE MORALE SUR LES HABITANTS DU JARDIN DES PLANTES*[1]. — A plusieurs reprises, Balzac a portraituré les animaux... en fonction de l'homme, notamment dans le recueil collectif (cité plus haut, p. 9) : *Scènes de la vie privée et publique des animaux.*

Page 57. *Chacun sait.* — Chacun savait, en 1827, l'arrivée au Jardin des plantes de la fameuse girafe envoyée par Méhémet-Ali au roi Charles X. Sur tout le parcours de son voyage, la girafe avait été accompagnée par un savant du Muséum, Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire, qui, aux étapes, envoyait au roi des bulletins de santé. Pendant nombre d'années, les coiffures à la girafe, avec petites coques de cheveux, firent fureur.

Page 58. *DE LA VIE DE CHATEAU*[2]. — On retrouvera les plaisirs campagnards non moins ironiquement décrits dans la *Nosographie de la villa* (*Petites Misères de la Vie conjugale*, XXXIII, 69).

Page 59. *M. E. Jouy.* — Victor-Joseph-Étienne, dit Jouy (1764 † 1846), de l'Académie Française, auteur d'essais sur Paris et la province [*L'Hermite de la Chaussée d'Antin*, 5 vol.; *L'Hermite en province*, 14 vol.] (XII, 136).

Page 59. *Goldsmith.* — Écrivain anglais, célèbre auteur du *Vicaire de Wakefield* (1786).

Page 60. *Pasta, Perlet, Catalani.* — La Catalani et Judith Pasta étaient deux fameuses cantatrices du Théâtre Italien (II, 48, 211; XII, 147, 341) et Perlet, un acteur comique en vogue (XXVII, 344).

Pages 60-61. Maurice,... *M. Dupin vivait à Chenonceaux.* — Il s'agit ici de Maurice de Saxe (1696 † 1750), maréchal de France auquel Louis XV, après Fontenoy, avait donné le château de Chambord, avec 40.000 livres de revenu. — Quant à M. Dupin, c'était le fermier général Claude Dupin (1700 † 1769) dont la femme Mlle Fontaine, fille naturelle du financier Samuel Bernard, mourut à Chenonceaux, en 1800.

Page 62. *PHYSIOLOGIE GASTRONOMIQUE*[3]. — Balzac nous annonce dans cet article son projet d'étudier successivement : le glouton, le mangeur, le gourmand, le friand, le gastronome, l'ivrogne, le buveur, le sommelier, le dégustateur, le gourmet; mais les deux seules études qu'il nous ait données sont : le mangeur et le glouton.

(1) *Histoire des Œuvres* (3e éd.), p. 240.
(2) *Ibid.*, p. 241.
(3) *Ibid.*, p. 238.

Page 65. *Lettres sur Paris*[1]. Ces lettres, qui forment un véritable reportage politique de six mois du règne de Louis-Philippe à son début, parurent dans *le Voleur* du 26 septembre 1830 au 29 mars 1831. Elles sont signées du pseudonyme : Le Voleur.

Pages 65-140. I. *A. M. F...., à Tours.* — XIX. *A. M. L......, à Cambray.* — Toutes ces lettres, sauf la XVIe, ont des destinataires supposés.

Page 65. *En revenant à Paris.* — Balzac était en voyage lors des journées de juillet, vagabondant en Touraine et, le long de l'Indre et de la Loire, en compagnie de Mme de Berny.

Page 65. *D'Arcole immortel.* — Jeune garçon qui, le mercredi 28 juillet 1830, second jour de l'insurrection, s'élança, sur le pont suspendu Notre-Dame, seul, un drapeau à la main (comme Bonaparte au pont d'Arcole), pour entraîner ses compagnons à l'assaut de l'Hôtel de Ville. En souvenir de cet acte de bravoure, le pont Notre-Dame porta désormais le nom de pont d'Arcole.

Page 66. *La* garde nationale. — Cette puissance de la garde nationale fut, dans la suite, fort peu appréciée de Balzac. Faute d'avoir monté ses gardes en temps voulu, le chasseur Balzac, de la 1re compagnie du 2e bataillon de la 12e légion de la Garde Nationale, fut incarcéré à l'Hôtel des Haricots, pendant 7 jours, en 1836.

Page 67. *Le Système du Globe...* Le National. — *Le Globe,* organe des Saint-Simoniens; *le National,* le journal de Thiers et d'Armand Carrel.

Page 69. *L'acte d'accusation.* — L'acte d'accusation des ministres de Charles X qui avaient collaboré sous la présidence du Prince de Polignac à la rédaction des fameuses Ordonnances du 25 juillet 1830 portant dissolution de la Chambre des députés, changement du mode d'élections et abolition de la liberté de la presse.

Page 73. *Woolvick.* — Ou plus exactement Woolwich, nom de l'arsenal d'Angleterre.

Page 73. *L'Union.* — C'est-à-dire les Etats-Unis d'Amérique, colonie anglaise, se révoltant contre la métropole.

Page 74. *M. de Bourmont.* — L'organisateur de la conquête d'Alger, qui, disgracié par la Révolution de juillet, rentrait en France, emportant avec lui le cœur embaumé d'un de ses fils, Amédée, blessé mortellement pendant la campagne, au combat du 24 juin 1830.

Page 75. *Une bataille de Culloden.* — Bataille livrée et perdue, en Écosse, dans le comté d'Inverness, le 16 avril 1746, par le dernier Stuart, Charles-Édouard, cherchant à reconquérir le trône (XXXVIII, 437).

Page 78. *M. Martin.* — Directeur de ménagerie, cité par Balzac dans *Une passion dans le désert* (XXII, 387).

Page 78. *Ce* parliament-rump. — Parlement-croupion, nom donné par dérision, en Angleterre, au parlement de Cromwell.

[1] *Histoire des Œuvres* (3e éd.), p. 251.

Page 80. *M. O...* — Sans doute Ouvrard, le célèbre financier, souvent cité par Balzac (X, 275; XII, 372; XIV, 356; XVII, 32; XXXII, 160).

Page 82. Le mouvement — la résistance?...— Ces mots qui désignent les oscillations de la politique de Louis-Philippe, le juste-milieu, entre les idées conservatrices et les idées révolutionnaires, reviennent plus d'une fois dans les romans de Balzac (IV, 5; VIII, 165; X, 12; XX, 220).

Page 82. L'Élixir. — *L'Élixir de longue vie*, que Balzac publia dans la *Revue de Paris* du 24 octobre 1830 (XXX, 365).

Page 84. *Holy-Rood.* — En Écosse, où Charles X exilé se retira tout d'abord, après la Révolution de juillet.

Page 85. *Lulworth...* la Contemporaine. — Lulworth, en Écosse, à Holy-Rood. — La Contemporaine, surnom d'Elselina Vanayl de Yongh, dite Ida de Saint-Elme (1778 † 1845). Cette aventurière a laissé de nombreux mémoires, plus ou moins véridique (XIII, 7; XXXII, 18).

Page 86. *Un livre.* — Intitulé : *L'Hôtel-Dieu de Paris en juillet et en août 1830,* histoire de ce qui s'est passé dans cet hôpital pendant et après ces trois grandes journées, suivie de détails sur le nombre, la gravité des blessures et les circonstances qui les ont rendues fatales. Paris, C. Heideloff, 1830, in-8°, 368 p.

Page 89. *Mina.* — Don François Espoz y Mina (1781 † 1836), qui lutta successivement pour la liberté de l'Espagne contre Napoléon Ier puis contre Ferdinand VII (II, 363).

Page 90. *L'affaire de M. de Kergorlay.* — Le comte Florian de Kergorlay avait adressé à la Chambre des Pairs une lettre exposant les raisons de son refus de serment au roi Louis-Philippe (lettre publiée dans *la Quotidienne* des 25 et 27 septembre). A défaut de la Cour, la Chambre des Pairs condamna Kergorlay à six mois de prison et six francs d'amende.

Page 97. *Ropstochine.* — C'est-à-dire Rostopchine, le fameux gouverneur de Moscou qui incendia la ville plutôt que de la rendre à Napoléon.

Page 100. La Parisienne. — L'hymne de la Révolution de juillet (paroles de Casimir Delavigne, musique de Romagnesi) qui débutait ainsi :

Peuple français, peuple de braves,
La liberté rouvre ses bras

Page 101. *M. Beyle.* — C'est-à-dire Stendhal. Cf. plus loin, p. 715.

Page 103. *Gens de la petite Provence.* — Les flâneurs, les désœuvrés assis au soleil dans cette partie des Tuileries, adossée à la terrasse des Lions, exposée au midi, et, pour cette raison, dénommée *Petite Provence.*

Page 107. Una fides, unus dominus. — Citation empruntée à saint Paul (*Ephes.*, 4-5) et que Balzac employa en diverses occasions (XXXVIII, 6 et *Lettres à l'Étrangère*, II, 1, 21).

Page 108. *Le torysme anglais.* — C'est-à-dire le parti tory, le parti Conservateur.

Page 110. La Jacquerie. — Imprimée par Balzac imprimeur, en 1828.

Page 112. *Faire du bouillon avec des os.* — Il est question de ces soupes gélatineuses dans *La Peau de Chagrin* (XXVII, 4), et plus haut, p. 608.

Page 114. Physiologie du mariage. — Cet ouvrage de Balzac avait paru en décembre 1829 sans autre nom d'auteur que cette indication: «Par un jeune célibataire» (XXXII, 1).

Page 115. Fragoletta. — Roman de H. de Latouche, dont Balzac rendit compte dans le *Mercure du XIXe siècle* (XXXVIII, 203).

Page 117. Jemmapes *et* Valmy. — Batailles auxquelles Louis-Philippe, alors duc de Chartres, avait pris part dans l'armée républicaine et dont il aimait, un peu trop, à rappeler le souvenir. *La Caricature* railla souvent cette manie du vieux roi, notamment dans son numéro 43, du 25 juillet 1831 : on y voyait (planche n° 86), sur son perchoir, un perroquet tricolore, gris, bleu et rouge, à la ressemblance de Louis-Philippe, avec cette légende : «As-tu déjeuné Jacot? *Valmy.* — As-tu déjeuné ? *Jemmapes.* — Tu dis toujours la même chose. — *Valmy-Jemmapes, Valmy-Jemmapes, Valmy-Jemmapes, Valmy-Jemmapes.*»

Page 117. *Sa préfecture.* — Odilon Barrot était préfet de la Seine.

Page 117. *Lointier.* — Fameux restaurant situé rue de Richelieu, en face la rue de la Bourse (XV, 15).

Page 121. *L'élection de M. le duc de Nemours.* — Élection, non ratifiée par Louis-Philippe, de son fils, le duc de Nemours, au trône de Belgique.

Page 122. *Mademoiselle Delphine Gay.* — La future Madame Emile de Girardin, qui fit plusieurs lectures de ses poèmes à l'Abbaye-au-Bois, dans le salon de madame Récamier.

Page 122. La Peau de chagrin. — Ouvrage de Balzac, paru en août 1831 (XXVII, 1).

Page 123. Il bondo cani. — Tiré du *Calife de Bagdad*, opéra de Boieldieu.

Page 127. *Portant de grands nez.* — Cette caricature de Grandville se trouve au numéro de *la Caricature* du 10 février 1831; Balzac y fait encore allusion (p. 298) dans *Les Bacchanales de 1831.*

Page 129. *Sur deux cent vingt-et-une béquilles.* — Allusion aux deux cent vingt et un députés qui firent échec à Charles X, le 15 mars 1830, en répondant au discours du trône par l'affirmation de leur désaccord absolu avec la politique royale (VIII, 165; X, 393; XI, 22).

Page 130. La Caricature. — Le fameux journal satirique illustré.

Page 130. *H. B.....D À CAMBRAI.* — Samuel-Henry Berthoud, journaliste ami de Balzac, amorça à Cambrai, pour le romancier, une candidature à la députation qui n'eut pas de suite.

Page 131. entrus. — Plaisanterie sur les députés du centre surnommés les *Ventrus.*

Page 136. *Les verdets.* — C'était le surnom de partisans royalistes, qui, revêtus d'un costume vert, en souvenir des Suisses massacrés pour la défense de Louis XVI, avaient commis les pires excès, en 1815, dans le Midi de la France.

Page 144. *GAVARNI*[1]. — Le fameux dessinateur Gavarni était fort lié avec Balzac; il collabora à l'édition Furne de *LA COMÉDIE HUMAINE*, et fit de spirituelles illustrations au *Paris marié*, extrait des *Petites Misères de la Vie conjugale* (XXXIII, 209).

Page 144. *CHARLET... Henry Monnier.* — Parmi les artistes de son temps, Balzac manifesta toujours une admiration particulière pour Charlet (XIX, 85; XXIII, 29; XXVII, 56) et pour Henry Monnier (X, 338; XIV, 345; XVIII, 413; XXXIII, 52).

Pages 147-148. *LE MINISTRE*[2]... *le* globiste. — Les quatre interlocuteurs sont : le royaliste, le républicain, le doctrinaire et le Saint-Simonien du *Globe*.

Page 149. *UNE VUE DU GRAND MONDE*[3]... *Tiberge.* — L'abbé Tiberge de *Manon Lescaut.*

Page 150. *Berthezène... la Casauba.* — Le général Berthezène et la Kasbah d'Alger.

Page 150. *CROQUIS*[4]... *Castaing.* — Le docteur Castaing condamné à mort, en 1823, pour empoisonnement (XV, 227; XVI, 19; XIX, 102; XXI, 205).

Page 152. *TRAITÉ DE LA VIE ÉLÉGANTE*[5]. — Annoncé plus haut, p. 46.

Page 155. *M. Peel.* — Ministre anglais, au temps où Chateaubriand était ambassadeur de France à Londres.

Page 156. *E. de G...* — Émile de Girardin, le fameux journaliste, fondateur de *la Mode,* de *la Presse,* créateur du journal à bon marché.

Page 156. *Chodruc.* — Chodruc-Duclos, ancien «beau» de l'Empire qui, après avoir été le «lion» de Bordeaux et avoir connu mille aventures, finit misérablement, logé dans un hôtel du dernier ordre, à Paris, dans le quartier du Palais-Royal.

Page 158. *Le comte Ravez.* — Simon Ravez (1770 † 1849), avocat et homme politique, qui présida la Chambre pendant dix sessions consécutives.

Page 159. *Nos deux reines italiennes... les reines espagnoles.* — Catherine et Marie de Médicis, pour les premières; Anne d'Autriche et Marie-Thérèse, pour les secondes.

Page 160. *Ses cauris.* — Le cauris est un coquillage de l'espèce des porcelaines (XI, 221).

Page 160. *C.Q.E.A.D.* (*Voyez page 12*). — Ce qui est à démontrer; quant à cette page 12, c'est la page 12 du tome V de *la Mode*, qui correspond à nos pages 156 et 157 (ou plus exactement de la ligne 26 de la page 156 à la ligne 14 de la page 157).

Page 161. *Sterne.* — Le célèbre écrivain anglais Laurence Sterne, dont Balzac était imprégné (II, 51; VII, 146; XII, 11; XV, 334; XX, 269; XXV, 327; XXVII, 12; XXXII, 76; XXXIII, 116).

(1) *Histoire des Œuvres* (3ᵉ éd.), p. 246.
(2) *Ibid.*, p. 240.
(3) *Ibid.*, p. 240.
(4) *Ibid.*, p. 241 (*Un entr'acte*).
(5) *Ibid.*, p. 238.

Page 163. *L.-M.* — Lautour-Mézeray, dandy, homme de lettres, homme d'esprit devenu fonctionnaire sous Louis-Philippe et dont Balzac admirait les bons mots bouche-bée. Lautour-Mézeray avait fondé le *Journal des Enfants*, un grand succès.

Page 163. *Inondés de codes.* — Y compris le *Code des gens honnêtes*, par Balzac et Horace Raisson (XXXVIII, p. 452, note sur les *Codes* d'H. Raisson).

Page 166. *Sir William Crad...k.* — Lisez Craddock.

Page 169. Un de nos meilleurs amis. — Le romancier Eugène Sue, l'auteur des *Mystères de Paris*, qui fut un des plus fieffés dandies du règne de Louis-Philippe.

Page 169. *MONOGRAPHIE DE LA VERTU.* — Ouvrage projeté, mais qui ne fut jamais écrit.

Page 170. *M. Cuvier.* — L'admiration de Balzac pour Cuvier ne fut dépassée que par son admiration pour Geoffroy-Saint-Hilaire. Du moins jusqu'en 1837 Cuvier tient-il le premier rang dans les ouvrages du romancier (VII, 84; XXVII, 24-25; XXXI, 85, 90, 94)[1].

Page 171. *Madame T...* — Madame Amable Tastu, femme de lettres et poétesse, fort réputée au temps de Balzac.

Page 174. *Constantin.* — Célèbre peintre sur porcelaine.

Page 178. Oudet. — Le colonel Jacques-Joseph Oudet dont Balzac, d'après Nodier, nous a tracé le portrait dans *Autre Étude de femme* (VII, 400).

Page 179. *Les titus.* — C'est-à-dire : les coiffures à la Titus.

Page 180. *La* vestignomie. — La science des relations entre le vêtement et celui qui le porte, par analogie avec la science des relations entre la physionomie (Lavater) ou les bosses du crâne (Gall) et le caractère. Cf. les nombreuses citations relatives à Gall et Lavater (VI, 273, XXVII, 102); cf. également une note sur la cognomologie de Sterne (IX, 211).

Page 182. *Tabar.* — Restaurant à bon marché, 24, rue de Rohan (XII, 158).

Page 184. Franconi. — Adolphe Franconi, écuyer de cirque, dont les enfants Laurent et Ninette fondèrent le fameux Cirque Olympique (IV, 36).

Page 185. La suite de ce chapitre. — La suite de ce chapitre (c'est-à-dire les § II, III, IV, V, annoncés p. 181) ne vit pas plus le jour que les quatre parties et leurs chapitres annoncés p. 168 et 169.

Pages 185-187. *ZÉRO*[2]... *ALCOFRIBAS.* — Pour signer ce conte, Balzac, grand admirateur de Rabelais a utilisé son pseudonyme, ou plus exactement la moitié de son pseudonyme : Alcofribas. Au complet Alcofribas Nasier est l'anagramme de François Rabelais (XXXVII, 327). Autre imitation de Rabelais, voir plus loin (p. 679) : *Triboulet, journaliste.*

Page 187. *SOUVENIRS.* — Cité sous le titre de *Ressouvenirs* par le Vicomte de Lovenjoul[3]

[1] Cf. Hélène d'Alsò, *Balzac, Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire (1831-1848)*, dans *Revue d'histoire de la philosophie et d'histoire générale de la civilisation* du 15 octobre 1934.
[2] *Histoire des Œuvres* (3e éd.), p. 465.
[3] *Ibid.*, p. 235.

Page 189. *Les voisins*[1]. — Première rédaction de *La Campagne de France*, chapitre XVIII de la première partie des *Petites Misères de la Vie conjugale* (XXXIII, 210).

Page 190. *Séraphin*. — Le théâtre d'ombres chinoises et de marionnettes de Séraphin au Palais-Royal, galerie de pierre.

Page 191. *La consultation*[2]. — Première rédaction du *Solo de corbillard*, chapitre XIX de la première partie des *Petites Misères de la Vie conjugale* (XXXIII, 211).

Page 192. *Lablache*. — Chanteur à voix de basse pleine, flexible et sonore qui avait débuté au Théâtre-Italien, dans *Il matrimonio segreto*, le 7 novembre 1830.

Page 193. *L'Opium*[3]. — A rapprocher de *L'Anglais mangeur d'opium* de Thomas de Quincey dont Musset venait de donner une traduction (Cf. plus loin, p. 217).

Pages 195-196. *La Reconnaissance du gamin*[4]... *Cuvier*. — Cuvier obsède véritablement Balzac (voir plus haut, p. 170 et 194).

Page 196. *La Colique*[5]. — Première version du conte drolatique intitulé *Les Joyeusetez du roy Loys le Unziesme* (XXVI, 121 et XXXVII, 299).

Page 197. Femme sensible. — C'est le seul fragment qui, sous le nom de *Chant du Barde*, soit resté populaire de *l'Ariodant* de Méhul, composé sur des paroles d'Hoffmann (X, 350).

Page 199. *Des Salons littéraires et des mots élogieux*[6]. — Peut-être ces salons seraient-ils celui de Madame Récamier, où Balzac fut présenté par son amie la duchesse d'Abrantès, et celui des Girardin, dont Balzac était le familier.

Page 204. *La Tour de la Birette*[7]. — Il ne semble pas que Balzac ait visité Bourges avant le 9 août 1835 (Cf. H. de Balzac, *Correspondance... avec Madame Zulma Carraud*, Paris, A. Colin, 1935, in-8°, p. 239). Rapprocher ce récit fait à la veillée dans une chaumière de celui du *Médecin de campagne* (XXIV, 180).

Pages 208-209. *Le Garçon de bureau*[8]... *avec un F*. — Avec un F : Fillèle; c'est déjà la prononciation allemande du financier allemand Nucingen (XV, 83-90, 122-125, etc.).

Page 210. *Croquis*[9]. — Le même paysage tourangeau que Balzac venait de contempler pendant son voyage de l'été précédent se retrouve encore un peu plus loin, p. 229. Les paysages de la Touraine ont été maintes fois célébrés par Balzac. Cf. *Le Lys dans la vallée* (XXVI), *L'Illustre Gaudissart* (X), *La Femme de trente ans* (VI).

(1) *Histoire des Œuvres* (3e éd.), p. 209.
(2) *Ibid.*, p. 211.
(3) *Ibid.*, p. 241.
(4) *Ibid.*, p. 240.
(5) *Ibid.*, p. 241.
(6) *Ibid.*, p. 246.
(7) *Ibid.*, p. 241.
(8) *Ibid.*, p. 241.
(9) *Ibid.*, p. 247.

Page 210. *Le Jaloux sapeur*[1]... *Rabourdin.* — Le sergent-major Rabourdin donnera plus tard son nom au Rabourdin des *Employés* (XIX).

Page 211. *On lui fait des pièces.* — Victor Hugo : *Ode à la colonne.*

Page 212. *Des Caricatures*[2]... Dup... — Dupin aîné, fameux homme politique (XI, 109; XXI, 292), l'une des têtes de turc de *La Caricature* et dont le nom est abondamment cité dans l'œuvre de Balzac.

Page 213. *Louis XIV avec un drapeau tricolore.* — Drapeau qui longtemps après la Révolution de Juillet continua de flotter sur la statue de Louis XIV, place des Victoires.

Page 213. *Une lutte*[3]. — Ce récit d'un romantisme macabre peut être rapproché de certaines scènes terrifiantes de l'œuvre de Balzac, notamment *La Grande Bretèche* (VII, 406) et les angoisses de la duchesse de Langeais, qui mourut comme Madame de L..., derrière la grille d'un cloître (XIII, 153).

Page 217. *Les Litanies romantiques*[4]... *La Peau de chagrin.* — A l'occasion Balzac n'oublie pas de faire quelque réclame à ses ouvrages, ainsi qu'on l'a déjà vu plus haut : p. 36 (*Scènes de la Vie privée*); p. 114 (*Physiologie du mariage*); p. 122 (*La Peau de chagrin*).

Page 221. *Le Petit Mercier*[5]. — Plusieurs fragments de cet article furent utilisés plus tard dans *La Fille aux yeux d'or* (XIII, 325-327 et 409).

Page 223. *La Mort de ma tante*[6]. — Cet article est un fragment du conte : *Les Deux amis* (voir plus loin, p. 249).

Page 226. *Les deux amis.* — Ce conte laissé inachevé par Balzac a été préparé pour la publication, d'après les fragments qui en subsistaient, par le vicomte de Lovenjoul. La *Revue des Deux Mondes* l'a publié après la mort du Vicomte, dans son numéro du 15 septembre 1917. Nous nous sommes bornés à collationner le texte imprimé à l'original et à rétablir quelques passages omis.

Page 228. *Bezout.* — Mathématicien célèbre.

Page 229. *Entre le Cher.* — Cf. la même description p. 210.

Page 230. *La pagode de Chanteloup.* — Près d'Amboise.

Page 230. Et cétérama. — Sur les plaisanteries en *rama*, voir plus haut p. 23.

Page 230. *Ce père Coudreux.* — Coudreux était un des pseudonymes de Balzac à *la Caricature.*

Page 231. Quérir *des nouvelles.* — Après ces mots le manuscrit de Balzac portait cette phrase : «Il payait... la religion dominante.» La *Revue des Deux Mondes* l'avait omise, nous l'avons rétablie.

(1) *Histoire des Œuvres* (3e éd.), p. 257.
(2) *Ibid.*, p. 241.
(3) *Ibid*., p. 235.
(4) *Ibid.*, p. 241.
(5) *Ibid.*, p. 252.
(6) *Ibid.*, p. 235.

Page 231. *Un turc sur son divan, un Indien sur sa natte.* — Comparaison chère à Balzac; on la retrouve dans *l'Illustre Gaudissart* (X, 22).

Page 235. Choucas. — Espèce de corbeau.

Page 236. Sf^e^. — Abréviation de «signifié» en procédure. Balzac se souvient des copies d'actes qu'il avait faites chez Me Guillonet-Merville, l'avoué.

Page 238. *Polichinelle.* — Allusion à un passage de l'*Histoire du Roi de Bohême et de ses sept châteaux.*

Page 239. *En octobre 1828.* — Le manuscrit de Balzac portait d'abord : «en octobre 1829».

Page 240. Kernock. — Le capitaine Kernock, personnage du roman de *Plik et Plok* d'Eugène Sue, d'abord publié dans *la Mode* des 13, 20 et 27 mars 1830 puis en volume chez Renduel, en 1831.

Page 242. *Génies.* — Le manuscrit de Balzac portait d'abord : «Ces deux fiers animaux.»

Page 249. Cinq-Mars. — *La Vérité dans l'Art,* étude publiée pour la première fois, en 1829, comme préface à la nouvelle édition de *Cinq-Mars.*

Page 249. *Italie.* — Tout le passage qui suit jusqu'à «cette brise», se trouve dans *La Mort de ma tante* (p. 223), qui débute par cette apostrophe : «Italie!» La même apostrophe se retrouve sur une autre forme : «*Italiam ! Italiam !*» dans les *Lettres sur Paris* (p. 129).

Page 249. *Ses* Voyages. — *Mémoires et voyages,* 2 vol. in-8°, 1830.

Page 249. *Ma vicomtesse.* — Balzac avait d'abord eu l'intention de traiter autrement ce récit de voyage, ainsi qu'en témoigne cette variante : «Monsieur et Madame de Chamaranthe, munis de passeports pour le ciel et pour la France, visés par les autorités autrichiennes, essayèrent de passer par les Alpes malgré les dangers de la saison. Ils embarquèrent leur frêle calèche à travers les routes chargées de neige. Quand une fois la neige tombe dans les Alpes, et qu'un romancier vous le dit, il faut toujours vous attendre à voir cette neige toujours tomber avec plus d'abondance le lendemain que la veille. Et alors les guides ne reconnaissent plus la route, et les voitures s'en vont nécessairement dans les précipices. La calèche roulait cependant assez paisiblement sur un océan de neige, à travers lequel les voyageurs se dirigeaient sur une ligne idéale.»

Page 249. *Cette brise en...* — Après ces mots une lacune importante dont on peut combler le début en se reportant à *La Mort de ma tante* (p. 224, ligne 18) en respirant cet air embaumé... (p. 225, ligne finale) toujours au dernier venu, au plus riche!

Page 250. *Brébaigne.* — C'est-à-dire : stérile.

Page 250. Comment se lever. — Ici finit le texte laissé par Balzac.

Page 250. [1831.] — Le vicomte de Lovenjoul datait *Les Deux amis :* fin 1830 ou commencement de 1831. Dès 1830, il en avait d'ailleurs paru deux fragments : *Croquis* dans *La Caricature* du 25 novembre 1830 et *La Mort de ma tante* dans celle du 16 décembre 1830. Ce conte, si l'on en croit Balzac (p. 248 avant-dernière ligne), aurait été composé en 24 heures.

Page 250. *Les Baisers patriotiques*[1]. — Cet article offre encore un exemple du plaisir que Balzac éprouvait à transcrire phonétiquement le jargon des étrangers (Voir plus haut, p. 208). Cf. la scène du vendeur de châles et de l'Anglaise dans *Gaudissart* II (X, 290).

Page 252. *De ce qui n'est pas à la mode*[2]... *chiens anglais.* — Parmi les rebuts de la mode Balzac cite les chiens anglais et Collinet l'inventeur de la flûte à clefs, mais dans *César Birotteau*, Collinet sera nommé avec honneur (XIV, 179) et Madame Ragon sera dotée d'un petit chien anglais (*ibid.*, 237).

Page 254. *Une Garde*[3]... *Le Cid.* — La citation exacte du *Cid* serait :

Mais aux âmes bien nées,
La valeur n'attend pas le nombre des années.

Page 257. *Comme au Luxembourg.* — La Chambre des Pairs siégeait au palais du Luxembourg.

Pages 257-258. *Si j'étais riche*[4]... *Gobsec.* — Le premier chapitre du *Gobseck* de Balzac avait paru sous le titre *L'Usurier* dans *la Mode* du 26 février 1830.

Page 259. *Un bibliophile.* — Paul Lacroix, dit le bibliophile Jacob, dont il a été question plus haut (p. 21).

Page 260. *Mademoiselle O...* — Sans doute Alice Ozy, la charmante actrice.

Page 260. *Les carreaux du grand magasin d'Aubert.* — Où étaient exposées les planches satiriques de *la Caricature*, passage Véro-Dodat. On trouvera une lithographie de Traviès représentant ce magasin assiégé d'une foule de badauds dans *la Caricature* du 22 décembre 1831, N° 60, planche 121.

Page 260. *Odry.* — Jacques-Charles Odry (1781 † 1853), acteur comique d'un entrain qui confinait à la pitrerie, le créateur inégalable de Bilboquet dans *Les Saltimbanques* et de Lagingeole dans *L'Ours et le Pacha* (XIX, 66, 143, 310, 351; XV, 219).

Les Saltimbanques réjouissaient tant Balzac qu'il leur avait emprunté leurs surnoms de Bilboquet, Atala, Zéphirine et Gringalet pour son usage et celui de ses amis polonais. Cf. *Lettres à l'Étrangère*, III, 29 et 78.

Pages 260-261. *Vengeance d'artiste*[5]... *la Vénus patentée...* — La Vénus patentée avait été l'objet d'une ordonnance du préfet de police Mangin, entrée en vigueur le 1er mai 1830 et par laquelle aucune fille publique ne pouvait, ni de jour, ni de nuit, circuler dans Paris. Cf. sur Mangin : XV, 163

Page 262. *Une lecture du Messager des chambres*[6]... *un cabinet litteraire.* — Les cabinets de lecture abondaient à Paris. On y trouvait non seulement des journaux, mais les nouveautés, du papier, des plumes, etc. Si la séance de lecture coûtait six sous, la simple lecture d'un journal revenait à cinq centimes.

[1] *Histoire des Œuvres* (3e éd.), p. 258.
[2] *Ibid.*, p. 238.
[3] *Ibid.*, p. 241.
[4] *Ibid.*, p. 241.
[5] *Ibid.*, p. 235.
[6] *Ibid.*, p. 241.

Page 263. *UNE INCONSÉQUENCE*[1]... *les* Frères Provençaux. — Les *Frères-Provençaux* étaient un restaurant très réputé du Palais-Royal; il avait été fondé par deux frères, provençaux en 1786; on y venait manger la cuisine du midi, en particulier, la bouillabaisse.

Page 265. *LES ÉTRENNES*[2]. — Nous retrouvons parmi les destinataires de ces étrennes symboliques, entre autres noms, celui de M. de Kergorlay déjà cité p. 90, et celui de M. Dupin, célèbre pour la taille et la rusticité de sa chaussure, etc.

Page 266. *ROUTE D'HASTINGS*[3]... *Une diligence.* — Sur la facilité et le danger des conversations en voiture publique. Cf. *Un début dans la vie* (II, 350-351).

Page 267 *LES HORLOGES VIVANTES*[4]... *le guerroyant Nicolas.* — Le guerroyant Nicolas, c'est-à-dire Nicolas Ier, empereur de Russie, en guerre contre les Polonais.

Page 267. *LES DEUX DRAGONS*[5]. Cet article a été longtemps attribué à Balzac, mais il doit être restitué à Godefroi Cavaignac, qui l'a inséré dans ses œuvres; nous le reproduisons ici à titre de curiosité. (Sur G. Cavaignac, cf. p. 707.)

Page 270. *COMME QUOI LES DOUANIERS... UN ENFANT*[6]... *la barrière de Ramponneau.* — La barrière de Ramponneau, dite aussi la barrière de Riom, située entre les barrières des Trois-Couronnes et de Belleville, au bout de la rue de l'Orillon.

Page 272. *CHARGES*[7]... *M. Mabieux en société.* — Mayeux, personnage grotesque, l'un des types de la caricature sous la monarchie de juillet fut créé par le dessinateur Traviès. Mais la popularité qu'il obtint bientôt fit de Mayeux le bien de tout le monde, dessinateurs et écrivains humoristiques. Balzac lui-même n'a pas dédaigné de s'en servir (X, 14). Bon citoyen et bon garde national, mais voltairien, irréligieux et surtout licencieux et lubrique, l'affreux Mayeux a, durant vingt ans, fait la charge du bourgeois juste-milieu. Cf. Félix Meunié, *Les Mayeux (1830-1850)*, Paris, H. Leclerc, 1915, in-8°.

Page 272 *In-trente-deux.* — L'in-32 est un des plus petits formats des livres.

Pages 277-278. *LA GRISETTE*[8]... *danser au Ranelagh.* — Le bal de Ranelagh fondé, en 1774, aux abords de la Muette, fermé pendant la Révolution, se rouvrit sous l'Empire et accueillit le danseur Trénitz, Mme Tallien, Mme Récamier. Sous la Restauration, la duchesse de Berry ne dédaigna point d'y paraître. Sous la Monarchie de juillet, les concerts de Dérivis et de Mme Raimbaux attirèrent au Ranelagh une vogue extraordinaire, jusqu'en 1854, date où le bal disparut pour faire place à des hôtels particuliers (XXIII, 217).

Page 279. *DES POMPES... DE SATAN... AU PROFIT DE LA CHRÉTIENTÉ*[9]... *la statue de Pasquin.* — Célèbre statue de Rome sur le socle de laquelle les plaisants écrivaient leurs lazzis.

(1) *Histoire des Œuvres* (3e éd.), p. 235.
(2) *Ibid.*, p. 241.
(3) *Ibid.*, p. 260.
(4) *Ibid.*, p. 241.
(5) *Ibid.*, p. 235.
(6) *Ibid.*, p. 260.
(7) *Ibid.*, p. 262.
(8) *Ibid.*, p. 240.
(9) *Ibid.*, p. 267.

Page 280. *Les pantalons appliqués aux danseuses.* — Moquerie à l'adresse du vicomte Sosthène de la Rochefoucauld, qui, sous la Restauration, dirigea l'Opéra, dépendance de la Maison du Roi, et se couvrit de ridicule par la sévérité pudique des règlements qu'il imposa à ses ballerines.

Page 281. *L'AMOUR... SENS-DESSUS-DESSOUS, VOIRE MÊME À REBOURS* [1]. — Rappelons, à propos de la locution sens-dessus-dessous que, dans la suite, Balzac professa à son égard une orthographe très personnelle, car il écrivait : *cen dessus dessous.* «Je m'obstine, écrivait-il dans la *Revue parisienne* (25 septembre 1840, p. 325), à orthographier ce mot comme il doit l'être. *Sens dessus dessous* est inexplicable. L'Académie aurait dû, dans son dictionnaire, sauver, au moins dans ce composé, le vieux mot *cen* qui veut dire : ce qui est. Malgré mon aversion pour les notes, je fais celle-ci pour l'instruction publique.» Mais en 1831, son observance n'était pas encore stricte, car il a laissé imprimer «Sens-dessus-dessous» dans le titre de cet article et plus loin p. 560 (XXIII, 236; XXXII, 174).

Page 282. *Alfred Coudreux.* — Le signataire de l'article, c'est-à-dire Balzac.

Page 283. *Trois yeux !* — Est-ce un juron, un lapsus, ou une plaisanterie?

Pages 284-285. *LE MARCHAND DE BUSTES* [2]... Robespierre. — Que Balzac écrivait volontiers : Roberspierre.

Page 286. *Philippe Ier.* — C'est-à-dire Louis-Philippe.

Page 287. *UNE PASSION AU COLLÈGE* [3]. — A rapprocher du baiser furtif donné par Félix de Vandenesse à Madame de Mortsauf dans *Le Lys dans la vallée* (XXVI, 21).

Page 289. *DE LA LIBERTÉ DRAMATIQUE... COMME QUOI PACOT... LES ÉPAULETTES DE SON CAPORAL* [4]. — Pacot rentre en scène; voir la première entrée p. 210.

Page 290. Voir la lithographie de Charlet. — C'est-à-dire la planche n° 29 de *La Caricature* du 3 février 1831 qui représente deux soldats dont l'un debout, la tête appuyée contre un mur, porte, à califourchon sur les épaules, un camarade qui déchiffre péniblement une grande affiche du *Cirque Olympique* annonçant une pièce sur l'EMPEREUR.

Page 290. *LA PIÈCE NOUVELLE ET LE DÉBUT* [5]... *le petit page de* Figaro. — Le petit page du *Mariage de Figaro*, Chérubin, qui sur l'air de *Malborough s'en va-t-en guerre*, chante (acte II, scène IV) une romance à la comtesse Almaviva. Balzac s'est souvenu de ce petit page et de son air dans *Le Médecin de campagne* (XXIV, 132).

Page 292. *UN LENDEMAIN* [6]... *PARNY.* — Les quatre vers de l'épigraphe sont tirés de la pièce intitulée : *Le lendemain*, la première du premier livre des *Élégies*.

Pages 294-296. *HISTOIRE DE GIBERNE* [7]... *la marque des lettres T. P.* — A rapprocher du

[1] *Histoire des Œuvres* (3e éd.), p. 238.
[2] *Ibid.*, p. 235.
[3] *Ibid.*, p. 235.
[4] *Ibid.*, p. 268.
[5] *Ibid.*, p. 241.
[6] *Ibid.*, p. 235.
[7] *Ibid.*, p. 235.

Père Goriot où la claque sur l'épaule de Vautrin fait réapparaître les fatales lettres : T. P., c'est-à-dire Travaux Publics (VI, 422); noter également l'analogie du capitaine Maillard avec le fameux aventurier Coignard (VI, 94) qui après son évasion du bagne devint officier et comte de Sainte-Hélène.

Page 296. *Charges*[1]... *Beethoven.* — On sait quelle admiration professait Balzac pour la musique de Beethoven, notamment pour la *Symphonie en ut mineur,* dont il nous a décrit minutieusement le final à propos du bal de César Birotteau (XIV, 178). Cf. également *Lettres à l'Étrangère,* I, 443.

Page 297. *Les Bacchanales de 1831*[2]... A rapprocher du commentaire de la même gravure, par Balzac, dans *Le Voleur* du 20 février 1831. (Voir plus haut, p. 127.)

Pages 297-299. *Un avocat célèbre..., M. G..., l'abbé de Lamen..., M. Geoff... S.-H..* — C'est-à-dire : l'avocat, M. Dupin aîné; M. Guizot; l'abbé de Lamennais; Geoffroy-Saint-Hilaire.

Page 299. *Ci-gît la Muse de Béranger*[3]. — On sait que le fameux chansonnier Pierre-Jean de Béranger (1780 † 1857), qui collabora si efficacement par des chansons à la chute de Charles X, se tint à l'écart dès que la Révolution de Juillet eut amené au pouvoir le parti politique en faveur duquel il avait si vivement combattu. Il ne voulut ni place, ni pension, ni décoration et cessa pour ainsi dire toute publication dès les premières années du règne de Louis-Philippe.

Page 300. *La Cour des Messageries royales*[4]. — Le bureau des Messageries royales était situé rue Notre-Dame-des-Victoires, 22.

Page 303. *Une Charge de dragons*[5]... *pékins.* — Pékins que l'on trouve également sous la forme : péquins.

Page 306. *Une Famille politique*[6]. — A rapprocher de la famille du comte de Fontaine dans *Le Bal de Sceaux* (I, 78 et suiv.).

Pages 309-310. *Un Commis Voyageur de la liberté*[7]... *la paralysie philanthropique de M. Sébastiani.* — Allusion à la résistance de Sébastiani, ministre des Affaires Étrangères, à une intervention en faveur des Polonais.

Pages 314-315. *Saint-Simonien et Saint-Simoniste... le Père Buchez*[8]. — Philippe-Joseph-Benjamin Buchez (1796 † 1865), publiciste et homme politique, fut l'un des fondateurs de la Charbonnerie en France. Il fut le chef d'une école qui prétendait trouver dans le catholicisme le fondement et l'appui des doctrines révolutionnaires. Il fut quelque temps collaborateur d'un journal, *Le Producteur,* fondé par les chefs de l'École Saint-Simonienne, dont il abandonna bientôt la doctrine.

(1) *Histoire des Œuvres* (3e éd.), p. 270.
(2) *Ibid.*, p. 270.
(3) *Ibid.*, p. 96.
(4) *Ibid.*, p. 240.
(5) *Ibid.*, p. 241.
(6) *Ibid.*, p. 252.
(7) *Ibid.*, p. 241.
(8) *Ibid.*, p. 252.

Page 316. *PARIS EN 1831*[1]... *la meilleure des republiques.* — La meilleure des républiques c'est-à-dire Louis-Philippe. selon la parole prononcée au balcon de l'Hôtel de Ville en montrant Louis-Philippe au peuple : «La voici la meilleure des républiques.» Ce petit tableau de Paris est à rapprocher de celui que Balzac a placé au début de *Ferragus* (XIII, 13).

Page 318. *RÉCIPROCITÉ*[2]... *mon* régulateur. — Montre à régulateur, ou régulateur, montre perfectionnée, la seule digne du gousset d'un horloger.

Pages 319-320. *UN IMPORTUN*[3]... *M. Fox.* — «M.» Fox n'est pas malade et saura tout à l'heure aboyer fort congrûment.

Page 322. *TOUCHANTE ATTENTION D'UN PAPA*[4]... *Paganini est arrive.* — Le célèbre violoniste Paganini avait donné son premier concert à Paris, le 9 mars 1831, et y avait notamment joué une sonate militaire écrite pour une seule corde, le sol.

Page 323. *HÉROÏSME EN ROBE DE CHAMBRE*[5]... *L'Autocrate.* — L'autocrate, c'est-à-dire l'empereur de Russie Nicolas Ier.

Page 324. *APPLICATION D'UN GÉNIE D'HOMME... À UNE BÛCHE DE BOIS*[6]... cétacé. — Cétacé, c'est assez ! Balzac ne peut résister au plaisir de faire un jeu de mots !

Page 325. *UN DÉPUTÉ D'ALORS*[7]. — On sait que Balzac fut candidat, candidat malheureux à la députation (I, XXXI).

Page 327. *LE CORNAC DE CARLSRUHE*[8]. — On a vu plus haut (p. 78) une allusion à la ménagerie Martin. Balzac a plusieurs fois introduit des fauves dans *La Comédie humaine*, notamment la panthère Mignonne, apprivoisée, Dieu sait comme, par le soldat d'*Une Passion dans le désert* (XXII, 387 et suiv.).

Page 329. *LE DIMANCHE*[9]... *du Musée.* — Le Musée, c'est-à-dire le Musée du Louvre.

Page 330. *OPINION DE MON ÉPICIER*[10]. — Ce n'est pas la première fois que Balzac nous présente *l'Épicier,* on trouvera son portrait en pied un peu plus haut, p. 11 et 14.

Pages 331-332. *LONG-CHAMPS*[11]... *lord Seymour.* — Lord Seymour, célèbre dandy et sportsman, souvent gratifié à tort, du surnom de Milord l'Arsouille. Ce surnom appartient non à Seymour mais à un aimable débauché, le comte Charles de La Battut (Cf. J. Boulanger, *Les Dandys,* Paris, Calmann-Lévy, 1932, in-12, p. 113).

(1) *Histoire des Œuvres* (3e éd.), p. 240.
(2) *Ibid.*, p. 274.
(3) *Ibid.*, p. 241.
(4) *Ibid.*, p. 275.
(5) *Ibid.*, p. 275.
(6) *Ibid.*, p. 277.
(7) *Ibid.*, p. 252.
(8) *Ibid.*, p. 235.
(9) *Ibid.*, p. 240.
(10) *Ibid.*, p. 252.
(11) *Ibid.*, p. 240.

Page 333. *L'EMBUSCADE* (*Esquisse du moyen-âge*)[1]. — Un moyen âge un peu avancé puisque la scène est placée en 1594. Le seizième siècle a plus d'une fois inspiré Balzac. Il en a pastiché la langue dans ses trois dixains de *Contes drolatiques* et lui a emprunté le sujet d'un chef d'œuvre : *Sur Catherine de Médicis* (XXX).

Pages 335-336. *UNE SEMAINE DE LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS*[2]... grands-pères. — Encore un jeu de mots : chambre des *grands-pères*, chambre des pairs !

Page 338. *DE L'INDIFFÉRENCE EN MATIÈRE POLITIQUE*[3]... *Henry Monnier.* — Henry Monnier, son ami, que Balzac aime à citer. Cf. plus haut, p. 144.

Page 339. *Neuilly.* — Où se trouvait la maison de campagne de Louis-Philippe.

Page 340. Cendre de Praga ! — Praga est un faubourg de Varsovie.

Pages 340-341. *CHAPITRE PUREMENT ADMINISTRATIF*[4]... Charlot. — Charlot, c'est-à-dire Charles X. Les citations en italique sont tirées de la *Circulaire* adressée en mars 1831 par le président du Conseil (Casimir Périer) aux préfets sur les *Associations nationales.*

Page 342. *DES SIGNES PARTICULIERS... FIGURES GÉNÉRALES*[5]... *l'air de Poissy.* — Poissy, c'est-à-dire la prison de Poissy.

Page 342. *Un boiteux dans le monde.* — Allusion à Talleyrand qui était pied-bot.

Pages 343-344. *CAUSONS UN PEU POLITIQUE*[6]... *Lautour-Mézeray.* — Tout en s'excusant de publier un article d'horticulture dans *La Caricature*, qui ne semblait pas particulièrement désignée pour ce genre de propagande, Balzac fait ici de la réclame pour son ami Lautour-Mézeray, dont il a été déjà question plus haut (p. 163).

Page 345. *HISTOIRE D'UN PROGRAMME... ÉLOIGNÉ DE PARIS*[7]. — Il s'agit évidemment de l'Hôtel de Ville de Paris où l'on préparait la fête du roi, qui se célébrait le 1er mai.

Page 346. *ENQUÊTE SUR LA POLITIQUE DES DEUX MINISTÈRES*[8]. — Cette brochure parut pour la première fois en 1831, ainsi annoncée dans la Bibliographie de la France du samedi 30 avril : « 1948 - *Enquête sur la Politique des deux Ministères*, par M. de Balzac, électeur éligible. In-8° de 3 feuilles et demie, Impr. de Barbier [successeur de Balzac, à l'imprimerie de la rue des Marais-Saint-Germain, 17]. — A Paris, chez Levavasseur, au Palais-Royal. » L'annonce était suivie de cette note : « Par ces mots : *les deux ministères,* l'auteur désigne les deux systèmes entre lesquels le ministère avait à choisir après la révolution de Juillet. Ce qu'il donne aujourd'hui n'est que le préambule de quatre autres enquêtes qu'il promet de quinzaine en quinzaine sur les relations extérieures, les ministères de la Guerre, des Finances et de l'Intérieur... La promesse ne fut pas tenue.

[1] *Histoire des Œuvres* (3e éd.), p. 235.
[2] *Ibid.*, p. 252.
[3] *Ibid.*, p. 252.
[4] *Ibid.*, p. 278.
[5] *Ibid.*, p. 238.
[6] *Ibid.*, p. 279.
[7] *Ibid.*, p. 281.
[8] *Ibid.*, p. 252.

Page 347. *Comme des systèmes.* — La nécessité du «système» est affirmée de nouveau par Balzac, en 1842, dans l'Avant-propos de *La Comédie Humaine* (I, xxx.)

Page 361. *Le canal de l'Essonne... le plus admirable* rémora. — Sur le canal de l'Essonne voir plus loin, p. 660. Les questions de canaux ont beaucoup intéressé Balzac, dont le beau-frère, Surville, ingénieur des Ponts-et-Chaussées, et surnommé familièrement «le canal», avait travaillé au canal de l'Ourcq. Le *rémora* (XXIII, 177) est un petit poisson, appelé vulgairement *sucet*, auquel les anciens attribuaient le pouvoir d'arrêter les navires.

Page 368. *Elles paraîtront de quinzaine en quinzaine.* — Ainsi que nous l'avons indiqué ci-dessus, la promesse ne fut pas exécutée.

Page 368. *Un Conciliabule carliste*[1] — On sait que Balzac prit nettement en 1832 le parti des carlistes (voir plus loin, p. 526).

Page 369. *Le vicomte de C...ac.* Le vicomte de Cessac?

Page 370. *M. Vivien.* — Procureur général à Amiens, nommé préfet de police à Paris, le 21 février 1831.

Page 370. *Tableau d'un intérieur de famille*[2]... *Derville.* — On retrouvera souvent ce nom de «Derville» dans l'œuvre de Balzac : c'est l'avoué du *Colonel Chabert* (VII), d'*Un Début dans la vie* (II), de *Gobseck* (V), du *Père Goriot* (VI), de *Splendeurs et Misères des courtisanes* (XV, XVI), d'*Une Ténébreuse affaire* (XXI).

Page 371. *Mon chapeau de* sylvestrine. — Voir plus haut, p. 325.

Pages 373-375. *Le Provincial*[3]... *Madame Saqui.* — Madame Saqui tenait boulevard du Temple un théâtre de funambules, d'acrobates et de pantomimes qui obtint, en 1830, l'autorisation de jouer des drames et des comédies.

Page 375. *Une connaissance*[4]... *théâtre Mont-Parnasse.* — Le théâtre Montparnasse, situé à la barrière du même nom, était un théâtre de banlieue dont les places étaient d'un prix modique; les avant-scènes y valaient 1 fr. 50. Deux représentations le dimanche.

Page 376. *Le pompier... n'est plus qu'une machine ministérielle.* — Allusion au rôle joué par les pompiers et leurs lances pour arroser les émeutes (voir plus loin p. 386).

Page 377. *Inconvénients de la presse en matière de coquetterie*[5]... — Cette conversation féminine, en coups d'épingle, peut être rapprochée de la conversation de la vicomtesse de Beauséant et de la duchesse de Langeais dans *Le Père Goriot* (VI, 295).

Page 380. *Le Patriotisme de Clarice*[6]. ... *aux Tuileries.* — Les Tuileries étaient alors

[1] *Histoire des Œuvres* (3ᵉ éd.), p. 282.
[2] *Ibid.*, p. 235.
[3] *Ibid.*, p. 240.
[4] *Ibid.*, p. 284.
[5] *Ibid.*, p. 241.
[6] *Ibid.*, p. 235.

le rendez-vous des gens fashionables. C'est aux Tuileries que se pavanent les jeunes premiers de Balzac (voir plus haut, p. 53). Cf. également : *La Fille aux yeux d'or*, (XIII, 339, 344, 350, 362, 363, 364, 369).

Page 382. *D'UN PANTALON DE POIL DE CHÈVRE... SIRIUS*[1]*... sa main sur l'épaule d'un autre.* — La valse a longtemps passé pour une danse fort inconvenante; cette inconvenance a été stigmatisée non seulement par l'opinion des gens « comme il faut » mais par deux poètes : Victor Hugo, qui tenait pour impure « cette danse au vol lascif et circulaire »; et Musset, lui-même, déclarant qu'en voyant une femme valser on ne pourrait dire « si on la protège ou si on la force ».

Pages 384-385. *UN DÉJEUNER SOUS LE PONT-ROYAL*[2]*... Tu recevras trente francs.* — Une ordonnance du 25 août 1806 stipulait qu'il serait alloué : « pour le repêchage d'un noyé à la vie *vingt-cinq francs*, et pour le repêchage d'un noyé non rappelé à la vie *quinze francs*. » Cf. *La Peau de chagrin* (XXVII, 13).

Pages 385-386. *ORDRE PUBLIC*[3]*... Casimir Pompier.* — Casimir Périer avait fait disperser à coup de jets d'eau, par les pompiers, les 5 et 6 mai 1831, des rassemblements bonapartistes sur la place Vendôme. Cf. plus haut p. 376.

Page 387. *UNE SÉANCE DE L'HÔTEL BULLION*[4]. — L'hôtel Bullion, rue Jean-Jacques-Rousseau, était devenu depuis 1780 l'hôtel des ventes publiques.

Page 388. *Félix.* — Pâtissier du passage des Panoramas, réputé pour la délicatesse et la légèreté de sa pâtisserie.

Page 390. *CONSEIL DES MINISTRES*[5]*... une procession battue.* — Au début de 1831 le clergé avait été particulièrement mal traité, et par le sac de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois (le 14 février), pendant la célébration du service anniversaire de la mort du duc de Berry et par le pillage de l'église Bonne-Nouvelle (le 15 février).

Page 391. *1831*[6]*... passage Véro-Dodat.* — Le magasin de lithographies d'Aubert était sis passage Véro-Dodat. C'était à sa devanture qu'étaient exposées les planches de *La Caricature* (voir plus haut, p. 260) dont quelques-unes sont ici passées en revue avec les jeux de mots (Loi martiale, Loi municipale) et les sobriquets des personnages caricaturés : Lolo-fifi (Louis-Philippe), Grand Poulot (le fils aîné de Louis-Philippe), Lancelot (Lance-l'eau) le maréchal Lobau qui avait dissipé des émeutes en les faisant arroser par les pompiers, sans oublier Persil, le procureur général de Paris, souvent caricaturé sous le nom du Père-Scie, etc.

Pages 392-393. *LE MEILLEUR RÉPUBLICAIN*[7]*... mon fourniment.* — M. Bonnichon portait le shako et non le bonnet à poil; c'était non un grenadier mais un chasseur... comme Balzac. Son uniforme était ainsi composé : habit bleu, revers bleu; collet rouge ouvert par le devant, parements rouges, retroussés rouges, passepoils rouges, boutons en métal blanc avec cor de chasse au milieu et

(1) *Histoire des Œuvres* (3e éd.), p. 241.
(2) *Ibid.*, p. 241.
(3) *Ibid.*, p. 241.
(4) *Ibid.*, p. 252.
(5) *Ibid.*, p. 252.
(6) *Ibid.*, p. 252 (*Croquis*).
(7) *Ibid.*, p. 286.

autour la légende : Liberté, ordre public; pantalon bleu l'hiver, blanc l'été; épaulettes rouges avec le corps vert; shako en feutre noir, à jugulaire en métal argenté, avec cor de chasse sur la plaque et plumet de plumes de coq tricolores et tombantes.

Page 394. *Don Pedro II*[1]. — L'empereur du Brésil Don Pedro Ier avait abdiqué, le 7 avril 1831, sous la pression d'un mouvement révolutionnaire, en faveur de son fils Don Pedro II, âgé de 5 ans et demi.

Pages 396-397. *Économie politique. Manière de faire une émeute.*[2]... *bubonapartiste.* — N'insistons pas sur ce bonapartisme un peu spécial. Balzac s'amuse.

Pages 397-398. *Guillotine à chiens*[3]... *M. Vivien.* — M. Vivien, préfet de police, déjà mentionné (p. 370).

Pages 399-400. *Un Conspirateur moderne*[4]... *Cavaignac.* — Éléonor-Louis-Godefroy Cavaignac (1801 † 1845), frère aîné du général Cavaignac, fondateur de la Société des Amis du Peuple, puis de celle des droits de l'homme, et l'un des rédacteurs de *La Réforme.* (voir la note des *Deux dragons*, p. 700).

Pages 400-401. *Physiologie des positions*[5]... *des ternaux.* — Des ternaux, c'est-à-dire des châles de cachemire fabriqués par Guillaume-Louis Ternaux (1765 † 1833) et imitant les cachemires de l'Inde. Le cachemire français se vendait meilleur marché que le vrai cachemire, mais le dessin n'était que broché dans la trame au lieu d'être «*espoliné*», c'est-à-dire brodé. (X, 18; XII, 572; XV, 28; XIX, 290.

Page 402. *Rondo brillant mais facile*[6]... *23 juillet 1831.* — Ce rondo n'est autre que le discours prononcé par Louis-Philippe pour ouvrir la session législative, le 23 juillet 1831.

Page 403. *Le fameux rondo de Joconde.* — L'air favori de Vautrin dans *Le Père Goriot* (VI, 261). *Joconde ou les coureurs d'aventure* était un opéra-comique de Nicolo, représenté pour la première fois, au théâtre Feydeau, le 28 février 1814.

Page 403. *Lintz.* — Le fameux musicien Franz Liszt, dont Balzac écorche constamment le nom (voir plus haut p. 41) et auquel, en 1843, il dédia *La Duchesse de Langeais* (XIII, 151). En 1831 Liszt était âgé de 22 ans.

Pages 405-406. *Logique assommante*[7]... *l'éléphant.* — L'éléphant de la place de la Bastille; destiné à orner une fontaine, projetée sous Napoléon Ier, par décret impérial du 24 février 1811, cet éléphant ne fut jamais exécuté qu'en plâtre et disparut de la place de la Bastille, vers 1850. Cf. Félix et Louis Lazare, *Dictionnaire des rues et monuments de Paris*, p. 194.

[1] *Histoire des Œuvres* (3e éd.), p. 252.
[2] *Ibid.*, 252.
[3] *Ibid.*, p. 288.
[4] *Ibid.*, p. 252.
[5] *Ibid.*, p. 238.
[6] *Ibid.*, p. 252.
[7] *Ibid.*, p. 289.

Page 407. *COLLOQUE*[1]... *le 28.* — Les 27, 28 et 29 juillet eurent lieu les fêtes commémoratives des Trois Glorieuses de 1830. Le 27 le roi alla au Panthéon inaugurer les tables d'airain portant en caractères dorés les noms des victimes de la révolution de juillet, pendant que 500 musiciens exécutaient des chants religieux dont le premier avait été composé par Hérold sur des paroles de Victor Hugo (*Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie*). Le 28 fut consacré aux fêtes populaires et aux illuminations. Le 29 grande revue de la garnison de Paris et des gardes nationales de la ville et de la banlieue, passée par le roi accompagné de l'ex-empereur du Brésil Don Pedro Ier.

Page 408. *RÉPÉTITION D'UNE SCÈNE IMPROVISÉE*[2]... GRAND-POULEAU. — Grand-Pouleau, ou plus exactement Grand-Poulot, était un des sobriquets sous lesquels *La Caricature* ridiculisait le duc d'Orléans, fils aîné de Louis-Philippe. La «scène improvisée» se passa à la Chambre des pairs, à l'occasion de 40 drapeaux autrichiens conquis par Napoléon en 1805 et envoyés par lui au Sénat conservateur. Ces drapeaux, mis en sûreté pendant la Restauration, venaient d'être sortis de leur cachette et le grand référendaire, marquis de Simonville, en avait fait la «trouvaille». Le 25 juillet 1831, les ayant fait placer en trophées dans la salle des pairs, il rappela leur histoire et, comme péroraison, s'adressa au duc d'Orléans, présent à la séance, pour les confier à sa garde. Le prince répondit par un petit couplet patriotique que l'assistance couvrit d'applaudissements.

Pages 410-411. *LE BANQUIER*[3]... *au café de Paris.* — Le café de Paris, café fashionable, situé au coin du boulevard des Italiens et de la rue Taitbout. Cf. le déjeuner au Café de Paris (XIX, 302).

Page 411. *PHYSIOLOGIE DE L'ADJOINT*[4]... *M. Azaïs.* — Pierre-Hyacinthe Azaïs (1766 † 1845), philosophe et moraliste auteur de nombreux ouvrages dont une *Explication universelle*, en 2 vol. in-8°, parus de 1823 à 1826.

Pages 413-414. *DEUX RENCONTRES EN UN AN*[5]... *un anniversaire fut célébré.* — Sur la célébration de cet anniversaire voir plus haut, p. 407.

Pages 414-418. *LES GRANDS ACROBATES*[6]... *adresse.* — *Adresse* est sans nul doute une allusion à l'*Adresse* que la Chambre envoyait au roi en réponse au discours du trône, au début de la session parlementaire et dont la rédaction faisait l'objet d'une discussion souvent longue et pénible.

Pages 418-419. *UN FAIT PERSONNEL*[7]... *M. Teste.* — Jean-Baptiste Teste (1780 † 1852) avocat et homme politique, compromis, en 1843, dans un affaire de corruption et condamné le 17 juillet 1847 à 94.000 francs d'amende et à 3 ans de prison.

Pages 419-420. *UN PROCÈS DE CARICATURE*[8]... LOLO-PHIPHI. — Tout naturellement Lolo-Phiphi désigne Louis-Philippe. Quant à M. Desmor[tiers], c'était le procureur du roi près le Tribunal de première instance de la Seine. Et M. Mill[er], avocat général près la Cour royale.

[1] *Histoire des Œuvres* (3e éd.), p. 291.
[2] *Ibid.*, p. 292
[3] *Ibid.*, p. 240.
[4] *Ibid.*, p. 242.
[5] *Ibid.*, p. 252.
[6] *Ibid.*, p. 252.
[7] *Ibid.*, p. 242.
[8] *Ibid.*, p. 293.

Page 420. *Théâtre de l'Ambigu-Comique... l'assassinat... de M. d'Aubigny*[1]... *l'art de payer ces dettes.* — *L'art de payer ses dettes* avait fait l'objet d'un petit volume, orné d'une vignette d'Henri Monnier, paru en 1827, et sorti des presses de Balzac imprimeur.

Page 422. *Le Claqueur*[2]. — On retrouvera un type de claqueur (Braulard) dans plusieurs romans de Balzac notamment dans *Illusions perdues* (XII, 262).

Page 425. *21 Septembre 1822*[3]. Le supplice des quatre sergents de la Rochelle a été à diverses reprises évoqué par Balzac (IX, 500.)

Page 426. *Scène pathétique... et économique*[4]... *son retour de la promenade en Belgique.* — Le duc d'Orléans faisait partie du corps expéditionnaire qui le 9 septembre, sous la conduite du maréchal Gérard, était entré en Belgique, pour secourir les Belges révoltés contre le roi de Hollande.

Page 427. *Exaltation des ministres... dans les caveaux du Panthéon*[5]... *Saint-Sébastien.* — Saint-Sébastien, lisez : Sébastiani, le ministre des Affaires étrangères.

Pages 430-431. *Le Sous-Préfet*[6]... *Lavater.* — Balzac était grand admirateur de la *Physiognomonie* de Lavater (XXXI, 88).

Page 432. *Moralité d'une bouteille de champagne*[7] — Sur l'usage du champagne, voir plus haut, p. 44. Sur les rapports des écrivains et des libraires voir *Illusions perdues* (XII, 57 et suiv.).

Page 434. — *Il vaut mieux jamais que tard*[8]... *le duc de Joinville.* — Le duc de Joinville : Balzac veut dire le prince de Joinville, l'un des plus jeunes fils de Louis-Philippe, qui en 1840, à bord de la Belle-Poule, ramena de Sainte-Hélène les cendres de Napoléon.

Page 436. *Essai d'un remède contre le choléra-morbus*[9]. — On sait que l'épidémie de choléra fut à son maximum à Paris en 1832, où elle fit en 6 mois près de 19.000 victimes, dont Casimir Périer fut l'une des dernières. Le primat de Hongrie que Balzac fait mourir du choléra doit être le cardinal Alexandre von Rudnay, archevêque de Gran, mort en septembre 1831, à l'âge de 71 ans.

Page 437. *Une Confidence*[10]... Me Duplex. — Est-il besoin de dire, qu'en octobre 1831, aucun président de cour ne portait le nom de *Duplex*.

Page 438. *Les Papillotes*[11]. — Parmi les récits qui composent ce recueil, on en retrouvera plusieurs, écrits par Balzac, parus dans *La Caricature*, et publiés plus haut, notamment : *Une famille politique* (p. 306), *Un commis-voyageur de la liberté*

(1) *Histoire des Œuvres* (3e éd.), p. 294.
(2) *Ibid.*, p. 240.
(3) *Ibid.*, p. 252.
(4) *Ibid.*, p. 296.
(5) *Ibid.*, p. 252.
(6) *Ibid.*, p. 242.
(7) *Ibid.*, p. 242.
(8) *Ibid.*, p. 297.
(9) *Ibid.*, p. 299.
(10) *Ibid.*, p. 300.
(11) *Le Bibliophile français*, Émile Nourry, no 169, mai 1923, p. 2.

(p. 309), *Tribulations d'un marchand de bustes* (p. 284), *Une passion de collégien* (p. 287), *Un lendemain* (p. 292), *La Grisette* (p. 277), *La Cour des Messageries royales* (p. 300), *Tableau d'un intérieur de famille* (p. 370), *Le Dimanche* (p. 329), *Le Provincial* (p. 373), *Le Claqueur* (p. 422), *Un importun* (p. 319), *Un conspirateur moderne* (p. 399).

Les Papillotes ont été dans leur ensemble attribuées à Auguste Audibert, mais on voit que Balzac peut en revendiquer une part. Il peut même revendiquer le pseudonyme de *Jean-Louis*, qui figure au titre d'un de ses romans de jeunesse : *Jean-Louis ou la Fille trouvée*, par A. de Viellerglé et lord R'hoone, Paris, Hubert, 1822, in-18, 4 vol. Les deux auteurs Honoré Balzac et son ami Le Poitevin de l'Égreville, avaient signé le roman de leurs anagrammes : R'hoone = Honoré.

Page 438. Jean-Paul *et* Paul-Louis. — C'est-à-dire Jean-Paul Richter et Paul-Louis Courier.

Page 439. *Le plan de sa bizarre production.* — Ce plan, le voici, extrait de *La Caricature* du 3 novembre 1831, col. 419-421.

COMPLOT LITTÉRAIRE.

....

..... Monsieur***, philanthrope imberbe et réformateur, toujours mis à la dernière mode venait d'achever son plaidoyer en faveur du vol. — (*page* 33.)

Les bougies, fort avancées dans leur carrière, témoignaient d'une soirée laborieuse. En effet, de toutes les personnes réunies par un goût commun pour se communiquer les confidences d'une imagination rêveuse, chacune avait pris la parole, raconté une anecdote, épuisé une émotion.

Car ce n'était point une académie;

Pas même une assemblée prétentieuse, où pensée n'est admise que flanquée de mesures et de rimes;

Encore moins une parlotte patriotique, ou une secte religieuse;

Mais tout simplement une réunion d'amitiés intimes, sans haine, sans rivalité, sans coquetterie, répartissant par portions fort égales entre elles l'indulgence, le ridicule et l'esprit.

L'un apportait une larme, l'une un soupir, l'autre un rire fou.

On allait donc se séparer, pour se réunir à huit jours de là, quand une fraction de cet ensemble littéraire se moucha, fit un geste, — et dit :

Mes amis,

Le charme de l'intimité est chose délicieuse. Le plaisir que chacun apporte et trouve ici en fait foi; mais le bonheur n'exclut pas la générosité, et, maintenant, j'avance que nous mériterions le blâme, si nous persistions à borner ainsi plus longtemps à notre seul agrément personnel le résultat de nos travaux communs.

Adonc, je propose moins de rigueur à l'égard du public; je demande qu'il profite de nos essais, enfin, je vote pour l'impression de nos œuvres . . .

— Oui! — s'écria aussitôt avec force un jeune homme au teint hâve, dont les violentes émotions d'avenir épuisent la naissante énergie. Puis, — le temps de se rasseoir, — l'éclair ambitieux avait brillé et son œil redevenu morne ne vit plus l'avenir que bien loin. . . Il est poitrinaire.

Oh! Oh! — fit un gros papa, pour qui le caractère typographique est le sceau du génie.

— Moi, je m'oppose à ce projet, dit une voix gracieuse, ou je retire mes confessions. Il n'y a jamais qu'un cœur capable de comprendre une rêverie de femme. — C'est celui qui l'a fait naître.

— Bah! répliqua un jeune fou. Heur et malheur font l'expérience. Mes infortunes profiteront à plus d'un. Je lègue mes infortunes à l'humanité!

Et vous, mademoiselle? — Une vive rougeur fut sa réponse.

— Comme ancien philhellène, je ne refuserai certes point d'être utile au public; mais, avant tout, je tiens à ne pas être connu.

Celui qui parlait ainsi était un petit monsieur qui ne manque jamais d'aligner en toutes

lettres ses prénoms, nom et surnom, quand il peut par hasard glisser un article dans un journal.

— Ni moi! — Ni moi! — Ni moi! devint un cri universel, détruisant tout l'effet de la pantomime modeste dont le petit monsieur accompagna son avis.

— Eh! bien, dis-je, en ce moment, vous voici tous d'accord.

— Ah!

— En qualité d'archiviste de nos œuvres, je propose le mode suivant de publication. Nous allons faire un volume d'expérience acquise.

Elle profitera à ceux qui n'en ont point, parce qu'ils ne doivent pas s'en passer. Elle profitera encore à ceux qui en ont déjà, parce qu'on n'en possède jamais trop.

Nous nous abstiendrons de tout raisonnement, parce que, n'importe sa force en pareille matière, un raisonneur rencontre toujours dans le public beaucoup de gens qui raisonnent mieux que lui.

Un fait comporte à lui seul des milliers de commentaires. Un commentaire ennuie souvent, un fait intéresse toujours. Nous sommes forts en fait de faits et le public en fait de commentaires : nous donnerons au public nos faits, et lui s'ennuiera de commentaires, si ça l'amuse.

Nous avons la matière d'une médiocre encyclopédie de 40 gros volumes, nous ne ferons pas mal d'en extraire seulement un petit livre des meilleures choses possibles.

Chacun de nous a exploité le cœur, la tête et l'épigastre, appliqués aux passions, aux omelettes et aux moulins à vent, — car il y a un peu de tout cela dans l'existence, — eh! bien, je me charge de débrouiller ce qui concerne la vie expérimentale, pour réunir le tout sous le titre de PAPILLOTES.

Et, après ce premier fragment de nos œuvres,
Si telle est encore notre fantaisie;
Si le choléra-morbus le permet;...
Si la comète de 1832 ne s'y oppose pas;...
Nous admettrons successivement, par volume, le public à l'intimité complète de nos réunions...

JEAN-LOUIS.

Le public ne fut pas admis à l'intimité complète de Jean-Louis et de ses amis car la suite annoncée ne parut jamais, sinon sous la forme d'une seconde édition des *Papillotes*, dont il sera question plus loin (p. 464).

Page 439. *PHYSIOLOGIE DU CIGARE* [1]... *LAUTOUR-MÉZERAY.* — Ainsi qu'on le voit, Balzac saisit toute occasion — ou la fait naître — de citer son ami Lautour-Mézeray. Cf. p. 163 et 344.

Page 440. *C'est dévouement.* — Est-ce une coquille pour : désœuvrement [1]. Ou bien faut-il rapporter ce «dévouement» à ceux qui se dévouent à fumer, « soit pour adoucir les maux de dents, soit pour soulager le canal respirateur».

Page 441. *LA FORTUNE EN 1831* [2]... *mademoiselle Déj....* — Mademoiselle Déjazet, actrice très en vogue au temps de Balzac, qui la qualifiait «la fameuse Déjazet» (XIX, 366). Déjazet s'était fait une spécialité des rôles en travesti.

Page 442. *M. Clopineau-de Périgord.* — Le fameux Talleyrand, de la famille des Talleyrand-Périgord, qui clopinait sur son pied-bot.

Pages 443-444. *CHARGES* [3]... *Gisquet... Athalin... Lancelot... Sébastiani... Montalivet...* Jeune Henri. — Gisquet, préfet de police, qui avait succédé à Vivien, nommé par intérim, le 15 octobre 1831, puis titulaire, le 26 novembre 1831, le général Athalin, qui passait pour avoir épousé secrètement Madame Adélaïde, sœur du roi; Lancelot ou le maréchal Lobau, qui savait si bien lancer

[1] *Histoire des Œuvres* (3e éd.), p. 238.
[2] *Ibid.*, p. 242.
[3] *Ibid.*, p. 242.

l'eau sur les émeutes parisiennes; Sébastiani, ministre des Affaires étrangères surnommé par raillerie, dans *La Caricature* : Saint Sébastien; Montalivet, grand-maître de l'Université; le *Jeune Henri*, c'est-à-dire le jeune prétendant, Henri V, fils de la duchesse de Berry.

Page 444. *L'Embarras du choix* [2]... *avoir la croix.* — On sait que Balzac ne fut décoré qu'en 1845 (*Moniteur* du 1er mai); du moins avait-il coopéré en 1838 à faire obtenir la croix à un bonnetier du nom de Gaudy jeune, en des circonstances assez comique qu'il avait contées lui-même (*Lettres à l'Etrangère*, I, 490).

Page 445. *Un futur* Trente-Six. — Une fournée de trente-six pairs, fournée dont l'illustre baron Cuvier fit partie, venait d'être effectuée par ordonnance du 19 novembre 1831.

Page 446. *Manière chinoise de se moquer des percepteurs* [2]. — La situation budgétaire de l'Etat en 1831 nécessita, suivant la coutume, un appel aux efforts des contribuables, auxquels on demanda entre autres, en spécifiant «pour l'année 1831, seulement» un supplément de 30 centimes additionnels sur le principal de la contribution foncière, qui devait produire un revenu de 46 millions au moins. Le projet de budget de 1831 présentait au total : recettes, 1.304.379.702 francs; dépenses, 1.172.192 435 francs; soit un excédent de 132.187.267 francs.

Page 447. *La loi faisant commerce du tabac.* — En 1831, la vente des tabacs figurait pour 67.151.000 francs et celle des poudres pour 3.961.000. Les boissons et le droit de fabrication des bières donnaient ensemble 62.902.000 francs.

Pages 447-448. *Quelques articles de la Liste civile* [3]... *le fossé des Tuileries.* — Lorsque Louis-Philippe, quittant le Palais-Royal, vint habiter aux Tuileries, un fossé fut creusé pour séparer le palais du jardin public. Ce fossé fit beaucoup jaser les Parisiens.

Pages 448-449. *Les six degrés du crime et les six degrés de la vertu* [4]... *avoir acheté des fusils en Angleterre.* — Les journaux républicains *La Tribune* et *La Révolution* avaient accusé, dans leurs numéros du 9 juillet, le maréchal Soult et Casimir Périer d'avoir touché des pots-de-vin dans des fournitures de fusils et de draps. La vérité est que le maréchal Gérard avait prié M. Gisquet d'acheter 300.000 fusils pour le gouvernement français et que Gisquet en avait acheté 566.000 au gouvernement anglais, du modèle *India pattern*, au prix de 32 fr. 50 pièce, y compris les frais d'emballage, le fret, l'assurance, les pertes de toute nature, etc. Armand Marrast, directeur de *La Tribune*, fut condamné pour diffamation, le 10 octobre 1831, par la Cour d'Assises de la Seine à 25 francs de dommages-intérêts, 6 mois d'emprisonnement, 3.000 francs d'amende.

Page 450. *Est entré à cheval dans la ville de Lyon.* — Le 3 décembre 1831 le duc d'Orléans entra à Lyon, après l'apaisement d'une violente révolte (commencée le 21 novembre) des ouvriers en soie, des canuts, protestant contre la réduction de 25 p. 100 de leur salaire.

[1] *Histoire des Œuvres* (3e éd.), p. 242.
[2] *Ibid.*, p. 301.
[3] *Ibid.*, p. 302.
[4] *Ibid.*, p. 242.

Page 450. *SCÈNE D'OCTROI* [1]. — A rapprocher de la scène d'octroi publiée plus haut, p. 270.

Page 452. *DÉTAILS INÉDITS SUR LA NOMINATION D'UN PRÉFET DE POLICE* [2]... *demeura provisoire.* — Le préfet de police Gisquet (voir p. 443) fut d'abord nommé préfet par intérim le 15 octobre 1831, avant de l'être définitivement, le 26 novembre suivant.

Page 452. *Ses opérations commerciales.* — L'affaire des fusils (voir p. 449).

Pages 452-454. *QUASI-MIRUM*... BARTHUM... LANCELOTUM... JACQUEMINOTUM... — Quasi-Mirum, c'est-à-dire : Casimir Périer, le président du Conseil; Barthe ministre de la Justice; Lancelot, le maréchal Lobau, qui réduisait les émeutes avec l'aide des pompiers; Jacqueminot, conseiller d'État (qui devint pair en 1832).

Pages 456-457. *COMME QUOI LORSQUE LES COMMISSAIRES DE POLICE... CELA ENTRAVE LE COMMERCE* [3]... *pure comme du Macouba... en chapeau de cuir.* — Le Macouba était un tabac de la Martinique, prisé par *Le Père Goriot* (VI, 240). Le chapeau de cuir était porté par les républicains.

Page 458. *LE DÔME DES INVALIDES*, HALLUCINATION [4]. — Ce récit fut publié pour la première fois dans les *Annales romantiques pour 1832* (Paris, Urbain Canel, 1831, in-18) enregistrées dans la *Bibliographie de la France* du 17 décembre 1831.

Page 460. *Dans les environs de Nemours.* — Où Balzac passait pour aller au petit pavillon de la Bouleaunière, près de Nemours, visiter son amie Mme de Berny.

Page 460. *LE PORTIER DU CAMP DE MAUBEUGE* [5]. — Le camp de Maubeuge avait pour objet l'instruction des troupes, mais aussi leur concentration à proximité de la Belgique, toutes prêtes à une intervention.

Page 463. *PROGRÈS DE L'OPINION PUBLIQUE* [6]... *M. Hennequin... madame de Feuchères.* — Me Hennequin, avocat, avait été le porte-parole des princes de Rohan dans le procès où ils attaquèrent le testament du duc de Bourbon († le 27 août 1830) qui les frustrait de leur héritage au profit du duc d'Aumale et de la baronne de Feuchères. Le tribunal de première instance de la Seine débouta les Rohan par jugement du 22 février 1832, confirmé par la Cour d'appel, le 1er décembre suivant.

Page 464. *DEUXIÈME ÉDITION. LES PAPILLOTES... PAR JEAN-LOUIS.* — Cette seconde édition [7] se distinguait de la première (dont il a été question p. 438) par l'addition d'un portrait de Jean-Louis et d'une 9e section [8] intitulée *Florentine.* La 1re édition avait 338 pages, la 2e en a 360.

[1] *Histoire des Œuvres* (3e éd.), p. 303.
[2] *Ibid.*, p. 252.
[3] *Ibid.*, p. 304.
[4] *Ibid.*, p. 235.
[5] *Ibid.*, p. 306.
[6] *Ibid.*, p. 307.
[7] Cf. Émile Nourry, *Le Bibliophile français*, n° 163, mai 1923, p. 2.
[8] Voici les titres des 9 sections : 1. Mœurs de convention. — 2. Mœurs de politique. — 3. Battements de cœur. — 4. Mœurs d'artistes. — 5. Mœurs ecclésiastiques. — 6. Fatalités. — 7. Mœurs populaires. — 8. Silhouettes. — 9. Florentine.

Page 464. *Ni chapeau de cuir, ni bandagiste.* — Le chapeau de cuir était, nous l'avons dit plus haut, le chapeau des républicains. Quant au bandagiste, c'est une allusion à ce bandagiste de la rue du Coq, légitimiste affiché, dont les humoristes donnaient l'adresse aux partisans de Charles X.

Page 465. *Le Départ*[1]. — Ce récit fut publié pour la première fois dans *L'Émeraude, morceaux choisis de littérature moderne par divers.* Paris, Urbain Canel et Adolphe Guyot, 1832, in-18. Ce keepsake royaliste fut enregistré, dans son numéro du 7 janvier 1832, par la *Bibliographie de la France.*

Page 466. *Ce banquier.* — Jacques Laffitte.

Page 466. *Mais, lui.* — Le texte original porte bien : «Mais, lui,». Cependant le sens voudrait : «Mais, que n'emporte-t-il pas.»

Page 466. *Les pieds à terre.* — Ainsi que l'on avait trouvé le duc de Bourbon pendu à l'espagnolette d'une fenêtre. Ce suicide (?) parut à beaucoup fort suspect. On soupçonna vivement la baronne de Feuchères (l'une des héritières du vieux duc) d'y avoir discrètement coopéré.

Page 468. *Le lit de camp*[2]. — *Le Lit de camp*, et *La Prima Donna et le Garçon boucher* seraient, d'après le bibliographe A. Barbier, l'œuvre de deux frères, Clément et Edmond Burat-Gurgy.

Page 470. *Une journée du nez de M. d'Argout*[3]. — M. d'Argout fut successivement, au cours de l'année 1831, ministre de la Marine, puis (13 mars) ministre du Commerce et des Travaux publics, pour devenir, le 31 décembre 1832, ministre de l'Intérieur et des Cultes. Il eut Mérimée pour secrétaire.

Page 471. *Madame de V...* — Madame de Vaudémont?

Page 472. *Religion Saint-Simonienne*[4]. — Sur les Saint-Simoniens, voir plus haut, p. 314. Les salles de réunion des Saint-Simoniens rue Taitbout et rue Monsigny furent fermées par la police le 22 janvier 1832.

Pages 474-475. *Deux destinées d'hommes ou nouveau moyen de parvenir*[5]... *le commerce des fusils anglais.* — Sur le commerce des fusils anglais voir plus haut, p. 449 et 452.

Page 477. *Départ d'une diligence*[6]. — A rapprocher de *La Cour des Messageries royales* (p. 300).

Page 478. *Échantillon de causerie française*[7]. — Ce titre est celui dans lequel Balzac en 1844, publia à part, à la suite des tomes III de *Splendeurs et Misères des courtisanes*, ceux des récits d'une *Conversation entre onze heures et minuit*, parus en 1832 qu'il n'avait pu remplacer dans *La Comédie Humaine* (en cours de publication depuis 1842). Cette *Conversation entre onze heures et minuit* formait avec *Le Grand d'Espagne* la contribution de Balzac à un recueil inti-

[1] *Histoire des Œuvres* (3e éd.), p. 252.
[2] *Ibid.*, p. 246.
[3] *Ibid.*, p. 252.
[4] *Ibid.*, p. 252.
[5] *Ibid.*, p. 235.
[6] *Ibid.*, p. 242.
[7] *Ibid.*, p. 235.

tulé *Contes bruns* composés en collaboration avec Philarète Chasles et Charles Rabou. A part les petits récits que Balzac fit reparaître, en 1844, sous le titre d'*Echantillon de causerie française*, le reste de sa collaboration aux *Contes bruns* fut en définitive incorporé à *La Comédie Humaine* dans les *Scènes de la vie privée* (*Autre Étude de femme*) et sans les *Scènes de la Vie de province* (*La Muse du Département*), ainsi que nous l'expliquons plus loin page 717. Notons pour terminer qu'en 1845 dans le *Catalogue général des Œuvres....* (I, XVI) Balzac projetait pour une future édition de son œuvre, l'insertion d'*Échantillon de causerie française* dans *La Comédie Humaine* parmi les *Scènes de la Vie Parisienne*[1]. Mais dans ce catalogue : *Échantillons* est au pluriel ce qui donne à penser que Balzac avait l'intention d'en ajouter d'autres à l'*Echantillon* primitif. Les différents récits d'*Échantillon de causerie française* n'avaient pas de titre ; pour la commodité du lecteur nous leur avons attribué un titre factice, que nous avons placé entre crochets.

Page 478 [*UN SALON PARISIEN*][2]. — Ce salon parisien est celui du baron Gérard (1770 † 1837), membre de l'Institut, peintre de l'Empereur, puis du Roi et ami de Balzac. François Gérard habitait au coin de la rue Bonaparte actuelle, 6, place Saint-Germain-des-Prés. Quatre petites pièces et une antichambre composaient tout l'appartement de réception. Le savant dont il est question n'est autre que le célèbre astronome François Arago qui habitait à l'Observatoire près de la maison de Balzac sise 1, rue Cassini. Parmi les aimables femmes qui fréquentaient chez Gérard citons Sophie Gay, Mme de Girardin, Mme Ancelot, Mme de Bawr. Madame Gérard ne s'occupant de rien ni de personne : elle jouait au whist, c'était Mlle Godefroy, élève de Gérard, femme déjà âgée, qui faisait les honneurs. A minuit on servait le thé. Stendhal, Delacroix et Mérimée fréquentaient assidûment le salon de Gérard.

Page 480. [*HISTOIRE DU CAPITAINE BIANCHI*]. — Dans l'édition originale, dans les *Contes bruns* de 1782, après les mots : « dans une troupe de malfaiteurs » (qui se trouvent à notre page 482, ligne 12) on lisait la fameuse apostrophe : « Oh ! Napoléon. . . Tout arbitraire et toute justice ! — le vrai roi ! . . » que Balzac en a distraite en 1842 pour la placer dans *Autre Étude de femme* (VII, 395-396).

Page 482. *A cause du retour des cendres de l'Empereur.* — Cette phrase ne se trouvait pas, et pour cause, dans l'édition originale de 1832 ; ce fut en effet, en 1840, que les cendres de l'Empereur furent ramenées de Sainte-Hélène, par le prince de Joinville, à bord de *la Belle-Poule.*

Page 482. *Celles de l'évasion.* — L'évasion racontée dans l'*Histoire du Chevalier de Beauvoir,* et que Balzac, en 1837, retira d'*Une conversation entre onze heures et minuit* pour la faire passer dans les *Scènes de la Vie de province* (X, 117-124). C'est par inadvertance, que Balzac a laissé ici une allusion qui n'avait plus de raison d'être.

Page 483. [*L'AVORTEMENT*]. — Le dénouement de ce petit récit est placé par Balzac, rue de Seine ; on sait que Balzac était un familier de ce quartier, ayant habité en 1826 et 1827, au temps de son imprimerie, 17, rue des Marais-Saint-Germain (17, rue Visconti).

Page 485. *Où l'appelaient des fonctions diplomatiques.* — Il s'agit de Stendhal partant pour son consulat de Civita-Vecchia. (Cf. plus haut, p. 101.)

[1] Il avait d'ailleurs manifesté cette intention dans *Les Marana* (XXIX, 60).
[2] Balzac s'est inspiré de ce salon au début d'*Autre étude de femme...* (VII, 360).

Page 486. [*Ecce Homo*]. — Balzac ne détestait pas les histoires un peu risquées, telles qu'il nous en a rapportées dans ses *Contes drolatiques*. Il avait un goût très vif pour les *œuvres* de La Fontaine, auxquelles il a fait plus d'un emprunt, notamment l'a lusion à ce Garo (p. 487) qui est mis en scène dans la fable *Le Gland et la Citrouille* (livre IX, fable IV). On sait que Balzac avait en 1826, édité les *Œuvres complètes* de La Fontaine en un volume imprimé en caractères minuscules, et qu'il en avait composé la préface (XXXVIII, 146).

Page 488. [*Le Tic du mort*]. — Si La Fontaine est cité dans *Ecce Homo*, nous trouvons trace dans *Le Tic du Mort* d'une autre admiration de Balzac : *Le Vicaire de Wakefield* de Goldsmith, que nous avons déjà rencontré plus haut (p. 59).

Page 489. *Attend-elle un historien.* Que Balzac entreprit d'être en composant *Les Paysans*, mais qu'il mourut sans achever (XXIII, 391-396).

Page 490. Caïnones. — Nous avons déjà vu ces Caïnones, p. 235.

Page 495. *Chasteler.* — Il s'agit du général, marquis du Chasteler (1763 † 1825), Belge au service de l'Autriche, qui s'illustra, en 1809, par sa défense du Tyrol contre les armées de Napoléon. Une admiratrice de Balzac, à laquelle est dédiée *Le Colonel Chabert* (VII, 1), la comtesse Ida de Bocarmé, était née du Chasteler.

Page 499. *M. Gautier Shandy.* — Ce Gautier Shandy est un des personnages du *Tristram Shandy* de Sterne, dont Balzac faisait ses délices. M. Shandy prétendait que la destinée des hommes était déterminée par leurs noms de baptême. On trouvera cette spirituelle boutade dans la traduction de *Tristram Shandy*, par Léon de Wailly (Paris, Charpentier, 1860, 2 vol. in-12), au tome I, page 16.

Page 500. *Contes bruns.* — C'est sous le titre reproduit ci-après que parut en février 1832 ce recueil composé par trois amis : Philarète Chasles, Charles Rabou, Honoré de Balzac, recueil enregistré sous le n° 704, p. 83 de la *Bibliographie de la France* du samedi 11 février.

Ornés sur la couverture d'une vignette de Cherrier et au titre d'une vignette de Tony Johannot, gravée par Thompson, les *Contes bruns* avaient été imprimés par Everat et formaient un volume de 398 pages ainsi composé :

	Pages.
Une Conversation entre onze heures et minuit	3- 96
L'œil sans paupière	97-136
Sara la danseuse	137-158
Une bonne fortune	159-204
Tobias Guarnerius	205-244
La fosse de l'avare	245-264
Les trois sœurs	265-286
Les regrets	287-346
Le ministère public	547-372
Le Grand d'Espagne	373-390

Dans cet ensemble la part de Balzac était de 122 pages : *Une Conversation entre onze heures et minuit* (96 pages), *Le Grand d'Espagne* (26 pages).

Notons en passant que *Une Conversation* contenait 12 petits récits distincts ; mais ne portant pas de titres séparés. Dans la suite deux en reçurent un de Balzac : *Histoire du Chevalier de Beauvoir* et *La Maîtresse de notre colonel* ; mais nous avons donné, entre crochets, aux dix autres des titres factices afin d'en faciliter l'énumération.

Donc, *Une conversation entre onze heures et minuit,* se compose de :

	Ed. orig.
[Un salon parisien]	3- 8
[Histoire du capitaine Bianchi]	9-15
Histoire du Chevalier de Beauvoir	17-28
[L'avortement]	30-39
La Maîtresse de notre colonel	39-52
[Ecce Homo]	54-57
[Le Tic du Mort]	59-61
[Le Père du réfractaire]	62-66
[Le Gilet rouge]	67-70
[Le Président Vigneron]	71-72
[La Femme du médecin]	73-74
[Le bol de punch]	74-80
[Le Général Rusca]	81-95

Quant au *Grand d'Espagne* c'est un récit d'une seule pièce.

Que devinrent par la suite tous ces récits balzaciens d'*Une Conversation* et du *Grand d'Espagne.* Leur auteur les fit presque tous passer dans *La Comédie Humaine,* les découpant, les réajustant selon les besoins.


CONTES BRUNS.

PARIS.

URBAIN CANEL, ADOLPHE GUYOT,

Dès 1832 : utilisation, en mai, du préambule d'*Une Conversation* (la description d'un salon parisien) pour nous donner le tableau du salon de Mme d'Esther dans *Le Conseil*

(*Scènes de la vie privée*, 2ᵉ éd., p. 111). Ce salon devint en 1842, dans *Autre Étude de Femme* de *La Comédie Humaine*, le salon de Mᵐᵉ d'Espard (VII, 361).

En 1834 : republication, en mai, de *La Maîtresse de notre Colonel* (fragment d'*Une Conversation*) dans le n° 10 du journal *Napoléon*.

En 1837, republication, en février, de l'*Histoire du Chevalier de Beauvoir* (fragment d'*Une Conversation*) et du *Grand d'Espagne* dans le 3ᵉ volume des *Scènes de la Vie de province* (*Étude des Mœurs*, t. III) pour corser la première nouvelle du volume : *La Grande Bretèche ou les trois vengeances.*

En 1849 : réédition avec *La Grande Bretèche*, chez Charpentier.

En 1842 : reprise de *La Maîtresse de notre Colonel* qui, titre supprimé, va étoffer *Autre Étude de femme* au tome II de la première édition (éd. Furne) de *La Comédie Humaine* (VII, 398) en compagnie de [*La Femme du médecin*] (*ibid.* VII, 405), qui est devenue Charlotte dont de Marsay conte la mort ; en compagnie également d'une tirade sur *Napoléon* qui suivait l'[*Histoire du capitaine Bianchi*] (*ibid.*, VII, 395).

En 1843 (mars-avril) : *Histoire du Chevalier de Beauvoir* et *Le Grand d'Espagne* (accompagnés de *La Grande Bretèche*) sont enclavés dans *Dinah Piédefer*, (première version de *La Muse du Département*) publiée en feuilleton par le *Messager* des 30 mars et 1ᵉʳ avril. Très scrupuleux, le directeur du *Messager* indique ces enclaves :

«M. de Balzac a cru devoir nous prévenir que l'histoire du *Chevalier de Beauvoir* et la suivante (*Un Grand d'Espagne*) avaient été publiées déjà dans les *Contes Bruns* et il voulait les rappeler par une courte analyse, mais le peu de longueur de ces deux citations nous a engagés à les laisser subsister en entier.»

D'ailleurs Balzac — ou le directeur — se gardent bien de faire aucune allusion à la réédition de ces deux récits, en 1837, dans le tome III des *Scènes de la Vie de Province*, et en 1839, dans l'édition Charpentier.

En 1843 (mai) : réédition de *L'Histoire du Chevalier de Beauvoir* et du *Grand d'Espagne* (non accompagné de *La Grande Bretèche*) dans la 51ᵉ livraison de *La Comédie Humaine* (VI) parue le 13 mai et contenant *La Muse du Département* (nouveau titre de *Dinah Piédefer.*)

En 1843 (novembre) : enfin dernière réédition de *L'Histoire du Chevalier de Beauvoir* et du *Grand d'Espagne* (de nouveau en compagnie de *La Grande Bretèche*) dans *La Muse du Département* publiée, le 14 novembre, chez Souverain, dans la collection *Les Mystères de Province.*

En 1844 il restait encore disponibles, non encore réédités, 9 récits d'*Une conversation* [*Histoire du capitaine Bianchi*], [*L'avortement*], [*Ecce homo*], [*Le Tic du mort*], [*Le père du réfractaire*], [*Le Gilet Rouge*], [*Le Président Vigneron*], [*Le bol de Punch*], [*Le général Rusca*]. Balzac les prend et sous le titre *Échantillon de causerie française*[1] en complète le tome III de *Splendeurs et Misères des courtisanes* paru chez de Potter le 23 novembre.

Page 501. *Leur seconde édition.* — Qui ne parut jamais, du moins collectivement.

Page 501. *Voilà mon homme*[2]. — Ce type de bon commerçant à la vanité naïve, épanouie, nous fait penser au brave César Birotteau, marchand-parfumeur, adjoint au maire du deuxième arrondissement de Paris, chef de bataillon de la Garde Nationale, donnant un bal somptueux en décembre 1818, « autant pour célébrer la délivrance du territoire que pour fêter sa promotion dans l'ordre de la Légion d'Honneur. » (XIV, 96.) Sur l'abus des décorations voir plus haut p. 444.

(1) Publiée plus haut, p. 478.
(2) *Histoire des Œuvres* (3ᵉ éd.), p. 242.

Page 503. *Juste-milieu funéraire*[1]. — Une proposition de loi sur l'abrogation de l'anniversaire du 21 janvier, mort du roi Louis XVI, avait été présentée le 22 décembre 1831 par le baron Portalis à la Chambre des Députés qui, le 23 décembre, tenant compte d'un amendement de M. Marchal, à la majorité de 218 voix contre 32, l'adopta en ces termes : «La loi du 19 janvier 1816, sur l'anniversaire du 21 janvier, est abrogée.» Apporté à la Chambre des Pairs, dès le 30 décembre, ce projet de loi fut soumis à une commission et ne vint en discussion que le 16 février 1832. Le 28 février le projet modifié fut adressé à la Chambre des Députés qui le rejeta et renvoya aux Pairs son projet d'abrogation que les Pairs rejetèrent définitivement le 3 mars.

Page 504. *Procès du n° 63 de La Caricature*[2]*... cette salutaire éducation populaire.* — Les enfants de Louis-Philippe avaient, très démocratiquement, fait leurs études au lycée Henri IV, où Alfred de Musset fut le condisciple du duc d'Orléans.

Page 505. *Le Philipotin*[3]*... il se fit épicier.* — L'épicier est souvent évoqué par Balzac. Cf. plus haut, p. 11 et 14.

Page 508. *Le chiffre V.* — C'est-à-dire le numéro d'ordre du prétendant, le jeune duc de Bordeaux, Henri V.

Page 508. *Une poire.* — Est-il besoin de rappeler que les satiristes, et *La Caricature*, en particulier, ridiculisaient le roi Louis-Philippe en le caricaturant sous les traits d'une poire ?

Page 510. *L'Inceste, suivi de la Belle Maure, par J. de Saint-Aure*[4]. — Julien de Saint-Aure, est également l'auteur d'une *Hygiène des hommes de lettres* (1832) et de *M. Popot sous l'Empire et la Restauration* (1833), 4 vol.

Page 512. *Sur la destruction projetée du monument du duc de Berry*[5]. Monument expiatoire de l'assassinat du duc de Berry par Louvel, le 13 février 1820, à onze heures du soir, à la porte de l'Opéra. L'Opéra était alors situé, salle Montansier, rue de Richelieu, en face la Bibliothèque Royale.

Page 515. *Terme d'Avril*[6]. — Parmi ces notabilités changeant de domiciles : Quelqu'un : Louis-Philippe; son fils : Grand Poulot; certaine demoiselle : Madame Adélaïde, sœur du roi; M. Guizot, qui suivit en 1815 Louis XVIII à Gand; M. Michaud, qui avait publié une *Histoire des Croisades;* la baronne de F* (c'est-à-dire : Feuchères), soupçonnée d'avoir mis une corde au cou du duc de Bourbon... pour le suspendre à une espagnolette (voir p. 463 et 466).

Page 516. *Facéties cholériques*[7]*... docteur Magendie.* — Le docteur Magendie dont Balzac dans *La Peau de chagrin*, a donné quelques traits à son docteur Maugredie (XXVII, 249).

Page 517. *La vie d'une femme*[8]. — Cette femme n'est pas nommée, mais qui ne

[1] *Histoire des Œuvres* (3e éd.), p. 308.
[2] *Ibid.*, p. 253.
[3] *Ibid.*, p. 246.
[4] *Ibid.*, p. 253.
[5] *Ibid.*, p. 253.
[6] *Ibid.*, p. 253.
[7] *Ibid.*, p. 242.
[8] *Ibid.*, p. 253.

reconnaitrait en elle la duchesse d'Angoulême, fille de Louis XVI, bru de Charles X.

Page 521. *Le refus*[1] — *Le Refus* parut pour la première fois dans le keepsake royaliste *Le Saphir*, morceaux inédits de littérature moderne, par divers auteurs (Paris, Urbain Canel et Adolphe Guyot, 1832, in-18). Ce recueil fut enregistré, sous le n° 2424, dans la *Bibliographie de la France* du 19 mai 1832.

Page 526. *Essais sur la situation du parti royaliste*[2]. — En 1832 la ligne politique de Balzac est définitivement établie et jusqu'à la fin de sa vie son royalisme ne cessera plus de s'affirmer.

Page 531. *Son ordonnance du 5 septembre.* — Par laquelle Louis XVIII, en 1816, ordonna la dissolution de la Chambre (dite Introuvable) dont il craignait les menées ultra-royalistes.

Page 533. *La religion catholique et la monarchie légitime.* — Ce sont les deux principes que nous retrouverons vigoureusement réaffirmés, en 1842, dans l'*Avant-propos* de *La Comédie Humaine* (I, xxxi).

Page 538. (*La suite au numéro prochain*). — Cette suite n'y parut pas.

Page 538. *Récréations, par Henri Monnier*[3]. — Henry Monnier (ou Henri comme souvent l'écrivaient, à tort, ses contemporains), a déjà été cité et loué plus d'une fois par Balzac au cours de ce volume. Lorsque *La Comédie Humaine*, de 1842 à 1848, fut publiée avec des illustrations, un certain nombre furent confiées à Monnier qui dans l'une d'elles se portraitura lui-même sous les traits de Bixiou dans *Un Ménage de garçon* (*La Rabouilleuse*). Cf. *La Comédie Humaine*, éd. Furne, VI, 63.

Page 539. *Indiana, par G. Sand*[4]. — Balzac appréciait fort le caractère de George Sand, qu'il s'obstinait à prénommer Georges (avec un *s*). Il lui dédia, en 1842, les *Mémoires de deux Jeunes Mariées*. Sur les relations de Balzac et de George Sand (I, 438, note).

Page 540. *Littérature*[5]... *Les Cent contes drolatiques.* — Le premier dixain des *Contes drolatiques* de Balzac avait paru, chez le libraire Gosselin, en avril 1832 (XXXVII, 287).

Pages 540-541. *Planches (n°s 170 et 171)*[6]... *les événements survenus.* — Depuis le début de mai 1832 de notables événements étaient, en effet, survenus : la duchesse de Berry venait de débarquer en France pour soulever, en faveur de son fils, le duc de Bordeaux, les populations du midi et de l'ouest contre le gouvernement de Louis-Philippe; le choléra battait son plein; Cuvier mourait le 13 mai, Casimir Périer, le 16; le 1er juin, le général Lamarque, républicain notoire, mourait (également du choléra) et le 5, à ses obsèques, de graves troubles se produisirent aux cris de « Vive la République! à bas Philippe! plus de Bourbons! » d'abord place de la Concorde, puis le long du parcours suivi par le char funèbre des barricades furent élevées, la troupe

[1] *Histoire des Œuvres* (3e éd.), p. 237.
[2] *Ibid.*, p. 253.
[3] *Ibid.*, p. 246.
[4] *Ibid.*, p. 246.
[5] *Ibid.*, p. 246.
[6] *Ibid.*, p. 308.

tira. L'émeute se poursuivit la nuit et le lendemain. Paris fut mis en état de siège. Le calme ne fut rétabli que le 7 après des combats de rue acharnés, principalement au cloître Saint-Merry. Douze à quinze cents personnes avaient été arrêtées au cours de cette émeute connue sous le nom de journées des 5 et 6 juin.

Page 541. *CAUSES DE NOTRE INTERRUPTION*[1]... *Chaillot.* — L'état de siège que nous avons indiqué à la note précédente avait eu pour résultat un redoublement de rigueur policière, dont un des effets fut le retrait de la maison du docteur Pinel, à Chaillot, d'un certain nombre de détenus en mauvaise santé qui y purgeaient leur condamnation.

Page 542. *ŒUVRES COMPLÈTES DE LUDWIG TIECK*[2]... Tieck (1773 † 1853) était un célèbre conteur allemand, réputé pour son humour.

Pages 543-544. *LES FAUX DIEUX DE L'OLYMPE*[3]... le beau *Neptune*... *Bart*... *Girodinde*... *Vulcain-Périgord.* — C'est-à-dire *Le beau* Neptune : le maréchal Lobau, l'arroseur; Barthe, ministre de la Justice; Girod de l'Ain; Talleyrand-Périgord, boiteux comme Vulcain.

Page 545. *DU GOUVERNEMENT MODERNE*[4]. — Cet article préparé par Balzac pour *le Rénovateur* n'y parut jamais. Il est resté inédit du vivant de son auteur et ne fut publié qu'en 1900, par les soins du Vicomte de Lovenjoul, dans *La Grande Revue* du 1er décembre 1900, p. 497-519. Il a été réédité, en 1933, par M. Bernard Guyon, qui l'a muni d'une excellente introduction et d'une annotation parfaite[4].

Page 549. *Un livre dans ses armes.* — L'ordonnance du 16 février 1831 décidait par son article Ier : «A l'avenir le sceau de l'État représentera un livre ouvert portant ces mots : *Charte de 1830*, surmonté de la couronne fermée, avec le sceptre et la main de justice en sautoir, et des drapeaux tricolores derrière l'écusson, et pour exergue : *Louis-Philippe Ier, Roi des Français.*»

Page 549. *M. le duc de Fitz-James.* — Célèbre député libéral, oncle de la duchesse de Castries, l'amie de Balzac. (III, 116, XIII, 179).

Page 549. *Les voltigeurs de l'Empire.* — A rapprocher des voltigeurs de Louis XIV (I, 408).

Page 557. *LETTRE À CHARLES NODIER SUR SON ARTICLE INTITULÉ : DE LA PALINGÉNÉSIE HUMAINE ET DE LA RÉSURRECTION*[5]. — L'article de Charles Nodier, auquel répond Balzac, avait paru dans la *Revue de Paris* au mois de mai 1832. La réponse de Balzac est datée d'Annecy où il passa en revenant d'Aix-les-Bains, pour rejoindre Genève, puis Paris et enfin La Bouleaunière, près Nemours.

Page 559. *M. Savary.* — Félix Savary (1797 † 1841), membre de l'Académie des Sciences, astronome, auquel est dédiée *La Peau de chagrin* (XXVII, 1). Voir également, plus loin, p. 622.

(1) *Histoire des Œuvres* (3e éd.), p. 309.
(2) *Ibid.*, p. 246.
(3) *Ibid*, p. 310.
(4) *Un inédit de Balzac. Le Catéchisme Social*, précédé de l'article *Du Gouvernement moderne.* Textes établis et commentés par Bernard Guyon, Paris, La Renaissance du Livre, 1933, in-8° (*Nouvelle Bibliothèque romantique*, publiée sous la direction de Henri Girard).
(5) *Histoire des Œuvres* (3e éd.), p. 238.

Page 560. *Le trou de Botal.* — Se rapporte à la physiologie du cœur.

Page 560. *Sens dessus dessous.* — Sur l'orthographe de cette locution, voir plus haut p. 33, 281.

Page 560. *Garo.* — Voir la note de la page 487.

Page 561. *Gall.* — Balzac aimait à invoquer les hommes de sciences à l'appui de ses théories; rapprocher, par exemple, cette énumération de savants de celle de l'*Avant-propos* de *La Comédie Humaine* (I, XXVI-XXVII).

Page 561. Louis Lambert. — Qui venait de paraître (XXXI, 43).

Page 562. *Dom P. Fanfreluchio.* — Personnage de l'œuvre de Nodier; cf. plus haut, p. 114.

Page 562. *La possibilité des* anges *de Swedenborg.* — Balzac devait, en 1835, consacrer 3 volumes à l'un de ces anges : *Séraphîta* (XXXI, 175).

Page 564. *Les prodiges de la* volonté. — On sait le rôle attribué par Balzac à la volonté ; cf. le *Traité de la volonté*, dans *Louis Lambert* (XXXI, 88).

Page 564. *Les paroles gelées.* — Qui se trouvent au chapitre LVI de *Pantagruel* : « Comment, entre les paroles gelées, Pantagruel trouva des mots de gueule. » Rabelais était un des auteurs préférés de Balzac.

Page 565. *Cuvier.* — Déjà tant de fois cité !

Page 566. *VOYAGE DE PARIS À JAVA*[1]. — Parut pour la première fois, daté d'Aix-les-Bains, septembre 1832, dans la *Revue de Paris* du 25 novembre 1832 (tome XLIV, p. 217-250). La pudeur du directeur Amédée Pichot avait fait supprimer un passage que nous avons, naturellement, restitué d'après le manuscrit (voir plus loin, p. 570).

Page 566. *Souvent un mot.* — A rapprocher d'un passage identique sur la puissance évocatrice des mots dans *Louis Lambert* (XXXI, 48).

Page 567. *Que m'a vendus Schœlcher.* — Schœlcher, l'apôtre des Noirs, avait un magasin de porcelaines, 2, boulevard des Italiens. Nous savons qu'il vendit à Balzac, le 21 mars 1832, 3 vases : l'un à dessin égyptien (70f), le deuxième gothique à fond noir (40f), le troisième à rayures bleues et or (30f) au total 140f sur lesquels Balzac paya 110f, le 4 juillet 1832. Mais nous n'avons pu retrouver les vases mexicains du *Voyage à Java* !

Page 567. *Une des plus belles vallées de la Touraine.* — Celle que Balzac a si amoureusement décrite dans *Le Lys dans la vallée* (XXVI, 24 et suiv.).

Page 567. *Saché.* — Petit château près d'Azay-le-Rideau, où Balzac alla souvent se reposer chez M. de Margonne, auquel il dédia *Une ténébreuse affaire* (XXI, 27).

Page 568. *Mes voisins de l'Observatoire royal.* — Balzac habitait alors 1, rue Cassini.

Page 568. *Je me rendis à la poudrerie.* — Chez ses amis Carraud. Le commandant Carraud avait été nommé, le 30 juillet 1831, inspecteur de la Poudrerie

[1] *Histoire des Œuvres* (3e éd.), p. 242.

d'Angoulême. On trouvera tous les détails utiles sur les relations de Balzac avec les Carraud dans sa *Correspondance... avec Madame Zulma Carraud* (Paris, A. Colin, 1935, in-8°).

Page 568. *Entre trois amis.* — Le commandant Carraud, Madame Zulma Carraud et M. Grand-Besançon, commissaire des poudres, qui raconta ses souvenirs de l'île de Java, où il avait jadis séjourné.

Page 570. *Papier de Bath.* — Papier à lettres de vélin fin portant en tête de chaque feuille, au timbre sec, la marque BATH dans un petit cadre. Ce papier était d'usage courant au temps de Balzac.

Page 570. *L'huile de Macassar.* — Que voulait «couler» *César Birotteau* (XIV, 15).

Page 570. *Après une longue traversée ... leurs jeux passionnes.* — Passage supprimé dans la *Revue de Paris*, le directeur de cette revue l'ayant trouvé... trop leste[1].

Page 572. *Il y a des différences énormes.* — Différences que Balzac a détaillées dans la *Physiologie du mariage* (XXXII, 26 et suiv.).

Page 572. *Le chant du* bengali. — Ce bengali qui jouera un si grand rôle dans la correspondance de Balzac avec Mme Hanska (cf. *Lettres à l'Étrangère*, I, 129, 232, 233; II, 283, 297, 325, 456; III, 14, 37, 225, 227, etc.).

Page 572. *L'âme du physharmonica.* — Ce physharmonica dont jouait si bien le baron de Werther (voir plus haut, p. 458).

Page 573. *Sa grande classification des voyageurs.* — Dans le *Voyage sentimental*, un des livres préférés de Balzac.

Page 573. *Vous parlez du volcaméria.* — C'est à la poudrerie d'Angoulême que Balzac fut initié aux charmes du volcaméria, dont il est bien souvent question dans sa *Correspondance... avec Madame Zulma Carraud* (p. 105, 110, 116, 119, 155).

Page 574. *Entre l'opium et le café.* — Sur l'opium, voir plus haut, p. 193; quant au café, chacun sait le rôle qu'il joua dans l'existence de Balzac.

Page 576. *Que me témoigna Rossini.* — Balzac était très fier de l'amitié de Rossini dont il admirait et citait constamment les œuvres. C'est à Rossini qu'il dédia *Le Contrat de mariage* (VII, 199).

Page 576. *Le thé.* — Pour attirer Balzac à Angoulême, Z. Carraud n'oubliait pas, en 1831, de mentionner parmi les attraits du lieu : « le meilleur thé Caravane, et la crème la plus fine. », cf. *Correspondance... avec Madame Z. Carraud*, p. 42.

Page 579. *En place de grève.* — Lieu des exécutions capitales jusqu'à l'arrêté du 23 janvier 1832, pris par le comte de Bondy, préfet de la Seine, et « décidant que la place de Grève ne peut plus servir de lieu d'exécution depuis que de généreux citoyens y ont si glorieusement versé leur sang pour la cause nationale...» et que les exécutions capitales seront à l'avenir exécutées sur «l'emplacement qui se trouve à l'extrémité du faubourg Saint-Jacques.»

Page 581. *Elisent pour guide le plus beau cheval.* — Ce trait a frappé Balzac qui l'avait déjà mentionné plus haut, p. 565.

[1] Cf. Vicomte de Lovenjoul, *Une page perdue de Balzac* Paris, Ollendorff, 1903, in-12, p. 64.

Page 586. *M. Grand-B...n.* — M. Grand-Besançon, cité dans une note précédente (p. 568).

Page 587. *La Coucaratcha* ...[1] *la* littérature maritime. — Sur cette littérature maritime d'Eugène Sue, voir plus haut p. 114, 115.

Page 588. *La Femme selon mon cœur*[2]. — L'auteur, Eugène L'Héritier, était un ami de Balzac et son collaborateur pour les *Mémoires de Sanson* (XXXVIII, 476 et suiv.)

Page 588. *Les Truands et Enguerrand de Marigny*[3]. — L'auteur, Lottin de Laval, bien oublié aujourd'hui, publia en 1834 *Marie de Médicis*, en 1835 *Robert le Magnifique*, et fit de grands voyages en Orient.

Page 590. *La Comédie du Diable*[4]. — Le texte que nous donnons ici est celui qui constitue le dernier état de *La Comédie du diable*; c'est le texte paru dans les *Romans et contes philosophiques*, 4e édition revue et corrigée, Paris, Ch. Gosselin, 1833, 4 vol. in-8°, enregistré sous le n° 1588 de la *Bibliographie de la France* du samedi 23 mars 1833. *La Comédie du diable* s'y trouve au tome troisième. Elle avait, auparavant[5], été publiée, en 1831, par Balzac dans le tome II d'une édition précédente des *Romans et contes philosophiques* parue également chez Gosselin, en 3 vol. in-8° (*Bibliographie de La France* du 24 septembre 1831, n° 4462); et republiée en 1832 dans les *Contes philosophiques*, toujours chez le même Gosselin (2 vol. in-8°). Mais la première version de toutes est celle que Balzac publia dans *la Mode* du 13 novembre 1830, partielle il est vrai, puisqu'elle ne contenait que la partie intitulée *L'Introït*, quant à la seconde partie (*Représentation éternelle*) un fragment en parut dans *La Caricature* du 18 novembre 1830, sous le titre de *Fragment d'une nouvelle Satire Ménippée, Convention des morts*, et signée, à la fois, des quatre pseudonymes de Balzac à *La Caricature :* Alfred Coudreux, Le comte Alex de B..., Henri B..., Eugène Morisseau. Elle y débutait par ce passage :

...Les honnêtes gens du pays s'étant réunis, ils convinrent de choisir pour leurs représentants les esprits les plus subtils, en quelque situation qu'ils pussent être : classiques ou romantiques, au cercueil ou au berceau, anciens ou modernes. Lassés de tant d'essais législatifs, ces bonnes âmes voulaient avoir des hommes de génie tout venus, comme cet ambassadeur désirait trouver l'amour tout fait. Ils arrangèrent leurs lois en conséquence, car il s'agissait de former un gouvernement modèle, digne d'être exposé au Conservatoire des arts et métiers, un gouvernement doux, point vexatoire, même sans garde nationale, une vertueuse utopie allant sur des roulettes, et fabriquée de manière à prouver au monde entier que la LIBERTÉ était une joyeuse personne, ayant des mœurs et ne vivant pas en gourgandine affamée de baisers robustes, affriandée de sang et de cadavres.

Un bien beau spectacle fut, certes, le tableau merveilleux offert par cette réunion œcuménique des talents prodigieux dont le monde s'ébahissait depuis l'an Ier jusqu'à cette époque assez obscure dans l'histoire!...

Un appel de note au titre *Convention des morts* renvoyait en bas de page à cette note joviale de Philippon, ami de Balzac et gérant de *La Caricature :*

Nous n'avons pu nous refuser à laisser envahir nos colonnes par cette originale conception, qui, du reste remplit toutes les conditions de nos divers articles, car c'est tout à la fois une charge, une caricature, un croquis et une fantaisie (Note du Gérant).

[1] *Histoire des Œuvres* (3e éd.), p. 246.
[2] *Ibid.*, p. 246.
[3] *Ibid.*, p. 246.
[4] *Ibid.*, p. 233.
[5] *Ibid.*, p. 164, note.

Et c'est précisément pourquoi Balzac a signé de ses quatre pseudonymes: Eugène Morisseau, pseudonyme adopté pour signer les *Charges;* Alfred Coudreux, pour les *Caricatures;* Henri B..., pour les *Croquis;* le comte Alex. de B..., pour les fantaisies.

Page 591. *M. Cuvier.* — Toujours M. Cuvier! Cf. p. 565.

Page 592. *Un des souscripteurs du Champ-d'Asile.* — Colonie fondée sur les bords du golfe du Mexique entre le rio del Norte et celui de la Trinité, après la seconde Restauration par des réfugiés politiques français, libéraux et surtout bonapartistes. Mais le terrain concédé au Champ-d'Asile ayant été revendiqué par l'Espagne, les colons français reçurent en échange, des États-Unis, un emplacement dans l'Alabama, qu'ils nommèrent État de Marengo, avec Aigleville pour capitale. Ce nouvel établissement ne prospéra pas, et la plupart des exilés rentrèrent en France, sous le ministère libéral Decazes (II, 352; XIV, 171; XIX, 37).

Page 593. *Trois portes en ogive.* — On sait quelle fut la furieuse admiration des romantiques pour le style gothique (voir plus haut, p. 202). Cette fureur a été fort spirituellement raillée dans le *Jérôme Paturot* de L. Reybaud.

Page 595. *Un habit noir galonné de vert.* — L'habit vert! L'Académie française fut le dernier îlot de résistance des Classiques contre la poussée romantique; l'un des plus acharnés contre les tendances nouvelles était M. Jay, de l'Académie française, aujourd'hui bien oublié, cité plus haut, p. 33 (XII, 136).

Page 596. *Mazurier.* — Fameux danseur de ballet.

Page 597. *C'est le DRAME.* — Sur l'abus du mot: *drame,* voir plus haut p. 36.

Page 597. *La* palingénésie. — Voir plus haut p. 557.

Page 598. *Avec leur ventre.* — Allusion à l'embonpoint que commençait à prendre Balzac.

Page 600. *Un bourreau nommé* Timbre. — Dont la principale victime était la presse périodique, les journaux marqués chaque jour du Timbre. Le timbre, sous Louis-Philippe, rapportait annuellement plus de 3 millions.

Page 603. Félichitta!. — «Qui n'a pas entendu dans sa vie, un opéra italien quelconque?... Vous avez dû, dès lors, remarquer l'abus musical du mot *félichitta,* prodigué par le poète et par les chœurs à l'heure où tout le monde s'élance hors de sa loge ou quitte sa stalle.» *Petites Misères de la Vie conjugale* (XXXIII, 201).

Page 603. Carità, la carità. — Ainsi les petits ramoneurs savoyards demandaient l'aumône à Raphaël de Valentin dans *La Peau de Chagrin* (XXVII, 14).

Page 605. Super flumina Babylonis. — Psaume[1] attribué à Jérémie, le 136e de la Vulgate (XVI, 386; XXVIII, 420).

Page 608. *Carcels.* — Il s'agit du système de lampes à huile inventé par Carcel, en 1800. (XII, 116).

[1] Philippe Bertault, *La musique religieuse dans Balzac* (Paris, Naert, 1910, in-8°, p. 14 et 70).

Page 608. *Une once de gélatine.* — Allusion aux soupes gélatineuses de Darcet déjà citées plus haut, p. 112.

Page 609. *La supprimer.* — La loterie, aussi bien que toutes les maisons de jeux, fut supprimée en 1837. Les maisons de jeux fermèrent exactement, à minuit, le 31 décembre 1837.

Page 613. *THÉORIE DE LA DÉMARCHE*[1]. — Parut pour la première fois dans *l'Europe littéraire* des 15, 18, 25 août et 5 septembre 1833. Une annonce parue, en 1839, dans un catalogue imprimé à la suite du tome II d'*Un Grand Homme de province à Paris,* nous indique l'intention de Balzac de réunir la *Théorie de la Démarche,* ainsi que d'autres opuscules du même genre, en 2 volumes intitulés *Pathologie de la Vie Sociale.*

« *Pathologie de la Vie Sociale,* ou Méditations chimiques, physiques, mathématiques et transcendantes sur les manifestations de la pensée, prise dans toutes les formes que lui a données l'état social, soit par le vivre et le couvert, soit par la démarche et la parole, etc.., etc.. ; 2 beaux volumes in-8°.

La *Pathologie de la Vie Sociale* fut placée par Balzac, en 1845, (*Catalogue des ouvrages que contiendra La Comédie Humaine*), dans la *Troisième partie : Études analytiques de La Comédie Humaine* (I, XIX).

Page 613. *LOUIS LAMBERT.* — La citation tirée de *Louis Lambert* se trouve dans notre édition, XXXI, 99.

Page 614. *Lautour-Mézeray.* — Déjà cité plus haut, p. 163, 344, 439.

Page 614. *L'*Annonce. — Sur l'annonce et la réclame, voir *César Birotteau* (XIV, 209 et suiv.).

Page 615. *Cuvier.* — Décidément Cuvier est l'obsession de Balzac. Cf. p. 591.

Page 621. Tanti palpiti. — La fameuse cavatine de Rossini dans *Tancrède.*

Page 624. *Boulevart de Gand.* — La partie du boulevard des Italiens comprise entre la rue du Helder et la rue Taitbout; très fréquentée des élégants, dits *gandins.*

Page 624. *La belle lettre de Diderot.* — Dans les *Lettres sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient* (Londres, 1749, in-12).

Page 625. *Le docteur Méreaux.* — Ou plus exactement Meyranx que Balzac nomme Meyraux dans *Louis Lambert* (XXXI, 122). Naturaliste et médecin, Pierre-Stanislas Meyranx, né dans les Landes en 1790, mourut à Paris, en 1832.

Page 626. *Gerard.* — Le peintre Gérard, dont il a été question plus haut (p. 715) et dont le Salon est décrit (p. 478 et suiv.).

Page 627. *M. O...* — Le financier Ouvrard... ou le banquier Odier ?

Page 628. *M. le prince de Bénévent.* — C'est-à-dire Talleyrand.

Page 631. *Brillat-Savarin.* — Dont Balzac nous a donné la biographie (p. 671).

[1] *Histoire des Œuvres* (3e éd.), p. 239 et 433.

Page 632. *Ce gros monsieur.* — Comme ce gros bourgeois du Marais, Anténor Vervelle, caricaturé par Balzac, dans *Pierre Grassou* (XVI, 449).

Page 638. *M****.* — Peut-être le comte Molé, pair de France, qui fut aux Affaires Étrangères, du 11 août au 1er novembre 1830.

Page 638. *Pluvinel.* — Fameux écuyer (1555 † 1620), auteur du *Maneige royal.*

Page 639. *Je vis une chèvre.* — Une petite chèvre que Balzac, de sa fenêtre, voyait dans la cour de sa maison, 1, rue Cassini et qui figure dans la lithographie publiée en 1832 dans: *Habitations des personnages les plus célèbres de France depuis 1790 jusqu'à nos jours,* par Auguste Regnier, lithographiées par Champin (in-folio).

Page 643. *LETTRE ADRESSÉE AUX ÉCRIVAINS FRANÇAIS DU XIXe SIÈCLE*[1]. — Parut pour la première fois dans la *Revue de Paris* du 2 novembre 1834 (Nouvelle série, t. II, p. 62-82).

Page 650. *Rue de Chartres.* — C'est-à-dire au théâtre du Vaudeville situé rue de Chartres-Saint-Honoré, nos 14 et 16.

Page 653. *Une Société.* — Qui fut la Société des gens de lettres[2], qui naquit d'une réunion de gens de lettres tenue, 14, rue de Navarin, le 10 décembre 1837, chez Louis Desnoyers (le fondateur du *Journal des Enfants* et l'auteur de *Jean-Paul Choppart*). La constitution définitive de la Société fut établie par sa première assemblée, chez Amédée Pommier, rue de la Michodière, le 31 décembre de la même année.

Page 653. *La propriété littéraire.* — Les questions de propriété littéraire ont toujours préoccupé Balzac. Nous publierons dans notre tome XL les *Notes remises à MM. les députés sur la propriété littéraire* que Balzac publia en mars 1841, à l'occasion d'un projet de loi discuté par la Chambre et qui avorta. C'est à cette même occasion que Lamartine défendit avec éloquence, à la tribune de la Chambre, la thèse de la perpétuité des droits d'auteur.

Page 656. *AVENTURES ADMINISTRATIVES D'UNE IDÉE HEUREUSE*[3]. — Cet ouvrage, dont il est plusieurs fois question dans la correspondance de Balzac[4], est resté inachevé. Un fragment de la première partie (qui prend fin, p. 664, ligne 6, sur les mots : «après une légère pause.») a paru, en 1834, dans *Les Causeries du monde,* journal-livre publié par madame Sophie Gay. Nous publions à la suite (p. 664) un autre fragment resté, jusqu'à présent, inédit.

Les *Aventures administratives* étaient destinées à prendre place dans les *Études philosophiques* de *LA COMÉDIE HUMAINE* (Cf. *Catalogue...* de 1845, I, XVIII). Dès 1835, dans le numéro de février de la *Revue de Paris* (p. 231) Balzac faisait annoncer :

La prochaine livraison des *Études philosophiques* de M. de Balzac doit contenir une œuvre d'une haute importance dont le titre a déjà soulevé la curiosité de quelques administrateurs. En effet, les *Aventures administratives* offrent une histoire vraie qui met à nu les passions ignobles et les intérêts mesquins qui entravent, en France, la réalisation des idées les plus importantes. Le fait est encore vivant dans celle de nos administrations,

[1] *Histoire des Œuvres* (3e éd.), p. 247.

[2] Louis de Royaumont, *Balzac et la Société des gens de lettres (1833-1913),* Paris, Dorbon-Aîné, 1913, in-16.

[3] *Histoire des Œuvres* (3e éd.), p. 237, 431.

[4] H. de Balzac, *Letters to his family...* Éd. W. S. Hastings, p. 133, 134. — *Lettres à l'Etrangère* (I, 52, 54, 64).

où devrait se rencontrer le plus de bonne foi, où sont beaucoup de gens à talent, et où néanmoins des intrigues pleines de petitesses arrêtent l'essor des idées les plus utiles[1].

Page 656. *Le futur auteur... de Cocquatrix.* — L'*Histoire de la succession du Marquis de Carabas* n'a jamais vu le jour bien que cet ouvrage fut annoncé en janvier 1833 dans un catalogue du libraire Charles Gosselin, comme devant former «deux volumes in-octavo, ornés de vignettes de Johannot». Dès août 1831, Balzac y faisait allusion dans une lettre à Montalembert[2], comme à une œuvre où il «formulera la vie des nations, les phases de leurs gouvernements.» Même allusion en tête du tome I des *Romans et contes philosophiques* (parus en septembre 1831) dans l'introduction écrite par Philarète Chasles sous l'inspiration de Balzac[3]. Le 22 septembre 1832 Balzac inscrit sur son carnet[4] *le Marquis de Carabas* parmi les œuvres dont la composition doit être achevée avant le mois d'avril 1833.

Le 30 septembre 1832 *le Marquis* est mentionné dans une lettre au libraire Mame[5], le 16 novembre, dans une lettre au libraire Gosselin[6] et dans le même temps nous trouvons sept mentions du *Marquis* dans les lettres de Balzac à sa mère[7]. Enfin le 22 novembre 1834, nous le retrouvons encore, cité dans une des *Lettres à l'Étrangère*, comme une œuvre «où la question politique sera nettement décidée en faveur du pouvoir monarchique absolu»[8]. Mais... *le Marquis de Carabas* n'a jamais paru.

Page 656. *Dans un Salon de Paris.* — Sur les conversations de salon, voir plus haut p. 478.

Page 657 *Louis Lambert.* — Le principal personnage du roman de ce nom (XXXI).

Page 657. *En* org... *en* œhm. — C'est-à-dire Swedenborg et Bœhm, entre autres.

Page 661. *Bra.* — Théophile Bra, sculpteur, dont le groupe *Marie tenant le Christ enfant adoré par deux anges* (Salon de 1830), transportait Balzac d'admiration. Cf. *Lettres à l'Étrangère* (I, 88, 97).

Page 662. *Les idées sont des êtres.* — Ainsi que Balzac l'indique dans *Louis Lambert* (XXXI, 98).

Page 662. *Incube et Succube.* — Ces deux démons ont fourni à Balzac les sujets de deux contes drolatiques. *Le Succube* (XXXVI, 383), *L'Incube* (XXXVII, 226).

Page 662. Les Quarante. — L'Académie française a plus d'une fois servi de plastron à la verve de Balzac, voir plus haut p. 253, 387, 388, 562, 563, 595, 596, 645, 646.

Page 663. *Poulb-Sberro.* — C'était, d'après la tradition persane, un pont, situé au dessus d'un abime de feu, sur lequel devaient passer les âmes des morts. Là devait, au dernier jour du monde, se livrer un combat entre les victimes et leurs persécuteurs, qui, vaincus, seraient précipités dans les flammes.

(1) Allusion à l'administration des Ponts et Chaussées qui n'avait pas su apprécier l'ingénieur Surville, beau-frère de Balzac (X, 429).

(2) Publiée par le Vicomte de Lovenjoul dans la *Revue bleue* du 14 novembre 1903, p. 610.

(3) *Histoire des Œuvres* (3e éd.), p. 176.

(4) *Pensées, Sujets, Fragmens*, publiés par J. Crépet (Paris, Blaizot, 1910, in-8), p. 99.

(5) *Correspondance* (éd. in-12), I, 212, 213.

(6) *Ibid.*, I, 262.

(7) *Letters to his family*, 94, 113, 114, 119, 120, 122, 124.

(8) *Lettres à l'Étrangère*, I, 208.

Page 663. *La dame hospitalière.* — Sans doute Madame Récamier que Balzac avait en grande estime (cf. *Lettres à l'Étrangère*, I, 25, 32, 74) et à laquelle il avait envoyé, avec dédicace, autographe «*A Madame Récamier, l'auteur, de Balzac.*» un exemplaire[1] de l'*Histoire intellectuelle de Louis Lambert* (Paris, Gosselin, 1833, in-16).

Page 664. *Après une légère pause.* — Sur ces mots se termine le fragment édité, en 1834, dans les *Causeries du monde.*

Page 664. *Sous Henri IV.* — Début du fragment inédit. Dans le manuscrit de Balzac ce fragment est précédé du titre suivant :

1600

Naissance de l'idée. — L'idée en maillot. — Sa nourrice. — Sa dentition. — Sa puberté. — Son père meurt. — Elle tombe dans l'eau. — Elle paraît dans les bureaux. — Elle est présentee à la Cour. — Début à l'Opéra. — Un Évêque la prend sous sa protection.

Page 664. *Qui subsiste encore.* — Qui subsistait au temps de Balzac, mais que fit disparaître la percée de la rue de l'Arsenal en 1867.

Page 665. *Briare.* — Le canal de Briare commencé en 1605 sous Henri IV, fut interrompu en 1610 par la mort du roi, puis par les guerres de Louis XIII son successeur. Il fut repris en 1638 et terminé en 1642. Il commence à Briare sur la Loire et se termine à Montargis sur le Loing. Le canal du Loing lui fait suite, aboutissant à Saint-Mammès sur la Seine.
Le canal du Loing construit par le duc d'Orléans en 1719, revint à l'Etat en 1792, puis fut rendu à la famille d'Orléans en 1814 et finalement fit retour à l'Etat en 1852.

Page 666. *La Ferté-Aleps.* — Lisez : La Ferté-Alais, petite ville du Gâtinais à 8 kilomètres nord-est d'Étampes (Seine-et-Oise).

Page 666. Vir, *un homme !* — La force de ce mot frappait vivement Balzac. Cf. *Louis Lambert* (XXXI, 82).

Page 667. *L'arche Pépin* — Ou Arche-Popin, ou Abreuvoir-Popin; la rue de l'Arche-Popin est actuellement la rue des Lavandières-Sainte-Opportune, partie sud.

Page 668. *Charles Nodier.* — Il fut, comme l'on sait, bibliothécaire de la bibliothèque de l'Arsenal.

Page 670. *Semblançay.* — Entre les noms de Semblançay et d'Enguerrand de Marigny, Balzac a placé des points, se réservant de les remplacer plus tard, par un nom; mais ce remplacement n'a jamais été fait.

Page 670. Le pont du Louvre. — C'est-à-dire la mort du favori de Marie de Médicis, le Maréchal d'Ancre, Concini, assassiné sur le pont-levis du Louvre, le 24 avril 1617, par ordre de Louis XIII.

Page 671. *Le Canal de l'Essone.* — L'Essone est le nom de la rivière de Juine réunie à celle d'Étampes, qui se jette dans la Seine, près Corbeil. Essonnes

[1] N° 383 de la *Bibliothèque Descamps-Scrive* (2e partie. — Romantiques). Vente du 24 mai 1925 (Paris, L. Carteret, 1925, in-4). Cet exemplaire fit 3.500 francs.

est aussi un bourg situé sur la rivière du même nom, en Seine-et-Oise. C'est à Essonnes que fut fondée en 1840 la fameuse papeterie Darblay. Le souvenir d'Essonnes est également lié à celui de la désastreuse capitulation de Marmont, en 1814.

Le canal de l'Essone ne fut jamais exécuté.

Page 671. *C'était un.* — Fin du fragment inédit, laissé inachevé par Balzac.

Page 671. *BRILLAT SAVARIN*[1]. — Cet article parut pour la première fois au tome 59 (supplément), p. 245-250 de la *Biographie universelle ancienne et moderne* (Paris, chez L.-G. Michaud, 1835, in-8°). Rappelons que l'éditeur Charpentier donnant en 1838 une nouvelle édition de la *Physiologie du goût*, la fit suivre du *Traité des excitants modernes* de Balzac (que l'on trouvera dans notre tome XL).

Page 676. *B-z-c.* — En tête du tome 59 de la *Biographie universelle* se trouve une liste des signatures des auteurs où figure à son ordre alphabétique : « *B-z-c. De Balzac* ».

Page 677. *LE MONDE COMME IL EST*[2]. — Astolphe, marquis de Custine, né vers 1793, mort en septembre 1857, était fils de la charmante Delphine, amie de Chateaubriand. Il nous a laissé plusieurs ouvrages dont l'un, *La Russie*, fit sensation. Balzac lui dédia *L'Auberge rouge* (XXIX, 273) et célébra la salle à manger de son ami dans la première édition de *La Fausse Maîtresse*, mais dans l'édition définitive (IV, 13) le nom de Custine est remplacé par celui de Nucingen.

Le Monde comme il est fut publié en 1835, à Paris, chez Eugène Renduel, 2 vol., in-8°; la *Bibliographie de la France* l'enregistre à la date du 17 janvier 1835, sous le n° 355. Dès le 16 février, *Figaro*[3] rendit compte de l'ouvrage, mais en mêlant à l'éloge une forte dose de sévérité, et en déclarant comme conclusion : « M. de Custine est un grand seigneur, un homme d'art, de grâce et d'esprit, à qui il ne manque qu'un secrétaire. » Ayant eu connaissance de cet article, la duchesse d'Abrantès[4], liée à Custine par les sentiments les plus affectueux, écrivit aussitôt à Balzac : « On vient de me dire que M. Sandeau[5] avait fait un article dans le *Figaro* contre M. de Custine. M. Sandeau est votre ami intime, il loge chez vous, il est comme votre frère pour ainsi dire. Vous deviez donc connaître cet article. Pourquoi ne pas me l'avoir dit? » Et la lettre se poursuivait par d'amères récriminations. C'est probablement pour réparer le fâcheux effet de la diatribe de *Figaro* que Balzac commença la rédaction d'un article destiné à la *Revue de Paris*, mais qui resta inachevé et ne parut jamais du vivant de son auteur. De cet article il ne nous est parvenu que deux fragments. Nous avons publié plus haut (p. 677-679) le premier en supprimant ce court passage qui en formait le début mais que Balzac, après coup, avait biffé de sa main :

« La critique ne paraissant pas devoir faire grâce à M. de Custine des défauts qui se trouvent dans son ouvrage, il y a quelque courage à vouloir mettre exclusivement en relief les beautés par lesquelles il se recommande. Cette déclaration franche sauve l'opinion

[1] *Histoire des Œuvres* (3e éd.), p. 247.
[2] *Ibid.*, p. 247.
[3] Cf. Louis Ulbach, *A propos d'un article inédit de Balzac* (*La Réforme littéraire*, 19 janvier 1862).
[4] Cf. H. Malo. *Les Années de bohème de la duchesse d'Abrantès*, Paris, Émile-Paul, 1927, in-12, p. 171-175.
[5] Cf. Mabel Silver, *Jules Sandeau* Paris, Boivin, 1936, in-8, p. 84.

que l'auteur de cet article peut s'être faite sur les fautes qui déparent le livre ; mais tout en les apercevant, il croit que la somme du bien l'emporte sur la somme du mal, c'est le contraire de la thèse soutenue par M. de Custine sur l'état social. »

Quant au second fragment, qui semble appartenir à un autre état de la rédaction le voici, commençant ainsi en haut du feuillet :

« [faisa]nt passer par un des gendarmes. Quel est le normand qui ignore que sa fortune serait consumée par un procès en calomnie intenté par un homme dénoncé sans preuves ! Et ce sont des normands qui vont et viennent et qui demandent à M. d'Offlize ce qu'il a fait de M. de Mirande. Et M. d'Offlize, par la manière dont le présente M. de Custine tient à toute l'aristocratie française. Jacqueline croit à l'amour de M. d'Offlize et lui pardonne. Grenouille, elle se sait aimée après avoir pressenti le malheur qui menace son amant. Et rien n'est réparable après sa mort, ni le nom des d'Offlize conspué, ni le mariage accompli. Il est impossible de parler des personnages accessoires, leurs caractères donneraient lieu à des observations plus longues et plus nombreuses que celles dont sont passibles les deux héros, M. d'Offlize et Jacqueline. Une des fautes les plus insupportables de ce livre est que si vous voulez le représenter comme un drame joué sur quelque théâtre, il faut vous figurer, à tout propos, M. de Custine sortant de la coulisse et interrompant la représentation pour vous dire : « La tirade de l'acteur est d'autant meilleure « que je pense ainsi, et que voici les raisons sur lesquelles je l'appuie. » Il parle en son nom avec le *je* et le *moi*. »

Page 679. [1835]. — Les deux volumes du *Monde comme il est* ayant paru au milieu de janvier, il est possible que l'article de Balzac ait été écrit peu après, entre février et avril 1835.

Page 679. TRIBOULET, JOURNALISTE. — Cet article, pastiche de vieux français, dans le genre de Rabelais et des *Contes drolatiques*, est attribué à Balzac, par le vicomte de Lovenjoul [1]. Autre imitation de Rabelais, voir plus haut, p. 695.

[1] *Histoire des Œuvres* (3e éd.), p. 230.

TABLE DES MATIÈRES.

